n° 210 à 261 complet

N° 210. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 7 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LA SEMAINE D'UNE BICHE, — par MARIN et DAMOURETTE.

LUNDI.



AU CIRQUE.
Les poses académiques, par M. Laurent. — On lui écrira...

MARDI.



A MABILLE.
Petite soirée, on ne fera pas ses frais...

MERCREDI.



AU BOIS.
— Il est l'heure de dîner, sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

JEUDI.



BAL D'ASNIÈRES.
— Ces dames me permettront-elles de les accompagner?
— Oui, si tu as une voiture.

DIMANCHE.
Quel horrible jour! il n'est bon que pour les ouvrières...

PROPHÉTIES POUR L'AN DE GRACE 1860.

Le vénérable Mathieu Lænsberg, ce mystérieux sorcier qui a découvert l'Élixir de longue vie et qui, pour la somme modique de quatre sous, déchire chaque année aux yeux des mortels le voile de l'avenir, vient de m'envoyer, en guise d'étrennes, un kilogramme de prophéties étonnantes que je m'empresse de révéler à nos lecteurs.

Quoique venant de Liége, ces prophéties ont du poids.

JANVIER.

Le baromètre et le cœur de mademoiselle F***, des Variétés, marquent quinze degrés au-dessous de zéro.

LA SEMAINE D'UNE BICHE, — par Marin et Damourette (suite).

VENDREDI.



16782

AU CHATEAU DES FLEURS.
Jour maigre, amoureux panés.

SAMEDI.



16783

A LA CLOSERIE.
Une canette et deux verres.

Les *loups* des pièces des théâtres parisiens, doublés des *ours* enchaînés dans les cartons, descendent dans la rue et organisent une chasse à courre contre les auteurs dramatiques. Le mélodramaturge Dennery, attaqué à la hauteur de l'Ambigu, est dévoré. On ne retrouve sur le champ du carnage qu'une tige de botte et un lambeau de manuscrit, portant ces mots : *Merrrci, mon Dieu, c'est la croix de ma mèrrre!*... Anicet Bourgeois s'empresse de faire un drame sur la mort de son ami.

FÉVRIER.

La Seine est prise; — le nez d'Hyacinthe prend aussi; — ses camarades patinent dessus. Delannoy a le malheur de casser la glace, et il disparaît dans les profondeurs de l'abîme... nasal d'Hyacinthe. Gil-Pérez, toujours courageux, se fait descendre dans la fosse et ramène bientôt Delannoy sain et sauf.

Le célèbre auteur de *Bras-Noir*, Fernand Desnoyers, si connu à Landernau et à la brasserie des Martyrs, ne dépose plus de petits tas de vers vénéneux le long des statues des écrivains illustres; — il devient modeste!... et renonce à se compter au nombre des trois grands poëtes contemporains qu'il accorde à la France. Gustave Mathieu lui donne un bon point.

MARS.

Mars se trouvant inoccupé depuis la paix, se fait brasseur et invente une bière qui porte son nom : *la bière de Mars*.

Blondin traverse l'Atlantique sur un câble tendu de New-York au Havre; — mais on aperçoit la ficelle; — ce câble n'est qu'une balançoire!

On annonce la publication d'un nouveau roman de M. Champfleury, qui lui a coûté vingt-cinq années d'étude, mais qui fourmille d'observations ingénieuses prises sur les lieux mêmes. Ce roman a un titre court, mais expressif : il s'appelle *les Confessions d'un équarisseur !*

AVRIL.

Le candidat humain, Bertron, convaincu qu'on annexera la Chine à la France, prépare de nouvelles professions de foi adressées aux habitants de l'empire du Milieu, où il prouve que prenant du thé-péko depuis quarante ans et possédant chez lui deux paravents et six potiches, il connaît mieux que personne les besoins du peuple chinois.

Les ateliers photographiques de Nadar deviennent insuffisants. — Il achète le *Great-Eastern*, ce vaisseau vagabond, sans moyens d'existence connus, et le fait amarrer au quai de l'École. La vogue de Nadar devient extraordinaire, et il est contraint d'organiser des trains de plaisir et de photographie!

MAI.

Amour et mystère! . . . .

JUIN.

Des prisonniers chinois sont amenés à Paris. — Ils vont demander un asile à la mère Moreau, qui les loge, mais pas pour des prunes.

Le maître-peintre Courbet, comme pendant à l'œuvre de son émule Champfleury, expose chez Desforges un tableau représentant *une tuerie de moutons*, — scène de la vie d'abattoir. Une députation des bouchers de la capitale se rend auprès de l'*élève de la nature*, et, après une harangue énergique, lui offre un monumental gigot, sanglant comme un Caraïbe. On illumine la brasserie Andler.

JUILLET.

Alexandre Dumas, monté sur le banc de quart de son navire, est emporté en plein océan par une lame, curieuse de voir de près le grand homme. — La baleine de Jonas, qui se trouve là, profite de l'occasion et l'engloutit. Un peu à l'étroit dans son étrange logement, Dumas, après s'être remis, saisit sa plume et commence, *dare*, *dare*, le cent soixante-dix-huitième volume de ses nouvelles impressions de voyage, sous ce titre : *Ce qu'on voit dans le ventre d'une baleine*.

AOUT.

Cupidon, exproprié du treizième arrondissement pour cause de moralité publique, fonde le vingt-et-unième. Les charmilles, — les serments éternels, — les boulingrins, — les billets doux, — les quinconces et les roses, tout y pousse comme par enchantement.

La mairie est en fleurs, et l'officier municipal, Cupidon, fait chaque jour un grand nombre de mariages pour rire.

Pétition des jeunes filles du treizième arrondissement, réclamant la suppression de ce numéro anacréontique, qui, par sa réputation de légèreté, les empêche de trouver des maris.

Pour réhabiliter cette circonscription, la municipalité y fonde un Conservatoire de rosières.

SEPTEMBRE.

Le célèbre médium américain, Home, devenu époux et père, voit ses qualités magnétiques s'évanouir. — Son premier enfant qui en hérite, fait, pour ses débuts, tourner... le lait de sa nourrice.

Trait fabuleux d'un chien de chasse qui tient huit jours de suite un lièvre en arrêt et meurt de faim à son poste.

OCTOBRE.

Alexandre Dumas donne congé à la baleine et remonte sur son beau navire au grand mât pavoisé. Il rapporte un ouvrage en quinze volumes sur les mœurs, — les habitudes, — la nature et l'influence des baleines sur la civilisation. Il envisage ce cétacé à divers points de vue, dont le plus intéressant est celui du rôle que jouent les baleines dans les corsets. Les Parisiennes reconnaissantes lui envoient un corset d'honneur.

LA LÉGENDE DES SIÈCLES!!! PAR VICTOR HUGO!!!. . . . . — et MARCELIN (2e partie).



VINGTIÈME SIÈCLE!!!... FIN DU FIN!!!

« . . . .
» Il n'y a, dit alors Victor Hugo à Dieu,
» Que Toi et Moi au monde, et tu te fais bien vieux! »



JUGEMENT DERNIER!!!

Quel choix de beaux vers pour épigraphes! comme celui-ci ferait bien au bas du portrait d'un musicien du 101e de ligne :

« Ce clairon avait l'air de savoir le secret!... »

PETITE ÉPOPÉE!!!

. . . .

A Moscou j'ai perdu mes Bottes,
Avec trois doigts du pied dedans!!!

Et maintenant j'ai plus souvent
La Goutte au nez que dans mon verre!!!

. . . .

Courte et bonne.

NOVEMBRE.

Une patrouille surprend un garde national endormi dans une guérite. Ce garde national, épicier, mais brave, en avale de dépit son sabre, ce qui le gêne dans son commerce et pour s'asseoir.

Un pilier de cabaret, ivre-mort, s'approche imprudemment d'une cheminée; le feu prend à sa jambe, et il est tellement abruti par les libations omnibus auxquelles il s'est livré, qu'il ne s'aperçoit de l'accident qu'au moment où la flamme atteint le genou de la jambe brûlée. Il ne reste que des cendres... Mais c'était une jambe de bois... heureusement!

DÉCEMBRE.

L'illustre banquiste Barnum, qui depuis quelque temps voit tout en noir, offre un million au docteur Vriès pour le montrer aux Américains. — L'ex-empereur Soulouque accepte.

Un naïf provincial, qui avait pris une *assurance sur la vie* de sa femme, ayant perdu cette derniere, intente un procès à la Compagnie pour avoir manqué à ses engagements.

Le succès du *Journal amusant* est immense. — Les abonnés augmentent, mais on n'augmente pas les rédacteurs!... Hélas! . . . .

Le rideau de l'avenir tombe.

Pour Mathieu Lænsberg :

HIPPOLYTE MAXANCE.

LA VIE EN PLEIN VENT.

PETITE GAZETTE.

III.

Il n'y a pas à l'heure qu'il est de membre de l'Académie française qui soit plus à la mode que l'honorable M. Villemain. Rien de plus juste. Le temps qui blanchit la tête des autres immortels et qui lie leur langue, paraît avoir donné à celui-là la séve juvénile d'un été de la Saint-Martin. Il écrit l'histoire, et il mêle au stylet d'airain de Tacite le bec si finement taillé de la petite plume de Sterne. Il cause, et ses mots seraient dignes d'être enchâssés par la main divine de Molière dans l'écrin d'une comédie sociale. Il publie de temps en temps un article de journal et il y enseigne aux jeunes gens l'art d'être jeunes, qu'on désapprend de plus en plus en France. Dans le *Journal Amusant*, qui n'a ni le désir ni le droit d'être grave, je devrais surtout rapporter les saillies que l'illustre auteur de la traduction de Pindare laisse tomber de ses lèvres; mais comme ces mots ailés sont des flèches qui sont trempées dans la satire politique, je m'en abstiens, afin d'obéir à la loi. Ne parlons pas politique, mais parlons cependant des petits propos de nos célèbres contemporains, quand l'occasion le veut et que la loi le permet.

Voici donc un trait de M. Villemain :

M. Villemain, vous le savez, passe pour ressembler à Ésope.

Un confrère de l'Institut causait dernièrement avec lui, et, au milieu d'une dissertation de haute esthétique, s'interrompit tout à coup pour dire :

— Nous autres bossus, nous avons au moins une consolation : nous avons tous de l'esprit comme quatre.

Surpris de cette parole, M. Villemain ne perdit cependant pas contenance; il promena lentement un regard appréciateur sur toute la personne de son compagnon. Puis, d'un ton paternel :

— Pardon! lui dit-il, vous n'êtes que contrefait. »

* * *

Voici une autre figure de contemporain, — un peintre qui est philosophe parmi les peintres et peintre parmi les philosophes. J'ai nommé J. Chenevard, un discoureur intrépide, un misanthrope, un homme d'élite. Il y a cinq ou six ans, lorsque le Divan de la rue Lepelletier existait encore, Chenevard le fréquentait en compagnie de Gustave Planche, de Toussenel, de vingt autres, poëtes, critiques, historiens, romanciers, journalistes, sculpteurs, musiciens, que je n'ai pas besoin de nommer. Comme toutes ces improvisations tendaient à faire voir que les temps modernes deviennent *plats* et qu'il est de plus en plus difficile de s'y faire une réputation radieuse, ses amis, grands fabricateurs de surnoms, l'appelaient *le Décourageateur*, ou encore

LA LEGENDE DES SIÈCLES !!! PAR VICTOR HUGO !!!. . . . . — et MARCELIN (suite).



16786

CE QU'ON DIT : — CHEZ UN JEUNE HOMME.

— Moi, je donnerais tous les poëtes de l'Empire, passés et présents, pour ce petit chef-d'œuvre intitulé : *Après la bataille.*



16787

CE QU'ON DIT : — CHEZ UN VIEUX MONSIEUR.

— Jeunes gens, qui d'entre vous serait capable d'écrire les belles pages de la Légende?... C'est qu'aujourd'hui, voyez-vous, il n'y a que les vieux qui soient jeunes.



16788

CE QU'ON DIT : — CHEZ UN CLASSIQUE.

— Peuh! ce n'est pas moi qui publierais jamais des vers semblables!



16789

CE QU'ON DIT : — CHEZ UN ARTISTE.

— A la bonne heure! voilà du vrai romantisme! du sombre! de l'immense! du brassard et du cuissard!...

— Et rien du canal Orfano?...

le Mancenillier; mais l'éloquent causeur ne se démontait pas pour si peu.

Ainsi Chenevard, l'auteur des magnifiques cartons qu'on a tant et si justement admirés à l'exposition de peinture de 1854, est non-seulement un artiste de premier ordre, mais encore un penseur et un analyste hors ligne. Peu d'hommes de notre temps ont une conversation aussi intéressante que la sienne.

Un jour, le peintre entra dans la grande galerie du Louvre en compagnie d'Antoni Deschamps et de Théophile Gautier. Les deux poëtes écoutaient Chenevard, qui leur développait les plus belles théories sur la grande peinture. Quand Chenevard parle, on l'interrompt rarement. Étonné en pareil lieu de l'attention que lui prêtaient ses auditeurs, il s'arrêta court, et par un geste montrant les chefs-d'œuvre accrochés aux murailles :

— Et dire, ajouta-t-il, que Raphaël, Michel-Ange et Titien n'auraient pas compris la moitié de ce que je vous dis! »

⁂

Les amateurs de l'ancien vaudeville, petits-fils du Normand Olivier Basselin, prince de la belle humeur, se plaignent très-sérieusement du soin qu'on prend de ne plus faire rire bruyamment au théâtre. Pourquoi ne mêle-t-on plus de couplets aux pièces de genre? Pourquoi faut-il emporter trois mouchoirs de batiste dans sa poche quand on va au Vaudeville, au Gymnase et même aux Variétés? Faites cette question aux auteurs du cycle actuel, ils vous répondront que les ariettes, les flonflons et les couplets sont de mauvais ton; on les traite comme des ingrédients

LA LÉGENDE DES SIÈCLES!!! PAR VICTOR HUGO!!!. . . . . — et MARCELIN (suite).



CE QU'ON DIT : — CHEZ MADAME X....

— Toujours les mêmes, ces grands poëtes : ils ne peuvent mettre leur chapeau sur leur tête sans croire mettre Pélion sur Ossa.

surannés, rococo, perruque, bric-à-brac. En réalité, c'est qu'on ne sait plus rire comme nos pères.

J'ai trouvé d'ailleurs la raison de cette règle de conduite dans un excellent et très-beau feuilleton de Jules Janin. Mais pourquoi faut-il que le spirituel critique ait cru devoir assaisonner sa prose d'un calembour! Lecteur, je vais vous rendre juge du fait. A la suite d'une analyse de vaudeville, J. Janin parle du rire, et il dit : « Les Grecs, nos maîtres, » exécrèrent dans tous leurs arts la grimace, et, entre » autres grimaces, le rire efféminé, le *rire ironique*, et » surtout le *rire mégarien*, ce rire abominable qui s'en va » d'une oreille à l'autre, sans sujet, sans excuse et sans » motif. Cependant, pardonnez-moi si je *m'égare* en toutes » sortes de digressions... » Tel est le jeu de mots qui doit faire tressaillir dans sa tombe le vieil Odry lui-même!

***

Il n'y a pas que dans la bohème des lettres et des arts qu'on trouve les sacrés et sempiternels haillons d'Homère et les chaussures éculées du Corrége. Dans *les Ressources de Quinola*, Balzac a fait voir que le *pays de Misère* est un peu situé partout. Ce pays, qui ne change pas assez, compte beaucoup de citoyens qui néanmoins confinent à l'administration, et, comme on disait jadis, *mangent au râtelier du budget*.

Sous Louis-Philippe, il arrivait parfois, dans les administrations, qu'on se préoccupait un peu du sort des malheureux commis à quinze cents francs.

Un de ces derniers déshonorait le ministère de la guerre. auquel il appartenait depuis dix ans, par la philosophie de sa coiffure et le cynisme de son vêtement. Il fut un jour appelé auprès du chef de service intérieur, qui lui tint à peu près ce langage paternel :

— Votre costume a attiré l'attention du secrétaire général. Ne pouvant, faute de fonds, apporter une amélioration pécuniaire à votre position, il m'a chargé de vous prier de vouloir bien choisir parmi des capotes et des chapeaux de soldats que nous avons en magasins ceux qui seraient à votre convenance.

Léon X n'aurait pas mieux parlé.

L'employé ne se le fit pas dire deux fois. Passer dans un cabinet voisin, revêtir la redingote la plus longue (celle qui pouvait le mieux dissimuler son pantalon) et coiffer le chapeau le plus vaste, fut pour lui l'affaire d'un instant.

Puis, loin d'être humilié par l'étrangeté de son accoutrement, il se posa fièrement devant le chef, qui avait peine à comprimer son envie de rire, et lui dit d'un ton légèrement cynique :

— Il n'y a donc pas de bottes?

***

On a beaucoup parlé de Choquart dans ces derniers temps; — Choquart le vaudevilliste, auteur de *Monsieur Jovial* ou l'*Huissier chansonnier*; — Choquart le vaudevilliste, que personne ne prenait au sérieux parce qu'il voulait tuer tout le monde. — Messieurs les biographes, d'ordinaire très-complets dans tout ce qu'ils écrivent, ont cependant oublié un mot de Choquart, que je vais rapporter.

C'était au temps où Alexandre Dumas père publiait ses *Mémoires* dans le feuilleton de *la Presse*. En lisant ce nouvel ouvrage de son ami, Choquart avait été frappé à la vue de l'épisode de la naissance du héros, à Villers-Cotterets.

Le 5 thermidor an X, le général Alexandre Dumas écrivit à son ami Brune :

« *Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon; il pèse neuf livres!...* »

A ce passage, Choquart s'écria au café du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, où il déjeunait :

— Le général eût été effrayé s'il avait pu prévoir ce que ces neuf livres composeraient de volumes un jour.

Nota bene. — A l'heure qu'il est, Alexandre Dumas père a mis son nom au frontispice de douze cents volumes.

***

Ce qui prouve que la langue maternelle s'en va, c'est que toute spécialité sociale a désormais son patois : — argot des voleurs, — argot de la Bourse, — argot de la Bohême littéraire et d'art, — argot du théâtre; — voici

LES CRIS DE PARIS, — par Randon.



16791

V'là d'z'hannetons, d'z'hannetons pour un liard!



16792

Du bon cresson de fontaine, la santé du corps.



16793

Régalez-vous, mesdames, voâââââlà l' plaisir!

maintenant l'argot des négociants en vins. Il paraît qu'à Dijon, à Épernay, à Bordeaux et dans les autres grands centres vineux, on se sert d'un idiome à part. Dans un cabaret de l'entrepôt de Bercy, un sténographe a entendu et arrêté au passage les mots qui suivent, sur le *jus de la treille* :

« Ce vin a de la *robe!*

— Quel *bouquet élégant!*

— Comme ce bouquet *se détache!*

— Versez-moi du 34, il réunit *élégance, solidité* et *souplesse.*

— Le 28 est *élégant, bouqueté, séveux,* mais il n'a pas la *consistance* du 34...

— Le 31 est un vin *riche,* très-*mâle,* mais qui manque d'*élégance*...

— Le 34, c'est l'idéal de la perfection...

— Voilà du vin qui a de la *chair* et de l'*étoffe.*

— Celui-ci est un peu *roide.*

— Votre Saint-Julien a une *graisse* et une *huile* admirables.

— Les vins *tuilés* commencent à passer de mode. Autrefois on les faisait trop *vieillir;* aujourd'hui on les boit plus *jeunes.*

— Savez-vous bien que B... *est un premier palais?* etc. »

Sans être un pédant toujours à cheval sur la grammaire, comme Sancho Pança sur son âne, j'ai, je crois, bien le droit de dire :

— Comment voulez-vous que ces gens-là ne nous vendent pas des vins sophistiqués?

*
* *

Dans la récente brochure qu'il a publiée, sous le titre *La guerre à l'Anglais,* notre confrère et ami Louis Jourdan parle des trésors de la couronne anglaise. Mais pour lui, ce n'est là qu'une métaphore. En tout cas, ce qu'il dit à ce sujet est trop sommaire. S'il avait voulu éblouir ses lecteurs, la chose eût été facile : il n'avait qu'à faire l'énumération des principaux objets d'or, d'argent et de pierreries que possède la reine d'Angleterre. Par cette nomenclature, il aurait démontré que Crésus était un pauvre homme auprès d'un souverain britannique, et le roi Attale quelque chose, au plus, comme un petit rentier du Marais.

La vaisselle plate à Windsor vaut, dit-on, 1,700,000 liv. sterl. Il y a un service en or, du temps de George IV, et qui peut figurer dans un banquet de cent trente personnes. Quelques-unes des pièces ont été enlevées à l'*Armada* espagnole; d'autres ont été apportées des Indes, de Birma, de la Chine. On remarque un plat qui a appartenu à Charles XII, roi de Suède; un autre qui vient du roi d'Ava. Un paon en pierres précieuses, évalué 30,000 liv. sterl. Une tête de tigre, dont la langue est en or massif, et dont les dents sont de cristal. Des couverts d'or pour une somme de 8,000 guinées et trente douzaines de plats à 26 guinées chacun. Le magnifique vase d'argent massif qui sert à rafraîchir les vins, et qui fut confectionné pour George IV, est d'un travail admirable. Il a fallu deux années pour le terminer. Deux personnes d'un embonpoint raisonnable pourraient s'asseoir dans ce bassin sans être gênées.

Que dites-vous de ces quatre sous-là, lecteur?

*
* *

J'entends les pessimistes s'écrier à chaque instant : « Hélas! la vie devient de plus en plus monotone. Les « excentriques s'en vont. » — Où ont-ils pris cela, je vous prie? Je sais bien que sous le rapport de la bizarrerie, de l'originalité, de la couleur de l'extravagance et du haut ragoût, nos devanciers de la grande génération de 1830 ont été plus favorisés que nous. Ils avaient, ces aînés, ainsi que j'en ai déjà fait une fois la remarque, ils avaient toutes sortes de silhouettes hétéroclites, les saint-simoniens qui avaient aboli l'habit noir pour porter un long gilet bleu avec une ceinture rouge; ils avaient les républicains en chapeaux roses et en gilets à la Marat; ils avaient la Jeune France aux longs cheveux, aux longues barbiches et aux longues phrases; ils avaient les phalanstériens qui prétendent inventer un produit né du lion et du cheval et qui serait la licorne des légendes; ils avaient des pianistes, comme Franz Liszt, qui s'évanouissaient publiquement dans un concert, sur leur piano, vaincus par la splendeur de leur propre génie; ils avaient un homme qui faisait du tabac à fumer avec des feuilles de rose; ils avaient des rapins qui se promenaient dans les rues avec le costume du temps de Paul Véronèse. Que n'avaient-ils pas?

Mais nous, écoutez! nous autres, nous ne sommes pas absolument déshérités; nous avons aussi nos excentriques. Tenez, en voilà un :

Un nommé Robert, possédé d'une passion malheureuse pour l'art du comédien, et qui, pour satisfaire cette passion, a quitté l'état de quincaillier pour se livrer, avec tout le délire d'une imagination très-exaltée, à ce qu'il croit être sa vocation, est très-connu dans les divers théâtres de société dont Paris fourmille, pour un pauvre maniaque dont la fantaisie dramatique a complétement dérangé le cerveau. Ce malheureux, obsédé surtout du désir de débuter au théâtre de la Porte-Saint-Martin dans le rôle de Buridan, consume ses jours et ses nuits en contemplation devant la *Tour de Nesle,* qui dans son existence de fou a pris une telle place, qu'il ne peut ouvrir la bouche sans en faire évacuer quelques tirades, au grand gaudissement de tous ceux qui l'approchent. Ce pauvre Robert passait dernièrement, après un bon souper et dans un état d'ivresse qui avait exalté sa manie, dans une des rues qui avoisinent la Halle. Il était deux heures du matin, et déjà quelques-unes des voitures qui apportent chaque nuit à la grande ville la fourniture de légumes qu'elle doit consommer le lendemain, se croisaient silencieusement aux abords du marché. L'une d'elles, conduite par une femme qui la côtoyait à pied, passe à côté de notre artiste; celui-ci, saisi d'une de ces belles hallucinations dramatiques qui le rendent la risée de tout le monde, s'approche de la pauvre femme, la prend violemment par le bras, et lui dit : « Je te reconnais bien là, Marguerite! » Par un de ces hasards qui font les joyeux quiproquos, il se trouve que cette marchande des quatre saisons s'appelait justement Marguerite. Jugez de son effroi, en voyant dans un carrefour presque désert, un homme à la barbe moyen âge, l'œil hagard et la cravate dénouée, qui l'interpelle ainsi, et qui ajoute avec une grosse voix : « Marguerite, sais-tu quel est le supplice des parricides et des adultères? On leur rase les cheveux avec des ciseaux rougis; on leur ouvre, vivants, la poitrine pour leur arracher le cœur, et l'on traîne par la ville leur cadavre sur une claie! » La pauvre femme épouvantée, et se croyant à sa dernière heure, se met à crier : « Au secours! » Robert lui serre le bras plus fort et lui crie plus haut : « Tu as beau vociférer, Marguerite! les murs étouffent les cris, éteignent les sanglots, absorbent l'agonie. » On ne sait jusqu'où aurait pu aller cette scène, si deux sergents de ville, attirés par les clameurs de l'infortunée Marguerite, ne fussent venus la terminer en envoyant sir Lionel de Burnonville au violon, et en engageant la reine de Navarre, après l'avoir rassurée, à aller vendre ses choux et ses carottes sans plus s'inquiéter de ce bizarre incident.

J'en ai bien d'autres à vous faire voir. Ce sera pour plus tard.

(*A bientôt la suite.*)

Philibert Audebrand.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Nous possédions déjà l'*Art d'être heureux*, composé par un philosophe cynique; l'*Art de s'enrichir*, par un bohème qui n'a jamais eu un sou vaillant; l'*Art de gagner à la loterie*, par un monsieur ruiné par les tripots d'Allemagne; l'*Art de bien mettre sa cravate*, par un vieux capitaine qui n'a jamais porté que le col d'ordonnance. Laferrière promet de nous communiquer l'*Art de ne pas vieillir*. Du moins, cet art là il le connaît, lui! Nous avons encore l'*Art d'élever des lapins et de s'en faire trois mille livres de rente*, art qui a déjà ruiné plusieurs portières de ma connaissance. Après tant de manuels d'art, où il n'y a pas apparence d'art, voici maintenant un Anglais qui a inventé l'*Art de mendier*. Il n'y avait qu'un Anglais pour trouver cet art-là.

Un journal de Londres a publié ces jours-ci une annonce signée *le professeur* Lazarus Roonny. Elle commence par cette légende :

« L'art de mendier, en six leçons. »

L'auteur prétend qu'avec sa méthode on arrivera en peu de temps à se perfectionner dans cet art précieux, et à se créer une vie confortable.

« Si tous les mendiants de la verte Erinn, dit-il dans sa préface, achètent mon livre, ma fortune est faite! »

⁂ Au foyer des actrices des Délassements-Comiques : —Toutes les petites dames qui jouent la comédie, histoire de s'amuser, sont réunies dans un entr'acte. On babille, on rit, on gazouille, on se bouscule. Mademoiselle X... mord la main d'un jeune gandin; mademoiselle Q... narre son souper au champagne de la veille; mademoiselle O... parle de son embonpoint prématuré.

Au milieu de tous les propos encore plus décolletés que les épaules de ces dames, mademoiselle Paurelle, une jolie fille, ma foi! dit à son gros et amusant régisseur Oscar :

— Dis donc, mon gros trognon, il me semble que tu as un petit bouton à l'oreille!

— Vois-tu, ma biche, répond-il, c'est que j'aurai entendu ici quelque chose de sale.

⁂ Quelqu'un s'étonnait de la facilité avec laquelle on tuait en Russie; Pouschkine lui dit :

— L'homicide n'est qu'un geste!

⁂ — Vois-tu là-bas, dans cette loge d'avant-scène, la fameuse mademoiselle ***. Je l'ai connue jeune, jolie et en robe d'indienne. Toute sa jeunesse s'est écoulée dans la misère. Depuis qu'elle a pris la trente-cinquaine, on la recherche, on la fête; il est de bon ton de se montrer en sa compagnie sur le turf et au théâtre. Pourrais-tu me dire pourquoi?

— Eh! mon cher, il en est de certaines femmes comme des pommes de reinette : c'est seulement lorsqu'elles se rident qu'elles prennent du goût.

⁂ Un peintre paysagiste est dans tout le feu de son travail. Il a devant lui un paysage ravissant; les arbres se dorent sous son pinceau, les horizons s'estompent; il nage en plein septième ciel.

Un paysan balourd s'approche et lui demande son chemin pour aller à la Boyauderie. (Il paraît qu'il y avait une boyauderie aux environs.)

L'artiste, qu'on ramène aux choses de la terre lorsqu'il s'envolait au ciel, ne répond pas. Le paysan insiste, même mutisme. Le paysan le secoue. Alors le peintre se décide à parler et dit :

— Je vous demande pardon de ne pouvoir vous répondre, mais je ne connais pas un seul mot de la langue française.

— Pardon, excuse, fait le paysan confus en saluant. Et il va demander ailleurs la Boyauderie.

Luc Bardas.

THÉATRES.

« A la fraîche, qui veut boire? » voilà le *Marchand de coco* de l'Ambigu qui succède au marchand de Venise, ce vendeur de chair humaine à faux poids. « Qui veut que je lui dise sa bonne aventure? » voici la *tireuse de cartes* de la Porte-Saint-Martin. Joignez à ces deux cris de la rue celui du *Savetier de la rue Quincampoix* à la Gaîté : « Carreleux d'souliers! » et vous connaîtrez à fond votre boulevard du Crime.

Tout est mystère dans la *Tireuse de cartes* de Victor Séjour, un gaillard à l'œil noir qui aime à broyer du noir. la façon dont la pièce a été conçue, le nom de son collaborateur anonyme, la manière dont la pièce a été écrite. Il paraît que les auteurs avaient un masque noir sur la face, de peur de se reconnaître. Ils ont écrit avec une encre encore plus noire, qui s'effaçait dès qu'un regard indiscret était dirigé sur elle. Les répétitions ont eu lieu sans lumière, dans le troisième dessous, et si la première représentation n'a pas été offerte à huis clos, c'est que la curiosité publique, alléchée par les lettres à fond noir de l'affiche de la *Tireuse de cartes*, se traduisait en longues queues noires aux portes noires de ce vieux manoir.

Le fond de cette sombre histoire, c'est l'*affaire Mortara* : un petit juif enlevé par des catholiques pour en faire un des leurs. Seulement, dans la *Tireuse de cartes*, il s'agit non d'un fils, mais d'une fille, et la pauvrette, placée entre sa mère par le sang, — une juive, — et sa mère d'adoption, — une chrétienne, — penche plutôt vers cette dernière; chez elle la voix du sang est muette.

Cette œuvre émouvante et hardie a obtenu le succès le plus vif et le plus complet. Mesdames Laurent et Susanne Logier ont été fort remarquables dans les deux mères.

Et puisque nous sommes en train de soulever les masques, pourquoi ne dirions-nous pas que le collaborateur anonyme qu'on prête à Victor Séjour est M. Mocquard, le secrétaire de l'Empereur et le chef de son cabinet? Un succès dans les lettres n'a rien de compromettant.

La nouvelle création de Frédérick Lemaître, le *Marchand de coco*, comptera parmi ses meilleures. Cette pièce n'a pas eu de chance; il y a plus d'un an qu'elle devait être jouée. La scène se passait du temps de la Terreur. L'administration supérieure défendit ce drame. MM. Dennery et Ferd. Dugué se remirent à l'œuvre, et, au lieu de la Terreur rouge, ils prirent la Terreur blanche de 1815.

Fréd. Lemaître, costumé en marchand de coco, est la providence de cet ouvrage. Grâce à son liquide populaire, il pénètre partout, il sait tout, il arrange tout. Il sauve des proscrits bonapartistes, il les arrache à l'échafaud et les conduit au temple de la Félicité à califourchon sur le dôme de sa fontaine. Ce n'est pas de l'eau claire qui coule de ses robinets, ce sont des situations hautes en couleur.

Vive la *Tireuse de cartes* qui fait frémir! Vive le *Marchand de coco* qui fait pleurer!

Parlons des *Equipées de Sténio*, comédie qui fait de son mieux pour provoquer le rire

Le titre de l'œuvre nouvelle de M. Paul Juillerat annonce une pièce fantaisiste. Or, là, il y a plus à écouter pour l'auditeur qu'à raconter pour le gazetier. La fantaisie veut une action simple, une péripétie légèrement accusée, des caractères de convention, des vers faciles, et la dose d'esprit nécessaire pour amuser des spectateurs qu'on n'intéresse pas.

M. Paul Juillerat a plu au public lettré de l'Odéon. Son but est rempli.

Et maintenant, cher et intelligent lecteur, belle et spirituelle lectrice, je vous la souhaite bonne et heureuse.

Albert Monnier.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Dans certains villages on redoute encore les esprits et les fantômes comme avant quatre-vingt-neuf.

N° 2. Que de coq-à-l'âne dans la conversation des hommes distraits.

N° 3. Le temps perdu ne se rattrape plus.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

COSTUMES FRANÇAIS.

1. Bressane.
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysanne des Vosges.
20 Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25 Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermeu).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées).
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche).
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne).
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménée, environs de Pontivy (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées)
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouesec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42 Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45 Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46 Arlésienne (costume d'hiver et de deuil).
47. Guéméné-Rohan, environs de Pontivy.
48 Paysanne des environs d'Avignon.
49. Femme de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées).
50. Paysan de Laruns (id.).
51 Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.)
52 Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.)
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne)
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysanne de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (environs de Quimper).
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont l'Abbé (environs de Quimper)
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66 Femme des environs de Mâcon
67. Porteur de chaise à Cauterets
68 Pasteur de la vallée d'Ossau.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchand de poisson des Sables-d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère)
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché.
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes.
85 Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer).
87. Paysanne de Biscarosse (Landes).
88. Présidente des matelotes (Boulogne-sur-Mer).
89. Douanier des côtes.
90. Artisane de Faou, près Landerneau (Finistère).
91. Mde de poissons (Boulogne-sur-Mer).
92. Marchande d'huîtres (Boulogne-sur-Mer).
93 Femme de Saverne (Alsace).
94. Costume des environs de Colmar
95 Costume des environs de Strasbourg.
96. Mde de crevettes (Boulogne-sur-Mer).
97. Paysanne de Tauves (Auvergne).
98. Paysanne des environs du Vigan (Gard).
99. Laitière des environs de Mâcon.
100. Costume de Pont-de-Buis (Finistère).

ALGÉRIE ET COLONIES FRANÇAISES.

1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9 Marchand maure.
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger.
13 Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger.
15 Juive d'Alger, femme mariée.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21 Grand chef arabe du désert.
22 Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.
25. Mauresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.
27. Insulaire malgache, tribu des Houvas (Madagascar).
28. La signare du Sénégal.
29. Malgache de la tribu des Betsimitsaraks.
30. Jeune fille wolofe (Sénégal).
31. Matelot pêcheur (Madagascar).
32. Astrologue médecin (id.).
33. Mulâtresse esclave de l'île Bourbon.
34 Jeunes Mauresques (Algérie).
35. Femme du Sahel (id.).
36. Arabe du Sahara
37. Baigneur en costume (Alger).
38. Femme de Constantine
39. Négociant grec (Alger).
40. Enfants du Sahara.
41. Nègre badigeonneur (Alger).
42 Juive chez elle
43. Mendiants d'Alger.
44. Femme mzabite (Sahara).

COSTUMES RUSSES.

1. Paysanne de Toula.
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo.
4. Tatar de la Loubianka (Moscou).
5 Faneuse des environs de Moscou.
6. Tcherkess.
7. Charretier russe
8. Paysanne de Serponkoff.
9. Juif d'Epiphan
10 Juive d'Epiphan
11. Moine russe
12. Religieuse.
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien.
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finnois.
21. Paysanne finnoise.
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraï (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi-Seraï (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.).
36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale)
37. Maître d'école de Saint-Pétersbourg.

PIÉMONT ET ITALIE.

1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi.
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (id.).
7. Dame de Sassari.
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari.
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidane (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (id.).
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14 Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome.
16. Jeune fille de Polla (Salerne).
17. Musicien ambulant.
18 Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains).
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples)
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples).
22. Marchand d'huile (Rome).
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples).
24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples).
28. Femme de San-Germano (Terre de Labour, royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano.
32. Jeune garçon napolitain.
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Procida.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente.
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne).
39 Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome).
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse).
3. Bergère de Jenubach (Tyrol).
4. Costume du midi de Méran
5. Garde-vignes de Méran
6 Femme de Méran
7 Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse).
9. Jeune fille d'Unterzeu
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.
16. Bernoise.
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle.
19. Paysan d'Uri.
20. Neuchâteloise.
21 Laitier bernois
22 Jeune fille d'Unterwalden
23. Laitier de Loberhasti (cant. de Fribourg)
24. Neuchâteloise de Gougisberg.
25. Laitier des environs de Berne.
26. Jeune fille du canton de Soleure.

AMÉRIQUE.

1. Dame de Lima
2. id.
3 Aguador à Lima.
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres.
8 Moine de la Merci (Pérou).
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (id.).
15. Indiens de Chapultepec (environs de Mexico).
16 La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17 Tisanera de Lima.
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou).
19. Nègre de Lima
20. Esclave des environs de Lima.
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay.
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Conféd. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo.

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

1. Arabe de la mer Rouge.
2 Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki.
5. Femme de harem (Égypte).
6. Amer d'Alexandrie.
7. Marchand arabe (Égypte).
8. Jeune fille arabe (id.).
9. Rémouleur arabe.
10. Arabe de la Mecque.
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde).
15 Paysanne moldave (bords du Danube).
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube).
18. Patron de bâtiment grec (Pirée).
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vaun).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan.
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne.
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave.
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople.
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy)
37. Dorobantz (district de Romanatz)
38 Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie)
40 Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (id.).
42. Derviche
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople.
46. Porteur d'eau à Constantinople.
47. Marchand de cannes et cravaches (id.).
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51 Grec à Constantinople
52. Caïdji, batelier du Bosphore
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54 Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.)
57. Marchand de bonbons (id.).
58. Persan, marchand de poteries (id.).
59. Habitant de Bethléhem.
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

1. Bûcheron de Braunbourg.
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7 Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire.
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.
17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade)
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).
21. Paysan slovaque du comitat de Moson (Hongrie).
22. Gardeur de porcs magyar (h. Hongrie).
23. Bourgeois, maître tanneur de Jasberény (basse Hongrie).
24. Bourgeoise de Jasberény (id.).
25. Paysan de Schwarzenberg (forêt Noire).
26. Paysan d'Elzach (id.).
27. Gardeur de bœufs, comitat de Biher (basse Hongrie).
28. Paysanne slovaque du comitat de Modon (haute Hongrie).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo.
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid.
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Segovie.
13. Habitant de Tolosa (Biscaye)
14. Maragato.
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.
17. Curra de Séville.
18. Femme de Félanix (Mayorque, Baléares)
19. Paysan de Soler (Mayorque).
20 Paysan de la Navarre.
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22. Picador démonté.
23 Femme espagnole à Gibraltar.
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Thomar (environs de Lisbonne).
26. Femme des env. de Valladolid (Vieille-Castille)
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).
29. Marchand de tapis de Lisbonne (Portugal).
30. Habitant de la Navarre.
31. Contrebandier de la Serrania de Ronda (Grenade).
32. Torero, avant la course.
33 Femme de la Catalogne.
34 Femme de Madère
35 Habitant de la Biscaye
36. Batelier conducteur de genêts d'Alcochète (Portugal)
37. Paysan de l'île de Madère.

HOLLANDE.

1. Paysan de l'île de Walcheren (province de Zélande).
2. Laitière des environs d'Amsterdam.
3. Pêcheur de l'île de Schokland (Zuyderzée).
4. Femme de Vollendam (nord Hollande).
5. Costume de mariage de l'île de Marken (Zuyderzée).
6. Pêcheur de l'île de Marken (id.).
7. Femme de Zaadam (nord Hollande).
8 Pêcheur de Scheveningen (Hollande).
9. Femme de Hertogenbosch (nord Brabant)
10. Paysan de Vollendam (nord Hollande).
11. Orphelin réformé (Amsterdam)
12 Paysanne de Noord-Beveland (Zuyderzée)
13 Patineur de la Frise
14. Pêcheur de Katmijk-Aon-Jee (Hollande méridionale).

SUÈDE ET NORVÉGE.

1. Habitant de Flesberg dans Nummedal (Norvége)
2. Femme d'Aal dans Hallingdal (id.).
3 Paysan d'Hitterdal dans Tellmarken (id.).
4. Paysanne de Moranger et Oster près Bergen (id.).
5. Habitant d'Aal dans Hallingdal (id.).
6. Femme d'Hittertal dans Tellmarken (id.).
7. Costume de naes dans Hallingdal (id.)
8. Paysan de Moranger près Bergen (id.).
9. Paysan d'Hgerdal (id.)
10. Paysanne de Flesberg dans Nummedal (Norvége)

Adresser un bon de poste pour la valeur des Costumes qu'on désire, à M. Philipon fils, 20, rue Bergère, à Paris.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 211. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 14 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

EN ITALIE, — par Stop.



16794

— Ceci est le dôme de Milan.
— Diable! je n'en ai jamais vu d'aussi vieux!... mais êtes-vous bien sûr qu'il a mille ans?...



16795

— Les cochers de Milan ne sont pas vifs!
— Ma chère, nous sommes bien heureux qu'ils ne soient que *demi-lents*.
— Oh! mon ami, qu'il est mauvais!
— Le cocher?
— Non, le calembour!

LA VIE EN PLEIN VENT.

PETITE GAZETTE.

IV.

Comme on oublie vite à Paris! La journée d'hier n'est plus rien le lendemain matin. Du plaisir de la veille on ne se rappelle plus même le nom. Mais comment s'en plaindre? Cet irrémédiable amour de l'oubli se met en pratique pour les poëtes et pour les rois, fronts couronnés de feuilles d'or ou du rameau de laurier. Il se produit aussi pour ces danseuses d'Opéra sous les pieds desquelles Paris jette des litières de fleurs, même en hiver, quand les roses et les œillets coûtent un napoléon la pièce. Tous tant que nous sommes, nous n'avons pas gardé le souvenir de Fanny Elssler, si magnifiquement fêtée pendant trois années de suite. Demandez aux doyens des dandys, qui promènent sur l'asphalte du boulevard des Italiens leurs moustaches teintes en noir et leur air ennuyé, demandez-leur où est Fanny Elssler, où elle est allée, dans quel coin du monde la péri a replié ses ailes de gaze, ils vous regarderont d'un air hébété, croyant que vous leur parlez hébreu ou peut-être chinois. Et ce sont ces mêmes élégants, lions de l'orchestre de 1836, qui dépleuplaient toutes les semaines les serres de Versailles pour *bombarder* la danseuse. Encore un coup, ne nous étonnons pas. *Sic voluere fata.* C'est le destin. Tout passe. Fanny Elssler n'est pas moins abîmée aujourd'hui dans le gouffre de l'histoire que Thalestris elle-même, la maîtresse femme qui voulait se marier avec Alexandre le Grand.

Thalestris était un esprit fort, Fanny Elssler était superstitieuse. — Défaut de Jules César, de Napoléon Ier et du pâtissier Félix. — En Italie, où elle réside aujourd'hui, la danseuse n'écrit pas de *Mémoires*, comme tout le monde le fait en France, mais elle raconte ses souvenirs. Entre nous, c'est la même chose, pour changer. — Il y a quelque temps, elle disait à un journaliste parisien qui s'est arrêté quelques heures dans sa *villa* des bords du lac Majeur :

— Si je crois aux présages! Écoutez, et vous allez en juger :

« Le soir de mes débuts au grand Opéra de Paris, ce soir d'où dépendait ma réputation, car il n'y a de réputations que celles qui sont sacrées du baptême parisien, au moment où j'invoquais *tous mes bons dieux*, j'entends l'ordre de faire commencer l'ouverture, et je vois l'homme chargé de donner le signal en frappant trois fois du pied, je le vois, dis-je, qui frappe du pied gauche!

— Malheureux! m'écriai-je moitié riante, moitié épouvantée, vous avez frappé du pied gauche, je ne réussirai pas!

Le pauvre homme fut atterré.

— Eh bien, mademoiselle Elssler, voulez-vous que je recommence? je vais *refrapper* du pied droit.

Et il fallut une opposition formelle de Fanny pour l'empêcher de troubler à tort et à travers l'ouverture commencée. Après la représentation, qui valut à l'habile danseuse le trône qu'elle occupe aujourd'hui, l'*annonceur* était aussi joyeux que l'artiste couronnée; en lui faisant ses compliments il ajouta :

— N'importe, mademoiselle Fanny, désormais je frapperai du pied droit.

Il le fit, en effet, pour la première fois de sa vie, à la représentation suivante, et il se cassa la jambe! Le chagrin qu'en ressentit Fanny Elssler fut extrême. Ceci est un fait de plus à ajouter au chapitre des superstitions.

***

Quant à mademoiselle Taglioni, c'était une autre chanson. Elle était convaincue que, s'il se trouvait quelque chose de noir dans son costume, le ballet dans lequel on la faisait danser serait sifflé par tous les aspics du parterre.

Il faut dire aussi que les couleurs riantes se mariaient toujours à merveille à la beauté de la sylphide.

***

Il a été souvent question, dans ces derniers temps, d'un auteur dramatique du tempérament le plus *modéré*, de M. Casimir Bonjour, de son vivant auteur des *Deux cousines*, employé à la Banque de France et candidat perpétuel à l'Académie française. — Ce poëte, — comptable, —

EN ITALIE, — par Stop (suite).



16796

Un souvenir par épingle, à ce que disent les mauvaises langues; mais on sait qu'il n'en faut jamais croire que la moitié.



16797

— Beaucoup de gens, dans ce pays, touchent de pres à cet homme vénérable.
— Oh! je avé toocbé bieaucoup piou pres : je avé ass.s moa dans son nez! (Lac Majeur.)

n'a jamais été doué d'une grande puissance d'invention, mais il possédait une mémoire prodigieuse. Il composait une pièce et la retenait tout entière sans en écrire un traître mot.

Ce Casimir Bonjour se présente un jour au comité de lecture du Théâtre-Français, et les vingt comédiens qui le composent lui demandent où est son manuscrit?

— Je n'en ai point.

— Et pourquoi donc nous avez-vous réunis?

— Soyez tranquilles, la séance ne sera pas perdue.

Et il leur récita ses cinq actes.

On n'imagine pas leur étonnement.

Ils prétendirent qu'il n'y avait pas d'exemple de ce tour de force; mais le vieux Lemazurier, leur secrétaire, trouva dans les registres que cela était arrivé une fois à Crébillon.

Le même tour de force a été accompli par Théaulon pour un vaudeville en un acte qui a été joué depuis lors avec succès au théâtre des Variétés

***

J'ai eu bien souvent à dire les *excentricités* du peintre Girodet-Triosan par suite de confidences que m'ont faites quelques-uns de ses contemporains. — J'en apprends tous les jours qui sont inconnues. — Dans le nombre se trouve ce que voici :

Girodet était avant tout aussi un artiste de nuit. C'est la nuit surtout que la fièvre inspiratrice s'emparait de lui. Alors il se levait en sursaut, il faisait placer dans son atelier des lustres suspendus, il se coiffait lui-même d'un vaste chapeau surmonté de bougies allumées, et c'est dans cet attirail qu'il travaillait. Le *Déluge*, *Galathée*, et plusieurs œuvres ont été composés à la lueur des flambeaux.

***

Le même Girodet achetait deux cents épingles à la fois, et les éparpillait une à une dans son atelier. Quand on lui demandait la raison de cette bizarrerie, il répondait :

— C'est pour gagner du temps et m'épargner les frais d'une pelote.

Comme on ne comprenait pas, il ajoutait :

- Quand on fait un tableau ou une esquisse, y a-t-il rien de plus ennuyeux que de se déranger pour courir après une épingle, surtout après une épingle attachée à une bête de pelote? Bon pour les *épiciers*, cela. Je les sème. Si d'aventure j'en ai besoin, à quelque bout de l'atelier que je me trouve, je n'ai qu'à me baisser, j'en rencontre une ou deux sous la semelle de ma pantoufle.

***

Girodet ne voulait pas que les domestiques le dérangeassent en rien.

Un jour qu'il peignait, un homme qui le servait se présenta un balai à la main, et se mit à balayer, c'est-à-dire à soulever la poussière et les épingles. Aussitôt l'artiste entre dans une colère tempêtueuse, et d'une voix tonnante :

— Ces animaux-là! s'écriait-il. Ce sont pourtant eux qui, par les ennuis qu'ils nous donnent, amènent un galant homme à se marier!

***

Les jours de réception, les fêtes, les bals, les *sauteries*, les soirées, les raoûts, cela est devenu une mode qui englobe tout Paris, notamment depuis dix années. Il y a une quinzaine d'années, quand il existait encore dans notre monde social quelques idées de hiérarchie ou de politesse, ces réunions ne se produisaient que dans un certain nombre d'hôtels où la richesse des *inviteurs*, l'ampleur des salons et la variété des meubles permettaient qu'on reçût convenablement. Il n'en va plus ainsi. La mode d'à présent consiste à fourrer dans le local contenant le double des invités qu'il pourrait proprement contenir. — Pourquoi?

— Uniquement parce que ceux qui vivent à l'étroit dans de petits appartements, dans des boîtes du second ou du troisième étage, ou même dans des bonbonnières situées sous les tuiles du toit, ont voulu absolument faire ce que faisaient ceux qui possèdent des hôtels.

Tout marquis veut avoir des pages.

Nos seigneurs les banquiers, les agents de change, les financiers, les manufacturiers, les propriétaires, les notaires et quelques pharmaciens, cèdent particulièrement à cette dangereuse manie. Le tout pour paraître *cossu*. — Eh! s'ils sont riches (et en général ils le sont même plus que les propriétaires d'hôtel), qui les empêche d'avoir une maison *ad hoc*? Hélas! il faut avoir le courage de tout dire, puisque c'est notre métier de *fouetter les mœurs en riant*, ces messieurs tiennent à être mesquins dans le fond et prodigues dans la forme.

Chez M. A... il y a d'habitude tant de monde qu'on ne trouve plus assez de sofas ni de chaises pour faire asseoir même les femmes;

Chez M. B... on est si pressé les uns contre les autres, que nul ne sort sans avoir son chapeau défoncé;

Chez M. G... on se marche sur les pieds les uns des autres, comme à la queue du Théâtre-Français les soirs où l'on joue autre chose que les comédies de M. Scribe;

Chez M. E... la foule des invités est si drue et si nombreuse, qu'elle est obligée de refluer jusque sur les escaliers.

Et cætera, et cætera, et cætera.

Voilà ce qu'on appelle aujourd'hui *le train du monde*.

A la longue les gens qui ont l'héroïsme de fréquenter ces champs de foire, houspillés, courbaturés, lacérés, ne pouvant ni s'asseoir, ni causer, ni prendre le thé, ni entendre la musique, mais en revanche gagner de bons rhumes

EN ITALIE, — par Stop (suite).



Eh bien, mon cher, nous y voilà sur le Pô!
Ah, mon Diéu! je pensais bien que je ne l'éviterais pas!
— Le Pô?
Non, le mot

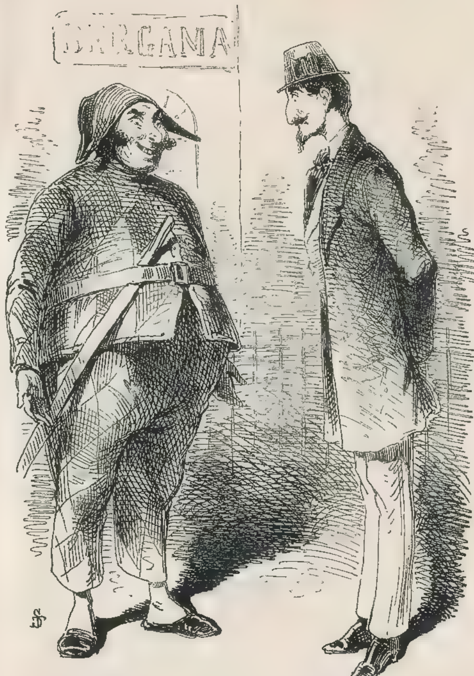


— Le tombeau de Roméo et de Juliette; monsieur veut-il en casser un morceau?
— Merci, je ne suis pas Anglais. (Vérone.)



16800

— Tenez, mon ami... eh bien, il ne tend pas la main?...
— Madame, il est en pierre.
— A la bonne heure! je me demandais si nous n'étions plus en Italie. (Vérone.)



1680.

— Quel diable de costume avez-vous pris?
— N'arrivons-nous pas à Bergame, patrie d'Arlequin?
— Mais on va vous arrêter!
— Allons donc! on me prendra plutôt pour un fonctionnaire du pays.

de cerveau, — ces martyrs, dis-je, s'enhardissent à la fin jusqu'à dire aux maîtres de maison :

— Ou recevez la moitié moins de monde, ou recevez deux fois la semaine.

***

Dans une de ces cohues élégantes ou soi-disant telles, un artiste, un dessinateur en renom, voyant qu'il ne pouvait absolument se reposer nulle part, même une minute, harassé à force de se tenir debout, s'écria en s'adressant à la foule :

— Mesdames et messieurs, en Amérique, dans les soirées du beau monde, au milieu des forêts vierges, on a du moins des arbres en grand nombre pour y grimper et pour y percher à l'aise.

Mot perdu.

A Paris, tout travers vit cent ans pour le moins.

Philibert Audebrand.

EN ITALIE, — par Stop (suite).



16802

— Mon vieux Lion de Saint-Marc, c'est pourtant vrai qu'on t'a mis à la porte du palais des doges. (Venise.)



16803

— Je me demandais pourquoi toutes les fenêtres étaient grillées; trente degrés de chaleur! on le serait à moins! (Venise.)



16804

— Ces tours seraient mieux si elles étaient droites.
— Signor, si elles étaient droites, on ne les regarderait pas.
— A leur place, j'aimerais mieux cela, et à la mienne vous seriez de mon avis. (Bologne.)

MONSIEUR PRUDHOMME CHASSE!

Ce sabre est le plus beau jour de ma vie!

Ce sera la gloire d'Henri Monnier d'avoir créé le type immortel de Joseph Prudhomme, cette incarnation admirable de la bêtise humaine.

Quelle vérité d'observation! quel calque fidèle des habitudes, des manies et du langage de ce héros pompeux de l'épopée bourgeoise!

C'est la nature prise sur le fait, une photographie psychologique aussi réussie que celles de notre ami Nadar.

Nous le connaissons tous, cet honnête Joseph Prudhomme, et nous lui donnons la main en admirant sa physionomie, que solennise le sentiment d'un amour-propre convaincu.

Sur toutes les questions il édicte des arrêts avec le ton dogmatique d'une autorité infaillible.

Regardez-le, il affecte une contenance grave qu'il essaye de pousser jusqu'à la noblesse. Le plus parfait contentement de lui-même se montre sur sa figure. On sent qu'il a une confiance raisonnée et bien assise en sa valeur personnelle.

Il croit en lui, en la profondeur de son expérience. Il s'est élevé si haut dans sa propre estime, qu'il prend ses ridicules pour des qualités, et qu'il raillera son voisin sans s'apercevoir qu'il est lui-même pour les autres un excellent sujet de raillerie.

Mais c'est le fait des esprits infatués de prétentions que rien ne justifie de ne remarquer ni leurs travers ni leurs sottises. On les leur montrerait du doigt qu'ils vous regarderaient en haussant les épaules avec un air de pitié écrasante. Vous seriez un homme jugé, bon à conduire à Charenton.

***

Joseph Prudhomme, dans la comédie sociale, se montre sous vingt masques différents.

Ici je le reconnais sous cet uniforme de garde national. Il tranche de l'allure belliqueuse, et *emboîte le pas comme un ange*, ainsi que le disait ce spirituel Grassot dans une chanson *ad hoc*. Il fait preuve d'un zèle excessif, et je parierais au besoin que ce placide bourgeois ambitionne sourdement les galons de sergent-major. O Prudhomme!

Je le reconnais encore, ce bon Joseph, dans la personne de cet ancien marchand de bonnets de coton qui depuis trente ans fait chaque soir, dans le même café, son éternelle partie de dominos, émaillée des mêmes plaisanteries saugrenues, des mêmes jeux de mots ganaches, des mêmes saillies lourdes et prétentieuses.

Ce fabricant de caoutchouc électrique qui a fait l'emplette, sur la route poudreuse d'Asnières à Colombes, d'une maison de campagne, lisez pigeonnier, et qui s'adonne avec ferveur, dans un jardinet de six pieds carrés, à la culture du melon, c'est toujours M. Prudhomme.

Cet employé rédacteur dont parle Balzac, et qui écrivait ingénument :

Vous vous rendrez aux lieux indiqués avec les papiers nécessaires : Prudhomme.

Que vous dirais-je? ce type intéressant se rencontre un peu partout.

Le mari qui appelle sa femme mon épouse; ce jeune bambino de lettres, eunuque de l'esprit, qui entasse drames sur drames, comédies sur comédies, Pélion sur Ossa, et qui, refusé même au théâtre de Beaumarchais, crie à l'injustice; ce poéticule impuissant qui fait de si étranges accouplements de rimes que l'on prend ses vers pour une parodie, et qui prétend que l'art est dans le marasme; ces pseudo-littérateurs qui, repoussés ironiquement par le public, se font recevoir membres de petites académies secrètes où ils déclament leurs élucubrations, se passant mutuellement l'encensoir et intrigant pour obtenir quelques lignes de compte rendu dans ces journaux nécessiteux qui portent pompeusement en sous-titre : *Chronique des beaux-arts*, et qui comptent une douzaine d'abonnés; ce campagnard qui, regardant un peintre croquer un paysage dit : *Y a-t-il des états bêtes!* Bertron, le candidat humain, et cent autres : Prudhomme! Prudhomme! toujours Prudhomme! Il a fait souche : c'est une dynastie, et nous vivons au milieu de ses descendants.

***

Je veux parler aujourd'hui de l'une des variétés du genre, du Prudhomme chasseur. Il existe, hélas! et ce n'est pas le moins curieux de la collection.

Comme en toutes choses, M. Prudhomme a sur la *science de vénerie* des idées bien convaincues. Il se pose en chasseur habile, et les problèmes cynégétiques n'ont pas de secrets pour lui. Il a de l'expérience, de l'adresse, et ne tue jamais rien.

Voyez-le la veille du jour où il doit aller dans la plaine des Vertus pour faire un massacre de lièvres et de perdreaux : il prépare solennellement tous ses engins, il examine son fusil, le vieux compagnon de ses exploits, visite avec soin les batteries, plonge la baguette dans les canons et s'assure qu'il n'est pas chargé, ce dont il est certain, car il est prudent (c'est lui qui a trouvé cet axiome : que c'est toujours lorsqu'un fusil n'est pas chargé qu'il arrive un malheur). Il nettoie minutieusement l'arme meurtrière, et range symétriquement son formidable attirail : poudre, plomb, carnassière, guêtres, chaussures ferrées, tout est prêt et disposé en ordre de bataille.

Il rêve salmis de bécasses et faisan à la broche, puis, devançant l'aurore, il part avec deux de ses amis, chasseurs *ejusdem farinæ*, et tous les trois, lestes, joyeux, se carrant dans leur costume de circonstance, ils envahissent la plaine des Vertus et se mettent incontinent à battre champs et guérets avec une conscience et un sérieux du plus haut comique.

Les passereaux, les alouettes, voltigent çà et là, mais Joseph Prudhomme dédaigne ce gibier de hasard! Un passereau, fi donc!

Pourtant, au bout de six heures de marche, et après avoir tiraillé quelques rares lapins qui ne s'en portent pas plus mal, il en arrive peu à peu à se convaincre qu'un pâté d'alouettes est une chose de haut goût, et il ne tarde pas à jeter sa poudre aux moineaux.

Mais, je l'ai dit, malgré ses prétentions, M. Prudhomme ne parvient, au milieu d'essaims d'alouettes, qu'à abattre quelques plumes qu'il n'en met pas moins précieusement dans sa carnassière.

Enfin, il en arrive à tirer presque à bout portant sur les pierrots babillards; il ne les tue pas, il les assassine; encore est-il souvent la dupe de méprises déplorables.

— Chut! murmure M. Prudhomme, j'aperçois là-bas un émouchet.

Ce disant, il épaule, vise, et presse la détente. L'oiseau ne s'est pas envolé sur le coup, donc il est mort. Notre Nemrod se précipite et arrive à la place où il croit trouver sa victime. Il constate, désappointé, que son émouchet n'est qu'une simple motte de terre! (Historique.)

Il rentre presque toujours *bredouille*, ce digne Joseph, et c'est lui qui a inventé cet expédient d'acheter aux paysans à la piste des chasseurs maladroits le gibier qu'il ne pouvait tuer.

— Voici un levraut que je viens de *peloter* à l'instant,

EN ITALIE, — par Stop (suite).



16805

— Gondolier, je voolé en aller moa too de souite de cette vilaine canal.
— Ne faites pas attention, signora, c'est la même chose dans toute la ville. (Venise.)



16806

— Madame, permettez-moi de vous offrir une glace, vous savez que c'est la réputation du pays?
— Non, je l'ignorais.
— Comment, vous n'avez pas entendu parler des glaces de Venise?



16807

Gondolier, je t'appelle,
Protège nos amours
Que ta frêle nacelle
Nous prête son secours!

(*Traduction française.*) Cocher, à l'heure, et allez où vous voudrez.....

dit-il un jour à ses amis; vous ne me traiterez plus de maladroit.

L'un des chasseurs prend l'animal et voit qu'il a le ventre bleu.

— Vous avez bien fait de le tuer, s'écrie-t-il, il était temps!

A trois semaines de là, notre mystifié se procure un lièvre vivant qu'il emporte en plaine et qu'il attache à un arbre.

— Nous verrons bien, maugrée-t-il, si celui-là aura le ventre bleu!

Il s'éloigne de quelques pas, arme son fusil, tire, et.... coupe la corde du lièvre, qui disparaît aux yeux ébahis de son bourreau.

***

Combien de fois M. Prudhomme n'a-t-il pas servi à son insu de plastron aux sarcasmes et aux plaisanteries? Combien aussi de tours ingénieux ne lui a-t-on pas joués et qui demeureront traditionnels?

C'est lui qui, dans une chasse, tua un lièvre au gîte, ce qui est un meurtre d'après le code de saint Hubert; mais il avait trop rarement de pareilles occasions pour montrer du scrupule. On le félicita. Il était radieux. Mais au déjeuner l'un de ses amis prit le lièvre, fendit la peau du ventre, et en retira.... une demi-douzaine de superbes côtelettes.

Le lendemain un autre lièvre part entre les jambes de J. Prudhomme.

— A vous, tirez! crie l'un des chasseurs.

— Moi! répond notre héros, je m'en garderai bien; est-ce que je ne sais pas que c'est encore un lièvre à côtelettes?

Nous pourrions, sans les limites de cet article, citer une foule d'autres traits de cette nature.

***

EN ITALIE, — par Stop (suite).



16808

— Elle m'a mis une fleur à la boutonnière, et s'éloigne sans en demander le prix... Diable! cela doit être cher! (Venise.)



16809

— Les plombs, meinheer! ils n'avre chamais existé : ce être un infention de cette bolisson de Pellico bour faire te la peine au coufernement.

N'oublions pas un Prudhomme d'un caractère particulier. Celui-là ne fait que *tirer* des *Tablettes de saint Hubert* des aphorismes de vénerie qu'il lance à la tête des chasseurs, dans le genre de celui-ci :

> Si la perdrix décrit ligne oblique en montant,
> Il faut viser dessous pour arriver devant.

— Mais le Prudhomme chasseur par excellence, le seul, le vrai, c'est le bourgeois parisien qui a déclaré une guerre à mort aux alouettes de la banlieue. Ce menu gibier de contrebande suffit à sa gloire, et il montre pour cette chasse enfantine un entraînement et une passion dignes d'un meilleur sort.

Pour satisfaire son goût favori, il ne recule devant rien; il brave les éléments et poursuit son œuvre : tuer le plus d'alouettes possible. Avant de se mettre en campagne, il consulte son baromètre. L'alouette donnera, se dit-il, je tuerai aujourd'hui un pâté.

Il bat pendant quinze heures tous les coins et recoins de la plaine Saint-Denis, et, en désespoir de cause, fusille tout ce qu'il rencontre : friquets, éperviers, étourneaux, tout lui est bon; puis, à bout de forces et de munitions, il revient tirant la jambe, éreinté, harassé, mouillé, transi, crotté jusqu'à l'échine, et ne rapportant dans sa carnassière qu'un... fort rhume de cerveau.

C'est égal, il ne se plaint pas; il a éprouvé des émotions palpitantes; il a été vingt fois sur le point de tuer quelque chose, et, s'il n'a pas été heureux, il prendra prochainement de son insuccès une revanche éclatante; revanche qui se fait attendre en général depuis une vingtaine d'années.

Ennemi implacable des moineaux, qui ont tout l'air de se moquer de lui, maître Joseph Prudhomme, malgré ses échecs permanents et ses rhumes de cerveau, mourra, croyez-le bien, dans l'impénitence finale, et jouera jusqu'à sa dernière heure son rôle si excentrique de Nemrod incompris.

Que les pierrots lui pardonnent!

Hippolyte Maxance.

GRANDE SYMPHONIE
DES APPELEURS DE L'HIVER.

Si vous vous êtes égaré par hasard dans un des grands bals de barrière, chez Constant à Montparnasse, chez Dourlans à l'Étoile, ou bien encore aux Folies-Belleville ou aux Folies-Robert, à Rochechouart, vos oreilles ont été certainement éveillées par le cri perçant d'une sorte de racoleurs qui hurlent à qui mieux mieux : « Des danseurs! des danseurs! des danseurs!... »

Le Paris observateur n'est pas moins assourdi, depuis tantôt deux mois, par la grande symphonie discordante des appeleurs de l'hiver, pleureurs de la mauvaise saison, qui nous chantent sur tous les tons : « L'hiver! l'hiver! l'hiver! »

Le vieillard qu'on se plaît à représenter avec une barbe de neige tient, attelés à son char traîné par deux hirondelles d'hiver, vulgairement appelées *ramoneurs*, une foule d'esclaves, tels que bonnetiers, marchands de bois, sabotiers, chaussonniers, marchands de charbons, rôtisseurs de marrons, casseurs de glace, fourreurs, chanteurs de salon, etc., etc...

Le prélude de la grande symphonie des *Appeleurs de l'hiver* a été exécuté cette année par les porteurs du *Macfarlan*. Le *Macfarlan* est un vêtement écossais, à double rang, qui réunit à la forme du paletot et du pardessus les avantages du manteau et ceux du carrick. Depuis la mi-octobre le nouveau Paris est sillonné dans tous les sens par des nuées de porteurs de macfarlan, drapés à l'espagnole, et qui jettent à chaque instant ce cri « : Brrrrr!... Brrrrr!... Brrrrr!... » ce qui, en langue hibernale, signifie : « Dieu! qu'il fait froid!... » On suppose que ces porteurs de macfarlan sont les agents secrets d'une vaste conjuration recrutée et soudoyée par une compagnie de marchands de bois des bords du canal.

(Duo d'un marchand de bois et d'un marchand de charbons, se tenant chacun sur le seuil de leur magasin.) *Le marchand de bois.* — Nous aurons un hiver bien froid et bien long, cher monsieur Cavaillac, les hirondelles d'été sont parties de bonne heure, c'est un signe certain; on a remarqué ça en 1829....

Le marchand de charbons. — Tout ça, c'est des sornettes, mon bon monsieur Duboquet, et à Clermont-Ferrand nous ne sommes pas si crédules qu'à Paris..., mais nous sommes plus frileux, par exemple.... Croiriez-vous que je n'ai encore rien vendu d'aujourd'hui?...

Le marchand de bois. — Tout comme moi; je n'ai pas encore étrenné.... Rien ne va.... Ah! il y a des moments où je comprends que Néron ait mis le feu à Rome, rien que pour la voir brûler!

Le marchand de charbons. — C'est exactement mon opinion.... Il y a des années où le gouvernement devrait forcer les gens à se chauffer....

Le marchand de bois. — Cher monsieur Cavaillac, brisons là.... Vous savez que je n'aime pas à parler politique.... Foi de Duboquet, vous êtes imprudent comme tous les gens de province....

CHŒUR DES BONNETIERS.

> Voltigez, hirondelles,
> Voltigez loin de nous....
> Et mettez-vous aux ailes
> Des gants de *Fil-os-elle*
> Pour le froid,
> Pour le froid,
> Pour le froid. (*Ter.*)

Pendant que les bonnetiers redisent ce chœur, un marchand de gants du boulevard des Italiens regarde passer avec satisfaction le poëte Méry, revenu de Marseille et couvert de son carrick à sept collets, nombre harmonique. Ce carrick comporte toute une gamme de réaction contre le froid : le premier collet brave les frimas, le second la pluie, le troisième la grêle, le quatrième la neige, le cinquième la gelée au-dessous de zéro, le sixième les glaces de la Bérésina, le septième le froid des mers polaires. Méry ne peut vivre à Paris qu'à l'abri de ces sept collets. Les commerçants qui vivent de l'hiver le saluent au passage comme un oiseau de bonne augure. Incessamment le Bureau des longitudes marquera, comme une date importante, le jour où paraîtra le carrick aux sept collets de Méry.

SOLO DES HIRONDELLES D'HIVER. — Aâoooô!.. Aâoooô!... *Ah! ramonâ la cheminâ!... Ah! ramonâ la cheminâ.... du haut en bas!...*

De temps à autre l'hirondelle d'hiver, l'aile chargée de l'attirail de son pénible travail : fils de fer, sac et ratissoires, s'arrête pour réchauffer ses pattes rougies par le froid au poêlon d'un fils de l'Auvergne qui fait rôtir des marrons en criant d'une voix rauque : « *Marrons de Lyon!... beaux marrons de Lyon!...*

MONOLOGUE D'UN MARCHAND DE FOURRURES DE LA RUE SAINT-HONORÉ. — Fichtre de fichtre!... l'hiver retarde cette année.... Décidément je serai obligé de retarder le mariage de Marthe, ma fille.... Le faubourg Saint-Germain est bien revenu de la campagne, mais il ne se presse pas de venir chercher ses manchons.... Or, j'en ai plus de cinq mille en garde dans mes magasins.... Cinq mille à quatre francs chaque, cela me fait un coup de filet de vingt mille francs.... (*Entre un monsieur à lunettes.*) Mon cher monsieur Potichard, votre chef de bureau m'a dit de vous tout le bien possible. Employé le plus exact du ministère auquel vous avez l'honneur d'appartenir, vous devez nécessairement faire le bonheur de ma fille Marthe.... Malheureusement j'ai le regret de vous annoncer que, l'arrière-saison se prolongeant, l'hiver retardé, et je suis obligé de retarder du même coup votre mariage avec ma fille, c'est-à-dire votre bonheur.... Or, l'hiver, vous ne l'ignorez pas, c'est toute la fortune d'un marchand de fourrures....

Les doléances des maîtres de glacières de Saint-Ouen ne sont pas moindres, car si l'hiver ne vient pas, comment Paris boira-t-il de l'eau glacée pendant l'été? Une glacière ne rapporte pas moins de trois à quatre cent mille francs par an. Je suis allé à l'enterrement d'un adjudicataire de glacière qui s'était brûlé la cervelle parce qu'il n'y avait pas eu d'hiver, il y a quatre ans.

Je vous épargnerai les jérémiades du chanteur de romances qui ne chante que l'hiver dans les salons. Signes particuliers : il porte toujours un manteau, un chapeau gris et des marques de petite vérole.

Joseph Prudhomme est celui de tous les Français qui appelle le moins de ses vœux l'hiver. Dès les premiers froids, Agathe, sa vertueuse épouse, a beau le presser de faire du feu, ses enfants ont beau tendre vers lui leurs petites mains roidies par l'onglée, Joseph Prudhomme répond imperturbablement : « Impossible, madame, impossible!..., Allumer du feu à cette époque!... Mais c'est un scandale!... C'est un mauvais exemple que vous voulez donner à nos enfants!... Sachez, madame, qu'à la Malmaison, Napoléon, le grand Napoléon, ne souffrait pas qu'on allumât du feu dans les appartements avant le jour de la Toussaint!... »

(Ici Joseph Prudhomme se croise les mains derrière le dos comme Napoléon à Sainte-Hélène.)

— Papa, qu'est-ce que c'est que ça, la Toussaint? demande en grelottant le petit Prudhomme.

— Mon fils, c'est une fête qui commence la saison d'hiver.

— Pourquoi l'appelle-t-on *Toussaint?*

— Mon fils, on l'a ainsi judicieusement appelée parce qu'elle tombe précisément à l'époque où l'on commence à *tousser*... Poum!... Poum!... Poum!...

— Quel bonheur!... s'écrie Arthur Prudhomme.

— On fera du feu et l'on m'achètera du jujube et de la pâte de guimauve.

— Mon fils, — reprend gravement Joseph Prudhomme, — sachez qu'il n'entrera jamais chez moi que de la pâte pectorale de Regnault aîné.

ANTONIO WATRIPON.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Il y a certains mots qui ne se trouvent pas dans le Dictionnaire de l'Académie, et qui n'en sont pas moins fort en usage dans l'idiome parisien.

Par exemple, aucun dictionnaire des synonymes n'explique les différences qu'il y a entre *enfant, môme, moutard, gamin, titi, galopin, voyou.* Cependant il y a des nuances que le peuple observe fidèlement.

L'*enfant* est un terme de respect dans la bouche de l'ouvrier. C'est l'*enfant* du patron, dira-t-il.

Le *môme*, c'est le petit être au maillot qui crie, qui pleure, qui fait des *mômeries.*

Lorsqu'il aura atteint cinq ans, il sera le *moutard.*

Aux environs de dix ans, quand, plus alerte et plus fort, il a déjà la conscience de certains actes, il devient le *gamin.*

Ici le *gamin* se divise. Le *gamin* est le terme générique.

— Je vous enverrai mon *gamin*, dit le père en parlant de son fils.

Prend-t-il les façons des loustics du paradis de nos théâtres, il est le *titi.* Conserve-t-il ces mauvaises manières au dehors, c'est le *galopin.*

Le *galopin* réside sur l'extrême frontière des choses permises. Ce bohême de bas étage est le trait d'union qui rattache les sobriquets précédents au terme de *voyou.*

Voyou est le synonyme de fainéant, de débauché, de quasi vagabond. On est un *voyou* jusqu'à quinze ans; passé cet âge, si l'on ne change pas, on devient un *gouépeur.* (Ce mot vient de *guêpe* en langage normand.)

Quiconque ne travaille pas, ribote à la barrière, chante dans les rues ou *ballade* la nuit en plein air est un *gouépeur.*

Si quelqu'un voulait s'en donner la peine, il y a un autre dictionnaire à faire à côté du Dictionnaire de l'Académie :

Le *Dictionnaire de la langue parlée.*

⁂ AU FOYER DU VAUDEVILLE :

— C'est une jolie pièce, les *Dettes de cœur*, d'Auguste Maquet, mais il y manque quelque chose pour que ce soit un grand succès.

— Il y manque le public...

— D'abord, mais, ensuite...

— Il y manque Alex. Dumas.

⁂ Le théâtre royal de Berlin est en émoi. M. de Hulsen, son intendant, vient d'interdire l'usage de la *crinoline* sur la scène

L'arrêté prétend qu'elle empêche de marcher, de s'asseoir, de dialoguer avec aisance. Bref, il finit par la qualifier de *machine* peu convenable et trompeuse.

Hé, monsieur l'intendant, tandis que vous êtes en train de taper sur la crinoline, ne faites pas la besogne à demi! Si elle gêne *sur la scène*, ne croyez-vous pas qu'elle gêne encore plus *dans la salle?*

Depuis l'adoption de cette mode bizarre, les stalles sont devenues trop étroites et les corridors en sont obstrués. Tous les hommes seront pour vous; n'est-ce pas, messieurs?...

⁂ *M. Chose*, ce soi-disant homme de lettres qui a plus de titres de rente que de titres à l'Académie, vient de faire sculpter sur la façade de sa maison de campagne une Renommée trompettant le nom de ses deux ou trois ouvrages inconnus.

Voici le quatrain qu'on a trouvé charbonné au-dessous :

> Votre prudence est endormie,
> Pourquoi traiter si brillamment,
> Pourquoi loger si noblement
> Votre plus cruelle ennemie?

LUC BARDAS.

THÉATRES.

C'est le cas de dire ou jamais :

> Le Français, né malin, créa le vaudeville.

Nous rions des théâtres anglais, qui tous, à une certaine époque de l'année, à Noël, donnent en même temps une pantomime traditionnelle. Et nous-mêmes, à cette époque, nous courons voir les revues moqueuses des événements de l'année qui va finir.

Fin décembre, la parole est accordée aux bouffons. Vivent les actrices qui n'ont que leur beauté pour tout talent! La danse échevelée de Rigolboche, née sur le théâtre des Délassements, est imitée par tous les théâtres de Paris.

A ce moment, le couplet qu'on bannit de la pièce du Vaudeville et du Gymnase fait une réapparition triomphante. La moindre des revues ne compte pas moins de cent quatre-vingts couplets. Il est vrai que tous ne se croient pas forcés d'être spirituels. L'air nouveau y remplace trop souvent le trait malin. Eh, ma foi! telle qu'elle est, vive la revue! Elle a des mises en scène superbes, des décors splendides, des costumes ravissants (et notez en passant que les costumes sont tous dus au crayon de Ballue, le maître ès élégance, comme Alfred Albert, le dessinateur de l'Opéra, est le maître ès savoir historique).

Puisque te voici, chère Revue, et que ton règne dure ordinairement autant que janvier, sois la bienvenue.

La revue née la première, c'est *Sans queue ni tête* des Variétés. Elle est montée avec un luxe inouï, et MM. Coignard et Clairville y ont dépensé de l'esprit en prodigues. Elle est assez lancée pour dépasser toutes les autres.

Viv' la joie et les pommes de terre (Folies-Dramatiques) est née la deuxième. Cette œuvre de M. Henri Thiéry montre des qualités fort grandes de gaieté, d'esprit, d'imagination et de belle humeur. Les couplets, sans être d'une originalité féroce, sont amusants et bien tournés. Le premier acte est embaumé d'un parfum de jeunesse et de crânerie qui fait ouvrir l'oreille aux ennemis de la rengaîne théâtrale.

Aux Délassements-Comiques, la revue de MM. Renard et de Jallais, partie n° 3, est une des mieux réussies de l'année. La fantaisie du mot y joue un grand rôle et elle est essentiellement *blagueuse* (passez-moi l'expression). Comme décorations, comme costumes (toujours Ballue), elle est irréprochable. M. Sari fait des merveilles avec son petit théâtre. C'est là qu'il faut voir Rigolboche, la vraie, la seule Rigolboche des salons, jetant sa jambe aux frises, et crevant en l'air, avec la pointe de ses pieds, dix tambours de basque, comme au Cirque Napoléon.

L'*Omelette du Niagara* (Palais-Royal) avait le n° 4 au départ. Dans cette œuvre de MM. Dormeuil père, Delacour et Lambert-Thiboust, on rit, on danse, on débite des folies comme toujours. Elle a pour soutiens l'esprit de Ravel, le comique de Gil-Pérez, d'Hyacinthe, de Pradeau, de Brasseur, et les attraits de pas mal de jolies femmes.

Gare là-dessous! du Théâtre-Déjazet, a eu le n° 5 MM. Guénée, Hugot et Pervillé nous ont initiés aux aventures du roi Chronomètre et de son favori Télescope, tombant à Paris et visitant les nouveautés de 1859. Vous dire les frais de mise en scène est chose impossible. Quels beaux décors! quels délicieux costumes! (toujours Ballue.) Il y a là un comique qui ne serait pas déplacé au Palais-Royal ni ailleurs. Connaissez-vous l'amusant Dupuis? Il y a en lui l'étoffe d'un comédien amusant.

Le n° 6 appartient aux Funambules. Sa revue se nomme *Boum! boum! allez la grosse caisse!* Seriez-vous bien surpris si je vous disais que cette pièce est une de celles qui m'ont le plus réjoui? Je ne puis penser sans rire à une scène très-originale où, après force chaleur, le tonnerre fait son entrée bruyante avec accompagnement d'éclairs. Je suis le maître des maîtres, le roi des rois! beugle le Jupiter-Tonnant.

— Attends, je vais abaisser ton caquet! s'écrie la Chaleur.

Et voici un grand monsieur pointu qui se montre. C'est le Paratonnerre. Dispute, duel, coups de chapeau aigu du Paratonnerre, qui atteint le Tonnerre dans l'estomac et ailleurs! Jupiter-Tonnant, s'étalant, fait le mort. « N'ayez plus peur, dit le pal de Franklin, le Tonnerre est tombé. »

Le n° 7 et dernier, c'est la *Foire aux bêtises*, du Luxembourg. Auteurs : MM. Saint-Agnan Choler et Émile Abraham! Deux hommes d'esprit qui n'ont pas besoin de revanche.

ALBERT MONNIER.





CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN,

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite, comme on le voit par les trois dessins ci-dessus; un espace est toujours réservé pour y tracer le nom.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FRANCS; PAR LA POSTE, 6 FRANCS.

CHEZ MM. GIROUX, — SUSSE, — ET AU BUREAU DU JOURNAL AMUSANT.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

2ᵉ CAHIER.

Nous avons publié un deuxième cahier de ces découpures, qui, par des ombres projetées sur la muraille, forment des dessins amusants.

Le nouveau cahier contient six grands sujets.

LA POLKA DE L'OURS MARTIN.
L'ARRACHEUR DE DENTS.
L'OISEAU CHÉRI.
LA TARENTELLE.
L'INDISCRÉTION PUNIE.
QUI A BU BOIRA.

Même prix que le premier cahier : 4 francs rendu *franco*. On peut nous envoyer 20 timbres-poste de 20 centimes; — pas de timbres au-dessus de 20 centimes. Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins. — Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*. Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 francs à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR Mᵐᵉ CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste ou des timbres-poste de 20 c. (non séparés) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

ENSEIGNEMENT DU DESSIN AMUSANT. — LE CROQUIS.

CROQUIS DE BELLANGÉ.

Toute personne qui sait un peu dessiner pourrait facilement s'habituer à croquer; pour cela, il faut qu'elle copie de bons croquis; or les fantaisies de Bellangé sont un des meilleurs guides qu'on puisse suivre. Dans cette conviction, nous avons acquis de la maison Ghiaut frères la propriété des 50 planches lithographiées que nous offrons à nos abonnés pour 7 fr., rendues franco, et qui ne sont jamais vendues moins de 25 fr. prises chez MM. Ghiaut.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 212. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 21 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR et DARJOU.



16810

Réapparition du carnaval et réouverture des bals de l'Opéra.



16811

Modes d'hiver. — Puisque les femmes ont pris nos paletots, il ne nous reste plus qu'à prendre leurs crinolines.



16812

Pour moi, j'aimerais autant ça!



16813

Application ingénieuse des tours de triangulation par un locataire augmenté.



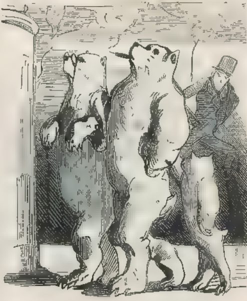
16814

Paris triangulé. — Faites excuse, monsieur, mais votre nez dépasse l'alignement.



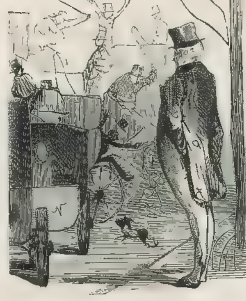
16815

Plan, coupe et élévation du joli petit chemin de fer de Vincennes.



16816

Les ours blancs quittent les mers polaires pour nos boulevards, où ils trouvent la même température et plus de distraction.



16817

L'augmentation du nombre des voitures parisiennes est assurément un très-grand avantage — pour ceux qui sont dedans.



16818

Petites précautions à prendre désormais pour aller d'un bout de Paris à l'autre.



16819

Conséquences fatales du recul des barrières parisiennes.



16820

Triste sort réservé aux facteurs depuis l'agrandissement de Paris.



16821

Puisque les voilà en train d'augmenter Paris, ils devraient bien du même coup *augmenter*.... non! agrandir un peu les appartements!

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16822

La descente de l'omnibus



16823

La ville de Paris reculant jusqu'aux fortifications.



16824

Hiver de 1859. Bigre ! comme ça pince



16825

Les charbonniers, eux, ne se plaignent de rien.



16826

Ni les fourreurs non plus.



16827

L'important, d'abord, c'est que nos domestiques soient bien fourrés.



16828

Ne partageant pas l'engouement général pour la mode des fourrures.



16829

Départ projeté de la coulisse pour Bruxelles.



16830

La loterie de l'Opéra. — Est-ce joli ! est-ce fin ! — Oui, j'ai gagné là un lot assez propre, et pourtant mon premier soin va être de le *laver*.



16831

Un monsieur bien *lotti*.



16832

Aïe ! aïe ! ! aïe ! ! ! le jour de l'an ! ! !...



16833

Heureusement que vous n'êtes pas forcée d'embrasser le premier qui entre au 1er janvier.



16834

— J'vous la souhaite bonne et heureuse !



16835

Nouveau procédé d'étrennes : — Prenez donc la peine d'entrer !...



16836

Les seules étrennes que les épiciers se permettent de donner cette année.



16837

Étrennes partout !

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par Nadar (suite).



16838
— Qu'est-ce que je pourrais donc bien me payer!



16839
Dabord, tâchons de bien commencer l'année!



16840
Grand embarras de la Sublime Porte en constatant l'état de sa caisse à la veille du jour de l'an.



16841
Immense succès des nouvelles cartes de visite Philipon.



16842
Les plus belles étrennes de 1860. (C'est l'éditeur Philipon qui l'affirme, et l'auteur Darjou qui ne le nie pas).



16843
Grande distribution gratuite des produits de la parfumerie anglaise du boulevard Italien. Un bon moyen d'être toujours sûr d'écouler sa marchandise.



16844
Effet produit sur la population mahométane de la capitale par la création de nouveaux kiosques-mosquées des boulevards.



16845
Apparition de la *Vie moderne*, par M. Lacan. En s'appuyant sur un cavalier tel que Nadar, cette feuille est sûre de ne pas tomber.



16846
— Parlez-moi d'un bon petit temps de neige pour suivre une piste.



16847
Piste à part, d'autres chasseurs préfèrent une bonne petite gelée.



16848
Système Cameron, qui rend les pompiers aussi heureux dans le feu que les poissons dans l'eau.



16849
L'*École des patineurs*, n° 1. — Surtout ne me lâchez pas!



16850
L'*École des patineurs*, n° 2. — Est-ce que je serais gelé sur place!..



16851
— **Éviter de tomber!** — Première et dernière leçon.



16852
Le traîneau a aussi ses plaisirs — et ses inconvénients.



16853
Où en est l'affaire du *Great-Eastern*.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).



16854

Les actionnaires se vouant à saint Neptune, qui peut seul faire quelque chose pour leur *Great-Eastern.*



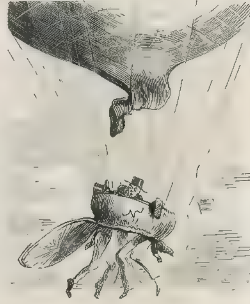
16855

Comme quoi le nez des actionnaires est sensiblement plus long que la liste des dividendes.



16856

Éclipse de soleil par le ballon américain, non prévue par les astronomes.



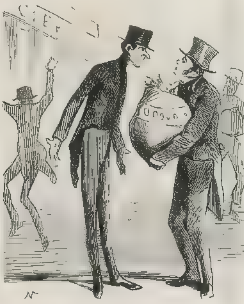
16857

Quelques actionnaires commencent à s'apercevoir que le fameux ballon *City of New York* est une entreprise qui manque de *fonds*.



16858

Se défier encore de ce ballon là.



16859

Le bénéfice de Roger. — Plus de places!



16860

— On a beau dire ! ce chanteur-là n'est pas manchot !



16861

L'infatigable M. Calzado attache une nouvelle *étoile* au ciel constellé du Théâtre-Italien.



16862

Grand succès au Théâtre-Lyrique : *Orphée* se chargeant, selon sa spécialité, d'attirer les bêtes, et madame Viardot ceux qui ne le sont pas.



16863

— Vous voulez jouer la comédie chez nous; vous avez du talent; — à merveille; mais quel numéro gardez-vous?



16864

Revue à gauche, revue à droite. Pourquoi — *Revues* — pour des choses qu'on n'est guère jamais disposé à *revoir !*



16865

A père prodigue, fils... de talent.



16866

Conséquences fâcheuses de la pièce de M. Dumas fils. — Papa, achète-moi cette voiture! — Non, mon garçon, je ne veux pas qu'on me prenne pour un *père prodigue.*



16867

Ouverture du Théâtre-Déjazet. — Réapparition de *Figaro*, plus jeune que jamais.



16868

La fête des glaces. — Une jolie idée que le *restaurant* du bois de Boulogne fera bien de réserver pour l'été.



16869

Le *Savetier* de la Gaîté : un succès de longue *haleine* et même de *poids*.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1859, — par NADAR (suite).


16870
— Et dire que ce monsieur Léotard est encore à marier! quel e chance!


16871
Prédiction pour 1860. — On assure que M. Meyerbeer laissera voir son Africaine.



16872
La dernière romance : Le *Muletier andalou*, — mâle.


16873
La dernière romance · *Petite fleur des bois*, — femelle.


16874
Après le bal · — *Sic transit gloria mundi.*


16875
Les Chinois paraissent ne se soucier que médiocrement du petit cadeau que l'Occident veut leur faire. C'est cependant offert bien gracieusement!...


16876
L'armée chinoise se décide pour vaincre à combattre à la française.


16877
— J'm'étais bien chargé de leur apporter au pays un bocal de chinois du cru, mais je ne comptais pas sur ceux-là!


16878
— Qu'est-ce que vous avez donc à pleurer comme ça, Françoise! — Hi! hi! c'est mon pays qui m'envoie un crêpe de Chine. Faut croire qu'il est mort.


16879
Préservatif insuffisant


16880
Les étrennes du pauvre. — Dédié aux riches qui donnent des étrennes.



16881
Finis coronat opus.

QUELQUES LÉGENDES DE PARIS.

Paris est pavé de légendes bizarres bien plus que de grès de Fontainebleau. La chose s'explique assez d'elle-même, puisque Paris est une ville de mille hommes d'esprit, au plus, entourés d'un million et demi d'imbéciles.

De ces fables si nombreuses, je ne veux vous rapporter que les plus notables.

* * *

LES MILLIONNAIRES.

Ouvrard, le célèbre financier, si heureux quand il était le munitionnaire en titre des armées de la première république, avait coutume de dire au Raincy, à sa table, au dessert, tout en riant aux larmes :

— Mes amis, j'ai quinze millions, n'est-ce pas? Eh bien! je suis venu à Paris en sabots, avec un petit écu dans ma poche.

La légende n'était vraie qu'à demi : Ouvrard avait un louis et des escarpins.

N'importe, on croit au petit écu et aux sabots de cet autre Verrès. (Il a beaucoup ressemblé au proconsul de Sicile, à cause des généraux d'alors qu'il faisait mouvoir comme des marionnettes.) Il y a mieux : depuis ce temps-là, on trouve, sans faute, 300,000 gobe-mouches croyant sans broncher que tous les richards modernes sont venus faire fortune à Paris seulement avec un petit écu et une paire de sabots.

Il y en a qui se feraient fusiller pour sceller de leur sang la vérité de cette assertion-là.

* * *

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les aigre-fins et les chevaliers d'industrie, esprits déliés d'ordinaire, ont sur cet objet la même opinion que les imbéciles.

— La paire de sabots finissant par se changer en carrosse.

* * *

L'ÉPINGLE DE JACQUES LAFITTE.

Une aventure qui n'a pas fait moins de prosélytes que le mot d'Ouvrard, c'est, vous le savez, l'épingle ramassée par Jacques Lafitte, aspirant commis à douze cents francs

chez M. le comte Perregaux, dont il devait devenir l'associé et le gendre.

Ah! cette sempiternelle épingle, s'en est-on servi souvent comme d'un aiguillon pour piquer la jeunesse commerçante endormie! Aujourd'hui encore tout nouveau débarqué de province qui veut *faire son chemin* croit à cette légende plus qu'aux quatre Évangiles. — On en cite un qui s'est fait écraser le pied sur le boulevard des Italiens par une voiture pour n'avoir pas voulu se défendre de ramasser et de mettre sur sa manche l'épingle traditionnelle qu'il venait d'apercevoir en plein macadam.

***

LE COMMERCE

Où il y a le plus de contes bleus, ce n'est pas chez le peuple, mais dans la petite bourgeoisie, chez les marchands de moyenne importance.

Les petits marchands de Paris croient à tout ce qu'on leur rapporte, pourvu qu'on soit bien mis :

Quand on a des habits neufs, homme ou femme, ils vous reçoivent en souriant;

Quand on a des habits neufs et de beau linge, ils vous font des offres de service;

Quand on a des habits neufs, de beau linge, des chaussures vernies et des gants, ils vous font un large crédit;

Quand, avec tout cela, on descend de voiture à leur porte, ils mettent toute la boutique à votre disposition.

Ayez un nègre ou un groom en livrée, ils feront tout haut une scène à leur femme qui ne se lève pas assez vite pour sourire à votre entrée.

***

Un négociant fort riche du boulevard des Capucines disait un soir à son cercle en jouant à la bouillotte :

— Ma foi, messieurs, je ne le cache pas, toutes les fois que je vois venir dans mes magasins un homme ayant voiture, livrée et un cordon français ou étranger à la boutonnière, une fois la commande faite, je mets à tout hasard un *de* devant son nom, sur la facture. S'il n'a pas la particule, il tient à ce qu'on croie le contraire. Rien que pour ce *de*, il me donnera toujours la préférence.

***

Entre les fins voleurs et certains marchands de Paris (c'est bien quelquefois la même famille), il se passe des scènes de haute comédie en plus grande abondance qu'il n'y en a dans tout le répertoire du Théâtre-Français. Tandis que le négociant place ses étoffes tiquetées ou ses porcelaines apocryphes, l'élégant de rencontre donne une hypothèque sur une baronnie située dans les brouillards. Mais c'est toujours le marchand qui finit par avoir le dessous. La *Gazette des tribunaux* a raconté cent fois ce roman de la filouterie; n'importe, notre Parisien se laisse toujours prendre à la même glu, au même beau linge, au même ruban, au même carrosse, au même nègre.

Et il fait toujours une scène à sa femme, s'il s'est laissé duper.

Si, par contre, un pauvre diable illustre, un poëte, un peintre, un musicien, un honnête homme pauvre, vivant plus dans les nues que sur terre, vient toucher un *bibelot* de deux sous dans la boutique, l'homme prend un ton de dogue. Il est tout près de crier comme les aubergistes de village à la vue de la charrette du *Roman comique* :

— V'là les comédiens! serrez les couverts!

***

On demandait à un enfant de *bourgeois* comment il se figurait les voleurs.

— Toujours mal habillés, — répondait-il.

PHILIBERT AUDEBRAND.

LA CRISE DES JEUNES PREMIERS.

Le jeune premier se meurt!... le jeune premier s'en va!... — ou plutôt, ce qui est pis encore, — le jeune premier *engraisse!*... Tel est, de Bruxelles aux Pyrénées, le cri des directeurs de théâtre aux abois.

C'en est fait de Delaunay; c'en est fait de Fechter, qui, au dire du feuilleton, a doublé de format; c'en est fait même de Laferrière, qui aspire à sa troisième jeunesse. Les jeunes premiers de province suivent, à ce qu'il paraît, la même progression. Il n'y a que Clarence qui ait gardé la maigreur de Werther, cette maigreur que Balzac appelle la grâce du corps.

Le théâtre de Madame, autrement dit le Gymnase, était autrefois une pépinière de jeunes premiers; ils semblaient se multiplier sous l'influence de la littérature de M. Scribe, qui en faisait une prodigieuse consommation. C'était là que le *Journal des modes* choisissait des héros convenables pour ses lithographies qui tournaient la tête des filles de famille. Le jeune premier était le Narcisse en chef du Gymnase; il infibulait à ses camarades, qui ne demandaient pas mieux, la variole du bon ton et de l'élégance telle que l'entend la haute société de province. Lorsque les *amoureux* (style de coulisses) étaient arrivés à ce suprême degré qui ne s'élevait pas plus haut que les premières loges du théâtre de Madame, ils commençaient à avoir du ventre et à porter des ceintures de sûreté. Le code de la bonne compagnie (au Gymnase) le voulait ainsi.

Il y avait des femmes de notaire qui refusaient d'aller voir jouer le grand Potier, sous prétexte que son comique était inconvenant. On en parla à Potier, qui conseilla aux maris de conduire *mesdames* leurs épouses au *Théâtre de Madame*. « Ils ont tous le GRAS-DOUBLE dans ce pays-là, disait-il, excepté Perlet. »

Le *gras-double*, c'était la maladie de convenance, l'épidémie du bon ton, dont nous venons de parler; dans la pensée de Potier et de Perlet, elle escamotait le talent comme un gant escamote la jolie main qu'il recouvre; il enlevait au comédien les vrais moyens dont il pouvait disposer.

Une de ces notairesses signifiait à sa femme de chambre de ne lui parler qu'à la troisième personne, et de se servir du mot *madame* chaque fois qu'elle parlait. Tous les soirs elle allait au *théâtre de Madame*, et, sérieusement, elle croyait se rendre à son théâtre. Sûr effet de l'amour-propre qui donne de l'imagination même à ceux qui n'en ont pas.

En somme, faut-il se plaindre de cette épidémie du gras-double qui atteint les jeunes premiers à la fleur de leur âge?... Imaginez un Antony contraint à se sangler dans une ceinture de sûreté pour ne pas sortir du cadre de son rôle. Un pareil sujet pour un théâtre, c'est une bague au doigt; cet accident inspire plus de confiance et laisse croire à la vertu. Dans ce léger rebondissement, les femmes d'avoué, qui ont toujours devant les yeux l'exemple d'Adèle d'Hervey, flairent une garantie sérieuse. Les gens de la purge légale ne supposeront jamais un Arthur sous l'enveloppe d'un être pourvu d'une proéminence abdominale. De sorte qu'on peut poser hardiment cet aphorisme : « Le gras-double est la crinoline du jeune premier. »

Le jeune premier du Gymnase moderne possède du ventre, ni trop ni trop peu; en faut, pas trop n'en faut. Il réunit toutes les conditions voulues pour être l'Antony de la *Diane de Lys*, cette Adèle de 1860. Il supprime la moustache *shocking*, tient un peu du don Juan qui pince de l'hypothèque, un peu du *gandin* et du polka, un tout petit peu du prétendu à pantalon couleur d'épinards que les mamans recherchent pour leur fille; enfin, il n'a pas trop l'*air artiste*, tout en jouant un rôle d'artiste, et peut servir d'éventail aux incongruités de Taupin, son rapin d'ami. Les Héloïses sur le retour peuvent rougir du déhanchage de Taupin; elles savent que leur pudeur ne peut faire naufrage tant qu'il leur reste l'air *comme il faut* d'un jeune premier pour s'y raccrocher.

Le moment des vacances était pour le jeune premier celui des triomphes. Que d'épîtres brûlantes, au timbre des départements, ce lion du Gymnase froissait entre ses griffes quand il rentrait à Paris!... Que de pères de famille, pour exprimer les folles espérances qu'ils plaçaient à fonds perdu sur la tête de leur fils, se sont écriés avec transport : « Un vrai Bressant pour la figure! » J'ai connu dans le bas Limousin une jeune fille qui disait matin et soir sa prière devant le portrait d'un jeune évêque qui ressemblait à Bressant.

Ah! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment?...
Depuis que j'ai vu Clitandre
Me regarder d'un air tendre,
Mon cœur dit à chaque instant :
Peut-on vivre... isolément?...

Ils sont passés, ces beaux jours du théâtre de Madame!... L'obésité est venue s'abattre sur le jeune premier, comme pour le punir de s'être endormi dans les délices de Capoue.... Les directeurs de province s'arrachent les cheveux; ils sont littéralement au désespoir. Rien de plus éloquent que la correspondance suivante qu'on me met sous les yeux :

Lettre d'un directeur de théâtre du Nord à un correspondant de Paris.

« Mon cher C..., le jeune premier que vous m'avez envoyé maigre comme un hareng saur, étique comme un Werther, tourne au Falstaff;... je suis obligé de lui faire jouer les pères nobles.... La bière du Nord est fatale à mes amoureux, elle les engraisse à vue d'œil... J'ai beau leur conseiller le régime de l'eau; mais, baste! ils ne m'écoutent pas!... Remuez-vous, courez les établissements hydrothérapiques; en tout cas, ne m'expédiez qu'un jeune poitrinaire, école des feuilles mortes, un phthisique au dernier degré, ou je vous le laisse pour compte.... »

Lettre d'un directeur de théâtre du Midi à un autre correspondant de Paris.

« Monsieur, c'est indigne! c'est une véritable mystification!... Je comptais sur un Bressant, et, depuis un mois qu'il est ici, votre jeune premier est devenu un véritable Lepeintre jeune.... Je reprends à cause de lui les *Cabinets particuliers*.... Est-ce l'effet déplorable de la nourriture du Midi et de sa détestable cuisine à l'huile?... est-ce l'abus de l'*ayoli?*... Toujours est-il que notre amoureux a crevé hier en scène les entournures de son habit au beau milieu d'une déclaration.... Vous voyez d'ici l'hilarité du public qui n'est pas Gascon à demi, et ma confusion, à moi, directeur.... Je finirai par prendre le parti de ne plus payer mes jeunes premiers qu'à la fin de leur engagement; de cette façon ils ne mangeront pas, et ne mangeant pas, je n'aurai pas la douleur de les voir engraisser honteusement.... Il y a à Paris des établissements où l'on dîne à quatre-vingts centimes; tâchez de m'y découvrir quelque pauvre diable qui soit d'une corpulence convenable pour un amoureux; si vous n'en trouvez pas, envoyez-moi plutôt un jockey sans place.... »

Malgré ces recommandations, qui ont été suivies de point en point, la crise des jeunes premiers dure encore au moment où nous mettons sous presse.

DERNIÈRES NOUVELLES. — *Avis des directeurs des divers théâtres aux correspondants de Paris et de l'étranger.* — « Un Anglais qui répond au nom de lord Betmann est seul cause de la crise qui frappe les jeunes premiers. Jaloux de s'être vu enlever une femme qu'il adorait par un amoureux maigre, svelte et élancé, il a comploté de rendre tous les jeunes premiers gras et obèses. Dans ce but il se lie avec eux, les prend en pension et les soumet à un régime spécial qui les *empâte* en quelques jours.

« *N. B.* Sevrer les jeunes premiers de tout commerce avec les Anglais; leur interdire l'usage des bains, qui, en rendant la peau souple et halitueuse, favorise l'embonpoint. »

Laferrière affirme avec modestie qu'il est le seul sujet du théâtre moderne possédant les qualités requises pour rester l'idéal des jeunes premiers jusqu'à la consommation des siècles. Il compte recommencer sa carrière (pourquoi pas *ses carrières?*) de jeune premier *accompli* en repassant par l'enfance.

ANTONIO WATRIPON.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Il y a des gens qui entendent singulièrement les droits du mari.

Bigaro, qui exerce la profession de willis (ces démons nocturnes qui s'éveillent et tourmentent les Parisiens dès que minuit sonne), et qui exerce cette profession pour le

compte de M. Richer et Cie, Bigaro fut contraint de prendre un congé d'une nuit, afin de pouvoir se marier comme un simple mortel.

Est-ce la mauvaise humeur qu'il ressentit d'être obligé de perdre une nuit de besogne? est-ce le vin bleu qu'il avait pompé avec une vigueur qui faisait honneur à ses poumons? Toujours est-il que Bigaro, rentrant au giron conjugal, la première nuit de ses noces, roua de coups sa femme sans motif apparent.

— Mais je ne t'ai rien fait! s'écria la malheureuse en geignant.

— Juge un peu si tu m'avais fait quelque chose, répondit flegmatiquement le mari à sa moitié.

La chronique du quartier de la Villette prétend que depuis cette époque elle fut citée comme un modèle de soumission.

⁂ Un garçon de mérite, — il l'a prouvé depuis, — passait son examen de bachelier ès lettres. Un académicien, qui était son examinateur, lui adressa une question géographique à laquelle sa mémoire ne lui permit pas de répondre brillamment. Il s'agissait de classer certaines îles du détroit de la Sonde.

L'académicien, croyant avoir affaire à un crétin, lui demanda d'un air narquois :

— Combien le pont Euxin a-t-il d'arches?

— Autant que votre dernier livre a de lecteurs, répondit le postulant.

L'académicien venait de publier un livre qui avait fait un grand *fiasco*. Néanmoins il se montra de bonne pâte; le postulant fut accepté.

⁂ Conversation entre petites dames. — Bonjour, ma biche. Qu'est-ce qu'on m'a baragouiné : tu es avec Fernand?

— Oui. Il est si bon!....

— Et puis il a une voiture armoriée....

— Le fait est que ça flatte l'amour-propre. Je tenais à avoir pour amant un comte....

— Tiens! à propos de quoi?

— Parce qu'un proverbe dit :

« Les bons *comtes* font les bons amis. »

⁂ Bocage a entr'ouvert le théâtre Saint-Marcel. Toutes les célébrités parisiennes avaient reçu des lettres d'invitation pour cette inauguration. En sa qualité d'étoile capillaire, le barbier Sarazin resplendissait au foyer. A propos, savez-vous que Bocage en a fait l'Eden des foyers parisiens? Il y a mis sa remarquable galerie de tableaux; et là, tout près, un billard est offert aux amateurs du carambolage.

Un client de Sarazin intrigué lui demande :

— A quoi bon ce billard dans un foyer?

— Vous ne devinez pas? répond le Figaro de la coiffure; ce sont les seules queues qu'il y aura jamais eues à cet établissement.

⁂ Mademoiselle X..., qui est tout à fait passée à l'état de lorette repentie depuis qu'elle a gagné beaucoup d'argent à la Bourse, disait sentencieusement l'autre soir à une amie d'enfance (elle n'est pas jeune) :

— Le repentir est le bain de pied du cœur; il enlève toutes les taches, mieux que la benzine Colas.

Luc Bardas.

Un artiste aimé du public et connu depuis longtemps par une foule de charmants portraits de musiciens et d'artistes dramatiques, lithographiés avec un goût exquis, connu également par un très-grand nombre de scènes de mœurs pleines de cœur et de talent, M. Alophe, s'est occupé depuis quelque temps de photographie, cet art nouveau dont on use et abuse tant aujourd'hui. Alophe n'a pas voulu se traîner à la remorque du petit nombre d'artistes qui sont parvenus à se faire remarquer dans la foule des photographes; il a fait ce que personne ne faisait bien jusqu'à ce jour, il a composé et exécuté d'après nature des tableaux photographiques.

Sa petite collection se compose aujourd'hui de dix tableaux de genre et de sept études de femmes nues. Nous ne parlerons que des tableaux de genre, les seuls qui conviennent à tout le monde, car les études nues sont destinées aux artistes, et nous ne voulons nous occuper ici que des tableaux qui peuvent former un album de salon.

Disons avant tout que cet album laisse bien loin derrière lui, pour le charme et pour la vérité, tout ce qu'ont pu produire la gravure et la lithographie. Cela se conçoit : c'est la nature elle-même, dessinée par le soleil, et non par la main plus ou moins habile d'un artiste

Voici les titres et les sujets des dix *tableaux* photographiques d'Alophe :

N° 1. La Prière du matin. Une très-gentille petite fillette, à genoux sur son lit, prie, les mains jointes, en regardant un Christ.

N° 2. Rosine et Tabareau. Une jolie petite fille s'est endormie dans un jardin; son chien, un épagneul anglais, semble veiller sur sa petite-maîtresse.

N° 3. La Veille du mariage. Une jeune personne, élégamment vêtue, regarde en souriant la robe qu'elle portera le lendemain, et sa corbeille de mariage et tous les autres présents qu'elle a reçus.

N° 4. La Séparation. Un jeune homme, plongé dans la douleur, est assis près du lit d'une jeune femme malade, qui paraît lui faire ses adieux.

N° 5. La Voisine. Le voisin est malade; c'est un étudiant en droit ou en médecine; sa voisine, une gentille petite ouvrière, fait l'office de femme de ménage et de garde-malade.

N° 6. Rêverie. Un jeune homme soulève la draperie qui couvrait le portrait d'une jeune et belle femme, et le contemple avec mélancolie.

N° 7. La Soeur de Saint-Vincent de Paul. Elle est jeune, elle est jolie, et pourtant elle a renoncé au monde. — On lit sur sa physionomie le passage d'une grande douleur.

N° 8. La gloire et le pot-au-feu. Un artiste dans son atelier, qui paraît former à la fois sa salle à manger, sa chambre à coucher et son salon, est occupé à peindre; mais il surveille en même temps son pot-au-feu, qui mijote sur un modeste poêle en fonte.

N° 9. Asnières. La capitale des canotiers parisiens se trouve représentée et personnifiée par un groupe d'étudiants et d'étudiantes en costume de canotiers.

N° 10. Le Mois de Marie. Une petite fille couronne de fleurs la statue de la Vierge Marie portant l'Enfant Jésus.

On peut voir par les détails que nous venons de donner combien ces sujets sont heureusement choisis. Nous ajouterons qu'ils sont tous également réussis comme photographie.

M. Alophe habite Asnières, où il s'est fait construire une petite maison qu'il aime comme propriétaire et comme architecte, et qu'il ne peut ni ne veut abandonner. — C'était une mauvaise condition pour éditer ses charmantes photographies; nous lui avons offert, et nous sommes heureux qu'il ait accepté, pour dépôt central le bureau du *Journal amusant*.

Par une gracieuseté dont nous sommes très-reconnaissant, il nous a autorisé à faire pour nos abonnés ce que nous faisons à l'égard de nos publications, une remise de faveur tout exceptionnelle.

On peut donc s'adresser à nous pour les tableaux photographiques d'Alophe, aux conditions indiquées dans l'annonce qui suit.

MM. les Artistes qui voudraient les études nues peuvent également nous les demander; nous les leur expédierons.

THÉATRES.

Paris est fou de danse en ce moment; on se croirait déjà en plein carnaval. On danse les quadrilles les plus abracadabrants aux Variétés, au Palais-Royal, aux Folies-Dramatiques, au Théâtre-Déjazet, aux Délassements, au Luxembourg, aux Funambules, à Beaumarchais et au Petit-Lazari, théâtres qui exhibent chaque soir, dans une revue de défunte année 1859, les mollets plus ou moins gracieux de leurs danseuses, décrivant des courbes et des arabesques en l'air.

Ce n'est pas tout : l'Opéra ouvre ses portes tous les samedis à minuit, et l'archet entraînant de Strauss fait cabrioler jusqu'à la pointe du jour bébés et pierrettes, gamins et sauvages, chicards et folichonnettes.

La salle Barthélemy aussi offre à danser toutes les nuits du dimanche, ainsi que le théâtre de la Porte-Saint-Martin. A peine la terrible madame Laurent et la belle mademoiselle Susanne Lagier ont-elles terminé leurs duos d'imprécations dramatiques, dans la *Tireuse de cartes*, le plancher de la scène qu'elles abandonnent est foulé, secoué, trépigné par les paillasses en belle humeur et les imitatrices de Rigolboche.

L'affiche de Barthélemy promet à ses danseurs altérés de frais et charmants bosquets garnis de verdure, où l'on peut boire en tête-à-tête la chope de l'amitié. Or, ces bosquets, c'est tout bonnement la cave de l'établissement, dont les murs ont été recouverts de papiers peints représentant un feuillage touffu. Excellent moyen de rafraîchir des danseurs : on les met au frais à la cave. La chope ne coûte pas cher, et on donne pour rien le rhumatisme ou la fluxion de poitrine.

J'aime mieux le Vaux hall avec son charmant orchestre conduit par Pilodo, Musard, Pilodo et Strauss : voilà les véritables étoiles du quadrille. Avec ces gaillards-là, il faut danser bon gré, mal gré. Moi qui ne danse pas, je ne puis les entendre sans tressaillements dans les jambes, et je danse moralement à leurs fulgurants quadrilles.

On dit que Pilodo abandonnera l'été prochain le bal Mabille. Tant pis pour Mabille! Que sera le jardin Mabille sans Pilodo?

Parmi les quadrilles de Pilodo qu'on exécutait l'autre soir, j'en entendis nommer un *La robe déchirée*. Je demandai pourquoi il portait ce titre, peu justifié en apparence. On m'en expliqua l'origine :

Une petite ouvrière venait pour la première fois au bal avec une camarade d'atelier qui l'avait entraînée. Elle s'était ornée d'un frais chapeau, mais l'état de sa bourse ne lui avait pas permis le luxe d'une robe toute neuve. Elle avait dû se contenter de son unique robe, une robe bien mûre, ma foi, et conservée soigneusement sans balafre et sans cicatrice.

Tout à coup, en faisant un brillant avant-deux devant la pauvrette, un grand gaillard met le pied sur sa robe, qui n'était pas crânement relevée comme celles des autres danseuses. Crac! voici l'étoffe déchirée du haut en bas.

Je vous l'ai dit, c'était l'unique robe de la petite. A la vue de cet accroc formidable, elle ne put retenir ses larmes. Comment se présenter le lendemain à l'atelier? Peut-être aussi une mère grognon, un père brutal, allaient-ils vertement corriger l'ouvrière en rupture de ban paternel.

Béranger a dit vrai :

Le plaisir rend l'âme si bonne!

L'ouvrière avait l'air si honnête et si décent, qu'aucun danseur n'eût osé lui offrir de payer sa robe à lui tout seul. Mais ce qu'un ne peut faire, tous le peuvent. En moins de rien une souscription fut organisée. Pilodo voulut y être inscrit en tête. L'orchestre sonna une brillante fanfare pour annoncer le passage des quêteuses improvisées.

Après la tournée dans le bal, au milieu des bravos, des cris joyeux et des chants de toute l'assemblée, on versa 75 francs sur les genoux de la gentille fille, étourdie, émerveillée. Si elle ne se leva pas pour remercier, c'est que deux couturières émérites, choisies parmi les danseuses, réparaient, l'aiguille en main, les dommages causés à la pauvre robe.

Les témoignages d'amitié ne s'arrêtèrent pas là : les oranges, les sucres d'orge, voire même les cigares, plurent sur la robe, et le quadrille de *Laissons les roses à leurs tiges* fut baptisé : *La robe déchirée*.

Mais je m'aperçois que je vous ai bien peu parlé de la *Pénélope normande* d'Alphonse Karr; un franc succès du Vaudeville, et que j'ai négligé les amusantes nouvelles pièces d'Offenbach. A huitaine, s'il vous plait!

Albert Monnier.

M. Dejean vient de conclure un engagement avec M. Jullien, de Londres, et les principaux solistes de son orchestre, dans le but d'instituer à Paris une Société musicale avec le concours de laquelle seront organisés de brillants festivals, dans le genre de ceux que M. Jullien a donnés avec tant d'éclat et de succès en Angleterre, en Allemagne et en Amérique.

L'inauguration de ces festivals aura lieu au Cirque de l'Impératrice dans les premiers jours de mars.

TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.
N° 6. RÊVERIE.
7. LA SOEUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié*, 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs — le Ruisseau — Sortie de bain — Quiétude — l'Écho — Villa bella — Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendus franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt costumes des toilettes de 1800 à 1830. Ces costumes sont coloriés et ils représentent une valeur de plus de 20 fr

On souscrit au bureau, 20, rue Bergère.



ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE. — Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 140 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes. Cet Album se vend 12 fr. à Paris, 14 fr. rendu *franco*. Pour les abonnés du *Journal amusant* et des *Modes parisiennes*, le prix, rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, est réduit à 6 fr. — Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de 6 fr., rue Bergère, 20.



LA TOILETTE DE PARIS paraît le QUINZE et le DERNIER de chaque mois, et elle ne coûte que 5 fr. par an pour Paris et les départements. Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises. — On ne souscrit pas pour moins d'une année. Les abonnements partent tous du 1er janvier ou du 1er juillet. — Le journal se vend aussi au numéro, — 15 centimes chaque livraison, à Paris, chez MM. Martinon, — Havard, — Schultz, — Dutertre, — Ballay et Conchon, et chez tous les autres marchands de publications pittoresques.



CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN.

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

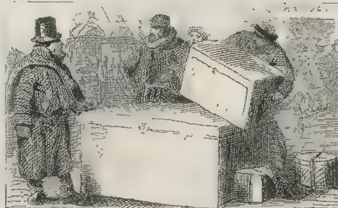
Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite; on les emploie aussi pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis. Le nom s'inscrit dans l'espace resté blanc — et la carte se place sur la serviette.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FR.; PAR LA POSTE, 6 FR.

Chez MM. GIROUX, SUSSE, et au bureau, rue Bergère, 20.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 213. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 28 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois . . . . . 5 fr. 6 mois. . . . . . 10 » 12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

EN ITALIE, — par Stop.

(Suite et fin).



16:84

— Pourquoi tous ces pigeons sur la place Saint-Marc?
— C'est pour fermer la bouche aux Vénitiens s'ils s'avisaient de dire qu'on les plume...
— Qui? les Vénitiens?
— Mais non, les pigeons!



16833

— Monsieur le notaire, s'il vous plaît?
— La boutique à côté.
(Venise, place Saint-Marc.)

Le *Journal amusant* va publier dans son prochain numéro LA REVUE DES THÉATRES DE 1859, par Marcelin.

Il donnera ensuite :

PETITE PHYSIOLOGIE DES BALS DE L'OPÉRA, par Pelcoq.

ÉPISODES DU BAL MASQUÉ, par Damourette et Marin.

LES PORTRAITS PHOTOGRAPHIQUES POUR CARTES DE VISITES, par Marcelin.

EN PROVINCE, par Stop.

LES ITALIENS (suite), par Marcelin.

MUSICIENS ET MUSICIENNES, par le même.

LES CONTEMPORAINS, de Nadar (suite).

LE PÈRE PRODIGUE, par Marcelin.

QUELQUES LÉGENDES DE PARIS.

AUTEURS ET JOURNALISTES.

Un auteur dramatique, du reste suffisamment spirituel, est profondément convaincu que si ses pareils et lui cessaient tout à coup de faire jouer des pièces sur nos théâtres, les critiques du jour ne sauraient que dire dans leurs feuilletons.

— Nous sommes comme les ânes de village, dit-il, car nous portons sans cesse notre grain à leur moulin.

— Eh! mon ami, répondit certain soir un feuilletoniste, si nous n'y touchions pas à votre grain, cela ne changerait pas de nature; ce serait toujours de l'avoine.

***

Les journalistes vivent dans cette persuasion qu'il n'y a pas un vaudevilliste du jour qui sache l'orthographe.

De leur côté, les vaudevillistes, en parlant des journalistes, crient sans cesse, dans leur français à eux :

— Tous eunuques!

***

LE CAFÉ AU LAIT.

Corvisart, médecin de Napoléon Ier, disait :

— Le café au lait est pour nos confrères, les médecins de Paris, un majorat d'un million de revenu par an.

Jules Janin connaissait probablement cette légende lorsqu'il écrivait dans la préface de ses *Contes fantastiques :*

« Toutes les maladies des femmes de Paris, voyez-les, » s'il vous plaît, dans l'usage de ce qu'on appelle le café » au lait. »

Nuisible ou non, — le café à la crème est un des cultes de Paris.

Toutes les portières vous diront :

— Si le lait manquait deux jours de suite, à l'heure du déjeuner, vous verriez dans les rues la plus sanglante des révolutions.

Avec le numéro de ce jour, les abonnés du Journal amusant recevront la livraison de janvier du MUSÉE FRANÇAIS.

EN ITALIE, — par Stop (suite).



Les rues de Venise. Passera! passera pas!



Un mari jaloux allant à ses affaires, après avoir mis prudemment sa femme sous clef.

Savez-vous d'où vient cette légende?

— D'un aliéna épigrammatique que Camille Desmoulins a placé dans le *Vieux Cordelier* :

« Le Parisien si bruyant, si fanfaron, est, au fond, » un agneau plein de douceur. Il mourra de chagrin quand » il faudra qu'il se prive deux jours de suite de son café » au lait. »

***

LES CLASSES POPULAIRES.

Il existe quatre légendes de grosse taille que cent dénégations répétées n'ont pu détruire et ne déracineront jamais :

1° On trouve dans le ventre du cheval de Henri IV, sur le pont Neuf, un petit Napoléon en bronze que le fondeur, bonapartiste, y a glissé par supercherie afin de faire une niche à Louis XVIII;

2° On prolonge de quelques jours la vie des condamnés à mort en les nourrissant de viandes calcinées et excessivement noires pour obtenir une sorte d'urine indispensable à la teinture des tapis des Gobelins;

3° On visite toutes les nuits les filets de Saint-Cloud;

4° Le bourreau de Paris a une petite guillotine de chambre afin d'apprendre son état à son fils, aussitôt que ce dernier a atteint l'âge de sept ans.

***

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Au faubourg Saint-Germain, beaucoup de grandes dames, élevées dans les couvents de province, s'imaginent de la meilleure foi du monde que les auteurs qui écrivent pour le théâtre et les comédiens qui jouent dans leurs pièces sont absolument les mêmes gens.

***

LES BOURGEOIS.

Les bourgeois de Paris, qui ont une si grande tendresse pour l'argent, se trompent sans cesse lorsqu'ils parlent d'argent.

Quand un homme a 100,000 francs, ils prétendent qu'il a 500,000 francs;

Quand, sur une fortune de 100,000 francs, il a seulement pour 10,000 francs d'hypothèques, ils disent que c'est un banqueroutier;

Quand, sur deux parents, l'un riche et l'autre pauvre, ils ont à choisir, à l'heure du testament, ils disent au notaire :

— Monsieur, c'est au riche que je donne tout. Est-ce que vous croyez que je serais assez bête pour laisser ma fortune à un homme qui n'a rien?

***

Chez les mêmes bourgeois, un homme qui, à trente ans, n'a pas une montre en or, *avec sa chaîne*, est bien près de passer pour un homme nul ou pour un scélérat.

Nota bene. — *En manière d'appendice.* — Bonaparte, Chateaubriand, Byron et Victor Hugo n'ont jamais pu se décider à porter une montre. — M. Eugène Scribe (de l'Académie française) en a toujours eu une.

Philibert Audebrand.

A PROPOS DU BAL DE L'OPÉRA.

LETTRE D'ISIDORE CANIVET A SON AMI GRENOUILLARD DE CHATEAU-CHINON.

Je t'écris le lendemain de la nuit la plus orageuse que j'aie passée de ma vie. Je sors du bal de l'Opéra. — J'en suis revenu et j'éprouve le besoin de verser mes confidences dans le sein d'un ami.

Tu sais quel renom a chez nous ce bal fantastique, ce qu'on nous en a raconté le soir au café de la Sous-préfecture; — c'était un Eden enchanteur, — le paradis de Mahomet avec des houris en crinoline cachées sous un masque de velours noir, qui par deux meurtrières laissait passer des regards assassins. — Bref, c'était un sérail de l'Orient dont les sultanes, intervertissant les rôles, vous jetaient le mouchoir et vous passaient la main dans les cheveux en vous appelant Arthur, et puis les propos galants, et puis le souper fin, en tête-à-tête, et puis le champagne Cliquot, et puis..... et puis le reste.

Je m'attendais à être fortement intrigué et à voir partir autour de moi des fusées d'esprit et de mots piquants.

Je prends un billet, et à une heure après minuit j'arrive sous le péristyle du théâtre de l'Opéra. Une immense cohue encombre les portes; je veux me faire jour, mais la foule, comme un serpent, m'enlace dans ses replis et me dépose à l'entrée de la salle. Un peu moulu, un peu contusionné, je jette un regard autour de moi.

Le panorama est féerique; je suis ébloui, stupéfait : mille lumières constellent l'enceinte; — les accords surhumains d'une harmonie cyclopéenne et qui me donnent le vertige se font entendre à mes oreilles; — les loges sont pleines de spectateurs aux costumes brillants ou excentriques, créés dans un élan de haute fantaisie.

Mais ce qui me plonge dans un étonnement profond, c'est la masse hurlante des danseurs qui se livrent, au-dessous de moi, à tous les emportements fiévreux d'une chorégraphie insensée tout à fait inconnue chez nous, et dont aucune langue humaine ne peut rendre l'expression : — c'est du délire, — de la folie. Les uns lancent leur pied vers les frises, — les autres font le grand écart, — ceux-ci dansent sur la tête, — ceux-là sur les mains, et tout cela entremêlés de cris confus et étranges et d'expressions incompréhensibles qui vous donnent volontiers à penser que vous assistez à quelque sabbat gigantesque.

Je n'étais pas encore revenu de ma surprise lorsqu'un malin, m'enfonçant mon chapeau sur les yeux, me pousse et m'envoie tomber au milieu d'un galop infernal, exécuté par cinq ou six cents démons qui m'enferment, me pressent et finalement m'entraînent avec eux.

En moins d'une minute je fais le tour du bal! et je viens, essoufflé, ruisselant, tomber sur un divan, auprès d'un débardeur. Tu ne sais pas, toi, ce que c'est qu'un débardeur? Figure-toi une petite femme potelée (il faut qu'elle soit potelée!), d'un décolleté provocateur, si provocateur qu'il laisse deviner, ou plutôt qu'il laisse voir sous les plis transparents d'une chemisette bordée de dentelles.....

..... Ah! tiens, j'en frissonne encore et je m'arrête, car je ne veux pas porter le trouble dans ton ménage.

Bref, comme ma jolie voisine s'épongeait le front, je lui offre une limonade; elle accepte un punch à la romaine, coût : 6 francs!

Je suis empressé, galant, chaleureux; elle rit et me demande si je suis un homme *à sac*, je feins de comprendre et je réponds affirmativement. « Alors, je soupe avec toi! » s'écrie mon débardeur; il me tutoie, c'est charmant. Enhardi par cette familiarité, je veux lui pincer la taille, quand

EN ITALIE, — par Stop (suite).



— Meinheer, on ne monte pas sur les chevaux de Saint-Marc !
— Ma médecin il av' recommandé à moa de monter à cheval too lé matins, et je n'avé pas pu troover d'autres chevaux dans cette pays.

une main de fer me fait accomplir une volte rapide qui se termine à la porte du foyer. Je me retourne, plus de débardeur, il a fui comme une ombre sans me dire adieu, l'ingrat ! Je pousse un soupir, et je veux, puisque l'occasion s'en présente, pénétrer dans ce foyer de l'Opéra si célèbre par son esprit et ses aventures. Il est en ce moment au grand complet, et la circulation devient presque impossible. C'est égal, je me risque, et me mêlant aux groupes nombreux qui remplissent l'étroit local, je prête une oreille attentive pour saisir toute la finesse des saillies que je ne peux manquer d'entendre.

Voici le résultat de mes observations et les mots spirituels qui m'ont le plus frappé :

« — Beau masque, je te connais.

« — Je ne t'en fais pas mon compliment !...

. . . .

« — Et Estelle ?

« — Elle a fait une folie qu'elle regrette et que je lui pardonnerai de grand cœur, si elle le veut.

« — Tu l'aimes donc toujours ?

« — Comme un insensé.

. . . .

« — Je ne crois pas au Congrès.

« — Moi, j'y crois. Il aura lieu *Congrès malgré !*

. . . .

« — Mon cœur et une mayonnaise ?

« — J'aime mieux de l'or !

. . . .

« — C'est convenu, je lâche mon Polonais. — L'amour d'un Polonais est mortel et je reviens à toi. — Contentement passe richesse.

« — Ce mot te sauve et je te pardonne.

. . . .

Voilà, mon cher Grenouillard, l'esprit pétillant du bal de l'Opéra, en l'an de grâce 1860. — Si j'étais désappointé, tu le conçois, et je regrettais de ne pouvoir rapporter chez nous quelques-uns de ces mots à l'emporte-pièce que l'on m'avait annoncés, lorsque je sentis un bras tremblant se poser sur le mien. Ce bras appartenait à un domino hermétiquement masqué qui me demande aide et protection contre les poursuites d'une sorte de Don Quichotte en habit noir, orné d'un gigantesque nez en carton peint.

On est chevalier français avant tout. Je rassure mon inconnue ; le nez postiche nous abandonne et nous allons nous asseoir sur un divan dans un coin du foyer.. La conversation s'engage aussitôt ; ma mystérieuse inconnue a de la verve et de l'entrain, elle abonde en saillies originales, en traits mordants pleins d'atticisme, et elle en arrive peu à peu à le prendre avec moi sur le ton d'une familiarité expansive et presque tendre. L'éclat de ses yeux me trouble et m'interdit : les idées les plus incendiaires mettent mon cerveau en ébullition, cette femme est une sirène qui me fascine, je me laisse fasciner... et je conçois de folles espérances.

Nouveau Lauzun, je deviens hardi, pressant, passionné ; elle prend un bouquet de roses à la marchande de fleurs qui passe, coût : 15 francs. — Ces roses sont certainement mousseuses, — n'importe, l'amour ne recule devant aucun sacrifice. Mon inconnue m'adresse un remercîment velouté et demande une glace à la vanille, coût : 5 francs. Puis, invoquant sa gourmandise, elle choisit en outre un énorme bâton de sucre de pommes, coût : 10 francs ! — Elle me ruine, c'est parfait et tout va bien, car elle me regarde amoureusement et devient de plus en plus tendre ; je vais lui faire connaître l'état de mon cœur, quand soudain elle me dit : « Voici un domino que je veux intriguer ; allez sous l'horloge, je vous y rejoindrai dans une minute ! » et elle disparaît.

EN ITALIE, — par STOP (suite).



— O Venise! ô Lido! ô brise embaumée de l'Adriatique!...
— Mon ami, avez-vous mon flacon?...



— Qu'avez-vous entendu à Naples?
— Du Verdi.
— Et à Rome?
— Du Verdi.
— Et à Florence?
— Du Verdi.
— Diable! ce n'est pas très...-Rigoletto!

Un peu surpris, je me dirige néanmoins vers le lieu du rendez-vous, ne voulant pas croire à une trahison, et j'attends. — Un quart d'heure, — une demi-heure, — une heure se passent, — rien, et je comprends que ce n'est pas sous l'horloge que j'attends, mais sous l'orme!

Furieux, je m'élance à la poursuite de la perfide, et le hasard me la fait retrouver juste au moment où remettant à la marchande de fleurs le bouquet que j'avais eu la sottise de lui offrir, elle reçoit cinq francs en échange!

Le rouge me monte au front; je me précipite, mais il est trop tard : mon inconnue s'éclipse et la bouquetière me rit au nez.

C'est la seule intrigue que j'aie eu au bal de l'Opéra.

Voulant goûter jusqu'à la fin des plaisirs que l'on m'avait promis, j'emmène au café Anglais (un restaurant à la mode) une bayadère à la tenue provocante, qui, tombant dans mes bras, s'était écriée : *Je t'aime, toi!—Allons souper!*

Elle me jetait le mouchoir, et mon amour-propre en fut flatté; d'ailleurs sa désinvolture était pleine de promesses, et je jugeai qu'elle devait être jeune et jolie.

Nous arrivons; — je la presse d'ôter son loup, elle hésite; enfin le masque tombe, la femme paraît et mon rêve s'évanouit. Ah! Grenouillard, quel vilain tableau vivant! — Une bayadère sur le retour, — une Almée invalide, plâtrée de blanc, de rouge, avec de faux sourcils et une foule d'autres choses toutes plus fausses les unes que les autres, se montre à mes yeux ébahis. — Quelle amère déception! Quoi qu'il en soit, je fais contre fortune bon cœur, et nous nous mettons à table. — Ma bayadère me prodigue les agaceries les plus engageantes, mais je marque 15 degrés au-dessous de zéro. Je me hâte de demander la carte, coût : 54 fr. 50 c.; je paye et je me sauve, *jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus.*

A bientôt et tout à toi,

CANIVET.

Pour copie conforme :

HIPPOLYTE MAXANCE.

LITTÉRATEURS ET DENTISTES.

Il est deux classes d'hommes que j'ai toujours trouvées unies de la plus tendre amitié : celle des littérateurs d'un certain ordre et celle des dentistes.

Le dentiste emprunte au littérateur la réclame, la gloire et la considération, et en revanche, il nourrit souvent son homme de lettres.

Ce rapprochement s'explique lorsqu'on considère les similitudes morales de ces êtres qui appartiennent à des professions si différentes.

Les uns et les autres sont les plus grands arracheurs de dents du monde.

On se fait littérateur ou dentiste comme on se fait ministre, juge, apôtre, sauveur de l'humanité à un degré quelconque, c'est-à-dire lorsque, après s'être tâté et essayé, on s'est reconnu incapable de remplir dans la société une fonction positive et nécessaire.

Il est à Londres, aux environs de Leicester square, un café où se réunissent des dentistes flanqués chacun de son littérateur. C'est là qu'il faut aller pour entendre railler toutes les sottises et tous les préjugés de ce monde, depuis Dieu jusqu'à la littérature et la *dentisterie*, jusqu'aux patients qui lisent ou se font arracher les dents, voire même jusqu'aux sublimes railleurs formant ce cénacle sapient et inclyte.

A propos de cela, je ne connais personne de railleur comme les impuissants : ils me rappellent, qu'on me pardonne la solennité de la comparaison à cause de sa justesse, ces têtes de mort dont le rictus me semble toujours se moquer du mouvement et de la vie.

Si Horace n'avait pas été un insigne poltron; si Boileau n'avait pas eu affaire à un dindon, auraient-ils fait de si excellentes satires?

⁂

Personne, pas même Rousseau, pas même un docteur chrétien ou théophilanthrope, n'a flétri avec tant d'énergie et de mépris cette susceptibilité que le vulgaire appelle honneur, et qui porte les hommes à s'entre-blesser ou s'entre-tuer, que mes philosophes de Leicester square.

Ils m'ont rappelé un fait dont j'ai presque été témoin à Bruxelles et dont le héros est un des rédacteurs du *Nord*.

Provoqué en duel par un commis voyageur français, mon journaliste monta en voiture pour se rendre au champ du combat accompagné d'un dentiste, son meilleur ami, son plus féal conseiller.

Après quelques paroles échangées, les deux amis firent arrêter la voiture devant une pharmacie. Le dentiste acheta chez le pharmacien une fiole avec deux sangsues, remonta dans le fiacre, et bientôt on arriva au bois de la Cambre, où l'adversaire et ses témoins attendaient déjà.

Le journaliste s'avança vers le commis voyageur et lui dit de sa voix la plus agréable :

— Monsieur, puisque nous nous battons au premier sang, pourquoi nous fatiguer les bras à manier des épées? Voici deux sangsues : appliquons-nous-en chacun une sur telle partie du corps qu'il vous plaira, et attendons que le premier sang coule.

— C'est une nouvelle insulte que vous ajoutez à la première! s'écria le commis voyageur plus ardent que l'illustre Gaudissart : il me faut maintenant une réparation plus complète. Il faut que l'un de nous reste sur la place!

— Restez-y, monsieur, repartit avec calme le littérateur en remontant en voiture et donnant l'ordre de retourner en ville.

C'est de l'esprit peut-être; mais de cet esprit singesque qui rabaisse certains hommes de lettres au rôle de bateleurs. Mépriser les préjugés est, en général, beaucoup plus facile que de les pratiquer. En dernière analyse, un préjugé n'est que l'expression des relations sociales à une certaine époque : or, dès que l'on vit, il faut vivre de concert avec la société. La chose n'est pas longue, au reste, et l'on aura tout le temps de pratiquer la philosophie solitaire et indépendante dans le trou du fossoyeur.

⁂

Voici un mot que j'ai entendu audit cénacle et que Molière aurait payé au poids de l'or.

Un des dentistes a une femme fort jolie et fort aimée des littérateurs qui composent la société de son mari. Elle est vive et pétulante comme une Française, au point que son mari est souvent forcé de la rappeler à l'ordre et de lui dire d'une voix solennelle :

— Madame, songez que vous êtes devant des *journalistes!*

Quand les journalistes seront enterrés sous le dédain universel, ils auront encore les dentistes pour adorateurs.

Ce dentiste n'est pas aussi dédaigneux des préjugés que ses confrères : il tient à avoir sa femme à lui. Aussi l'entend-on dire souvent :

— Si je voyais ma femme se laisser embrasser seulement sur le front par un autre que moi; je lui couperais la gorge avec un rasoir! . . . .

Or, un de ces soirs, dans le café précité, un folliculaire

EN ITALIE, — par Stop (suite).



16889

LES RUES DE VENISE.

Complication!



16890

— Sapristi! cela n'est pas drôle d'avoir comme cela des canons braqués dans le dos! Si un beau jour ils allaient partir?...
— Partir! nous ne demandons que cela! (Venise.)



16891

Jeunes filles de Bologne allant à vêpres.

(N. B. — On a remarqué que beaucoup d'étrangers devenaient subitement très-dévots en arrivant dans ce pays.)



16892

Douanier, mon ami, j'ai le droit d'emporter un simple saucisson pour ma route. (Bologne.)

robuste autant que le dentiste est frêle, appliqua un virulent baiser sur les lèvres de la femme qui ne doit pas même être soupçonnée. Le mari était là et tout le cercle s'attendait à voir un couteau briller, à défaut du rasoir. Seuls, l'écrivain et la dame étaient calmes et riaient.

— Monsieur, dit le dentiste en s'adressant à son voisin, si vous aviez commis cette insolence, je vous aurais souffleté, car je vous estime... Mais lui, je le méprise!

***

IMAGINATION ET JUGEMENT.

Je ne sais quelle velléité irrévérencieuse m'a porté à si mal parler de mes confrères les littérateurs. C'est peut-être la conséquence du principe couard de l'obéissance au préjugé que j'ai posé plus haut. Le fait est que le préjugé est dans l'époque actuelle contre les hommes de lettres, et il suffit presque d'être homme de plume pour ne plus pouvoir être pris au sérieux. Et je parle ici des écrivains d'ordre supérieur. Qu'a servi à M. Émile de Girardin d'être un admirable journaliste, d'être un penseur aussi sage, aussi compréhensible et plus hardi que Proudhon? La France n'en a pas voulu pour ministre, et je doute qu'un propriétaire de mines l'accepte pour régisseur.

Et M. Victor Hugo? Il a beau discourir sur son rocher, avec Dieu, sur la politique: il ne deviendra ministre jamais.

Que dire de M. Alexandre Dumas, qui aurait beau assassiner une femme et se présenter au tribunal la tête sanglante de sa victime à la main? les juges ne sauraient jamais se résoudre à le prendre pour un meurtrier sérieux, et seraient capables d'applaudir et de crier: Charmant!

Ce sont des hommes d'imagination, que voulez-vous! Race faite pour l'amusement des hommes de jugement, quand ils ont le temps de s'amuser.

***

Je ne connais rien de stupide comme cette séparation

EN ITALIE, — par Stop (suite).



16893

— Je voudrais rapporter un souvenir de Venise.
— Voici des mosaïques de Florence, du savon de Naples, des vases de Chine, des rasoirs anglais.
— Non, quelque chose de plus local.
— Ah! très-bien! alors voici des pipes allemandes.



16894

Rapportant à son épouse quelques souvenirs de Bologne.

entre le jugement et l'imagination. Ces deux facultés n'existent pas l'une sans l'autre dans le cerveau des hommes vraiment pratiques, vraiment positifs.

Le jugement laboure, mais c'est l'imagination qui crée.

Avec l'imagination seule, on est un fou; avec le discernement seul, on n'est pas même un homme.

Il n'est pas de grand mathématicien sans une imagination abondante, car l'imagination forte résulte d'une longue chaîne de raisonnements se succédant avec rapidité.

Depuis quelques milliers d'années, des arithméticiens très-positifs entraient dans un jardin en automne et y voyaient tomber des pommes.

Alors ils disaient :

— Puisque cette pomme est tombée, elle est mûre; puisqu'elle est mûre, elle est bonne à manger, et puisqu'elle est bonne à manger, je la ramasserai et je la mangerai.

De tout ceci, il résultait que de bons logiciens mangeraient de bonnes pommes.

Heureusement qu'un jour, un homme de folle imagination s'assit sous un pommier. Il commit l'extravagance de ne pas manger une pomme qui tomba à ses pieds, mais s'abandonnant à son insomnie, il vola d'un trait de la pomme aux étoiles, et la loi universelle fut découverte.

Karski.

GRENOBLO MALHÉROU.

Grenoble, cette charmante fille des Alpes qui baigne ses petits pieds dans l'Isère, est une des villes de France — petite par la taille, grande par le cœur, — qui compte le plus d'hommes distingués dans les sciences et les arts. Elle a autant que toutes les autres, et plus que beaucoup d'autres, ses savants antiquaires, ses chroniqueurs, ses collectionneurs, ses chercheurs de tout genre et ses artistes de talent. Deux de ces derniers, un dessinateur et un graveur sur bois, — croirait-on qu'on peut récolter des graveurs sur bois au pied des Alpes! — se sont unis pour publier une très-curieuse édition illustrée de poésies en patois du Dauphiné. Que la peur de ne pas comprendre le patois du Dauphiné ne retienne pas ceux qui auraient la curiosité de voir une fort jolie édition provinciale; ce patois n'est autre chose que la langue romane se francisant; on le lit plus facilement et on le comprend mieux que le français des vieux auteurs nationaux.

Il ne s'agit donc pas d'un patois de la nature du provençal ou du languedocien; les lecteurs parisiens le comprendront et n'en seront pas réduits, comme pour les poésies de Jasmin, à admirer de confiance.

Grenoblo malhérou (1) (*Grenoble malheureux.* — On voit que la traduction n'est pas difficile!) paraîtra par livraisons. La première est en vente.

C'est un beau cahier de six feuillets, très-grand in-4°, avec couverture. — Le papier, — un papier dauphinois, je le parie! — est magnifique; l'impression serait digne des meilleures presses de Paris, et les dessins, que j'ai réservés pour le bouquet, sont fort jolis. Je recommande entre autres, à l'attention des connaisseurs, l'antique Grenoble du frontispice, — l'intérieur du palais de justice, la vue extérieure du même monument placée au bas de ces deux vers :

Le gen d'églézi font coma lou séculiés;
Lo palai retentit du procès qu'ont lou preitre;

(1) Grenoblo malhérou, poésies en patois du Dauphiné, par Blanc, dit *la Goutte*. Dessins de M. D. Rahoult, gravures de M. E. Dardelet. — A Grenoble, chez Barathier frères et fils, Grande rue, n° 4.

et enfin les paysages de l'avant-dernière page. La gravure est faite avec beaucoup de finesse et de goût. Je ne vois qu'un reproche à adresser à la première livraison, les fonds des dessins sont trop lourds : — est-ce la faute du dessinateur, celle du graveur ou celle de l'imprimeur? J'ai quelque idée que c'est un peu leur faute à tous trois, mais elle est si petite, si petite pour chacun, que les trois fautes réunies forment un tout qui passera invisible à bien des yeux.

Je dirai à MM. Barathier que leur encre manque de velouté dans les grands noirs; je crois qu'ils n'emploient pas l'encre anglaise. Au point de vue patriotique ce serait fort bien, mais ce ne peut être bien qu'à ce point de vue-là.

Le prix de la livraison (1 fr. 50) est un peu au-dessus des habitudes de la foule, mais les livres d'art et de curiosité ne sont pas faits pour la foule : ce sont des morceaux de gourmets, et les gourmets savent mettre le prix à ce qu'ils aiment. D'ailleurs, pour les amateurs ce prix n'est pas élevé, car la livraison parue contient seize gravures, et la couverture donne les titres de vingt-trois sujets qui doivent figurer dans le second cahier.

Nous souhaitons à cette intéressante publication le franc succès qu'elle mérite. Nous voudrions voir tous les Dauphinois éparpillés sur la surface de la France adresser leur souscription à MM. Barathier. Il ne faut guère moins pour couvrir les éditeurs de tous les frais que ce livre va mettre à leur charge.

Ch. Philipon.
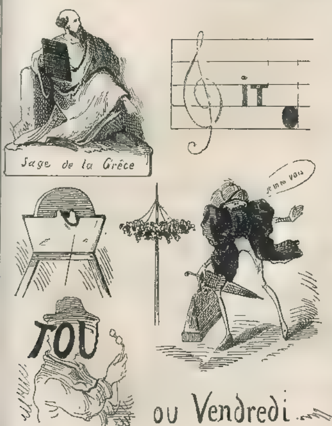
TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES.

Nous avons parlé de la charmante collection de photographies de M. Alophe, et nous l'avons considérée au

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par GRÉVIN.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



16895

N° 2.



16896

N° 3.



16897

double point de vue de l'album de salon et de l'œuvre photographique; mais il est un côté qui mérite également d'être indiqué : — c'est l'utilisation de ces compositions comme modèles de dessins et modèles de tableaux. Une personne qui s'amuse à faire du dessin ou de la peinture, soit à la campagne, soit dans une petite ville dénuée de ressources artistiques, sera très-contente de trouver d'excellents modèles qui lui permettront de faire au crayon, à la sépia, à l'aquarelle, des petits tableaux fort intéressants, — ou de faire en peinture des tableaux de genre qu'elle pourra réduire pour la miniature, augmenter pour la peinture de chevalet.

Souvent on aime peu à copier une gravure ou une lithographie, le travail du copiste a toujours du désavantage dans la comparaison de sa manière avec l'exécution plus habile du graveur ou du lithographe; mais les photographies n'ont point de manière, point de tour de main, on les copie comme on copie la nature, car elles sont la nature dont l'image est restée fixée dans un miroir.

Nous sommes donc convaincus que les tableaux photographiques d'Alophe, indépendamment du plaisir qu'ils feront comme œuvres d'art et comme albums, rendront de véritables services aux dames qui peignent ou qui dessinent.

Nous avons dit, et nous le répétons pour qu'il n'y ait pas d'erreurs commises, — que parmi les photographies d'Alophe, les sept études de femmes ne sauraient convenir pour former des albums de salon, car ce sont des études nues ou presque entièrement nues; elles sont faites uniquement pour les artistes.

CH. PH.

THÉATRES.

Le théâtre du Vaudeville a remporté une grande victoire, la *Pénélope normande*, « le premier ouvrage dra- » matique de M. Alphonse Karr, » comme a dit La Fontaine, vient d'obtenir un succès qui fait honneur à la direction autant qu'à M. Karr lui-même.

M. A. Karr a toujours professé un certain dédain pour l'art dramatique, et nul ne pouvait lui supposer le courage de venir s'enfermer dans un théâtre sombre, pendant plusieurs semaines, afin de suivre les répétitions de sa *Pénélope*, lui qui a toujours préféré les magnificences de la nature aux pompeux mensonges de l'art.

Tout le monde a lu le roman de la *Pénélope normande*. Le sujet était scabreux à aborder au théâtre. Le caractère de l'héroïne serait d'un odieux inadmissible, cette femme qui traîne dans un double adultère le nom de son mari, tandis que celui-ci s'est éloigné d'elle pour lui conquérir une fortune, si l'auteur n'employait les ressources les plus ingénieuses de l'art et de la physiologie féminine pour l'expliquer.

La pièce est à peu près calquée sur le roman : cependant le double adultère a été évité. Le dialogue est rempli de mots spirituels : le livre en était assez riche pour défrayer les cinq actes du drame. Mais M. Alphonse Karr a encore ajouté à toutes ces richesses.

On prête deux collaborateurs anonymes à cet éminent auteur des *Guêpes* : ce seraient MM. Lambert-Thiboust et Siraudin.

Lafontaine, dans le rôle du mari, a été vaillant, sympathique, chevaleresque. Madame Doche a été surtout remarquable dans une scène d'épouvante. Félix a très-spirituellement joué un rôle épisodique, et Aubrée s'est montré passionné, amoureux et tout à fait charmant.

Après la victoire de M. Alphonse Karr, la victoire de M. d'Ennery. Dans l'œuvre du Cirque Impérial, il y a aussi un collaborateur anonyme, M. Mocquard, le secrétaire de l'Empereur. Heureux homme qui a sa part dans les deux grands succès de drame du moment : la *Tireuse de cartes*, et l'*Histoire d'un drapeau*.

Le Cirque, c'est le panthéon vivant des illustrations militaires, ce n'est pas un salon de Curtius où d'inertes figures de cire sont parées de noms glorieux, c'est un livre d'histoire où les phrases écrites sont remplacées par des actions palpitantes et animées. C'est le Cirque qui a rendu populaires les noms des maréchaux de l'Empire. C'est le Cirque qui, suivant les traces de la chanson de Béranger, a fait de Napoléon un personnage légendaire. Le Cirque a plus fait pour l'éducation historique du peuple des faubourgs que les écoles primaires. C'est là que les petits enfants balbutient pour la première fois les mots sacrés d'*honneur* et de *patrie*, et qu'au bruit du canon et de la fusillade ils en comprennent le sens sublime.

Le Cirque, c'est l'Opéra du peuple; personne n'a mieux mérité que M. Hostein le sceptre directorial de ce vrai théâtre du peuple. M. Hostein est l'inventeur de cette mise en scène grandiose qui a placé si haut dans l'esprit des lettrés ce beau Théâtre-Historique qui ne pouvait vivre sans lui.

Ce n'est pas le public qui a jamais fait défaut aux pièces militaires, ce sont les vraies pièces militaires qui ont fait défaut au public. Donnez-lui des œuvres intéressantes, bien jouées et bien montées, comme l'*Histoire d'un drapeau*, et vous verrez si l'uniforme le fera fuir. Je n'en veux pas d'autre preuve que cette foule impatiente qui se bat chaque soir aux portes du Cirque pour venir acclamer ce splendide drame militaire.

Il est vrai qu'il y vient aussi pour battre des mains aux accents passionnés d'un de ses acteurs favoris : Laferrière! Peut-être cet artiste a-t-il créé des rôles plus complets; mais il n'en a jamais joué de plus émouvants et de plus pathétiques.

J'invite le colonel!... vous croyez, sans doute, à une pièce militaire? Il s'agit simplement d'une charmante comédie de MM. Labiche et Marc Michel, donnée au Palais-Royal. Ravel ne veut pas faire concurrence au colonel Laferrière. Cependant Ravel est colonel aussi, là-bas; ainsi qu'Arnal, qui, à la tête de son régiment, vient de gagner une nouvelle bataille dans *Jeune de cœur*, spirituel ouvrage de MM. Ed. Martin et de Najac. Constatons que tous ces *colonels* sont l'objet d'un enthousiasme *général*.

ALBERT MONNIER.

Le premier festival qui doit être donné à Paris par la Société philharmonique universelle au Cirque de l'Impératrice, sous la direction de M. Jullien de Londres, est définitivement fixé au dimanche 11 mars prochain. On fait de grands préparatifs pour ce festival d'inauguration, dans lequel doivent figurer six cents exécutants.

TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.

N° 6. RÊVERIE.
7. LA SOEUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié*, 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes nues arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs* — *le Ruisseau* — *Sortie de bain* — *Quiétude* — *l'Echo* — *Villa bella* — *Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendus franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN.

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite; on les emploie aussi pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis. Le nom s'inscrit dans l'espace resté blanc — et la carte se place sur la serviette.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FR.; PAR LA POSTE, 6 FR.

Chez MM. GIROUX, SUSSE, et au bureau, rue Bergère, 20.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



POÉSIES EN PATOIS DU DAUPHINÉ. — ÉDITION ILLUSTRÉE.

GRENOBLO MALHÉROU

PAR BLANC, dit LA GOUTTE.

Dessins de M. D. RAHOULT, gravures sur bois de M. E. DARDELET.

La livraison se compose de deux feuilles grand in-4° (8 feuillets, 16 pages).

Prix : 1 fr. 50 c.

On souscrit chez MM. BARATHIER frères et fils, imprimeurs-libraires, Grande Rue, n° 4, à Grenoble.

100 COSTUMES DES DIFFÉRENTES PROVINCES DE LA FRANCE.

Peu de personnes savent qu'il existe encore en France une centaine de costumes qui conservent le cachet de l'ancien temps. Aucune collection moderne ne donne un aussi grand nombre de costumes français, — aucune collection ne les donne gravés et coloriés pour le prix de 40 centimes. — Les collectionneurs de costumes, les artistes peintres, les artistes dramatiques, les romanciers, les costumiers, les directeurs de théâtres, en un mot tous ceux qui par goût ou par nécessité désirent connaître les costumes de notre pays, apprendront avec plaisir que la collection du Musée de costumes a poussé la série des costumes français jusqu'au chiffre de 100. Chaque costume, gravé sur acier, imprimé sur in-4° carré, et colorié avec retouches, se vend 40 centimes. Les personnes qui nous adresseront un bon de 40 fr. recevront les 100 costumes *francs* de port

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.
Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, RUE BERGÈRE.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu *franco* pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 214. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 4 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierzsch et chez Dürr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 39.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE RÉPERTOIRE DE 1859, — par MARCELIN.

11898

QUELQUES POUCES DE MOINS QUE LA COLONNE VENDOME.

• Il est question de reprendre *Semiramide* à l'Opéra pour mademoiselle Vestvali ; un léger changement serait fait à la fin du cinquième acte pour motiver un costume de tambour-major de la garde impériale dans lequel la grande cantatrice désire se faire entendre

LE RÉPERTOIRE DE 1859, — par MARCELIN (suite).

OPÉRA : HERCULANUM. — 1. HÉLIOS (*Gueymard*). Parfait s'il ne prononçait les *n* comme dans oignon : « *C'est ton* DERGNIER *bienfait.* »

2. LILIA. On a fait tant de compliments à madame Gueymard, que cela donne bien envie de lui dire des méchancetés... mais il n'y a vraiment pas moyen.

3. LE PROCONSUL (*Obin*). Quel acteur [illegible] !

4. OLYMPIA (*Mlle Vestvali*). Monsieur, demandait un provincial au contrôleur, verra-t-on ce soir la géante ?

5. LE CORPS DE BALLET. Pourquoi donc ces demoiselles laissent-elles toujours tomber leurs bras en dansant ?

6. LA REINE DES BACCHANTES (*Mlle Emma Livry*).

« C'est cependant, dit-on,
« L'espoir de la nation. »

REPRISE DE LA JUIVE. — 7. REBECCA (*Mme Barbot*). Beaucoup trop de voix, mais quel joli saule pleureur !

8. ÉLÉAZAR (*Renard*). Tiens, un chanteur qui chante.

9. (*Belval*). Ah ! il a un pi... il a un panama, des gants de filoselle rouge et l'UT de ventre.

LE RÉPERTOIRE DE 1859, — par MARCELIN (suite).



COMÉDIE FRANÇAISE : 10. LE DUC JOB. Bravo Got !
11. LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD. Dorante (*Bressant*). Toujours [illegible] et [illegible]
12. Reprise [illegible] [illegible]

ODÉON : 13. LE TESTAMENT DE CÉSAR. — GIRODEAU. [illegible] MM. [illegible] et [illegible] — [illegible] [illegible] représentation [illegible]

OPÉRA-COMIQUE : 14. LE PARDON DE PLOËRMEL. Dinorah (Mme Cabel). — Pourquoi ces yeux effarés? — [illegible] ment [illegible]
15. Reprise du SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ. [illegible] Shakespeare [illegible]
16. LA FILLE DU RÉGIMENT. [illegible] 21e [illegible]

THÉÂTRE LYRIQUE : 17. FAUST. Marguerite (Mme [illegible]). [illegible]
18. ORPHÉE. [illegible] madame Viardot [illegible] [illegible] Albert Dürer [illegible]

LE RÉPERTOIRE DE 1859, — par MARCELIN (suite).



THÉATRE ITALIEN : 19. IL TROVATORE. *Tamberlick.* Un véritable chanteur qui n'a qu'un défaut : son ut dièse. — 20. IL BARBIERE. Almaviva, Gardoni : quelques détails de Mario : c'est déjà une qualité. Mais retenez-le, il chante bien LA SONNAMBULA. — 21. NORMA. *Mme Penco.* [illegible] — 22. RIGOLETTO. Graziani [illegible] — 23. Mme Gerhard dans IL TROVATORE. [illegible] — **GYMNASE :** 24. LE PETIT FILS DE MASCARILLE par un petit petit fils de Molière. — 25. LE PÈRE PRODIGUE. *Lafont.* Il est question de fonder un conservatoire du Bon Ton : les professeurs [illegible] seraient Monrose, Lafont. — 26. RISETTE. *Mlle Rosa Didier.* Ce qui nous plaît le plus dans les jeunes premières du Gymnase, c'est leur air de petites pensionnaires bien élevées. A quelle heure les couche-t-on? — 27. ROSALINDE. *Mlle Delphine Marquet.* Quel [illegible] que sa [illegible] — **VAUDEVILLE :** 28. LES HONNÊTES FEMMES. *Débuts de Saint-Germain.* Pourquoi [illegible] sérieux tant d'acteurs sérieux sont si comiques. — 29. LES DETTES DE CŒUR. Raoul, *Fechter.* Quel beau profil de médaille romaine! — 30. LES DETTES DE CŒUR. *Débuts de mademoiselle Brassand.* Salut, nez paterne!

LE RÉPERTOIRE DE 1859, — par MARCELIN (suite).

PORTE SAINT-MARTIN : 51. LA REINE MARGOT [illegible] 52. LE ROI CHARLES IX [illegible] **AMBIGU :** 53. LES SEPT CHATEAUX DU ROI DE BOHÈME [illegible] — **GAITÉ :** 54. LE SAVETIER D'ASSAS [illegible] 55. LE CHEVALIER DE LA TÊTE COURONNÉE [illegible] — **PALAIS-ROYAL :** 56. [illegible] JEUNE [illegible] 57. LE BOULEVARD DES ITALIENS [illegible] — **VARIÉTÉS :** 58. SANS QUEUE NI TÊTE [illegible]

LES DOMESTIQUES DE PARIS.

IV.

POURQUOI LES DOMESTIQUES S'EN VONT.

Un moraliste, qui ne sait rien pardonner, puisqu'il est moraliste, prétend que s'il n'y a plus que de mauvais domestiques, cela vient de ce qu'il n'y a plus de bons maîtres.

A-t-il si grand tort?

Au premier rang des causes qui dissolvent l'esprit de la domesticité en France, il faut mettre les maîtres.

Les maîtres ne savent plus être maîtres.

Il faut noter à leur charge :

1° Le peu de dignité dans le commandement;

2° La familiarité outrée;

3° La trop grande facilité qu'ils mettent à laisser voir dans leurs secrets;

4° La gêne, — trop visible;

5° L'excentricité des goûts;

6° Le soin qu'ils prennent d'entretenir de trop longs dialogues avec ceux qui servent.

Nota. Les Parisiennes, pourtant toujours pourvues d'une si grande dose de finesse, ont surtout ce dernier reproche à se faire.

Les scènes qui dérivent d'une telle situation commencent par être plaisantes, d'accord; — à la fin elles tournent au drame.

***

Laissez-moi procéder par ordre.

1° *Le peu de dignité dans le commandement :*

Il ne s'agit pas de s'emparer de la canne de Potemkin pour donner un ordre, ni de saisir le serviteur par l'oreille, comme faisait le duc de Lauraguais. Ces façons-là sont, bien entendu, pires que la familiarité la plus relâchée. On pourrait d'ailleurs avoir à craindre d'éprouver comme contre-coup une application de la loi du talion, ainsi que l'a éprouvé un jour le vieux prince russe Tup'akin dans son hôtel du boulevard Montmartre. Faut-il dire de quelle manière on doit parler à celui qui sert? Aucune règle n'existe à cet égard; néanmoins, le mot du duc de la Rochefoucauld-Liancourt peut être considéré comme une loi « : Je suis doux et ferme avec le dernier de mes valets, et aucun d'eux ne me manquera jamais de respect. » Dans notre société moderne, toute panachée de parvenus, ils commencent à devenir fort rares, les maîtres intelligents et humains qui s'entendent à agir suivant la méthode du duc philanthrope. — On est brusque, — ou grossier, — ou presque camarade. — Tel financier, qui n'était hier qu'un pauvre hère, a eu beau acheter un hôtel brodé de sculptures et entouré de grilles dorées, il n'a jamais pu parvenir à se faire servir décemment de ses domestiques, uniquement parce qu'il lui était arrivé un jour de dire à celui qui prenait plus spécialement soin de sa personne :

— Baptiste, *mon garçon*, apportez-moi de l'eau chaude pour me faire la barbe.

***

Il en est au surplus des Français de la décadence comme des Romains du temps de Juvénal. Tous ou presque tous étant asservis à de violents défauts, je devrais dire à des vices, deviennent, par une conséquence fatale, les domestiques de leurs domestiques ou quelque chose d'approchant.

Un écrivain, dont le nom est des plus célèbres, avait confié à l'homme qui faisait ses commissions, un ministère pareil à celui que Louis XV donnait à Lebel. Cela implique nécessairement l'idée qu'ils n'avaient rien de secret l'un pour l'autre. En raison de cette promiscuité, le serviteur ne parlait au maître qu'à la seconde personne, il ne l'abordait jamais que le chapeau sur la tête, souriant, haussant les épaules ou frappant des mains quand il parlait. — Autre détail : — lorsqu'il en recevait de l'argent, il disait :

— Il vient enfin de me donner mes *appointements*.

***

Voici un fait du même ordre :

Le vieux général L... a le plus bizarre estomac de toutes les divisions de la France. Cet estomac ne consent à accomplir sa digestion qu'à l'aide d'un accès de colère de son maître, devenu alors son esclave.

Mais il n'est pas facile de se mettre régulièrement en colère tous les jours à l'heure dite, — même pour les vieux généraux. — Aussi sa maison est tellement bien organisée qu'elle a dans son service un domestique spécialement chargé de faire digérer le maître, je veux dire de l'irriter.

Ce soin demande une certaine intelligence. D'ailleurs les moyens ne sortent pas d'un cercle assez restreint. Le général a dîné. Très-bien. En desservant, Joseph renverse dans son jabot le contenu bouillant d'une cafetière. L'hiver, il lui laisse tomber une glace dans le cou. Le général jure, tempête, et plus il jure, plus il tempête, plus Joseph s'applaudit de son idée, car le général alors digère à ravir.

Mais un tel domestique devient fort inconstant; il croit avoir un grand talent, une spécialité; aussi le général change souvent de valet.

Un soir, triste, le vieux soldat se tenait étouffé dans son fauteuil. Furieux de ne pouvoir se fâcher, il appelle son domestique. Celui-là était un très-intelligent garçon, entré seulement du matin au service du général.

— Jean!

Jean ne répond pas.

Impatienté, le général se lève et va voir ce que fait Jean dans la salle à manger.

Jean avait disparu avec toute l'argenterie. Le général s'emporta tellement qu'il en eut pour dix digestions.

— Il faut faire votre déclaration, lui disait-on, et le faire arrêter.

— Le faire arrêter!... Non pas, certes!... Qu'il revienne, et je lui double ses gages.

***

2° *La familiarité outrée.*

Il ne s'agit plus seulement ici des formes du langage, mais d'une série de faits qui sont d'abord une exception et qui finissent par devenir une manière d'être, une habitude, presque une règle.

— Tiens, Antoine, tu te plains de ta condition; eh bien, écoute les divers métiers que j'ai faits avant de gagner une petite fortune.

(Et tandis qu'Antoine agite ou secoue son plumeau, le maître raconte l'odyssée de sa vie.)

Un autre :

— Tiens, Dominique, tu vois bien cette estafilade que j'ai au bras droit? Ça me vient des suites d'une fredaine; j'ai reçu ce coup d'épée pour les deux yeux de madame C***.

Un autre.

— Tu veux que je sois le parrain de ton dernier? Eh bien, mon garçon, indique-moi le jour.

En 1857, aux courses de la Marche, M. de G*** avait donné à son cocher les restes d'un dîner qu'il venait de faire sur l'herbe. A la nuit tombante, au moment de partir pour Paris, l'automédon était gris comme le père des trois fils de Noé, et ne pouvait plus se tenir sur ses jambes. Dans cette conjoncture, le maître prend le cocher et le met à sa place dans le carrosse; après quoi, il monte lui-même sur le siége, le fouet à la main.

Mais M. de G***, qui ne sait pas conduire, menait fort mal l'équipage. Aussi, le domestique, passant de temps en temps la tête par la portière de la voiture, s'écriait en s'adressant aux passants :

— *Vous allez voir que ce cochon-là nous fera verser!*

***

3° *La trop grande facilité qu'on met à laisser voir ses secrets.*

Cela est une traduction ou une variante du proverbe : « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. » Une chose certaine, c'est qu'au bout de six mois de service, n'ayant souvent d'autre fil d'Ariane que la propre indiscrétion du maître, le domestique sait sur le bout du doigt tous les mystères de l'existence de ce dernier : son origine, ses débuts, ses fautes, ses aventures, ses procès, tout son passé; Napoléon et l'auteur de la *Physiologie du mariage* disaient : *tout son linge sale.*

— De là mille conséquences que je laisse à la sagacité du lecteur le soin de déduire et de grouper.

***

4° *La gêne, — trop visible.*

Walter Scott a pu dessiner dans un de ses admirables romans la figure de Caleb; Walter Scott écrivait dans un pays d'aristocratie, pour un peuple qui admet sans conteste les idées d'une indiscutable hiérarchie pour les noms historiques, les grands services rendus, le talent ou le succès. Chez nous, il n'en est pas de même, Caleb n'existe pas à Paris, où il faut toujours avoir l'argent à la main, et surtout payer les gages de Caleb avant toute chose : c'est une vérité que H. de Balzac n'a pas manqué de mettre en relief dans les premières scènes de *Mercadet*. Cette observation est si bien fondée sur mille et un faits, que tout le demi-monde, qui comprend toute la mystérieuse puissance des domestiques, vend ses bijoux et met son châle au Mont-de-Piété, pour ne pas se montrer trop pauvre aux yeux de ceux qui le servent.

***

5° *L'excentricité des goûts.*

Parmi les maîtres, les Excentriques sont ceux qui portent les coups les plus rudes à l'esprit de la domesticité moderne. — Parmi les Excentriques, les avares sont le plus à blâmer.

Un seul exemple pour abréger.

En 1858, il est mort à A... un avare qui *jouissait* de 80,000 livres de rente, et qui avait quatre-vingts ans. Dans les derniers jours de sa vie, il réunit ses domestiques, et tirant de sa poche un petit paquet en papier gris, semblable à celui dans lequel Pierre-le-Grand avait enveloppé le gros diamant qu'il offrit au lord-maire de Londres, il en fit péniblement sortir plusieurs pièces de quarante sous, et il en offrit une à chacun de ses serviteurs :

— Vous m'avez été fidèles, leur dit-il, prenez ce souvenir et ne me remerciez pas. Imitez mon exemple, et rappelez-vous qu'un capital bien placé se double en moins de quatorze ans.

***

6° *Les trop longs dialogues avec les domestiques.*

Je l'ai dit : les Parisiennes causent trop avec leurs servantes.

De là résultent chaque jour mille scènes dans le genre de celles-ci.

§ 1er.

— Comment! vous m'achetez des navets et j'avais demandé des pommes de terre?

— C'est que monsieur ne peut pas les souffrir.

— Cela me regarde. Vous allez retourner au marché tout de suite.

— Et que dira monsieur?

— Si vous raisonnez, je vous mets à la porte, sans plus tarder.

— Et moi, je conterai tout à monsieur.

— Quoi donc, impertinente?

— Ces lettres, que madame m'envoie chercher à la poste sous un autre nom...

— Voyez, la coquine!... A propos, je parie que vous avez oublié d'y passer aujourd'hui.

— Non, madame, et voici celle qu'on m'a remise.

— Très-bien. En faveur de cette lettre, je vous pardonne; laissons là les navets.

— Oui, mais plus tard!

§ 2.

— Qui vous a donné ces boucles d'oreille?

— Je les ai achetées moi-même.

— Comment avez-vous donc pu épargner assez pour cela?

— Madame va voir. Chaque jour je mets de côté tantôt cinq sous, tantôt dix; au bout du mois, cela fait des sommes.

— Et sur quoi faites-vous ces économies?

— Sur quoi? Sur mon marché.

— Cela s'appelle voler, et pas autre chose.

— Du tout, madame. Cette épargne me coûte mille peines, mille discussions, mille mensonges; c'est donc mon bien. Les autres mangent ou boivent leurs épargnes; moi, j'en achète des bijoux.

— Belle morale!

— Est-ce que madame n'a pas acheté l'autre jour un

chapeau sur le compte du tailleur de monsieur, et une robe de soie sur son livre de ménage?

— Vous êtes une commère bien insolente. Est-ce que je vous dois des comptes?

— Est-ce que madame saurait où je prends mon argent, si je ne lui avais pas dit?

Conclusion. — Heureux ceux et celles qui peuvent chanter comme Arnal, dans un vieux vaudeville :

Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon portier!

Chantez, c'est fort bien; mais dites toujours avec moi : — Si les domestiques s'en vont, c'est la faute des maîtres.

PHILIBERT AUDEBRAND.

LE CALLIOPE.

Tytire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Silvestrem tenui musam meditaris avenâ.

Heureux temps que celui où les instruments de musique étaient simplement une paille d'avoine, un roseau ou tout au plus une écaille de tortue garnie de trois cordes! C'était le règne de la musique douce et discrète, qu'on n'entendait que lorsqu'on s'approchait du joueur.

Aujourd'hui, grâce aux malencontreux *perfectionnements* apportés par M. Sax, — le Paixhans de la musique, — on peut entendre à de grandes distances les instruments modernes, et loin de s'approcher on serait bien plutôt tenté de s'enfuir.

Comme la musique nous a envahis! Athènes et Rome avaient eu le bon esprit de la reléguer aux champs, — *sub tegmine fagi,* — elle est parvenue à pénétrer dans toutes nos villes. Ce n'est plus le pipeau qui soupire auprès d'un hêtre, mais l'orgue de Barbarie qui gémit au coin d'une borne.

L'orgue de Barbarie, — ainsi nommé sans doute à cause de l'obstination barbare qu'il met à nous écorcher les oreilles, — l'orgue de Barbarie s'est multiplié depuis quelque temps avec la fécondité d'un mollusque hermaphrodite, et vous ne pouvez sortir dans Paris sans trouver à chaque angle de rue un de ces moulins à musique.

Cependant on était parvenu à en préserver l'intérieur des maisons, déjà occupé par le violon et surtout par le piano. Les portiers faisaient bonne garde, et ne les laissaient pas plus entrer qu'un locataire qui sonne après minuit et qui n'a pas donné d'étrennes.

Malgré tout, il ne s'est pas tenu pour battu, et, obstiné comme un Breton, ou plutôt comme un Anglais dans ses idées d'envahissement, il a eu recours à la ruse, et s'est fait modeste et inoffensif. Sous le nom d'*orgue Alexandre,* on l'a vu s'offrir, petit comme un tabouret, pour la modique somme de cent francs. Puis, une fois installé dans la place, il n'a pas tardé à augmenter ses dimensions; et, s'il faut en croire l'*Éducation populaire* (pourquoi ne la croirait-on pas?), il aurait été jusqu'à mettre la vapeur à son service, si bien que ses sons se trouveraient tellement intenses qu'on pourrait les entendre à cinq lieues à la ronde!

On en a déjà fait le déplorable essai dans quelques maisons de la ville de Saint-Louis, dans la Nouvelle-Orléans. En vain les malheureux locataires se plaignent et se lamentent, l'ancien orgue-tabouret, qui dans le principe s'était introduit au logis avec tant d'humilité cafarde, riposte maintenant comme Tartuffe :

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître!
La maison m'appartient, je le ferai connaître.

Et l'on sort en effet de ces maisons maudites. Qui donc pourrait loger auprès d'un orgue qu'on entend de cinq lieues? Ce n'est plus un instrument de musique, mais un instrument de torture.

C'est même un instrument de mort, car du moment que la vapeur s'y trouve adaptée il devient sujet à explosion. Or vous figurez-vous quel serait, au milieu d'un bal, l'effet d'une pareille catastrophe sur l'exécutant et sur les danseurs, que l'orgue ferait ainsi beaucoup trop sauter!

Pourvu que le calliope (c'est le nom de cette nouvelle machine) ne vienne pas à traverser les mers et à pénétrer dans Paris! c'est à faire frémir rien que d'y songer. Que deviendrions-nous, ô mon Dieu! où aller? où se réfugier?

Au Temple? mais un homme y tient l'orgue fatal!

Dans la rue? mais les orgues y vaguent en toute licence. Sur les ponts? mais ils sont infestés de clarinettes, d'accordéons, d'harmoniums, de mélodiums et autres bassinoriums.

Au théâtre? mais là encore la musique sévit dans toute sa rigueur. S'intitulant savante parce qu'elle ne peut pas se dire agréable, elle ne s'attache plus à faire valoir le chant par de gracieux accompagnements, mais à l'écraser par tous les excès d'une instrumentation tapageuse. Malheureux chanteurs! malheureux musiciens! plus malheureux spectateurs!

Heureux seuls les sourds!

Que le ciel nous préserve donc du calliope, qui mettrait le comble à nos tourments! N'avons-nous pas assez — et même trop — des instruments à cordes, à vent, à percussion, sans avoir encore les instruments à vapeur?

ACHILLE LAFONT.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Quelqu'un félicitait Royer-Collard du rôle qu'il avait joué, pendant de longues années, dans l'histoire parlementaire de la France.

— Ah! dit-il en soupirant, il vaut mieux être spectateur que jouer la comédie.

*** Regardez donc passer la petite marquise, notre voisine : comme sa toilette noire est riche et de bon goût!

— Si sa toilette est en deuil, son visage n'y est pas.

— Que voulez-vous, son mari est mort il y a trois mois. Elle est dans la lune de miel de son veuvage.

*** Qu'est-ce que le réalisme?

— La caricature de l'humanité. Hélas! l'humanité est assez laide sans qu'on ait encore besoin de la défigurer.

*** Je demandais un jour à mon bon vieux grand-papa :

— Bon papa, dites-moi donc à quel âge la véritable expérience arrive à l'homme?

— Mon fils, répondit-il en humant sa prise de tabac, l'homme arrive novice à chaque âge de la vie.

*** Singulière chose que le bonheur; il change selon le sexe et selon les âges.

Pour une jeune fille, à dix ans, le bonheur, c'est un joujou;

A quinze ans, c'est un amoureux;

A dix-huit ans, c'est un mari;

A vingt ans, c'est un enfant;

A vingt-cinq ans, c'est un cachemire et des diamants;

A trente ans, c'est un amant illégitime

Que de choses à développer sur ce curieux thème.

(*Extrait du carnet d'un bon bourgeois.*)

*** L'autre soir, j'étais chez une somnambule. Son magnétiseur nous promet de lui faire exécuter toutes les *poses* que nous lui demanderons. Moi je lui demande la *pose* de la première pierre du théâtre du Châtelet. Eh bien, j'ai été refusé; d'où je conclus que le magnétisme doit être une *craque.*

*** On a souvent écrit des appréciations du talent de M. Scribe. Je n'en connais pas de meilleure que celle-ci, due à Henri Murger :

« Scribe, c'est le génie de la vulgarité. »

*** Un mot sublime du maréchal Ney à Condeixa, étonné de le voir si affecté avant le combat et si ardent pendant la lutte :

— Je ne crains l'ennemi que quand je ne le vois pas.

*** On demandait au vaudevilliste Carmouche :

— A chaque première représentation de vos ouvrages, pourquoi tremblez-vous si fort? Voyez le petit B..., on donne son premier vaudeville et il sourit.

— Le théâtre est l'inverse du champ de bataille, répondit le troupier dramatique; les conscrits n'y ont jamais peur et les vétérans tremblent toujours!

*** En Angleterre, s'écriait M. de Carracioli, les seuls fruits mûrs ce sont les pommes cuites, et il n'y a de poli que l'acier.

*** Depuis que Badouillette est tombée dans la *pane* (style Breda), elle chante aux échos de son logis :

Nous n'irons plus au Bois,
Les *coupés* sont trop chers.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

La reprise d'*Il Matrimonio segreto* (aux Italiens), le chef-d'œuvre de Cimarosa, si chaleureusement accueillie, prouve la réaction qui s'est emparée du public, et qui pousse les esprits vers l'ancienne musique. On se lasse de tout, même d'entendre crier, et l'on n'est pas fâché d'entendre chanter un peu. Le public comprend que le siècle passé n'avait pas aussi mauvais goût qu'on voudrait le faire croire. La France ancienne n'était pas composée uniquement d'imbéciles, et des œuvres telles que celles de Cimarosa, de Mozart, de Gluck, de Piccini, de Grétry, de Monsigny, de Dalayrac, etc., méritent la vogue qu'elles ont obtenue.

Ainsi se refont, peu à peu, les jugements que l'on avait intérêt à fausser. Ce n'est pas l'amour du vieux qui s'est emparé de notre époque, c'est l'amour du vrai, du simple et du naturel.

Nous sommes loin de médire des gloires musicales vivantes; mais on ne peut nier que le désir de produire de l'effet n'ait emporté et n'emporte encore certains compositeurs en vogue. Aussi, qu'arrive-t-il? Il faut des artistes doués de poumons exceptionnels pour n'être pas promptement exténués, vaincus, anéantis.

Autrefois on ne comptait pas tant de morts sur le champ de bataille lyrique, et les victoires du siècle dernier ne ressemblaient pas à celles de Pyrrhus.

L'enthousiasme a éclaté avec fureur au trio des trois femmes (1[er] acte). Il est vrai que les trois exécutantes si vivement acclamées, étaient : d'abord madame Alboni, puis mesdames Penco et Doltini. Les rôles d'hommes étaient remplis par MM. Gardoni, Badiali et Zucchini.

En attendant un combat décisif, le Théâtre-Lyrique se livre à l'escarmouche. *Ma tante dort,* opéra-comique de M. Hector Crémieux, musique de M. H. Caspers, a été gentiment chanté par madame Ugalde et M. Meillet.

Pour remplacer une vénérable tante absente, Martine a affublé un mannequin de ses coiffes. Elle le place dans l'attitude d'une personne profondément endormie, et quand les galants veulent parler haut, on les prie de se taire et de se retirer : *Ma tante dort.*

Mais Scapin est curieux, il reconnaît la ruse et s'indigne, il conte tout à son maître. Le chevalier va malmener le mannequin. Tout à coup, il se dresse, marche et parle : c'est la vraie tante qui est revenue, à propos, pour tirer d'embarras sa nièce. Et tout finit par des chansons. Gentille musiquette.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Molière, le Théâtre-Français a donné un à-propos de M. Henri de Bornier à la fois fin et spirituel. Ce 15 *janvier* accompagnait le *Malade imaginaire,* que le nouveau directeur, M. Édouard Thierry, nous a rendu avec ses gais intermèdes d'autrefois et sa traditionnelle cérémonie.

Puis, à quelques jours de là, Samson et Bressant reprenaient *Don Juan* ou le *Festin de Pierre,* Regnier et mademoiselle Augustine Brohan en faisaient autant pour les *Deux ménages;* et le *Jeu de l'amour et du hasard* servait aux débuts heureux de mademoiselle Rosa Didier, la gracieuse soubrette du Gymnase. L'activité est à l'ordre du jour dans la maison de Molière.

ALBERT MONNIER.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. L'homme s'agite et la femme le mène partout et toujours.

N° 2. On peut être sot avec beaucoup d'esprit.

N° 3. Il est aussi facile d'être honnête homme que de le paraître.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 215. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 11 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun credit

PETITE PHYSIOLOGIE DES BALS DE L'OPÉRA, — par J. PELCOQ.



Le bal s'agite..... Strauss le mène.

PETITE PHYSIOLOGIE DES BALS DE L'OPÉRA, — par J. Pelcoq (suite).



16904
LA SOURIS. — Chaloupeuse par vocation.



16905
RIGOLBOCHE, dite aussi MARGUERITE LA HUGUENOTTE. — Le bon ton dans le mauvais genre.



16906
Les entraîneurs gagistes... hurlant et se démenant à froid.



16907
Un monsieur qui pose l'homme à bonnes fortunes, et croit encore à la présence des femmes du monde aux bals de l'Opéra.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessins par NADAR ET RIOU,

Texte par NADAR.

XXIV.

A MON AMI HENRI PLON.

CRÉTINEAU-JOLY.

Vous rappelez-vous dans les huit volumes de Théodore Leclercq un proverbe intitulé : LE PÈRE JOSEPH — *Qui a bu, boira?* — Celui-là se distingue par un ton un peu plus accentué de la manière habituelle de Leclercq, un des derniers *sensibles*, et je ne lui en fais pas un gros reproche, que nous ait légués le siècle précédent, — mais *sensible* avec la netteté du coup d'œil, l'observation, la finesse, l'esprit libéral, la bonhomie moqueuse, et surtout l'honnêteté que j'aime à trouver chez tout auteur.

Ce *Père Joseph*, de la Compagnie de Jésus et ancien Jacobin, se querelle avec son frère Paul, qui, resté fidèle à leurs idées premières, le malmène assez rudement. « — Nous sommes plus révolutionnaires que toi, lui ré- » pond à peu près le père Joseph, et nous sommes bien » autrement habiles. Nous sommes tout et partout. Tout » obéit à notre corporation, dont chaque membre repré- » sente à lui seul l'autorité de la société entière et ne » s'inquiète jamais, comme nous faisions autrefois, vrais » fous de la République, mais se réjouit au contraire à » chaque triomphe d'un de ses confédérés. Nous levons » des contributions énormes, dont nous ne rendons » compte à personne. Nous nous asseyons au-dessus des » trônes, et quand nous acceptons les nobles parmi nous, » c'est pour les voir trop heureux de se mettre à l'abri » derrière notre force. Si je pouvais les plaindre, j'aurais » pitié du sot parti qu'ils ont pris là. Tu proscris les rois; » avons-nous jamais fait autre chose? Rois, nobles et » prêtres travaillent pour nous, pour notre aristocratie si » essentiellement populaire. Tes Brutus de 93 n'ont pas » eu notre pouvoir universel et absolu, puisque nous avons » pour nous jusqu'aux timorés qui étaient contre eux. » Es-tu assez niais pour t'occuper de nos rosaires et de » nos miracles, *bagatelles de la porte!* comme si le monde » n'était pas une grande loge de francs-maçons, où les » plus hardis projets se déguisent sous des momeries. »

Le vieux Jacobin s'exaspère : — « Tu me fais horreur ! » s'écrie-t-il, — et entr'ouvrant sa veste, il montre au père Joseph une image représentant un bonnet rouge : — « Voilà le seul signe que je reconnaisse et pour lequel je » veuille vivre et mourir.— « Je ne veux pas être en reste

PETITE PHYSIOLOGIE DES BALS DE L'OPÉRA, — par J. PELCOQ (suite).



16908

UN NOUVEAU. — PREMIÈRE ANNÉE.
Maladroit, mais plein de bonnes intentions.



ON VOUDRAIT SOUPER.
« Le roi des mers (autrement l'Anglais) ne t'é-chappe-e-ra pas! »



16910

DEUX VIEILLES LUNES.
Pleine lune et dernier quartier. (Deux types connus de tous les habitués des bals de l'Opéra.)



16911

BOURGEOIS ET PROVINCIAUX.
— « Le monsieur qui dirige l'orchestre s'appelle Mozard, mais sur l'affiche on met Strauss parce que c'est plus allemand, et pour le distinguer d'un autre monsieur Mozard qui était ici avant lui. »

» avec toi, » répond le père Joseph en ouvrant sa robe à son tour et laissant voir sur sa poitrine l'image d'un cœur rouge : — « Regarde, grand innocent! n'est-ce pas le » même emblème, si ce n'est qu'il a la pointe en bas? »

Je pense toujours au père Joseph quand je rencontre cette étrange figure qui a nom Crétineau-Joly, si dépaysée à la fois et si à l'aise sur le boulevard Italien. Il y a de tout dans ce Cordelier de lettres, court du cou, carré des épaules, trapu dans sa stature, velu et hérissé, moine et satyre, — de tout, excepté ce qui constitue dans le raffinement de ses détails élémentaires notre civilisé moderne. J'y vois le paysan du Bocage, frère Jean des Entommeures, les Trabucaires, l'enseigne de Corcelet, Socrate et Rabelais, les arquebusiers de la Ligue et Priape. Le visage et l'encolure décèlent tous les appétits violents; l'oreille est rouge et moussue, le teint monté de ton; le front carré et bas s'enfuit sous la brosse des cheveux drus, le nez relevé prend audacieusement ses larges aises entre deux yeux petits et brillants comme l'escarboucle orientale; la bouche grande, lippue et sensuelle, s'épanouit au milieu des piquants d'une barbe de sanglier. *Olet hircum*, dirais-je si je le savais, et le pied bâti pour porter la sandale du capucin, doit se trouver mal à l'aise dans les bottes de Clerx ou de Thomerieu. Le geste accentué se modère, comme s'il craignait de sembler violent; la parole nourrie, véhémente, spirituelle toujours, ne recule devant rien, et un rire habituel et éclatant, — car jamais révélateur ni thaumaturge n'aura été meilleur ni plus charmant compagnon, — témoigne que vous avez affaire à un homme qui une fois son parti pris des choses de ce monde, ne s'est jamais retourné pour regarder derrière lui.

Tout cet ensemble, un peu terrible et très-inusité, est pourtant sympathique comme gage d'une individualité réelle et bien tranchée, ce que vous ne rencontrez pas à chaque pas aujourd'hui.

Et je puis dire aussi que ce portrait de l'homme c'est son histoire. Crétineau-Joly est né en Vendée, — parbleu! — à Fontenay, le 23 septembre 1803. Bercé aux souvenirs encore palpitants de la guerre civile, entre les Blancs et les Bleus, dont la lutte n'est pas finie, il eut bientôt choisi son camp. Nommé professeur de philosophie au sortir du collége, il quitte sa chaire pour accompagner à Rome le duc de Laval-Montmorency, notre ambassadeur, et, sans avoir passé par les ordres, prêche par dispense du pape, le 25 août 1825 dans la chaire de l'église San-Luigi dei Francesi, en chape et en bonnet carré, en présence du Sacré-Collége et d'une assistance de rois, de princes et de grands seigneurs.

Ses premières armes religieuses et monarchiques sont faites. En 1830 le voilà journaliste : il fonde le *Vendéen*, puis il rédige l'*Hermine* de Nantes (*potiùs mori quàm fœdari*), puis il dirige l'*Europe monarchique*. Sa verve incisive, sa façon de discuter à coups de boutoir et de se défendre en attaquant le font tout aussitôt remarquer, et Marrast le baptise *sanglier*. Dans ce temps-là, mes chers enfants, la presse était quelque chose, et un journaliste de valeur ne comptait pas absolument pour rien. Crétineau-Joly se jetant dans la mêlée, la croix en main comme assommoir, eut bientôt fait place autour de lui. Pour se reposer, il publia l'*Histoire de la Vendée militaire*, une quasi apo-

EN CARNAVAL, — par Damourette et Marin.



Pauv'e bibi de bébé! t'as bubu.. .. t'as bobo!



— Madame a assez de bal comme ça!
— De *balle* comme la tienne, oui, mon cher.

théose de la guerre civile, — sous Louis-Philippe on n'aimait pas cela, — accueillie par les applaudissements de tous les légitimistes. Ces applaudissements retentirent jusqu'au Vatican, et le général de la Compagnie de Jésus, qui en 1844 voyait ses gens en butte aux traits d'ennemis venus de toutes les tribunes et de toutes les universités, ne vit plus d'autre vengeur *in extremis* que dans le chouan historien.

Avec l'esprit réfléchi tout ensemble et primesautier de Crétineau, une témérité de plus n'avait rien qui pût le faire reculer. Il aime remonter les courants de la popularité et il s'est voué aux causes perdues. Les Vendéens avaient été ses premiers clients; il accepta les jésuites pour les seconds, et publia son *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus*, qui avec le *Sonderbund*, *Clément XIV* et ses *Lettres au père Theiner* (de l'Oratoire), lui firent une place à part dans la littérature contemporaine. Les papes et les empereurs, les princes et les jésuites l'appelaient à eux; les uns le choisissaient pour confident, les autres pour porte-drapeau. Tous lui prodiguaient des sourires et des documents inédits. Son dernier ouvrage : *L'Église romaine en face de la Révolution*, complète le bagage important de cet avocat chargé de tous les procès qu'on peut plaider avec talent, mais qu'on ne gagne pas.

Pour ne rien oublier et éviter des tortures aux Vapereau de l'avenir, je dois mentionner ici ses premiers essais — poétiques, oui da! — *Chan's Romains*, les *Trappistes et Inspirations Poétiques*. Chaque écrivain devait alors commencer par là :

Tout se commence en vers et se finit en prose.

Nodier a écrit : « Le style de Crétineau-Joly sent la poudre. » C'est vrai, et sa phrase fait balle. Je ne sais encore par quels moyens il arrive à percer les mystères des chancelleries et à se procurer les documents historiques restés secrets jusqu'à lui. Toujours est-il que jamais homme ne fut mieux renseigné et qu'il réussit à présenter sous un jour singulièrement nouveau des hommes et des événements qu'on avait toute raison de croire jugés et bien jugés. Il passionne les questions et les tranche, s'il ne les résout pas, tantôt avec un sarcarme, tantôt avec un cri de colère, ardent à la mêlée, ne se ménageant pas plus qu'il ne ménage les autres, — et s'arrangeant d'ailleurs pour ne rien perdre à la bataille.

Quand je considère ce séide fougueux, qui dépense toute sa force, toute son intelligence, toute sa vie à défendre des cadavres, il me semble voir, dans quelque temple écroulé, une de ces cariatides colosses, comme les Marseillaises du Puget ou les deux Slaves, géants taillés dans le chêne du nord, qui soulèvent le manteau de la cheminée de l'hôtel de ville à Dantzig. Les muscles tendus ou repliés se boursouflent avec des efforts michel-angesques, la face est crispée, les poings se contractent dans un suprême et éternel effort pour soutenir quoi —

— rien du tout.

Nadar.

NOUVELLES A LA MAIN.

Un ancien directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin, dont le nom est dans toutes les mémoires et qui est connu par ses bons mots, on a deviné Harel, eut, chacun le sait, constamment à lutter, pendant sa gestion, contre la mauvaise fortune qui semblait s'acharner après lui. Malgré son intelligence et les ressources *in extremis* qu'il trouvait à certains moments critiques, il ne pouvait empêcher que l'araignée ne filât tranquillement sa toile dans la caisse du théâtre. Plus il déployait d'imaginative, plus le succès semblait le fuir.

Comme l'un de ses amis s'étonnait de ne pas le voir réussir, lui, si bien doué sous le rapport de l'intelligence et de l'habileté administrative :

— Mon cher, répondit Harel, je joue une partie contre la fortune, et la coquine jusqu'à présent a toujours gagné; elle se plaît à renverser mes combinaisons les mieux machinées : c'est au point que si j'affichais aujourd'hui une botte de foin, ce soir, j'en suis sûr, il n'y aurait pas un âne dans la salle.

***

Émile Vanderburch rapportait un jour, dans un dîner, la réponse charmante faite par la petite fille de l'une de nos actrices les plus célèbres, et qui prouve qu'elle a hérité de l'esprit caustique de la mère.

Cette petite fille, dans un moment de beau dépit et vivement contrariée pour une fantaisie non satisfaite, se mit, selon l'usage, à pousser des cris de désespoir, mais avec une persistance inusitée.

Pourtant, au bout d'une demi-heure, les cris cessent tout à coup.

— Enfin, dit la mère, c'est donc fini.

— Non, répond l'enfant terrible, je me repose!

***

Un employé de la Bibliothèque impériale reçoit un jour,

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

DESSINS PAR NADAR ET RIOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



CRÉTINEAU-JOLY.

5911

(*Voir la biographie page 2.*)

dans le cours de son service, un bulletin contenant la demande d'un Voltaire, édition *ad libitum*.

Après une heure de recherches minutieuses, le candide employé de la Bibliothèque impériale renvoya le bulletin avec cette note mémorable : « *Nous n'avons pas cette édition!* »

C'est à faire encadrer avec des vignettes.

⁂

Un directeur de l'un de nos théâtres des boulevards causait un matin, dans son cabinet, avec Frédérick-Lemaître, lorsqu'il vit entrer un jeune homme mis avec la plus grande recherche, qui, le saluant de la meilleure grâce du monde, lui demanda s'il avait lu *le Bravo*, un drame en cinq actes qu'il avait eu l'honneur de lui apporter un mois auparavant.

D'un coup d'œil notre impresario jugea son homme. Il n'avait pas lu un traître mot de la pièce, mais il n'en

MENUS PROPOS, — par G. Randon.



16915

— Maman, fais donc finir Paul qui ne veut pas que je lui tire les cheveux.



16916

— Un monsieur qui a vu le grand serpent de mer, m'a affirmé qu'il était long comme deux fois les Champs-Élysées, et plus gros que la tour Saint-Jacques.
— Qu'est-ce que c'est que ça auprès de ce mollusque dont tout le monde parle! un monstre qui tient tout le fond de l'Océan jusque-z-en Amérique!! Le terrible *crabe atlantique!!!*

répondit pas moins affirmativement, et, après des fouilles assez longues, il put retrouver le manuscrit en cause, qu'il se mit à feuilleter machinalement.

— Monsieur, fit notre directeur en scandant ses paroles, il y a là du talent, beaucoup de talent. L'action se passe à Venise, la ville du mélodrame par excellence... les gondoles... le Rialto... Saint-Marc... les plombs, tout cela est fort bien; à part quelques changements et des coupures, je n'ai rien à dire, c'est chaud, c'est corsé, il y a beaucoup de sang répandu, des coups de poignard et des empoisonnements; avec des éléments pareils et votre titre: *le Bravo*, qui est de bon augure, j'entrevois cent représentations. Mais votre drame, pour obtenir un aussi grand succès, a besoin d'une chose essentielle: de décors superbes.

— En effet, dit naïvement le jeune homme, mais n'est-ce pas là votre affaire personnelle?

— Dans les circonstances ordinaires, oui; mais par malheur je me vois en ce moment dans l'impossibilité de m'imposer le moindre sacrifice. Si votre position de fortune vous permettait par hasard de me venir en aide pour monter votre ouvrage et que ce fût votre désir, je le mettrais immédiatement à l'étude, sinon il nous faudra attendre des temps meilleurs.

— Si les dépenses n'étaient pas trop élevées, je consentirais peut être...

— C'est votre intérêt; d'ailleurs en agissant ainsi vous ne faites qu'une simple avance de fonds dans laquelle vous rentrerez avec le gain de votre drame... Voyons... examinons... La place Saint-Marc, belle place, décor capital; vous n'aurez pas une place Saint-Marc un peu supportable à moins de cinq cents francs, et encore j'y mettrai du mien.

— Va pour cinq cents francs, dit le dandy.

— Maintenant, je remarque là le pont des Soupirs, oh! j'ai un pont de torrent qui fera merveille; mais voici un tableau important qu'on devra applaudir: le palais des Doges; il nous faut une toile éblouissante, signée par l'un de nos premiers décorateurs, et au plus juste prix, ce sera mille francs.

— Mille francs... vous pensez?

— Je m'y connais, croyez-en mon expérience; à présent si nous ajoutons six cents francs pour le Rialto, et quatre cents pour les frais imprévus, nous avons notre pièce montée.

— Trois mille francs! dit l'auteur en forme de conclusion.

— Au plus bas, monsieur, car vous pensez bien que j'aurai à faire, de mon côté, des déboursés bien plus importants que les vôtres; enfin je vous en ai prévenu tout d'abord, sans cet arrangement à l'amiable, il me sera impossible de jouer votre drame, ce que je regretterai, je l'avoue.

— Puisqu'il en est ainsi, monsieur le directeur, répondit notre bon jeune homme, j'accepte ces conditions, et, avec votre agrément, j'aurai l'honneur de vous revoir demain.

Là-dessus le candide auteur salua et sortit radieux, et Frédérick-Lemaître, qui n'avait pas dit un mot pendant toute la scène, se tournant alors vers son directeur:

— Mon ami, lui dit-il gravement, vous avez tort de le laisser partir, il a encore sa chaîne!

Pour copie conforme :
Hippolyte Maxance.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE ET MADAME DE MONTESPAN.

Mademoiselle Louise de La Vallière était une violette cachée sous l'herbe et sous l'amour; madame Athénaïs de Montespan était un orgueilleux camélia qui aimait à découvrir ses feuilles. M. Arsène Houssaye a embaumé et illustré tout un livre avec ce parfum et avec cette couleur. L'*Histoire de mademoiselle de La Vallière et de madame de Montespan* (1) devait être faite par un historien proprement dit, mais aussi par un poëte mélodieux et un peintre galant: M. Arsène Houssaye est cet historien, et ce ménestrel, et ce pastelliste. Là tout est science, ici tout est esprit, plus loin tout est grâce. Je ne vois rien à ajouter à cette consciencieuse étude; je ne vois rien à retoucher dans cet amoureux tableau. Chaque chapitre du livre est comme la stance ou la strophe d'un poëme. Les plus séduisantes aventures sont dans cette œuvre d'histoire et de séduction. Il y a de la politique à la manière large de Colbert, de l'esprit à la manière profonde de La Bruyère, de la satire dans le genre de Saint-Simon. Mignard y apparaît aussi de temps en temps. La vie de Louis XIV est retracée sous toutes ses faces mondaines; on respire les roses de Fontainebleau, on admire les illuminations de Versailles. Et plus loin, ce sont les amers cantiques au couvent de Port-Royal, relevés fougueusement par les larges coups d'aile de Bossuet...

Quand mademoiselle de La Vallière prononça ses vœux de sœur Louise de la Miséricorde, Louis XIV a pu se dire: « C'est ma jeunesse qu'on enterre! » Mais pendant ce temps le beau monarque chassait à courre. Quand madame de Montespan s'en fut pour faire place à madame de Maintenon, Louis XIV a pu se dire encore: « C'est ma royauté qu'on exile. » Mais il ne laissa tomber qu'un jeu de mots que son successeur Louis XV a ramassé par à peu près dans un autre jour de pluie et de mort: « Cette pauvre marquise a mauvais temps pour faire son voyage! »

Le jour où l'on enterre les maîtresses des rois est un jour de soleil pour les peuples. A ce compte, il y a eu beaucoup de soleils sous Louis XIV. Voici l'état récapitulatif des maîtresses du grand roi; M. Arsène Houssaye les a comptées et peintes minutieusement et philosophiquement:

« La Beauvais, première maîtresse de Louis XIV, mourut folle à Gentilly, dans la seigneurie où le roi l'avait cachée.

» Mademoiselle de La Mothe-Houdancourt, maîtresse du roi, fille d'honneur, fit pénitence à Sainte-Marie de Chaillot et à Saint-Cyr, donnant aux pauvres les vingt mille écus du roi.

» Olympe de Mancini, aimée du roi, passa la moitié de sa vie disgraciée, et fut surnommée l'empoisonneuse.

» Marie de Mancini, maîtresse du roi, mena la vie la plus désolée, et mourut oubliée dans un couvent de Madrid.

» Henriette d'Angleterre..... *Madame se meurt, madame est morte!*

» Mademoiselle de La Vallière, fille d'honneur, maîtresse du roi, mourut après une pénitence de trente-six années au couvent des Carmélites.

» Madame de Montespan, fille d'honneur, dame du palais, maîtresse du roi, mourut humiliée devant son mari, tuée par les jeûnes et les cilices, sans un embrassement de son

(1) Un très-bel in-8° sur papier cavalier vélin, avec portraits gravés par Flameng. — Édition d'Henri Plon.

fils légitime, qui ne vint à son lit de mort que pour déchirer son testament. Ses entrailles furent jetées aux chiens.

» Mademoiselle de Fontanges, fille d'honneur, maîtresse du roi, mourut à Port-Royal, à vingt ans, défigurée et repentante.

» La princesse de Monaco, maîtresse du roi, mourut jeune, frappée dans sa beauté par toutes les laideurs de l'orgie.

» Mademoiselle du Ludre, chanoinesse de Lorraine, maîtresse du roi, mourut, ensevelie longtemps avant sa mort, dans les ténèbres de son couvent.

» La princesse de Soubise, maîtresse du roi, fut deux années à pourrir, — c'est le mot de Saint-Simon, — dans l'hôtel de Guise, qu'elle avait acheté avec sa vertu.

» Mademoiselle de Château-Thiers, — vingt autres maîtresses du roi, — périrent toutes frappées en pleine jeunesse, dans la bataille orageuse des passions.

» Madame de Maintenon, gouvernante des enfants de France, épouse équivoque du roi, mourut à Saint-Cyr, ensevelie depuis quatre ans déjà dans le tombeau du silence et de l'oubli. Pierre le Grand, voyageant sur les ruines du règne, avait dédaigneusement tiré le rideau sur elle. »

M. Arsène Houssaye encadre toutes ces anecdotes dans une moralité finale. « — Marie-Thérèse, femme du roi, était morte de chagrin. Et le roi, le grand roi, ce soleil dont les rayons devaient toujours illuminer l'horizon du monde, où s'éteint sa postérité? Elle disparaît ici par le poison, là par l'échafaud, plus loin par l'exil. Il ne lui fut pas compté d'avoir fait trente ans pénitence avec la veuve de Scarron. »

Ainsi ce livre est rempli des portraits des maîtresses de Louis XIV, qui les comptait comme Salomon et les aimait comme Sardanapale. M. Arsène Houssaye a fait de mademoiselle de La Vallière une Sulamite préférée, et il peint madame de Montespan en reine de Saba. L'histoire de l'une est la légende éternelle de l'amour, l'autre est l'éternelle comédie de la favorite. Comédie, légende et histoire, on reconnaît que le nouveau livre de M. Arsène Houssaye est de la famille du *Roi Voltaire*, et qu'il fera asseoir l'auteur dans le *quarante et unième fauteuil de l'Académie!*

CHARLES COLIGNY.

LES GRANDS HOMMES EN LIQUEURS.

Tous les grands hommes, ou du moins toutes les célébrités du temps, sont-ils donc condamnés à léguer leur nom à une boisson ou à une liqueur quelconque?

Il est permis de le supposer, à voir ce qui se produit sous nos yeux. L'immortalité est devenue de nos jours une affaire de marchands de vins et de liquoristes. On peut la définir, dans le dictionnaire de 1860, une *liquéfaction*, et les puristes eux-mêmes consacreront ce sens par extension. Devenir immortel, c'est passer à l'état de liqueur ou de spiritueux plus ou moins parfumé. Au lieu de vous asseoir à l'Académie, vous entrez dans un bocal élégamment bouché, étiqueté à votre nom; vous y restez à l'état de dieu jusqu'à ce qu'il plaise au premier batracien venu de vous déguster et de vous boire, croyant boire et déguster une portion de votre âme et de votre génie.

C'est ce pauvre Béranger qui a ouvert le premier la marche... Empressons-nous de constater qu'il n'eût pas souscrit, vivant, à ce supplice qu'on ne lui a infligé qu'après sa mort. Après la *Liqueur de Béranger*, nous avons eu la *Crème de Lisette*, les *Pleurs de madame Grégoire*, les *Souvenirs de Margot*, etc., etc. Quelle crème! quels pleurs! et quels souvenirs!... toutes sortes de philtres apocryphes qui sentaient d'une lieue la pharmacopée.

Puis est venu le *Punch-Grassot*, qui a couvert d'affiches flamboyantes tous les murs de Paris. L'art comique, que les anciens regardaient comme une force vitale (*vis comica*), car le rire est bon pour les nerfs, se rabaissait au niveau de la spéculation, il devenait une ripopée en bouteille ou en flacon... Je me trompe, il n'exista jamais de rapport entre la grimace, le grotesque ou l'histrionisme et le grand art de la comédie.

Voilà pourquoi il ne faut pas trop en vouloir à Grassot d'avoir demandé au mercantilisme les ressources qu'il n'a pas su trouver dans l'art du théâtre. Chacun de nous fait ce qu'il peut et pousse tant bien que mal son pauvre petit caillou. Ne nous hâtons pas d'en conclure qu'après avoir traversé les temps héroïques, les siècles d'or, d'argent et de fer, nous en sommes arrivés à *l'époque des pousse-cailloux*.

Même absolution à Lassagne, qui, dans le but de passer à la postérité ou de voler à la fortune, a infusé son nom dans une décoction d'herbes, vulgairement appelée *Vermuth*. Le *Vermuth-Lassagne* a détrôné le *Vermuth..... di Torino*, qui avait l'avantage de délier la prononciation en permettant de faire sonner les *r*, quand on le demandait au garçon de café.

Il est si difficile, — comme disait Molière, — de savoir faire rire les honnêtes gens!. .

Or, les honnêtes gens doivent-ils rire ou pleurer de voir le poëte des *Harmonies* baptiser de son nom un élixir destiné à faire partie de la stupide consommation dite *Prunes et liqueurs?*... J'ai vu, ce qu'on appelle vu, de mes propres yeux vu, un bocal portant ce nom jusque-là sacré et étiqueté d'une lettre, où l'amant d'Elvire félicitait un industriel d'avoir su combiner en liqueur des *aromes qui chatouillaient délicieusement son estomac*...

L'estomac du grand poëte!... Ah! j'aime mieux croire qu'on a abusé de son nom autant que de son estomac, et j'éprouve le besoin de relire la *Chute d'un ange*.

Poete, crois-moi, pends ta lyre
Aux saules pleureurs du Jourdain,
Et comme le chantre d'Elvire,
Magnétise monsieur Jourdain...

Pauvre de Musset, pour ta gloire
Tes chants auront assez d'écho;
Tu n'as quêté l'or ni la gloire
Des électeurs de Jéricho.

Ce procédé de liquéfaction rendra on ne peut plus commode la besogne des Saumaises futurs. Les travaux de critique et de biographie pourront se réduire, pour le vingtième siècle, à un catalogue qui infligera à chaque écrivain un nom de liqueur en rapport avec le genre de son talent. Voici un modèle de ce nouveau *Dictionnaire*... je me trompe,... de ce nouveau *Porte-liqueurs biographique* :

Absinthe	BAUDELAIRE.
Alicante	MÉRY.
Anisette (de Bordeaux). . .	MONSELET.
Bitter (amer et apéritif). .	LOUIS VEUILLOT.
Blanquette (de Limoux) . .	LÉON GOZLAN.
Brou-de-noix.	COCHINAT.
Cassis	HENRI MURGER.
Cent-sept ans	DE SACY.
Chartreuse	GEORGE SAND.
Cognac.	BARBEY D'AURÉVILLY.
Champagne.	ALEXANDRE DUMAS.
Curaçao	OCTAVE FEUILLET.
Coco.	CHAMPFLEURY.
Dantzick (style à paillettes).	TH. GAUTIER.
Élixir de Garus.	X. SAINTINE.
Fleur d'oranger.	JULES SANDEAU.
Huile de vanille.	HIPPOLYTE LUCAS.
Kirchwasser	ALEXANDRE WEIL.
Limonade	PONSARD.
Madère.	ÉMILE DE GIRARDIN.
Malaga.	ARSÈNE HOUSSAYE.
Menthe anglaise.	PHILARÈTE CHASLES.
Noyau	HENRI MARTIN.
Orgeat	ÉMILE AUGIER.
Parfait amour	MICHELET.
Rhum	PROUDHON.
Trois-six.	GRANIER DE CASSAGNAC.
Vespetro	bibliophile JACOB.

Sans compter les nouvelles liqueurs qu'on invente tous les jours, et qui deviendront plus nombreuses que les gens de lettres.

Lorsque ces temps seront arrivés, le Panthéon sera représenté par un gigantesque bocal, et le peuple le plus spirituel du monde se composera d'une collection de cruches.

ANTONIO WATRIPON.

CARTES AMUSANTES.

On lit dans les *Modes parisiennes* :

« Les cent dessins de MM. Maurisset et Grévin ne peuvent être employés en cartes de visite que dans l'intimité, mais il est un usage pour lequel elles sont une nouveauté acceptée par la mode : on en fait des cartes pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis.

» Comme les cent dessins sont tous variés, on trouve toujours des sujets qui présentent quelque rapport avec les goûts, les habitudes, la position de l'ami ou du parent dont la carte portera le nom : — Cet ami va-t-il au bal masqué? les cartes amusantes présentent des scènes de bal; — est-il chasseur? vous trouvez des scènes de chasse, des lièvres qui semblent épeler son nom; — aime-t-il le spectacle? des scènes de théâtre; — aime-t-il les chevaux? le Cirque et des scènes de courses; — fait-il de la peinture? des commissionnaires portent un immense tableau au Salon. En un mot, on trouve de tout dans cette piquante collection : des scènes d'enfants, des scènes champêtres, des attributs de musique originalement groupés, des caricatures, des dessins de toilette, des scènes nautiques, des paysages, des rêves, des fantaisies, des folies, de tout.

» L'emploi que nous indiquons est très à la mode depuis huit jours, et tout nous porte à croire que cette mode durera et s'étendra, parce qu'elle a sa raison d'être et parce qu'elle est vraiment gaie et amusante. »

THÉATRES.

Deux célébrités, — dans des genres bien différents, viennent d'exposer au public parisien les systèmes qui leur ont valu une réputation.

La première de ces étoiles exotiques, c'est M. Richard Wagner, un compositeur qui fait éclater les notes comme les marrons d'un feu d'artifice.

La seconde étoile, c'est M. Rarey, un dompteur à tous crins. Pour lui le cheval le plus fougueux n'est plus qu'un joujou d'enfant obéissant à tous ses caprices. Il ferait entrer un cheval dans sa poche... si sa poche était assez grande pour servir d'écurie.

C'est au Cirque Napoléon qu'a paru M. Rarey; c'est aux Italiens que M. Wagner a fait manœuvrer les fragments de ses partitions d'opéra. Après avoir aligné les *blanches* et les *noires*, soutenues par les *croches*, il les a fait combattre énergiquement pendant quelques heures, ayant pour colonels la clef d'*ut*, la clef de *sol* et la clef de *fa*. Que de dièses, que de bémols, que de bécarres elles se sont jetés à la face! Les blessées exhalaient des *soupirs* et réclamaient alors les *pauses*, ces infirmières de la gamme.

Enfin, à bout de trilles, d'arpéges et de cadences, le combat a fini faute de combattants. Le maréchal Richard Wagner, le bâton du commandement en main, a donné le signal du repos. L'orchestre s'est tu, l'ouragan de bravos a commencé.

Nous nous sommes demandé si Rossini, Meyerbeer ou Auber, placés dans la même situation, recevraient le même accueil enthousiaste, et franchement nous n'avons pas osé résoudre le problème d'une façon affirmative.

Nous n'entendons pas contester le talent de M. Richard Wagner, et nous pensons que ses nombreux admirateurs savent à quoi s'en tenir, eux, dont les salves de bravos n'étaient pas doubles, n'étaient pas triples, elles étaient quintuples.

Son orchestre a de la puissance, il sait dompter les instruments comme M. Rarey dompte les chevaux, et il les fait aussi galoper gaillardement côte à côte; mais le maëstro nous semble moins doué sous le rapport de la mélodie. O la Mélodie! nous la préférons à la Science, si grande qu'elle soit.

La musique instrumentale est un art incomplet. C'est la parole humaine qui en détermine le sens. Quand les paroles manquent, il faut que le compositeur soit animé d'un véritable génie pour pouvoir se faire comprendre dans cette langue universelle. Hélas! la mélodie de M. Richard Wagner ne parle qu'allemand.

Il n'est pas donné à tout le monde de faire des ouvertures comme celles de *Semiramide*, d'*Othello*, de *Guillaume Tell*, du *Freyschütz* ou du *Pardon de Ploërmel*. Il ne suffit pas d'être compositeur allemand pour égaler la gloire de Beethoven

MM. Rarey et Richard Wagner sont deux très-habiles dompteurs; mais, pour nous remettre, qu'on nous reconduise aux exercices équestres de Franconi et aux partitions suaves de Rossini.

ALBERT MONNIER.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



5 FRANCS PAR AN. LA TOILETTE DE PARIS 5 FRANCS PAR AN.

paraît le 1er et le 15 de chaque mois, avec un dessin de modes gravé et colorié.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.

Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. Les patrons imprimés se vendent 15 centimes chacun.

Par abonnement, le prix, compris les patrons imprimés, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er JANVIER et du 1er JUILLET.

Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, RUE BERGÈRE, A PARIS.







CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN.

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite, on les emploie aussi pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis. Le nom s'inscrit dans l'espace resté blanc — et la carte se place sur la serviette.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FR.; PAR LA POSTE, 6 FR.

Chez MM. GIROUX, SUSSE, et au bureau, rue Bergère, 20.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.











Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 216. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 18 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, **fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES CARTES DE VISITE EN PHOTOGRAPHIE, — par MARCELIN.

TOUS DANS LA CAVE!



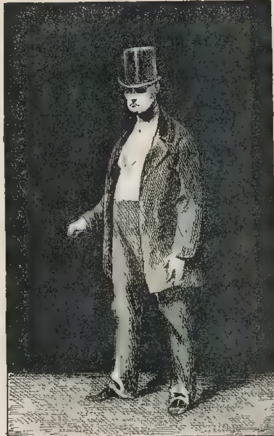
16917

Gandinettino Gandinettini.



16918

Digne du diadème — en cheveux.



16919

Ne gardez pas votre chapeau sur la tête en photographie : on ne manquerait pas de dire que vous êtes chauve.



16920

Voilà pourtant comme j'étais à Trouville!



16921

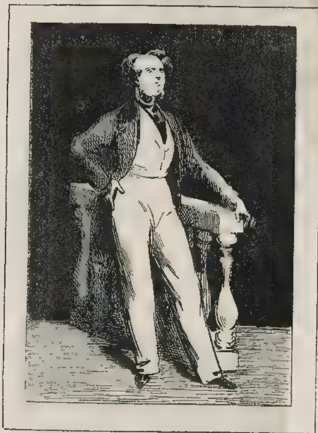
A quoi bon la toilette entre amis?



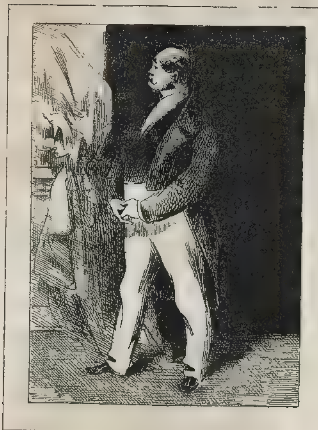
16922

Avec tous les insignes de son rang!

LES CARTES DE VISITE EN PHOTOGRAPHIE, — par Marcelin (suite).



16923
Un jeune homme se promenant sa balustrade à la main.



16924
Un monsieur grave avec un rideau qui lui tombe du ciel.



16925
Une dame qui veut bien donner son portrait, mais qui ne veut pas se compromettre.

PRIME EXTRAORDINAIRE.

Nous appelons l'attention de nos abonnés sur la prime que nous annonçons à la 8e page du présent numéro.

Notre ami monsieur Alophe, reconnaissant avec munificence le petit service que nous avons eu un si grand plaisir à lui rendre en faisant connaître ses charmants tableaux photographiques, nous donnera, jusqu'à la fin d'avril, au prix que les épreuves lui coûtent, sa belle collection de photographies; cela nous permet d'offrir aux acheteurs du *Musée de costumes* une combinaison qui, pour 170 francs, leur livre une valeur réelle de 309 francs. C'est un avantage que nous ne pouvions faire hier et que nous ne pourrons plus faire passé le 30 avril. — Nous engageons donc les amateurs à profiter d'une occasion qui ne se renouvellera pas.

PETIT VOYAGE

A TRAVERS L'ANCIENNE PRESSE.

Le *petit journal* tardif. — Alexandre Dumas père. — Une panacée. — La scène des *Saltimbanques*. — Comment on s'échappe du petit journal. — Henri de la Touche. — Pas de latin. — Le père le Poitevin Saint-Alme et les lettres. — Épître d'une danseuse. — Un mot de Félix Pyat. — Une paire de pistolets. — L'arme blanche. — Trois articles. — Trois mille articles. — On débute sans cesse. — La bête à bon Dieu. — Un journaliste éclaboussé. — L'homme qui fait la réputation des autres. — Un mot de Stendhal.

Sur cinquante écrivains qui ont aujourd'hui quelque réputation, quarante-huit pour le moins ont traversé le *petit journal*.

*
* *

Un moraliste du siècle de Louis XIV a dit : « L'amour » ressemble à certaines maladies : plus on l'a tard, plus » on en souffre. » J'étendrais volontiers l'analogie au *petit journal*, tant pis pour celui qui se met à en faire passé trente ans, il ne s'en affranchira plus. Alexandre Dumas père s'était moqué toute sa vie de cette fièvre de l'esprit qui se perd chaque jour en soubresauts fugitifs. S'il venait à parler des feuilles légères, ce n'était jamais qu'avec l'expression du plus profond dédain. Un jour, en 1854, au retour de son exil volontaire à Bruxelles, l'auteur d'*Antony* se met à fonder le *Mousquetaire*, journal qu'on improvise chaque matin en deux heures, et dont tout numéro ne dure pas plus d'une soirée; — et Alexandre Dumas de répéter pendant trois ans sur tous les tons :

— Ce que j'aurai fait de mieux, — ç'aura été ce *petit journal*.

*
* *

Que deviendrait Paris sans la ressource du *petit journal?* — Une planète inhabitable. — Paris a été dévasté par les Normands, — ensanglanté par les Anglais du moyen âge, — envahi deux fois par les Cosaques, — et deux fois aussi par le choléra-morbus asiatique; — Paris a cependant un éternel ennemi, plus redoutable que ceux que je viens d'énumérer. J'ai nommé l'ennui. — On ne connaît encore que le *petit journal* qui tue le monstre comme l'ichneumon tue le crocodile.

Il est presque puéril d'avoir à le dire, — une vive critique, — dix lignes, — un mot, — un trait, — une citation, — un quatrain, — une caricature, — un croquis à la plume, — Paris se passera moins encore de ces denrées-là que des volailles du Mans ou des truffes du Périgord.

Broussais avouait que le *petit journal* valait un bon médecin.

On ne compterait pas ce que le *petit journal* prévient d'attaques de *spleen*, de gastrites, d'inappétences, de fausses digestions, de querelles de ménage, de suicides, de morts subites!

Sans le *petit journal*, combien de salons qui seraient muets comme des hypogées de la haute Égypte;

Combien de dialogues brusquement interrompus par l'épuisement des matières;

Combien de comédies qui ne seraient pas assaisonnées de sel attique;

Combien de correspondances qui s'arrêteraient avant la fin de la première page!

*
* *

Dans tels et tels hôtels, que je pourrais nommer, on reçoit quatre grands journaux dont on ne fait jamais *sauter* la bande; — dans les mêmes maisons, on s'abonne à un *petit journal* qu'on lit avec avidité d'un bout à l'autre, — pour le relire quelquefois.

*
* *

Tout le monde vit du *petit journal*, — ce qui fournit à tout le monde l'occasion de se montrer ingrat vis-à-vis de lui.

*
* *

Cette injustice n'est pas le seul mauvais côté du *petit journal*.

Il y a, bien entendu, un cruel revers à la médaille.

Balzac disait à un de nos amis :

— Ne vous acoquinez pas dans le *petit journal*, si vous ne voulez pas vous perdre. J'en ai fait. J'ai commencé par là. J'ai débuté dans la *Silhouette de* 1829; j'ai continué dans la *Caricature de* 1830. Vous me répondrez que j'en suis revenu; oui, mais, par miracle, comme les condamnés à mort de Java qui reviennent de tremper leurs flèches dans le suc de l'upas, dont l'arome fait mourir.

*
* *

Il faut être bâti à chaux et à sable pour oser faire du *petit journal* pendant plus de trois ans.

Cent et une fois, pour le moins, j'ai vu se répéter, dans des bureaux de journaux, la scène fameuse des *saltimbanques* entre Bilboquet et Sosthènes.

— Tu joues du violon?

— Un peu.

— Un peu, ce n'est guère. Es-tu seulement de la force de Paganini?

Le rédacteur en chef. — Tu fais du petit journal?

L'aspirant. — Un peu.

Le rédacteur en chef. — Un peu, ce n'est pas assez. Tu en feras en enragé, ou tu décamperas dans huit jours.

Sous huit jours, — quelquefois au bout d'un semestre, — le débutant s'échappait par la tangente du roman-feuilleton ou par la parabole du vaudeville. Très-souvent il s'est réfugié dans le commerce ou dans le notariat, et il a bien fait; — très-souvent aussi, il est mort en chemin, et il a mieux fait encore.

Il n'avait pas ce qu'il fallait pour le métier.

*
* *

Henri de la Touche a été, comme on le sait, rédacteur en chef du *Figaro* de 1830 à 1832. Tous ses collaborateurs d'alors portent aujourd'hui de beaux noms. Je ne veux citer que trois de ceux-là : Jules Sandeau, Léon Gozlan et Alphonse Karr, tous les trois ayant fait de bonnes études classiques, cédaient à la manie de mettre de temps en temps un peu de latin dans leurs articles.

— Surtout pas de latin! s'écriait sans cesse Henri de la Touche. Votre erreur, messieurs, est de supposer que la France est un bachelier ès lettres.

*
* *

Un autre doyen du *petit journal*, le père le Poitevin Saint-Alme, connu pour avoir fondé le *Satan*, se montrait très-friand de ce qui pouvait amener un commerce épistolaire entre le public et le journal. Toutes les fois qu'il recevait une réclamation, même fort *acerbe*, il se frottait les mains en signe de contentement.

— Un monsieur qui se fâche? Tant mieux! Le journal l'a piqué; donc, le journal vit.

Et il ajoutait, en remontant à ses souvenirs.

LES CARTES DE VISITE EN PHOTOGRAPHIE, — par MARCELIN (suite).



16926

Par exemple, ceci n'est plus une carte de visite, c'est une carte d'échantillon.



16927

DE LA MÊME AUX MÊMES.

— Un grand succès pour moi, ç'a été le jour où, après un article de dix lignes, j'ai reçu, d'une danseuse célèbre, une lettre qui commençait comme il suit (je l'ai fait encadrer) : « *Équecécrable folliculaire!* »

***

Pour comprendre le maniement de l'arme blanche au *petit journal*, il faut cinq minutes ou trois ans.

***

Dans le *petit journal*, trois articles qui réussissent valent autant que trois mille articles passables; — et trois mille articles passables ne rapportent pas plus, même en argent, que trois articles qui réussissent.

***

Une autre observation à faire.

Les trois articles qui réussissent sont un merle blanc à trouver.

Parmi les trente écrivains de *petit journal* que j'ai pu coudoyer depuis vingt ans, cinq, au plus, ont fait un article qui a réussi; — trois ou deux sont arrivés à la paire; — pas un n'en a eu trois.

Tous, il est vrai, ou presque tous ont eu, à foison, — de l'esprit, — de la verve, — de la couleur, — du trait, — du *brio*, — du mordant, — de l'imprévu, — de l'audace, — du bon sens, — de la gaieté, — du bonheur, — de la précision, — et toutes les autres qualités du genre. Mais il faut réunir tout cela pour faire un petit article qui ne soit que passable.

Faire trois mille articles passables, à quoi cela mène-t-il donc? — A débuter toujours et à recommencer sans cesse.

***

Un écrivain de *petit journal* est fatalement le plus désintéressé des citoyens de la république des lettres. Comme il est pauvre ou mal renté, on l'accable de *réclames*, on le bombarde de recommandations. C'est à qui lui prendra son temps, son encre, son talent, son influence et l'argent qu'il pourrait gagner, parfois même celui qu'il gagne. — Une actrice par-ci à *décrasser* aux yeux du public, — un peintre à *faire connaître;* — cette romance, ce livre, ce traité de philosophie, — cet oiseau qui vient de l'intérieur de l'Afrique, — ce concert au *bénéfice des Polonais*, — et patati et patata, — tout Paris à mettre en relief. — Quant à lui, il y use sa vie inglorieusement et infructueusement. Après quinze ans de cette abnégation, nuancée d'héroïsme et de sottise, il voit qu'il a fait un très-beau métier de dupe.

C'est le cri de douleur de C***.

— Il y a dix ans, une Suzon arrivait de son village dans mon cabinet de rédacteur en chef, pleurant misère et montrant la beauté du diable qu'elle voulait placer. Je l'ai préconisée, par pitié on l'a engagée au théâtre de ***; elle joue; elle est couverte de soie; elle est adulée! Je viens de la rencontrer dans la rue, en carrosse; son cocher m'a jeté de la boue à la figure. C'est la première fois que je suis éclaboussé. — Je ne l'ai pas volé!

***

Et cet autre, si vrai :

— Un nom! Eh! sans doute, je n'ai pas de nom! Voilà quinze ans que je dessèche cent bouteilles d'encre à faire la réputation des autres. Mais, gare! puisqu'on m'en fait un reproche, tous les autres feront, à dater de demain, ma réputation en six mois.

Et, en effet, il a trouvé moyen d'agiter tous les contemporains comme des clochettes, sous mille prétextes, et il a aujourd'hui un nom, — comme les autres.

***

L'homme du *petit journal* ne deviendra réellement une puissance que lorsqu'il dira aux importuns le vieux mot d'Aristote, qu'on lui a dit cent fois à lui-même :

— Mes amis, il n'y a pas d'amis.

***

Je reviens à un de mes dires.

A Paris, la première buse venue du théâtre, de la diplomatie, du palais, du commerce, de la médecine ou de l'armée, trouve moyen de faire payer sa journée à raison d'un louis par minute, au bas mot. L'homme du *petit journal* qui fabrique des demi-dieux, des millionnaires et des heureux, est trop détaché des intérêts mesquins du jour pour oser réclamer même le *prix de ses débours* (style de boutique). On use et l'on abuse de lui à tout propos, à l'aide d'un stratagème qui commence à ne plus réussir : — une invitation à déjeuner. — De ce qu'on a pris une fois un homme d'esprit dans cette souricière de l'invitation à déjeuner, on se croit en droit de tout exiger de lui, — des articles, — des *réclames*, — des lettres de recommandation, — des billets de spectacle, — des courses en cabriolet, etc., etc., etc. — Aussitôt qu'il s'agit du *grand journal*, la chose change du tout au tout; là, on n'obtient rien qu'en offrant ce qu'un roi de Perse envoyait à Hippocrate, par brassées.

Nota. — Ces présents d'Artaxerxès ne sont pas toujours de l'or, des billets de banque ni des actions industrielles, quoiqu'on ne dédaigne rien de tout cela; — c'est tantôt un panier de vins fins; — c'est tantôt un bronze de prix; — le vieux saxe, non plus, n'est pas dédaigné. — Je ne parle pas des cordons, des croix ni des sinécures; — ce serait presque de la politique.

Ces contributions noires n'empêchent pas que la grande presse, faisant là-dessus *chorus* avec les sots, ne répande cet impudent mensonge : — que le *petit journal* tend sans cesse la main.

***

Un mot neuf n'est jamais livré au théâtre qu'après que de hardis écrivains l'ont essayé vingt fois dans le *petit journal*.

***

Nul n'a de plus illustres ancêtres que le *petit journal*.

Il trouve dans son Armorial les noms des poëtes de l'Anthologie, d'Aristophane, de Lucien, de Martial, de Rabelais, de Cervantes, de Cyrano de Bergerac, de Voltaire, d'Addison, de Diderot, de Rivarol, de Chamfort, de Paul-Louis Courier, de quelques contemporains célèbres, du peuple de Rome, rédacteur perpétuel de la statue de Pasquin.

***

Armand Marrast et M. Louis Veuillot ont changé le grand journal en *petit journal*.

***

Tous les historiens de la Révolution française, depuis M. Thiers jusqu'à M. Louis Blanc, ont, pour faire leurs livres sérieux, largement moissonné dans le champ du *petit journal*.

***

Dans les *Mémoires d'un touriste*, Stendhal raconte que, se trouvant au centre de la France, perdu dans les terres, il soupirait ardemment après deux choses qui se ressemblent :

— Un verre de vrai vin de Champagne et un petit journal de Paris.

PHILIBERT AUDEBRAND.

LA COMÉDIE CHEZ LES LAMPISTES.

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES AVEC PLUSIEURS CARCELS A LA CLEF.

On sait quel prestige a le théâtre aux yeux d'un grand nombre de personnes. On sait que ce prestige des bravos de la foule fait tous les ans des victimes, et pour un bon acteur produit cent avortons dramatiques, dont les uns finissent en commençant — par une chute, et dont les autres, livrés aux sifflets et aux pommes cuites, se traînent dans l'ombre de ces rôles désastreux qu'on a pittoresquement appelés des *pannes!*

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est l'influence qu'exerce même ce prestige sur l'esprit du bourgeois naïf et candide.

Je connais un honnête lampiste, — celui précisément qui me fournit le sujet de cet article, — qui nourrit pour le théâtre une admiration insensée. Son plus vif regret est de n'avoir pas embrassé la carrière dramatique. — Il sent qu'il eût fait un grand acteur, — qu'il a quelque chose là! — et qu'il est doué à la façon de Talma, Lekain ou Frédérick-Lemaître. Mais voyez l'injustice du sort : il est lampiste! — Quelle dérision! — Être lampiste, lorsqu'on sent bouillonner en soi le feu du génie!

Comme il se lamentait ainsi quotidiennement, il eut un certain jour une inspiration lumineuse : — « Je n'ai pu briller sur la scène ni brûler les planches, se dit-il, eh bien, je veux que mes fils les brûlent à ma place et deviennent célèbres! » Et de même que l'on voue des enfants au blanc, de même Prosper Bigorneau (c'est le nom par à peu près de mon lampiste) voua les siens à l'art dramatique.

Il voulait que dans sa famille il y eût au moins un Talma; par malheur il ne lui vint que des filles, ce qui n'était pas tout à fait son compte; mais il n'en persista pas moins dans ses intentions. De ces deux filles, l'une Lodoïska,

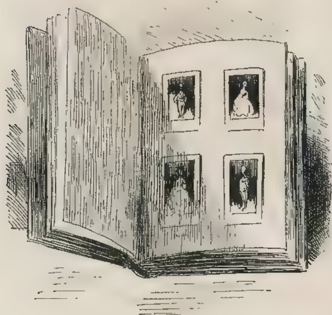
LES CARTES DE VISITE EN PHOTOGRAPHIE, — par MARCELIN (suite).



16928

C'EST LE FOND QUI MANQUE LE MOINS.

— N'y aurait-il pas moyen, monsieur, d'éviter le fond de cave pour mon portrait?
— Parfaitement, on mettra madame dans un nuage.



16929

LE MUSÉE DE LA FAMILLE.

Les cartes avaient déjà supprimé les visites officielles; les portraits vont remplacer avantageusement les relations de famille : quand, par exemple, il y aura longtemps qu'on n'aura vu son oncle, on ouvrira ce livre, on regardera en haut de la page 28, et tout sera dit.



16930

LE JEU DE CARTES DE VISITE.

— Ma belle-mère!
— La mienne!
— Bataille!...

serait mademoiselle Mars, l'autre, Abigaïl, serait la Malibran.

En guise de biberon Darbo; il leur donna à sucer des décoctions continuelles d'alexandrins et de morceaux d'opéra, propres à diriger leur goût et leurs aptitudes vers le but qu'il se proposait d'atteindre. Tout, au reste, y était ramené, vers ce but si amoureusement caressé par lui : les joujoux, — les conversations, — les lectures et les études.

Et les lampes? — on les négligeait un peu, mais en revanche on cultivait avec entraînement l'art dramatique, sous la direction de professeurs de toute sorte. Ces professeurs se rencontraient quelquefois chez Bigorneau, et, semblables aux augures dont parle Cicéron, ils ne pouvaient se regarder sans rire.

A dix-huit ans, et après beaucoup d'intrigues, Abigaïl obtint un début au théâtre des Batignolles. La pièce choisie était *Nina, ou la Folle par amour.* Dire que mademoiselle Bigorneau ne fit preuve d'aucune des qualités qui font présager un talent naissant, est inutile; — on l'a deviné. Le lampiste fut digne, en cette soirée mémorable; il ne cassa qu'une banquette. Mais chez madame Bigorneau ce fut du délire, de la folie; elle se roulait dans les convulsions d'un enthousiasme effréné; elle criait, pleurait, trépignait... « Ma fille! c'est ma fille!... » beuglait-elle d'une voix sanglotante.

« Voyez-vous, disait-elle après la représentation, Rachel à côté de ma fille n'est qu'une *gamine!* (Historique).

« — Non, répondit le lampiste du haut de sa cravate blanche; mais notre Abigaïl a plus de feu et de passion que sa rivale.

Melpomène lui a confié son secret. »

On rentra chargé des bouquets qu'on avait achetés le matin, et on se promit de tenir la dragée haute aux directeurs, qui n'allaient pas manquer de faire queue à la porte du fortuné lampiste, heureux père du phénix dramatique qui venait de se révéler au monde.

On attendit, les pieds chauds, en caressant les plus beaux rêves, et enfin, au bout de six mois, Abigaïl se vit contrainte à faire les délices du théâtre de.... Montmartre. Cinquante francs par mois, — costumes non compris.

Des cabales avaient empêché la fille du lampiste d'entrer à la Comédie française.

La famille Bigorneau, — à l'heure présente, — en est là plus convaincue que jamais du mérite de ses enfants, et certaine de leur avenir. On continue à faire de l'art au coin du feu, et le lampiste a eu l'ingénieuse idée de transformer sa boutique en théâtre. Tous les soirs, à partir de cinq heures, M. Bigorneau dépouille sa personnalité de lampiste pour prendre celle d'*impresario, in partibus.*

L'atelier devient la régie, — les chambres des jeunes filles : les loges, — un corridor intérieur : les coulisses; — il y a un règlement, — des amendes; et M. Bigorneau, le directeur, montre une sévérité devant laquelle rien ne fléchit.

De temps à autre, au logis, on donne une représentation à laquelle sont invités les amis et connaissances, et dans laquelle le digne lampiste, pour satisfaire son goût invétéré, remplit un rôle dans la pièce que l'on joue.

J'ai assisté à l'une de ces représentations à huis clos, et je ne regrette pas ma soirée. Il y avait là, assis sur des banquettes, une cinquantaine de bourgeois magnifiques de ton qui auraient fort réjoui Daumier. — C'était le public intelligent. L'orchestre était avantageusement remplacé par un piano et un petit jeune homme imberbe qui, à chaque seconde, rejetait automatiquement en arrière les flots d'une chevelure à la Clodion. — Cette pose capillaire attirait sur lui tous les regards.

Enfin la rampe s'éclaire, — six lampes! c'est bien le moins, — le petit jeune homme chevelu attaque impétueusement un air d'ouverture; on l'applaudit à la fin; il se dresse sur ses pointes, salue les cinquante bourgeois et le rideau se tire. — *Lisez :* la toile se lève.

On joue une pièce de Scribe : *Être aimé ou mourir.* Bigorneau s'est chargé du rôle de Bonnivet le notaire, et il arrive superbe d'aplomb et plein d'une suffisance que ne justifient pas un débit nasillard, une tenue étriquée et des gestes de marionnette. Abigaïl et Lodoïska, comme preuve de leur supériorité sur les acteurs de contrebande qui les entourent, se livrent aux élans exagérés d'une diction emphatique et prétentieuse qui plonge les cin-

(*Voir la suite page 6.*)

LES CARTES DE VISITE EN PHOTOGRAPHIE, — par MARCELIN (suite).



LES PORTRAITS DE FAMILLE.

AUTREFOIS

Peints par Holbein, Van Dyck, Rigault, Reynolds ou Lawrence, ils coûtaient quelques centaines de mille francs; mais quelle collection de chefs-d'œuvre!

AUJOURD'HUI

Cinquante francs le cent, chez le photographe du coin; mais quelle collection de chenilles!

EN CARNAVAL, — par DAMOURETTE et MARIN.



Le seigneur de *Castrolle* escorté de son garde.



— Eh! la payse! veux-tu casser une croûte avec un pays?
— J' veux ben... si t'es un pays de Cocagne.

quante bourgeois dans une stupéfaction profonde. Tout marche assez bien jusqu'à la troisième scène, mais à ce moment fatal paraît Fernand de Varennes. Ce personnage était représenté par un jeune homme à figure intelligente, qui tout à coup, apercevant sans doute le côté burlesque de cette représentation pot-au-feu, et le ridicule de cette famille de lampistes jouant une comédie de Scribe, partit, à son entrée en scène, d'un bruyant éclat de rire qui glaça d'effroi Bigorneau père et filles. Les cinquante bourgeois se désopilèrent de confiance, croyant que c'était un jeu scénique, et l'acteur hilare le remarquant, fut repris de plus belle d'un rire continu qui, malgré tous ses efforts, ne le quitta pas d'une minute. Le désespoir se lisait sur les figures décomposées des Bigorneau, mais, bon gré, mal gré, il fallut continuer la pièce dans ces désastreuses conditions. Toutes les fois que Fernand paraissait, son hilarité persistante et communicative courait comme un fluide électrique dans les rangs des cinquante bourgeois qui se mettaient aussitôt à l'unisson, si bien que la malheureuse pièce de Scribe s'acheva au milieu d'un immense éclat de rire. — Jamais cinquante bourgeois ne s'étaient autant foulé la rate.

« Les avons-nous amusés, les gaillards! disait le soir Bigorneau à son épouse.

— Un peu trop, je le crains, lui répondit sa digne moitié; ils n'ont pas fait la moindre attention au talent de mes filles.

— Madame Bigorneau, l'avenir leur appartient! »

HIPPOLYTE MAXANCE.

THÉATRES.

Il fut un temps où l'annonce d'une nouvelle pièce d'Alex. Dumas père eût secoué Paris de sa torpeur. Aujourd'hui, les noms de d'Ennery ou de Victor Séjour ont plus d'influence au boulevard, celui de Dumas fils a plus de valeur au Gymnase, et le *Roman d'Elvire*, signé Dumas père et de Leuven, n'a qu'une portée modérée, qu'une attraction douce, sur l'affiche de l'Opéra-Comique.

Autre temps, autres auteurs.

Ceci ne veut pas dire que M. Alex. Dumas père soit moins fort que ses successeurs, cela signifie tout bonnement qu'il a des successeurs.

Le *Roman d'Elvire* est une œuvre suffisamment intéressante. Le sujet en avait été, jadis, traité par M. Dumas dans une pièce faite pour Déjazet aux Variétés, et qui n'eut pas grand succès : *Un conte de fée.* Gumaro épouse, par force, une femme de soixante ans, et après le mariage, il se trouve l'heureux mari d'une femme charmante comptant à peine dix-neuf printemps. Tel est le résumé de l'ouvrage.

Quant à la musique, elle est en tous points digne de M. Ambroise Thomas, membre de l'Institut.

Le public parisien, assez froid à l'endroit du nom de M. Dumas, court s'entasser dans la salle de la Gaîté, pour y acclamer les clowns de la compagnie anglo-américaine, surnommée des *Montagnes Rocheuses.*

J'ai vu leurs tours d'agilité et de force, et je me demande si je ne suis pas le jouet d'un rêve, d'une hallucination, tant ce que j'ai applaudi des deux mains me semble invraisemblable de la part d'hommes de chair et d'os, comme le commun des mortels.

L'un jongle avec des boulets de canon *authentiques* et les reçoit en plein sur le dos, comme s'il s'agissait de vulgaires billes d'écoliers.

L'autre voltige sur la corde comme si ses membres étaient en caoutchouc. Ses os ne comptent pas, et il renverse victorieusement toutes les lois de la pesanteur.

Je ne saurais raconter tous les sauts de carpe, toutes les cabrioles de chèvres en gaieté, toutes les effrayantes souplesses de ces équilibristes. Ils grimpent sur une aile de moulin, pirouettent dans les airs, s'entrelacent comme des serpents, surchargent des échelles et les font osciller à droite et à gauche comme un balancier de pendule. L'effroi saisit les assistants : « Ils vont tomber! » murmurent toutes les bouches. Non! ils se redressent, se penchent encore et jouent avec le péril qui les respecte, avec le danger dont ils se moquent. C'est prodigieux! éblouissant! miraculeux!

Ces exercices sont enchâssés dans un drame émouvant; la *Mendiante.* Une débutante, madame Lacroix, n'a pas craint d'aborder un rôle créé par madame Lacressonnière. Le courage sied bien aux forts. Elle a conquis du premier coup sa place d'étoile de première grandeur au zénith du boulevard.

Je n'aurai jamais assez de place pour annoncer l'heureuse réussite, au Palais-Royal, de la *Pénélope à la mode de Caen,* gaie parodie de la *Pénélope normande,* d'Alph. Karr, qu'on joue en compagnie d'une autre nouveauté : *Je suis mon fils,* spirituelle drôlerie de MM. Varin et Henri Rochefort.

Offenbach nous a offert le *Carnaval des Revues,* et ses airs entraînants ont obtenu le succès populaire auquel ils sont habitués.

De son côté, M. Eug. Déjazet tient à prouver qu'il est l'Offenbach du boulevard du Temple; il a joué dans son théâtre *Fanchette,* opéra-comique dont les paroles et la musique sont sorties de son cerveau à triple compartiment. Directeur! auteur! compositeur! bravo! M. Eugène Déjazet : *Audaces fortuna juvat.*

ALBERT MONNIER.

Les récréations matinales du Cirque, qui font la grande joie des enfants, et dont nous nous proposons de donner une idée par le dessin, auront lieu le dimanche et le lundi gras, 19 et 20 courant. — Nos dessinateurs seront à leur poste.



FIN DU BAL DE L'OPÉRA. — LES [illegible] DE VILLE FONT ÉVACUER LA SALLE. — [illegible]

PRIME EXTRAORDINAIRE

DONNÉE GRATIS AUX ACHETEURS DE LA COLLECTION DU MUSÉE DE COSTUMES MODERNES.

Nos abonnés connaissent l'intéressante collection de costumes modernes qui se compose de 100 *costumes des départements français* — 44 *costumes d'Algérie et des colonies françaises* — 42 *costumes italiens et piémontais* — 60 *costumes turcs, grecs, égyptiens* — 37 *costumes russes* — 37 *costumes espagnols et portugais* — 28 *costumes allemands* — 26 *costumes suisses et tyroliens* — 14 *costumes hollandais* — 27 *costumes américains* — 10 *costumes de Suède et Danemark*, en tout 425 COSTUMES, dessinés par MM. Camino — Compte-Calix — Karl Girardet — d'Hastrel — Maurice — Valentin et autres, gravés sur acier par MM. Ferdinand, Gaite, Geoffroy, Guerdet, Lallemand, Plée, Monin, Rebel, Varin et autres, imprimés en taille-douce sur beau papier vélin in-4° carré, coloriés avec art et retouchés à la gouache.

Ces 425 costumes se vendent chacun 40 centimes, soit pour le tout, 170 francs.

TOUT ACHETEUR DES 425 FEUILLES DE COSTUMES QUI NOUS ADRESSERA UN BON DE 170 FRANCS A VUE SUR PARIS, RECEVRA IMMÉDIATEMENT ET FRANCS DE PORT, SUR N'IMPORTE QUEL POINT DE LA FRANCE :

1° Les 425 costumes;

2° Les 10 tableaux photographiques d'Alophe (photographies artistiques annoncées dans nos précédents numéros);

3° Les 7 études de femmes, photographiées par le même artiste;

Les photographies bien emballées, à plat, entre deux cartons.

4° QUATRE ANNÉES DU PETIT JOURNAL POUR RIRE, formant quatre gros volumes brochés, de 416 pages chacun, remplis de texte et de dessins comiques, chaque volume contenant 52 pages coloriées. Le prix du volume, pris au bureau, est de 5 fr. 50 c.; envoyé franco, 8 fr.

Le tout représentant la valeur suivante :

Les 425 costumes.	170 francs.
Les 10 tableaux photographiques rendus franco.	63
Les 7 études de femmes, rendues franco.	44
Les quatre volumes brochés, rendus franco..	32
	309 francs.

Pour 170 francs, nos abonnés ont donc la faculté de recevoir une valeur de 309 francs.

CETTE PRIME

NE SERA DONNÉE QUE JUSQU'AU 30 AVRIL PROCHAIN.

Adresser le bon de 170 francs (à vue sur Paris) à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Au moment où l'on songe à faire arranger la maison de campagne où l'on se propose de passer la belle saison, nous croyons devoir rappeler que pour une salle de billard, — pour une antichambre bien éclairée, — pour un kiosque — et pour certains autres lieux qu'il est inutile de désigner davantage, le papier comique, composé des dessins du *Journal amusant* imprimés en rouleaux, forme une tenture très-amusante. Ces rouleaux sont en fond chamois, — la couleur qui résiste le plus à l'action du soleil, — ils sont doubles en largeur des papiers ordinaires et ne coûtent que 3 fr. 50 c., — ce qui réduit à 1 fr. 75 c. la surface ordinaire du rouleau. On les trouve au bureau du *Journal amusant*, et chez M. DUMAS, fabricant de papiers, Grande rue de Reuilly, faubourg Saint-Antoine.

Il existe cinq rouleaux composés de dessins différents, — ces rouleaux étant doubles en largeur, — on peut donc tapisser une pièce de dix rouleaux sans qu'elle contienne un seul dessin répété dans les mille et mille dessins qu'elle renferme.

Toute personne (en France) qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., recevra les cinq rouleaux *francs de port*.

Adresser le bon à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Aux dames qui ne veulent pas dépenser beaucoup d'argent pour leur toilette et qui désirent cependant être au courant des modes les mieux portées, — aux couturières qui ont besoin de jolis modèles, ou pour se guider, ou pour montrer à leur clientèle, nous recommandons en toute assurance le charmant journal de modes

LA TOILETTE DE PARIS

qui paraît deux fois par mois, le 1er et le 15, et qui ne coûte que 5 fr. par an.

On a donc dans l'année 24 gravures donnant 48 modèles de toilettes, — on a 4 patrons de grandeur naturelle, — 4 feuilles des broderies les plus à la mode, tout cela pour 5 fr.

La *Toilette de Paris* n'a que deux ans d'existence, et elle compte déjà 6,000 abonnés. On peut acheter les numéros chez les marchands de journaux et aux dépôts des publications pittoresques. Le numéro se vend 15 centimes seulement.

On s'abonne pour un an, à partir du 1er janvier, en envoyant un bon de poste de 5 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 217. — 1860. **Prix du numéro : 45 centimes.** **25 Février.**

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

***CH. PHILIPON*, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE

CHEZ LE SUCCESSEUR

d'AUBERT et Cie,

RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :

3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

—

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.

On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE

CHEZ LE SUCCESSEUR

d'AUBERT et Cie,

RUE BERGÈRE, 20.

—

Les lettres non affranchies sont refusées.

—

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

PETITE PHYSIOLOGIE DES BALS DE L'OPÉRA, — par J. PELCOQ.

(Suite et fin).



LA FEMME-CHAMPAGNE.

J'ai soif, na!... donne du lolo.



UN VIVEUR ÉMÉRITE.

Il aimait à rire, il aimait à boire, et voudrait bien encore pouvoir l'aimer.



LES NOUVEAUX HUISSIERS.

Élève de Lacour pour la boxe et le maintien.



LES GENS DE LA MAISON.

Exhibition. — Revue des costumes du magasin.

Avec le numéro de ce jour, les abonnés du Journal amusant recevront la livraison de février du MUSÉE FRANÇAIS.

PETITE PHYSIOLOGIE DES BALS DE L'OPÉRA, — par J. Pelcoq (suite).



La Sagesse guidant la Folie..... vers le café Anglais.



UNE DISPUTE.
Grattez la lorette, vous retrouvez la harengère.

LA CHINE DÉVOILÉE.

Au moment où la presse commence à s'occuper de la Chine et à faire des révélations préventives sur ce pays de l'inconnu, le *Journal amusant*, à son tour, se piquant d'émulation, va lever pour ses lecteurs un coin du voile qui cache les mystères de l'empire du Milieu.

Le célèbre Joseph Prudhomme, qui, en bon citoyen, étudie tous les problèmes politiques qui intéressent la grandeur et la gloire de son pays, a bien voulu nous communiquer sur la Chine des notes palpitantes d'intérêt, recueillies à des sources inconnues mais peu authentiques.

Donnons la parole au savant calligraphe :

« Monsieur le rédacteur,

» En vue des événements extraordinaires qui vont s'accomplir en Chine, vous me faites l'honneur de me demander des renseignements sur cette contrée. J'ai approfondi la question, et, me rendant à vos désirs, je vous apporte le fruit de mon labeur.

» On a de tout temps vanté l'étendue de la Chine; elle n'est pas aussi étendue que cela, elle l'est même beaucoup moins. Ses habitants, que le flambeau de la civilisation n'a pas encore éclairés, parlent un patois auprès duquel l'auvergnat semblerait un idiome plein de douceur; cependant il y a une certaine analogie entre les deux langues, autant du moins que j'ai pu en juger à un cours de chinois où je me trouvais en tête-à-tête avec le professeur.

» Ce qui m'a bien prouvé, entre parenthèses, que la jeunesse du quartier latin, en fait de chinois, n'aimait guère que celui de la mère Moreau. Pardon pour cette digression obligée. Je reprends :

» Les indigènes du Céleste-Empire ont les usages les plus bizarres, en tout contraires aux nôtres. Ils sont d'abord affublés de noms baroques, tels que : Path-choughlih, Fich-tong-khan, Kah-kab-oh-lih, et autres appellations aussi burlesques que peu justifiées.

» Vous croyez peut-être qu'ils commencent leurs repas par le potage, comme tous les peuples intelligents qui suivent les prescriptions de la Cuisinière bourgeoise, ce *vade-mecum* de l'hygiène alimentaire? eh bien, détrompez-vous : ils commencent leurs dîners par le dessert. De désespoir d'une pareille absence de goût, Brillat-Savarin en eût avalé sa fourchette. Manger comme des hors-d'œuvre la poire et le fromage, cela a-t-il le sens commun?

» A propos de fourchette, ils ne connaissent pas cet instrument et le remplacent par deux baguettes de tambour. C'est plus excentrique, mais parfaitement incommode. Ruolz a sagement fait en ne venant pas au monde dans le royaume du Milieu, car il ne se serait pas trouvé dans le sien.

Et le menu de leurs festins, monsieur, c'est à se tordre ou à soulever le cœur de dégoût!

Au lieu du pot-au-feu de famille, savez-vous ce qu'ils mangent?... des nids d'hirondelles! N'est-ce pas l'aberration des aberrations? Mais j'ai voulu, pour plus de certitude, m'édifier *ex professo* sur ce sujet, et je me suis procuré, place Vendôme (l'état-major général des hirondelles parisiennes), un nid que j'ai analysé avec soin, et que j'ai fait cuire au court bouillon. Eh bien, je le déclare en mon âme et conscience, il faut avoir un estomac de gallinacé ou d'anthropophage pour digérer le résidu repoussant que j'ai obtenu : mélange de gravier, de brins de paille, de feuilles et d'une autre substance que les lois de la civilité puérile et honnête me défendent de nommer. Oui, monsieur, les Chinois dans l'art culinaire en sont là.

» Mais ce n'est pas tout : leur carte est un composé des aliments les plus étranges, où l'huile de ricin joue le rôle de beurre de présalé. C'est ainsi qu'ils font servir sur leur table des nageoires de requin! des crêtes de paon à la brochette! des fritures de vers à soie! le goujon est inconnu; des pattes d'oie en mayonnaise! et des compotes de têtards! Enfin, en guise de serviettes, ils emploient de petits carrés de papier omnicolores; c'est là le cas de leur appliquer le dicton populaire : *Il faut toujours avoir du papier dans la poche.*

» O Lucullus! que doit penser ton ombre de ces festins monstrueux?

» Vous le voyez, on ne peut rien attendre de bon d'un peuple qui se nourrit de vers à soie et ignore les restaurants à trente-deux sous.

» Autre chose : ils s'adonnent à l'opium. N'allez pas vous endormir! Cette liqueur énervante leur tient lieu avec avantage du petit bleu de barrière. Les pochards chinois, à l'encontre des nôtres, prennent, non pas un canon sur le comptoir, mais une pipe, qu'ils bourrent d'opium en pâte; puis ils s'étendent sur un lit et aspirent avec délices la substance enivrante. Ils se grisent peu à peu en faisant des rêves couleur de rose, et jamais Polonais n'est arrivé au degré d'ivresse dans laquelle tombent ces fumeurs d'opium; ivresse souvent mortelle. Que ne boivent-ils plutôt du vin aigre d'Argenteuil et de Saint-Ouen, le suicide serait plus lent!... mais peut-être que ces bourgades antivinicoles n'envoient pas leurs crus jusqu'en Chine.

» Parlons de Pékin, la capitale. C'est une ville qui possède des pagodes, beaucoup de pagodes, trop de pagodes, et qui manque de boulevards, de maisons à six étages, de portiers, de somnambules extra-lucides et de négociateurs-initiateurs en mariage (rien du patriarche de Foy, ce cousin germain du forgeron de Greetna-Green). Bref, Pékin n'a pas de Léotard, pas de Blondin, pas de bouillon Duval, pas de macadam, pas d'omnibus vélocipèdes qui abrégent les distances (voir l'omnibus du Panthéon à la barrière des Martyrs). Elle n'a rien, en un mot, des séductions de la moderne Athènes, je veux dire Paris, qui lui est supérieur à tous les points de vue, surtout au point de vue de l'Arc de triomphe de l'Étoile.

» Je ne puis terminer cette courte notice sans entrer dans quelques considérations sur l'écriture chinoise, qui, en ma qualité de calligraphe expert, patenté et assermenté, a attiré spécialement mon attention.

» Ah! monsieur, quels Vandales que ces indigènes du Céleste-Empire, et quels caractères saugrenus et en dehors de toutes les règles ils emploient, soi-disant pour écrire! Les hiéroglyphes ne sont rien à côté. Il ne s'agit plus chez eux d'anglaise ni de bâtarde, de ronde ni de coulée, ils tracent des lignes bizarres, enchevêtrées les unes dans les autres, auxquelles moi, Joseph Prudhomme, calligraphe..., ainsi que dessus, je n'ai rien compris.

» Je regrette qu'on n'ait pas attaché à l'expédition un professeur d'écriture, car la calligraphie est un moyen civilisateur dont on n'apprécie pas assez la portée. J'ai eu la velléité de partir en amateur, mais de puissantes considérations de famille m'en ont empêché.

» Si vous désirez une suite à ces révélations, je me mets tout à votre service. »

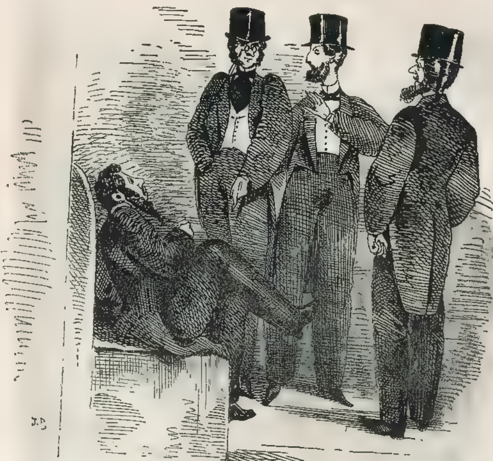
Pour copie conforme :

Hippolyte Maxance.

PETITE PHYSIOLOGIE DES BALS DE L'OPÉRA, — par J. Pelcoq (suite).



LE PORTEUR DE COSTUMES EXCENTRIQUES.
Résultat de six mois d'élucubration, aussi est-il satisfait.



LES SOUPEURS. — UN QUART D'HEURE DONNÉ AU BAL; TOUTE LA NUIT AU SOUPER.
Les femmes distrayant de la bonne chère, sont proscrites de la société de ces gens aimables mais gloutons.



LE PESSIMISTE.
Il y a quinze ans c'était mieux.



Les observateurs de chronique à l'affût des bruits du monde.

GÉOGRAPHIE DES GENS DE LETTRES.

DÉFINITIONS

— Qu'est-ce que la géographie des gens de lettres?

— Une science inédite, ayant pour objet d'établir la corrélation qui existe entre la géographie proprement dite et la littérature.

— Combien y a-t-il de parties du monde... littéraire?

— Quatre.

— Quelles sont-elles?

— La poésie, le roman, le journalisme et le théâtre.

— Qu'est-ce que la poésie?

— Une contrée immense, renouvelée des Grecs et des Latins, bornée au nord par le poëme épique, au midi par le dithyrambe, à l'est par la chanson, à l'ouest par l'épigramme.

On y rencontre des plaines arides et malsaines connues sous le nom de *landes de la tragédie*, dont les *alexandrins* sont les hôtes dangereux.

— Qu'est-ce que le roman?

— Un pays dont les limites ne sont pas encore exactement fixées.

Découvert par Guillaume de Lorris au treizième siècle, ce pays est actuellement sous la domination du sire *Ponson (du Terrail)*, un romancier de *cap*... et d'épée.

Ce dernier roi du feuilleton n'apparaît jamais qu'entouré d'une nombreuse suite... au prochain numéro.

— Qu'est-ce que le journalisme?

— Le royaume de la pensée, dont les principales villes sont les *Débats*, la *Presse*, le *Siècle* et le *Constitutionnel*, et qui tire sa plus grande richesse des mines de la quatrième page.

Le journalisme, comme les anciens rois de France, a ses bouffons en titre : le *Charivari*, le *Journal amusant*, le *Figaro*, le *Tintamarre*, le *Gaulois*, la *Causerie*, qui, par leurs folles excentricités, font oublier les tartines quotidiennes des princes du grand format.

— Qu'est-ce que le théâtre?

— Une mer dangereuse semée de récifs et fertile en naufrages, où les plus habiles capitaines, les Dumas, les d'Ennery, les Clairville, ont sombré quelquefois.

— Signalez-nous quelques-uns des écueils les plus redoutables.

— Les coteries, les maîtresses de directeurs, les cabales, la claque trop zélée, la chaleur, les pièces commandées... Et cet horrible gouffre toujours béant : le four!...

— A quel but tendent les navigateurs heureux?

— Au port du succès, où les accueille à coffre ouvert le commandant Peragallo.

— Comment sont signalés les écueils aux navigateurs de l'Océan dramatique?

— Par des phares; malheureusement ces phares ne brillent que le lundi.

— Nommez-nous les plus célèbres?

— Le phare Janin, un fanal placé en haut d'une grosse tour, et projetant depuis trente ans une lumière éblouissante.

Le phare Gautier, taillé à facettes et rayonnant comme

AU BAL DE L'OPÉRA, — par DAMOURETTE et MARIN.



16945

On prend les alouettes avec un miroir et les pierrettes avec une glace.



16946

— Monsieur, pourquoi me considérez-vous comme ça?
— Je vous regarde, mais je ne vous considère pas.

un diamant splendide qu'illuminent les feux du soleil de l'Orient.

La critique possède encore quelques autres vigies lundinicales :

Jouvin, une lumière électrique;

Paul de Saint-Victor, un bec de gaz;

Biéville, un quinquet;

Fiorentino, une chandelle romaine.

— Quelle est en outre la providence des auteurs dramatiques?

— Un préteur romain nommé Subulcus, en français *Porcher*.

— Établissez-nous d'une manière plus précise l'analogie qui règne entre la géographie et la littérature.

— En France, une commune du département de l'Aube a pour nom Racine....

Sept autres portent le nom de Molière....

Deux celui de la Bruyère....

Chateaubriand est un chef-lieu d'arrondissement de la Loire-Inférieure.

Vingt-cinq communes s'appellent Saint-Victor, à l'instar du critique hebdomadaire de la *Presse*.

— Ce ne sont peut-être là que de rares exemples.

— Il est facile de prouver le contraire en fournissant les premiers éléments du

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHICO-LITTÉRAIRE.

BALZAC. — L'immortel auteur de la *Comédie humaine*. — Petite ville de la Charente, à sept kilomètres d'Angoulême.

BANVILLE. — Le poëte des *Cariatides* et des *Odes funambulesques*. — Commune du Calvados, canton de Ryes, arrondissement de Bayeux.

BÉRAT. — Le parolier populaire, le chantre de la Lisette de Béranger. — Village de l'arrondissement de Muret (Haute-Garonne).

BARRIÈRE. — L'illustre auteur des *Faux bonshommes*. — Ville bien bâtie, à quatorze kilomètres d'Alais (Gard).

CAPENDU. — L'heureux collaborateur de Barrière. — Petite ville à cinq lieues de Carcassonne (Aude).

CHAM. — Qui joint, dans le *Charivari*, l'esprit de la légende à l'esprit du crayon. — Joli bourg sur la route de Lucerne (Suisse).

CHAMPFLEURY. — L'auteur des *Bourgeois de Molinchart*. — Petite commune du canton de Verzy, arrondissement de Reims.

COURCY, du triumvirat de la *Silhouette*. — Commune de l'arrondissement de Coutances (Manche).

FLOURENS, de l'Institut. — Inventeur breveté de l'éternelle jeunesse (s. g. d. g.). — Petit village des environs de Toulouse.

FAULQUEMONT. — Un des hommes d'État du *Tintamarre*. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Metz.

GONCOURT. — Les frères Lyonnet de la littérature. — Petite commune de l'arrondissement de Chaumont (Haute-Marne).

GONDRECOURT. — Colonel de lettres. — Chef-lieu de canton, arrondissement de Commercy (Meuse).

HOUSSAYE. — Premier ministre du *Roi Voltaire*. — Poétique village des environs de Château-Gontier (Mayenne).

LABROUSSE. — Auteur d'un grand nombre de pièces à poudre... à canon. — Petit hameau de l'arrondissement de Brioude (Haute-Loire).

LAMBERT. — Qui a aidé Barrière à sculpter le succès des *Filles de marbre*. — Joli bourg de l'arrondissement de Digne (Basses-Alpes).

LAPRADE. — Le poëte académicien. — Petit village du canton d'Aubeterre (Charente).

LAUSANNE. — Le spirituel collaborateur de Duvert. — Chef-lieu du canton de Vaud.

LESPÈS. — *Ego nominor Leo*. — Le conteur des *Fossoyeurs*. — Petite bourgade de l'arrondissement de Béthune (Pas-de-Calais).

MASSY. — L'une des plumes nouvelles du *Charivari* rajeuni. — Petit hameau de l'arrondissement de Mâcon.

MATHIEU. — Le poëte de *Jean Raisin*. — Fort village du canton de Douvres, arrondissement de Caen.

MEILHAC. — L'auteur de l'*Autographe* et du *Petit-Fils de Mascarille*. — Petite commune de la Haute-Vienne, arrondissement de Saint-Yrieix.

MÉRY. — Sur la Chine où vit le bonze,
Sur l'Afrique aux peaux de bronze,
Tu traces, de dix à onze,
Mille vers, sans t'arrêter;
Dans l'Inde, au milieu des jongles,
Avec des rimes tu jongles,
C'est à se ronger les ongles
De ne pouvoir t'imiter.

— Ravissante commune de l'arrondissement de Reims.

MIRECOURT. — Le biographe. — Confesseur de *Marion Delorme*. — Chef-lieu d'arrondissement, à trente-deux kilomètres d'Épinal (Vosges).

NAJAC. — Vaudevilliste jeune de cœur et d'esprit. — Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Villefranche (Aveyron).

NYON. — Le joyeux auteur de *Drin, drin*, et du *Baiser de l'étrier*. — Petite ville bâtie dans un site riant, sur les bords du lac de Genève, à seize kilomètres de Lausanne.

OFFENBACH. — Créateur des offenbouffes parisiens. — Petite ville à une lieue de Francfort-sur-Mein.

AU BAL DE L'OPÉRA, — par Damourette et Marin (suite).



16947

— Si je n'étais pas ici, je fumerais une crâne pipe, et toi, mon bébé ?
— Moi aussi.



16948

— Oh! la jolie main!
— Qu'est que tu lui donnerais?
— Six sous pour acheter un savon.

Rabou. — Le romancier de Louison d'Arquien. — Petite commune de l'arrondissement de Gap (Hautes-Alpes).

Sainte-Beuve. — Le causeur du lundi. — Petit hameau voisin de Neufchâtel (Seine-Inférieure).

Saint-Georges. — L'éternel librettiste. — Ancien petit bourg des environs de Ruffec Charente).

Saintine. — Le brillant auteur de *Picciola*. — Commune du canton de Crépy, arrondissement de Senlis.

Sand. — La poésie de la prose. — Joli village du canton de Benfeld, arrondissement de Schelestadt (Bas-Rhin).

Soulié. — Le vigoureux auteur des *Mémoires du diable*. — Commune de l'arrondissement de Brives (Corrèze).

Thiers. — L'habile historien. — Jolie petite ville sur la Durole, à quarante-deux kilomètres de Clermont-Ferrand.

Vacquerie. — L'audacieux auteur de *Tragaldabas*. — Petite commune de l'arrondissement de Saint-Pol (Pas-de-Calais).

Véron. — Bourgeois de Paris. — Commune importante de l'arrondissement de Sens (Yonne).

Villemain, de l'Académie française. — Commune jadis importante du canton de Chef-Boutonne (Deux-Sèvres).

Erratum.

On a cru jusqu'ici que Christophe Colomb avait inventé l'Amérique.

Erreur grossière!

L'Amérique a été découverte par Gustave Aimard.

Comme le faubourg Saint-Marceau a été découvert par Champfleury.

Le nom d'Aimard est la seule racine possible du nom Amérique.

J'en appelle aux étymologistes!

CONCLUSION.

Victor Hugo est un océan.
Dumas Ier un fleuve.
Dumas II une rivière.
Méry un volcan.
Lamartine est un lac.

Alexandre Flan.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Talma avait donné un billet de spectacle à un paysan de Brunoy (joli village des environs de Paris qu'il habitait l'été); ce soir-là on jouait *Manlius* et l'*Épreuve nouvelle*.

Ayant rencontré le rustaud quelques jours après, il lui demanda :

— Eh bien, comment avez-vous trouvé le spectacle?

— Oh! monsieur Talma, c'était ben beau, ben éclairé, et puis il y avait à tous les étages beaucoup de monde grimpé les uns au-dessus des autres.

— Ce qu'on a joué vous a-t-il plu?

— On a joué de ben jolie musique, monsieur Talma; mais ç'a été trop court.

— Et après? insista le tragédien.

— Dame, après il est venu une belle demoiselle, qu'on m'a dit que c'était mademoiselle Mars; elle m'a assez embêté avec ses chagrins.... Mais ce qui m'a le plus frappé dans la comédie, c'est un monsieur ben habillé qui jabotait si ben que je n'ai jamais entendu si ben parler que ça.... Il allait, il se démenait qu'on aurait cru qu'il était à ressort.

— Et le jardinier, Michot?

— Ah! le jardinier, ma foi, j'y ai pas pris garde.... C'est un homme comme nous.... j'en vois tous les jours comme ça à Brunoy.... C'est pas amusant.... Ils se sont dit, dit-y, qu'ils avaient queuque chose à se dire en confidence.... Alors moi, par discrétion, je m'ai en allé..., et voilà ce que j'ai vu.

— Envoyez donc les paysans à la Comédie française, se dit Talma. *Margaritas ante porcos.*

*** Le plus grand chagrin que le ténor Rubini ait éprouvé à Paris, c'est le refus constant des ministres de Louis-Philippe de le décorer de l'étoile de la Légion d'honneur.

Comme on parlait des refus réitérés de M. Duchâtel, alors ministre de l'intérieur, devant M. de Rémusat, un ami du ténor, non crucifié, demanda à cet homme d'État si, étant à la place du ministre, il eût fait comme lui.

— J'aurais fait le contraire! s'écria M. de Rémusat.

— Bravo! Vous l'eussiez décoré?

— Plutôt deux fois qu'une. Seulement j'aurais exigé de Rubini qu'il portât toujours ses deux croix en même temps : l'une à gauche, l'autre à droite de sa poitrine.

*** Deux Corses s'étaient pris de querelle et devaient se battre au sabre le lendemain. L'un des deux s'était tellement échauffé dans la dispute qu'en sortant du café où elle avait eu lieu, il gagna une fluxion de poitrine.

Il prit le lit et le garda, à sa grande rage, pendant quinze grands jours consécutifs.

Son ennemi apprend un soir qu'il est sur le point de



LA FIN DU CARNAVAL, — *par* ED. RIOU.

rendre l'âme. « S'il meurt, ce sera bien sa faute, — dit » la garde-malade, racontant son fâcheux état à son ad- » versaire; — il n'a pas voulu voir de médecin. Il passera » cette nuit de vie à trépas. »

— Eh bien, s'écrie le Corse, il ne sera pas dit qu'il ne mourra pas de ma main.

Et notre homme s'élance comme un furieux dans la chambre du moribond. Arrivé près du lit, il trouve un couteau sur la table de nuit, en frappe le patient et se sauve

Le malade perdit une grande quantité de sang; mais, ô surprise! cette perte fut salutaire et lui valut une bonne

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

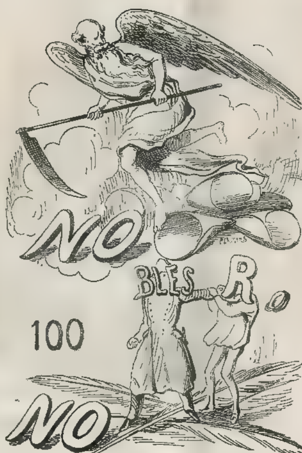
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



16950

N° 2.



16951

N° 3.



16952

saignée. Il revint à la vie et voua une reconnaissance éternelle à son assassin.

Que l'on dise que la haine n'est pas souvent bonne à quelque chose!

⁂ Les représentations du Vaudeville, après l'incendie de 1838, venaient de reprendre dans la salle Bonne-Nouvelle (aujourd'hui démolie et remplacée par une maison bourgeoise). Dans une scène de *Passé minuit*, où les deux personnages doivent s'asseoir, il ne se trouva qu'une chaise sur le théâtre; Arnal, qui ne manque jamais de présence d'esprit, dit à Bardou en lui présentant la sienne :

— Excusez, nous ne faisons que d'emménager.

⁂ Conversation sur les bancs du jardin du Luxembourg. — Un étudiant de première année, timide et rose, cherche à entrer en dialogue avec une étudiante de dixième année, attendant son bien-aimé pour aller *rigolbocher* (un nouveau verbe) à la Closerie des lilas.

— Mademoiselle, dit le novice en saisissant l'instant où un hanneton grimpait sur son châle, je vous préviens que vous avez une bête derrière vous.

— Ah! mon Dieu! s'écrie la donzelle en simulant la surprise et l'effroi; monsieur, je ne vous savais pas là!

⁂ En feuilletant une curieuse collection de proclamations écloses en 1848, je trouve celle-ci, qui appartient de droit au *Journal amusant* :

« Attention! la réaction lève la tête! Louis-Philippe » vient d'emporter de France 200 *chariots à huit chevaux* » *chargés d'argent.* »

J'ai été dans plusieurs journaux depuis le 10 avril, et je n'en ai pas trouvé un seul qui voulût insérer cela dans les *Nouvelles diverses*.

L'auteur, qui est mécanicien, pose ensuite sa candidature en ces termes :

— « Je crois être le *seul sur la terre* pour souder les » métaux à un haut degré. Je suis aussi connu de tous les » ferblantiers de France. »

Cette profession de foi excentrique est signée *Camus*, et se termine de la manière suivante :

« Frères, si vous ne vous rappelez pas de mon nom, » pensez à la *mère Camus.* »

⁂ Je trouve dans un journal italien le titre de deux mélodrames qui font encore *florès* chez les descendants de Virgile et du Tasse. C'est : *l'Ombre d'un vivant, ou l'Orpheline de la Suisse.* L'ombre d'un vivant! c'est du dernier joli! L'autre titre, c'est : *les Guerres funestes entre les Longobards et l'empereur Frédéric II, neveu du féroce Barberouge, ou le Retour des chevaliers croisés de la Palestine.* Si celui-là n'est pas court, du moins il est plein d'événements.

Ces titres m'en rappellent un autre qui a fait les beaux jours des Funambules :

Anaïda, ou l'écroulement du rocher de Pentagor.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Deux écoles se partagent le théâtre moderne, l'école de l'*idée* et l'école du *fait*.

L'école de l'*idée* veut qu'avant tout une pièce soit un enseignement et prouve quelque chose.

L'école du *fait* ne tient pas à monter en chaire et à enseigner. Elle entasse événement sur événement, catastrophe sur catastrophe, coup de théâtre sur coup de théâtre; elle s'agite, elle marche, donc elle vit.

Le penseur, le lettré, recherche l'école de l'*idée*, d'autant plus que l'*idée* n'empêche pas le *fait*, au contraire : toute idée est grosse de fait. L'habileté de l'auteur consiste à savoir les délivrer à terme.

La masse du public a le sentiment du grand et du beau, elle préfère la pièce à idée, elle le frappe mieux que toute autre; mais à défaut de perdrix aux choux, elle se contente des choux bien assaisonnés. L'*idée* est la perdrix, le *fait* est le chou.

Le drame nouveau représenté à la Gaîté, sous le nom du *Prêteur sur gages*, appartient exclusivement à l'école du *fait*. Au prologue, il semble vouloir faire quelques concessions à l'*idée*. Il montre un vieil avare, à la fois usurier et recéleur, un Shylock endurci, dompté par le sentiment de la paternité. Mais le Mélodrame montre bien vite son traître déloyal, sa victime innocente, malheureuse et persécutée, son niais à queue rouge; il fait vibrer le fouet de ses tirades consacrées par l'usage, et s'il parle quelquefois au lieu de toujours agir, c'est qu'il faut bien expliquer au public et relier entre eux les faits extraordinaires, renversants, étourdissants, invraisemblables, qui surgissent à chaque pas des personnages parcourant au galop ce drame en cinq actes et je ne sais combien de tableaux.

Nous ne saurions nier l'intérêt puissant et passionné qui ressort de cette œuvre chargée à mitraille comme un canon, et dont tous les coups portent. Un grand père courant après sa petite-fille, la petite-fille courant après son amant, lequel court après son fils, lequel court après sa mère, laquelle court en même temps après son mari et son enfant. Hum! quel mouvement! Brochez le tout du traître courant après un héritage splendide, et d'un chien caniche très-intelligent courant après son jeune maître, et vous aurez un aperçu du *Prêteur sur gages* de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson. Ce sera probablement la première fois qu'un prêteur sur gages aura enrichi ceux qui se seront servis de lui.

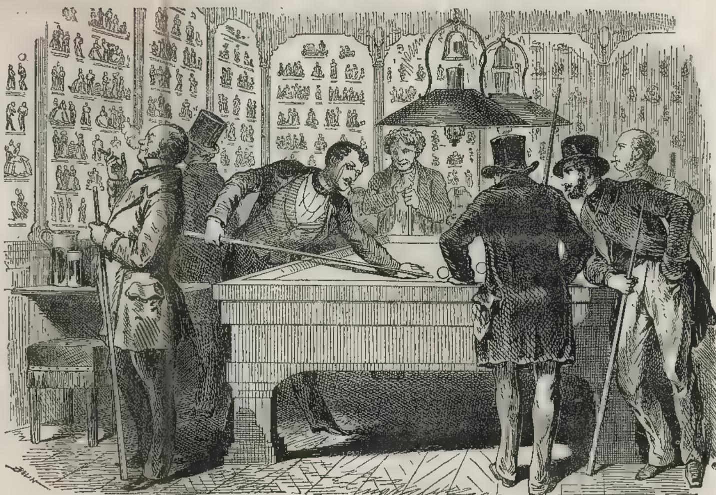
Si le *Prêteur sur gages* appartient à l'école du *fait*, le *Légataire universel* appartient à l'école de l'*idée*. Elle seule donne la longévité aux œuvres de l'esprit. Nous l'avons de nouveau entendu avec plaisir, ce vieux *Légataire* de Regnard, plus jeune que tant de vaudevilles nés d'hier. Il avait pour interprètes Saint-Léon et mademoiselle Laure, une belle et intelligente soubrette. Rien de plus vrai que ses larmes et son effroi, rien de plus comique que son désespoir. Au quatrième acte, le public riait d'autant plus qu'elle pleurait pour tout de bon.

Quelques reprises ont encore montré le bout de leur nez cette semaine. 1° C'est *Don Giovanni*, de Mozart, aux Italiens, avec Gardoni, Badiali, mesdames Alboni, Penco et Cambardi; 2° *Un bal d'enfants*, au Gymnase, gentil vaudeville qui obtint jadis un grand succès; 3° *Comment l'esprit vient aux garçons*, comédie-vaudeville de MM. Albert Monnier et Édouard Martin, jouée primitivement aux Variétés, et qui vient de faire grand plaisir au Vaudeville, grâce au jeu charmant de mesdemoiselles Ulric Lejars, Dinah-Félix, Duplessy, de Grémilly, et a la bonhomie gaillarde de Chaumont.

Albert Monnier.

Le monde musical apprendra avec plaisir que Prudent va donner le 8 mars, dans la salle de Herz, un de ces concerts qui sont toujours une des grandes, une des brillantes soirées de la saison. On entendra madame Viardot et Roger, Alard et Prudent exécuteront plusieurs compositions nouvelles; l'orchestre sera conduit par Tilmant. On voit qu'il y a là tous les éléments des succès habituels de notre grand pianiste.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant.* Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

CROQUIS DE FIGURES — ANIMAUX ET PAYSAGES,

PAR DUBUISSON.

Nous avons indiqué comme excellents modèles, pour les personnes qui veulent apprendre à faire des croquis, les fantaisies de Bellangé; mais les croquis de Bellangé sont un peu difficiles, et il faut déjà une certaine habileté dans le dessin pour être en état de les bien copier. Les croquis de Dubuisson sont plus faciles, et ils peuvent parfaitement servir de premier degré pour cette sorte d'étude.

Nous les recommandons en conséquence à tous ceux qui veulent faire des croquis; — en fort peu de temps ils peuvent conduire celui qui les copie à copier d'après nature.

Nous les recommandons aussi aux personnes qui dessinent ou qui peignent le paysage; ils leur serviront à animer leurs compositions, car tous les sujets qui figurent dans l'Album que nous annonçons se placeront très-bien et très-facilement dans des dessins ou des tableaux de paysage.

M. Dubuisson, que nous avons fait connaître à nos abonnés par quelques reproductions de ses tableaux insérés dans le *Musée français,* est un des peintres d'animaux les plus aimés du public.

Son cahier de croquis se compose de 20 feuilles, qui contiennent, chacune, quatre — cinq — et six sujets. — Prix du cahier, 10 francs.

Pour nos abonnés, 7 francs seulement, rendu franco sur tous les points de la France.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



LE PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Un joli volume grand in-8° formant un charmant livre-album pour salon.

Prix, **5 fr. 50 c.**

Franc de port, 8 *fr.*

A M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

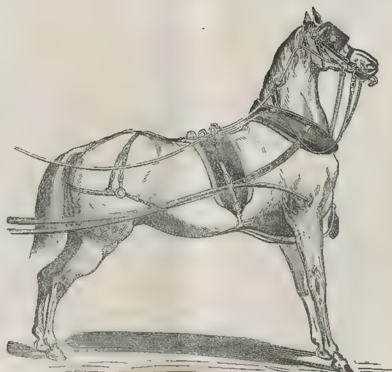
La collection du *Petit Journal pour rire* se compose aujourd'hui de 4 volumes. — Prix des 4 volumes, 22 fr. au bureau. — 32 fr. rendus francs de port.



COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'apres les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, coloris à l aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. Prix de l'Album, 8 francs *franco.*

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier: 20 fr. — 15 fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE DE JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE, FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 218. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 3 Mars

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE PÈRE PRODIGUE, — par MARCELIN.

A L'AUTEUR, NOS COMPLIMENTS IRRESPECTUEUX,
POUR SES TYPES
AUSSI BEAUX ET AUSSI LAIDS QUE DES PHOTOGRAPHIES.

LE PÈRE PRODIGUE, — par MARCELIN (suite).



16954

M. DE LARIVONNIÈRE (*Lafont*).

Nous l'avons dit et nous le répétons : « Si l'on créait un Conservatoire du Bon Ton „ les premiers professeurs nommés seraient Mario et Lafont. » Mais pourquoi

« *Ce grand chapeau tromblon s'ouvrant comme un cratère?* »

Dès la première scène, cette singulière coiffure avait fait surnommer M. de Larivonnière : LE DUC DE BOLIVARES.



16955

ANDRÉ DE LARIVONNIÈRE (*Dupuis*).

« Il y a quelques années, disait quelqu'un à côté de nous, je vis pour la première fois » Dupuis jouer un rôle de menuisier. En le voyant parler, marcher, gesticuler comme » tout le monde, je dis : Voilà un acteur qui ira loin ! » Il y est allé.

DEMANDEZ : LE CORTÉGE, L'HEURE ET LA MARCHE DU BŒUF GRAS. UN SOU!

Nous publions la lettre curieuse qui nous a été adressée par le bœuf Solferino, le jour de sa mort. Il connaissait, comme on le voit, notre journal, puisqu'il lui a envoyé ses suprêmes mugissements; c'est sans doute ce qui explique l'exubérance d'embonpoint et de belle humeur qu'on a remarquée dans ce héros des jours gras.

« Monsieur le rédacteur,

» Au moment de marcher à la mort, je vous écris cette lettre en guise de testament, avec prière de la reproduire dans votre si amusant journal. Ce que je veux, avant de rendre le dernier soupir, le voici : je veux beugler, à la face du monde en général et de la France en particulier, contre la coutume barbare qui exige que pour l'apothéose du carnaval on promène dans Paris un certain nombre de bœufs, tous plus gras les uns que les autres, et que l'on conduit ensuite à l'abattoir.

» Dans le principe, cette hécatombe ne se composait que d'un seul bœuf; c'était déjà un bœuf de trop! — puis elle s'est composée de deux, de trois; enfin aujourd'hui on en a porté le nombre à cinq! — Où cela s'arrêtera-t-il? Et les Français se disent civilisés et se prétendent le peuple le plus spirituel de la terre!

» Cet exorde doit vous faire comprendre, monsieur, que je suis l'une des cinq victimes que les destins, représentés par les bouchers de la capitale, ont choisies pour être offertes au peuple en spectacle. Comme au plus énorme, on me donna le nom de Solferino! J'étais le bœuf à la mode. — Triste honneur! vaine gloire! Que n'ai-je été aussi diaphane que l'une des sept vaches maigres du rêve de Pharaon! Je n'en serais pas là.

» Le matin du jour où je devais payer mon tribut à la curiosité des badauds parisiens, on me combla de soins dérisoires, je fus couvert de fleurs, on me décora de guirlandes comme un triomphateur antique, et on me servit un déjeuner copieux que je mangeai uniquement pour me donner des forces.

» A huit heures le cortége vint me prendre, car j'avais un cortége, le cortége traditionnel, composé de ces faux Romains de contrebande que vous connaissez, avec des casques en carton peint, des couronnes de laurier et des visages passés au bleu sous le coup du froid et des libations alcooliques, — c'était à faire pitié ou à provoquer un rire olympien.

» Et le char!.. Grotesque assemblage d'oripeaux et d'emblèmes, il était occupé par un certain nombre de personnages funambulesques aux costumes lamentables, qui essayaient de représenter un groupe allégorique dont j'ai vainement cherché le mot.

» Quant à la musique, car il y avait une fanfare, elle m'a paru doublement déchirante : d'abord, parce que ses accents étaient horriblement faux; ensuite, parce qu'elle semblait sonner le glas de mon agonie.

» Tout cela, vous le voyez, était gai comme un faux nez.

» Mais puisque cette exhibition annuelle, au lieu d'être drôle, est vieille, usée et rococo, je me demande pour quel motif on la conserve, — à quoi elle peut servir, si ce n'est à faire de la peine à un pauvre animal inoffensif tel que moi, qui ne suis coupable que d'être trop beau, trop gras, trop monumental.

» On devrait plutôt me conserver comme un spécimen curieux de la race bovine; j'engraisserais encore s'il le fallait, je m'y engage, je sens à mon appétit que j'en suis capable et que j'atteindrai aisément deux mille kilos. Je passerai ainsi à l'état de phénomène : je serais une fortune pour M. Adeline, mon maître, et une gloire pour la France, ma patrie.

» Mais c'est en vain que je veux me faire illusion, mon sort est arrêté sans retour! — Ah! depuis le bœuf Apis, que les temps sont changés; on nous adorait alors, on nous tue maintenant!... quelle injustice criante!

» Hélas! je ne reverrai plus ma Normandie, c'est le pays où j'ai reçu le jour, ni les gras pâturages où s'écoula mon enfance, ni l'herbe fraîche et drue qui me servait de nourriture, ni les chênes séculaires dont l'ombre épaisse protégeait mon sommeil.

LE PÈRE PRODIGUE, — par MARCELIN (suite).



16956

ALBERTINE (*Mme Rose-Chéri*).

Que de talent il faut à madame Rose-Chéri pour se faire pardonner ses toilettes d'institutrice incomprise!



16957

DE TOURNAS (*Lesueur*.)

Du bois dont on fait les bons comédiens, c'est vrai, mais enfin il est en bois.

» Triste! triste! comme dit Hamlet.

» Il faut adresser un adieu éternel à toutes ces choses qui faisaient mon bonheur, tout est fini pour moi; et les sacrificateurs sont là qui attendent l'heure fatale... j'en mugis de désespoir.

» Mourir si jeune, à l'aurore de la vie, quand je suis plein de force et de santé! dites, peut-on trouver un bœuf plus infortuné que moi? Ah! que ne suis-je encore le veau qui tette!

» Plaintes inutiles! je suis destiné à servir de pâture à cette foule inhumaine qui, après m'avoir dévoré des yeux, ne se fera aucun scrupule de me manger à sa table, en vantant la finesse et l'excellence de ma chair, car ma chair est excellente, j'en suis sûr, et je regrette de ne pouvoir en goûter moi-même.

» Je termine, monsieur le rédacteur, avec l'espoir que vous ferez tous vos efforts pour contribuer à l'abolition de l'usage cruel dont je suis victime, tombé du reste en désuétude, et qui, à mon sens de bœuf, n'a pas aujourd'hui de raison d'être.

» Défendez notre cause: elle est belle, car elle est juste.

» L'idée que l'opinion publique fera droit à mes réclamations adoucit l'amertume de mes derniers instants; puis, ce qui ne laisse pas que de flatter un peu mon amour-propre, c'est que mon corps sera exposé à l'étal de M. Fléchelle, orné de fleurs et historié d'enjolivements en saindoux du plus bel effet, du moins c'est ce que j'ai cru comprendre aux paroles de l'un de mes conducteurs. Cet hommage posthume est encore une consolation, mais à tous ces honneurs, je ne vous le cacherai pas, j'aimerais mieux la vie

» Agréez, monsieur, l'expression sincère de mes derniers mugissements.

» SOLFERINO (du Calvados). »

— Les raisons émises par ce bœuf aussi gras que malheureux nous semblent logiques et concluantes, et s'il ne faut que la voix du *Journal amusant* pour arriver à la suppression de cette promenade patibulaire, il la donne bien volontiers. Au reste, l'opinion de l'intéressé, le bœuf Solferino, a de la valeur et pèse, dans la balance, de tout son poids! (1,380 kil.)

Pour copie conforme :

HIPPOLYTE MAXANCE.

PETITE MONNAIE DE L'HISTOIRE.

I.

Mme LÆTITIA BONAPARTE.

Méry se montre fort éloquent aussitôt qu'on vient à prononcer devant lui le nom de madame Lætitia Bonaparte, mère de Napoléon, que l'histoire nomme *Madame-Mère*. — Le poëte a déjà décrit d'une manière fort brillante l'audience que « *la Niobé des âges modernes* » lui avait accordée à Rome, en 1836, pendant la semaine de Pâques.

En regard de cet enthousiasme de l'auteur de *Napoléon en Egypte*, la petite chronique place naturellement des faits de moyenne grandeur, fort intéressants à savoir. — Voilà comment on est amené à rencontrer dans les *Mémoires* d'il y a cinquante ans quelques esquisses qui complètent l'idée qu'on se forme de cette femme célèbre.

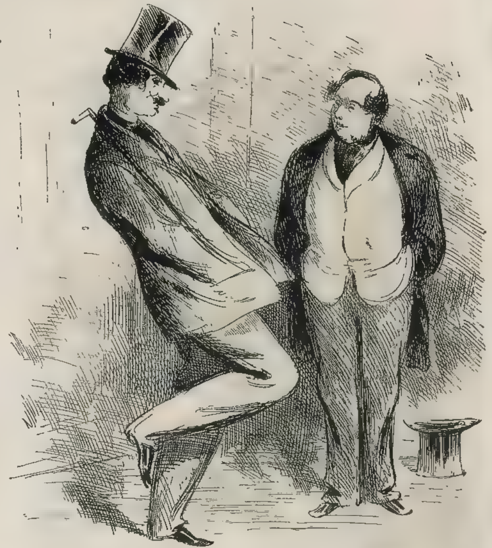
Madame Lætitia Bonaparte, que le parti anglais avait obligée à fuir la Corse en 1793, était venue habiter Marseille avec ses trois filles si belles, Pauline, Élisa et Caroline. — A Ajaccio, la famille avait pu vivre d'une petite fortune qui consistait en terres, en vignes et en troupeaux; — en Provence, la femme qui avait donné le jour à un futur empereur et à tant de rois, de princesses et de petits ducs de l'avenir, — cette Corse taillée en Cornélie n'avait que 1,500 francs de rente en argent. — Imaginez, si vous voulez, que 1,500 francs en 1793 valaient 3,000 fr. de 1860, — ce que je veux bien admettre, — ce n'en était pas moins un prodige que de tenir une maison avec si peu, une maison de quatre femmes et de deux domestiques. — Madame Lætitia Bonaparte avait accompli ce miracle.

On conçoit qu'il lui en soit resté des habitudes d'une parcimonie fort excusable; — mais les mauvaises langues, qui ne chôment jamais, prétendaient que ce goût dépassait les limites de l'économie permise. — Était-ce vrai? — Croyez les mauvaises langues, si vous avez ce penchant. — Une chose certaine, c'est que, du jour où son fils fut

LE PÈRE PRODIGUE, — par MARCELIN (suite).



HÉLÈNE DE BRIGNAC (Mlle *Delaporte*).
« ..... Avec des ondulations de cou comme un gros pigeon au soleil. »
(*M. de Larivonniere.*)



DE NATAN et DE LIGNERAYE.
Le vicomte de Vif-Argent et le baron de Plomb-Fondu.



LA PIÈCE EST TROP BONNE.
— Dans les pièces ordinaires, on sait d'avance ce qui va se dire et se passer, cela permet de lorgner la salle, de dire un bonjour à droite et à gauche, et de s'en aller de bonne heure; mais dans cette pièce-ci, on est saisi dès la première scène, et bon gré mal gré il faut écouter jusqu'au bout; j'en ai la migraine!



L'OPINION DE CES DEMOISELLES.
— Je suis furieuse!
— Et de quoi, Bichette?
— De la manière dont l'auteur nous traite à présent, depuis sa madame d'Ange jusqu'à cette Albertine. Que je voudrais le tenir!
— Il ne demanderait peut-être pas mieux.

parvenu au consulat, il donna à sa mère 600,000 francs de revenu: — mais la patricienne d'Ajaccio ne renonçait pas à ses habitudes, et ne dépensait au plus que la moitié.

— Quand nous étions à Marseille, nous avions beaucoup moins et nous vivions tout de même, — disait la bonne femme.

***

Madame Lætitia Bonaparte n'aimait pas le luxe, les valets en livrée, les huissiers, les cochers, les intendants; — elle disait à chacun de ses domestiques :

— Je vous donnerai 300 francs de plus par an, mais je ne vous nourrirai pas.

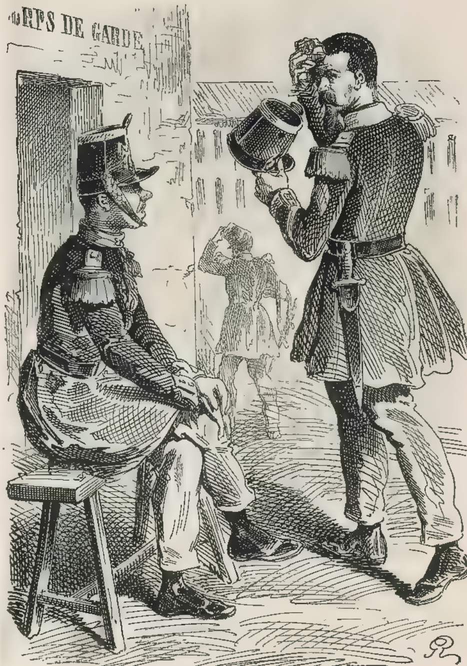
Une vieille Corse, qui était depuis longtemps à son service, lui servait de femme de chambre. — Par son ordre, on ne prenait jamais plus de quatre petits pains par jour, tant pour elle que pour sa fidèle servante. — Aussi le plus grand plaisir que pouvait prendre une de ses filles, — la plus espiègle, — Madame Bacchiochi

NOS TROUPIERS, — par G. Randon.



16962

— Sauf votre respect, major, il me semble que si la nature vous avait favorisé d'un peu plus de barbe, vous seriez bien plus superbe encore.
— Assis, je ne dis pas, mais quand je suis debout, à la hauteur où se trouve mon physique, ça ne s'aperçoit guère.



16963

— L'appel est-elle faite?
— Quelle pelle, sergent?
— L'appel du soir, animal!

(depuis Élisa, grande-duchesse de Toscane), était de tomber chez elle comme une bombe, — de lui demander à dîner, et, par conséquent, — de l'obliger à envoyer chez le boulanger pour avoir du pain.

— Répétez-lui bien que je désire qu'elle dépense ses 600,000 francs jusqu'au dernier sou, — disait Napoléon.

* * *

Au lendemain du sacre, — quand il était le plus riche des rois de l'Europe, — Napoléon donna à madame Lætitia Bonaparte le titre de *Madame mère*, — avec la présidence des Sœurs de charité. — On la logea au faubourg Saint-Germain, rue Saint-Dominique, dans l'hôtel qu'occupe aujourd'hui le ministère de la guerre. — Son fils lui avait constitué une liste civile de quatre millions par an. — (Les 1,500 francs de Marseille étaient bien loin.) — Avec sa grosse prébende, *Madame mère* eut des équipages, — une livrée, — des écuyers, — des secrétaires, — des pages, — un ameublement magnifique et des dames d'honneur; — mais il n'y avait pas six mois que le couronnement avait eu lieu, que déjà tout ce luxe royal pesait à l'ancienne amie du grand Paoli. — Elle voulait renvoyer la moitié de ses gens; — Napoléon intervint, se fâcha, et elle finit par se soumettre.

— Je dépenserai les quatre millions, — disait-elle en soupirant.

* * *

Admise à la cour d'alors, — où les femmes s'entendaient si bien à *faire rouler* l'argent, — on trouvait qu'elle était vêtue avec une simplicité trop spartiate. — Napoléon, — qui tenait beaucoup aux petits détails, — donna le mot à sa sœur, madame Bacchiochi. — Un certain jour donc, on se rendit chez un marchand à la mode; — madame Élisa y fit acheter pour 20,000 francs de velours et de satin, — et d'un seul coup, — en voyant arriver ces *commandes*, la mère de l'Empereur ne revenait pas de sa surprise :

— *Per Dio santo!* disait-elle, comment user tant et de si belles choses?

— Mais, madame, vous les porterez et vous ne les userez pas, — répondait la grande-duchesse de Toscane en souriant.

* * *

Madame Lætitia Bonaparte, au reste, avait des mots de Romaine antique. — Quand on lui faisait observer que tous ses enfants, devenus souverains de l'Europe, n'avaient pas besoin de son héritage, — elle répondait sur le ton qu'aurait pris Porcia ou Éponine :

— Je connais les caprices de la Fortune. Qui sait si je n'aurai pas à donner, un jour, du pain à tous ces rois-là?

II.

LOUIS XVIII.

Plus tard, — au palais des Tuileries, — Louis XVIII rappelait à quelques-uns de ses amis d'Hartwell les misères de son exil.

— Dans ce temps-là, messieurs, — disait-il en riant, — le roi de France n'avait pas de quoi payer sa blanchisseuse.

III.

LOUIS-PHILIPPE.

Un peu plus tard encore, — dans ce même palais des Tuileries, — Louis-Philippe chapitrait un de ses fils, le prince de J***, qui venait, disait-on, de faire des fredaines ruineuses avec un rat bien connu de l'Opéra.

— Monsieur, — s'écriait le roi, — vous seriez plus économe, si, comme moi, vous eussiez été forcé de donner des leçons de géographie pour vivre.

Philibert Audebrand.

QU'EST-CE QU'UN PARASITE?

Il y a peu de pays en Europe que je n'aie point parcourus, et partout j'ai trouvé des parasites.

L'idée m'est venue d'étudier de plus près cette secte du genre humain, et j'ai trouvé que partout elle offre le même type. Or voici les résultats de mes recherches.

Le parasite est un homme sans chagrins.

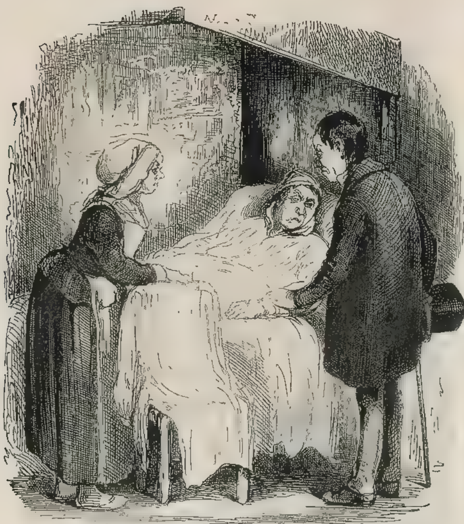
Ce qui l'empêche de compatir jamais aux souffrances des autres.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il est célibataire; n'ayant point à suffire aux besoins d'un ménage et à la toilette d'une femme, il peut aller à l'Opéra et porter des gants blancs.

Le parasite savoure avec délices l'excellent bouillon de son voisin, il se réconforte avec le gibier de ses nombreux amis, et en humant le bordeaux et le champagne, il vous entretient des petites misères de la vie humaine — cette vallée de souffrances!

Cependant, ces souffrances rebondissent sur lui comme un petit plomb sur la peau d'un éléphant; il marche invulnérable au milieu de ces hommes nobles et généreux qui donnent à dîner.

NOS BONS PAYSANS, — par Baric.



16964

— C' qui m' fait l' pus d' chagrin, monsieur le cérugien, c'est que si je viens à mouri, j' perdrai pus de cinquante pistoles à la foire prochaine.



16965

— Eh ben... qu'est-ce que vous avez donc encore, la mère?
— Ah! n' m'en parlez pouint, monsieu Morin, je n'en sais rien, mais c'est comme qui dirait des *aigrettes* que j'ai su' l' cœur!

Il est l'enfant de l'hospitalité, un témoin vivant de la libéralité des hommes, un bœuf bipède de mardi-gras, copieusement nourri par son prochain.

L'art du parasite doit être difficile, rarement il brille plus de deux ou trois saisons; au bout de ce temps, à l'instar des hirondelles, il s'envole, personne ne sait où.

Le vrai parasite ne doit point être homme d'esprit, il ne doit même en faire qu'à de certaines conditions.

Son but principal doit être de passer pour un garçon joyeux et agréable.

Il doit chercher à paraître un peu insignifiant, à être aimable sans avoir l'air de le savoir.

Eût-il sur la langue le plus superbe bon mot, il faut qu'il l'avale dès qu'il pourrait sembler dirigé contre quelqu'un de la société.

Ce quelqu'un pourrait avoir une cuisinière habile, une cave bien garnie.

Il doit garder un profond silence et casser des noisettes pendant que les autres abîment tous leurs amis et connaissances.

Se taire et bien digérer sont deux conditions indispensables pour un parasite de profession.

Il est permis au parasite de chanter, pourvu qu'avec sa voix il n'éclipse personne de sa connaissance; il ne doit chanter qu'autant qu'il ne chante pas bien.

Il doit tendrement aimer les enfants de la maison : dès qu'il paraît à la porte il faut que ces enfants se précipitent sur lui.

Quand la mère les gronde, il faut qu'il prenne la défense des chérubins, il doit trouver charmant tout ce qu'ils font et disent.

Dans les maisons où il n'y a pas d'enfants, il doit faire la cour au chien ou au chat.

S'il n'y a ni chien ni chat, il doit se tenir au perroquet.

S'il n'y a ni perroquet ni serin, il doit faire la cour aux meubles, à la porcelaine ou à n'importe quoi.

J'ai connu un parasite, homme de génie si jamais il y en eut, qui réussit à se faire inviter à dîner cinquante fois par an au moins dans la même famille.

Il était devenu amoureux fou de la pelle et des pincettes.

Chaque fois qu'il y avait des étrangers il savait faire tomber adroitement la conversation sur ces deux objets adorés, et le maître de la maison, ou la maîtresse ou une de ses filles, profitait toujours de cette occasion pour raconter un trait de courage dont une de leurs aïeules avait fait preuve dans sa jeunesse.

Elle s'était défendue, avec les pincettes, contre deux malfaiteurs qui voulaient lui ravir son honneur et ses diamants.

Le parasite doit beaucoup parler de ses belles connaissances. S'il n'en a pas, il doit en chercher avec soin; rien n'est plus propre à se faire considérer.

Il doit être habillé à la mode, mais sans prétention, et toujours faire l'éloge du bon goût de ses amphitryons.

Dîner!!! Pendant que cette parole procure souvent aux autres mille tourments, des notes du boucher, du fruitier, du confiseur, etc., de la porcelaine cassée, du linge abîmé, etc., toutes ces tristes réalités ne sont pour le parasite que de la poésie; il en entend parler, mais il ne les connaît pas.

Somme totale, le parasite est un être bonace et insouciant, ne faisant du mal à personne; il est votre ami, l'ami de votre famille, toujours content et jamais contrariant.

Qu'il se détruise l'estomac, qu'il souffre de la goutte, cela ne l'empêche pas — tandis que tant d'autres à sa place pousseraient mille plaintes et imprécations — de poser la main sur son ventre et de dire avec résignation :

Cependant les hommes sont bons!

Soldi.

THÉATRES.

Au moment où je prends la plume pour rendre compte de *Philémon et Baucis*, les souvenirs du collége me remontent en foule au cerveau, et je me demande s'il s'agit, pour moi, d'un *devoir* ou d'un *pensum*.

Combien de fois êtes-vous passés par ma plume d'écolier, ô Philémon et Baucis! ô bons vieux chantés par Ovide!

La simplicité antique du sujet a tenté MM. Michel Carré et Jules Barbier, et cela se conçoit. Quant à la direction du Théâtre-Lyrique, elle aime les exhumations pieuses : le sujet était ancien, c'était déjà une raison, et puis la musique nouvelle de M. Gounod ressemble tant à la vieille musique, qu'il est permis de la croire contemporaine de Sully ou du chevalier Gluck.

M. et madame Denis se chantent chaque soir le refrain de Désaugiers :

Souvenez-vous-en! (*bis*.)

Jupiter et Vulcain, touchés de tant de fidélité, les rajeunissent. Tel est le premier acte.

Le deuxième acte est une sorte d'intermède du premier au troisième. Il n'y avait pas de chœur, dans l'œuvre; on a arrangé un entr'acte pour en mettre. Tous les chœurs sont mis là, les uns après les autres. Ils vont à la queue leu leu. On peut en compter jusqu'à quatre à la file.

Au troisième acte, M. et madame Denis sont redevenus jeunes et beaux. Jupiter essaye de séduire madame Denis... non, Baucis. La pauvrette alarmée le supplie de lui restituer ses rides et ses cheveux blancs. Philémon redevient également vieux, et tout finit par un feu d'artifice de notes éclatantes allumé par l'Art dans le gosier féerique de madame Miolan-Carvalho.

La partition de M. Gounod a droit aux plus vives sympathies des amis de la Musique. Elle est admirable de science. Elle semble avoir été écrite sous l'invocation des deux saints adorés de M. Gounod : saint Mozart et saint Gluck. Harmoniste profond, maniant l'orchestration avec une supériorité incontestable, quel maître il serait, s'il possédait le souffle mélodique d'Hérold ou la variété attrayante d'Auber!

Bataille, Balanqué, Froment, Marie Sax et le chef de file Miolan-Carvalho, voilà le nom des combattants, voilà le nom des vainqueurs.

Dans la nombreuse série de costumes endossés par mademoiselle Déjazet, il manquait un uniforme de zouave.

Cette lacune vient d'être comblée, et *Petit fils, petit mignon*, n'a pas d'autre raison d'existence.

Néanmoins, remercions les auteurs MM. Dupeuty et Gabriel, ils nous ont fourni une nouvelle occasion d'applaudir la verve juvénile, la grâce piquante, la finesse sympathique de Déjazet. Dans cette bluette, il y a deux couplets qu'elle chante comme il n'y a qu'elle au monde qui puisse les chanter.

NOS BONS PAYSANS, — par Baric (suite).



16966

— J' nous etions promis avec ma sœur défunte que la première qui mourrait revindrait dire à l'autre comment qu'on est dans l'out' monde; eh ben, all' m'a-t-apparu en rêve, c'te nuit!...
— Et quoi qu'alle vous a dit?
— *Si tu fais ben, tu verras ben,* qu'all' m'a dit.



16967

— Je n'ai pas de conseil à te donner, si all' te convient, épouse-la... mais c'est qu'alle est ben rieuse et fiarement coquette... et quand une femme rit, pour peu qu'on la chatouille... tu m'entends ben?... bernique!...

Qui de nous ne connaît pas Séraphin, ce charmant spectacle de marionnettes qui, le premier, a initié notre enfance aux joies théâtrales?

Il a quitté les galeries du Palais-Royal pour les souterrains du passage Jouffroy. Là, nous avons retrouvé le *Pont cassé* avec sa fameuse chanson :

« Les canards l'ont bien passée! »

Nous y avons retrouvé aussi notre bon rire d'autrefois, notre abandon de toute critique, notre indifférence enfantine en matière d'art, et ce vigoureux désir de nous amuser *quand même*, que nous n'emportons plus ailleurs.

Et, ma foi, nous avons passé une bonne soirée au milieu de ces gaies marionnettes, de ces ombres chinoises naïves, de ce joli panorama animé de l'*entrée des troupes françaises dans Milan*, et en sortant, entouré d'une myriade d'enfants enjoués et sautant de joie, nous avons répété avec eux en chœur : « Nous y reviendrons souvent! »

Albert Monnier.

Il y a pour l'esprit comme pour la toilette des moments d'heureuse innovation et de nouveauté; sous ce double point de vue, nous pouvons recommander vivement à nos lectrices un petit volume plein de fraîcheur et d'idées. L'auteur écrit en femme de goût, en femme du monde ainsi qu'en mère, et nous promettons un beau succès au livre l'*Amour et la femme*, que Dentu vient de publier, et qui est signé par madame la vicomtesse Louis de Dax.

Un de nos amis, propriétaire d'un admirable portrait du pape, photographié sur nature, met en vente des épreuves de ce portrait, qui a trente-sept centimètres de hauteur et vingt-neuf de largeur. Le *fac-simile* de la signature de Sa Sainteté est au bas du portrait.

L'épreuve se vend 20 fr. — Par faveur, ce prix est réduit à 12 fr. pour nos abonnés. Ceux qui voudront le recevoir *franco* à domicile, soit en ville, soit en province, n'auront qu'à envoyer 12 fr. par exemplaire à M. Poujand de Laroche, 8, rue de Choiseul, à Paris, en un mandat à vue sur la poste ou en espèces.

La librairie de MM. L. Hachette et Cie vient de mettre en vente les premiers numéros du *Tour du monde*, journal hebdomadaire destiné à faire connaître les voyages contemporains. On comprend tout l'intérêt et toute la variété que présentera un pareil journal, rempli de renseignements utiles, curieux et instructifs, d'aventures dramatiques et cependant réelles, et dirigé par un écrivain dont le nom est une garantie de scrupuleuse exactitude et de sévère moralité. Rien d'ailleurs n'est négligé pour augmenter la valeur de ce recueil. Il est imprimé sur un très-beau papier, avec autant de soin que les ouvrages de luxe le plus justement renommés, et illustré par MM. Français, Bida, Daubigny, Gustave Doré, Jules Noël, Thérond, etc. Quel prix aura un jour cette collection, où l'on trouvera dessinés par des artistes aussi éminents tous les grands sites, tous les monuments célèbres, tous les costumes et tous les types du monde entier!

La librairie de l'*Echo des feuilletons* publie en ce moment deux chefs-d'œuvre de M. Alexandre Dumas : les *Mohicans de Paris*, étude saisissante et dramatique des mœurs actuelles de Paris, et les *Louves de Machecoul*, histoire intéressante des derniers épisodes militaires de la Vendée en 1831. Les éditeurs ont apporté un soin extrême dans l'illustration et la typographie de ces deux ouvrages, qui les rend dignes d'être placés dans les bibliothèques les plus difficiles et les mieux choisies.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. La nuit, tous les chats sont gris.
N° 2. Le Temps qui passe sur nos plaisirs semble s'arrêter sur nos peines.
N° 3. Grâce au ciel, quelquefois l'innocence échappe au danger.

LES FOLIES GAULOISES,

PAR GUSTAVE DORÉ.

Nous n'avons point de magasin de vente, point de dépôt, et comme les marchands n'achètent que ce qui leur est offert, comme nous n'offrons les albums de nos artistes qu'à nos abonnés, il en résulte que les albums publiés par nous ne se peuvent voir chez les marchands, et qu'ils sont achetés seulement sur le titre, seulement sur l'annonce que nous en faisons ici.

Or, lorsque le titre n'est pas bien compris, ou lorsqu'il ne plaît pas, l'album s'achète peu — tandis que tel titre qui plaît fait vendre beaucoup un album souvent inférieur à celui qui se vend mal.

C'est là ce qui se passe au sujet des *Folies gauloises*. Nous avons vendu très-peu d'exemplaires de cet ouvrage, qui est incontestablement une des plus curieuses productions du charmant talent de Gustave Doré.

A ceux de nos abonnés qui nous connaissent assez pour avoir confiance en notre parole nous disons : Si vous aimez le dessin comique, original, si vous reconnaissez à Doré les qualités qui le distinguent de la foule des dessinateurs lithographes, la vérité dans l'exagération comique, la facilité savante dans la composition et l'arrangement des groupes, prenez de préférence à ses autres albums les *Folies gauloises;* vous y verrez représentées d'une façon très-plaisante et très-juste dans sa forme caricaturale, les différentes générations françaises, depuis les sauvages habitants de la Gaule, avant sa conquête par les Romains, jusqu'à nos jours. Cet album, je n'hésite pas à le dire, est une des plus intéressantes *comicalités* du jeune artiste que le *Journal pour rire* se glorifie d'avoir mis en lumière.

Ch. Philipon.

Les Folies gauloises se vendent 10 francs rendues franco, — mais seulement 7 francs aux abonnés du *Journal amusant.*

Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère, et l'on recevra immédiatement cet album franc de port.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 219. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 10 Mars

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du Charivari, de la Caricature politique, du Musée Philipon, des Modes Parisiennes, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . . 10 »
12 mois . . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur Paris est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE PUBLIC DU THÉATRE ITALIEN, — par MARCELIN.

On n'arrive jamais qu'après le commencement du spectacle, on s'en va toujours avant la fin, et l'on ne fait guère attention au milieu.



DEMI-MONDE.

— Et le comte est-il sensible?
— Oui, quand il pleut et que ses chevaux se mouillent.

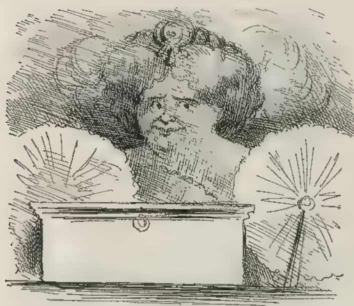
LE PUBLIC DU THÉATRE ITALIEN, — par MARCELIN (suite).



« TARTE A LA CRÈME. »

— Mais enfin, madame, que reprochez-vous à Tamberlick? il a une belle voix, une belle tournure, un jeu très-dramatique....

— Tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas Mario.



UNE FEMME CHARMANTE...

Derriere un éventail, un store et deux écrans, avec un abat-jour à la lampe.



— Quand j'étais garçon, je n'avais qu'une stalle d'orchestre, mais je voyais très-bien; depuis que je suis marié, j'ai une belle loge d'avant-scène, mais je ne vois plus que le dos de ma femme.

PETITES SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE EN 1860.

§ Ier. — QUAND ON N'AIME PAS.

1° On se lève, et l'on bâille.

2° On s'habille, et l'on bâille.

3° On ouvre sa fenêtre pour voir ce qui passe ou ce qui ne passe pas dans la rue, et l'on bâille.

4° On veut faire un peu de musique, — lire son journal, répondre à une lettre, — former le projet de changer de vie à dater de demain matin, — et l'on bâille.

5° On déjeune, et l'on bâille.

6° On fait sa seconde toilette, et l'on bâille.

— Allons, le pli est pris. Une maladie horrible a fait invasion en vous-même : l'ennui. — Dans la rue, au cercle, chez des amis, au théâtre, partout, le bâillement se révèle et s'accroît. Voilà l'ennui! — Après avoir bâillé trois cent soixante-cinq fois au moins en un jour, on rentre chez soi, on se déshabille, et l'on bâille; — on se met au lit, et l'on bâille; — on veut lire le roman à la mode, et l'on bâille plus qu'on n'a jamais bâillé. On se dit : — « D'où diable viennent tout ces bâillements? » — Moitié rêvant, moitié dormant, on se rappelle une sentence de Jean-Paul Richter : « *Éteignez la flamme qui brûle » dans le cœur de l'homme, et l'homme n'existe plus : il n'y » a qu'une bête en sa place.* » — On poursuit, en se demandant : — « Est-ce donc, sangbleu! que je serais » changé en bête? » — Et, en s'endormant après avoir soufflé la bougie et rejeté le roman nouveau, on ajoute : — « Ce grand et divin Jean-Paul Richter a toujours rai- » son. J'ai besoin de ranimer ma flamme. Dès demain, » coûte que coûte, je ferai la cour à Clara. »

§ II. — QUAND ON VA AIMER.

Le lendemain matin se lève.

En s'éveillant, on a l'esprit rose; — on trouve le soleil plus doré; — on saute à bas du lit en fredonnant un air du dernier opéra qu'on a entendu; — on dit du domestique qui vous sert : — « Ce garçon est moins bête que » je ne l'avais cru : je lui donnerai, ce soir même, un » message. » — On s'habille, — on se rase, — on rêve, — on murmure : — « Que fait-ELLE en ce moment? » — Dès qu'on a pris sa robe de chambre, on se jette sur un fauteuil, devant un petit bureau de palissandre, en s'écriant : — « Il faut que je LUI écrive, ne fût-ce que cinq » lignes! » — Cinq lignes, chose difficile à bien faire! — On les fait, on les refait et on les déchire cinq fois. — « Non, ne lui écrivons pas. — La chose la surprendrait, » peut-être sans lui plaire. — Il vaut beaucoup mieux lui » envoyer un bouquet. — Il est sans exemple qu'un bou- » quet ait jamais été mal venu. Les Orientaux n'ont pas » été si naïfs en imaginant le *selam* ou langage des fleurs. » — On sonne. — « Dominique! Dominique! — Monsieur! — » Tenez, voilà un louis, allez me chercher, au coin de » la rue, chez la marchande de fleurs, le plus beau bou- » quet de violettes que vous pourrez trouver; — voici » une carte de visite que vous mettrez près de l'enve- » loppe, dans un endroit visible, et vous porterez le tout » chez madame Clara C***, rue de Penthièvre. »

(*Une semaine s'écoule au milieu de cent exercices du même genre; — on ne bâille déjà plus, on sourit; — on ne fredonne plus, on chante; — on ne se demande plus comment on tuera le temps, on suit, malgré soi, en sortant, un sentier qui est toujours le même.*)

§ III. — QUAND ON AIME.

— Monsieur, dit Clara, vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites; c'est un jeu joué, voilà tout.

— Un jeu joué! Osez-vous bien me parler sur ce ton-là? Je ne pense pas un mot de ce que je dis! Mon Dieu! voilà trois ans que je vous suis sans cesse et partout, comme l'ombre suit le corps. Pourquoi serais-je allé, tout le dernier hiver, chez cette *chipie* d'O***, si ce n'était pour vous y voir? Pourquoi, l'été, ai-je été la première personne que vous avez rencontrée dans le parc de Vichy? Pourquoi me suis-je fait une affaire avec ce sot de P***, si ce n'est parce que sa présence m'empêchait de vous voir autant que je le voulais? Dites que je ne vous aime pas, et vous, Clara, qui êtes nette et brillante comme votre nom et comme la vérité, vous proférerez le plus abominable des mensonges.

Et cætera, — et cætera, — et cætera.

(*Ces derniers mots sont mouillés, attendris, tremblés, et laissent entrevoir quelque résolution fatale; — Madame Clara,*

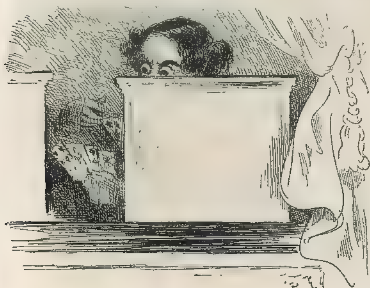
LE PUBLIC DU THÉATRE ITALIEN, — par MARCELIN (suite).



QUE C'EST RARE, une femme vraiment jolie! Aux Italiens, il n'y en a que deux le mardi, qu'une le jeudi. Le samedi, par exemple, c'est le beau jour : il y en a trois.



— Mais qu'ont-ils donc à applaudir ainsi à chaque instant?
— Ça les réveille.



LÉONORA (*sur la scene*).
« Addio! addio!! addio!!!... »
LE DUC DE *** (*dans sa loge*).
— Atout, atout, et atout!...

qui est une bonne âme, ne résiste que vingt minutes et vous tend la main, en disant : — Eh bien, voyons, monsieur, essayons de nous aimer.)

§ IV. — QUAND ON NE S'AIME PLUS.

(Il s'est écoulé deux mois; — il arrive assez souvent qu'il ne s'en est passé qu'un; — mettons-en deux.)

CLARA. — Je vous dis, monsieur, que vous n'êtes déjà plus le même.

VOUS. — Encore une scène! Eh bien, je vous dis, moi, que je suis las de vos reproches. Impossible de venir chez vous sans y avoir quelque sujet d'ennui.

CLARA. — Vous y venez si peu, monsieur, qu'au moins vous n'en avez pas souvent.

VOUS. — Eh! pardieu, madame, on a ses affaires.

CLARA. — Quand vous commenciez à me poursuivre, vous n'en aviez pas d'autre que votre amour.

VOUS. — Mais, madame, cela ne peut pas toujours durer.

CLARA. — Vous m'aviez tant dit que cela ne finirait jamais!

VOUS. — Dans ce temps-là, madame, je le croyais.

CLARA. — Ils sont tous les mêmes, tous sans mémoire, sans délicatesse et sans cœur!

VOUS (*reprenant votre chapeau*). — O madame, point d'injures! Vous pouvez mettre écriteau à votre porte. Prendra le bail de votre cœur qui voudra.

Clara pleure; — vous sortez.

(Il arrive aussi que la scène varie du tout au tout. — Parfois c'est Clara qui prend votre rôle et vous qui, par conséquent, prenez le rôle de Clara. — Cette alternative est même l'épisode qui se produit le plus souvent dans les petits romans de la vie parisienne; mais, par excès de galanterie, l'auteur a voulu laisser l'avantage d'être victime à la femme.)

§ V. — QUAND ON EN EST REVENU.

— Au bout de trois jours.

Un soir, — en vous couchant, — vous reprenez un volume du *Titan* de Jean-Paul Richter, et, tout en cherchant le sinet, vous vous dites :

— Hélas! oui, ce n'était que cela : — un bouquet de violettes, — dix billets, quatre scènes, — de gros mots et une sortie de théâtre.

Mais cela fait toujours passer un mois ou deux.

PH. A.

PSYCHOLOGIE AMUSANTE.

L'HYPNOTISME.

La théorie des fascinations, qui a été si souvent promise, n'a pas plus été écrite que le chapitre des chapeaux si plaisamment mis en avant par Molière. Il serait temps d'en parler aujourd'hui pendant que nos oreilles tintent encore du bruit qui s'est fait autour de la fameuse question de l'*hypnotisme*. Il s'est trouvé dans la corporation médicale, presque aussi jalouse de ses droits que les corporations religieuses et les mandarins de la Chine, plus d'une sentinelle avancée pour lui crier : « Halte là!... on ne passe pas!... »

On a cru s'apercevoir que l'hypnotisme était une des cent têtes de l'hydre du magnétisme dont la seule évocation fait tomber en syncope l'Académie des sciences.

Les uns disaient : « Mais non!... hypnotisme ne peut pas être confondu avec magnétisme, puisque c'est le sommeil somnambulique, puisque l'étymologie grecque de son nom signifie sommeil!... »

Les plus rétifs répondaient : « Mais si! puisque l'hypnotisme est un état d'éveil particulier! »

Comme on le voit, Hippocrate dit toujours oui, pendant que Galien dit toujours non. — Est-ce le sommeil?... est-ce l'éveil?... La question en est encore là : et le public reste entre deux, comme l'âne de Buridan, ne sachant à quel picotin se vouer.

L'opération consiste à exercer au-dessus du nez, juste entre les deux yeux, un miroitement quelconque à l'aide d'un diamant à facettes ou de deux petites glaces juxtaposées. Au bout d'un certain temps, le patient tombe dans une sorte d'ahurissement, et l'on dit qu'il est *hypnotisé*.

LE PUBLIC DU THÉATRE ITALIEN, — par Marcelin (suite).



16975

LE DILETTANTE.

— Comment, monsieur, vous mettez les compositeurs italiens au-dessus de tous les autres! mais cependant Meyerbeer. ..
— Meyerbeer!... selon moi, c'est le Fieschi de la musique!

En agissant d'après ce procédé, le docteur Tisenbart (ainsi nommé dans la légende allemande) appliquait la théorie de la fascination sous son point de vue le plus étroit et le plus intelligent. Il faisait de la fascination sans le savoir, d'après la recette du bonhomme Jourdain.

J'ai nommé le docteur Tisenbart, personnifiant en lui la Faculté de médecine...; je l'ai nommé parce que, — toujours d'après la légende allemande, — il avait l'habitude en prenant son thé

D'avaler la théière,
Et mêle la cuiller avec.

C'était sa façon la plus ordinaire d'*hypnotiser* ses clients.

Sérieusement, la théorie de la fascination n'est autre que celle de la puissance de l'œil; on pourrait l'appeler avec justesse la *dynamique du regard*. Une banalité consiste à répéter bêtement que les yeux sont le miroir de l'âme. C'est une manière d'exprimer qu'ils sont les agents et les conducteurs d'un fluide que nous portons en nous, provisoirement nommé *fluide magnétique*. Il n'est peut-être personne qui, se trouvant dans un endroit public, ne se soit senti attiré vers quelqu'un qui le regardait obstinément et qui n'ait subi, bien que lui tournant le dos, une sorte d'influence occulte.

L'hypnotisme peut être de deux sortes; on peut le diviser, selon le cas, en positif et en négatif. Les séductions de l'art et de l'amour, étant d'ordre majeur, sont positives; au contraire, l'œil du serpent qui hallucine l'oiseau, les lunettes des magistrats à travers lesquelles les criminels croient voir des éclairs de la justice divine, sont des fascinations d'ordre mineur, elles inspirent l'effroi; donc, elles sont négatives.

Lorsque les saint-simoniens furent traduits devant la Cour d'assises de la Seine, le père Enfantin, avant de commencer sa défense, promena sur les juges et sur le public un long regard qui dura quelques minutes.

— Prévenu, lui dit le président, nous attendons le résultat de vos contemplations.

— Vous le voyez! répliqua le père Enfantin en se tournant vers ses coreligionnaires, vous le voyez! ils nient la puissance du regard, qu'ils ne comprennent pas...

Puis, s'adressant à la Cour :

— Monsieur le président, j'essayais sur mes juges la puissance du regard; je ne croyais pas pouvoir mieux faire pour commencer ma défense avec chance de succès...

Ceux qui ont entendu parler des livres sacrés de toutes les religions, depuis les préceptes de Zoroastre jusqu'au Talmud des juifs, depuis le Talmud jusqu'à l'Évangile et au Coran, savent que les prophètes et les initiateurs y sont textuellement appelés *voyants*, c'est-à-dire qu'ils jouissent de la seconde vue et qu'ils la communiquent par le seul effet de leur regard.

Dieu lui-même est représenté sous la forme d'un grand œil qui fascine le monde.

Quand Moïse, les prophètes, grands et petits, Jésus ou Mahomet, parlent à la foule, ils commencent par promener sur elle un regard qui la prépare au recueillement. — Hypnotisme religieux!...

La plus grande punition de Caïn après son fratricide est de voir un œil perpétuellement ouvert sur sa conscience. La conscience est l'hypnotisme de Dieu sur la créature, de même que l'amour est l'hypnotisme de la femme sur l'homme.

Avoir l'œil parisien, c'est-à-dire appliquer aux détails de la vie un esprit d'observation particulier aux Parisiens, esprit né de cette *furia francese* qui a fait découvrir ce délire chorégraphique vulgairement appelé *cancan*... — Hypnotisme des jambes!...

Avoir l'œil américain, se montrer fin en affaires comme un Anglais doublé d'un citoyen du nouveau monde. — Hypnotisme du maquignon!...

Avoir l'œil... (dans le sens absolu) signifie avoir crédit

LE PUBLIC DU THÉATRE ITALIEN, — par Marcelin (suite).



A LA BACCHANTE.

La jolie mode! Plus de manches ni de corsage aux robes : rien qu'une jupe et des bretelles.



CETTE JOLIE BLONDE,

Qui était brune la semaine dernière.



UNE DAME-AUTEUR.

— Les hommes m'ont feuilletée sans me comprendre!



L'INCONNU DU BALCON.

Tous les soirs aux Italiens, à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique : ce ne peut être que l'inspecteur du diapason.



UNE BELLE-MÈRE.

Quel sphinx!

chez ses fournisseurs, — hypnotisme pratiqué par le débiteur sur le créancier!... — Il exige une grande pratique de la vie. — Par contre, *crever l'œil*, c'est suspendre le crédit et couper les vivres. Le crédit est le Samson des temps modernes; le capitaliste remplit au besoin l'office de Dalila qui lui rase la tête ou lui crève les yeux quand le géant menace d'ébranler les colonnes du temple... social.

Toutes ces variétés de l'hypnotisme appartiennent à l'ordre positif; or, j'ai dit plus haut qu'il existait parallèlement un hypnotisme négatif spécialement exercé par les porteurs de lunettes. On ne s'imagine pas à quelles scélératesses les besicles ont donné lieu dans ce monde. C'est toute une histoire que nous raconterons un autre jour.

Antonio Watripon.

BIBLIOGRAPHIE POUR RIRE.

Les *Mémoires d'Horace* retrouvés et traduits par Alex. Dumas. — *Gabrielle d'Estrées*, par M. Capefigue. — *L'Art du culottier*, par Lacotte.

Alexandre Dumas, cet écrivain si spirit..., etc., non content d'avoir découvert la Méditerranée, vient de dé-

SCÈNES POPULAIRES, — par T. Gauchet et Belin.



— C'est-y dommage que ça ne soit pas tous les jours lundi ! Je ne sais pas si nous en lamperions de c' petit bleu !
— Mais, farceur que tu es, on n'en fabriquerait jamais assez pour nous autres tous !



— Ma chère amie, la crinoline te va très-mal ; tu ne me plais pas du tout comme ça !
— Qu'est-ce que ça me fait, pourvu que je plaise à d'autres !

couvrir encore, par je ne sais quel procédé de sa façon, les Mémoires d'Horace écrits par lui-même !! Trente volumes en papyrus in-8° tout simplement.

Ces trente volumes moisissaient, dit-on, depuis de longues années à la bibliothèque du Vatican, où ils n'étaient goûtés que par les rats orthodoxes de la ville éternelle. Grâce à la sagacité toujours ingénieuse d'Alexandre Dumas, nous pourrons enfin à notre tour jouir des beautés que renferme nécessairement une œuvre d'Horace.

Pour ma part, je m'attends à des révélations curieuses, et qui, j'en suis sûr, vont jeter une vive lumière sur le règne d'Auguste si peu connu jusqu'à présent.

C'est le *Siècle* — heureux journal ! — qui a obtenu le privilége de publier la traduction de cette autobiographie mystérieuse, et cette traduction, il est inutile de l'ajouter, est due à la plume aussi élégante que polyglotte de l'*inventeur* (1) de l'ouvrage en question.

Voilà qui est bien, et j'ai la foi — *credo quia absurdum* — mais je suis légèrement surpris, je l'avoue, de voir le poëte de Tibur possédé de la manie toute moderne d'écrire ses Mémoires, comme le premier venu de nos auteurs. Après tout, d'Horace et.... d'Alexandre Dumas, rien ne doit nous surprendre : je m'incline donc, en demandant toutefois communication de la copie du texte latin : — ce sera original.

* * *

M. Capefigue est du nombre de ces historiens minuscules qui ont le talent de faire mon bonheur par la manière étonnante dont ils jugent les choses.

(1) Terme légal employé en jurisprudence pour désigner substantivement la personne qui découvre un trésor.

J'ai là, sous les yeux, un nouvel ouvrage de lui intitulé *Gabrielle d'Estrées et la politique de Henri IV*, où il s'efforce de prouver que ce roi vert-galant n'était qu'un pauvre sire qui *n'avait qu'une seule préoccupation, celle de la dépense. Comme les boucs lascifs de Rome païenne,* ajoute ce jeune et trop profond historien, *il n'aimait que les plaisirs de la chair et du ventre.* Est-ce assez clair, assez net, assez précis ? trois lignes, mais quelles lignes ! et voilà un roi condamné.

Il me réjouit le cœur, ce bon monsieur Capefigue ; veut-il connaître les mœurs d'une époque ? vite il se glisse chez les grands, entre à l'office, s'informe du prix des mets qu'il y trouve, et se livre aux élans d'une indignation vive et animée, en face de deux esturgeons payés cent écus !

Quel luxe ! quel faste insolent ! — et à qui la faute ? — à cette pauvre Gabrielle qui n'en peut mais. N'a-t-elle pas eu l'impudence d'accepter du roi un mouchoir de dix-neuf cents écus ? — dix-neuf cents écus ! — Ah ! pour le coup, c'est trop fort, et le vertueux Capefigue suffoque.

Qu'il aime bien mieux la femme *in partibus* d'Henri IV, la reine Margot. « *A travers des légèretés...* » écrit-il en parlant d'elle, — des légèretés ! ne trouvez-vous pas le mot charmant ? Il vaut le *quoi qu'on die* de Trissotin. Donc, *à travers des légèretés, elle avait conservé*, selon lui, *une dignité parfaite et un grand orgueil de race.* Passe pour l'orgueil : mais la dignité de la reine Margot, y pensez-vous, cher monsieur Capefigue ?

Pourquoi aussi vouloir à toute force rapetisser ce qui est grand ? Vous rencontrez Sully, et tout aussitôt vous cherchez à le *tomber*, pour me servir d'une expression énergique de lutteur, et vous prétendez qu'il ne se souciait que d'agrandir *ses forêts, ses parcs, ses terres, de sorte qu'il avait acquis la plus colossale des fortunes*, et qu'au demeurant il était fort ladre, fort exclusif. Eh ! qu'importe sa vie privée, si sa vie politique a contribué avant tout à la prospérité de la France ? Mais nous nous trompons peut-être, et dans le doute nous préférons dire comme Pandore à son brigadier (dans les *Deux gendarmes* de Nadaud) : Capefigue, vous avez raison !

Eh bien, au demeurant, nous trouvons que la lecture de son volume beurre frais est très-amusante et peut guérir des humeurs noires. A l'exemple du bambin qui brise son joujou pour voir la bête qui est dedans, M. Capefigue renverse tous les monuments de l'histoire pour en pénétrer le secret. S'il l'a découvert, il ne l'a dit encore à personne. Enfant terrible, il touche à tout : il trouve, par exemple, en passant, que la Satire Ménippée est un *obscur et plat recueil.* Petite méchanceté gratuite contre une œuvre écrite en faveur de Henri IV, et qui, au sentiment de Voltaire, ne lui fut pas moins utile que la bataille d'Ivry. Je m'en tiens au jugement de Voltaire. Mais, en résumé, je recommande le livre de M. Capefigue à nos lecteurs : s'il n'est pas instructif, il est amusant, et c'est pour ce dernier motif que nous l'avons accueilli dans notre journal, qui, voulant encourager la vieille gaieté française, accorde au jeune historien de Gabrielle un bon point d'encouragement.

* * *

A la bonne heure, parlez-moi de Lacotte : il se préoccupe, lui, tout simplement d'une chose, du pantalon de ses concitoyens, et il a fait imprimer là-dessus une brochure : *L'Art du culottier agréable.* Oh ! oui — *et utile* — parbleu !

Il a pénétré tous les mystères du pantalon, ce brave coupeur ; il l'étudie dans tous ses détails depuis 1840, et

c'est aujourd'hui seulement qu'il a terminé son *Nouveau mode de coupe, qui donne le véritable aplomb.* — Quel aplomb!

Un pantalon, dit-il quelque part, *dont la coupe est défectueuse, peut dans toutes les circonstances nous entraîner à des malheurs trop souvent irréparables.* Mais c'est effrayant! De quels malheurs irréparables veut-il parler? Je ne vais plus passer mon pantalon qu'en tremblant, dans la crainte qu'il ne soit d'une coupe défectueuse, et je vous engage, lecteurs, à vous défier de vos culottes.

Il va plus loin, cet ingénieux Lacotte, et il écrit : *Le pantalon étant le premier vêtement de l'homme, chacun, selon nous, devrait savoir le couper... il serait utile qu'on enseignât notre méthode comme on enseigne la géométrie, l'architecture*, etc.

Pour une bonne idée en voilà une, et je propose de créer au Collége de France une chaire de *culottier*, dont Lacotte serait nommé professeur. *Caveant consules*, que les autorités compétentes avisent. Il en est temps, l'humanité, un beau jour, va peut-être s'abîmer tout entière dans ses culottes à cause de l'absence du véritable aplomb.

Au reste, cet art merveilleux n'est pas aussi nouveau que le pense son auteur, car je connais, et vous aussi, des gens qui ont l'art, avec la coupe, de se flanquer eux-mêmes des culottes parfaites, auxquelles il reprocherait en vain quelque chose.

Quoi qu'il en soit, je déclare que Lacotte a bien mérité du pantalon et du *Journal amusant*, et je propose une cotisation pour lui offrir une culotte d'honneur..... à la barrière.

HIPPOLYTE MAXANCE.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

De son côté, M. Granier de Cassagnac relevait le gant, à la manière de l'époque, par des mots.

Il disait, selon les *Nouvelles à la main*, de M. Nestor Roqueplan :

— Je vais préparer un travail sur la dégradation de la race noire. Je le ferai avec tant de supériorité, que quand Alexandre Dumas ira lire une pièce nouvelle au Théâtre-Français, tous les comédiens se lèveront d'horreur à son approche.

***

En novembre 1832, c'est-à-dire après l'interdiction de son drame *le Roi s'amuse*, M. Victor Hugo renonçait volontairement à la pension de 2,000 francs qu'il recevait depuis 1823 comme homme de lettres.

Déjà en 1829, au moment où le même poëte allait se plaindre en personne au roi Charles X de ce que la censure arrêtait la représentation de *Marion Delorme*, il déclarait renoncer à une autre pension de 1,800 francs que le roi Louis XVIII lui avait accordée sur sa cassette et que son successeur avait continuée.

Dans l'une et dans l'autre circonstance d'ailleurs, M. Victor Hugo invoquait deux motifs très-nobles :

« 1° Laissez-moi exercer en liberté mon industrie de poëte;

» 2° Vous avez été secourable à mes débuts, je vous en saurai gré toute ma vie; mais aujourd'hui les plumes me sont poussées; je puis nourrir ma famille avec mes seules et propres forces. Reprenez ces pensions et placez-les bien.

Il est juste d'ajouter que M. Victor Hugo ne trempe pas sa plume dans l'encre sans gagner beaucoup d'argent.

Le seul roman de *Notre-Dame de Paris* lui a rapporté 200,000 francs.

***

La *Némésis*, cette satire hebdomadaire qui a fait tant de bruit et porté de si rudes coups à l'autorité du roi Louis-Philippe, ne porte qu'une signature, celle de Barthélemy.

La *Némésis* a été le fait d'une collaboration multipliée. Sans doute Barthélemy y prenait une grande part, mais il avait des aides.

Louis Reybaud, dit-on, y était pour quelque chose.

Un patriote, le citoyen Imbert, était le caissier et l'organisateur de l'entreprise.

L'ouvrier le plus actif et le plus infatigable était Méry.

Au moment où Barthélemy se disposait à faire paraître sa fameuse satire, découragé, effrayé de la grandeur de la tâche, il écrivait à Méry une lettre que nous avons vue et dans laquelle il lui disait :

« Quittez Marseille, venez, venez vite! J'ai dit à tout » le monde : « *En fait de collaborateurs, j'aimerais mieux* » *auprès de moi Méry mort que tous les autres vivants.* »

Dans son ardeur juvénile, Méry voulait que la *Némésis* devînt quotidienne, et il parlait de la faire à lui tout seul.

***

Hélas! que fais-tu donc, ô Rabbe! ô mon ami!
Sévère historien dans la tombe endormi!

Ce sont des vers adressés par Victor Hugo à Alphonse Rabbe, mort le 31 décembre 1829. (Il avait cherché un refuge contre le mal dans le suicide.)

Cet Alphonse Rabbe, esprit studieux, avait imaginé de réduire l'histoire en résumé. On lui doit deux volumes curieux : *Résumé de l'histoire de Portugal*. — *Résumé de l'histoire de Russie.*

La façon sévère dont il écrivait faisait supposer qu'il y avait en lui l'etoffe d'un historien.

Alphonse Rabbe prétendait que ses deux compatriotes, MM. Thiers et Mignet, éprouvaient de la jalousie pour lui

— Savez-vous ce que Mignet a dit de moi? s'écriait-il furieux. Il a dit : « Alphonse Rabbe est un homme d'ima- » gination. » Y a-t-il de plus sanglante injure? Le drôle!

***

Dans la Provence, où il avait commencé son métier d'écrivain, Alphonse Rabbe, né au milieu des passions du Midi, avait d'abord été un royaliste ardent.

Pendant la première Restauration, il avait publié à Marseille une série de petits pamphlets contre un des lieutenants de Napoléon, contre Masséna, duc d'Essling, l'*Enfant chéri de la victoire*.

Il avait donné à ces pamphlets le titre de *Masséinaires*, — sans doute pour faire suite aux *Catilinaires*.

(C'était bien plus, du reste, dans le goût des discours contre Verrès, et l'on avouera que le sujet y prêtait.)

A Paris, Alphonse Rabbe s'était mis en contact avec les coryphées du parti libéral; le royaliste faisait bientôt place au jacobin. Il brûlait ce qu'il avait adoré et adorait ce qu'il avait brûlé. Toute la violence qu'il avait eue sous la fleur de lis, il la mettait sous la cocarde tricolore proscrite; et quand il avait vidé un verre de vin de Champagne, il se levait, fermait le poing en s'écriant :

— J'en envie de brûler ma main droite, puisqu'elle a écrit les *Masséinaires*.

***

Parmi les nouveaux-venus au théâtre, M. Alexandre Dumas fils est le seul qui ait compris que faire peu est un signe de force.

Vauvenargues, je le sais, avait trouvé cette loi avant lui. « J'ai compris, disait-il, que la perfection d'une pen- » dule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée. »

Une sentence pleine d'observation et de finesse; — eh bien, elle fait la joie des jeunes auteurs qui rient aux larmes quand on leur parle de Vauvenargues ou des autres vieux.

— Allons boire notre absinthe, disent-ils.

P. A.

THÉATRES.

Tandis que l'archaïque Gounod fait entendre sa musique savante au Théâtre-Lyrique, un mélodiste des plus passionnés, Victor Massé, nous charme avec ses accords chéris de la Muse à l'Opéra-Comique.

Ce sont deux métamorphoses d'Ovide qui ont inspiré les deux musiciens. Gounod fête *Philémon et Baucis*, Victor Massé chante *Pygmalion et Galathée*.

Quant aux deux livrets, ils sont des deux mêmes auteurs : MM. Michel Carré et Jules Barbier. Par une singulière coïncidence, le livret le mieux réussi est *Galathée*, et c'est lui qui a inspiré la meilleure partition.

L'exécution n'est pas moins remarquable aux deux théâtres. Le Théâtre-Lyrique a madame Miolan-Carvalho, l'Opéra-Comique a madame Marie Cabel.

Madame Cabel a succédé à madame Ugalde dans cet admirable rôle de Galathée. Sa voix est ravissante et elle chante juste (qualité plus rare qu'on ne le croit généralement chez une chanteuse). L'écueil où elle eût pu succomber, c'étaient les couplets bachiques : *Ah! verse encore!* Elle les a remarquablement chantés, mais n'a pas eu, comme madame Ugalde, ce boquet de bacchante en délire qui enlevait le succès à la pointe d'une note.

Mademoiselle Wertheimber a fait sa rentrée par le rôle de *Pygmalion*, qu'elle avait créé jadis. La tâche était rude, car il fallait faire oublier Faure, qui lui avait succédé avec tant d'éclat. Y est-elle parvenue? Je ne le crois pas. Ne pouvant battre Faure comme chanteur, elle s'est contentée de le battre comme comédien.

Si Pontoise le savait! s'écrie Delannoy au Palais-Royal. Pontoise ne le saura pas, rassurez-vous, parce que le *Pontoise viveur* a quitté Paris avec les jours gras. En effet, cet amusant, ce très-gai vaudeville de MM. J. Adenis et Francis Tourte, vient chanter le carnaval quand le carnaval est fini, quand les masques ont disparu, quand la Folie a remisé ses grelots jusqu'à la mi-carême.

On ne voit que dans les jours gras un greffier de Pontoise se mettre dans l'état où nous voyons mons Delannoy, et se transformer en bahuteur échevelé, en capitan à tous crins. Mais la pièce vivra plus loin que Pâques, voire même la Trinité, parce qu'elle est fort joviale, fort entraînante.

Nous voici en plein mois de mars, et que reste-t-il de cette formidable cohorte des revues de l'année si vaillante, si nombreuse au départ? *Sans queue ni tête* aux Variétés, *Viv' la joie et les pommes de terre* aux Folies-Dramatiques, et *La toile ou mes quatre sous*, qui ne bat plus que d'une aile, aux Délassements.

Tout le reste a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Après avoir jeté de l'eau bénite sur les revues mortes et sur celles qui s'en vont, chantons un *Magnificat* en l'honneur des succès vivants et bien vivants.

L'*Histoire d'un drapeau* (Cirque impérial) deviendra aussi centenaire, et alors ce drapeau-là aura plus de représentations qu'il n'y a de régiments de ligne en France. Nous n'allons que jusqu'au numéro *cent*.

L'astrologue qui a tiré l'horoscope de la *Tireuse de cartes* (Porte-Saint-Martin) a prédit qu'elle atteindrait une grande longévité, et la même prédiction pourrait bien s'appliquer à *Compère Guillery* (Ambigu). Ne vous en étonnez pas! *La tireuse de cartes* et *Guillery* ont pour père Victor Séjour, un gaillard d'une trempe superbe, et qui, tout jeune qu'il est, sait ce que c'est que d'avoir des enfants centenaires.

Il y a parmi les gens qui fréquentent les spectacles parisiens des personnes qui dépensent volontiers quelque argent pour voir de près, dans un bal, les actrices qu'ils n'ont jamais vues qu'au bout de leur lorgnette. Avis à ces amateurs. C'est le samedi 10 mars qu'aura lieu, dans la salle de l'Opéra-Comique, la grande fête annuelle donnée au bénéfice de l'Association des Artistes dramatiques.

La présence des jolies et charitables dames patronesses rend fort attrayante cette solennité musicale et dansante.

Maintenant, permettez-moi de vous dire un mot d'un théâtre hippique qui s'ouvre chaque année au printemps, en même temps que les lilas bourgeonnent et que les arbres verdoient. Il s'agit des steeple-chases de la Marche.

Ces splendides réunions auront lieu les 18 et 25 mars, et le grand handicap le 1er avril. En dépit de cette date moqueuse, il n'y aura d'*attrapé* que dix-sept mille francs de prix. Quel joli poisson d'avril!

ALBERT MONNIER.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



ALPHABET EN BANDE

VINGT-CINQ DESSINS COLORIÉS QUI SE DÉPLOIENT EN UNE GRANDE BANDE ET SE REPLIENT SOUS UNE COUVERTURE, EN FORME D'ALBUM.

Les publications de ce genre qu'on met habituellement dans les mains des enfants sont grossièrement dessinées, grossièrement enluminées, et la couleur, qui s'en détache facilement, contient de l'arsenic et d'autres substances très-dangereuses.

Le coloris de l'Alphabet que nous offrons est un coloris à l'huile; ces couleurs, insolubles dans l'eau, ne présentent aucun danger.

L'Alphabet se vend 2 fr. — Pour nos abonnés seulement, le prix, franc de port, n'est que de 1 fr.

Adresser cinq timbres-poste de 20 c. à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR Mme CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste ou des timbres-poste de 20 c. (non séparés) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

ENSEIGNEMENT DU DESSIN AMUSANT. — LE CROQUIS.

CROQUIS DE BELLANGÉ.

Toute personne qui sait un peu dessiner pourrait facilement s'habituer à croquer; pour cela, il faut qu'elle copie de bons croquis; or les fantaisies de Bellangé sont un des meilleurs guides qu'on puisse suivre. Dans cette conviction, nous avons acquis de la maison Gihaut frères la propriété des 50 planches lithographiées que nous offrons à nos abonnés pour 7 fr., rendues franco, et qui ne sont jamais vendues moins de 25 fr. prises chez MM. Gihaut.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonné peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'il désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté.

Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1860 est un Album très-curieux, intitulé *Toilettes de nos grand'mères,* reproduisant les modes de 1800 à 1830, d'après les meilleurs journaux du temps.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes :* un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco,* il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée.

La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1860 tout entière. Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 220. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 17 Mars

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

BALS DE LA MI-CARÊME, — par DAMOURETTE et MARIN.



Un signet entre deux pages.



— Bonsoir, belle Indienne!
— Adieu, beau Calicot!

PARIS A VOL D'OISEAU.

Ce matin, la mouche de la petite gazette m'a encore une fois piqué au talon, et j'y cède.

*
* *

Chez nous tous, chroniqueurs pour rire, greffiers de l'histoire contemporaine, Tacite doublés de d'Assoucy, l'édilité parisienne est devenue une grande ressource. On ne remue plus un pavé que les feuilletons ne le disent. Il y a des écrivains dont le métier est d'aller voir chaque semaine si l'arc de triomphe de l'Étoile se porte bien et si le cheval du Louis XIII de la place Royale n'a pas la fièvre. Cela s'appelle tour à tour de l'actualité ou de la gaieté. Parler des pierres et des monuments, c'est être bien informé : la santé de Son Altesse Chorégraphique mademoiselle Rigolboche ne vient qu'en seconde ligne.

Çà, faisons comme les autres; occupons-nous un peu d'édilité.

Un bruit court tout à la fois dans les salons et dans les tabagies (c'est dans l'une et l'autre région que se promène chaque soir la Renommée pour prendre son *gloria* et faire sa digestion) : ce bruit consiste à dire que le parc de Monceaux va être transformé en promenade publique, en vertu d'un décret.

Là-dessus les poëtes élégiaques poussent de violents soupirs.

Comment! on ferait passer la cognée à travers ces ombrages, si pareils à ceux d'Amathonte et de Chypre?

Par les soins du duc d'Orléans, père de Louis-Philippe, Monceaux avait été un instant, non une résidence française, mais une petite maison grecque du temps de Périclès.

Il y avait des chiffres amoureux sur l'écorce de tous les platanes.

Les salles de verdure avaient été multipliées avec un soin infini.

Dans un tel carrefour on jouait à Colin-Maillard, en attendant 89.

Dans tel autre on faisait pousser du myrte.

Eh bien, le cordeau municipal nivellera peut-être tout cela.

Vous voyez que c'est le cas de dire avec Catulle : *Lugete, Veneres Cupidinesque!* — Pleurez, Grâces et Amours!

*
* *

Dans toute maison où l'on entre aujourd'hui en plein Paris, on est inévitablement accueilli par ces paroles, — qui sont toujours les mêmes :

BALS DE LA MI-CARÊME, — par DAMOURETTE et MARIN (suite).



16983

Une rentrée sans nourrice.



16984

— Mais tu es trop vieux, mon cher Temps !
— On fait des folies à tout âge.

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau? — Le mariage? — Le procès en séparation de corps? — Le duel? — La banqueroute? — Le nouveau millionnaire? — La dernière épigramme? — Les récentes taloches? — Le scandale le plus friand? — Voyons, parlez! mais parlez donc!

C'est à chanter : — « Adorable société! » — sur l'air de *Charmante Gabrielle!*

***

Au commencement de cet hiver, M. Alexandre Dumas fils, enfant d'un père qui n'est pas précisément un Harpagon, a fait une comédie intitulée, comme vous le savez, *Un père prodigue.* En dépit de toutes les défaillances de la critique, on reconnaît aujourd'hui que ç'a été un demi-succès, et rien de plus. Il y avait pourtant une belle étude de mœurs à faire avec ce sujet tout actuel, la prodigalité devenant dans notre société corrompue un travers de plus en plus triomphant. M. Alexandre Dumas fils nous a montré un sexagénaire qui, dans le cours de cinq actes, pousse l'excès de la libéralité jusqu'à donner à une courtisane un collier de diamants, mais en ayant bien soin de le lui reprendre. Ce personnage est père, je le crois; mais prodigue, non, je le nie. Un mot, un seul trait du temps de Louis XIV suffisait, et ç'aurait été mieux, on en conviendra. Je parle de l'exclamation de ce spirituel, aimable et équivoque abbé de Choisy, tour à tour homme et femme, vous le savez, puis petit collet et ambassadeur, mais toujours et toujours panier percé, quoiqu'il eût une grande fortune à manger.

Dans le temps même où il était encore la coqueluche des grandes dames, parce qu'il dépensait plus qu'il n'avait, allant de Paris à Orléans en calèche, l'abbé passait devant le château de Savigny, qu'il avait été forcé de vendre pour satisfaire ses créanciers.

— Ah! disait-il en lorgnant son ancien domaine, ah! que je te mangerais bien encore!

Voilà le prodigue, — à la bonne heure.

***

Autre guitare sur les prodigues.

M. B..., élégant un peu déplumé à force de prodigalités, venait de perdre un oncle à succession.

Quoique sa douleur fût grande, il n'en dîna pas moins ce même jour chez Véry, où il dépeçait un perdreau aux truffes près d'une bouteille de champagne

Arrive un ami.

La conséquence de l'ami, ce fut une seconde bouteille.

— Vous avez perdu quelqu'un ce matin, mon pauvre B...?

— Hélas! oui, j'ai perdu mon oncle, un excellent homme. Buvez donc tout de même.

— Comment! cher B..., vous buvez du vin fin, même aujourd'hui?

— Pourquoi pas, mon cher? Le vin de Champagne est de deuil, quand il est frappé.

***

Les prodigues dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, — ils sont assez nombreux autour de nous pour qu'on n'ait que l'embarras du choix.

Jetons un simple coup d'œil sur cette ménagerie :

L'homme qui fait courir des chevaux de race et qui n'a pas de beurre à mettre dans les haricots de sa valetaille;

L'homme qui force sa femme à porter trois mois de suite la même robe, et qui donne un carrosse à une guenipe sans beauté, sans esprit et sans cœur;

L'homme qui joue sur une carte la dot de sa femme, la retraite de son père et les derniers napoléons de sa sœur;

L'homme qui achète une maison pour bâtir un chalet et qui renverse le chalet pour le remplacer par un pavillon;

L'homme qui, de gaieté de cœur, se jette dans la direction d'un théâtre, gouffre tout entouré de fleurs, ne dévorant pas moins de quinze cents francs par jour;

L'homme qui fait manger à ses chevaux, à ses maîtresses, à ses flatteurs, à ses valets et aux usuriers, la fortune que trois générations ont mise dans sa famille à force de labeurs;

Et cætera, et cætera, et cætera.

***

Au reste, dans *Un père prodigue* de M. Alexandre Dumas fils, je trouve que le vrai prodigue est ce vil et plat M. de Tournas, qui a été riche, et qui est tombé jusqu'à demander son déjeuner et son dîner de porte en porte; — mais je suis à peu près sûr que l'auteur n'y a pas songé.

C'est donc une chose à refaire.

***

Qui fera la *Femme prodigue?*

Cette comédie sociale, moitié satire, moitié apologue, tout le monde la parle, la chante, la joue, depuis la loge du concierge jusqu'aux antichambres des palais. Pas un Térence ni un Aristophane ne se sent de taille à la faire.

Il n'y a pourtant qu'à sténographier ce qui se dit dans la première maison venue de Paris — pendant une soirée de mars.

Mais on n'écoute plus que Rigolboche.

***

« Ma mie, vous savez que je n'ai qu'un trait de plume, « disait madame de Sévigné à madame de Grignan, sa

BALS DE LA MI-CARÊME, — par Damourette et Marin (suite).



16987

— Tu attends ta bonne pour aller coucher, mon petit?
— Ici!... il n'y a pas de bonne.



16986

— C'est cher, ce lit-là, dix francs la nuit, et sans oreiller!

» fille; ainsi mes lettres sont fort négligées. Mais c'est » mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un » autre mieux ajusté. » Il est de mode aujourd'hui d'écrire à la manière de madame de Sévigné, sans revoir ni raturer jamais ce qu'on fait; mais cela ne signifie pas que les œuvres contemporaines doivent avoir même un quart de siècle de durée. — J'applaudis fort M. Villemain quand il dit : « Des deux cent mille lignes qui paraissent chaque » matin à Paris, il ne restera pas une virgule. »

***

Et Alexandre Dumas père qui s'écrie :

— Je ne mourrai pas sans avoir fait quinze cents volumes!

Voilà un prodigue!

***

Le beau mot du père Béranger à M. Jules Canonge, poëte du Midi :

— N'en faites pas tant! n'en faites pas tant! Le vers est l'ennemi du poëte.

Philibert Audebrand.

MÉMOIRES DE DUMAS

TRADUITS PAR HORATIUS FLACCUS.

En ce temps-là, le journal *le Siècle* (Sæculi Diurna) publia les Mémoires de Dumas (*Alexandri Dumas Commentarii*) que notre grand poëte Horace venait de retrouver dans la bibliothèque du Capitole.

De ce travail impérissable (*perennius ære*) nous sommes heureux d'offrir un court résumé aux lecteurs du *Journal amusant*.

C'est une esquisse plus ou moins piquante des mœurs sociales au temps de l'incomparable Dumas, à qui le célèbre Horace, par une modestie touchante, cède volontiers la parole.

Je suis né à Villers-Cotterets, petite ville à sept ou huit lieues de Soissons (*Augusta Suessionum*), que César, dans ses Commentaires, appelle la patrie du haricot (*phaseoli patria*).

Mon père était un brave général, le plus bel homme de son époque, surnommé par ses compagnons d'armes le général Du Mollet (*Suræ dux*), à raison de son dodu gras de jambe, plus dodu que la taille de ma mère.

Un certain Grassotus, qui, après avoir été histrion, devint plus tard grand prêtre de Minerve, eut l'insigne honneur d'être allaité par la même nourrice que moi, ce qui permettait à mon frère de lait de s'écrier quelquefois, avec un regret dont je suis fier à juste titre :

« Dire que, si j'avais été changé en nourrice, c'est » moi qui aurais écrit les *Mousquetaires!* »

Mon enfance fut consacrée principalement à la pratique continuelle des exercices du corps : la chasse dans l'antique forêt de Retz, la natation dans la Somme (*Samara*), la danse, l'escrime, l'équitation, les marches forcées, toutes choses enfin qui développèrent en moi l'énergie, la force et la santé.

Au premier acte de ma vie, dont le prologue s'était écoulé en plaisirs, j'entrai dans l'étude d'un notaire (*tabularium*), mais la gloire me faisait *psit*, et je partis bientôt pour Lutèce.

C'est là que je commis ma première tragédie : les *Gracques*... — La pièce fut refusée... heureusement!

Un peu plus c'en était fait de moi, et la Muse me disait : *Tu Ponsardus eris*....

C'est là que je préludai à mes grands succès de l'avenir : *Caligula, Catilina, Romulus.*

A propos de *Caligula*, je dois noter en passant, pour rendre hommage à la vérité décolletée, que la pièce parut tellement peu récréative à la représentation qu'elle donna naissance au verbe *caliguler*, synonyme de *tædere* (s'embêter).

Je me caligule, — tu te caligules, — il ou elle se caligule, etc.

Dès mon entrée à Lutèce je fus présenté à Talma, un tragédien hors ligne (*tragicus actor*), qui devait léguer son nom à une sorte de paletot gaulois à l'usage du beau et du vilain sexe.

Le grand artiste me tira les cartes (*folia lusoria*) et me dit, d'un air de cinquième acte, en se passant la main dans mes cheveux crépus :

« La première carte sortie, c'est le roi de trèfle.

» Le roi de trèfle, c'est Alexandre.

» Donc, Alexandre, tu seras plus grand que le valet » de carreau, Hector.

» C'est-à-dire plus grand que Luce de Lancival, au- » teur d'Hector.

» Tu seras plus grand que le valet de trèfle, Lancelot » (lisez M. Ancelot).

» C'est-à-dire plus grand que l'auteur de *Louis IX*.

» Ta gloire ne pâlira même pas devant le renom futur » du valet de pique, Hogier (lisez Émile Augier).

» Mais... — et ce sera là le naufrage de ton ambition » littéraire, — la dame de carreau refusera de jouer dans » tes œuvres. »

J'appris alors que la dame de carreau se nommait Rachel

A PROPOS DE LA GRANDE MARÉE. — SOUVENIRS D'UN VOYAGE A CHERBOURG,

par G. Randon.



16987

NOTRE PORTIER.

Monsieur, c'est une lettre
Qu'entre vos mains j'ai celui de remettre.



16988

CE QUE CONTENAIT LA SUSDITE.



16989

DE PARIS AU HAVRE. — TRAIN EXPRESS.

— Comment! nous sommes arrivés! mais c'est une plaisanterie!... je n'ai pas seulement eu le temps d'achever mon premier Paris!
— Ni moi mon cigare! c'est désolant!



16990

TROP TARD!!!

— *La Neustrie?* il n'y a pas une demi-heure qu'elle a quitté le port; elle doit être encore en rade.
— Dix louis si nous la rejoignons!



16991

LE MAL DE MER.

Une balançoire vieille comme le monde.



16992

L'ABORDAGE.

Ou comme quoi en voyage on n'a pas toutes ses aises.

« Tu auras un grand nombre de collaborateurs, — » acheva l'acteur prophète; — c'est pour cela que la pos- » térité t'appellera Dumas seul. (*Dumas solus Alexander*). »

L'avenir tint parole à mon illustre tireur de cartes.

Depuis je ne fis que marcher à pas de géant de succès en triomphes, jusqu'au jour où, grisé de mon universelle réputation, j'engloutis follement des sommes fabuleuses dans la construction de mon féerique refuge de *Monte-Cristo*... Cristi!...

Une devise flamboyait au fronton de mon palais : ***J'aime qui m'aime.***

En d'autres termes : ***J'aime tout le monde.***

Malheureusement, en dehors de tout le monde, j'avais des créanciers qui ne rougirent pas de m'exproprier pour cause d'utilité... privée.

Qu'importe! Monte-Cristo journal survit à Monte-Cristo castel, cela suffit à ma gloire.

Une causerie avec mes lecteurs (*meis cum lectoribus garrulitas*), et tout est oublié!...

Maintenant vous dirai-je toutes les reparties éparpillées par moi dans le chemin de la vie? — Non, — quinze cents volumes n'y suffiraient.

Deux ou trois mots seulement à titre d'échantillons.

« Un monsieur bête et laid me disait : — Votre père était mulâtre? — Oui. — Votre grand-père était nègre? — Oui. — Alors votre aïeul était....

» Mon aïeul était un singe, ma famille a commencé comme finit la vôtre.

» Dans une autre circonstance, fourvoyé au milieu d'une réunion assommante où seul j'avais fait des frais d'esprit, je m'écriai en sortant : Ah! comme Alexandre se serait ennuyé, si Dumas n'avait pas été là!

» Cette fois la scène se passe chez mon fils, dans la petite salle à manger de son petit hôtel de la petite rue de Boulogne, donnant sur un petit jardin planté de petits arbres. — Au milieu du dîner, j'ouvre la fenêtre.

» — Que fais-tu? — interroge Alexandre II.

» — Je donne de l'air à ton jardin.

» Eh bien, tous mes succès de théâtre, de romans, de mots, ne valent pas... — quoi? — Mon fils.

» Mon fils, c'est mon meilleur ouvrage (*meum optimum opus*)! et cependant j'avais une collaboratrice. »

Pour copie conforme :

Alexandre Flan.

CAUSERIE.

M. de Foy et ses Mémoires. — Protin l'initiateur. — Mot décolleté d'une ingénue. — Grandeur et décadence de Vénus. — Trait généreux d'un propriétaire. — Affiche excentrique d'un fabricant de perruques.

« Pourquoi n'écrirais-je pas mes Mémoires, disait Flore des Variétés, ma blanchisseuse écrit bien les siens! » C'est sans doute en vertu de ce principe que l'*innovateur-fondateur* de Foy annonce à ses contemporains qu'il va détacher, sous peu, *un premier feuillet de ses curieux Mémoires.*

Que *premier feuillet* est bien dit, et que *curieux* est modeste!

Mais quel est le but de ce négociateur célèbre... par ses réclames? va-t-il nous faire l'histoire des mariages fabuleux qu'il a perpétrés? veut-il nous dévoiler quelques-uns des mystères de son officine, ou a-t-il simplement l'intention d'écrire une autobiographie, et de se dresser, de son vivant, une statue, comme au plus grand des innovateurs-fondateurs connus?

Les populations en sont à errer dans le champ des hypothèses.

Une chose certaine, néanmoins, c'est que cet habile homme, qui s'est mis à la place de Cupidon, songe à se retirer des *affaires* — il appelle cela des affaires — et renonce pour jamais à jouer le rôle de trait d'union qu'il joue depuis trente-huit ans avec une fidélité si convaincue!

Trente-huit ans de trait d'union forcé, c'est dur.

Mais s'il prend ses invalides, ce bon innovateur-fondateur, ce n'est qu'à regret, car, dit-il, « après moi, *la profession matrimoniale, gérée par de tristes nullités, retombera dans l'enfance et la déconsidération où M. de Foy l'a prise.* »

Eh bien! et Protin?

Connaissez-vous Protin?... c'est aussi un négociateur, le seul *sérieux*, assure-t-il, *qui soit apparu au public jusqu'alors.* (Voir à la quatrième page des grands journaux.)

Lui, Protin, c'est un *initiateur :* physiologiste consommé; il devine en vous voyant quels sont vos goûts, votre humeur, vos défauts et vos qualités; si vous avez été vacciné, si vous faites partie de la garde nationale, si vous êtes en bons termes avec votre propriétaire; bref,

A PROPOS DE LA GRANDE MARÉE. — SOUVENIRS D'UN VOYAGE A CHERBOURG, par G. Randon (suite).



16993

DÉCEPTION.

— *La Neustrie?* vous voyez ben c'te p'tite fumée tout là-bas, là-bas, au bout de mon doigt? ça doit être approchant ça.



16994

CONSOLATIONS.

— Mais monsieur est à bord de *la Seine*, un bateau superbe, installations magnifiques, marche supérieure, cuisine exquise, service à souhait, champagne à discrétion... Monsieur ne va qu'à Cherbourg? c'est quinze francs pour le passage.



16995

PLAISANTERIE A PART.

Notre nom, qu'il nous fallut donner au receveur pour sa liste de bord, nous valut de la part de l'état-major de *la Seine* un accueil des plus gracieux et une cordiale invitation à déjeuner; mais, hélas! à peine assis, nous fallut-il déserter les splendeurs du festin... La mer a des rigueurs à null'-z-autres pareilles.



16996

MENUS PROPOS.

— Will you go to breakfast?
— As you please.

Autrement dire :

— Allons déjeuner.
— Ça me botte.



16997

HÉROÏSME.

— How do you do, Sir?
— Is it dinner Time?

Traduction familière :

— Mylord se trouve-t-il un peu mieux?
— Est-ce qu'on ne va pas bientôt becqueter?



16998

CONTEMPLATIONS.

. . . .
. . . .

raisonnant par induction sur ces observations, il vous apprend quel caractère doit posséder votre femme pour qu'elle vous rende heureux en ménage, et il a justement la femme qu'il vous faut.

Est-ce assez ingénieux?

Voulez-vous une dot, parlez, ce fortuné magicien en a plein ses tiroirs, depuis vingt-cinq jusqu'à trois cent mille francs; vous n'aurez que l'embarras du choix, et dans le tête-à-tête de son cabinet mystérieux il vous *initiera* en mariage, comprenez-vous? et vous délivrera un brevet de félicité conjugale S. G. D. G.

Vous le voyez donc bien, l'innovateur-fondateur a tort; après lui la profession matrimoniale ne retombera pas dans l'enfance : elle a maintenant Protin, qui, comme Anthée, portant le monde sur ses épaules, portera, lui, à son apogée cette science si précieuse pour le bonheur et la conservation du genre humain.

***

Dans les coulisses d'un théâtre de vaudeville, on parlait de protection et de libre échange.

Une ingénue, qui ne remplit cet emploi que sur la scène, écoutait nonchalamment les causeurs sans trop paraître les comprendre.

— Tenez, dit tout à coup l'un d'eux en se tournant vers l'actrice, j'ai pour moi non-seulement la raison, mais encore le sexe perfide. Exemple : Je suis sûr que mademoiselle Irène, qui semble suivre notre discussion avec intérêt, approuve les nouvelles réformes.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Mais parce que, dans votre monde, vous avez pratiqué le libre échange avant la lettre.

— C'est possible, répliqua l'ingénue, mais quant à moi j'ai toujours préféré le système protecteur.

***

A quoi tiennent les grandeurs de la terre!

Chacun a pu admirer sur le char mythologique en carton qui faisait partie du cortége du bœuf gras une Vénus jeune, fraîche et rieuse qui trônait au milieu d'une cour de dieux et de déesses dépenaillés. Malgré le froid, les roses fleurissaient sur ses joues.

Elle était pleine de gentillesse et d'entrain, et paraissait heureuse de son élévation, et les œillades chargées de poudre que les curieux lui lançaient à son passage la trouvaient calme et souriante.

Pendant trois jours elle fut reine et eut l'honneur de partager avec le bœuf gras l'attention de la foule; mais, qui de vous l'ignore? la roche Tarpéienne est près du Capitole. Insouciante et joyeuse, la nouvelle Cythérée comptait sans la fragilité des choses humaines, — sans ce dieu cascadeur qu'on nomme le hasard, et qui nous joue de si bons tours.

Le hasard, cette fois, n'a pas fait les choses à demi.

Comme, à la fin de la troisième journée, Vénus descendait de son char triomphal, et que de son pied léger elle touchait la terre, elle se trouva tout à coup en face d'une écharpe municipale et du visage furieux d'un père irrité.

Coup de théâtre, exclamations des dieux et des déesses, cri obligé de la jeune fille : Ciel! mon pèrrre!... Énergiques interpellations de l'auteur de ses jours et intervention finale de l'autorité.

Hélas! depuis six mois, la Vénus *Macrobukolyte* (*qui accompagne le bœuf gras* — qu'on nous pardonne ce mot composé) était en rupture de maison paternelle.

Un jour de printemps, elle avait quitté son village : Fontenay-aux-Roses, un charmant pays cependant, pour venir se jeter dans le tourbillon des plaisirs et voir ce qu'on trouvait au fond de ce Maëlstrom parisien.

Elle y a trouvé un trône et... la maison de correction.

L'Olympe a pris le deuil.

***

Beau trait d'un propriétaire.

Dans l'un des logements de sa maison, deux personnes sont sur le point de mourir asphyxiées; les voisins, qui s'en aperçoivent, veulent enfoncer la porte, qui se trouve fermée; mais le bon, le digne, l'excellent propriétaire s'y oppose, en alléguant que cela *dégraderait sa porte!* Quel argument féroce et admirable à la fois!

Vrai, je regrette de ne pas savoir le nom de cet honnête homme, je l'aurais livré avec empressement à la justice de ses concitoyens, dans l'esprit desquels il eût été *dégradé* pour jamais.

***

On vante la clarté et la précision de la langue française.

A PROPOS DE LA GRANDE MARÉE. — SOUVENIRS D'UN VOYAGE A CHERBOURG, par G. Randon (suite).



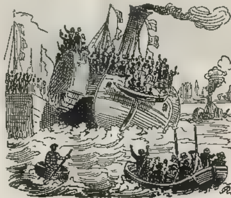
VUE DE CHERBOURG,
Prise de la rade, à cinq heures de relevée, d'après une photographie de Nadar.



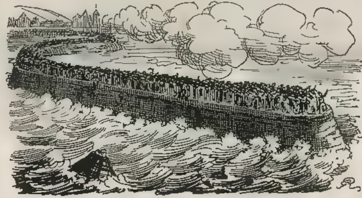
A mesure qu'on approche, l'aspect de la ville prend des teintes plus variées; les maisons, les édifices, les villas accusent graduellement leurs formes et tranchent de leurs tons harmonieux sur le vert sombre des collines qui s'élèvent en arrière comme la toile de fond de ce merveilleux panorama.



Puis, à mesure qu'on avance encore, on admire à gauche de l'hémicycle les élégants pavillons des bains de mer élevés sur une plage unie et tapissée d'un sable fin qui emprunte aux rayons obliques du soleil l'éclat d'une poudre d'or constellée de pierreries.



Au centre, où s'ouvre l'avant-port, de légères et coquettes embarcations, de sveltes et rapides pyroscaphes tracent à la file leur sillage étincelant, tandis que les airs retentissent des chants joyeux de leurs passagers.



A droite, enfin, une longue jetée couverte, chargée à crouler d'une foule bigarrée et grouillante, donne, à distance, l'idée de quelque monstre marin, et ferait certainement croire à un abonné du *Constitutionnel* (s'il en existe encore) à l'effroyable rencontre du grrrand serpent de mer.

Voici, à ce sujet, une affiche que je copie textuellement sur les carreaux d'un kiosque avoisinant le Gymnase : *Perruques jouant la nature faites avec du tulle en cheveux blancs.*

C'est court, mais joli.

Voyez-vous la nature qui se laisse niaisement jouer par des perruques? c'est honteux!

Et ce tulle nouveau et bizarre, qu'en pensez-vous? Je ne connaissais jusqu'alors que le tulle uni, le tulle brodé, et je n'avais aucun soupçon de l'existence du tulle en cheveux blancs — et vous, madame?

Mais avec le progrès... du charlatanisme, tout est possible; n'avons-nous pas des pantalons hygiéniques, des brosses et des peignes magnétiques qui rendent aux cheveux leur couleur primitive (toujours)? Donc, on peut bien tresser un tissu avec des cheveux blancs et en confectionner des perruques facétieuses qui se moquent de la nature.

Pourtant, si ce n'était qu'une énigme, je regretterais mes plaisanteries, et je n'hésiterais pas à faire amende honorable à l'auteur-sphinx, car je réfléchis qu'en sa qualité de fabricant de perruques il saisirait peut-être l'occasion pour m'arracher les cheveux.

Qu'il nous révèle plutôt son secret — car il y en a un — et nous lui donnerons en échange une grammaire de Noël et Chapsal, deux perruques célèbres qu'il doit connaître... mais seulement de réputation.

Hippolyte Maxance.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Un ladre voyageait en compagnie de son domestique; ils arrivent dans une auberge :

— Madame, dit-il à l'hôtesse, faites-moi cuire un œuf à la coque, et avec le bouillon vous ferez une soupe à mon valet. Il n'a pas grand appétit.

— Diable! le bouillon d'un œuf, ça ne sera pas bien nourrissant.

— Ah! bath! reprend le ladre, mettez-en deux...

— Il y en aura un pour lui?

— Non, je les mangerai bien, et son bouillon en sera meilleur.

⁂ Après la révolution de février 1848, toutes les dames beaux esprits étaient en ébullition, elles fondaient des clubs, des journaux, et parlaient d'ériger une Académie française féminine.

N'allez pas croire qu'il ne fût pas possible de trouver quarante immortelles futures.

Savez-vous ce qui fit avorter ce plan?

Lorsqu'il s'agit d'organiser le bureau provisoire et de déférer le fauteuil de la présidence à la *doyenne d'âge*, aucune de ces dames ne voulut s'avouer l'aînée des autres; tandis que toutes se levèrent, même les plus mûres, quand on proposa les fonctions de secrétaires provisoires aux deux plus jeunes de la société.

⁂ L'empereur Napoléon Ier venait de nommer un vice-roi, un vice-président, etc., etc., et à la suite de ces diverses nominations il fit de M. de Talleyrand le grand électeur de l'Empire.

— Dans le nombre cela ne paraîtra pas, dit Fouché; ce n'est qu'un *vice* de plus.

Carnot disait du même Talleyrand :

— S'il méprise tant les hommes, c'est qu'il s'est beaucoup étudié.

⁂ Je viens de lire dans un journal anglais la clause bizarre d'un testament de la duchesse de Sainte-Albe. Il paraît que cette dame avait eu souvent à se plaindre du

A PROPOS DE LA GRANDE MARÉE. — SOUVENIRS D'UN VOYAGE A CHERBOURG,
par G. Randon (suite).



REFLEXION D'UNE ÉPINGLE.

Voilà bien les journaux!!! A les en croire, on ne trouverait plus à Cherbourg où loger une épingle!



RÉFLEXION D'UNE FAMILLE NORMANDE.

On peut ben s' lôgeais à la grâce ed' Dieu, mais pour ce qu'est d' la nourriture, faut point troup s'y fiais, bonnes gens!



TRIBULATIONS

A la recherche de *la Neustrie :* une aiguille dans une botte de foin.



17002

UN PETIT CHEMIN OU IL N'Y A PAS DE PIERRES.

Passer sur l'avant de *la Normandie,* monter sur le tambour de *l'Erèbe,* descendre sur celui de *l'Eclair,* et remonter jusqu'à l'arrière du bateau d'où l'on peut gagner *la Neustrie* — ça va tout seul.



UNE ESPIÈGLERIE DE MATELOT.

Laquelle espièglerie M. Prudhomme serait tenté de qualifier très-sévèrement, s'il ne craignait de se faire du mauvais sang.



— Comment! vous n'avez pas de marée!! à Cherbourg!!!
— Nous en avons toujours, monsieur, seulement c'est que le train de Paris est un peu en retard ce matin.



POIRÉ, RETOUR D'ASNIÈRES.

— Huit francs la bouteille!
— Dame, s'il fallait donner à Cherbourg du cliquot à tous les gens qui en demandent!



17003

DANS LE PÉTRIN!!!

— Heureusement que ma femme a pu trouver un lit plus convenable, grâce à l'obligeance de son cousin!

---

caractère peu sociable de son mari. Lorsqu'elle ne le voyait que trois jours de suite il était charmant, mais le quatrième il commençait à devenir insupportable.

Afin de l'empêcher de se brouiller avec sa famille, voici ce qu'elle a imaginé :

Elle lègue cinq mille livres sterling de rente à certains parents, à la condition qu'ils ne résideront jamais plus de trois jours consécutifs, par trimestre, près de son mari. Dans le cas où cette condition serait enfreinte, le legs serait caduc et le capital de la rente reviendrait à l'époux survivant.

Voyez-vous le mari cherchant à retenir les héritiers plus de trois jours afin d'empocher le capital de la rente, et apercevez-vous de leur côté les héritiers quittant brusquement la table avant le dessert, au troisième jour, de peur d'être grisés et de rester, malgré eux, un jour de plus?

Luc Bardas.

THÉATRES.

Élevez des systèmes, édifiez des théories, dites à l'esprit humain : Tu t'amuseras de ceci et tu t'ennuieras de cela. Et le jour où la critique croira avoir réglementé le goût du public, arrivera un jeune homme avec une œuvre faite en dehors des règles convenues, et il franchira les batardeaux, et il brisera les digues laborieusement fortifiées par la critique magistrale.

Telle est à peu près l'histoire d'*Un parvenu,* comédie en cinq actes et en vers de M. Amédée Rolland. Certes, il y a beaucoup à redire comme charpentage de pièce, comme peinture de caractères, comme logique des faits et comme art théâtral; mais il y a un lyrisme entraînant dans le vers, une chaleur d'exécution, une jeunesse de pensée, un brio harmonieux; et toutes ces qualités juvéniles réunies séduisent l'auditeur, l'entraînent, le fascinent.

On peut reprocher à l'auteur l'abus des tirades et des portraits, le goût pour l'anecdote racontée remplaçant l'action, et jusqu'à l'accès de poésie qui s'empare tour à tour de chacun des personnages. Mais tirades et portraits sont tracés en hémistiches sonores, en vers frappés au bon coin, et dans un style si coulant et si doux, qu'on leur pardonne bien vite cette langue qui n'est pas toujours en harmonie avec les caractères et les habitudes des personnages : c'est l'auteur qui intervient dans le dialogue, et souffle à ses héros des paroles et des sentiments auxquels ceux-ci n'auraient guère pensé.

Quant au sujet de la pièce, il s'agit toujours des amours contrariés d'Albert et de Laurence, et la comédie moqueuse du *Parvenu* est encore à faire, — si toutefois elle a besoin d'être encore refaite. — Qui n'est pas un peu parvenu aujourd'hui? — Les gens qui ne sont pas parvenus, allez-vous me répondre. — Merci bien. Croyez-vous qu'il soit nécessaire de se moquer des gens arrivés? — Pourquoi pas? — Eh bien, raillez-les à votre aise, mais je ne m'en sens guère le courage. Ne parvient pas qui veut. Savez-vous combien il faut de pleurs et de labeurs pour faire un *parvenu?* et combien de fois il lui a fallu mettre en action la maxime de la Fontaine.

Aide-toi, le ciel t'aidera!

Les hommes célèbres de tous les temps sont des parvenus. Que ce soit par les arts, par la guerre, par la science, par le dévouement à l'humanité : *parvenus! parvenus!*

Cher lecteur, Dieu fasse de vous un *parvenu* sur la terre et dans le ciel!

Le *Compère Guillery,* — le bandit à l'instar d'*Hernani,* — lui aussi est un *parvenu.* Il est parvenu à sortir viable et armé de pied en cap du cerveau de Victor Séjour. Il est parvenu à devenir un bon rôle pour Mélingue; de plus, il est parvenu à plaire à M. de Chilly (le directeur de l'Ambigu), qui a monté ce drame avec tout le luxe de mise en scène possible. Ce n'est pas tout, de prime abord, le *Compère Guillery* est parvenu à obtenir les acclamations des spectateurs enthousiasmés, et il est probable qu'il parviendra à un âge avancé. Bref, je souhaite que, grâce à *Guillery,* Victor Séjour devienne un *parvenu* au temple de la Fortune.

En ce moment, tous les soirs, quatre à cinq mille spectateurs sont captivés, amusés, émus par l'habile dramaturge à la Porte-Saint-Martin et à l'Ambigu. C'est grâce à lui qu'ils pleurent, qu'ils rient, qu'ils s'indignent, qu'ils éprouvent toutes les émotions de la joie, de la pitié, de la surprise et de la terreur.

Chaque soir le public qui vient d'applaudir *Guillery* et Mélingue rencontre le public qui vient d'applaudir la *Tireuse de cartes* et madame Laurent. En outre, la première grande pièce que jouera la Gaîté est de Victor Séjour. Quand ce drame viendra, c'est Victor Séjour qui tiendra la clef de toutes les larmes de Paris.

Albert Monnier.

Sous le titre d'*Enfantines,* M. Elzéar Ortolan vient de faire paraître à la librairie H. Plon un charmant petit livre de poésies. C'est un ouvrage à la fois aimable et sérieux, qui, dans sa forme légère et enjouée, renferme de ces leçons de morale qui vont à la fois au cœur et à l'esprit.

TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.
N° 6. RÊVERIE.
7. LA SOEUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié*, 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes nues arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs — le Ruisseau — Sortie de bain — Quiétude — l'Echo — Villa bella — Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendus franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.



Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous enverrons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France. On trouve aussi les dessins du *Journal amusant* en rouleaux chez M. Dumas, fabricant de papiers peints, grande rue de Reuilly.



CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN.

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

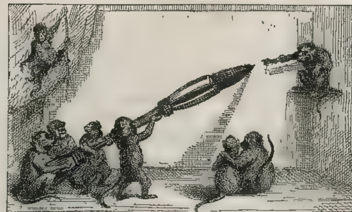
Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite; on les emploie aussi pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis. Le nom s'inscrit dans l'espace resté blanc — et la carte se place sur la serviette.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FR.; PAR LA POSTE, 6 FR.

Chez MM. GIROUX, SUSSE, et au bureau, rue Bergère, 20.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 221. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 24 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. Randon.



17004

Redis donc encore que Germaine est ta bonne amie!



17005

Les enfants! ceux qui n'en ont pas sont bien heureux!



17006

— Je n'avais encore rien vu d'aussi beau que la Vestvali dans *Roméo;* quelle éblouissante créature!
— Quelle taille! quelle tournure! quelle poitrine! c'est comme ça que je comprends la femme!... faut que je lui écrive!



17007

Retouches-y donc encore à ce petit-là! c'est à moi que tu vas avoir affaire, grand lâche!

SCÈNES POPULAIRES, — par T. GAUCHET et BELIN.



17008

— Donne-moi donc le bras, mon ami?
— Non, merci, je pourrais chiffonner ta robe.
— Si tu me la chiffonnes, je te permets de m'en payer une autre!



17009

Un tableau qui est appelé à obtenir un succès éblouissant au prochain salon.
Déjà l'artiste ne peut plus regarder son œuvre en face.

SALMIGONDIS.

Les chroniqueurs qui regardent le plus par le trou des serrures nous affirment qu'il existe en ce moment à Paris huit mille Russes. (Ils les ont comptés un par un.) Ces Anacharsis sont, bien entendu, la fleur de l'aristocratie moscovite.

Si le ragoût nommé caviar, qui enlève la peau de la langue, devient de mode chez nous, c'est aux huit mille Russes que vous devez vous en prendre. Telle est du moins l'assertion des chroniqueurs. Si les diamants, naguère délaissés, sont plus que jamais en vogue, la faute en est à ces mêmes hommes des bords du fleuve et des monts Ourals. — Dans le faubourg Saint-Honoré, où ces descendants des Scythes ont plus particulièrement posé leurs nids, un homme qui se respecte ne saurait se montrer en public qu'avec une femme assaisonnée de diamants. — Chez les huit mille Russes de nos chroniqueurs, les topazes sont abandonnées aux simples chambrières.

***

Autre chose.

Ces mêmes huit mille Russes, presque tous princes ou boyards, tenant, bien entendu, aux mœurs aristocratiques de leur pays, ne se font pas servir par nos Jocrisses de Paris (et ils ont bien raison). En général, leur domestique est composé d'eslaves affranchis comme le père de cet Horace dont Alexandre Dumas père publie en ce moment les *Mémoires*, taillés, ce semble, dans l'*Histoire romaine* à l'usage des écoles mutuelles. — Pour en revenir à nos Moscovites, ils ont, dit-on, pour cochers et hommes d'écurie des Tartares, habillés et vivant en Tartares.

Grand objet de curiosité pour les Parisiens.

Qu'est-ce que c'est que ça, un Tartare?

Tenez, je vais vous le dire.

En 1854, à l'époque où deux cent mille hommes campaient devant Sébastopol, il a été fait grand bruit chez nous du Tartare qui avait répandu de fausses dépêches depuis les côtes de la Crimée jusqu'à Vienne. A ce sujet, bien des gens se demandaient pourquoi il y avait un Tartare en avant toutes les fois qu'un incident se dessinait par là-bas.

— Un Tartare est arrivé au camp d'Omer-Pacha.

— Un Tartare est entré dans Athènes.

— Un Tartare se trouve en ce moment sur la route de Constantinople, etc., etc.

La formule variait peu.

Il faut bien dire ici que Tartare est presque synonyme de courrier.

Ces hommes aux gros bras et au nez épaté passent pour les premiers cavaliers du monde. Ils vont droit à un but, en suivant toujours la ligne droite, comme une flèche. Rien ne les arrête, ni le ravin, ni l'escarpement de la montagne, ni le loup qui montre ses dents de diamant, ni le torrent qui déborde. Ils réalisent la vieille fable du Centaure.

J'ajoute qu'un Tartare ne s'inquiète jamais du sens des papiers qu'il porte. Son cheval les lirait avant lui plutôt. Un Tartare a la discrétion muette et solennelle de la mort. Ceux qui l'envoient le payent peu. Essayez de l'arrêter en chemin en lui jetant à la tête une bourse pleine d'or. Il ne vous aura pas vu. A force d'éperons et de coups de fouet il sera déjà à dix minutes du serpent tentateur. Les larmes n'ont pas non plus de pouvoir sur lui. Il regarde sans voir. Il a l'air de dire comme un personnage de Shakspeare : « J'ai un cœur de marbre. »

***

Voilà un poëte qui crie, non contre la poésie, mais contre la versification. En parlant d'*Un parvenu*, dans son feuilleton du *Moniteur*, M. Théophile Gautier se plaint de l'intarissable cascade de vers qui tombe sans cesse du théâtre et de la librairie. Il est bien vrai que les vers actuels, trop peu économisés par leurs auteurs, deviennent un abus de plus en plus révoltant. Mais en cette matière comme en beaucoup d'autres, il faut savoir trouver le bien dans le mal même.

Certes, tous les faiseurs de vers ne sont pas des poëtes, mais beaucoup sont utiles. Savez-vous pourquoi? C'est que, sans un culte général, continu du rhythme, de l'harmonie, de l'élégance, une langue s'appauvrit. Elle devient lourde, commerciale, barbare; elle est envahie par toutes sortes de néologismes, de jargons exotiques et de grossièretés. C'est l'abus de la prose qui fait passer l'argot dans le dialogue. Laissez donc venir les versificateurs; ne les effarouchez pas trop. Ce sont eux qui gardent la langue, la travaillent et la polissent; ils précèdent les poëtes, ils en préparent et en secondent l'avénement.

Cela ne veut pas dire que je ne sois pas disposé à répéter le réquisitoire de Paul-Louis Courier à propos des râcleurs de lyre :

— Par mesure d'hygiène, on devrait bien en pendre quelques-uns de temps en temps.

***

On aura beau faire en France, on n'aura jamais l'habileté étrange que les Anglais et leurs fils les Américains du Nord savent dépenser quand il s'agit de faire une réclame triomphante.

MUSICIENS ET MUSICIENNES, — par Marcelin.



EN MÉNAGE.

— Ah çà, mon ami, est-ce que tu vas fumer ici, à présent?
— Tu y chantes bien, toi.



A DIX-HUIT ANS.

Un peu plus de feu, ma cousine!

Je veux citer un nouvel exemple de ce rare génie que possède, sous ce rapport, la race anglo-saxonne.

Un tavernier de Pall-Mall, nommé Jérémie Thompson, embarrassé d'une forte provision de bière qui était en danger de se gâter, fit publier, il y a six mois, dans le *Morning-Chronicle*, qu'un homme d'une taille ordinaire s'engageait à manger douze pieds de bœuf à son déjeuner. Il indiqua le jour où ce nouveau Milon devait faire preuve de sa gloutonnerie, et s'offrit à exposer à la vue des curieux, pendant les deux jours qui précéderaient, les douze pieds de bœuf destinés à être mangés. Pendant ces deux jours la taverne ne désemplit point, et toute dupe buvait un pot de bière. On examinait les pieds de bœuf, qui avaient été nettoyés de manière à donner de l'appétit. On les retournait de tous côtés; à peine pouvait-on se rassasier de les voir, et l'on ne se retirait que pour faire place à d'autres curieux non moins empressés. Le jour si attendu vint enfin. L'assemblée fut nombreuse. On dressa la table au milieu d'un grand jardin, et trois heures sonnèrent sans que l'on vît paraître le mangeur.

Cependant lorsque le tavernier vit sa bière considérablement diminuée, il vint d'un air dolent faire ses excuses aux buveurs et les prier de remettre la partie au lendemain, parce que l'homme aux pieds de bœuf était incommodé.

***

Ce qui prouve que le temps de la comédie aristophanique approche, c'est qu'à la première représentation de toutes les pièces nouvelles on entend de vingt côtés à la fois :

— Voyons s'il y aura des allusions sur les hommes du jour.

En 1855, Gustave Planche disait à un jeune auteur dramatique :

— Osez donc! osez donc! le moment est venu de verser un peu de l'acide de ma critique dans vos pièces à l'eau de rose.

Édouard Champercier.

LE CAFÉ CHAVAROUX.

Vous auriez tort de chercher le café Chavaroux sur le boulevard, parce qu'il est situé dans la rue Barliban, et vous auriez également tort de chercher la rue Barliban dans l'enceinte des fortifications parce qu'elle se trouve à Landerneau, ou à Brives-la-Gaillarde, ou à Quimper-Corentin, ou dans une autre cité de la même importance.

Le café Chavaroux n'est qu'un café de province.

J'en suis honteux pour lui et pour moi, mais la vérité me force à vous faire cet aveu, que j'ai retardé le plus possible et enveloppé de précautions oratoires, comme vous avez dû le remarquer.

J'ajouterai que si le café Chavaroux ne se recommande pas à votre attention par sa position géographique, en revanche il ne possède aucun des avantages qui pourraient lui mériter de votre part la moindre marque d'intérêt.

Il n'a pas vingt-cinq billards comme le Café du XIXe siècle, il manque du géant qui jadis faisait le charme du café Mulhouse, il est privé de l'orgue de Barbarie qui enchante encore aujourd'hui les échos du café Courtois.

Il ne fait pas très-clair dans le café Chavaroux, car la fumée des pipes et du cigare y voltige et s'y condense en brouillard épais. L'odeur du tabac se mêle aux exhalaisons de l'eau-de-vie brûlée, et le tout forme une atmosphère désagréable à l'œil et aux poumons. Cependant, quand on a toussé un peu et pleuré beaucoup, on se hasarde à respirer et à regarder. On tousse encore et l'on entrevoit, vaguement bien entendu, sur les murs, des mousquetaires déteints occupés à se pourfendre; — au plafond, une multitude de cercles noirs tracés par la fumée des quinquets qui ont filé; — à terre, une sorte de marécage, un plancher liquide, parsemé çà et là de plaques de sable qui ressemblent à de petits îlots vaseux; — au milieu, un billard sur lequel pourrait paître tout un troupeau de moutons; — autour du billard, des tables de marbre recouvertes d'un enduit gluant, un résidu de grogs, de bière et de café dans lequel les consommateurs se fourrent les coudes en jouant au piquet. On entrevoit encore des queues de billard dans tous les coins, et, sur le comptoir, où trône avec majesté la reine de céans, un bocal contenant des poissons rouges. C'est le plus bel ornement du café Chavaroux.

MADAME CHAVAROUX.

A tout seigneur tout honneur. (Je ne fais que mon devoir en commençant par elle.) Madame Chavaroux a deux têtes de plus que son mari, qui, à la vérité, n'est pas grand. Quant à l'ampleur de ses formes, je renonce à vous en donner une idée. Vous ne saurez jamais ce que c'est qu'une femme richement pourvue... d'attraits, à moins qu'un hasard favorable ne dirige vos pas vers madame Chavaroux.

Le petit Chavaroux l'a épousée pour sa beauté, et cette beauté merveilleuse, qui pendant vingt années n'a

MUSICIENS ET MUSICIENNES, — par Marcelin (suite).



LA DIVA. 17012

— Permettez-moi, madame, de vous féliciter de votre beau succès de ce soir...
— Fichez-moi donc la paix : si je n'avais pas payé les bouquets, est-ce vous qui y auriez songé?



LES ASSISTANTS. 17013

Au fond, ça leur est bien égal :
Ils ne s'en portent pas plus mal.
(*Pardon de Ploërmel.*)



UNE ÉTOILE.

Si jolie et si pianiste, quel dommage!

cessé de s'accroître, a fait la fortune de son établissement.

Le café de Chavaroux et la beauté de sa femme ont marché de pair. Celui-là augmentait sa clientèle à mesure que se développait celle-ci, — et tous deux ont atteint en même temps les limites du possible.

Dans l'excès de sa joie et de sa reconnaissance, Chavaroux a agrandi son café et éloigné du mur son comptoir, pour faire de la place à ses habitués et à la beauté de sa femme.

LES HABITUÉS DU CAFÉ CHAVAROUX.

Au premier rang il convient de placer le capitaine, un vieil Africain tanné qui fait une effroyable consommation d'absinthe, et préfère sa chique à la société des dames.

Le Pylade du capitaine est un bonnetier craintif, aussi incapable de boire un verre de dur que de fumer un cigare, mais épris d'une passion fougueuse pour le jeu d'échecs dont le capitaine est également affolé. Le bonnetier est le plus fort. Il commence ordinairement par malmener rudement son adversaire. Alors celui-ci pousse des jurons si terribles et mord sa moustache avec tant de rage, que le bonnetier intimidé s'empresse de perdre pour le calmer. S'il tremble devant le capitaine, il craint encore plus sa femme; et, comme il sait qu'elle ne voit pas d'un bon œil ses assiduités au café Chavaroux, il lui rapporte tous les soirs trois morceaux de sucre qu'il a soustraits à sa demi-tasse.

Les frères Poulet sont deux célibataires d'un âge mûr, longs comme des perches à houblon, secs comme une paire de vanneaux, et les plus enragés chasseurs du département. Ils sont rarement d'accord, parce qu'ils ont l'un et l'autre la prétention d'être celui des deux qui a attrapé le plus de rhumatismes et tué le plus de canards. Leur supériorité au billard est incontestée. On fait cercle pour les voir jouer. Mais quand l'aîné réussit un carambolage, le cadet l'invective et prend la galerie à témoin que c'est un *raccroc*. En pareille occasion l'aîné ne manque pas de faire au cadet le même compliment, et très-souvent la galerie interpellée est obligée d'intervenir activement dans leur discussion pour qu'ils ne s'arrachent pas les cheveux.

Le clerc de l'huissier est moins populaire, pourtant il a su conquérir une place honorable dans l'aristocratie du café Chavaroux. C'est un garçon d'esprit qui tient l'emploi de *loustic* à la satisfaction générale. Il a la langue bien pendue, et il manie le calembour avec assez de facilité pour désarçonner les plus malins du pays, mais il craindrait de compromettre sa réputation en s'attaquant à des champions moins novices. Par principe il fuit la société des voyageurs de commerce, et il ne *blague* jamais que les gens qu'il connaît bien.

Quant à monsieur Jules, on a également peu d'estime pour lui au café Chavaroux. Monsieur Jules a essayé de tous les métiers et s'est décidé à ne rien faire. On ne sait pas au juste comment il vit. Ce qui est certain, c'est qu'il ne se lave que rarement le visage et jamais les mains, qu'il ne change pas assez souvent de chemise et qu'il porte la boue de plusieurs années sur son pantalon. Les habitués du café Chavaroux entretiennent peu de relations avec lui, mais les collégiens en goguette sont moins scrupuleux. Ils trinquent avec monsieur Jules, ils font sa partie, — et il leur en cuit.

Après le capitaine et son Pylade, les frères Poulet, le clerc d'huissier et monsieur Jules, il ne nous reste plus que du fretin :

Un petit pharmacien ventru qui passe ses soirées à se bourrer le nez de tabac et à discuter avec son voisin l'épicier, un voltairien qui ne croit pas à la pharmacie, et pousse le scepticisme jusqu'à nier l'épicerie;

Un officier de santé et un vétérinaire qui emploient leur temps à se gorger de bière et à raisonner sur les différences qui existent entre les hommes et les bêtes sous le rapport médical;

Plusieurs joueurs d'écarté, personnages muets et sans caractère;

Enfin le groupe des politiques, composé d'épiciers, de bonnetiers, de vitriers, de chaudronniers, tous piaillant avec une égale éloquence.

LES MYSTÈRES DU CAFÉ CHAVAROUX.

Le café Chavaroux a deux entrées : l'une, celle de la rue Barliban, sert à la foule banale des habitués; l'autre n'appartient qu'à un public de choix. Elle est réservée aux gens qui éprouvent le besoin de prendre une demi-tasse à l'insu de leurs concitoyens.

Parfois s'entr'ouvre, discrètement poussée, une porte donnant sur la ruelle dite des Vieux jardins, et un homme en lunettes avance la tête avec timidité et circonspection. S'il est satisfait de son examen, s'il n'a vu dans le café Chavaroux que des figures qui lui reviennent, il fait signe à un autre homme en lunettes qui se cache derrière lui, — et ils franchissent le Rubicon.

Je vous présente un avoué et un notaire, deux bons vivants qui ne demanderaient pas mieux que de faire plus souvent leur partie de billard en prenant un verre de punch, s'ils étaient sûrs qu'on n'en saura rien.

Le petit Chavaroux leur apporte les billes en clignant des yeux d'un air fin. Le punch flamboie et leur partie commence. Je vous promets qu'ils y vont de tout cœur. Ils boivent sec et ils carambolent ferme. Ils ne faisaient pas mieux jadis au pays latin. — Encore du punch!

MUSICIENS ET MUSICIENNES, — par Marcelin (suite).



17015
UN ROI DU PIANO.
— Je porte des lunettes pour qu'on ne me confonde pas avec Listz.



17016
UN VICE-ROI DU VIOLONCELLE.
Ce n'est pas le talent qui le gêne, ce sont les cheveux.



17017
L'OPINION DE CES MESSIEURS.
Il en est des concerts comme des bons discours : Les meilleurs sont les plus courts.









17018
LE TROVATORE EN FAMILLE.

LE COMTE DE LUNA. — Jamais Graziani n'a compris comme lui ce rôle du comte.

LE TROVATORE. — Moi et Tamberlick...

LÉONORA. — On trouve qu'elle a beaucoup de la Frezzolini... dans le cou.

AZUCENA. — La dame chargée de cette partie n'étant pas arrivée, le maître de la maison la remplace avec avantage.

monsieur Chavaroux, et, sacrebleu! ne ménagez pas le rhum! — Les voilà qui jurent assez haut pour attirer l'attention des passants. Bientôt ils mettront leurs lunettes dans leurs poches. Un verre de plus, et l'opinion publique sera la chose dont ils se soucieront le moins.

Le café Chavaroux s'emplit de consommateurs.

Mais ils ne quittent pas la place; ils se moquent pas mal du qu'en dira-t-on.

Ils boivent, ils fument, ils carambolent; le capitaine sacre, le bonnetier tremble, les frères Poulet se chamaillent, le loustic fait des calembours, monsieur Jules sirote dans un coin, tout le monde crie, les politiques plus fort que personne. La bière ruisselle, on sert le café, les petits verres s'emplissent, des rigoles de liquides divers coulent sur les tables; on mêle les cartes, on agite les dés, — atout! atout! quinte et quatorze! — on entend le bruit des dominos que l'on remue, toutes les pipes sont allumées, les quinquets fument, le plancher s'humecte et l'atmosphère s'épaissit.

Le petit Chavaroux se faufile entre les tables, va, vient, se démène, encourage les consommateurs. Il est leste, pimpant, il rit à tout le monde. Un garçon à la voix de Stentor pousse à des intervalles réguliers un hurlement qui ébranle les carreaux : « Voilà, monsieur! » Et madame Chavaroux, impassible au milieu du vacarme, trône à son comptoir avec une noble fierté, d'aplomb sur son fauteuil, la tête haute, le poitrail en avant, les épaules effacées et portant ferme le poids de sa beauté de trois cents kilogrammes.

Louis Jacquier.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

En 1817, un journaliste libéral vantait devant J. T. Merle, journaliste de la droite, les bienfaits de la Révolution.

— La France est couverte d'hommes intelligents, disait le libéral; le dernier scribe de village est maintenant un homme d'esprit.

— Vous croyez? ripostait l'auteur du *Bourgmestre de Saardam*.

Et tirant la *Quotidienne* de sa poche :

— Tenez, lui dit-il, voyez la charmante ânerie que vient de commettre votre scribe de village.

En même temps il lui faisait lire le fait suivant :

« Voici une singulière précaution d'un maire de campagne. On avait demandé à l'officier de l'état civil d'une commune de la Côte-d'Or l'acte de naissance d'un homme mort depuis longtemps. Cet extrait du registre ancien était nécessaire aux héritiers. Il n'était jamais arrivé sans doute dans cette commune de délivrer d'expéditions de pièces dont la date remontât si haut. Celui de qui on la sollicitait, ou plutôt son secrétaire, craignit de faire un faux en copiant textuellement un baptistaire qui présentait comme vivants des individus morts depuis longtemps, et il crut devoir ajouter au nom de chacun d'eux la qualité de *défunt*. En conséquence, il délivra cette pièce de la manière suivante : Je soussigné, *défunt* Pierre Robin, prêtre, curé de la paroisse de ....., ai administré ce jourd'hui 2 avril 1700, avant midi, le sacrement de baptême à *défunt* Jacques Turpin, né d'hier du légitime mariage de *défunt* Antoine Turpin, laboureur, et de *défunte* Nicolle Jacquin. Il a eu pour parrain *défunt* Jacques Villette, manœuvrier, et pour marraine *défunte* Catherine Fromont, tous deux de cette paroisse, lesquels sont soussignés avec moi, *défunt* curé. » Cet acte singulier a été présenté à la léga-

SOIRÉES PROVINCIALES, — par Baric.

COMME ON S'AMUSE DANS LA PETITE VILLE DE ***.



— Mon premier n'a jamais bu de vin. — Mon second ne donne pas aux argents....., et mon tout est un vieux roi de France.
— Charlemagne?...
— Non,... plus vieux que cela.
— Mérovée?
— Plus vieux que cela!
— Alors,... c'est Pharamond?
— Plus vieux encore!!!
— Ma foi, j'y renonce....
— Eh mais... c'est *Nabuchodonosor!!!*

« lisation du sous-préfet du premier arrondissement du » département de la Côte-d'Or. »

Après cette lecture, le journaliste libéral avoua qu'il y avait encore quelque chose a faire pour *décrasser* l'intelligence des campagnes.

Quelque chose, en effet.

***

Dans le même temps où l'on écrivait la prose que je viens de vous dire, on faisait les vers que je vais vous citer :

Quelle pitié de voir nos écrivains doublés
Pour remplir six feuillets, deux à deux accouplés,
Associer leur verve!

— Deux à deux accouplés! ô vieux poëte!... et quand ils sont trois? — quand ils sont quatre?

Paris en a vu six, et il a applaudi.

*
* *

De 1830 à 1860, — il y aura eu, à la connaissance de Paris entier, quatre grandes chanteuses peu jolies, mais fort aimées pour leur voix.

La fable des sirènes est toujours vraie.

*
* *

Au commencement du printemps de 1836, un lundi, Paris était tout en l'air. Cela venait d'un fait tout à la fois frivole et dramatique.

Deburau, le Pierrot des Funambules, avait tué, la veille, un dimanche soir, un promeneur d'un coup de canne, et il venait d'être incarcéré pour ce fait.

Paris raffolait de Deburau pour trois motifs : d'abord, parce que c'était le plus grand mime qu'on eût jamais vu; ensuite, parce que c'était un parfait honnête homme; enfin, parce que Jules Janin, voulant critiquer les grands acteurs romantiques du jour par un livre comme il avait déjà critiqué les grands auteurs par l'*Ane mort et la femme guillotinée*, avait illustré le Pierrot par un magnifique in-octavo portant son nom : *Deburau*.

En mai donc, Deburau comparaissait devant la cour d'assises de la Seine, accusé de meurtre commis sans préméditation sur la personne du sieur Vitelin. Aux débats, il a été établi que le mime, connu sur tout le boulevard du Temple pour un excellent homme et de l'humeur la plus tranquille, avait été agacé cinq minutes de suite par l'homme qui l'interpellait sans cesse : *Eh! Pierrot! — Tiens, Pierrot! — Heu, Pierrot!* — Un médecin avait aussi prouvé que la constitution maladive de la victime avait seule pu rendre aussi grave le coup presque involontaire qu'on lui avait porté.

Deburau avait été défendu par Me Delangle, aujourd'hui ministre de la justice. — Jules Janin, qui s'intéressait vivement à l'artiste, avait coopéré le plus possible à son acquittement.

*
* *

Qui ne connaît les *puffs* merveilleux de Méry, le véritable inventeur de *Gaspard Hauser*, cet enfant élevé dans un souterrain qui n'a jamais existé?

Pendant dix ans, tout ce qu'on a publié d'invraisemblable a été mis sur le compte de Méry, surtout lorsqu'il s'agissait de la Provence.

En 1837, on lisait ce qui suit dans le *Sémaphore* de Marseille :

« A Marseille, ces jours-ci, la foudre tombant sur la maison du consul d'Angleterre, a brûlé le journal que ce monsieur tenait, sans toucher à sa personne. »

— Pardieu! s'écria Anténor Joly, je parierais bien que Méry était caché quelque part dans cette chambre!

*
* *

Le roi Louis XVIII, qui avait la prétention d'être le premier gentilhomme de son temps, disait, en souriant, à dix des personnages les plus considérables de sa cour :

— Messieurs, dans la domesticité moderne il y a deux hommes envers lesquels on ne doit jamais employer qu'une sévérité douce : le rôtisseur et le cocher.

Un jour, le même roi, qui allait à Saint-Cloud en carrosse d'apparat, remarquait que son cocher allait trop vite. En conformité de ses principes, il l'interpella avec douceur, en lui disant :

— Germain, tu me conduis comme un fiacre.

*
* *

L'Acheteur. — A la boutique! à la boutique!

Le Journaliste. — Que demandez-vous?

L'Acheteur. — Du génie.

Le Journaliste. — Monsieur, il en est de cette drogue comme de l'acide prussique : on n'en donne qu'infiniment peu à la fois, pour ne pas causer la mort à des imbéciles.

P. A.

NOUVELLES A LA MAIN.

Un chevalier du pince-nez disait l'autre jour à une marquise de la poudre de riz :

— Avec vous, chère belle, assez est toujours moins, et trop n'est jamais plus que ce qu'on désire.

Où diable ce gandin avait-il lu cette pensée profonde?

*
* *

La scène suivante se passe à Mabille.

Une jeune fille honnête, — il y en a encore, paraît-il, — se promène avec une dame qui lui sert de cicérone à travers les méandres de ce dangereux jardin.

Une biche, splendidement harnachée, passe à côté de ces dames.

— O ma tante, les jolies dentelles! exclame l'ingénue à voix basse.

— C'est du Chantilly, répond le mentor femelle.

— Du Chantilly?... Est-ce que cette dame a gagné ça aux dernières courses?

*
* *

B..., vaudevilliste peu connu, mais rageur, se venge des directeurs qui refusent ses pièces en débitant sur leur compte une kyrielle d'infamies auxquelles ils n'ont jamais pensé.

Eugène X..., lui, quoique vaudevilliste, est moins mauvaise tête que son confrère B.... S'il se venge, c'est par un mot, — mais un mot inoffensif, un mot qui fait rire et ne blesse pas.

M. Tom Harel, directeur des Folies-Dramatiques, avait reçu à l'Eugène X... en question, sur le simple scénario de la pièce, un vaudeville en deux actes.

L'œuvre terminée, X... va lire sa pièce au directeur. Hélas! le style ne répondait pas aux promesses du scénario.

M. Harel fut forcé d'éconduire l'auteur et son manuscrit.

Quelques jours après, le malheureux vaudevilliste rencontre sur le boulevard du Temple un de ses amis auquel il avait confié ses espérances.

— Eh bien, mon vieux, ira-t-on bientôt t'applaudir?... A quand la première?...

— A jamais... Harel a changé d'idée... il ne veut plus me jouer....

— Ah! quel malheur!...

— Que veux-tu?... Souvent Tom varie....

*
* *

Le comte O..., grand seigneur russe, n'a que quarante-huit ans. On lui en donnerait soixante, tant les plaisirs de la vie parisienne ont usé son corps et ridé son front.

Les fortifications dentaires surtout sont dans le plus triste état.

Une dame demandait pourquoi le comte avait perdu ses dents de si bonne heure.

— C'est bien simple, répondit une amie, le comte a mangé trop d'argent.

Jules Prevel.

THÉATRES.

La partition de *Pierre de Médicis* n'est pas le coup d'essai du sénateur prince Joseph Poniatowski, mais c'est son début à l'Opéra français. Il a fait jouer plusieurs ouvrages en Italie, et notamment *Don Desiderio*, représenté à Milan en 1842, et aux Italiens de Paris en 1858.

Il ne faut pas entendre longtemps cette musique de prince pour savoir à quelle école elle appartient. Le descendant des Poniatowski est un élève de Rossini; tout l'atteste, son dessin mélodique, la coupe de ses morceaux, le talent avec lequel il sait écrire pour les voix et en disposer les groupes, sa manière de traiter l'orchestre et l'importance qu'il donne au quatuor, les marches harmoniques qu'il affectionne, et ses cadences prises trop souvent dans le domaine public.

Le livret est simple et parfaitement coupé pour la musique. Pierre et Julien de Médicis aiment la même femme. Ils se font mille petites scélératesses pour se l'enlever mutuellement. Arrive un troisième larron... non, un inquisiteur qui l'enlève pour le compte d'un couvent, et s'écrie avec cette voix de basse qui n'appartient qu'aux coquins :

..... Elle appartient à Dieu!

Les honneurs de l'exécution ont été surtout pour madame Gueymard-Lauters. On ne saurait trop applaudir les qualités splendides de sa voix et l'expression dramatique de son chant.

Tout est charmant dans le ballet des *Amours de Diane* annexé (le mot est à la mode) au deuxième acte. Son attrait principal est mademoiselle Ferraris avec sa danse aérienne, ses *pointes* merveilleuses et ses poses élégantes.

Quant aux décors, il faudrait les citer tous. On ne saurait se faire une idée exacte de la variété des costumes dessinés par Alfred Albert, de leur richesse, de leur bon goût. Et puis, quelle colossale mise en scène! Allons, l'Opéra est toujours le premier théâtre du monde!

Quelle ravissante comédie que le *Feu au couvent*, de Th. Barrière, représentée avec le plus grand succès au Théâtre-Français! L'esprit incontestable de Barrière, sa verve franche et souvent âpre, lui ont fait une réputation méritée. Dédaignant cette verve luxuriante à laquelle il a dû la plus large part de ses triomphes, Barrière s'est contenté d'être simple et vrai dans sa comédie nouvelle, — un charmant tableau d'intérieur. Son rire amer est devenu un sourire attendri.

D'Avenay est un jeune père qui mène la vie à grandes guides, loin de sa fille placée dans un couvent. Un beau jour le feu prend au couvent et sa fille revient au logis le surprendre au milieu de ses amourettes, de ses duels, de ses folies. Cette fois, c'est l'enfant qui corrige le papa.

Bressant est un jeune père d'une exquise distinction et d'une sensibilité communicative.

Eugène Labiche est un *oseur* des plus téméraires : en collaboration de Delacour il vient d'oser mettre en scène au Palais-Royal... Comment expliquer sa *Sensitive?*... Je suis perdu si je m'engage dans cette histoire scabreuse d'un mari qui... que... dont.... Bref, je vous engage à aller voir, sans votre sœur et votre fille, cette pièce de belle humeur qui est originale au premier titre. Originale, au point que c'est la première fois qu'on essaye de traiter en scène une donnée de cette nature.

C'est l'*ut* de poitrine du vaudevillisme.

A propos d'*ut*, Tamberlick a fait une rentrée triomphale aux Italiens. Depuis Rubini, aucun chanteur n'a exercé autant d'action sur le public parisien. Il y a chez Tamberlick une science, une fougue, une puissance qui n'existent pas chez Mario, si élégant et si suave. Mario a été la providence du Théâtre-Italien; Tamberlick en est la fortune.

A l'occasion du bénéfice de Lassagne, les Variétés ont renouvelé leur affiche. *Madame Gibou et M. Pochet*, amusante farce de Du Mersan, a été revue avec plaisir, quoiqu'elle ait passablement vieilli. Trois actes pour aboutir à une scène de thé : c'est un peu fort de café.

La Femme aux cornichons, c'est mademoiselle Boisgontier qui ne peut se consoler de devenir grasse. Elle dévore des cornichons, opère de longues courses à pied, se livre à la gymnastique, à la danse, à la boxe, afin de maigrir; le tout pour plaire à son mari. Heureusement celui-ci adore la graisse et ne lui permet de changer qu'à la condition de grossir encore.

Quel drôle de monde! se dit le public en assistant à l'exhibition des naturels d'un vaudeville de ce nom, où Leclère est d'une prudhomie adorable et d'une ampleur de puissance comique qui était perdue depuis la disparition de Sainville (d'amusante mémoire).

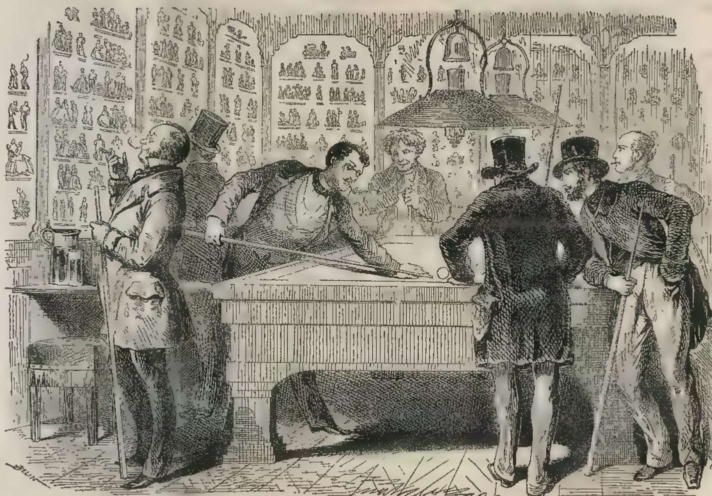
Aux Délassements, on ne se contente pas, comme dans les théâtres de genre, de jouer une seule revue des choses comiques de l'année. Du jour de l'an à la Saint-Sylvestre, la revue trône sur les planches illustrées par la ballerine Rigolboche. Quand la pièce ne se nomme pas *La toile ou mes quatre sous*, elle se nomme l'*Almanach comique;* quand elle n'est pas de MM. Renard et de Jallais, elle est de MM. Alexandre Flan et Blum.

Le nouvel *Almanach comique* est d'une drôlerie fort comique, fort spirituelle, fort amusante et fort bien montée. C'est un feu roulant de couplets à la pointe acérée, une mitraillade de calembredaines, un bombardement de jovialités excentriques et échevelées.

Tout Paris voudra feuilleter un *almanach* si bien rempli de jolies jambes, de jolis yeux et de petites gaillardes si délurées.

Albert Monnier.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. - A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

CROQUIS DE FIGURES — ANIMAUX ET PAYSAGES,

PAR DUBUISSON.

Nous avons indiqué comme excellents modèles, pour les personnes qui veulent apprendre à faire des croquis, les fantaisies de Bellangé; mais les croquis de Bellangé sont un peu difficiles, et il faut déjà une certaine habileté dans le dessin pour être en état de les bien copier. Les croquis de Dubuisson sont plus faciles, et ils peuvent parfaitement servir de premier degré pour cette sorte d'étude.

Nous les recommandons en conséquence à tous ceux qui veulent faire des croquis; — en fort peu de temps ils peuvent conduire celui qui les copie à copier d'après nature.

Nous les recommandons aussi aux personnes qui dessinent ou qui peignent le paysage; ils leur serviront à animer leurs compositions, car tous les sujets qui figurent dans l'Album que nous annonçons se placeront très-bien et très-facilement dans des dessins ou des tableaux de paysage.

M. Dubuisson, que nous avons fait connaître à nos abonnés par quelques reproductions de ses tableaux insérés dans le *Musée français*, est un des peintres d'animaux les plus aimés du public.

Son cahier de croquis se compose de 20 feuilles, qui contiennent, chacune, quatre — cinq — et six sujets. — Prix du cahier, 10 francs.

Pour nos abonnés, 7 francs seulement, rendu franco sur tous les points de la France.

Envoyer un bon de poste à M PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt costumes des toilettes de 1800 à 1830. Ces costumes sont coloriés et ils représentent une valeur de plus de 20 fr.

On souscrit au bureau, 20, rue Bergère.



ALBUM DU JOURNAL POUR RIRE. — Nous avons fait tirer à part du journal et en forme d'Album 110 pages de dessins non politiques parus dans le *Journal pour rire*, pour former un recueil qui peut figurer sur une table de salon et qui peut être donné en étrennes. Cet Album se vend 12 fr. à Paris, 14 fr. rendu *franco*. Pour les abonnés du *Journal amusant* et des *Modes parisiennes*, le prix, rendu *franco* dans toutes les localités de France où les grandes Messageries ont un bureau, est réduit à 6 fr. — Pour recevoir l'Album du *Journal pour rire* franc de port, nos abonnés n'auront donc qu'à nous adresser un bon de poste de 6 fr., rue Bergère, 20.



LA TOILETTE DE PARIS paraît le PREMIER et le QUINZE de chaque mois, et elle ne coûte que 5 fr. par an pour Paris et les départements. Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises. — On ne souscrit pas pour moins d'une année. Les abonnements partent tous du 1er JANVIER ou du 1er JUILLET. — Le journal se vend aussi au numéro, — 15 centimes chaque livraison, à Paris, chez MM. Martinon, — Havard, — Schultz, — Dutertre, — Ballay et Conchon, et chez tous les autres marchands de publications pittoresques.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 222. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 31 Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

SOIRÉES D'UN CERTAIN MONDE (1re série), — par MARCELIN.

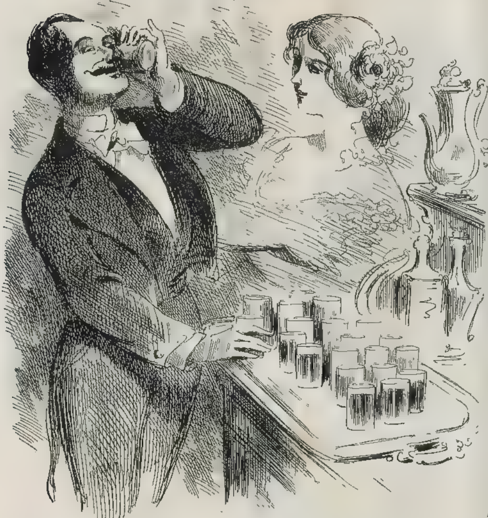


UN QUADRILLE D'INTIMES.
Variations brillantes sur les principaux motifs d'*Orphée*

17080

Avec le numéro de ce jour, les abonnés du Journal amusant recevront la livraison de mars du MUSÉE FRANÇAIS.

SOIRÉES D'UN CERTAIN MONDE (1re série), — par MARCELIN (suite).



17021

— C'est singulier, mais rien n'altère comme les rafraîchissements.



17022

— Et qu'est-ce qui t'a fait prendre ce nom de baronne Pavard de Blamont?
— Les convenances, mon cher; et puis mon nouveau mobilier : tu comprends que je ne pouvais pas continuer à m'appeler Mazurkette avec des fauteuils qui ont des écussons dans le dos.

LES JEUNES GENS D'AUJOURD'HUI.

Rien de plus intéressant que la jeunesse, cette charmante préface d'un assez vilain livre, rien qui cause de plus intime satisfaction lorsque, dans les premières efflorescences de la vie, elle laisse éclater les sentiments primesautiers dont l'a douée la nature : la chaleur, la franchise, l'enthousiasme.

Avant que l'âge ait refroidi leur cœur, avant qu'une amère expérience leur ait apporté le désenchantement, on aime voir les jeunes gens se lancer dans la carrière avec des aspirations vers tout ce qui est bien, vers tout ce qui est beau.

Ils marchent, ils courent, insouciants des obstacles, et de même qu'Archimède, ils croient pouvoir soulever le monde.

Mais de nos jours, il faut bien le dire, la jeunesse, telle que nous l'entendons avec ses défauts et les qualités de ses défauts, n'existe plus ou n'existe guère.

Par ce temps d'électricité et de 3 pour 100, on vit à la hâte, et à vingt-cinq ans on est vieux par le désir que l'on a d'arriver plus tôt à ce banquet où les privilégiés de la fortune ont seuls leur couvert.

Aujourd'hui on raisonne sentencieusement à l'âge où autrefois l'on ne pensait encore qu'au plaisir, et on veut voir le fond des choses quand on n'en découvrait alors que la surface. Nous y avons perdu, il faut être de son âge.

Aussi regardez la jeune génération actuelle, ce ne sont que boursiers par ci, que petits spéculateurs par là; chacun s'ingénie dès l'enfance la plus tendre à trouver une invention nouvelle, le moyen en un mot de devenir RICHE!

⁂

« Être riche, » verbe du jour, prière qui se récite quotidiennement avec onction sous le péristyle de la Bourse, — but suprême rêvé par la jeunesse d'à présent, qui, pour l'atteindre, ne recule devant rien, pas même devant l'usure.

Mais que voulez-vous, raison d'État! c'est le chemin le plus court de la pauvreté à l'opulence.

La jeunesse s'en va et le matérialisme prend la place de la foi. On ne se passionne plus pour les idées qui jadis, ainsi qu'une traînée de poudre, enflammaient l'esprit et faisaient battre le cœur.

Allez donc leur parler d'art et de littérature à ces jeunes loups cerviers : ils vous demanderont en raillant si l'art est en baisse ou s'il fait prime.

Dites-leur qu'on joue à la Comédie française un chef-d'œuvre du répertoire, ils se précipiteront en masse... aux Bouffes-Parisiens.

Tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans l'âme humaine semble être éteint chez eux.

Ils affichent des façons d'esprits forts à l'endroit des principes les plus honorables, et affectent de mépriser jusqu'à la famille. A les entendre, la famille n'est qu'une simple agrégation d'individus, pères, oncles, etc., bons seulement à laisser un gros héritage.

⁂

Pourtant je crois qu'il y a là beaucoup de forfanterie.

Cette fanfaronnade de vice est trop brutale pour être vraie, et j'imagine que tel de ces égoïstes qui se moque publiquement de la famille, est ému chez lui à la lecture d'une lettre de sa mère, et que tel autre qui montre un superbe dédain d'homme blasé pour les femmes, pleure le soir toutes les larmes de son corps, parce que sa maîtresse, une petite lingère, l'a trahi la veille.

⁂

Ils me rappellent ce héros d'Alphonse Karr, si original et si vrai, lequel se pose auprès de ses amis en homme à bonnes fortunes. Chaque jour ce sont des conquêtes nouvelles, et sa route est jonchée des victimes de son inconstance; on le traite de roué, on envie son sort, et notre Lauzun de faire la roue avec un grand air de suffisance.

Un beau jour, fatigué de cette existence de Richelieu au petit format, il consent à se laisser marier par sa famille.

Or, la veille de son mariage, il prend mystérieusement à l'écart l'un de ces mêmes amis qu'il tenait si bien au courant de ses aventures amoureuses, et, après maintes circonlocutions, lui avoue en rougissant un secret qui jette le confident dans une stupéfaction profonde.

— Et Clara! s'écrie-t-il, ce morceau du Vésuve, dont tu nous parlais sans cesse!

— Un rêve.

— Et Juliette, cette sœur de la Vénus de Milo!

— Un mythe.

— Et Aglaé et Blondinette!

— Des femmes imaginaires, mon ami; malheureusement trop imaginaires.

— Et quoi! pas une maîtresse, une seule!

— Pas une, et... bien mieux...

Ici notre Lovelace baisse la voix et glisse un mot dans l'oreille de son ami, qui éclate de rire.

Ce séducteur fougueux qui sautait à pieds joints sur le cœur des femmes était tout simplement digne d'une couronne de rosière!...

⁂

Eh bien, ce personnage est le prototype des jeunes gens de nos jours. Grattez avec soin la peau de ces hommes de bronze, et vous les trouverez au fond bien inoffensifs et parfois bien naïfs.

Mais l'agneau doit revêtir la peau du lion, et montrer un septicisme absolu à l'égard des sentiments basés sur la morale la plus vulgaire, c'est le genre. Qu'importent les considérations sociales, il s'agit de mener la vie à grandes guides.

Hélas! comme elle fait peine à voir cette vie menée à grandes guides par la jeunesse en *plaqué* d'à présent, c'est à fendre l'âme de mesquinerie et de splendeurs hypocrites — petites idées — petites choses — petits viveurs.

Ils ne savent même plus se griser, les malheureux, ils tombent sous la table comme des portefaix saturés de vin bleu, et, pour égayer le festin, ils n'ont d'autre ressource que de s'approvisionner de quelques impures au Casino Cadet ou dans un théâtricule du boulevard du Temple,

SOIREES D'UN CERTAIN MONDE (1re série), — par Marcelin (suite).



7023

— Qu'as-tu à pleurer, mon pauvre bonhomme?
— Je veux chanter, ils ne veulent pas?



17024

— Comment, Julia, tu as quitté ta petite maison de la rue d'Anjou?
— J'ai préféré prendre un grand appartement rue Bréda : je suis là bien plus au centre des affaires.

cages à fauvettes où les serins abondent, et de s'en aller, bras dessus, bras dessous, souper au cabaret.

La gaieté la plus vive ne cesse de présider au festin. Comme distraction on insulte les femmes, qui envoient la riposte avec une verve pleine d'à propos; on mange du bout des lèvres, mais on boit beaucoup, et on a mal au cœur au dessert. Total, 70 francs, dont 30 pour la casse, car lorsqu'on se respecte, il faut casser quelque chose, c'est si amusant!

***

Un dernier trait : s'agit-il de prendre une maîtresse, nos jeunes viveurs se mettent à cinq ou à six, comme pour une charge d'agent de change; chacun a une part de la charge, il y a le titulaire, les actionnaires, et celui qui ne paye rien.

Cette combinaison économique ne vous semble-t-elle pas admirable?

***

Quoi qu'il en soit, je veux croire que le plus grand nombre de ces jeunes gens qui affectent de suer le vice sont moins mauvais qu'ils ne le paraissent, et qu'un jour ou l'autre, devenus à leur tour bons pères, bons époux, et qui sait..., bons gardes nationaux, ils riront de leurs ridicules d'autrefois, s'ils ne les regrettent pas.

En attendant, les uns sacrifient tout aux *primes fin courant*, et les autres se livrent incessamment aux âcres délices d'une vie sensuelle, abrutissante et sans but. D'où il faut conclure qu'il n'y a plus de jeunes gens, mais des boursiers, rien que des boursiers.

Or, il en est des boursiers comme de la vertu, pas trop n'en faut; aussi est-ce à cause d'eux que la jeunesse s'en est allée.

La jeunesse n'existe plus, ainsi que nous le disions en commençant, le veau d'or et cette épée de Damoclès toujours suspendue sur la tête des spéculateurs : le *jeu à terme*, l'ont tuée.

Qu'elle ne repose pas en paix!

Hippolyte Maxance.

CHRONICOLOGIE.

Un jour, dans une société où était M. de Talleyrand, Dupont de Nemours exposait son thème favori, *le langage des bêtes*.

Une personne se mit à le contredire sans esprit.

Cette personne sortie :

— Décidément, dit Talleyrand, M. Dupont a raison; les bêtes parlent.

***

Greuze, le peintre, en passant sur le pont Neuf, vit deux femmes qui se parlaient avec une grande véhémence.

L'une d'elles répandait des larmes et disait :

— Quelle belle-mère! oui, elle lui donne du pain, mais elle lui brise les dents avec le pain qu'elle lui donne.

Ce fut un trait de lumière pour Greuze, cela lui fit faire son tableau de la *Belle-mère*.

***

Dans un petit village de Normandie, en 17.., le fils d'un fermier revenait d'un voyage assez lointain.

Il apprend que durant son absence le respectable auteur de ses jours a eu la maladresse de se brouiller avec la justice pour quelque petit tour, et qu'on l'a suspendu à une solive horizontale où il est encore accroché.

— Qui pis est, lui dit un *pays*, ils l'ont pendu si haut, si haut, que c'est une vraie pitié, quoi!

Le fils trouve qu'en effet le procédé manque de convenance, et tout en devisant de ce trépas funeste, ils arrivent près de la potence.

— Qu'est-ce que tu me disais donc, dit le fils du défunt à son *pays*, qu'ils l'avaient mis si haut, si haut?... Il n'est ni trop haut ni trop bas.... ma fine! il est bien comme ça.

***

Esprit d'un parvenu. — Toute ma vaisselle est en argent, disait-il, toute, jusqu'à ma marmite de fer.

***

Le chevalier de Boufflers étant allé faire sa cour à madame de Staël, celle-ci lui demanda pourquoi il n'était pas de l'Académie; il lui répondit par le quatrain suivant :

Je vois l'Académie ou vous êtes présente.
Si vous m'y recevez mon sort est assez beau,
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour *quarante*,
Vous comme *quatre* et moi comme *zéro*.

***

L'abbé de Chaulieu, qui avait des prétentions à la bergerie, se promenant un jour dans la campagne avec le duc de Nivernais, s'arrête pour regarder un troupeau de moutons.

— Tenez, lui dit le duc qui ne comprenait rien à sa contemplation pastorale, de tous ces gueux-là il n'y en a peut-être pas un qui soit tendre.

***

Un financier du dix-huitième siècle, et qui fut, comme M. Turcaret, un Mécène à sa façon, M. de la Popelinière, voulut se faire peindre ainsi que sa femme sous des emblèmes mythologiques.

— Comment dois-je me faire peindre? disait-il à mademoiselle Quinault, l'amie de Voltaire, consultée par lui sur ce point délicat. J'ai envie de faire peindre madame de la Popelinière en Hébé; et moi?...

— Vous? lui dit mademoiselle Quinault, eh bien, faites-vous peindre en *hébété*.

***

On demandait à un célèbre médecin, devenu comte et ministre, pourquoi ses armes n'étaient pas sur sa voiture.

— C'est, répondit-il, que ma voiture est plus ancienne que ma noblesse.

Paul-Michel.

SUR L'ASPHALTE.

Tous les habitués de l'orchestre du Théâtre-Français connaissent, pour l'avoir souvent applaudie, la blonde et charmante mademoiselle Dubois. C'est l'actrice la plus

SOIREES D'UN CERTAIN MONDE (1re série), — par Marcelin (suite).



17025

Viens donc à notre soirée, les choses seront bien faites, je t'en réponds : c'est moi qui régale, et c'est lui qui paye.



17021

PREMIER INVITÉ.

Avez-vous remarqué que les gens qui n'ont pas assez de cheveux ont toujours trop de barbe?



17027

COMMENT ON Y VIENT.

— Mon cher, je t'ai amené ces deux dames qui n'ont pas l'honneur d'être connues de toi, mais...
— Mais, comment donc, les amies de nos amis sont toujours nos amies.

---

jeune de la maison de Molière; c'est peut-être aussi la plus fêtée.

Il y a quelque temps, une note publiée par la grande presse, dans la région des *faits Paris*, rapportait qu'un *riche amateur*, qui se souvenait d'avoir été charmé par la jeune comédienne, venait de lui léguer une somme de deux cent mille francs

Ce n'était pas mal pour un habitué de l'orchestre.

Il y a deux mois environ qu'a paru le *fait Paris* en question. — Depuis lors on a su que le donateur n'était autre que M. Berger, ancien notaire, ancien maire de Paris, ancien préfet de la Seine et ancien sénateur, et ce n'était pas en qualité d'habitué de l'orchestre ni de *vieil amateur du répertoire* qu'il avait fait son legs. — On parle à ce sujet d'un roman, mais ces sortes d'indiscrétions ne sont permises qu'aux chroniqueurs des journaux étrangers.

*
* *

Cependant je m'emparerai de la circonstance pour prévenir mes nombreux lecteurs qu'ils aient à l'avenir à ne pas croire à l'existence du *vieil amateur*. — Je suis payé pour annoncer que, dans presque tous les cas, cette rubrique est une mauvaise plaisanterie à l'aide de laquelle certains farceurs anonymes abusent d'abord de la crédulité des journalistes, et en second lieu de la confiance du public.

En 1855, près de l'église Saint-Eustache, j'étais en compagnie d'un ami, lorsque nous fîmes rencontre de Paul Bocage, qui était alors le collaborateur en titre d'Alexandre Dumas père pour les *Mohicans de Paris* et d'autres romans.

— Vous ne savez pas la nouvelle? nous dit Paul Bocage.

— Étant par métier correspondant d'un grand journal étranger, lui dis-je, je ne sais jamais de nouvelles.

— Eh bien, reprit l'auteur d'*Échec et mat*, voici ce qui arrive. Un vieux bourgeois de la Touraine, qui a fait une longue et douloureuse maladie, ayant été charmé par la lecture des *Trois mousquetaires*, a écrit un testament par lequel il lègue deux cent mille francs à Alexandre Dumas. Je vous garantis le fait. Vous pouvez vous en servir pour votre correspondance.

— Ma foi, dis-je, s'il n'est pas vrai il est bien tourné, et je l'insérerai quand même.

Et, en effet, je l'envoyai le lendemain à l'*Indépendance belge*, d'où il prit son vol pour être reproduit par les journaux du monde entier.

« Un *vieil amateur* tourangeau, charmé par les romans d'Alexandre Dumas, vient de léguer deux cent mille francs au fécond écrivain, etc., etc. »

Suivaient les détails.

A trois jours de là, Alexandre Dumas était consterné. Sa maison de la rue d'Amsterdam ne désemplissait pas de visiteurs sympathiques, amis de toutes couleurs, qui venaient le féliciter ou lui emprunter de l'argent.

Dans sa colère, il se jetait sur une plume et écrivait non à l'*Indépendance belge*, mais à la *Presse*, pour annoncer que le *vieil amateur tourangeau* et son legs de deux cent mille francs étaient une imagination, — une fantaisie, — un *canard*, et qu'on ne lui avait pas donné un centime.

Ce *vieil amateur*-là, Paul Bocage l'a donc sur la conscience.

*
* *

Passons à un autre.

Un artiste dramatique vient un jour tout ému me raconter quelque chose d'épique.

Il s'agissait cette fois de mademoiselle Déjazet, à qui non un *vieil amateur* mais une *vieille servante* venait de donner deux cent mille francs.

Deux cent mille francs, c'est la somme, remarquez-le; c'est un prix fait comme celui des petits pâtés.

Voici comment ce bel acte de largesse s'était accompli.

Mademoiselle Déjazet, qui avait gagné au théâtre de très-grosses sommes, n'avait pas su imiter la fourmi de la fable. Par bonheur, une *vieille servante* avait été économe pour elle. Cette femme s'était mise à faire sauter l'anse du panier pour sa maîtresse. Sur les petits pains d'un sou, le beurre et les radis, elle avait mis de côté

SOIRÉES D'UN CERTAIN MONDE (1re série), — par MARCELIN (suite).



17028

COMMENT ON S'EN VA.

— Vous vous en allez seule, madame?
— A moins, monsieur, que vous ne vouliez bien m'accompagner jusque chez moi?...
— Exclusivement ou inclusivement?
— T'es bête!



17029

— Qu'est-ce qui t'a amené ici?
— C'est quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît une amie de la maîtresse du maître de la maison.



17030

DEUXIÈME INVITÉ.

Il cherche un cœur dans les prix doux.

---

deux cent mille francs qu'elle venait de restituer à l'actrice.

La chose m'avait bien l'air d'être mythologique; mais je la trouvai aussi fort piquante, et je l'imprimai dans la *Gazette de Paris :* — toutes les feuilles théâtrales la répétèrent.

Ici la scène d'Alexandre Dumas se répéta.

Tout le monde venait faire une visite à mademoiselle Déjazet à cause de ses deux cent mille francs et de sa servante modèle. A la fin aussi, l'actrice prit la plume et écrivit au *Figaro* une lettre qui a été publiée, où le poëme ci-dessus est traité de conte bleu.

***

Les deux cent mille francs donnés à la jolie mademoiselle Dubois m'ont rappelé cette double aventure, — mais il paraît que, Dieu merci! ceux-là sont tout à fait réels.

Néanmoins, ne croyez pas trop au *vieil amateur,* s'il se présente encore.

***

S'il y a une maison historique et célèbre dans Paris, c'est ce vieil hôtel Lambert, qui a été habité tour à tour par Lauzun et par Roger de Beauvoir, et qui est maintenant occupé par une famille illustre, les Czartoryski.

Sur les murs, çà et là, on voit les armoiries des Jagellons, anciens rois de Pologne, dont le prince Adam Czartoryski est le dernier descendant.

A propos de ces armes, qui représentent un homme à cheval, on raconte la légende que voici.

Il faut vous dire d'abord que les Jagellons prétendent tirer leur origine des Colonna, vieille race romaine.

Un Colonna étant tombé, en Italie, à cheval et armé, dans une espèce d'abîme fort profond pareil au gouffre de Curtius, sortit de dessous terre par un autre trou en Lithuanie, dans le même état où il était tombé : il s'établit dans le pays et y réussit à merveille.

Cet aventureux Colonna a donné naissance à une dynastie, laquelle a pris pour arme l'homme à cheval. — Les Jagellons ont régné deux cents ans en Pologne en ayant l'homme à cheval sur leur écusson, sur le trône et sur les monnaies.

— Une fable, direz-vous; — je le veux bien; — mais il n'y a que les fables qui réussissent.

***

Parmi les causeurs du jour, on cite naturellement tel journaliste de nos amis qui est une fontaine d'anecdotes, de traits, de mots, de vers et d'indiscrétions sur les hommes du jour; mais le gaillard, fort viveur, trop bon biberon, ne consent à causer qu'à table.

D'où ce fait. — Une femme voulait entendre le causeur, et priait un de ses amis de le faire parler devant elle.

— Je ne demande pas mieux, répondit l'ami; ainsi, je l'inviterai à déjeuner, car vous savez qu'on ne peut faire parler notre homme qu'en lui donnant la question avec des vins fins.

PH. — A.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** On m'a montré, il y a peu de temps, une jolie tabatière en or d'une grande valeur historique. Elle est de petite dimension et d'un travail de ciselure fin et assez simple. Sa forme est un B; elle est à elle seule un chiffre. Le dessous, peint en camée, représente un lion couché. La destinée de ce bijou est des plus curieuses, et se rattache à plusieurs grands événements historiques.

Cette tabatière fut donnée à Bonaparte par Joséphine à l'époque de leur mariage. Elle fit avec lui toutes les campagnes d'Italie, et fixa souvent l'attention du plénipotentiaire autrichien au traité de Campo-Formio.

Bonaparte portait aussi cette boîte en Égypte, et quand il quitta son armée pour revenir en France, il la donna à Kléber comme un souvenir d'amitié.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. RANDON.



17031

— Dans l'état militaire, ce qui m'embête le plus, c'est qu'on est dérangé à chaque instant; et moi qui aime tant ma tranquillité!



17032

— Jeune homme, rappelez-vous qu'un soldat français peut prétendre à tout... Moi, qui vous parle, qui m'eût dit que sur mes vieux jours j'aurais un hôtel et je roulerais voiture!!!

Après l'assassinat de Kléber, elle fut vendue au Caire avec tous les effets du général. Un juif l'acheta, car on sait que les Turcs n'achèteraient rien qui eût appartenu à un chrétien.

Ce juif garda, sans pouvoir s'en défaire, toute la garde-robe de Kléber, jusqu'au moment où le colonel Selves, ancien soldat de l'Empire, et devenu Soliman-Pacha, lui acheta toute la défroque du vainqueur de Maestricht et du héros du mont Thabor.

Dans ces curieuses reliques se trouvait la tabatière en question, et Soliman-Pacha la donna à un capitaine de marine qui l'a encore entre les mains.

Que Dieu préserve cette tabatière des commissaires-*priseurs!*

⁂ Il y a à Londres une fête toute spéciale et qui dure trois jours, du 1er au 3 mai, c'est la fête des Ramoneurs. On la nomme *Jack dans le feuillage*. Voici l'étymologie de cette solennité.

Il y avait autrefois une famille très-riche dont le fils, Jack, fut volé par des bohémiens; cet enfant vécut une douzaine d'années avec ses ravisseurs, courant les foires, allant de village en village, faisant tous les métiers, et le plus souvent celui de ramoneur, qui est très-bon en Angleterre, où le charbon de terre salit très-vite les cheminées.

Voilà donc qu'à l'âge de dix-sept ans à peu près, Jack, occupé à ramoner une cheminée dans un beau château des environs de Londres, vient à reconnaître les panneaux et l'architecture gothique qui le décorent, tout à fait comme Georges Brown dans la *Dame blanche*. Les maîtres du château lui demandent la cause de son étonnement. Bref, il est avéré que le ramoneur n'est autre que le fils du noble duc qu'il venait de ramoner.

Ce bon père, en réjouissance de la trouvaille de son fils, institua une fête commémorative, et légua une grosse somme à cet effet. Depuis, cette fête s'est perpétuée.

Aussi, en mai, chaque année, voit-on des bandes de petits ramoneurs se promener dans les rues, ou en promenant d'autres assis dans de petites guérites de feuillage.

⁂ Achille Denis, le spirituel secrétaire du non moins spirituel Nestor Roqueplan, a pour garçon de bureau un gaillard assez sans façon.

L'autre jour, ne trouvant pas dans son bureau de serviette pour s'essuyer les mains, il sonne avec fureur son garçon.

— Pourquoi, dit-il, n'ai-je pas une serviette?

— Pourquoi? répond avec calme le domestique, parce qu'il n'y en a même pas pour moi!

⁂ Notre génération n'a pas encore oublié ce pauvre Anténor Joly, tour à tour entrepreneur de journaux, de théâtres et de bals publics.

Lorsqu'il était directeur du théâtre de la Renaissance (aujourd'hui les Italiens), où l'on chantait l'opéra-comique et même le grand opéra, ses coassociés avaient un moyen infaillible d'éprouver la vigueur des poumons de leurs ténors. Ils envoyaient à une répétition quelconque Anténor Joly dans la salle, aux fauteuils de face, et lui demandaient au retour :

— As-tu entendu un peu le ténor?

Or, comme Anténor Joly était sourd, quand il entendait si peu que ce soit un chanteur, on pouvait l'engager, il avait une forte puissance de voix.

⁂ Parmi les titres des nombreux journaux parus de 1789 à 1795, on trouve des titres bien bizarres.

Le *Finissez donc, cher père;*

L'*Observateur féminin*, par madame de Verte-Allure;

L'*Écouteur aux portes;*

Le *Il n'est pas possible d'en rire!*

Le *Tocsin de Richard sans peur;*

Le *Véritable ami du peuple*, par un s.... b..... de Sans-Culotte qui ne se mouche pas du pied et qui le fera bien voir; sans compter les huit *Amis du peuple* et celui de Marat;

Le *Sans quartier*, avec cette épigraphe : « Je me f... de ça, je porte perruque »;

Le *Pendez-moi, mais écoutez-moi!*

Le *Dom Grognon* ou le *Cochon de saint Antoine;*

Le *Tout ce qui me passe par la tête.*

En février 1848, il y avait un *Petit homme rouge* qui annonçait qu'il paraîtrait *quelquefois*. Quant à la *Haute vérité*, journal des lumières nécessaires pour l'ère nouvelle, il déclarait qu'il paraîtrait *selon les ressources fournies par l'abonnement.*

O naïveté des époques révolutionnaires!

⁂ Nous nous rappelons tous l'énorme circonférence de Lepeintre jeune, le souffre-douleur d'Arnal dans une grande partie du répertoire Duvert et Lauzanne.

Un jour, il eut une querelle avec un monsieur dont il avait chansonné assez vertement les malheurs conjugaux.

Celui-ci, se voyant refuser le duel qu'il proposait, dit au mastodonte des comédiens :

— M. Lepeintre jeune, vous faites le fier parce que vous êtes si gros que vous savez bien que je ne pourrais pas vous bâtonner tout entier en un seul jour.

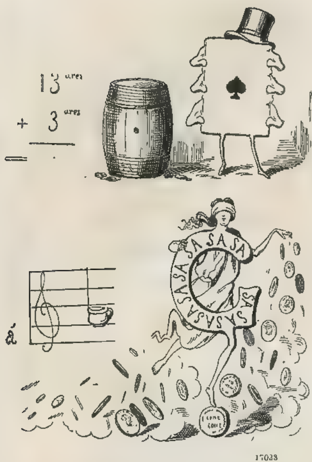
⁂ Rosambeau est le véritable type de l'acteur de province rebuté, conspué, sifflé, et néanmoins toujours de bonne humeur.

On devait chanter un opéra dans je ne sais plus quelle
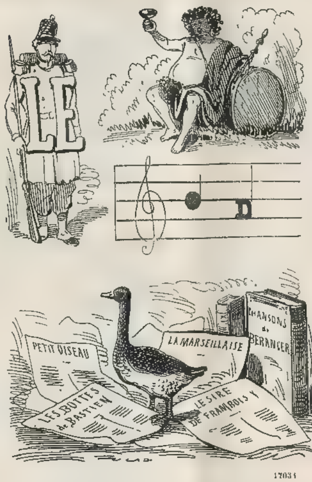
HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



N° 2.



N° 3.



ville de province. Par suite d'indisposition du ténor, il fallut remplacer *Guillaume Tell* par le mélodrame de *Latude ou trente-cinq ans de captivité.*

Personne n'osait se charger de cette annonce au parterre. Rosambeau, qui s'y connaissait en fait de sifflets et de tumulte, se proposa crânement.

Inutile de constater les clameurs qui suivirent sa proposition, on beuglait, on piaillait, on hurlait, on demandait la tête du directeur.

Rosambeau fit un geste suppliant pour réclamer de nouveau la parole. On se tut.

— Eh quoi! messieurs, dit-il avec componction, vous vous fâchez en entendant parler de *Latude?*

— Oui! oui!

— Il est vrai que les acteurs du drame ne valent pas ceux de l'opéra...

— Certes! certes!

— D'abord, on les paye moins cher.... et ils crient moins dans leur genre... Mais qu'allez-vous dire, quand vous saurez que dans *Latude* c'est moi qui jouerai le principal rôle?

Cette révélation inattendue ébranla toute la salle. Elle partit d'un éclat de rire homérique et la représentation fut soufferte.

⁂ Mademoiselle *Machin* (des Délassements) parlait, au foyer des acteurs, des bonnes études latines que sa noble famille lui avait fait faire dans sa jeunesse.

— Tu veux nous faire gober que t'as appris le latin, lui cria une camarade; as-tu fini?... Je te parie que tu ne sais même pas ton *Credo*.

— Ah! ah! répliqua mademoiselle *Machin*, je ne sais pas mon *Credo*... Je vais te le réciter d'aplomb : *Pater noster qui... qui...* Aidez-moi donc un peu, vous autres, je ne me souviens plus du reste.

⁂ Mon ami Victor a consacré deux ou trois mille francs à la fondation d'un journal, à l'instar du *Figaro*, et qui, au dire des gens qui devaient y écrire, le *coulerait* en deux mois.

Les deux premiers numéros furent assez ronflants, le troisième fut pâle, le quatrième fit des emprunts aux autres journaux. J'étais chez Victor lorsqu'il reçut le cinquième. Il déchira la bande, jeta un coup d'œil sur la feuille, et poussa un *hélas!* profondément désespéré.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je.

— Des vers! des alexandrins! s'écria mon ami anéanti en me tendant le journal.

— Eh bien?

— Quand les vers se mettent dans un journal, c'est toujours un signe de décomposition!

Luc Bardas.

THÉATRES.

Le nom de M. Octave Feuillet est populaire depuis *Dalila* et le *Roman d'un jeune homme pauvre*. Le succès de ces deux drames a plus fait pour sa popularité en quelques mois, que le succès de ses livres en plusieurs années. Le théâtre a cela de bon qu'il vous rend tout de suite illustre, ou cela de mauvais qu'il vous assomme du premier coup. Il fait de vous un dieu ou un crétin. Hélas! la roche Tarpéienne est près du Capitole!

La curiosité et l'éclat n'ont pas manqué à la représentation de la *Tentation*, comédie en cinq actes de l'heureux M. Octave Feuillet. Il y a eu succès littéraire au Vaudeville : faisons des vœux pour qu'il soit longtemps un succès d'argent.

La *Tentation* est un *proverbe* en six tableaux que M. Feuillet a déjà fait bien souvent en six scènes. La *Crise*, *Péril en la demeure*, le *Cheveu* et la *Tentation* sont basés sur la même idée. Un mari néglige sa femme, la femme a la *tentation* de goûter au fruit défendu, il y a *péril en la demeure*. Apparaît un *cheveu blanc* dans la noire chevelure du mari, ce cheveu lui fait faire un retour sur lui-même. A ce moment, la femme est sur le point de mordre à la pomme d'Ève; c'est la *crise*. Après de loyales explications qui durent un acte ou une scène, selon la pièce dont il s'agit, le mari sollicite son pardon, la femme en fait autant, on oublie des torts réciproques, et le ménage débordé rentre dans son lit.

L'œuvre nouvelle de M. Feuillet vaut toutes celles qui sont sorties de sa plume. Bonne plume ne peut mentir. Seulement, la gent littéraire qui a poussé en avant l'auteur de *Dalila*, n'est pas fâchée de lui faire sentir que la critique n'a pas de roses sans épines. Par un esprit de réaction malheureusement inhérent à l'esprit humain, la critique cherche à abaisser ce qu'elle a élevé, à brûler ce qu'elle a encensé. Elle se plaint de l'esprit bourgeois de M. Feuillet, comme si M. Feuillet avait changé d'esprit du jour au lendemain.

Chère critique, M. Feuillet était hier ce qu'il est aujourd'hui. Pourquoi vous plaignez-vous aujourd'hui de ce que vous approuviez hier?

Lafont, Félix et mademoiselle Delphine Marquet ont remarquablement interprété cette œuvre honorable.

Les Variétés ont joué les *Portiers*, vaudeville de MM. Brisebarre et Eug. Nus, qui, sous son étiquette modeste, ressemble plus à une comédie de mœurs que bien des pièces en cinq actes et en vers (en vers surtout).

Ce qui constitue le mérite de ce petit tableau, c'est l'observation fine des détails, le mot heureux, l'effet trouvé. Il faut voir Leclerc, à la fois terrible et bouffon sous les traits du portier Chignon, tyrannisant ses locataires, levant des impôts sur le charbon, les légumes, le bois et le vin entrant dans *sa* maison.

La conclusion morale de cette étude de mœurs est que pour être heureux sur la terre, il faut être son propre portier.

L'affiche du Gymnase a fait peau neuve, elle exhibe orgueilleusement quatre pièces nouvelles : 1° la *Voix du ciel*, élégie sentimentale de MM. Fournier et Meyer; 2° les *Deux timides*, vaudeville très-lestement tourné de MM. Labiche et Marc Michel; 3° le *Cheveu blanc*, proverbe de M. Oct. Feuillet (déjà nommé); 4° le *Paratonnerre*, espèce de livret d'opéra-comique un peu vieillot de MM. Gabriel et Dupeuty.

Le théâtre Déjazet a raison de ne pas trop dédaigner l'opérette, qui a été la véritable cause de ses succès dans le passé, et qui fut sa seule raison d'être. L'*Ile de sol, si, ré*, opérette de M. Ruyter, l'ami excessivement intime de M. Pilati, est une joyeuseté musicale tout à fait charmante. Costumes, décors, mise en scène, tout vient en aide à cette gaie musique qui contient dans ses quelques saînètes plus d'idées mélodiques que certains grands opéras que je pourrais bien citer si je l'osais.... mais je ne l'ose pas.

Albert Monnier.

PRIME EXTRAORDINAIRE

DONNÉE GRATIS AUX ACHETEURS DE LA COLLECTION DU MUSÉE DE COSTUMES MODERNES.

Nos abonnés connaissent l'intéressante collection de costumes modernes qui se compose de 100 *costumes des départements français* — 44 *costumes d'Algérie et des colonies françaises* — 42 *costumes italiens et piémontais* — 60 *costumes turcs, grecs, égyptiens* — 37 *costumes russes* — 37 *costumes espagnols et portugais* — 28 *costumes allemands* — 26 *costumes suisses et tyroliens* — 14 *costumes hollandais* — 27 *costumes américains* — 10 *costumes de Suède et Danemark,* en tout 425 COSTUMES, dessinés par MM. Camino — Compte-Calix — Karl Girardet — d'Hastrel — Maurice — Valentin et autres, gravés sur acier par MM. Ferdinand, Gaite, Geoffroy, Guerdet, Lallemand, Plée, Monin, Rebel, Varin et autres, imprimés en taille-douce sur beau papier vélin in-4° carré, coloriés avec art et retouchés à la gouache.

Ces 425 costumes se vendent chacun 40 centimes, soit pour le tout, 170 francs.

TOUT ACHETEUR DES 425 FEUILLES DE COSTUMES QUI NOUS ADRESSERA UN BON DE 170 FRANCS A VUE SUR PARIS, RECEVRA IMMÉDIATEMENT ET FRANCS DE PORT, SUR N'IMPORTE QUEL POINT DE LA FRANCE :

1° Les 425 costumes;

2° Les 10 tableaux photographiques d'Alophe (photographies artistiques annoncées dans nos précédents numéros);

3° Les 7 études de femmes, photographiées par le même artiste;

Les photographies bien emballées, à plat, entre deux cartons.

4° QUATRE ANNÉES DU PETIT JOURNAL POUR RIRE, formant quatre gros volumes brochés, de 416 pages chacun, remplis de texte et de dessins comiques, chaque volume contenant 52 pages coloriées. Le prix du volume, pris au bureau, est de 5 fr. 50 c.; envoyé franco, 8 fr.

Le tout représentant la valeur suivante :

Les 425 costumes.	170 francs.
Les 10 tableaux photographiques rendus franco.	63
Les 7 études de femmes, rendues franco.	44
Les quatre volumes brochés, rendus franco.	32
	309 francs.

Pour 170 francs, nos abonnés ont donc la faculté de recevoir une valeur de 309 francs.

CETTE PRIME

NE SERA DONNÉE QUE JUSQU'AU 30 AVRIL PROCHAIN.

Adresser le bon de 170 francs (à vue sur Paris) à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 223. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 7 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DE LONGCHAMPS, — par Ed. Riou et Am. de Jallais.



LE FRANÇAIS.
Petit chapeau, petite tête, petites manières, petit esprit léger.



L'ANGLAIS.
Grand chapeau, grande tête, grand flegme, grand air ennuyé.



17036

L'ITALIEN.
Chapeau mou, air mou, teint mou; vigoureux au combat, supportant bien l'air de la tente.



L'ESPAGNOL.
Chapeau tromblon, toujours sur le côté depuis la guerre; canne rapière.



L'ALLEMAND.
Chapeau carré, tête carrée, esprit carré, s'expliquant carrément; bref, un carré parfait.



17037

LE RUSSE.
Chapeau à longs poils, paletot à longs poils, favoris et moustaches à longs poils, porte-monnaie à longs poils; bref, un gaillard à poils.

VARIA.

La scène se passe à l'orchestre du Théâtre-Français, un soir qu'on joue le *Duc Job*, comédie *passable* de M. Léon Laya. — Je dis *passable*, et rien de plus, entendons-nous bien.

A côté de moi, un vieillard très-respectable, ayant des principes et un nez d'argent, s'écriait de temps en temps, toutes les fois que Got chantait ou fredonnait la romance des Zouaves :

— Tout s'en va, monsieur, tout s'en va! Comprenez-vous que dans la maison des Muses graves, un sociétaire de la Comédie française en arrive à ce point de décadence, qu'on le voit chanter dix fois en cinq actes : *As-tu vu, — la casquette, — la casquette; — as-tu vu, — la casquette au pèr' Bugeaud?* Où allons-nous donc? Criti-

REVUE DE LONGCHAMPS, — par Ed. Riou et Am. de Jallais (suite).



TOILETTE DE VILLE.
Consternation des balayeurs, dont le métier devient une sinecure.

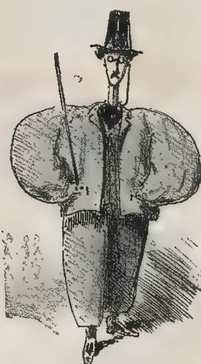


TOILETTE DE BAL.
Coiffure d'or, robe d'or, ceinture d'or, tout d'or..., et le mari aussi *dort*, et ne s'aperçoit pas des depenses de sa femme.



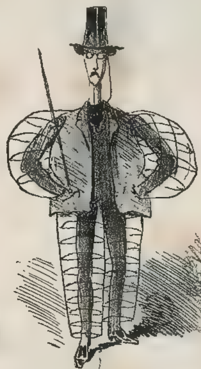
17038

TOILETTE DE THÉATRE.
Une potiche avec aiguillettes de houzards.



17039

AVANT LE DÉPOUILLEMENT. — Grande tenue, chapeau gobelet d'escamoteur, gigot de présalé, pantalon pain de sucre.



17040

Un élégant complétement dépouillé de ses harnais — carcasse indépendante — un serin dans sa cage, ou un salsifis completement raclé.



17041

LE MONSIEUR. — Garçon, une demi-tasse; non, donne-moi ta demi-veste... pour être à la mode!
LE GARÇON. — Boûm!... veste demandée!

ques, ô juges de l'art, qu'avez-vous fait de votre martinet? *La casquette au pèr' Bugeaud!* Corneille, qu'en dis-tu? — Hélas! les critiques s'en vont.

En parlant ainsi, il portait son foulard non à ses yeux, mais à son nez d'argent, et cela de l'air d'un homme profondément indigné.

A l'autre stalle, à ma gauche, c'était une autre histoire, ou, si vous voulez, un autre vieillard.

Celui-là portait sur un crâne chauve comme mon genou le plus beau faux toupet qu'on ait arboré depuis qu'on n'use plus de perruques. S'appuyant d'une main sur une canne de bambou tournée en forme de béquille, il frappait ledit sceptre avec fracas sur le parquet; c'était sa manière d'applaudir.

Et il applaudissait sans cesse, notamment lorsque Got chantait ou fredonnait la romance des Zouaves.

— Voilà un langage vrai, j'espère, monsieur, disait-il. *As-tu vu, — la casquette, — la casquette; — as-tu vu, — la casquette au pèr' Bugeaud?* — Ça ne ressemble pas à ce grand dindon de récit de Théramène dans *Phèdre* dont on abrutit la mémoire de la jeunesse; ainsi, c'est une audace. Mais ces animaux de critiques, ces eunuques, ces mulets, ces chapons de critiques, n'entendent pas que dans la maison de Molière on se lance dans la plus petite hardiesse. Ils vous disent toujours : *La tra-di-tion, ne sortez pas de la tra-di-tion.* — Venez donc écouter *La casquette au pèr' Bugeaud*, chantres de la chapelle Sixtine du feuilleton! Venez-y donc : mais non, vous aimez bien mieux vous cacher de honte dans vos antres!

Et, tout en disant ces belles choses, il donnait un si grand coup sur le plancher vénérable, qu'il arrivait à écailler sa béquille.

Quant à moi, qui ressemblais si bien à une vérité posée entre l'enclume et le marteau, ou peut-être à l'âne de Buridan entre ses deux bottes de foin, je n'osais, vous le comprenez, parler ni à l'un ni à l'autre.

— O rois, les plus malheureux des hommes! dit Homère; — ô critiques! les plus infortunés des mortels, il faut qu'on vous rende responsables de ce que vous ne faites pas!

* * *

A propos de cette aventure, je me suis rappelé un trait d'histoire naturelle passablement curieux.

Le père Lobo, missionnaire portugais, nous dit qu'il y a en Abyssinie beaucoup d'abeilles sauvages qui cachent leur miel dans le creux des arbres. Le voyageur qui les voit passer autour de lui en bourdonnant, pendant une marche fatigante, sous le poids de la chaleur du jour, regrette de ne pouvoir découvrir la ruche où il irait volontiers dérober un rayon, lorsque tout à coup un oiseau se présente, lui bat des ailes et semble l'inviter avec intelligence à le suivre d'arbre en arbre jusqu'à celui où l'abeille a déposé son trésor.

REVUE DE LONGCHAMPS, — par Ed. Riou et Am. de Jallais (suite).



17042

CEINTURES DE CUIR A BOUCLES DEVANT ET DERRIÈRE.

Est-ce la femme de dos qui est vue de face? ou — est-ce la femme de face qui est vue de dos?





17043

Cette année. L'année dernière.



17044

CHAPEAU DIT PARAVERSE. — ÉDITION DE 1790.

NOUVEAUX CHAPEAUX. — On attend le chapeau visite, qui permettra aux incroyables de 1860 de faire leurs visites de politesse à l'abri de la pluie.



7045

RÉBUS. — 100,000 francs à qui le devinera.

Quelle est la femme honnête?
Quelle est la biche?

Là, il s'arrête et chante mélodieusement, heureux si le voyageur rassasié laisse une part à son guide.

Cet oiseau est le morock ou *cuculus indicator* (coucou mouchard) de Linné.

Bruce, venu deux siècles après le père Lobo, a bien rencontré en Abyssinie cet oiseau merveilleux; mais il prétend que le morock, loin de vous indiquer où vous trouverez le miel, préfère chasser aux abeilles et les détruire.

Voilà mon voisin de droite et mon voisin de gauche expliqués, et je n'en dis que mieux :

— O critiques! les plus malheureux des hommes!

***

Chez un commissaire de police de l'ancienne banlieue.

— Votre nom?

— Pétrazzi.

— Votre profession?

— Notaire.

— Vous dites notaire?

— Oui, monsieur : je n'ai pas d'autre état pour vivre.

— Cela me semble fort. Et où exercez-vous?

— A la Villette.

— Ah! vous tombez mal; j'ai précisément l'honneur de connaître le notaire de la Villette. Prenez garde à vous; vous n'êtes pas ici pour plaisanter.

— Mais je ne plaisante pas; voici ma carte, voyez.

— Eh bien, Pétrazzi, musicien pour orgues.

— C'est ça; je travaille pour les cylindres des orgues; c'est moi qui *note* tous les airs des joueurs d'orgue de Paris. Je suis donc *note-airs*.

— Farceur! En voilà assez là-dessus. Passons à autre chose.

Et l'interrogatoire continua.

***

Tout à l'heure je parlais des embarras de la critique, en rappelant ce qui m'est arrivé à l'orchestre du Théâtre-Français. — Je me souviens maintenant d'un fait analogue dont j'ai été témoin à l'ancien Odéon, jadis, sous le règne des Tarquins, je veux dire sous la monarchie constitutionnelle.

On jouait la *Vieillesse du Cid*, traduite en prose française, je crois, par M. Hippolyte Lucas; c'est l'œuf du *Cid* de Corneille ou peu s'en faut. — Corneille a *francisé* la question de don Diègue à son fils, après le soufflet reçu :

> Rodrigue, as-tu du cœur? — Tout autre que mon père
> L'éprouverait sur l'heure. — Agréable colère!

Guilhem de Castro est bien plus énergique et bien plus coloré. — Dans ce poëte et dans M. Hippolyte Lucas, son traducteur, don Diègue, trop vieux pour se venger lui-même, mord le pouce de Rodrigue, et celui-ci s'écrie :

— Si tu n'étais pas mon père je te donnerais un soufflet.

— Ce ne serait pas le premier, répond don Diègue en l'embrassant.

A cette scène, je voyais deux critiques s'emporter :

— C'est sauvage! disait l'un.

— C'est sublime! disait l'autre.

Ph. A.

REVUE DE LONGCHAMPS, —



Voiture à l'heure, stores baissés, destination indécise. Loge... au quartier Bréda.

Tête de femme, corps d'ours, cœur de parfait glacé, griffes aux mains et aux pieds. Loge aux Folies-Dramatiques.

Voiture héraldique, avec le marche-pied de la for
rière la voiture deux ruches à miel. Tant de noblesse
si petit coffre! Gens très-haut placés. Loge aux Italien



Voiture de blanchisseuse. — Une boîte de sardines. — Loge... hors Paris.

Voiture à bras. « Trois pour un sou la reinette!... » On en aurait bien quatre de ces beaux messieurs-là, pour un sou!...

Air : *De monsieur et madame Denis*...
C'était j' crois en mil huit cent,
Souvenez-vous-en, (*bis*)
J'étais le lion de Longchamps
Et je n'avais que vingt ans!

La mè
savates
La fille a
tines dor

. Riou et Am. de Jallais (suite).



Domestique perdu; récompense honnête à qui le rapportera à son maître.

Moins attentif pour ses propres écarts que pour ceux de sa bête!...

Cheval de manége, air crâne, penché en avant, ayant l'air de vouloir arriver avant le cheval.

17046

Cheval à trente sous l'heure; pas de sous-pieds, pas d'éperons, pas de principes, pas de grâce, et surtout pas d'équilibre.



Une ingénue un théâtre de enre.

...

LA BICHE. LE DAIM.

Le daim court toujours après la biche. Pauvre toutou!...

Le calicot se croit L'ÉTOFFE... d'un lion.

Le garçon chapelier qui se croit né coiffé!...

Le coiffeur, qui fait des mots tirés par les cheveux.

Un notaire, belle tête d'étude.

17047

Collégiens, affectant un air *uniforme.*

REVUE DE LONGCHAMPS, — par Ed. Riou et Am. de Jallais (suite).



1859 à 1860. Mais si tu abolis les cages, comment retiendras-tu les pigeons et les dindons?

HANDICAP ET STEEPLE-CHASE

OU

LES COURSES DE LA MARCHE.

C'en est fait, les courses reprennent leur essor, et l'on va plus que jamais s'occuper de la transformation du cheval en une grande levrette.

Espérons, mon Dieu, que le problème sera résolu cette année.

La Marche, un nom heureux pour un théâtre de courses, a revu sa pelouse foulée en tout sens par les pieds mignons de ces déités parisiennes qui viennent là, moins par intérêt pour le perfectionnement de la race chevaline que pour leur propre intérêt.

Elles étaient en majorité, hâtons-nous de le dire, et doublées pour la plupart de ces intéressants gandins qui se montrent plus soucieux de vider des fioles que de suivre les péripéties d'un *handicap* quelconque.

Oui, vous avez bien lu *handicap!* — Si vous voulez aller à la Marche, emportez un dictionnaire anglo-français, c'est de toute nécessité, car tout est Anglais sur le *turf*, — turf! vous l'entendez, — tout, les chevaux, les jockeys et le langage.

Il n'y a plus de cavaliers, il y a des *sportsmen*, et les dandys sont des *gentlemen riders*.

∴

ÉTUDE PHYSIOLOGIQUE.

Dans un vénérable et immense berlingot, attelé de quatre coursiers faméliques et meublé de femmes comme il en faut et de lions mauvais teint comme il n'en faudrait pas, on cause bruyamment aux détonations du champagne. La voiture stupéfaite se voit transformée soudain en buffet, et sur ses coussins se prélassent pêle-mêle des volailles froides, des terrines de foie gras, du plum-pudding et autres comestibles de circonstance.

Notez que c'est à peu près l'unique occupation du plus grand nombre des personnes qui sont venues aux courses.

Or, l'on entend de tous côtés des conversations dans le genre de celle-ci, — à propos de *steeple-chase* (inutile de vouloir prononcer).

— (*Très-haut.*) Baron, vingt louis pour Bilboquet contre Rigolette?

— Tenu, comte; — passe-moi la cuisse.

— (*Une des femmes.*) Vingt louis! quel conte...

— Fernande, je vous rappelle à l'ordre; — vous n'ignorez pas que nos paris doivent passer pour sérieux aux yeux du monde qui nous contemple. Donc, s'il te plaît, plus de réserve et moins d'acrimonie dans tes expressions.

— C'est bien, monsieur le comte! l'on mettra des gants à ses paroles; mais en attendant verse-moi de cet aï que j'aime.

— Tu te lies trop avec le champagne, ma fille, cela fera du tort à ta vertu.

— Ah ça, est-ce que les courses ne vont pas bientôt commencer?

— O innocence! — Pauline, tu aurais inventé la candeur, — mais on en est à la poule de *Hacks*, ma biche.

— Où donc est-elle alors, que je ne la vois pas!

— La poule! ah! délicieux — un verre de champagne pour le mot.

— Tiens, Camélia trônant dans son panier, avec une robe à cinquante volants! — Quel genre — si ça ne fait pas pitié!

— Clos ton bec de pie et prends celui-ci de volaille, tu parles trop.

— Arthur, j'ai soif.

— Encore! mais tu n'es pas une femme, tu es une machine pneumatique qui fait le vide dans notre cave.

— Que veux-tu! Cliquot est mon amant de cœur, c'est mon faible.

— Faible est joli.

— (*Très-haut.*) Qui veut parier quinze louis contre Casse-Tête?

— (*Tous.*) Moi, vicomte.

— Messieurs, je tiens tous vos paris!

— Quel est ce fringant cavalier. — Je ne me trompe pas, c'est Gaston — avec son alezan. — Bonjour, cher, mes compliments, tu te tiens comme un centaure.

— Comme un cent... quoi.

— Pas d'explications, ces choses ne sont pas à votre portée; — entre nous, Gaston ressemble à une paire de pincettes juchées sur un cheval de bois, et son alezan n'est qu'une haridelle.

— Arthur...

— Assez — passez-lui le fond de la caisse. Si cela continue, j'achète un vignoble en Champagne.

— Tu ferais cela?

— J'aurais cette infamie vinicole; mais que devient le steeple-chase? Ah! on rapporte un jockey, il est blessé grièvement.

— Où cela, Gustave? ah oui, je vois, comme il est pâle. — Eh bien, c'est très-gai les courses, c'est plein d'incidents.

— D'accidents, tu veux dire. Messieurs, le vicomte a gagné; ce jockey a une casaque jaune, il montait Casse-Tête, le nom lui a porté malheur. (*D'une voix retentissante.*) C'est quatre-vingt-dix louis que vous gagnez, Paul: — mes félicitations.

— Est-ce qu'il est mort pour de bon, le jockey?

— Mais non, c'est une farce. Tiens, considère plutôt là, à droite, la petite baronne suspendue au bras de ce géant farouche; c'est un Mexicain à mine d'or.

— Et de glace. Quel air froid! il m'enrhume; et dire qu'il est allé prendre une femme de quarante ans, délabrée comme une vieille ruine.

— Mais elle paraît encore jeune.

— Elle a peut-être découvert la fontaine de Jouvence.

— Oui — dans son pot de rouge.

— O mes enfants, ne dites pas de mal du *maquillage*, c'est la puissance du jour.

— Encore une fois, je le soutiens, vous n'êtes que des viveurs de carton, et pour moi un homme sans le sou est aussi bête qu'un millionnaire est spirituel.

— Amère comme La Rochefoucauld!

— La Rochefoucauld! est-il emb...nuyeux avec ses mots incompréhensibles. A propos, tu sais, Georgette la blonde? elle a été saisie, et elle vient de se racheter des meubles à tempérament.

— Prononce donc mieux : à tant par amant.

— Tu es insupportable (*d'un ton dolent et câlin*), Arthur...

— Chut! c'est impossible — il ne reste plus que des corps sans âme — toutes les bouteilles sont vides.

— Toutes! — qu'est-ce que je vais faire alors?

— Intéresse-toi à la dernière course, c'est la course plate.

— Elle est bien nommée, car elles sont assez plates vos courses : c'est monotone, ça manque de gaieté et de champ.... Tiens, une idée, si j'égratignais mes bonnes amies quand elles passeront à portée de ma langue? Voici justement Fifine. (*A une femme qui est accompagnée d'un jeune homme imberbe.*) Bonjour, ma chatte; ton fils est donc revenu de nourrice, ma biche? il est gentil, tu me le présenteras, hein! A-t-il fait toutes ses dents?

— Fernande, vous nous faites remarquer.

— C'est ce que je veux.

— Heureusement que les courses sont finies.

— Elles le sont? tant mieux, car j'ai mon estomac dans les talons — et une soif!

— (*D'une voix de Stentor.*) Postillon, au Café anglais? (*Dans le tuyau de l'oreille.*) Rue Notre-Dame de Lorette, n° 40.

Telle est à la Marche la nature des conversations de ce demi-monde parisien, et la manière intelligente dont il comprend les courses.

Il traite la question au point de vue élevé du foie gras et du champagne mousseux. Cliquot et Chevet s'en trouvent bien... mais le cheval!

Hippolyte Maxance.

Nous lisons dans la *Patrie :*

« Monsieur le rédacteur en chef,

» Je vous serai reconnaissante de vouloir bien insérer dans vos colonnes la rectification suivante :

» Il y a deux ou trois mois la rumeur publique a bien voulu me gratifier d'un legs de 200,000 francs que me laissait, disait-on, un habitué de la Comédie française. Cette annonce, faite en termes convenables, m'avait paru de celles qu'on doit laisser dans l'oubli; mais comme elle s'est reproduite accompagnée d'insinuations peu bienveillantes, je dois à la dignité de ma famille et à la mienne de déclarer de la manière la plus positive qu'aucune donation ne m'a été faite, et que le bruit en question est tout à fait controuvé.

» Veuillez agréer avec mes remercîments, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments les plus distingués,

» Emilie Dubois,

» *Sociétaire de la Comédie française.*

» Paris, 31 mars 1860. »

Ceux des journaux qui ont parlé de la rumeur à laquelle mademoiselle Dubois fait allusion ne manqueront pas de donner place dans leurs colonnes à sa réclamation si légitime. Quant à nous, personnellement, nous nous empressons de l'admettre, en regrettant très-vivement d'avoir accueilli sans contrôle une fable qui était de nature à blesser la susceptibilité de la jeune et honorable actrice.

Philibert Audebrand.

THÉATRES.

C'est chose convenue, les journaux et les vaudevilles nous affirment que la marée du 9 mars a été une mystification, parce qu'elle n'a pas englouti les villes maritimes du littoral. Mystification soit! Cependant, une éclipse de lune, cachée par les nuages, est-elle une mystification? Soupçonne-t-on les astronomes de diriger les nues du bout de leurs télescopes? Enfin, il est avéré que le vent de terre et M. Babinet ont mystifié les Parisiens des trains de plaisir. Un moment il a été question de demander la tête de ce savant.

Les Variétés, le Palais-Royal et le théâtre Déjazet savent trop ce qu'ils doivent à la gaieté française pour ne pas rire un peu, sous forme de couplets, de la terrible marée qui a manqué son entrée. Ils ont tiré tout le parti possible du vaudeville forcé auquel leurs fournisseurs habituels étaient condamnés.

Aux Variétés, MM. Th. Coignard et Clairville ont entouré l'unique situation d'une marée ratée de toutes les farces *ad hoc* que contient l'arsenal du vaudevillisme farceur. Ils nous ont régalé l'oreille de jolis couplets, et les yeux d'une belle décoration de mer avec son flux et son reflux.

Au Palais-Royal, Brasseur a très-drôlement exécuté une scène comique de M. Lefèvre enjolivée de séduisante musique, la seule que sache faire Sylvain Mangeant.

Au théâtre Déjazet, c'est Guénée qui s'est chargé de désopiler la rate des habitués avec sa *Marée démontante*, pièce *vague* en deux *flots*. L'affiche est fort drôle.

La marée d'ouvrages nouveaux qui submerge Paris en ce moment, et qui n'a été prédite par aucun Babinet, apporte sous notre plume la reprise d'*Il Crociato*, aux Italiens; *Gil Blas*, opéra-comique en cinq actes, au Théâtre-Lyrique; *Daphnis et Chloé* et *C'était moi*, aux Bouffes-Parisiens.

Il y a trente-cinq ans qu'*Il Crociato* a été chanté à Paris pour la première fois, et il n'était pas nouveau. C'était l'une des premières partitions de Meyerbeer. C'est le point de départ du talent qui doit plus tard rayonner sur l'Europe, ce n'est pas encore le talent dans son épanouissement; c'est l'ode : la *Nymphe de la Seine*, ce n'est pas encore *Andromaque*, *Britannicus* ou *Athalie*.

M. Semet vient d'écrire une partition charmante pour le *Gil Blas* de MM. Barbier et Michel Carré. Elle le place à la tête des compositeurs de la génération nouvelle. Le voilà sorti des limbes où se lamentent les génies inconnus. M. Semet appartient à cette école mélodique que nous aimons. *Gil Blas* est tout rempli de chansons, de sérénades, de duos d'amour, de morceaux marqués au coin de l'inspiration la plus généreuse. Il a prodigué ses trésors mélodieux avec la magnificence d'un millionnaire assuré de ne plus se ruiner en une seule fois.

Notez que *Gil Blas*, c'est madame Ugalde, la grande cantatrice, l'actrice sémillante, vive, spirituelle, originale, et qui n'a jamais chanté avec plus de verve, d'expression et de crânerie. Figurez-vous Déjazet à vingt ans avec la voix de... madame Ugalde.

Daphnis et Chloé, vaudeville égrillard de M. Clairville, avait obtenu jadis un joli succès au théâtre de la place de la Bourse. Ce succès va se raviver, grâce à la charmante musique dont l'a orné Offenbach, un des plus entraînants charmeurs de ces temps-ci.

Une gentille opérette, *C'était moi!* a été donnée le même soir. Le poëme est drôlet, mais ce que nous louons sans arrière-pensée, c'est la délicieuse partition de M. Debillemont. Encore un jeune musicien qui attend son heure. Elle viendra pour lui, nous n'en doutons pas, comme elle est venue pour Victor Massé, comme elle est venue pour Semet. Le génie, c'est la patience.

Albert Monnier.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO:

N° 1. César fut assassiné à l'apogée de sa fortune.

N° 2. Le soldat français, s'il a des soucis, les noie dans les chansons.

N° 3. L'Amour est représenté avec un bandeau sur les yeux, afin de montrer son aveuglement.

PRIME EXTRAORDINAIRE

DONNÉE GRATIS AUX ACHETEURS DE LA COLLECTION DU MUSÉE DE COSTUMES MODERNES.

Nos abonnés connaissent l'intéressante collection de costumes modernes qui se compose de 100 *costumes des départements français* — 44 *costumes d'Algérie et des colonies françaises* — 42 *costumes italiens et piémontais* — 60 *costumes turcs, grecs, égyptiens* — 37 *costumes russes* — 37 *costumes espagnols et portugais* — 28 *costumes allemands* — 26 *costumes suisses et tyroliens* — 14 *costumes hollandais* — 27 *costumes américains* — 10 *costumes de Suède et Danemark*, en tout 425 COSTUMES, dessinés par MM. Camino — Compte-Calix — Karl Girardet — d'Hastrel — Maurice — Valentin et autres, gravés sur acier par MM. Ferdinand, Gaite, Geoffroy, Guerdet, Lallemand, Plée, Monin, Rebel, Varin et autres, imprimés en taille-douce sur beau papier vélin in-4° carré, coloriés avec art et retouchés à la gouache.

Ces 425 costumes se vendent chacun 40 centimes, soit pour le tout, 170 francs.

TOUT ACHETEUR DES 425 FEUILLES DE COSTUMES QUI NOUS ADRESSERA UN BON DE 170 FRANCS A VUE SUR PARIS, RECEVRA IMMÉDIATEMENT ET FRANCS DE PORT, SUR N'IMPORTE QUEL POINT DE LA FRANCE :

1° Les 425 costumes;

2° Les 10 tableaux photographiques d'Alophe (photographies artistiques annoncées dans nos précédents numéros);

3° Les 7 études de femmes, photographiées par le même artiste;

Les photographies bien emballées, à plat, entre deux cartons.

4° QUATRE ANNÉES DU PETIT JOURNAL POUR RIRE, formant quatre gros volumes brochés, de 416 pages chacun, remplis de texte et de dessins comiques, chaque volume contenant 52 pages coloriées. Le prix du volume, pris au bureau, est de 5 fr. 50 c.; envoyé franco, 8 fr.

Le tout représentant la valeur suivante :

Les 425 costumes	170 francs.
Les 10 tableaux photographiques rendus franco	63
Les 7 études de femmes, rendues franco	44
Les quatre volumes brochés, rendus franco	32
	309 francs.

Pour 170 francs, nos abonnés ont donc la faculté de recevoir une valeur de 309 francs.

Adresser le bon de 170 francs (à vue sur Paris) à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

CROQUIS DE FIGURES — ANIMAUX ET PAYSAGES,

PAR DUBUISSON.

Nous avons indiqué comme excellents modèles, pour les personnes qui veulent apprendre à faire des croquis, les fantaisies de Bellangé; mais les croquis de Bellangé sont un peu difficiles, et il faut déjà une certaine habileté dans le dessin pour être en état de les bien copier. Les croquis de Dubuisson sont plus faciles, et ils peuvent parfaitement servir de premier degré pour cette sorte d'étude.

Nous les recommandons en conséquence à tous ceux qui veulent faire des croquis; — en fort peu de temps ils peuvent conduire celui qui les copie à copier d'après nature.

Nous les recommandons aussi aux personnes qui dessinent ou qui peignent le paysage; ils leur serviront à animer leurs compositions, car tous les sujets qui figurent dans l'Album que nous annonçons se placeront très-bien et très-facilement dans des dessins ou des tableaux de paysage.

M. Dubuisson, que nous avons fait connaître à nos abonnés par quelques reproductions de ses tableaux insérés dans le *Musée français*, est un des peintres d'animaux les plus aimés du public.

Son cahier de croquis se compose de 20 feuilles, qui contiennent, chacune, quatre — cinq — et six sujets. — Prix du cahier, 10 francs.

Pour nos abonnés, 7 francs seulement, rendu franco sur tous les points de la France.

Envoyer un bon de poste à M PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 224. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 14 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mierisch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

ŒUFS DE PAQUES, — par Damourette et Marin.



17049

— Il m'ennuie, ce monsieur, malgré son œuf de Pâques.
— Écris-lui : Je veux bien vous recevoir si vous REPONDEZ.



17050

J'aimerais bien mieux un œuf bien plein que tous ses poulets.

CAUSERIE.

Sonnet, c'est un sonnet, dit Molière.
Causerie, — c'est une chronique ou à peu près.

* * *

Mettez des noms propres dans tout, mais surtout dans la chronique.

Point de noms propres, point de chronique; c'est ce qu'on vous dira au bureau de rédaction de la dernière feuille de chou.

Si vous avez cette chance, je devrais écrire cette audace, d'infuser dans une bouillotte de trois cents lignes les cent noms parisiens qui sont le plus à la mode depuis vingt ans, vous êtes sûr de votre affaire, vous aurez du succès, vous serez cité à votre tour. Peut-être vous direz-vous à vous-même, dans le confessionnal du for intérieur :

Mais ça n'a pas le sens commun!

Mais ça n'a ni queue ni tête!

Mais ça ne met rien dans la cervelle ni dans le cœur de ceux qui me lisent!

Mais ça n'a même pas pour un liard d'esprit!

Mais ça n'est pas même vrai, ni possible, ni vraisemblable!

Trois cents noms propres, qu'est-ce donc? — Du vent!

N'importe; — trois cents noms propres, ça réussit toujours. — Il en est de cette spécialité comme des omelettes que le *Courrier des États-Unis* fait cuire dans la poële sur un câble tendu au-dessus de la cataracte du Niagara par Blondin l'acrobate, qui n'a jamais existé. — Tout l'univers connu a avalé cette omelette et y a pris goût. — On en demandera toujours d'autres.

* * *

Essayons un peu, — pour voir, — comme disent les enfants au sortir de l'école.

Muse des salons, chante!

« Il paraît que M. le comte de Castellane voulait rouvrir son théâtre du faubourg Saint-Honoré avant la fin du printemps; — mais madame la comtesse Dash, qui lui a tiré les cartes, lui ayant annoncé que cette réouverture amènerait, par hasard, un duel à mort entre Meyerbeer et l'ambassadeur de la Sublime Porte, le projet a été abandonné. »

Est-ce assez absurde pour entrer dans une chronique?

ŒUFS DE PAQUES, — par DAMOURETTE et MARIN (suite).



— Il est gentil, il m'envoie un œuf enveloppé dans un billet de cinq cents francs.
— On connaît la valeur d'un œuf à sa coque.



— Vous recevez trop d'œufs de Pâques, mademoiselle.
— Vous me dites toujours ma poule! il me semble qu'une poule n'a pas qu'un œuf.

*
* *

Muse, chante encore!

« Mercredi dernier, chez M. Émile Pereire, la sempiternelle madame X... apercevant M. Sainte-Beuve, lui a demandé des vers pour en enrichir son album.

» — Des vers! a répondu l'auteur de *Volupté;* mais, madame, je ferai la cabriole en public, sans césure, si vous le voulez; quant à ce qui touche la prosodie, je ne m'en mêle plus. J'y ai déjà perdu mon français, j'y perdrais mon latin si je le savais. »

Toujours impossible; mettez-le alors dans une chronique.

*
* *

Muse, chante toujours!

« L'hôtel Hope vient d'être vendu pour la cinquième fois depuis le décès de son célèbre propriétaire; c'est le Persan muet et mystérieux de l'Opéra-Comique qui l'a acheté au prix de trois diamants. »

Il n'y a pas un mot de vrai. — Conclusion : c'est mûr pour la chronique.

*
* *

Muse, passons maintenant à d'autres exercices. Que de balivernes à noter sur le grand monde, sur le demi-monde et sur le quart de monde! Faut-il prendre une plume? une lyre? un crayon? un théorbe? un burin? un tympanon? un fusain ou des cymbales? — Prends ce que tu voudras, ô Muse! mais commets des indiscrétions à remuer à la pelle; on ne te demande plus autre chose.

Il faut que tu apprennes aux flâneurs de Paris et aux gobe-mouches de la province :

— Combien on a bu de tasses de thé à la dernière soirée de madame de Pontabalba;

— De quelle fabrique étaient les robes brochées d'or qu'on voyait au bal paré de lord Cowley;

— Si la princesse Nariskine aime le lansquenet;

— Si lord Brougham, quand il vient à Paris, boit des vins de France ou des vins de Portugal;

— Comment l'ambassadeur d'Autriche salue quand il rencontre l'ambassadeur du roi de Sardaigne;

— A quelle nuit du Jockey-club on a raconté une histoire échevelée mais pas édifiante de mademoiselle Rigolboche;

— Dans combien de temps le *club des moutards* sera le club des vieillards;

— Ce qu'on lit dans les familles de la rue du Sentier;

— Ce qui se passe au café Momus;

— Ce qui a été prédit à Alexandre Dumas père par Jean Journet, apôtre;

Le tout assaisonné par la prose, l'esprit, le style, la verve, l'originalité, la couleur et l'entraînement de MM. tels et tels, chroniqueurs patentés depuis la résurrection de la chronique.

Muse des salons, quand tu auras chanté ces calembredaines une fois, tu les diras deux fois; et quand tu les auras dites deux fois, tu les répéteras cent fois; et quand tu les auras répétées cent fois, tu les remâcheras toujours, toujours, toujours, et tu auras alors la réputation de la Muse la plus spirituelle de tous les temps et de tous les univers.

La chose est convenue.

*
* *

— Muse des salons, une anecdote de temps en temps; — cela tire à la ligne et fait toujours plaisir à ceux qui n'ont pas besoin de penser.

On parle beaucoup en ce moment des domestiques; c'est la règle quand il s'agit d'une chose qui s'en va.

— Les domestiques s'en vont, — disent les pessimistes.

— Eh! non, les domestiques *arrivent*, puisqu'ils supplantent peu à peu les maîtres.

En voici encore une preuve.

Il y a, rue du Luxembourg, à deux pas de la rue de Rivoli, un délicieux petit salon où madame P... reçoit, tous les vendredis, la centième partie tout au plus des aspirants qui voudraient bien être inscrits sur la liste de ses invitations. Cela se comprend : la maîtresse du logis est une de ces natures d'élite qui ont dans l'âme, dans le cœur, dans les yeux et dans la voix, tout ce qui attire, fixe et entraîne; ces soirées hebdomadaires sont un mélange de causerie, de musique, de poésie; et l'on y joue la comédie, et l'on y danse, et l'on y est avec autant de laisser-aller que si l'on était en famille : cela du reste ne se voit que dans la véritable bonne compagnie...

*
* *

Il sortait, hier soir, de ce bienheureux petit paradis, lorsqu'il entendit sur l'escalier la femme de chambre qui reconduisait une cuisinière de l'hôtel voisin et qui lui disait :

— Au revoir; vous voyez, tous les vendredis, vous êtes sûre de me trouver : *c'est mon jour, et je ne sors jamais ces soirs-là.*

Un coup de sonnette la rappela à la réalité de ses fonctions de maîtresse de... chambre à coucher.

Les domestiques *reçoivent;* — ah! c'est une vieille histoire; mais autrefois ils ne recevaient qu'en cachette; — à présent, ils font leurs invitations ouvertement.

Voilà ce qu'il y a de nouveau dans la question.

VOYAGES A LA VAPEUR, — par LEDRAD.



Arrivée au débarcadère.

***

Passons de là aux Champs-Élysées, où il existe une portion notable du monde théâtral.

Nota. — A propos, pourquoi les critiques de la grande presse ne consacreraient-ils pas de temps en temps un feuilleton à la baraque des marionnettes?

Comédiens en vie, comédiens en bois, n'est-ce pas la même famille?

Ces acteurs-là valent les autres, et le plus souvent ils valent beaucoup mieux; Sterne l'a dit, et Sterne ne se trompait pas.

Mais, — Muse des salons, — remets-toi à raconter, je t'en prie.

« Dernièrement, aux Champs-Élysées, devant une de ces petites baraques que décore invariablement cette vieille et populaire inscription : *Théâtre de Guignol;*

» Des enfants, des bonnes et quelques tourlourous oisifs se pâmaient aux singulières facéties, aux mouvements saccadés et aux *torgnoles* dont tour à tour Polichinelle était l'auteur ou la victime.

» Soudain, le chat traditionnel, qui assiste, calme et dédaigneux, à ces drames de marionnettes, ayant été par hasard, et à plusieurs reprises, rudement atteint par le bâton de l'un des personnages, s'embrasa d'une colère inusitée et se précipita sur Polichinelle dont il altéra les deux bosses.

» L'honnête industriel qui occupait le rez-de-chaussée de la baraque, le Guignol de l'endroit, sentant la nécessité de corriger ce chat trop vif qui mettait ainsi en lambeaux la robe écarlate et pailletée de son premier rôle, envahit la scène d'une main furieuse et *calotta* le matou.

» — Quelle injustice!... observa le plus jeune des militaires. C'est pourtant Polichinelle qui a commencé!... »

***

Muse des salons, — tu as bien fait ton devoir. — Prends un lait de poule et va te coucher.

Ainsi soit-il.

PH. A.

LES CAFÉS-CONCERTS.

ÉTUDE ALCOO-LYRIQUE.

Où s'arrêtera la manie de débiter de la bière en six-huit et de servir des demi-tasses avec un certain nombre de dièses à la clef.

La maladie du café-concert devient épidémique, et gagne tous les quartiers.

On en est arrivé aujourd'hui à lui élever des palais; palais en carton-pierre, si vous voulez, mais jouant leur rôle avec la prétention de palais véritables.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales, l'or brille de toutes parts; par malheur il n'y a que l'or qui brille, les chanteurs en strass qu'on y entend ne jettent aucun éclat, si ce n'est un éclat de voix, et c'est déchirant.

Et quels titres pompeux! *l'Eldorado, l'Alcajar!* Comme ces noms célèbres vous donnent bien l'idée d'établissements où l'on sert aux consommateurs des chopes et des mélodies!

Quelles mélodies! ô Dieu de la musique! Ce n'est pas qu'elles ne soient signées par des compositeurs fameux, elles sont empruntées au contraire aux plus belles œuvres du répertoire; mais c'est la façon à laquelle on les accommode. On y joue aussi des opérettes, dans ces palais lyrico-biérifiques, et si l'autorité le permettait, on y jouerait même des opéras.

LE PERSONNEL.

On le connaît, ce personnel brillant : il se compose d'ut de poitrine ratés ou usés, et de ténors manqués ou incomplets, faux artistes sans talent et sans goût, qui sont aux chanteurs de mérite ce que le clinquant est à l'or, et qui exécutent, c'est le mot, les œuvres des maîtres avec une audace digne d'une meilleure voix.

Quant aux femmes, ce sont en général des *fruits secs* du Conservatoire qui après avoir aspiré aux grandeurs de l'Opéra-Comique, retombent, simples cigales, sur les tonneaux de l'un de ces obscurs établissements.

Il y a des exceptions, hâtons-nous de le dire. Dans cette ivraie on trouve çà et là du bon grain, mais le cas est rare.

Et n'allez pas croire que ces artistes chantent dans le désert; ils ont un public qui les applaudit et les rappelle : bon public!

DE QUELQUES INDIVIDUALITÉS.

Après la forte chanteuse et la chanteuse légère, il y a quelques autres coryphées qui se hasardent, par aventure, sur le terrain de la romance, mais ce n'est pas leur spécialité. Le vrai de leur emploi est de *poser,* dans une toilette aussi décolletée qu'éclatante, pour le consommateur.

Elles jouent le rôle de ces mannequins de cire que l'on voit à la vitrine des coiffeurs; elles sont là pour l'harmo-

VOYAGES A LA VAPEUR, — par LEDRAD (suite).



17054

— Factieur! pourriez-vous indiquer à moi le bourreau de la douane; est-ce de cette côté?
— Non, monsieur, c'est de celui-là.



17055

Veuillez passer au bureau, madame, votre crinoline ne me paraît pas naturelle.



17056

» Avec l'aide d'une fille de la campagne, le mari peut aisément tout faire. »
(MICHELET.)

nie de l'ensemble et les nécessités de la perspective, et non pour l'art : il n'en est pas question. L'œil émérillonné et brillant, la peau carminée et le regard provocateur, comme il convient à d'honnêtes sirènes à deux cents francs par mois, elles font leur métier en conscience.

Ce genre d'appât et d'*invite* au public est surtout mis en œuvre par les cafés-concerts des Champs-Élysées, qui ajoutent ainsi à leurs séductions le spectacle affriolant d'une demi-douzaine d'épaules nues plus ou moins blanches, noyées dans des flots de lumière.

Une marchande de bouquets est attachée à l'établissement. Ces bouquets ne se vendent pas, on les met en loterie, et les billets sont pris en général par des habitués galants, qui, fidèles chaque soir, viennent exclusivement pour applaudir une chanteuse préférée, et brûlent de lui offrir un témoignage embaumé de leur admiration, sinon de leur amour.

Mais je crois qu'il en est du café-concert comme du théâtre, et qu'il y a des bouquets de commande, car dès le milieu de la soirée toutes ces dames sont en fleurs.

LE PUBLIC.

Ses éléments sont assez hétérogènes.

Ici vous apercevez un bon bourgeois flanqué de sa femme et de ses deux bambins, se livrant tous les quatre à une orgie de limonade gazeuse, et ne perdant aucune des notes qu'on leur donne par-dessus.

Là vous voyez deux femmes à la toilette équivoque et à l'œil quêteur qui vous dit une foule de choses au passage. Ce sont des biches qui cherchent un chasseur.

VOYAGES A LA VAPEUR, — par Ledrad (suite).



17057

— Et ces armes, est-ce aussi pour usage personnel?
— Oui, c'est pour la Grèce.



17058

— Vous aviez déclaré n'avoir rien à déclarer; et qu'appelez-vous ces cigares, s'il vous plaît?
— Des havanes.



17059

— Mais activez donc, garçon, nous crevons de faim, mille tonnerres! Goddam! Diavolo! der Teufel!
— Les voyageurs du drain de Strasburg ils hafre tut consummé — tut!

Plus loin, c'est un vieux mélomane qui vient au café-oncert pour contenter les deux besoins les plus impérieux le sa nature : la musique et son *gloria!*

A cette table, ce sont des jeunes gens qui passent caus-iquement en revue les types bizarres qui les entourent, t ne ménagent pas les chanteurs de contrebande qui, sous prétexte de les charmer, leur déchirent les oreilles.

Près de vous une femme quelque peu débraillée, à la hevelure vagabonde et au verbe criard, fume une cigarette et cause familièrement avec un jeune homme qui, pour le moment, doit loger dans son cœur. C'est une habituée, car elle connaît tous les artistes par leur nom, et bat la mesure en fredonnant l'air que l'on chante; elle fait des remarques à l'occasion.

— Mais qu'est-ce qu'il a donc ce soir, Auguste, à miauler comme ça? est-ce qu'il aurait avalé le chat de sa portière?

— Tiens, Céleste qui louche, son baron doit être là.

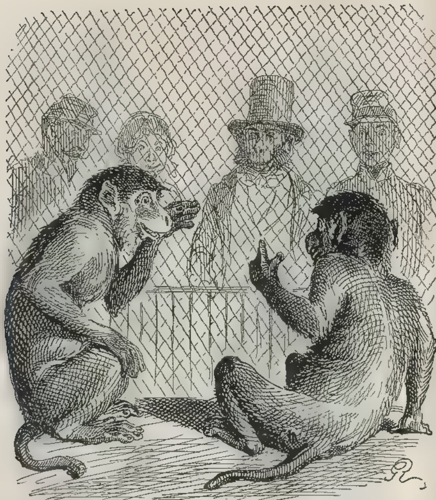
— Les *Feuilles mortes*, une romance poitrinaire! Merci, c'est du nouveau... elle a toujours l'air de s'enterrer elle-même, celle-là!

— Ah! voilà Constant, nous allons rire... est-il drôle cet être-là!... moi, c'est mon caprice... Bravo... bravo... *bis!*...

— C'est égal, mon trognon, j'aime mieux le Café du Géant, c'est plus *rigolo!*

Et tout cela se passe au milieu de nuages de fumée, du

L'ESPRIT DES BÊTES, — par G. Randon.



17060

— C'est singulier comme la figure de cet individu me rappelle un camarade que j'avais au Brésil!

— Cela n'est pas étonnant, on sait bien que rien ne ressemble autant au singe que l'homme.



17061

— La rage!... mais si elle n'existait pas, ils sauraient bien l'inventer, avec leurs infernales muselières!!

— Chut!... *il est avec le ciel des accommodements;* on porte ça comme moi, en caoutchouc, et l'on n'en dit rien à papa.

bruit des conversations, du va-et-vient des consommateurs et des cris des garçons.

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE.

UN BARYTON *imitant Darcier.* — *Près de la croix, j'ai vu lundi...*

UNE FEMME. — Je te dis que c'est elle... psitt... Hé! Charlotte... par ici...

UN MONSIEUR. — Silence donc!

— Qu'est-ce qu'il a ce vieux gris-pommelé? est-ce qu'on lui demande son âge?

— *Pour la voir dimanche, à midi...*

— Mais, garçon, nous sommes déjà trois...

UN GARÇON. — Oh! en vous serrant un peu...

— Nous ne serons pas à notre aise...

— *Elle est si belle la payse...*

— Comment, vingt-quatre sous la canette... et l'on n'emporte pas les verres!

— *Les oiseaux font leur nid le long...*

— Mais, sac à papier, madame, parlez plus bas; il y a une heure que je vous porte sur mes épaules.

— Il fallait le dire plus tôt, monsieur, je me serais mise sur vos genoux!

— *Les morts veulent le paradis...*

— Maman... viens avec moi... j'ai envie de...

— Veux-tu bien te taire, maudit enfant; lorsqu'il est en société il n'en fait jamais d'autres... quand nous serons à la maison.

Et le baryton impassible dévide ses notes sans se préoccuper autrement du bruit et de la fumée : c'est une affaire d'habitude.

*
* *

Les affiches ne sont pas moins amusantes; on peut y lire des choses de la force de celles-ci : *Débuts de mademoiselle Julienne!* Vous l'entendez, mademoiselle Julienne débute... le monde est prévenu, attention! Ou bien encore : *Ce soir la rentrée de M. Auguste.* Peste, M. Auguste rentre! Connaissez-vous M. Auguste, ce célèbre chanteur de tant de... qui a une voix si...? Non! mais c'est impardonnable, n'oubliez pas d'aller ce soir au café... tout Paris y sera.

Ce sont les bagatelles de la porte, mais qui ont leur enseignement.

En résumé, le café-concert exploite un genre qui est l'antipode de l'art, mais il est à la mode; il faut s'incliner et en appeler à l'avenir.

Hippolyte Maxance.

PSYCHOLOGIE AMUSANTE.

LE CHAPITRE DES LUNETTES.

Les lunettes rentrent dans cette série d'accessoires et d'appendices à l'aide desquels Sa Majesté le roi des animaux, autrement dit le roi de la création, prétend jouer tant bien que mal le drame ou la comédie de la vie humaine.

Les dieux d'autrefois s'enveloppaient d'un nuage afin de ne pas éblouir les mortels. Les mortels, qui ont fini par créer les dieux à leur image (afin de leur rendre la pareille), ont inventé les lunettes pour dérober à leurs semblables l'éclat de leurs prunelles. Les premières lunettes ont été inventées par un vieux criminel qui ne voulait pas laisser lire dans son âme criblée de remords.

On dit que deux augures ne pouvaient pas se regarder sans rire. L'homme s'est jugé assez laid pour faire pleurer son semblable, et c'est par pure charité qu'il s'est masqué les deux yeux, miroir de l'âme, à l'aide de deux rondelles de verre encadrées de fil de fer. En effet, les lunettes dépistent le regard de notre prochain quand elles ne l'absorbent pas.

Observation digne de remarque! Les lunettes sont surtout portées dans la classe moyenne, et principalement par les gens de plume, les gens de robe, les gens de chicane, les gens d'affaires, qui grossissent leur bien en mangeant celui des autres.

Presque jamais vous ne rencontrerez de porteurs de lunettes parmi les hommes qui sont en lutte avec la nature ou avec les éléments, parmi les gens qui travaillent le fer, comme les marins, les forgerons, les charpentiers, tous forts et bien trempés. C'est le contraire chez les ouvriers des états sédentaires. Je ne parle pas des couteliers et des casseurs de grès, chez qui les lunettes servent à protéger les yeux contre les accidents.

Il n'est pas étonnant de rencontrer dans certaines natures primitives, chez lesquelles la tradition nationale s'est particulièrement conservée, une formidable prévention contre les lunettes. C'est cette défiance instinctive qui a donné lieu à ce couplet devenu populaire, où la satire l'emporte sur la poésie :

> Quand je vois porter des lunettes
> A des gens qui s'en pass'raient bien,
> Je me dis : « Faut que j'en achète
> » Pour en fair' porter à mon chien. »

Ces bonnes gens croient naïvement et sincèrement que quiconque porte des lunettes veut les attraper. On retrouve cette idée dans les farces italiennes. Le baron Grattelard, terreur du petit monde, les huissiers de Molière, qui tondent de près, sont armés de lunettes. La caricature a donné d'énormes lunettes, et à triples verres, aux prédicateurs de la Ligue et aux jésuites de 1827. Voyez Rodin, le terrible Rodin du *Juif errant*, toute sa physionomie est dans ses lunettes. Elles ont la rondeur de l'œil du hibou, le regard froid du serpent, ce regard à la fois circulaire et oblique qui voit à gauche, à droite, derrière et devant.

On dit encore des *lunettes de commissaire*, pour indiquer des lunettes qui sont bonnes et qui portent loin.

Les besicles sont des lunettes à double et triple renfort de verres. Demandez à M. Prudhomme ce qu'il en pense, il vous répondra :

« Les besicles sont la décence du regard comme les gants sont la pudeur de la main... Sans mes besicles, je n'aurais pas été admis dès mon jeune âge dans les pensionnats de demoiselles; grâce à ce maintien, je puis dire que je n'ai pas effarouché une seule de ces douces colombes... Elles n'avaient pas à redouter avec moi ces regards olympiens qui sont l'unique ressource des vulgaires maîtres d'études. S'il fallait gronder ces petites chattes, je laissais mes yeux dans la coulisse, c'est-à-dire derrière mes lunettes... Je me contentais de rappeler ces demoiselles à l'ordre par une inflexion de voix plus grave qu'à

l'ordinaire ou par un simple *roum! roum! roum!* qui n'a jamais manqué son effet... C'est ainsi que j'en ai toujours usé avec Arthur, mon fils, avec Agathe, ma fidèle épouse... Si je m'étais comporté autrement, si j'avais décoché un regard foudroyant, j'aurais mis le feu aux poudres!... On ne saurait avoir trop de prudence avec les femmes, sexe impressionnable s'il en fut jamais!... O mes besicles, que je vous remercie!... »

Joseph Prudhomme porte les besicles des experts jurés et des maîtres d'écriture, de ces besicles qui ont, comme on dit, le *compas dans l'œil.*

Les lunettes vertes, et surtout les lunettes bleues, sont celles qui servent à isoler le regard; elles servent indifféremment au vice et à la vertu.

Il y a :

Les lunettes à rideaux verts comme le bureau d'un caissier; les lunettes foncées bleues, opérant l'éclipse totale des yeux; on ne sait s'il y a derrière un honnête homme ou un banqueroutier frauduleux;

Les lunettes des maîtres d'école, à fortes branches; lunettes de résistance, qui permettent à Denis le Tyran de fouetter ses écoliers sans qu'elles tombent de ses yeux;

Les lunettes des hommes d'État, aux branches fines comme un cheveu; des lunettes d'oiseau-mouche comme celles de M. Thiers, à travers lesquelles il découvre la stratégie microscopique qu'il consacre à l'usage des bourgeois;

Les lunettes de modestie, à branches d'acier, généralement portées par des blonds, des professeurs de rhétorique et des aspirants à l'agrégation des lettres;

Les lunettes vertes, spéciales aux étudiants ès sciences naturelles qui étudient l'ichthyologie en injectant des poissons, ou bien encore aux vieux séminaristes qui enseignent le plain-chant dans les catéchismes de persévérance;

Les lunettes des repasseurs; il y a des gens qui, par une pantomime expressive, rejettent leurs lunettes sur leur front dans les moments critiques, à la manière des repasseurs;

Les lunettes des poëtes, de toutes nuances et de toutes couleurs; règle générale, les rimeurs qui portent lunettes sont des poëtes religieux ou mystiques; ils voient la vie à travers des vitraux de cathédrale. Le voile de brouillard que le verre projette devant leurs yeux s'étend au moral sur le cerveau; le cerveau finit par percevoir de la même manière que les yeux.

Souvent la femme qui porte des lunettes a abdiqué son sexe ou les préjugés de son sexe, comme la femme de lettres, ou bien, c'est qu'elle atteint les limites d'un âge qui correspond à celui où les hommes sont exemptés du service de la garde nationale.

Le directeur de l'un des bains de mer de la côte picarde avait établi trois compartiments dans son établissement; au-dessus de l'un, on lisait : *Sexe masculin*; au-dessus du deuxième : *Sexe féminin*; et au-dessus du troisième : *Sexe ecclésiastique.* Il rangeait arbitrairement dans le sexe ecclésiastique tous ceux qui portaient lunettes. — Le fait est connu de tous ceux qui sont allés à ces bains de mer, et le nombre en est grand.

En fait de lunettes historiques, il y a celles du bibliophile Jacob. Un éditeur, qui avait peur de sa femme, se prétendait fasciné par ses lunettes : « Quand je les vois, disait-il, impossible de leur résister. » Il disait que c'était les lunettes de Nicolas Flamel dont le bibliophile avait hérité.

Combien de gens ne portent lunettes que par genre, par maintien, à titre de travestissement social, et *pour paraître sérieux* (prétention universelle à notre époque). Il faut nécessairement classer ces gens-là dans la série des *chevaliers du pince-nez* de la grande ménagerie parisienne.

Je ne veux pas pousser plus avant cette étude, de crainte d'aller aussi loin que Raspail, qui, dans le procès de madame Lafarge, se faisait fort de trouver de l'arsenic jusque dans les lunettes du président.

Antonio Watripon.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Un élégant capitaine des guides de la garde avait été remarqué d'une grande dame du noble faubourg. De crainte d'éveiller les soupçons de ses gens, elle le recevait avec toutes sortes de mystères. Il fallait grimper par ci, se laisser glisser par là. Bref, un jour, lassé de cette amourette à l'espagnole, le capitaine résolut d'épouser une jolie personne que sa famille lui proposait.

La grande dame en fut avertie, elle fit une scène très-violente à l'officier, et termina ce tête-à-tête par la menace de le faire jeter par les fenêtres.

— Volontiers, madame, dit-il en riant; je puis bien descendre une fois par où je suis monté si souvent!

*** Pendant le fameux siége de Lille, un porteur d'eau traversait une rue en criant :

— A six sous la voie!

Une bombe tombe et lui brise un de ses seaux.

— A douze sous la voie! s'écrie-t-il sans paraître étonné.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Nous savions bien que le Gymnase n'irait pas loin avec son ordinaire de petites pièces en un ou deux actes. On a tellement donné l'habitude des gros morceaux au public, qu'il dédaigne les petites bouchées. Qu'est-ce que le spectacle du Gymnase, du Vaudeville ou des Variétés sans une grande pièce de résistance?

Se déranger pour un petit acte? fi donc! c'est à peine si trois actes semblent dignes d'être mis sous les dents de messire l'habitué. Cinq actes, à la bonne heure!

Il s'ensuit de là que les directeurs sont obligés de jouer des coups de partie à chaque ouvrage nouveau.

Faisons des vœux pour qu'ils en reviennent au spectacle coupé, c'est-à-dire aux quatre petites pièces à l'ordinaire. Ils en ont fait perdre le goût aux spectateurs, qu'ils le lui redonnent.

Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit, comédie en quatre actes de MM. Dumanoir et de Kéraniou, est une œuvre un peu proche parente de *La joie fait peur*, joli ouvrage de madame de Girardin. Sa réussite méritée lui donne encore, en fait de succès, un air de parenté.

Jeanne qui rit est une honnête et malheureuse femme qui a perdu son mari en Algérie, et qui n'ose le pleurer. Sa douleur révélerait une mort qu'elle veut cacher à la mère de son mari, une pauvre vieille femme aveugle. Elle en mourrait.

Il lui faut donc cacher ses larmes sous les éclats d'une joie menteuse : elle dissimule ses tortures, elle rit, elle va au bal, elle conte des folies à la bonne vieille, qui l'écoute palpitante, en songeant à son fils.

La sœur du colonel s'associe à cette tâche douloureuse.

Sur ces entrefaites, Maurice Borel, un officier qui a reçu les dernières volontés du colonel, arrive en France. En voyant ces femmes courir de fête en fête, il s'indigne, il jure de rompre avec une famille qui manque aux devoirs les plus sacrés. Non! la sœur ingrate du défunt ne sera jamais sa femme; il donnera plutôt sa main à une madame Vanaut, une *Jeanne qui pleure.*

Or, madame Vanaut est une *Lady Tartuffe* (toujours de madame de Girardin), elle n'est triste qu'en apparence.

Heureusement le retour inespéré du colonel, cru mort, vient ramener le bonheur dans la famille désolée. La joie n'y fait plus peur.

Cette pièce est très-habilement traitée, et de plus fort bien jouée par madame Rose-Chéri, Geoffroy, et un débutant, Desrieux, le mari de madame Laurent (de la Porte-Saint-Martin).

Les Variétés ont aussi abandonné leur spectacle de petites pièces pour un grand vaudeville en trois actes, les *Amours de Cléopâtre*, de MM. Marc Michel et Delacour. Succès obélisqual.

Selon son expression, Cléopâtre est une grisette qui ne veut pas qu'*on la lâche.* Son amant va se marier; caresses, prières, menaces, elle emploie tout pour lui faire manquer l'heure du contrat. Malgré tout, il s'enfuit, mais elle le rejoint chez son futur beau-père, s'y fait passer pour sa propre sœur, puis l'accuse d'assassinat, de crimes abominables, etc., etc. Tant d'amour et d'entêtement méritent une récompense. Cléopâtre devient la femme légitime de Marc-Antoine. C'est une œuvre bâtie sur une pointe d'aiguille... de Louqsor.

Le rôle de Cléopâtre est un véritable triomphe pour Alphonsine, la Déjazet des Variétés.

Quant à la Déjazet des Déjazet, elle a repris, à son théâtre Déjazet, ce gentil petit *Lauzun* dont les femmes et les hommes raffolaient, raffolent et raffoleront toujours, tant qu'il empruntera l'esprit, la gaieté et les manières de Déjazet pour faire la conquête du public.

Albert Monnier.

La partition de *Croquignole*, l'une des plus charmantes opérettes comiques des *Bouffes-Parisiens*, vient de paraître, format in-8°, — texte, chant et piano, — paroles de MM. Deforges et Gastineau, musique d'Ernest l'Épine. Le quadrille de Strauss et la polka d'Arban sur les jolis motifs de *Croquignole*, l'originale *Ronde du pont de Nantes*, chantée par mademoiselle Tostée, MM. Désiré et Tayau, ainsi que l'excentrique *Symphonie de l'Avenir*, de J. Offenbach, pour orchestre, et réduite au piano, à quatre mains, avec texte parlé, sont également en vente au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des Robert Macaire, cette satire de notre époque, composée par Philipon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 15 francs; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal amusant* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 11 francs adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.





Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous enverrons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France. On trouve aussi les dessins du *Journal amusant* en rouleaux chez M. Dumas, fabricant de papiers peints, grande rue de Reuilly.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*. Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'après les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, colorié à l'aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. — Prix de l'Album, 8 francs *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



LES
MODES PARISIENNES,
JOURNAL
DE LA BONNE COMPAGNIE.

Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons, sont entièrement désintéressés.

Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr.

A ses abonnés d'un an il donne en prime un album comique intitulé : TOILETTES DE NOS GRAND'MÈRES, donnant les costumes très-exacts des modes françaises de 1800 à 1830.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

ALBUM COMIQUE LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Les amateurs du talent de notre jeune ami Doré doivent acheter cet album, qui diffère très-sensiblement des œuvres ordinaires de cet artiste. Ici, ce n'est pas du mouvement, de la fougue, ce charme de composition et cette entente de l'effet qui sont si remarquables dans tout ce que produit l'auteur principal du *Musée français*; ce sont des types parisiens, en quelque sorte des portraits : portraits des Lorettes, portraits des Gens de Bourse, portraits des Grandes Dames, etc., tout cela est vrai, tout cela est vivant : on l'a vu au Bois, sur les boulevards, à la Bourse, partout. Ce n'est pas un album qui doit plaire à tout le monde, c'est un album intéressant pour les artistes et les connaisseurs.

Prix : 10 fr.; — 7 fr. seulement, rendu franco, pour nos abonnés.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 225. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 21 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE MODERNE (EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS),

par MARCELIN.



17062

154. — LE CHERCHEUR DE TRUFFES, PAR DECAMPS.

Ce tableau est la mélancolie même, et pourtant qu'y a t il là? un arbre, une branche, une feuille; un chiffon rouge près d'un chiffon bleu sur la poitrine de l'homme; le bout d'un nez qu'on ne voit pas, une truffe qu'on devine; ce n'est rien et c'est tout!



17063

142. — LE SINGE PEINTRE, PAR DECAMPS.

Vraiment on se sent honteux d'être homme en voyant un singe si spirituel.



17064

L'AMATEUR D'ÉCHECS, PAR MEISSONNIER.



17065

L'AMATEUR D'ESTAMPES, PAR MEISSONNIER.



17066

L'AMATEUR DE LIVRES, PAR MEISSONNIER.



17067

L'AMATEUR DE PIPES, PAR MEISSONNIER.



17068

L'AMATEUR DE POMMES, PAR MEISSONNIER.

C'est toujours le même habit, la même perruque, la même culotte et les mêmes souliers, c'est vrai, mais c'est toujours parfait.

PETITE MONNAIE DE L'HISTOIRE.

George Sand est, sous tous les rapports, une des grandes figures de ce temps, dont on a dit avec raison : « L'époque est petite, et les hommes plus petits que » l'époque ». Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on s'occupe beaucoup de cette femme illustre. Ceux qui admirent son merveilleux talent (c'est à peu près tout le monde), ceux-là cherchent avec empressement à savoir quelques-unes des particularités de sa vie intime. Les biographes à dix sous par tête nous ont donné ce goût-là; les chroniqueurs à cent francs le mètre ne nous font pas aimer autre chose. — « Hurlez avec les loups, si vous ne » voulez être mangé », dit Michel Montaigne. Le mot n'est pas très-vaillant, mais il est adopté par tout ce qui noircit du papier.

Je ne veux dire qu'un mot à propos de l'auteur de la *Mare au Diable*; c'est que cette femme, si positive dans tout ce qu'elle écrit, a une nourriture presque immatérielle. Dans la Vallée Noire (voyez le premier volume de

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE MODERNE (EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS),

par Marcelin (suite).



17069

234. — L'ESCALIER DES COLLERETTES, AU MARIAGE D'HENRI IV, PAR ISABEY.

Dans ce temps-là, les têtes se servaient sur un plat à part : il n'y avait que ceux qui en voulaient qui en prenaient.



17070

34. — GEORGE SAND, PAR COUTURE.

Tant de gens l'ont vue en beau, que l'artiste a préféré la voir en long.



17071

DEVANT LES BOEUFS DE ROSA BONHEUR.

— Ce tableau me rappelle toujours ce beau refrain de Pierre Dupont.

Les bœufs, les bœufs
Sont des gens heureux,
Ils sèment entre eux ;
Vivent les bœufs !



17072

322. — LES BORDS DU NIL, PAR ZIEM.

Peut être vu de haut en bas, ou de bas en haut, au choix.

Valentine), au château de Nohant où elle réside les trois quarts de l'année, George Sand vit de deux verres de limonade cuite et d'une brioche.

***

En regard de cette simplicité paradisiaque, je pose un autre fait qui se rapporte à un historien des *talons rouges*. — Il s'agit de M. Capefigue, ce Plutarque enrubanné des *Cotillons* de Louis XV : madame de Châteauroux, madame de Pompadour et madame du Barry. A force de feuilleter les splendeurs de Trianon et de Louveciennes, le biographe des maîtresses du roi en est arrivé à ne vouloir qu'une vie raffinée. On lui a entendu dire ce mot :

— Je ne comprends pas qu'un écrivain puisse dépenser moins de vingt-cinq francs à son déjeuner.

***

Dans une publication de date récente, intitulée : *Une nuit de souvenirs*, M. de Lamartine raconte les premières impressions de sa jeunesse littéraire, le jour où, pour la première fois, il fut assez heureux pour apercevoir M. de Châteaubriand. Dans ce temps-là, l'auteur des *Martyrs* habitait la Vallée aux Loups, près de Sceaux, et l'auteur des *Harmonies poétiques* allait se promener par là rien que pour l'apercevoir.

« Une maisonnette élégante, semblable à un petit temple des Nymphes au milieu des bois de Thessalie, s'élevait devant une pelouse au centre de la clairière. Il n'en sortait ni serviteur, ni bruit, ni fumée, ni même l'aboiement d'un chien fidèle, ou ce gloussement de poules au soleil, signes ordinaires de la maison habitée.

» Nous n'osâmes pas frapper à la petite porte verte. Qu'aurions-nous dit, quand on nous aurait demandé nos noms? Ils étaient aussi inconnus que ceux des pèlerins... »

N'est-ce pas là un trou du manteau de Diogène?

Ce jour-là, M. de Lamartine n'avait pu rien voir ; c'est pourquoi, dès le lendemain, il reprenait à pied la route de la Vallée aux Loups, et il montait sur un chêne afin de regarder dans le parc de la petite maison.

Il y resta « la moitié d'un jour ». — La moitié d'un jour dans un chêne !

Mais lisez bien.

« Enfin, au soleil couchant, la porte de la maisonnette tourna lentement et sans bruit sur ses gonds ; un petit homme en habit noir, à fortes épaules, à jambes grêles, à noble tête, sortit suivi d'un chat auquel il jetait des pelotes de pain pour le faire gambader sur l'herbe ; l'homme et le chat s'enfoncèrent bientôt dans l'ombre d'une allée. Les arbustes nous les dérobèrent. Un moment après, l'habit noir reparut sur le seuil de la maison, et referma la porte. Nous n'avions eu que cette apparition de l'auteur de *René*, mais c'était assez pour notre superstition poétique. Nous rentrâmes à Paris avec un éblouissement de gloire littéraire dans les yeux ».

Cependant l'*éblouissement* devait durer peu de temps ; M. de Lamartine continue :

« Depuis, j'ai revu peu, mais j'ai revu quelquefois M. de Châteaubriand de près dans ses salons de ministre ou d'ambassadeur à Paris, à Londres, à Rome. Mais le Châteaubriand de la Vallée aux Loups a toujours été pour moi le véritable Châteaubriand. L'un était un rôle, l'autre était un homme. Je n'aime les acteurs que hors de la scène. Le costume annule pour moi le personnage ; la nature est nue ».

Suite de la guitare, d'ailleurs fort jolie.

« Du reste, nous n'avons jamais eu d'attraits l'un pour l'autre. Il a toujours été cérémonieux, contraint, muet ou affecté avec moi. De ce Rubens de style, je n'ai jamais moi-même estimé très-haut que la palette. Il n'était pas assez simple de cœur et de génie pour moi. Il semblait toujours avoir des planches sous les pieds ; la nature pour lui était un théâtre ; la mort même, comme on le voit dans ses *Mémoires*, ne fut qu'un rideau tiré sur la pièce ; mais c'était une grande sensibilité littéraire, et le

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE MODERNE (EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS), par Marcelin (suite).

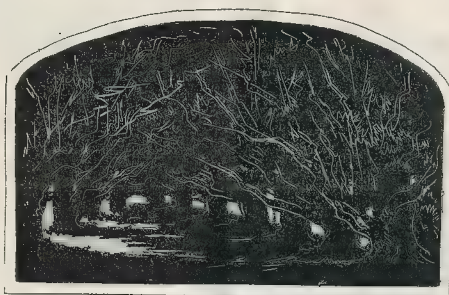




416 et 417. — POLKETTE ET FRISETTE, ou LA POÉSIE ET L'ASTRONOMIE, PAR CHAPLIN.



LES TYPES DE BIDA.
Ils se suivent, mais ils se ressemblent.



292. — L'ALLÉE DE CHATAIGNIERS, PAR ROUSSEAU.
De près, ce n'est rien; à soixante pas c'est admirable, en fermant les yeux.



COMME LA PEINTURE GAGNE AVEC LE TEMPS!
— Voyez ces tableaux de Decamps: il y a vingt ans, ils ne valaient rien du tout, aujourd'hui, ils valent plus de cent mille francs.

plus grand style qu'un homme puisse avoir en dehors du naturel, le génie des ignorants ».

A la bonne heure! Parlez-moi de ces tendres faiseurs de méditations pour *égorgiller* leurs confrères avec enthousiasme!

***

Châteaubriand était très-fier d'un mot qu'il a écrit : *Dieu, le grand Célibataire des mondes.*

Ce même mot faisait pouffer de rire Armand Marrast.

***

Il n'y a que quelques jours, j'ai vu sur un album ce mot que je transcris :

— Toute femme qui chante à demi-voix dissimule.

***

Frédéric Soulié a pris grand soin, dès le premier chapitre des *Mémoires du Diable*, de faire apparaître Satan, son héros, sous la livrée d'un domestique. Le romancier a parfaitement compris que les mystères, les ordures, les drames, les secrets et les comédies du monde social actuel ne pourraient être bien racontés que par un homme dont le métier est surtout d'écouter aux portes, et de voir ce qu'il y a dans la pénombre des alcôves.

***

Ch..., qui s'y connaît, parle d'une façon fort intéressante de l'*autographomanie* contemporaine.

— Si l'on rassemblait, dit-il, tous les autographes qui sont maintenant dans le commerce de Paris, on en formerait aisément cent charretées à quatre chevaux l'une.

***

A propos d'autographes, on m'a fait voir le charmant billet que voici :

« . . . . Nous avons réussi.

« Voilà un libraire tout trouvé pour vous. Cependant le « plus difficile n'est pas encore fait, puisqu'il s'agit de « conquérir le cœur de cet homme de bronze. La chose « vous regarde. Cet Achille est vulnérable au talon, pour « le moins, il importe de ne pas l'oublier. Sachez donc « trois choses. — 1° Le libraire en question a-t-il une « femme? 2° a-t-il un enfant, et, s'il en a un, est-ce un « garçon ou une fille? 3° a-t-il un chien? 4° s'il n'a pas « de chien, a-t-il un vice rédhibitoire dominant? sachez « répondre à ces quatre points, et vous verrez. — S'il a « une femme, vous porterez vous-même un bouquet; — « s'il a un enfant, une poupée si c'est une fille; — un « canon en cuivre, si c'est un garçon; — s'il a un chien, « un sac de croquignoles; — s'il a un vice, s'il aime à « boire, à jouer au domino ou toute autre chose, vous « serez son second, et à la fin il prendra votre livre.

« Venez donc me voir samedi à l'Arsenal.

« Ch. N. »

.... mars 1836.

On a deviné que ce sont là les initiales de Charles Nodier.

***

Victor Hugo ne laisse jamais passer un jour sans faire au moins deux dessins à la plume.

On sait qu'il y réussit comme à faire des vers, c'est-à-dire en grand artiste.

***

Casimir Delavigne composait ses *Messéniennes* sans les écrire; vers petits ou grands, ils étaient tous enfermés, en bon ordre, dans les casiers de sa mémoire. Plus tard, il les dictait d'un seul trait, un par un, sans se reprendre ni se répéter. Mais très-souvent il refusait de dicter.

En 1844, quand il est mort (à ce que j'ai entendu raconter par M. Édouard Monnais), Casimir Delavigne a emporté ainsi dans l'autre monde un long poëme de six mille vers intitulé *le Purgatoire*.

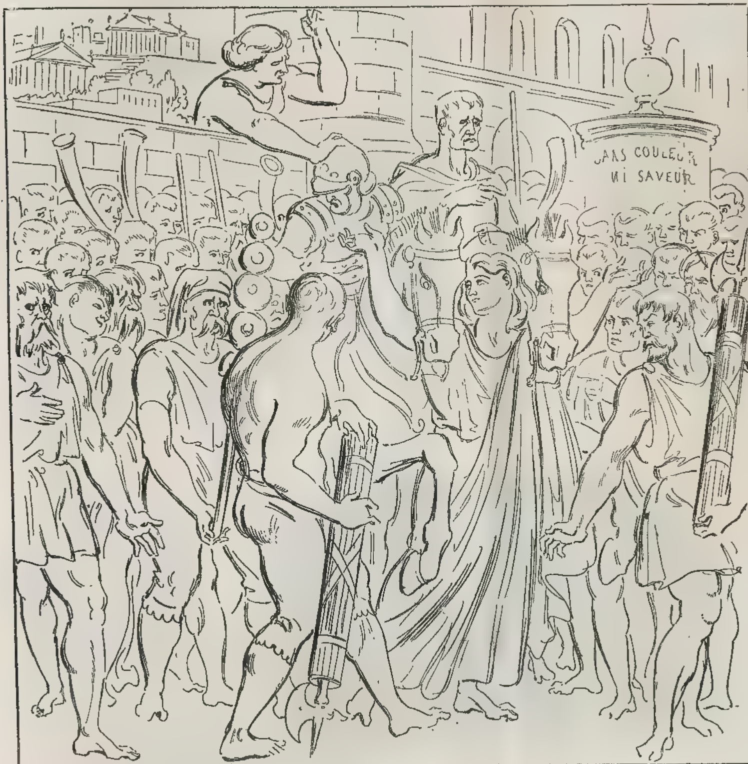
— J'espère bien, disait A... D... que le portier du paradis ne l'aura pas laissé passer.

***

Depuis Vaugelas, les grammairiens sont des hommes féroces, non sur le point d'honneur, mais sur la question de l'orthographe.

Rue du Helder, dans un petit salon bleu, j'ai entendu un des princes de la syntaxe dire tout haut :

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE MODERNE (EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS), par Marcelin (suite).



53. — SAINT SYMPHORIEN, PAR INGRES.

« *Ingres delineavit, effaçavit, recommençavit, retouchavit et pignochavit, sans jamais pouvoir aller vite, anno Domini MDCCC.....* »
Si vous n'admirez pas la perspective, admirez du moins le pieux élan de madame Saint-Symphorien, en haut du mur.

LE CATALOGUE ORDINAIRE

D'EUGÈNE DELACROIX.

Lion dévorant un Arabe.

Turc dévorant un Grec.

Médée dévorant ses enfants.

Naufragés s'entre-dévorant.

Fossoyeurs déterrant un crâne.

Roméo déterrant Juliette.

Marc-Aurèle à l'agonie.

Le Tasse à l'hôpital.

Le Dante à la morgue.

Massacre de Scio.

Massacre de l'évêque de Liége.

Massacre de Charles le Téméraire, etc., etc., etc.



17079

230. — FRANÇOISE DE RIMINI, PAR INGRES.

Un amant qui brave la mort et les torticolis.



17080

163. — LE SAINT SÉBASTIEN VIOLET, D'EUGÈNE DELACROIX.

Une victime du choléra-pictus.



17081

52. — LES PIEUSES MINUTIES DU LIVRET.

« *Apothéose de Napoléon Ier, dessin à la plume,* » *avec deux pâtés signés* : Ingres. »

— Entre une femme qui écrirait : « *Monsieur, je vous* « *éme* », et une femme sauvage, je ne ferais aucune différence.

Ph. — A.

DE CHOSES ET D'AUTRES.

Un naïf provincial, cousin germain de Calino, adressait une demande au préfet de son département pour obtenir une place. Dire avec quels soins minutieux, avec quelle application méticuleuse il rédigea sa pétition, est inutile : c'était un chef-d'œuvre de calligraphie, et M. Prudhomme eût été content.

Mais une chose vint l'embarrasser ; au moment d'écrire : *Quant à mes titres*... il se demanda avec anxiété s'il mettrait à l'adverbe *quand* un *d* ou un *t*.

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE MODERNE (EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS), par MARCELIN (suite).



17088

138. — JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES ET PAR DECAMPS.

Nota. — Pour tout ce qui concerne Joseph, s'adresser derrière le chameau.



17083

256. — LES BRAVI, PAR MEISSONNIER.

Deux amis du peintre, en costumes renaissance bien brossés, semblent hésiter à se souiller d'un attentat : ils sont si propres!



17084

182. — UN DIAZ.

Nymphe entretenue — par l'Amour, qui la nourrit peu et l'habille encore moins.



17085

279. « Peres capucins,
» Confessez-le bien! »

Ou : SES SOULIERS LE GÊNENT! SCÈNE DE L'INQUISITION, PAR ROBERT FLEURI.

Il prend subitement un parti, achève la pétition et l'envoie.

Pris néanmoins de nouveaux scrupules, il conte son cas à un linguiste de ses amis, qui lui apprend que d'après la construction de la phrase *quand* doit s'écrire avec un *t*.

— Je n'en étais pas sûr, dit le Calino départemental, mais j'ai eu la précaution de faire une barre sur le *d!*

***

Après la révolution de 1848, les gardes nationales, on le sait, se réorganisèrent d'un bout de la France à l'autre, et tous les citoyens valides furent appelés à en faire partie.

Nommés en vertu du suffrage universel, les officiers étaient pris dans tous les rangs de la société, de telle

GRANDS MOTS ET PETITES CHOSES, — par G. Randon.


17086
L'affreux Tartare.


17087
Le Verbe fait chair.


17088
Le fils des *croisés*.

sorte qu'un simple garde national pouvait avoir pour lieutenant son tailleur ou son porteur d'eau.

Il en résultait souvent des scènes de haut comique et des traits plaisants semblables à celui que j'entendis un jour dans l'un des chefs-lieux de nos départements du centre, Nevers, pour ne pas le nommer.

Une compagnie était en train de faire l'exercice au Parc (bois de Boulogne de l'endroit), et les hommes, sur le commandement du capitaine, se remettaient tant bien que mal à l'alignement.

— Voyons, monsieur X..., s'écrie tout à coup l'officier en s'adressant à un garde national, prenez donc votre rang et tenez-vous droit.

— Impossible, répond l'autre avec un sang-froid de Spartiate, vous m'avez fait des souliers si étroits, mon capitaine, que je ne puis marcher ni me tenir librement.

⁂

Un paysan de Brunoy, d'une candeur digne de l'âge d'or, avait un frère au service de Talma qui ne cessait de lui vanter les merveilles de la Comédie française où jouait son maître, si bien que notre campagnard n'eut bientôt plus qu'un seul désir, celui de voir un théâtre si curieux.

Talma l'ayant su, s'empressa de donner un billet à notre homme, qui, au jour fixé, se mit allègrement en route pour Paris, se promettant des plaisirs ineffables.

Notez qu'il allait au spectacle pour la première fois de sa vie.

A quelque temps de là, le grand tragédien le rencontre, et voulant savoir l'effet qu'a produit le théâtre sur cette nature inculte, il l'interroge et lui demande s'il a été content.

— Oh! oui, monsieur, répond niaisement le lourdaud, très-content.

— Eh bien, dis-moi, qu'as-tu vu?

— J'ai vu... eh ben... j'ai vu la comédie, quoi.

— Sans doute, mais qu'est-ce qu'il y avait à la comédie?

— Il y avait... de beaux messieurs... et de belles madames...

— Et que disaient-ils?

— Ils causaient de leurs affaires... et moi... quand j'ai vu ça... j'ai craint de les gêner et je suis parti.

⁂

Les actrices à la mode ont la manie à certains moments de liquider leur mobilier; c'est une spéculation comme une autre, car leurs meubles, passés à l'état de bric-à-brac historique, se vendent parfois un prix très-élevé.

L'une de ces déesses de la rampe faisait, il n'y a pas longtemps, une liquidation de cette nature, et les curieux de venir chez elle, moins pour examiner les meubles que pour connaître un intérieur d'actrice.

En arrivant à la chambre à coucher, l'un d'eux s'arrêta longtemps devant le lit à colonnes torses et en chêne sculpté, et comme il témoignait de son admiration pour cette œuvre d'art :

— N'est-ce pas, monsieur, lui dit la caméristecicérone, que ce lit est une merveille?

— Une merveille en effet, répliqua le visiteur, c'est le lit des *Mille et une Nuits!*

⁂

Sait-on ce qui décida Voltaire à se rendre auprès du roi de Prusse? Ce furent des vers écrits à M. d'Arnauld par Frédéric, où le roi disait de cet homme de lettres qu'il était à son aurore et Voltaire à son couchant, vers qu'on lut au petit lever du philosophe de Ferney.

— L'aurore de d'Arnauld, s'écria Voltaire en sautant du lit en chemise et tout en colère, Voltaire à son couchant! Que Frédéric se mêle de régner et non de me juger. J'irai, oui, j'irai apprendre à ce roi que je ne me couche pas encore.

⁂

Il vint donc à la cour du roi de Prusse, qui le reçut comme un souverain, et lui donna de nombreuses preuves de sa sympathie et de son admiration.

C'est ainsi que dans l'une de ses belles manufactures de porcelaine, Frédéric fit exécuter la statue du philosophe, et écrivit au bas : *Viro immortali* (l'homme immortel).

Et Voltaire répondit au souverain :

« Sire, vous me donnez une terre dans vos domaines. »

⁂

Il fut aussi délicatement spirituel dans une autre circonstance.

Des voyageurs admirant plus tard cette statue à Ferney, remarquèrent l'inscription. Voltaire les interrompit aussitôt.

— Et c'est là, leur dit-il, la signature de celui qui me l'envoie.

⁂

Le cardinal Dubois avait un intendant dont les friponneries lui étaient connues.

Au jour de l'an, cet intendant venait, selon la coutume, présenter à son maître ses vœux et ses hommages les plus respectueux.

Après l'avoir écouté, le cardinal, au lieu de lui donner des étrennes comme aux autres personnes de sa maison, lui disait simplement :

— Monsieur, je vous donne ce que vous m'avez volé...

L'intendant, là-dessus, faisait une profonde révérence et se retirait.

⁂

Un Gascon qui avait quitté le fond de sa province pour visiter la capitale, s'était installé chez un ami avec ce sans façon qui distingue les enfants de la Garonne; l'ami, du reste, était généreux et riche, aussi le mène-t-il d'abord déjeuner aux Frères Provençaux.

— Je vous laisse payer, dit à la fin le Gascon, mon tour viendra.

L'ami, en Mécène empressé, le conduit au bois dans un superbe équipage, et l'emmène dîner au Café anglais, où comme de raison il acquitte la note.

— Allez toujours, fait l'autre, mon tour viendra, je vous le répète.

Tous deux se rendent ensuite à l'Opéra, et pendant l'entr'acte ils vont prendre des glaces chez Tortoni.

— C'est au mieux; payez, dit le Gascon, j'aurai mon tour, vous dis-je.

Comme le temps était beau, ils revinrent à pied et arrivèrent en face du pont des Arts, qu'il leur fallait traverser. Comme l'ami fouillait dans sa poche pour acquitter le droit :

— Halte-là, s'écrie le Gascon en l'arrêtant, vous avez payé toute la journée, c'est assez; à mon tour maintenant.

Et d'un geste majestueux il jette au gardien une pièce de deux sous!

Hippolyte Maxance.

PETITE CHRONIQUE DU XIXᵉ SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

T*** était condamné devant moi au supplice de l'album, — dans un petit salon de la rue du Helder.

Il prit héroïquement une plume et écrivit sur la page blanche cette ingénieuse et charmante pensée de l'Allemand qui a fait *Titan* :

« Le passé et l'avenir se voilent à nos regards; mais » l'un porte le voile des veuves, l'autre celui des vierges. »

(JEAN-PAUL RICHTER.)

— Mais, dit la maîtresse de la maison, fort indiscrète, mais, monsieur, mettez donc quelque chose de vous.

— Soit, répondit T....

Et il écrivit :

« L'homme cherche toujours à déchirer le second voile. »

***

Très-peu de temps avant la révolution de Février, M. de Lamennais disait à un jeune démocrate qui était venu lui faire visite :

— Dans le parti de la révolution, il y a à parcourir une gamme de sept notes, comme en musique : — 1° le rêve; — 2° l'utopie pure; — 3° l'extase; — 4° l'exaltation; — 5° l'agitation; — 6° le mouvement; — 7° le progrès, c'est-à-dire le silence. Mais très-peu arrivent à la septième note. C'est presque divin que de savoir se taire.

***

Louis David, ce grand peintre, si fameux par ses votes de la Convention nationale, Louis David, l'auteur du *Serment du jeu de paume*, ce jacobin dont Napoléon avait fait un baron, n'était pas toujours un homme de génie. En dehors de son atelier, le personnage devenait des plus vulgaires.

En 1815, au moment de la seconde invasion, craignant d'être inquiété à cause de ses antécédents révolutionnaires, il prenait la fuite du côté de la Suisse, emportant avec lui cinquante mille francs en espèces, je devrais dire en pièces de cent sous. C'était en vain qu'on l'avait pressé d'échanger tant de lourd métal pour des billets de banque ou pour d'autres *paperasses* aussi bonnes que l'or, il refusait *mordicus*.

A Dijon, le fourgon qui le suivait manqua de se défoncer parce que la charge des cinquante mille francs était décidément trop lourde. On fit alors de nouvelles instances pour qu'il prît des billets en place de tout cet argent.

— Vous aurez beau dire, s'écriait-il, vous aurez beau faire, je ne croirai jamais qu'un chiffon de deux liards représente un petit écu.

Et ce même Louis David, lorsqu'il était le collègue et l'ami de Robespierre, avait aidé à faire pour six milliards d'assignats!

***

Tout le monde sait que Louis David, baron de l'Empire, avait à la joue gauche, près de la bouche, une loupe énorme.

— Savez-vous, disait une jeune et jolie Anglaise très-royaliste (elle avait de plus deux cent mille francs de rente), savez-vous pourquoi ce monsieur Louis David est si laid?

— Parce que sa mandibule gauche est hors de toute proportion avec sa mandibule droite.

— Mais savez-vous pourquoi, monsieur, sa mandibule gauche est ainsi enflée?

— Mademoiselle, on prétend que, dans sa jeunesse, il s'est blessé avec un fleuret.

— Vous n'y êtes pas; vous saurez, monsieur, que Louis David a condamné Louis XVI à mort.

— Oui; eh bien?

— Eh bien, dès qu'il eut prononcé ce mot : *la mort!* à l'instant, et par une punition visible de Dieu, sa joue enfla.

L'interlocuteur fit remarquer à la jolie miss que ce fut à Louis David seul que Dieu réserva ce châtiment sur les trois cent quatre-vingt-sept membres de la terrible assemblée qui avaient voté comme lui. — Impossible de redresser certaines idées de jeunes filles.

***

Du reste, ce Louis David était certainement le plus inconsistant des hommes.

Au moment où l'on instituait la fête de la déesse Raison, il entrait dans la grande nef de la cathédrale de Notre-Dame ayant un pistolet à la main, et, en déchargeant cette arme, il s'écriait d'une voix tonnante :

— Dieu, si tu existes, tonne, mais tonne donc!

C'était lui qui, à quelques années de là, devenu peintre de Napoléon, faisait le tableau du sacre qui avait la même grande nef de Notre-Dame pour théâtre.

Bien mieux, il faisait avec amour le portrait de notre saint-père le pape, et il en faisait un chef-d'œuvre.

Comprenez la mobilité des hommes, si vous pouvez.

***

Louis David, ancien bonnet rouge devenu baron, avait l'air de narguer Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, simple littérateur, qui vivait assez péniblement de sa plume.

— La littérature, disait le peintre, c'est bon pour un homme sur mille tout au plus.

— Un bel art que la peinture, répondait Mercier; c'est dommage qu'il n'ait plus d'existence dès que le soleil est couché.

***

Géricault, le plus grand des peintres modernes, était justement de l'avis de Sébastien Mercier; l'auteur du *Naufrage de la Méduse* trouvait deux autres arts bien plus naturels et bien plus complets : la poésie et la musique.

— Poëtes, disait-il, vous êtes des dieux quand vous êtes vraiment poëtes; et vous, musiciens, vous êtes les premiers des hommes!

***

Dans les petits journaux littéraires, toujours frondeurs, il était déjà de mode, sous la Restauration, de lancer une grêle d'épigrammes à la tête du *Journal des Débats*.

Voici un quatrain qui a été fait sous Charles X contre le géographe Malte-Brun, l'un des rédacteurs les plus assidus du journal de M. Bertin :

Malte-Brun sait par cœur tout ce qu'on écrivit,
Malte-Brun cite tout, et le livre et la page;
Si l'on eût imprimé quatre fois davantage,
Il aurait, Malte-Brun, quatre fois plus d'esprit.

***

De démocrate très-ardent, Henri Heine avait fini par devenir *aristo* pur et simple. Ses ennemis attribuaient ce soudain changement à un traitement de six mille francs que le ministère des affaires étrangères faisait sur ses fonds secrets au correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*. D'autres voulaient que ce fût une suite de l'esprit frivole de l'auteur de *Reisebilder*, et rien de plus.

En fusionnant les deux motifs, on arriverait à la découverte de la vérité.

En devenant *aristocrate*, Henri Heine manifestait un souverain éloignement pour ses amis de la révolution, et notamment pour M. de Lamennais. Il n'appelait jamais l'éminent prosateur des *Paroles d'un croyant* que « l'horrible prêtre ».

Ces mots « l'horrible prêtre » se retrouvent cent fois dans le livre intitulé *Lutèce*.

Cependant un de ses amis le conjurait de changer de langage.

— Eh bien, soit, répondait Henri Heine, je vais changer de paroles.

— Comment donc l'appellerez-vous alors?

— Le cardinal de la révolte.

P. A.

THÉATRES.

On connaît, sinon pour l'avoir vue, du moins par la lecture, l'*Aventurière*, cette comédie de M. Émile Augier, jouée le 23 mars 1848, qui offrit une des premières certaines mœurs et certains personnages trop prodigués depuis. C'est l'ancêtre des Filles de marbre, des Dalilas et des Dames aux camélias, avec ou sans repentir.

Cette œuvre, écrite avec une verve franche et une audace juvénile que l'auteur a depuis souvent fait regretter, montre la lutte de la famille défendant son foyer contre l'invasion de la courtisane. Ses séductions à l'égard d'un père aveuglé étaient nettement posées et vaillamment soutenues. Cependant le vieillard était trop crédule et prêtait à rire par sa passion insensée.

M. Émile Augier, en resserrant sa pièce en quatre actes, ne s'est pas borné à de simples coupures et à des soudures habiles. Il a relevé ses personnages principaux; au lieu du ridicule vieillard amoureux, nous avons un père de famille aux prises avec une dernière passion, la plus implacable, et qui n'y cède qu'avec une certaine grandeur.

Ainsi, la comédie est devenue un drame, qui, pour n'avoir pas de gros effets foudroyants, n'en produit pas moins d'impression.

En élaguant des longueurs, en changeant çà et là quelques passages dangereux, en retranchant des scènes, un acte, M. Augier a fait comme Beaumarchais pour le *Barbier de Séville*, comme Picard pour la *Petite ville*. L'amputation d'un membre a sauvé le sujet opéré.

L'interprétation remarquable de MM. Geffroy, Régnier, Beauvallet et de madame Plessy-Arnault, ajoute encore à la valeur de l'œuvre.

Aux Français l'*Aventurière*, à la Gaîté les *Aventuriers*, drame terrible de Victor Séjour. Ces aventuriers, ces flibustiers, ces rouliers, ces enfants perdus, ces drôles, comme il vous plaira de les nommer, sont commandés par Farnèse; ils pillent les monastères, saccagent les villes, volent les paysans, enlèvent leurs filles, et font tout ce qui concerne leur métier de scélérats.

Farnèse est proche parent de *Compère Guillery*, qui lui-même fut l'enfant du *Fils de la nuit*, qui lui-même a bien des ancêtres dans les drames quasi historiques qui florissaient de 1831 à 1836.

Applaudissements du public aussi violents que les effets du drame.... et ce n'est pas peu dire.

La *Nouvelle madame Angot* (Folies-Dramatiques) est une vieille connaissance qui a charmé nos pères au commencement de ce siècle. *Madame Angot* plaça Aude parmi les célébrités du temps. Sa poissarde, fille naturelle de Vadé, vint prendre place aux côtés des *Jocrisse*, des *Cadet Roussel*, des *Nicodème*, des *Bobêche* et des *Galimafré*.

C'est le type de la poissarde *forte en gueule*, le catéchisme poissard en chair et en os.

La pièce, retapée par M. de Jallais, est devenue une farce à la façon du répertoire des Bouffes-Parisiens. C'est une *Madame Angot* de 1860 avec des Turcs de carnaval, des sultans grotesques, des pachas qui disent *zut!* et des odalisques à la *Rigolboche*.

La Porte-Saint-Martin, elle aussi, tient son mélodrame aux effets violents. *Le Roi des Iles* est dû à la plume vigoureuse de MM. Eugène Wœystyn et Rollin (pseudonyme d'un nom polonais), il est monté comme M. Marc Fournier monte ses drames : il jette l'argent par les fenêtres, en guise d'hameçons à la bourse du public, et cette prodigalité apparente est la meilleure des amorces. L'argent attire l'argent.

ALBERT MONNIER.

Dimanche, seconde journée des courses du printemps au bois de Boulogne. — Prix du printemps pour les jeunes chevaux. — Prix des pavillons, et une course de fond pour les chevaux connus.

Nous venons joindre nos éloges à ceux de la presse parisienne, qui depuis un mois s'est beaucoup occupée d'un charmant petit volume que vient de publier madame la vicomtesse Louis de Dax, sous ce titre : l'*Amour et la Femme* (1).

L'auteur y a exprimé des pensées pleines de délicatesse, de cœur et de sens. Nous ne pouvons que conseiller à nos abonnés la lecture de ce livre, qui bien certainement sera le compagnon de voyage de plus d'une femme en cette saison.

(1) En vente chez Dentu, galerie d'Orléans, Palais-Royal.

ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de trois Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.

N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.

N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les trois Alphabets les recevront *franco*, contre l'envoi d'un bon de poste de 4 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu *franco* pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

LE TABAC ET LES FUMEURS

ALBUM COMIQUE PAR M. MARCELIN.

Prix, 10 fr. — Pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 fr., rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR Mme CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste ou des timbres-poste de 20 c. (non séparés) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.



LE PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Un joli volume grand in 8° formant un charmant livre-album pour salon.

Prix, 5 fr. 50 c.

Franc de port, 8 *fr.*

A M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

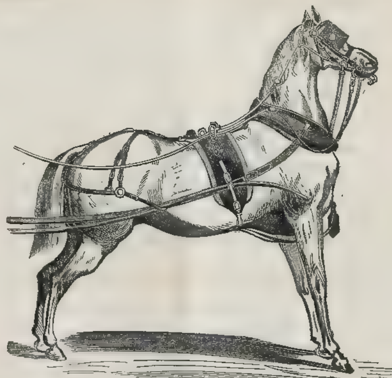
La collection du *Petit Journal pour rire* se compose aujourd'hui de 4 volumes. — Prix des 4 volumes, 22 fr. au bureau. — 27 fr. rendus francs de port.



COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'après les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, coloris à l'aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. Prix de l'Album, 8 francs *franco*.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 20 fr. — 15 fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE DE

JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE, FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, rue Bergère, 20.

5 FRANCS PAR AN. — **LA TOILETTE DE PARIS** — 5 FRANCS PAR AN.

paraît le 1er et le 15 de chaque mois, avec un dessin de modes gravé et colorié.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.

Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. Les patrons imprimés se vendent 15 centimes chacun.

Par abonnement, le prix, compris les patrons imprimés, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er janvier et du 1er juillet.

Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, rue Bergère, a Paris.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 226. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 28 Avril.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE

CHEZ LE SUCCESSEUR

d'AUBERT et Cie,

RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :

3 mois. . . . . . 5 fr.

6 mois. . . . . . 10 »

12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :

selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.

On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delisy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE

CHEZ LE SUCCESSEUR

d'AUBERT et Cie,

RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU.



17089

Les auvents contre le soleil d'été dépendant maintenant de M. le préfet de la Seine, serai-je plus heureux auprès de lui dans mon humble requête à cet endroit que je ne l'ai été jusqu'ici auprès de M. le préfet de police!



170 0

Brûlant du désir de s'annexer...



Longchamps de 1860. — Chapeau capsule, cravate microscopique, sous-pied hygiéniques, *mec-faire-l'âne*, etc.



..092

— Et on appelle ça *rigolbocher!*



17093

M. de Foy fait en ce moment beaucoup d'annonces pour ses mariages. Offrons-lui gratis ce petit cliché.



7094

Il n'y aura décidément pas d'exposi on cette année, mais ça n'empêche pas les artistes de travailler.



17095

Les nouveaux uniformes.



17.9.

Les domestiques, maintenant, ça se *fourre* partout.



17097

— Si tu es bien sage, je placerai sur ta tête mon billet de la loterie du *Vase d'argent*. Ça se tirera peut-être au moment où tu auras besoin de t'acheter un homme.



17098

Bouillon Duval partout. — Qui le boira!



17099

Les nouveaux chemins à roulettes. — Invention qu'on peut plaisanter, mais qui ne peut manquer d'aller loin.



17100

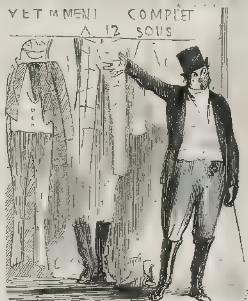
Le libre échange. — Laine et coton.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).



17101

Applications diverses.



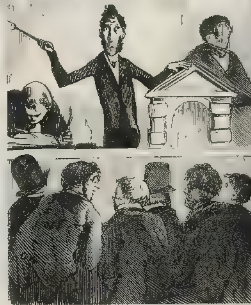
17102

Pas de barrières devant le libre échange, — produits à tout prix et garantis comme les actions du chemin de Pampelune.



17103

Désireux de garder un souvenir des anciennes barrières.



17104

Vente à l'encan des nouvelles barrières. Blucher aurait préféré ce procédé-là en 1815!



17105

Nouvelles barrières. — *Pour rigoler montons*
Aux for-ti-fi-cations!
(*Air connu.*)



17106

Nouveau costume des employés de l'octroi depuis leur installation à la campagne.



17107

Comme quoi tout n'est pas roses dans le métier d'ingénieur triangulisant.



17108

— Allons donc! allons donc, messieurs les triangulateurs, vous n'êtes pas là pour ça, que diable!



17109

Il y a encore bien des rues qui ont besoin d'être élargies



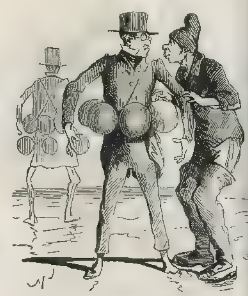
17110

Comme quoi la grande marée du 25 mars aurait aussi bien pu tomber le 1er avril.



17111

Déceptions.



17112

La précaution inutile.



17113

Train de plaisir pour la marée. — Retour.



17114

— Comment, tu vas te baigner par ce froid-là! — Dame! ma bonne, j'aurai du moins utilisé mon voyage.



17115

Au retour.



17116

Rendez-moi mon argent!

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).



17117
Les fatigues du voyage ne parviennent pas à abattre une certaine animation contre M. Babinet.



17118
Heureux encore ceux qui n'ont pas rapporté la grippe!



17119
Fermeture de la chasse. — Chien de garde et à deux fins



17120
Le dernier jour.



17121
— Comment! tu ne salues pas Wagner le grand musicien! — Je ne comprends pas l'allemand.



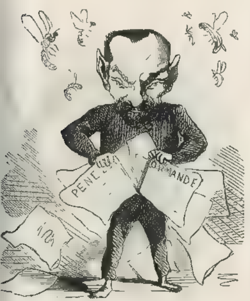
17122
Musique de l'avenir. — Nous en ferons un compositeur et nous l'enverrons en Allemagne.



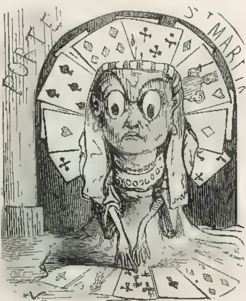
17123
Rentrée de Tamberlick aux Italiens.



17124
Comme quoi si *Job* a pu jamais se trouver sur la paille, ce n'est pas depuis qu'il est aux Français.



17125
M. A. Karr met sa *Pénélope* en pièces. Heureusement que les morceaux en sont toujours bons.



17126
Madame Laurent, TIREUSE DE CARTES à la Porte Saint-Martin, où l'art de s'assurer une RÉUSSITE.



17127
Un *Marchand de coco* en hiver, ça ne s'était jamais vu : quel succès il aurait eu en été!



17128
Gaîté. — Au toutou, le succès du *Prêteur sur gages.*



17129
Histoire d'un drapeau, au Cirque. Beaucoup de bruit pour... beaucoup de fumée.



17130
Le *Carnaval de Gavarni*, grand succès au Théâtre Déjazet.



17131
Promenade du bœuf gras. — A quand la dernière?



17132
Heureusement qu'il nous reste les cornets à bouquin, sans quoi les jours gras seraient bien maussades.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).



17133

Les bals de société. — Mon costume ne me revient qu'à 500 francs, mais je me suis bien embêté pour 1.000 !



17134

Qu'est-ce que je pourrais donc encore bien me mettre pour être complet!



17135

Les billets d'Opéra. — Au bureau, 10 fr. ; chez le coiffeur, 7 fr. 50 c., coup de fer compris.



17136

Prend volontiers les enfants en sevrage



17137

Pas de luxe, mais le nécessaire !



17138

— Si encore le bœuf gras nous avait envoyé un morceau de sa culotte, avec un *bouillon* comme ça !



17139

L'Œil de la Providence pendant la saison des bals.



17140

La boutique du costumier. — *Souvenirs et regrets.* — De mon temps, le carnaval était plus gai !



17141

Invitations, bals, diners, soirées, concerts. L'embarras du choix.



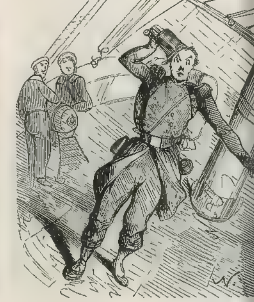
17142

Il n'est que temps que l'hiver finisse.



17143

L'expédition de Chine. — Qui m'aurait dit que je regretterais jamais le lit de camp!



17144

Tenez-vous donc dans l'alignement avec un plancher comme ça !



17145

— Quand on m'a parlé de *biscuit*, ça m'a été d'abord ; mais décidément j'n'étais pas né pour les friandises, et je r'pincerais bien ma boule de son !



17146

— Est-ce un nouveau moyen pour nous prendre dans leurs *filets* (vieux style) !



17147

Tout prêts à céder leurs *Opinions* et à vendre leur *Patrie!*



17148

La *Chiromancie*, nouvelle folie renouvelée par tout l'esprit de M. Desbarolles.

REVUE DU PREMIER TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).


17149
Départ de l'infatigable Alexandre Dumas sur son yacht l'*Emma*.


17150
— C'est-y vous que M. de Foy doit envoyer à ma sœur!


17151
Recrudescence des prospectus sur la voie publique. Et les règlements de voirie!...


17152
Steeple-chases de la Marche. — Améliorons, morbleu! améliorons!!.


17153
— 20 francs de guides! au prix où sont les omnibus!..


17154
Mon opinion sur les Bonbons des Princes au miel!...


17155
Carême — Je commençais si bien à me faire aux jours gras!


17156
— Tout ça est bel et bon, mais du moment que voilà tous les Savoyards devenus Français, quel est l'Auvergnat qui ramonera mes prussiennes!...

Nous ne pourrons servir le numéro d'avril du Musée français qu'avec le prochain numéro du Journal amusant. Ce retard provient de l'imprimeur du Musée, mais nous prendrons nos mesures pour qu'il ne se reproduise pas.

Ch. Ph.

SALUT AU PRINTEMPS!

Il y a eu cette année dans notre régime atmosphérique des perturbations qui ne sont pas naturelles, et il s'est passé là-haut d'étranges choses auxquelles le goguenard M. Babinet pourrait bien n'avoir pas été étranger.

Je soupçonne, pour ma part, que ce nécromant astronomique a jeté un sort aux éléments pour se venger des railleries dont il a été l'objet au sujet de cette marée phénoménale qui, au demeurant, s'est trouvée n'être qu'un simple canard scientifique.

L'hiver, tyran qui chaque année agrandit ses domaines aux dépens du printemps et de l'automne ses voisins, est resté à Paris pour cette cause un mois de plus qu'à l'ordinaire, et cela malgré les austérités du carême et les invectives glaciales d'une population grelottante.

Aussi qu'en est-il résulté? c'est qu'aux Tuileries le marronnier du 20 mars a fait faillite, et que le printemps, un parapluie à la main, calme, résigné, et trop doux pour affronter l'hiver qui lui tenait rigueur, a dû attendre que ce dernier daignât lui céder la place.

Enfin l'hiver a fait ses malles, et le printemps est venu, embaumé, radieux et verdoyant.

Apollon lui-même, ce dieu soleil, qui, victime innocente des maléfices de M. Babinet, faisait depuis si longtemps relâche, est revenu étincelant, pour servir de lustre à ce magique spectacle qu'offre la nature au mois des roses.

Sous cette double influence tout se transforme, tout se renouvelle, une métamorphose universelle s'accomplit. Les arbres se couvrent de bourgeons, les fleurs préparent leur exposition printanière, les prés s'émaillent de pâquerettes, la violette et le muguet remplissent le bois de leurs parfums, et le chèvrefeuille, cher aux amoureux, se hâte de tapisser la tonnelle; tout se réveille, tout s'anime, tout se vivifie, la nature ainsi que l'homme.

A ce beau temps du renouveau, si aimé des poëtes, l'humanité tout entière se rapproche dans une immense communion de tendresse et d'amour.

On devient meilleur, on est bon, sensible, aimant. Le mois de mai accomplit des prodiges, c'est le grand conciliateur, le magicien qui opère des miracles.

Avec lui aucune demande en séparation, nulle division conjugale, point de querelle intestine : l'union, la concorde et la paix viennent s'asseoir au foyer domestique. Les maris sont moins trompeurs, les femmes sont presque fidèles; bref, tous les cœurs battent à l'unisson le rappel du sentiment.

***

Salut, printemps! dit l'amant auprès de sa maîtresse, voici les beaux jours revenus, et nous pourrons à l'aise courir les champs, cueillir la marguerite, écouter le cri du grillon, glaner les coquelicots écarlates dans le blé mûr (bucolique prévue par le garde champêtre), nous étendre paresseusement sur le gazon vert, au bord du ruisseau gazouilleur, nous égarer dans ces bois si connus du pays de Tendre, Meudon, Ville-d'Avray, Bellevue, Montmorency, toujours en cherchant la fraise, qui, d'après la chanson, ne se cueille bien qu'à deux.

Et puis, on s'en ira gaiement le soir, bras dessus, bras dessous, chez le vieux pêcheur si connu, pour se livrer, sous un berceau fleuri, à la débauche d'une friture et d'un lapin sauté.

O la friture! ô le lapin sauté! quels mets délicieux mangés en tête-à-tête!

Printemps, je te bénis!

***

Salut, printemps! dit de son côté la fille de marbre, sois le bienvenu; tu m'annonces que la saison des eaux approche; heureuse et brillante saison qui sonne pour nous l'heure des amours exotiques. — Je pourrai donc enfin, abandonnant le bitume, m'envoler à Bade, au Tréport, à Étretat ou à Dieppe, viviers poissonneux, où je pourrai tendre à coup sûr l'hameçon bien amorcé de mes appâts. Vastes scènes seules propres à développer mes grâces séduisantes et mes talents de comédienne si chers à l'étranger.

Je ne souhaite cette année qu'un Moscovite garni de fourrures et de roubles.

Printemps, je te bénis!

***

Salut, printemps! dit à son tour le directeur de théâtre; ce n'est pas sans amertume que je te revois, car tu m'amènes les chaleurs tropicales de l'été, et avec elles la solitude dans ma salle, le vide dans ma caisse et la ruine dans ma maison.

Sur tes instances le public fuit à grande vitesse aux quatre points cardinaux, m'abandonnant sans regret, et je suis forcé, pour avoir un spectateur, de payer un Auvergnat ou de me louer à moi-même une stalle à chaque représentation.

Triste! triste! Printemps, sois maudit!

***

Salut, printemps! dit aussi la femme du monde; grâce à toi, je vais retrouver l'heureuse insouciance de ma jeu-

nesse, quitter le masque, fermer mes salons, et fuir cette société importune et famélique qui met au pillage votre buffet et votre réputation, et vous comble jésuitiquement d'hommages qui, loin de vous, se changent en flèches empoisonnées.

Je pars, ravie de goûter dans une douce villégiature les plaisirs d'une liberté sans entraves; je pourrai vivre à ma guise et suivre tous mes caprices sans qu'une critique méchante vienne contrôler mes actions; et, comme une simple bergère du Lignon, je ferai des bergerades... et des économies! hélas! il ne faut pas l'oublier, pour que l'hiver prochain je puisse continuer à jouer brillamment mon rôle de femme à la mode.

Pour ces six mois de bonheur, printemps, je te bénis!

* * *

Salut, printemps! dit d'une voix reconnaissante le pauvre dans sa mansarde, ta chaleur bienfaisante me pénètre et ranime mon corps affaibli par les rigueurs de l'hiver. J'oublie en un moment les souffrances et les privations que j'ai endurées près d'un âtre sans feu, et dans un galetas plus triste et plus froid qu'une tombe.

Je suis heureux, j'espère.

Printemps, ami du pauvre, sois béni!

HIPPOLYTE MAXANCE.

TYPES DE 1860.

UN FARCEUR.

Il y a trois cents espèces de farceurs, comme il y a trois cents espèces de roses.

Une variété curieuse est l'ami Timoléon.

Timoléon, mon ami, ressemble à l'hirondelle, qui ne saurait jamais tenir en place. On ne le voit pas trois jours de suite à Paris. Il faut qu'il soit constamment en voyage.

Pythagore disait que voyager était la façon la moins ennuyeuse de passer la vie; c'était déjà renouvelé des canards sauvages, ce que disait ce grand homme. Un peu plus tard, un poëte du temps du premier empire composait ce couplet d'opéra-comique :

La vie est un voyage,
Tâchons de l'embellir.
Semons sur son passage
Les roses du plaisir.

Soit, que Timoléon voyage tant qu'il voudra, je ne m'en plains pas; ce qui m'offusque au suprême degré, c'est qu'il me regarde, moi qui vous parle, comme un mouchoir ou comme un chapeau qu'on place sur une stalle d'orchestre pour y garder sa place, quand on s'absente du spectacle pour un instant.

— Que voulez-vous? s'écrieront les sages. Les amis sont des plantes parasites qui grimpent sans cesse autour de votre existence comme le lierre autour du chêne. Si vous ne voulez pas être embrassé avec une ardente sympathie, ayez l'héroïsme de vivre en ours et dites avec Aristote : *Mes amis, il n'y a pas d'amis!*

Très-peu d'hommes peuvent se passer d'amis. — Je serais impuissant à me séparer de Timoléon.

— Un ami qui est toujours en voyage, me répète-t-il souvent, comment veux-tu que ça te gêne?

Le mot est beau, mais spécieux.

Vous allez voir ce que je vais vous narrer.

A dater du jour où Timoléon a arrêté l'heure de son sempiternel départ, il n'y a pas moyen de me dédire, je lui appartiens corps et âme, en gros et en détail; me voilà son bien, sa propriété, son esclave. On ne quitte pas Paris sans être en proie à beaucoup de visites : j'ai d'abord à l'accompagner dans ses adieux. Première scie. Il me serre la main : « Si tu allais faire rajeunir mon » passe-port à la préfecture de police, tu serais un bien » bon *zigue*. » Je hèle une voiture et j'y cours. Quand je suis de retour : « Ah! puisque tu as une voiture, tiens, » va donc chercher deux lettres pour Pithiviers que j'ai » oubliées chez les Camusot. » — Me voilà revenu pour la seconde fois; le cabriolet est congédié. Timoléon reprend : « Cette fois je ne te mets plus en campagne. Ce » que je te demande est chez toi. — Eh bien, qu'est-ce? » — Tu sais que notre printemps est une mauvaise queue » de l'hiver. Rends-moi le service d'envoyer Baptiste » chercher tes bottes fourrées. » — Baptiste a des ailes aux pieds comme Mercure, il vole. — « Baptiste! Baptiste! tenez, mon garçon, pendant que vous y serez, » vous m'apporterez aussi la calotte grecque de votre » maître, qui est sur le buste de Washington. Allez! »

Ces sortes de zigzags n'en finissent plus.

A la fin, Timoléon part. Bras dessus, bras dessous, vous le conduisez jusqu'à l'embarcadère du Nord ou du Midi. Chemin faisant, il vous récite des passages du Traité de Cicéron, *De amicitia;* il vous serre la main, vous presse sur son cœur et vous accable de caresses et de recommandations également saugrenues, telles que : « Soigne bien mon petit cheval gris, de peur du farcin. » — Conduis ma femme au *Roi des Iles*. — N'oublie pas » mon procès : il ne serait pas mal d'aller causer avec » l'avocat. — Souviens-toi de la fête à ma tante Gertrude, » qui tombe le 18 du courant. Ma vieille parente aime le » nougat de Montpellier et les oreilles. » — Et, en me donnant l'accolade dernière : — « Si ta tête de linotte oublie une seule de ces prescriptions, je me brouille à » mort avec toi, et pour toujours. »

Voilà la locomotive qui fait entendre son coup de sifflet, Timoléon disparaît. — « Bon voyage! » — Comptant bien ne le revoir pas de sitôt, je commence à respirer. — Patience, il me faudra bientôt soupirer.

N'ai-je donc pas des affaires aussi, moi? N'y a-t-il pas au logis des tracas, des intérêts, des lettres, des billets de spectacle, des visites d'avocat, des tantes à fêter, des courses à faire, du temps à dépenser et de l'argent à jeter par les fenêtres? M. Dupin aîné a répété six mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf fois dans sa vie une belle maxime : *Chacun pour soi, chacun chez soi;* mais, pauvres hannetons coiffés que nous sommes, nous l'avons tous traité d'égoïste, de cœur de rocher, d'homme incapable d'avoir des amis; nous aimons mieux la théorie d'Oreste et de Pylade, et cela au milieu d'une société où la vie est très-courte. Vive donc la sainte amitié! On a donc un ami comme on a une montre, c'est-à-dire qu'il est urgent de le réparer sans cesse.

Toutes les commissions de Timoléon me coûtent quinze jours de temps perdu et quinze nuits blanches.

Je dis quinze nuits blanches, parce qu'elles ne réussissent pas toujours, les démarches qu'il m'a recommandées, les lettres qu'il m'a chargé d'écrire, les visites qu'il m'a enjoint de faire; — et j'y gagne un rhume qui pourrait se transformer en esquinancie.

Au bout de quinze jours, un matin, tandis que, couché sur mon grand fauteuil à la Voltaire, je relis en fumant quelque charmant roman idéaliste de la période de 1830, Baptiste entre, apportant une lettre timbrée des bords du Danube. C'est de Timoléon. Je lis :

« Dis donc, Chinois, il paraît que tu as oublié la fête à » ma tante? Allons, ce n'est pas gentil ça. Pour te punir » de cette impardonnable omission, je te charge d'aller » porter au plus vite chez la petite Rodolphine C..., tu » sais bien? un pâté de foie gras et deux flacons de moët. » — On vous rendra vos débours à ma rentrée à Paris, » grande bête.

» TIMOLÉON. »

Huit jours après, la seconde épître du même saint Paul à moi, pauvre Corinthien. — Celle-là a été écrite à Stamboul :

« En te quittant, ma vieille, je n'ai pas songé à te » dire qu'il y a entre les mains de cet usurier de Caprard » un billet de 300 francs en souffrance. Paye-le sans re- » tard, pour éviter les mémoires d'apothicaire de ces » *gueux d'huissiers*, comme dit Arnal. — A propos d'Ar- » nal, je voudrais bien pouvoir transporter son adorable » chalet suisse aux environs de Smyrne, où il y a des » femmes qui ont les yeux plus grands que les Parisiennes » n'ont la bouche.

» *Vale*. — T. »

— Combien de temps durera cette correspondance? me demandai-je.

Un inconnu demande à me voir.

— Baptiste, faites entrer.

L'étranger, mis comme un voleur ou comme un philosophe de l'école diogénique; au fond, c'est un cosmopolite qui arrive du Thibet. En route, il a rencontré Timoléon, et comme ils sont l'un et l'autre affiliés à la franc-maçonnerie, mon ami lui a remis, à mon adresse, une sorte de passe-port conçu comme il suit :

« Bon pour un mois de séjour à Paris, que tu rendras » agréable le plus possible à l'étranger. »

— Voilà un passe-port qui me coûtera quinze louis, au bas mot.

On analyse par les sentiments; Platon ne le veut pas. Il m'est donc interdit de jeter la sonde prosaïque de l'examen dans l'affection que j'ai pour Timoléon et dans l'amitié si profonde que Timoléon professe pour moi. Cependant j'avoue que cette métempsycose anticipée, qui fait de moi une vache à lait dans la crudité la plus nette de l'expression, commence à me rendre singulièrement ridicule à mes propres yeux. Timoléon voyage, c'est, à ce qu'il dit, ce qui le rend impuissant à faire ce qu'il a à accomplir à Paris. Fort bien, mais n'y a-t-il pas des hommes d'affaires, des maisons de commission, des cousins, des remplaçants et des maisons de banque? Je sais le mot admirable d'un Hindou : « Quand ton ami se casse un » bras, donne-lui les deux tiens. » Mais on ne se casse le bras qu'une fois, et Timoléon voyage toujours, toujours, toujours; moyennant quoi il a le visage rose, le teint fleuri, le sourire gai, le cœur dégagé des tristesses qui bourdonnent sans cesse autour de nous. — Je le crois bien! Timoléon me laisse toutes ses corvées, et il n'a plus que les heures joyeuses.

En voilà assez. — Mais Timoléon rentre. Son premier mot est celui-là :

— Ah! te voici, farceur!

PH. A.

ALMANACH DES 25,000 ADRESSES

DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.

Agence d'assurances maritimes. — G. de Lalandelle.

Archives de France. — Secrétaire général : Jules Michelet.

Articles d'exportation. (Littérature genre *Peaux rouges* et *Trappeurs de l'Arc-en-ciel*.) — Xavier Eyma, — Gustave Aymard.

Articles de fabrique anglaise. — Philarète Chasles; — *de fabrique allemande* : Neffizer, — Ch. Dollfus; — *de fabrique espagnole* : Louis Viardot; — *id. américaine*. Charles Baudelaire.

Articles de blanc. — Laurentie.

Articles de noir. — Alexandre Dumas, — Cochinat.

Bimbeloterie réaliste. (Imitation des joujoux d'Allemagne et des poupées de Nuremberg, jouets d'enfants.) — Champfleury, — Fresse, — Montval.

Bonneterie. (Flanelles Paturot.) — Louis Reybaud.

Boulangerie. (Approvisionnements quotidiens.) — Delamarre, — Havin, — E. de la Bédollière, — L. Plée, — Jourdan, — Vitu, — Ch. Bousquet.

Boucherie. (Entre-filets et pièces de résistance.) — Granier de Cassagnac, — Grandguillot, — Cucheval-Clarigny, etc., etc.

Bijouterie et ciselure grecques. — Théodore de Banville, — Philoxène Boyer, — le Comte de Lisle, — V. de Laprade.

Bureau de placement pour les jeunes gens pauvres. — Octave Feuillet.

Caisse de retraite pour les cochers et carrossiers. — Directeur général : Léo Lespès. — Les prend au jour, au mois et à l'année. — (*N. B.* Au bout de trente ans de service, ils peuvent devenir millionnaires.)

Caoutchouc vulcanisé. — Auguste Luchet.

Chemins de fer de l'Olympe (aller et retour). — Directeur général : Victor Hugo; — administrateur économe : Lamartine.

Chefs de gare :

Station des Plaines d'azur : Alfred de Vigny, — marquis de Belloy.

Station du Bon Sens : Ponsard, — Émile Augier.

Station de l'Odéon : Louis Bouilhet, — Charles Bataille, — Amédée Rolland.

Station de l'Avenir : Pierre Dupont, — Gustave Matthieu

Chasse (articles de). (Haute vénerie.) — Léon Bertrand, — Jules Gérard.

Charpentiers dramatiques. — Joseph Bouchardy, — d'Ennery, — Anicet Bourgeois, — Paul Meurice.

Chasublerie. (Articles d'église et de sacristie.) — Louis Veuillot, — Pontmartin, — Crétineau-Joly, — Barbey d'Aurévilly.

Cordes à violon. — Aubryet.

Essai de métaux et garantie (pour deux ans). — Solar.

Étamage. (Remise à neuf des articles d'occasion et de la vieille ferraille.) — Paul Lacroix, — Ed. Fournier, — docteur Hoëfer.

Financiers, banquiers. — Auguste Lefranc, — Auguste Lireux, —Enfantin, —É. de Girardin,—Léopold Amail, — Pégot-Ogier.

Fleurs (du mal). — Charles Baudelaire.

Grande et petite voirie. (Morgue des faits divers : chiens perdus, femmes noyées, canards et serpents.) — Boniface, — Alexis Grosselin, — Jules Mahias, etc., etc.

Horticulture. — Alphonse Karr.

Kiosques. — Lurine.

Mécaniciens ajusteurs pour romans et autres. — Alexandre Dumas, — Paul Féval, — Paul Duplessis, — Ponson du Terrail, — Amédée Achard.

Menus plaisirs. (Littérature de circonstance.) — Clairville, — Godillot. (Fait les fêtes, baptêmes, noces et enterrements.)

Modes. — Vicomtesse de Renneville, — Constance Aubert.

Maréchaussée littéraire. (Chevau-légers de la critique.)— Sainte-Beuve, — Jules Janin, — Fiorentino, — Hector Berlioz, — Taxile Delord, — Édouard Thierry, — Delécluze, — Jouvin, — Eugène Pelletan, —Francis Wey, — Ch. Blanc, — Hippolyte Lucas, — Charles Asselineau, — Ludovic Lalanne, — Jules de Prémaray, — Ed. de Biéville.

Nouveautés haute fantaisie. — Méry, — Léon Gozlan. (*Articles de printemps.*) — Henri Murger, — Ch. Müller, Alex. Weill.

Orfèvrerie, joaillerie; diamants à facettes. — Théophile Gautier, — Paul de Saint-Victor.

Orgues de Barbarie (fabrique d'). — Clémence Robert. — *N. B.* On change les notes et les rouleaux à volonté, selon le désir des pratiques.

Omnibus (compagnie générale des). — Directeur : Pierre Zaccone.

Orthopédie dramatique. — Maison de santé du Gymnase, boulevard Bonne-Nouvelle, sans succursale; dirigée par le docteur Alexandre Dumas fils. — Plus de pères prodigues! plus de dames aux camélias! plus de mariages risqués!... Économie, vertu et sagesse. Plus de demi-monde!...

Pâtisserie des familles. — Pitre-Chevalier.

Parapluies. — Édouard Plouvier fabrique des contes pour les jours de pluie.

Parfumerie. — Jules Sandeau.

Poste aux lettres. (Courriers des villes et campagnes.)— Edmond Texier, — Aug. Villemot, — Jules Lecomte, — Paul d'Ivoi, — Édouard Fournier (s'adresser en son absence à Henri d'Audignier).

Pointes et épingles. (Articles de Paris.) — Edmond About, — Clément Caraguel, — Jean Rousseau, — Alphonse Duchesne, — Louis Huart, — Commerson.

Photographie (sans retouches). — Nadar, Soleil et Cie.

Restaurateur. — Vachette.

Revendeuse à la toilette. — Xavier de Montépin.

Théâtre français du Figaro. — Directeur : Charles Monselet.

Tripier équarrisseur. — Eugène de Mirecourt.

Sera continué par supplément, à l'instar de M. Vapereau.

N. B. Ceux de mes confrères qui trouveraient inexacte l'indication de leur profession ou adresse sont priés de m'adresser leurs réclamations; les rectifications seront admises jusqu'au 31 décembre 1860. On en tiendra compte au chapitre des *errata*, qui sera le meilleur de tous les chapitres de l'ouvrage.

ANTONIO WATRIPON.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Une héroïne du quart de monde, en reconnaissance des bontés qu'avait eues pour elle un petit vaudevilliste J..., répétait à qui voulait l'entendre qu'il avait autant d'esprit que Henri Murger.

Alexandre Dumas fils rencontre Henri Murger et l'invite à dîner chez lui.

— Il faut y venir absolument, dit-il, c'est dans votre intérêt. Il s'agit d'une restitution.

— Comment?

— J... m'a promis d'y venir. On lui donne votre esprit, et comme il ne s'en sert pas du tout, il vous le rendra.

⁂ N'est-ce pas qu'en dépit de son flegme glacial, monsieur Samson (de la Comédie française) est un bon comédien?

— Oh! oui, un bon comédien... plaisanterie à part.

LUC BARDAS.

Un de nos correspondants nous écrit :

« J'ai connu un vieux sergent d'infanterie légère qui consacrait au moins une heure par jour à sa théorie depuis vingt-cinq ans. Ce brave homme en aurait remontré aux neuf dixièmes des officiers pour faire manœuvrer un bataillon, voire même un régiment; mais, en revanche, il ne se rendait pas bien compte de la signification des mots qu'il employait.

» Vous pouvez en juger par ce qui suit :

» Un jour qu'il commandait l'école de peloton en présence du colonel, ce dernier lui fit l'observation que son commandement était *trop allongé*.

» Le vieux sergent se retourna lentement vers le colonel et lui répondit d'une voix grave : « *C'est vrai, mon colonel, mon commandement il est long*, mais il est *bref...* »

» A cette réponse inattendue, le colonel resta un moment la bouche béante, — comme un homme à qui la respiration manquerait subitement, — tourna sur ses talons et ne souffla mot.

» Quant au vieil instructeur, il continua sa leçon, et je suis convaincu qu'il croyait avoir *rivé le clou* d'une solide façon au colonel...

» Ajoutons que son orthographe était à la hauteur de sa réponse.

» Ah! monsieur, il faut avoir lu les rapports de certains sergents chefs de poste pour se faire une idée de la haute fantaisie de rédaction qu'ils se permettent... Il y a de quoi faire pousser des cheveux sur un boulet de canon rayé...

» Parmi ceux qui m'ont frappé, je vous citerai celui d'un *collègue* (ce dernier mot est en haute faveur dans la classe des sous-officiers) qui posait comme un ancien élève de l'école régimentaire. Le voici dans toute sa simplicité :

» POSTE DES ARÈNES.

» RAPPORT DU..... AU..... 184..

» Rien de *nouvo*.

» La cruche a *étaie cassées*, je l'*aite faitte* remplacer par » un *homme du poste*.

» LE CHEF DE POSTE,

» Suit : *Une signature magnifique.* »

THÉATRES.

La lignée des *Marco*, des *Baronne d'Ange*, des *Madame Lecarnier* et autres espèces d'*aventurières* de l'amour, avec ou sans patente, n'est pas sur le point de s'éteindre. Voici une de leurs sœurs qui fait à son tour son entrée dans le monde sous les auspices de M. Charles de Courcy.

M. de Courcy est le fils d'un auteur de vaudevilles qui a obtenu de nombreux succès sur les théâtres de genre. La manière de M. de Courcy fils est bien plus large que celle de son père. Il ne se contente pas de chiffonner des idées de vaudeville et de trousser gaillardement le couplet à la Désaugiers; il aborde très-nettement, très-carrément, la comédie de mœurs.

On lui reproche d'avoir encore une fois ramené sur la scène les mœurs d'une certaine classe de la société parisienne. Est-ce sa faute si la courtisane et son influence sont demeurées à l'état de danger pour la vie de famille en pleine dissolution?

Lui aussi, il a vu les mœurs de son temps, et il fait *Daniel Lambert* pour l'Odéon.

La qualité réellement éminente de M. de Courcy fils, c'est l'esprit. Son dialogue est pailleté de mots charmants, d'observations fines, de nuances délicates du langage; il est plein de cette audace qui sied si bien aux jeunes.

Comme contexture d'ouvrage dramatique, nous laisserons à d'autres le triste plaisir de lui jeter à la face, en guise de pierres, ses inhabiletés *ficellières*.

Il a voulu prouver, contrairement à l'opinion des auteurs des *Filles de marbre*, qu'un homme de bon sens ne mourait pas d'amour pour ces drôlesses lorsqu'elles le délaissaient. Il a montré son *Daniel Lambert* calme et froid en présence du regain d'amour qui revient au cœur de la maîtresse infidèle. Il est guéri; donc il n'a plus qu'un oubli glacial à lui offrir en échange de ses chaudes protestations.

Le personnage de *Daniel Lambert* a trouvé dans Laferrière un éblouissant interprète. Il est impossible d'être plus jeune, plus passionné, plus amoureux que cet artiste hors ligne, dont le nom est un porte-bonheur sur une affiche de théâtre.

On a reproché à M. Offenbach d'accaparer les Bouffes-Parisiens : il a répondu au feu de cette accusation par une mitraillade d'opérettes nouvelles signées de noms de musiciens tout frais émoulus.

Beaucoup ont prouvé du talent, aucun ne lui a fait faire d'argent.

Qui osera lui conseiller encore, parmi ses vrais amis, de se reposer sur sa gloire et sur son violoncelle?

Il appartenait à M. Offenbach de jouer chez lui le comte Gabrielli, un musicien à qui ses rivaux en doubles croches ont fait une réputation de *jettadore*.

Le Petit Cousin, comme livret, est fort gentiment tourné. Il s'agit de farces à faire à un prétendu que sa fiancée ne veut pas épouser. Sur cette donnée vénérable, rajeunie par des détails spirituels, MM. Henri Rochefort et Charles Deulin ont groupé une série de scènes amusantes.

Le Cirque Napoléon est toujours très-suivi. Auriol, le doyen des clowns, y a fait une brillante rentrée; ensuite le public aime à frémir aux *soixante* sauts périlleux sur la boutade américaine par Barnès; puis il y a toujours le fameux *Don Juan* (pas celui de Molière), celui de l'Américain Mac Ray, un taureau dressé en liberté (pas M. Mac Ray).

ALBERT MONNIER.

Dimanche 29 avril, troisième journée des courses du bois de Boulogne. — Cinq prix seront courus. — Prix d'Iéna, prix biennal, prix des haras, poule d'essai, prix de Suresnes.

On prépare aux Champs-Élysées la réouverture des CONCERTS MUSARD, qui est annoncée pour le 1er mai. Jardiniers, peintres et musiciens sont à l'œuvre. Les répétitions ont commencé, et l'on dit merveille des nouveautés composées cet hiver par Musard.

TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.
N° 6. RÊVERIE.
7. LA SOEUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié*, 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes nues arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs — le Ruisseau — Sortie de bain — Quiétude — l'Echo — Villa bella — Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendus franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonnée peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'elle désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté.

Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1860 est un Album très-curieux, intitulé *Toilettes de nos grand'mères,* reproduisant les modes de 1800 à 1830, d'après les meilleurs journaux du temps.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes :* un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco,* il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée.

La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1860 tout entière. Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 227. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 5 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du Charivari, de la Caricature politique, du Musée Philipon, des Modes Parisiennes, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . 5 fr
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

A PROPOS DE L'ANNEXION, — par G. Randon.



Rien de nouveau-z-en Savoie : quelques Frrrançais de plusss, et voilllà !

LES POETES INCOMPRIS.

COULISSES DE LA VIE LITTÉRAIRE.

La littérature parisienne, si puissante et si féconde, a, entre autres priviléges singuliers, celui de faire éclore tous les ans une foule de versificateurs qui se croient choisis par les dieux pour être les génies de leur siècle.

Selon ces grands hommes en herbe, la poésie se trompe de route, elle abdique, et on la néglige pour sacrifier au veau d'or; il est temps de la ramener dans le droit chemin, et de chasser les marchands du temple.

Le public, très-incrédule de sa nature, les laisse dire et se bouche hermétiquement les oreilles aux accents plaintifs de leurs élégies larmoyantes, sans se préoccuper autrement de cette audacieuse réclame à la poésie,

Ce sont les de Foy de l'art.

D'une médiocrité négative mais présomptueuse, ils se

Avec le numéro de ce jour, les abonnés du Journal amusant recevront la livraison d'avril du MUSÉE FRANÇAIS.

A PROPOS DE L'ANNEXION,

par G. Randon (suite).



17158

Hier, on allait son petit bonhomme de chemin, on ne pensait qu'à ses petites affaires.



17159

Il n'est pas jusqu'aux marmottes qui ne cedent à l'entraînement général.



17160

— Viva la Francia! et youp la Catharine et la Mariane, et les petits chous.... toujours!



17161

Nous autres Français, nous avons un certain chic!!...



17162

Au moins, comme ça, on peut voir ce qui se passe chez les voisins.

hissent sur les échasses d'une vanité impudente, et crient bien haut qu'eux seuls possèdent le secret de se mirer convenablement dans le cristal des fontaines et de parler décemment à la lune, — ce dont personne ne doute, et eux encore moins que personne.

Je diviserai volontiers ces don Quichotte littéraires en trois classes.

⁂

La première, qui est la mieux partagée, vit de ses rentes, nourrit grassement les bergers et les bergères de ses églogues, et les mène quelquefois souper dans un cabaret à la mode.

Il arrive bien alors que Corydon s'y grise à un degré prévu par le poste voisin, et qu'Amaryllis y dénoue sa ceinture d'une manière médiocrement pastorale; mais, à cela près, tout s'y passe le plus galamment du monde.

Au dessert l'amphitryon lit, s'il peut encore lire, plusieurs strophes sur le matérialisme du siècle, et tous les auditeurs l'acclament unanimement, *inter pocula et scyphos*, comme le plus grand poëte des temps modernes; puis, en guise d'apothéose, on le porte en triomphe, ce qui est le comble de la gloire à huis clos et à tant par tête.

Lorsque le plus grand poëte des temps modernes s'est convaincu qu'aucun recueil ne veut accorder à sa muse les honneurs, même gratuits, de l'immortalité, il s'adresse au plus prochain éditeur, et fait imprimer à ses frais un volume de méchants vers, bien plus méchants que ceux de l'académicien Durier, qui en faisait cent pour un petit écu.

L'ouvrage publié, l'auteur en expédie un exemplaire à tous ses amis avec son hommage autographié; puis il s'endort en rêvant que Lamartine, après avoir lu ses inspirations *in-octavo*, se pend de désespoir avec l'une des cordes de sa lyre.

Un mois plus tard l'édition tout entière se trouve à l'étalage des bouquinistes, cet hôtel des Invalides des œuvres mort-nées. *Sic transit gloria!..*

⁂

Quelques-uns de ces versificolateurs émérites arrivent après beaucoup d'intrigues à faire jouer dans un salon, entre deux paravents plus ou moins chinois, une comédie ou un proverbe en vers soporifiques brevetés.

Ils se produisent aussi parfois, lorsque le salon manque, dans le sein de ces académies secrètes fondées par ce que j'appellerai le demi-monde littéraire, demi-monde représenté par ces fruits secs de la pensée qui se réunissent chaque semaine pour entendre la lecture de leurs plus récentes élucubrations, et s'accabler des bravos que la foule leur refuse.

Rien n'est plus intéressant au point de vue de la haute comédie.

Parmi ces poéticules, j'en connais un qui copie textuellement les vers remarquables qu'il rencontre dans ses lectures, les dépose avec soin dans un casier, et à l'occasion les plaque audacieusement dans ses œuvres, — de l'or sur du clinquant, — un plagiat effronté dont l'impudence s'étale complaisamment au grand jour.

Mais ces auteurs embryonnaires n'ont heureusement d'autres lecteurs qu'eux-mêmes ou les collectionneurs de curiosités bibliographiques, et le public respecte trop la virginité de leurs ouvrages pour les acheter et les lire.

⁂

La seconde classe des poëtes incompris se recrute dans les bureaux administratifs, les bibliothèques, et jusque dans les études d'avoué; car personne n'ignore que le clerc d'avoué est un peu poëte, s'il n'est tout à fait vaudevilliste.

Dans cette catégorie on commence à trouver des esprits moroses qui ameutent volontiers des alexandrins contre la fortune.

Quelques-uns d'entre eux font aussi, par aventure, imprimer un modeste volume de vers, — le dessus du panier de leurs inspirations! Mais si on a le courage de feuilleter ce volume, on y rencontre des strophes dans le genre de celle-ci, que je tire d'un petit recueil beurre frais nouvellement publié.

L'auteur s'adresse à un Mécène mystérieux caché sous les initiales E. D..., et lui tient ce langage extrapoétique :

> Vous êtes l'astre d'or illuminant ma vie,
> Vous êtes le soleil qui, sur la fleur pâlie,
> Glisse et la couvre, ardent, de ses baisers de feu,
> Qui l'enlacent comme en un nœud.

Des baisers qui enlacent une fleur pâlie! Scélérats de baisers!

Et ce fortuné E. D..., qui est un astre d'or et le soleil tout ensemble! — je voudrais bien, pour ma part, avoir la monnaie de cet astre.

A PROPOS DE L'ANNEXION, — par G. RANDON (suite).



Et dire que nous avons tant tardé à nous annexer ces petits museaux-là !



17164

Des Savoyards français ne devant plus se laisser tondre et mener par de vils exploiteurs, la ramonerie parisienne se constitue en société par actions, au capital de 7 fr. 78 c.



17165

— Veux-tu monta, ou je te flanque una raclée ?

— Du-tout, maintenant que je suis Français, faut me dire s'i' vous plaît, ou je ne monte pas.



17166

— S'il vous plait, sergent, qu'entendez-vous par la nexion ?

— Vous connaissez la topographie humanitaire du versant des Alpes... Eh bien ! la nexion c'est le système radical et subséquent de l'alignement des frontières ; vous comprenez ?

Vous croyez que c'est tout? A d'autres! Notre poëte reprend de plus belle :

> Vous êtes la naïade aux pieds frais et limpides,
> Calmant le voyageur dont les lèvres arides
> Ont bu le sable lourd du Sahara brûlant
> Où le chameau passe en tremblant.
> . . . .
> Vous êtes le zéphyr. . . . .
> Vous êtes le printemps. . . . .
> . . . . . le croyant, le fort, l'enthousiaste.
> . . . .

Arrêtons-nous et admirons, il y a là des trésors. Que *pieds limpides* est bien trouvé ! je demande à voir ces pieds intéressants. Je ne connaissais que l'eau qui eût la prétention d'être limpide, mais il paraît qu'il y a des pieds excentriques qui lui disputent ce privilége.

Et ces lèvres qui boivent du sable ! encore des lèvres bizarres, vous en conviendrez.

J'ignorais que le chameau fut lâche et qu'il traverse le Sahara en tremblant ; je le supposais, au contraire, sur la foi de tous les naturalistes, patient, sobre, fort et courageux. Il n'en est rien, et le vers cité plus haut prouve que Buffon s'est trompé ; à moins que l'épithète de *tremblant* n'ait été employée plutôt pour la rime que pour la raison, car on ne saura jamais combien dans la gent poétique la rime du second vers a fait commettre de forfaits contre le bon sens.

En résumé, on voit que le Mécène chanté par l'opuscule en question a tout lieu d'être satisfait. Récapitulons : il est un astre d'or, — il est aussi le soleil ; — il n'en est pas moins une naïade, — il est de plus le printemps, — il est encore le zéphyr, — il est enfin le fort, l'enthousiaste et le croyant !

Faut-il conclure de ce dernier qualificatif qu'il s'agit d'un fils de Mahomet?

Cet exemple suffit pour que l'on estime à sa valeur la poétique amusante de ces trop jeunes nourrissons des Muses.

*
* *

Quant aux adeptes de la troisième classe, ce sont les incompris par excellence, qui ont toujours sur leurs lèvres et au bout de leur plume les noms fatidiques de Malfilâtre, d'Escousse et d'Hégésippe Moreau.

Ils s'en vont, tristes, sombres et pâles, d'éditeurs en éditeurs, de journaux en revues, et finissent, en désespoir de cause, par déclarer la guerre à la société qui ne veut pas les comprendre.

Chaque matin ils lui intentent un bon petit procès en rimes bien sonores ; — ils aboient après la fortune et la gloire, et déclament contre les appétits grossiers de leur époque, exclusive de toute poésie et de toute noble aspiration vers l'art.

Il faut les entendre entre eux pour être édifié : quelles satires virulentes à la façon de Martial, — quelle avalanche d'épigrammes à l'adresse du bourgeois béotien, — quelle dépense en même temps de sonnets à Marilie (Marilie est pour l'ordinaire la blanchisseuse de ces messieurs, quand ils en ont une). Comme ils s'admirent avec mansuétude, ces rimailleurs monomanes ! avec quelle touchante naïveté ils se dressent des statues et se font passer l'encensoir !

Chacun décerne à son voisin un brevet de grand homme, et tout est dit.

*
* *

Il y a un certain moment dans la vie du poëte incompris où il éprouve le besoin de se suicider. Ce moment venu, il s'enferme dans sa chambre, taille sa plume avec un stylet, la trempe dans une décoction d'hémistiches élégiaques, puis il instruit le monde de la résolution qu'il a prise ; — c'est son billet de *faire part* à cette société qui l'a méconnu.

Après avoir mis la ponctuation avec soin, il prend un pistolet, l'engage, en vers de douze pieds, à se conduire loyalement ; puis il applique le canon sur sa poitrine, presse la détente, et... s'aperçoit que l'arme libératrice n'est pas chargée, et que, faute d'argent, il ne peut acheter de balles. Quant à l'asphyxie, il ne faut pas songer à cette mort prosaïque des grisettes.

Furieux, il ressaisit la plume :

> O mort, tu l'as voulu, je vivrai pour la haine !
> Forçat d'un siècle impur, je porterai ma chaîne,
> Mais non sans protester....

Imprécation qui peut se soutenir ainsi pendant deux cents vers, — tout dépend de la fougue du suicidé.

Je termine cette légère esquisse sur ce trait capital. Elle demanderait sans doute de plus longs développements, mais, telle qu'elle est néanmoins, nous espérons qu'elle pourra donner à nos lecteurs une idée à peu près exacte de ces héros obscurs et impuissants des coulisses de la vie littéraire.

Tous, au reste, meurent généralement dans l'impénitence finale.

Ils ont la foi, — il leur manque le génie.

HIPPOLYTE MAXANCE.

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

LE MARIAGE ACTUEL, A PROPOS D'UN BRUIT QUI COURT.

PREMIÈRE DÉPÊCHE.

Extrait du NORD, *journal belge.* — « On nous écrit de » Paris, à la date du 19 avril, qu'il est question d'une » pétition au Sénat par laquelle on demanderait le réta- » blissement de la loi du divorce. »

*
* *

DEUXIÈME DÉPÊCHE.

*Extrait de l'*INDÉPENDANCE, *journal belge, 20 avril.* — « Notre correspondant ajoute : — Vous savez qu'il est » question d'une pétition formidable signée par les dépar-

A PROPOS DE L'ANNEXION, — par G. Randon (suite).


17167
Maintenant, le premier qui m'appelle Savoyard !...


17168
Nous sommes en France quelque chose comme deux millions de chiens, dont trois cent mille au moins pourraient se mettre en ligne.


17169
Quant aux marmottes, au lieu de dormir chez elles pendant tout l'hiver, elles viendront désormais à Paris suivre les cours de Cellarius, de Markowski ou du Casino.


17170
LES PASSAGES DES ALPES.
Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

» tements et surtout par Paris. On y demanderait au Sé» nat le rétablissement de la loi du divorce. Il y a déjà un » million et demi de signatures. Vous devinez que les » femmes ne prennent pas part à cette foudroyante ma» nifestation. Que de bruit cela va faire ! »

***

Troisième dépêche.

Extrait de la Gazette d'Augsbourg, *journal français*, 23 *avril*. — « Ces Français ! ils sont toujours les plus » aimables farceurs de l'univers entier. A quoi pensez» vous qu'ils songent en ce moment? A l'insurrection de » la Sicile? — Nullement. — A la comète de Charles» Quint qui va apparaître en août prochain avec une » queue menaçante? — Du tout. — Au pape? — Nenni. » — A la reine des Hovas? — Point. Les voilà qui se » mettent à signer des pétitions afin de demander le ré» tablissement de la loi du divorce. L'*Indépendance belge* » parle d'une supplique dans ce sens, qui serait déjà » revêtue de quinze cent mille signatures, toutes mascu» lines. Voyez-vous d'ici le cri d'épouvante qu'une telle » requête va inévitablement faire pousser dans les ména» ges d'outre-Rhin? Le divorce! c'est Annibal aux portes » de Rome; c'est le feu mis aux quatre coins de Moscou; » c'est pour Paris, en 1860, le tremblement de terre de » Lisbonne. Eh bien, il paraît que cette pétition n'est » pas tout ce qu'on attend là-dessus; on cause en outre, » çà et là, d'une brochure orange qui aurait pour but » d'éclairer la question et de servir d'appui aux pétition» naires. Attendons-nous à un tintamarre tel qu'il n'y en » a pas eu de semblable en Europe depuis une centaine » d'années. »

Tel est le bruit qui court.

— Eh! monsieur, est-ce bien vrai? — Je n'en sais rien. — Est-ce bien sérieux? — Demandez à d'autres. — Est-ce imminent? — Cela ne me regarde pas.

Tout ce que je sais, c'est que ce bruit qui court en Europe va mettre la puce à l'oreille à toute la France.

***

Regardez les femmes.

Depuis que cet entre-filets s'est abattu de Paris à Bruxelles et de Bruxelles en Allemagne, le tout pour revenir bien vite à Paris, les femmes ne sont déjà plus les mêmes.

Dans le premier moment, elles se donnaient le mot pour avoir l'air de ~~ne pas~~ comprendre. Cette nouvelle, la seule qui les touche, elles la traitaient de roman pour rire, de canard, de plaisanterie de carnaval, de poisson d'avril. En se voilant à demi sous les lames mobiles de leur éventail, elles disaient :

— Autant vaudrait faire une édition nouvelle du conte de Barbe-Bleue. Nous n'y croirons pas davantage.

Plût au ciel que ce fût l'avénement d'un nouveau polygame qui tuait ses sept femmes l'une après l'autre. Mais là, voyez-vous, il s'agit d'une tout autre chanson; — il serait question de rogner la crinoline à toutes les femmes.

***

Ces dames ne prétexteront pas cause d'ignorance : il y a assez longtemps qu'on les a averties.

Paris présente un coup d'œil féerique depuis dix ans, surtout l'hiver. Partout d'étincelantes soirées; à tout bout de champ, un bal. Les femmes sont l'âme de ces fêtes. Ont-elles jamais été plus belles? Je ne sais. Ce que j'affirme, c'est qu'elles n'ont jamais été plus brillantes. La soie, l'or, le velours, les diamants, la dentelle, l'hermine, tous les parfums de l'Yémen, toutes les perles d'Ophir, les rajeunissent ou les complètent. On croit se trouver au milieu d'un ciel brodé d'étoiles. Le danseur est en extase, le penseur s'incline, les jeunes gens les moins poétiques riment un madrigal.

Mais je trouve un revers à la médaille.

Ce revers, c'est le mari, que j'aperçois au buffet, où il avale un verre de punch pour étouffer et noyer un soupir.

Nous autres Juvénal à la douzaine, Molière in-32, nous avons la sotte habitude de ne pas plaindre assez le mari. Ainsi le veut la tradition du théâtre et de la satire, dira-t-on. Eh bien, s'il en est ainsi, la tradition commande une injustice. Quant à moi, riez-en si vous le voulez, je sympathise avec le mari. Voilà un martyr! Il est heureux, ajouterez-vous, de voir sa femme si merveilleuse et tant de jeunes drôles frisés s'approcher d'elle pour la prendre par la taille en dansant et la regarder dans les yeux. A la bonne heure! Mais je vous arrêtais à ce soupir qu'il a fait disparaître sous une lampée de tafia de la Jamaïque, et j'y tiens.

Ce soupir étouffé, je l'ai traduit. Tenez, voilà ce qu'il signifie :

— Ma chère femme, vous avez une bien belle robe, mais c'est moi qui suis en réalité le ver à soie par lequel a été filée cette robe-là. Superbe étoffe, vous le voyez; façon de fée, vous ne l'ignorez pas; volants de dentelle, vous le faites assez voir. Il ne faut pas en mettre beaucoup pour en avoir pour 1,500 francs. Ce total devient même un petit chiffre honteux. Le caissier de la maison est seul à prétendre que c'est un gros denier; pardon de vous nommer ce butor. Je ne le cite que pour mémoire. D'ailleurs vous m'avez demandé cette robe avec des airs de chatte qui m'ont charmé. Va pour la robe. Si seulement il ne s'agissait que de celle-là, ou même s'il était possible qu'elle servît plusieurs fois! Mais point; je passerais pour le dernier des pingres; tranchons le mot, j'aurais l'allure d'un goujat, ou, ce qui est bien pis, la figure d'un homme ruiné, si vous ne vous faisiez pas voir dix fois au moins cet hiver avec dix robes nouvelles d'une valeur pareille à celle-là. Le caissier, mon butor de tout à l'heure, me prouvera que cela fait quinze mille francs sans boire ni manger. Convenez que c'est cher au prix où est le beurre. Autre chose. Vous êtes toujours jeune et toujours jolie, ce qui me fait beaucoup d'honneur; mais votre fille aînée, qui sort du couvent l'an prochain, sera une femme dans six mois. Il sera urgent de lui faire faire son entrée dans le monde. Pendant une saison ou deux, on s'imaginera que vous êtes deux sœurs, tant elle vous ressemble et tant vous avez peu vieilli. Pour entretenir cette illusion innocente, vous demanderez qu'elle ait la même toilette que vous et vous la même qu'elle. Nous venons de dire quinze mille francs, rien que pour dix robes; ce sera le double pour vingt robes; c'est encore mon Turc de caissier qui prouvera cela. Y a-t-il une fortune de nabab capable de faire face à de si énormes prodigalités? Notez que la cadette grandit. Celle-là n'est pas jolie, elle est belle. Il faudra aussi bien *parer la Madone* pour elle. Essayez de faire le total, et la tête vous tournera. Mais, dites-vous, il ne s'agit encore que de dépenses imaginaires. En attendant, vous avez raison, je n'ai à m'occuper que de vos dix robes. Ah! ces dix robes-là, ces quinze mille francs ne sont pas une chimère!

A PROPOS DE L'ANNEXION,

par G. Randon (suite).



17171

PASSE-PORT A L'ÉTRANGER!!!

Comme si des voisins qui demeurent à une portée de fusil de Grenoble et qui se nomment Gillet, Perret, Chauvet, Bachet, Besuchet, n'étaient pas aussi Français que vous et moi!!!



17172

On a becqueté du lézard à Mascara, du chien à Constantinople, du cheval en Crimée, noce complète! Actuellement on va fricoter de la marmotte.



17173

La Savoie, civil affable, pays aéré, points de vue magnifiques; mais on est trop près des nuages..... Pour les hommes d'une certaine taille, ça devient un peu bas de plafond.



17174

En bon Français, je me suis dit : faut que je m'annexe aussi quelque chose... une petite culotte en douceur... et voilà!



17175

Quel que soit le vent qui souffle *désormais*, on offre de parier qu'il tiendra *nonobstant*. S'adresser au caporal François, 80e de ligne, 4e du 3e, à Chambéry.

Il faut que je songe dès à présent à me les procurer. Demain matin, je me lèverai au chant du coq pour travailler ou pour courir. J'ai mes échéances. Chemin faisant, je rencontrerai beaucoup de ces messieurs, les maris de ces belles dames qui dansent avec vous; ceux-là feront la chasse à l'argent comme moi. Celui-là, fonctionnaire public, courra faire une courbette bien humble à un protecteur pour avoir de l'avancement. Si cela n'arrivait pas, il ne pourrait jamais payer la couturière de sa femme. Cet autre se jettera dans le bourbier des affaires; il en sortira tout souillé, mais la main pleine d'or. Cet autre voudra la maison de son père assise en province, où il comptait vieillir. Le pauvre sot se trompe, il aura Sainte-Périne pour hôtel des Invalides. Allons, dansez, souriez et amusez-vous aux propos de ce beau niais qui ne perd pas de vue vos épaules nues. Cet autre, en effet, est moins niais que nous tous : il ne se marie pas.

Le soupir signifie encore une foule de choses. Assez d'analyse comme ça.

***

Revenons à la pétition dont parlent les journaux belges.

J'ai entendu dire qu'elle ne pouvait manquer d'amener de très-beaux résultats. Sans doute elle ne guérira pas le siècle de l'épidémie du luxe. Mettra-t-elle un peu de raison dans la boîte osseuse des femmes? Cela se peut, et même quelques-uns l'espèrent.

Il y a d'ailleurs deux précédents bien curieux.

En 1832, à la chambre des députés, M. de Schonen avait présenté une pétition tendant à faire rétablir le divorce. Aussitôt plus de querelles de ménage. Toute femme filait doux. La plus tigresse se changeait en agneau. Un jour, la proposition de M. de Schonen fut rejetée à quatre-vingt-dix-sept voix de majorité. Immédiatement après le vote, la bourrasque conjugale recommença. L'agneau était un jaguar.

On a vu se manifester le même mouvement en 1848, quand M. Crémieux, ministre de la justice, déposa sur le bureau de la Constituante un projet de rappel du divorce. Pendant quinze jours, les femmes passaient toutes pour des anges qui cachaient leurs ailes blanches sous leurs corsets. Un soir, la *Presse*, de M. Émile de Girardin, annonça à Paris que la proposition de M. Crémieux était rejetée. Les Parisiennes ne furent plus qu'une légion de diables.

Voilà une troisième demande de résurrection du divorce. Mesdames, il est temps d'y penser, si vous pensez à quelque chose!

Maxime Parr.

TO LIKE ET TO LOVE.

DÉDIÉ AUX QUARANTE.

Les Anglais nous ont emprunté beaucoup de choses : d'abord nos colonies après la guerre de sept ans; nous les rendront-ils? Ils nous empruntent souvent nos inventeurs et leurs inventions; cela, c'est de notre faute, tant pis pour nous! Naguère ils nous empruntèrent Jeanne d'Arc... — Mais, chut! ce sont nos amis, les Anglais.

D'ailleurs, nous nous sommes vengés sur leur dictionnaire. Ils nous ont prêté :

« Railway, sport, turf, gentleman rider. » — Ils peuvent bien les reprendre, s'ils veulent; je ne m'en sers pas.

« Baby, » dont nous avons fait « bébé, » pour bien prononcer.

« Humour, » — Je n'ai rien à dire là-dessus; il nous fallait ce nom-là pour appeler l'esprit de Monselet, de Viard, de Bataille, d'autres encore, etc., etc.

Quant à « dandy, » vocable employé pour désigner la classe de bipèdes sans plumes qui se lèvent le matin uniquement pour mettre leur cravate et se coucher le soir, — des recherches récentes ont prouvé qu'il vient du français « dindon ». Regardez un dindon et un dandy à côté l'un de l'autre, c'est frappant d'analogie; démarche, conversation, tout y est. Je recommande cette étymologie à Randon, qui met tant d'esprit dans le portrait des bêtes.

***

Mais il y a encore, puisqu'on a commencé, un emprunt à faire à la langue anglaise; et personne n'y songe, quoique le besoin s'en fasse chaque jour sentir davantage.

On enrichit constamment le dictionnaire français de termes nouveaux. Nous avons « chic, poncif, flou, gandin, biche, » mots passés des argots spéciaux des ateliers et des ruelles modernes; « prime, report, » transportés du *grec* de la roulette aux actions, dans le langage commun.

NOS PAYSANNES, — par Mlle Octavie Rossignon.



17176

— Sophie, je vous recommande la propreté dans la cuisine, car je suis très-susceptible...
— Ah! madame peut ben être tranquille de ce côté-là... rien qu'une pincée de cheveux dans un plat, ça me dégoûte.



17177

— Comment, Lolotte, vous voulez me quitter? Je suis contente de votre service, pourquoi ma maison vous déplaît-elle?
— La maison de madame ne me déplaît pas, mais je trouve qu'elle est trop loin de la caserne...



17178

— Puisque j' te dis de ne pas écouter ce médecin qui t' fera mourir de faim. Fais comme moi : tant plus que t'as la colique, tant plus que tu manges.



17179

— Savez-vous, Agnes, que ce n'est pas honnête de tromper ainsi vos pratiques en mettant des pommes pourries au fond de vos paniers...
— Ah! mamzelle, si on était honnête, l'on n'aurait pas un morceau de pain à manger...

Et nous laissons à nos alliés, — des ennemis par conséquent, — le monopole d'un nom dont ils viennent chercher la chose chez nous; en français, nous avons mille manières de tout faire; nous n'en avons qu'une d'*aimer*.

« Si je t'aime!!! » se disent les amants, — sans se croire naturellement.

« J'aime la France, » dit l'Angleterre; là ce n'est plus d'amour qu'il s'agit, mais d'amitié — sincère. « J'aime le chat, » dit le chien; le chat, lui, « aime la souris. »

« Le lièvre aime être écorché vif; le lapin préfère attendre, » nous enseigne le *Cuisinier royal*, qui connaît les mœurs du gibier.

Toujours le même mot, « aimer. » Cependant que d'idées différentes! Il est clair que si le lièvre *aime* être écorché vif, ce n'est pas de la même manière que l'amoureux *aime* sa belle. Il y a de toute évidence une distinction à établir entre les deux sentiments qu'éprouvent dans cette occasion, chacun de son côté, l'amant et le lièvre.

Les gens tendres ont si bien senti le danger d'un vocable aussi amphibologique, que le plus souvent, au lieu de « s'aimer, » ils « s'adorent ».

*
* *

Les Anglais, eux, ont deux manières d'aimer : *to like* et *to love*.

« I love you, » dit une blonde miss à l'ample crinoline, — les yeux levés vers le ciel, à un jeune gentleman au large faux col.

« I like roastbeef, » répond le gentleman.

To love, c'est l'amour; to like, l'amitié.

Quelle révolution dans le tête-à-tête, si cette nuance passait dans notre idiome! Plus de confusion, plus de doute possible dans les relations inter-amoureuses; vous m'avez dit : « I love you, » c'est clair, il n'y a pas à chercher de faux fuyants, je suis le plus heureux des hommes. — Maintenant, libre à vous de dire à mon rival : « I like you, » — si cela peut lui faire plaisir. — Faites, ne vous gênez pas, je ne suis plus jaloux; je dors sur les deux oreilles.

La plus grande loyauté va régner dans les domaines du cœur : la mère sans danger y conduira sa fille.

Et du moment que l'amour se métamorphoserait, le vaudeville, qui en fait une si grande consommation, suivrait le mouvement. Quelles immenses perspectives!

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



N° 2.



N° 3.



Humble adresse à la commission du dictionnaire : mais, hélas! cela ne les regarde plus; aimer, à leur âge!

E. Guillot.

Nous avons porté bonheur à notre ami Alophe; en appelant l'attention sur ses charmants tableaux photographiques, nous lui en avons fait vendre un très-grand nombre, et, comme une bonne chance en amène une autre, voici qu'Alophe est placé à la tête de l'ancienne maison Legray et Cie, et qu'il dispose aujourd'hui d'un magnifique atelier, d'un outillage parfait. C'est une bonne fortune pour lui et pour la maison qu'il va diriger.

Ch. Ph.

THÉATRES.

Château trompette, le nouvel ouvrage de l'Opéra-Comique, nous montre encore une fois le *Richelieu* de mademoiselle de Belle-Isle, notre Lovelace français, battu, dupé, mystifié par une innocente. Ce contraste fait ordinairement le bonheur de toutes les femmes sensibles et de tous les maris jaloux.

MM. Cormon et Michel Carré ont prouvé une fois de plus qu'ils chiffonnaient à ravir l'opéra-comique léger, sentimental et badin.

La partition, de M. Gevaërt, est écrite avec une abondance mélodique, une facilité de jet, une clarté dignes d'éloges. Gevaërt est un compositeur arrivé à son point. Il représente, avec ceux que nous aimons, l'art vrai, l'art amusant, l'art éternel, auquel il faudra toujours revenir.

Gevaërt est une sirène bien plus agréable que la terrible *Sirène de Paris*, représentée à l'Ambigu-Comique.

Cette sirène (sans le savoir) est une jeune fille enlevée par un misérable qui la fait servir à la perpétration de ses odieux forfaits. Son abominable tuteur passe dans le quartier pour le plus honnête docteur du monde. Il guérit les pauvres gratis pendant le jour; la nuit il assassine ses pratiques quand elles ont de l'argent. C'est le Cardillac de la Faculté de médecine

Vous devinez bien que ce monstre de docteur finit par être châtié. Un jeune homme se dévoue pour découvrir la *sirène*, c'est le fils d'un honnête Breton, condamné à vingt années de galères pour avoir tué un infâme grand seigneur.

Faites-vous une idée de la terreur du bon jeune homme en retrouvant dans la dangereuse sirène la demoiselle dont il est épris. Elle est pour lui la Marguerite de cette autre tour de Nesle. La sirène se justifie, vous n'en doutez pas; le père du jeune homme est réhabilité, et le tuteur de la jeune fille est puni de ses crimes aussi terrifiants que peu délicats.

Le théâtre national de M. Hostein a quitté l'*Histoire d'un drapeau* pour la légende du *Cheval fantôme*, épisode de la guerre d'indépendance en Amérique. Le Cirque, c'est le Panthéon des hommes célèbres, et il vient de placer parmi les illustrations qu'il fête Washington et La Fayette. Ce n'est pas encore le La Fayette *en cheveux blancs* de la *Parisienne* de Casimir Delavigne. C'est un La Fayette en perruque poudrée.

Décidément M. Hostein se *surpasse*, pour nous servir du mot consacré à son égard; vous n'avez pas une idée de la beauté des décors, de la splendeur de la mise en scène, de l'originalité des costumes et du charme des ballets.

L'affiche des Folies-Dramatiques est neuve du haut en bas. La pièce de résistance se nomme les *Splendeurs de Fil d'acier*; c'est l'odyssée, fort drôle de détails, d'un moutard enlevé et élevé par des saltimbanques. *Monsieur!*... nous montre tous les désagréments qui pleuvent sur une jeune femme, lorsque son chien répond au nom de *Monsieur* et qu'elle l'appelle par la fenêtre quand un jeune homme passe et prend le droit de monter chez elle. Le titre du troisième vaudeville est *A quoi tient l'amour?* A quoi tient l'amour?... A un peu de graisse. Obermann était maigre, il revient gras; la sensible Louise ne l'aime plus. Cet ouvrage, voué au gras et au maigre, est entrelardé de situations pleines de grâce.

Au théâtre Déjazet, toutes les dames de la troupe, costumées en femmes libres, offrent chaque soir une exhibition nouvelle de l'*Enlèvement des Sabins;* ces Sabins sont des soldats de la ligne se rendant en Chine. L'escadron volant fait l'exercice et la manœuvre militaire presque aussi bien que des conscrits.

La famille Robinet, vaudeville de MM. Latouche et Alex. Peupin, nous montre la jolie mademoiselle Marie Fillion sous une foule de costumes et d'aspects. Les Robinet sortent de la famille Fontaine. Pour qu'ils en héritent, il leur faut trois enfants; or, comme ils n'en ont qu'un, c'est la ravissante Fillion qui se met en quatre. Naturellement les Robinet enfoncent la Fontaine.

Albert Monnier.

Les *Essais de critique et d'histoire*, publiés dans la *Revue d'Édimbourg* par lord Macaulay, ont en Angleterre une célébrité égale, sinon supérieure, à celle de l'*Histoire de Jacques II et de Guillaume III*. Les adversaires politiques de l'illustre historien sont eux-mêmes obligés de reconnaître qu'il est l'essayste le plus brillant et le plus accompli du dix-neuvième siècle, et que personne ne lui est comparable. Œuvre essentiellement anglaise, les *Essais* ne pourraient probablement être tant appréciés par un public français; mais il en est quelques-uns dont les lettrés de tous les temps et de tous les pays ne sauraient contester ni la haute valeur ni le puissant intérêt. Tels sont en particulier les Essais sur lord Clive et Warren Hastings, tous deux anciens gouverneurs généraux de l'Inde, et sur William Pitt, comte de Chatham. Lord Macaulay s'y montre tour à tour écrivain incisif et coloré, historien érudit et impartial, moraliste sévère, défenseur énergique et passionné de la justice et de la liberté; aussi le volume qui vient de paraître à la librairie Didot, sous le titre d'*Histoire et critique*, nous semble-t-il appelé à un grand succès. Quiconque a lu l'*Histoire de Jacques II et de Guillaume III*, voudra lire *Histoire et critique*.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*. Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LES MODES PARISIENNES.

Les *Modes parisiennes* sont le journal de la grande élégance et des toilettes les plus riches. —C'est le journal le plus répandu dans toutes les cours de l'Europe. Il paraît tous les dimanches (52 fois dans l'année), donne tous les mois un patron de grandeur naturelle et les dessins de broderie les plus nouveaux. A ses abonnés d'un an il fait présent d'un fort bel Album, — celui de l'année 1860 est intitulé TOILETTES DE NOS GRANDS'MÈRES, donnant les costumes très-exacts des modes françaises de 1800 à 1830.

Prix d'abonnement : un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'après les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, colorié à l'aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. — Prix de l'Album, 8 francs *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de trois Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.

N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.

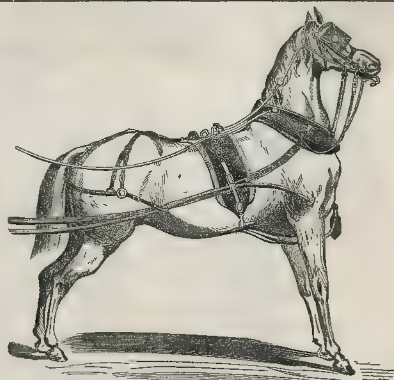
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les trois Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 4 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 20 fr. — 15 fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Au moment où l'on songe à faire arranger la maison de campagne où l'on se propose de passer la belle saison, nous croyons devoir rappeler que pour une salle de billard, — pour une antichambre bien éclairée, — pour un kiosque — et pour certains autres lieux qu'il est inutile de désigner davantage, le papier comique, composé des dessins du *Journal amusant* imprimés en rouleaux, forme une tenture très-amusante. Ces rouleaux sont en fond chamois, — la couleur qui résiste le plus à l'action du soleil, — ils sont doubles en largeur des papiers ordinaires et ne coûtent que 3 fr. 50 c., — ce qui réduit à 1 fr. 75 c. la surface ordinaire du rouleau. On les trouve au bureau du *Journal amusant*, et chez M. DUMAS, fabricant de papiers, Grande rue de Reuilly, faubourg Saint-Antoine.

Il existe cinq rouleaux composés de dessins différents, — ces rouleaux étant doubles en largeur, — on peut donc tapisser une pièce de dix rouleaux sans qu'elle contienne un seul dessin répété dans les mille et mille dessins qu'elle renferme.

Toute personne (en France) qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., recevra les cinq rouleaux *francs de port*.

Adresser le bon à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Aux dames qui ne veulent pas dépenser beaucoup d'argent pour leur toilette et qui désirent cependant être au courant des modes les mieux portées, — aux couturières qui ont besoin de jolis modèles, ou pour se guider, ou pour montrer à leur clientèle, nous recommandons en toute assurance le charmant journal de modes

LA TOILETTE DE PARIS

qui paraît deux fois par mois, le 1er et le 15, et qui ne coûte que 5 fr. par an.

On a donc dans l'année 24 gravures donnant 48 modèles de toilettes, — on a 4 patrons de grandeur naturelle, — 4 feuilles des broderies les plus à la mode, tout cela pour 5 fr.

La *Toilette de Paris* n'a que deux ans d'existence, et elle compte déjà 6,000 abonnés. On peut acheter les numéros chez les marchands de journaux et aux dépôts des publications pittoresques. Le numéro se vend 15 centimes seulement.

On s'abonne pour un an, à partir du 1er janvier ou du 1er juillet, en envoyant un bon de poste de 5 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 228. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 12 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du Charivari, de la Caricature politique, du Musée Philipon, des Modes Parisiennes, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune trai.e et ne fait aucun crédit

PHYSIOLOGIE DE LA MUSELIÈRE, — par G. Randon.



17183
La premiere museliere.



17184
Sérieuse et solide comme celui qui la porte.



17185
NATURE PRIMITIVE. — Muselière à l'avenant.



17186
LE DERNIER CARLIN. — Jamais muselière n'a déshonoré ce museau-là.



17187
LE RAISONNEUR. — Eh bien! quoi? est-ce que je ne la porte pas, ma muselière?



17188
LE PANIER A SALADE. — On en portait encore comme ça avant 1830.



17189
Plus de bruit que de besogne, mais indépendance absolue à l'endroit de la muselière.



17190
La muselière filet est ordinairement le partage du chasseur.
Juste retour des choses d'ici-bas.



17191
D'aucuns prétendent que la muselière de celui-ci est en caoutchouc, ils n'ont qu'à venir s'en assurer.



17192
Heureusement qu'on peut encore sortir un peu sa pauvre petite langue!...



17193
Croyez-vous que cette éternelle sébile ne m'ennuie pas autant qu'une muselière?

PHYSIOLOGIE DE LA MUSELIÈRE, — par G. Randon (suite).



17194

Le supplice de la spatule, renouvelé de celui de Tantale!





— Vous êtes bien heureux que je sois muselé!
— Et vous donc!



Comme si le nez de l'individu n'était pas déjà assez long.



17196

LE BOHÈME. — Une muselière, connais pas.



17197

Muselière maroquin rouge, garniture argent, doublure soie, mais... c'est toujours une muselière.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES.

LE MÉDECIN DE THÉATRE.

De deux choses l'une :

Ou c'est un vétéran de l'art médical et de la pratique, homme considérable dans la science, à qui l'on donne ce privilége gracieux d'être un des médecins en titre d'un théâtre;

Ou c'est un jeune homme récemment pourvu du diplôme de docteur, et à qui des protections amicales cherchent ainsi à faciliter les voies de la clientèle.

Dans tous les cas, le médecin de théâtre doit être homme du monde. Il est à peu près indispensable qu'il soit pourvu d'une toilette irréprochable. Voilà, messieurs (n'en préjugez rien de mal), les trois quarts de son mérite. Il ne faut pas que son costume soit trop sévère ni qu'il soit trop léger. Si l'homme comprend son état, il sait garder un juste milieu aimable. Au théâtre, en effet, où son titre le force à aller deux jours sur sept, il se trouve placé entre deux régions à peu près comme le colosse de Rhodes qui avait un pied sur une rive de la mer et l'autre sur l'autre bord : spectateur, il se mêle à ses malades de la Chaussée d'Antin ou du faubourg Saint-Honoré; oracle des coulisses, il est consulté par les actrices. Pas de solécisme dans le nœud de sa cravate, ou c'est un homme perdu.

* * *

A Paris, les théâtres de premier et de second ordre ont chacun sept médecins de rechange à peu près.

Ces messieurs se relayent. On a un tour de service comme dans la garde nationale. Cela ne veut pas dire qu'on n'a pas le droit de ne pas assister au spectacle les soirs où l'on n'est point de garde. Les sept ont leurs entrées perpétuelles, à l'instar de l'auteur et du journaliste.

Les entrées gratuites sont, bien entendu, les seuls émoluments que reçoive le médecin de théâtre.

En général, le médecin de théâtre choisit sa place à l'orchestre; il y a même une stalle numérotée, immuable, pour lui. Il faut qu'on sache toujours l'endroit précis où le trouver en cas d'accident subit. Dans les théâtres d'une certaine importance, l'administration lui donne, en outre, un cabinet, indispensable à l'exercice de son art, s'il a par hasard à pratiquer une saignée ou à faire un pansement.

L'histoire du monde théâtral signale beaucoup de cas dans lesquels le médecin du théâtre est devenu le médecin du public. De 1830 à 1840, pendant les beaux jours du romantisme, quand les drames remuaient de fond en comble tout l'organisme de spectateur, il a été fourni par le médecin de théâtre trois cent soixante-sept coups de lancette. Bien mieux, il a eu à faire dix-sept accouchements, dont un du cinquième tableau de la *Tour de Nesle*.

Mais le plus souvent c'est au personnel même de l'entreprise dramatique, aux comédiens, aux actrices, au souffleur, aux machinistes, aux pompiers de service même, qu'il doit donner des soins. Au premier signe d'un fait grave, il remet sa lorgnette dans son étui de chagrin et saisit sa trousse.

Ce dévouement si louable du médecin de théâtre trouve toujours sa récompense. D'abord, comme il est, à la longue, considéré comme faisant partie de la famille des artistes, chanteurs et tragédiens s'empressent de l'appeler en dehors de leurs loges. Les actrices surtout aiment à le faire venir, et très-souvent il s'élance de leur boudoir pour aller tâter le pouls aux résidents des plus riches hôtels, voire même aux Ulysse d'ambassade.

Un autre bénéfice très-clair, résultant de son titre et des devoirs auxquels il l'oblige, est l'avantage d'être toujours bien renseigné sur le mouvement théâtral du jour, sur la pièce à succès, sur la pièce sifflée, sur le cancan qui court, sur l'aventure d'hier, toutes choses qui plaisent singulièrement aux malades d'un certain monde. Un médecin qui ne se présente au chevet de ses clients que pour les guérir purement et simplement, sans causer, sans jaser, sans médire même, est un docteur qui fera mal son chemin. — « Quand vous aurez obéi à mon ordonnance, madame, vous serez assez remise pour aller entendre *Pierre de Médicis*, cet opéra où il y a de si beaux costumes. La musique est émolliente : elle ne vous secouera pas trop! » — A un ennuyé : — « Hier, au foyer du Vaudeville, il y a eu une algarade de ce grand niais de Machin contre le petit Chose, à propos de mademoiselle Pichrocoline. Ah! c'est tout un roman. Tenez, tout à l'heure, quand j'aurai fini d'écrire mes prescriptions, je vous conterai la chose par le menu. » Et, en effet, il conte, et son malade est aux anges, et quand il s'en va : — « Revenez sans faute demain, docteur, je vous en conjure. » Puis lorsqu'il est parti tout à fait : — « Quel homme charmant! C'est le meilleur médecin de Paris! »

* * *

Une troisième circonstance fort heureuse pour lui ne doit pas être passée sous silence.

Grâce au hasard, qui finit toujours par obéir à la patience et à l'action du temps, le médecin de théâtre acquiert une certaine notoriété en s'asseyant vingt ans de suite dans la même stalle. Il a autour de lui des voisins qui se renouvellent sans cesse, mais qui ne laissent pas de le coudoyer, de lui parler, et, au bout du compte, de se promener avec lui pendant l'entr'acte. Les liaisons ne commencent pas autrement. Un jour, c'est un homme d'État; un autre jour, c'est un journaliste influent; une autre fois, c'est un millionnaire qui n'aime que les noms faits; presque toujours, c'est un voisin charmé de pouvoir rencontrer un personnage en public et qui lui sert ensuite de trompette.

— Le docteur W..., eh! c'est un de mes amis; nous nous rencontrons tous les soirs à l'orchestre des Bouffes. Vous pouvez vous adresser à lui en toute confiance; c'est moi qui vous le dis.

J'oubliais de dire que le médecin de théâtre parvient promptement à se faire un jargon littéraire, appendice plus malaisé qu'on ne pense à se procurer. Il cause avec Alexandre Dumas, il échange deux paroles avec Émile Augier; il dit à Octave Feuillet : « Votre pièce ne rendra le dernier soupir qu'à la centième représentation. »

Il est de lui, ce mot charmant et méchant tout ensemble, qui a été, à ce qu'il paraît, attribué à un auteur du jour. Le médecin de théâtre assistait à la première représentation d'une pièce ennuyeuse d'un de ses amis. Il se leva avant la fin du premier acte et se retira.

— Pourquoi n'attendez-vous pas la fin! lui demandait-on.

— J'ai pour habitude, répondit-il finement, de suivre les convois jusqu'à l'église, mais je ne vais jamais au cimetière.

* * *

Quelques épines se cachent sous ces fleurs.

Le médecin de théâtre intervient dans les querelles entre acteurs et directeurs de théâtre. On sait que, par la ressource d'une vieille supercherie, les artistes dramatiques trouvent moyen de rompre leurs engagements en simulant des indispositions soudaines. C'est alors qu'il convient d'avoir recours à l'homme de l'art. On l'envoie faire une visite, suivie de la rédaction d'un certificat qui est souvent produit en justice.

Dupuytren était un des sept médecins de la Comédie française.

Au moment d'entrer en scène, une grande comédienne, morte depuis, refusait de jouer, prétextant un mal subit de la glotte.

On envoie l'illustre chirurgien faire une visite à la boudeuse.

Dupuytren revient en souriant.

— Eh bien, demande le directeur, est-elle réellement indisposée?

LES ÉMOTIONS D'UN DÉBITEUR, — par CARLO GRIPP.



Réclamation écrite du créancier.



Réclamation verbale du créancier.



Le dernier mot du créancier : sans délai.



Sommation de payer.

— Oui, répond le guérisseur, oui, elle est indisposée... contre le public.

L'actrice sut le mot et joua.

En 1854, à l'Opéra, une jolie danseuse ne voulait pas faire de ronds de jambe dans la *Vestale*, de Spontini, et pour donner plus de solidité à ses refus, elle prétendait être malade. Là-dessus un des sept médecins était appelé, et il rédigeait, sous forme de lettre, une sorte de procès-verbal :

« Je viens de visiter mademoiselle Priora, artiste de la » danse; elle dit avoir le genou droit malade. J'ai examiné avec le plus grand soin cette articulation : elle » n'offre rien qui indique une affection quelconque. Mademoiselle Priora assure cependant souffrir dans le jarret. » J'ai donc mis la jointure en mouvement et d'une manière assez brusque; la prétendue malade n'a manifesté » aucune douleur, pas même une surprise.

» Paris, le 3 mars 1854.

» VIDAL (de Cassis). »

De là procès, et la danseuse perdit.

Si les trente-six volumes de Bachaumont pouvaient être faits à notre époque, c'est un médecin de théâtre qui les écrirait.

PH. A.

CECI ET CELA.

NOUVELLES POUR RIRE.

Dépensier et Penod cabotinaient, il y a une dizaine d'années, sur les scènes de la barrière, plus riches de pommes cuites que d'écus.

A bout de patience et doué d'un esprit aventureux, Dépensier, qui avait en vain sollicité la gloire, résolut, un soir où la pomme cuite avait donné plus fort que d'habitude, d'aller demander à l'étranger les bravos que son ingrate patrie lui refusait.

Mais pour partir il lui manquait quinze francs, qu'il

LES ÉMOTIONS D'UN DÉBITEUR, — par Carlo Gripp (suite).



Jugement de condamnation. 17202



L'huissier chargé de la saisie. 17203



La vente des meubles. 17211



Sur la rue. 17205

emprunta sans scrupule à son ami Penod, sans lui dire toutefois l'usage auquel il les destinait.

Le lendemain, Dépensier, secouant la poussière de ses sandales éculées, fuyait en diligence le théâtre de ses infortunes et son public trop impitoyable.

A la nouvelle de cette fugue imprévue, Penod s'écria :

— Est-il bête, ce Dépensier, il m'emprunte quinze francs juste la veille de son départ!

Et sur cette observation philosophique, Penod se résigna, comptant sur la loyauté de son débiteur.

Mais les mois, les années s'écoulèrent; point de nouvelles de Dépensier.

Penod, qui depuis longtemps avait fait son deuil de ses quinze francs, fut amené à son tour, poussé par les vicissitudes de sa profession, à s'engager dans une troupe dramatique qui allait en Amérique naturaliser chez les sauvages le vaudeville égrillard et le mélodrame sanguinaire.

Un jour qu'il traversait sur un *steamer* le lac Ontario, on s'arrêta pour faire du charbon, à cent pas environ de la côte, occupée en ce moment par un groupe d'indigènes.

Penod, qui, appuyé sur les bastingages, les considérait curieusement, poussa tout à coup une exclamation :

— Mais je ne me trompe pas, s'écria-t-il. Eh!... psit... Dépensier!...

Un naturel releva la tête.

— Dépensier, continua Penod, ah çà, voyons donc, c'est bête, rends-moi mes quinze francs!

Dépensier, passé Iroquois, ôta gravement son calumet :

— Donne-moi ton adresse, lui répondit-il: et il se remit tranquillement à fumer avec le calme d'une conscience pure.

*
* *

Harel, ce directeur type qui a dépensé vingt fois plus de génie à se ruiner qu'il n'en faut à un homme ordinaire pour faire fortune, avait, en désespoir de cause, organisé une croisade dramatique contre les Turcs.

Il partit pour Constantinople, où l'on sait qu'il ne put jamais afficher que *relâche*.

En route il s'arrêta à Aix. On lui avait dit que le théâtre de l'endroit ressemblait beaucoup à celui de la

LES ÉMOTIONS D'UN DÉBITEUR, — par Carlo Gripp (suite).



Autre gutare : Contrainte par corps. 1740.



Poursuite. 1740?



Exercice prolongé. 17408



Pincé. 17209

Porte-Saint-Martin; il voulut en juger, et alla trouver le directeur, le priant de vouloir bien lui montrer l'intérieur de son théâtre.

On lui ouvrit aussitôt une loge, et Harel, après un coup d'œil rapide, se retournant vers le directeur :

— On ne m'a pas trompé, lui dit-il, c'est plus que de la ressemblance, c'est de la similitude.

Il y avait trois personnes dans la salle.

***

Dans une scène de dépit amoureux qui se passait entre mademoiselle X..., du théâtre du Palais-Royal, et M. Trois Étoiles, vaudevilliste aussi célèbre par ses pièces que par sa calvitie, l'infidèle, en lui remettant les lettres et autres gages de leur amour en décadence, ajouta malignement :

— Avec vous, du moins, ce qu'il y a d'agréable, c'est qu'il n'y a pas de cheveux à vous rendre.

***

Une antique gasconnade, renouvelée... des Grecs, vient d'avoir un dénoûment imprévu.

Un avocat de province, que ses souvenirs d'étudiant ramènent chaque année à Paris, invita dernièrement à dîner deux femmes du demi-monde de l'espèce appelée *biche*.

Avant de se mettre à table, notre Faublas prend le garçon à part, et lui recommande, lorsqu'il demandera du chambertin, d'apporter du nuits de deuxième qualité.

Le garçon s'incline et le dîner se passe gaiement, arrosé d'un faux chambertin, que ces dames trouvent si bon, qu'on en boit trois bouteilles.

Notre amphitryon est enchanté de sa ruse.

Le quart d'heure de Rabelais arrivé, on lui présente la carte, et il aperçoit tout d'abord : *trois bouteilles de chambertin... trente francs!*

Faisant un signe maçonnique au garçon :

— Il y a erreur à l'article vin, lui dit-il; faites rectifier.

— Non, monsieur, répond l'autre imperturbable, la carte est exacte; vous avez bien demandé trois bouteilles de chambertin, n'est-ce pas?

— Sans doute, mais...

LES ÉMOTIONS D'UN DÉBITEUR, — par CARLO GRIPP (suite).


17210
Entre deux recors.


17211
Rébellion.


17212
Intervention efficace.


17213
A Clichy!!!

— J'en appelle à ces dames?

— Certainement, dirent-elles; vous avez même galamment insisté à ce sujet.

Notre gascon gasconné courba la tête, et dut subir cette leçon amère. Il paya, en jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

***

Les femmes du monde ont soin pour la plupart de se créer des raisons plausibles pour s'éloigner, à un moment donné, du domicile conjugal; les maris sont parfois si ennuyeux!

On me rapporte à ce propos un trait piquant d'une grande dame à une de ses amies sur le point de se marier.

— Avez-vous l'habitude d'aller aux bains froids? lui demande-t-elle dans le cours de la conversation.

— Non, jamais.

— Vous avez tort, ma chère; il faut dès la première année de votre mariage aller aux bains froids au moins une fois par semaine.

— Mais pourquoi?

— Pourquoi? parce qu'on ne saurait trop prendre de précautions à l'avance pour établir des prétextes d'absence légitimes.

***

Je crois que c'est Balzac qui a été le héros de l'aventure suivante.

On sait que l'auteur de la *Comédie humaine* travaillait surtout la nuit, et se tenait éveillé à l'aide de café pris à forte dose.

Une nuit il est interrompu tout à coup par un bruit qui lui semble venir de la chambre voisine.

Balzac se lève doucement, ouvre la porte, regarde, et se met à rire aux éclats.

Un voleur était en train de forcer la serrure de son secrétaire.

Dérangé dans son ouvrage, cet honorable industriel se retourne et dit tranquillement :

— De quoi donc riez-vous?

— De quoi je ris? fit Balzac; parbleu! je ris de vous

qui êtes un parfait imbécile de venir ainsi la nuit, à tâtons, avec une fausse clef et aux risques des galères, chercher de l'argent dans un meuble où je ne peux en trouver moi-même le jour et avec la vraie clef!

Le filou stupéfait se contenta de l'explication et disparut comme une ombre, enchanté certainement d'en être quitte à aussi bon marché.

***

Une cousine d'Ève, par la pomme, venait de se brouiller avec son amant; un ami de ce dernier la rencontrant à quelques jours de là, lui fit quelques reproches sur sa conduite.

— Vous avez eu tort, lui dit-il, car il est tout prêt à prouver qu'il a pour vous une grande et sincère affection.

— Eh bien, répondit la dame, s'il prouve qu'il m'aime comme un cachemire, je lui pardonne.

Hippolyte Maxance.

L'ART D'ÉLEVER LES VAUDEVILLES

ET

DE S'EN FAIRE SIX MILLE FRANCS DE REVENU.

Les hommes se suivent et ne se ressemblent pas.

Autrefois on essayait de faire sa fortune avec des éléments de fortune, c'est-à-dire avec de l'ordre, de l'économie, du travail, de la persévérance, etc., etc., — comme les maçons essayent de faire une maison avec des matériaux de maison, c'est-à-dire avec du plâtre, des moellons, de la chaux, du ciment, etc. Et, de même que les maçons réussissent ordinairement à faire une maison avec ces procédés-là, on réussissait autrefois à faire sa fortune avec les procédés énumérés ci-dessus.

Aujourd'hui nous avons changé tout cela. On veut faire sa fortune comme on fait sa barbe, — en un tour de main. Travailler! attendre! économiser! quel est ce sanscrit? On n'économise plus, on n'attend plus, on ne travaille plus, — et l'on s'enrichit tout de même. C'est malhonnête, mais c'est comme ça.

Il y a eu, au temps jadis, des gens de lettres qui se donnaient la peine d'écrire eux-mêmes les œuvres qu'ils signaient, romans, drames ou vaudevilles. Ils se donnaient la peine de chercher une idée, et, une fois l'idée trouvée, de lui ouvrir le ventre pour savoir ce qu'elle avait sérieusement dedans. Quand ils s'étaient assurés ainsi que l'idée ne valait rien ou qu'elle valait quelque chose, ils la repoussaient ou s'en servaient avec plus ou moins de bonheur. Gens simples et candides!

Il y a eu au temps jadis, — et je crois même qu'il y a encore aujourd'hui, — d'honnêtes industriels qui achetaient un couple de lapins amoureux, le mâle et la femelle, leur donnaient abondamment à manger pendant un temps plus ou moins long, et au bout de ce temps se trouvaient à la tête d'une colonie de petits lapins destinés à procréer une foule d'autres petits lapins. C'est ainsi que ces honnêtes industriels arrivaient à se faire quinze cents francs de rente.

Mais, encore une fois, nous avons changé tout cela. Il y a des industriels de lettres et des maçons dramatiques qui sont plus malins que ça. Ils ont supprimé la mise de fonds première, et sont parvenus nonobstant à se faire quatre ou cinq mille francs de revenu, en empruntant les lapins et les moellons des autres, pour peupler leur clapier et édifier leur maison, — sans édifier leurs contemporains.

Pour ne parler que des industriels en vaudevilles, par exemple, voici le moyen employé par eux pour fabriquer une pièce : comme ils n'ont pas pris de brevet d'invention, j'ai le droit de le divulguer.

Il y a à la bibliothèque de l'Arsenal la plus riche collection d'ours dramatiques qu'il soit possible d'imaginer. Ces ours sont empaillés, on peut s'en approcher sans crainte.

On va donc dans ce muséum, dont le conservateur est le plus aimable et le plus savant des hommes : j'ai nommé le bibliophile Jacob. Il vous fait délivrer par un garçon toutes les pièces de théâtre anciennes ou modernes que vous désirez, et au besoin il vous indique les sources où vous pouvez vous rafraîchir — l'imagination. Vous prenez une comédie, qui porte pour titre, par exemple, *La double épreuve*, et comme c'est une comédie à ariettes, vous avez là-dedans des couplets tout faits. Vous déshabillez les personnages qui ont la culotte courte et l'habit de satin des anciens jours, vous leur mettez sur le dos l'habit noir et sur la tête le chapeau tuyau de poêle; ils s'appellent *Alcindor, Dorival, Lindamire*, vous les débaptisez pour leur donner un nom 1860, *Durand, Beaucanard, Héloïse;* vous époussetez un peu le style, vous en enlevez le chanci, les araignées et les pompons, vous intitulez cela, *Ma serrure a un rat*, ou *Si tu savais, mignonne...*, ou *Le ver de terre amoureux d'une étoile*, — ou tout autre titre affriolant et abracadabrant, — et vous portez le tout au Palais-Royal, ou aux Folies-Dramatiques, ou ailleurs; le tour est fait.

Total : six mille francs par an. Les rayons de la bibliothèque de l'Arsenal ont tant de miel, — le miel des abeilles envolées! Pourquoi les frelons sans emploi ne s'en nourriraient-ils pas? cela leur coûte si peu et cela leur fait tant de plaisir.

D'autres industriels en vaudevilles font mieux. Ceux-là, ignorant les précieuses ressources que leur offre la bibliothèque de l'Arsenal, ou dédaignant de les employer, se contentent de feuilleter les comptes-rendus des théâtres depuis 1830. L'analyse des pièces jouées y est tout au long, avec les mots les plus saillants et quelquefois les scènes les plus importantes : ils copient ces comptes rendus, changent les titres des pièces et les noms des personnages, et portent *leur scenario* à faire à un autre manœuvre plus pauvre et plus spirituel qu'eux, qui est chargé de remplir ce canevas. Ils fournissent la dinde et le manœuvre la bourre de truffes, — et quelquefois de pommes de terre. On joue ce vaudeville-là une centaine de fois, — à quarante ou cinquante francs par représentation. Vous voyez d'ici l'addition.

Je ne blâme pas cette industrie, je la constate seulement. Le public applaudit, pourquoi sifflerais-je?

D'ailleurs M. Eugène Scribe, membre de l'Académie française, a bien avoué, — un jour de franchise, — qu'il n'y avait jamais eu qu'un vaudeville au monde : le premier.

C'est toujours celui-là qu'on refait. On refait bien aussi un peu le public....

Alfred Delvau.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Le *gandinisme* nous envahit! On n'ose plus rire au théâtre des joyeusetés un peu salées de Molière, et on court écouter les équivoques graveleuses des revues théâtrales.

N'allez pas croire pour cela que nos jeunes gandins soient plus moraux que les générations précédentes! Au contraire. Et c'est le cas de redire avec Chamfort :

« Plus les mœurs s'altèrent, plus on devient délicat » sur les décences. Par cette raison, plus les hommes » deviennent vicieux, plus ils applaudissent à la peinture » des vertus. »

*** — Votre mari est charmant d'attention pour vous, disait la comtesse de *** à la baronne d'***.

— Oui, répondit la dame, il est aux petits soins... pour déplaire.

*** A propos du pape. — On discutait sur la séparation du temporel et du spirituel, sur l'excommunication et les articles de foi mélangés à la politique; un disciple de M. L. Veuillot s'écria naïvement :

« Messieurs, je n'examine point ce que l'ardent polémiste m'ordonne de croire. Tenez, il en est de cela » comme d'une pilule amère; si vous la mâchez, jamais » vous ne pourrez l'avaler. »

Luc Bardas.

THÉATRES.

Pour songer à mettre en scène *Garat*, le plus aimé des ténors et le plus brillant des muscadins du Directoire, il fallait avoir de l'esprit; pour faire sur cette donnée légère un charmant vaudeville, il fallait beaucoup de talent; pour trouver une interprète éminente comme mademoiselle Déjazet, il fallait avoir du bonheur. Eh bien, M. Victorien Sardou a eu tout cela. Le succès a pleinement réalisé ses espérances et récompensé ses efforts.

Comme *Richelieu*, comme *Lauzun*, comme *Létorière*, comme tous les aimables drôles du répertoire de mademoiselle Déjazet, *Garat* a besoin de jouer par-dessous la jambe ses adversaires nombreux. Nouvel Orphée, il endort Cerbère; mais, plus heureux que ce virtuose de l'antiquité, il conquiert son Eurydice.

Cette œuvre est fort réussie, l'esprit petille à chaque mot, chaque scène fourmille d'incidents comiques, chaque situation a des côtés charmants.

Demandez à tous les spectateurs s'ils ont jamais vu, à cette éternelle jeunesse qu'on nomme Déjazet, plus de vivacité, de grâce et de malice. Sa voix gagne sans cesse plus de charme et de souplesse. Elle a gazouillé toutes ses romances, toutes ses chansons, sur des vieux airs ravissants, de telle façon qu'elle a été forcée de les redire presque toutes.

A côté de cette étoile rayonnante, il en est une autre qui commence à scintiller d'un vif éclat. Je veux parler de Dupuis, qu'on peut classer parmi les bons comiques de Paris.

La reprise des *Crochets du père Martin*, à la Gaîté, a été des plus heureuses. Paulin Ménier s'y est montré parfait comédien. Est-ce bien le même homme qui joue Chopard du *Courrier de Lyon* et le vieux sergent des *Cosaques?* se demande-t-on dans la salle.

Avec quelle bonhomie souriante, avec quelle placidité sympathique il personnifie le bonhomme.

Parmi les acteurs nouveaux qui forment son entourage, nous avons remarqué le dernier fils de Frédérick-Lemaître, puis Lacroix et mademoiselle Emma Chevalier, charmante, spirituelle et distinguée sous les traits de la lorette Olympia.

L'Hippodrome a rouvert ses portes, et nous a montré les prodigieux exercices de la troupe américaine dite des *Montagnes Rocheuses*. C'est le *nec plus ultra* de l'audace humaine. Les exercices aériens du trapèze de Léotard sont dépassés par Magilton. Le travail de la boule au sommet d'une perche; les échelles branlantes chargées de clowns; les boulets authentiques, avec lesquels jongle Rochette; tous ces prodiges émeuvent, soulèvent l'enthousiasme des spectateurs, et feront la fortune de l'Hippodrome.

Le Cirque Napoléon du boulevard du Temple a pris ses cantonnements d'été au Cirque de l'Impératrice des Champs-Élysées. La variété des exercices et la remarquable réunion de gens aimés du public qui composent cette troupe vaillante, promettent une saison brillante aux amateurs d'équitation et de voltige.

Le printemps, ce grand ennemi des directeurs de théâtre, après avoir manqué son entrée, absolument comme la grande marée de M. Babinet, s'est décidé à faire ses présentations officielles de bourgeons et de verdure à monseigneur le Soleil. Allons, messieurs les directeurs, de l'ingéniosité, de l'audace! il s'agit, en dépit de la chaleur, de captiver la curiosité publique.

Albert Monnier.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. L'amour apprend aux ânes à danser.

N° 2. Je n'aime à souper avec des amis qu'à la fortune du pot.

N° 3. Il n'est pas de pauvre qui ne puisse soulager plus à plaindre que lui.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*. Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, RUE BERGÈRE.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier: 20 fr. — 15 fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant: CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 229. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 19 Mai.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Ce. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE PUBLIC DE L'OPÉRA (1re série), — par MARCELIN.



UN HABITUÉ.

— Tel que vous me voyez, mesdames, j'ai entendu cent huit fois *Guillaume Tell*, deux cent vingt fois la *Favorite*, et trois cent soixante-quinze fois les *Huguenots!*
— Et vous n'êtes pas encore décoré pour ça?

LE PUBLIC DE L'OPERA (1re série), — par MARCELIN (suite).



17215

— Et pourquoi préférez-vous l'Opéra français à l'Opéra italien?
— Il y a bien plus d'entr'actes.



17216

— Mais elle est mariée?
— Oh! si peu.



UNE NUANCE. 17217

— Ne trouvez-vous pas, monsieur, que dans le *Miserere* du *Trovatore*, madame Frezzolini avait bien plus de larmes dans la voix que madame Gueymard?
— Une douzaine au moins.

AU JARDIN DES PLANTES.

Cela se passait l'autre jour après un déluge de grésil. Un tiède soleil réchauffait enfin Paris. Que faire dans sa cellule? Il fallait marcher, respirer l'air plus doux, marcher, voir la pousse verte des feuilles nouvelles, et ne plus entendre parler des romanciers du jour ni d'aucun animal de la ménagerie littéraire actuelle. J'allai au jardin des plantes.

Le jardin des plantes, ainsi nommé parce qu'il est tout peuplé de bêtes, a cet avantage qu'il représente un agréable épitome de la terre sur un espace d'un myriamètre carré.

Si vous faites un pas du côté du centre, vous êtes près des ours, et par conséquent en Sibérie. Vingt-cinq pas plus loin vous vous rencontrez avec le singe brun des forêts de Java.

Ce singe, qui a de l'esprit comme trois vaudevillistes, vous envoie à la tête un noyau de cerise. N'est-ce pas comme si vous aviez gardé un professeur de rhétorique ensemble?

De là vous arrivez aux phoques. Il y en a deux qui viennent à vous pour avoir du pain de seigle ou des oublies. Que dirait Buffon? Ce grand homme a écrit que le veau marin ne vit que de menu poisson, de sardines, par exemple. Au besoin il se contente de soles. Les Parisiens lui jettent du pain d'épice. — Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!

Au fait, cette monomanie du citadin est quelque chose d'étrange. Il croit volontiers qu'il n'y a pas un seul carnivore dans tout le domaine de la création. Le lion de Barca, dont le régime naturel est d'avoir de la chair vive aux dents, est aussi condamné au pain d'épice ou bien aux oublies.

Je voudrais bien entendre ce qu'en pense cet infortuné roi des animaux.

Il n'y a que l'éléphant qui trouve ce genre de nourriture supportable. Des ânes bâtés prétendent que c'est parce qu'il se rattache plus à l'homme qu'aucun autre habitant du jardin. Soit, l'éléphant peut se plier au gré de notre civilisation. Toutefois j'aimerais mieux qu'il ressemblât à celui du schah de Perse qui déjeune avec une omelette aux fines herbes et une bouteille de vin de champagne.

Savez-vous à quoi servent la plupart des animaux du jardin des plantes? A être des points de reconnaissance quand on se donne des rendez-vous. Deux amoureux qui ne peuvent se voir qu'une fois par semaine, à la promenade, connaissent sur le bout du doigt toute la carte géographique du lieu.

Exemple :

« Victorine, jeudi prochain, entre onze heures et midi, » je serai auprès du grand lama à vous attendre. Ayez la « légèreté de la gazelle pour venir plus vite.

» FÉLIX BAUDICHON. »

Autre exemple :

« Mon petit Lexandre, dimanche matin, jour de sortie, » je courrai au jardin des plantes, pour vous rencontrer, » auprès de l'autruche. Ne me faites pas trop faire le » pied de grue.

» ÉVÉLINA. »

Au jardin des plantes, en toute saison, il y a toujours autant de provinciaux que d'animaux rares.

La grande cage des quadrumanes, que feu M. Auguis, député, avait surnommée le *palais des singes*, est nécessairement la zone la plus fréquentée. On y va afin de se désopiler la rate, comme on va au théâtre du Palais-Royal quand on veut se faire une pinte de bon sang.

S'il se trouve des Anglais dans la foule, on ne tarde pas à voir s'engager des paris.

— Tenez, je vais jeter trois amandes douces dans la cage. Ce sera ce macaque de Sumatra qui posera le premier la main dessus. Je parie que ce sapajou du Sénégal lui en prendra une et qu'il lui mangera en outre la moitié de l'oreille.

— Je parie que non.

Les femmes poétiques se promènent de préférence du côté des serpents. C'est comme une réminiscence héréditaire du paradis terrestre.

Ce qu'il y a de pittoresque, ce sont les *bébés*, tendant, à travers les planches de la claire-voie, un peu de galette aux bouquetins des Alpes. Comme nos pâtissiers mettent aujourd'hui beaucoup de sel dans leur pâte ferme, les chamois du glacier y prennent goût.

— Ces petites chèvres, disent les moutards ingénument à leurs bonnes, tu vois bien, elles m'aiment, elles me suivent; elles voudraient venir avec moi. Pourquoi

LE PUBLIC DE L'OPERA (1re série), — par MARCELIN (suite).



17218

A LA SORTIE.

— Sydonie!!!... n'oublie pas tes caoutchoucs.



17219

— Moi, je ne suis pas musicien; je chante faux et je ne puis pas apprendre un morceau, mais je retiens parfaitement les mesures : ainsi je joue tous les airs possibles avec ma canne.



17220

— Vois donc là-bas, ce grand de Moissac : il a bien cinquante-cinq ans; mais il se soigne tant et il s'habille si bien qu'il n'en paraît pas....
— Beaucoup plus de cinquante-quatre.

n'irions-nous pas chercher la clef chez M. Flourens pour en prendre une? Il en resterait toujours assez!

Les *pioupioux* raffolent des oiseaux, aigles, vautours, ducs, corbeaux et perroquets. Est-ce parce que, pareils à eux, ils sont attachés à la patte?

Un grand sujet de curiosité pour le flâneur, ç'a été l'hippopotame. — On disait : — « Vous ne savez pas? » l'hippopotame est en pleine grossesse. » — Et on allait voir ce que c'était. — « Vous ne savez pas? l'hippopotame » vient de mettre bas un petit monstre au museau rose. » — Et l'on allait regarder la mère et le nouveau-né. — « Vous ne savez pas? l'hippopotame vient de manger son » fils dans un accès de vive tendresse. » — Et l'on courait pour contempler la bête qui venait de consommer cet attentat. — Aujourd'hui, « ah! par bonheur, les professeurs du jardin des plantes sont des malins. A l'avenir, lorsque l'hippopotame accouchera, on s'empressera de lui voler son nourrisson, et l'un de ces messieurs l'élèvera lui-même au biberon. N'est-ce pas que c'est joli de leur part? »

Cet engouement pour l'hippopotame a été précédé par la vogue de la girafe. Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, avait envoyé cet étrange cheval des déserts à Charles X comme un cadeau. Il y avait un cornac noir par-dessus le présent. Tout Paris en perdait la tête. On fit toutes sortes de choses à la girafe, des foulards, des peignes, des chapeaux, des rôtis; M. Eugène Scribe a fait un vaudeville à la girafe; c'était une frénésie, et tout dernièrement la girafe a pu, comme Charles-Quint et Marion Delorme, constater qu'elle avait vécu trop longtemps : elle était oubliée de son vivant.

Qui m'empêche de dire un mot de mes goûts particuliers?

J'aime un chameau. D'où vient-il? Des bords du golfe Persique. Il est noble comme un duc du temps des croisades. Il porte la tête fièrement. Dans sa jeunesse, il a servi de courrier aux rois asiatiques; à présent, il mange du foin de Saint-Maur et se fait un oreiller avec les numéros du *Moniteur* que M. Milne-Edwards laisse tomber de sa poche. Il a l'air d'un brave homme de chameau.

Avez-vous lu Lucien de Samosate? Dans le *Songe ou le Coq*, il fait parler Pythagore, lequel dit au savetier Mycille : « Je suis un coq en ce moment; jadis j'étais un » chameau dans la Bactriane. » Qui me dit qu'à l'heure qu'il est, sous la peau de ce chameau du jardin des plantes, ne se cache pas l'illustre chef de l'école de Crotone, qui a fait les *Nombres d'or* et la table immortelle qui porte son nom? La métempsycose n'est pas une doctrine si absurde, puisqu'il y a eu dans le passé des milliards d'hommes qui y ont cru, et qu'il existe encore maintenant dans le monde deux cents millions d'âmes, au bas mot, qui la professent, et cela sans compter M. Jean Reynaud, l'auteur de *Ciel et terre*. Il n'y a donc dans ma raison rien qui s'oppose à ce que je dise à ce chameau : « Ami, tu m'as l'air d'un grand philosophe. »

Ah! que doit-il penser du spectacle misérable de notre petite civilisation occidentale si misérable et si arrogante? Que doit-il ruminer dans son esprit à la vue de ces bourgeois endimanchés, de ces visiteurs chamarrés, de ces femmes qui remplacent la beauté par l'orfévrerie et de petits chapeaux en paille de riz? Comme il doit prendre en pitié quand il aperçoit M. Sainte-Beuve s'extasiant sur de minces palmiers, à vingt pas, lui qui a vu les grandes oasis de l'Yémen, et le Gange, et le Nil et le grand désert! Comme il doit hausser non ses épaules mais ses bosses, quand il entend les ritournelles de nos petits poëtes et de nos petits musiciens, lui qui a entendu siffler le terrible typhon. — Illustre chameau, je te comprends et je te salue!

Je voulais faire une visite aux castors du Canada, bons architectes, excellents ouvriers maçons; mais au moment où je me suis présenté, le gardien venait d'en conduire deux au violon. Ces castors prétendent que Paris étant une ville de plaisirs, ils veulent faire comme tout le monde, c'est-à-dire ne pas travailler. Eh bien, ces gail-

LE PUBLIC DE L'OPÉRA (1re série), — par MARCELIN (suite).



17221

DIANE A L'OPÉRA.

On attend le petit vicomte d'Endymion.



17222

— Mon Dieu, messieurs, que vous êtes donc ridicules à soulever ainsi vos cheveux chaque fois que vous ôtez votre chapeau!
— Pas plus que vous, mesdames, à faire bouffer votre jupe chaque fois que vous vous levez.

lards-là sont deux fainéants incurables ou bien ils ne connaissent pas un mot de nos mœurs : Paris est la ville qui s'amuse le plus, précisément parce que c'est celle qui s'arrange pour travailler le plus. Je le leur prouverai à la prochaine occasion.

Il est quatre heures, l'unau s'endort, les lions digèrent; mon chameau rentre dans sa cénobie et rêve. Sortons!

PH. A.

PETITE BIBLIOGRAPHIE POUR RIRE.

Non, la poésie ne mourra jamais en France, et le sentiment patriotique inspirera toujours des hymnes généreux et sublimes.

Notre devoir est de rendre compte, pour les populariser, de toutes les œuvres remarquables, intéressantes et excentriques qui paraissent au soleil de la publicité parisienne.

Nous avons là sous les yeux un chant, que dis-je, une ode intitulée *Marche des Français en Chine*, par P. M. B. Dumont (*de l'Eure*), sans doute pour ne pas confondre avec Dupont... C'est de la haute et saisissante poésie, et je ne puis résister au désir de citer quelques vers bien sentis sur l'air de *Fra Diavolo*.

Attention, une, deux :

Contre l'Empire Céleste
Le Français marche hostilement;
Mais pour son sexe on prétend
Qu'il sera vert-galant.

Le sexe de qui? — Il y a là, ce me semble, une équivoque, cher monsieur Dumont (toujours de l'Eure).

Poursuivons néanmoins.

Déjà pour sa brunette
Voyez nos preux au turban bleu,
L'âme et le cœur tout en feu
Offrir un double aveu.

Mais quelle est cette brunette? O Dumont (plus que jamais de l'Eure), — la brunette de nos preux? — Coquins de preux, ils ne se contentent pas d'avoir tous un turban bleu, il leur faut encore une brunette, à laquelle ils *offrent*, non un simple aveu, comme les amants vulgaires, mais un aveu double, ainsi qu'il convient à des preux qui sont ornés d'un turban bleu.

L'intention est fine et spirituelle, à ce point qu'il est impossible de la saisir.

Arrivons au refrain :

Tremblons pour leurs fronts, pour leurs *têtes;*
Les Chinois leur *répètent :*
Des zouzous sauvez-vous!

— Par grâce, monsieur P. M. B. Dumont (puisque vous êtes de l'Eure), dites-nous au juste de quelles têtes vous entendez parler — des têtes de nos preux apparemment, qui doivent se sauver des zouzous sur le conseil des Chinois!... est-ce cela? — Mais c'est à en perdre la raison, et feu le sphinx n'a jamais proposé d'énigme plus difficile à résoudre.

Je ne vois que la mère Moreau qui puisse trancher la question.

Reproduirai-je encore une strophe? — On ne saurait trop user des bonnes choses, — et je me risque.

Même air.

Voyez sur son *véloce*
Ce Franc à l'œil fier, hardi;
Son glaive brille auprès de lui,
Défiant son ennemi.

Comment trouvez-vous le mot *véloce* pris pour synonyme de cheval? Jamais Victor Hugo n'aurait inventé celui-là; mais pour M. Dumont (essentiellement de l'Eure) rien n'est impossible, et il ne recule pas devant un léger néologisme.

Mais voici l'apothéose :

Voyez quand il s'approche
Des Chinois sur leurs grands vaisseaux,
Comme eux *failli* (sic) leurs drapeaux
Que prendra le héros!

Un abonnement d'une année (17 fr.) au *Journal amusant*, à celui qui découvrira le sens de ces quatre vers mystérieux comme des hiéroglyphes. Pour moi, j'y renonce; mes connaissances paléographiques ne vont pas jusqu'à pouvoir les traduire et les expliquer. Il faudrait s'adresser à l'auteur... et encore!...

Quoi qu'il en soit, je demande qu'on envoie en Chine, à nos soldats, cette marche guerrière, qui deviendra pour eux un chant national dont les accents enflammeront leur courage et les accompagneront à la victoire.

***

Puisque nous en sommes aux curiosités littéraires, je profite de cette circonstance pour parler d'un ouvrage publié en 1815, sous ce titre : *Alexandrana, ou bons mots et paroles remarquables d'Alexandre Ier pendant son séjour à Paris*, etc.

Ce livre, qui ne porte pas de nom d'auteur, et pour cause, est le plus éclatant exemple que j'aie rencontré de la bassesse et de la turpitude de ces folliculaires faméliques et éhontés qui prostituent leur plume au plus offrant et dernier enchérisseur.

Celui-ci, sous le couvert de l'anonyme, descend à l'adulation la plus vile, et fait d'Alexandre un héros de l'antiquité, et cela au moment où la France est livrée à toutes les horreurs de l'invasion et aux déprédations trop célèbres des Cosaques.

Je prends quelques traits au hasard, on jugera du reste.

« Un jour — s'écrie l'écrivain vénal — l'histoire mettra » votre nom à côté de Henri IV et de Louis XIV, magna- » nime Alexandre. Un seul mouvement de votre cœur a

LE PUBLIC DE L'OPÉRA (1re série), — par MARCELIN (suite).



17223

— Mais tous ces messieurs la disent très-musicienne.....
— Peuh! parce qu'elle porte des corsages très-échancrés qu'elle fait glisser très-bas, en se pâmant à contre-temps pendant les grands airs.



17224

— Il y a si longtemps que j'adore les bandeaux bouffants, que je commence à aimer les bandeaux plats.

» suffi pour exciter les acclamations de Paris et de la » France! »

Mais ce n'est que le prélude. Un peu plus loin il ajoute :

« Nous conserverons un *éternel* souvenir de la magna- » nimité d'Alexandre. Les autres souverains entrés dans » cette ligue *sainte* seront à jamais chers à la France. » Mais pas un Français n'oubliera ce qu'il doit au prince » régent d'Angleterre et au *noble peuple* qui a tant contri- » bué à nous affranchir. »

Est-il possible de pousser plus loin la platitude et la servilité?

On sait ce qu'elle nous a coûté cette ligue *sainte*, l'histoire est là. Quant au *noble peuple anglais*, personne n'ignore de quelle façon il entendait nous affranchir!

***

Puis le vil panégyriste passe aux anecdotes, et raconte ceci :

Alexandre va rendre visite à la veuve d'un colonel Laharpe, lequel avait été autrefois son gouverneur, et entre autres compliments ingénieux :

— Madame, lui dit-il, s'il n'y avait pas eu de Laharpe, il n'y aurait pas eu d'Alexandre!

Quel mot profond, juste et bien trouvé!

***

Autre chose :

« Une dame disait à un officier : — Que votre empe- » reur est beau!

» — C'est vrai, répondit-il; eh bien, sa bonté l'em- » porte sur sa beauté.

» — Aussi, répliqua M. Bebect, inspecteur des finan- » ces, l'empereur Alexandre lève-t-il aujourd'hui sur la » France une contribution dont le payement lui est assuré : » la reconnaissance de tous les cœurs français. »

Ceci n'a pas besoin de commentaires.

***

Je termine par une anecdote que je ne puis passer sous silence.

« Lorsque l'empereur Alexandre visita l'hospice de la » Salpêtrière, une des sœurs, qui montrait à ce monarque » quelques folles par amour, lui dit :

» — Sire! il y en aurait bien davantage en France si » vous y restiez! »

Après ce trait, il faut tirer l'échelle. Ces paroles, qu'une femme du monde se fût tout au plus permis de prononcer, les mettre dans la bouche d'une fille de Dieu, d'une religieuse revenue des vanités de la terre, cela me semble le chef-d'œuvre du genre, et on ne peut aller plus loin sur le terrain de la flatterie vendue et de l'impudence achetée.

C'est triste pour l'honneur de la littérature, et c'est plus triste encore si l'on songe que ces bravi de lettres ont fait école et laissé des descendants. Nous n'en voyons par malheur que trop souvent des exemples, et ces fauteurs de scandale, qui de leur plume font un stylet, ne sont pas de nos jours aussi rares qu'on le pense.

La moralité littéraire s'en va.

HIPPOLYTE MAXANCE.

ENCHIRIDION POPULAIRE.

« Dieu répandra son esprit dans ses créatures; les enfants prophétiseront, les jeunes gens auront des visions et les vieillards auront des songes. »
BARUCH, chap. II, v. 28.

Par Astaroth, par Pythagore, par Cagliostro, par Alcide Morin! moi aussi je prophétiserai, — et dans mon propre pays encore!

Que ceux qui ont des oreilles écoutent, que ceux qui ont du nez comprennent; tout est dans tout. Qui de cinq paye deux reste trois. Quoi qu'en dise Duchesne et sa docte cabale, Champfleury est divin, il n'est rien qui l'égale. Vive la Charte et son auguste famille!

J'ai dit.

Voyons, approchez, timides mortels, vous tous qui souffrez, qui besognez, qui pâtissez, qui avez soif, qui avez faim, qui avez mal aux dents, qui êtes malheureux au jeu, en guerre, en chasse, en amour, et qui voulez trouver le repos, la joie, l'argent, la femme, le gibier de vos rêves! approchez-vous de ce carré de papier, touchez-le, lisez-le, achetez-le, méditez-le, et appliquez-le comme un onguent infaillible sur tous vos maux; vous serez guéris, — ou cela m'étonnerait bien.

Je commence donc. En avant la musique!

Pour tirer un bon numéro à la conscription.

Dites trois fois par jour, en passant devant la place Vendôme : « Aphonidas, — Mathieusalé, — urat, — puatia, — caponibus, — fondon, — venette, — apenis, — bourgasis, — Mamamouchi, — veniat serebani. »

Et vous serez certainement exempté, — surtout si vous ajoutez à cela deux fafiots garatés. Deux sûretés valent mieux qu'une. On ne saurait prendre trop de précautions. Les bons comptes font les bons amis.

Pour guérir les brûlures.

Dites trois fois par jour, le matin en vous débarbouillant, à midi en déjeunant, et le soir en bassinant votre lit : « Escœnareth, — feu du ciel, — perds ta chaleur, — bêtu, — baroch, — bêtu, — perds ta chaleur, — feu du ciel, — Escœnareth. »

Et, au bout de six mois de cet exercice moins fatigant que monotone, vous ne vous ressentirez presque plus de votre brûlure, — à moins qu'elle n'ait été faite par quelque chose de trop chaud, auquel cas il faudra voir un médecin.

HISTOIRE DE RIRE, — par PENOVILLE.



V'là-t'y un moutard qu'est heureux de pouvoir, quand il veut, aller dans les bras de sa bonne. Moi, j' voudrais bien avoir *la* même avantage.



— Je crois que vous êtes ma payse?
— De quel pays que vous êtes?
— Je suis Berrichon.
— Ah ben, moi, j' suis Savoyarde.
— Je disais bien! vous êtes Française, nous sommes pays.

Pour pacifier des gens qui s'expliquent à coups de poing.

Écrivez sur une pomme avec une plume d'oie, et de votre plus belle écriture : « Mirroch, — tuus, — Rigolboche, — petits pains au beurre, — vicomte Ponson du Terrail. »

Et jetez-la au milieu des combattants. S'ils ont faim, ils se précipiteront sur elle pour la manger, et pendant qu'ils la dévoreront ils ne se dévoreront pas entre eux. La pomme y perdra quelque chose, mais la morale n'y perdra rien.

Pour gagner au jeu.

Cueillez de la fougère mâle et formez-en un bracelet qui trace ces caractères en grec : « Table d'hôte, — lansquenet, — cartes biseautées, — chance étonnante, — huly, hula, hulo. »

Et vous aurez toujours quinte et quatorze, — à moins que quelqu'un de l'honorable société n'ait déjà cueilli de la même fougère mâle et ne s'en soit fait un même bracelet. Je ne réponds pas de tout.

Pour empêcher un chasseur de tirer juste.

Dites tout bas, au moment où il épaule et vise le gibier : « *Ergo me quœritis finite tandem.* »

Et vous pouvez être sûr qu'il reviendra toujours bredouille de la chasse, à son grand étonnement et à votre grande satisfaction. Rien ne vous empêche, — pour mieux réussir encore dans cette expérience, — de mouiller la poudre de votre ami ou de lui pousser le coude. Il se fâchera peut-être, — mais il ne pourra tirer juste. Et c'est justement ce que vous voulez, n'est-ce pas?

Pour arrêter une voiture.

Mettez au milieu de la rue un bâton sur lequel vous écrirez ces mots avec de l'encre bleue : « Jérusalem, — Deus omnipotens, — halte-là, je t'arrête! »

Ensuite, traversez courageusement, — comme si vous étiez dans votre chambre. Ce procédé est presque toujours infaillible. Je l'ai vu appliquer l'autre jour avec succès rue Saint-Denis par un respectable mercier de ma connaissance : au moment où il passait, ayant placé son bâton en travers de la voie, la voiture s'est arrêtée subitement — sur ses reins. Transporté à la pharmacie la plus voisine, il n'a pas tardé à rendre tout ce qu'il avait d'âme. On se perd en conjectures sur les causes de ce déplorable accident. Le mercier n'avait pas d'ennemis, il payait exactement ses contributions, il jouissait de l'estime de ses voisins, etc., etc. (Voir, pour les autres détails, la *Patrie* ou le *Constitutionnel*.)

Pour découvrir des voleurs.

Écrivez sur du papier à cigarette les noms des habitants de votre maison, si le vol a été commis dans votre maison, ou ceux des habitants de votre quartier, s'il a été commis dans votre quartier; cela fait, jetez tous les billets dans un vase plein d'eau, en murmurant, moitié en alsacien et moitié en basque : « Aragoni, — Labilasse, — Parandomo, — Eptalicon, — Vidocq, — Lamboured, — tarte à la crème et Frise-Poulet. »

Si le nom du voleur est dans le vase, il reviendra sur l'eau, — comme les manches à gigot et les ceintures dorées. S'il en vient plusieurs, c'est qu'il a des complices; s'il ne vient rien, ce sera étonnant.

Je pourrais multiplier mes recettes à l'infini; mais l'espace et la permission me manquent, — non l'envie. A une autre fois donc, si nous en avons le temps, vous et moi.

En attendant, mangez chaud et buvez frais.

ALFRED DELVAU.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** — Quand j'ai une tentation, savez-vous ce que j'en fais?

— Non, et je vous serais bien obligé de me le dire.

— Eh bien, je la garde.

— Pourquoi Octave Feuillet n'a-t-il pas fait comme vous? nous aurions été privés de sa *Tentation* du Vaudeville.

*** À la buvette des avocats. — On louait je ne sais plus quel président d'avoir une bonne caboche. Un jeune stagiaire répondit :

— *Caboche* est le terme que j'ai entendu employer cent fois pour lui, mais jamais personne n'a osé dire qu'il avait une bonne tête.

*** Un joli petit gandin, avec une raie sur le milieu de la tête, me demande l'autre jour :

— Est-ce vrai, monsieur, que vous avez fait un guide en Californie?

— Parfaitement vrai.

— On le dit d'une exactitude scrupuleuse.

— J'ai fait mon possible.

— Y êtes-vous allé ?

— Certainement.

— Est-ce avant ou après votre voyage que vous avez fait votre guide?

— Avant.

— Crétin, va!

*** On avait joué aux Variétés une pièce nouvelle qui, le jour de sa première représentation, passa sans encombre. (Il y a quelques années de cela.) Vint la seconde, qui fut épouvantablement sifflée.

Une actrice en réputation, étonnée d'entendre cette musique, à laquelle ses oreilles n'étaient pas habituées, s'avança vers la rampe et dit au public :

— Messieurs, nous sommes assez surpris que vous sifflez aujourd'hui une pièce que vous aviez applaudie hier.

Une voix aigre lui cria du fond du parterre :

— Les sifflets étaient hier à l'Odéon à la représentation de l'*Arbogaste* de M. Viennet.

*** Un bon exemple de servilité d'un courtisan.

Un roi ou un empereur, je ne sais plus lequel, demandait à l'un de ses familiers :

— Quand accouchera votre femme?

Il répliqua avec toutes les marques d'un profond dévouement :

— Quand il plaira à Votre Majesté.

*** Talma jouait Agamemnon dans *Iphigénie en Aulide*, et en entrant en scène il disait d'un ton fort bas ce vers qui commence la pièce :

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.

Un de ces beaux de l'orchestre qui ne sont jamais contents, lui cria :

— Plus haut!

— Si je le disais *plus haut*, je le dirais mal, répondit le tragédien; et il continua son rôle avec accompagnement des bravos de toute la salle.

*** C'était sous la monarchie de juillet. Un ministre mourut et fut conduit au Père-Lachaise au milieu des clameurs moqueuses du peuple.

Néanmoins, dans son oraison funèbre, un ami complaisant parla de son âme qui devait être au ciel.

Un assistant dit à ceux qui l'entouraient :

— Si son âme est en paradis, c'est que le diable se sera laissé escamoter en chemin.

*** Un jour de Saint-Charlemagne. — Deux collégiens, en rupture de surveillance paternelle, entrent à la Maison d'Or, où ils se bourrent copieusement.

Aux approches du dessert, le plus jeune se ralentit et fait mine d'abandonner sa fourchette.

Le plus grand lui dit d'un air crâne :

— Dodore, est-ce que tu *canes?*

— Non, vois-tu, mais j'ai beau manger, je n'ai plus faim.

Luc Bardas.

Un de nos abonnés nous envoie la très-jolie charade alsacienne que voici :

Mon premier a *tes tents;*
Mon second a *tes tents;*
Mon troisième a *tes tents;*
Et mon tout a *tes tents.*

(*Nous donnerons le mot dans le prochain numéro.*)

THÉATRES.

C'est une véritable bonne fortune musicale, pour un chroniqueur des théâtres, de rencontrer sous sa plume la même semaine les noms de Beethoven et de Donizetti. Le Théâtre-Lyrique a fait revivre *Fidelio*, et l'Opéra-Comique a offert *Rita ou le Mari battu*, une œuvre posthume du chantre de *Don Pasquale*, de l'*Elisir d'amore*, etc., etc.

Beethoven, génie primesautier, force gigantesque, avec son talent âpre, rêveur, essentiellement spiritualiste, est un symphoniste sublime. Entre le symphoniste et le compositeur dramatique il y a un abîme, et voilà pourquoi il y a un monde entre Beethoven et Rossini. Si Rossini eût écrit *Fidelio*, il en aurait fait un ouvrage dramatique; Beethoven ne pouvait en faire qu'une œuvre symphonique.

La remise en lumière de *Fidelio* honore le théâtre qui l'a osée. Il est beau de lutter contre ses intérêts matériels pour faire connaître au public comment l'art marchait, lui qui aime infiniment mieux savoir comment l'art marche.

Certainement *Fidelio* vivra plus longuement dans la bibliothèque des musiciens que la *Rita* de Donizetti, mais celle-ci est bien plus dans le goût du public actuel.

La partition posthume de Donizetti porte évidemment le cachet du maître. C'est ce *faire* lumineux, cette orchestration sobre et sonore, cette formule *rossinienne* qui, sans aller jusqu'au pastiche, garde toute la senteur d'outre-monts. C'est cette mélodie simple, abondante, pénétrante, qui a fait de Donizetti, talent imitateur, individualité contestable, une force de second ordre.

Le poëme de M. Gustave Vaëz est très-gai, très-bien venu. Cette femme qui bat son second mari parce qu'elle a été battue par son premier, est fort amusante.

Les journaux étrangers n'avaient rien exagéré en parlant de l'immense talent déployé par madame Ristori dans la composition du rôle d'*Elisabeth, reine d'Angleterre.* C'est une véritable transformation. Ce rôle ne ressemble en rien à ceux qu'elle a créés. Elle y meurt comme dans *Pia de Tolomei;* elle y est resplendissante de beauté comme dans *Judith;* mais c'est un autre genre d'agonie, c'est un autre genre de beauté. Ce rôle la place encore plus haut dans l'estime du public.

M. de Léris nous a initiés, à l'Odéon, aux *Profits d'un jaloux.* On les devine sans peine; c'est de faire les affaires de son rival. Le jaloux est là pour épier le moindre mot, le moindre regard; il attise un feu qui ne songeait pas à prendre. Bref, il fait si bien que des jeunes gens qui n'y pensaient pas finissent par se trouver charmants et se marient.

Au Palais-Royal, les *Jours gras de madame*, gentille comédie de MM. Nuitter et Joseph Derley, nous montre une madame Saturnin qui est désolée d'engraisser, et se livre aux exercices violents de la gymnastique dans l'espoir de maigrir. Le mari, jaloux des visites secrètes que reçoit madame, se fâche; mais on s'explique, et, comme dans la *Femme aux cornichons*, monsieur accepte très-volontiers la graisse de madame.

Lise ira-t-elle à Paris ou restera-t-elle au village? Voilà à quoi sert le *Sou de Lise*, lancé en l'air aux Bouffes par MM. Saint-Yves et Pierre Zaccone, avec accompagnement de musique par madame Caroline Blangy.

Pardon, ce *sou* sert encore à prouver que MM. Saint-Yves et Pierre Zaccone ont montré beaucoup d'esprit et de savoir-faire dans cette bluette, et que madame Caroline Blangy possède un assez bon instinct musical, soutenu de temps en temps par plus de talent que n'en possèdent ordinairement les simples amateurs.

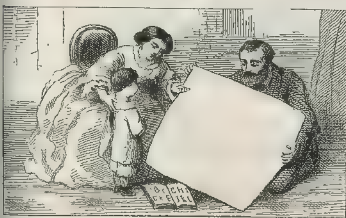
Albert Monnier.

On lit dans le *Siècle :*

« L'excentricité qui caractérise les Anglais et les Nord-Américains dans leurs exhibitions et leurs réclames, nous semble dépassée par la plaisante originalité dont s'avisa un spécialiste de Paris admis en 1858 à l'exposition de Dijon. Voulant rendre visibles et indéniables les propriétés du *Lait antéphélique* contre les taches du visage, il offrit à la curiosité du public une jeune paysanne dont le visage était naguère entièrement couvert de taches de rousseur. L'une des joues de la jeune fille, ainsi que la moitié du front, étaient littéralement masquées d'*éphélides* sous lesquelles disparaissait la couleur naturelle de la peau. Sur l'autre joue et l'autre moitié du front éclataient les nuances d'un teint d'une blancheur et d'une pureté irréprochables. Inutile d'ajouter qu'après l'exposition, le *Lait antéphélique* compléta la restauration de ce bizarre tableau vivant. »

Les *Mémoires de Rigolboche* en sont à leur deuxième édition.

Ce petit volume est orné d'une charmante photographie de l'auteur, qui, sans exploiter le scandale, a trouvé moyen d'être amusant par ses piquantes révélations et ses spirituelles satires d'un monde toujours intéressant à étudier.





Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 230. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 26 Mai.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère, 20.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois . . . . 10 »
12 mois . . . . 17 »

PRIX
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois . . . . 10 »
12 mois . . . . 17 »

LES BORDS DE LA SEINE, — par Ed. Riou.



TOUS LES PLAISIRS RÉUNIS.

Pêche miraculeuse et *entraînante*. — Conversation animée. — Bain délicieux. — Température tiède et embaumée par les mille et un parfum d'alentour, etc., etc.

Avec le numéro de ce jour, les abonnés du Journal amusant recevront la livraison de mai du MUSÉE FRANÇAIS.

LES BORDS DE LA SEINE, — par Ed. Riou (suite).



17228

Pourquoi n'entrent-ils pas tout à fait dans l'égout? ça mordrait encore bien mieux. Du reste d'*égout* et des pêcheurs on ne saurait discuter.



17229

Quelle chance de trouver un bon endroit où on est bien seul.

LA COMÈTE DE CHARLES-QUINT.

Tout disparaît devant cette nouvelle-là. On ne parle déjà plus de Rigolboche ni du général Lamoricière. Qu'est-ce que le monde terrestre en vue d'une étoile de seconde grandeur qui a une queue? Rome se tait pour laisser la parole à l'Observatoire. Le lion de l'an passé était le général Garibaldi, celui de cet été sera M. Leverrier, qui est aujourd'hui le représentant de Nostradamus sur la terre.

Dans le dernier numéro du *Journal des Savants*, on a déjà annoncé l'apparition de la comète de Charles-Quint pour le mois d'août prochain. Il y a chez nous vingt mille commères qui en ont encore le frisson

Cette comète n'avait pas montré le bout de son nez depuis trois cent dix-huit ans et seize jours Comme elle fait, au bas mot, deux cents lieues à l'heure, elle a dû cependant faire bien du chemin depuis ce temps-là. Vous savez que ces astres vagabonds ne demeurent jamais en place. Où est-elle allée depuis sa venue, au temps du rival de François Ier? D'où vient-elle? Les savants, qui sont si bien payés pour tout savoir, deviennent muets comme des poissons aussitôt qu'on les interroge là-dessus. Il en est qui vous citent le carré de l'hypoténuse, en ajoutant : — « Les abricots de cette année auront une saveur extraordinaire. » — M. Babinet (de l'Institut) se contente de promettre un beau mascaret pour l'hiver prochain. De leur côté, les Parisiens promettent bien de ne plus donner dans ce panneau.

Ce serait cependant une chose fort curieuse qu'une série d'impressions de voyages écrites par la comète ou sous sa dictée. Les hommes ont toujours eu un goût prononcé pour cette forme de littérature. Si un aveugle a pu faire un roman plein d'intérêt avec les aventures d'Ulysse sur les côtes de la Méditerranée, jugez de ce que pourrait dire la comète de Charles-Quint touchant les pérégrinations qu'elle a faites autour du soleil, dont les habitants ont des ailes au dos comme les chauves-souris! Une halte près de la lune qui a des montagnes de topaze captiverait tout le monde. Y a-t-il réellement dans la Grande-Ourse, ainsi que l'a supposé sir John Herschell, des hommes couverts de laine comme des moutons? La comète se taira sur toutes ces particularités. Je ne savais qu'Alexandre Dumas père qui pût causer à son lieu et place, ainsi qu'il le fait si savamment pour Horace; eh bien, voilà que le *Monte-Cristo* de l'autre samedi annonce qu'Alexandre Dumas vient de prendre la mer pour aller découvrir le Nil bleu.

*

En 1858, vous vous le rappelez, puisque c'est d'hier, M. Leverrier nous a fait voir une comète qui a filé assez vite. Un moment l'Europe en a été effrayée. Les mauvaises langues prétendaient qu'elle devait couper le globe en deux d'un seul coup de queue, à peu près comme un rasoir couperait une pomme de Calville. Que de terreur chez nos portières! Je ne sais plus qui avait bâclé un vaudeville pour le théâtre des Variétés. C'était mademoiselle Alphonsine qui représentait la comète, avec un joli visage de pleine lune. « Je vous annonce un déluge de romans « bêtes à manger du foin, » disait-elle. — C'est la seule de ses prédictions qui se soit accomplie.

LES BORDS DE LA SEINE, — par Ed. Riou (suite).









17230 17231 17232 17233

LA PÊCHE A L'ÉPERVIER.

PREMIER MOUVEMENT. Vous vous drapez à l'antique.

DEUXIÈME MOUVEMENT. Vous lancez l'épervier.

TROISIÈME MOUVEMENT. . . . .

QUATRIÈME MOUVEMENT. Heureusement qu'un ami passait par là.



17234

— Encore ces maudits canotiers! et dire que ça mordait; et mes lignes qui cassent... Brigands! pirates!!
— Ohé! ne vous fâchez pas; vous voyez bien, père Tropique, qu'en bons navigateurs, nous traversons la *ligne*.

Mais la comète de Charles-Quint qu'annonce-t-elle?

Jusqu'à ce jour les astronomes seuls s'en occupent. Avez-vous lu un excellent livre, intitulé : l'*Histoire de la terre*, écrit par M. Léon Brothier et publié par la *Bibliothèque utile?* On y parle de la queue des comètes. Pour certains savants, c'est une mer de vapeurs qui pourrait envelopper la terre et l'asphyxier. Pour certains autres, c'est une énorme agglomération de petites pierres qui, en tombant, pourrait combler les fleuves, les océans, les vallées, et lapider le genre humain tout entier. Et voilà qu'on se met à dire que la queue de la comète de Charles-Quint est la plus grande qu'on ait jamais vue.

Que conclure de ce fait formidable? — Une grande guerre?

La queue de la comète! Il y aurait dans le monde autant de savants qu'il y a d'ânes bâtés, qu'on ne parviendrait jamais à savoir ce que c'est.

* * *

Mais je reviens à ma question; qu'annonce la comète de Charles-Quint?

Dieu contre nous envoie une comète,

chantait Béranger en 1833. — Béranger n'a plus cours en 1860; on l'a démonétisé. — M. Eugène Pelletan a donné pour cela le bras à M. Louis Veuillot. — M. l'abbé Sisson a chanté une antienne avec M. Louis Ulbach. — Est-ce un signe avant-coureur de l'avénement de la comète de Charles-Quint que ce carnaval littéraire?

Comète, qui as vu tant de choses, que nous annonces-tu?

Est-ce Marignan? — Est-ce Pavie?

« Je faisais mes plus belles salières au moment où apparaissait la comète, écrit Benvenuto Cellini dans ses *Mémoires*. — Serviras-tu de flambeau au réveil des arts?

Clément Marot scandait ses vers si doux. — Vas-tu nous montrer enfin un poëte nouveau, vraiment jeune, vraiment coloré, français, vif, spirituel, poli, gai sans crapule, digne sans ivresse de vanité?

Comète des beaux jours de la renaissance, auras-tu de l'influence sur les femmes du jour?

Ah! comète de 1535, qui es aussi la comète de 1860, au lieu des guenipes sans nom, sans beauté, sans esprit, sans corps certain, sans délicatesse et sans cœur dont il est de mode de tant parler aujourd'hui dans les chroniques, nous amèneras-tu une autre Marguerite de Navarre, si bonne conteuse, une autre Françoise de Foix, si séduisante, une autre Anne de Pisseleu, si éclatante, une autre Diane de Poitiers, si irrésistible, une autre Féronnière, si morale sans le savoir?

LES BORDS DE LA SEINE, — par Ed. Riou (suite).



Ça mord !!..



17236

A DIX ANS.
Sans prétention.



17237

A VINGT ANS.
Pêcheur pour le costume.



17238

A QUARANTE ANS.
Pêcheur convaincu et incorrigible.



17239

A SOIXANTE ANS.
Pécheur repentant.

Hélas ! je me tromperais bien, comète, si tu avais le pouvoir de nous faire oublier Rigolboche !

⁂

Comète qui as vu don Miguel Cervantes enfant et François Rabelais étudiant, que diras-tu quand, une lorgnette à la main, tu apercevras sur nos murs les affiches de tant de *Don Quichottes* sans style et de *Gargantuas* sans esprit? — Myrmidons pour le talent, Titans pour la vanité, nos mille et un barbouilleurs de papier ne cessent de dire, du matin au soir, dans leurs cafés moins joyeux que les presbytères d'autrefois : — « Combien nous sommes en » progrès sur nos vieilles ganaches de grands-pères ! » Toi, comète, qui es si bien placée pour faire la comparaison, quand ces propos monteront jusqu'à toi, tu ne manqueras pas, j'en suis sûr, de hausser les épaules de pitié !

Et tu passeras ton chemin.

⁂

Si Vico vivait encore de nos jours, Vico, cet intrépide partisan de l'analogie en matière d'histoire, il s'entêterait à vouloir trouver tout un système d'exactes ressemblances entre l'âge actuel et les temps de ta première venue. Dans ce transport d'éloquence qui s'empare parfois de la tête des philosophes même les plus sages, il s'écrierait : — « Grands peintres, grands sculpteurs, grands archi- » tectes que cette comète royale a fait mûrir autrefois et » qu'elle ne peut manquer de faire fleurir aujourd'hui, où » êtes-vous? Léonard de Vinci existe-t-il encore? Com- » mandez donc une toile à André del Sarto! Primatice » travaille-t-il à un Chambord ou fait-il sortir un Fon- » tainebleau des carrefours obscurs d'une forêt? — Mes- » sieurs, ne pendez pas et ne brûlez pas Étienne Dolet ! »

Mais quant à moi qui ne suis pas Vico, je me contenterai d'exigences plus modestes. — O comète de 1535 et de 1860, comète des deux guerres d'Italie et des deux renaissances, donne-nous quelques échantillons du chevalier Bayard, si c'est possible; efface du livre de la vie le connétable de Bourbon, s'il doit reparaître; empêche l'horrible Catherine de Médicis de revenir, si elle tente de renaître; prodigue-nous le bon vin que le curé de Meudon versait dans sa tasse, — et ce sera assez pour ta gloire !

Ph. A.

PARIS QUI S'EN VA.

DESFORGES N'EST PLUS!!!...

Finis Poloniæ!...
Kosciuszko.

Lugete, veneres cupidinesque!...
Virgile.

Desforges est mort! Desforges est exproprié... Bien plus, il est démoli, et le Paris nouveau ne verra rien de son établissement qu'il ne veut pas relever...

LES GAMINS DE PARIS, — par Grévin et Jacquier.



17240

— Guguss', fais donc un peu sonner tes deux sous dans ta poche, pour voir si elles vont nous suivre.



17241

— Madame,... c'est c' petit crapaud-là qui dit qu' si vous n'aureriez pas mis vot' GRIMPANT (lisez pantalon), vous aureriez des jambes comme un canard de quinze sous.

Le restaurant Desforges n'a pas joué un rôle moindre, lans le monde littéraire et étudiant, avant et après 1830, que le café Procope au dix-huitième siècle. Ses carafes l'eau filtrée (car on buvait peu de vin chez Desforges) avaient vu passer devant elles les enfants de chœur de la politique et de la littérature, du droit et de la médecine, Thiers, Mignet, Balzac, Planche, Alphonse Karr, Théophile Gautier, Sandeau, Véron, Dupuytren, Bichat, Récamier, Oudot, Valette, Ortolan, et quelques autres fanfarons de l'avenir que je ne nommerai pas, parce qu'ils sont devenus banquiers. Ils trouvaient crédit à la rigueur pour un dîner ou deux, quand ils avaient toujours un estomac de rechange, un véritable estomac de vingt ans. Aujourd'hui ils ont un crédit illimité, mais leur appareil digestif est détraqué par la gastrite. Décidément, non! je ne les nommerai pas; cela les humilierait trop!

* * *

Desforges a été exproprié le jour même où paraissait le dix-septième volume du *Consulat et de l'Empire* de M. Thiers...

C'était le 17 avril dernier...

Je déjeunais pour la dernière fois peut-être... chez Desforges. Desforges m'aborda d'un air mystérieux avec ce dix-septième volume à la main :

— Savez-vous, — me dit-il, — vous qui êtes tant soit peu fataliste, que le chiffre 17 joue, par rapport à moi, un rôle dans la vie de M. Thiers?... Je ne dis cela qu'à vous, parce que suis sûr que vous ne vous moquerez pas... Tenez! voici mon grand-livre de 1829 (*il ouvrit en effet un grand-livre*)... voyez-vous, à cette date, 17 mai, il vint déjeuner ici avec M. Alphonse Rabbe, qui me devait cent dix-sept francs, et qui mourut quelques jours après. Une seule fois M. Thiers, qui était l'exactitude même, oublia de me solder son déjeuner; c'est le jour où M. Ménard, un libraire-éditeur du quartier, vint lui proposer d'écrire une histoire de la Révolution française... Voyez un peu ici... dix-sept sous, y compris le carafon... Ordinairement M. Thiers ne buvait que de l'eau à son déjeuner, qui était de cinquante-cinq centimes; ce jour-là il y ajouta un carafon pour célébrer la bienvenue de l'éditeur, qui, sans qu'il s'en doutât, lui apportait la fortune. Ce vide de dix-sept sous sur mes livres m'honore trop et honore trop M. Thiers pour que j'aie jamais songé à les lui réclamer.

— Mais vous auriez pu lui demander quelque chose pour un de vos fils...

— C'est bien à quoi j'ai songé, après 1830, quand M. Thiers est devenu président du ministère, au 1er mars. Mais je n'ai jamais aimé à solliciter, sans quoi j'aurais demandé un bureau de tabac... Je préfère laisser ce grand-livre à mes enfants...

— Encore si vous aviez votre bureau de tabac, il servirait à faire des cornets...

— Ah! monsieur, vous ne croyez à rien... Faire des cornets avec mon grand-livre!... J'aimerais mieux me passer d'indemnité.

* * *

Desforges a obtenu, je crois, vingt ou vingt-cinq mille francs d'indemnité.

* * *

Les garçons de Desforges avaient presque toujours des noms romantiques. L'un d'eux, garçon de la salle du haut où venaient dîner ces dames les étudiantes, s'appelait Antony. Un jour, j'entends le garçon d'en bas lui crier :

— Antony, descends le chateaubriand du n° 4 qui n'est pas assez cuit!...

Je ne puis me rendre compte de l'effet prodigieusement comique que ce mot opéra sur moi, puisque j'en ai ri sur le moment pendant une heure, à en être malade, et que j'en ris encore; et cependant j'en suis encore à me demander ce qu'il a de si drôle.

* * *

M. de Maistre prédisait que notre génération danserait sur la tombe de ses pères. Après cela il serait peut-être de mauvais goût de pleurer sur les ruines du quartier Latin. Je me contenterai donc d'essuyer mes yeux pour en écarter la poussière qu'y font voler ces démolitions à outrance, et je chanterai, avec toute la gaieté qu'y apportent mes contemporains, ces couplets de circonstance :

Notre Sorbonne ainsi qu'une coquette
Se met au front de la poudre de riz;
Du haut en bas on lui fait la toilette
Pour qu'elle soit la Ninon de Paris.
. . . .

De Saint-Benoît l'ancien cloître gothique
A vu crouler ses hôtels peu garnis;
On aime à voir l'élégante boutique
Au lieu des rats qui peuplaient ses vieux nids.

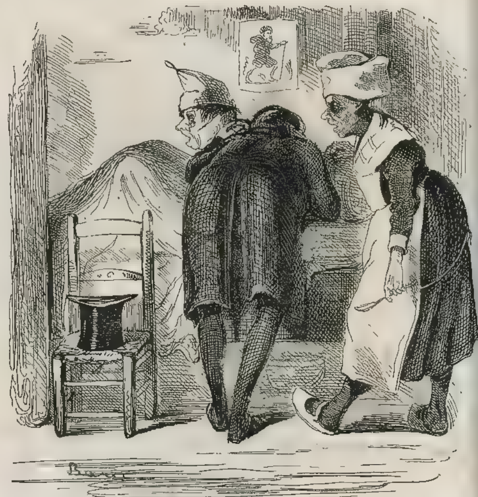
Ici je demande pardon à l'ombre de Desforges du mal qu'on va dire des nourrisseurs du quartier Latin. Lui seul est excepté. Du reste, il appartenait à la catégorie des restaurateurs et non à celle des gargotiers.

Des gargotiers dans ses repaires sombres
Nous fabriquaient des *rats* clandestins;

NOS BONS PAYSANS, — par Baric.



— Ma bonne femme, dites-moi donc où demeure monsieur le curé?
— Vous le savez-t'i point? les p'tits enfants l' savent ben!... C'est pour vous amuser qu' vous me demandez ça... vous pardez vout' temps, mon jeune homme!



— Ah! quand j'y ons entendu ces *rossignols* dans le *gargari*, je m'ai dit : Ben sûr qu'i' n' va pas ben.
— Pourquoi avez-vous tant attendu pour m'appeler?
— Et nout' lessive, donc, à faire *chesser!* l' biau temps ne s' commande point : s'il était venu de *gliau?* vous m'entendez ben : on va au pus pressé!

On les a vus s'enfuir comme des ombres
En emportant leurs fricots assassins.

De Flicoteaux j'honore la mémoire;
Il cuisinait au mieux pour certains goûts;
Chacun prétend qu'il avait l'âme noire,
Moins noire, hélas! que n'étaient ses ragoûts.

Ci-gît Rousseau, Rousseau dit *l'aquatique*,
Qui trop longtemps tint biftecks et pensions;
Or, à présent qu'il a fermé boutique,
Que n'écrit-il aussi ses confessions?...

Après Rousseau et Flicoteaux, l'éternel Viot, de la rue de la Harpe, a disparu; puis l'immortel Desforges, et enfin la rue de la Harpe disparaît elle-même... Encore quelques jours et elle n'existera plus que de nom!...

Un soir, Privat d'Anglemont, dans un de ses bons moments, m'entretenant de l'exemple d'un poëte qui proposait à ses contemporains d'acheter par souscription nationale les chenets de ses pères, me fit part d'un lumineux projet. Il m'interpella à peu près en ces termes :

« Toi, le dernier des escholiers, qui as écrit les annales de leur temps passé et présent, laisseras-tu démolir ainsi le vieux quartier?... Tu as retrouvé le *Trou de la Pomme de pin*, le coin de la belle saulcissière, celui de la blanche savetière.... il est évident que le quartier Latin est à toi comme Paris est au roi... Pourquoi ne le ferais-tu pas racheter par souscription?... »

J'avoue que ce projet m'a souri plus d'une fois dans mes rêves... Mais les démolisseurs ne m'ont pas laissé le loisir d'y donner suite.

Antonio Watripon.

BIGARRURES.

Deux dames se rencontrent dans un salon et se serrent affectueusement la main.

— A propos, dit l'une, vous êtes donc réconciliée avec madame N...?

— Oui, répond l'autre, à mon retour de la campagne je l'ai trouvée si enlaidie que je ne lui ai pas tenu rigueur.

* * *

Un vénérable silène, obèse et ventripotent, qui cachait ses pieds de bouc lascif dans une élégante paire de bottes vernies, accablait de ses hommages sexagénaires une femme du monde qui ne perdait aucune occasion de lui faire sentir combien ses compliments lui étaient à charge.

— Mais enfin, belle dame, lui dit un soir le vieux galantin, une rose bien apprise doit supporter les papillons!

— Les papillons, soit; mais les chenilles, monsieur!...

* * *

Un homme de lettres, originaire du pays de Bohême, et qui ne doutait de rien, avait eu l'audace de louer une maison de campagne aux environs de Paris, et le soin de ne pas payer un seul terme.

Il s'acquittait envers son propriétaire en lui racontant des histoires scandaleuses et en lui tapant familièrement sur le ventre.

Mais M. Vautour finit par se fatiguer, et il vendit un beau jour sa maison de campagne à un épicier enrichi qui, au bout de six mois, vint présenter sa quittance à notre Bohême plus insolvable que jamais, et qui s'excusa sur ce que payer son loyer n'était pas dans ses habitudes.

Le nouveau propriétaire goûta médiocrement cette raison.

— Écoutez, lui dit-il, je vous donne quittance, mais à la condition que vous chercherez dès demain un autre logement.

— Moi, quitter cette chaumière que j'aime, que j'habite depuis deux ans, où je goûte un bonheur sans mélange et dont mes amis connaissent si bien le chemin, ne l'espérez pas! il m'en coûterait trop, et je consens plutôt à une augmentation.

* * *

La province est à la hauteur de Paris pour les enseignes excentriques.

C'est ainsi que l'on peut lire à Dijon, près de la gare, en superbes lettres majuscules : *Grande manufacture de chaussures pour dames cousues et chevillées.*

Quelle bizarre espèce de mammifère est-ce là? — et à quel règne de la création appartiennent ces femmes étranges qui sont cousues et chevillées?

Je savais que Dijon était célèbre par sa moutarde qui se fabrique à Paris, mais j'ignorais qu'il possédât en outre des phénomènes vivants aussi curieux.

Une femme non-seulement cousue, mais encore chevillée, cela ne se voit qu'à Dijon; et je comprends qu'une manufacture s'occupe spécialement de la chaussure de ces dames d'une organisation si singulière.

Ceci me rappelle les anciennes affiches des écoles de natation conçues en ces termes :

« *Bains à six sous pour les femmes à fond de bois,* » ou bien :

« *Bains à fond de bois pour les femmes à six sous!* »

* * *

Un jeune dévorant qui avait bu et mangé son patrimoine, se retrouva un lendemain avec la bourse vide, une forte contrainte par corps et Clichy pour avenir.

Il frappa d'abord à toutes les portes de ses anciens compagnons de débauche, qui ne le reconnurent même pas ou lui tracèrent de merveilleux plans d'économie.

— Amitié, tu n'es qu'un nom! s'écria-t-il.

Désespéré, ne sachant quel parti prendre, il se rappela tout à coup un ancien camarade de collége avec lequel il avait été très-lié jadis.

— Ah! celui-là, dit-il, ne m'abandonnera pas, j'en suis sûr.

Là-dessus il saisit une plume, et dans une lettre chaleureuse il fait la peinture fidèle de sa position, s'accuse et veut réparer ses fautes par toute une vie d'expiation; mais il a des dettes pressantes qu'il faudra d'abord payer, et il espère que son ami lui viendra en aide et contribuera à sa réhabilitation; sinon, abandonné de tous, il n'aura plus qu'à se faire sauter la cervelle.

Il signe sur cette lugubre et menaçante péroraison, jette la lettre à la poste, et s'endort tranquille sur les deux oreilles.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



17244

Savez-vous ce qu'ont de remarquable les manches de chemise des matelots britanniques?

N° 2.



17245

On demande ce qui fait que ce café ne sera jamais aristocratique?

N° 3.



17246

Pourquoi cet homme ainsi vêtu ressemble-t-il à un nouveau-né?

Huit jours après notre héros reçoit un paquet volumineux, timbré de la ville qu'habite son sauveur. Il pousse un cri de joie.

— Ce cher ami, s'écrie-t-il, je le reconnais bien là; son cœur ne m'a pas oublié, et ce trait, grand comme les Pyramides, me réconcilie avec l'humanité!

Il dit, ouvre fiévreusement une boîte fermée avec soin, cherche de l'or ou des billets de banque, et trouve une magnifique paire de pistolets d'arçon.

— Lui aussi! murmure-t-il en repoussant loin de lui les instruments de mort; c'est plus que jamais le moment de dire avec le sage : Amitié, tu n'es qu'un nom!

***

Un ami d'Alexandre Dumas, on sait ce que vaut ce titre dans la gent littéraire, remarqua un jour sur la cheminée du spirituel romancier une brochette de décorations mises là par hasard ou par ostentation.

— De quelles couleurs sont les rubans de tous ces ordres? demanda l'ami d'un ton goguenard.

— Mon cher, répondit Alexandre Dumas, ils sont de la couleur des raisins de la fable.

Hippolyte Maxance.

Le mot de la charade alsacienne publiée dans notre dernier numéro est

Jalousie (*chat-loup-scie*).

THÉATRES.

Avec les *Pattes de mouche* de M. Victorien Sardou, le Gymnase a gagné non-seulement une bonne pièce, mais encore un véritable auteur M. Victorien Sardou est désormais acquis à la scène élégante du boulevard Bonne-Nouvelle; il y est arrivé en trois étapes. Il a l'esprit vif, le mot jamais risqué, mais toujours incisif et plein de légèreté. En outre il entend, en véritable disciple de l'école Scribe, la construction théâtrale.

La situation principale des *Pattes de mouche* ressemble un peu à l'intrigue de l'*Étourneau* du Palais-Royal. Il s'agit d'une chasse à fond de train, afin de reconquérir une lettre dangereuse pour l'honneur d'une femme mariée. Elle est ici, elle est là, on en enlève un morceau, on en brûle une autre partie, on en fait un cornet à insectes; elle est dans une statuette, au bout d'un fusil, que sais-je?

Cette jolie comédie a été jouée d'une façon étourdissante par madame Rose Chéri et Lafontaine.

M. Félicien Mallefile, qui s'est fait une belle réputation au théâtre et dans la littérature par de grands drames fièrement composés et par des romans intéressants, a voulu se délasser de ses travaux sérieux par une bluette légère. Renonçant aux intrigues compliquées et à l'évocation des hommes d'un autre âge, il a quitté l'Espagne, l'Angleterre et l'Irlande pour revenir en France, en plein dix-neuvième siècle, dans un château moderne, où il a analysé les secrètes pensées de deux jeunes veuves inconsolables qui se disputent le cœur d'un braconnier des plus distingués, M. de Brenne.

Cette œuvre, qui est de l'école de la *Gageure imprévue* et du *Roman d'une heure*, a obtenu un franc succès sur la scène de la rue de Richelieu. M. Félicien Mallefile, habitué aux larges horizons, semble parfois gêné dans ce salon coquet. Il lui faut des passions plus fortes à dompter, une lutte plus ardente, et des dangers autres que les caprices et les mièvreries d'une jolie femme.

Mille compliments à mademoiselle Augustine Brohan pour son jeu étincelant d'esprit, sa verve nette et franche.

Quel triste sort que celui du papa Dumouchet! il est *Sourd comme un pot*. Il a été doté de cette infirmité en s'approchant trop près d'un canon qui célébrait bruyamment une fête publique sur le terre-plein des Invalides.

Un coup de canon a endommagé son tympan, un coup de fusil, parti inopinément, le remet en bon état. Dumouchet a eu d'abord tous les ennuis de la surdité, il va en avoir tous les agréments.

Il découvre la canaillerie d'un faux ami qui courtisait sa femme en sa propre présence; il s'aperçoit que son domestique le traite de crétin, d'animal et d'imbécile; il sait enfin que sa femme est innocente comme l'agneau qui pousse son premier bêlement.

Auteurs applaudis : MM. Dupin et Hip. Leroux.

Tandis que les Variétés exhibent les malheurs d'un mari *Sourd comme un pot*, le Palais-Royal montre l'odyssée d'un *Pantalon de Nessus*.

Le *Nessus* en question est un avoué qui, au sortir d'un bain, ne trouve plus pour se vêtir qu'un affreux pantalon rouge. Comment ce pantalon, dont il ne peut plus se séparer malgré tous ses violents efforts, est-il entré chez lui, afin qu'à son tour il entre dedans? C'est un mystère qui restera pour l'avoué enseveli dans la nuit des temps.

L'infortuné ignore que sa bonne a la manie de faire étrenner ses bains par son amoureux, un pioupou du 72e.

Je n'essayerai pas de décrire les infortunes de ce pauvre avoué, condamné à recevoir coup sur coup ses clients, son beau-père et sa future en pantalon garance et en petite veste. Il invente des procès pour justifier ceci, il s'attribue la plus singulière clientèle pour expliquer cela. Finalement, ne sachant plus comment se tirer d'embarras... et de son pantalon, il simule la folie.

Je n'ose vous dire l'extravagance spirituelle de Delannoy, la fantaisie emportée de madame Thierret, la brutalité pleurnicheuse de l'Héritier, la placidité de Mercier, le comique de Poirier, et la gentillesse de mesdemoiselles Daroux et Duscellier, de peur d'être suspect, quand vous saurez que ce vaudeville est de MM. Édouard Martin et...

Albert Monnier.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

LE PUBLIC DE L'OPÉRA (2e série), — par MARCELIN (suite).



LE RUSSE.

— Au fond, les jambes d'une danseuse m'en diront toujours plus que toutes les musicailleries du monde.



17256

L'AMÉRICAIN.

— Tout cela ne vaut pas un bel incendie à New-York!



17257

LE MONSIEUR DE CARPENTRAS,

qui vous demande si c'est toujours une nommée Falcon qui va chanter la *Juive*.



UN CHARMANT BONNET NOUVEAU.

Charmant, soit; nouveau, non. Voilà trois ans que les blanchisseuses le portent.



***

« C'est la plus belle de Séville. »
(ALEX. DUMAS fils.)



17258

DAME POUR ACCOMPAGNER.

« Un léger duvet couvrait sa lèvre supérieure. »

(*Quentin Durward.*)

votre latin, parce qu'il peut y avoir des malhonnêtetés dedans, et que je ne veux pas qu'on m'en dise...

— Oh! belle dame! oh!... Je cesse donc de parler la langue du cygne de Mantoue, madame, et je continue mes explications dans la langue du cygne de Cambrai. Vous avez, belle dame, les doigts effilés, ce qui est l'indice de grande faiblesse.

— Monsieur Prudhomme!

— Belle dame, je ne suis plus M. Prudhomme, je suis un chiromancien! Je lis dans votre main à livre ouvert, et toutes les pages qui y sont imprimées, bonnes ou mauvaises, sont du ressort de ma science. Cette ligne qui prend naissance entre votre pouce et votre index est la ligne de vie. Longue et droite, elle annonce une vie heureuse; brisée, elle annonce des chagrins.

BÊTISES, — par G. Randon.



17259

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance d'Azor.



17260

Le grand est plus d'attaque, mais le petit n'est pas feignant; c'est un homme tout de même.

— Mais ma ligne de vie est brisée, monsieur Prudhomme!

— Vous aurez ou vous avez eu de grands chagrins, belle dame. Poursuivons. Cette ligne, qui part de la racine de l'index et aboutit au poignet, est la ligne de l'esprit. Droite, égale, bien marquée, elle annonce une tête forte, des facultés intellectuelles développées. Rompue par des lignes transversales, elle est l'indice d'un esprit faible et borné.

— Mais, monsieur Prudhomme, ma ligne de l'esprit est rompue par des lignes transversales!

— C'est que vous avez un esprit faible et borné, belle dame. Poursuivons...

— Non, monsieur Prudhomme, cent fois non! ne poursuivons pas! Votre chiromancie est une impertinente, et vous, vous n'êtes qu'un... chiromancien!

Ma foi! la « belle dame » de M. Joseph Prudhomme pourrait bien avoir raison; j'ai grand'peur que nos modernes chiromanciens, — à part deux ou trois esprits charmants qui se sont amusés là-dessus en volume, ne soient que des... chiromanciens.

Ils prétendent lire à coup sûr dans la main d'un homme, — sans se préoccuper des lignes de son visage, — et lui faire confesser sa vie et ses pensées. Qu'auraient-ils dit de la main de Redouté, qui avait une main taillée à coups de serpe, et qui peignait des fleurs avec une légèreté de fée? Que diraient-ils des mains de G. Staal, qui a des mains de taureau et qui dessine comme les Anglais gravent?

Qu'auraient-ils, enfin, pu savoir sur le passé, sur le présent et sur l'avenir du peintre Ducornet, — né sans bras?

Alfred Delvau.

PSYCHOLOGIE AMUSANTE.

LES PICARDS EXCOMMUNIÉS PAR LA CHIROMANCIE.

Je ne demandais pas mieux que de croire à la chiromancie comme je crois à la science du dedans jugé par le dehors. On a bien vu autrefois des gens illustres lire dans les astres la destinée des mortels.... pourquoi ne déchiffrerait-on pas cette même destinée dans les lignes et dans la paume de la main?...

Déjà j'avais été on ne peut mieux disposé par les pronostics du spirituel et gracieux Desbarolles. Les essais du jeune Andrieux m'avaient entretenu dans cette belle humeur, et je me disais qu'à défaut d'expérience personnelle, il avait mis à profit, ce qui vaut mieux, l'expérience des siècles. Les chiromanciens ne sont pas tenus de suivre l'exemple de Jean-Jacques, qui, sous prétexte d'étudier suffisamment l'homme, ne commença à écrire qu'à l'âge de quarante ans... Quand tout à coup le terrible capitaine d'Arpentigny est venu transpercer avec le bec de sa plume une de mes plus chères illusions.

J'ai le cœur, la tête et même les mains d'un Picard; et voici que le capitaine, au nom de la chiromancie, excommunie tous les Picards. Il paraît qu'un chiromancien sérieux ne peut rien tirer d'eux, pas plus que de l'anse d'une cruche. C'est à en mourir de honte, si ce n'est de chagrin.

⁂

S'il fallait s'en rapporter à M. d'Arpentigny, les Picards échapperaient par leur nullité au génie de l'analyse et de l'observation; ce seraient de simples palmipèdes. Les gens de l'Oise seraient des *oisons* et ceux de la Somme des *bêtes de somme.* Leurs extrémités ou plutôt leurs *abattis* (pour continuer la comparaison) seraient aussi plats que leurs pays de plaines. Absence complète de lignes et de sinuosités, ces signes mystiques et cabalistiques dans lesquels les chiromanciens lisent la destinée d'un homme aussi couramment que vous ou moi nous pourrions déchiffrer de l'hébreu. De même qu'il y a des pieds plats, des pieds bots, des goîtreux, des crétins et des hydrocéphales, il y aurait des *mains plates,* créées tout exprès pour déconcerter la science de ces déchiffreurs de rébus humains.

On se demande ce que les Picards peuvent bien avoir fait à M. d'Arpentigny pour être ainsi mis en bloc au ban de l'humanité et décrétés d'idiotisme. Déjà nous avons entendu répéter d'aimables plaisanteries au sujet de l'hospitalité peu écossaise de la Picardie. On disait que, si, voyageant dans ce pays et mourant de soif, quelqu'un s'avisait de frapper à la porte d'une maison pour demander un verre d'eau, une tête d'indigène se montrait à la lucarne du grenier et vous répondait par ces mots : « Il n'y a personne à la maison! » Ou bien encore, en cas d'incendie, si on allait prévenir un habitant que son logis était en feu, il vous répondait invariablement : « Qu'est-ce que ça me fait?... j'ai la clef dans ma poche! » — Ce sont les Gascons qui ont fait courir ces contes-là par jalousie des Picards, qu'on a appelés les *Gascons du Nord*. Les Picards, qui ont la tête chaude, au dire d'un proverbe, en racontent bien d'autres sur les Gascons du Midi.

⁂

Il y a quelqu'un qui ne ment pas, c'est l'histoire, parce qu'elle rétablit les faits au détriment des légendes et des contes bleus. Or, l'histoire raconte que, dès les premiers temps, alors que les grandes écoles de Paris agrandissaient l'enceinte de la capitale pour s'y loger et la rendaient reine du monde par l'intelligence, les étudiants se partageaient en quatre principales nations; elle ajoute que les Picards formaient la première de ces nations spirituelles.

La géographie administrative a restreint à deux départements la Picardie, tandis que la géographie naturelle range dans une même province ceux qui parlent la même langue et qui ont les mêmes mœurs et usages. La Picardie proprement dite comprend, outre la Somme et l'Aisne, le Beauvaisis, le Noyonnais, une partie du Soissonnais et une partie du Valois.

⁂

En vain la chiromancie voudrait-elle retourner contre les Picards le vieil adage : « Jeu de mains, jeu de vilains. » A ses yeux, les Picards sont trop vilains pour qu'elle daigne s'en occuper; ce sont de purs *manants.*

Éclairons un peu la lanterne de la chiromancie.

Les Picards ont trois choses parfaitement déliées : les bras, les mains et la langue. Cette dernière est de plus bien pendue.

Rivarol a surabondamment prouvé dans son *Discours sur l'universalité de la langue,* que le dialecte picard était le fond de la langue française.

C'est avec leurs bras que les Picards ont fait de leur pays le *grenier de la France.* C'est avec leurs deux mains

et avec les lourdes épées que ces deux mains soulevaient, qu'ils ont successivement écarté de son berceau les invasions anglaises et bourguignonnes, et protégé le cœur même de la France.

Demandez à Villiers de l'Isle-Adam, aux chevaliers de Malte, presque tous Picards! — Demandez à Jean de Lignières, qui renouvela les prodiges d'Horatius Coclès en défendant à lui seul l'entrée d'un pont! — Demandez à Jeanne Hachette et à Beauvais qui ne s'est jamais laissé prendre! — Demandez au grand Ferret de Compiègne, cet Hercule du moyen âge qui pourfendit des myriades d'Anglais avec sa hache!

C'est un franc Picard, Pierre l'Hermite, qui donna le signal des croisades... C'est un autre Picard, Godefroi de Bouillon, qui a fourni au Tasse le principal héros de son poëme.

C'est en pleine Picardie qu'est né le Christ des paysans, Guillaume Caillet, le roi des Jacques, crucifié comme le Christ, avec cette différence que, pour couronne d'épines, on lui enfonça dans le crâne un triangle de fer rouge. C'est ce triangle que la révolution devait adopter plus tard comme symbole d'affranchissement.

Qui le premier fraya la route de la France vers l'Afrique?... Un Picard, saint Louis, né à la Neuville-en-Hez.

Qui a pris l'initiative du mouvement des communes?... Encore la Picardie! Laon, Beauvais, Soissons, Saint-Quentin, se sont levées les premières.

***

L'usage de l'épée et de la charrue a-t-il donc à ce point empâté les mains de ces braves Picards, que la chiromancie y perd son latin en 1860?...

Et pourtant il a fallu des mains quelque peu délicates pour construire, fouiller et sculpter ces chefs-d'œuvre de l'art gothique, modèles de finesse et d'élégance, qui couvrent le sol de la Picardie. Chaussetier, le sculpteur des stalles d'Amiens, Sarrazin et Caron de Troussures, l'admirable peintre de vitraux, sont des Picards. Abbeville a fourni à elle seule plus de cent graveurs au dix-septième et au dix-huitième siècle, entre autres Claude Mellan, Beauvarlet, Danzel et Allianet.

La Picardie a encore produit :

Des linguistes, comme Restaut, du Cange, Lenglet-Dufresnoy, Lhomond.

Des écrivains, comme Villon, Jacques Grévin, Adrien Baillet, Guy Patin, Galland, Gresset, La Fontaine, Racine, Louvet, Camille Desmoulins, Millevoye, de Pongerville, Alexandre Dumas, Alexandre Decamps, Félix Davin, Gérard de Nerval, E. de la Bédollière, Hippolyte Castille, Arsène Houssaye et même Champfleury.

Des politiques, des philosophes et des réformateurs, comme Calvin, Saint-Just, Dupuis, auteur de l'*Origine des cultes*, et le général Foy.

En savants : Fernel, Condorcet, Sanson le géographe, Vaillant, Traullé (de l'Institut), Cordier, Boucher de Perthes, les deux Haüy, Daunou (de l'Institut d'Egypte), Baillon le naturaliste, Parmentier, Sauvage, Hamel, le collaborateur de Biot pour l'acoustique, l'abbé Poulet, physicien, et l'abbé Jules Corblet.

En historiens et critiques : Charles Labitte, Charles Louandre et Prarond.

En sculpteurs : Carrier, Famin, Lévêque, Caudron, Alexandre Leclerc, Maniglier.

En peintres : de Largillière, Latour (le pastelliste), les Lenain, Decamps, Couture, et Félix Velland pour les tapisseries de Beauvais.

En musiciens : Lesueur, compositeur de musique sacrée; Levasseur (de l'Opéra), Alizard et Devicque.

***

Et maintenant, après avoir fait et produit tout cela, la Picardie, qui n'a pas trouvé grâce aux yeux de la chiromancie, peut-elle trouver grâce devant l'histoire?...

ANTONIO WATRIPON.

BIGARRURES.

Il est parfois très-difficile de rompre certaines liaisons... dangereuses, parce que d'ordinaire on est embarrassé pour trouver un prétexte décent et plausible, surtout lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à son service.

L'acteur Saint-Aulaire, lui, se servait en pareil cas d'un seul et unique expédient qui lui réussissait toujours.

— Nos relations deviennent impossibles, écrivait-il, je sais tout; vous ne me reverrez jamais!

Comme il y a bien peu de femmes qui n'aient quelques péchés mignons sur la conscience, cette accusation, si vague qu'elle pût être, suffisait pour éviter toute explication compromettante.

Avis aux Lovelaces dans l'embarras.

***

A l'une des dernières courses de la Marche, une jeune femme coquette et capricieuse témoigna le regret de ne point avoir un bouquet de lilas blanc.

Sur la manifestation de ce désir, un dandy, galant comme un marquis de la régence, quitta la société et revint trois heures après, harassé, couvert de poussière, mais avec le bouquet demandé, qu'il offrit gracieusement à la jeune femme toute rougissante de surprise et de plaisir.

Chacun fit l'éloge de ce trait chevaleresque.

— Et d'où venez-vous ainsi? demanda avec intérêt la dame au lilas.

— De Paris, madame.

— Ah! et comment y êtes-vous allé?

— Au grand galop; je me suis fait prêter un cheval par M....

— Vraiment? il est bien aimable; remerciez-le de ma part.

HIPPOLYTE MAXANCE.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Sous la monarchie de juillet, quand T... fut nommé ministre, il reçut un jour, avec des grâces infinies, une charmante actrice d'un théâtre de genre qui venait solliciter une faveur. Il la combla même d'amitié, et en la reconduisant l'embrassa sur les deux joues devant quelques solliciteurs qui attendaient dans l'antichambre.

A peine la porte ministérielle fut-elle refermée, l'un des assistants, témoin de cet accueil, ne douta pas que la comédienne ne fût puissante auprès du nouveau ministre. Il la pria sur-le-champ d'appuyer une pétition fanée qu'il tira de sa poche.

La piquante soubrette, qui était sur le point de sortir, se retourne, l'envisage, et lui tendant les bras :

— Monsieur, lui dit-elle, je ne puis mieux faire pour vous que de vous rendre ce que le ministre m'a donné.

Et sur-le-champ elle l'embrasse sur les deux joues, au milieu des rires des autres solliciteurs.

*** Deux jeunes gens se rencontrent dans la rue Notre-Dame-de-Lorette :

— Où cours-tu si fort, cher Edmond?

— A l'enterrement d'une demoiselle de ma connaissance, à la fois vieille, riche, et de son vivant très-ridicule. Elle est morte d'hier.

— Quel dommage! dit le second jeune homme. Avant-hier c'eût été un bon parti.

*** La petite marquise de P.... est charmante, mais elle est coquette outre mesure. Sa tante, la chanoinesse, lui en fit reproche un soir en catimini :

— Ah! ma tante, répondit-elle, n'avez-vous jamais été jeune?

— Jamais tant que vous, ma nièce.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

« Messieurs, la pièce d'*Une veuve inconsolable* que nous » avons eu l'honneur de représenter devant vous, est le » premier ouvrage de M. Perruchot. »

Ainsi s'est exprimé Saint-Léon devant le public de l'Odéon après la première représentation de la comédie en trois actes et en vers jouée il y a quelques jours.

Pour sa première œuvre dramatique, M. Perruchot s'est bien gardé de choisir un sujet trop original (c'est presque toujours l'ordinaire des nouveaux auteurs dramatiques). Il a supposé, comme tant d'autres, que dans un champ labouré déjà depuis plus de deux siècles par nombre d'auteurs, à commencer par la *Veuve ou le Traître trahi* de Pierre Corneille, pour en arriver aux *Deux veuves* de Félicien Mallefille, il y avait encore un succès à glaner. Il n'a pas eu tort, puisque l'événement lui a donné raison.

Veuves de tout âge et de tout état, jeunes et vieilles, toutes procèdent moins de la fameuse Artémise, reine de Carie, que de la matrone d'Éphèse. La *Veuve inconsolable* de M. Perruchot nous indique, par une antiphrase employée souvent par M. Scribe, qu'il s'agit d'une veuve *inconsolable* qui ne tardera pas à être consolée.

La perte d'un époux ne va pas sans soupirs,
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console;
Sur les ailes du Temps la Tristesse s'envole,
Le Temps ramène les Plaisirs.

Ainsi décide la Fontaine, ainsi conclut M. Perruchot.

Gabrielle, demeurée veuve, est recherchée par Octave, et ne veut pas consentir à convoler. Afin de l'y contraindre, sa famille use d'un subterfuge. Octave feint d'aimer sa petite cousine. Après une contre-partie ingénieuse la ruse réussit, ainsi que cela se doit dans une comédie qui se respecte.

Ce vaudeville, où les couplets sont remplacés par des vers faciles, a plu au public, qu'il a égayé doucement par sa gaieté de bon goût.

L'heureuse collaboration de M. Théo. Barrière et de M. Regnault de Prébois, a produit un drame fort sympathique, fort intéressant et cependant fort gai, intitulé *Une pécheresse.*

Il appartenait à Barrière, le satirique violent des *Filles de marbre*, de relever une des *Marie Madeleine* modernes.

Il nous a montré une *pécheresse* relevée par l'amour conjugal et l'amour maternel. Madame Lacroix, une artiste destinée à un brillant avenir théâtral, a interprété ce beau rôle avec une verve, un sentiment, une autorité hors ligne.

Le *Cheval fantôme* aura passé sur l'affiche comme la seconde partie de son titre. C'est surtout à propos d'un ouvrage du Cirque que nous avons le droit de faire le salut militaire et de répéter cette parole historique : *Honneur au courage malheureux!*

Les prouesses du *Cheval* sont remplacées par les amours d'*Héloïse et d'Abélard*. Voilà un titre populaire! On n'a pas besoin de demander à un voisin : Qu'est-ce que cela?

La touchante histoire de ces amants malheureux a été enjolivée par M. Hostein d'une mise en scène splendide. Il y a ajouté un tournoi qui est une chose fort curieuse et que tout Paris verra.

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Savez-vous ce qu'ont de remarquable les manches de chemise des matelots britanniques?

C'est que toutes ces manches sont garnies de *poings d'Angleterre.*

N° 2. On demande ce qui fait que ce café ne sera jamais aristocratique?

C'est qu'il y a trop de blouses.

N° 3. Pourquoi cet homme ainsi vêtu ressemble-t-il à un nouveau-né?

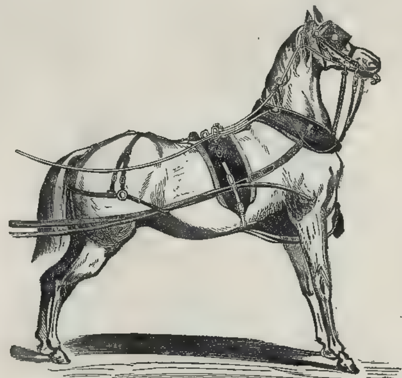
Parce qu'il est emmaillotté.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*. Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais ; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 20 fr. — **15** fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant ; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr ; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr. ; rendu franco, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, RUE BERGÈRE.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés, qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 231. — 1860. Prix du numéro : 15 centimes. 2 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

dirigé par

***CH. PHILIPON*, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.**

ON S'ABONNE chez le successeur **d'AUBERT et Cie,** rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A [illegible] chez [illegible] et chez [illegible] et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur **d'AUBERT et Cie,** rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE PUBLIC DE L'OPÉRA (2e série), — par MARCELIN.



UN MONSIEUR DANS LA PETITE LOGE SUR LA SCÈNE.
Cela ne change rien à la pièce : il n'y a qu'un sylphe de plus.

LE PUBLIC DE L'OPÉRA (2e série), — par MARCELIN (suite).



17248

— Rentrons-nous? voilà le second acte qui commence.
— Rentre si tu veux ; moi j'attendrai le ballet de la fin du cinquième acte.



17249

— Mademoiselle Marquet? Elle excelle dans les Pas de guimauve ; mais comme elle est bien d'ensemble !



17250

SUR LA SCÈNE.

— Lequel préfères-tu?
— Je ne sais pas trop : avec leurs moustaches et leurs favoris, ils ont tous l'air du même.

TOUT LE MONDE.

Tout le monde est le plus drôle de pistolet que je connaisse.

Qu'est-ce que tout le monde? — L'univers et rien. — Un milliard d'hommes et pas une tête.

— Messieurs les grammairiens, cherchant à poser les colonnes d'Hercule de l'impersonnel, disent : *on;* — nos seigneurs les journalistes, ayant besoin du Gibraltar de l'indéfini, écrivent : *tout le monde.*

C'est la même rubrique. — Exemple :

— Monsieur, d'où vient cette calomnie?

— Monsieur, de tout le monde.

Ou bien :

— Monsieur, qui a osé dire que mademoiselle Pichrocholine avait le nez rose?

— Monsieur, c'est tout le monde!

A qui vous en prendre de ce qui a été fait, ou dit, ou imaginé par ce géant aux cent têtes et aux cent bras? Don Quichotte faisait la guerre aux moulins à vent. Jamais, au grand jamais, il ne lui serait venu la pensée de s'escrimer contre tout le monde.

*
* *

Qui est plus bête que tout le monde? — Personne. — « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est « tout le monde. » — Le proverbe n'est pas d'aujourd'hui, et il n'en est pas plus mauvais pour cela.

*
* *

Tout le monde est le personnage le plus exigeant, quand, par hasard, il n'est pas le plus complaisant. — Essayez de le définir, je vous en défie. — Il faudrait pour cela avoir à la main la plume de tout le monde.

*
* *

Dans le *Meunier, son Fils et l'Ane,* un grand poëte a dit :

On ne peut contenter tout le monde et son père.

La Fontaine ne disait pas vrai. Le recueil de ses admirables fables le prouve assez. Ne sait-on pas, en effet, qu'elles sont du goût de tout le monde?

NOTA BENE. — Eh bien, voilà que je vais trop loin. — Avez-vous lu, dans l'*Émile,* la critique si passionnée que Jean-Jacques Rousseau fait de la fable *le Renard et le Corbeau?* — Avez-vous lu dans les *Leçons* de M. de Lamartine la page si amère que le poëte du *Lac* a écrite sur le chantre de Jean Lapin? « Je n'ai jamais pu comprendre « La Fontaine, » dit-il. — Eh bien, s'il le pense, il aurait dû ne jamais le faire savoir. — Voilà ce qu'a répliqué tout le monde.

Par forme de compensation, M. H. Taine vient de prouver que La Fontaine est le plus grand poëte français de tous les temps.

*
* *

Du pôle arctique au pôle antarctique, depuis le jour où les fils de Noé sont sortis de l'arche et descendus des cimes escarpées du mont Ararat, il existe à travers tous les peuples, dans toutes les langues, autour de tous les berceaux, des légendes, des contes, des poëmes, des traditions, des chansons, toutes choses qui ne sont signées d'aucun nom d'auteur. Qui a composé ces chefs-d'œuvre, si ce n'est tout le monde?

— Les grands livres des Hindous, de qui sont-ils? — De tout le monde.

— La Bible, le livre des livres, — les docteurs disent qu'elle a été inspirée par le souffle de Dieu, — ce que je ne nie pas; — mais sur qui a soufflé l'esprit depuis la Genèse jusqu'à l'heure des bergers de Bethléhem? — Sur tout le monde.

L'*Iliade* et l'*Odyssée,* merveilles de l'esprit humain, sont-ce les œuvres d'un aveugle? Des critiques ont essayé de faire voir que c'était impossible et qu'il fallait admettre l'idée de plusieurs artisans. — « Il y aurait quel« que chose de plus merveilleux qu'un Homère, ce « seraient plusieurs Homères. » C'est ce que disait Fran-

LE PUBLIC DE L'OPÉRA (2e série), — par MARCELIN (suite).



17251

UNE LOGE DU SECOND ÉTAGE.

Une société en commandite.
Capital social : une danseuse et trois imbéciles.



17252

— N'as tu pas connu cette grande danseuse rousse ?
— Intimement : seulement je me souviens bien de ses jambes, mais je ne me souviens pas de son nom.



17253

— Et Maugiron Ire ?...
— Pas bien jolie, mais si bonne soupeuse !

çois-Marie Arouet, et l'abbé Desfontaines ajoutait : — « Tout le monde, en effet, n'a pas tant d'esprit. »

Et cependant qui a fait la chanson de *Monsieur Malbrough est mort?* — On le voit bien à ces mauvais vers, c'est tout le monde

Qu'est-ce qui a écrit tant d'épigrammes piquantes sur la statue de Pasquin ? — Tout le monde.

Qu'est-ce qui a formé l'admirable réunion de ces proverbes qu'on appelle avec tant de bon sens la *Sagesse des nations?* — Très-certainement c'est tout le monde.

Hélas ! lecteur, qui a fait cette cantate sans nom qui chante les *Bottes de Bastien?* — Tout le monde.

Tout le monde aime en peu de temps le blanc et le noir, la république et la royauté, Bobèche et Talma, Rigolboche et mademoiselle Rachel ; en 1830, le dey d'Alger ; en 1860, l'hippopotame du jardin des plantes.

Tout le monde aime l'anonyme, et il pratique la personnalité. Tout le monde fait des jeux de mots qu'il met tour à tour sur le compte du prince de Talleyrand, de Brunet, du prince de Ligne, de Charles Nodier, de Charles X, de Méry, d'Alexandre Dumas, de mademoiselle Brohan, de Mangin, que sais-je ? Et, chose prodigieuse ! cette supercherie de tout le monde est fort bien acceptée par tout le monde.

Il en est absolument de même pour les naïvetés de Jocrisse, pour les bêtises de Janot et pour les âneries sans nombre de Calino.

***

Sait-on d'où vient l'histoire du Petit homme rouge ? — De tout le monde.

Qui a inventé Mayeux, tonnerre de D... ? — Tout le monde.

Bizarre anomalie ! parfois tout le monde se cache sous le masque d'une unité, et il n'en est que plus formidable. Qui ne se rappelle ce vote infamant qui a eu lieu une fois, sous Louis-Philippe, en pleine Chambre des députés ? Il s'agissait d'élire un président. Un anonyme écrivit, en voulant offenser un grand citoyen, *Jacques Faillite.* — Qui avait jeté de la boue à la figure de l'honnête et illustre Jacques Laffitte ? — Ce n'était personne, ce qui rentre dans la catégorie de tout le monde, et cependant tout le monde protesta contre cette indignité.

***

Tout le monde a des bouffées d'originalité, c'est-à-dire d'orgueil. Tout le monde ne veut s'habiller comme personne, et néanmoins pour ne pas être trop ridicule il veut être mis comme tout le monde.

Que de choses fait tout le monde parce qu'il les voit faire par tout le monde !

— Pourquoi allez-vous voir le *Duc Job?*

— Dame, monsieur, tout le monde y va.

J'ai entendu le mot dix fois.

Il y a tantôt deux ans, on a fait un succès de vogue à la *Fanny* de M. Ernest Feydeau, et tout le monde la lisait, parce que c'était un mot d'ordre de tout le monde.

J'ai entendu un grand médecin soutenir cette opinion, que je prenais à tort pour un paradoxe :

— La médecine n'est pas faite par les hommes de l'art, mais par tout le monde.

Effectivement, feuilletez l'histoire rien qu'à dater de nos cent dernières années, vous y verrez que la médecine européenne a été une mode comme le carrick, comme les manches à la girafe, comme le paletot sac, comme le raglan. — Tantôt la saignée, tantôt l'émétique, tantôt telle limonade, tantôt l'homéopathie, tantôt l'hydrothérapie, tantôt le *Docteur noir*, etc., etc., et toujours la fameuse sanction : — Ainsi pense tout le monde.

Il est dans les mœurs de l'homme de génie et dans les habitudes de l'homme de cœur de n'attendre pas pour agir l'heure marquée à la montre de tout le monde. En général, le cœur et le génie ont tort, du moins dans l'ordre des faits. Quand, par hasard, je devrais dire par impossible, ils arrivent à réussir malgré leur audace, c'est un succès qui étonne tout le monde.

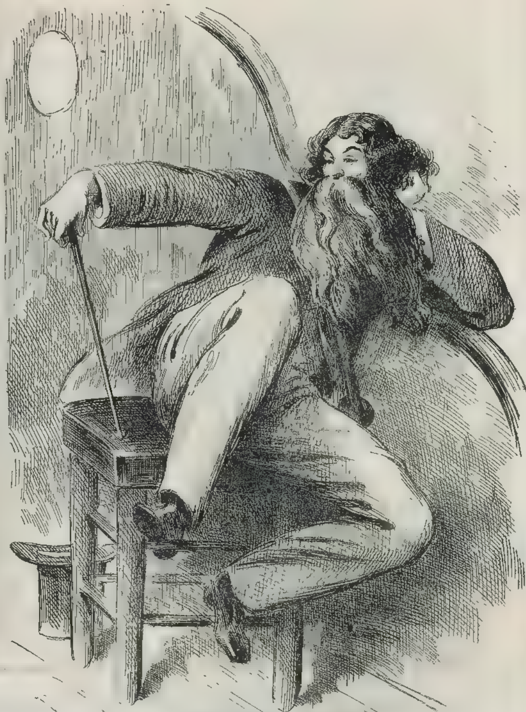
***

Dans les classes aristocratiques, on cherche à être toujours bien avec un certain monde. Chez les bourgeois, on s'arrange pour ménager tout le monde. Parmi les artistes, on s'étudie à captiver tout le monde ou à s'en moquer

LE PUBLIC DE L'OPÉRA (2e série), — par MARCELIN (suite).



L'ANGLAIS D'AUTREFOIS. (*Old England.*)
Raide et fermé comme son parapluie.



L'ANGLAIS D'AUJOURD'HUI. (*Young England.*)
Un Dieu de Michel-Ange habillé par un tailleur anglais.

* *

— Quand serez-vous hors de dette? fait demander Rabelais à Panurge.

— Quand vous serez héritier de vous-même et que tout le monde sera content.

* *

Nos chroniqueurs qui travestissent tout quand ils ne copient pas, ont voulu décalquer le type de tout le monde en faisant cette autre silhouette : *tout Paris*. — L'innovation n'a pas réussi. — Tout le monde a vu bien vite que le plus souvent *tout Paris* consistait en trois pelés et un tondu, deux grimauds, une drôlesse et un sot, et il l'a dit : — « *Tout Paris* voudra voir ça; — *tout Paris* était » à ce bal; — *tout Paris* achètera le livre nouveau du » célèbre Tartempion. » — Autant de formules qui ne parviennent que difficilement à séduire tout le monde.

PH. A.

CHIROMANCIE ET CHIROMANCIENS.

Je ne veux pas dire de mal de mes concitoyens, — parce qu'ils pourraient bien me le rendre; — mais, je le demande, où s'arrêtera leur engouement pour les béguins dont on les coiffe régulièrement, tables tournantes, esprits frappeurs, serpents de mer, araignées mélomanes, etc., etc., etc.?

Le béguin du jour est la chiromancie, les lions du jour sont les chiromanciens. « Montrez-moi votre main, belle dame, et je vais avoir l'honneur de vous annoncer vos brillantes destinées futures, — car une aussi belle dame que vous ne peut avoir que de brillantes destinées! »

Ainsi parle M. Joseph Prudhomme, — et la dame, belle ou laide, spirituelle ou... muette, s'empresse de confier sa main aux investigations de M. Joseph Prudhomme, lequel monte sur son trépied, essuie le verre de ses lunettes, et dit d'un ton de pythonisse :

— Madame, la main est armée de cinq doigts que nous nous permettons d'appeler en latin, nous autres savants (ne rougissez pas, belle dame!), *pollex, index, medius, annularis, auricularis*. Ici, belle dame, je vais entrer dans quelques explications ennuyeuses, mais indispensables pour la clarté de mon discours.

— Entrez, monsieur Prudhomme.

— J'entre donc, belle dame, puisque vous avez la bonté de m'y autoriser. J'ai dit *pollex*, pouce, du verbe *polleo, ere*, pouvoir beaucoup, avoir une grande force. Ainsi d'un homme de talent on dit volontiers : « Il a du pouce. »

— Alors M. Louis *Pollet*, du *Figaro*, doit avoir beaucoup de pouce dans son style, monsieur Prudhomme?

— Je l'ignore, belle dame, n'ayant pas pour habitude de lire cette feuille. Je poursuis, si vous le permettez.

— Je permets, monsieur Prudhomme.

Quittons le pouce pour prendre l'*index*, le délateur, le dénonciateur, le mouchard par excellence. Quittons l'*index* pour nous emparer du *medius*... Ah! le *medius*, belle dame, le *medius!*

— Qu'est-ce qu'il vous a donc fait, monsieur Prudhomme?

— A moi? Rien, personnellement, belle dame... Mais quittons encore rapidement le *medius*...

— Pourquoi donc cela, monsieur Prudhomme? Votre *medius* m'intéresse et je veux connaître son histoire. C'est donc bien horrible que vous me la cachez?

— Horrible? Non, belle dame, non; c'est seulement un peu long, et je suis loin d'avoir fini. Une autre fois, belle dame, une autre fois.

— Une autre fois je ne serai pas disposée, monsieur Prudhomme.

— Belle dame, le devoir avant tout : vous m'avez prié de vous tirer votre horoscope, je vous le tire... Par ainsi, je continue... Après le doigt du milieu vient l'*annularis*. L'anneau que vous portez à ce doigt de votre belle main, belle dame, me dispense de vous dire pourquoi il porte ce nom. Passons rapidement à l'*auricularis*. Ici, belle dame, je requiers toute votre indulgence... Ce n'est pas moi qui ai inventé cette étymologie, croyez-le bien...

— Je sais, monsieur Prudhomme, que vous n'avez rien inventé.

— Je suis heureux que vous me rendiez justice, belle dame, très-heureux. Je vous disais donc, belle dame, que les anciens ont appelé le petit doigt l'auriculaire, parce qu'ils avaient remarqué, — ne rougissez pas, je vous en prie, — que c'était celui qu'on se mettait le plus volontiers dans l'oreille : *auricularium specillum*.

— Monsieur Prudhomme, je vous prierais de cesser

N° 232. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 9 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mertesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

AIMABLE JEUNESSE! — par LADREYS et A. BELIN.



Toi, m' tripoter....., minute!....



J'te r'pincerai, va!... moucheron!...

PARIS BLASÉ.

Voilà une chose convenue, Paris est arrivé à la satiété de l'homme blasé. Rien ne l'émoustille plus. En se levant, le matin, il fait sauter la bande de son journal, et il bâille. A déjeuner, sa femme lui parle du roman d'hier, et il bâille. Si sa fille se met au piano pour jouer la musique fraîche d'un tapoteur à la mode, Paris bâille. A la Bourse, sur les boulevards, par la pluie ou par le soleil, Paris bâille. Il bâille bien plus le soir au théâtre.

— Ces gens-là, dit-il en se décrochant la mâchoire, ces gens-là ne me servent toujours que la même pièce.

Bref, il ressemble à un certain prince de Conti qui trouvait qu'on lui servait sans cesse des côtelettes à la purée de marrons. Le maître d'hôtel disait : « Monseigneur, remarquez, s'il vous plaît, que c'est du poisson de mer. — Monseigneur, voilà une épaule de chevreuil. — Monseigneur, on vient de poser devant vous un vol-au-vent. — Non, répondait le prince, vous voulez m'en faire accroire : je vous dis que ce sont des côtelettes à la purée de marrons. Remportez-moi ça. » — Et le prince de Conti bâillait, et Paris, autre monseigneur fort difficile, bâille du matin au soir.

— Ces gens-là ne me serviront donc toujours que la même pièce?

— Eh! mon Dieu, Altesse à quinze cent mille têtes, on varie l'affiche, on change les titres, on remplace les acteurs l'un par l'autre; on met aux actrices des robes qui n'ont jamais servi; on fait pleurer là où l'on faisait rire, et rire là ou l'on avait coutume de faire pleurer. Vous voyez bien, monseigneur, que le régal d'aujourd'hui n'est pas le festin d'hier.

— Toujours la même pièce, répond Paris en bâillant; toujours! toujours! toujours!

Ce reproche-là est-il fondé? Laissons tomber notre tête dans nos mains et voyons.

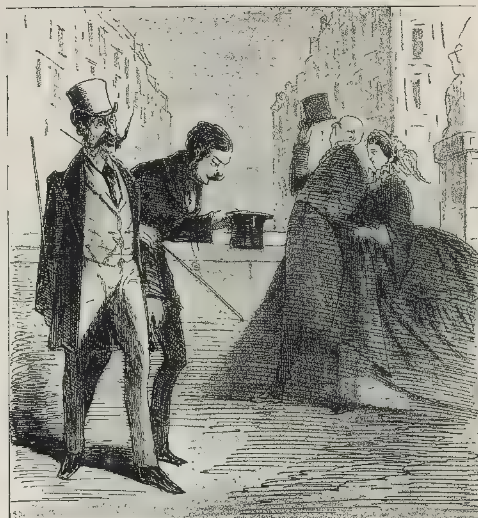
Depuis le commencement de l'hiver jusqu'à nos jours Paris pousse des cris de brûlé.

— Par exemple, mes petits amis, dit-il aux auteurs à diplôme, je vous en prie et je vous en supplie, entendez-vous enfin pour supprimer le duel de théâtre. Ah! le duel! quelle rengaine usée! L'herbe de la vallée de Montmorency que la chèvre tond menu, attachée à son piquet, n'est pas plus tondue que ce vieil expédient du duel de théâtre. Combats à outrance entre amants et maris, combats à l'épée et au pistolet, combat où il ne coulera que quelques gouttes de sueur, personne ne les prend plus au sérieux. On en rit de la place de la Bastille au café Minerve. — Quoi! encore un duel! et l'on ferme l'étui

SUR LE TROTTOIR, — par Carlo Gripp.



— Elle l'a regardé.
— Vrai?
— Parole.



— Tu connais le mari de Laure?
— Un bien brave homme.

de sa lorgnette pour reprendre la conversation commencée pendant le précédent entr'acte. Non, plus de duel de théâtre! A bas le duel pour rire! Il ne faut plus m'en montrer un seul, entendez-vous!

Si Paris se lance dans des Catilinaires si échevelées contre la rencontre à main armée, c'est qu'on en a surtout abusé depuis six grands mois.

Dans le *Père prodigue*, duel du père avec le mari d'une ancienne maîtresse de son fils;

Dans les *Piéges dorés*, propositions de duel en Russie, en France et en Italie;

Dans la *Pénélope normande*, double duel entre l'amant n° 1 et l'amant n° 2, et entre le mari et l'amant n° 1;

Dans le *Feu au couvent*, duel d'un ami pour contrarier un ami.

Dans *Compère Guillery*, duels sur duels;

Dans la *Tentation*, duel au pistolet dans une forêt, avec deux épées posées à terre pour servir de barrière aux deux combattants.

J'en passe de ces combats, et des plus singuliers.

Voyons, si Paris s'élève contre le duel de théâtre, a-t-il donc si grand tort?

A autre chose.

Et la question d'argent, les gros sous, les actions, le billet de banque, n'est-ce pas aussi toujours la même rubrique pour changer? Je sais que l'argent étant aujourd'hui l'âme de tout ce qui se fait en Europe, il est indispensable de parler d'argent, puisque le théâtre est le miroir des mœurs. Fort bien, mais trop est trop. De ce qu'on est en droit d'indiquer ce mal social, on ne sait plus parler d'autre chose. D'un bout à l'autre d'une pièce, résignez-vous à voir défiler sans cesse l addition, la soustraction, la multiplication, et en général toutes les opérations de l'arithmétique. Il arrivera un jour où l'on vendra des Barêmes dans la salle comme on le fait pour les programmes. L'art d'empiler les écus, voilà donc encore une des choses sur lesquelles Paris est blasé.

Et ne croyez pas que j'exagère.

Dans le *Père prodigue*, déjà cité, on ne parle à tout bout de scène que de monnaie, de francs et de centimes, de contrats de rentes, de grosses sommes, de billets signés Gerat, et de tout ce qui touche de près ou de loin au *vil métal*.

L'argent! il devait naturellement tenir le haut du pavé dans la *Question d'argent*. L'argent avait aussi une grande place à occuper dans le *Fils naturel*. En remontant aux premières racines de la généalogie dramatique de l'auteur, vous vous rappellerez la *Dame aux camélias*, où à toute minute on dit : — Une telle a des rentes. — Prêtez-moi deux louis pour un lansquenet. — J'ai besoin de deux cents francs pour payer mon terme. — Et finalement, la scène de provocation où Armand prend une liasse de billets de banque pour la lancer à la tête du nouvel amant de Marguerite Gautier.

L'argent! c'est toujours l'argent qui prime dans les *Filles de marbre;* c'est l'argent qui noue et qui dénoue l'action dans les *Faux bonshommes*. J'ai nommé plus haut la *Pénélope normande* à propos du duel; à propos de l'argent, il est juste de la rappeler. C'est donc pour amasser de l'argent, et beaucoup, que le capitaine d'Apreville quitte Noémi, sa femme, et se met en mer.

Un peu avant la comédie de M. Alphonse Karr, le *Roman d'un jeune homme pauvre* pivotait sur des millions extorqués qu'il fallait rendre.

Le *Duc Job*, qui aura été le succès le plus complet de la saison, n'est qu'une sempiternelle conjugaison du verbe: — Je gagne de l'argent; — tu gagnes de l'argent; — il ou elle gagne de l'argent, etc., etc., etc. — Et une charmante actrice y fait d'une manière fort piquante une addition suivant les règles de Bezout.

A l'Odéon, théâtre qui est pourtant situé dans le pays par excellence de l'idéal, puisqu'il est sans cesse enveloppé de rêves de jeunesse, à l'Odéon il n'est comme ailleurs question que de pièces où l'argent est tout et où rien ne serait sans l'argent. En sortant de la première représentation de la *Jeunesse* de M. Émile Augier, tous les spectateurs se disaient en souriant : — Cette pièce prouve que, pour être jeune, il faut avoir une somme de 200,000 francs et s'en servir pour acheter une terre dans le Berry ou dans la Beauce.

Qu'était-ce que le *Marchand malgré lui?* — Une pièce d'argent. — Et l'*Usurier du village?* — Encore une pièce d'argent. — Et *Un parvenu?* — Toujours une pièce d'argent.

Paris trouve, non sans raison, que l'argent le poursuit partout au théâtre, dans le genre noir, dans le genre tempéré et jusque dans le genre gai. Au Palais-Royal, Paris a vu l'*Avare en gants jaunes*, qui l'a fait rire, mais qui n'en était pas moins une pièce où l'argent ruisselait de phrase en phrase; et Paris de s'écrier :

— Ah çà, quand me chanteront-ils enfin une autre gamme que celle de l'argent?

Par Mercure, Paris pense que c'est bien assez des préoccupations sérieuses que lui apporte l'argent dans le cours de la vie réelle. Homme d'affaires, il a sans cesse sous les yeux les fluctuations des fonds publics; négociant, il voit se dresser tous les matins à son chevet l'impitoyable fantôme de l'échéance; homme de plaisir, il ne peut faire un pas sans rencontrer le mémoire des fournisseurs qui lui crie : « De l'argent! » Père de famille, il a fatalement à empiler des écus pour une dot ou pour des mois de collége. Tout compte fait, il entend ce mot deux mille fois depuis le saut du lit jusqu'à l'heure du dîner, et c'est encore et toujours le même substantif, hérissé de pensées moroses, qui le guette à tous les théâtres quand il cherche à se récréer.

Il arrive naturellement que Paris ne veut plus en entendre parler. A bas l'argent au théâtre. — Faites-y allusion en passant, mais ne bâtissez plus vos fables là-dessus, sous peine de les voir crouler.

Paris est blasé.

Édouard Champercier.

LES TRAHISONS DE L'ALMANACH BOTTIN.

Le vieux Sénèque, — à moins toutefois que ce ne soit Pline le Jeune, — a déclaré, en latin, qu'il n'y avait pas de si mauvais livre au monde où l'on ne pût trouver, en cherchant bien, quelque chose d'intéressant.

Et notez en passant que Pline le Jeune — ou le vieux

SUR LE TROTTOIR, — par Carlo Gripp (suite).



Comment! tu mets deux heures pour commander un jupon malakoff!



Les suivrons-nous?

Sénèque — avait d'autant plus de mérite à dire cela, qu'il n'y avait pas encore de livres à l'époque où il vivait; livre supposant manuscrit imprimé, et l'imprimerie ayant été seulement inventée vers le milieu du quinzième siècle par Jean Gens Fleisch de Sulgeloch, — plus connu sous le nom de Guttenberg.

Avez-vous noté? Oui, très-bien! Continuons.

Le vieux Sénèque — ou Pline le Jeune — avait raison de déclarer qu'il y avait au moins une ligne de bonne dans le plus mauvais livre du monde. Quand on a parcouru, par exemple, une page de ce vaste désert qu'on appelle un roman de M. le vicomte Ponson du Terrail, on est sûr de rencontrer, — en guise d'oasis, — une touffe de fautes d'orthographe sous laquelle l'esprit du lecteur se repose agréablement de ses précédentes fatigues. Vous voyez bien que M. le vicomte Ponson du Terrail a du bon : c'est son mauvais.

Mais il ne s'agit pas ici des romans — ruisselants d'inouïsme — de ce romancier sans peur et *cent* reproches. Je veux vous parler d'un gros volume de deux mille quatre cent cinquante-quatre pages qui s'appelle l'*Almanach des* 500,000 *adresses*.

Au premier abord, ce mastodonte des bouquins ne paraît pas d'une gaieté folle. C'est un marché d'adresses, un bazar de renseignements, fréquenté seulement par les gens qui ont intérêt à le fréquenter, à savoir les négociants de Paris, de la France et des colonies.

Au second abord, c'est une transfiguration complète : ce mastodonte devient jovial comme un roman de Paul de Kock, — d'autant plus jovial qu'il n'a pas l'intention de l'être, bien entendu.

Ainsi, pour ne prendre que quelques exemples au hasard, en feuilletant ce gâteau de pâte ferme on fait avec stupéfaction les découvertes suivantes :

Le *blanc d'Espagne* se fabrique à Meudon, à Bougival, à Port-Marly, — villages très-peu espagnols, à ce qu'il me semble.

Les *biscuits de Reims* se fabriquent à Rouen, à Montmartre, à Abbeville, à Paris, — villes très-peu champenoises, à ce que j'imagine.

Les *saucissons de Lyon* se confectionnent en silence chez tous les charcutiers de Paris — et non dans le Forez.

L'*absinthe suisse* se fabrique à Charenton, à Montpellier, à Pézénas, à Nîmes, à Lunel, à Cette, — cités dans lesquelles l'Helvétie n'entre pour rien, si je ne me trompe.

Le *vermut di Torino* se fabriqué à Cette et à Pézénas, — et jamais Cette ni Pézénas n'ont été annexées au Piémont, que je sache,

La *bière de Strasbourg* se brasse rue Mouffetard, — qui n'a aucun rapport avec le Bas-Rhin, à ce que je crois.

Le *bleu de Prusse* se fabrique à Nancy, à Besançon, à Lyon, à Bergues (Nord) et à Fouchecourt (Vosges), — toutes localités dont les intelligents habitants n'ont jamais travaillé pour le roi Frédéric-Guillaume IV.

L'*eau de Javelle* se fabrique beaucoup à Auteuil et à Boulogne, et pas du tout au village de Javelle.

Les *panamas* nous viennent de Montendre (Charente-Inférieure), — où il n'y a aucun isthme.

Les *bouchons de Liége* nous viennent de Toulouse, de Perpignan, de Montpellier, de Dax, de Collobrières, de Bordeaux, de Cognac, d'Avignon et de Bayonne, — villes aussi peu belges que possible.

Les *cachemires* se trament et se tissent dans l'Oise et dans l'Eure-et-Loir, — qui ne sont en aucune façon des départements de l'Hindoustan.

Les *pâtés de Chartres* se confectionnent à Nogent-le-Rotrou, — qui n'a jamais eu la prétention d'être le chef-lieu du département d'Eure-et-Loir, du moins à ma connaissance.

La *sparte* se fabrique à Lyon, à Perpignan et Saint-Denis, — qui n'ont jamais fait partie du Péloponèse, si mes souvenirs classiques ne m'abusent pas.

La *chaux* nous arrive de Douai, de Beaumont, d'Armentières, — villes du Nord et non du Midi.

Le *faro* nous arrive de Louvain, de Bruxelles, de Liége, — et non de la capitale des Algarves, qui tourne le dos à ces villes septentrionales.

Les *pantalons de Nankin* nous viennent d'Altkirch, du Grand-Quévilly, de Lunéville, de Mulhouse, de Roanne, de Douai, de Ribauvillé, de Lyon, de Condé-sur-Noireau, de partout enfin, — excepté de Nankin, la ville du grand empereur Hien-foung-tsée.

Les *gants de peau* se fabriquent à Annonay, à Lunéville, à Rennes, à Bordeaux, à Toulouse, à Saumur, à Maubeuge, à Lille, à Grenoble, à Laigle, — et pas le moins du monde dans les Basses-Pyrénées.

L'*eau de Cologne* se distille chez Piver, chez Mignot et chez Gellé, à Paris, sur les bords de la Seine, — qui n'a que des rapports très-éloignés avec le Rhin.

Les *chaudronniers* sont tous originaires d'Épinal, d'Arras, de Mulhouse, de Lyon, d'Anzin et de Nantes, — aucun n'est Auvergnat!

Les *chenilles* naissent à Paris, rue Saint-Denis, dans les boutiques des passementiers, — et non dans les bois, sur les feuilles des arbres.

Le *barége* se fait au Cateau, à Bohain (Aisne), à Transloy Pas-de-Calais), à Montmaurin (Haute-Garonne), à Sarreguemines (Moselle), — et pas du tout, comme on le croit généralement, dans les Hautes-Pyrénées.

Je ne pousserai pas plus loin mes excursions dans cette forêt d'adresses qui s'appelle l'*Almanach Bottin*, — forêt étrange où il n'est pas bon de s'aventurer la nuit, car on risque fort de marcher sur la queue de quelque python féroce et d'entendre rugir quelque fauve panthère sous la forme d'un négociant en parapluies ou en ustensiles de ménage, — dont le commerce « ne va pas ».

Je me flatte d'en avoir dit assez pour prouver, d'abord que l'*Almanach Bottin* est quelquefois aussi intéressant que les romans de M. le vicomte Ponson du Terrail, et que le vieux Sénèque — ou Pline le Jeune — avait raison de dire que le livre le plus ennuyeux peut renfermer quelques lignes aimables; ensuite qu'il ne faut pas trop s'en rapporter aux étiquettes des sacs. Un pâté peut être bon sans venir de Chartres, — la bière peut être bonne sans venir de Strasbourg, — les saucissons d'âne peuvent être bons sans venir de Lyon, — les biscuits peuvent être bons sans venir de Reims, — les pantalons de coton jaune peuvent être bons sans venir de Nankin, — et les frères Berger peuvent être forts au billard sans venir de feu Créosote...

C'est égal, quand j'inventerai quelque chose de bien étranger, j'aurai soin de ne pas mettre mon adresse parmi celles des fabricants de Paris.

Alfred Delvau.

BANQUET

DES PROPAGATEURS DU FLUIDE MAGNÉTIQUE.

23 mai 1860.

Mon cher Directeur,

Le *Journal amusant*, qui voit tout, qui fait tout, qui sait tout, qui peut tout, m'a chargé, comme d'usage, de pousser une pointe du côté du banquet fraternel auquel prennent part chaque année, avec enthousiasme et en mangeant des petits pois, les adeptes du docteur Mesmer.

Ceux de nos lecteurs dont la mémoire est plus fidèle que leur maîtresse ont dû remarquer que la mission est périlleuse; une fois plongé dans le fluide, on risque fort de tomber en somnolence, d'entrer en extase, et de se laisser ravir son honneur et sa montre par le premier magnétiseur venu. Je voudrais ne point abuser de votre patience et compléter mon compte rendu par : Rien de nouveau cette année.... deux hommes foudroyés par le fluide.... mais malheureusement, à l'exception de quelques volailles, il n'est mort personne.

Je me suis tout d'abord présenté comme journaliste, en laissant sortir de ma poche le dernier numéro du *Journal amusant*. Le commissaire de la fête m'a immédiatement entouré, et après m'avoir comblé de soins et de fluide, il a daigné m'assurer que, moyennant la bagatelle de quelques francs, notre journal serait invité, en ma personne, à prendre part à cette agape mesmérienne.

Il m'a affirmé que je trouverais dans l'assemblée plusieurs de mes confrères de la presse parisienne : M. Éd. Fournier de la *Patrie*, M. Henri Delaage de nulle part et de partout à la fois, M. Jules Lovy d'ici, et plusieurs autres grands partisans des passes, frictions, insufflations magnétiques, etc.

Et comme je faisais la grimace : Qu'avez-vous? faut-il vous magnétiser? fit mon homme en se mettant en position de me sursaturer de fluide. — Je calmai son ardeur en lui confiant que Lovy et Delaage étaient deux de mes amis, mais que j'avais quelque raison de me méfier du second, qui avoue descendre en droite ligne d'Apollonius de Tyane; que d'ailleurs il est d'usage en journalisme de ne pas laisser croire au public que l'on aime ses confrères, etc., etc.

Avant de pénétrer dans la salle, on me fit douze *passes longitudinales*, dix à *grand courant*, huit *transversales*, et sur mon étonnement, on m'expliqua que je n'avais plus rien à craindre de l'irradiation des fluides malfaisants. Mon commissaire vint me demander timidement si je voulais lui faire l'honneur d'honorer sa droite de ma présence : « Monsieur est journaliste, » fit-il en me présentant à sa femme; car à ces fêtes occultes les dames sont de toute nécessité, ainsi que l'a expliqué un orateur

L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON.



17267

Portez — VOS ARMES.

Un temps et un mouvement.

Au commandement : *Portez*, prendre la position du deuxième mouvement du premier temps du commandement de la charge. Au commandement : ARMES, portez vivement les armes la face en tête.

Remettez — LA BAIONNETTE.

Un temps et trois mouvements.

Descendre l'arme en l'allongeant vivement du bras gauche, avec la main droite le long de la cuisse gauche, la saisir de la main gauche au-dessous de la droite, allonger la gauche la crosse à terre, la main droite à la baïonnette par le manche de [illegible] que l'extrémité dépasse le talon de [illegible] etc., etc.

Portez — ARMES.

Ce mouvement s'exécute comme au douzième temps de la charge...

Eh bien? à qui je commande portez armes, que vous ne bougez pas?... que vous me regardez comme un tabrenacle!!



17268

L'arme sous le bras — GAUCHE.

Un temps et deux mouvements.

Saisir brusquement l'arme avec la main droite sur la contre-platine, le premier doigt contre le chien, détacher en même temps l'arme de l'épaule sans que le bec de la crosse quitte de place, etc., etc.

L'arme sur l'épaule — DROITE.

Un temps et un mouvement.

Retoirner l'arme de la main gauche, la platine en dessus, etc., etc..

Très-bien, numéro deuss!! voilà un beau mouvement! encore mieux que celui du numéro un, et que ça n'est pas peu dire, je vous en f.... iche mon billet!

L'arme — A VOLONTÉ.

Un temps et un mouvement.

Porter l'arme avec indifférence sur l'une ou l'autre épaule, de une ou de deux mains à l'estrémité du canon-z-en l'air.

A la bonne heure, numéro trois! je vois que vous commencez pour avoir plus de liberté dans vos mouvements.

Mon voisin me demanda des nouvelles de notre grand Nadar, qu'il connaît beaucoup pour avoir lu son nom écrit en lettres d'or sur le mur de la rue Saint-Lazare; il voulut essayer de me démontrer que la photographie n'étant que la lumière du soleil et le magnétisme éclairant d'une vive clarté la plupart des sciences, il y avait une grande analogie entre la carrière que parcourt Nadar avec succès et le sacerdoce tout de dévouement des magnétiseurs. Mais l'on se mit à table, et le potage à la bisque termina heureusement la phrase à perte de vue que venait de commencer mon voisin. Je détournai adroitement la conversation, et après lui avoir demandé s'il connaissait Garibaldi, il me répondit qu'il aimait beaucoup les asperges, et me donna enfin les renseignements suivants.

De graves difficultés se sont élevées quand il s'est agi de trouver un restaurateur. A la suite du banquet de l'an dernier, deux des garçons de l'établissement ont été trente-sept jours sans se réveiller, et un certain nombre d'habitants du boulevard du Temple ont éprouvé de violentes attaques de catalepsie. Les garçons des cafés voisins ont refusé pendant huit jours de recevoir les dix centimes que leur octroie la générosité des consommateurs, et leurs patrons ont déclaré qu'ils ne voulaient plus à aucun prix héberger les émanateurs du fluide mesmérien.

Aussi a-t-on cette fois pris des précautions sans nombre; non-seulement les êtres, mais les choses ont été enveloppées d'un fluide préservateur : les chaises, les réchauds, les garçons, le chat de l'établissement et jusqu'à

L'ECOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par RANDON (suite).



Vos armes — A TERRE. — *Un temps et deux mouvements.*

Premier mouvement.

Tourner l'arme de la main droite, la contre-platine en avant, saisir en même temps le coin de la giberne avec la main gauche, histoire de se donner du maintien et du contre-poids, etc., etc.

Second mouvement.

Se relever d'abord, rapporter ensuite le pied gauche à côté du droit, lâcher la giberne qu'elle devient-z-inutile à tenir, et tomber les mains dans leur position.



Relevez — VOS ARMES. — *Un temps et deux mouvements.*

Premier mouvement.

Ressaisir le coin de la giberne avec la main gauche et exécuter de même comme pour l'arme à terre, sauf qu'il faut la saisir avec la main droite.

Second mouvement.

Relever l'arme, rapporter le pied gauche à côté du droit, retourner médiatement l'arme avec la main droite, relâcher finalement le coin de la giberne, et retomber la main gauche dans sa position.

un gros nuage qui annonçait un orage, ont été magnétisés d'importance.

Je n'ai rien à vous dire de la physionomie particulière de ces cent soixante-quinze magnétistes, magistes, spiritistes, buvant et mangeant comme de simples mortels, et d'une vingtaine de médecins répandus çà et là, consommant à eux seuls un peu plus que tout le monde. Je ne veux pas non plus vous raconter les toasts, discours, chansons qui ont suivi le repas, dans le seul but de laisser la digestion des assistants s'accomplir

Évidemment le baron du Potet, les docteurs du Planty, Léger, Charpignon, etc., connaissent leurs fluides comme leurs poches. Je me borne à vous dire que Lovy a chanté comme d'habitude sa petite chanson, et que l'ut dièze de notre ami laisse beaucoup à désirer; il ne faut pas qu'il songe à l'Opéra; mais M. Roqueplan, en lui donnant cent cinquante mille francs par an, pourrait encore attirer la foule à l'Opéra-Comique.

En retournant chez moi, mon voisin a voulu me convertir aux merveilles du fluide. C'est un ancien tanneur qui a quitté les cuirs pour le somnambulisme; il gagne en moyenne cinq cents francs par jour, a maison de ville et maison de campagne. — Nous sommes cent cinquante à Paris qui obtenons le même résultat...; mais une seule chose me manque, ajouta-t-il, je crains que le magnétisme n'entre jamais à l'Académie.

— Par la porte? Non. Mais par les fenêtres? Qui sait!

Pour me remercier, mon homme m'a proposé de me *faire* somnambule, et en me quittant il m'a prié de bien souhaiter le bonjour à Nadar.

Au café du Helder, Delaage veut me persuader qu'il était au banquet, et je sens aussitôt comme une odeur de soufre.

Je juge à propos de me disperser.

A. UREAU.

PSYCHOLOGIE AMUSANTE.

ESSAI DE CALLANTHROPOGENÉSIE.

Ne vous effrayez pas! le mot est long, — c'est vrai, — mais il peut guérir au besoin le bègue qui s'exercerait à le prononcer; et puis, il sous-entend le secret de notre bonheur à tous, la régénération de l'espèce en général et l'embellissement de chacun de nous en particulier.

Cal-lan-thro-po-gé-né-sie!... sept syllabes, nombre harmonique!... c'est-à-dire l'art de produire des hommes plus beaux les uns que les autres, de peupler le monde d'Apollons du Belvédère et de Vénus de Milo, d'Antinoüs et de Cléopâtres.

S'il est un fait surabondamment constaté, c'est la déchéance de la race française, son effacement et son enlaidissement progressifs. Nous perdons chaque jour davantage de notre originalité native; nos caractères s'altèrent en même temps que notre physionomie. Le beau sexe lui-même semble jaloux de rivaliser avec l'autre pour la laideur.

Quelle est la cause d'un fait aussi monstrueux?...

Où sont ces types français, si vantés du temps de Shakspeare, et dont nous n'avons plus aujourd'hui en circulation que les monnaies frustes?...

* * *

Faut-il être de l'avis d'un professeur du jardin des plantes qui, concluant de la bête à l'homme, accusait le défaut de croisement des races?... Il pourrait bien avoir raison.

Un médecin du nouveau monde est d'accord avec le professeur du jardin des plantes. Le docteur Bémis (du Kentucky) vient de signaler le danger des mariages consanguins, et jeter l'anathème aux magistrats et aux prêtres qui les consacrent; il les déclare irréligieux et immoraux au premier chef.

Voici le terrible résultat de ses observations :

Dix pour cent des sourds-muets, cinq pour cent des aveugles, et à peu près six pour cent des idiots reçus dans les divers établissements hospitaliers des États-Unis d'Amérique, sont le fruit de mariages entre deux cousins au premier degré.

Sur un chiffre de sept cent cinquante-sept mariages entre cousins germains, deux cent cinquante-six avaient produit des sourds-muets, des aveugles et des idiots.

Sur quatre cent quatre-vingt-trois autres mariages entre cousins au premier degré, cent cinquante et un ou

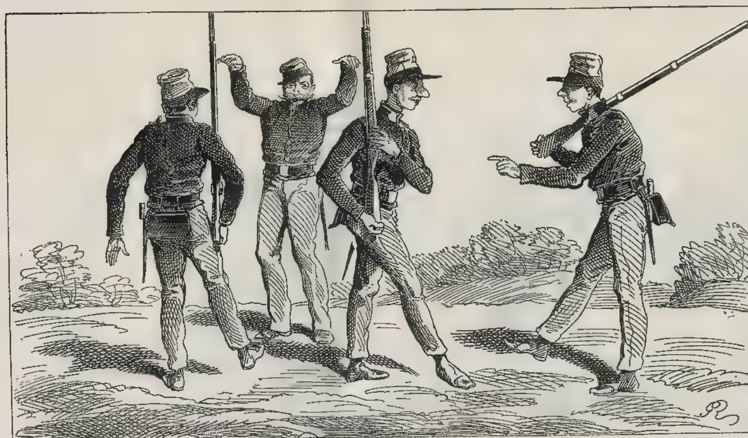
L'ÉCOLE DU FANTASSIN POUR RIRE, — par Randon (suite).



A droite — ALIGNEMENT.

A ce commandement, le rang, à l'excepté des deux hommes places d'avance pour servir de base à l'alignement, se porteront au pas ordinaire sur la ligne, et s'y placera de manière sans déranger la position de sa tête, la ligne de ses yeux et de ses épaules se trouve dans la direction de son voisin dont qu'il doit légèrement sentir les coudes de ce dernier sans ouvrir les siens.

Fixe. A ce commandement les soldats remplaceront la tête directe dans la position fixe et immobile.



Marche de flanc.

Peloton par le flanc droit — DROITE. — *Peloton en avant, pas accéléré* — MARCHE.

Au deuxième commandement le rang fera-z-un à droite, au commandement — *Marche* — il partira vivement du pied gauche au pas accéléré (et qu'il ne sera pas trop tôt!).

Observations et rapport du caporal instructeur.

Le numéro un. — Un peu mou, exécution pas trop mauvaise s'il en aurait plus l'habitude.

Le numéro deux. — Alsacien, homme solide sous les armes, mais qui est toujours en retard d'un temps sur les camarades. — Tant qu'au physique, c'est une brute qui ne comprend pas un mot de français.

Le numéro trois. — Tete dure, raisonneur, vilain soldat. — (*Note particuliere.*) Se permet d'avoir l'air de se croire autant d'esprit que son superieur.

Randon,
caporal instructeur au 103e de ligne.

---

donné naissance à une génération infirme, et un grand nombre ont été frappés d'infécondité.

Émus par d'aussi tristes avertissements, plusieurs États de l'Union, entre autres le Kentucky, ont adopté récemment une loi qui interdit formellement les mariages entre cousins germains.

***

Le fait est que nous nous marions trop entre nous en France, et que notre sang a besoin d'être remué et remonté par des réactifs venus de l'Afrique ou de l'Asie, de l'Inde, de la Chine, et même de la Hottentotie ou de la Patagonie.

Les classes elles-mêmes ne se mêlent pas assez. L'employé recherche la fille du commerçant; l'ouvrier recherche la jeune apprentie; le banquier, l'aspirant notaire, le huitième d'agent de change, soupirent pour la demoiselle qui a le plus gros magot... Magots par-ci, magots par-là, et de tout cela il ne sort, en somme, qu'une fécondation de magots.

Que M. Cordier, l'employé du ministère, épouse mademoiselle du Griffon, la fille du gros marchand de cirage; que M. Croton, le négociant, épouse mademoiselle Duvivier, la fille du bonnetier, — et ici je ne m'en rapporte qu'aux tables de mariage telles que les journaux les reproduisent, — je ne vois pas trop ce que la France y gagnera en force, en grandeur et en beauté; je suppute, au contraire, tout ce qu'elle y perdra.

Les artistes, les gens de lettres se marient peu, et d'ailleurs ils ont bien assez à produire dans l'idéal. On leur sait gré de ne pas enfanter d'autres monstres.

* * *

Allez, par un samedi quelconque, à la porte des églises et des mairies; voyez sortir les nouveaux mariés, scrutez, examinez, cherchez, et vous aurez bientôt le secret du mal.

Le secret, c'est que les unions ne sont plus assorties; c'est qu'on met une pièce de cent sous par-dessus une pièce de cent sous, et qu'on sait que cela fait dix francs, et qu'une pile de vingt rondelles d'argent pareilles fait cent francs. — L'homme et la femme n'ont plus guère vis-à-vis l'un de l'autre qu'une valeur monétaire, quel que soit le sacrement qui les lie.

La loi physiologique du *croisement des races* n'est pas moins oubliée que la grande raison morale. Aussi s'ensuit-il d'étranges désordres.

Exemple :

Dans une petite ville de Picardie, tous les gens de robe, magistrats de père en fils, se marient entre eux, cousins et cousines, depuis le dix-septième siècle. Savez-vous ce qui arrive aujourd'hui? C'est que la plupart des rejetons de ces familles sont *pied bot*. — Ceux qui ne le sont pas de fait le sont d'intelligence.

Un phénomène du même genre s'est produit à Z..., dans une famille de banquiers, usuriers et prêteurs à la petite semaine. Les enfants nés de ces mariages arrangés entre parents plus ou moins éloignés, sont privés de l'appendice nasal, ou du moins leur nez ressemble à un bout de sein. Si cela continue, ils redescendront l'échelle de la hiérarchie humaine. Déjà ils en sont revenus à l'état semi-primitif d'orang-outang (1).

* * *

Ne serait-ce pas le cas d'invoquer Descartes et ses atomes crochus, d'équilibrer enfin tous ces physiques qui s'altèrent et se repoussent?

Voici, par exemple, une jeune blonde dont le profil moutonnier, type de candeur et d'inoffensivité, semble bêler; ne devrait-on pas plutôt l'adjoindre à ce monsieur rouge et grêlé dont le visage ressemble à une moitié de grenade mal ouverte?... Au lieu de cela, on la conjoint avec ce jeune commis qui a une tête de brochet.

Cette dame au museau de tanche s'entendrait à merveille, j'en suis sûr, avec ce marchand de vins qui a un profil de cucurbitacé. Eh bien, non! la dame épousera cet employé à la caisse d'épargne dont la voix est flûtée et dont la tête allongée ressemble, à s'y méprendre, à celle du lapin.

Ainsi du reste. Et quand on a passé de cette façon la revue d'une douzaine d'unions assorties, l'on reste convaincu de cette vérité : que l'impure laideur est la reine de notre belle France.

Adieu la grande loi des sympathies naissant presque toujours de la loi des contraires! Ce qu'il y a de méconnu, de brisé, de violé ici, ô Stendhal, c'est ta noble théorie de la cristallisation des cœurs. L'amour n'est plus assez puissant pour cristalliser des cœurs habitués à des émotions de Bourse. L'argent seul peut les galvaniser; et, à la longue, il les métallise. L'espèce humaine ne vaut plus que par l'espèce métallique.

ANTONIO WATRIPON.

(1) Il résulte de divers concours régionaux, entre autres de celui du Poitou, que l'espèce *mulassière* est en voie de régénération et d'embellissement. Les ânes, ces animaux calomniés, continuent à nous donner l'exemple, comme du temps de La Fontaine.

THÉATRES.

Voici juin, et les théâtres se disposent aux rudes combats. Les uns bravent l'été en face, les autres se dérobent aux ardeurs de la lutte, en fermant leurs portes jusqu'à ce que madame la Canicule ait disparu du calendrier de 1860.

MM. Édouard Brisebarre et Nus, M. Lelion d'Amiens, M. Mélesville fils, se sont dit : « Puisque le public fuit » les salles de spectacle où il fait trop chaud, puisqu'il ne » vient pas à nous, allons à lui. Accompagnons-le sous » les vertes charmilles, dans les forêts en fleurs, au coin » du bois solitaire. » Sans s'être entendus, et poussés par la même idée de s'adresser directement au public qui ne va pas au spectacle en été, les auteurs dont j'ai cité plus haut les noms, ont fait paraître en librairie, chacun de son côté, une série d'ouvrages dramatiques non représentés.

M. Lelion d'Amiens a intitulé son volume : *Ours et Oursons*.

M. Mélesville fils a nommé le sien : *la Fosse aux ours*.

Quant à MM. Brisebarre et Eugène Nus, leurs deux volumes portent pour étiquette : *Drames nouveaux*.

Ce qui frappe tout d'abord, en lisant ces divers volumes, c'est que leur contenu ne diffère en rien des ouvrages qu'on représente journellement. Bien des gens qui les ont lus m'ont demandé comment il se faisait que le Théâtre-Français refusait la *Grand'mère* de M. Lelion d'Amiens, tandis qu'elle jouait... (Supposez une pièce qui vous aura ennuyé. Il y a l'embarras du choix.)

Les drames-comédies de M. Mélesville valent infiniment mieux que le courant d'ouvrages vulgaires qui coule paisiblement les administrations qui montent, à grand renfort de réclames tardives, tant de piteux ouvrages.

MM. Brisebarre et Nus ont fourni leurs preuves sur les théâtres de drame. Comment se fait-il qu'ils soient obligés de recourir à l'impression avant la représentation pour les ouvrages qui composent leurs volumes? « Ce sont » donc les meilleurs drames qu'on refuse? » Ainsi parle le commun du public qui ignore le mystère des coulisses et les empêchements légitimes, en répétant en chœur : « De quel bois sont donc composés les directeurs de » théâtre? »

Espérons, pour les directeurs, pour le public et pour nous, que la plupart de ces œuvres condamnées en appelleront, et que le jugement du public cassera le premier arrêt qui les avait condamnées à mort.

Certainement la pièce de MM. Varin et Michel Delaporte, jouée au Palais-Royal, sous le titre de *Trois fils de Cadet-Roussel*, est moins littéraire que les œuvres dont nous venons de parler; mais elle n'en est pas moins amusante. Il y a surtout au troisième acte une parade mimée qui mérite d'attirer l'attention des vieux amateurs de la gaieté gauloise, c'est le *Mariage de Cassandre* ou le *Fils du rhinocéros*.

Les heureux auteurs des *Typographes parisiens*, MM. Auger de Beaulieu et de Charnal, viennent de faire représenter aux Folies-Dramatiques une pastorale intitulée : *Puisque des rois épousaient des bergères....* les grandes dames peuvent bien épouser des bergers, nous apprend le dénoûment.

Dans les *Typographes*, il y avait de vigoureuses qualités théâtrales et de fines observations de mœurs populaires, chaudement colorées. L'œuvre nouvelle est composée dans des tons plus doux. Il ne s'agit plus de ces types d'ouvriers étudiés sur nature, mais de marquis poudrés et de belles comtesses qui semblent descendus des tableaux de Pater et de Lancret, tous gens musqués qui se nourrissent de madrigaux à la vanille et de sonnets ambrés. *Brin d'herbe* lui-même, le héros de l'ouvrage, est un berger trumeau de Boucher parlant sentimentalement comme les porteurs de houlettes de Florian, le conteur des amours d'*Estelle et de Némorin*.

Applaudissons au succès mérité de MM. de Beaulieu et de Charnal, et félicitons M. Harel, qui semble s'être donné pour tâche de faire des Folies Dramatiques l'Odéon des vaudevillistes. Lui aussi il ouvre libéralement les horizons de l'Espérance... et son affiche à toutes les jeunes plumes qui essayent de s'envoler.

ALBERT MONNIER.

ALPHABETS AMUSANTS
EN GRANDE BANDE
QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de trois Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.

N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.

N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les trois Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 4 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

LA VIE DE TROUPIER,
CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu *franco* pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

LE TABAC ET LES FUMEURS
ALBUM COMIQUE PAR M. MARCELIN.

Prix, 10 fr. — Pour les abonnés du *Journal amusant*, 7 fr., rendu *franco*.
Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.



LES

MODES PARISIENNES,

JOURNAL

DE LA BONNE COMPAGNIE.

Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons, sont entièrement désintéressés.

Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr.

A ses abonnés d'un an il donne en prime un album comique intitulé : TOILETTES DE NOS GRAND'MÈRES, donnant les costumes très-exacts des modes françaises de 1800 à 1830.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

LE DESSIN SANS MAITRE,
PAR Mme CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES.

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste ou des timbres-poste de 20 c. (non séparés) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'après les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, colorié à l'aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. — Prix de l'Album, 8 francs *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

EN VENTE CHEZ GUSTAVE HAVARD.

BIBLIOTHÈQUE OMNIBUS ILLUSTRÉE

Romans — Histoire — Voyages — Procès — Théâtres — Poésies — Fables — Chansons, etc., etc., etc.

UN OUVRAGE COMPLET POUR 50 CENTIMES.

60 CENTIMES POUR LA PROVINCE, — contenant la matière de deux ou trois volumes de Cabinet de lecture.

OUVRAGES PARUS OU A PARAITRE :

LA MIGNONNE DU ROI. — MES JARDINS DE MONACO, par Emmanuel Gonzalès.
HISTOIRE DES PAPES, depuis saint Pierre jusqu'à nos jours, par Augustin Challamel.
AFFAIRES LEMOINE ET LÉONIE CHÉREAU (chroniques judiciaires).
LE CHEMIN DE LA FORTUNE. — L'ORPHELINE DE WATERLOO, par Benjamin Gastineau.
CARDILLAC, CHRONIQUE DE 1678, par Octave Féré et J. Chautard.
JOHN BROWN, *Martyr de la cause des Nègres*, etc., etc. (chroniques judiciaires).
HISTOIRE DU PIÉMONT ET DE LA MAISON DE SAVOIE, par Augustin Challamel.
LA FOLLE DE CONSTANTINE, par Turpin de Sansay.
LA VIPÈRE NOIRE, histoire valaque, par Octave Féré.
LE CHASSEUR D'HOMMES, par Emmanuel Gonzalès.
LA REINE DES GRISETTES, par H. de Kock.
LES MYSTÈRES DE L'INDE, par H. B. Revoil.
LE BRISEUR D'IMAGES. — L'ÉPAVE DE LA TREMBLADE, par Emmanuel Gonzalès.
LA BOHÉMIENNE, par Pierre Zaccone.
LE DOCTEUR NOIR. — AFFAIRE GIBLAIN, etc. (chroniques judiciaires).
LE ROI DES ÉTUDIANTS, par Henri de Kock.
L'HOMME AU MASQUE DE FER, chroniques de la Bastille, par Octave Féré.
LA MARQUISE DE BRINVILLIERS, chroniques de la Bastille, par Émile Gaboriau.
MASANIELLO, par Eugène de Mirecourt.
LE PACTE DE FAMINE, par Elie Berthet (chroniques de la Bastille).
CLÉMENT DELORME, par Augustin Challamel. (*Id.*)
LES LORETTES VENGÉES, par Henri de Kock.
LA FILLE DE CROMWELL, par Eug. de Mirecourt.
LES MIGNONS DE LA LUNE. — LA FIANCÉE D'ÉRIC, par Emmanuel Gonzalès.
LA FILLE DU PAUVRE. — LE RÈGNE DE SATAN, par Benjamin Gastineau.
WILLIAM PALMER, assassin et faussaire, par R. Hyenne.
LA BELLE NOVICE, par Emmanuel Gonzalès.
LES LORETTES DU DÉSERT, par Benjamin Gastineau.
LES CENT GARDES, par H. B. Revoil.

Prix de chaque brochure . **50** centimes, et **60** centimes par la poste.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 233. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 17 Juin.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère*, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LA VILLA PRUD'HOMME.

FANTAISIE ÉTRUSQUE AU GOUT DU JOUR, — par MARCELIN.

« Parva sed inapta. »



17273

Les constructions de style étrusque sont décidément à la mode. Dans un village des environs de Paris, entre une gare de chemin de fer et un café-restaurant, monsieur Prud'homme se fait construire en ce moment une villa sur le modèle de la maison du poëte tragique d'Herculanum ; non-seulement les bâtiments extérieurs, mais encore la décoration intérieure et l'ameublement, seront étrusques. Une personne admise à visiter ces travaux nous communique les réflexions et les dessins suivants. — Et d'abord avant d'entrer, CAVE CANEM : PRENEZ GARDE AU CONCIERGE.

LA VILLA PRUD'HOMME. — FANTAISIE ÉTRUSQUE AU GOUT DU JOUR, — par MARCELIN (suite).



17274

L'ÉCRITEAU DE L'ESCALIER.

« Essuyez vos pieds, et couronnez-vous de roses, s'il » vous plait. »



17275

LA STATUE DU VESTIBULE.

Ces antiques, un tas de sans-culottes!



17276

L'ATRIUM.

« Qu'il fait froid sous cette colonnade! On se sent tout de suite envie d'éternuer ou de réciter une tragédie. »

PETITES CATILINAIRES.

UN ENNEMI DE TOUS LES JOURS.

J'imite Cicéron du premier coup.

« Jusques à quand Paris cultivera-t-il avec rage le culte du parapluie? »

Le parapluie, c'est mon Catilina.

Si vous feuilletez l'*Almanach des* 25,000 *adresses*, vous verrez que trois cent vingt-sept marchands de parapluies fleurissent en ce moment dans nos murs.

Il y en a presque autant que de poëtes lyriques.

Cela vient, dit-on, de l'inclémence du climat. Notre Lutèce n'a pas volé son nom. Un humoriste, qui aime les jeux de mots, a dit que c'était la *ville des mille et une pluies.*

De là le prodigieux accroissement de cette industrie du bâton recouvert d'un dôme de soie ou de toile cirée, sans compter le marchand ambulant.

Puisque j'en suis à la statistique, je hasarde des chiffres. — Je gage que sur 1,500,000 habitants qui composent en ce moment l'agglomération parisienne, il y en a 750,000 pour le parapluie et 750,000 contre.

— Le parapluie est la vraie cocarde du bourgeois, disait Armand Carrel.

Cette sentence, il est vrai, était prononcée en 1830, c'est-à-dire à l'époque où Louis-Philippe se promenait dans les rues, son rifflard sous le bras. Période glorieuse pour le parapluie. Jamais ce meuble n'a été si choyé, même du temps du roi Pépin lui-même.

Par contre, c'est à dater de 1830 que le parapluie est devenu le cauchemar des artistes. Ah! leur cauchemar, ce n'est pas assez dire. Cherchons mieux. Artiste! parapluie! deux mots qui hurlent. En plein romantisme, les sectateurs d'*Hernani* n'avaient pas de plus grosse injure à la bouche après *vieil as de pique*. Ils criaient au père Antoine Jay, du *Constitutionnel :* « Tu es bien digne de vivre » avec un parapluie! » De même chez les jeune France à la barbe de bouc : « Les Celtes à la longue chevelure » ignoraient le parapluie. » — Même chanson chez les saint-simoniens : — « Ceux qui cherchent la femme libre » doivent fuir le parapluie. » Les bousingots en riaient et le mettaient en caricature.

⁂

Ces antipathies se sont prolongées jusqu'à nos jours.

Un parapluie! réfléchissez : n'est-ce pas toujours le spectre Banquo pour un artiste?

Lecteur, je suppose que vous soyez peintre, poëte, musicien ou simplement un homme du monde, une nature délicate et un esprit d'élite. Dans ce cas-là, il est certain que vous formulez vingt fois par an un monologue que je connais par cœur. Aussitôt que le ciel devient noir, vous vous écriez :

— Qu'il pleuve tant qu'il voudra, je me mouillerai mais je ne me déshonorerai pas. Non, je ne porterai pas un parapluie. J'ai horreur du parapluie. Je ne porterais pas un parapluie quand même je serais de sel. J'aime mieux cent fois risquer la virginité fragile d'un chapeau neuf. Quoi de plus ridicule et de plus disgracieux qu'un homme qui pense avec un parapluie? Kléber n'en a jamais porté un, ni Lazare Hoche, ni Byron, ni Géricault, ni Bonaparte, ni Washington, ni Benvenuto Cellini, ni Voltaire. Je bouleverse la chronologie exprès pour me prouver qu'on a détesté le parapluie de tout temps. Un homme qui porte un de ces ustensiles, c'est comme un melon ambulant sous une cloche de soie. Le parapluie! un bâtard de la canne et du cabriolet!

⁂

Il existe cependant d'indissolubles intimités entre quelques-uns des fils d'Adam et le parapluie. Ces mariages ne se voient pas chez les laboureurs, chez les soldats, chez les ouvriers, chez les marins (Robin Crusoé excepté). On ne constate l'existence du phénomène que dans la classe estimable mais obtuse des gens de bureau, à laquelle il faut ajouter la catégorie des petits rentiers.

Les petits rentiers, vous le savez, sont des vers à soie qui ont choisi les pages du grand-livre de la dette publi-

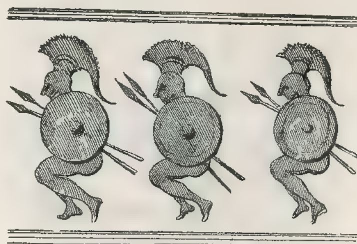
LA VILLA PRUD'HOMME. — FANTAISIE ÉTRUSQUE AU GOUT DU JOUR, — par MARCELIN (suite).



17277

L'ALCOVE.

Comment l'architecte n'a-t-il pas songé à supprimer le mur du fond pour laisser voir la campagne et les murs de Troie, derrière le lit, comme dans les tableaux de David?


17278

DÉTAILS D'UNE FRISE.

Les canards l'ont bien passé,
Tire lire lire, etc.


17279

LE POT A L'EAU.

Je ne puis me figurer que ce soit là mon pot à l'eau; il me semble toujours que c'est l'urne qui doit contenir mes cendres.

que en guise de feuilles de mûrier. Sédentaires, casaniers, peu amis de la locomotion, ils s'aventurent néanmoins de temps en temps dans les rues de Paris, et comme ils ont à ménager une toilette que la modicité de leur budget ne leur permet pas de renouveler souvent, ils achètent un jour mémorable l'abri mouvant d'un parapluie bleu, vert ou rose, suivant la couleur de leur philosophie. Ce meuble, qui les suit partout, même en été, n'est plus un ami vulgaire; il devient un membre de la famille. On pense à lui comme à un être animé, souvent plus; on dit plus de deux mille fois dans le cours d'une longue existence, avec anxiété, mêlée de gros soupirs : — « Où » donc est-il? Juste ciel! se serait-il perdu? L'aurait-on » enlevé? Que devenir sans lui? » Et l'on n'a plus un instant de repos, et l'on ne mange plus avec profit, et l'on ne dort plus en paix qu'on ne l'ait revu et retrouvé.

Je rapporte là des faits dont chacun de nous a été cent fois témoin.

Avec tout cela, l'entretien d'un parapluie coûte les deux yeux de la tête. Dans le premier moment, cela n'a l'air de rien. Que de baleines à faire remettre! que de bandes de soie à rajeunir! C'est le couteau de Jeannot dont il ne reste plus que la lame. La lame du parapluie, vous le devinez, c'est son manche, en roseau, en fer creux, en bambou, en merisier, en ivoire. Il y en a auxquels on fait mettre un pommeau en or, il y en a qu'on remplace par l'ébène même. Calculez et faites l'addition.

Mais ce qui coûte le plus dans le parapluie, c'est son éducation. Il coûte autant qu'un petit *pouacre* qu'on envoie au lycée Charlemagne. Si vous ne sortez pas sans cet ami à bec de corbin, votre inséparable, le confident de toutes vos pensées, vous ne regardez guère à la pièce de dix centimes qu'il est de règle de donner en tout lieu pour qu'on le traite avec égards à la porte des musées, sous le vestibule des théâtres, dans l'antichambre des concerts. Dix centimes et dix centimes font vingt centimes, et dix fois dix centimes font un franc. Un sou, recueilli le jour de la naissance de Jésus-Christ, placé à cinq pour cent et multiplié par le cumul, formerait aujourd'hui, on en est sûr, une masse d'airain aussi grosse que le volume de la terre; jugez par là des sacrifices que vous faites pour mettre un parapluie à l'abri.

Sans compter que le déposant court un très-gros risque; il s'expose tout simplement à ce qu'on change son parapluie en nourrice. Cette catastrophe se présente même beaucoup plus souvent qu'on ne le pense. Vous rappelez-vous une très-jolie pièce du théâtre des Variétés, intitulée : *Ma femme et mon parapluie?* Eh! justement c'était le triomphe de Vernet. « On dépose entre les » mains du buraliste un parapluie innocent et une femme » pure. On vous rend ensuite un parapluie fripé, tordu, » ou qui vient on ne sait d'où. »

Ceux qui aiment les romans anglais, ont lu avec délices une charmante boutade intitulée : *Les sermons d'alcôve.* Dans l'un des chapitres de cet opuscule, une mistress Caudle interpelle sans cesse son mari parce qu'il a eu l'impardonnable complaisance de prêter son parapluie. Rien de plus comique ni de plus théâtral en même temps que ces élégies sur un parapluie prêté, et, finalement, perdu. « Ah! vous avez prêté le parapluie de la famille à » miss Cora! » Et la tirade s'échappe en gros mots pendant une heure.

M. Théophile Gautier, l'historien des jeune France, a composé une fois une grande pantomime pour le théâtre des Funambules, où Pierrot méritait la corde. Pourquoi? Pierrot avait volé le parapluie d'un ami intime. Or, le remords au fouet vengeur se présente sans cesse à Pierrot sous la figure ironique d'un marchand de parapluies. A table, en voyage, à pied, à cheval, dans un rendez-vous d'amour, ces mots terribles frappèrent son oreille : *Marchand de parrrrrapluie!* et Pierrot tressautait d'épouvante. — Chose curieuse, M. Théophile Gautier a rendu compte lui-même de cette belle œuvre dans la *Revue de Paris.*

⁂

Question grave :

Pourquoi M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, s'obstine-t-il à porter un parapluie?

⁂

Ce dix-neuvième siècle, qui a la noble monomanie de remplacer les vieilles choses par des choses qui n'ont pas servi, a entrepris un jour de changer le parapluie, de le

LA VILLA PRUD'HOMME. — FANTAISIE ÉTRUSQUE AU GOUT DU JOUR, — par Marcelin (suite).



LES FAUTEUILS.
Ils sont assez curules, mais pas assez rembourrés.



LA CHEMINÉE.
Quelle idée de la faire à l'antique! N'eût-il pas mieux valu la faire à la prussienne?

renverser même et de mettre à sa place un inconnu du nom de paraverse. — Eh bien, le paraverse n'a pas réussi, pas plus que le paracrotte, le parachute et le paradoxe. On l'a traité de parapluie déguisé, de mage Smerdis, de faux dauphin, d'usurpateur, et mis au *rancart*.

Le parapluie triomphe.

On lui a suscité aussi le caoutchouc. Le parapluie s'est contenté de sourire. Est-ce que le caoutchouc couvre la tête?

Il reste donc debout, le parapluie, ce fusil pour rire, cette tente de la bureaucratie occidentale, et l'ombrelle même des jolies femmes est impuissante à lutter contre lui.

Un sous-chef de bureau dans un ministère disait tout récemment devant moi :

— Monsieur, ne plaisantez pas mon parapluie; il est plus solide que le parasol de l'empereur du Maroc et celui de l'empereur de la Chine, les deux plus grands parasols du monde connu.

Maxime Parr.

LE DOCTEUR BIDOCHE.

C'est un docteur moins illustre qu'Isambard, — bard, — bard, — bard, mais il est un peu plus réel et moins trompeur. Il empêche le plus qu'il peut les gens de Vélisy, mon village, d'aller voir ce qui se passe dans l'autre monde, — trouvant cette curiosité malsaine en diable. C'est vous dire qu'il guérit presque tous les malades qui ont recours à lui, ce cruel docteur Bidoche!

Il m'a pris en amitié, je ne sais pas pourquoi? — probablement parce que je l'ai pris en grippe à la suite d'une maladie dont il voulait me débarrasser, — et que j'ai conservée avec soin, comme d'autres font de la santé.

Je l'ai rencontré hier dans le sentier qui mène à l'étang de Trivaux. Il sifflotait un refrain gaillard, et je cueillais des muguets....

— Incorrigible! s'est-il écrié en m'apercevant. Puisque vous n'êtes pas pharmacien, pourquoi cueillez-vous tant de fleurs? a-t-il ajouté.

— Docteur, lui ai-je répondu, les fleurs sont la fête des yeux : je réjouis les miens. Les grelots d'argent du muguet....

Le docteur Bidoche m'interrompit incivilement :

— Le muguet, dit-il, *asperula odorata*, est un excellent antispasmodique.

Puis, prenant une à une les autres fleurs de mon bouquet :

— L'anémone, *hepatica triloba*, est un excellent remède contre les obstructions du foie. La véronique, *veronica officinalis*, est astringente et béchique. Le bouton d'or, *ranunculus acris*, est un délicieux antihémorrhoïdal.

— Docteur, docteur! me suis-je écrié avec un commencement d'indignation, vous calomniez les fleurs! Vous calomniez l'anémone, qui est née du sang d'Adonis! Vous calomniez la véronique....

Le docteur Bidoche ne m'écoutait pas. Il continuait son énumération.

— Le romarin, *rosmarinus officinalis*, est employé avec succès contre la goutte. Le bluet, *centaurea cyanus*, a du bon parfois dans certaines ophthalmies. Le genêt, *genista scoparia*, est un excellent diurétique en même temps qu'un excellent purgatif. La tubéreuse....

— O docteur, je vous en prie, par respect pour mademoiselle de la Vallière, n'allez pas accoler quelque odieuse explication au nom de la tubéreuse!

— Quel rapport voyez-vous entre cette demoiselle et cette fleur? me demanda le docteur Bidoche.

— Cette demoiselle allait devenir mère, docteur. C'était au milieu de la nuit. La reine avait coutume de passer dans sa chambre tous les matins pour se rendre à la messe. Mademoiselle de la Vallière eut le courage de se lever, d'aller au-devant de la reine, et, pour éloigner tous les soupçons, elle emplit sa chambre de tubéreuses, dont les émanations pouvaient lui être si fatales dans sa position de nouvelle accouchée.... Ne dites donc pas de mal de la tubéreuse, docteur; pas de mal de la violette non plus....

— Est-ce qu'il y a encore quelque rapport entre la violette, *viola odorata*, qui est un excellent pectoral, et mademoiselle de la Vallière, qui était une excellente boiteuse?...

— Oubliez-vous, docteur, que madame de Sévigné, dans ses lettres, appelle toujours mademoiselle de la Vallière l'*humble violette?*

— Je ne l'oublie pas, mon innocent ami, car je ne l'ai jamais su.

— Oubliez-vous aussi le culte de mademoiselle Clairon pour cette adorable fleur? Elle avait un amant qui en cultivait pour elle, et lui en donnait dans toutes les saisons un bouquet chaque matin. Cela dura trente ans. Pour ne rien perdre d'un don que l'amitié et la constance rendaient si précieux à celle qui le recevait, elle en effeuillait les fleurs chaque soir et les prenait en infusion comme du thé...

— Cette demoiselle Clairon avait raison, mon puéril ami, car, je vous le répète, la violette est très-pectorale et très-adoucissante....

— Docteur, docteur, vous êtes impitoyable! Les fleurs sont faites pour être respirées par les amoureux, pour être chantées par les poëtes, pour être cueillies par les jeunes filles, mais non pour être bues en tisane par les malades! Laissez-nous ces consolatrices, ces amies, ces joies de nos yeux, de nos cœurs et de nos esprits.

— Je ne vous laisserai rien, répondit le docteur Bidoche. Ah! mon naïf ami, vous êtes encore plus malade cette année-ci que l'année dernière. Vous êtes incurable! Si j'avais le chagrin d'être votre père, au lieu d'avoir l'honneur d'être votre médecin, je vous forcerais à servir les maçons au lieu de servir les Muses, de bâtir des maisons à Paris au lieu de bâtir des châteaux en Espagne.... A force de porter des auges pleines sur la tête, vous finiriez par écraser dans leurs coquilles toutes vos mélancolies et toutes vos rêvasseries.... Les poëtes sont des êtres malfaisants et nuisibles comme les chiens enragés : on devrait les guérir en les lapidant....

— Mais, docteur, je ne suis pas poëte.

— Vous avez été nourri par les poëtes, et ils vous ont inoculé leur rage! Ah! mon trop jeune ami, vous croyez être intéressant avec votre mélancolie, et vous n'êtes que désolant pour ceux qui vous aiment un peu. La gaieté ne pousse que dans les corps robustes, à fonctionnement

LA VILLA PRUD'HOMME. — FANTAISIE ÉTRUSQUE AU GOUT DU JOUR, — par MARCELIN (suite).



CONSÉQUENCE : UN PETIT SOUPER ÉTRUSQUE.

Lucullus soupe ce soir chez monsieur Prud'homme.

NOTA BENE. — *Une chlamyde élégante est de rigueur. On dansera à la lyre. On peut amener des vierges de Lesbos.*

régulier. Tous vos poëtes, depuis Byron jusqu'à George Sand, étaient affligés de gastroses : ils digéraient mal; — c'est pour cela qu'ils ont si bien écrit des choses tristes...

— Quoi! docteur, m'écriai-je scandalisé, Byron?...

— Avait une gastro-colite.

— M. de Senancour?

— Avait une gastro-malacie.

— Hégésippe Moreau?

— Avait une gastro-hépatite.

— Alfred de Musset?

— Avait une gastralgie. Tous avaient des gastroses! Tous, vous dis-je. Tous avaient des saburres gastriques! De là leur mauvaise humeur — et leur génie. C'est bien honorable, assurément, d'être un grand poëte, un grand écrivain, un grand moraliste, un grand tout ce que vous voudrez, mais c'est bien meilleur d'être un vigoureux gaillard de cinq pieds huit pouces, à larges épaules, à large poitrine, mangeant beaucoup et pensant peu, dormant bien et écrivant mal! Tenez-vous cela pour dit, jeune homme, et vous irez jusqu'à la centaine. Sur ce, serviteur de tout mon cœur!...

Et le docteur Bidoche s'éloigna en sifflotant son air gaillard.

Le docteur Bidoche aurait-il raison?

ALFRED DELVAU.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

Non, le ridicule ne tue pas en France, comme on l'a dit très-faussement; il fait vivre, au contraire, et fort longtemps.

Parmi les comédiens illustres qui jouent le grand vaudeville social sur la scène du monde depuis 1800 jusqu'à nos jours, un des acteurs le plus souvent sifflés, hués, chansonnés et honnis, a été M. Gaspard-Pons Viennet, de Béziers, l'auteur de l'*Épitre aux mules de don Miguel*.

A l'heure où nous écrivons cette page, M. Gaspard-Pons Viennet a près de quatre-vingt-deux ans.

1° Il a été officier d'artillerie sous le premier empire;

2° Il a été officier d'ordonnance de S. A. R. le duc de Berri;

3° Il a été le lecteur du fameux programme de l'hôtel de ville en 1830, en présence de Louis-Philippe et des 221;

4° Il a été membre de la chambre des députés;

5° Il a été membre de la chambre des pairs;

6° Il a été président de la Société des gens de lettres;

7° Il a été et il est encore membre de l'Académie française, qui l'a préféré jadis à Benjamin Constant.

Cependant pas un homme de la génération vivante n'a été autant ridiculisé que M. Gaspard-Pons Viennet, de Béziers. Pendant dix-huit années consécutives, les deux principaux journaux épigrammatiques, le *Corsaire* et le *Charivari*, l'ont criblé de brocards; la *Caricature* de Charles Philipon l'a dessiné vingt fois de face et de profil. A Estagel, où il passait un jour, en 1832, on lui donnait une sérénade uniquement composée des cris des ânes. Quarante-trois aliborons pyrénéens étaient présents. Jules Janin aiguisait sa plume de critique pour l'analyser. M. Thiers faisait des mots sur lui. Bref, la France entière était soulevée contre lui, et n'avait pas de sujet de plaisanterie plus constant.

Ce n'était pas tout.

En 1840, après avoir attendu un quart de siècle dans les cartons verts, *Arbogaste*, tragédie en cinq actes et en vers, de M. Gaspard-Pons Viennet, était tout à coup mise à l'étude et jouée au Théâtre-Français. Celui qui écrit ces lignes a pu assister à la première et unique représentation de cet ouvrage, où l'on voyait apparaître Pharamond jeune homme, en chasse, portant en bandoulière une biche empaillée. (Pas une *biche* du jardin Mabille, entendons-nous.)

Rien ne saurait exprimer l'accès immense d'hilarité qui s'était emparé du public dès la première scène de cet ouvrage.

Toute la salle se levait vingt fois en dix minutes dans un ouragan de fou rire.

M. H. de Balzac, suffoqué, demandait un flacon d'éther pour l'aider à garder son sérieux.

Dans une loge d'avant-scène, madame Duchâtel, femme du ministre, appuyant ses deux mains blanches

LA VILLA PRUD'HOMME. — FANTAISIE ÉTRUSQUE AU GOUT DU JOUR, — par MARCELIN (suite).



JUSQU'A UN PIANO ÉTRUSQUE !!! 17283



COULEUR LOCALE. 17284

Monsieur a dit : « Qu'on jette cet esclave aux lamproies ! » Me donnera-t-il au moins mes huit jours ?

sur les robustes épaules de son mari, sautait comme une jeune fille qui joue à la corde.

Trois journalistes criaient : *Au secours!* — comme dans un incendie.

Tantôt les rires l'emportaient sur les sifflets, tantôt les sifflets dominaient les rires.

Au foyer, on prétendait que le roi Louis-Philippe avait fait placer dans la salle cinq émissaires chargés de lui apporter, en se relayant, toutes les dix minutes, des nouvelles de la représentation. A la fin le prince, vivement contrarié, aurait envoyé à l'auteur l'ordre de ne pas laisser prononcer son nom.

— Je ne dois pas permettre, disait le roi, qu'un pair de France expose son autorité morale aux sifflets et à la moquerie de la foule.

En effet, Beauvallet vint, en souriant, déclarer que l'auteur désirait garder l'anonyme;

Quant au public, il riait et il sifflait encore en sortant, et la statue de Voltaire, placée dans le vestibule, riait plus fort que le public.

Ce qu'il faut conclure de tout ceci, — nous l'avons dit plus haut, — c'est que le ridicule ne tue pas en France; il fait vivre.

***

Une bonne note.

M. Gaspard-Pons Viennet, membre de l'Académie française, est, — au bout du compte, — un homme d'esprit, et, ce qui vaut mieux, — le plus obligeant des hommes, — quoiqu'il fasse de mauvaises fables.

Mais pourquoi faire des fables?

***

On se *cognait*, un soir, dans un ménage parisien.

F..., feuilletoniste, voisin de la bataille, accourait pour mettre le holà.

— Eh bien, s'écriait-il, pourquoi cassez-vous les verres, mes petits agneaux? Méchant mari et méchante femme, tous deux de vie et d'humeur pareilles, je suis surpris que vous ne vous accordiez pas.

P. A.

Disdéri, un de nos plus habiles photographes, vient de faire restaurer ses salons. Nous publions le dessin des salons de réception.

Les bureaux, les magasins, les ateliers, l'escalier même, sont décorés avec le même soin, avec le même goût, avec le même luxe; pas le moindre désaccord ne blesse parmi ces somptuosités.

Dans un salon spécial sont exposées toutes les photographies des principaux personnages qui ont posé devant Disdéri : inestimable collection dans laquelle figurent plus de quatre cents illustrations de tous genres; c'est le véritable livre d'or de la célébrité, dont les feuillets épars se relieront un jour en album du plus haut prix pour l'histoire. Tous les noms glorieux qui sont l'honneur de l'armée, de l'Église, de la magistrature, du barreau, de la littérature, des arts, de la science, de la finance, de l'industrie et même du commerce, se trouvent dans cette galerie, où la noblesse de la naissance avoisine celle du talent

Ce n'est rien hasarder que de prédire à la publication des *Contemporains* entreprise par Disdéri, un succès égal à la grandeur de l'œuvre qu'il dirige avec un grand talent.

THÉATRES.

C'est un grand chagrin pour la critique de n'avoir pas à traiter une question d'art, à propos d'un drame nouveau d'Alexandre Dumas père. Il en était autrement jadis : chaque œuvre signée du nom illustre donnait matière à des controverses vives et intéressantes. On courait en foule au théâtre, on discutait, on bataillait. Le nom d'Alexandre Dumas était un drapeau; aujourd'hui ce n'est plus qu'une enseigne.

L'auteur célèbre s'est épuisé dans les désordres d'une production dévorante. Le fait est malheureusement trop connu; mais avec un talent de cette trempe, on peut toujours espérer un miracle de renouveau. Le jour où M. Dumas se donnera la peine de combiner une vraie pièce, et qu'il daignera prendre le temps de l'écrire, il prouvera que l'auteur d'*Antony*, de *Térésa* et d'*Angélo* n'est pas dégénéré. Mais quand ce jour viendra-t-il?

Ce n'est pas l'*Envers d'une conspiration*, qu'il a fait représenter au Vaudeville, qui ajoutera un nouveau fleuron à sa couronne de duc littéraire.

Cette comédie en cinq actes est un imbroglio auquel on a donné pour prétexte la restauration de Charles II d'Angleterre. Elle commence comme un drame de l'Ambigu, et finit comme un petit vaudeville. Si cette pièce était signée du nom d'un débutant, on crierait bien fort qu'il a fait preuve d'une expérience bien précoce des vieux procédés, des vieilles ficelles. On le féliciterait d'avoir si bien étudié les mystères de la charpente dramatique, mais on le déclarerait complétement dépourvu d'originalité et de jeunesse. En somme, on lui conseillerait de renoncer bien vite à ces expédients misérables d'une poétique hors de service.

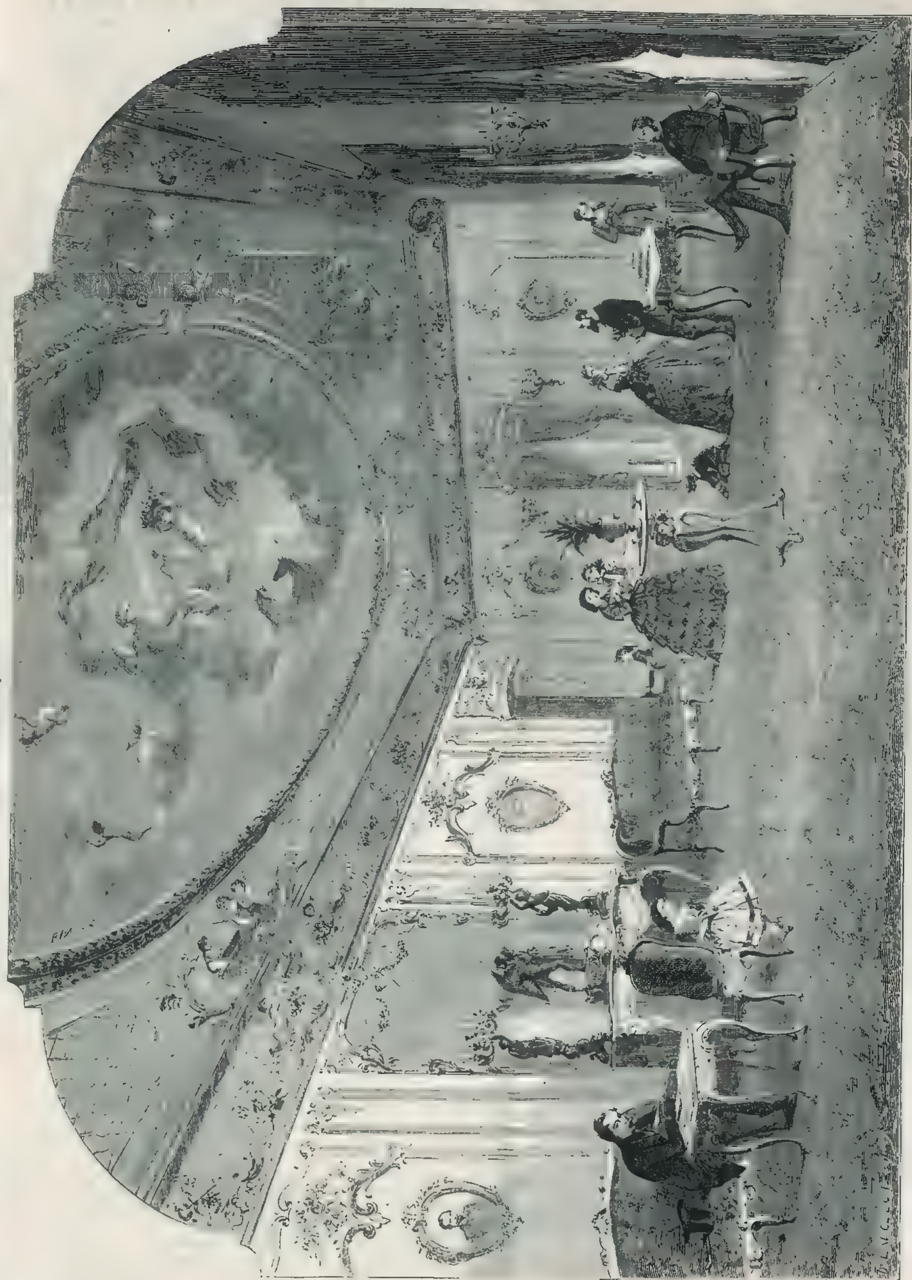
Mais que conseillerons-nous à Alexandre Dumas? Il sait mieux que nous à quoi s'en tenir sur les badinages auxquels il se livre sous prétexte de littérature, sans montrer nul souci de sa gloire passée.... trop passée. Il ne fait plus d'œuvres sérieuses, il fait des affaires: Il exploite le drame de pacotille pour l'exportation.

En quittant le Théâtre-Lyrique, où bien des sympathies lui ont fait escorte, M. Carvalho laissait pour adieu *Fidelio*, de Beethoven. En entrant dans un théâtre où tant de joyeuses espérances saluent sa bienvenue, M. Réty donne, pour premier bonjour, les *Rosières*, d'Hérold.

L'œuvre de Beethoven est la thèse la plus avancée d'un système musical qui me semble de l'ennui à forte dose.

L'ouvrage d'Hérold est le premier pas d'un homme qui est l'un des représentants les plus brillants de l'école française, si gaie, si bonne fille, si rieuse, si gauloise.

Hérold doit sa première grandeur à cette puissance d'assimilation qui fait notre génie, et dont Voltaire est peut-être la plus forte expression. Emprunter la chaleur de mille foyers pour la renvoyer plus rayonnante et plus dense, dégager de cet éclectisme des forces immenses et l'individualité la plus marquante, telle est la continuelle merveille qu'offre le génie français.



SALON DE RÉCEPTION DE M. DISDERI.

La partition des *Rosières* est écrite avec beaucoup de alent, mais elle est loin de faire pressentir la manière du rand homme qui écrira un jour *Zampa* et le *Pré aux Clercs*.

Un fort gentil ouvrage accompagne les *Rosières*, il se omme les *Valets de Gascogne*. Il s'agit de gascons râpés, ui, pour se donner les semblants de la richesse, se dé- uisent en valets et cirent leurs propres bottes, en parlant e leurs *gens* et de leur *livrée*.

M. Gille est l'auteur de cette amusante fantaisie. Avant de faire des opéras, M. Gille a écrit des chansons fort remarquables, et il a eu des opérettes aux Bouffes qui ont eu leur chiffre de cent représentations.

La musique de M. Dufresne est simple, mélodique et facile. M. Dufresne marche d'un bon pas, il ira loin.

ALBERT MONNIER.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant.* Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



LES ROBERT MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS

COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.

PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, 11 fr. SEULEMENT. rendu *franco* par la poste

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris,

à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonnée peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'elle désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté.

Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1860 est un Album très-curieux, intitulé *Toilettes de nos grand'mères,* reproduisant les modes de 1800 à 1830, d'après les meilleurs journaux du temps.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes :* un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco,* il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée.

La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1860 tout entière. Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

EN VENTE CHEZ A. DELAHAYS, rue Voltaire, 4 et 6.

1 franc.

PARIS ANECDOTE, par Alex. Privat d'Anglemont. 2e édition, augmentée du Voyage de découverte du boulevard à la Courtille, par le faubourg du Temple, et de PARIS INCONNU. 1 vol. in-18 de 530 pages.

SOMMAIRE :

I. La loueuse de voitures à bras et sa remise. — Le fabricant d'asticots. — II. Un mot sur les artistes populaires. — La cuiseuse de légumes. — Un rentier à cinq francs de capital. — Le Tzigan musicien. — III. L'arlequin. — L'employé aux yeux de bouillon. — Les loueurs de viande. — Le peintre de pattes de dindons. — Le boulanger en vieux, etc. — IV. Le marchand de feu. — Les bricoleurs. — Les réveilleurs. — L'ange gardien. — Le favori de la déesse. — Les contremarques judiciaires. — V. Correspondance. — Les fêtes et foires. — Les jeux. — Le 90. — Le lapin immortel. — Le pâtissier ambulant. — VI. Le père putatif. — Les vieux rubans. — L'atelier des éclopées. — Le berger en chambre. — Un dernier mot sur les anges gardiens. — VII. La fabrique de café à deux sous la tasse. — Manufacture de pipes culottées. — Le devineur de rébus. — L'éleveuse de fourmis. — L'exterminateur de chats. — Le fabricant de crêtes de coq. — Le pêcheur de buissons. — La loueuse de sangsues. — Les souris blanches et les rats blancs. — VIII. Le professeur d'oiseaux. — La bouillie pour les chats. — La famille Meurt-de-soif. — La mère Moskow. — Les ribouis et les dix-huit. — La zesteuse. — Un dernier mot sur le berger en chambre. — Le fabricant d'os de jambonneaux. — Le marchand de fumée. — Allumettes chimiques deuxième qualité. — Le canardier. — Le fabricant de codes. — Un poëte lyrique vivant de son état. — *La Childebert.* — *Les oiseaux de nuit.* — *La villa des chiffonniers.*

VOYAGE DE DÉCOUVERTE DU BOULEVARD A LA COURTILLE, PAR LE FAUBOURG DU TEMPLE.

La Courtille. — Belleville. — Romainville. — Le café Hainselin. — Bertrand. — Pessenelle. — Le père Passoir. — Le crocodile. — Maison Roistan. — *Les absinthiers.* — Le cabaret des croque-morts. — Le souper de la Toussaint. — Saulier. — Les Carapatas. — L'Estelle et le Némorin de la rue Saint-Denis. — Le Parisien pur sang. — La descente de la Courtille. — Les Vendanges de Bourgogne. — Une visite à *ma tante.* — Un frère ignorantin sculpteur. — Olivari. — Le *Bœuf provençal.* — L'art d'élever les lapins et de s'en faire 3,000 livres de rente.

LE BAL CHICARD. — *Chic* admis dans le *Dictionnaire de l'Académie.* — Emploi de ses dérivés par MM. Coquille et Veuillot. Gavarni. — Le *Çovage civilizé.* — *Flouman.* — Balochard. — Silène. — Pétrin. — La chahut. — Le cancan. — Brididi. — Le bal Musard.

MYLORD L'ARSOUILLE (lord S...). *Les Badouillards.* — *Les Pur-sang.* — *Les Bousingots.* — Les infatigables. — Un pair de France dans la hotte d'un chiffonnier. — Villa des chiffonniers. — La mère Marré. — Les veillées du crochet et de la hotte. — Souvenirs de l'Empire. — Physionomie du père Moscou, ses mœurs, sa gaieté, son crédit. — Les traditions du restaurant Passoir, ou un bon exemple à suivre. — La barrière de la Chopinette. — La petite bourse des chiffonniers. — Tapis-francs. — Le petit pot gris. — Le grand Saint-Nicolas et l'abattoir. — L'aristocratie de la chiffe. — Les chiffonniers de naissance et les parvenus. — La giberne et le cachemire d'osier. — Le général. — Belliqueuses hallucinations. — Héroïsme bachique. — Au coin d'une borne. — Pauvres mais honnêtes. — Le spectre de deux paquets d'allumettes. — Le collége de France des chiffonniers. — Monsieur Bastien, son école.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 234. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 24 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

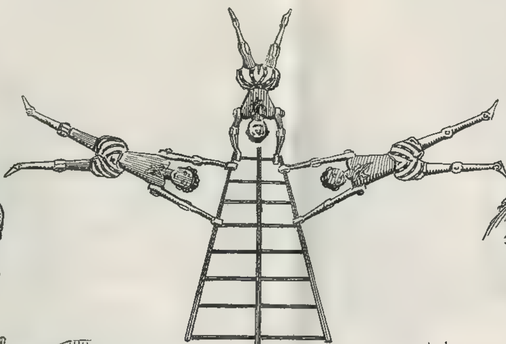
Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

A L'HIPPODROME, — par G. RANDON.



Épatement sincère des pompiers de service, qui se croyaient ferrés sur la gymnastique.





— Ces gaillards-là font de leur corps tout ce qu'ils veulent. Quant à moi, on m'offrirait tous les trésors de Golconde pour me livrer à des exercices semblables, que je ne voudrais seulement pas essayer.



17287

C'est bien malin! quand on se tient accroché au trapèze par le pied!

17286

Dans cet exercice-là, l'homme qui porte, ou plutôt qui supporte tout l'édifice serait d'une force merveilleuse si ceux qui se tortillent au haut de l'échelle étaient aussi des hommes pour de vrai; mais avec une lunette marine il est bien facile de s'apercevoir du subterfuge.



17288

— Vous croyez que tout va dégringoler? rassurez-vous, les bonshommes sont attachés au plafond avec des ficelles.

CALEPIN DE MARTIAL.

Comment résister à la mode? En France, on n'a jamais eu d'autre idole. Aujourd'hui le vent est à la belle latinité, tournée en français de feuilleton. Alexandre Dumas père, qui est fort comme un Turc sur l'antiquité, écrit les *Mémoires d'Horace* exactement sur le ton qu'il employait jadis pour faire parler les *Trois Mousquetaires*. Tous les régents de collége en ont pâli; tous les abonnés du *Siècle* en ont sauté de joie. Eux qui connaissent à peine leurs lettres, ils vont avoir tous l'air de forts en thème.

En attendant, voilà une mode posée. On va déchiqueter la bibliothèque Panckouke en alinéas. Les Romaines d'il y a deux mille ans auront sur les lèvres le jargon des lorettes de 1860. Ce sera curieux de voir dans les journaux le pays Bréda du temps de Néron par exemple.

J'ai pensé qu'on pouvait tirer bon parti de Marcus-Valérius Martial, faiseur de petites gazettes, assez connu dans le temps. Ce Martial était un gaillard qui n'engendrait pas la mélancolie. Vous savez cela, lecteur, si vous avez usé douze ans vos culottes sur les bancs d'un lycée. Vous ne l'ignorez pas, mesdames, si vous avez pu avoir entre les mains la traduction qu'a dirigée M. Désiré Nisard, qui est la fleur des pions de notre beau pays.

Ce matin même, en époussetant mes vieux livres, je me suis dit :

— Hâtons-nous de prendre toute la substance qu'il y a dans les *Épigrammes de Martial*. L'appétit vient en mangeant. Qui sait si demain Alexandre Dumas ne me coupera pas l'herbe sous le pied, en publiant les *Mémoires de Martial* dans le *Constitutionnel* ou dans la *Presse?* Voilà déjà le petit vicomte Ponson du Terrail qui fait paraître dans l'*Opinion nationale* une machine intitulée : Les *Gandins*, qui m'a tout l'air d'un roman du temps de Ramsès XXIV. Faisons diligence, mettons le grappin sur Martial, au moins pour les dix mille abonnés du *Journal amusant*.

Aussitôt dit, aussitôt fait. — Martial va maintenant débrider son chapelet à lui tout seul, puisque c'est la mode.

***

Je sais bien qu'il m'aurait été possible de faire un autre préambule ou d'allonger celui-là. Un cuistre de l'École normale n'eût pas manqué son coup. Quelle belle chose à dire sur la différence et sur la ressemblance des temps! Martial faisait ses *Nouvelles à la main* sous Domitien et sous Nerva. Si j'étais un pédant à trois poils, je pourrais chanter : « Est-ce que ces *Nouvelles à la main* n'ont pas « l'air d'avoir été écrites d'hier au soir? » Et vous me croiriez, lecteurs, attendu qu'on ajoute toujours foi aux contes bleus des mangeurs de racines grecques et autres. Vous direz : « En voilà un qui ne s'amuse pas à nous » endormir par des calembredaines; c'est un écrivain » sérieux, un feuilletoniste de la trempe d'Alexandre » Dumas. » — Et, dans votre pensée, vous me coifferiez d'un laurier vert.

A L'HIPPODROME, — par G. RANDON (suite).



17289

— Si j'avais (ce qu'à Dieu ne plaise!) un différend à vider avec M. Rochette, qui jongle ainsi avec des boulets de 32, je choisirais le canon rayé — à bout portant — et je tâcherais d'avoir à tirer le premier.



17290

Le bilboquet de M. Rochette, sans ficelle.



17291

Les personnes qui pourraient croire ou supposer que les boulets de M. Rochette sont soufflés...



17292

Blasé sur des exercices qui finissent par lui devenir monotones, M. Magilton part à la recherche de trapèzes inconnus.



LE TRIOMPHE DE MAGILTON.

Sic itur ad astra!



17293

— Ce petit homme a le diable au corps, il finira mal.
— Oui, il finira par s'éteindre dans son lit, affligé de quelque cinquante mille livres de rente.

Assez de commentaires. Un laurier, personne ne pense plus à cette bêtise-là. Soyons positifs. Nous faisons le commerce des feuilletons, c'est une industrie pour tout de bon à l'heure qu'il est. Traitons l'objet comme une denrée à laquelle il faut faire rendre tout l'argent qu'elle a dans le ventre. Découpons Martial en petites tranches, comme l'auteur de *Monte-Cristo* dissèque Horace. — Pourquoi non!

M'y voici :

* * *

Je vous avertis d'abord que, n'ayant pas vécu au temps du poëte de Bibilis, je ne suivrai aucun ordre chronologique. On m'en blâmera en Sorbonne ou dans les bureaux du *Siècle*. Je me moquerai de ce *qu'en dira-t-on* de nos illustres savants; et, prenant toujours au hasard, çà et là, dans l'œuvre de Martial, je n'aurai d'autre loi que ma fantaisie. — Une chose certaine, c'est que je ne vous donnerai pas une seule *tartine*, attendu que Martial avait ce genre en horreur. — Il n'a jamais fait plus de vingt-cinq vers d'un seul tenant. — En thèse générale, chacun de ses petits poëmes est si petit qu'il pourrait tenir dans un noyau de cerise. — Ce n'est plus tout à fait la méthode d'Alexandre Dumas.

Mais voilà que je jase encore. — Citons, traduisons, faisons des *Mémoires*.

Parisiens de la décadence, lisez :

* * *

UN PLAIDEUR.

Diodorus plaide, Flaccus, et il a la goutte aux pieds; mais il ne donne rien à son avocat. — C'est donc aux mains qu'il a la goutte?

* * *

UN JOLI HOMME.

Tu veux, Cotta, passer en même temps pour joli et pour grand; mais, Cotta, qui dit joli dit petit.

* * *

UN BON VIVANT.

Acerra, sentir le vin de la veille! Erreur. Il boit toujours jusqu'au matin.

* * *

UN PRODIGUE.

Tu soulages ton ventre et tu n'en rougis point, Bassa, dans un vase d'or qui n'en peut mais, et tu bois dans un verre? Ce sont tes selles qui te coûtent le plus cher.

* * *

AUX LIÈVRES DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART.

Un lièvre, au cirque, est entré dans la gueule d'un lion, et le lion l'en a laissé sortir. Les ordonnateurs des combats de bêtes n'ont pu arracher des taureaux de ces formidables mâchoires, entre lesquelles va et vient un lièvre timide. Le plus étonnant est que ce lièvre s'échappe plus léger de la gueule de son ennemi, et qu'il semble lui avoir emprunté quelque chose de son noble courage. Il n'est pas plus en sûreté quand il court seul dans l'arène; et quand il est seul dans sa loge, il n'est pas mieux protégé. Si tu veux, lièvre espiègle, éviter les morsures des chiens, tu as pour refuge la gueule d'un lion.

* * *

UN MARCHAND DE VINS.

Des pluies continuelles font souffrir la vendange et la noient. Quand tu le voudrais, cabaretier, tu ne pourrais nous vendre du vin pur.

* * *

UN PRÉTENDU JOURNALISTE.

Tu penses être, Cecilius, un fin railleur; il n'en est rien, crois-moi. Qu'es-tu donc? Un pauvre bouffon. Ce qu'est un industriel ambulant d'au delà du Tibre, qui troque des allumettes contre des verres cassés; ce qu'est l'homme qui vend aux badauds des pois bouillis; ce que sont le prestidigitateur qui joue avec des vipères, les vils esclaves des marchands de salaisons, le cuisinier à voix rauque qui colporte des saucisses fumantes dans les chaudes tavernes, un détestable poëte de carrefour, un infâme entremetteur venu de Cadix, un vieux libertin babillard. Cesse donc enfin, Cecilius, de te croire ce que tu n'es qu'à tes propres yeux, c'est-à-dire capable de surpasser en plaisanteries Galba et Sextius Caballus lui-même. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir du nez. Celui qui plaisante avec une sotte effronterie n'est pas un Sextius Caballus, mais une rosse (*caballus*).

LE DÉPART DES TOURISTES, — par Carlo Gripp.



— Mais, puisque nous n'allons qu'à quelques lieues de Paris, pourquoi cet attirail de guerre?
— Histoire de rire! J'ai voulu faire croire à nos amis que j'allais chasser l'ours aux Pyrénées.

⁂

UNE COQUETTE SANS ESPRIT.

Tu es jolie, on le sait; jeune, cela est vrai; riche, qui peut dire le contraire? Mais lorsque tu t'en vantes avec tant de complaisance, Fabulla, tu n'es ni riche, ni jeune, ni jolie.

⁂

UN CRITIQUE.

Tu te plains, Vélox, de la longueur de mes épigrammes? — Tu les fais bien plus courtes, toi qui n'écris rien.

⁂

UN AMATEUR COMME IL Y EN A MILLE.

Vous ne manquez jamais, Lupercus, à chaque rencontre, de me dire : « Voulez-vous que je vous envoie » mon esclave, et voulez-vous lui confier votre petit » volume d'*Épigrammes*, que je vous renverrai dès que je » l'aurai lu? » Il est inutile, Lupercus, que vous donniez cette peine à votre esclave. La route est longue de chez vous au Poirier; de plus, je loge au troisième étage, et les étages sont très-hauts. Ce que vous demandez, vous n'avez pas à le chercher si loin. Vous êtes un habitué de l'Argilète? or, près du forum de César se trouve une boutique dont la devanture est toute couverte de titres d'ouvrages, de sorte qu'on y lit d'un coup d'œil les noms de tous les poëtes. Là, vous me demanderez, en vous adressant à Attrectus, — c'est le nom du marchand. — Du premier ou du second casier, il tirera un Martial bien poli et orné de pourpre, qu'il vous vendra cinq deniers. — « C'est trop cher, » dites-vous. — Vous avez raison, Lupercus.

⁂

UN PANIER PERCÉ.

Sextus, tu ne dois rien; tu ne dois rien, Sextus, je l'avoue, car on ne doit, Sextus, qu'autant qu'on peut payer.

⁂

UN PROPRE A TOUT.

Tu es un joli déclamateur; tu es, Attalus, un joli avocat. Tu écris de jolies histoires, tu fais de jolis vers, tu composes joliment des mimes et tu fais de jolies épigrammes. Tu es un joli grammairien, un joli astrologue, un joli chanteur, un joli danseur. Tu manies joliment la lyre, et tu es un joli joueur de paume. Tu ne fais rien de bien, et cependant tu fais tout d'une jolie manière. Veux-tu que je te dises qui tu es?... Tu es un grand brouillon.

⁂

UNE LETTRE LUE.

J'ai écrit à Néria; elle ne m'a pas répondu; je ne l'aurai donc pas. Mais elle a lu ma lettre, alors elle est à moi.

⁂

CE QUI ARRIVE SOUVENT.

Quintus aime Thaïs. — Quelle Thaïs? — Thaïs la borgne? — Thaïs n'a qu'un œil, mais Quintus n'en a pas du tout.

⁂

UN PETIT ENNEMI.

Cinna fait, dit-on, de petits vers contre moi. — Faire de petits vers que personne ne lit, ce n'est pas en faire.

⁂

LA FOLIE D'APICIUS.

Tu avais, Apicius, dépensé pour ton ventre six millions de sesterces; il t'en restait encore un million pour le moins. Désespéré, comme si cette somme ne pouvait te mettre à l'abri de la faim et de la soif, tu vides une dernière coupe, mais une coupe de poison. Ce trait de gourmandise, Apicius, surpasse tous les autres.

⁂

UN AMPHITRYON COMME ON EN VOIT TROP.

Tu m'invites, et tu me sers du vin vert trempé de Véies, et tu bois du massique. J'aime mieux flairer ta coupe que vider la mienne.

⁂

A CEUX QUI LISENT LEURS MACHINES AUX AUTRES.

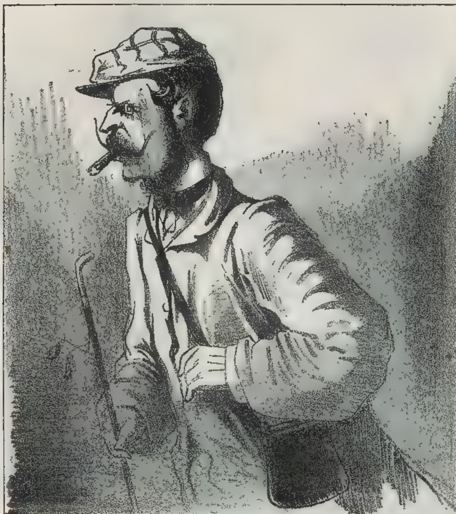
Pourquoi, quand tu veux réciter des vers, t'envelopper le cou de laine? Cette précaution siérait mieux à nos oreilles

⁂

Il y en a mille autres, et de plus piquantes, et de plus belles, et de plus applicables à nos mœurs actuelles, à nos petits grands hommes, à nos financiers, à nos courtisanes, à nos prodigues, à nos jeunes gens; mais les Parisiens de la décadence n'auraient même pas le courage de supporter l'esprit et les vérités des poëtes de la décadence romaine. — Je mets un point final à ce calepin.

Maxime Parr.

LE DEPART DES TOURISTES, — par CARLO GRIPP (suite).



M. le baron espère pouvoir réparer à Bade les pertes de jeu qu'il a faites à Paris.



UN CONSEIL DE PHILISTIN. — Vous êtes amateur de ruines, et vous partez pour Athènes? Que n'allez-vous plutôt à Palerme? — C'est plus près.

LE LIVRE D'OR DES BOSSUS.

Que de choses ignorées dans le Paris ancien et nouveau! Que de mystères interlopes se passent à côté de nous sans que nous en soupçonnions l'existence!... Décidément, ce qu'il y a de moins connu à Paris pour un Parisien, c'est Paris!...

On vient de m'affirmer qu'il existe depuis soixante-dix ans à Paris une société centrale de bossus, dont la franc-maçonnerie se propage aujourd'hui sur tous les points de l'univers. Elle fut fondée en 1789 par le duc D..., qui parvint, à force d'art, à dissimuler pendant toute sa vie à ses contemporains une protubérance qu'il portait entre les deux épaules. C'est le même qui dit un jour, en voyant un magnifique valet de pied à la porte d'un salon : « Ces gaillards-là!... voilà comment nous les faisons, et (se montrant) voilà comment ils nous font!...

*
* *

Le duc D... fut le premier président de la société des bossus. Mayeux, le célèbre Mayeux (car Mayeux ne fut pas un mythe), lui succéda en 1830, après la déchéance de Charles X, et resta en fonctions jusqu'en 1845, époque à laquelle il mourut d'une indigestion. C'est R..., dit le duc *Dos-mal*, qui lui a succédé depuis.

La société des bossus tient tous les ans un banquet annuel quelque temps avant la floraison des fèves, époque à laquelle on prétend que les bossus ont bien plus d'esprit. Ce banquet a lieu dans une des nombreuses îles qui émaillent le cours de la Seine, depuis Asnières jusqu'à Poissy; on n'a pas pu me l'indiquer au juste; elle n'est connue que de très-peu de personnes, et s'appelle l'*île des Bossus*. On y aborde mystérieusement la nuit, de trois côtés différents, car le banquet ne se célèbre que la nuit, comme chez les sorcières de l'île de Senn.

Celui qui vient d'avoir lieu cette année a été des plus brillants, grâce à la belle humeur et à l'entrain des convives. Ne voulant pas abuser de l'aimable indiscrétion de l'un d'eux, je me contenterai de dire que le président (le duc d'Aumale) y a bu à *la destruction des abus faits au dos* (prononcez *féodaux*), toast qui a obtenu le plus grand succès; puis, il a chanté une chanson intitulée : *Le rêve du bossu*, dont on n'a pu me communiquer que le couplet suivant :

J'avais rêvé que parmi des sauvages
Je me trouvais au fond du Sénégal.
J'étais heureux, car ces anthropophages,
Coupant ma bosse, en faisaient un régal....
Sans ce fardeau, grands dieux! que j'étais leste!...
Ah! vers les cieux je croyais m'envoler!...
Le rêve part, et la bosse me reste....
C'est un roman!... tâchons de l'oublier....

A l'issue de cette chanson, le duc d'Aumale a été porté en triomphe sur la bosse la plus proéminente de la société.

*
* *

La joyeuse assemblée a adopté à l'unanimité moins trois voix la motion d'un homme de lettres bossu, qui a proposé d'écrire un ouvrage intitulé : *Le livre d'or des bossus*, dans lequel seraient relatés les faits et gestes ainsi que les bons mots les plus remarquables des membres de la société.

Déjà même ce livre est en préparation, et j'ai pu feuilleter quelques-uns des documents qui doivent le composer.

Une longue préface établit l'esthétique des bossus; il y est expliqué que le physique n'est que la traduction visible de notre moral; c'est pourquoi si les bossus sont généralement pleins de saillies spirituelles, c'est parce qu'ils ont le dos saillant, et que, malgré le nivellement produit par les révolutions, ils portent toujours pignon sur rue.

Voici quelques-unes des anecdotes contenues dans *Le livre d'or des bossus*.

*
* *

Henri Cauvain, qui refusa plus d'une fois les honneurs de la présidence, était un des membres les plus populaires de la société des bossus, comme il était un des avocats les plus distingués du barreau de Paris.

Un jour qu'il s'était laissé aller devant je ne sais quelle chambre à une plaidoirie des plus vives, le président impatienté ne put s'empêcher de lui dire :

— En vérité, maître Cauvain, on dirait que vous ne cherchez que plaies et bosses....

— Monsieur le président aura la justice de reconnaître que je n'ai pas demandé celle-ci, répliqua maître Cauvain en se retournant et en montrant le grain de beauté qui faisait bomber sa robe d'avocat à l'endroit des épaules.

*
* *

Le duc d'Abrantès va un jour au trésor pour y toucher le quartier arriéré de la pension d'un gentilhomme breton de ses amis. La première personne à qui il s'adresse est un bureaucrate bossu; il se met en devoir de lui présenter les papiers dont il est muni.

Le bureaucrate les examine avec une attention scrupuleuse, et les compare avec les titres inscrits sur un registre.

— Votre ami s'appelle Querkaradec, dit l'employé; et le nom du titulaire inscrit sur mon registre est Kerkaradec....

— Eh bien?... fait le duc embarrassé.

— Eh bien, répond imperturbablement l'employé bossu, de votre Q faites un K, et vos papiers vous serviront.

*
* *

Le petit village de V..., près Beauvais, avait pour curé sous la Restauration un cadet de famille, né bossu, qui a commis autant de bons mots que de bonnes actions; ce qui n'est pas peu dire; aussi sa mémoire est-elle bénie dans ce petit endroit.

Un dimanche, sa domestique effarée vient le prévenir à l'église que l'évêque du diocèse est en tournée épiscopale, et doit venir lui demander à dîner. On a presque tout donné aux pauvres; il n'y a même plus de chandeliers à la maison.

M. le curé ne se déconcerte pas. Il installe aux quatre coins de la table quatre enfants de chœur munis de cierges.

Monseigneur est ravi de l'idée; il n'y voit qu'un hommage de plus rendu à sa grandeur, et en félicite son amphitryon :

— Savez-vous, monsieur le curé, que vos chandeliers sont fort gentils?...

— Mais oui, mais oui, monseigneur, dit le curé; j'en

LE DÉPART DES TOURISTES, — par Carlo Gripp (suite).



Monsieur se rend à Dieppe — UN MÉNAGE INDÉPENDANT. — Madame part pour Vichy.

17297



Je connais pour madame un bien meilleur guide !...

17298



— Tu quittes donc Paris?
— Il faut bien que je suive mon ours aux Pyrénées!

17299

fais comme cela trois ou quatre par an dans ma paroisse.

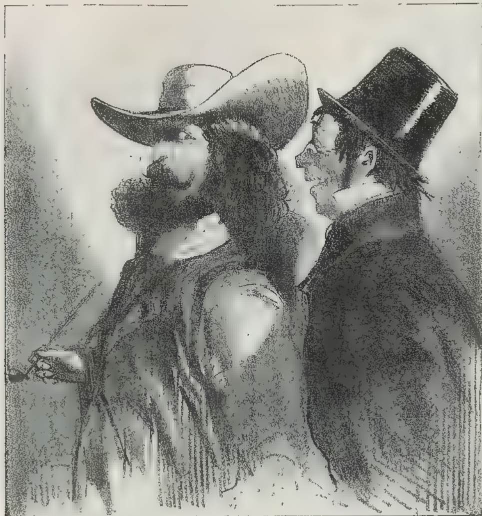
C'est le même qui, voulant punir les paysans de sa paroisse de leur avarice, se met à leur prêcher sur l'enfer et à les menacer des flammes éternelles.

« Oui! s'écrie M. le curé du haut de sa chaire, vous serez tous punis de la dureté de votre cœur ; vous brûlerez dans l'enfer, et si je voulais à l'instant même, je ferais tomber le feu du ciel... Tombe, tombe, feu du ciel, sur ces maudits... »

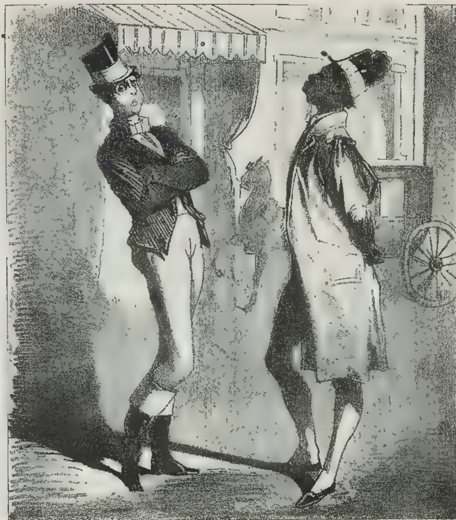
Aussitôt on voit tomber du haut des combles de l'église des étoupes enflammées. Les auditeurs consternés se prosternent et se jettent la face contre terre.

Le prédicateur, voulant rendre cette impression durable, recommence de plus belle : « Tombe, tombe, feu du ciel!... » Mais comme il a renouvelé trop souvent cette

LE DEPART DES TOURISTES, — par Carlo Gripp (suite).



— Quels pays monsieur Rubens se propose-t-il de visiter cette année?
— Des pays rares! des pays sans philistins.



— Nous comptons passer l'été en Touraine.
— Nous sommes bien décidés à aller visiter les Alpes.

évocation, on voit la tête du sonneur sortir d'un trou communiquant au clocher, et on l'entend crier : « Monsieur le curé, je n'ai plus d'étoupes! »

***

Il existait à Beauvais, il y a quelques années, à la manufacture royale des tapisseries, un type des plus curieux : c'était un bossu nommé Camousse.

Le père Camousse s'était fait une réputation historique en traînant dans les rues, vers 1789, le drapeau blanc des gardes du corps. Les gamins l'appelaient par tradition : *la République*.

Un soir qu'il dansait à un bal donné en l'honneur de Jeanne Hachette, on faisait cercle autour de lui et on se le montrait du doigt :

— Tiens! la République qui danse!... s'écrie un des plus avisés.

— La République en a tant fait danser, qu'elle peut bien danser à son tour, — répond le père Camousse en continuant à se trémousser.

Antonio Watripon.

L'ANAGRAMMOMANIE.

Un instant M. Joseph Prudhomme a pu croire que les beaux jours de l'acrostiche et de l'anagramme allaient revenir, — et il n'en revenait pas de joie lui-même; l'excellent calligraphe!

Vous savez à propos de quoi et à propos de qui a été levé ce lièvre faisandé : à propos de M. le général Lamoricière. Celui-ci avait trouvé : *Il a crié Rome!* celui-là : *Il a décrié Rome!* cet autre avait trouvé autre chose. A l'heure qu'il est, beaucoup d'employés sont encore sur la piste des phrases qu'on pourrait faire avec le nom de ce général africain, — qu'il ne faut pas confondre avec Scipion.

Ne laissons pas refroidir l'anagrammomanie; battons-la pendant qu'elle est encore chaude; — elle l'a bien mérité!

Je ne veux pas vous dire d'où vient ce mot, — ou plutôt ce mal de l'esprit, — de peur que vous ne me répondiez, comme Martine à la prétentieuse Bélise, l'une des femmes savantes de Molière :

« ...... Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.... »

Cependant, comme on a fort mal à propos attribué à Dorat l'invention de l'anagramme, je crois de mon devoir d'historien de rappeler que ce n'est pas à Dorat, le poëte badin que vous connaissez, qu'il faut en faire remonter la responsabilité, mais bien à Dourat, poëte du temps de Charles IX, — que, sans doute, vous ne connaissez pas.

Les Grecs appelaient *Anagrammatisme* la même pénible bagatelle qui consiste à transposer les lettres d'un mot pour en former un ou plusieurs autres présentant un sens différent. C'était même alors un moyen de divination, — comme les fameux poulets sacrés que Rome entretenait avec tant de soin depuis sa fondation. Hélas! quels étaient les oisons, — des poulets ou des Romains? Ah! le bon temps, monsieur, le bon temps que celui où Apollonius de Tyane remplissait la ville éternelle du bruit de ses miracles, et où l'empereur Vespasien donnait le premier l'exemple de la crédulité la plus.... incroyable!

Mais il ne s'agit pas ici de ces oisons; il est question d'autres poulets : — les petits-fils des précédents, quoiqu'on ait prétendu que les volailles augurales, tirées de l'île de Négrepont, étaient vouées au célibat le plus absolu, comme autant de vestales.

Il s'agit d'anagrammes, d'anagrammatiseurs et d'anagrammomanie.

Citons au hasard, dans le tas :

De *Roma*, on a fait *Amor*. — D'où il ne faudrait pas cependant conclure que Rome fut la ville de l'Amour par excellence, bien qu'elle eût beaucoup d'ambubaies.

Calvin fit lui-même l'anagramme de son nom en signant *Alcuin* son livre des *Institutions*. Alcuin, Calvin; Calvinus, Alcuinus. — Parfait! parfait! parfait!

Au moyen âge, — l'âge d'or de l'anagramme, — on fit de *Logica*, disputes subtiles, ergoteries, niaiseries scolastiques, *caligo*, obscurité, ténèbres, brouillards.

Plus tard, les ennemis de Jansénius et du jansénisme firent de *Jansenista*, *Est insania*. On est fou quand on ne pense pas comme tout le monde. C'est clair.

De *Sacramentum Eucharistiæ*, on fit *Sacra Ceres in Jesum mutata*.

Du nom de Marie de Lorraine, — *Maria de Lotaringia*, — abbesse de Chelles, le fameux augustin réformé Boullenger, plus connu sous le nom de *petit père André*, fit *Magni latior ara Dei*, autel le plus étendu du grand Dieu. Que de mal cette anagramme dut coûter à ce bon petit père augustin!

De *Vigneron* on a fait *Ivrogne*. Ah! parfait! parfait! parfait! n'est-ce pas, monsieur Prudhomme?

De *Voltaire* on a fait *O alte vir*. On a bien fait.

De *Marie Touchet*, le seul amour vrai du roi Charles IX, on a fait *Je charme tout*. Délirant! délirant! délirant!

De *Marie-Thérèse d'Autriche*, on a fait *Mariée au roi très-chrétien*, — lequel n'était autre que Louis XIV. — Et si Marie-Thérèse était morte vierge, messieurs les anagrammatistes n'y regardent pas de si près, probablement; ils font leurs petites machines après coup, — jamais avant de peur de prophétiser à côté.

Mais en voilà assez pour un seul jour, à ce que je crois, et le plat que je vous ai servi me semble assez copieux pour un seul repas; à moins que, contre mon attente, vous n'ayez une faim sans fin.

Toutefois je ne puis résister au désir de vous citer une dernière anagramme pour votre dessert. C'est une des plus heureuses que j'aie jusqu'ici rencontrées. Elle roule sur la demande de Pilate à Jésus-Christ : *Quid est veritas?* (qu'est-ce que la vérité?) et sur la réponse du Christ à Pilate : *Est vir qui adest* (c'est celui qui vous parle), réponse qui convenait à merveille à l'homme qui avait dit de lui-même : *Ego sum via, veritas*, etc.

Feuilletez maître François Rabelais, et vous en trouverez de gaillardes, — en latin et en français.

Lisez-les, mais n'en faites jamais, amis lecteurs; vos contemporains ne vous en sauraient aucun gré, — et la postérité imiterait vos contemporains.

Un poëte famélique, — comme presque tous les poëtes, — avait présenté à Henri IV l'anagramme de son nom, dans l'espoir d'une récompense honnête. Le roi lui demanda quelle était sa profession. — « Je fais des ana-

grammes, sire, répondit le poëte; mais je suis fort pauvre. » — « Cela n'a rien d'étrange, reprit le Béarnais, car vous faites là un pauvre métier. »

Pauvre métier, — vous entendez!

Si la réponse un peu sèche du roi Henri IV : — Il aurait dû mettre un peu de beurre sur la tartine du pauvre diable! — ne vous édifie pas complétement, je vais finir cette longue digression par les vers de Colletet au savant Ménage :

« Ménage, sans comparaison,
J'aimerais mieux tirer l'oison,
Et même tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une anagramme.
Cet exercice monacal
Ne trouve son point vertical
Que dans une tête blessée;
Et sur Parnasse nous tenons
Que tous ces renverseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

ALFRED DELVAU.

PETITE CHRONIQUE DU XIX[e] SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

Voici de quelle manière les journaux de l'opposition républicaine racontaient (1833) un trait de M. Thiers.

C'était au temps où M. Laffitte était ruiné.

— On nous annonce, disaient-ils, que, depuis deux années, c'est-à-dire depuis la fin du ministère de M. Laffitte, M. Thiers, qui semblait avoir complétement oublié son ancien bienfaiteur, s'est présenté enfin chez lui cette semaine. Le *jeune* ministre n'a pu voir sans émotion cet hôtel couvert d'affiches de vente, où il avait si longtemps trouvé une généreuse et cordiale hospitalité, et il s'est beaucoup plaint, dit-on, d'avoir été taxé d'ingratitude envers son illustre et malheureux propriétaire.

— Pour vous prouver combien j'ai gardé le souvenir de vos bienfaits, a-t-il dit enfin à M. J. Laffitte, je viens vous prier de signer mon contrat de mariage.

Et le banquier, homme d'esprit avant tout, aurait gaiement pris la plume et répondu en souriant :

— C'est le seul service que je puisse vous rendre en ce moment, mon cher Thiers, et je le fais avec plaisir.

CHŒUR DES JOURNAUX DE L'OPPOSITION. — Cette signature équivaut pour M. Thiers à un certificat de reconnaissance. Il en usera quelque jour, dans l'occasion.

***

On n'a plus après trente ans la moindre idée de la frénésie de vers brisés dans laquelle le romantisme précipitait ses premiers disciples.

En 1832, M. le chevalier Joseph Bard (de la Côte-d'Or) commençait comme il suit une légende :

C'était l'oisel de proie
Qui sur son grand bras,
Quasi se déploie
Comme une oie
Sans joie.
Las!

Tout cela était fort sérieux.

***

Au milieu des soirées qu'il donnait à l'Arsenal, dans ses appartements de bibliothécaire (de 1825 à 1840), Charles Nodier s'interrompait souvent de jouer au piquet ou aux dames pour dire :

— Messieurs, la synthèse philosophique du dix-neuvième siècle est celle-ci : — « J'aime la comédie mieux » que la tragédie, la farce mieux que la comédie, la pantomime mieux que la farce, et monseigneur Polichinelle » mieux que tout le reste. »

***

C'est le propre de l'histoire anecdotique de glaner partout.

Voici ce qu'on trouve dans la *Revue de Paris* du 4 avril 1831 :

« Une brochure politique, ayant pour titre *Enquête » sur la politique des deux ministères* (les deux ministères » déjà écoulés), doit paraître ces jours-ci. L'auteur est » M. H. de Balzac, que de brillants succès littéraires » n'ont point préservé de l'ambition des succès politiques. » Si nous sommes bien informés, la tribune de la chambre des députés serait, à l'heure qu'il est, une de ses » prétentions et de ses espérances. Il compterait dans peu » y protester d'une manière éclatante contre cette opinion » encore si répandue, qu'un homme d'imagination ne » saurait être un homme d'État. »

Les nombreux *biographes* de Balzac n'ont jamais indiqué ces faits, pourtant si voisins de notre temps.

P. A

THÉATRES.

M. Lockroy, qui est le collaborateur anonyme de M. Alexandre Dumas père pour l'*Envers d'une conspiration* au Vaudeville, est aussi son collaborateur voilé pour le *Gentilhomme de la montagne*, drame en huit tableaux joué à la Porte-Saint-Martin avec succès.

Le nouveau drame est emprunté au *Salteador*, roman de cape et d'épée, publié par Alexandre Dumas dans son journal le *Mousquetaire* en 1854. Ce roman, facilement écrit, comme toutes les productions du trop fécond écrivain, est bourré d'événements qui se choquent et s'entassent avec une allure romanesque et fanfaronne. L'histoire n'y est représentée que par quelques dates, et par une silhouette du jeune roi don Carlos, qui fut depuis Charles-Quint, empereur d'Allemagne.

Le *Gentilhomme de la montagne* n'est pas une œuvre d'art, c'est encore une œuvre d'argent. Puisse le succès absoudre ses auteurs!

Ce qu'il y a surtout d'intéressant en ce moment à la Porte-Saint-Martin, c'est sa salle transformée en théâtre d'été. Le corridor des premières loges a été métamorphosé en serre garnie de fleurs et d'arbustes. Plusieurs loges supprimées sont remplacées par une terrasse formant amphithéâtre, qui se dresse au-dessus d'un massif de rochers entremêlés de plantes marines. Une cascade en sort et se jette dans un bassin demi-circulaire qui occupe le parterre, et qui est entouré de roseaux et d'arbustes. Les poissons rouges remplacent les claqueurs.

Une fontaine avec une gerbe jaillissante s'élève au milieu de l'orchestre, entourée également de plantes aquatiques, de fleurs et de verdure.

L'espace demeuré libre est occupé par des fauteuils de jardin garnis de coussins, qui se groupent capricieusement dans ce riant et pittoresque parterre. La fontaine se tait pendant qu'on joue la pièce, cela va sans dire, mais elle reprend le droit de se faire entendre dans l'entr'acte. Espérons qu'il n'y aura jamais qu'elle qui murmurera dans la salle.

Ce nouveau jardin d'été, destiné à combattre les énervantes chaleurs de juin et de juillet, va devenir le pèlerinage obligé des amateurs de spectacle rafraîchissant

Préférez-vous un roman-drame échevelé, les gaudrioles vaudevillisées et les exhibitions de mollets et d'épaules, la *Fille du diable*, vaudeville fantastique en huit tableaux, a le droit de vous satisfaire :

Madame Satan a trompé messire son époux. Elle accouche d'une fille. Le livre du Destin porte que, si la petite nouveau-née reste sage jusqu'à l'âge de dix-huit ans, les enfers lui seront fermés à tout jamais.

Satan Guilleret emporte la fille de sa femme sur la terre, et il amène son notaire Rocaillon pour l'aider dans sa mission vertueuse.

En vérité, ce diable manque de perspicacité : Rocaillon est le complice du perruquier qui, en coiffant madame Satan, a coiffé son mari. Rocaillon, dans le but de faire tomber Diavoline en enfer, où il l'épousera, la pousse à commettre une foule de coquineries. Pauvre Diavoline! gare à ta vertu! Le bouquet de fleurs d'oranger ornera-t-il sa toilette virginale de mariée?

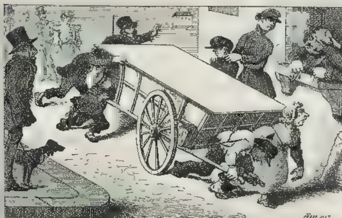
Nous retrouvons Diavoline au *couvent* où elle se fait enlever, à la *caserne* où elle se grise avec des hussards, sur la scène de l'*Opéra* où elle fait partie du ballet, dans un cabinet particulier des *Provençaux* où elle séduit un petit jeune homme, au bal des *Polichinelles* où elle danse le cancan comme une vraie Rigolboche.

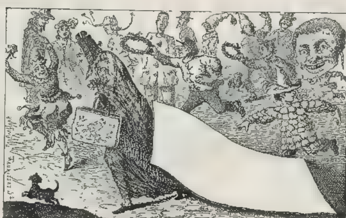
Partout Satan l'a suivie pour la protéger, partout Rocaillon lui a tendu des souricières.

Au dénoûment, chose piquante, Satan fait triompher la vertu. Diavoline ne retourne pas en enfer.

Les Variétés ont fort bien monté cette amusante pièce de MM. Clairville, Lambert-Thiboust et Siraudin. Décors, ballets, costumes, mise en scène, actrices, tout est charmant, gracieux et digne d'être applaudi.

ALBERT MONNIER.





TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.
N° 6. RÊVERIE.
7. LA SOEUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié*, 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes nues arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs — le Ruisseau — Sortie de bain — Quiétude — l'Echo — Villa bella — Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendus franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



5 FRANCS PAR AN. **LA TOILETTE DE PARIS** 5 FRANCS PAR AN.

paraît le 1er et le 15 de chaque mois, avec un dessin de modes gravé et colorié.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.
Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. Les patrons imprimés se vendent 15 centimes chacun.
Par abonnement, le prix, compris les patrons imprimés, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er JANVIER et du 1er JUILLET.
Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, RUE BERGÈRE, A PARIS.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 235. — 1860 Prix du numéro : 45 centimes. 30 Juin.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois . 10 »
12 mois . . 17 »

ÉTRANGER, selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour 19

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

CONCOURS GÉNÉRAL & NATIONAL D'AGRICULTURE
ANIMAUX. RANDON JURY
1860

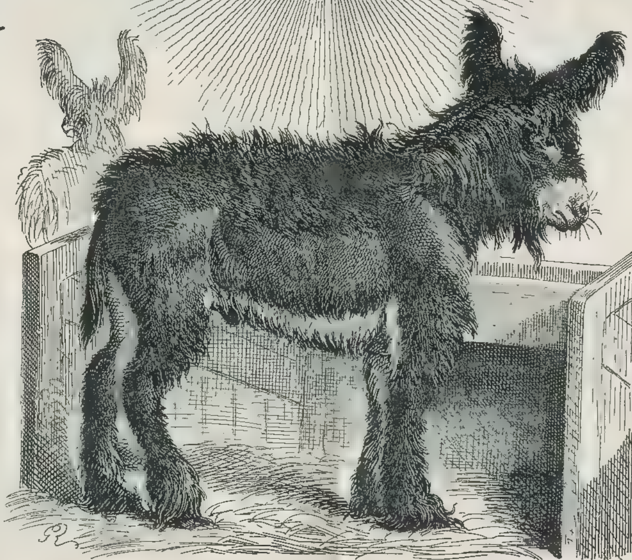


Dans le palais n'était pas assez explicite ; on a bien fait d'ajouter *et près des stalles* ; il vient à l'exposition tant de gens de la Palisse



17 63

Miss, chèvre angora, née de *Timberlick*, lapin pur sang, et de *Rigolboche*, chouette quart de sang. — Mention honorable.



LE ROI DU CONCOURS. (A vendre. Prix net 15,000 francs. Occasion superbe.)

Roi, étalon baudet, de la race du Poitou, noir. — sept ans. — 1 m. 40. Père et mère inconnus. (Un gorille et une tarentule, pourquoi nous le cacher?) Nous eussions peut-être décerné le premier prix à son voisin N.... le tambour-major de la tribu ; mais ce baudet nous a paru trop vaniteux de sa taille, et nous avons cru devoir lui donner cette petite leçon.



Le coq du diable ou de crèvecœur. Ne sentez-vous pas une odeur de soufre?



17304

Poule à tignasse — Application de la Vitaline Steck

Effet de trois flacons sur une poule chauve.

LA COMÉDIE DE L'AVENIR.

A FÉLIX P***.

Tout le monde s'en préoccupe. On dit :

— Pourquoi ne viendrait-elle pas ! Les hirondelles de ce printemps sont bien venues.

Ah ! les hirondelles viennent et reviennent toujours !

Mais cette comédie brusque et philosophique, et noble, et moralisante, et vigoureuse, tant attendue depuis trente ans, ne peut pas apparaître à heure fixe comme une branche de lilas qui vient de fleurir, ou comme une comète prévue par l'Observatoire. Une idée se résigne à faire le pied de grue dans le monde, jusqu'à ce qu'il se trouve un grand philosophe qui l'épouse. Il en est de même pour une forme littéraire nouvelle.

La comédie sociale, la comédie de l'avenir, celle qui doit renouveler la face du théâtre moderne, déjà si vieux, cette comédie-là cherche des yeux l'arrivée de quelque garçon tapissier qui veuille bien lui donner sa main et son génie

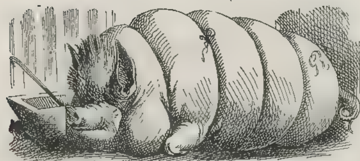
Le garçon tapissier est lent à venir.

Je sais que l'orgueil contemporain ne s'accommode point de cette théorie. Dans les profondeurs de son amour-propre, il croit avoir des Poquelins à remuer à la pelle ; il le proclame même toutes les fois qu'on se met à représenter sur l'un de nos théâtres à la mode quelqu'une de ces farces pompeuses ou larmoyantes qu'il est convenu de désigner sous le titre menteur de comédies. Elles ont

Avec le numéro de ce jour, les abonnés du Journal amusant recevront la livraison de juin du MUSÉE FRANÇAIS.

CONCOURS GÉNÉRAL ET NATIONAL D'AGRICULTURE.

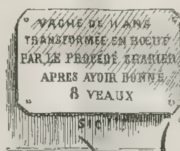
ANIMAUX. — RANDON JURY (suite).



17305

ESPÈCE PORCINE, *race anglaise.*

Porc échaudé, ficelé et cuit dans son jus. On en délivre des tranches — pour goûter — aux personnes qui en font la demande par écrit. — Rien des charcutiers.





Hors de concours. — Sujet trop jeune. Oui, mais

Petit cochon deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.



17308

Autre guitare.

Je ne suis point Rothschild,
je ne suis point un prince.
Mais je suis grand de cœur,
si de corps je suis mince.



17306

Race indigène. Truie auvergnate.

Laissez les *gorets* à leur mère,
Laissez les roses aux rosiers.



Traiter ainsi la plus belle moitié de l'espèce... bovine!

— Ah! monsieur Charlier, qu'avez-vous fait là!



17309

PALAIS DE L'INDUSTRIE — *et du commerce.*

Lait chaud à toute heure. 50 centimes la tasse — non rincée.
Pour obtenir cette formalité, on peut traiter de gré à gré avec l'exposant.



Lorsqu'il s'agit d'examiner, de comparer, de formuler un verdict consciencieux entre tant de concurrents, on ne saurait trop se tenir en garde contre sa première impression.



Bouc de race française.

Pure... mais non inodore.
Passons vite!



17310

Bouc de race anglaise.

Également *pure,* puisque *pure* est le mot consacré. — Raie de la nuque irréprochable. — Formes défectueuses et inciviles. — Passons.



Race béarnaise.

Bouc sans cornes, — bonne affaire! — Odeur moins forte, — effet de l'habitude! Œil libidineux, langue sensuelle, lèvre lippue, barbe superbe. *Mention honorable.*

tout, ces *machines-là*, tout, excepté le souffle humain qui s'échappait de la poitrine d'Aristophane et du puissant thorax de Térence. Je sais qu'elles ont un certain succès. On les joue cent fois de suite. Mettez deux cents fois, je ne tiens pas au chiffre. En vivent-elles mieux? Demeurent-elles debout? Entrent-elles de vive force dans le langage du peuple? Peuvent-elles même traverser impunément un espace de dix années? Le fagotier de Molière a deux cents ans, et il est encore jeune; des types d'il y a dix ans ne sont plus compris de la foule d'aujourd'hui.

Pourtant la comédie ne peut pas mourir. Elle est d'essence indestructible comme le soleil, comme l'amour et comme le fricandeau à l'oseille. Elle existe, elle est chez nous, elle est en nous, elle est partout; il ne s'agit que d'en ramasser les éléments et d'en composer un corps. Grand travail d'analyse! Quel bras nerveux ne faut-il pas!

— Encore une fois, nous avons nos Poquelin; appelez-les, ils viendront.

— Ils viendront? Eh bien, qu'ils viennent donc! Plan ran plan! plan ran plan! plan ran plan! Accourez vite, messieurs, la seconde portion du dix-neuvième siècle s'ennuie; elle voudrait se récréer et s'instruire; elle a besoin de pâture pour son esprit et pour son cœur. Hâtez-vous, voyons, mettez-vous à l'œuvre. C'est beau d'être un grand sabreur comme Kléber, magnifique général de la première république; c'est imposant d'être un savant hardi comme Geoffroy Saint-Hilaire; c'est charmant d'être un peintre coloriste et superbe comme cet Alexandre Decamps qui a fait la *Bataille des Cimbres;* c'est noble d'être un lyrique plus élevé que Pindare comme Victor Hugo; c'est merveilleux d'être un prosateur plein de richesse comme George Sand; c'est grandiose d'être un musicien hors ligne comme Rossini; mais faire la comédie, la vraie comédie, la comédie sociale, celle qui ne fait pas pleurer et qui émeut, celle qui fait rire et qui corrige, celle qui ne soit ni triviale ni pompeuse, celle qui compte sur le style des rôles et non sur les costumes des actrices, celle qui devient dès le soir de sa mise en lumière, une monnaie courante dans le langage usuel, faire cette comédie-là, c'est être l'homme par excellence, le vaillant fils de la terre, c'est passer à l'état de demi-dieu.

— Voyons, petits Poquelin, essayez-en.

Mais point. Ils se sauvent; — Ils se sauvent à toutes jambes.

***

Savez-vous ce qu'ils répondent? — Ah! dame, il faut avant tout gagner de quoi vivre, et bien vivre. Nous autres, nous

CONCOURS GÉNÉRAL ET NATIONAL D'AGRICULTURE.

ANIMAUX. — RANDON JURY (suite).



Parce qu'on a une chevelure [illegible], ce n'est pas [illegible] se présenter devant un jury avec une tête aussi mal peignée. [illegible]



Avec un crâne aussi accentué, cet individu [illegible] dans sa tribu qu'un génie ou un crétin : un Victor Hugo ou M. Prudhomme, [illegible] pas de milieu. A tout hasard *mention honorable.*



Race Durham.

Grand, maigre, osseux, mal conformé et pour comble d'horreur, favoris taillés en côtelettes : pouah !



17311

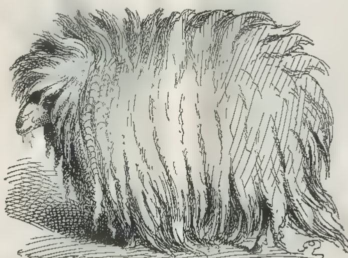
Race béotienne, croisée de tapir.

Acheté par M. Courbet, maître peintre. Qu'en veut-il faire, ô mon Dieu !



Belier né sans yeux.

Consulté sur ce phénomène, un escargot de nos amis disait qu'à la rigueur, avec la *corne*, on peut se passer *d'y voir.*



Mouton king charles, race anglaise pure.

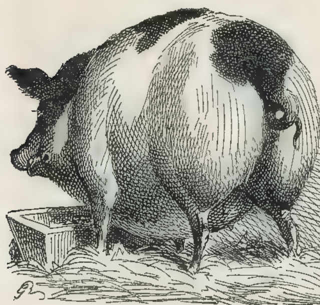
Malgré qu'il mâchonne constamment des plantes aromatiques, cet individu a *la laine* si forte qu'il nous a été impossible d'entrer en rapport avec lui.



17312

Brebis volante.

A première vue, nous avions cru reconnaître chez cette brebis une extension anormale des omoplates, mais un examen plus attentif nous a démontré que ces deux appendices étaient des ailes d'une structure particulière. Un rapport à ce sujet sera présenté à l'Académie.



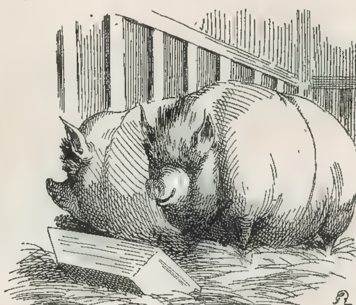
Porc, race française pure, — toujours ! provenant des fermes de M. le marquis de Carabas.

1er PRIX.

Nota. — Bienveillant et pas fier, malgré la distinction dont il est l'objet, cet individu (le porc) a bien voulu permettre que le photographe du *Journal amusant* reproduisît ses traits.



Permission bénévole, il est vrai, mais dont un artiste habile et intelligent (comme le photographe ordinaire des animaux, A. Tournachon jeune) doit toujours, à la rigueur, savoir se passer.



17313

Porcs, race anglaise pure. — Ce mot devient agaçant, — surtout quand on s'approche trop près de la chose..... Donnons vite une mention honorable à ces affreux petits groins-là, et offrons-nous une prise. Cher lecteur, en usez-vous?

---

ressemblons au marquis du siècle de Louis XV, nous aimons à avoir notre gousset bourré d'or.

— Fort bien, mais ne parlez pas de monter au mât de Cocagne de la comédie. Votre chanson, je la sais. Chez un savant, un jour, un très-jeune homme qui pensait, lui aussi, que la vie ne doit être qu'une longue série de ripailles, disait .

— Il me faut de l'or ! il me faut de l'or !! il me faut de l'or !!.

— Eh bien, lui répondait le savant, homme d'esprit, prenez cent sous en argent.

— Oui, monsieur.

— Prenez de la farine.

— Oui, mon maître.

— Prenez de l'huile.

— Oui, mon oracle.

— Mêlez cela ensemble, faites-le cuire et vous aurez....

— Une galette ! riposta le jeune homme baissant l'oreille.

— Une galette?... Eh bien ! c'est tout ce que vous méritez

⁂

Il y en a d'autres qui fournissent une autre objection. Ceux-là s'écrient :

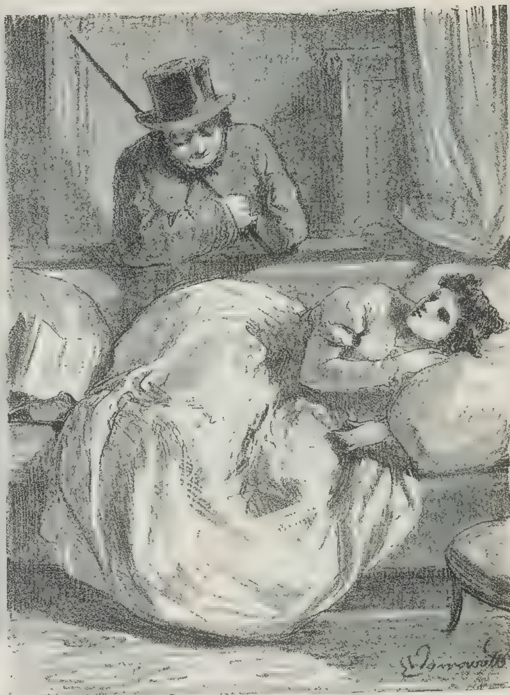
— Que voulez-vous? Nous sommes arrêtés par la bégueu-

PENDANT L'ÉTÉ, — par Damourette et Marin.



17314

— C'est amusant de donner à manger aux pigeons.
— Et de les plumer donc!...



17315

— Comment! toujours la position horizontale?...
— A qui la faute!!! faites-m'en une autre dans le monde.

lerie des contemporains. On nous force à nous servir constamment d'un éventail. L'action des femmes devient de plus en plus pernicieuse dans le monde actuel. Qu'un de nous le dise, qu'il montre la femme telle qu'elle est, et il excitera pour sûr un ouragan de sifflets.

Un moment!... La bégueulerie? Je ne crois pas que ce soit là ce qui vous barre le chemin. Entre nous, vous ne vous gênez guère quand vous nous faites voir des femmes; ce sont toujours des types d'anges dégradés : lorettes, dames aux camélias, filles de marbre, lionnes pauvres, Pénélopes à l'envers, le vice, le crime, le parjure, la saleté morale sous tous ses aspects. Ainsi l'objection n'est pas sérieuse. Cette prétendue bégueulerie contemporaine se montre au contraire fort clémente pour vos essais. Ah! si vous alliez jusqu'au bout tandis que vous êtes en train! Si vous disiez cette frénésie du luxe qui s'est emparée de la fille d'Ève, cette folie qui la fait tant songer aux beautés de son corps et plus du tout à la parure de son esprit! Cette désertion des joies de la famille en faveur de valses serpentines et de parties de plaisir, qui finissent presque toujours par les larmes et les grincements de dents de la séparation de corps. Allez, jeunes Poquelin postiches, si vous faisiez cela, les Pradier de l'avenir vous dresseraient aussi des statues!

* * *

Ils disent encore que pour faire proprement la comédie nouvelle, sociale, aristophanique, mordante, morale, inexorable, il serait indispensable de se servir de noms propres. Or, les noms propres, cela alarme leur pudeur et ils gémissent.

Sans doute Paris de 1860 n'est pas l'Athènes de Périclès; on ferait un procès en diffamation à l'Aristophane qui ferait enlever un Socrate dans le panier des *Nuées;* mais de là à ne pas employer le nom propre, il y a un abîme.

Est-ce que nous n'avons pas dix chroniqueurs qui découpent tous les jours en petits tronçons l'*Almanach des 25,000 adresses?* Est-ce que ces chroniques ne sont pas reproduites par cent journaux du monde entier qui s'adressent à deux cents millions de lecteurs? Est-ce qu'on ne prend pas la tête d'un homme célèbre pour en faire une charge au crayon ou en plâtre? Est-ce que P. J. Proudhon, à propos de la farce de MM. Clairville et Eléonore de Vaulabelle, *La Propriété, c'est le vol*, n'a pas permis qu'on le désigne sous le type du serpent à lunettes?

* * *

Reste le langage. — Il faut un langage clair, net, substantiel comme celui du Code Napoléon. (Ça, c'est M. Beyle qui l'a dit.)

Échantillon de scène pour une comédie sociale

Il est midi. — Le chiffonnier Liard, vieux, barbu, mal chaussé, débraillé, son cachemire d'osier sur le dos et son crochet à la main, se dirige vers l'hôtel de M. J. Mirès, rue Richelieu. — Dans l'escalier, il rencontre M. Félix Solar qui s'arrête tout étonné.

M. FÉLIX SOLAR. — Un chiffonnier dans nos bureaux!

LIARD. — Un chiffonnier - millionnaire, monsieur. Je suis votre confrère. J'ai un million dans ma hotte.

M FÉLIX SOLAR. — Quelque homme ivre, sans doute?

LIARD. — Ivre pour avoir bu à la tasse des grandes idées, mon petit. Mais où est votre petit noiraud de collègue? Ah! bon, je sais; la porte en face. (*Il frappe trois coups avec son crochet.*)

UNE VOIX DE COMMIS. — Qui va là?

LIARD. — Le plus grand philosophe du jour.

LA VOIX. — Entrez.

(*La porte s'ouvre; — M. J. Mirès et trois commis se frottent les yeux, croyant avoir mal vu.*)

M. J. MIRÈS. — Hein! qu'est-ce que c'est que ça? Qui êtes-vous, l'homme? Que voulez-vous? Vous vous trompez de maison, sortez, sortez vite!

LIARD, *d'un air digne.* — Ce que c'est? Un projet pour gagner cent millions, mon petit. Qui je suis? Liard, le Diogène du jour. Ce que je veux? Vous soumettre un projet de fusion entre le chiffon de Paris, que je représente, et l'une de vos grosses affaires, la meilleure. Je ne me trompe pas de maison, je connais tous vos hôtels comme ma poche. Que je sorte? Non, pas avant de vous avoir soumis mes chiffres, qui vont briller à vos yeux comme un collier de diamants

* * *

Imaginez l'intérêt d'une comédie conçue sur ce ton-là, pendant cinq actes, entre personnages connus.

Après ça, si vous trouvez que ce n'est pas encore assez original, faites que le millionnaire aille chez le chiffonnier, et la chose marchera.

Édouard Champercier.

LES CONCERTS PARISIENS

ÉTUDE EN MI BÉMOL.

La voix discordante des concerts vient enfin de s'éteindre.

PENDANT L'ÉTÉ, — par Damourette et Marin (suite).



17316

Ma chère, je suis seule avec Titine au chalai, vien nous pendron la cremayer entre femmes, zut pour eux.

Joséfine.



17317

— A la campagne je suis au lait : une tasse le matin.
— Et le baron le soir...

On n'entendra plus désormais retentir de tous côtés le iquetis assourdissant de notes récalcitrantes, domptées ar les Rarey du piano, et les héros de concert, grands ommes de par leur affiche, pourront tranquillement ren- er dans leur obscurité première.

Merci, mon Dieu.

Depuis longtemps je cherche, mais en vain, à décou- rir l'utilité des concerts.

A part certains artistes d'élite que l'on aime à entendre, y a à Paris des milliers de musicastres venus de tous les ays du monde, qui, par malheur, se mêlent aussi de onner des matinées ou des soirées musicales, comme les rémiers Thalberg venus.

C'est contre ces pianomanes que je m'élève, et à ce jet je me demande quel est le mobile qui conduit un omme sain de corps et d'esprit, et « *animal raisonnable* », nsi qu'il s'est défini lui-même, à aller s'enfermer dans ne salle, éclairée à quinze degrés, pour se rassasier, endant trois heures, des rhythmes éthéréens d'un M. Cra- oski quelconque.

Mais q'y a-t-il donc de si intéressant à voir exécuter es tours de force par ces virtuoses-automates qui, dès ur plus tendre enfance, sont voués à un instrument?

Ce spectacle n'a rien d'agréable, il est tout au plus rieux. — Cela fatigue les oreilles et ne les charme pas. — L'âme n'éprouve rien aux sons d'une musique qui ne compose que de difficultés vaincues, et l'on est forcé se dire : C'est probablement très-beau, très-herculéen, ais je ne comprends pas.

Voici au reste une vue intérieure de ce genre de concert. n jugera :

Aspect général.

Il est huit heures. — La salle se remplit lentement. — Il y a peu de grand monde, — assez de demi-monde et beaucoup de petit monde.

En général, cette dernière catégorie du public vient là par occasion, avec un billet donné.

Beaucoup de personnes, en effet, auxquelles on impose des billets, selon l'antique usage, les acceptent par convenance et se hâtent de s'en débarrasser en les donnant à qui veut les prendre. — En sorte que souvent, de ricochets en ricochets, un billet peut descendre des plus hautes sphères et tomber dans la loge de quelque portière mélomane.

Les trois premiers rangs des fauteuils sont occupés par des dames en grande toilette, c'est-à-dire fortement décolletées, qui viennent pour applaudir et assurer le succès du bénéficiaire et le payer ainsi de sa complaisance d'avoir, chez elles, tout l'hiver, joué des quadrilles et autres polkas avec le plus noble désintéressement.

Elles sont là inquiètes, tremblantes pour leur cher artiste; elles se penchent à l'oreille les unes des autres et se communiquent leurs craintes et leurs observations.

— Il a tort de commencer par les *Soupirs de l'aubépine en fleurs*, dit l'une.

— Ah! Clarisse, je ne suis pas de votre avis, répond l'autre; c'est un chef-d'œuvre. Quelle suavité! Quelle fraîcheur! on sent le parfum de l'aubépine; — on se baisserait pour la cueillir.

— C'est joli, je ne dis pas, mais je préfère le *Mariage du rossignol avec la rose.* Quoi de plus ravissant! On jurerait entendre l'oiseau chanteur! C'est d'une imitation admirable, et pour moi ce morceau est l'une de ses plus belles inspirations.

— Il ira loin.

Un vieux sceptique. — A l'hôpital.

Dans le fond de la salle.

Une petite fille. — Qu'est-ce que nous allons voir, dis, maman?

— Un grand *artisse*, ma fille, qui s'appelle Cantalousberg... Ne fourre donc pas ainsi tes doigts dans ton nez, c'est vilain.

— Qu'est-ce qui va faire, *l'artisse?*

Un jeune homme. — Mademoiselle, il va jouer avec ses pieds une sonate à quatre mains.

Une petite dame timide. — Est-ce qu'on va chanter, monsieur?

— Oui, madame, *les Bottes à Bastien.* C'est Faure qui les interprète.

Un gandin. — Je t'engage à beaucoup de réserve et de tenue.

Paméla. — Oh! la réserve et la tenue, ça me connaît.... De quoi! vénérable vieillard, ma crinoline vous gêne? mais vous la gênez bien davantage, vous. Pourquoi aussi n'êtes-vous pas à votre place?

— Comment, à ma place!

— Sans doute; au vestiaire, avec les cannes. — Ah! voici Cantalousberg. Attention.

* * *

L'exécutant salue avec respect les dames qui vont l'applaudir et jouer pour lui le rôle des Romains du parterre; il envoie un regard en coulisse à Paméla, puis il regarde dédaigneusement le reste du public, et s'assied rêveur devant l'instrument du supplice.

Silence général.

Cantalousberg commence par une cantilène avec des larmes en *si* bémol à la clef d'un effet saisissant. Le piano

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

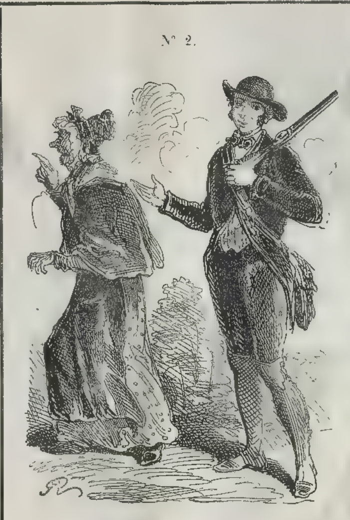
N° 1



17318

Pourquoi peut on supposer que cet individu est capitaliste?

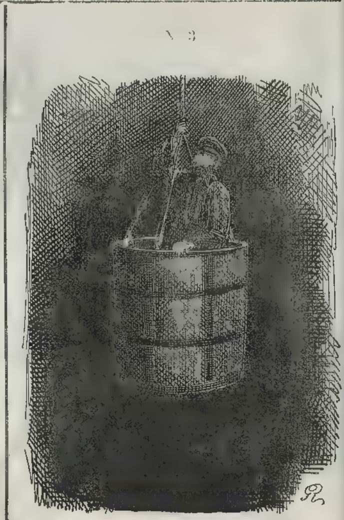
N° 2



17319

Devinez pourquoi, lorsque je vais à la chasse, j'emmène ma portière de préférence au chien le mieux dressé?

N° 3



17320

Voici un ouvrier qui vient d'extraire de la houille; pourquoi les camarades qui le remontent hors des travaux sont-ils passibles du Code pénal?

crie, pleure, grince, gémit et pousse des plaintes navrantes. Les matrones romaines ne se possèdent plus. Paméla se lève et lance un bravo retentissant. Cantalousberg ému tombe à la fin sur le clavier et se pâme. Acclamations, — rappel. — Le grand artiste reparaît, comme à regret, mais avec le paradis dans l'âme.

Une chanteuse trop légère, désignée ordinairement sur le programme par la lettre X***, vient ensuite moduler un morceau d'opéra-comique ou une romance saule-pleureur. — On ne lui prête qu'une médiocre attention.

Un râcleur de violoncelle lui succède. Il est pâle, blême et embarrassé par une fougueuse chevelure blond filasse. Au troisième coup d'archet, son succès se dessine grâce à des gestes, des poses et des grimaces d'un grotesque achevé. Ce n'est plus un musicien, c'est un maniaque

Mais voici le héros de la soirée qui va clore la première partie du concert en exécutant *La voix du Niagara : grande cascade en trois jets et en* la *majeur*.

L'illustre Cantalousberg l'attaque avec une fougue, une passion, un délire qui n'ont plus rien de la terre. Il se démène comme un possédé, ses cheveux balayent les touches, le monde n'existe plus pour lui, les cordes se cassent une à une, qu'importe? Il tape toujours avec fureur, avec frénésie, jusqu'à ce que le piano meurt sous lui et rend l'âme.

Bravo! bravo! C'est parfait, c'est sublime!

La petite fille. — Pourquoi qu'il a cassé la grande boîte, dis, maman?

Un farceur. — C'est pour voir la petite bête qui est dedans, mademoiselle.

***

La deuxième partie du concert ressemble à la première, et pour *Adieu* notre célèbre compositeur joue le *nec plus ultra* de ses inspirations lyriques, quelque chose d'impossible comme *le Simoun et le Sirocco*, ou *la guerre des éléments*, étude brillante avec quatre-vingt-quinze dièzes à la clef; et qu'en sort-il le plus souvent?... Du vent.

Si quelque journaliste du petit format vient le féliciter après le concert, il le reçoit du haut de sa cravate blanche et à la façon olympienne de Listz.

La vanité de ce prince des pianistes était, en effet, tellement exagérée qu'elle le couvrait de ridicule. Il alla jusqu'à se faire peindre en Bonaparte (premier consul), auquel il avait la prétention malheureuse de vouloir ressembler.

— Vous êtes un grand pianiste, lui disait-on un jour.

— Moi, répondait Listz, je ne suis pas un pianiste, je suis un homme!

A un critique qui lui offrait d'écrire un feuilleton sur lui dans un grand journal : — Merci, monsieur, fit Listz, ce n'est pas un feuilleton, c'est un livre qu'il faudrait faire sur moi.

Sa fatuité, on le voit, égalait son talent. Mais il avait du talent, tandis que les autres ont beaucoup de vanité et peu de talent. C'est la morale de cet article.

Hippolyte Maxance.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Quand Grassot habitait Montmartre, il avait trouvé un piquant moyen de toujours venir en voiture à ses répétitions du théâtre du Palais-Royal. Il s'était lié d'amitié avec les cochers des pompes funèbres, en leur payant, aux cabarets qui avoisinent le cimetière, tantôt un petit verre de *vieille*, tantôt un demi-bol de ce punch que le célèbre comique de la Montansier devait tenir sur les fonts baptismaux.

Chaque matin on voyait le gai bouffon rôder autour de la nécropole parisienne, guettant les convois et les voitures qui en revenaient à vide.

— Hé! cocher, criait-il avec cet organe enchanteur que toute la France connaît, as-tu de la place dans ton sapin?

— Oui, monsieur Grassot.

— As-tu le temps de me conduire jusqu'au Palais-Royal?

— Certainement, monsieur Grassot.... D'ailleurs mes clients, messieurs les défunts, ne se plaignent jamais quand nous sommes en retard.

Et Grassot montait en voiture et se faisait conduire au grand galop à son théâtre.

— Ah! disait-il à l'un de ses amis, je me range, je fais des économies sur mes voitures.

— Vraiment, lui répondit celui-ci; as-tu compté combien te coûterait l'omnibus, en supposant que tu le prisses deux fois par jour?

— C'est facile : trente fois soixante centimes, ça fait dix-huit francs.

— Et crois-tu ne pas dépenser dix-huit francs par mois pour régaler tes cochers?

— T'es bête! je dépense bien trente francs.

— Eh bien, où est l'économie?

— Mon vieux trognon, j'en bois la moitié.... Reste quinze au lieu de dix-huit que ça me coûterait. J'ai encore trois francs de bénéfice.

*** Dialogue au foyer de l'Opéra. — Toi qui vis dans les coulisses, Ernest, saurais-tu me dire pourquoi les cantatrices ne font pas vite fortune, tandis que les danseuses roulent immédiatement dans l'or et les cachemires?

— C'est, répondit, Ernest qui était un mathématicien, c'est une suite nécessaire des lois du mouvement.

*** Pensée découverte dans l'album d'un monsieur peu galant. — « Quelle est la conquête de femme qui « vaut la peine qu'on s'est donnée 1° pour l'obtenir; « 2° pour la conserver; 3° pour s'en débarrasser? »

As-tu fini, vilain!

Luc Bardas.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

En 1831, on apprenait tout à coup en Europe la mort de Bolivar, — le libérateur de la Colombie; — mais dans ce moment-là, Paris, uniquement attentif aux incidents qui suivaient la révolution de juillet, ne s'occupait pas

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



N° 5.



N° 6.



...e cet homme, en l'honneur duquel on avait naguère porté ...ant de chapeaux à larges bords.

Un vieil académicien libéral, — *Népomucène Lemercier*, l'auteur de *Pinto*, — interpellait vivement les jeunes ...oëtes dans les foyers de théâtre :

— Comment! s'écriait-il, ne ferez-vous donc pas l'au...mône à cette gloire? Vous verrez que Paris dégénéré ...'aura pas un quatrain pour Bolivar!

* *

Il y a eu cependant une belle pièce de vers, et, — ...hose étrange, — elle était d'un jeune poëte royaliste, de ...I. Émile de Bonnechose, — le futur auteur de l'*Histoire ...e Louis XVII*.

* *

Pendant toute la durée du gouvernement parlementaire, ...n a beaucoup aimé à faire de menues poésies, surtout au ...alais Bourbon. En 1840, M. Victor Cousin, accusé par ...n de ses collègues de l'opposition d'être un sinécuriste, ...épondait qu'en effet il était titulaire de plusieurs fonc...ons universitaires, mais qu'il méprisait les titres vains. ... cette occasion, un sixain ainsi conçu :

Tout titre que l'on porte en VAIN,
Autrement dit sans honoraires,
Est pour Cousin un titre VAIN.
Mais tout titre qui met en main
De gros appointements AUSTÈRES,
Est un titre dont il est VAIN.

* *

Voici une révélation de madame Charlotte de Sor sur ... cour du premier empire :

« Napoléon, le grand capitaine, se mêlait, à l'occasion, ...e robes et de chapeaux. Plus d'une dame de la cour en ...vait fait la cruelle expérience à ses dépens. Je l'ai en...endu à Saint-Cloud dire, de sa plus grosse voix fâchée, ... la femme d'un général :

« Madame, quand on a un mari qui reçoit cent mille francs par an, on peut faire les frais d'une robe neuve chaque fois qu'on a l'honneur de faire sa cour à l'impératrice. Les dotations, madame, sont des faveurs... je ne les dois pas... et quand je les donne, c'est pour qu'elles servent à alimenter le luxe, sans lequel il n'y a point de commerce. »

« La pauvre femme ne savait où se mettre; mais il est juste de dire que, par la mesquinerie de sa toilette habituelle, elle s'était attiré cette remarque désobligeante. »

P. A.

THÉATRES.

Les directeurs de théâtre s'attendaient à un spectacle *gratis* à propos des fêtes de l'annexion. L'autorité supérieure en ayant décidé autrement, les pièces et cantates composées *ad hoc* n'en ont pas moins fait leur apparition devant un public moins enthousiaste, mais plus payant.

L'Opéra a eu sa cantate, intitulée : *l'Annexion*, paroles de Méry, musique de J. Cohen.

A la Comédie française, *l'Annexion*, strophes de M. Barthélemy.

A l'Opéra Comique, *France et Savoie*, cantate, musique de M. Batton.

Au Théâtre-Lyrique, *Nice, France et Savoie*, cantate de deux anonymes.

Au Vaudeville, *le Chant des Niçois*, cantate nationale de M. Léopold Amat.

Au Palais-Royal, *la Savoie française*, cantate, paroles de M. Lefèvre, musique de M. Sylvain Mangeant.

A la Porte-Saint-Martin, *l'Aigle au sommet des Alpes*, ode patriotique de Méry.

Au cirque national, *Jusqu'aux Alpes!* vaudeville à-propos de M. Albert Monnier. Puis, *France et Savoie*, cantate, paroles de M. Hostein, musique de M. de Groot.

A la Gaîté, *l'Enfant de la Savoie*, à-propos de MM. Vulpian et Dutertre.

Au Théâtre-Déjazet, *France et Savoie*, paroles de M. Charles Bridault, musique de M. Frédéric Barbier.

Tel est le bilan théâtral que les collectionneurs de l'avenir auront à enregistrer au compte de *l'annexion* de 1860.

Afin de célébrer le deux cent cinquante-quatrième anniversaire de la naissance de Pierre Corneille, le Théâtre-Français a donné une représentation composée de deux de ses meilleurs ouvrages : *la Mort de Pompée* et *le Menteur*.

Cet hommage rendu à notre premier poëte tragique n'avait pas attiré une affluence considérable. On n'a pu mieux honorer Corneille que par Corneille lui-même, mais dans cette circonstance, l'application du fameux mot prêté à Médée par le génie de Corneille :

« Moi seule et c'est assez! »

n'a pas produit tout son effet.

La tragédie, ou plutôt le poëme dramatique de *la Mort de Pompée*, ne compte pas parmi les chefs-d'œuvre de son auteur, et cependant c'est l'un des ouvrages qui portent le mieux l'empreinte de ce prodigieux génie.

Si l'action n'a pas l'intérêt continu et croissant d'acte en acte qu'on admire dans *le Cid*, dans *Horace*, dans *Polyeucte* et dans *Rodogune*, en revanche, quelle admirable variété de caractère! quelle peinture énergique et quelle autre plume que celle de Corneille pouvait reproduire, avec une pareille profondeur, une semblable harmonie d'expression et de pensée, les figures de César, de Cléopâtre, de Ptolémée et de ses ministres!

Il n'y a rien de nouveau à dire sur le *Juif errant*, que l'Ambigu vient de représenter. Cette pièce est encore dans toutes les mémoires. Le *Juif errant* a été joué, pour la première fois, le 23 juin 1849, il y a onze ans. On l'a repris, il y a quelque temps, à la Gaîté, lors du passage de M. de Chilly à ce théâtre. Cet artiste remarquable lui a donné un tel cachet, que personne ne saurait le jouer après lui.

Les décors sont magnifiques; la *mer de glace* et les tableaux de l'épilogue produisent un fort bel effet. En somme, on peut prédire au *Juif errant* que pendant longtemps le public, peu soucieux de son repos, lui dira le mot traditionnel : Marche! marche!

Albert Monnier.

CROQUIS DE FIGURES — ANIMAUX ET PAYSAGES,

PAR DUBUISSON.

Nous avons indiqué comme excellents modèles, pour les personnes qui veulent apprendre à faire des croquis, les fantaisies de Bellangé; mais les croquis de Bellangé sont un peu difficiles, et il faut déjà une certaine habileté dans le dessin pour être en état de les bien copier. Les croquis de Dubuisson sont plus faciles, et ils peuvent parfaitement servir de premier degré pour cette sorte d'étude.

Nous les recommandons en conséquence à tous ceux qui veulent faire des croquis; — en fort peu de temps ils peuvent conduire celui qui les copie à copier d'après nature.

Nous les recommandons aussi aux personnes qui dessinent ou qui peignent le paysage; ils leur serviront à animer leurs compositions, car tous les sujets qui figurent dans l'Album que nous annonçons se placeront très-bien et très-facilement dans des dessins ou des tableaux de paysage.

M. Dubuisson, que nous avons fait connaître à nos abonnés par quelques reproductions de ses tableaux insérés dans le *Musée français*, est un des peintres d'animaux les plus aimés du public.

Son cahier de croquis se compose de 20 feuilles, qui contiennent, chacune, quatre — cinq — et six sujets. — Prix du cahier, 10 francs.

POUR NOS ABONNÉS, 7 FRANCS SEULEMENT, rendu franco sur tous les points de la France.

Envoyer un bon de poste à M PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



LE PETIT JOURNAL POUR RIRE.

Un joli volume grand in-8° formant un charmant livre-album pour salon.

Prix, **5 fr. 50 c.**

Franc de port, 8 *fr.*

A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

La collection du *Petit Journal pour rire* se compose aujourd'hui de 4 volumes. — Prix des 4 volumes, 22 fr. au bureau. — 27 fr. rendus francs de port.



COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'après les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, coloris à l'aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. Prix de l'Album, 8 francs *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

ALBUM COMIQUE LITHOGRAPHIÉ PAR GUSTAVE DORÉ.

Les amateurs du talent de notre jeune ami Doré doivent acheter cet album, qui diffère très-sensiblement des œuvres ordinaires de cet artiste. Ici, ce n'est pas du mouvement, de la fougue, ce charme de composition et cette entente de l'effet qui sont si remarquables dans tout ce que produit l'auteur principal du *Musée français;* ce sont des types parisiens, en quelque sorte des portraits : portraits des Lorettes, portraits des Gens de Bourse, portraits des Grandes Dames, etc., tout cela est vrai, tout cela est vivant : on l'a vu au Bois, sur les boulevards, à la Bourse, partout. Ce n'est pas un album qui doit plaire à tout le monde, c'est un album intéressant pour les artistes et les connaisseurs.

Prix : 10 fr.; — 7 fr. seulement, rendu franco, pour nos abonnés.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.



STATUETTE DE

JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE

EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE,

FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans ~~une caisse et rendue~~ *~~franche de port~~* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, au Journal, rue Bergère, 20.



LES ROBERT MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS

COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.

PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, **11 fr.** SEULEMENT, rendu *franco* par la poste

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



Au moment où l'on songe à faire arranger la maison de campagne où l'on se propose de passer la belle saison, nous croyons devoir rappeler que pour une salle de billard, — pour une antichambre bien éclairée, — pour un kiosque — et pour certains autres lieux qu'il est inutile de désigner davantage, le papier comique, composé des dessins du *Journal amusant* imprimés en rouleaux, forme une tenture très-amusante. Ces rouleaux sont en fond chamois, — la couleur qui résiste le plus à l'action du soleil, — ils sont doubles en largeur des papiers ordinaires et ne coûtent que 3 fr. 50 c., — ce qui réduit à 1 fr. 75 c. la surface ordinaire du rouleau. On les trouve au bureau du *Journal amusant*, et chez M. DUMAS, fabricant de papiers, Grande rue de Reuilly, faubourg Saint-Antoine.

Il existe cinq rouleaux composés de dessins différents; — ces rouleaux étant doubles en largeur, — on peut donc tapisser une pièce de dix rouleaux sans qu'elle contienne un seul dessin répété dans les mille et mille dessins qu'elle renferme.

Toute personne (en France) qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., recevra les cinq rouleaux *francs de port*.

Adresser le bon à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Aux dames qui ne veulent pas dépenser beaucoup d'argent pour leur toilette et qui désirent cependant être au courant des modes les mieux portées, — aux couturières qui ont besoin de jolis modèles, ou pour se guider, ou pour montrer à leur clientèle, nous recommandons en toute assurance le charmant journal de modes

LA TOILETTE DE PARIS

qui paraît deux fois par mois, le 1er et le 15, et qui ne coûte que 5 fr. par an.

On a donc dans l'année 24 gravures donnant 48 modèles de toilettes, — on 4 patrons de grandeur naturelle, — 4 feuilles des broderies les plus à la mode, tout cela pour 5 fr.

La *Toilette de Paris* n'a que deux ans d'existence, et elle compte déjà 6,000 abonnés. On peut acheter les numéros chez les marchands de journaux et aux dépôts des publications pittoresques. Le numéro se vend 15 centimes seulement.

On s'abonne pour un an, à partir du 1er janvier ou du **1er juillet**, en envoyant un bon de poste de 5 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 236. — 1860 Prix du numéro : 45 centimes. 7 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Darr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

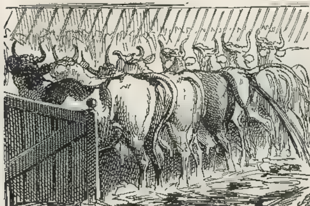
ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

CONCOURS GÉNÉRAL ET NATIONAL D'AGRICULTURE.

ANIMAUX. — RANDON JURY (suite).



17324

LE RANG DES VACHES.

Avec accompagnement de mandibules et variations sur des instruments à vent.



17327

RACE MUSARDINE *à vendre.*

On ne s'attendait guère
A voir Musard en cette affaire.



17329

L'exposant, volontiers, mettrait sur son chapeau :
C'est moi qui suis *machin*, berger de ce taureau.



17325

CHŒUR DES DAMES.

Comme ces petits veaux sont gentils!
C'est dommage qu'ils ne restent pas toujours ainsi.

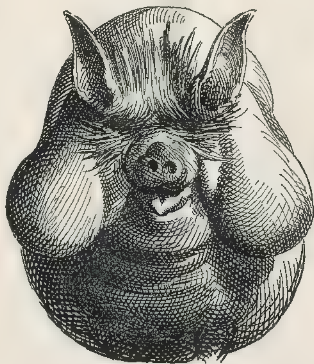
CHŒUR DES HOMMES.

Nous aimons mieux la viande.



17330

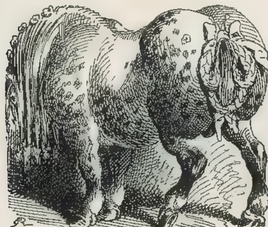
L'exposition de l'espèce bovine pourrait très-bien compter pour un cours d'obstétrique. Encore une génisse qui désire être seule.... Passons.



17328

LE LAURÉAT DE L'ESPÈCE PORCINE.

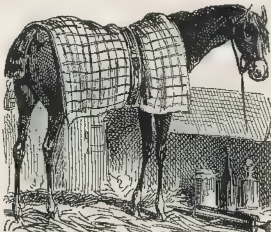
D'après une photographie d'Adrien Tournachon (réduit pour cartes de visites, broches ou médaillons).



17326

LE ROI DES PORCHERONS.

Présenté par M. Arpin, dit le terrible Savoyard.



17331

Faucheux, étalon de pur sang anglais; son père, *Échassier;* sa mère, *Sauterelle*. Présenté par M. Quichotte, de la Manche. 4 kilomètre en 45 secondes — et trois mois sur le flanc.

QUELQUES ORIGINAUX DU JOUR.

— Les originaux? On disait que cette race était éteinte comme celle des carlins!

— Monsieur, si vous aviez pour un sou de physiologie dans la boîte osseuse, vous sauriez que cette espèce est inextinguible. Sur cent fils de la pâle famille d'Adam, il y a toujours un original et quatre-vingt-dix-neuf fous. Tenez, avez-vous connu M. le marquis de Saint-Cricq, fils d'un ministre de la Restauration?

— Un fou?

— Nenni. Un original, monsieur, et le plus intrépide des originaux. Par malheur, il n'a pas laissé de sa graine sur la machine ronde. Il faut donc chercher longtemps en Europe afin de trouver son équivalent. Dix généraux de-

CONCOURS GÉNÉRAL ET NATIONAL D'AGRICULTURE.

ANIMAUX. — RANDON JURY (suite).



17332

COQ COCHINCHINOIS.

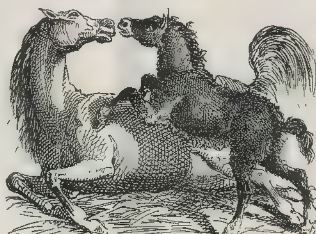
2,000 fr. C'est à prendre — ou à laisser. Ne parlons pas tous à la fois.



17333

POULE NÈGRE

en cheveux blancs comme Lafayette.



17334

Petits poulains, petits veaux, petits cochons,
Votre âge échappe à l'orage.
Restez, restez toujours petits.



17335

LE CANARD HUPPÉ.

Présenté par M. Delamarre, éleveur et fournisseur breveté.



17336

COQ DE L'ILE DE CRÊTE...

Race de combat *unguibus et rostro*.



POULETS FABRIQUÉS A LA VAPEUR.

Un degré de plus, et ça ne faisait que trois œufs durs. O destinée!



Voilà un brave industriel qui doit avoir besoin de se rafraîchir; si nous l'invitions à prendre le T.....



17338

CANETONS ÉCLOS A LA VAPEUR.

Frères, que le monde est grand!



17337

DINDON PRUDHOMME.

Exposé par M. Jules Noriac. 1er prix au grand concours de bêtise humaine.



LAPIN DES MONTS KRAPACKS.

14,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Tenue d'hiver.



POULE MALAKOFF.

Bec de gaz, queue à procédé. Exposée par M. Berger. — Hors de marque.



17339

Pétition à l'effet d'obtenir une prolongation de l'exposition. On n'a pas eu le temps de faire ses petites provisions.



17340

PREMIER PRIX.

Oies de Toulouse, dressées et exposées par M. Edmond About. On peut dormir tranquille au Capitole.... de Toulouse.

---

venus rois étaient la monnaie d'Alexandre le Grand. Combien d'excentriques de France et d'outre-mer ne faut-il pas pour faire le poids de ce marquis légendaire! Je cherche, tu cherches, il cherche, nous cherchons, tout le monde cherche. Eh bien, nous finirons par trouver. Vous allez voir.

N° 1.

Dans le pays Latin, il existe un savant illustre, mais bizarre. Celui-là adore l'Asie, son histoire, son soleil, son coutil, mais par-dessus tout il professe un culte d'idolâtrie pour la Chine. Hors du Céleste Empire, il n'y a rien de bon. Marié à une excellente femme, il a eu deux filles, toutes deux charmantes. Notre savant s'est imaginé qu'elles seraient irrésistibles s'il les élevait à la manière chinoise, c'est-à-dire s'il parvenait, dès la plus tendre enfance, à leur rapetisser les pieds. — Et c'est, en effet, ce qui a eu lieu. — Il les a soumises à la torture du brodequin; il est arrivé, à la fin, à leur donner des pieds de chèvre.

Qui n'a lu le livre si curieux du père Huc sur la Chine? On y voit que les petites Chinoises, généralement ravissantes de beauté, font peine à voir avec leurs petits pieds forcés. Elles ne marchent pas, elles sautent. Il y a mieux, on a si bien assoupli leurs jambes qu'elles jouent à la balle et au volant l'une l'autre avec leurs pieds, qui leur servent de raquettes. Et tous les mandarins d'applaudir.

Notre savant n'était pas encore parvenu à pousser ses deux charmantes enfants à ce point de perfection, mais peu s'en fallait, et partout on les nommait : *les deux jolies Chinoises*. Vint le temps d'en marier une. On présente un futur assez joli garçon, élégant, poli, passablement spirituel.

— Monsieur, dit le père, vous serez mon gendre, mais à une condition.

— Laquelle donc, monsieur?

— C'est que vous promettiez de ne vous servir jamais dans votre ménage que de porcelaine de la Chine.

— Accepté, répondit l'autre.

Le mariage a eu lieu, il y a quelques années.

N. 2.

Il est Anglais.

Imaginez un homme riche, gourmand, ennuyé, cherchant au fond de la bouteille le secret de la vie, et n'y trouvant jamais que l'ivresse. Il se nomme sir William Ilverton, *esquire*. Chapeau bas! il possède trois châteaux.

En ce moment même, sir William Ilverton habite Boulogne-sur-Mer.

Tous les matins, à son déjeuner, l'esquire consomme une bouteille de vin de Bordeaux et une bouteille de vin de Champagne.

Cette besogne achevée, il se recouche de nouveau, le *Times* à la main, pour jouir plus agréablement des douceurs du *far niente*.

Un matin de ce dernier hiver, comme notre buveur (dans son vêtement le plus léger et près d'un bon feu) venait de prendre son ordinaire, il fut tout à coup saisi d'un *hoquet* extrêmement violent.

Il se rappela alors que, lorsque les enfants ont le même accident, on les en débarrasse souvent en leur faisant peur. Aussitôt il se retourne pour demander qu'on l'effraye. Mais Dick était sorti, James était à la cave, Tom était à l'écurie; personne ne se trouvait là pour obéir à Son Honneur.

Le *hoquet* allait *crescendo*.

Comment donc faire?

Le génie britannique ne se décourage pas pour si peu, et notre insulaire a bientôt trouvé un moyen de se guérir par lui-même.

Que fait-il?

Il prend un morceau de papier, l'allume et met le feu... à sa chemise!

Pour le coup, lectrices et lecteurs, vous ne vous attendiez pas à un pareil dénoûment.

Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que ce n'était déjà plus une plaisanterie. Déjà la flamme entourait le malheureux. Plus il s'agite, plus elle augmente.

L'*esquire* jette alors des cris affreux, et sans le secours de Dick, le valet de chambre, qui entrait fort à propos, l'ingénieux Anglais courait risque d'être brûlé comme un hareng.

— C'est égal, j'ai guéri mon *hoquet*, dit-il.

N° 3.

Un jeune vicomte, devenu fort humoriste depuis qu'il s'est séparé judiciairement de la vicomtesse sa femme.

Le jour où un tribunal a rendu la sentence, il a acheté un chien de Terre-Neuve et il lui a dit :

CONCOURS GÉNÉRAL ET NATIONAL D'AGRICULTURE.

PRODUITS. — RANDON JURY (suite).



17341

Premier prix.

VINS FINS D'ALOXE, CORTON, CHOREY, ETC.

Quel charmant médecin que ce monsieur *Peste!* et quel habile homme! On ne serait pas malade, qu'on aurait envie de le devenir rien que pour goûter de ses remèdes.



17343

LE PONT DES SOUPIRS.

Soupirs causés par le regret de n'avoir pas cent mille francs de rente et un parc anglais — et dans ce parc une petite rivière et sur cette petite rivière un pont comme celui-ci.



17346

MACHINE A PILER DU POIVRE, A RENFONCER LES CLOUS, ET A LIMER LES FONDS DE CULOTTE.

Primée au concours de Montfaucon.



17344

ENGRAIS DE L'ABATTOIR D'AUBERVILLIERS.

On sent parfaitement que sous un engrais de cette force la végétation la plus inerte doit faire des miracles d'énergie pour décamper de terre et s'élancer le plus haut possible.



17345

LE FROMAGE DE MAROLLES.

Pour intimider ce fromage indocile et l'empêcher de déserter la place qui lui a été assignée, on a dû recourir à cette mesure — pénible, mais nécessaire.



17347

LES POMMES DE TERRE.

Au premier abord on peut trouver absurde un pareil rapprochement; mais en examinant bien ces pommes de terre, celle du milieu principalement, on finit par reconnaître que si ce n'est pas tout à fait ça, il y a du moins quelque chose.



17342

LES BETTERAVES.

Le nom de mon épouse!!

Cet exposant ne peut être qu'un polisson.

— Soliman, tu seras désormais ma famille.

Ce Soliman a un valet à ses ordres, une chambre à coucher, une demi-douzaine d'amis intimes qui lui font visite et qui lui envoient des friandises. On lui écrit personnellement pour l'inviter à dîner, absolument comme s'il s'agissait de l'ambassadeur de Perse ou de Vivier le corniste. Quand il fait son entrée dans certains salons, un domestique en livrée crie :

— Monsieur Soliman, vicomte de Terre-Neuve!

Il paraît que le véritable vicomte, son maître, se montre très-fier de ses succès. Cependant le soir venu, quand on revient à l'hôtel, à pied ou en voiture, suivant la saison, l'aristocrate dit au chien :

— Soliman, je ne suis pas content de votre manière de vous comporter dans le monde. En dépit de mes constantes recommandations, vous vous êtes trop arrêté aux œillades et aux vaines avances des femmes. Ah! Soliman, mon très-cher ami, si vous saviez comme moi ce que sont les femmes!

Soliman grogne. Le vicomte prend cette manifestation pour une réponse nette. A l'en croire, le grognement signifie :

— Une autre fois, mon maître, je me méfierai de ce que vous vous obstinez à appeler le beau sexe.

Moi qui vous parle, j'ai vu Soliman à table, en tête-à-tête avec le vicomte. Il avait une serviette de toile fine sous le cou, et mangeait un bifteck dans une assiette de vieux saxe. Seulement il faisait fine bouche.

— Soliman trouve que le bifteck n'est pas assez saignant, s'écriait son noble commensal. Le cuisinier sera congédié.

Il paraît que si Soliman survit à son maître, il sera le principal héritier du gentilhomme, mais à une condition expresse : c'est qu'il ne se mariera pas.

Du vicomte ou du chien, voyons, messieurs, quel est l'original le mieux conditionné?

N°s 4. — 5. — 6. — 7. — 8., etc., etc.

Ainsi s'étagent les successeurs et les doublures du célèbre marquis de Saint-Cricq.

Il y en a mille autres. — (N'oubliez pas que le Paris actuel compte 1,500,000 habitants).

— Celui qui a toujours un cheval entre les jambes pour aller au delà du ruisseau, à deux pas, pour se présenter au club à dix pas, pour déposer un bouquet chez sa maîtresse, pour porter sa propre personne à un dîner en ville, au tribunal, au club, au spectacle, à un duel, à un incendie, ou même pour venir renouveler son abonnement au *Journal amusant*.

— Celui qui tutoie tout le monde : un duc, un portier, un camarade, un ennemi, un créancier, un débiteur, un quidam qu'il n'a jamais vu, et un inconnu qu'il ne reverra jamais.

— Celui qui doit être l'histoire en chair et en os, comme M. Victor Cousin, par exemple, lequel s'imagine que quinze cents millions d'Européens, d'Asiatiques, d'Africains et d'Américains ont les yeux sur lui... « Je ne peux, » dit-il, acheter trois sous de marrons chez un rôtisseur, » sans que l'univers le sache. »

— Celui qui, comme S..., veut, depuis vingt ans, faire venir la mer à Paris.

— Celui qui, ne possédant pas un sou vaillant, trouve moyen de dépenser toujours 12,000 francs par an, grâce à la Bourse, au temps, aux lettres de recommandation, à la santé, aux démarches et aux amis de ses amis.

Les amis sont souvent une rente.

J'en trouverais cent si je me mettais à bien fureter.

MAXIME PARR.

LE DIMANCHE DE M. MOUTONNEAU,

IDYLLE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

Un intérieur de chambre à coucher. — Madame Anastasie Moutonneau, femme opulente, se coiffe devant une psyché. — M. Moutonneau Polydore, son mari, rasé frais et sanglé d'un habit bleu barbeau, fredonne pendant qu'il enfouit des comestibles dans un panier immense. L'une des anglaises postiches d'Anastasie vient de tomber.

MADAME MOUTONNEAU. — Mon Dieu, Polydore, que vous m'impatientez à ronronner ainsi!

M. MOUTONNEAU. — Allons, je vois décidément, Nasie, que tu es mal disposée ce matin... Mais regarde donc ce soleil... Où diable ai-je fourré le godiveau?... Quelle splendide journée!... Tu ne sais pas où est le godiveau?

— Vous m'ennuyez... Ces couturières sont insupportables.... on dirait, ma parole, que j'ai une taille d'éléphant...

— Je l'ai retrouvé. Victoire!... Là... complet! (*fermant le panier et le passant à son bras.*) Il est dix heures quarante, madame Moutonneau, en route.

— Partez, puisque vous êtes si pressé; elle ne me plaît déjà pas tant, votre partie de campagne.

— Ah! Nasie, il y a vingt-cinq ans tu ne m'aurais pas dit cela.

— Vingt-cinq ans!... A vous entendre, on croirait que je suis aussi vieille que la fée Carabosse.

— Dame! Écoute donc, Bibiche, aux prunes tu auras...

— Et toi, quel âge auras-tu aux melons?... Dieu! que vous m'agacez, monsieur Moutonneau, surtout avec vos Bibiche, vos Nasie...

CONCOURS GÉNÉRAL ET NATIONAL D'AGRICULTURE.

PRODUITS ET MACHINES. — RANDON JURY (suite).



17348

LE COUPE-CHOUX FRANÇAIS,

Breveté et garanti par le gouvernement.

Primé à tous les concours.

Médailles d'or, d'argent, de bronze, etc.



POIREAL MONSTRE

Magnifique! pyramidal! et la marmite pour le faire cuire?



17351

O Cassis Devilebichot!

Que vous êtes joli! que vous nous semblez beau!
Sans mentir, si votre langage
Se rapporte à votre plumage...



HARICOT EXTRAORDINAIRE.

Pour manquer une si belle affaire, il faudrait ne pas avoir un haricot dans sa poche.



17354

BEURRE PLASTIQUE DE FLANDRE,

exposé par M. Bayart.

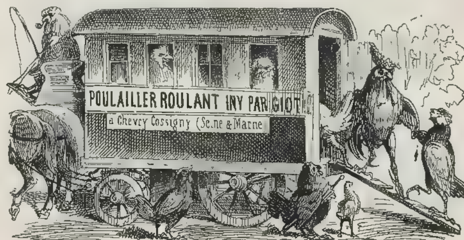
On peut le goûter sans peur,
On le trouvera sans reproche.



17349

MACHE PAILLE A MOTEUR CONTINU.

Le plus simple et le meilleur, sans contredit, de tous les instruments de ce genre.



17352

LE POULAILLER ROULANT.

Voilà un de ces titres qui saisissent l'imagination! une de ces inventions qui remuent le monde! Avec quels cris de joie, quels élans de reconnaissance l'espèce gallinacée a dû accueillir la généreuse initiative de *M. Giot!* Grâce à lui, voilà désormais les poules appelées à jouir d'un des plus grands bienfaits de notre civilisation. Honneur donc à *M. Giot!* son invention contient le germe d'autres applications non moins désirées, non moins utiles; et bientôt nous verrons le *pigeonnier*, le *dindonnier*, le *canardier roulants*, sillonner nos régions agrestes; essor qu'on n'eût jamais osé rêver.



17355

MOISSONNEUSE SANS VAPEUR ET SANS CRINOLINE,

exposée par M. Courbet,

photographiée par Nadar, demain boulevard des Capucines, 35.



17350

DEUS EX MACHINA.

Quelle mine froide et sombre : qu'avons-nous donc pu lui faire pour qu'il nous tienne rigueur aussi longtemps?

Allons, tous ensemble! une risette au petit père pour qu'il se déride un peu!



17353

LA MORTO-INSECTO — A PROJECTEUR CONTINU.

Poux, puces, punaises, moustiques, teignes, mites, cousins, criquets, scorpions, cafards, et vous tous insectes intéressés à la chose, mettez ordre à vos affaires et dites votre acte de contrition! voici la *morto-insecto* qui va vous demander un compte terrible de vos œuvres!!! Inutile de chercher à fuir, — défendez-vous, ouvrez l'œil, et surtout — méfiez-vous des contrefaçons!

17356

LA LUNE ROUSSE.

Comment se fait-il qu'une méchante petite planète — pas plus large qu'une assiette — puisse encore aujourd'hui nous arroser, nous glacer, nous juguler de la sorte? Évidemment, malgré tout notre génie industriel, nous ne sommes pas encore à la hauteur.... *Il y a quelque chose à faire.*

— (*Avec un soupir.*) Ah! autrefois!

— C'est possible, mais maintenant ça ne me convient plus... Ce corsage est fait en dépit du bon sens!... Allons, encore ce misérable épi. (*Elle arrache avec colère un épi de blé, dont les barbes s'obstinent à vouloir étendre la couche de cinabre qui enlumine ses joues.*) Ah! la journée s'annonce bien — avec ça; je suis sûre qu'il va pleuvoir. J'étrenne une robe, c'est forcé.

— Pleuvoir! mais tu déraisonnes, Nasie, il n'y a pas un nuage au ciel.

— C'est un parti pris chez vous de me contrarier ce matin... Voyez ce chapeau : ni forme, ni grâce, rien... C'est lourd, c'est affreux!

— Mais, Bibiche, tu te trompes, il te coiffe à ravir et te rajeunit.

— Trop heureuse d'avoir votre opinion.

— Non, vrai, tu es charmante, et je redeviens amoureux de toi. (*A part.*) Soyons galant, car nous ne partirions pas. (*Haut.*) Cest fini? Alors ton bras, et en avant. Train direct pour les bois d'Aulnay. J'ai vingt ans.

ACTE II.

En chemin de fer.

UN LOUSTIC. — Mais, madame, vous m'écrasez... Grâce! j'étouffe... je perds la respiration... Ouf... il était temps... Vraiment, messieurs, je ne comprends pas qu'on laisse voyager ainsi l'hippopotame, et en crinoline encore.

MADAME MOUTONNEAU. — Vous êtes un insolent! J'ai payé ma place, et j'en use.

— Vous en abusez.

UN VOYAGEUR. — Voyons, monsieur, n'oubliez pas ainsi vos devoirs de chevalier français. — On doit être poli, empressé et aimable auprès du beau sexe.

LE LOUSTIC. — Auprès du beau sexe, sans doute, mais l'autre...

Sur l'impériale.

M. MOUTONNEAU. — Oui, messieurs, les chemins de fer sont immoraux. Comment! on peut séparer mon épouse de moi, et nous traiter comme des colis! — Placer l'un en bas, l'autre en haut sans que nous puissions nous y opposer! Mais il y a des lois, monsieur.

UN VOISIN. — Certes, et je vous engage à demander des dommages-intérêts à la Compagnie, car en chemin de fer l'honneur d'une femme est très-exposé. On va si vite!

— Vérité profonde, monsieur.

Dans l'intérieur du waggon.

LE LOUSTIC. — Vous avez eu tort de quitter votre loge, madame, et d'abandonner votre plumeau et vos serins,

VOYAGE A LA VAPEUR, — par Ledrad.



17357

Service spécial de la gare à l'hôtel.



17358

Vous n'avez pas à vous occuper de vos effets, on vous les soigne.

Pauvres canaris! qu'est-ce qu'ils vont devenir en votre absence! Je suis sûr qu'ils en jauniront de désespoir.

MADAME MOUTONNEAU. — Monsieur, vous êtes un polisson; pas un mot de plus, ou j'appelle mon mari... (*Criant.*) Polydore!... Polydore!. .

Tout le compartiment, sur l'air des Lampions : — Po-ly-dore!... Po-ly-doré!...

A l'impériale.

M. MOUTONNEAU, *avec calme.* — J'entends la voix de ma femme... Que vous disais-je!... Sans doute quelque malappris. (*Se penchant.*) Courage, Bibiche, je vole à ton secours. (*Tranquillement.*) Je ne suis pas inquiet, parce qu'elle est solidement bâtie, madame Moutonneau. Quel est ce joli village où il y a tant de roses?

— Carpentras.

— Vraiment! Et moi qui le supposais dans le Nord. — Et celui-ci à gauche?

— Quimper-Corentin.

— Bah! c'est ce Quimper-Corentin dont on parle si souvent. Je l'aurais cru plus éloigné.

— Il l'était autrefois, mais le chemin de fer rapproche tant les distances!

— En effet.

ACTE III.

A la descente du waggon.

M. MOUTONNEAU. — Ravi, monsieur, d'avoir fait votre connaissance, je vais tous les soirs au café....... prendre mon gloria, si....... Tiens, éclipsé!

MADAME MOUTONNEAU. — C'est comme ça, monstre, que vous venez à mon secours!...

— J'y courais, Bibiche; mais dépêchons-nous, tu me raconteras cela dans les champs. J'ai soif de verdure.

***

Trois heures plus tard.

Le couple Moutonneau suit, haletant, un chemin pelé, sans ombre, qui le livre à la merci des rayons incandescents du soleil. Polydore change à chaque instant son garde-manger de bras, et sue à grosses gouttes. Anastasie est écarlate, et a été obligée de dégrafer son corsage soi-disant trop étroit.

M. MOUTONNEAU *s'arrêtant tout à coup.* — Impossible d'aller plus loin... Je tombe de fatigue. D'ailleurs, je crois que je me suis égaré.

MADAME MOUTONNEAU. — Et moi j'en suis sûre... Quel guignon! Elle est jolie ta partie de campagne, parlons-en!

— Voyons, du courage, un dernier effort; nous allons traverser cette langue de terre, et je crois que je retrouverai au bout la véritable route. (*Ils entrent dans un champ de luzerne.*)

UNE VOIX DANS LE SENTIER. — Eh! là-bas, arrêtez, ou je vous déclare procès-verbal.

M. MOUTONNEAU. — Le garde champêtre! pincé. Soyons adroit.

— C'est ainsi que vous galvaudez la luzerne du monde, vous autres!

— Ça, de la luzerne!... eh bien, parole d'honneur, mon magistrat, je l'ignorais.

(*A part.*) — Ces Parisiens c'est bête à manger du foin. (*Haut.*) Vous l'ignoriez?

— Bien vrai, monsieur le garde, nous avons péché par ignorance, foi d'honnête femme.

— C'est bon, c'est bon, mais que je ne vous y reprenne plus.

M. MOUTONNEAU. — La luzerne désormais sera sacrée pour moi, je le jure; mais puisque vous êtes si bon, rendeznous un autre service, celui de nous indiquer les bois d'Aulnay.

— Vous leur tournez le dos, et vous en êtes au moins à trois lieues! Voilà, du reste, le chemin.

— Ah! monsieur, que de reconnaissance! J'ai envie de l'inviter à dîner avec nous, il portera le panier.

— Par exemple!

— Je vous remercie cordialement, mon magistrat, et jamais je n'oublierai ce que vous venez de faire pour nous. — Ah! à propos, je vais tous les soirs au café..... prendre....... Tiens! il est parti. (*S'asseyant à terre.*) Ouf..... au moins trois lieues!... Je te déclare, Nasie, que je ne vais pas plus loin... J'en ai assez du panier. Un Auvergnat n'y tiendrait pas.

— Moi, je tombe en défaillance.

— Dînons, veux-tu? cela nous redonnera des forces. En un clin d'œil je mets la nappe et le couvert, ici, près de la haie. Je commence. (*Criant.*) Deux couverts à l'as!

— Et le gazon que tu me promettais?

— Je le croyais plus avancé, ma bonne amie; mais, bah! tu sais le proverbe : *A la campagne!*

— C'est très-joli, mais avec une chaleur pareille ce n'est pas amusant. Ah! pourquoi vous ai-je écouté!

— Mais non, Nasie, tu vas voir, ce sera plein de gaieté. Voici la table mise, approche et prends un siége.

— Vous êtes un mauvais plaisant, monsieur Moutonneau, et vous allez recommencer à m'agacer; mais prenez pour dit que je ne suis pas d'humeur à rire.

ACTE IV.

Les deux Moutonneau se jettent gloutonnement sur les victuailles, qu'ils dévorent plutôt qu'ils ne mangent. Polydore, la bouche pleine, cherche par des mots à égayer la petite fête, mais en vain. Tout absorbée par la résistance d'un pilon, Anastasie lutte à belles dents sans écouter son époux. Au bout d'une heure de mastication, on touche au dessert.

MADAME MOUTONNEAU. — Tiens, une goutte d'eau! — Allons, bien, il va pleuvoir à présent, juste au moment où nous nous disposions à attaquer le *plumpoudingue!* Vite, monsieur Moutonneau, tous les objets dans le panier... Il pleut... ce cou... cette cuisse... cette boulette... Ah! quelle boulette! nous allons être trempés. Quand je vous le disais ce matin... mais vous êtes entêté comme un mulet.

Et bras dessus, bras dessous, nos Moutonneau, clopinclopant, cheminent sous une pluie battante, et enfoncent dans la boue jusqu'à la cheville.

Madame Moutonneau couvre d'invectives Polydore, qui baisse la tête comme un coupable et garde un silence prudent. Puis on arrive au chemin de fer, et le couple éclopé finit enfin par rentrer chez lui, transi, grelotant, et mouillé jusqu'aux os.

— Ah! si l'on nous y reprend jamais! s'écrient-ils en chœur.

— Tranquillisez-vous, lecteur, vous pourrez les y reprendre le dimanche suivant.

ACTE V.

Épilogue en guise de morale.

M. MOUTONNEAU. — O mon cher, nous avons fait hier, Anastasie et moi, une petite débauche d'amoureux charmante. Nous avons été dîner sur l'herbe dans les bois d'Aulnay. — J'avais vingt ans!

Hippolyte Maxance.

VOYAGE A LA VAPEUR, — par LEDRAD (suite).



17359

A l'hôtel le voyageur est estimé selon l'importance de ses bagages.



17360

Nus n'avrent plus que cette bièce de vagande.



17361

La table d'hôte allemande est renommée par ses viandes fumées.

LES DINEURS DE GRANIT.

Lorsqu'une rue est tracée à Paris, — je dis tracée et non bâtie, — il s'y établit immédiatement quatre marchands de vin et un restaurateur. Les boutiques ouvertes, on n'attend plus que les pratiques.

Les marchands de vin trouvent plus vite que le restaurateur, parce que les passants ont toujours plus ou moins soif, — surtout quand ils sont altérés. Mais on a beau être altéré, on n'entre pas aussi gaiement au restaurant, qui exige qu'outre la soif vous ayez de l'argent, — et les restaurants d'aujourd'hui ont tant de glaces, tant de dorures, tant de linges damassés, tant de nappes ouvrées, tant de demoiselles de comptoir, qu'avant même d'avoir déplié votre serviette vous devez déjà quarante sous pour les frais du culte.

Je suppose donc les quatre marchands de vin pourvus d'un « bon coing » et de bonnes pratiques. Reste à pourvoir le restaurateur.

Le restaurateur n'a pas ouvert un restaurant pour dîner tout seul; il n'est pas si fantaisiste qu'il lui faille quarante tables, quatre-vingts couverts, quatre-vingts serviettes, une demoiselle de comptoir, un chef, quatre marmitons, une laveuse de vaisselle, dix garçons en veste ronde, — et le reste! Non. Si la sobriété n'avait pas été inventée par le chameau, le restaurateur l'inventerait pour son usage exclusif et spécial. Il ne s'est pas établi pour manger son fonds, mais tout au contraire pour le faire manger par les autres, — et s'en faire un revenu de quatre ou cinq mille livres plus ou moins sterling. Malheureusement, contre son attente, c'est lui souvent qui mange son fonds jusqu'au dernier os, — avec lequel il s'étrangle parfois.

Or, le restaurateur parisien, né malin, — quoiqu'il n'ait pas inventé le moindre vaudeville, — se sert d'un moyen renouvelé des Grecs et de Panurge pour attirer chez lui des déjeuneurs et des dîneurs.

Ce moyen est simple comme bonjour, — quoiqu'il dénote chez ceux qui l'emploient une profonde connaissance du cœur humain. Panurge l'a employé pour faire sauter tous les moutons de Dindenault dans la rivière. Les chasseurs l'emploient pour faire sauter les alouettes dans leur carnier. Les pêcheurs l'emploient pour faire sauter les harengs dans leurs bateaux. Les paysannes l'emploient pour faire sauter les omelettes dans leur poêle.

Panurge prend un mouton et le jette à l'eau. Tous les moutons de Dindenault se jettent d'eux-mêmes dans la mer.

Les chasseurs prennent quelques oiseaux et les attachent au sol, à côté de leur miroir. Toutes les alouettes du ciel se précipitent là où elles en voient d'autres, et elles y restent comme elles.

Les pêcheurs attachent des harengs morts à leurs hameçons, — et tous les harengs de l'Océan y viennent mordre.

Les ménagères rustiques placent des œufs en plâtre dans le poulailler, à même la paille, — et les poules, encouragées par cet exemple, se mettent à pondre leurs plus beaux œufs.

Je pourrais multiplier mes citations, ami lecteur, mais j'aime à penser que vous avez saisi l'apologue. La race des moutons de Panurge est bien plus éternelle que celle d'Agamemnon, et, sans avoir l'impertinence de maître François Rabelais, — qui prétend que le peuple de Paris « est sot par nature, par bécarre et par bémol », — je ne puis faire autrement que de constater la facilité avec laquelle « il suit le monde ».

Les restaurateurs qui s'établissent savent parfaitement sur quels éléments ils ont à opérer; et pour faire « saulter » un troupeau de dîneurs dans leurs boutiques, ils commencent par prendre un dîneur ou deux et il les attablent de force, — assurés qu'ils sont que les autres viendront s'attabler d'eux-mêmes irrésistiblement, fatalement, par cet esprit d'imitation qui est si profondément en nous tous tant que nous sommes, hommes ou moutons.

C'est là ce qu'on appelle les *Dineurs de granit.*

Le restaurateur habile les choisit habilement. Il sait qu'il y a à Paris une infinité de pauvres diables, artistes ou gens de lettres, aspirants de gloire, grands hommes stagiaires, qui ont un habit noir, — mais pas le moindre maravédis dedans. Il sait que si la cervelle de ces futurs illustres chante des fanfares éclatantes, leur bourse résonne comme un lit de plume. Il sait enfin que chez eux, comme dans la boîte d'une montre, c'est toujours la roue de cuivre qui fait tourner l'aiguille d'or, — c'est-à-dire le ventre qui fait mouvoir le cerveau; et sachant cela, il en invite quelques-uns à venir déjeuner et dîner chez lui pendant un nombre indéfini de jours, — plutôt moins que plus, bien entendu. Il se fait ainsi, à peu de frais, une réputation royale, — celle de Restaurateur des lettres et des arts. Que de François Ier ont été forcés de déposer leur bilan, hélas!

Personne ne boude contre son ventre, — parce que personne n'est à ce point l'ennemi de soi-même. Ventre creux, cervelle vide. Il faut au poëte, comme à l'oiseau, son grain de mil quotidien, — et quand le grain de mil est un savoureux filet de chevreuil, cela vaut encore mieux.

Toutefois — il ne faut rien exagérer — le savoureux filet de chevreuil n'est pas destiné au *dîneur de granit*. On lui sert un bifteck quelconque, avec accompagnement des classiques pommes de terre; et ce bifteck, il faut qu'il le mange toute la soirée.

Je m'explique :

Les *dîneurs de granit* ont une fonction unique pour le restaurateur. Ce n'est pas, comme on serait tenté de le croire au premier abord, pour manger qu'ils sont là, — c'est pour engager les autres à manger. Les autres, ce sont les passants. Ils sont adroitement disséminés dans la salle, de façon à l'orner. Les garçons leur apportent le potage choisi par le restaurateur, et ce potage, ils ont pour mission de le manger avec le recueillement qu'ils mettraient à lire une page d'Homère, cuillerée à cuillerée, brin à brin, de peur de se brûler, — et surtout de peur d'aller trop vite. Après le potage viennent les plats, l'un après l'autre, gravement, solennellement, comme s'ils faisaient partie d'une procession. Puis, quand tout est fini, — tout n'est pas fini. Cela serait trop commode, en vérité! Non, quand ils ont dîné, il faut que les dîneurs de granit restent là, comme restent les tables, les chaises, les glaces et les becs de gaz — pour *allumer* les dîneurs sérieux. Et il est rare que les dîneurs sérieux ne soient pas attirés par les dîneurs de granit, — comme les alouettes libres par les moineaux privés, comme les œufs pour de vrai par les œufs en plâtre.

C'est alors que commence la seconde partie du rôle des dîneurs de granit. Tout à l'heure ils mangeaient, — il faut maintenant qu'ils parlent.

— Quelle délicieuse bécassine je viens de manger! s'écrie l'un en ayant l'air de s'adresser à son voisin, mais en réalité s'adressant au public payant, comme font les acteurs au théâtre.

— Ces pluviers dorés étaient exquis! s'écrie un autre. Je ne sais vraiment pas comment ces gens-là font pour s'en retirer!.. Si c'était pour faire balai neuf, je ne dis pas..., mais c'est tous les soirs la même chose. Lucullus, Apicius et Trimalcion ne dînaient certes pas mieux, et je crois qu'ils dépensaient davantage... Garçon, l'addition!...

— Ce beaune a vingt-cinq ans de bouteille, comme le mot du marquis de Neuvilette au père Froissard! s'écrie un troisième dîneur de granit, en ayant l'air de parler à la cantonnade, comme les deux premiers.

Les autres dîneurs de granit en font autant, si bien que les dîneurs sérieux se disent en s'en allant :

— On est très-bien dans ce restaurant... Les garçons sont polis, les assiettes sont propres, les serviettes sont blanches, la demoiselle de comptoir est jolie... Et puis il y vient des jeunes gens charmants, en habit noir, qui ont l'air très-gai et qui citent volontiers leurs auteurs... Nous y reviendrons!...

Et, en effet, ils reviennent, heureusement pour le restaurateur, — mais malheureusement pour les dîneurs de granit, qui partent quand les autres arrivent.

(« C'est le train de la vie et de la destinée! »)

ALFRED DELVAU.

THÉATRES.

C'est toujours chose sérieuse et intéressante qu'un changement de direction de théâtre, surtout lorsqu'il s'agit d'un théâtre d'un rang aussi élevé que l'Opéra-Comique.

M. Nestor Roqueplan a cédé son privilége à M. Beaumont. M. Beaumont est un jeune homme intelligent, résolu, actif. Il sait ce qu'il veut; il entre en fonctions avec un plan bien arrêté. Souhaitons-lui toutes sortes de prospérités.

Tandis qu'il accepte franchement la lutte en plein juillet, une partie des théâtres parisiens clôt ses portes. Les Italiens voyagent, l'Odéon prépare son bagage littéraire d'automne; le Théâtre-Lyrique organise vaillamment sa troupe d'hiver; les Bouffes gazouillent en pays étranger; Déjazet prête sa salle à l'exhibition des tableaux géologiques représentant le *Monde avant le Déluge*; les Délassements se reposent sous les armes et demandent aux tribunaux : « Ferons-nous notre rentrée d'automne » au boulevard du Temple ou bien à l'*Eldorado* du boulevard de Strasbourg? »

Le Théâtre-Impérial (ancien Cirque) et la Gaîté ont eu aussi leur semaine de relâche. Au Cirque, c'était pour répéter généralement le *Bataillon de la Moselle*, grande pièce militaire en cinq actes et treize tableaux. A la Gaîté, il s'agissait de nettoyer la salle. La réouverture vient d'en avoir lieu avec un drame très-intéressant et fort amusant de MM. Lambert-Thiboust et Blum : la *Petite Pologne*.

Maître Palma, paroles de M. Furpille, musique de mademoiselle Rivay, a été la bombe d'adieu lancée par le Théâtre-Lyrique. Le livret est comique. Une intrigue bien menée s'agite dans un milieu coloré et pittoresque. Quant à la partition de mademoiselle Rivay, on y remarque quelques jolies idées et le désir de bien faire.

Il est toujours très-difficile à un auteur de parler de ses ouvrages au public. S'il est modeste, ses lecteurs disent que sa pièce ne doit avoir aucune importance. S'il laisse percer un peu l'orgueil bien légitime donné par le succès, on l'accuse d'outrecuidance, et les injures, plus ou moins anonymes, pleuvent chez lui sous forme de lettres.

D'un autre côté, s'il ne parle pas de ses pièces, on les croit tombées, et l'abonné qui veut qu'on ouvre pour lui, chaque semaine, le registre des naissances dans le monde dramatique, crie à la négligence et à l'abomination de la désolation.

Ce long préambule est destiné à arriver à ceci : Édouard Martin et moi nous avions depuis longtemps le désir de mettre en scène l'admirable chanson de Darcier : le *Bataillon de la Moselle en sabots*, une sorte de *Marseillaise* au petit pied.

Grâce à M. Hostein, l'un des plus beaux metteurs en scène de ces temps-ci, notre idée est venue s'épanouir devant la rampe, et Darcier a bien voulu nous prêter son puissant concours pour chanter chaque soir sa musique si populaire.

En fouillant dans les documents officiels, on constate que ces fameux bataillons de la *Moselle* ont compté dans leurs rangs : Hoche, Marceau, Kléber, Mortier, Jourdan, Kellermann, Louis de Lassalle, les maréchaux Lefèvre, Molitor, etc., etc.

Ces vaillants bataillons, transformés en 116e demi-brigade, étaient à Hochstedt, à Neubourg, à Fribourg, à la Chiusa, à Marengo, au Caire, à Alexandrie, etc., etc. Les cadres de ces bataillons, après divers changements, sont devenus les 51e, 72e et 40e de ligne, et les descendants de ces illustres bataillons ont pris part aux conquêtes d'Afrique depuis 1830, et aux récentes campagnes de Crimée et d'Italie. Puisse leur nom, habitué à la victoire, nous porter bonheur! Ainsi soit-il.

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pourquoi peut-on supposer que cet individu est capitaliste?

Parce qu'il va placer ses *fonds* sur *les tas*.

N° 2. Devinez pourquoi, lorsque je vais à la chasse, j'emmène ma portière de préférence au chien le mieux dressé?

Parce qu'elle *rapporte* à merveille.

N° 3. Voici un ouvrier qui vient d'extraire de la houille; pourquoi les camarades qui le remontent hors des travaux sont-ils passibles du Code pénal?

Parce qu'ils participent à un enlèvement de *mineur*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Chez beaucoup de gens, l'esprit brille aux dépens du cœur.

N° 5. Chacun ici-bas a ses soucis et ses peines.

N° 6. On ne fait pas de mal aux autres sans s'en faire à soi-même.

OCCASION EXTRAORDINAIRE.

Un des anciens directeurs du *Charivari* avait fait faire un tirage soigné des dessins de Gavarni qui sont aujourd'hui épuisés et tout à fait introuvables dans le commerce ; ce tirage oublié, nous venons de l'acheter, et nous formons des Albums qui sont réservés à prix réduit pour nos abonnés.

Nous invitons les amis du beau talent de Gavarni à se presser, car le nombre de nos Albums est très-restreint, et nous ne pourrons pas servir les demandes tardives. Nous mettons en vente

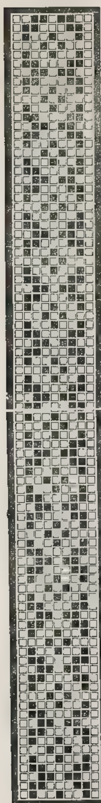
LES IMPRESSIONS DE MÉNAGE.

Cette charmante collection de 30 planches, dont les épreuves fatiguées se sont vendues jusqu'à la fin 75 c. pièce, soit 22 fr. 50 c. l'Album, nous la donnons à nos abonnés pour 7 fr. rendue franco sur quelque point de la France que ce soit.

Notre Album est broché sous couverture glacée, les épreuves sont fort belles, et elles sont tirées sur vélin satiné format quart jésus (grand in-4°).

Pour recevoir l'Album des *Impressions de ménage*, il faut adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

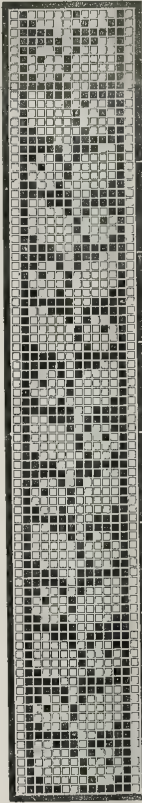
DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.



Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*. Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



ALPHABETS AMUSANTS
EN GRANDE BANDE
QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de trois Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.

N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.

N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS :
2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les trois Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 4 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!
ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 237. — 1860 Prix du numéro : 45 centimes. 14 Juillet.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

PRIX
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juin), — par MARCELIN. 1re série.

AIR CONNU.

« Théâtres, [illegible] [redacted]
» Et pu[illegible],
» Puis vous [illegible],
» Et puis après [illegible] disparaîtrez. »
(*Toutes les Revues.*)



OPÉRA : *PIERRE DE MÉDICIS.* — LE BALLET.

LE PAS D'ENDYMION.

Pigeon vole!
Hanneton vole!
Danseur de l'Opéra vole!

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juin), — par MARCELIN. 1re série (suite).



17363

OPÉRA : *PIERRE DE MÉDICIS.* — PIERRE GUEYMARD.
— Quel capitan!
— Non, quel capiton!



17364

OPÉRA : *PIERRE DE MÉDICIS.* — Mlle FIOCRE.
Un mérite très-saillant.



17365

OPÉRA : *PIERRE DE MÉDICIS.* — LA SOLDATESQUE AUX CASQUES D'OR.
Soixante-quinze mille francs d'étamage!



17366

OPÉRA : *PIERRE DE MÉDICIS.* — LES SAINTES FILLES DU DERNIER ACTE.
Elles n'ont que leurs chants pour mettre en fuite leurs oppresseurs.

BIGARRURES DE L'ESPRIT PARISIEN.

§ I. *Qui peut passer pour une préface.*

— Non, monsieur, les choses ne se passent pas à Paris comme à Londres, comme à Canton ou bien comme à Tombouctou. Ce qui est blanc a souvent l'air d'y être noir. Ne vous en étonnez en rien. A Paris on n'a qu'une surprise : celle de trouver un homme assez simple pour s'étonner.

Tenez, je vais vous faire passer sans ordre une petite revue de quelques-unes des mille et une choses bizarres qui entrent dans la composition de l'esprit parisien en 1860. — Ce n'est plus, bien entendu, l'esprit parisien de 1850 ; ce ne sera plus, croyez-le bien, l'esprit parisien de 1861.

§ II. *Prélude.*

En 1860, l'esprit parisien, l'esprit familier ne consiste plus à serrer la main d'un ami, d'un confrère ou d'un *copain;* — on lui tend un des cinq doigts de la droite, ce qui ne laisse pas d'être fort gênant pour l'un et pour l'autre.

***

— On n'a pas daigné serrer la main du survenant, comme cela se pratiquait autrefois, mais assez souvent on l'embrasse.

***

— Quand dix ou douze jeunes gens du monde ou de la bohème semi-élégante se trouvent réunis dans un café, au cercle ou à l'Hippodrome, on peut se *blaguer* réciproquement à outrance sur ses défauts, — sur la bêtise, — sur l'ignorance, — sur l'improbité, — sur les infirmités, — sur les goûts, — sur les habitudes, — sur les sympathies, — sur les relations sociales, — sur l'état, — mais on regarde comme une injure sanglante et irrémissible l'action de se *moquer des habits.* Ah! si vous aviez le malheur de dire que le petit Chose a une cravate mal mise ou un paletot mal taillé, vous seriez obligé de vous couper la gorge avec lui.

***

— En 1831, au temps où florissait la tribu des *Jeune-France,* romantiques-légitimistes dont Théophile Gautier a composé la physiologie, on érigeait en système qu'un homme qui arrivait à cinquante ans, poëte, avocat, banquier ou sculpteur, devait être traité de Mathusalem et se retirer du monde ; — aujourd'hui on a fait descendre ce dénoûment à la trente-cinquième année.

***

— Une des bonnes rubriques de l'esprit parisien en 1860 est de ne pas prononcer dix mots sans dire : *Crétin!* — Un tel porte un habit noir : *crétin!* — Machin va se marier avec une cousine de province, jeune, jolie, spirituelle et riche. Quel *crétin!* — T.... a voulu acheter un cheval à mademoiselle Pichrocoline, et il n'a pas pu le payer. A-t-on jamais vu un *crétin* pareil? — Sanadon disait en parlant de la langue des Basques : « On prétend qu'ils s'entendent, mais je n'en crois rien. » — Je suis sûr que nos Basques de Paris se comprennent.

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juin), — par MARCELIN. 1re série (suite).



17367

THÉATRE FRANÇAIS : LE DÉJEUNER DU DUC JOB.
— Et dire que voilà cent vingt fois que nous mangeons le même pâté avec le même succès et le même naturel !



17368

THÉATRE FRANÇAIS : LA TANTE DU DUC JOB.
Un talent dans son plein.



17369

THÉATRE FRANÇAIS : LE SOMMEIL DU DUC JOB.
Ce n'est pas Bressant qui eût consenti à ronfler un rôle comme ça.

***

— Une autre formule fort usitée est celle-ci : — *Faire poser*. — Cela date des premières *Scènes populaires* d'Henri Monnier, qui avait emprunté le mot à l'argot des ateliers, et qui s'en était ingénieusement servi. — A présent, on accommode le même terme à toute sauce.

— Je viens de me promener sur le boulevard avec ce coquecigrue de Pistache; croiriez-vous qu'il m'a dit que son oncle avait encore douze mille livres de rentes? Il m'a *fait poser!*

Autre guitare, même air.

— Vous dites à Tartempion que son dernier livre est plein d'esprit. Pauvre innocent! vous n'en pensez pas une bouchée de ce que vous dites-là. Allons, vous le *faites poser!*

Autre chanson, même ronde.

— Coquenard, voulez-vous venir dîner avec nous?

— Coquenard, n'acceptez pas, il veut vous *faire poser.*

***

Si l'on vient à leur dire que la façon de *faire poser* était fort piquante en 1832 et qu'elle est devenue fort grossière en 1860, ils vous répondent : — Voyons, 1832, où diable prenez-vous 1832? Ça n'a jamais existé que sur les almanachs de M. Bareste, ça. — Et ils rient comme des bossus. — Ils ne voient ni aujourd'hui, ni au jour de demain, et ils appellent cette philosophie bizarre : le fait d'être jeune.

***

§ III. *A propos de femmes.*

— Chez eux, on n'a plus que des femmes à part : — des dindes.

(Je ne parle pas, bien entendu, des débris du monde où il existe encore des cœurs délicats, des esprits d'élite et des intelligences cultivées. Je fais allusion, s'il vous plaît, à cette mêlée, de jour en jour plus nombreuse et plus prépondérante, de grues belles et bêtes tout ensemble, qu'on voit le matin au pays Bréda, et le soir au bal Mabille : — dames aux camélias, lorettes, boules-rouges, madeleines, filles de marbres, poupées à ressorts, qui n'ont pour la plupart aucune origine et qui le plus souvent n'ont pas de fin.)

La parenthèse étant fermée, je reviens à mes moutons, à mes dindes.

***

— Dans ses *Mémoires*, le prince de Ligne parle bien un peu des *impures* d'autrefois, qui étaient, par-ci, par-là, des filles sorties du peuple, mais il a bien soin de faire remarquer qu'elles ont souvent de l'esprit. — Mais l'esprit de ces femmes en 1860, cherchez-le et vous trouverez un beau produit de la civilisation française, je vous en réponds. — En général, leur dialogue, qui est invariable, consiste en tronçons de quelques vaudevilles en vogue et en désinences prises dans les farces à succès : — *Mon Dieur-je, — il le faallait! — La croix de ma mère! — Merci, mon Dieu! — Aimes-tu, Marco la belle?* — Et toutes sortes de centons appliqués à tort et à travers sans rime ni raison. — Mon Dieu, vous pensez bien que leur correspondance vaut leur causerie. On voit tout de suite qu'elles sont plus habiles à allumer une cigarette qu'à faire courir une plume sur le papier. Toutes, ou presque toutes, en sont à ce prototype charmant d'une lettre copiée par Gavarni « *Cy à médy ge n'eai pa rhesu sinquante francs, ge me cuisside.* » — Leur philosophie? c'est la danse. — Leurs lectures? les romans du petit vicomte Ponson du Terrail. — Leur Dieu? une rondelle d'or. — Leurs invalides?... Chut! je n'aime pas le mélodrame.

***

De ce que je me condamne à cette analyse, n'allez pas croire que je me pose en moraliste grondeur. Je sais qu'une ville telle que Paris ne peut pas avoir l'austérité de Sparte, ou l'air guindé d'un couvent. Ces femmes sans nom, je les admets, puisqu'elles sont, à ce qu'on ose dire, une impérieuse nécessité sociale; mais je les voudrais moins bêtes. Je souhaiterais qu'elles fussent un peu décrassées intellectuellement, ce qu'elles ne sont plus. La race des Sophie Arnoult est donc bien morte? La grisette charmante d'Alfred de Musset ne reviendra donc pas? Les femmes de la première manière de George Sand ne sont donc plus qu'un souvenir évanoui? Il n'y a que la graine de *madame Bovary*. On n'a plus que des Gothon.

***

§ IV. *Choses quelconques.*

— Dans une certaine portion de la bourgeoisie qui se rapproche du demi-monde, on tient plus à cinq cents francs gagnés au jeu qu'à mille francs qui sont le produit du travail.

***

— Chez le peuple, on travaille et l'on fume; — chez les artistes, on fume d'abord et ensuite on travaille.

***

— Il y a vingt ans, on avait une chaîne d'argent ou d'or pour servir à porter une montre; — à présent on a une montre pour en faire le complément de la chaîne.

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juin), — par MARCELIN. 1re série (suite).



17370

OPÉRA-COMIQUE : *CHATEAU-TROMPETTE.* — Mme CABEL.

Un pendant au buste de madame du Barry : la bouche en cœur et le nez en Château-Trompette.



17371

OPÉRA-COMIQUE : *CHATEAU-TROMPETTE.*

Qui peut endormir ainsi M. de Richelieu au second acte? Est-ce la musique? sont-ce les paroles?



17372

OPÉRA-COMIQUE : DEUX CENT CINQUANTE-QUATRIÈME REPRÉSENTATION DE *L'ÉTOILE DU NORD.*

— Ce sont nos deux régiments d'instruments de Sax qui nous arrivent! s'écrie Pierre le Grand.



OPÉRA-COMIQUE : *LE ROMAN D'ELVIRE.*

DÉBUTS DE Mlle MONTROSE.

— Encore une bonne élève de l'école de Duprez.

— Ah! oui, cette fameuse école où l'on apprend à chanter sans voix et à jouer du violon sans violon.



17373

OPÉRA-COMIQUE : *RITA,* ou *LA FEMME A DEUX MARIS.*

Jusqu'à ce jour, la polygamie était un cas pendable; l'Opéra-Comique en a fait un cas chantable : *Castigat ridendo mores.*



17374

OPÉRA-COMIQUE : *RITA.*

— Madame Faure, dans *Rita*, ne vous rappelle-t-elle pas tout à fait mademoiselle Lefèvre débutant dans la *Sirène?*

***

— Sous le premier Empire, on songeait à sa cave; — sous la Restauration, à sa bibliothèque; — sous Louis-Philippe, à son coffre-fort; — sous la seconde République, à son club; — aujourd'hui, on songe à son porte-cigares.

— Demain..... on ne songera plus du tout.

***

— Qu'appelle-t-on aujourd'hui un *homme sérieux?*

— L'homme qui s'occupe des sciences philosophiques?

— Allons donc, vous voulez rire?

— L'homme qui est plongé dans l'algèbre?

— Pas davantage.

— L'homme qui ne vit que dans l'histoire? dans l'art grave? dans la comparaison du passé avec le présent? dans la recherche des solutions propres à faire disparaître les grands problèmes sociaux du paupérisme et de l'inégalité?

— Nenni.

(*Voir la suite page* 6.)

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juin), — par MARCELIN. 1re série (suite).



17375

VAUDEVILLE : *LA TENTATION.* — LAFONT.

Voilà bien le parfait gentleman, ayant le courage de ses gilets, de ses opinions et de ses chapeaux! mais pourquoi faire toujours le geste de retirer un cheveu sur sa manche?



17376

LA TENTATION. — LA TROUPE DU VAUDEVILLE.

Quelle belle troupe! tous grenadiers! et quel ensemble dans les manœuvres!



17377

VAUDEVILLE : *L'ENVERS D'UNE CONSPIRATION.*

— Que dites-vous de cette nouvelle pièce de Dumas?
— C'est un opéra-comique sans musique.



L'ENVERS D'UNE CONSPIRATION.

Ne dirait-on pas que Dupuis met son talent dans ses poches et qu'il l'y cherche toujours?

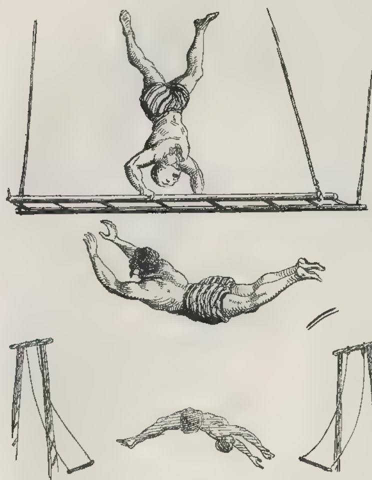


17378

VAUDEVILLE : *LA PÉNÉLOPE NORMANDE.*

Que Lafontaine était beau en Garibaldi!

A L'HIPPODROME, — par G. Randon (suite).



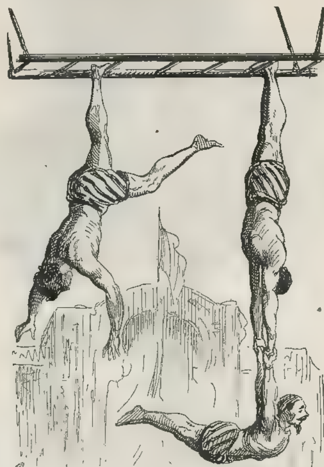
17379

On peut manquer le coche, on peut manquer le bac, l'omnibus, voire même le dernier train du soir, et n'en pas mourir de chagrin, mais je ne vois guère, si ces gaillards-là manquaient l'échelon ou le trapèze, quelles consolations pourraient leur être offertes.



17380

Atlas aussi portait le ciel, mais sur ses épaules, et avec quel effort ! On voit qu'il en avait sa charge, tandis qu'aujourd'hui, faisant sauter, pirouetter ainsi sur le bout de son pied la sphère céleste, M. dépasse de cent milliards de coudées ce pauvre Atlas qui n'est plus qu'une mazette, une perruque, un infirme auprès de lui.



17381

Il ne manque plus que de voir ces messieurs se suspendre par le nez..... c'est une idée que je soumets à l'hercule Rochette.

— L'homme qui est chauve comme Pittacus, camus comme Socrate, méditatif comme Thalès de Milet, détaché des biens mortels comme Bias, éloquent comme Platon, débauché et ambitieux comme Jules César ?

— Eh ! point du tout. L'*homme sérieux* est celui qui ne pense qu'à l'argent.

***

Dans la société française on ne fait plus qu'un rêve, un seul ! Ah ! ce n'est ni la statue qu'on décerne à l'orateur, ni la croix du soldat, ni le laurier du poëte, ni une retraite douce et silencieuse pour une vieillesse encore verte. On renferme tout cela dans ce terme : *Avoir un million.*

Mais écoutez cette belle parole *désenchantée* d'un des deux Pereire :

— Il y a trente-cinq ans j'avais des dents et pas de pain. Aujourd'hui, la moitié de soixante-quinze millions à manger, et plus de dents !

***

Et cet autre mot si spirituel de M. P. Millaud, en 1855 :

— Les millions me sont venus avec la goutte.

— Si les millions s'en vont, je suis sûr que la goutte restera.

Ph. A.

CHRONIQUE DES EAUX.

Nogent-sur-Marne, juillet 1860.

Mon cher Nadar et rédacteur en chef,

La saison des eaux est trop prononcée pour que le *Journal amusant* ne publie pas à son tour un courrier aquatique; — le besoin s'en fait sentir.

Je t'adresse cette épître d'un casino simple et modeste qui s'appelle Nogent.

Nogent, que tu connais peut-être, est un village; j'écris village, mais je prononce ville pour flatter le tic des indigènes; c'est donc un village à deux cigares de Paris, qui s'élève en amphithéâtre sur un coteau verdoyant et vient se baigner les pieds dans la Marne.

Je ne sais pas si les eaux de cette rivière possèdent quelque vertu curative, mais j'affirme qu'elles sont poissonneuses et que le goujon y fait ses farces avec une impunité déplorable.

En chroniqueur consciencieux, il est de mon devoir de te parler des curiosités intéressantes de l'endroit.

Et d'abord la roulette est inconnue à Nogent; — cela va sans dire.

Le seul jeu de hasard qui soit en honneur est le jeu de boule; — jeu innocent qui a fait le bonheur de nos pères, et aux combinaisons duquel je n'entends rien, sans doute parce que je n'en ai jamais demandé le secret. Par cela même, ce jeu me séduit davantage.

Les Nogentais ont encore des mœurs patriarcales, et voici qui est plus fort : ils ont une société d'arbalétriers; — oui d'arbalétriers, tu as bien lu, et c'est peut-être là, aujourd'hui, que se trouve en France la dernière compagnie des chevaliers de l'arc.

Il faut les voir ces honnêtes chevaliers de l'arc, en sarrau bleu et en bonnet de coton, s'évertuer chaque dimanche à abattre un pigeon de bois peint qui se balance sur la cime de quelque haut peuplier.

Quel sérieux ! — quelle attention !... Certes, ils n'ont pas l'adresse des sauvages, mais ils en ont assurément la patience, entretenue de temps en temps, il est vrai, par un petit coup de vin du cru.

Cela nous ramène à l'âge d'or.

Mais si Nogent a des chevaliers de l'arc, il n'en a pas moins une garde nationale, laquelle au reste m'a paru être douée de plus de zèle que d'expérience. Le hasard, ce farceur anonyme, m'a conduit un jour près de ces soldats-citoyens, au moment où ils faisaient l'exercice, et j'avoue que, malgré mon respect pour nos grandes institutions, je n'ai pu, en présence d'un pareil spectacle, tenir mon sérieux.

Ajoute que Christian, des Variétés, est lieutenant d'une compagnie.

Cet excellent acteur a joué tant de fois et avec succès sur la scène des *charges* de militaire, qu'il a cru à la longue posséder l'étoffe d'un soldat, et qu'un beau jour il a brigué, de la confiance des Nogentais, une épaulette d'officier... de la garde nationale, qui lui a été accordée avec enthousiasme. Mais je crains bien, entre nous, qu'il ne remplisse son rôle à la ville de la même façon qu'au théâtre.

L'habitude n'est-elle pas une seconde nature ?

Comme monuments, je te dirais qu'à Nogent il n'y en a pas du tout, si un de mes amis, en villégiature dans l'endroit, et qui est possédé d'un fol amour de l'art, ne m'avait soutenu que le clocher de la vieille église était un clocher byzantin superbe; — superbe de laideur, c'est possible.

N'oublions pas une petite esplanade de douze pieds carrés, plantée de six ormeaux; — c'est la grande place de la mairie.

Elle est habitée par un photographe.

Oui, mon ami, Nogent possède même un photographe.

Artiste nomade, comme Bilboquet, cet industriel, pour s'installer, a planté tout simplement son appareil au milieu de la place, et là, moyennant *cinquinte* centimes, il fait votre portrait à la face d'Israël et du soleil.

Personne ne m'a encore dit qu'il eût acheté une maison de campagne du fruit de ses économies.

La population marquante du village (prononce ville) se compose de millionnaires et de comédiens.

Les premiers, en général, ont élevé sur le coteau leurs somptueuses habitations, que l'on devine plutôt que l'on ne voit, ensevelies qu'elles sont dans le feuillage et cachées par des bosquets qui vous apportent au passage de fraîches odeurs printanières et le désir d'avoir cinquante mille livres de rente.

Les seconds se sont presque tous abattus sur les îles qui émaillent la Marne, et ce ne sont pas les plus mal partagés, car ces îles sont charmantes.

Il y en a deux principales : l'*île de Beauté* et l'*île des Loups*.

Mademoiselle Cico habite l'île de Beauté; — c'est tout naturel.

Son chalet est très-élégant, c'est un nid coquet, caché sous les fleurs et dont on n'aperçoit qu'une fenêtre, mais une fenêtre tapissée de plantes grimpantes, et garnie d'un

rideau d'un rose si tendre qu'il ferait même soupirer le cœur d'un Auvergnat.

Abordons maintenant à l'île des Loups. — Pas ici, malheureux! ce sont les terres de Christian, terres défendues par des pancartes menaçantes. — Approche et lis : *Il y a des piéges!* tu entends, — *Il y a un chien méchant!* Fuyons, la prudence l'exige.

Pourtant je me suis laissé dire que, malgré ces affiches comminatoires, des hordes de canotiers n'en infestaient pas moins ses domaines, et que c'était le plus cruel souci de son existence de propriétaire.

Non loin de là, Dupuis, l'acteur comique du Théâtre-Déjazet, s'est fait construire une maison sérieuse, à un étage, et tout à côté, Tixier, l'acteur sérieux des Variétés, s'est bâti de ses mains un pigeonnier comique.

Ce cabinet..., non, ce pigeonnier mystérieux a l'air d'être une annexe discrète de la villa Dupuis.

Admire en passant le magnifique viaduc du chemin de fer de Mulhouse, moins beau que les aqueducs romains, mais qui est remarquable par ses colossales proportions.

Cette île des Loups était prédestinée : habitée par des artistes, elle a été achetée par le fils d'un comédien regretté, M. Achard, qui la revend en détail aux amateurs de sites pittoresques, de verdure, de promenades sur l'eau et de pêche à la ligne.

Enfin, je signalerai à ton attention de gourmet le chalet du viaduc : hôtellerie qui s'élève au bord de la Marne, et où l'on mange, sous des berceaux fleuris, des matelotes excellentes.

J'y ai rencontré M. Prudhomme avec son épouse et son fils, en train de se livrer aux délices d'une friture, laquelle servait précisément de texte à cet excellent Joseph pour faire une démonstration sur la fragilité des choses humaines.

— Vois ce goujon candide et innocent, disait-il à son jeune résultat, il y a vingt minutes à peine qu'il frétillait joyeusement dans l'onde, sans penser au sort cruel qui l'attendait; il se croyait encore des jours nombreux, mais il comptait sans la Parque ennemie qui l'a précipité dans la poêle! Que cette leçon vous serve, ô mon fils! et souvenez-vous du proverbe latin : *Sic transit gloria mundi,* que je traduirai par : Ainsi passent la gloire et les goujons!

Un dernier trait d'un naturel. Ce naturel, qui faisait de mauvaises affaires, a écrit sur une affiche placée au-dessus de sa porte : *Pour cause de débâcle, vente des marchandises au prix de revient.*

A la bonne heure, au moins, voilà de la franchise.

Vale,

HIPPOLYTE MAXANCE.

PROPOS PICARESQUES.

Le théâtre de l'Odéon possède un souffleur aussi intrépide que spirituel, qui répond au nom de Poulet. On dit qu'il a reçu dans le dos, à l'expédition de Constantine, un boulet qu'on n'a jamais pu lui extraire. Le farceur d'un petit journal le rencontre l'autre jour sous les galeries de l'Odéon :

— Dieu! mon cher Poulet, que je suis inquiet de vous! On parlait dernièrement d'une épizootie sur les volailles... Comment cela va-t-il?...

— Pas mal! pas mal!... mais je suis toujours mal assis, répond Poulet en faisant allusion à sa position de souffleur.

Un poëte inédit, qui était là aux écoutes, s'approche vivement de Poulet et lui dit :

— Quoi! vous seriez Poulet-Malassis, le célèbre éditeur d'Alençon (Orne)?

— Poulet-Malassis lui-même, celui qui orne Alençon, répond Poulet sans se déconcerter.

— Alors vous devriez bien m'éditer un volume de poésies inédites : *les Fleurs du vin!*... Un titre pharamineux!

— Impossible! reprend le faux Poulet-Malassis; Debroise, mon associé, ne veut plus que je publie de vers... Tenez, le voici justement, ajouta-t-il en montrant Tisserand qui entrait à l'Odéon, adressez-vous à lui... Moi je suis pour le temporel, c'est-à-dire la prose, tandis que Debroise est pour le spirituel...

Le poëte inédit se précipita sur Tisserand, qui, le prenant pour un de ces tragédi-culturistes qui errent dans les environs de l'Odéon pendant les vacances, eut toutes les peines du monde à s'en débarrasser.

Ce poëte n'était pas Pagès (du Tarn)!...

* * *

Il existe à Paris, dans les bas-fonds du *Caboulot* (le cabaret de 1860), un ivrogne émérite qui répond au nom de *Sitio* (j'ai soif). On l'appelle encore le duc de Mançanarès, pour indiquer que son gosier est sans cesse altéré ni plus ni moins que le fleuve qui porte ce nom. Il passe son temps à cueillir l'*Herbe sainte* dans les sentiers de la vie. C'est lui qui a inventé cet axiome : « Dans le doute, absinthe-toi. »

Sitio appartient à la famille errante des noctambules, ces Arabes de la civilisation parisienne. Dernièrement, il demandait comme une grâce à un marchand de prunes et liqueurs de le laisser reposer sur son comptoir. Il cherchait à l'attendrir par ces simples paroles : « Pour me refaire, il ne faut qu'un moment, comme le Bédouin qui dort sur une figue!... »

* * *

C'est Sitio qui, oubliant de rentrer, va, après quatre ou cinq nuits de *libations déambulatoires,* suivant son expression, frapper à coups redoublés à la porte de la Morgue.

Le concierge du funèbre hospice s'empresse de lui ouvrir en lui demandant d'une voix tonnante :

— Qu'y a-t-il pour votre service?

— Il y a, répond Sitio, que je ne suis pas rentré chez moi depuis cinq jours et cinq nuits, que ma famille est désespérée... Je venais voir si, par hasard, on ne m'avait pas apporté à la Morgue.

Le concierge, croyant avoir affaire avec un revenant, lui ferme la porte au nez, et va se recoucher tout effaré.

Sitio commence tous les matins par s'administrer des ablutions intérieures de vin blanc. Il appelle cela faire ses prières et s'inonder de panthéisme.

L'autre jour un barbiste, son ancien camarade de collége, le rencontre, et le met momentanément au régime du bordeaux blanc de Sauterne.

— Comment peut-on donner un si vilain nom à un si joli vin? s'écrie Sitio le cœur plein de reconnaissance... Faites-moi le plaisir de me dire ce que ce vin a de si *sot* et de si *terne,* pour qu'on l'appelle *Sauterne?*...

* * *

On rencontre souvent Sitio tête nue, et si on lui hasarde à ce sujet une observation, il vous répond avec sa logique ordinaire : « Je n'ai pas besoin de chapeau, puisque j'ai perdu la tête. »

Ou bien encore si son chapeau, manquant de centre de gravité, déserte la tête de Sitio et roule à ses pieds, il l'abandonne en disant : « En te ramassant je risque de tomber, et si je tombe, je te connais, beau masque!.. tu ne me ramasseras pas. »

ANTONIO WATRIPON.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Le *Journal pour rire* est un journal *amusant;* je le signerais des deux mains si un tel certificat n'était pas une superfluité.

Mais permettez-moi de réclamer contre la plaisanterie que vous avez encadrée dans votre comique exhibition des animaux du concours agricole. Cette enseigne : *Concert-Musard,* que vous avez mise au-dessus de votre pochade, fait de cette plaisanterie une contre-vérité flagrante. « Le vrai seul est aimable. » Le surnom de *Musardines,* donné dans un temps déjà loin à une certaine classe de *Rigolboches,* est une offense au public distingué du concert des Champs-Élysées. Il importe beaucoup à mon établissement, unique à Paris, que la brillante et honnête société qui s'y donne rendez-vous chaque soir soit bien convaincue de n'y rencontrer aucune des *libres-échangistes* qui encombrent les réunions publiques. Ce n'est pas pour elles que nos élégants viennent au concert des Champs-Élysées; les lions mêmes n'y viennent pas pour les biches.

Recevez, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentiments de bonne confraternité.

CH. DE BESSELIÈVRE,
Directeur du Concert-Musard.

THÉATRES.

M. Félicien Mallefille est un des rares écrivains de ce temps qui ont le respect de leur œuvre. Il met en pratique le précepte bien connu et peu suivi de Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

L'exemple donné récemment par M. Augier, à propos de l'*Aventurière*, a été suivi par M. Mallefille pour la comédie *le Cœur et la dot.* Cette pièce a été retouchée dans plusieurs parties essentielles et même dans la peinture des caractères.

Ainsi remaniée, cette œuvre a gagné en vivacité et en mouvement; elle est plus que jamais une très-amusante comédie qu'on peut voir et revoir. L'interprétation est, comme autrefois, excellente. Got, à qui conviennent ces personnages de fantaisie un peu en dehors de la nature vraie, est admirable dans le personnage du capitaine Beaudrille, ce digne descendant des Matamore et du capitaine Fracasse de la vieille comédie.

Contrairement aux traditions reçues, l'Opéra-Comique n'entend pas s'endormir pendant les chaudes soirées de l'été. Voici Roger, l'éminent ténor, qui fait sa rentrée dans le rôle de Lorédan, qu'il a créé dans *Haydée;* voici madame Ugalde dans *Galathée;* voici le *Chaperon rouge*, avec madame Faure-Lefèvre. L'activité trouve toujours sa récompense.

La femme doit suivre son mari : elle est vraiment fort gentille cette petite comédie de M. Delacour, quoique jouée au Vaudeville, en catimini, un dimanche d'été. Elle rappelle un peu les *Deux ménages* et *Pourquoi?* Mais ne faisons pas les difficiles avec les auteurs d'esprit qui nous amusent. Le rire les absout.

La femme doit suivre son mari... *partout,* dit le Code. Donc, madame Jolibois a le droit d'accompagner son mari dans toutes ses sorties, chez ses amis, chez sa maîtresse, etc., etc. Cette situation, joyeusement développée, a grandement réjoui les spectateurs.

Le *Capitaine Georgette,* vaudeville du même Delacour, en société avec Siraudin et Gustave. — Harmant nous montre au Palais-Royal un jeune tourlourou libéré du service militaire par une gentille modiste. Ce fils de Mars, reconnaissant, a juré de consacrer à Georgette les quatre années qui lui restaient à faire au régiment. Il veille sur la modiste, fait la cuisine, balaye la chambre et croise la baïonnette sur les séducteurs trop hardis. Au dénoûment, Pitanchois épouse vertueusement sa maîtresse. Succès.

Un débutant, M. Fizelier, a dit le rôle de Pitanchois avec talent, et il a joué une scène d'ivresse avec une remarquable intelligence de composition.

La chaleur a ramené les *Canotiers* sur la Seine d'Asnières et sur la scène des Folies-Dramatiques. Ces gais flambards ont retrouvé au boulevard du Temple tout le succès de l'année dernière. Ce vaudeville archi-centenaire est écrit avec beaucoup de jeunesse et de gaieté. C'est ce qui le fera vivre longtemps encore.

ALBERT MONNIER.

MODÈLES DE CROQUIS.

Tout le monde aujourd'hui dessine — plus ou moins, — mais très-peu de personnes, parmi celles qui ont appris à dessiner, sont en état de faire un croquis d'après nature ou de souvenir. Le croquis cependant est en réalité la partie la moins difficile de l'art du dessinateur, car elle n'exige que de l'habitude et de la mémoire; mais il faut prendre l'habitude de dessiner lestement et exercer sa mémoire. On arrive très-vite à ce double résultat en copiant de bons croquis et en s'exerçant, lorsqu'on les a copiés, à les refaire de mémoire et sans consulter le modèle qu'on a suivi.

Pour cet exercice, nous offrons à nos abonnés trois excellents Albums qui renferment à eux trois tous les genres de croquis. Ces Albums, dont le prix, suivant les habitudes du commerce, serait assez élevé, parce qu'ils se composent d'un grand nombre de feuilles, sont délivrés aux abonnés de nos journaux à un prix extrêmement modique, 7 francs pièce, rendu *franc de port* sur quelque point de la France que ce soit.

1er Album : CROQUIS DE FIGURES ET D'ANIMAUX PAR DUBUISSON.
2e Album : CROQUIS DE VICTOR ADAM.
3e Album : CROQUIS DE BELLANGÉ.

On peut acheter les Albums séparément. Pour chaque Album qu'on désire, adresser un bon de poste de 7 francs à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



LES MODES PARISIENNES.

Les *Modes parisiennes* sont le journal de la grande élégance et des toilettes les plus riches. —C'est le journal le plus répandu dans toutes les cours de l'Europe. Il paraît tous les dimanches (52 fois dans l'année), donne tous les mois un patron de grandeur naturelle et les dessins de broderie les plus nouveaux. A ses abonnés d'un an il fait présent d'un fort bel Album, — celui de l'année 1860 est intitulé TOILETTES DE NOS GRANDS'MÈRES, donnant les costumes très-exacts des modes françaises de 1800 à 1830.

Prix d'abonnement : un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!
PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

5 FRANCS PAR AN.

LA TOILETTE DE PARIS

5 FRANCS PAR AN.

paraît le 1er et le 15 de chaque mois, avec un dessin de modes gravé et colorié.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.

Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. Les patrons imprimés se vendent 15 centimes chacun.

Par abonnement, le prix, compris les patrons imprimés, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er janvier et du 1er JUILLET.

Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, rue Bergère, a Paris.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 238. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 21 Juillet.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juillet), — par MARCELIN. 2e série.



17382

PORTE-SAINT-MARTIN : *LE JET D'EAU DE LA MONTAGNE*, ou *LE GENTILHOMME DE LA CASCADE.*

CHARLES QUINT.

Qui ose parler devant moi?.... moi, l'empereur d'Allemagne! plus que les rois!....

LE JET D'EAU.

Qui qui riqui qui qui riqui qui qui qui ri couic.....



17381

A LA PORTE-SAINT-MARTIN.

— Tiens! la claque a été changée en fleurs.



17384

A LA PORTE-SAINT-MARTIN. — UN SERPENT SOUS LES FLEURS ET SOUS LE JET D'EAU.

— Un jet d'eau, c'est très-joli! mais alors on n'oblige pas les gens à laisser leur parapluie au vestiaire.



17385

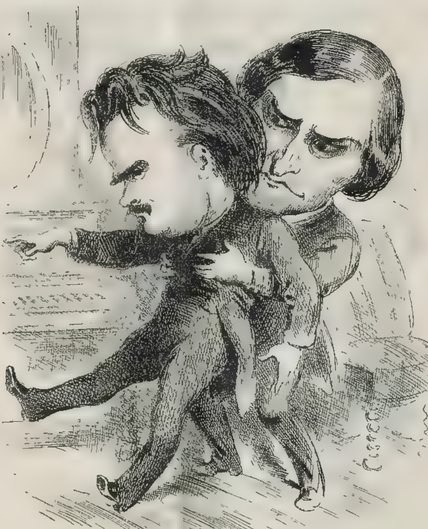
A LA PORTE-SAINT-MARTIN. — MORALITE.

Laissez les roses au parterre,
Et les camélias au balcon.

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juillet), — par MARCELIN. 2e série (suite).



THÉATRE-LYRIQUE : *GIL BLAS.*
(MADAME UGALDE.)
Une artiste qui a les cinq cents diables au corps ; quatre cent quatre-vingt-dix-neuf de trop.



ODÉON : *DANIEL LAMBERT.*
(LAFERRIÈRE.)
« Soutiens-moi, Tisserant ! »
(VOLTAIRE.)



AMBIGU COMIQUE : *LE JUIF ERRANT.*
Monsieur de Rodin.
(CHILLY.)

THÈSE.

EST-IL VRAI QUE LE TEMPS PASSE VITE?

§ 1er. — *Prolégomèmes.*

Je connais beaucoup d'âneries qui traversent les siècles avec des couronnes d'or et de diamant. Tout le monde coudoie ces reines consacrées par la bêtise des hommes. Bien plus, dans certains pays on lapiderait ceux qui s'élèveraient contre cette tyrannie de la sottise ; dans d'autres, on les mettrait en prison ou à la broche.

Au risque d'être empalé à Constantinople, lapidé à Londres, incarcéré à New-York ou fait académicien à Paris, je veux pourtant dire aujourd'hui tout ce que je pense d'une de ces absurdités triomphantes.

Laissez-moi d'abord mettre très-nettement les points sur les *i*.

Il existe dans le monde entier une ânerie séculaire, qui consiste à dire que le temps passe vite. — Le temps fuit et l'on ne le rattrape plus. — Et des peintres qui n'y voient pas plus loin que leur nez, représentent invariablement ledit Temps sous la figure d'un vieillard chauve qui a deux ailes immenses et une faux à la main. Anerie..... à cheveux blancs, lecteurs, et qui cependant est toujours jeune.

Le temps passe vite. — Le temps fuit à tire d'ailes. — Eh bien, je m'oppose de toutes mes forces à ce qu'on perpétue plus longtemps le prestige de ce préjugé caduc. A l'heure même où je vous parle, je ne suis plus un enfant marchant au bout des lisières que tient la main complaisante d'une nourrice. L'expérience amère de la quarantième année a mis du plomb dans ma tête. Je ne me sers pas plus d'un mot inconsidéré que d'une pièce d'or ou d'argent qui ne serait pas ornée du contrôle légal de la Monnaie. C'est donc pour vous dire que je mérite d'être cru sur parole.

Du premier coup, sans attendre, je veux énoncer une prédilection ; c'est celle-ci : Faites de moi, comme par enchantement et sans que je me doute de rien, le premier peintre de l'Europe, et je vous promets que je changerai tout à fait la face de l'allégorie qui représente le Temps comme un vieil oiseau. Bien loin de là. Le Temps, vieillard lent, lourd, indécis, incolore, ne se présentera plus aux regards de la race humaine que sous l'apparence d'un pèlerin marchant à l'aide de béquilles.

Le temps va comme un limaçon quand il ne remue pas comme une écrevisse, ou quand il ne tourne pas sur lui-même comme un écureuil dans sa cage.

Mais pas de philosophie. Nous ne sommes pas ici pour faire de la science, mais pour relater le résultat de nos observations.

Savez-vous ce que j'ai découvert à propos de ce temps que les cuistres prétendent être si court, si bref, si fugace, si insaisissable ? C'est que j'en ai toujours eu, en toute chose et à tout âge, beaucoup plus qu'il ne m'en fallait ; c'est que j'en ai si bien eu à revendre que j'ai toujours cherché, — comme la plupart de mes contemporains, — le moyen de tuer le temps ; — et cependant j'avais à ma disposition les *Œuvres de Sainte-Beuve.*

§ II. — *Proposition principale.*

Je viens de le dire, en toutes choses, à tous les âges, j'ai toujours eu une heure de trop.

C'est ce qu'il s'agit de prouver.

Notez que cette heure de trop a précédé mon entrée dans la vie. Très-peu de temps avant de naître, soixante minutes environ avant d'ouvrir les yeux à la lumière, c'est-à-dire quand le temps allait commencer pour moi, j'hésitais, je tâtonnais, je cherchais à ne pas me produire encore dans le monde, pensant bien qu'une heure de plus ou de moins ne tirait pas à conséquence, et, en effet, j'avais une heure et plus devant moi.

Vous pensez bien que je ne vais pas m'amuser à vous conter en détail combien de fois cette même prodigalité a été à ma disposition pendant les sept années de ma première enfance. Vit-on avant l'âge de sept ans ? Il y a des zoologistes qui disent *oui*, il y a des métaphysiciens qui répondent *non*. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant ces longues années j'ai souvent et très-souvent trouvé que le temps ne marchait pas vite, et que j'avais à tout propos, après la bouillie ou après le fouet, l'heure de trop dont je vous entretenais en commençant.

Le matin du jour où j'allais avoir sept ans révolus, on me dit sur un ton des plus solennels :

— Petit, tu vas mettre ta première culotte.

— Dans combien de temps ?

— Dans une heure.

Dieu du ciel et de la terre, que cette heure-là a été lente à s'écouler ! Comme Achille à Scyros, dans la cour de Lycomède, j'étais fatigué de porter des jupons. Une culotte, même de nankin clair, avec des boutons et une boucle en acier poli, c'était mon rêve de tous les jours depuis que j'avais six ans, et, dans la puérile naïveté de mon esprit, je croyais que l'avénement réparateur de cette mâle culotte n'arriverait jamais. Une heure ! une heure ! Je courais à la pendule dont je ne savais pas encore lire les chiffres éloquents, mais dont je commençais à comprendre la sonnerie, et moitié soupirant, moitié souriant, je m'écriais :

— L'heure de la culotte ne sonnera donc jamais !

Croyez-vous que cette heure, qui a été de trop dans ma vie, pendant laquelle j'ai guetté, écouté, soupiré, espéré, attendu, désespéré, pleuré presque, croyez-vous qu'elle m'ait prouvé, cette heure, que le temps passe vite ?

J'ai voulu noter cet épisode parce qu'il a été le prélude de mille autres, tous de plus en plus importants, et que les lenteurs que j'ai tant maudites au sujet de ma première culotte se sont reproduites, avec des circonstances aggravantes, pour ma première paire de bottes, pour ma première montre, pour ma première promenade à âne, pour ma première soirée au théâtre Séraphin et pour ma première contredanse.

Il y a trente ans, il y avait déjà des bals entre mioches.

Pour danseuse de prédilection, j'avais une petite cousine, châtaine, avec de grands yeux étonnés, noyés dans l'azur. Elle se nommait Antonia. Pourquoi aimais-je An-

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juillet), — par MARCELIN. 2e série (suite).



VARIÉTÉS : *LA FILLE DU DIABLE.*

Mlle JUDITH FERREYRA.

« J'ai le pied leste et l'œil mutin. »

(BÉRANGER.)

tonia avant l'âge? Parce que nous avions cueilli des cerises ensemble dans la vallée de Montmorency, le jour de la première partie d'ânes, et que ce jour-là elle m'avait dit :

— Je danserai ma première contredanse avec toi.

Jugez si je trouvai le temps long lorsqu'on me dit :

— Ah! le bal exige bien des préparatifs; il ne sera prêt que dans une heure.

C'était toujours l'heure de trop. Et que faire pendant cette heure endiablée, quand on est habillé, frisé, ganté, ciré, prêt enfin à entrer en danse avec sa cousine, costumée en petite fermière de Montfermeil; que faire à moins de compter tristement les minutes et les heures? Ayant une montre, je l'interrogeais sans cesse, et comme le temps qui marche si vite ne me paraissait aller que d'un pas boiteux, je poussais les deux aiguilles avec mon pouce, mais c'était peine perdue, comme vous savez, l'heure infernale ne passait pas plus vite pour cela.

Et à la fin, après bien des soupirs jetés aux nuages, à la rosace du plafond, au miroir, à la porte, à tout ce qu'il vous plaira, quand j'entrai dans la salle dorée, illuminée, parfumée, brillante, on me dit :

— La robe d'Antonia n'était pas tout à fait achevée; la couturière a encore pour vingt minutes de travail à y faire; le coiffeur pour vingt minutes aussi à coiffer la cousine, et sa maman pour vingt minutes à l'attifer. Total, une heure.

Une heure à attendre ma petite amazone de la vallée de Montmorency, c'était un siècle! Il y en avait d'autres par essaims nombreux, et de charmantes, mais il n'y avait qu'une Antonia, et je pensais qu'une heure à l'attendre, c'était l'éternité à parcourir, vous savez l'éternité du père Bridaine : *Jamais*, — toujours, — *jamais*, — toujours!

Partez de ces faits, et supputez par la pensée combien de fois, dans le cours de la vie, je me suis trouvé face à face avec l'heure de trop! — Au collége, l'heure qui précède la promenade ou la distribution des prix, — ou le moment où, en cachette, on se râcle les lèvres avec un vieux rasoir pour avoir ses premières moustaches. Et plus tard, que d'autres heures en trop!

L'heure qui précède le premier rendez-vous, — la première affaire qu'on confie à votre talent, — le premier voyage en mer, — le premier billet de mille francs qu'on reçoit, — le premier enfant qu'on voit naître, — le premier drôle qu'on châtie, — la première pièce qu'on fait jouer, — le premier service qu'on rend!

L'heure de trop, cette heure qu'on rencontre chaque jour sur son passage!

Dites au prisonnier qu'on va rendre à l'air libre, s'il ne la connaît pas!

Dites à l'honnête homme qui va pouvoir acquitter une dette dont la pensée l'obsédait, s'il ne l'a pas rencontrée!

Dites au solliciteur qu'on fait attendre dans l'antichambre du protecteur, si elle n'est pas longue!

Dites au condamné à mort qui attend sa grâce, si le temps a des ailes!

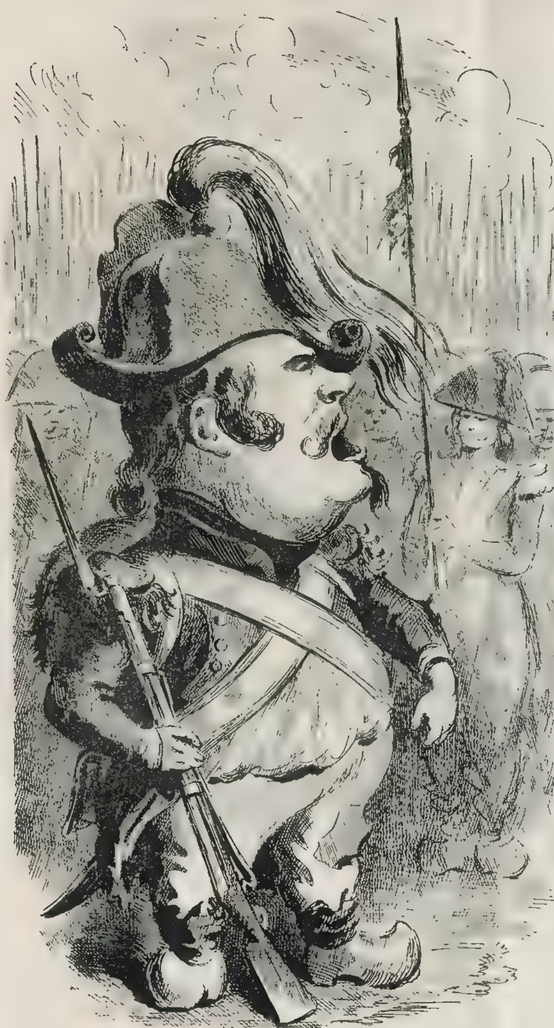
Dites à l'abonné qui a hâte d'arriver au bout de son journal, si le temps est si leste!

§ III. — *Conclusion.*

Tout homme a plus de temps qu'il ne lui en faut.

MAXIME PARR.

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juillet), — par MARCELIN. 2e série (suite).



7389

CIRQUE: *LE BATAILLON DE LA MOSELLE.*

LE BON MODÈLE DE POT A TABAC!

« Demandez : *Le bataillon de la demoiselle en sabots*, romance chantée par monsieur Darcier..... »
(*Le marchand de programmes.*)



17392 — 17393

CIRQUE: *LE BATAILLON DE LA MOSELLE.*

LA REDINGOTE DE L'ÉMIGRÉ.
Y a-t-il quelqu'un!

DES COSTUMES.
Magnifiques! — et pas chers.



17390

CIRQUE: *LE BATAILLON DE LA MOSELLE.*

LE GÉNÉRAL MARCEAU!!!
Avec du rouge et des mouches, quel joli vis-à-vis de quadrille!

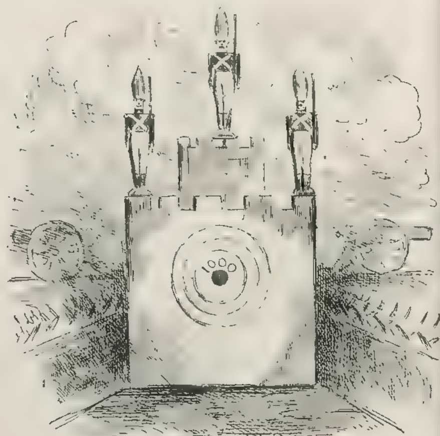
LE COMMANDANT DE LA PLACE, MAUBERT.
« *La croix de ma mère!* » n'étant pas assez militaire, on l'a remplacée par : « *La cravate de mon pere!* »



17391

L'ÉTAT-MAJOR, CAVALERIE A PIED.

— Qu'avez-vous donc fait de vos chevaux, general?
— Je les ai finis ce matin, à déjeuner, répondit Kellermann.



17394

CIRQUE: *LE BATAILLON DE LA MOSELLE.*

LE FORT DE MONTENOTTE.
A tous les coups l'on gagne!

REVUE DES THÉATRES (de janvier à juillet), — par MARCELIN. 2e série (suite).



17335

THÉATRE DÉJAZET : *MONSIEUR GARAT.*

« On rit, on pleure et l'on s'étonne,
» Et l'on s'amuse infiniment. »
(GARAT.)



17393

BOUFFES PARISIENS : *DAPHNIS ET CHLOE.*

(DÉBUTS DE Mlle JULIETTE BEAU.)

« Nous allons chanter à la ronde,
» Si vous voulez,
» Que tous l'adorent, qu'elle est blonde
» Comme les blés;
» Mais elle est beaucoup trop jolie
» Pour la narguer,
» Et je veux mourir pour Julie,
» Sans la blaguer. »
(ALFRED DE MUSSET.)

Nous invitons messieurs Cluzel, libraire à Saint-Pétersbourg, Goetze et Mierisch, libraires à Leipzig, Willietti, marchand d'estampes à Odessa, Dobrzanski, à Lemberg (Gallicie autrichienne), nous les invitons, disons-nous, à répondre enfin à nos réclamations, leur déclarant que s'ils ne le font pas, nous les leur adresserons par le journal jusqu'à ce qu'ils nous aient donné pleine satisfaction.

CH. PHILIPON.

ALLEZ DONC

A LA FÊTE VÉNITIENNE DU BOIS DE BOULOGNE!

On lit dans le *Figaro* :

« Nous sommes allés hier soir au bois de Boulogne, mais nous faillîmes n'en pas revenir.

Quand nous nous présentâmes à la porte Maillot (intra muros), le gardien nous apprit qu'après minuit les grilles étaient fermées, et que nous étions obligés de rentrer dans Paris par Auteuil. »

Pareille chose nous est arrivée sur un autre point du Bois : nous demeurons avenue de Madrid, précisément en face de la porte du bois nommée la porte de Neuilly. A minuit et quart nous revenions de la fête vénitienne, et nous nous présentions à la porte qu'il nous fallait traverser pour rentrer chez nous. Elle était fermée, et le garde nous apprenait que passé minuit on ne sortait plus du bois que par l'avenue de l'Impératrice.

Les gardes de l'avenue de l'Impératrice renvoient sans doute à la porte de Boulogne, et ainsi de suite.

La plaisanterie est bonne; cependant messieurs les gardes feront bien d'y renoncer, car elle n'est pas généralement goûtée.

CH. PHILIPON.

RIGOLBOCHADES.

Rigolboche est toujours et plus que jamais à l'ordre du soir.

Photographes et dessinateurs se disputent l'heure de reproduire ses traits.

Vernier lui élève un Panthéon charivarique : *la Rigolbochomanie*.

Marguerite est décidément promue au grade de déesse en pied de la fantaisie dansante.

Il n'y a qu'une Rigolboche, et Massé est son prophète.

Mais les coups d'encensoir du sphinx de l'*Indépendance* ne suffisent plus à la ballerine du boulevard du Temple.

Elle va publier ses mémoires : — Mémoires d'Outre-danse

Et elle en offre la dédicace à Massé, tout comme Massé lui a dédié son *Paris aventureux*.

Tout fait espérer que, bien qu'elle mette la main à la plume, Rigolboche écrira avec son pied.

Ce pied mignon, qui si gaiement frétille dans le bas blanc, va chausser le bas bleu.

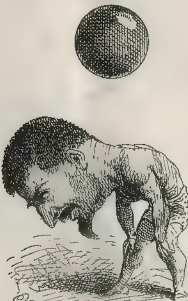
A L'HIPPODROME, — par G. Randon (suite).



17397

PROCEDE SIMPLE ET FACILE POUR DOMPTER LES CHEVAUX SAUVAGES OU AUTRES.

Vous tâchez d'abord de prendre l'animal par les sentiments; puis, lorsque vous avez assez capté sa confiance pour qu'il ne se méfie plus de vous, passez-lui vivement la jambe, et sitôt que vous l'avez *tombé* sur le flanc, asseyez-vous dessus. Ce procédé ne rate jamais, à moins toutefois que le cheval n'y mette de la mauvaise volonté.



17399

A le voir dans cette attitude, il semblerait que M. Rochette cherche à terre quelque chose qu'il vient de laisser tomber... Il s'agit de son boulet de 56 qu'il a lancé dans les nuages tout à l'heure, et dont il attend tranquillement le retour sur sa nuque. Après ça, on comprend que M. Rochette peut braver toutes les tuiles possibles, ça ne lui ferait pas plus qu'une chiquenaude sur une jambe de bois.



17401

HOU! HOU!! HOU!!!

Comprend-on que rien qu'avec ces hou! hou! et un simple bout de ficelle, les sportsmen des Pampas montent les chevaux les plus impossibles!... Il est cependant permis de supposer que toutes les fois qu'il arrive à l'animal de *tomber* son cavalier et de s'asseoir dessus, celui-ci ne va pas le dire à Rome.



17398

— As-tu remarqué, quand je me suis relevée, comme ce pauvre baron était pâle?

— Oui, mais ça ne lui a pas encore fait tant d'effet qu'à Théodore et surtout à Maxime.



17400

Dans ce rôle un peu effacé, il faut pourtant bien reconnaitre quelque mérite à celui qui en est *chargé*, et convenir qu'il n'a nullement l'air embarrassé pour tenir le manche de la poêle.



17402

Permettez-moi, en terminant, de vous présenter un Anglais qui depuis San Francisco suit la troupe américaine, ayant parié toute sa fortune qu'avant un an il ne resterait plus un de ces diables d'Yankies qui ne soit au moins écloppé, démantibulé, sinon démoli. Encore une journée mauvaise pour lui!... et le terme fatal approche!!! .. Voyons, messieurs les gymnasiarques, un peu d'humanité, cassez-vous quelque chose, ne serait-ce qu'un petit doigt, pour empêcher la ruine d'un homme qui vous porte un si vif intérêt.

Les *Rigolbochomanes* comptent que le succès sera enlevé à la pointe de l'orteil.

Les fougueux se proposent de faire couronner leur idole par l'Académie, et comptent que le verbe *rigolbocher* sera naturalisé français.

Les moins ardents se contentent de demander que le nom de Rigolboche soit donné à une rue de la capitale.

Pourquoi pas? — disent-ils, — n'avons-nous pas déjà la rue Mogador?

En attendant, les éditeurs des quatre parties du monde affluent à Paris et sollicitent le droit de traduire les Mémoires de Rigolboche dans tous les idiomes.

Ce droit leur a été octroyé, et déjà les feuilles publiques étrangères contiennent les réclames suivantes en l'honneur de cette biographie au pied-levé.

JOURNAUX ANGLAIS.

« The celebrated Rigolboche is now publishing her » biography adorned with the full length portrait of the » renowned extra-dancer.

» By the keen revelations it contains this humoured » and fancy opuscule will become the very fashionable » book.

» Rigolboche's Memoirs shall remain in the recollection » of every one. »

JOURNAUX ITALIENS.

« Le Memorie della leggiera ed esimia ballerina la si- » gnora Rigolboche, sono accolte con frenesia da tutti » coloro che amano la danza epilettica; queste memorie » sono piene di fattarelli raccontati à meraviglia.

» Per la signora Rigolboche, l'unione della litteratura » alla danza è un fatto accompito. »

JOURNAUX ALLEMANDS.

« Die unvergleichliche Rigolboche fügt in diesem augen- » blicke ihrer krone der kœniginn des tanzes einen stern » der litteratur zu. Sie hat ihre biographie herausgegeben, » in der sie dem publicum mitheilungen macht, die dieses » werck zu einen hœchst interessanten macht. »

JOURNAUX ESPAGNOLS.

« La celebre Margarita Rigolboche, la Pétra Cámara » parisiense, ha escrito para sus admiradores unas me- » morias llenas de revelaciones picantes, de las cuales una » madre no permitirá á su hija la lectura, pero que sin » embargo tendrán un éxito de voga entre las señoritas » del Casino-Cadet y otras apasionadas del fandango » frances. »

Comme Rigolboche connaît beaucoup de langues, nous avons sollicité d'elle la traduction des entrefilets qui précèdent. La voici :

JOURNAUX ANGLAIS.

« La célèbre Rigolboche publie en ce moment sa bio- » graphie, ornée d'un portrait en pied de cette extra- » danseuse.

» Les révélations piquantes que contient cet opuscule » plein d'humour et de fantaisie, en font le livre à la mode.

» Les Mémoires de Rigolboche resteront dans celle de » tout le monde. »

JOURNAUX ITALIENS.

« Les Mémoires de la danseuse légère Rigolboche sont

» accueillis avec fureur par les amateurs de la danse épi-» leptique; ils sont pleins de cancans racontés à ravir.

» Pour la signora Rigolboche, l'annexion de la littéra-» ture à la danse est un fait accompli. »

JOURNAUX ALLEMANDS.

« L'incomparable Rigolboche ajoute en ce moment à sa » couronne de reine de la danse, une étoile : celle de la lit-» térature. Elle a publié sa biographie, dans laquelle elle » fait au public des confidences qui font de son ouvrage » un livre très-amusant. »

JOURNAUX ESPAGNOLS.

« La célèbre Marguerite Rigolboche, la Pétra Camara » Parisienne, a écrit pour ses admirateurs des Mémoires » pleins de révélations piquantes, dont la mère ne per-» mettra pas la lecture à sa fille, mais qui n'en obtien-» dront pas moins un succès de vogue auprès des demoi-» selles du Casino-Cadet et autres prêtresses du fandango » français. »

Bien plus, un lycéen, égaré aux Délassements pendant les vacances de Pâques, a adressé à Rigolboche le thème grec suivant :

« *Τὰ τῆς Ῥιγολβοχῆς ἀπομνημονεύματα εἰς τὴν Ἑλλάδα » εἰσῆλθε. Τοσοῦτον δ'εἰς θαῦμα ἐκίνησεν ἡμᾶς ἡ τῆς ὀρ-» χηστρίδος Ὀδύσσεια, ὥστε γενομένης τῆς ἑσπέρας, ἀκο-» λάστως πυῤῥίχιζειν τοὺς πολλούς.* »

« Les Mémoires de Rigolboche ont pénétré dans le pays « des Hellènes. L'Odyssée de l'Homère femelle de la » danse a excité chez nous un enthousiasme tel, que tous » les soirs le peuple se livre à la pyrrhique la plus éche-» velée. »

Hâtons-nous d'ajouter que ce lycéen est un externe... libre.

Les *Rigolbocholâtres* vont plus loin; et, de même que dans les bals publics ils n'abordent leur déesse que sur les mains, tête en bas et pieds en l'air, ils ont mis en usage un certain mode d'écriture retournée, de style à l'envers, dont voici le spécimen :

« Chcoblogir tse al sulp etnannoté esuetuas iuq es tios » siamaj euv. »

« Rigolboche est la plus étonnante sauteuse qui se soit » jamais vue. »

Et maintenant, jeunes desservantes de la danse légère, admirez Rigolboche, mais ne l'imitez pas.

Elle a l'esprit de se faire traduire dans toutes les langues.

Prenez garde de vous faire traduire... en police correctionnelle.

ALEXANDRE FLAN.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

Werther le prouverait au besoin, le suicide est bien plus allemand que français ou anglais.

En 1831, il existait encore un singulier club en Prusse : c'était le *Club des suicides*, dont chaque membre faisait serment de terminer sa vie après un nombre d'années déterminé. Ils étaient douze; et quoiqu'un de leurs statuts leur enjoignît de faire des prosélytes pour remplacer ceux dont le tour était venu de partir pour l'autre monde, le club a perdu son dernier membre, qui s'est brûlé la cervelle au mois de septembre 1831.

Henri Heine, qui se trouvait à Paris dans ce temps-là, disait aux jeunes gens :

— Vous n'avez pas le *Club des suicides* comme les Berlinois, mais vous avez la littérature romantique qui en tient lieu.

* * *

Il existe dans les brasseries réalistes et dans les divans littéraires quelques romantiques attardés; Henri Heine les appelait les *pipeurs*, d'abord parce qu'ils fument toujours, ensuite parce qu'ils volent le temps de ceux qui les écoutent.

Ces personnages ont un autre travers. Le ridicule consiste à employer toujours le mot *art* au singulier, dans leur conversation. L'*art* de ces messieurs, c'est tout; c'est la poésie, c'est la peinture, c'est la musique, c'est la méthode grâce à laquelle on fait des *loups*. Tous ces grands raisonneurs sont amoureux de l'*art*. Tous ces grands cœurs méprisent quiconque ne travaille pas pour l'*art*, et ils passent leur vie à fumer et à parler *art*, à causer *art* et à fumer.

Un d'eux se fait attendre dernièrement à un dîner.

Quand il se présente devant la maîtresse de la maison :

— O madame, dit-il, mille pardons de m'être fait attendre; mais l'illustre Double-Choppe était venu me voir : je me suis oublié à causer *art* avec lui pendant trois heures.

Causer *art* pendant trois heures! ces messieurs avaient bien déjeuné sans doute. On pourrait cependant leur recommander l'*Art de dîner en ville*, de Colnet; mais c'est un art déjà vieux et peut-être trop classique.

* * *

En revenant de son gouvernement d'Algérie, le maréchal Clausel avait été particulièrement pris en grippe par toute la *camarilla* du roi Louis-Philippe.

On le rappelait.

M. Dupin aîné le comparait, à la tribune, au Romain Calpurnius.

Bref, on le faisait se rejeter dans les rangs de l'opposition.

Cependant, après avoir vaincu sur le sol africain l'émir Abd-el-Kader, et triomphé sur les bords de la Seine de la résistance des adversaires de la colonisation de l'Algérie, le maréchal devait remporter une nouvelle victoire devant le tribunal de commerce de Paris.

Il avait pour antagoniste, dans cette dernière lutte, M. le comte d'Argout, ministre des finances.

L'illustre guerrier, à son retour dans le royaume, perdit, soit sur le bateau à vapeur, soit dans la malle-poste, divers bons sur le trésor, formant ensemble quinze mille francs.

M. le comte d'Argout ne voulut pas payer à l'échéance, en l'absence des titres.

Le maréchal Clausel, que n'effrayaient pas plus les obstacles de la procédure que les manœuvres de guerre, avait traduit à la barre consulaire le ministre récalcitrant. La section de M. Charles Fessart a condamné le ministre au payement de la somme réclamée.

Toute la plaidoirie du maréchal Clausel était dans ce peu de mots :

— Messieurs, quand un maréchal de France donne sa parole d'honneur, on doit le croire comme on croirait le Cid en personne.

* * *

Étant au collége de Vendôme, où il a fait ses études, H. de Balzac, comme tous les écoliers, avait obéi à la fatale manie de rimer. Il raconte lui-même qu'il avait écrit un poëme sur les Incas, sans nul doute après la lecture du livre doucereux de Marmontel. De ce poëme, il n'était resté qu'un vers dans sa mémoire, et ce vers, retrouvé, ne fait guère regretter les autres :

O Inca! ô roi infortuné et malheureux!

P. A.

THÉATRES.

Il appartenait à la direction de l'Opéra de faire pour la *Semiramide* de Rossini ce qui avait été fait depuis longtemps pour le *Siége de Corinthe*, *Moïse* et *Othello*. Rossini compte un grand nombre d'admirateurs en France, mais aucun ne possède pour ses œuvres un enthousiasme aussi ardent, aussi sincère que Méry. Nul n'était plus digne que lui de mettre en honneur sur la scène française le sujet si dramatique qui a fourni au poëte Rossi les éléments du livret de *Sémiramis*.

Hâtons-nous de le constater, cette traduction a obtenu l'approbation des plus difficiles. Ce n'est point une de ces imitations libres dans lesquelles le texte original est rendu par des à peu près. C'est M. Caraffa qui s'est chargé, en qualité de musicien, de venir en aide au poëte.

Il faut vous dire que le compositeur de *Masaniello* a toujours été considéré comme l'*alter ego* de Rossini, tant il a de prédilection pour son style et tant il a cherché à l'imiter. C'est au point que les plaisants font dire à M. Caraffa qu'il aurait écrit le magnifique finale de *Moïse*... si Rossini ne l'avait pas fait.

Pourquoi Rossini lui-même n'a-t-il pas revu son œuvre, demanderez vous, puisqu'il est vivant?

Rossini n'a pas cru devoir, même pour une heure, secouer son indifférence et son apathie. Le macaroni a seul droit à ses sympathies.

C'est le 24 novembre 1823 que *Semiramide* fut représentée pour la première fois à Venise, au théâtre de la Fenice.

Les principaux rôles en furent créés par mesdames Colbrand-Rossini et Mariani, et par MM. Galli, Mariani et Sinclair. Depuis cette époque, les plus grands artistes français et italiens ont attaché leurs noms à cette éminente partition.

Jamais cet ouvrage n'a été monté avec autant de pompe et d'éclat. Tout le monde voudra voir la *Sémiramis* de l'Opéra, tant elle diffère de celle des Italiens, avec ses Turcs de fantaisie qui rappellent ces jouets coiffés d'un turban sur la tête desquels on essaye la force du coup de poing à la foire de Saint-Cloud.

On ne peut se faire une idée de la richesse, de la variété et de l'exactitude des costumes, dessinés par Alfred Albert. Les décors sont splendides. Obin, dans Assur, a admirablement dit tous les traits de vocalisation tels que Rossini les a écrits. Les deux sœurs Marchisio ont débuté avec succès dans les redoutables rôles de Sémiramis et d'Arsace.

Le Palais-Royal a laissé à l'Opéra l'étude du costume assyrien, et s'est lancé dans une étude des mœurs chinoises, au dire de son affiche : elle a nom *Fou-yo-po*. Fou-yo-po est un Chinois assez canaille pour exhiber, en qualité de phénomènes, deux Français, dont une Française, égarés dans le Céleste Empire. Le Français se venge en enlevant au Chinois sa femme et son filleul, qu'il se propose de céder à l'Hippodrome; et la Française chante quelques chansons et pince le cancan pour exprimer l'état de son cœur et la joie de jouer ce bon tour à l'exécrable Fou-yo-po.

Le Vaudeville est revenu pour un moment aux spectacles composés de petites pièces que le public aimait tant jadis et qu'il dédaigne à présent. Cela nous a valu une ravissante paysannerie de M. Muller, le *Trésor de Blaise*, et une jolie petite comédie à travestissements de MM. Plouvier et Adenis : *Toute seule*.

ALBERT MONNIER.

TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.
N° 6. RÊVERIE.
7. LA SOEUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié*, 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes nues arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs* — *le Ruisseau* — *Sortie de bain* — *Quiétude* — *l'Echo* — *Villa bella* — *Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendues franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

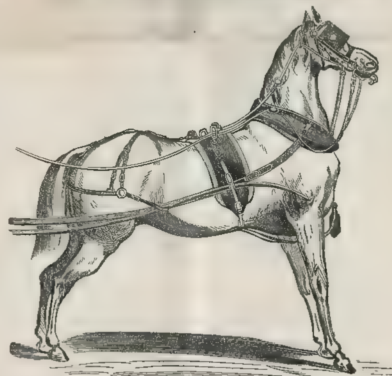
Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



STATUETTE
DE
JEANNE D'ARC,
RÉDUCTION DE LA BELLE STATUE
EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE,
FILLE DE LOUIS-PHILIPPE.

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, au Journal, rue Bergère, 20.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 20 fr. — **15** fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

A. DELAHAYS, RUE VOLTAIRE, 4 et 6.

1 fr. 50 c. au lieu de 5 fr.

GAVARNI. Masques et visages. 1 joli volume petit in-8°, papier vélin glacé satiné, illustré de 500 gravures sur bois.

Les partageuses. — Les lorettes vieillies. — La vie de jeune homme. — Le carnaval. — Fourberies de femmes. — Les maris me font toujours rire. — Les enfants terribles. — Les parents terribles. — Comédie bourgeoise. — Invalides du sentiment. — La folle du logis. — L'argent. — Histoire de politiquer. — Philosophes. — Les propos de Thomas Vireloque. — Les petits mordent. — Populaire. — Bohêmes. — Les Anglais chez eux. — Boite aux lettres. — Balivernes parisiennes.



LE PETIT JOURNAL
POUR RIRE.

Un joli volume grand in-8° formant un charmant livre-album pour salon.

Prix, **5** fr. **50** c.
Franc de port, 8 *fr.*
A M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

La collection du *Petit Journal pour rire* se compose aujourd'hui de 4 volumes. — Prix des 4 volumes, 22 fr. au bureau. — 27 fr. rendus francs de port.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonnée peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'elle désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté.

Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1860 est un Album très-curieux, intitulé *Toilettes de nos grand'mères,* reproduisant les modes de 1800 à 1830, d'après les meilleurs journaux du temps.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes :* un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco,* il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée.

La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1860 tout entière. Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 239. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 28 Juillet.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Co, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

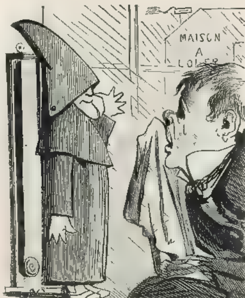
L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU.



17403

Enfin on se décide à relever la hauteur d'auvents, à la demande réitérée et à la grande satisfaction des collaborateurs du *Journal amusant*, — tous beaux hommes



17404

Ceci dit, avouons que le capucin barométrique a bien des torts. Que de maisons de campagne à louer, bon Dieu!



17405

Aussi les modes de cet été se mettent à l'unisson.



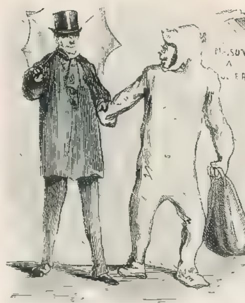
17406

Mais qu'importe la pluie aux loups de mer d'Asnières!



17407

— .... et à ces braves gens là!



17408

Où vas tu dans ce costume? — En Russie, parbleu! il y fera peut être plus chaud qu'ici



17409

La vigne et les vignerons en 1860.



17410

Statue élevée au printemps de 1860, par les fabricants de caoutchouc et les marchands de parapluies



17411

Il faut bien s'ingénier un peu.



17412

Jusqu'où peut aller la passion du jardinage.



17413

Se rattrapant sur leurs *soleils* particuliers...



17414

— Arrivez donc, feignant!

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).



17415

On agite la question de la responsabilité de M. Babinet.



17416

— Qu'est-ce que tu as gagné à la Marche, cette année!
— Un rhume de cerveau.



17417

Quelle mauvaise plaisanterie d'arroser par ce temps-là!



17418

Il faut avouer que le système d'arrosage vient d'être perfectionné.



17419

— Comme c'est joli, le *Chalet des îles* du bois de Boulogne! Il n'y manque qu'un bon cuisinier.



17420

Se demandant s'il ne regrette pas la crinoline, contre laquelle il criait tant.



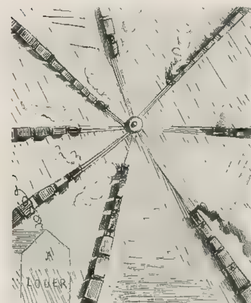
17421

On demande des trains de plaisir pour n'importe où!



17422

Aux eaux d'Ems. — Seul pays où le printemps ne se soit pas oublié



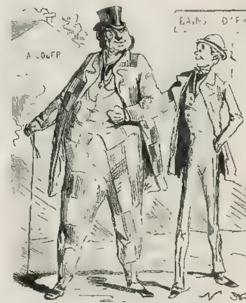
17423

Aussi y a-t-il pour ce pays-là autant de départs que pour Nauheim.



17424

Rien de pareil, dit-on, à ces eaux d'Ems, tant pour faire engraisser ceux qui sont trop maigres,..



17425

..... que pour faire maigrir ceux qui sont trop gras.



17426

Retour de Nauheim à Paris.



17427

Si léger en tenue, que pour peu qu'il fasse du vent.....



17428

On a beau changer l'uniforme, le physique reste toujours!



17429

— Si encore ils avaient pensé à alléger le fourniment d'autant!



17430

Au camp. — Mais, sergent, comment voulez-vous que j'entre dans ces logements-là avec ma caisse? Faut être juste, aussi!

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).



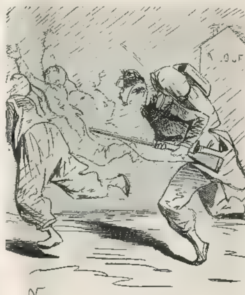
17431

Le vrai *Guide en Chine*, par M. A. Joanne.



17432

— L'cordon, s'il vous p'aît !



17433

Moi qui ai toujours eu l'idée de m'offrir un pantalon de Nankin, v'là l'occasion.



17434

— Ce n'est pas que je méprise un morceau de chien, le tout est de s'y faire.



17435

— M'sieu pouvont êt' sûr que j'navons rien dérangé ! — Je le vois parbleu bien !



17436

A l'Exposition d'horticulture.
Défense de toucher.
Défense de sentir.
Défense de... .



17437

— On se fait ratisser ici tout aussi bien que là-bas !



17438

Les éleveurs à Mabille. *Utile dulci.*



17439

— Tu as une tache d'huile à ton châle. — Ah ! mon Dieu, c'est quand je me suis assise près de ces plantes *grasses*. .



17440

— Couronné c't'année... qu' qu'ça sera donc l'année prochaine !



17441

— Ah ! tu n'as pas eu le prix, après tout ce qu'on a fait pour toi !



17442

C'est pas chez nous comme en Irlande, où les cochons sont si maigres qu'on leur fait un nœud à la queue pour qu'ils ne passent point par leurs barreaux.



17443

Satisfaction de deux hippophages en voyant que les chevaux sont à côté des bœufs.



17444

[. . . . . . (*Légende connue.*)]



17445

Les marchands de gants de peau de chien courant après leur marchandise.



17446

Inconvénient de métier.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).



17447

Mossieu!... mossieu!!.. passez-moi donc ma règle, s'il vous plaît, que je viens de laisser tomber.



17448

Dangers de la triangulation, — ou l'inconvénient d'avoir le compas dans l'œil.



17449

Modes d'été pour 1860. — Chapeau, habit, pantalon et gilet à la triangulation.



17450

Comme quoi messieurs les ingénieurs pourront faire d'excellents pompiers après la triangulation.



17451

— Oui, je viens déjeuner ici tous les matins, et à quatre heures je vais prendre un bain .. chaud.



17452

Peut-on se montrer nu quand on est fichu comme ça!



17453

— Garibaldi a le dessous, dit le *Courrier de Paris* — Le roi de Naples fait ses malles, affirme la *Gazette de France*. — Tirez-vous de là si vous pouvez



17454

Traversée de la Manche par les orphéons, qui ne *le* sont pas moins. (*Mille pardons!*)



17455

— Je l'ai mis cette année en veste. Je te parie que l'été prochain je le fais aller en bras de chemise!



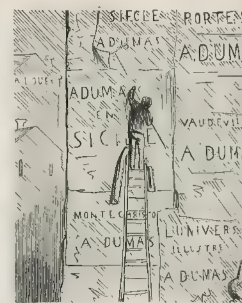
17456

Littérature à l'ordre du jour. — Conséquences des Mémoires de mademoiselle Rigolboche.



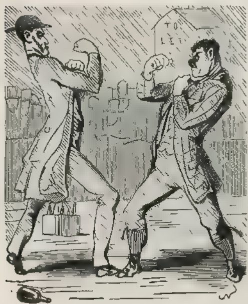
17457

Capitaine ici, général ailleurs.



17458

Le grand Alexandre Dumas est déjà ubiquiste; il n'a plus qu'à être éternel, — et ça commence!



17459

Membres de la société protectrice des animaux de Londres et New-York. (*Le compositeur peut supprimer le mot* protectrice.)



17460

— Ça ne te donne pas envie de te civiliser!



17461

Se demandant de nouveau s'il ne regrette pas la crinoline qu'il a tant critiquée.



17462

Faut de l'annexion, pas trop n'en faut.

REVUE DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par Nadar et Darjou (suite).



17463

Grande querelle entre les orphéonistes et les musiciens dits sérieux. — Harmonie, où es-tu!



17464

Attitude bien légitime des Savoyards devenus Savoisiens!



17465

Feu le Quartier Latin.



17466

Reprises partout. Pourvu qu'elles ne soient pas perdues!



17467

Le théâtre de la Porte Saint-Martin se met à l'unisson du printemps de 1860.



17468

Comment résister à la *Tentation* de M. Feuillet, même sans billet moins cher qu'au bureau.



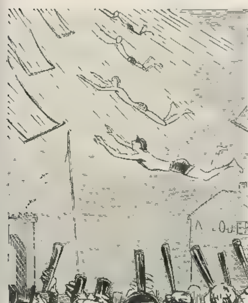
17469

Craindre la *Sirène de Paris* — et se mettre en tout cas du coton dans les oreilles.



17470

Opinion d'un musicien sur *Héloïse et Abeilard*. — Je ne voudrais pas mettre ce drame-là en musique, de peur des *coupures*.



17471

Les *Trapèzes de l'Hippodrome*. — On délivre des longues-vues au contrôle.



17472

Les Bouffes Parisiens en voyage. — Annexion de tous les bravos de l'étranger.



17473

Fidèles aux *Concerts Musard* quand même!



17474

Fin de la revue du 2e trimestre. — Le baromètre s'entête.

CHRONIQUE.

— Il y a, messieurs et dames, du nouveau à remuer à la pelle.

J'aurais pu faire un sommaire, je me contente d'une préface.

Parenthèse. — La préface est un coup de chapeau qu'on tire à son lecteur, en lui disant en gros ce qu'on va avoir l'honneur de lui expliquer en détail.

Celle que j'ai à faire se compose de sept articles principaux :

1° Mademoiselle Souris (du Jardin des Fleurs) se marie;

2° On fait paraître un opuscule intitulé : *A bas Rigolboche!*

3° M. François Guizot publie le troisième volume de ses *Mémoires*;

4° La Librairie nouvelle met au jour la *Dame de Bourbon*, de M. Mary Lafon;

5° Tout Paris lit l'intéressante brochure du docteur Casimir Daumas sur les Eaux de Vichy.

⁂

Voilà une assez jolie brochette de faits grands et petits, j'espère.

Procédons par ordre, et passons chacun de ces épisodes en revue. Un peu de méthode, une fois par hasard, cela ne fera pas mal dans une chronique.

⁂

A mademoiselle Souris d'abord.

Les journaux qu'on lit avec avidité dans le beau monde, prétendent que mademoiselle Souris va se marier.

Jugez du bruit que peut faire un pareil événement.

Qu'est-ce que mademoiselle Souris? Qui connaît mademoiselle Souris?

Lecteur, vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a depuis longues années à Paris une dynastie de danseuses que la mode coiffe d'un nom étincelant. Tout à coup une figure de femme se détache de la foule des jardins publics. Le nom éclate comme une fusée à la Congrève. Il se trouve au même instant un Plutarque en plein vent pour faire la biographie de cette Sémiramis des quadrilles, un dessinateur pour faire son portrait, un confiseur pour la mouler en chocolat. Y a-t-il dans l'histoire réelle beaucoup de reines qui jouissent de plus d'honneurs? Les fils de famille arrivent ensuite, à cheval ou en voiture, et de gros bouquets à la main. Ainsi le veut la vogue. Ainsi ont été couronnées, chantées, dessinées et sculptées à tour de rôle vingt gaillardes qui sont demeurées fameuses dans les fastes de la chorégraphie du dix-neuvième siècle. Vous

rappelez-vous la reine Pomaré? Une grosse fille brune, assez blanche, dont l'apparition dans les bals en plein vent coïncidait avec la conquête de l'île de Taïti par l'amiral Dupetit-Thouars. Après elle se présenta Céleste Mogador, qui tirait son nom d'un incident de la guerre maritime de la France contre le Maroc. Céleste Mogador, que le sort destinait à devenir un personnage, qui est aujourd'hui comtesse de Chabrillant, qui a publié ses *Mémoires*, qui a été femme du consul de France en Australie, et qui est aujourd'hui le soixante-quinzième collaborateur d'Alexandre Dumas père.

Personne ne dansait mieux que Céleste Mogador, si ce n'est Rose Pompon. Cette Rose Pompon, vive, jolie, enjouée, vrai type de la grisette de Paris, avait reçu son titre par le fait de sa ressemblance avec un des personnages qu'Eugène Sue mettait dans le *Juif errant*. — Voir danser Rose Pompon chez Mabille, et puis mourir! c'était presque un proverbe. Un jour, un millionnaire s'enflamma, il mit son or aux pieds de celle qui dansait si merveilleusement, et il obtint de l'emmener avec lui conjuguer le verbe *aimer*, dans une villa de marbre blanc bâtie sur le lac Majeur. — Et je crois qu'ils y sont encore à l'heure qu'il est.

Eh bien, mademoiselle Souris descend en ligne directe de cette prestigieuse dynastie de danseuses.

Voilà cinq ans que mademoiselle Souris fait tourner toutes les têtes, l'été, au Château des Fleurs, entre onze heures et minuit. Figurez-vous une petite personne assez bien faite, tournant aisément sur l'orteil, partant, ni jolie ni laide. D'où est venue la vogue de mademoiselle Souris? Les légendaires ne sont pas encore tombés d'accord sur ce point délicat. Il y en a qui disent que cela vient de son extrême habileté à sauter en l'air; d'autres inclinent à penser que c'est, au contraire, parce qu'elle ressemble à la servante de Molière, *un peu trop forte en gueule*. Quoiqu'il en soit, mademoiselle Souris est une célébrité du jour; il n'y a pas à dire, mon bel ami, et dès lors il n'est pas étonnant qu'elle trouve chaussure à son pied.

L'épouseur de mademoiselle Souris ne serait autre qu'un jeune seigneur de Rio; — vous savez, un de ces vingt-cinq ou trente jeunes Brésiliens qui arrivent tous les ans à Paris pour y manger une poignée de diamants.

Tel est le premier bruit qui court. Le *Journal amusant* y reviendra, si les noces font du bruit.

*
* *

A propos de mademoiselle Souris, il faut revenir à Rigolboche. Toujours des danseuses! Paris n'a plus d'autre coqueluche que celle-là. On se rappelle qu'il a déjà paru deux brochures sur cette danseuse aux jarrets d'acier. En voici une troisième. Où s'arrêtera la bibliographie de mademoiselle Rigolboche? On a moins écrit, à coup sûr, sur la mère des Gracques ou sur l'illustre Portia. Faut-il en vouloir au nouvel opuscule? Il a le ton sévère : *A bas Rigolboche!* Eh! c'est bien osé, messieurs! *A bas Rigolboche!* Est-ce bien possible? Hélas! c'est le destin. Hier couronnée, sifflée aujourd'hui! Mais pourquoi sifflée? Lance-t-elle moins bien le pied en l'air? n'a-t-elle plus le nez impertinent? On invoque la morale! — « Je la trouve forte, celle-là! » comme dit Félix (du Vaudeville). — Entre nous, messieurs, vous avez mis longtemps à l'invoquer, la morale. N'importe. Voilà la nouvelle brochure et le nouveau cri : *A bas Rigolboche!*

Une chose serait curieuse, ce serait de voir les apologistes de la danseuse écrire un quatrième livre, sous ce titre : *Vive Rigolboche!* Pourquoi non? *A bas Rigolboche! Vive Rigolboche!* De quel objet plus intéressant voulez-vous que s'occupent les Parisiens de la décadence? — Une autre chose serait plus curieuse : ce serait le cas où la brochure *A bas Rigolboche!* serait l'œuvre des auteurs de l'apologie de Rigolboche, — hypothèse qui n'a rien d'inadmissible. — En 1860, on ne sait que l'impossible de possible.

*
* *

M. Guizot prend à tâche de prouver que ce n'est pas là un aphorisme sans fondement. On lit à peine le troisième volume de ses *Mémoires*. Et pourquoi le lire? Imaginez quatre cents pages de prose pompeuse, mais vide. *Sunt verba et voces*. Du vent, et rien!... On cherchait des faits, des noms propres, des confidences, des révélations, des clefs aux énigmes, un enseignement, on ne trouve que de longues variations sur le vieil air : *T'en souviens-tu?* — « Quand j'étais ministre...., — quand j'étais président du » Conseil..., — quand je préparais la loi sur l'instruction » publique..., — quand je me chamaillais avec le maré- » chal Soult..., » — Et c'est tout. — Je me trompe. En passant, et pour assaisonner son livre, M. Guizot se met à attaquer un mort. « Armand Marrast, dit-il, était un écrivain *envieux* et *bilieux*. » Qui aurait jamais pu s'attendre à une pareille plaisanterie? Cet écrivain charmant, vif, spirituel, hardi, coloré, plein de gaieté, qui n'a jamais écrit que pour le triomphe d'une idée, quand tant de sots et d'intrigants ne songeaient qu'à leur fortune, c'était un *envieux!* Marrast, envieux! lui qui n'a jamais recherché ni le gâteau des budgets, ni l'importance des fonctions publiques, ni le leurre d'un cordon!... A la bonne heure! dites donc, et vous aurez raison, qu'il n'y a pas que Rigolboche qui s'entende à faire des tours de force! Marrast bilieux, ce n'est pas moins beau! Qui de nous ne se le rappelle, son âpre labeur terminé, partageant ses loisirs entre le jeu de domino et la musique? Y a-t-il jamais eu un causeur plus gai, un esprit plus rapide? Et c'est d'un homme qui est notoirement jaune comme un coing que vient ce croquis! On ne peut expliquer cette anomalie que par un fait : Quand M. Guizot reprochait à un de ses contemporains d'être un homme bilieux, il se mirait dans une glace où il ne voyait que lui-même.

Vous donnez follement votre figure aux autres.

*
* *

Où sont donc les livres qu'on puisse lire? J'ai cette chance heureuse d'avoir à vous en signaler un. A la Librairie nouvelle on vous donnera la *Dame de Bourbon*, roman des troubadours, traduit et mis en excellent français par M. Mary Lafon. — Écrivain de race, homme de savoir et de style, l'auteur nous a donné plus d'un ouvrage remarquable, par exemple : l'*Histoire du Midi*, *Rome ancienne et moderne*, et tout récemment un opuscule sur une question fort actuelle : *Mille ans de guerre entre Rome et les Papes*. — Pour tempérer un peu la gravité de ces livres sérieux, M. Mary Lafon s'est mis, en se jouant, à traduire une charmante épopée d'amour, tout un beau poëme inconnu sur les mœurs du moyen âge. La *Dame de Bourbon* date de cinq cents ans; on la dirait faite d'hier. Ce livre retrace ces temps naïfs et pleins de poésie où l'amour était la plus grande chose de la vie, surtout au sommet de l'échelle sociale. Notre école romantique de 1830 se vantait de nous avoir révélé les secrets du moyen âge; ses adeptes seront les premiers à voir combien de mystères ignorés leurs chefs ont méconnus. De charmants dessins d'Éd. Morin, gravés par H. Linton, *illustrent* cette charmante publication, qui sera un des passe-temps les plus justement adoptés de la belle saison.

*
* *

Il me reste à faire une observation en tout point semblable pour la *Notice biographique des eaux de Vichy*, par le docteur Casimir Daumas, publiée par H. Plon, 8, rue Garancière. De toutes les eaux thermales de notre France, celles de Vichy sont celles qu'on va prendre avec le plus d'empressement, et l'excellent travail dont je vous parle en donne les motifs. Il est impossible d'attacher, d'instruire et de consoler avec plus de simplicité que ne le fait le docteur Casimir Daumas dans cette brochure. Il n'y a pas un malade qui ne se sente soulagé après avoir tourné du pouce ces deux cents pages, remplies d'une analyse tout à la fois savante et agréable. — Je ne serais juste qu'à demi si je n'ajoutais pas que l'auteur, qui est l'un des médecins consultants des eaux de Vichy, est de jour en jour plus apprécié par les gens du monde et les touristes qui vont se rajeunir aux sources qu'il décrit si bien.

*
* *

Je voulais grossir cette chronique de plusieurs autres actualités, mais quoi! le papier fuit sous ma plume et l'espace me manque. C'est la faute de mademoiselle Souris et de Rigolboche, qui ont presque tout pris; je pourrais dire aussi, pour m'excuser, que c'est la faute de nos mœurs; — il serait plus juste cependant de dire que c'est la faute de la chronique.

ÉDOUARD CHAMPERCIER.

MIETTES ANECDOTIQUES.

Auteur de romances sentimentales très-goûtées dans les salons, L..., de la classe des petits poëtes, — poetæ minores, — n'en fut pas moins un moment fort à la mode.

Un jour, — à l'époque de ses succès, — il reçut d'une certaine baronne, qui s'était éprise de ses élucubrations poétiques, une invitation pressante de venir passer quelque temps à sa terre de Touraine, près du Mans, où elle se ferait une fête de le recevoir.

Il avait déjà rencontré cette noble dame dans le monde, et en avait reçu mille compliments flatteurs.

— Parbleu, se dit-il, la chose tombe à merveille, je ne savais où porter mes pas pour me livrer aux douceurs d'une villégiature élégante, voilà mon problème résolu. Une femme qui m'admire! je serai là comme un coq en pâte.

Là-dessus notre poëte boucle sa malle, prend le chemin de fer, et se plonge dans des rêves enchanteurs, truffés de poulets du Mans, arrosés de vins généreux.

Il arrive le soir à onze heures, fatigué et mourant de faim. Comme il n'a pas eu le temps de dîner en route, il pense qu'on lui aura sans doute préparé quelque délicate collation.

L'une des femmes de la baronne qui l'attendait, le conduit immédiatement à sa chambre.

Il entre, jette un rapide coup d'œil autour de lui et n'aperçoit rien. — Il s'informe.

— Oh! madame a pensé à vous, dit la soubrette, et vous trouverez ce qu'il vous faut dans cette armoire; — puis elle sort, et le voyageur famélique de se précipiter vers l'armoire du salut et d'inspecter ses rayons.

Il ne voit d'abord rien, mais en cherchant avec attention il finit par découvrir dans un coin un pot de confitures et deux biscuits!

Stupéfait et tout désappointé, L... se coucha tristement, mais soutenu par l'espoir de se rattraper au déjeuner du lendemain.

Ce bienheureux lendemain venu, la Marton de la veille prévient monsieur que le déjeuner est servi.

A cette nouvelle, le poëte pousse un soupir de sensuelle satisfaction, et descend offrir ses hommages à sa charmante hôtesse, qui le présente à cinq ou six hobereaux des environs, très-curieux de savoir si un faiseur de romances était bâti comme les autres hommes.

La présentation finie on se met à table. Le spectacle est appétissant, et à l'odeur parfumée des viandes, L... sent que ses dents s'allongent, que ses narines se dilatent, et il suit avec un tendre intérêt les moindres péripéties du service.

Mais quelle n'est pas sa surprise et son effroi lorsqu'il remarque qu'on sert tout le monde excepté lui et la baronne.

— Notre tour viendra, lui dit gracieusement cette dernière.

L... grimace un sourire et ne dit mot, tout en cherchant celui de l'énigme.

Le premier service se passe, — rien.

Au second, il tourne au carnivore, mais il espère, en voyant la noble châtelaine le regarder complaisamment. « Enfin, le moment est venu, pense-t-il, ce n'est pas malheureux. »

Amère déception! tout est réservé aux gentillâtres qui se pourlèchent à qui mieux mieux.

— Patience, ami, module l'impitoyable baronne, nous aurons notre tour. Laissons ces natures prosaïques se repaître de matière et se livrer à leurs appétits grossiers, il nous faut à nous des mets plus en rapport avec l'élévation de notre esprit!

— Sans aucun doute, chère madame, dit L... stupéfait, mais je me hasarderai pourtant à vous faire observer que rien parfois ne donne plus de verve qu'un blanc de poularde arrosé de champagne. Moi, cela me rend sentimental comme un saule; il me pousse des branches.

— Quelle hérésie, ô poëte! et que je me garderai bien de me rendre votre complice. D'ailleurs voici notre tour : On dressait le dessert.

— A nous deux maintenant. Voyons, que voulez-vous? Un atome de ces œufs à la neige, image de votre talent,

ou un peu de cette crême à la vanille qui a le parfum de vos romances?

— Merci, madame, merci, j'aime mieux un bifteck saignant, s'écria le malheureux poëte au comble de la fureur.

Il se lève là-dessus, s'incline profondément, remonte dans sa chambre, reboucle sa malle, s'enfuit à toutes jambes, et prend une place dans une diligence qui passait.

C'est la seule chose qu'il ait prise chez la baronne.

*
* *

Un banquier, millionnaire et généreux, a reçu, il y a quelque temps, une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

» Madame X (le nom du banquier), assistait hier à la représentation du théâtre de....., où l'on jouait un de mes vaudevilles.

» Un heureux hasard m'ayant conduit dans la salle, j'ai vu avec plaisir que ma pièce avait le privilége d'amuser extrêmement madame X. Sa gaieté franche était communicative, et je suis sûr que depuis son mariage elle n'a jamais ri autant. J'estime qu'elle a ri pour deux mille francs au moins.

» Fort de cette conviction, je prends la liberté, monsieur, de tirer à vue sur vous pour montant de pareille somme, certain qu'en faveur de la cause vous ferez honneur à ma signature.

» Le plus nécessiteux de tous les vaudevillistes,

» Z..... »

D'aucuns prétentent que le billet a été acquitté.

Avis aux auteurs dramatiques dans le besoin.

*
* *

Un élégant, qui était devenu chauve de très-bonne heure, avait eu l'idée originale de se faire confectionner autant de perruques qu'il y a de jours dans le mois.

Chaque matin il en prenait une qui différait un peu de celle de la veille. La perruque numéro 3, par exemple, était plus longue que la perruque numéro 2, et progressivement ainsi jusqu'à la dernière.

En sorte que notre dandy passait aux yeux de tout le monde pour avoir une chevelure naturelle, personne ne soupçonnant une ruse si habilement conçue.

Pour augmenter encore l'illusion, à la fin de chaque mois, lorsqu'il était arrivé à la perruque numéro 30, il disait négligemment à ses amis :

— Mes cheveux commencent à devenir longs, je vais les faire tailler.

Et le lendemain il reparaissait avec la perruque numéro 1.

Sa tête était un calendrier.

Hippolyte Maxance.

PROPOS PICARESQUES.

Une naïveté d'enfant terrible que j'ai entendue pas plus tard que ce matin.

Il s'agit d'une petite fille aux cheveux longs et bouclés, que sa bonne avait toutes les peines du monde à démêler, si bien que la petite fille pleurait toutes les larmes de ses yeux.

— Ah! mon Dieu, que je voudrais bien être grande, s'écrie-t-elle tout à coup.

— Pourquoi cela, Clara? lui demanda sa bonne.

— Parce qu'alors j'aurais des cheveux comme maman. Des cheveux qu'on peigne tous les matins sur la cheminée!...

*
* *

La même petite fille, adorée de sa grand'mère, la voyait elle-même pleurer à chaudes larmes et cherchait à la consoler.

— Qu'est-ce que tu as donc à pleurer comme cela, bonne maman?

— Ma bonne petite chérie, lui répond la vénérable femme, tu ne sais donc pas que ton bon papa est mort, qu'on va venir le chercher tout à l'heure pour l'enterrer, et que nous ne le verrons plus!...

— Tiens! bonne maman, il y a un bon moyen de le conserver avec nous... Si on faisait comme pour notre perruche : si on empaillait bon papa?...

*
* *

Une brave femme considérait dimanche dernier l'éléphant du Jardin des plantes, et épelait sur une pancarte : « *É...lé...phant fe...melle...* »

— Je crois que c'est une erreur, — objecte un loustic qui se trouvait derrière elle; — ce doit être un éléphant mâle, car il a une trompe.

— C'est juste, dit la brave femme étourdie par l'objection.

— Voyez-vous, madame, reprend gravement le loustic, l'éléphant mâle a une trompe, tandis que l'éléphant femelle a une *trombine*...

*
* *

Un exposant de bestiaux se rend l'autre jour au bureau du télégraphe pour adresser un télégramme à son associé, et lui demander son avis sur un marché qu'il est sur le point de conclure.

L'employé expéditionnaire prend note de ces recommandations, après quoi il demande son nom à l'exposant.

— Oh! il n'y a pas besoin, — répond naïvement l'exposant, — il reconnaîtra bien mon écriture!...

Antonio Watripon.

Dans un article, paru il y a quelque temps, nous avons raconté une anecdote attribuée à cet excellent Grassot par quelques-uns de ses anciens camarades. Les détails et enjolivements venus au bout de la plume ont blessé d'honorables susceptibilités de famille. Quand Grassot était de ce monde, il était le premier à rire des facéties qu'on plaçait dans sa bouche. On ne prête qu'aux riches. Ces plaisanteries servaient même à populariser le nom du comédien. A présent il y a une tombe fraîchement fermée, qui sépare aujourd'hui d'hier, et nous comprenons le chagrin des siens en nous voyant rire lorsqu'ils pleurent encore. Devant cette douleur légitime, nous regrettons notre gaieté mal placée, et nous prions respectueusement madame veuve Grassot de nous la pardonner.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Juillet et août sont annuellement pour les directeurs la grande époque des reprises. Il y a à Paris un contingent de provinciaux et d'étrangers qui connaissent par ouï-dire certains ouvrages à gros succès, et qui s'empressent d'aller les voir lorsqu'on les joue à ce moment de l'année. C'est aussi l'époque de ces chères vacances, tant souhaitées des grands et des petits enfants.

L'Opéra ouvre la marche solennelle des reprises avec la *Sémiramis* de Rossini.

Le Théâtre-Français a repris *Gabrielle*, et cette foule de chefs-d'œuvre et de demi-chefs-d'œuvre qui sont toujours à l'état de reprises dans son glorieux répertoire.

L'Opéra-Comique a repris la *Dame blanche*, *Haydée*, la *Fille du régiment*, *Galathée*, etc., etc., avec le concours de Roger et de madame Ugalde.

Le Vaudeville a repris *Les maris me font toujours rire*, une gentille comédie de Delacour et Jaime fils.

Le Palais-Royal a repris la farce immortelle du *Tigre du Bengale*. Il n'y a rien à reprendre à cela.

Le Gymnase a repris les *Faux bonshommes*, de MM. Théodore Barrière et Capendu.

Cette pièce vive et gaie, qui avait eu une carrière brillante au Vaudeville, est la protestation de deux cœurs loyaux contre un vice qui ronge la société. Le monde est plein de ces hommes qui affectent une bonhomie trompeuse et jouent la vertu Geoffroy a succédé à Delannoy, Landrol à Félix, Derval à Chambéry, Blaisot à Chaumont, Lesueur à Parades, etc., etc. Il y a de piquantes comparaisons à faire. Le présent ne vaut pas toujours le passé.

La Porte-Saint-Martin reprend le drame des *Étudiants*, de Frédéric Soulié, précédemment joué à l'Ambigu. Puis elle reprendra la féerie du *Pied de mouton* (de la Gaîté). Un succès millionnaire.

L'Ambigu a repris le *Juif errant*, d'Eugène Süe et d'Ennery.

Le Cirque impérial va reprendre la *Poule aux œufs d'or*, remarquable féerie de Clairville et d'Ennery.

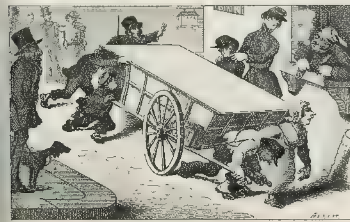
Les Folies-Dramatiques ont repris les populaires *Canotiers de la Seine*.

Le Cirque des Champs-Élysées a repris les exercices aériens de Léotard, et l'Hippodrome les prodigieux travaux des clowns américains de la montagne Rocheuse.

Vous le voyez, reprises par ci, reprises par là, reprises sur toute la ligne.

Vous-même, lecteurs, vous avez sans doute repris plusieurs fois ce journal avant d'en arriver à la fin où vous êtes arrivé? Et puisque tout le monde reprend quelque chose, permettez-moi de reprendre mon panama ainsi que le chemin de la campagne.

Albert Monnier.





OCCASION EXTRAORDINAIRE.

Un des anciens directeurs du *Charivari* avait fait faire un tirage soigné des dessins de GAVARNI qui sont aujourd'hui épuisés et tout à fait introuvables dans le commerce ; ce tirage oublié, nous venons de l'acheter, et nous formons des Albums qui sont réservés à prix réduit pour nos abonnés.

Nous invitons les amis du beau talent de Gavarni à se presser, car le nombre de nos Albums est très-restreint, et nous ne pourrons pas servir les demandes tardives. Nous mettons en vente

LES IMPRESSIONS DE MÉNAGE.

Cette charmante collection de 30 planches, dont les épreuves fatiguées se sont vendues jusqu'à la fin 75 c. pièce, soit 22 fr. 50 c. l'Album, nous la donnons à nos abonnés pour 7 fr. rendue franco sur quelque point de la France que ce soit.

Notre Album est broché sous couverture glacée, les épreuves sont fort belles, et elles sont tirées sur vélin satiné format quart jésus (grand in-4°).

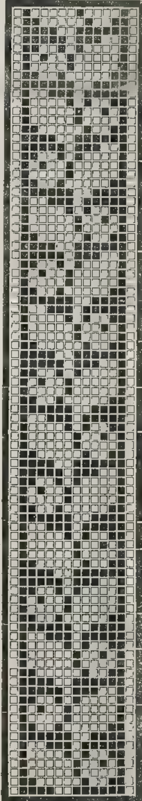
Pour recevoir l'Album des *Impressions de ménage*, il faut adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.

Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*. Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de trois Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par BELIN.
N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par CORDIER.
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par CORDIER.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les trois Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 4 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 240. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 4 Août.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (1re série), — par MARCELIN.

« L'autr' soir au bal Mabille..... »
(*Souvenir d'enfance.*)



AVANT L'OUVERTURE.
Quand Mabille va r'ouvrir, on maquille l'entrée.

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (1re série), — par MARCELIN (suite).


17.76

LE REPOUSSOIR.
Elle fait valoir son amie.


17477

DEMANDEZ
Le guide de l'étranger dans Paris.

LA CORRESPONDANCE ÉLECTRIQUE.

Pardonnez, ô monsieur Gaspard-Pons Viennet, si je vous vole! Je m'empare d'une de vos formules, en la variant : « l'*Industrie actuelle nous tue.* » Oui, notre civilisation progresse trop. Encore un peu, et nous mourrons de perfectionnements.

Que de choses les inventions modernes nous dispensent de faire!...

1° Le chemin de fer nous exempte des ennuis de la longue route de nos pères. On n'est pas plutôt parti qu'on s'écrie : « Me voilà arrivé! » Arrivé, oui, mais sans avoir eu le temps de respirer, sans avoir pu apprécier les changements du ciel, ni jeter un coup d'œil sur le paysage;

2° Dans nos cités, à minuit, à l'heure mystérieuse où l'on aimait jadis les ombres discrètes, on jouit tout à coup, grâce au gaz, de la clarté accusatrice du jour le plus limpide. Je sais que les voleurs s'en plaignent, et c'est trop bien, mais les amours n'en gémissent pas moins, et c'est un mal;

3° Il y a vingt-cinq ans, pour avoir un livre, un seul volume, on tirait de sa poche sept francs cinquante centimes, quand ce n'était pas quelque chose de plus; mais, sous forme de compensation, l'acheteur avait du moins un bon livre, quelque volume de Victor Hugo ou d'Alfred de Musset, un in-octavo qui ne devait pas déshonorer la bibliothèque. Aujourd'hui, la progression du bon marché allant toujours de l'avant, on a pour sept francs cinquante centimes à peu près douze volumes, mais douze ouvrages de pure camelote, qui encombrent la maison, obstruent la mémoire, gênent la circulation d'un appartement, et font ressembler la tête d'un pauvre homme à la boutique misérable d'un marchand de pacotille. — Sept francs cinquante centimes, les écrivains de bonne race; soixante-quinze centimes, la prose des réalistes. — Toutes les manifestations des nouveaux venus se touchent;

4° Voilà le télégraphe électrique en plein exercice. Dieu me préserve d'en dire du mal! J'ôte mon chapeau. Salut à la noble découverte! C'est pour le coup que la distance n'existe plus! En cinq minutes, Paris sait ce qui se fait à Saint-Pétersbourg; en un quart d'heure, un promeneur du boulevard de Gand pourra apprendre quel est le plat du jour dans le restaurant principal de la ville impériale de Pékin. Et ne croyez pas que j'exagère! Ce que je dis est le pont-aux-ânes. Tout le monde sait ça sur le bout du doigt, et s'écrie avec enthousiasme :

— Vive la télégraphie électrique!

***

Mais ici encore je vois un excès de perfectionnement. Nos inventeurs font des cannes qui sont des parapluies, et des canifs qui sont construits de manière à tenir lieu de fourchettes. Avez-vous vu le fauteuil-billard? Avez-vous dormi dans un lit-canapé qui était aussi un piano? Ces belles choses-là me rappellent toujours, malgré moi, la télégraphie électrique.

Michel Montaigne, qui n'était pas une bête, a écrit d'après les Latins une chose très-sensée : *Fais ce que tu fais.* — Selon toutes les probabilités, la télégraphie électrique a été imaginée pour faciliter à l'homme du dix-neuvième siècle les moyens de correspondre le plus rapidement possible avec ses semblables. Eh bien, est-ce là ce qui arrive? Est-ce à ce point si envié que conduit la télégraphie électrique? Pas plus que le lit-piano ne permet de dormir proprement, puisqu'il fait de la musique, pas plus qu'il ne met à même d'exécuter les sept notes de la gamme, puisqu'il est institué pour aider au sommeil.

Ah! je sais bien ce que les louangeurs du temps présent ne manqueront pas de me dire :

— Eh! monsieur, avez-vous donc les yeux fermés de la taupe, que vous ne voyiez pas du premier coup les grands avantages qui résultent d'une si merveilleuse découverte? En prenant votre café le matin, vous faites mouvoir le télégraphe électrique, et vous apprenez, avant même que votre morceau de sucre soit tout à fait fondu, ce que le Sultan a fait à son déjeuner, dans le coin le plus retiré du sérail. Le temps est supprimé, la distance raccourcie, la série innombrable des vieux intermédiaires utilisée pour toute autre chose. N'est-ce pas à tomber à genoux d'admiration, monsieur?

— D'accord, monsieur, et ces prodiges me frappent autant que vous-même, pour le moins. Il reste néanmoins une légère observation à faire : c'est que vous abâtardissez la langue française, la plus claire et la plus franche de toutes les langues. Et c'est bien quelque chose en matière de correspondance, vous en conviendrez. D'ailleurs, j'ai à faire une autre remarque : La télégraphie électrique étant mise désormais, moyennant finance, à la portée de tout le monde, il en résulte un effroyable conflit où tout s'entre-choque : la lettre de commerce et la nouvelle d'amour, une recommandation pour des colis à retirer d'Amérique et l'invitation d'un soupirant à sa belle de ne pas faire les doux yeux à un rival. Et si vous admettez que sur les registres il y a souvent quiproquo, mélange, confusion, farce de vaudeville, vous arrivez à des dénoûments qui font que les charges de feu M. Auguste Romieu entrent dans les détails de la vie usuelle.

***

A propos de ce que je vous dis là, apprenez un épisode.

L... voyageait en Hollande. En se promenant à Harlem, il eut l'idée d'acheter des tulipes pour sa bien-aimée; en songeant à la bien-aimée, il se sentit piqué au talon et au cœur par la mouche de la jalousie. — L... courut au bureau du télégraphe électrique, où il fit envoyer à la coquette cette légende *dare dare* :

« Eulalie, pendant toute mon absence, n'allez pas au » spectacle avec ce grand dadais d'Octave, ou je vous » maudis à toujours. »

Au bout d'une heure, il revenait une réponse à L... ainsi conçue :

« *Craintes ridicules. — Beaucoup d'oignons.* »

Voilà un fait entre mille. J'en pourrais citer cent autres. Et notez que pour le rendre acceptable à la publicité, je l'ai *décrassé!* La télégraphie électrique, pareille aux Spartiates du temps de Lycurgue, se pique d'un laconisme qui met souvent l'esprit le plus subtil à la torture. Sans plaisanterie, il faut être très-ferré sur l'art de deviner le rébus pour comprendre à la seule lecture, sans examen ni dictionnaire feuilleté, ce grimoire bizarre que nous apporte le fil de fer. Dans la dépêche que je viens de rapporter, il y avait d'abord ce qui suit :

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (1re série), — par Marcelin (suite).



ADORÉ DE CES DEMOISELLES.

« — Qu'est-ce qu'il leur donne donc pour ça?
» — Il leur donne le bras. »
(*Le Père prodigue.*)

17478



PLATITUDE.
Modes de demain.

17479

« Eulalie — toute — absence, — pas spectacle, — » grand dadais d'Octave, — maudis, — toujours. »

Il n'y a qu'un petit-fils d'Œdipe, roi de Thèbes, qui puisse se flatter de traduire correctement le sens intime et réel de ces amphigouris étranges. — Comment vous y seriez-vous pris, vous?

La réponse de la dépêche n'était pas moins curieuse. En propres termes, elle contenait ce qui suit :

« Ridicules. — Beaucoup d'oignons. »

Voyez-vous d'ici, monsieur, envisagez-vous de votre sofa, madame, la figure bouleversée du voyageur français et son esprit perplexe pendant tout le temps que durait l'opération? Il faut d'abord jeter la dépêche sur le papier, lettre par lettre. A la fin cela forme un mot, mais ce mot, qui n'est relié ni par un verbe, ni par la ressource de la ponctuation, manque du reste de l'attache de l'article; il n'a pas non plus le condiment du qualificatif. Ainsi, il est placé sous les yeux stupéfaits de l'étranger comme un problème ou comme un canard égyptien sur l'obélisque de la place de la Concorde. — *Ridicules.* — Eh bien, qu'est-ce que ça signifie? — A qui ça s'adresse-t-il? — Est-ce à moi? — Est-ce à un autre? — Est-ce à mes actions? — Est-ce à ma personne? — Est-ce à mes paroles? — Est-ce à mes seules pensées?.. — Que de conjectures!.. Il faut deviner pourtant, et deviner juste et vite. — Dans l'intérêt de sa vanité, L... a voulu croire que c'étaient ses craintes qui étaient ridicules; n'était-ce pas ce qu'il pouvait supposer de mieux? — *Beaucoup d'oignons.* — Était-ce une recommandation de la coquette, disant, en substance, dans un langage lacédémonien : « *Rapportez-moi beaucoup d'oignons de tulipes.* » Ou bien était-ce une moquerie? « *Vos cadeaux sont ridicules, beaucoup d'oignons!* » — Voilà des ambiguïtés qui seraient évitées si l'on écrivait tout. — Mais si l'on écrivait tout, l'article, le substantif, le verbe, l'adverbe, le sujet, l'adjectif, toute lettre de cinq lignes coûterait vite cent francs, et une déclaration d'amour vaudrait plus d'un diamant.

* * *

Ce sujet est profond. Si je voulais le creuser, il me mènerait loin. Taisons-nous et imitons ce cocher philosophe qui, en 1848, à toute phase de la révolution politique et sociale, disait : « Ça m'empêchera-t-il de mener mon fiacre? — Non, mon garçon. — Eh bien, en ce cas, qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je ne m'en occupe pas. »

Qu'ils inventent tant qu'ils voudront, contentons-nous de manger chaud et de boire frais.

Ph. A.

LE DÉMON DU FOYER.

SILHOUETTE D'ENNEMI INTIME.

Monsieur Nadar,

Je le dis sans mitaines, — ou plutôt sans manchettes, — M. de Buffon, — qui en portait, — fut un divin naturaliste. Nul n'a mieux parlé des bêtes depuis le bonhomme La Fontaine qui les fit parler. Je vous le concède. Mais vous m'accorderez bien, à moi célibataire, qu'il a oublié un rongeur. Et quel rongeur, je vous prie?... — La femme de ménage!...

Disciple de Petit-Jean, je remonte jusqu'au déluge. Comment le sage Noé donna-t-il droit de bourgeoisie dans l'arche à ce dévorant rongeur qui eût rançonné le radeau même de *la Méduse?*

L'excuse de ce brave Noé ne peut être que dans la vigne qu'il planta, — et qu'il cultivait...

De mon ennemi intime, monsieur Nadar, — *quand vous étiez étudiant,* — vous avez dû étudier les mœurs, car, hélas! placé au seuil de ce riant Éden qu'on appelle la vie de garçon, c'est le rébarbatif chérubin qui en défend l'entrée.

Quand l'Aurore, — du bout de ses doigts de rose, — entr'ouvre les portes de l'Orient, la femme de ménage ouvre bruyamment la porte de votre chambre. Estimez-vous heureux encore si, menaçante Josabeth, elle ne vous apparaît pas dans l'horreur d'une profonde nuit. Sans pitié elle efface la douce transition du rêve enchanteur à la veille désenchanteresse, et elle chasse les Songes, blonds enfants du Sommeil[1]. Amie de l'ordre, elle met le logis en révolution. Dans le but, sans doute, de propager les lumières, elle vous souffle votre bougie. — Pas le soir! — mais le matin. Elle détrousse votre modeste sucrier pour édulcorer des mokas inconnus, dont je n'ai jamais été le Christophe Colomb! Êtes-vous fumeur? elle annihile votre calumet. Vous ne sauriez lui faire comprendre que l'Arabe et le fumeur sont frères, et que ce qu'ils désirent le plus ardemment, l'un pour son coursier, l'autre pour sa pipe, c'est la robe de deuil de l'ébène. Êtes-vous amoureux? elle allume votre feu avec une douce missive où votre dernière maîtresse vous avoue sa première flamme.

Et je ne parle pas des mystères de votre intérieur qu'elle fait défiler sous les Fourches Caudines du commentaire et de la médisance. Si la tradition orale n'eût pas existé, la femme de ménage l'aurait inventée!

Et j'oublie cet éternel petit panier, — quelquefois profond, — comme une pensée de Pascal, — et qui est le vade-mecum de la femme de ménage. Je suis convaincu que, si messieurs de l'octroi le visitaient à sa sortie triomphante de votre domicile, les appointements mensuels accordés à l'ennemie intime ne suffiraient pas à solder les droits de la gabelle.

Vous la connaissez donc bien? me direz-vous.... Si je la connais!... Comme Barbe-Bleue eut sept femmes, j'ai eu, monsieur, sept femmes de ménage! — Pas à la fois, par exemple; c'est en femmes de ménage surtout que la polygamie est dangereuse!

Je les revois souvent passer — dans mes rêves, — comme ces fantômes aimés qu'a chantés le poëte.

L'une, — c'était la première, — était brune et rose; — vingt-huit ans! — Monsieur, je vous dirai qu'elle usait mes bottes... Je m'entends : mes bottes la chaussaient, et un sapeur-pompier leur fit exécuter des manœuvres forcenées. J'eusse mieux aimé les prêter au Juif errant, — un grand marcheur, comme vous savez. — C'eût été un meilleur marché. N'est-ce pas le cas de dire

[1] Quelle réforme, oh, mon Dieu! elle pourrait introduire dans la tragédie! (*Nota bene de l'auteur.*)

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (1re série), — par MARCELIN (suite).



17480

LA PETITE MARIETTE.
Air connu.
« J'ai du talent, mais j'ai l'air si modeste
» Que ce talent,
» Que ce talent ne paraît pas.. »
(*Répertoire des Délassements-Comiques.*)



17482

— Et à quelle heure te trouve-t-on?
— Toute la journée, mon petit, de onze heures du soir à onze heures du matin.



17481

Un riche Brésilien de New-York! voilà mon affaire.

ou jamais : Laissez-lui mettre un pied chez vous, elle en aura bientôt mis quatre!

L'autre, — c'était la seconde, — était blonde et pâle; — vingt-six ans! — Le porte-manteau où elle accrochait mon habit noir était le buste d'un figurant de Bobino.

La tierce était rouge et sentimentale; — quarante-cinq ans! — Elle m'appelait son fils! Elle avait été jeune aussi, elle! et elle pleurait son retour dans mes mouchoirs. Quand elle disparut, je ne le souhaitai jamais... son retour!

La quatrième avait les primeurs de ma correspondance, — une moitié de secrétaire, — qui lisait mes lettres en me laissant l'ennui d'y répondre.

L'antépénultième, — cinquante-trois ans! — lunettes d'argent, tabatière de corne, cœur d'or!... Elle donnait tout ce que je possédais, même mes cartes de visite, que son rejeton, artiste de l'École-Lyrique, laissait pour souvenir en l'absence des personnes qu'il honorait de son amitié.

La sixième, — soixante-quatre ans! — L'absence est le plus cruel des maux. Pénélope attendait Ulysse : un carabinier dont l'amour avait changé de garnison. (Elles adoraient toutes le militaire, voilà pourquoi elles étaient si peu *civiles*.) Pour se consoler, elle faisait les mariages du treizième, — quand il y avait un treizième!

La septième, monsieur, je la possède encore, et pour rien au monde je ne voudrais m'en séparer. C'est la perle, le *rara avis*, le merle blanc de l'espèce. La dîme lui suffit. Jamais elle ne me narra ses premières amours! jamais une indiscrétion n'effleura sa lèvre sexagénaire.

Mon portier la considère comme un meuble inutile, et moi... je l'adore.

Elle voit tout et ne dit rien!

Monsieur, je puis vous faire une confidence sans qu'elle l'entende.

Elle est sourde-muette!!!

LÉON ROULLAND

HUIT JOURS A LONDRES.

IMPRESSIONS D'UN ORPHÉONISTE.

Au départ, la joie la plus vive règne à bord, et l'on adresse un adieu en *si* bémol à la France, dont les rives disparaissent peu à peu de l'horizon.

Tout va bien, mais nous comptons sans le mal de mer, dont quelques-uns de nous ressentent déjà les effets.

Les chants s'éteignent bientôt; chaque orphéoniste ému se recueille, et, la main sur le cœur, vient jeter à la Manche autre chose que des *ut* de poitrine.

Enfin la traversée s'achève, et une fois sur la terre ferme chacun rentre dans son individu et s'additionne pour voir s'il ne lui manque rien. Puis on s'élance sur Londres à toute vapeur...

Nous arrivons à la nuit; je prends mon léger bagage et je pars avec mon ami Fauxbourdon, qui fait partie de la société des Vénitiens de Pézénas et que j'ai rencontré au chemin de fer. Fauxbourdon, plus Lovelace qu'orphéoniste, vient moins pour charmer les oreilles anglaises que pour ravager le cœur des filles de la blonde Albion.

Le temps est froid.— Il pleut. — Nous pressons le pas et nous venons frapper à la porte d'un hôtel dont on m'a donné l'adresse à notre sortie de la gare. Un insulaire ventripotent et illustré d'énormes favoris couleur de feu montre à nos yeux sa face rubiconde.

Je saisis mon manuel de dialogues anglo-français, et je lui lance cette phrase à la tête :

— Have you appartment furnished to let?

— Jé hâvé fômellemente.

— Tiens, vous parlez français?

— Oh! yes, je pâlai, very well.

— Et sans accent! s'écrie Fauxbourdon; alors, mon

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (1re série), — par MARCELIN (suite).



17481

— Tiens ! Sarah, l'ancien modele !...
— On ne pose plus, mon cher, on fait poser.



17484

LA GRANDE EDMEE.

Une blonde à l'air rêveur ; on ne l'a jamais vue rire qu'en mangeant des nougats.



17485

EN BON FRANÇAIS,
My dear mylord..... zut !

petit père, poursuit-il en tapant sur le ventre de l'hôtelier, voilà notre histoire en deux mots : Nous gelons, nous mourons de faim, donnez-nous bien vite une chambre simple comme la vertu, mais ornée de rosbif et bourré de combustible..., dans les prix doux, bien entendu.

Sur ma demande, le digne hôtelier répond qu'il ne nous prendra qu'une *livre* par jour. (Historique.)

— Qu'est-ce qu'il dit ce John Bull? fait Fauxbourdon, vingt-cinq francs!... C'est plus fort que le *Great-Eastern*. Viens, ami, fuyons ce seuil inhospitalier, et allons à la recherche d'une taverne écossaise.

Mais le mot était donné. Nous faisons quatre ou cinq tentatives, et la même plaisanterie britannique se renouvelle.

En désespoir de cause, nous sommes contraints de passer la nuit dans une taverne encombrée d'ivrognes des deux sexes et pas écossaise du tout.

Fauxbourdon, qui a bu du *gin*, est gris comme une futaille, et il dort la tête appuyée sur les genoux de l'une de ces bacchantes nocturnes qui, à Londres, font des tavernes leur boudoir.

Fatigué, je me laisse choir à mon tour dans un coin obscur, et je ne tarde pas à tomber dans un profond sommeil.

A mon réveil je me trouve seul, trop seul... Fauxbourdon a disparu, et mon bagage a fait comme Fauxbourdon. Un honorable *pick-pocket* m'en a sans doute débarrassé, mais il a eu l'humanité ou la bêtise de me laisser ma bourse.

*
* *

Premier concert à Sydenham. — Beaucoup de monde, pas de succès.

Le Vénitien Fauxbourdon a déserté son poste; il est mis au ban de l'orphéon et condamné à chanter un morceau du Tanhauser.

Le palais de Cristal, que je visite, est une merveille : c'est le monde mis sous cloche. On a essayé, en effet, d'y représenter les cinq parties du globe par leurs côtés les plus curieux.

C'est ainsi que je vois successivement le Nil avec ses caïmans... empaillés, l'Inde avec ses tigres... aux yeux d'émail, une forêt vierge où je prends une chope de *scotch-ale*, la hutte d'un sauvage où je mange du plumpuding, le désert où je rencontre ce scélérat de Fauxbourdon avec une femme au bras.

Je remarque encore le Niagara et la ficelle de Blondin, la Chine et ses principaux produits, — ceux de la mère Moreau ont été oubliés. Bref, je rencontre une foule de bipèdes aussi intéressants que des bêtes et qui complètent ce musée colossal.

J'ai mis une heure pour terminer ce voyage autour du monde. — Dumont-Durville est dépassé.

*
* *

Je me rends à une fête que nous donne Cremorne-Garden. Ce jardin, qui n'a guère de jardin que le nom, est le Mabille de Londres, mais un Mabille dégénéré, sans décors féeriques, sans distinction, sans goût, et surtout sans gaieté.

Fauxbourdon m'accompagne avec lady Julia Bredastreet, sémillante blonde aux yeux bleus, qui parle le français comme sa langue maternelle. Le don Juan de Pézénas se cambre, et d'un air vainqueur caresse sa moustache; il est enfin au comble de ses vœux, il a conquis le cœur d'une fille d'Albion !

J'examine l'ensemble du bal, c'est terne, c'est froid, et le *shoking* national règne jusque dans les rangs de la foule interlope qui fréquente Cremorne.

*
* *

Je visite Londres un peu à la hâte. Quel pandæmonium étrange et grandiose en même temps ! C'est bien là que l'on trouve plus nettement accusées que partout ailleurs les deux extrémités de l'échelle sociale : l'immense richesse et l'immense misère.

A PROPOS DES EAUX! — par Damourette.



17486

— Je ne comprends pas ton système pour toujours gagner à Hombourg.
— Voilà : il met mille francs pour moi, mille francs pour lui; s'il gagne, nous partageons; s'il perd, il me rembourse mes mille francs.



17487

— Mais je n'ai pas de robes à emporter...
— Tu en as au moins une douzaine!...
— Ce sont des robes de ville, il m'en faut pour la campagne...

Avant de partir, je veux rendre une visite à la Tamise. Je me mets en chemin; mais sur le point d'arriver, je m'arrête, je ne la vois pas encore; je la sens, et cela me suffit. Ce n'est pas un fleuve, c'est une sentine empoisonnée qui, si l'on n'y prend garde, asphyxiera quelque jour la ville de Londres, et je m'éloigne en murmurant :

Sur les bords fleuris
Qu'arrose la Seine...

Vive la Seine! — vive Paris! — c'est la ville par excellence, semblable à la Rome des Césars qu'un seul mot suffisait à désigner : *Urbs*.

La Tamise m'a donné le *spleen*.

Dernier concert. — Succès splendide. Banquet le lendemain.

L'illustre ami de la paix, M. Cobden, prend la parole :

« Messieurs, nous dit-il, je suis plus Frrrrançais que vous. Plus de haine désormais entre les deux pays; il faut rétablir l'*accord parfait*. Croyez-moi, restons en *la*, et travaillons à ce que l'*harmonie* aille *crescendo*. On l'a pris jusqu'à présent sur un *ton* trop élevé et sans observer de *mesure;* mais votre initiative est la *clef* du problème, et elle aura une grande *portée* dans l'avenir. Que le monde prenne *note* de mes paroles. Hors de l'orphéon, pas de salut. Appelons les peuples à se réunir dans un immense *concert* de paix universelle, et répétons en *chœur : England and France for ever!* »

Hurrahs prolongés. — Anglais et Français tombent dans les bras les uns des autres et trempent leurs gilets de larmes. Tableau.

***

Je pars joyeux et sans regret. — J'ai hâte de respirer un air pur et de me chauffer aux rayons d'un vrai soleil, car il n'y a pas de soleil à Londres, c'est un fromage à la crème.

Fauxbourdon est furieux : sa Julia, qu'il prenait pour une Anglaise de pur sang, n'était qu'une ex-piqueuse de bottines de la rue Montmartre...

Hippolyte Maxance.

LES CRIS DE PARIS.

Les hommes passent, mais les coutumes restent. En parcourant un manuscrit de la Bibliothèque impériale, — intitulé *les Crieries de Paris*, par Guillaume de la Villeneuve, — j'ai retrouvé là, en grande partie, les cris que nous entendons tous les jours dans les rues de Paris.

Tenez :

« Poires d'angoisses! Bonnes pommes rouges! Verjus en grains pour sauce! qui en veut?... Champignons! champignons! Cornouilles mûres! cornouilles!... »

Puis :

« Qui veut des petits oiseaux pour du pain? Nattes et natterons! Cercles de tonneaux! Voyez mes jolis gâteaux! Qui veut des tartes chaudes et des cheminaux?... »

Puis :

« J'ai des merlans frais et salés. J'ai des aiguilles à bon marché pour du vieux fer. Qui veut de l'eau pour du pain? J'ai des bons fromages de Brie. N'oubliez pas mon beurre frais... Voici du bon gruau. Farine fine, farine!... Au lait, la commère! Au lait, la voisine!... Pêches mûres. Poires de Caillaux à cuire. Noix fraîches!... Pommes de Calville rouge! Calville blanc d'Auvergne!... Balais, balais! Cerneaux, cerneaux!... »

Et cætera, et cætera, et cætera!

On crie un peu moins peut-être aujourd'hui, — parce que les crieurs d'autrefois se sont établis en boutique; — mais on crie toujours, et d'une façon plus ou moins pittoresque.

Ainsi, si nous n'avons plus le marchand d'oublies du temps jadis, nous avons encore la marchande en tablier blanc qui chante en nazillant :

« *Voi — là l'plaisir, mesdam's,*
Voilà — l'plaisir — ir!... »

Puis le marchand de coco, avec sa traditionnelle fontaine et ses éternels gobelets mal étamés :

« *A fraich' — èche,*
Qui veut boir' — e?... »

Puis l'écaillère, rude commère qui, le poing sur une hanche, sa bourriche d'huîtres sur l'autre, vous envoie jusqu'au sixième étage un

« *A la barque! à la barque!...* »

Puis le remouleur, l'ancien gagne-petit, — qui gagne souvent gros avec son

« *Ci — zou — à — r'pas — si!*
Couteau!... »

Puis la laitière et ses boîtes de fer-blanc :

« *Qui — veut — du — lait?...* »

ou :

« *Qui veut du — lait?...* »

Puis le marchand d'ombrelles et de parapluies :

« *Parapuie!... — puie!...* »

Puis le marchand d'habits et de vieux galons :

« *Arrr — r — chand d'habits!...* »

Puis la marchande d'oranges :

« *V'là du beau por — tugal! mon beau por — tugal!*
A deux sous, mon beau por — tugal! »

Remarquez que, selon les prescriptions sévères, mais justes, de la police, elle devrait dire : *dix centimes*, et non *deux sous*. Mais l'habitude, monsieur, l'habitude!

Elle a raison d'ailleurs : Les vieilles monnaies vont bien avec les vieilles coutumes.

C'est comme cette brave femme qui passe tous les matins à huit heures sous mes fenêtres, en chantant sur un air mélancolique impossible à rendre ici :

« *A deux yards — la bott' de moron,*
A deux yards, la botte!... »

Comment voulez-vous qu'elle crie son mouron à *deux centimes et demi* la botte ou à *cinq centimes* les deux bottes? Son chant et sa vie en seraient troublés. Conservez vos deux *yards*, ma bonne femme! conservez vos deux *yards!*

N'oublions pas le ramoneur, — notre compatriote annexé :

« *Haut — en bas!... haut — en bas!*
O — ta — ba. »

Ni le décrotteur du pont Neuf et des quais, avec son mystérieux et rapide

« *Cirez les beûtes!*
Faites cirer vos beûtes!... »

Ni le juif ambulant qui crie :

« *Or — r — r — chand d'lor — niettes!* »

Ni le joueur d'orgue et sa

« *Dan — an — tern' ma — gi — i — que,*
Pièces curieuses!... »

Ni le marchand de

« *Balais! balais! balais!* »

Ni la marchande des quatre saisons :

« *A deux sous les trois bott's, lé bel o — gnon,*
A deux sous les trois bott's! »

Ou :

« *Ma bott' d'as — perg's!*

Ou :

« *Mes beaux cham — pi — gnons!...* »

Ou :

« *Pois verts au bois — seau! pois verts!* »

Ou :

« *Li — mande à — frir'*
A — a — a — frire! »

Ou :

« *Violett' qu'embaum'*
L'vio — lett' qu'embaume! »

Il faudrait pouvoir reproduire les intonations étranges, bizarres, invraisemblables, de ces cris-là : c'est la mélopée antique qui court les rues. Aimez-vous la mélopée? Les marchands parisiens en mettent partout.

Je vous recommande, avant de finir, le vitrier et le marchand de peaux de lapins qui errent quotidiennement dans le quartier Saint-Jacques, à la recherche de carreaux brisés et de lapins dépouillés.

Le premier dit — très-distinctement :

« *Confitu — res! confi — tures!...*

Le second est encore plus original : il ne dit rien du tout. Seulement, de temps en temps, il s'arrête au milieu de la rue, regarde en l'air, — croyant probablement que les peaux de lapins vont lui tomber toutes rôties sous le bras, — et murmure avec un profond étonnement :

« *Pau — à — pin?...* »

Un quart d'heure après il s'arrête de nouveau, regarde de nouveau en l'air, et de nouveau murmure, — mais cette fois avec un air résigné qui attendrirait un ours blanc :

« *Pau — da — pin?...* »

Et il y a des gens qui le comprennent, cet homme, — ainsi que son camarade le vitrier! Ces gens-là sont capables de tout alors.

Ah! où donc est mon marchand d'encre du temps jadis? Ce marchand d'encre avait une petite fontaine comme celle des marchands de coco. Au-dessus de cette petite fontaine était assis, comme un petit Bacchus sur son petit tonneau, un petit bambin de quatre à cinq ans, qui criait d'une petite voix de fausset :

« *Mon pèr' vend d'l'encre!* »

Et le père répondait d'une voix de basse-taille :

« *L'enfant dit vrai!*
L'enfant dit vrai! »

L'enfant disait vrai, en effet : Son père vendait de l'encre.

ALFRED DELVAU.

LA FAMILLE DE CALINO.

JOÉ BATZ.

Joé Batz est le Calino des Suisses.

Toutes les âneries qui traversent « les doux vallons de l'Helvétie » sont attribuées à ce jocrisse d'au delà des monts.

Je vais citer quelques-unes de ces bonnes bêtises :

***

Il y a une vingtaine d'années, dans un village des environs de Lausanne qu'il habitait alors, Joé Batz aperçoit un aérostat qui tombait des nues.

Hors de lui, tout ému, il ameute les voisins en criant à tue-tête :

— Hé! vous autres, apportez donc des perches pour empêcher la lune de tomber sur le village!

***

Joé Batz a été soldat au service des étrangers, comme presque tous ses compatriotes.

Vers 1848, il était dans la garde du roi de Naples, ce qui l'amena à avoir à se mesurer avec l'insurrection italienne.

Joé Batz était en faction le 15 mai 1849, à Naples, ville soulevée. Un biscaïen des barricades emporte la tête de son camarade qui dormait à côté de lui.

— Par ma foi, se dit Joé, mon camarade sera bien étonné quand il s'éveillera de se trouver sans tête.

***

Dans un des treize cantons (je crois que c'est à Uri), une vieille ordonnance a taxé les injures, les soufflets et autres coups, à dix écus pièce, pour le moins.

Joé Batz, qui voyageait un jour dans ce pays-là, ayant fait dans une hôtellerie un écot de quatre écus, fit venir l'hôte et lui dit :

— Monsieur l'aubergiste, je n'ai pas d'argent, mais donnez-moi un bon soufflet de dix écus et rendez-moi mon reste.

JULES DU VERNAY.

MONSIEUR,

L'excellent thème grec adressé à Rigolboche par votre lycéen égaré au Délassements m'a suggéré l'idée d'une promenade à travers le jardin des racines grecques, pour y découvrir l'origine de cette sauteuse extrà.

J'ai donc trouvé que rig. est le radical du verbe *ριγέω* et du substantif ρῖγος, qui veut dire *crainte, terreur, qui fait frissonner, qui donne la fièvre*. Ὄλβος, comme le savent tous les lycéens, signifiant *bonheur, félicité, fortune*, il en faut conclure que mademoiselle Rigolboche dispense à ses adorateurs un bonheur qui fait frissonner, et que sa possession n'est pour eux qu'une félicité redoutable.

Avis au susdit lycéen!

UN PION RETRAITÉ.

THÉATRES.

On vient de jouer au Palais-Royal les *Mémoires de Mimi Bamboche*, roman en cinq chapitres de MM. Lambert-Thiboust et Granger. Mademoiselle Rigolboche doit être bien satisfaite d'avoir inspiré ce vaudeville *balochard et cascadeur*, qui a pourtant, il faut le reconnaître, placé ses folies chorégraphiques sous la protection de la morale. *Mimi Bamboche* est une grisette pleine de sagesse, qui joue, par jalousie amoureuse et pour ramener à elle un photographe ingrat, le rôle d'une ballerine à la mode. Bref, elle ne trouve pas d'autre moyen de rattraper ce cœur envolé que de se déshonorer. Moyen dangereux, que nous ne conseillerons à aucune jeune fille.

Mais à quoi bon y regarder de si près? Toute la question était d'éveiller, sans trop de scandale et sans effaroucher les rigoristes, le souvenir de la divinité en vogue. On y est parvenu avec gaieté et avec esprit.

Nous avons bien ri autrefois des Américains qui traînaient la voiture de Fanny Elssler, et je crois qu'on a écrit qu'ils déshonoraient par ces folies la dignité humaine. Et cependant quelle différence entre mademoiselle Fanny Elssler et Rigolboche! L'une était une femme pleine de talent et de grâce, qui exerçait après tout un art charmant; elle en possédait tous les secrets adorables, toutes les ravissantes séductions. L'autre est une ballerine égrillarde, dont le principal mérite est de se déhancher et de lever la jambe aussi haut que possible.

Enfin, puisqu'elle a provoqué ce succès agréable, ne faisons pas trop le dégoûté, et félicitons-la d'avoir mis en gaieté la muse bonne fille de MM. Thiboust et Granger.

Il y a treize ans que Frédéric Soulié est mort, mort dans la force de l'âge et du talent. Ses œuvres sont nombreuses, trop nombreuses peut-être pour sa gloire, vue à distance, et cependant « l'oubli, ce second linceul des morts », comme dit Antony, n'est pas venu pour lui. On le réimprime, on le réédite à nouveau. Pour ne parler que de l'écrivain dramatique, n'avons-nous pas vu, depuis quelques années, la *Closerie des genêts* reparaître successivement à l'Ambigu, à la Gaîté et à la Porte-Saint-Martin avec toute la verdeur d'un succès nouveau?

Aujourd'hui la Porte-Saint-Martin fait un nouvel appel au poëte, on y reprend le drame des *Étudiants*, précédemment joué à l'Ambigu, le 24 mai 1845.

Ainsi qu'il l'avait déjà fait pour le *Maître d'école* et *Diane de Chivry*, et devait le faire un an plus tard pour la *Closerie des genêts*, Frédéric Soulié avait emprunté à l'un de ses romans, les *Drames inconnus*, certaines parties de son intrigue, des caractères et des situations.

Ce qui distingue surtout l'auteur des *Mémoires du Diable* d'autres écrivains modernes, c'est la loyauté et la conscience avec lesquelles il se livre à ce travail nouveau. Il ne se borne pas à découper çà et là les pages dispersées du roman de la veille, et à faire entrer dans le cadre convenu des cinq actes les situations à effet du livre, sans se demander si l'optique du cabinet de lecture est la même que l'optique de la salle de spectacle; il prend, au contraire, un soin extrême à disposer son œuvre en vue du théâtre, et la modifie souvent d'une façon complète.

Un nouveau dénoûment a été substitué à l'ancien; il vaut mieux. Souhaitons à ces *Étudiants* ressuscités un regain de succès.

ALBERT MONNIER.

Les concerts Musard sont toujours très-suivis, malgré l'absence du soleil et de la chaleur. La musique mi-sérieuse, mi-légère plaît beaucoup à la clientèle de ce magnifique jardin. On vient d'exécuter d'une façon magistrale l'ouverture de Spontini, *Olympie*, et c'est madame Spontini qui a donné toutes les indications au chef d'orchestre. La *Marche turque* de Mozart est fort goûtée. Parmi les nouveautés produites par Musard, *le Sultan Mustapha*, quadrille, et la polka des *Enfants de la Garde*, sont adoptés par le public.

MODÈLES DE CROQUIS.

Tout le monde aujourd'hui dessine — plus ou moins, — mais très-peu de personnes, parmi celles qui ont appris à dessiner, sont en état de faire un croquis d'après nature ou de souvenir. Le croquis cependant est en réalité la partie la moins difficile de l'art du dessinateur, car elle n'exige que de l'habitude et de la mémoire; mais il faut prendre l'habitude de dessiner lestement et exercer sa mémoire. On arrive très-vite à ce double résultat en copiant de bons croquis et en s'exerçant, lorsqu'on les a copiés, à les refaire de mémoire et sans consulter le modèle qu'on a suivi.

Pour cet exercice, nous offrons à nos abonnés trois excellents Albums qui renferment à eux trois tous les genres de croquis. Ces Albums, dont le prix, suivant les habitudes du commerce, serait assez élevé, parce qu'ils se composent d'un grand nombre de feuilles, sont délivrés aux abonnés de nos journaux à un prix extrêmement modique, 7 francs pièce, rendus *francs de port* sur quelque point de la France que ce soit.

1er Album : CROQUIS DE FIGURES ET D'ANIMAUX PAR DUBUISSON.
2e Album : CROQUIS DE VICTOR ADAM.
3e Album : CROQUIS DE BELLANGÉ.

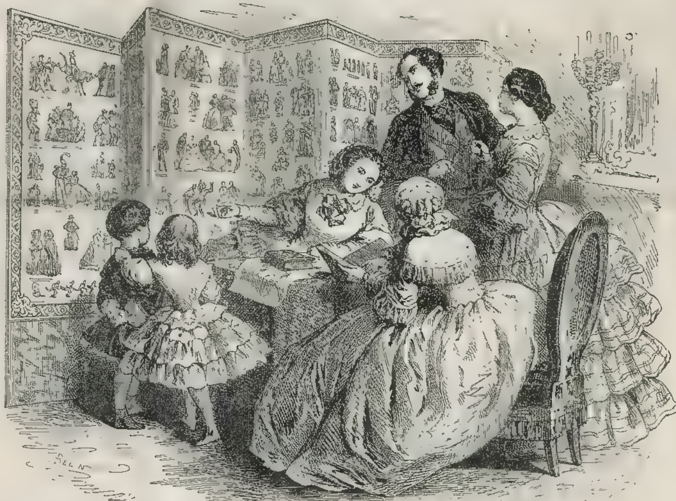
On peut acheter les Albums séparément. Pour chaque Album qu'on désire, adresser un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



LES MODES PARISIENNES.

Les *Modes parisiennes* sont le journal de la grande élégance et des toilettes les plus riches. — C'est le journal le plus répandu dans toutes les cours de l'Europe. Il paraît tous les dimanches (52 fois dans l'année), donne tous les mois un patron de grandeur naturelle et les dessins de broderie les plus nouveaux. A ses abonnés d'un an il fait présent d'un fort bel Album, — celui de l'année 1860 est intitulé TOILETTES DE NOS GRANDS'MÈRES, donnant les costumes très-exacts des modes françaises de 1800 à 1830.

Prix d'abonnement : un an, 28 fr.; — 6 mois, 14 fr.; — 3 mois, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!
PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, RUE BERGÈRE.

5 FRANCS PAR AN. **LA TOILETTE DE PARIS** 5 FRANCS PAR AN.

paraît le 1er et le 15 de chaque mois, avec un dessin de modes gravé et colorié.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.

Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. Les patrons imprimés se vendent 15 centimes chacun.

Par abonnement, le prix, compris les patrons imprimés, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er JANVIER et du 1er JUILLET.

Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, RUE BERGÈRE, A PARIS.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 241. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 11 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies e. Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

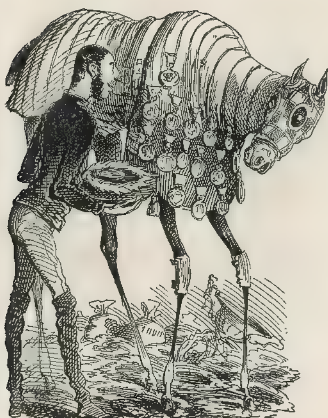
ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

CONCOURS NATIONAL D'AGRICULTURE,

PAR RANDON-JURY (2e partie).



17488

MONARQUE, surnommé *le Bourreau des crânes*. — Étalon de pur sang anglais, 8 ans. — Son père, The Baron Sing, ou The Emperor, on ne sait pas au juste lequel des deux. (Demander à sa mère, miss Poetess.)

Vainqueur dans vingt-trois courses. — Primé, médaillé, couronné, en veux-tu? en voilà! etc. etc., etc.



17490

— Si je n'étais *Roi*, je voudrais être *Monarque*.
Pas fier, pour un baudet, et surtout pas dégoûté!



17491

LE LAURÉAT DE CRÈVECOEUR.

« C'est tres-flatteur, dit-il,
» Mais le moindre grain de mil
» Ferait bien mieux mon affaire. »
Fallait donc le dire plus tôt!



17492

TRANSFORMATIONS D'UN LAUREAT.

Sic transit gloria mundi!
Si encore c'était la derniere!...



17489

— N'est-ce point là cet âne de qui l'on parle tant?



17493

Jamais on n'avait vu
Un âne aussi barbu.

LA VIE EN PLEIN VENT.

En finira-t-on avec cette vieille histoire de la fin du monde, qui recommence tous les trois ans, absolument comme la légende du serpent de mer? Cette fois cette sempiternelle rengaîne ne nous arrive pas d'Amérique; elle nous vient d'Angleterre par la télégraphie électrique, et elle donne la chair de poule à tous nos bons bourgeois du Marais.

Le *Morning Post* annonce donc que sir John Herschell a prédit pour cet été un orage tel qu'il n'en a jamais existé de pareil depuis le commencement du monde et des télescopes. « La tempête, ajoute-t-il, sera surtout *visible* en Angleterre. » A la bonne heure, sir John Herschell est

CONCOURS NATIONAL D'AGRICULTURE,

PAR RANDON-JURY (2e partie, suite).



17494

— Je t'en prie, papa, achète la-moi, pour mettre dans la petite bergerie que tu me donneras pour mes étrennes.



17495

MOUTON SANS QUEUE NI TÊTE.

Le seul et l'unique qui voyage en Urope; le même qui a fait l'admiration des têtes couronnées aux foires de Palaiseau, de Quimper, de Gonesse, etc., etc., etc.

Présenté par M. *Bilboquet*.



17496

VERRAT FRRRANÇAIS.

Premier prix.

Messieurs, c'est avec un juste sentiment d'orgueil national que nous décernons, etc., etc., etc.



17497

RACE DURHAM PURE,

Né de *Lord Clarendon* et de la *Duchesse d'Oxford*.

Présenté par M. de Jousselin.

Premier prix.

Allez, jeune élève, et souvenez-vous que noblesse oblige!



17498

Si les hôtes du Palais de l'industrie ont été à peu près satisfaits sous le rapport de l'installation, il faut convenir que le service de bouche leur a malheureusement laissé beaucoup à désirer... C'est tout au plus ce qu'on eût osé se permettre vis-à-vis de simples orphéonistes.

poli pour ses voisins d'outre-Manche. Vous pensez bien que pour nous autres Français, nous ne devons pas être compris dans cette sorte d'omelette prédite par le *Morning Post;* la chose ne nous regarde plus autant.

Cependant, un mot au *Morning Post* :

— Est-ce bien sérieux, cet orage? N'est-ce pas la Rigolboche d'outre-Manche que cette tempête?

Quant à moi, si j'étais un citoyen de Londres, je prendrais ma tête à deux mains, et je me mettrais à réfléchir sérieusement sur la sinistre prophétie annoncée par le *Morning Post*. Ce sir John Herschell n'a-t-il pas quelque peu usurpé sa réputation d'astronome grave? A-t-il réellement commandé l'orage terrible, ou bien ne l'a-t-il entrevu qu'en songe, à l'aide d'une lorgnette chimérique? Moi qui vous parle, je serais assez porté à le supposer. O mes contemporains! rappelez-vous la charmante mystification de 1836. Dans ce temps-là, sir John Herschell résidait au cap de Bonne-Espérance, afin d'y surveiller le soleil et la lune, selon l'habitude des savants. Un matin, une dépêche partait pour l'Europe; sir John Herschell y déclarait qu'il était enfin parvenu à signaler l'existence d'habitants dans le soleil. C'étaient des hommes de dix coudées; ils avaient la tête en topaze, les bras en rubis, les jambes en lapis-lazuli et le corps en simple cornaline. Jugez de l'émotion qu'une telle découverte devait faire naître dans les académies. Cependant l'illustre Arago et deux de ses suppléants montèrent à l'Observatoire de Paris, tant haut qu'ils purent monter. Eux aussi constatèrent l'existence d'habitants dans le soleil. Ces *soleilléens*, ces *héliopoles* (appelez-les comme vous voudrez), ne ressemblent pas le moins du monde aux hommes topazes de sir John Herschell. Un procès-verbal fut dressé, en vertu duquel ces colons de l'astre-roi étaient des hommes couverts de laine naturelle sur tout le corps, et ayant sur la tête une sorte de visière verte ornée d'une paire de lunettes. — De gigantesques moutons en lunettes! s'écriait M. F. Arago. — A dater de cette révélation inattendue, sir John Herschell a été justement perdu de réputation.

Vous verrez qu'il en sera de son formidable orage comme de son homme du soleil en pierres précieuses.

*
* *

A propos de ce qui se passe au-dessus de nos têtes, parlons du mariage. — Il s'en va, disent les moralistes; — il s'en va, disent les romans de mœurs; — il s'en va, disent les papas et les mamans; — il s'en va, disent surtout les demoiselles à marier.

— A qui la faute? — Ah! pour répondre à cette question, il faudrait être quatre fois plus fort que Pic de la Mirandole et de Humboldt réunis. — Je ne m'en charge pas. — Pourquoi le mariage s'en va? — on répond : — C'est à cause de la crinoline; — c'est parce qu'il n'y a plus de dots en rapport avec ce que coûte la toilette des femmes; — c'est parce que le roman-feuilleton a fait trop de ravages dans les familles; — c'est ceci, c'est cela; — c'est la mer à boire.

Eh bien, voici un petit mot, recueilli dans un petit salon, plein de petits partis, qu'on ne s'empresse pas de rechercher.

— Madame, les mères qui ont seulement une fille à marier en seront bientôt réduites au rôle de Diogène qui allumait sa lanterne en plein midi pour chercher un homme.

*
* *

Ici je mets un crêpe à ma plume pour vous annoncer une nouvelle funèbre, la mort d'un musicien de talent. — Saint-Jean, le peintre lyonnais, l'homme des fleurs, le Redouté du jour, a succombé, il y a un mois, en peignant le dernier numéro du *Journal des Roses*. Jules Couplet, l'homme aux romances, vient aussi de mourir. Le compositeur mélodieux de la *Fleur fauchée*, de la *Moisson*, de *Si le bon Dieu faisait parler les fleurs*, et de cent œuvres que la France a chantées et que l'Europe murmurait déjà, est tombé foudroyé par une méningite. En mourant, il laisse un grand nombre d'œuvres légères inédites et de grands travaux inachevés, entre autres un traité d'harmonie pratique, un traité de mélodie, une messe, un opéra, etc., etc.

Chose triste à dire : cet âpre artiste n'avait pas qu'à songer à l'avenir, il lui fallait gagner chaque jour le pain d'une famille par mille labeurs ingrats, des leçons de musique, de flûte, d'harmonie, des soirées d'orchestre au théâtre, des répétitions. Que de soins! que d'idées prenant l'essor et arrêtées dans leur vol! Étonnez-vous ensuite qu'il ait été frappé d'une congestion cérébrale.

Des amis, des artistes et des collaborateurs de Jules Couplet ouvrent une souscription pour qu'une tombe modeste recouvre ses os. — Mêlez-y l'obole qu'on doit aux poëtes et aux musiciens qui meurent si souvent pour rendre l'existence sociale douce et brillante pour les autres.

Voilà un peu plus de cent ans, Marivaux écrivait ce qui suit dans le journal qu'il faisait à lui seul :

« Paris fourmille de beaux esprits; — il n'y en eut jamais tant; — mais il en est d'eux à peu près comme d'une armée : il y a peu d'officiers généraux, beaucoup d'officiers subalternes, — un nombre infini de soldats. »

Ne dirait-on pas que c'est écrit d'hier?

*
* *

H. Balzac s'était tout bonnement inspiré de Marivaux quand il fondait d'un trait de plume la catégorie des *maréchaux de France littéraires*.

Une chose fort plaisante, c'est qu'il avait bien soin de se placer en tête de la nouvelle nomenclature.

— Est-ce que je ne suis pas le Turenne du roman? ajoutait-il.

*
* *

H. de C... a un domestique de la race des jocrisses.

Il y a quelques jours, un ami de province se présente et demande au valet si son maître est chez lui.

— Non, monsieur.

— Quand sera-t-il de retour?

— Ah! voyez-vous, répond l'imbécile, quand monsieur fait dire qu'il n'est pas visible, je ne sais pas quand il reviendra

PH. A.

PENDANT L'ÉTÉ, — par Damourette et Marin.



Un capitaine et son mousse.



— Père Michou, ça va-t-il les poissons?
— On pêche trop! si on empêchait, on en pêcherait; on n'empêche pas, on n'en pêche pas!!!

LES NOMS DE DESSOUS.

Il en est des noms comme des chemises : on en change volontiers. Cela témoigne d'autant de propreté que de fantaisie.

Au fait, pourquoi ne changerait-on pas de nom?... Le nom, c'est la personnalité. A quoi bon conserver le nom des autres, — pères ou impères, — quand il est si facile de s'en créer un, qui sera bien à vous et non à nul autre, dans le présent, dans le passé et dans l'avenir? Chaque homme ne commence-t-il pas à lui-même? Ne se tire-t-il pas de son propre nombril, — comme l'araignée fait de sa toile!... Pourquoi m'appellerais-je Corneille, si, fils de ce poëte, je suis un âne? pourquoi Bayard, si, fils de ce preux, je suis un couard? pourquoi Lauzun, si, fils de cet élégant, je suis un rustre?

Changeons donc de nom, si cela nous plaît! personne ne s'y oppose, — excepté la loi.

Il est assez curieux de voir la longue liste des gens qui ont mis un nom quelconque, un nom de fantaisie, sur leur nom patronymique, sur leur nom de famille. D'autant plus curieux que, pour la plupart, on ne devine pas pour quelle raison ils ont ajouté un nom de dessus à leurs noms de dessous; — pourquoi celui-ci s'est appelé *Jean*, au lieu de s'appeler *Pierre*; *Tartempion*, au lieu de *Follembuche*. Est-ce par amour de l'euphonie? est-ce pour dépister les recherches des créanciers et de la postérité? est-ce pour se moquer de la famille? est-ce pour se gausser du public? est-ce pour ceci? est-ce pour cela? Peut-être bien. En tout cas, ces secrets-là sont des secrets de comédie, tous ces faux nez laissent parfaitement voir les nez véritables; toutes ces grosses malices pseudonymiques sont cousues de fil blanc.

Voyons voir!

Je n'ai pas la prétention de remonter au déluge, et de vous rappeler que Montesquieu s'appelait *Charles Secondat*, — que Voltaire s'appelait *Arouet*, — que La Pérouse s'appelait *Galaup*, — que l'abbé de Montgaillard s'appelait *Roques*, — que la Palisse s'appelait *Chabannes*, — que Montmorency s'appelait *Bouchard*, — que le baron d'Holbach s'appelait *Thiry*, — que Mably s'appelait *Bonnot*, — que Balzac, l'épistolier, s'appelait *Guez*, — que Saint-Aulaire s'appelait *Beaupoil*, — que M. de Jouy s'appelait *Étienne*, — que Volney s'appelait *Chassebœuf*, — que Fontenelle s'appelait *Le Bouvier*, — que Molière s'appelait *Poquelin*, — que Buffon s'appelait *Leclerc*, — que Crébillon s'appelait *Jolyot*, — que Marivaux s'appelait *Carlet*, — que Voisenon s'appelait *Fusée*, — que Dancourt s'appelait *Carton*, — que Brunet s'appelait *Mira*, — que Joanny s'appelait *Brisebarre*, — que Pongerville s'appelait *Sanson*, — que Gérard de Nerval s'appelait *La Brunie*, etc., etc., etc.

Non, je ne vous rappellerai pas cela, — cela serait trop long.

Je ferai seulement de délicates allusions aux modernes, — mes contemporains. Ils ont des noms de dessous trop transparents d'ailleurs pour qu'il y ait la moindre indélicatesse dans mon action.

Ainsi, j'espère bien ne froisser personne en disant que M. Paul d'Ivoi, le courriériste du *Figaro*, s'appelle de son nom de dessous *Deleutre*;

Que M. Laurencin, le vaudevilliste, s'appelle *Chapelle*;

Que M. Champfleury, le glorieux auteur des *Bourgeois de Molinchart*, s'appelle *Jules Fleury*;

Que M. Grangé, le dramaturge, s'appelle *Basté*;

Que M. Boyer, le facétieux auteur de l'*Omelette fantastique*, s'appelle *Partout*, et est directeur de la Salpêtrière;

Que M. Vaulabelle, l'historien, s'appelle *Tenaille*;

Que ce vieux diable qui a signé si longtemps et qui signe encore *Old Nick* s'appelle *Forgues*;

Que M. Saintine, le père de *Picciola*, s'appelle *Xavier Boniface*;

Que Cham, le caricaturiste, s'appelle *Noé*;

Que M. Lacressonnière, l'acteur du boulevard, s'appelle *Le Sot de la Penneterie*;

Que M. Louis Desnoyers, le rédacteur en chef de la partie littéraire du *Siècle*, s'appelle *Derville*;

Que M. Biéville, le critique théâtral du *Siècle*, s'appelle *Desnoyers*;

Que M. Lockroy, le collaborateur d'Alexandre Dumas dans l'*Envers d'une conspiration*, s'appelle *Simon*;

Que Gavarni, le spirituel peintre de mœurs, s'appelle *Chevalier*;

Que M. Mirecourt, le biographe que vous savez, s'appelle *Jacquot*;

Que Berthall, le caricaturiste populaire, s'appelle *Arnoux*;

Que M. Alophe, le dessinateur, s'appelle *Pourrat*;

Que M. Frédéric Bernard, du *Journal pour tous*, s'appelle *Théodore Pelloquet*;

Que M. Gérôme, de l'*Univers illustré*, s'appelle *Albéric Second*;

Que madame George Sand, le grand écrivain, s'appelle *Aurore Dudevant*;

Que madame la vicomtesse de Renneville, la courriériste des *Modes*, s'appelle *madame de Lascaux*;

Que M. Justin Dromel, économiste du *Pays*, s'appelle *Ecorcheville*;

Que Nemo, le chroniqueur de l'*Indépendance belge*, s'appelle *Henri de Pène*;

PENDANT L'ÉTÉ, — par DAMOURETTE et MARIN (suite).



17501

— Tiens, celui que j'ai planté là est mort.
— Si tous ceux que tu as plantés là étaient morts, ah ben! merci.. ..



17502

— L'eau est si bonne que je voudrais être poisson.
— Merci, pour être attrapée par les hommes!

Que M. Jules de Prémaray, le critique théâtral, s'appelle *Jules Martial Regnault;*

Que M. Adolphe d'-où Dennery, le moderne Pixérécourt, s'appelle *Eugène Philippe;*

Que M. le vicomte Ponson du Terrail, — cette Anne Radcliffe mâle, — s'appelle *Alliot;*

Qu'Aldino Aldini, le collaborateur au *Réveil* de MM. Granier de Cassagnac et Barbey d'Aurevilly, s'appelle *le marquis de Lauzières;*

Que Jules Noriac, le très-spirituel auteur du 101e *régiment*, s'appelle *Jules Cairon;*

Que M. W. Burger, le critique d'art, s'appelle *Théophile Thoré;*

Que M. D. L. Eimann, l'auteur des *Histoires cavalières*, s'appelle *Leprince;*

Que Bocage, l'*Antony* d'autrefois et le directeur du théâtre Saint-Marcel d'aujourd'hui, s'appelle *Pierre Touzez;*

Que M. Valmore, le mari de madame Desbordes-Valmore, se nomme *Prosper Lanchantin;*

Que Lafontaine, le jeune premier à la mode, s'appelle *Thomas;*

Que René Luguet, le gendre de madame Dorval, s'appelle *Bénéfaud;*

Que Sainte-Foy, l'amusant chanteur de l'Opéra-Comique, s'appelle *Pubéraux;*

Que madame Marie Cabel, la fauvette des *Fraises*, s'appelle *madame Cabu;*

Que M Clairville, le trop fécond vaudevilliste, s'appelle *Nicolaï;*

Que..... etc., etc., etc.

J'allais ouvrir la porte de l'indiscrétion, je me hâte de me la refermer au nez.

En révélant au public tous ces noms de dessous, je n'avais aucun but; je l'ai rempli. Il ne me reste plus qu'à signer de mon nom sérieux cet article pour rire.

ALFRED DELVAU.

PROPOS PICARESQUES.

Les moralistes de notre temps risquent fort de passer un jour pour des pessimistes et des hypocondriaques s'ils peignent trop fidèlement les us et coutumes de leurs contemporains. Par moralistes, j'entends les plus gais, ceux dont l'esprit est illuminé par une certaine sérénité, un véritable entrain qui est comme le pétillement du cœur. Paul de Kock, bien qu'il ne soit ni décoré, ni membre de l'Institut, me paraît un moraliste de l'école de Molière et de Beaumarchais; il rit et fait rire de bien des choses, de crainte d'être forcé d'en pleurer. Excellente précaution!

Paul de Kock nous amuse avec ses types de femmes; il s'en sert pour éclairer le côté comique de notre sexe, et finalement il nous console de nos ridicules. Certes, il est loin d'être le complice de nos admirations grotesques pour des créatures sans esprit et sans cœur, qu'on pourrait appeler espèces de la troisième catégorie. Il ferait de Rigolboche le pendant de Moustache, et ne s'aviserait pas, comme le public, de lui accorder une attention dont un siècle bien appris fut avare pour les Ninon de Lenclos et les Sophie Arnould.

Cher dix-neuvième siècle! dis-moi quelles femmes tu vantes, et je te dirai qui tu es.

L'une de ces femmes, si chères à ton cœur parce qu'elles manquent précisément de ce qui constitue l'aristocratie du sexe, va, pas plus tard que dimanche dernier, rendre visite à sa mère malade à l'Hôtel-Dieu. Voulant se donner un léger relief de piété filiale, ce qui ne gâte rien, elle demande à la sœur de service de quel mal souffre sa mère.

— D'une *hypertrophie du cœur*, répond la sœur; — la pauvre femme n'en souffrira pas longtemps.

En effet, le lendemain la malheureuse avait succombé. On demandait à sa fille de quoi elle était morte.

— D'une *perte au profit du cœur*, répond la jeune personne avec une assurance digne de ses admirateurs.

***

Feu Maillan, l'auteur dramatique, est un soir entraîné par un de ses collaborateurs à un dîner de noce, dont il ravive par des saillies et une chanson improvisée la gaieté qui sombrait.

Le dîner est suivi d'un bal. On invite Maillan à *inviter* pour la première contredanse une grosse maman à figure rougeaude, à robe bleue et à écharpe verte. Maillan cède et lui adresse gracieusement son invitation, mais il entend la dame dire *mezza voce* à son mari.

— Je ne puis pas danser avec ce monsieur, ce monsieur n'a pas de gants!...

— Ça ne fait rien, madame, reprend vivement Maillan, je me laverai les mains après.

Puis, il se met en devoir de faire danser la dame, qui se laisse conduire comme si on l'avait bridée.

***

Maillan était — à certains jours — un *terrain à idées*, que les faiseurs se gardaient bien de laisser en friche. Pour

(*Voir la suite page 6.*)

PHYSIOLOGIE DE LA MUSELIERE, — par G. Randon.



17503

— En a-t-il une? n'en a-t-il pas?

That is question.



LE TERRIER.

Un peu moins peut-être qu'un bouledogue, mais beaucoup plus, à coup sûr, qu'un simple chien. — Pour ce qui est d'une muselière, allons donc! passe pour le collier, pourvu qu'il soit orné d'agréments de cuivre et de beaucoup de grelots.



LA MUSELIÈRE IMPROVISÉE,

ou comme quoi la nécessité est toujours la mère de l'industrie.

Un bout de ficelle, un cordon, une jarretière, un lien quelconque, tout est bon, pourvu qu'on ait l'air d'avoir quelque chose autour du nez.



LA MUSELIÈRE EN RUBAN DE FIL.

Article très-bien porté par le Loulou de la portière ou la Myrza de la dame du cintième.



17504

LE CHIEN SAVANT.

Muselière à tempérament, permettant l'introduction des bribes de gâteaux, des morceaux de sucre et de tous autres comestiques.



LE GIBIER DE FOURRIÈRE

n'a jamais eu de maître, de muselière moins encore, et pour ce qui est de collier, n'aura, hélas! que la corde qui doit le pendre.



LA MUSELIÈRE PEINTE.

Chien de loustic ou de rapin, veut bien s'astreindre à ce genre de muselière; mais pour payer l'impôt, c'est autre chose!



17505

LE CHIEN DU DANUBE.

M'est avis que de toutes la meilleure ne vaut rien.



On désirerait avoir un entretien particulier de quelques minutes avec l'inventeur de la museliere.

S'adresser à M. Phébus, à Cauterets, poste restante.



LE BICHON.

Quand on ne sort qu'en voiture, on n'est pas, Dieu merci! obligé d'emprisonner son museau comme le *servum pecus*.



17506

MUSELIÈRE *pro forma.*

Il faut toujours bien qu'on puisse faire son métier.



..... Considérant que la manière tout à fait illusoire dont certains individus portent la museliere n'offre pas à la securité publique — dans les campagnes surtout — des garanties suffisantes, le conseil est d'avis, etc., etc.



Il est dit que les chiens doivent être non-seulement tenus à l'attache, mais encore muselés, — deux sûretés valent mieux qu'une, — reflexion d'un escarpe sans ouvrage renvoyée à qui de droit.

faire pousser une oasis dans le désert, il suffit d'en arroser le sable. Maillan, qui était aussi fertile qu'une forêt, avait des amis d'occasion qui se chargeaient de l'arroser. On raconte même que l'un d'eux, qui était venu pour lui chanter :

Au clair de la lune,
Mon ami Maillan,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un plan...

s'en alla, après un entretien de quelques heures, avec un drame en cinq actes dans la tête, lorsqu'il n'y avait auparavant que le vide.

A quelque temps de là, Maillan mourut et l'ami d'occasion fut décoré.

Un matin, quelques-uns des vrais amis du défunt, entre autres de Jouy, étaient assis au soleil devant le café du théâtre de l'Ambigu. Le nouveau chevalier de la Légion d'honneur se pavanait sur le bitume du boulevard, en jetant au vent la fumée de son cigare.

— Saluez, messieurs, dit de Jouy à ceux qui l'entouraient, c'est la croix de Maillan qui passe!

* * *

Une rencontre au pistolet a lieu, après une altercation, entre Maillan et un des hommes tracassiers de l'espèce qu'on appelait en 1836 *foutriquets*. Maillan tire à son tour, et la balle de son pistolet passe au-dessus de son adversaire.

— Maladroit! lui dit Choquart, tu l'as manqué!

— Que veux-tu, répond Maillan, j'ai tiré à hauteur d'homme!

* * *

La procession de la Fête-Dieu, que je regardais l'autre jour dans les environs de Paris, me rappelle un mot d'Alexandre Decamps, que Dumas nomme quelque part, dans un de ses romans, l'homme le plus spirituel de France.

C'était dans les rues de B...; la procession défilait. Decamps, qui avait trop de bon goût pour ne pas respecter toutes les croyances, avait ôté son chapeau, mais il avait oublié de retirer sa pipe.

L'évêque du diocèse, qui le connaissait, lui dit en passant :

— Ah! monsieur Decamps, vous fumez!

— Pardon, monseigneur, lui répond Decamps sans se déconcerter, mais l'encensoir fume bien!...

— C'est juste, reprend l'évêque en souriant de ce qu'il savait n'être en réalité qu'un oubli.

* * *

Si les Normands sont fins, on dit que leurs gardes champêtres sont naïfs en proportion.

Un des grands propriétaires du Calvados voulait faire tirer un feu d'artifice pour la fête de sa commune. Dans ce but il fait venir de Paris un de nos principaux artificiers. Le garde champêtre de l'endroit est préposé à la surveillance dudit feu. Dans la nuit du samedi au dimanche de la fête, grande pluie dont le maire se plaint en s'adressant au garde-champêtre.

— Eh bien, Jean, crois-tu que les pièces du feu d'artifice ne seront pas trop humides pour partir?

— Oh! y n'y a pas de danger, monsieur le maire.

— En es-tu bien certain?

— Parbleu! j' nous en sommes assuré préalablement.

— Comment cela?

— Pour être sûr qu'il partirait, j' l'avons essayé cette nuit... Ah! c'était joliment joli, allez!...

* * *

Une de ces femmes à la mode qui ont plus de crinoline que de grammaire, et qui se croient suffisamment gracieuses parce qu'elles remettent en usage la ceinture dorée, disait à un gros fabricant de chocolat qu'elle renvoyait dans son pays :

— Mon cher, si on écoutait tous les gens qui vous ressemblent, on se mettrait bientôt à leur *mercerie*, et on se réduirait à la portion *qu'on gruge*.

ANTONIO WATRIPON.

PETITE CHRONIQUE DU XIX° SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

Après la publication des premières *Messéniennes*, de Casimir Delavigne, l'enthousiasme pour l'auteur était si grand que, dans les principaux cafés de Paris, on servait à ceux qui déjeunaient une statuette en beurre reproduisant les traits du poëte havrais.

Les jeunes romantiques, encore inconnus, ne pouvaient être témoins de cette *déification* sans faire quelque plaisanterie.

— Une statuette en beurre, disaient-ils; une gloire qui fondra.

Elle a fondu, en effet, pour les deux tiers.

* * *

Le *fait Paris* imaginé n'a pas toujours été lugubre comme celui de nos jours.

De 1833 à 1836, quand Paris était plein de chansons, de caricatures, de parades et de pochades, on inventait mille comédies de dix lignes pour réjouir l'esprit des lecteurs.

Voici, par exemple, un *fait Paris* de 1834, que je trouve dans la farouche *Tribune* d'Armand Marrast et de Germain Sarrut.

Je cite textuellement :

« On assure qu'une rencontre a eu lieu au bois de Boulogne entre M. Lucien D . et M. Théophile G.... Arrivés en voiture à la porte Maillot, les deux adversaires, accompagnés de quatre témoins, se sont enfoncés dans le bois, où deux coups de pistolet ont été échangés sans résultat. Sur la déclaration des témoins que l'honneur était satisfait, ces messieurs sont allés déjeuner à la porte Maillot. Le sujet de la querelle entre M. Lucien D... et M. Théophile G... était une rivalité de profession; ils sont tous deux décrotteurs. »

* * *

Il y a cinquante ans, le calembour n'avait pas encore fait irruption dans toutes les couches de la société française; on ne le cultivait avec un peu de succès que dans les coulisses des théâtres et dans les ateliers de peintres en renom.

On sait que le baron Gros, l'auteur des *Pestiférés de Jaffa*, était quinteux, bourru, et, au besoin, fort mal embouché.

Un matin qu'il avait un sujet de contrariété, il entrait, en maugréant, dans l'atelier de son confrère Carle Vernet.

— Que de bruit! lui disait ce dernier. On t'a mystifié quelque part; tu es un *gros-scié*, n'est-ce pas?

* * *

Immédiatement après la révolution de juillet, on voyait tout à coup s'éparpiller dans Paris une très-grande profusion de nouveaux cultes. Les dieux pullulaient : le dieu Saint-Simon, le dieu Chatel, le dieu Fourier, le dieu Cheneau et bien d'autres.

Dans ce temps-là un propriétaire de la rue Taitbout disait à un de ses voisins :

— Confrère, prenez bien garde à qui vous livrerez votre entre-sol. J'ai eu le malheur de louer à un nouveau dieu, et cet animal-là me paye très-mal son terme.

* * *

Sous Charles X, à la Chambre des députés, on parlait de la Grèce, que les Bourbons de la branche aînée se préparaient à secourir.

M. de Villèle, qui était opposé à cette délivrance des Hellènes, monte à la tribune et dit :

— Je ne vois pas pourquoi on porte un si grand intérêt à cette *localité*.

— La Grèce, une *localité!* ripostait M. de Chateaubriand furieux, dans son journal le *Conservateur;* c'est comme si, en parlant d'un Montmorency, il disait : « Je ne connais pas cet *individu!* »

* * *

Chateaubriand, Lamennais, les deux de Maistre, les deux de Bonald et Charles Nodier, tous publicistes royalistes, avaient commencé à se servir de l'orthographe de l'ancienne France : *étoit* pour *était*, etc.; *François* pour *Français*, etc. — A la longue, ils finirent tous par adopter l'orthographe de Voltaire.

P. A.

THÉATRES.

Le Vaudeville vient de nous offrir une curiosité scénique assez bizarre, et si en dehors des habitudes routinières, que tout en sachant apprécier ce qu'elle peut avoir de littéraire et d'honnête, nous avons quelque peine à nous rendre compte de cette fantaisie académique de M. Ponsard. Le demi-dieu Ponsard, c'est l'homme de la tragédie correcte, de la comédie en vers systématique, du drame régulier et collet-monté. Eh bien, M. Ponsard a eu un caprice, il avait rêvé de Shakespeare, il s'est donné le luxe d'avoir une fantaisie théâtrale où la danse, la féerie, le drame, la pensée sociale et humanitaire, le vers capricieux, le dialogue genre Musset, le proverbe musqué et le coup de théâtre se donnent la main. Cette œuvre se nomme : *Ce qui plaît aux femmes*.

Le premier acte est le prologue d'une comédie que l'auteur nous dérobe.

Le deuxième acte est un hors-d'œuvre féerique qui n'a aucun rapport avec l'acte qui le précède et l'acte qui le suit.

Le troisième acte se compose de deux scènes d'un drame que M. Ponsard aurait pu faire et qu'il ne fera pas, maintenant qu'il l'a réduit aux proportions d'une ébauche infime.

Ce drame, c'est celui de la misère opposée au luxe insouciant comme un sombre et instructif contraste. Les malheureux qui travaillent pour disputer au besoin quelques lambeaux de leur vie, les jeunes filles qui se tuent pour rester honnêtes, les vieillards qui grelottent dans leurs taudis, les femmes et les enfants dévorés par la maladie et la faim, voilà les victimes que M. Ponsard a entrevues, mais il ne nous a montré que le bout de l'oreille de son idée. Certes, ce thème sinistre de la misère lamentable coudoyée par l'opulence insouciante, n'est pas précisément neuf. Nous nous rappelons un peu nos *Mystères de Paris*, et le prince Rodolphe et madame d'Harville, que nous venons de retrouver au Vaudeville sous les traits de Brindeau et de mademoiselle Fargueil. Nous n'avons pas oublié non plus un drame étrange, plein d'irrégularités, la *Misère*, que Ferd. Dugué fit jouer à la Porte-Saint-Martin, il y a dix ans.

Quoi qu'il en soit, le public a très-chaleureusement accueilli la pièce de M. Ponsard, — qu'un poëte ultra-romantique a baptisé d'élève de Shakspeare..... et de Saint-Omer — comme M. Joseph Prudhomme. Cette fantaisie est montée avec un luxe inusité.

M. Louis Lurine, le directeur du Vaudeville, emploie ses intelligents efforts à élever le niveau de son théâtre. Il aime tout ce qui n'est pas banal, tout ce qui est littéraire. Il a horreur des platitudes, et il y a telle vulgarité qu'il ne jouerait pas au prix d'une fortune. Toute la littérature militante se doit à elle-même d'honorer de pareils directeurs.

C'est Brindeau et mademoiselle Fargueil qui jouent avec talent la partie dévolue à la comédie. La féerie est confiée aux soins de mademoiselle Marquet, une éblouissante reine des nymphes, à mademoiselle Pierson, un lutin adorable, et à M. Candeilh, qui a un rôle difficile, à cause de sa naïveté. Mademoiselle Jane Essler chargée de la partie dramatique, a su faire valoir le rôle de la pauvre fille innocente, malheureuse et persécutée du troisième acte.

ALBERT MONNIER.



N'BOUGEONS PLUS !!!

Disdéri, qui reçoit en ce moment dans ses splendides salons du boulevard Italien tout Paris, toute la province, tout l'étranger, tout l'univers, est un personnage que nous ne pouvions nous dispenser de *portraiturer :* le voici avec toute sa barbe, dans le coup de feu, dans le branle-bas de sa photographie. Ne bougeons plus!.... Feu!.... vous êtes fait. Demain vous aurez vos épreuves; demain, monsieur, vous pourrez vous donner à toutes ces dames; demain, madame ou mademoiselle, vous pourrez laisser un souvenir impérissable à Paul, à Eugène, à Alfred, à Polydore, à qui vous plaît, et même à qui ne vous plaît pas.

Approchez, approchez! c'est le moment! Faites-vous servir..... bien..... Ne bougeons plus!

NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari*, a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari*, et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari*. — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FRANCS PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL.	2 ALBUMS.
LES LORETTES.	3 ALBUMS.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR.	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE.	1 ALBUM.
BALIVERNES.	1 ALBUM.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTREES.	1 ALBUM.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

CROQUIS DE FIGURES — ANIMAUX ET PAYSAGES,

PAR DUBUISSON.

Nous avons indiqué comme excellents modèles, pour les personnes qui veulent apprendre à faire des croquis, les fantaisies de Bellangé; mais les croquis de Bellangé sont un peu difficiles, et il faut déjà une certaine habileté dans le dessin pour être en état de les bien copier. Les croquis de Dubuisson sont plus faciles, et ils peuvent parfaitement servir de premier degré pour cette sorte d'étude.

Nous les recommandons en conséquence à tous ceux qui veulent faire des croquis; — en fort peu de temps ils peuvent conduire celui qui les copie à copier d'après nature.

Nous les recommandons aussi aux personnes qui dessinent ou qui peignent le paysage; ils leur serviront à animer leurs compositions, car tous les sujets qui figurent dans l'Album que nous annonçons se placeront très-bien et très-facilement dans des dessins ou des tableaux de paysage.

M. Dubuisson, que nous avons fait connaître à nos abonnés par quelques reproductions de ses tableaux insérés dans le *Musée français*, est un des peintres d'animaux les plus aimés du public.

Son cahier de croquis se compose de 20 feuilles, qui contiennent, chacune, quatre — cinq — et six sujets. — Prix du cahier, 10 francs.

POUR NOS ABONNÉS, 7 FRANCS SEULEMENT, rendu franco sur tous les points de la France.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 242. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes. 18 Août.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

PRIX. 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

SOUVENIRS DE BADE, — par MARCELIN.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (1re partie).

> Boire, manger et dormir, jouer, valser, monter à cheval, se promener en voiture et faire de la musique, c'est leur unique occupation.
>
> (NOEL et CHAPSAL.)



VUE GÉNÉRALE DE BADIN-BADIN.

17504

SOUVENIRS DE BADE, — par MARCELIN.

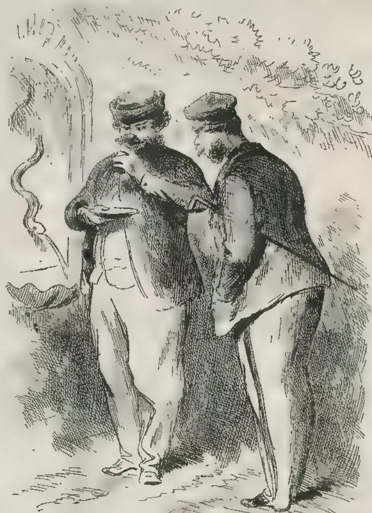
COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (1re partie, suite).



17509

SEPT HEURES DU MATIN.

Des détonations de trombones annoncent le lever de l'aurore.



17511

SEPT HEURES ET DEMIE : A LA SOURCE FROIDE.

— Elle doit être très-salutaire cette eau-là?
— Surtout avec un peu de vin.



17512

SEPT HEURES ET DEMIE.

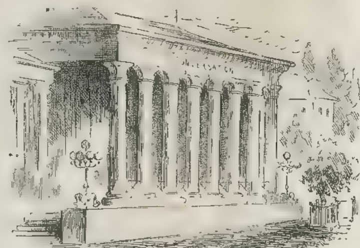
Si vous n'aimez ni l'eau chaude ni l'eau froide, vous pouvez prendre du petit-lait; s'adresser à monsieur La-la-itou.



175 0

SEPT HEURES ET DEMIE : A LA TRINKHALLE (*source chaude*).

Vous allez d'abord boire religieusement un verre d'eau en musique, et, soit effet de l'harmonie, soit satisfaction d'un devoir accompli, vous voilà de bonne humeur pour toute la journée.



17513

HUIT HEURES : FLANERIE DEVANT LE PALAIS DE LA CONVERSATION.

Doux souvenir de la patrie absente! Ça ne vous rappelle-t-il pas la Bourse?



17514

HUIT HEURES ET DEMIE : FLANERIE SUR LES BORDS DE L'OOSBACH.

— Je t'assure que c'est une vraie rivière : il y a même de l'eau, quand il pleut.

SOUVENIRS DE BADE, — par MARCELIN.

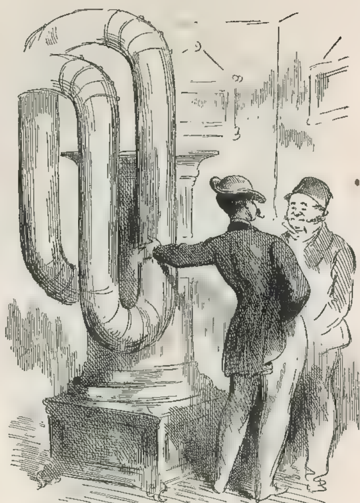
COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (1re partie, suite).



17515

NEUF HEURES : FLANERIE DANS LES RUES DE LA VILLE.

Si vous ne savez pas l'allemand, n'essayez pas de retenir le nom des rues. Faites plutôt comme ce monsieur qui désignait les rues par les jolies personnes qu'il y avait rencontrées. Ainsi il disait : La rue de l'Archiduchesse blonde, la rue de la Petite Marchande de casquettes, la rue de la Grande Biche huppée de France, etc., etc.



17516

NEUF HEURES ET QUART : FLANERIE.

Un poêle allemand.

— Sapristi ! quels tuyaux !
— Ça chauffe très-bien en hiver.
— Et en été, vous jouez du trombone avec?



17517

NEUF HEURES ET DEMIE : FLANERIE.

Coiffeur de la cour, épicier de la cour, fruitier de la cour, etc., etc... de la cour. Au premier abord cela vous étonne, mais vous vous apercevez bientôt qu'il n'y a qu'un fournisseur de chaque spécialité, et que la cour a bien été forcée de choisir celui-là.



17518

NEUF HEURES TROIS QUARTS : FLANERIE.

Deux bustes qu'on rencontre partout :

— Toujours Voltaire et Rousseau ?
— Oui, seulement en allemand ça se prononce Gœthe et Schiller.



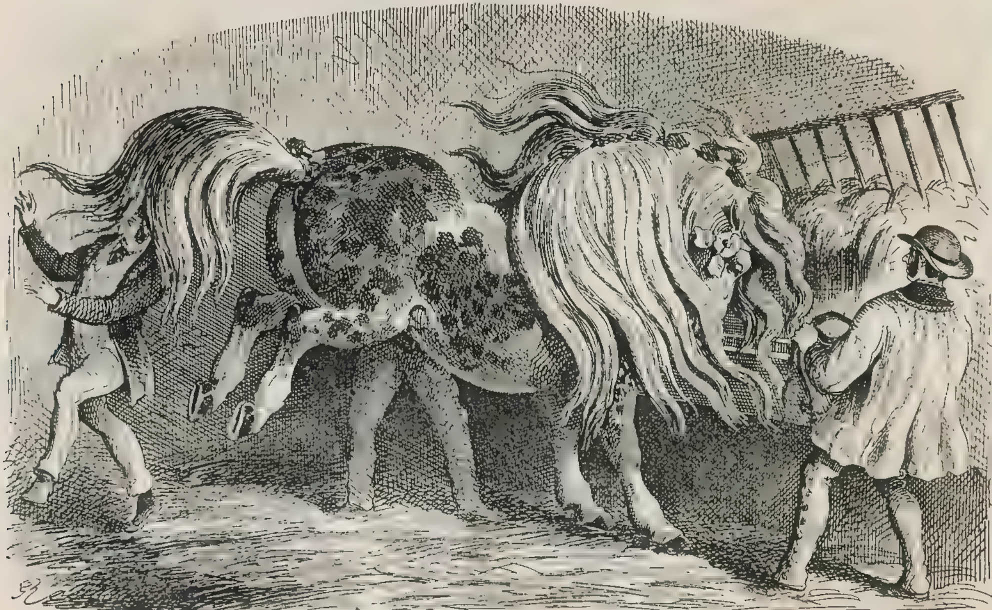
17519

DIX HEURES.

Il est temps de songer aux affaires sérieuses : déjeunons.
— Qu'est-ce que tu as donc à tousser comme ça ? est-ce que tu as avalé de travers ?
— Non, j'essaie de parler allemand.

(*La suite prochainement.*)

CONCOURS NATIONAL D'AGRICULTURE,
PAR RANDON-JURY (2e partie).



17520

1er prix. *Antony*, dit Mastoc, étalon mulassier. — 9 ans, père et mère inconnus. — Trouvé sous une feuille de chou, cet intéressant orphelin, grâce aux soins de M. Proust, est devenu — la nature aidant — le plantureux sujet que vous voyez. — Regardez, mais n'y touchez pas!



17521

M. *Charlier* qui transforme à volonté les vaches en bœufs pour nous donner de la viande, ne pourrait-il pas également transformer les bœufs en vaches, pour nous donner du lait pendant le carême?



Premier prix. — Phébus, chien des Pyrénées, 45 mois, fils de Pigou et de Tempête.

Primé pour le torchage — ou le torchement? — de la vaisselle, l'extinction des chats et la propagation des puces.



Premier prix de santé.

Oie de Toulouse présentée par le frère *Menée*. Pourquoi tenir ainsi derrière une grille l'oie du frère Menée, tandis que celles du frère Philippe se promenaient librement dans le palais? Ce n'est pas juste.



Mon maître aura la récompense,
A lui les profits et l'honneur;
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Qu' les cochons n'ont pas de bonheur.
Pierre Dupont.



Après l'amélioration des chevaux, des ânes, des bœufs, des vaches, des moutons, des chevres, des cochons, etc., ne pourrait-on point s'occuper un brin de cette espèce-là? sauf vot' respect!



17522

Mention honorable.

Succès d'estime. L'auteur est un homme d'esprit qui prendra sa revanche.

CONCOURS NATIONAL D'AGRICULTURE,
PAR RANDON-JURY (2e partie, suite).



17523

Agé de 16 mois seulement, ce jeune fromage ne parle pas encore, mais il marche déjà tout seul, sans lisière, et si rien n'arrête son essor, on sent qu'il ira loin.



1471. Statues diverses (voir au Catalogue). Si c'est comme objet d'art que celle ci nous est présentée, l'exposant s'est mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude; mais si c'est comme engin d'agriculture, pour faire peur aux oiseaux pillards, à la bonne heure!



PRIX UNIQUE. — MÉDAILLE DE PLATINE.

Photographie à la vapeur, au galop et sans retouche.

AD. TOURNACHON jeune, dit PROMÉTHÉE.



17526

Bois de Thuya, 900 fr la bûche. — Nous ne voyons guère que les tibias de M. Rothschild qui puissent se chauffer de ce bois-là.



17524

A genoux devant les pommards!

LEGOUVÉ.



Espérons qu'au prochain concours les œufs seront plus gros que les poules.



LE CHAMPAGNE MATHIEU.

Ce n'est plus avec une simple pomme que le serpent triompherait aujourd'hui, Ève ne se laisserait pas tenter pour si peu; mais si Mathieu,... je voulais dire le diable, lui versait seulement une coupe de ce fin sillery dont nous bûmes l'autre soir chez Leblond!!...



17525

Mention honorable.

3977. Appareil pour la préservation des récoltes et la mouture des grains. Inventé et exécuté par M. Randon. Pas de brevet! livré au domaine public!!



La cassonnade de la Réunion est offerte en prime à la gourmandise des badauds. — Ah! si l'on osait! ou plutôt si l'on n'était pas vu, comme on ferait sa petite provision!



Des charrues, des herses, des semoirs, des moissonneuses, des pétrins mécaniques, belle affaire! On sait bien que tout cela nous fait vivre, et après?... Ah! s'il s'agissait de quelques nouveaux engins de destruction, de quelque belle machine à tuer... à la bonne heure!



17527

LE 25 JUIN, CLÔTURE DÉFINITIVE ET SANS REMISE.

Et qu'il n'était que temps! et que tout le monde — bêtes et gens, exposés et exposants — a été fièrement content quand ç'a été fini!!!

LE NŒUD GORDIEN.

G..., grand philosophe, se promenait en juillet, pendant ce faux été qui a assombri Paris et sa banlieue. Aimant à rêver, il allait à Chatou à pied. Ce Chatou est un assez joli canton, fort aimé des artistes. Ce n'est pas fort loin de là que Gustave Courbet a dessiné la fameuse *Vierge au cochon*, dont on a tant parlé sans l'avoir jamais vue. A Chatou, il se trouve un joli cabaret caché sous les feuilles. Ledit vide-bouteilles se nomme la *Gobette*. Un jour, Alfred de Musset y a fait des vers; H. Daumier aussi y a improvisé des croquis, et Félicien David la musique d'une cantilène. Vous voyez qu'il a son histoire.

G... se fit servir sous une tonnelle une friture de goujon et une bouteille de blond chablis, vrai repas de péripatéticien. — Ce qu'il y a d'agréable dans l'action de manger de petits goujons frits, c'est qu'il faut beaucoup de temps pour en venir à bout, à cause des arêtes. — Par intervalles, le vent apportait à l'oreille de G... des lambeaux de dialogue. — C'étaient des logiciens, attablés comme lui, en plein air, à la *Gobette*.

UN BUVEUR. — Si j'étais locataire, je ferais mon impossible pour devenir au plus tôt propriétaire.

UN AUTRE BUVEUR. — Si j'étais propriétaire, je m'arrangerais de façon à devenir sur-le-champ locataire.

G... en était à son avant-dernier goujon.

— De ces deux dialecticiens, disait-il *in petto*, qui a tort? qui a raison?

Et, après avoir payé, il s'en alla en disant :

— Voilà le nœud gordien.

***

Paris a, comme le Liban, ses Druses et ses Maronites. Ce sont justement les propriétaires et les locataires. Tous les ans, parfois même tous les six mois, la guerre éclate tout à coup entre eux. Qui a recommencé? Nul ne saurait le dire. Les loyers sont redevenus plus chers, les termes ont été moins bien payés. De là, hostilités de part et d'autre. Il est clair qu'on ne tue pas, qu'on n'incendie point, qu'on ne se vole ni ses bestiaux ni ses récoltes. La guerre se manifeste d'ordinaire à l'aide d'un pistolet bien connu, qu'on nomme un — huissier.

Je croyais cette guerre assoupie. J'espérais que les deux partis, éclairés par la lueur bienfaisante d'une sage expérience, seraient l'un moins âpre au point de vue de l'augmentation des loyers, et l'autre plus exact à payer sa quittance au bout du trimestre. Espoir chimérique! La charge sonne de tous côtés; on va encore une fois en venir aux dernières extrémités.

Comme signe précurseur, — j'aperçois déjà un nouvel amas de brochures. M. Alexandre Weil en a fait deux : *Paris inhabitable*. — *Quand je serai propriétaire*. — Un autre homme de plume, qui est M. Albert Perrin, fondateur du *Bourgeois de Paris*, en a publié une autre, aussi sur les loyers et sur les allures de seigneurs féodaux que se donneraient les propriétaires. Il y en a encore d'autres, que je ne mentionne pas, parce que cet article n'est pas un catalogue.

De leur côté, les propriétaires ne lâchent pas prise. — Loin de se mettre à inaugurer un âge d'or, un jubilé pascal, une amnistie de location, ils surchargent toujours les baux; ils disent presque comme le cardinal Mazarin :

— Ils font des brochures; eh bien, ils subiront d'autant plus l'augmentation.

Vous voyez que le nœud gordien est noué plus que jamais.

***

Je me garderai bien de chercher à voir qui a tort et qui a raison. Encore une fois, la chose n'est pas facile à démêler. Il n'y a qu'un amphibie de la vie parisienne, moitié propriétaire, moitié locataire, qui puisse se permettre de trancher la question.

***

Tous les 15 de chaque trimestre, — jour où l'on paye le terme, — je serais assez porté à être de l'avis des locataires.

— Non, monsieur, m'a dit mon voisin, riche possesseur d'immeubles; non, monsieur, tous les 15 de chaque trimestre, — jour où l'on reçoit le prix des locations, — vous ne manqueriez pas d'être de l'avis des propriétaires.

J'ai raison, et il n'a pas tort.

C'est le nœud gordien qui continue à être noué.

***

Je n'adore pas les propriétaires, et cela date de loin, surtout d'un certain jour, ou plutôt d'une certaine nuit où, comme Pierre Gringoire, j'ai été exposé à coucher à la belle étoile. J'ai vu de près leurs petites tyrannies; j'ai entendu la parole grossière de leurs concierges; je me suis gelé devant leurs cheminées qui fumaient; je me suis morfondu à entendre le piano de leurs femmes et de mesdemoiselles leurs filles; j'ai reçu l'avalanche inhumaine de leur papier timbré.

Mais l'autre côté de la médaille n'est pas non plus d'une beauté numismatique irréprochable.

J'ai vu ce diable à cent têtes qu'on appelle locataire. Que dis-je! je l'ai été et je le suis encore. Je l'ai vu rendre la maison inhabitable, afin de l'habiter seul. Je l'ai vu perforant les murs, rompant les escaliers, éteignant le gaz, allumant la colère du portier, dessinant sur les murs la silhouette du maître, mettant des noyaux de cerise dans la serrure des voisins, s'éveillant au milieu du silence des nuits pour réciter la grande tirade de Théramène à haute voix; je l'ai vu, à la pointe du jour, faisant entendre un coricoco qui éveillait à trois lieues à la ronde tous les coqs qui vivaient dans Paris, et par-dessus le marché ne payait pas son terme.

Voix du propriétaire :

— Monsieur, c'est à prendre ou à laisser, je ne renouvellerai pas les vieux papiers.

— Monsieur, je vous enjoins de rentrer à minuit au plus tard.

— Monsieur, je n'entends pas qu'il y ait de chien, de chat, d'oiseau ou d'enfant de moins de sept ans dans ma maison.

— Monsieur, je ne permets pas les pots de fleurs.

— Monsieur, vous avez beau être situé au cinquième étage, vous payerez l'éclairage de l'escalier pour le quatrième, le troisième, le second, le premier et l'entre-sol réunis. Vous êtes tous solidaires!

— Monsieur, vous parlerez avec déférence à mon concierge, qui est un autre moi-même.

***

Voix du locataire :

— Ah! grigou, vous ne voulez pas rajeunir le papier? Eh bien, je planterai partout des clous, des cadres, des portemanteaux, des patères et des consoles.

— Ah! vous me forcez à rentrer à minuit? Eh bien, je sortirai au petit jour pour rentrer dix minutes après.

— Ah! vous ne voulez ni enfant, ni chat, ni chien? Eh bien, j'aurai un serpent, un cochon de Siam, un singe de Sumatra et trois couples de pigeons ramiers.

— Ah! vous ne voulez pas de pots de fleurs? Eh bien, je planterai un cèdre sur votre toit. Les cèdres sont amis des montagnes.

— Ah! vous voulez que je paye un impôt annuel pour l'éclairage de toute la maison? Eh bien, en descendant, je frotterai quinze cents allumettes chimiques sur vos murs.

— Ah! sultan bourgeois, vous m'imposez un vizir baroque : le portier? Eh bien, j'opposerai à ce tyranneau une sorte de Jocrisse : mon valet, qui causera, par bêtise, mille dégâts : la pompe démanchée, le gaz enfui, les visiteurs mis en fuite ou qu'on force à se tromper de porte, votre profil dessiné à la craie sur votre propre palier, le bruit de votre mort répandu chez la crêmière ou chez le boulanger tous les trois mois, etc., etc., etc.

***

J'ai vu un propriétaire donner sa fille en mariage à un locataire pour l'empêcher de continuer ces divers exercices.

***

Les incidents qui naissent de la question se divisent et se subdivisent à l'infini. Arrêtons-nous. Il faut savoir se borner. — Je ne veux fixer qu'un point : C'est que le nœud gordien existe de plus en plus.

Le déliera-t-on pacifiquement? — Le tranchera-t-on? C'est à l'avenir de répondre.

ÉDOUARD CHAMPERCIER.

OU DEVRAIENT DEMEURER LES JOURNAUX PARISIENS.

Un journal est — ou doit être — un être de raison. Il sait ce qu'il fait, je suppose, et ce n'est pas pour rien qu'on porte telle cocarde plutôt que telle autre, ce drapeau-ci plutôt que ce drapeau-là.

Donc.....

Mais il est inutile de se dresser ainsi sur son *ergo*, — comme un jeune coq. Les journaux sont un peu les enfants de l'amour et du hasard : ils naissent sans savoir pourquoi et gîtent là où ils peuvent, — à rebrousse-poil de leur volonté, de leur goût et de leur vocation.

Cela m'a souventes fois tarabusté l'entendement, et j'ai imaginé, — pour le jour où je serais quelque chose dans l'État, — un petit règlement spécial aux journaux, qui obligerait, par exemple :

Le *Journal amusant* à demeurer rue de la Gaieté;
Le *Moniteur universel*, rue Hautefeuille;
Le *Journal des savants*, rue du Puits qui parle;
La *Gazette des théâtres*, passage du Sifflet;
L'*Écho algérien*, rue du Croissant;
Le *Journal des missions*, rue des Prêtres;
L'*Écho vinicole*, rue de la Chopinette;
Le *Journal des actionnaires*, rue de Charenton;
Le *Journal des demoiselles*, rue des Soupirs;
Les *Débats*, rue Duplex;
Le *Figaro-programme*, rue des Ciseaux;
Le *Journal des chasseurs*, rue des Alouettes;
Le *Journal des finances*, passage du Grand-Cerf;
La *Presse*, rue d'Orléans;
L'*Univers religieux*, rue des Poissonniers;
Le *Moniteur de l'armée*, rue de l'Épée de bois;
Le *Gourmet*, rue des Fourneaux;
Le *Siècle*, rue Chapon;
Le *Figaro*, rue des Carmes;
Le *Gaulois*, rue des Bons-Enfants;
Le *Diogène*, rue des Bons-Hommes;
L'*Ami de la religion*, rue des Saints-Pères;
La *Gazette rose*, cité Alexandrine;
La *Gazette des tribunaux*, rue Samson;
La *Causerie*, rue Babille;
Le *Constitutionnel*, rue Véron;
Le *Cosmos*, carrefour de l'Observatoire;
La *Gazette médicale*, rue de la Lancette,
Le *Droit*, rue des Orties;
L'*Écho des tailleurs*, rue des Lions;
La *Gazette des beaux-arts*, rue Pigalle;
La *Gazette de France*, rue Blanche;
La *France musicale*, rue Pastourelle;
Le *Moniteur de la cordonnerie*, rue du Sabot,
L'*Illustration*, impasse des Peintres;
Le *Journal des mines*, rue du Rocher;
La *Revue des Deux-Mondes*, rue des Trois-Bornes;
Le *Sport*, rue du Marché-aux-Chevaux;
Le *Voleur*, rue du Hasard;
Le *Pays*, rue de Braque;
L'*Opinion nationale*, place du Palais-Royal;
Le *Moniteur de l'horlogerie*, rue du Cadran;
La *Gazette des hôpitaux*, rue du Cimetière;
L'*Écho de la boulangerie*, rue du Four;
Le *Conseiller du peuple*, rue Lamartine;
Le *Journal des fondeurs en caractères*, rue La Bruyère.
Le *Moniteur de la charcuterie*, rue au Lard,
Et la *Patrie*, rue de la Mare.

Pendant que j'y serais, je ne vois pas pourquoi je ne forcerais pas les gourmands à demeurer rue *Richepanse;* les avares à demeurer rue des *Rats;* les jardiniers, rue de la *Pépinière;* les agents de change, rue

Val-de-Fécan; les marchands de vins, rue du *Puits;* les lorettes, rue des *Filles-du-Calvaire;* les marchands de poissons, passage du *Saumon;* les poëtes, rue de la *Lune;* les patrons, rue des *Singes;* les malades, rue de la *Santé;* les bouchers, chemin des *Bœufs;* les réalistes, rue du *Ruisseau;* les amoureux, rue des *Dames;* les gandins, rue du *Paon;* les ambitieux, rue des *Couronnes;* les ivrognes, rue des *Vignes;* les journalistes, boulevard du *Combat;* les prêtres, rue de la *Croix;* les employés de M. Domange, rue du *Dépotoir;* les joueurs, rue *Descartes;* les acteurs, rue des *Cascades;* les étudiants, rue de la *Boule blanche;* les idéologues, rue des *Brouillards;* les mendiants, cour des *Miracles;* les maris, rue d'*Enfer;* les femmes, rue du *Paradis;* les chiens, rue de la *Fidélité*, etc., etc., etc.

Je ne vois pas non plus pourquoi, — pendant que j'y serais, — je ne forcerais pas madame George Sand à habiter rue du *Génie;* M. Léo Lespès, avenue du *Commandeur;* MM. Léon et Marie Escudier, rue des *Deux-Frères;* M. Paul Boiteau, impasse *Béranger;* M Gâtechair, passage de la *Boucherie;* Jules Prével, rue *Chérubin;* Edmond About, passage de *Rome*, Jean Journet, rue des *Prêcheurs;* Rigolboche, rue des *Biches;* M. Rothschild, rue du *Banquier;* M. Jules Simon, rue du *Contrat social;* M. Champfleury, rue de la *Cossonnerie;* M. Éd. Biéville, rue *Desnoyers;* M. Louis Desnoyers, rue *Dervillé;* M. La Rochefoucauld, rue *Doudeauville;* M. Paul de Kock, rue *Fessart;* Nadar, place du *Panthéon*-(Nadar); Michel Raymond, rue *Masson;* Franconi, rue *Lécuyer;* Victor Cochinat, rue *Lenoir;* madame d'Aunet, rue *Léonie;* M. Ponson du Terrail, rue *Bayard;* M. de Villemessant, cité *Gaillard;* Jean Rousseau et Alphonse Duchesne, rue des *Frondeurs;* M. Paul d'Ivoi, rue des *Postes;* Charles Bataille, passage du *Hérisson;* madame de Chabrillan, rue *Mogador;* madame Ristori, rue *Myrrha;* Charles Monselet, rue de la *Marmite;* M. Giraudeau de Saint-Gervais, rue *Maître-Albert;* De la Landelle, rue *Jean-Bart;* M. Louis Havin, rue *Libéral;* Émile Ollivier, rue *Saint-Georges;* M. Petipas, rue *Pirouette;* Beaudelaire, rue du *Petit-Moine;* Guichardet, rue *Plumet;* M. Clairville, rue *Richer;* Alice la Provençale, rue de la *Rosière;* M. Auguste Roussel, rue *Cadet;* M. Lafontache, impasse *Thomas;* Alphonse Karr, avenue des *Tilleuls*, etc., etc., etc.

Cela fait, je m'endormirais tranquille, — à peu près sûr d'avoir fait mon devoir d'homme d'État.

ALFRED DELVAU.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

En 1832, la belle et splendide Giulia Grisi n'était encore qu'une petite fille, une pensionnaire, et sa vie était déjà un roman.

Voici ce qu'écrivait, avant même ses débuts, un critique, un biographe, un musicien, un *arrangeur*, un excentrique, mais un homme toujours exact dans ses récits. — J'ai nommé Castil Blaze, l'auteur de *Pigeon vole* :

« Parmi les nouvelles cantatrices engagées par M. Robert, directeur des Bouffes, on remarque mademoiselle Grisi, qui a quitté le couvent pour le théâtre. Elle est fort belle et possède une voix superbe, d'une grande étendue et très-brillante dans les cordes les plus élevées.

» C'est à Florence que mademoiselle Grisi a paru pour la première fois sur la scène; à Milan, au théâtre de la Scala, son succès a été décisif. L'amour l'a surprise au milieu de ce triomphe, et la *prima donna* est devenue *innamorata morta*, non pas *del tenore*, comme dans *la Prova*, mais du comte Marialni, bon musicien, compositeur agréable, et l'un des preux qui dirigeaient, en 1831, avec les deux princes Bonaparte, la révolution des États romains. Le comte s'est réfugié en Corse, à Bastia, pour se soustraire aux poursuites de ses adversaires trop puissants, et mademoiselle Grisi a quitté Milan et quarante-huit mille francs de traitement pour aller rejoindre l'objet de ses tendres affections. Elle a opéré sa retraite, exécuté sa fugue par la Suisse et la France. On la suivait de près, et ce n'est pas sans peine qu'elle a échappé aux émissaires de l'*impresario* Barbaja. Paris verra bientôt la belle fugitive. »

(*Revue de Paris.* — Août 1832.)

***

Dans l'âge d'or du romantisme, quand Célestin Nanteuil portait un chapeau pointu et Théophile Gautier une barbe pointue, on ne faisait pas les *réclames* sur le ton mielleux d'à présent.

Je n'en veux citer qu'une comme échantillon, c'est celle qui annonce enfin que le poëte de la place Royale vient de terminer *Lucrèce Borgia* (on ne donne même pas le titre du drame) — Lisez toujours la *réclame* :

« M. Victor Hugo vient de finir un drame dont le sujet et même le titre sont encore un mystère. Si nous sommes bien informés, la Comédie française et la Porte-Saint-Martin se disputent déjà cet ouvrage, promis peut-être à l'orageuse et éclatante destinée d'*Hernani*. Soit que le poëte se décide pour la Comédie française, plus littéraire, ou pour la Porte-Saint-Martin, plus populaire, espérons que nous verrons renaître à l'occasion de ce drame les beaux jours des haines à mort en littérature. »

(*Revue de Paris.* — 5 août 1832.)

***

Le prince russe Rostopchin, l'incendiaire de Moscou, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler plus d'une fois, avait sans cesse à la bouche une sorte d'aphorisme : « Un homme est perdu, disait-il, du moment qu'il a l'inconcevable faiblesse de prendre les femmes au sérieux. » Il appuyait volontiers cette formule d'une foule de preuves historiques.

Cependant cela devenait une sorte de monomanie. Dans deux ou trois grandes maisons aristocratiques du faubourg Saint-Germain où l'on se montrait fort heureux de ses visites, il s'approchait des petits garçons et même des jeunes gens pour répéter son axiome. Si ceux qui l'écoutaient avaient à peine l'âge de raison, il s'y prenait d'une manière toute professorale et il disait aux marmots :

— Ecoutez bien, mes enfants :

Le feu brûle,
Les couteaux coupent,
Les coqs chantent,
Les épingles piquent,
Le vin pur soûle,
Les femmes trompent les hommes.

— Je sais bien, ajoutait le prince en s'adressant aux parents, que ce que je dis là ne servira à rien; mais plus tard, quand ces enfants seront devenus des hommes, ils pourront se rappeler qu'ils ont été avertis.

***

Un mot de M. Harel, mot connu sans doute de quelques écrivains et de quelques acteurs, mais qui trouvera tout naturellement sa place dans notre galerie.

Cela se passait sous le gouvernement de Louis-Philippe, c'est-à-dire quand il fallait repousser à chaque instant l'émeute républicaine à coups de canon.

Le directeur de la Porte-Saint-Martin parlait des exigences des principaux sujets de la troupe et de la difficulté où il était de bien vivre avec eux. Il avait cité tour à tour Frédérick-Lemaître, mademoiselle Georges, Lockroy, madame Dorval et même le *petit Tom* (aujourd'hui M. Harel fils). Au moment où il en arrivait à Bocage, il s'écriait :

— Ah! quant à celui-là, pour le contenter il faudrait changer la forme du gouvernement et le nommer lui-même consul. Cela n'est pas dans mes moyens.

P. A.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je lis dans le dernier numéro du *Journal amusant* que Frédéric Bernard est le pseudonyme de M. Théod. Pelloquet. Cette assertion, signée de M. A. Delvau, n'a rien de blessant pour moi, et si je réclame (réclamer est peut-être un mot bien gros pour la circonstance, mais je n'en trouve pas d'autre sous ma plume), c'est simplement pour rendre, comme on dit, hommage à la vérité. Or la vérité, la voici :

J'ai publié, sous le pseudonyme de *Frédéric Bernard*, plusieurs petits volumes édités par la maison Hachette, et, pendant deux ou trois ans, des articles imprimés par le *Journal pour tous*. Depuis plus de deux ans, je n'ai pas écrit une seule ligne dans un journal; je n'ai donc ni le droit ni l'envie de me laisser attribuer la paternité d'articles auxquels je suis complétement étranger.

Ma réclamation (encore ce mot!) n'a d'autre but que d'établir ce fait-là. Elle ne saurait être considérée, je le répète, comme l'expression d'un regret ou simplement d'un mouvement de mauvaise humeur contre personne; mais tout le monde sait qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César. Je rends donc bien volontiers à l'héritier de mon pseudonyme la prose qui lui revient de droit.

D'ailleurs, ce pseudonyme de Frédéric Bernard est une sorte de propriété de la maison Hachette, qui l'a inventé. A l'époque où il cachait mon nom, il désignait celui de plusieurs de mes amis et de mes confrères.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

THÉOD. PELLOQUET.

THÉATRES.

Boïeldieu est un des plus heureux auteurs qu'il y ait eu au théâtre. Il n'eut pas à subir les contestations dont Rossini, — encore un heureux cependant, — fut souvent le point de mire. Depuis le *Calife de Bagdad* jusqu'au *Deux nuits*, l'heureux père de la *Dame blanche* a joui en toute béatitude d'une nombreuse progéniture qui ne lui causa aucun désagrément, et sa couvée ira à la postérité.

Boïeldieu vint après Nicolo et lui fut supérieur, surtout du jour où Rossini lui fit entrevoir les nouveaux et plus larges horizons qui présidèrent à la naissance de la *Dame blanche*.

Le *Chaperon rouge* date de 1818. C'est Martin qui chanta le rôle de Rodolphe et Ponchard celui de Roger. Le rôle de *Rose d'amour* fut créé par madame Gavaudan. Plus tard, cet opéra fut repris par Chollet et madame Pradher. En 1834, Couderc y débuta en compagnie de madame Hébert-Massy. Enfin, Masset, dont la voix était bien faite pour chanter un rôle qui procède autant du baryton que du ténor, fut tenté par l'ombre de Martin, et chanta à son tour le *Chaperon rouge*.

Aujourd'hui, c'est à madame Faure-Lefebvre qu'est échu le rôle de madame Gavaudan. Nous ne savons pas ce que celle-ci était dans *Rose d'amour*, mais il nous semble impossible qu'elle ait été plus charmante que madame Lefebvre. On ne saurait imaginer plus de grâce naïve, plus de charme et plus d'esprit.

L'époque des vacances ramène trois féeries sur les affiches. D'abord le *Chaperon rouge*, — première reprise; — la *Poule aux œufs d'or*, — deuxième reprise; — le *Pied de mouton*, — troisième reprise. — Le neuf, c'est le vieux.

Malgré les vilenies de l'été à l'endroit des spectacles en plein vent, l'Hippodrome ne perd pas courage. Après les exercices prodigieux de la compagnie anglo-américaine, après l'acrobate madame Blondin, qui nous semblait déjà d'une assez jolie force, voici les trois frères Polonais : François, Hippolyte et Louis Niemeczek, un trio aérien qui fait merveille.

Deux des trois frères se placent sur deux cordes roides, tendues parallèlement l'une à l'autre. Ils n'ont qu'un balancier pour eux deux et en tiennent chacun une extrémité; alors le troisième acrobate se pose sur ce balancier, entre ses deux frères, et tous trois gravissent ainsi les deux cordes, d'une longueur de soixante à quatre-vingt mètres environ, et les redescendent. C'est à donner le vertige.

Si les spectacles d'été maudissent juillet et traitent de chimériques les ardeurs de la canicule, en revanche, les théâtres de Paris peuvent compter leur campagne de mai, de juin et de juillet comme une véritable campagne d'hiver. Ce qui fait le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre.

ALBERT MONNIER.

NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari,* a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari,* et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari.* — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FRANCS PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL.	2 ALBUMS.
LES LORETTES.	3 ALBUMS.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR.	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE.	1 ALBUM.
BALIVERNES.	1 ALBUM.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTRÉES.	1 ALBUM.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 243. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 25 Août.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* [illegible] les messageries Kellermann [illegible] les abonnements sans frais pour le [illegible]
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon [illegible] de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (2e série), — par MARCELIN.



— Qu'est-ce que c'est, my dear? Vous voudriez que je lève la jambe comme Rigolboche?
— Yes!
— Mais vous n'avez donc pas le moindre sentiment des convenances?
— No!

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (2e série), — par MARCELIN (suite).



17529

CES DEMOISELLES

Toutes jolies.



17530

CES MESSIEURS.

Tous laids.



17531

BOTTINES NOUVELLES.

C'est bien le moins qu'on les montre, ses cocothurnes tout neufs!

LA VIE EN PLEIN VENT.

On ne doit pas se lasser de le répéter, la famille de Calino est plus nombreuse que celle de Danaüs, et non moins éternelle que celle d'Agamemnon.

Duret, le sculpteur, a deux ou trois praticiens, sous-artistes, chargés de *dégrossir* le marbre. — Parmi eux, il s'en est trouvé un qui descend évidemment de la famille en question.

Un jour, il demandait à finir sa journée de meilleure heure que de coutume.

— C'est que je veux aller au Théâtre-Français, disait-il.

— Est-ce que tu sais ce qu'on y donne? lui demanda Duret.

— Oui, monsieur, on y donne quarante sous.

* * *

Un *demi-gandin*, comme il y en a par centaines, écrivait la semaine dernière à son oncle, homme d'esprit, qui habite une jolie petite résidence à Ville-d'Avray.

« Cher tonton, *hier fit huit jours* que je vous envoyai une » lettre où je vous priais de me faire adresser quinze louis » pour m'acheter des cravates, etc. »

Pour redresser son neveu, l'oncle lui répondit :

« Théodore, voici la petite somme que tu me demandes; » achète-toi des cravates, mais tu ne ferais pas mal aussi, » mon neveu, si tu réservais cinq francs pour acheter une » grammaire. — Tu pourrais alors apprendre qu'*hier n'a* » *jamais fait huit jours;* — hier n'est le père de personne, » etc., etc., etc. »

* * *

Bien des gens sont portés à croire que la presse satirique exagère à plaisir quand elle met en relief la bêtise et le peu de cœur de la jeunesse contemporaine. — Il faut noter que ceux-là se trompent. Les faiseurs d'épigrammes sont sur ce point, comme sur cent autres, fort au-dessous de la vérité.

Par exemple, on nous a montré une lettre intime d'un des jeunes beaux qui vont d'habitude jeter des bouquets à mademoiselle Rigolboche et à ses pareilles des petits théâtres. — Nous l'avons copiée, sans y rien changer ni ajouter. — Elle est adressée à un parent :

« Je vous remercie, monsieur, de ce que vous m'appre- » nez la mort de mon père. Ce sont de ces nouvelles qui » ne sont pas rares. Au reste, j'espère que celle-ci n'aura » pas de suites. Pour moi, je viens de me casser une » jambe au manége, et c'est très-sérieux... »

C'est à s'écrier comme Talma dans *Manlius* : Qu'en dis-tu?

* * *

Cependant, les esprits chagrins font courir à travers le monde une fausse nouvelle que je vous signale :

— On ne sait plus vivre, — on ne sait plus chanter, — on ne sait plus boire.

Vous pensez bien que cette triple proposition des atrabilaires est fausse comme trois jetons.

1° « On ne sait plus vivre. » Eh! dans quel temps a-t-on plus vécu qu'en 1860? Paris a aujourd'hui deux millions d'habitants; il compte dans son sein trois mille cinq cents restaurateurs, sans compter les gargotes et la Maison d'Or. Qu'est-ce qu'on fait dans tout cela, si l'on n'y vit pas?

2° « On ne sait plus chanter. » Celle-là, je la trouve forte! comme dit Félix (du Vaudeville). Jamais la France n'a été si métromane. Que de solféges! que d'harmonicas! que de pianos! Est-ce que tout cela n'induit pas la race d'Adam à chanter! Passez près d'une école, ou d'un collége, ou d'un pensionnat, ou d'un conservatoire, on y chante. Les quatre théâtres principaux de Paris sont stipendiés pour le chant, et les vingt autres aiment à roucouler. Ce n'est pas assez; Paris compte trente cafés-concerts, trois cents *Lices chansonnières* et un orphéon qui est le premier du monde.

Direz-vous toujours qu'on ne sait plus chanter?

3° « On ne sait plus boire. » Les faiseurs de statistiques battent celle-là en brèche. Où absorbe-t-on plus de vin qu'en France? Nulle part, sans contredit. Les Côtes d'Or abondent chez nous, et le nectar, vieux mot toujours neuf, réjouit toutes les familles. « On ne sait plus boire! » Mais d'où viendrait donc cette surabondance de sang généreux qui coule dans nos veines, si le sang de la treille ne l'alimentait pas? Savez-vous pourquoi nous avons les meilleurs soldats, les meilleurs écrivains et les plus jolies modistes? C'est précisément parce que nous avons à bouche,

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (2e série), — par Marcelin (suite).



MODISTES.

— J'ai pourtant pris mes gants de la couleur la plus à la mode : *Cœur de chêne saignant.*
— Il y a plus nouveau que ça, mon cher; c'est la nuance : *Betterave des princes.*



LA FEMME A JULES.
Trop jolie pour un homme seul.



DÉLICATESSE.

— Et pourquoi l'as-tu quittée?
— Elle faisait trop de bruit en se mouchant.

que veux-tu? le bordeaux, le bourgogne et le champagne. Je ne parle pas des autres crus, si généreux. Notre France est le paradis des buveurs, et vous osez prétendre qu'on ne boit plus!

* * *

A ce sujet, un fait : — Un homme, voyant que Bercy va se fondre dans la grande agglomération parisienne, publie un livre sur cette localité. — Il y fait nécessairement beaucoup de statistique. — Par exemple, il y démontre que l'industrie vinicole en France produit pour cinq cents millions de francs. — Cinq cents millions... de vins seulement! — Si à cela vous ajoutez les spiritueux, les alcools, les fruits à l'eau-de-vie, les futailles, la verrerie, la bouchonnerie, le goudron, les octrois, les impôts, les frais de bureau, de correspondance et de commission, vous arrivez à voir que la vigne cause en France un mouvement énorme qui s'élève à un *milliard* par an.

Le raisin, — un milliard, — quelle ressource!

* * *

Je pose ici un trait pour me conformer à la mode.

On avait recommandé à Championnet de compter les ennemis.

« Nous vous en dirons le nombre, dit-il, quand nous » les aurons défaits. »

De nos jours, un buveur de Bercy a imité ce mot. On voulait, avant le repas, compter les bouteilles qui étaient sous une tonnelle.

« Messieurs, dit-il, nous les compterons quand nous les » aurons bues. »

* * *

Des coquettes attardées, comme il n'en manque pas dans le monde, se plaignent de ce que nous sommes tous trop sévères vis-à-vis de l'indestructible crinoline. — « Vos pères se seraient contentés de sourire, et ils se » seraient tus, » disent-elles. — Ah! mesdames, la crinoline, sans qu'on ait l'air de s'en douter, faisait déjà grand bruit au siècle de Louis XIV, et les bons esprits ne lui laissaient pas un seul instant de repos.

Un jour, dans ce temps-là, une marchande de vins fort âgée était vêtue comme une jeune princesse, c'est-à-dire qu'elle avait mis ses tonnelets (lisez sa *crinoline*). Dans cet équipage, elle vint recommander au président de Harlay un grand procès où elle était intéressée. Le vieux magistrat, pourtant très-fin, la prit d'abord pour une dame de la première qualité. Il la distingua dans son antichambre, et alla à elle par déférence.

A cinq minutes de là, ayant reconnu la condition de cette femme dans son placet et jetant les yeux sur sa jupe de velours rouge toute chamarrée de galons d'or.

— Voilà, dit-il, de beaux cerceaux sur une vieille futaille.

* * *

S'il nous arrivait de parler des coquettes de 1860 avec l'irrévérence du premier président, que ne dirait-on pas! Il n'y a que quelques années, M. Royer-Collard prenait le libre-parler de M. de Harlay, lorsqu'il disait en plein salon :

— Quand je vois une femme mise d'une manière ridicule, c'est le mari que je me mets à lorgner.

Ph. A.

LE DERNIER DES ALCIDE.

Cet Héraclide s'appelle Morin : il porte des lunettes et cause d'une façon charmante. Tel est son signalement. Ses signes particuliers sont : Un amour profond de l'hypnotisme, de l'illuminisme, du swedenborgisme, du spiritisme, du magisme, du mesmérisme — et autres isthmes percés ou à percer. Il est impossible d'être plus fou — et plus savamment fou qu'Alcide Morin!

O mânes d'Acharat, d'Althotas, de Swedenborg, de Caghostro, d'Averroës, de Mesmer, de Mambrès, de Jannès, de Daniel, d'Agrippa, de Rutilius et de Jean Journet, comme vous avez dû tressaillir de joie en lisant, — dans le coin des Champs-Élyséens où vous êtes, — le livre qu'Alcide Morin vient de publier! TÉNÈBRES! *Treize nuits! suivies d'un demi-jour sur l'hypnotisme!* *****!

O mossieu Louis Nicolardot, comme vous avez dû bondir d'aise en lisant les coups de massue assénés d'une plume

LE PUBLIC DU BAL MABILLE (2e série), — par MARCELIN (suite).



DES PRINCIPES.

— Moi, ma chère, c'est toujours celui que j'aurai après, et jamais celui que j'ai, qui me préoccupe.



EN PASSANT.

— Et t'as bientôt fini?
— Non, je commence.



J'AIME BEAUCOUP LA MUSIQUE,
J'adore surtout *les Misères du Trovatore*...



LE RETOUR EN VOITURE.

— Vrai, Bichette, mon cœur bat! Mets ta main là; est-ce que tu ne sens rien?
— Si, je sens ton porte-monnaie.

ferme par ledit Alcide sur le chef de Voltaire! « Le grand *cautère* de son siècle! » Car il a écrit *cautère*, Alcide! — probablement parce que la couronne de lierre et de laurier du grand homme l'empêchait de dormir!

O le livre curieux, le livre rare, le livre merle blanc que le livre d'Alcide Morin? Comme il jongle avec la raison et avec la folie, cet écrivain hypnotique! comme il marche, sans les casser, sur les œufs de la philosophie! Comme il fouette, sans qu'elles le sentent, les théories du dix-huitième siècle! Ah! le Cid-Campéador Morin, cesse de pourfendre tes ennemis, — qui sont nos amis, — ou je cesse de te lire!

Vous croyez peut-être que j'invente un auteur et un livre pour rire, lecteurs? Point! l'auteur existe — et le livre aussi. L'auteur porte des lunettes, je vous l'ai dit; le livre porte l'adresse de Dentu, j'ai oublié de vous le dire.

Tenez, voulez-vous des preuves? en voici, en voilà!

Page 29 :

« Pendant que la raison repose, peletonnée dans la molle substance où se dorlotent nos pensées, approche, ô nuit! dans ton grand manteau sombre. Parle à celle qui, vestale invisible, veille incessamment dans le tabernacle du cœur, au feu sacré de la vie.

» Vestale! mythe terrible de la conscience. Vierge éternelle, qui, perdant sa virginité, ne pouvait être qu'enterrée vive.

COSTUMES D'ARTISTES, — par Ed. Riou.



17539

A peine au sortir de l'enfance, on a quelques dispositions.



A vingt et un ans on part pour Paris, car, voyez-vous, ces provinciaux sont un t.s d'épiciers.....



Et on arrive à l'école des Beaux-Arts, où on commence à se donner un chic.



Quinze jours après on voudrait déjà être remarqué.... Comment faire?



17540

On se fait d'abord une tête.



17541

On s'achète un chapeau qui ait du caractère.



Quel dommage de ne pas avoir un peu de barbe comme le plus fort de l'atelier,



et un paletot comme M. ***, le sculpteur qui a failli être médaille!



17542

Il faudra que je me paye un pantalon comme le peintre d'histoire d'à côté : il a des commandes du gouvernement, c'est peut-être pour cela.



Ce diable de Chose... a des souliers qui ont un cachet...



17543

Il y en a bien d'autres encore qui ont un cachet à part.



17544

Le matin j'endosserai mon petit costume négligé.



Vers midi j'y ajouterai quelques petits agréments, on ne sait pas qui pourrait bien venir!



Pour aller à l'Exposition, je pars toutes voiles dehors, et on dit chez ma portière : C'est *mossieu l'artisse du cintieme.*



Au-dessus de plusieurs entresols, ajoute le petit gandin du premier.

MENUS PROPOS, — par G. Randon.



— J' te vas manger le nez!
— Arrives-y, gourmand, j' paye la sauce!



C'est plus fort que moi : je n'aime pas approcher de ces canons... une charge oubliée... une imprudence... que sait-on?... un malheur est si vite arrivé!

» Réalité du mystère! mystère de la réalité!

» Grand Dieu! quel bruit ferait la raison si elle nous surprenait devisant ainsi au pays des visions?

» O nuit! parle bien bas, afin de ne pas la réveiller.

» Nous te voyons maintenant, belle négresse poudrée de sable d'or! Tes yeux brillent de toutes les nuances de l'escarboucle, rien qu'en frottant les nôtres pour te mieux voir. Comme le jour doit t'aimer! Aussi est-il jaloux de toi... C'est pour cela qu'il te cache de son vilain soleil qui nous éblouit

» O nuit! pose ta main sur notre cœur qui bat; contenons tes joies et tes douleurs, que nous puissions nous épancher de tes rires et nous enivrer de tes larmes. Berce notre esprit dans tes flots, emporte-le dans tes tourmentes; soupire, souffle ou mugis! Et si notre raison venait à se réveiller en sursaut, sauve-toi vite; nous lui dirions que tu n'étais qu'un rêve!... »

Page 69 :

« Certaines choses nous arrivent le jour, qui s'écrivent dans notre mémoire en un petit volume que nous aimons à repasser le soir, avant de le caser définitivement dans la bibliothèque de nos rêves.

» Relisons les extraits de ce jour :

» Dîner à deux, lentement préparé; — madère sec, — bourgogne parfumé, — champagne pour rire, — pas une goutte de bordeaux, cette lessive de raisin; — promenade après, — côte à côte, — dans un moelleux coupé, — affrontant les regards d'une foule qui vous envie. — « Charmante femme! Heureux garçon! » — Ni l'un ni l'autre n'envient personne; — ils s'aiment, — ils se suffisent... »

Page 90 :

« La nuit entrant, comme d'habitude, à pas de loup, nous surprit dans cette position. — « Vous ne voulez pas dormir? s'écria-t-elle, eh bien, soit. Je jette mes pavots par la fenêtre. Me voici désarmée... Mon manteau sombre vous déplaît? tenez... le voilà...

» Et le manteau suivit les pavots.

» Maintenant, je ne suis plus que la nuit blanche. Faites un punch, prenez des cigares, je roulerai des cigarettes de brouillard, et nous raisonnerons à votre mode, le verre à la hauteur du coude. Nous verrons alors qui, de la raison ou de moi, s'endormira la première. »

Je m'arrête, amis lecteurs, de peur d'être incivil. Vous n'avez pas bu de punch, vous n'avez pas roulé de « cigarettes de brouillard », et n'ayant ainsi aucune raison de rester éveillés, vous pourriez fort bien vous endormir.

Mais avouez avec moi, avant que je prenne congé de vous, avouez qu'Alcide Morin est un bien original écrivain, qui manie le paradoxe avec une facilité désespérante. Avouez que malgré la nuit opaque de son style, il sait encore tirer de temps en temps des fusées qui l'éclairent agréablement, comme — « le bordeaux, cette lessive de raisin, » — « belle négresse poudrée de sable d'or, » — « Voltaire, ce grand cautère de son siècle, » — « la bibliothèque des rêves, » — « les rideaux cramoisis et l'édredon de nuages du soleil, » — « les hommes, ces banquiers de Dieu, » — « la nuit, ce secrétaire de la conscience, » — « Proudhon, ce mastodonte de raison, » — « les planètes, ces étincelants batteurs de pavés des faubourgs du ciel, » — et mille autres plaisanteries qui ont fait quelque séjour dans l'alcôve de l'hôtel de Rambouillet.

Voltaire, la raison, la philosophie, la science, l'astronomie, MM. Mauvais et Babinet continuent à se très-bien porter malgré les coups de massue d'Hercule Morin, — qui n'est pas si féroce que son livre en a l'air, et qui, s'il le voulait, serait un des plus joviaux rédacteurs du *Journal amusant*. J'ai dit *joviaux*, Alcide : cela doit te décider, puisque tu es le fils de Jupiter : — *jovius, jovia*, jovial, joviaux.

Alfred Delvau.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

de 1800 a 1860.

M. de Cormenin a été bien inspiré quand il a donné à Armand Carrel le surnom de « *brillant chevalier de la démocratie*. »

Dans l'hiver de 1833, le *Corsaire*, alors feuille radicale, avait publié une épigramme de mauvais goût contre madame la duchesse de Berri, alors prisonnière à Blaye. Un ancien garde du corps du roi Charles X, M. Barbot de la Trésorière, était venu provoquer l'auteur, M. Eugène Briffault, et lui avait logé une balle dans le bras droit, celui qui avait aidé à écrire l'article.

Dès le lendemain le branle était donné. Journalistes républicains et journalistes royalistes, oubliant le juste milieu, leur commun adversaire, se battaient vaillamment entre eux.

Armand Carrel trouvait devant lui M. Roux-Laborie, et était grièvement blessé d'un coup d'épée.

On sait combien cette première blessure et ce premier duel du rédacteur en chef du *National* avaient ému Paris. Trois mille jeunes gens de toutes les écoles s'étaient fait inscrire chez le publiciste républicain.

Dans le mois de mai qui suivit, Armand Carrel entrait en convalescence; il commençait à sortir.

— Où allez-vous? lui demandaient ses amis.

— Messieurs, ma première visite est pour celui qui m'a très-loyalement blessé, disait-il.

Et il allait en même temps chez M. Roux-Laborie.

***

En 1833, on avait ouvert à Londres une souscription européenne ayant pour but un monument en l'honneur de Walter Scott, mort récemment.

Parmi les têtes couronnées, une seule prit part à la souscription; c'était la reine Christine d'Espagne, femme de Ferdinand VII et sœur de la duchesse de Berri.

***

Spontini, qui est mort il y a quelques années, étant maître de chapelle et prince du saint-empire, avait eu une énorme difficulté à percer. La *Vestale* était dans les cartons de l'Opéra-Comique depuis cinq ans lorsqu'on la mit à l'étude.

Tous les six mois, le pauvre maestro accourait, *rafalé* et gémissant; il interpellait en masse et en particulier les membres de la commission du Théâtre-Lyrique :

— *Ah! messieurs!* s'écriait-il dans son jargon franco-italien, *zouez-moi, de grâce; ze ne sais comment vivre; zouez-moi, ze n'ai piou de coulotte!*

***

Selon M. G. Lockhart, gendre de Walter Scott, l'illustre auteur de la *Prison d'Edimbourg* aurait dicté à ses deux filles les deux tiers de la *Fiancée de Lammermoor* entre les accès d'une grave maladie qu'il fit en 1819.

Lorsqu'il fut convalescent, il avait oublié même le sujet du roman, et il fallut le lui lire pour qu'il pût le con-

COMMENT ON DEVIENT RICHE, — par Baric.



17547
Jeune homme, méfiez-vous de votre premier mouvement, il est presque toujours généreux... et la générosité coûte généralement beaucoup et rapporte peu!...



17548
Deux chandelles à la fois!... Vous voulez donc me ruiner!!

tinuer. Il le jugea comme si c'eût été l'ouvrage d'un étranger.

Chez Walter Scott l'ardeur du travail était poussée à un tel point, qu'il écrivait chaque matin une feuille in-octavo (seize pages) avant de déjeuner.

P. A.

A M. Charles Philipon, directeur du *Journal amusant*.

Monsieur le Directeur,

M. Ponson du Terrail vous écrit au sujet de la ligne qui le concerne dans mon innocent article sur les pseudonymes. Il réclame contre le don du nom d'*Alliot* que je lui ai fait si gratuitement, et il en prend occasion pour déclarer de nouveau qu'il s'appelle bien M. Ponson du Terrail, étant « le fils de M. Ferdinand-Marie du Ponson, ancien chevau-léger du roi, et de mademoiselle du Terrail. »

Je n'ai jamais voulu dire autre chose, et si je comprends parfaitement la très-honorable susceptibilité de M. le vicomte Ponson du Terrail, je comprends moins qu'il se soit mépris à ce point sur la signification de mon article, où je parle des *noms de dessous*, et pas du tout des *noms faux*. J'étais de très-bonne foi en ajoutant au nom connu de M. Ponson du Terrail un second nom moins connu, que je croyais faire partie du sien comme le nom d'Arouet fait partie de celui de Voltaire, comme le nom de Bouchard fait partie de celui de Montmorency.

Je reprends donc ce nom malencontreux, en regrettant qu'un si gros bruit ait été fait à propos d'une si petite chose, c'est-à-dire qu'une lettre si sérieuse vous ait été écrite à propos d'un article si frivole.

Recevez, Monsieur le Directeur, etc.

Alfred Delvau.

THÉATRES.

M. Charles Edmond (gardons-lui les noms sous lesquels il s'est fait connaître dans le journalisme et au théâtre), est un écrivain de valeur. Avant d'aborder la Comédie française, cette terre promise où il y a tant d'appelés et si peu d'élus, il avait déjà fait jouer en 1855, à l'Odéon, la *Florentine*, drame en cinq actes, et au Cirque, en 1858, les *Mers polaires*. Deux tentatives honorables.

Aujourd'hui, le nouvel ouvrage, l'*Africain*, qu'il vient d'offrir sur notre première scène, est-il bien à sa place à la Comédie française, et son succès n'eût-il pas été double à la Porte-Saint-Martin?

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

N'a-t-il pas, indépendamment d'une couleur un peu violente, quelques traits de ressemblance avec plus d'une œuvre applaudie au boulevard? Qu'en pensent la *Femme à deux maris*, de Guilbert de Pixérécourt; le *Médecin des enfants*, de d'Ennery, et la *Tireuse de cartes*, de Victor Séjour? (Un nouveau décoré. Bravos sur toute la ligne.)

Lorsque l'*Africain*, qui se nommait alors le *Caïd*, fut lu à la Comédie française, il était en cinq actes. Il ne fut reçu qu'à correction. Dans ce travail de remaniement, il perdit un acte. Souvent qui perd gagne. *Quatre* est un nombre privilégié depuis quelques années au théâtre de la rue Richelieu. Témoins : la *Fiammina*, le *Luxe*, le *Duc Job*, l'*Aventurière* et *le Cœur et la dot*.

Voici les situations principales de ce drame émouvant :

Giovanna se croit veuve d'un certain mauvais sujet nommé Mathéi, qui lui a laissé une fille pour tout héritage. Elle se remarie avec le plus noble et le plus généreux des hommes : M. de Lancy.

Tout à coup arrive un caïd africain, Hamsa : c'est le premier mari qui s'est débaptisé. L'Africain de nouvelle fabrique ne tient pas énormément à rentrer en possession de sa légitime moitié, mais ses entrailles paternelles se sont émues en revoyant sa fille. Le combat n'est pas long dans le cœur de l'enfant. C'est M. de Lancy seul, son père adoptif, qui l'a aimée, protégée, élevée, c'est lui son père de par le cœur.

Ce drame énergique renferme, en dépit de ses hésitations et de ses inexpériences, des scènes bien tracées et des situations éminemment dramatiques. De plus, il faut y joindre le mérite d'une exécution supérieure.

La *Poule aux œufs d'or* est restée dans les souvenirs de tous les amateurs de féeries. Félicitons donc M. Hostein, le très-habile directeur du Cirque impérial, d'avoir remonté cette amusante pièce avec un luxe inouï. Tout Paris verra et voudra revoir les magies scéniques de l'*Ile de l'harmonie*, et les plaisantes aventures illustrées de *trucs* de *Cocorico*-Boutin, en compagnie des comiques populaires Colbrun, Lebel, Williams et Vollet.

Allons, petits et grands enfants, profitez des vacances, courez assister à la ponte si gaie, si curieuse de la *Poule aux œufs d'or*.

Albert Monnier.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 244. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 1er Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. Randon.



17549

Malgré la réserve que lui impose son caractère, M. Prudhomme ne serait pas éloigné de reconnaître que, si les Druses se permettaient de continuer leurs méfaits, il y aurait peut-être quelque chose à faire.



17552

Quelques chopes et quelques cigares de moins, nous n'en mourrons pas, et ça fera du bien à ces pauvres Maronites.



17550

Actuellement, mes petits agneaux, on va vous montrer que la France a le bras long, et que vous n'aurez rien perdu pour attendre.



17551

— Papa, je viens te demander quelques louis et ta bénédiction, je vais faire un tour en Syrie.



17553

— Comment! le Liban est en feu, et l'on n'appelle pas les pompiers!

PETITES SCÈNES DE LA VIE DE THÉATRE.

HISTOIRE D'UN POIGNARD.

Moulins la Jolie! — c'était du moins le nom qu'on donnait autrefois à la capitale du Bourbonnais; aujourd'hui on nomme cette ville Moulins tout court, et elle n'en est pas moins un *petit Paris*, suivant le mot consacré.

En 184..., Moulins s'amusait grandement d'une troupe de comédiens nomades. Hélas! les pauvres diables n'en étaient pas plus riches. Un certain jour même, leur directeur, n'ayant pu réussir à nouer le bout des recettes avec le bout des dépenses, avait *levé l'escarpin*, — en d'autres termes, le gaillard avait abandonné ses artistes sans les payer, et gagné la frontière de Savoie.

Au premier bruit de ce désastre, la troupe s'était dispersée dans les bourgades environnantes pour se tirer d'affaire à la grâce de Dieu. Un seul sujet, nommé Achille B..., basse-taille à l'occasion et traître de mélodrame quand il le fallait, n'avait pu quitter une ville où il se trouvait avec une femme et quatre enfants. — Ah! messieurs les artistes, vous ne devriez jamais allumer les torches de l'hymen!

A Moulins la Jolie, comme ailleurs, il faut de l'argent pour vivre, et le pauvre artiste n'en avait pas. Toute sa nichée lui demandait du pain. Achille n'avait pas un cœur de roc, quoiqu'il fût traître de profession. Il se frappa le front comme Archimède en se disant :

— Il faut pourtant que je me tire de ce mauvais pas!

Un matin, il embrasse sa femme les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur; il saisit un poignard qu'il cache sous ses habits, et sort d'un air égaré.

Où va-t-il?

On aurait pu le voir marcher rapidement vers la demeure du plus riche banquier de la ville. Un instant il hésite bien un peu avant d'entrer; mais, prenant sa résolution à deux mains, il se fit introduire dans son cabinet.

— Qui êtes-vous? demanda le banquier.

— La basse-taille que le directeur du théâtre vient d'abandonner.

— Eh bien, que me voulez-vous?

— Monsieur, je suis sans pain, ainsi que ma femme et mes quatre enfants.

— Monsieur, je vous plains sincèrement, dit le banquier, mais...

— Je vous remercie de me plaindre, monsieur, reprit l'artiste, mais cela ne suffit pas. La misère imprévue qui m'accable me force à commettre une action devant laquelle j'ai toujours reculé.

— Quelle action?

Achille B... était fort pâle.

Achille B... ouvrait des yeux qui brillaient comme deux escarboucles.

Achille B... marchait dans le cabinet comme s'il eût été en scène.

Le banquier eut un commencement de frisson.

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. Randon (suite).



— De quoi vous plaignez-vous? le biscuit rond commence à vous sembler fade, on vous en donne de carré, et vous n'êtes pas content!



A MARSEILLE.

— Si je saurais que ça serait aussi bien un Druse, comme je te vous lui tomberais sur le casaquin!



17554

— Comme ça vous souffririez que je laisse les Druses abîmer les Maronites! et la cévilisation qu'elle est menacée, vous voudriez empêcher la France qu'elle intervienne!... Aglaé, vous n'y pensez pas!



— Mais enfin, cependant...
— Il n'y a pas de cependant, et je serais aussi bien une Maronite, que je me ferais couper en quatre plutôt que d'entrer dans un sérail.



— Et surtout n'oubliez pas de m'apporter un petit cèdre! pas trop gros, pour ne pas vous embarrasser.



17555

— Comme ça vous trouvez bien que ces gueux de Druses aient plusieurs femmes pour eux tout seuls?
— Dame! du moment où ils peuvent les nourrir.

— Quelle action voulez-vous donc commettre? demanda-t-il pour la seconde fois.

Achille B... ne répondit pas.

Seulement Achille B... tira de sa poche son poignard, dont la lame nue miroita aux yeux du banquier comme une menace.

Justement le banquier venait de lire, il n'y avait pas dix minutes, l'aventure de M. Eugène Scribe et de Lacenaire.

Vous pensez bien que ces diverses circonstances l'amenèrent à avoir tout à fait le frisson.

— Monsieur, monsieur, que prétendez-vous donc faire? dit encore l'homme d'argent en se dirigeant vers une sonnette.

— Monsieur, voici ma seule ressource : le poignard...

— Monsieur!...

— Ce n'est pas un poignard vulgaire, je vous en préviens!

— Monsieur!...

— Le manche est en argent avec des clous d'or!

— Mais...

— Il a servi jadis à l'immortel Talma, dans l'*Othello* du père Ducis, pour tuer Édelmone; il a servi à la belle tragédienne mademoiselle Georges pour jouer tout son répertoire; il a même servi à l'illustre Frédérick-Lemaître dans son rôle de l'*Auberge des Adrets*.

— Pardon, monsieur, je ne comprends pas encore.....

— Par tout ce que je viens de vous dire, monsieur, vous devez voir qu'il vaut bien de l'argent pour un amateur intelligent de l'art dramatique.

— Eh bien, monsieur, dit le banquier, qui commençait à respirer, eh bien, où voulez-vous en venir?

— A me défaire de mon poignard en votre faveur, monsieur.

— Permettez!

— Ah! je ne suis pas un Arabe, je ne vous égorgerai pas. Tenez, je vous le laisse pour deux louis. En conscience, c'est pour rien.

Et tout en s'essuyant le front avec son foulard :

— Avec deux louis, ma femme et mes enfants auront du pain et un abri pour huit jours.

Par bonheur, le banquier était tout à la fois un ami du bric-à-brac et un excellent cœur, ce qui n'est pas commun, surtout parmi les banquiers de province.

Revenu de sa vive frayeur et appréciant la démarche de l'artiste, il lui fit compter vingt-cinq louis en échange de son poignard.

Un bonheur n'arrive jamais seul.

A trois jours de là, il arriva de Clermont-Ferrand une troupe de comédiens nomades qui prit à sa charge Achille B..., le traître de mélodrame, et sa famille, et qui les rapatria, je veux dire qui les ramena à Paris.

Ce sera un chapitre pour le Scarron de l'avenir qui aura le courage d'écrire la suite du *Roman comique*.

Ph. A.

TRIOLETS POUR RIRE.

Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante; ce qui ne peut être mis en prose, on le met en vers. Pourquoi ne ferais-je pas comme mes confrères?...

A. D.

CHAMPFLEURY.

Champfleury, ce maigre écrivain,
Serait un demi-dieu d'Homère,
(C'est du moins l'avis de Jouvin);
Champfleury, ce maigre écrivain,
S'il était tant soit peu moins vain
Et s'il savait mieux la grammaire,
Champfleury, ce maigre écrivain,
Serait un demi-dieu d'Homère.

*
* *

J. BARBEY D'AUREVILLY.

On dit : Crotté comme un barbet :
C'est dire chose malhonnête!
Sait-on sur qui cela tombait?
On dit : Crotté comme un barbet.
D'Aurevilly sauve Barbey
Comme un chapeau sauve la tête...
On dit : Crotté comme un barbet,
C'est dire chose malhonnête.

*
* *

MENGIN.

Quel beau farceur que ce Mengin!
Avec ses crayons et son casque!
Tout est doré, voiture, engin....
Quel beau farceur que ce Mengin!
Comme il gratte où ça démange, hein?
Aussi, comme la foule *casque!*

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. Randon (suite).



17558

COURS DE GÉOGRAPHIE MILITAIRE.

— Caporal, s'il vous plaît, où prenez-vous la Syrie?
— La Syrie est située du côté de la Mésapotomie, entre la 75ᵉ latitude et la 81ᵉ longitude, sous le tropique du cancer, dans la région de l'équateur dont la chaîne du Liban est le point fulminant, c'est-à-dire le plus supérieur... J'espère que je vous mets les points sur les i!



17558

On pourrait également y aller en passant par Alger et l'isthme de Súez; pour ceusse qui craint la mer, ça serait le plus sûr, mais la route serait plus longue.



17559

Allons, bon! encore un coup de soleil! et toujours sur le nez! c'est fait pour moi!



— Chrétien tant que tu voudras, mais tu ne m'as pas l'air catholique; passe au large, ou je t'embroche!

Quel beau farceur que ce Mengin
Avec ses crayons et son casque!

* * *

EDMOND ABOUT.

On dit dans tous les lieux qu'About
Est le petit-fils de Voltaire;
C'est pousser le public à bout
Que de parler ainsi d'About.
Mais vaudra-t-il jamais le bout
De l'ongle du grand pamphlétaire?
On dit dans tous les lieux qu'About
Est le petit-fils de Voltaire.

* * *

A. GALIMARD.

Quel mystique que Galimard
Avec sa *Léda* qui se pâme!
Il fut longtemps mon cauchemar.
Quel mystique que Galimard!
Comme une lorette un homard,
Il sait tricoter la réclame...
Quel mystique que Galimard
Avec sa *Léda* qui se pâme!

* * *

CHARLES MONSELET.

Un bel abbé, c'est Monselet,
L'auteur de tant de tendres choses
Qui s'enlèvent comme du lait.
Un bel abbé, c'est Monselet!
Quand, à table, il chante un couplet,
Il ferait rougir jusqu'aux roses...
Un bel abbé, c'est Monselet,
L'auteur de tant de tendres choses.

* * *

NADAR.

Un homme étonnant, c'est Nadar,
Le coq de la photographie.
Plus que lui personne n'a d'art
Un homme étonnant, c'est Nadar!
Bien qu'armé, jamais il n'a dard...
De le haïr je vous défie.
Un homme étonnant, c'est Nadar,
Le coq de la photographie!...

* * *

ARMAND BARTHET.

Barthet n'a pondu qu'un *Moineau*,
Il est vrai qu'il est *de Lesbie*...
Il engraisse comme un moine... oh!
Barthet n'a pondu qu'un moineau!
Moi, j'aime mieux Jules Moineaux:
Chacun son goût et sa lubie!
Barthet n'a pondu qu'un *Moineau*,
Il est vrai qu'il est *de Lesbie*.

* * *

F. DE SUTTIÈRES.

— Connaissez-vous Suttières? — Non!
Pas si Sarcey! pas si Francisque!
— Pourtant c'est un illustre nom...
Connaissez-vous Suttières?... Non!
— D'About jadis le compagnon,
Maintenant tout seul il se risque..
Connaissez-vous Suttières?.. — Non!
Pas si Sarcey! pas si Francisque!...

* * *

A. D' OU DENNERY.

Dennery-z-a-t-il votre amour,
Avec ou sans son apostrophe?
Tous ses drames sont faits au tour...
Dennery-z-a-t-il votre amour?
Seul, il travaille au goût du jour
Et ne ménage pas l'étoffe...
Dennery-z-a-t-il votre amour,
Avec ou sans son apostrophe?

* * *

LE VICOMTE PONSON DU TERRAIL.

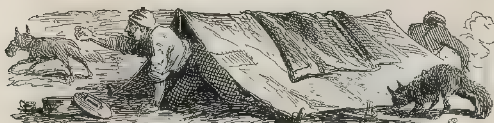
J'ai lu le Ponson du Terrail:
Je comprends très-bien qu'on le raille,
Car il manque de poivre et d'ail...
J'ai lu le Ponson du Terrail.
Quoiqu'il n'ait pas grand attirail,
Son style à chaque instant déraille...
J'ai lu le Ponson du Terrail,
Je comprends très-bien qu'on le raille.

* * *

E. D. DE BIÉVILLE.

Il ne prend jamais de biais vil,
Monsieur Desnoyers de Biéville,

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. RANDON (suite).



17560

SOUVENIRS ET REGRETS.

Au moins au camp de Châlons on n'avait pas l'embêtement de voir son rata becqueté par les chacails!



17561

Plus chrétiens que Jésus-Christ! plus innocents que l'enfant qui vient de naître! connu! connu!



17562

— Tiens, vois-tu, Champignol, si tu veux que nous restions amis, faut pas me dire du mal des Druses....; c'est eux qui sont cause que nous allons cueiller de nouveaux lauriers.



1 563

UN NID DE DRUSES.

— Ça ne sera pas aisé tout de même de dénicher ces oiseaux là-haut.
— Oui, mais le général a écrit à Constantinople pour qu'on nous envoie les échelles du Levant, dont qu'une seule fera l'affaire.

Pour critiquer un vaudevil-
Le, ne prend jamais de biais vil.
Il coupe et tond et va-t-en-vil-
Le, voir les pièces de Clairville...
Il ne prend jamais de biais vil,
Monsieur Desnoyers de Biéville.

* * *

ALPHONSE DUCHESNE.

Je suis bête à manger du gland,
Puisque j'aime l'ami Duchesne
Plus que je n'aime lord Raglan.
Je suis bête à manger du gland;
Mais beaucoup moins qu'un icoglan
Qui rêve Bourse au pied du chêne...
Je suis bête à manger du gland,
Puisque j'aime l'ami Duchesne.

* * *

RIGOLBOCHE.

Rigolboche est un joli nom
A placer en tête d'un livre;
Pour amuser un peuple ânon,
Rigolboche est un joli nom!
Je préfère Lise ou Toinon :
Elles coûtent moins d'une livre...
Rigolboche est un joli nom
A placer en tête d'un livre.

* * *

LÉOTARD LE GYMNASIARQUE.

Les femmes aiment Léotard,
Le fantaisiste du trapèze
Qui disparaîtra tôt ou tard.
Les femmes aiment Léotard;
Chacune voudrait, sans retard,
Sur son cœur savoir ce qu'il pèse.
Les femmes aiment Léotard,
Le fantaisiste du trapèze.

* * *

MOSIEU MIRÈS.

Ah! si j'étais mosieu Mirès,
Je n'écrirais plus une ligne!
Comme un pareil métier m'irait!
Ah! si j'étais mosieu Mirès,
A mon aise je dormirais,
Sans pour cela me croire indigne.
Ah! si j'étais mosieu Mirès,
Je n'écrirais plus une ligne!

* * *

Et les lecteurs du *Journal amusant* s'en réjouiraient autant que moi. Ah! si j'étais mosieu Mirès!

ALFRED DELVAU.

CARNET D'UN HUMORISTE.

—

S'il y a des mots bizarres qui arrivent, tels que *daims*, *gandins*, appliqués aux petits bonshommes du jour qui ont une canne d'or à la main et une raie si bien dessinée sur le milieu de la tête, il y a d'autres mots qui s'en vont, peut-être pour revenir bientôt. Je citerai, par exemple : *Parasite, pique-assiette, écornifleur*. — Ces trois vocables signifient à peu près la même chose, et l'on prétend autour de moi que cette chose a disparu.

Il n'en était pas de même il y a quatre-vingts ans, et même un peu moins loin, lorsque Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, essayait de glorifier les mœurs de son époque.

« *Piqueurs d'assiettes!* dit-il. On appelait autrefois ces gens-là des parasites, terme injurieux et sot, inventé par la dureté, l'avarice et l'égoïsme. Il est tout naturel que celui qui n'a pas une table (chose chère à Paris) aille chercher celui qui en a une toute servie. Celui qui invite peut encore être redevable à ceux qui croient assez à son bon cœur pour aller le visiter, et lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop et qu'il ne pourrait prendre sans se causer une indigestion. »

* * *

Pique-assiette, parasite, écornifleur, cela a changé de nom et de tournure; on est aujourd'hui un *invité* ou un *ami de la maison*. — Dans la chaussée d'Antin, on dit : *Un intime*.

COSTUMES D'ARTISTES, — par Ed. Riou.



S' j' n étais pas peintre de marine, je ne pourra.s pourtant pas m'habiller comme cela... et ça me va si bien!

17564

Moi, je suis peintre d'animaux, et je n'ai pas peur de mettre la main à la pâte.



17565

Si j'étais photographe sans égal, je m'habillerais comme cela. Demandez plutôt à Nadar!



Moi, je fais de la peinture militaire, mossieu.....



17566

Je fais de la miniature, je retouche les photographies, et je donne de bonnes leçons aux jeunes personnes.



17567

Madame travaille tantôt au Louvre, tantôt chez elle : drôle de cuisine!



17568

Nous autres dessinateurs en châles, à la bonne heure, c'est chez nous qu'il y a de *l'étoffe*.



17570

DÉCORÉ ET CINQUANTE MILLE FRANCS DE COMMANDES PAR AN.

Ma foi, moi, j'aime mieux m'habiller comme tout le monde et faire de la peinture comme personne.



Oui, il y avait bien le père Ciceri qui ne faisait pas mal dans le temps, mais en fait de décorââââtion... il n'y a plus que moi!!!



Paysagiste pour l'exportation, cinq francs le tableau tout encadré.



17569

Autre artiste, trois francs par jour, p.....ouïttt....!! ..

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

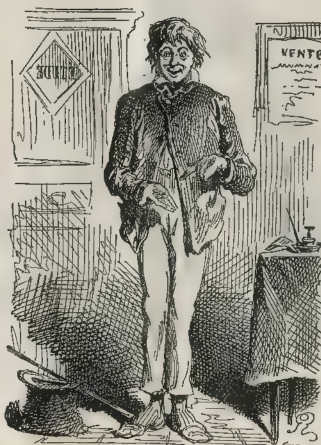
N° 1.



17571

Savez-vous pourquoi, en campagne, les artilleurs sont moins que tous les autres militaires, même les zouzous, exposés à la disette?

N° 2.



17572

Pourquoi cet individu qui hérite de cinq pièces de vingt francs, peut-il se prétendre issu de la plus haute noblesse?

N° 3.



17578

A quel motif peut-on attribuer l'antipathie des gardes du commerce pour les bottiers?

— Nanette, vous aurez deux poulets du Maine à la broche pour mes *intimes*.

— C'est demain le jour des *intimes*, etc.

Nous voilà bien loin de l'âge gargantualique, célébré par Sébastien Mercier. Il n'y a plus que quelques maisons où l'on donne à dîner, grâce aux progrès de l'avarice sociale. Il n'y a plus qu'une dizaine de tables, au plus, qui soient dignes de ce nom. Il n'y a plus que de petits dîners qui durent deux heures, grande mesure, et qu'on se hâte de quitter pour aller s'ennuyer au salon, à grande vitesse. C'est au salon, vous le savez, qu'il est généralement d'usage de prendre le café, et, le café pris, le piano se met à faire ses fredaines. Quand ce n'est pas l'horrible et insipide romance, si niaise, si longue, si plate, c'est le whist, exercice de trappiste, jeu du silence et de la liarderie.

***

Un peu avant de perdre la raison, c'est-à-dire il n'y a que trois ou quatre ans, Malitourne s'écriait en poussant un profond soupir :

— Quel siècle que celui-ci!... Hélas! ils ont remplacé le souper par des thés, réunions sans élégance et sans esprit, où l'on se bourre de brioches.

Et se reprenant :

— Il faudra écrire, en effet, qu'à dater de 1850, la brioche a été la dinde truffée des Parisiens.

***

Je n'invente rien, par malheur, quand je dis que les vieux parcs, pleins d'ombre et de silence, s'en vont l'un après l'autre.

On a commencé par découper le parc de Maisons en petites tranches comme une galette du Gymnase.

La bande noire s'est jetée ensuite sur le parc du Raincy, si célèbre par les fêtes athéniennes que le banquier Ouvrard y donnait sous le Directoire.

Il y a déjà beau temps que Beaujon et Tivoli, anciens parcs, ont fondu sous la truelle des maçons comme le beurre de Bretagne dans la poêle à frire.

Jules Janin racontait l'autre jour, dans une élégie touchante, le dernier jour du château et du parc de Bercy.

Cherchez des yeux le parc de Neuilly, vous ne le trouverez plus.

Il reste le parc de Monceaux, résidence favorite de ce duc d'Orléans qui devait se nommer Philippe-Égalité. On y voit de grandes pelouses vertes sur lesquelles Mirabeau, Danton, le duc déjà nommé et Camille Desmoulins ont mangé du chocolat préparé par Lucile, la femme de l'auteur du *Vieux Cordelier*. — Ce parc magnifique, deux boulevards tout tracés lui pressent la gorge et vont le couper en flanc.

Je reprends mon refrain : les parcs s'en vont. — Oui, mais la pisciculture progressant, on multiplie dans Paris les parcs — aux huîtres.

Maxime Parr.

PETITE CHRONIQUE DU XIX° SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

J'extrais des *Mémoires d'un homme d'Etat*, attribués à M. de Hardenberg, les passages qui suivent sur le fameux congrès de Vienne.

En raison de ce qui se passe en Italie et en Allemagne, cela devient presque de l'actualité :

« Les rois, forcés de se montrer et de payer de leur personne, ou, si l'on veut, de leur *parole*, dans les conférences, embarrassèrent souvent les courtisans.

» C'était là qu'il était facile de voir les *hommes* et de les juger.

» Le roi Frédéric-Guillaume de Prusse, de l'avis général, était celui qui conservait le mieux sa dignité.

» L'empereur Alexandre de Russie affectait la grâce et l'aisance françaises.

» L'empereur François d'Autriche représentant le bon vieux père de famille allemand, sa bonhomie et ses discours n'avaient pas de fin.

» Le pauvre roi de Danemark avait l'air très-embarrassé, très-inquiet de savoir ce qui adviendrait.

» Metternich était pour le moment sous un nuage; on disait : « Tombera-t-il? ne tombera-t-il pas? »

» Humboldt, plus savant que diplomate, avait l'air d'être le favori de tout le monde.

» M. de Talleyrand se montrait toujours en costume d'apparat, fin et poli comme un rasoir neuf. Quoiqu'il fût le représentant d'un pays qui avait causé tout ce remueménage de royaumes et amené les rois, comme une troupe de voyageurs, réclamant leur bourse ou leur bagage, M. de Talleyrand parlait plus haut que personne, et disait :

» — N'éveillez pas le chat français qui dort.

» Castlereagh était beau et noble.

» Stewart se montrait impertinent.

» Un jour, dans un gala de cour, se plaçant devant l'archiduchesse Béatrix, assise avec un pied sur un tabouret, il y posa aussi le sien et se mit à arranger son soulier et son bas qui n'allaient pas à sa guise.

» Qui vengea l'archiduchesse?

» Ce ne fut ni un prince ni un gentilhomme, mais un homme du peuple.

» Un certain soir que Stewart passait dans un faubourg de Vienne, un voiturier lui donna un bon coup de fouet en lui disant :

» — Cela, mon mignon, t'apprendra à poser ton pied à côté de celui d'une princesse du sang.

***

Il en a été de l'homéopathie comme de toutes les inventions modernes; on l'a beaucoup combattue à son origine, mais surtout par la moquerie.

Cependant le docteur allemand Hahnemann, le fondateur de la méthode nouvelle, allait toujours son bonhomme de chemin.

Il n'administrait les drogues, les poisons et les médicaments que par doses excessivement minimes, en globules.

L'ingénieux docteur a fait mieux encore.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.





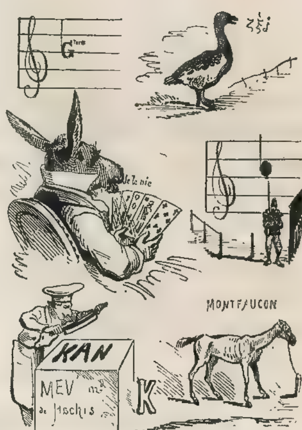
17574

N° 5.



17575

N° 6.



17576

Il est telle substance dont il épargnait la déglutition. Telle est la calamite, qu'il se contentait de faire toucher; telles sont certaines gouttes anodines qu'il suffit, selon lui, d'aspirer par l'odorat.

Cependant le docteur Hahnemann regarda comme une très-mauvaise plaisanterie la question que lui posa un jour un docteur allopathe, facétieux Allemand.

— Puisqu'un millionième de grain a tant d'efficacité, lui disait-il, une once de la même substance, jetée dans le lac de Genève, suffirait-elle pour guérir toute la Suisse?

— Monsieur, répondit gravement le fondateur de l'homéopathie, l'orage le plus violent ne parviendrait pas à agiter le lac au degré nécessaire pour opérer le parfait mélange de l'ingrédient pharmaceutique que vous voudriez y fondre d'après mon ordonnance.

***

On prétend aussi qu'un malade ingrat, sauvé par la simple odeur d'un flacon que le docteur Hahnemann lui avait fait à peine flairer, lui passa à son tour une pièce d'or sous le nez, en lui disant :

— Sentez, docteur, je veux vous payer comme vous m'avez guéri.

***

Le docteur Hahnemann avait quelquefois de la malice. Sous le premier Empire, le prince de Schwarzenberg d'alors avait fait prisonnier le roi de Saxe à la bataille de Leipzig, et cela dans le même appartement où le monarque était venu demander la santé au célèbre médecin.

— Docteur, disait l'Autrichien, vous aurez deux malades au lieu d'un : votre vieux roi et moi-même.

— Prince, répliquait l'homéopathe, en bon patriote, je ne vous traiterai, vous, que suivant la médecine allopathique.

P. A.

THÉATRES.

Un fait à constater, c'est l'entraînement des esprits supérieurs vers les sphères théâtrales, et surtout vers les scènes de genre. Ce n'est pas seulement à la Comédie française qu'ils tiennent à être joués, mais au Gymnase et au Vaudeville. Là ils peuvent être vrais, touchants, sans être astreints au joug classique et traditionnel de la maison de Molière. Le théâtre oseur et vivant choisit son champ de bataille ailleurs.

Dumas fils, Ponsard, Émile Augier, Serret, Sardou, Barrière, etc., vont plutôt au boulevard Bonne-Nouvelle qu'à la rue Richelieu, et voici le classique M. Latour (de Saint-Ybars) lui-même, qui, suivant leur exemple, apporte au Gymnase la *Folle du logis*, comédie en quatre actes.

La *Folle du logis* est une enfant gâtée et conséquemment capricieuse, étourdie, légère. Elle ne fait pas le malheur des gens qui l'entourent, mais leur tourment incessant. Grâce à ses câlineries, ses gentillesses, ses reparties spirituelles, ses prévenances, ses manières irrésistibles, il faut que tout le monde plie devant ses volontés, cède devant ses caprices.

Pour les événements sérieux comme pour les choses frivoles, Marceline impose ses idées, et cependant sa tête est une féerie continuelle où les changements à vue se prodiguent avec autant de facilité que dans la *Poule aux œufs d'or*.

Elle devait épouser Étienne de Cerny, et c'est quand les deux familles sont réunies pour la signature du contrat qu'elle annonce, sans trop savoir pourquoi, qu'elle ne contractera pas cette union. Tous les assistants se fâchent, excepté le père, qui trouve originale cette espièglerie de la *Folle du logis*.

Marceline s'est mise en tête d'épouser un mystérieux inconnu. Étienne a son plan. Il sait qu'il suffira à sa fiancée de connaître un peu son rival pour qu'il lui apparaisse tel qu'il est, c'est-à-dire commun, trivial, grossier. En effet, Marceline ne tarde pas à signifier à son père, ébaubi, qu'elle n'épousera jamais le prétendant qu'elle s'était déniché. Elle regrette Étienne.

Bien entendu, Étienne ne se fait pas prier pour revenir à la terrible Marceline, métamorphosée en agneau.

Trois vaudevilles nouveaux sont nés aux Folies-Dramatiques, en attendant la grande pièce les *Écoliers en vacances*.

Modeste et modiste, de MM. de Jallais et Jules Révél, ouvre la marche. La pièce est jolie. Il s'agit d'une modiste modeste qui préfère l'amour à la fortune. Aussi met-elle à la porte un Anglais qui a corrompu son portier.

Le second vaudeville, de MM. Guénée et Faucheur, a pour titre : *Monsieur Croquemitaine*. C'est *la part du lion* de Charles de Bernand mise en flonflons.

Enfin la *Fête d'un vieux garçon*, de MM. Bedeau et Pierre Bureau, complète la liste. C'est l'histoire d'un vieux célibataire qui essaye de déshériter un coquin de neveu en faveur d'un hypocrite étranger qui a une jolie femme. Le neveu insinue à l'étranger que sa femme n'est pas étrangère à ce don étrange. L'étranger veut étrangler le testateur, de là rupture. Le neveu rentre dans le testament de l'oncle. Charmant et fringant vaudeville, lestement mené à grandes guides.

Albert Monnier.

NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari,* a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce ; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari,* et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari.* — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM EXPÉDIÉ FRANCO.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FRANCS PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LES ÉTUDIANTS DE PARIS.	**2 ALBUMS.**
LE BAL CHICARD.	**1 ALBUM.**
LEÇONS ET CONSEILS.	**1 ID.**
LES NUANCES DU SENTIMENT.	**1 ID.**
CLICHY.	**1 ID.**

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 245. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 8 Septembre.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère*, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

PRIX
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

SOUVENIRS DE BADE (2e série), — par MARCELIN.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite).



DE ONZE HEURES A TROIS : EXCURSIONS DANS LES ENVIRONS

— Quel charmant pays pour les touristes! partout des routes entretenues et sablées comme des allées de parc, toutes les pentes adoucies, des poteaux indicateurs à tous les chemins, et des fontaines à tous les carrefours!
— Et des bancs sous tous les arbres!
— Et jusqu'à des framboises sur tous les buissons!
— Vous verrez que, pour les manger, nous allons trouver de petites assiettes et du sucre en poudre dans le gazon!

SOUVENIRS DE BADE (2e série), — par MARCELIN.

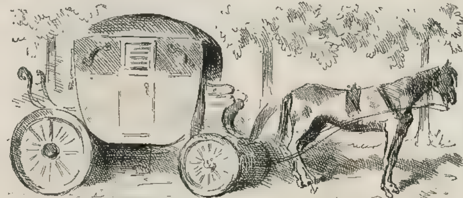
COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite).



17578

DE ONZE HEURES A TROIS : EXCURSIONS.

— Montez-vous à cheval? vous trouvez partout des chevaux de louage.
— Des animaux parfaitement dressés : ils s'arrêtent d'eux-mêmes à tous les points de vue.



17579

DE ONZE HEURES A TROIS : EXCURSIONS.

Préférez-vous aller en voiture? voici un fiacre badois, un des plus anciens monuments de la ville : sa fondation date de bien avant, mais bien avant la première révolution.



17580



17581

DE ONZE HEURES A TROIS : EXCURSIONS.

Pas de contestation possible avec les cochers : ce sont les plus braves gens du monde, le cœur sur la main et le tarif sur le dos.

Du reste, vous pouvez remplacer le vulgaire cocher par un gracieux postillon : c'est plus cher, mais c'est plus couleur locale.

HISTOIRE D'UN FARCEUR.

On a beaucoup parlé de Romieu dans Paris moderne. Les farces de l'ancien sous-préfet de Louhans ont encore aujourd'hui le ton poétique des légendes. C'est à qui les racontera à table, au dessert, quand on veut se mettre à rire. En effet, rien ne saurait mieux désopiler la rate que ce poëme des prouesses d'un farceur, prouesses qui égalent en nombre les travaux d'Hercule. Avez-vous entendu raconter l'histoire de l'épicier à qui Romieu fait couper en quatre un paquet de chandelles de six? Connaissez-vous l'épisode du lampion? Vous a-t-on narré l'irruption du mystificateur dans le magasin des *Deux Magots*, où il demande à les voir tous deux l'un après l'autre? Est-ce que vous n'avez pas ri au récit de la station chez le portier qui a si bien inspiré Eugène Sue? Romieu chez le marchand de draps, à qui il demande un fusil à deux coups; Romieu, membre de la société secrète de Nevers, dont chaque initié jouait d'un instrument. Il y a vingt vaudevilles dans tout cela, et vingt vaudevilles pleins de gaieté.

Ce type de l'espiègle français n'est pas précisément neuf; on le rencontra aussi, çà et là, chez nos pères. C'est ainsi que je viens de mettre la main sur les exploits d'un Romieu d'il y a cent ans; mais pour celui-là, Paris ne le connaissait pas, c'était un farceur de province.

***

Dans ce livre éloquent et terrible qui a pour titre : les *Mémoires du Diable*, Frédéric Soulié a esquissé de sa main vigoureuse la physionomie de Guinguernet le farceur. — L'histoire commence comme une pantalonnade de la foire et finit comme le plus noir des mélodrames. Le farceur dont j'entreprends de vous parler était quelquefois sans pitié, comme tous ceux qui veulent faire rire les autres malgré vent et marée, mais cependant il n'a jamais fait répandre que des larmes de joie.

Au reste, lecteur, mon bel ami, vous allez en juger.

***

L'homme se nommait Turpin. — Où vivait-il? Je ne sais. Tantôt dans le Beaujolais, tantôt dans le pays du Mans. Il aimait à bien vivre; il prenait surtout plaisir à duper ses contemporains. L'histoire prétend que c'était là son unique profession. M. de Roquelaure avait mis le métier à la mode

Turpin s'estimait surtout fort heureux quand il avait attrapé les paysans.

Une fois, à Tarare, à son retour de la chasse, comme il avait un bécasson très-maigre, il aperçut sur la place un rustre qui vendait des bécasses. Turpin l'aborda et entra en marché avec lui. Là-dessus il choisit la plus grosse bécasse, sur laquelle il passait et repassait la main plusieurs fois, espèce de geste d'un homme qui marchande du gibier. A un moment où le marchand tournait la tête, il escamota cette bécasse, à laquelle il substitua le plus adroitement du monde son bécasson. Le paysan, surpris de voir son oiseau devenu oisillon, s'imagina qu'il n'avait ainsi diminué des trois quarts que parce que Turpin l'avait manié; il le lui arracha brusquement.

— Otez-vous donc de là, lui dit-il tout en colère. En caressant mes bécasses avec la main, vous les réduisez à rien.

***

Sur le même marché, Turpin s'adressa ensuite à un autre paysan qui vendait des merles; il en acheta un cinq sous, à qui il fit avaler en cachette un demi-louis. Il lui ouvrit alors devant tout le monde le jabot, où il trouva son demi-louis, qu'il fit briller aux yeux de l'homme des champs.

— Vendez-moi tous vos autres merles? dit-il au paysan.

Mais ce dernier, piqué d'avoir eu l'ânerie de donner pour cinq sous un merle qui avait engendré, à ce qu'il croyait, un demi-louis, fronça le sourcil et dit :

— Du tout, monsieur, je garde mes oiseaux.

Il s'imaginait que leurs jabots étaient des mines d'or. Dès qu'il eut perdu de vue Turpin, il entra dans une allée où il égorgea tous ses merles. Le dernier qu'il sacrifia lui dessilla les yeux.

SOUVENIRS DE BADE (2e série), — par Marcelin.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite).



DE ONZE HEURES A TROIS : EXCURSIONS.

Mais quelque chose qui est encore bien plus couleur locale, c'est cet omnibus mérovingien.



17583

TROIS HEURES.

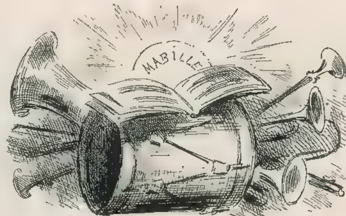
Voici l'heure du concert devant la Conversation : vous rentrez pour faire un peu de toilette.
— Ai je bonne tournure avec mon stackport?
— Oui, seulement tu n'as pas encore assez l'air d'un sac de pommes de terre.



17584

TROIS HEURES : TOILETTE.

— Mon toquet hongrois est peut-être un peu excentrique, mais ton espèce de tourte!... vrai, il y manque quelques godiveaux.



17585

DE TROIS HEURES A QUATRE : CONCERT.

Messieurs les grands musiciens allemands ne dédaignent pas d'imiter les quadrilles de Mabille : Bravo! cela repose un peu des oratorios sur la clarinette.

* * *

Turpin était chez un collecteur d'impôts lorsqu'un paysan, pour gagner les bonnes grâces de ce fonctionnaire qui pouvait le décharger de sa taille, lui apporta un chevreau. Turpin dit au paysan que le collecteur allait paraître. Le manant posa son chevreau à terre. Notre farceur, qui avait un chien à peu près du même poil et de la même grosseur, le mit à la place du chevreau, qu'il détourna fort adroitement. Pendant ce temps-là, le collecteur d'impôts arriva, le paysan voulut vite prendre son chevreau pour le lui présenter; il jeta les yeux sur le chien. Surpris de ce changement, qu'il crut être une métamorphose sans en connaître le nom :

— Ah! dit-il, pauvre bête! pourriez-vous bien être

SOUVENIRS DE BADE (2e série), — par MARCELIN.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite).



DE TROIS HEURES A QUATRE : PROMENADE PENDANT LE CONCERT.

— Voilà mon Allemande!!!.....
— Elle n'est pas mal; mais quelle idée as-tu eue de te toquer d'une femme qui ne sait pas un mot de français, toi qui ne sais pas un mot d'allemand?
— Bah! les paroles me gâteraient peut-être la musique.

devenue chien? Monsieur, continua-t-il en s'adressant au collecteur, je vous apporte un chevreau.

— C'est un chien, lui répondit le fonctionnaire, et vous pouvez le garder.

— Prenez-le seulement, repartit le manant, car notre chèvre l'a fait, je vous le jure : ce chien a l'âme d'un chevreau.

Il ne se serait pas désabusé si Turpin n'eût mis fin à la plaisanterie en montrant le vrai biquet.

⁂

Je ne sais si je me trompe, mais je crois bien que c'est dans ce fait que les auteurs de la *Sœur de Jocrisse* ont pris la scène si drôle où l'on voit le valet de M. Duval mettre un chat dans la cage du perroquet de son maître, qui s'était envolé.

⁂

Une autre fois, Turpin rencontre deux moines mendiants, sans sou ni maille; il les conduit dans la meilleure auberge de Lyon, où il fait servir un souper splendide pour eux et pour lui. Au dessert, il s'échappe sous prétexte d'aller chercher une bouteille de Rosolio et laisse les deux religieux se débattre avec l'hôtesse, qui se fait payer par le couvent.

Un autre jour, Turpin rencontra dans la rue un étranger qui cherchait la monnaie d'un louis qu'il tenait à la main; il offrit de le lui changer. Plein de confiance, l'inconnu lui livra son louis. Turpin prit la fuite. Aussitôt l'étranger le poursuivit de rue en rue. De temps en temps le malicieux coureur, qui avait plusieurs pas d'avance, s'arrêtait et montrait de loin le louis à son propriétaire pour l'animer, et il courait ensuite sur nouveaux frais. Cela ne lui coûtait rien, puisqu'il était fort agile. A la fin, quand il vit l'inconnu épuisé, il lui jeta le louis en lui disant :

— Monsieur, je suis un peu médecin; je voyais que vous aviez besoin d'exercice, et j'ai voulu vous en donner.

⁂

Magallon et Ringuet, tous deux âgés de plus de quatre-vingts ans, ne pouvaient vivre éloignés l'un de l'autre; leur amitié passait en proverbe. Ils demeuraient dans la même rue. Au milieu de la nuit, Turpin alla éveiller Magallon en lui annonçant que Ringuet était à l'extrémité, et qu'il souhaitait de le voir avant de mourir. Il alla ensuite porter une pareille nouvelle à Ringuet au sujet de Magallon. Les deux vieillards se levèrent à la hâte et ne s'habillèrent qu'à demi.

Une scène fort réjouissante fut la rencontre de ces deux amis dans la rue.

Turpin, qui était à quatre pas, goûtait tout le plaisir de la comédie.

Dès qu'ils se virent, ils se portèrent leur lanterne au nez l'un de l'autre. La bouche béante, les yeux fixes qu'ils ouvraient démesurément, ils se considéraient en silence. On aurait dit qu'ils étaient pétrifiés. Leur surprise se dissipa peu à peu.

— Est-ce vous, l'ami? se demandèrent-ils en s'appelant par leurs noms. — Et Turpin riait dans l'ombre.

⁂

Turpin a fini pourtant par être victime de ses mystifications.

Il s'était déguisé en meunier, portant une sangle sur l'estomac et montrant sa tête chauve. Ainsi accoutré, il entreprit de se moquer d'un curé burlesque, et invita plusieurs de ses amis à venir entendre un sermon de ce prêtre. Au jour dit, il se cacha derrière le pilier de

SOUVENIRS DE BADE (2e série), — par MARCELIN.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite).



DE QUATRE HEURES A CINQ.

Vous avez une heure à vous avant le dîner, vous entrez au cabinet de lecture, et vous parcourez, dans le *Badeblatt*, la liste des étrangers nouvellement arrivés.

« *Darmstadt. Hof. Hôtel à la cour de Darmstadt.*
» *Hr. baron Edgard mit Gattin und Bed.*,
» *2 P., Paris.* »

« *Monsieur le baron Edgard avec son épouse et sa suite, deux personnes, Paris.* »

— Tiens! Edgard et sa bonne!



DE QUATRE HEURES A CINQ : AVANT LE DINER.

Vous revenez flâner devant les boutiques de la Conversation; vous achetez une pipe allemande, et l'on vous fait, par-dessus le marché, un petit cours sur le change des monnaies.

— La bibe faut teux thalers, fous me tonnez une bièce de fingt vrancs, che fous rends cinq florins, et un temi afec tix,... touze,... dreize... et guadorze kreutzers.... Ça toit vaire fotre gompte?

— Je ne demande pas mieux.



DE QUATRE HEURES A CINQ : AVANT LE DINER.

Vous faites un tour sur la place de l'Eglise, où vous assistez aux exercices des pompiers. Si vous n'étiez garde national à Paris, ne voudriez-vous pas être pompier à Bade? ne fût-ce que pour porter ce beau casque moyen âge qui vous donne tout de suite l'air d'un héros des Niebelungen?



CINQ HEURES.

Voici l'heure du dîner, rentrez vite à l'hôtel : n'oubliez pas qu'il y a ce soir musique autrichienne devant la Conversation; puis, représentation dramatique chez la princesse Gargariskoff; puis, concert à la villa Melanienbad; puis, grand bal dans les nouveaux salons, tout cela dans la même soirée et dans le prochain numéro.

l'église; il marquait par des éclats de rire étouffés chaque endroit un peu pathétique du sermon; c'était une espèce de signal qui faisait rire tous les amis.

Le curé s'en vengea sur-le-champ.

Il s'efforçait de faire comprendre que les trois puissances de l'âme ne faisaient qu'un seul esprit.

— Voici, messieurs, dit-il à ses auditeurs, une comparaison familière qui vous rendra sensible cette vérité. Voyez ce faux meunier qui affecte de se cacher derrière ce pilier.

PENDANT L'ÉTÉ, — par DAMOURETTE et MARIN.



— Elle est gentille, ta petite propriété... Eh b'en, et celle de Chatou que t'a donnée le général, ça t'en fait deux.
— Ma chère, il faut penser à sa retraite, les campagnes ça compte.



— Dans un bois j'ai toujours peur des bêtes.
— Eh b'en! est-ce que je ne suis pas là...

Il a la tête pelée comme un singe, il est sanglé comme un mulet, il est gris comme un âne. Eh bien, ces trois bêtes n'en font pourtant qu'une.

PH. A.

LE PASSAGE DES PRINCES.

Il va ouvrir.....

Il ouvre.....

Il est ouvert!....

Le passage des Princes..... de quoi?

De la finance, probablement, puisque sa création est due au vice-roi des financiers.

Le roi de la finance, c'est M. de Rothschild, le vice-roi, M. Mirès.

Le passage des Princes conduit du boulevard des Italiens à la rue Richelieu.

Il a la forme d'un coude de tuyau de poêle.....

Ou de mon bras quand je me mouche.

Il est complétement inutile à la circulation parisienne, c'est pour cela que son besoin se faisait généralement sentir.

Ce passage est orné de magasins magnifiques, surmontés d'enseignes obligatoires rappelant les principales opérations de son fondateur.

Un fabricant de guitares et de castagnettes : — au Chemin de fer de Saragosse.

Une marchande d'oranges : — aux Chemins de fer de Portugal.

Un fichet quelconque : — à la Caisse des chemins de fer.

Un lampiste : — au Gaz de Marseille.

Une librairie religieuse : — aux Chemins romains.

Un charcutier : — au Por... de la Joliette.

Le gardien du passage est un invalide... de la Bourse. Cet infortuné a eu la jambe gauche emportée dans une liquidation, et a laissé son bras droit sur le champ de bataille du report.

Il faut l'entendre raconter la dernière affaire à laquelle il s'est trouvé :

« Les Victor-Emmanuel se tenaient à 400, les Autri-
» chiens montaient à 490.

» Tout à coup le 3 pour 100 faiblit, le Mobilier recule...
» — Les Anglais arrivent découragés avec un quart de
» baisse... — La panique devient générale... en chef.

» Les haussiers défendent avec acharnement leurs posi-
» tions, sous les yeux du maréchal des primes... — Mais,
» dans de pareils moments, que peut la valeur? — Nous
» devons reculer devant les baissiers... — Ils s'emparent
» de moi, m'arrachent ma couverture.....

» Un peu plus, j'étais exécuté!... »

Outre les industries précitées, le passage en question contient douze changeurs, dix-sept marchands de lorgnettes et un ornithologiste, qui ne vend nécessairement que des oiseaux... de passage. — Si non è *verreaux*, bene trovato.

Il n'est permis de traverser cette nouvelle galerie qu'aux gens plus ou moins fraîchement décorés, ou, en tout cas, revêtus de l'habit noir, — cette livrée officielle du mariage et de l'enterrement.

Les nobles personnages qui justifient de leur qualité de princes ont de droit le pas sur toutes autres personnes, et les promeneurs sont invités à faire cortége sur leur passage.

A la nouvelle de l'ouverture de cette nouvelle voie de communication, destinée à leur faire concurrence, tous les passages de Paris se sont émus... — à commencer par le passage du Saumon, qui jusque-là avait été heureux comme le poisson dans l'eau.

Le passage des Trois-Pavillons voulait arborer le drapeau de la révolte.

Le passage Vendôme jetait son cri de guerre sur l'air de la Colonne.

Le passage Saint-Roch jurait d'être ferme comme son nom.

Le passage du Grand-Cerf parlait de prendre la fuite.

Le passage Chausson s'apprêtait à tirer la savate.

Le passage Jouffroy se sentait mal à l'aise et demandait un verre d'eau.

Seule, la galerie des Variétés espérait que le public ne donnerait pas dans le panneau..... rama.

Le jour de l'inauguration, la grande famille parisienne a été appelée à contempler les profils majestueux des illustrations princières dont les noms étincellent ci-après :

Richard, cœur-de-million, créateur du passage des Princes.

Julius Janinus, criticorum princeps.

Fiorentino-Fiorentini,
Gautier de Tra los Montès,
Paolo de San Victor, } princes du feuilleton lundinical.

D'Ennery, prince de Cabourg.

Ponson de l'Attirail, prince de Charabie.

De Villemessant, prince de Chambon..... de Mayence.

Saint-Nadar (boulevard des Capucines, 35.), prince de l'objectif..... et pas d'objection.

J'en passe..., sans compter les princesses de la rampe.

Tout le monde a regretté l'absence du prince Gari-Dumas, le célèbre historien de Dumas-Baldi.

Allons! bon, voilà déjà que l'on parle de donner au passage des Princes une autre dénomination. Les uns disent : passage Solar (mais où est la *garantie?*), les autres : passage Mirès!

Les coreli-millionnaires du célèbre financier proposent : passage de la mer Rouge.

Quel que soit le nom octroyé à la nouvelle galerie, je demande que l'on grave en lettres d'or sur son fronton cet aphorisme philosophique :

LA VIE EST UN PASSAGE.

ALEXANDRE FLAN.

LES EXCENTRICITÉS DE FRÈRE JONATHAN.

L'Amérique est plus que jamais la terre classique de l'excentricité portée à sa dernière puissance, et elle fait chaque jour dans cette voie humoristique des progrès consolants pour l'humanité.

Barnum, ce banquiste de génie, ce prince des puffistes, — digne émule du père Aymès, et qui a eu la gloire d'exciter la curiosité blasée de ses compatriotes, les a rendus difficiles en fait de spectacles.

Comme les Américains n'ont ni littérature ni poésie, ils ne vont au théâtre que pour voir des artistes phénomènes; — ils préfèrent un combat de dogues à la meilleure des comédies, et une ménagerie de bêtes excessivement féroces au mélodrame le plus ensanglanté.

Carter aurait obtenu en Amérique un immense succès, car les Yankees seraient venus à toutes ses représentations, conduits par le doux espoir qu'un jour ou l'autre le célèbre dompteur laisserait sa tête dans la gueule du lion. Cela aurait fourni le sujet à de nombreux paris, et Carter aurait fait fortune.

Quant aux arts, ils ne connaissent en fait de peinture que ces croûtes exhilarantes que des entrepreneurs français leur expédient par milliers.

Il m'a été donné de connaître l'un de ces entrepreneurs, et je ne puis résister au désir de parler de ce type peu connu, mais très-intéressant.

J'ouvre donc une parenthèse.

***

Faux artiste, n'ayant ni goût ni talent, ce peintre sans vergogne faisait une industrie de son pinceau et s'était établi fabricant de paysages.

Le paysage! — Et quel paysage, ô Dupré! — Le paysage était sa spécialité; il vendait des idylles tout encadrées au plus juste prix, et en expédiait par centaines aux deux Amériques et jusqu'au Canada chez les Iroquois, — très-friands d'images, nul ne l'ignore.

Voici de quelle façon ingénieuse notre homme procédait dans la manipulation de ses tableaux.

Il plaçait le modèle au milieu de son atelier, puis, garnissant de toiles quinze chevalets rangés en demi-cercle, peu lui importait le jour, — il s'armait de sa palette, — saisissait son pinceau, et attaquait tour à tour les quinze toiles.

Sa femme, sa fille et sa servante travaillaient de concert avec lui. La première faisait les maisons, la seconde les ciels et la troisième broyait les couleurs. Lui harmoniait tant bien que mal l'ensemble avec une rapidité de mécanique, et en une heure le tableau était fini.

Cet atelier était véritablement une manufacture de *toiles* peintes, et rien n'était plus amusant que de voir ces trois personnes occupées sérieusement à confectionner des paysages et à répéter successivement le même coup de pinceau sur les quinze toiles, qui se trouvaient achevées à la même heure.

Dire ce qu'étaient ces paysages est impossible; la débauche de couleurs du dernier des rapins serait un chef-d'œuvre à côté. Au reste on a pu, par hasard, en remarquer à l'hôtel des Ventes : cela coûte un franc cinquante, le cadre doré compris!

Eh bien, ce trafiquant d'art au rabais, — cet industriel en peinture, — qui faisait l'exportation du paysage, a gagné à ce métier une maison! quinze mille livres de rente!

Ayez donc du talent! — Appelez-vous donc Gérôme, Hamon, Bonvin, Luminais, Corot, Baron — pour voir un badigeonneur enrichi par ces attentats artistiques et ayant pignon sur rue.

Historique.

***

Je ferme la parenthèse, et je continue :

Les Américains n'entendent donc rien aux choses du théâtre et de l'art, et il leur faut comme spectacles des exhibitions pimentées, qui seules peuvent exciter leurs nerfs difficiles à émouvoir.

Cela tient, j'imagine, à l'exubérance de force vitale qui est l'essence de leur nature, et à la force du liquide, sang ou vitriol, qui circule impétueusement dans leurs veines.

Leur existence est emportée — violente, — et je la comparerai volontiers à une locomotive chauffée à toute vapeur, qui dévore l'espace sans crainte du danger.

On comprend que le moral doit se ressentir de cette situation physique et que le cerveau, sous l'influence de cette fièvre intérieure, doit concevoir parfois des idées en dehors et conséquemment excentriques.

Si le lecteur n'est pas satisfait de cette explication, je l'engage à soumettre ce problème à la section de physiologie de l'Institut, qui se fera un religieux devoir de ne pas l'examiner, — selon la coutume.

Quoi qu'il en soit, les Yankees recherchent les émotions fortes pour se distraire.

Les luttes de boxeurs, par exemple, les intéressent au plus haut point, surtout si l'un des champions ou tous les deux restent sur le terrain sanglants et inanimés.

Aussi, je ne désespère pas de voir renaître quelque jour dans l'une des grandes villes de l'Union les antiques traditions de la Rome des Césars : *Panem et circenses,* — du rosbif et des luttes.

On construira un cirque immense à ciel ouvert. Gérôme en fournira le modèle, et pour se former l'esprit et le cœur, le peuple viendra en foule assister aux combats palpitants de boxeurs, luttant en champ clos contre les bêtes féroces qui nécessairement les dévoreront à la fin au bruit des hurrahs de la foule.

Et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes possible.

***

En attendant la réalisation de cette idée, les honnêtes citoyens de New-York organisent des trains de plaisir pour aller..... voir pendre John Hicks, le pirate!

Et on lit dans les colonnes d'un journal accrédité de l'endroit :

« *Ho! pour l'exécution.* Le steamboat *Chicopée* quittera » cette ville vendredi matin dans le but d'offrir à ceux qui » se trouveront à son bord une occasion d'assister à l'exé- » cution de John Hicks. Le bateau se tiendra près de l'île » jusqu'à ce que les cérémonies soient achevées. Ce sera » une belle occasion pour les capitaines et les marins en » général de voir partir de ce monde un des plus atroces » fléaux de leur profession. — *Il y aura des rafraîchisse- » ments à bord!* »

Après cela il faut tirer l'échelle.

Voyez-vous d'ici maintenant cette scène d'intérieur entre un mari et sa femme.

— Avez-vous l'intention, mon ami, d'assister à l'exécution du pirate? demande la femme.

— En ma qualité d'armateur, je n'y saurais manquer, ma chère, d'ailleurs la pendaison sera intéressante. Hicks montre une grande fermeté. — Ne viendrez-vous pas?

— Avec plaisir. Puis-je emmener George et Ellen? ils désirent vivement voir ce spectacle, nouveau pour eux.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, — cela ne peut manquer de les amuser, et la partie sera complète. Ah! voici Ellen; embrassez votre père, ma fille, il vous conduit à la pendaison.

— Quel bonheur! et comme George va être heureux.

— A tantôt, dit le père, je cours retenir nos places à bord du *Chicopée*.

Et cela dit tranquillement comme s'il ne s'agissait que d'une simple partie de campagne.

J'en rougis pour nous, qui ne comprenons pas les ineffables jouissances qu'on doit éprouver à voir pendre un criminel, — fût-ce même un pirate, et je commence à craindre que nous ne soyons trop civilisés. — Qu'avons-nous à opposer à de si intéressants spectacles?... des luttes, et encore des luttes à main plate; — c'est bien mesquin!

Les Espagnols ont leurs tauromachies avec éventrement de chevaux!... c'est mieux.

Les Anglais ont leurs boxeurs qui s'entre-tuent!... c'est très-bien.

Mais rien ne vaut une bonne pendaison américaine!... avec rafraîchissements!!!

HIPPOLYTE MAXANCE.

THÉATRES.

Il est si difficile de faire du neuf que nous comprenons volontiers les auteurs d'opéras-comiques, qui, depuis quelque temps, aiment mieux prendre tout bonnement dans l'ancien répertoire les vieilles comédies pour les tailler en livrets à l'usage des compositeurs de musique.

L'Avocat Pathelin, les *Noces de Figaro*, le *Mariage extravagant*, et *tutti quanti*, tel est l'ordinaire consacré en ce moment, ce à quoi il convient d'ajouter le *Docteur Mirobolan*, à l'Opéra-Comique, et *Crispin rival de son maître*, au Théâtre-Lyrique. Le ministre d'État a, dit-on, averti les directeurs qu'il ne permettrait plus de tels emprunts au répertoire du Théâtre-Français, qui doit rester inviolable et sacré. Il ne veut pas que dans un intérêt particulier quelques-uns se bâtissent une cabane avec les pierres sculptées d'un édifice public.

Les *Écoliers en vacances!* Voici un titre qui fera battre bien des cœurs, car s'il est plein de promesses pour les jeunes, il est plein de souvenirs pour les anciens. Quel joli moment ç'a été pour nous tous que le départ en vacances, et qu'il a été triste le retour au collége! Les *Vacances!* c'est le cri de liberté des écoliers!

M. Henri Thiéry a songé à la nombreuse population flottante des colléges en état de rupture de ban après la distribution des prix. Il avait naguère attiré aux Folies-Dramatiques les hordes de marins d'eau douce avec les *Canotiers de la Seine*, il a voulu y entraîner tous les *écoliers en vacances* de Paris et des départements. Un écolier ne va pas seul au spectacle, il est escorté de parents et d'amis. Donc, en lui présentant l'hameçon aux Folies, ce théâtre fait une bonne affaire.

On reprochera peut-être à l'auteur d'avoir montré des écoliers d'un âge douteux et flottant. Tantôt ils parlent d'amour comme des jeunes gens de vingt ans, tantôt ils pleurent comme des enfants de six ans en redoutant le fouet et en demandant des confitures. Mais, bah! il y a beaucoup de gaieté répandue sur tout cela. La logique et les plus beaux raisonnements du monde ne vaudront jamais un franc éclat de rire.

La réouverture heureuse du Théâtre-Lyrique et la reprise brillante de la féerie le *Pied de Mouton*, à la Porte-Saint-Martin, méritent qu'on s'occupe d'elles un peu moins à l'étroit. Nous y reviendrons dans notre prochain article.

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Savez-vous pourquoi, en campagne, les artilleurs sont moins que tous les autres militaires, même les zouzous, exposés à la disette?

C'est parce qu'ils sont, avec un soin tout spécial, munis de provisions *de bouches*.

N° 2. Pourquoi cet individu qui hérite de cinq pièces de vingt francs, peut-il se prétendre issu de la plus haute noblesse?

Parce qu'il est héritier de *cinq louis*.

N° 3. A quel motif peut-on attribuer l'antipathie des gardes du commerre pour les bottiers?

Parce que ces industriels leur font une concurrence incessante par la contrainte par *cors*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Un indiscret s'attire souvent de cruels affronts.

N° 5. Si la vérité est dans la bouche des enfants, elle est aussi dans la bouteille.

N° 6. Si j'étais roi, disait Jeannot, je n'irais garder mes vaches qu'en carrosse.

TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.
N° 6. RÊVERIE.
7. LA SŒUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié*, 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes nues arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs* — *le Ruisseau* — *Sortie de bain* — *Quiétude* — *l'Echo* — *Villa bella* — *Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendues franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



LES ROBERT MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS

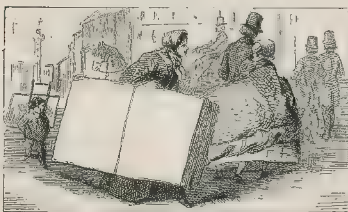
COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.

PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, **11 fr.** SEULEMENT rendu *franco* par la poste

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.





CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN,

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite; on les emploie aussi pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis. Le nom s'inscrit dans l'espace resté blanc — et la carte se place sur la serviette.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FR.; PAR LA POSTE, 6 FR.

Chez MM. GIROUX, SUSSE, et au bureau, rue Bergère, 20.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonnée peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'elle désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté.

Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1860 est un Album très-curieux, intitulé *Toilettes de nos grand'mères,* reproduisant les modes de 1800 à 1830, d'après les meilleurs journaux du temps.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes :* un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco,* il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée.

La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1860 tout entière. Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 246. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 15 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. RANDON.



17593

DRUSE OU MARONITE?

Je suis oiseau, voyez mes ailes;
Je suis souris, vivent les rats!



17594

COURS MILITAIRE DE BOTANIQUE ET D'HISTOIRE ANCIENNE.

La datte, suivant le système de Copernicle, était la pomme de terre des Hébreux dans le temps que Pharamond les obligea de traverser la mer Rouge pour aller vivre dans un desert inhabité; la manne était une autre espèce de légume végétal qui leur servait de pain, sans quoi ils seraient tous morts d'énanition faute d'aliments.



17595

LES GROGNARDS DE 1860.

Si j'avais su, quand j'ai demandé à passer en Syrie, que c'était pour emboîter le pas gymnastique à des polichinelles de bestiaux comme ça!.....



17596

Une vraie scie! ce n'était pas trop tôt que j'aie une occasion pour Damas, pour faire retremper mon rasoir.



17597

Ça biche!.... ils me prennent pour une vierge maronite..... nous allons rire!....

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. RANDON (suite).



17598

L'intendant qui appelle ça un ravitaillement! Merci! je n'ai plus faim!



17599

ENCORE UN GROGNARD.

Le Père Éternel s'aura trompé : pour sûr, c'est un mur qu'il voulait faire.



17600

Décidément, le buffle peut être excellent pour faire des peignes et même des tabatières, mais comme pot-au-feu... macache!



17601

Soyez calmes et tranquilles désormais; on est venu pour briser la chaîne du Liban, et on la brisera!



17602

Pas de bêtise! on ne s'agenouille que devant Dieu ou devant le sexe; je ne suis point un Dieu, et bien moins encore une femme.

ILLUSIONS PERDUES.

H. de Balzac a fait, vous le savez, un très-beau roman sous ce titre.

Ce que j'ai à dire ne touche en rien à des aventures chimériques; c'est de l'histoire.

Lamartine vient d'écrire une page magnifique sur Pétrarque.

« Pétrarque se mourait d'amour, » dit-il, et il continue sur ce ton.

***

J'aime beaucoup Lamartine et je l'ai prouvé cent fois, mais je n'aime pas l'erreur, surtout quand elle est pommée. En parlant de cette sorte du poëte qui a chanté la fontaine de Vaucluse, l'auteur du *Lac* consulte plus les dessus de pendules que la vérité. En effet, mille objets d'art en bronze nous montrent Pétrarque sous la figure d'un beau méridional mélancolique et tendre, cherchant des yeux la belle Laure de Noves, qu'il a tant célébrée dans ses vers.

***

Il faut vous dire qu'il en était de ce faiseur d'élégies comme de tous ses pareils, les fabricants de chansons : il lui fallait le nom d'une femme à mêler à ses rimes. Un jour, pendant une ambassade de Rome à Avignon, il a aperçu Laure de Noves, grande, belle, blonde, blanche, très-chaste, et il s'est dit :

— La femme que j'ai aperçue dans mes rêves ressemblait à celle-là. Je m'en vais célébrer la beauté de Laure de Noves. Dans mille ans on dira encore : « Voyez donc » les belles stances que cet Italien a faites sur cette » belle Provençale! Ils s'aimaient d'un grand et géné- » reux amour, allez! » Et ils entrelaceront dans tous leurs souvenirs les noms de Pétrarque et de Laure.

Pétrarque a eu raison pendant près de six cents ans. La justice de l'histoire est boiteuse; elle marche lentement, mais elle finit par arriver à son but. On sait aujourd'hui que toute cette grande tendresse du faiseur de vers n'était qu'une frime; Laure n'a pas aimé Pétrarque, et, de son côté, Pétrarque n'a pas beaucoup raffolé de Laure. En vrai rapsode qu'il était, il n'aimait que les vers qu'il composait sur elle.

Il reste à vous expliquer comment et pourquoi.

***

En premier lieu, Pétrarque avait quarante ans lorsqu'il apercevait Laure de Noves pour la première fois. L'âge, dira-t-on, ne fait rien à l'affaire. Il faisait partie d'une ambassade des Romains dépossédés du Saint-Siége, à Clément VI, pape français résidant à Avignon. Il ne songeait point à s'exiler aux bords des ondes sauvages de la fontaine de Vaucluse par un de ces entraînements de passion qui mènent aux Thébaïdes. Ce qu'il venait rêver dans la solitude, parmi ces rochers fameux, c'étaient les vanités d'une position élevée. Pétrarque, couronn

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. RANDON (suite).



17603

Je me suis trop pressé d'adopter ce petit Maronite; le voilà qui me demande à teter, et moi qui n'a pas de lait!



17604

— Est-ce que nous ne trouverons pas quelque vierge maronite à rassurer?
— Quand ça ne serait qu'une veuve à consoler.



17605

— Caporal, s'il vous plait, quelle différence fait on entre la pomme de terre française et la pomme de terre de Syrie?
— La pomme de terre de Syrie, en latin *Syria*, est une légume espéciale du pays; elle possède un goût particulier dont qu'il n'y a que ceux qui en mangent qui peuvent le connaitre.



17607

Ma chère tante,

...... Tanqualot du Gourdin qe vout me demendé le fermié et une arrabe qil nan vent pat amouain de 25 frans la bouttelle insi dont civouzanvoulés il faux meraypendre dessuit otreman yl nant resteura beintaux plux . ..



17606

V'là-t'i pas une affaire! j'ai cru que sa queue le gênait, ton mouton; appelle-le, je vas lui la remettre.



17608

.... « Splendeurs du ciel et de la nature, douceur du climat, fertilité du sol, tout a été donné à la Syrie; malheureusement, les invasions de sauterelles, les tremblements de terre, la peste, reviennent trop souvent etc., etc. »
— Bah! pendant que la terre tremble on va se baigner; pendant que la peste souffle, on s'imbibe le torse de cognac; et les sauterelles... on les fricote.

---

poëte d'un laurier vert et or, avait eu son triomphe au Capitole, à la vue de Rome entière. Il croyait que ce grand succès devait le mener à tout; il avait été le favori du grand pape Jean XXII, qui s'obstinait à résider à Avignon, et Pétrarque, couronné à Rome, voulait que la cour du pape résidât à Rome. De là des épigrammes, des satires, des pamphlets. Ce doux Pétrarque, terrible dans sa haine, donnait au Souverain Pontife les noms de Nemrod, Sémiramis, Cerbère, Pasiphaé, Minotaure, Denys le Tyran et Alcibiade, et le pape l'avait fait archidiacre et chanoine de Parme. — Un poëte amoureux et chanoine, vous attendiez-vous à celle-là!

***

Quant à Laure de Noves, elle était belle, sans doute, mais elle était mariée au seigneur Hugues de Sade et elle en avait onze enfants, tous vivants. — Voyez-vous cette poétique mère de famille, du reste irréprochable dans son ménage, célébrée par un poëte au moment où elle faisait onze tartines à sa progéniture?

Un jour Laure devint veuve, et le pape Benoît, touché des plaintes de Pétrarque, lui dit :

— **Eh bien**, poëte, si vous l'aimez si éperdument, je vous donnerai de doubles dispenses qui vous permettront de l'épouser.

Pétrarque refusa.

— Si une fois je possédais Laure, répondit-il, tout ce que j'ai encore à dire sur elle ne serait plus de saison.

Et, en effet, il faisait sur la belle veuve de charmantes élégies.

Il y a mieux : une fois que cette Laure de Noves tant adorée, malgré son mari et ses onze enfants, fut morte, Pétrarque, archidiacre et chanoine de Parme, se consola avec Françoise de Bassano, qui lui donna des enfants, et entre autres un fils qu'il a chanté.

Ingrat et volage Pétrarque, qui passe néanmoins pour si fidèle et pour si pur!

Qui ne s'est arrêté à la lecture de ces serments solennels :

Non la connobe il mondo, mentre l'ebbe;
Connobill'io ch' a pianger qui rimasi.

Le monde n'a pas connu Laure, mais *lui* reste pour la pleurer.

— Oui, pour la pleurer dans les bras d'une autre.

***

Essayez de déraciner ces préjugés, semés et plantés par je ne sais qui, et les contemporains hausseront les épaules. — D'ailleurs la rectification nuirait beaucoup aux marchands d'estampes et à ceux qui font des dessus de pendules. A la bonne heure, laissez Pétrarque sur son trône d'amour; seulement j'ai voulu vous dire que cela n'était pas plus vrai qu'autre chose.

PH. A.

PHÉNOMÈNES PARISIENS.

LA SOCIÉTÉ DES INVISIBLES.

La folie mystagogique prend de notre temps des proportions qui ne permettent pas de supposer qu'elle puisse

VOYAGE A LA VAPEUR, — par LEDRAD.



SORTIE D'UN TUNNEL.

Excusez-moi, mesdames, mais j'avais réveillé moi dans cet tunnel, et je croyais le nouit barrivé.....

s'arrêter de sitôt. Il est vrai que c'est la foi naïve mais colossale des adeptes qui fait l'assurance des révélateurs; ces temples de carton s'écrouleraient d'eux-mêmes au souffle du rire s'il n'y avait pas des croyants pour en soutenir les colonnes et en entretenir les prêtres.

Il vient de se fonder à Paris une *Société des Invisibles*, sorte de *Jockey-club* des spirites et du spiritisme, qui a son bureau composé d'un directeur, d'un secrétaire et d'un trésorier. Ce bureau a des correspondances avec l'éternité, et s'engage à faire communiquer les abonnés *qui le désireront* avec l'autre monde.

La société des Invisibles a pour moniteur le *Journal des puissances occultes et de leurs manifestations*, dont je tiens le premier numéro entre les mains.

Il est vraiment dommage que ce journal ne soit pas invisible comme le reste de sa doctrine, et qu'on l'imprime prosaïquement à Montmartre, comme les autres journaux de ce bas monde. Je concevrais une gazette éthérée, imprimée sur papier diaphane avec des caractères impalpables; on pourrait la lire dans un songe, ce qui serait d'autant plus ravissant qu'on ne perdrait pas son temps à dormir pendant la nuit. Le bureau de rédaction et d'administration serait placé dans un nuage où l'on pourrait aller converser de temps à autre avec les esprits qui en seraient les écrivains et collaborateurs.

Au lieu de ces agréables surprises qu'on serait en droit d'exiger, on se trouve en présence d'un brave homme qui cumule les fonctions d'un directeur de journal de toilette avec celles de rédacteur du *Journal des puissances occultes*. Il vous envoie en prime des gravures et patrons coupés « à l'usage des dames qui commandent les toilettes, *aussi bien que des personnes qui les exécutent* ». (Les dames ou les toilettes?...)

Ce premier numéro contient une recette infaillible pour mettre en communication les êtres invisibles avec les humains. « Pour se manifester à vous ou à moi d'une manière sensible et tangible, l'âme n'a besoin que *de reprendre du fluide humain*. Or, si nous donnons, par imposition des mains, une certaine quantité de fluide humain à une table, une chaise, une boîte ou tout autre objet mobile, une âme le touchera, reprendra du fluide au contact, et une fois la relation ainsi rétablie entre les deux êtres, l'invisible s'emparera de cet objet pour nous exprimer ce qu'il voudra nous dire. Si c'est un crayon, une plume, il nous tracera de l'écriture, au lieu de coups frappés ou autres signaux imparfaits.... » Voilà la loi fondamentale des rapports entre les âmes et les humains.

Demandez plutôt à M. Gagne. M. Gagne est l'auteur d'une *Histoire des miracles*, où il raconte l'histoire de *sa* mort et de *son* crucifiement. M. Gagne est venu entretenir le *Journal des puissances occultes* de ses communications personnelles. Il entend des voix qui lui parlent, qui lui donnent des avertissements; il reçoit des avis qui lui disent de faire ou de ne pas faire telle ou telle chose, et il paraît s'y soumettre scrupuleusement. M. Gagne rédige en chef un journal intitulé : *l'Unitéide*, qui a publié les meilleures recettes pour faire des confitures.

Ne riez pas, sans quoi vous vous exposez à être admonesté en rimes peu riches par un invisible du *Cercle de ce nom* :

Qu'as-tu fait d'utile sur la terre?
Lui dira le grand interrogateur.
Et comme *elle* (1) ne pourra guère
Que balbutier en tremblant de peur,
Il te dira : Pour toi il n'y a plus de monde.

Va! suis à grands pas les *errants*,
Chevauche par monts et par vaux,
Marche toujours, et toujours tes *elans*
Te feront subir des tourments nouveaux.
C'est ainsi que Dieu épure les mondes.

Amende-toi, il est encore temps,
Reviens dignement au travail
D'intelligence et de bons sentiments,
Comme une brebis retourne au bercail,
Alors nous ferons tous chorus en ronde!!!

Ainsi parle le poëte des Invisibles, qui a l'habitude de sacrifier la richesse de la rime à celle de l'idée.

Le *Journal des Invisibles* relate l'histoire d'un économe du palais de justice qui, demeurant rue des Noyers, recevait à chaque instant dans son appartement des fragments assez considérables de bûches à demi-carbonisées, des morceaux de charbon de terre très-pesants et même du charbon dit de Paris. Son domestique lui-même en fut atteint et blessé. La victime de ces sortiléges ayant requis l'assistance de la police, des agents placés en surveillance ne tardèrent pas à être bombardés eux-mêmes par l'artillerie *invisible*. Enfin, l'économe poussé à bout sollicita du propriétaire la résiliation de son bail. Cette demande fut accordée, et l'on fit venir pour rédiger l'acte, maître *Vaillant*, huissier, dont le nom convenait parfaitement dans une circonstance où les exploits ne pouvaient se faire sans danger. En effet, à peine l'officier ministériel

(1) L'âme.

VOYAGE A LA VAPEUR, — par LEDRAD (suite).



— Une place, s'il vous plaît?
— Et votre demoiselle?
— Ma fille n'est qu'un bébé qui se place sur les genoux.



— Je vois avec bonheur que vous êtes fumeur, monsieur le baron.
— Oui, je fume volontiers moi-même, monsieur, mais la fumée des autres m'incommode.



Cinq minutes d'arrêt.

17612

était-il en train de rédiger son acte, qu'un énorme morceau de charbon, lancé avec une force extrême, entra par la fenêtre et alla frapper la muraille en se réduisant en poudre. Sans se déconcerter, maître Vaillant se servit de cette poudre comme autrefois Junot de la terre soulevée par une bombe, pour la répandre sur la page qu'il venait d'écrire.

En attendant que ce mystère soit expliqué, le *Journal des Invisibles* se charge d'initier ses abonnés à la lecture courante des hiéroglyphes, à la nouvelle théorie de la mécanique astrale, à la médecine des invisibles, à la direction des aérostats, etc., etc., etc.

Il y a quelques années qu'un jeune artiste, ayant son atelier dans la rue Notre-Dame des Champs, reçut la visite de son oncle, qui lui tombait dru du Béarn. Cet oncle venait exprès pour se faire recevoir d'une prétendue *Société des Invisibles* dont on lui avait raconté des merveilles dans son pays. Le peintre entretint les illusions de son oncle en lui laissant croire qu'il était un des principaux chefs de cette société; seulement il lui déclara que pour en faire partie il fallait passer par de terribles épreuves, à la suite desquelles l'initié devait verser deux cents francs destinés à un banquet solennel qui consacrait sa réception. L'oncle consentit à tout et déposa d'avance les deux cents francs, après quoi on lui banda les yeux, on le plaça dans une baignoire, on lui posa des questions impossibles et on lui promena sous le nez des hauts-de-chausse qu'on dit avoir appartenu à Mesmer en personne. Le tout se termina par un joyeux banquet auquel assistèrent tous les artistes du quartier.

Je demande si le *Journal des puissances occultes* veut faire jouer à ses croyants le rôle de l'oncle du Béarn.

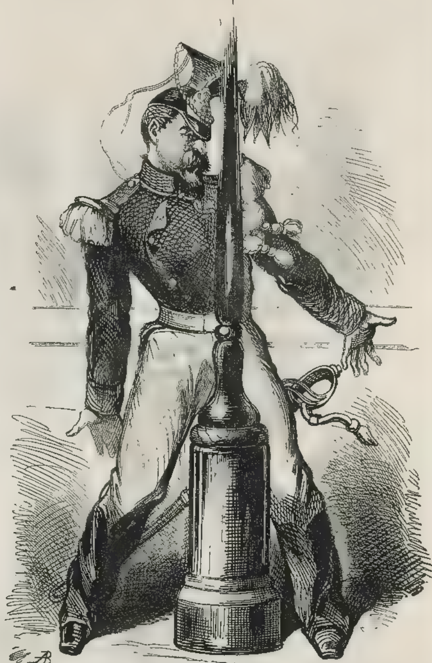
ANTONIO WATRIPON.

CROQUIS MILITAIRES, — par Ladreys et Belin.



17613

— Mam'zelle!... si vous saviez combien... je... de manière alors que pour lors... de sort' enfin... que... (*A part.* J' m'en zouviens plus'...



17614

..... des calottes...., toi..... à un lancier..... des calottes! prop' à rien, va!...

UN CHIEN.

— Monsieur, l'Assemblée législative de 1850 a élevé les chiens à la dignité de contribuables; ils payent tous dix francs d'impôt par an. N'importe, ils n'occupent pas encore le rang qui leur est dû.

Voilà ce que j'ai entendu dire un jour, et ces paroles m'ont fait mûrement réfléchir.

— Quel rang, disais-je, ce monsieur veut-il donc qu'on donne aux chiens?

J'ai revu mon interlocuteur tout dernièrement, à l'époque où l'on jugeait en cour d'assises les voleurs anglais qui ont dérobé pour deux cent cinquante mille francs de diamants et de pierreries au bijoutier Fontana, et j'ai enfin compris la plainte de mon discoureur.

— Monsieur, si le bijoutier avait eu un chien bien élevé, ayant fait ses classes au collége des chiens qu'ouvrira bientôt l'avenir, croyez qu'il n'aurait pas perdu pour un centime de marchandises.

Comme je hochais la tête en signe de doute, mon homme ajouta :

— Eh bien, monsieur, pour vous convaincre, tenez, je vais vous narrer une histoire. Ne craignez rien, je suis une tête grave, et je n'ai assisté de ma vie à une farce de M. Scribe (de l'Académie française). C'est vous dire assez que je ne débite pas de calembredaines.

— Parlez, monsieur, parlez, répondis-je.

Mon homme prit un petit temps, absolument comme un grand orateur qui va se lancer dans une longue harangue, et il commença en ces termes :

— Quand vous étiez étudiant, monsieur, vous avez connu le Prado d'hiver : c'est un édifice qui était situé presque vis-à-vis le palais de justice et qu'on a démoli cet hiver. Il était de mode d'y aller danser et voir danser. Or, il y a quelques années, un homme entre deux âges s'y présenta, mais on lui en refusa l'entrée parce qu'il était suivi d'un chien qu'il voulait absolument introduire avec lui.

— C'est un chien bien élevé, disait-il; un chien savant, qui a fait toutes ses études.

L'officier de garde lui dit que tout ce qu'il pouvait faire était d'ordonner qu'on veillât sur son chien jusqu'à ce qu'il sortît du Prado.

L'homme fut forcé d'y consentir.

A peine avait-il fait un tour dans la salle, qu'il s'aperçut qu'on avait eu l'habileté de lui prendre sa montre. Il courut aussitôt à la porte et se plaignit qu'on eût refusé de laisser entrer son chien.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, reprit-il, que c'est un chien bien élevé, qui a fait toutes ses classes et qui reconnaîtrait sûrement le filou si on le laissait parcourir le Prado.

On crut devoir lui accorder cette satisfaction, après qu'il eut dépeint la montre qu'il venait de perdre.

Au bout de deux ou trois tours, le chien s'attacha aux traces d'un homme très-bien mis, qu'il suivit constamment. On l'arrêta, quoiqu'il protestât qu'on se méprenait. On le fouilla, sur les vives instances de l'inconnu, qui assura que son chien ne pouvait se tromper.

En mettant la main dans ses poches on lui trouva sept ou huit montres qu'on mit toutes ensemble par terre. Le merveilleux chien, doué d'un singulier odorat, prit dans sa gueule la montre dont son maître avait fait la description.

— Et savez-vous, reprit le narrateur, quel était ce chien? Un arrière-petit fils du chien de Montargis!

Puis, en me quittant :

— Monsieur, me dit-il, honorez les chiens.

Jules du Vernay.

PETITE CHRONIQUE DU XIXe SIÈCLE.

DE 1800 A 1860.

Qui n'a pas connu Rey-Dusseuil?

De 1820 à 1835, Rey-Dusseuil, écrivain marseillais, à peu près oublié aujourd'hui, a été un des hommes les plus brillants de la presse militante sur la fin du règne de Charles X et au commencement du règne de Louis-Philippe. Doué d'une imagination vive, trop nerveux, il a été vite emporté par le tourbillon qui mène à la folie. Cela, il est vrai, a tenu à plusieurs causes.

Rey-Dusseuil avait écrit au *Nain jaune* de Soulé, à l'*Album* de Magallon, au *Corsaire;* il a fait des romans qui ont causé quelque sensation, notamment *Andrea*, qui était quelque chose comme la *Frazoletta* de Henri de Latouche, mais plus vive et plus dramatique; il a fait la *Fin du monde* et un roman politique pour lequel il a été poursuivi par le parquet; c'est le *Cloître Saint-Merri*, apologie en prose de l'insurrection des 5 et 6 juin 1832.

Ce pauvre homme, très-beau garçon, a commencé à divaguer un jour que, se regardant dans une glace, il s dit tout haut à ses amis :

— N'est-ce pas, messieurs, que je ressemble à l'Apollon du Belvédère?

Et il répétait le même mot vingt fois par jour.

Ce qui avait imprimé une plus rude secousse à sa raison venait d'une sorte de roman qui devait finir en drame. Rey-Dusseuil avait fait la cour à la femme d'un de se amis; il était arrivé à ses fins, et l'ami, contrairement à l'usage, avait tout appris. « Je me vengerai! » avait di l'ami. Aussi, un jour, il avait fait ses malles, et avant d partir il avait adressé au romancier une lettre ainsi con

que : « Je sais tout, monsieur. Vous m'avez trompé. » Mais votre châtiment est tout prêt. Je quitte ma femme » dont vous avez fait votre maîtresse, et je vous la laisse » sur les bras. Traînez ce boulet. Quant à moi, je pars » pour la Pologne, certain que je suis que vous allez être » l'un et l'autre plus malheureux que moi. » Effectivement cet amour ne devait pas tarder à devenir un enfer pour les deux traîtres. On remarquera du reste que ce thème a été plusieurs fois traité par M. Jules Sandeau, ce qui a valu à ce romancier vertueux les éloges publics de M. L. Vitet, en pleine Académie française.

*
* *

Une autre chose avait contribué à faire perdre l'esprit à Rey-Dusseuil. Mêlé en 1832 à l'action, alors fort active, du parti républicain, il croyait échapper aux recherches de la justice en changeant, comme Cromwell, de chambre à coucher tous les soirs. Il en résultait un tel remue-ménage, que sa raison devait s'en ressentir.

*
* *

Dans la *Revue rétrospective* que M. J. Taschereau a publiée en 1848, le nom de Rey-Dusseuil figure de temps en temps à l'article *Fonds secrets* pour une somme de soixante-quinze francs par mois.

Il n'est pas inutile de donner quelques explications sur cette allocation.

Rey-Dusseuil était le compatriote et avait été le collaborateur et l'ami de M. Thiers à l'époque où le futur président du conseil était simple journaliste. On doit dire à la louange de l'homme d'État que, du jour où il avait eu connaissance de l'infortune du romancier, il lui était venu en aide en payant sa pension dans une maison de santé. Seulement, comme tous les fonds à donner aux gens de lettres et aux artistes étaient distribués, il avait dû prendre la rubrique *Fonds secrets*. Sous ce rapport, la *Revue rétrospective* de M. J. Taschereau contient beaucoup de détails qui deviendront précieux pour l'histoire littéraire de notre temps.

Nota. — Un mot en passant. En voyant sur ces états, dans ladite *Revue*, beaucoup de noms de romanciers et de journalistes, on a cru que ces mots *Fonds secrets* voulaient dire que ces écrivains étaient attachés à la police par un lien quelconque. Le fait relatif à Rey-Dusseuil est commun à tous les autres et aide à voir qu'il n'y a rien de semblable.

Au reste, le *Journal amusant* reviendra un jour ou l'autre sur les curieuses publications de la *Revue rétrospective*.

*
* *

Tout à l'heure j'ai dit qu'il y avait eu beaucoup d'amitié entre M. Thiers, ministre, et Rey-Dusseuil, déjà malade du mal du Tasse.

Une anecdote à ce sujet.

Un jour, en 1840, M. Thiers, étant ministre, voulut aller voir le pauvre romancier; Rey-Dusseuil avait alors une idée fixe, c'était d'étudier la phrénologie sur la tête de tous ceux qui lui faisaient visite.

A peine l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* était-il introduit, que le pauvre fou lui parlait d'un examen à faire.

— Soit, répondit le ministre, tenez, prenez ma tête et dites-moi ce qu'elle renferme en fait de protubérances.

Rey-Dusseuil usa de la permission, et, au bout de dix minutes :

— Des bosses, dit-il, j'en trouve beaucoup sur votre crâne; mais j'ai beau faire, monsieur le ministre, je n'y vois pas et je n'y verrai jamais la bosse de la vénération.

*
* *

On trouve le secret de la colère d'Alphonse Rabbe contre M. Mignet dans ce mot de Grimm :

— Les romanciers sont les invalides de l'histoire.

P. A.

THÉATRES.

M. Ernest Dubreuil n'est pas un nouveau venu dans le monde théâtral. Il a écrit de la critique dramatique et musicale dans les journaux, il a fait jouer un opéra au Théâtre-Lyrique, la *Harpe d'or*, et un drame à Beaumarchais, les *Quarante voleurs*.

Les *Mariages d'amour*, comédie en cinq actes et en prose, qu'il vient de donner pour la réouverture de l'Odéon, appartient à l'école honnête qui a écrit l'*Honneur et l'argent*, la *Bourse*, etc., etc. On nous y apprend à cracher beaucoup sur l'argent et à nous livrer avec délices aux charmes de l'amour.

Le style de la comédie nouvelle est simple et clair. Il ne se livre pas à ce lyrisme de mauvais goût auquel les tout jeunes auteurs s'abandonnent un peu trop aujourd'hui, sous prétexte de littérature.

Les *Mariages d'amour* ont été conclus avec le consentement du public. On a souvent applaudi des traits de mœurs ou de caractère heureusement observés. L'ouvrage est joué avec beaucoup de talent par Tisserant, mesdames Ramelli et Mosé.

Quand une intrigue de valet, déguisé en quoi que ce soit, est trop vieille pour être servie aux spectateurs en costume bourgeois actuel, on en fait une comédie grecque; Lafleur devient *Eaque*, Arthur *Phèdre*, Marton se change en *Lampito* et Adélaïde en *Mirrhine*. Le tout est accommodé *sauce aux vers* alexandrins. On peut nommer ce produit : le *Parasite*, et dire que son auteur est M. Pailleron.

Fidèle à son programme, le Théâtre-Lyrique a rouvert ses portes à jour fixe, avec les partitions de deux jeunes compositeurs. *Crispin rival de son maître*, comédie de Le Sage, a prêté ses situations énergiquement amusantes an maëstro Sellenick. La manière de M. Sellenick est claire, lumineuse, mélodique; tout y sent l'abondance et l'inspiration.

L'*Auberge des Ardennes*, paroles de MM. Carré et Verne, musique de M. Hignard, est une folie des plus désopilantes. C'est une pièce du bon temps, c'est-à-dire du nôtre; elle est de la famille de *Bonsoir, monsieur Pantalon*, et de *Gilles ravisseur*. Une musique élégante et distinguée orne cette pochade à quiproquo, où un honnête huissier logé dans une patriarchale auberge se croit tombé dans un coupe-gorge.

Voici le *Pied de mouton* (à la Porte-Saint-Martin) et la *Poule aux œufs d'or* (au Cirque) qui offrent aux amateurs de féerie, c'est-à-dire à tout le monde, une occasion de plaisir pour les yeux et pour les oreilles. Quel luxe éblouissant déployé à propos de décorations et de costumes! Quels ballets charmants! et surtout quelle bonne grosse gaieté!

A propos de gaieté, parlons du théâtre de la Gaîté, mais sans rire cette fois, car il s'agit du *Fils du Diable*, du terrible *Fils du Diable* du mystérieux M. Paul Féval. C'est un drame bien noir, bien compliqué, bien effrayant, bien épouvantable. Lorsqu'on aura bien ri aux gaietés des féeries, on ira frissonner à la Gaîté.

ALBERT MONNIER.

Tout le monde apprend à dessiner, au collége ou dans sa pension, mais quand on a copié beaucoup d'études, voire même de grandes académies, on est aussi incapable de faire un croquis qu'on l'était avant de commencer l'étude du dessin. Le croquis cependant, pour toute personne qui ne veut pas se livrer sérieusement à la peinture, est la partie la plus agréable de l'art. Pourquoi les professeurs n'enseignent-ils pas à croquer d'après nature, et surtout à croquer de souvenir? C'est que le croquis n'est pas de l'art comme on l'entend a l'Institut, et tous les professeurs sont ou veulent être des hommes sérieux, des académiciens.

Laissez donc les professeurs faire de l'art académique et apprenez à faire des croquis; c'est moins noble, mais cela vous distraira, et cela seul vous donnera l'air de savoir dessiner.

Vous pouvez apprendre sans maître, tout simplement en copiant de bons modèles de croquis, et en vous exerçant, lorsque vous les aurez copiés, à les refaire de mémoire. Avant peu vous serez en état de croquer d'après nature. Continuez à faire de mémoire ce que vous aurez copié, et vous ne tarderez pas à pouvoir reproduire ce que vous aurez vu au spectacle, dans le monde, partout. Vous ferez des croquis sur les albums de vos amis, vous saurez donner une idée exacte des hommes et des choses que vous aurez à décrire; en un mot, vous jouirez du dessin, et vous n'en tirerez aucun profit, aucun amusement, si vous ne savez pas faire un croquis.

Pour vous exercer, nous mettons à votre disposition trois Albums que vous pouvez acheter pour étudier tous les genres de croquis, ou parmi lesquels vous pouvez choisir le genre de croquis que vous préférez.

Ces trois Albums, qui valent beaucoup plus cher, nous vous les offrons à 7 francs chacun, rendus francs de port.

Ce sont : les *Croquis militaires et autres* de Bellangé, — les *Croquis passe-temps* de Victor Adam, — et les *Croquis de figures, animaux et paysages* de Dubuisson.

Vous pouvez n'acheter qu'un Album si vous voulez; pour cela, envoyez un bon de 7 francs à M. Philipon fils, 20, rue Bergère. — 14 francs pour deux Albums. 21 francs pour les trois.

LIBRAIRIE D'ADOLPHE DELAHAYS, rue Voltaire, 4 et 6.

NOUVELLES PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE GAULOISE.

4 francs.

OEUVRES COMPLÈTES DE MATHURIN RÉGNIER, nouvelle édition, avec le commentaire de Brossette, publié en 1729, des notes littéraires, un index des mots vieillis ou hors d'usage, et une Etude biographique et littéraire, par Prosper Poitevin (auteur du Dictionnaire universel de la langue française). 1 vol. in-16, papier vergé collé, relié en percaline, non rogné et non coupé.

3 francs.

— Le même ouvrage, 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

5 francs.

— Le même ouvrage, 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

PARIS RIDICULE ET BURLESQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, par Claude Le Petit, Berthod, François Colletet, Scarron, Boileau, etc. Nouvelle édition revue et corrigée, avec des notes, par P. L. Jacob, bibliophile. 1 vol. gr. in-18, papier vergé, collé, relié en percaline, non rogné et non coupé.

3 francs.

— Le même ouvrage. 1 vol. gr. in-18 jésus, vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même, tiré sur papier de Hollande, à très-petit nombre.

5 francs.

RECUEIL DE FARCES, SOTIES ET MORALITÉS du quinzième siècle, réunies pour la première fois avec des Notices et des Notes, par P. L. Jacob, bibliophile. — Ce volume contient : la Farce de maistre Pierre Pathelin, — le Nouveau Pathelin, — le Testament de Pathelin, — la Farce de Munyer de qui le diable emporte l'âme en enfer, — la Moralité de l'Aveugle et du Boiteux, — la Condamnacion de Bancquet, moralité. 1 fort vol. grand in-18 de 500 pages, papier vergé, collé, relié en percaline, non rogné et non coupé

3 francs.

— Le même ouvrage. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même, tiré sur papier de Hollande, à très-petit nombre.

5 francs.

SCARRON (Paul). Le Virgile travesti en vers burlesques, avec la suite de Moreau de Brasei. Nouvelle édition, revue, annotée et précédée d'une étude sur le burlesque, par Victor Fournel. 1 fort vol. in-16 imprimé à deux colonnes, papier vergé collé, relié en percaline ou broché.

3 francs

— Le même, 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même, 1 vol. grand in 18 jésus vélin double.

5 francs

HISTOIRE MACARONIQUE de Merlin Coccaie, Prototype de Rabelais, où est traicté : les ruses de Cingar, le tour de Bocca., les adventures de Léonard, les farces de Fracasse, les enchantements de Gelfore et Pandrague et les rencontres heureuses de Balde ; avec des notes et une notice par G. Brunet, de Bordeaux, nouvelle édition, revue et corrigée sur l'édition de 1606, par P. L. Jacob, bibliophile. 1 fort vol. in-16 de plus de 500 pages, papier vergé, collé, relié en percaline.

3 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même, tiré sur papier de Hollande à très-peu d'exemplaires.

10 francs.

LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, précédés de Recherches historiques sur les Proverbes français et leur emploi dans la littérature du moyen âge et de la renaissance, par Leroux de Lincy. 2e édit., revue, corrigée et augmentée. 2 forts vol. in-16, papier vergé collé, reliés en percaline.

6 francs.

— Le même ouvrage, 2 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

15 francs.

— Le même, 2 vol. grand in-18 jésus vélin double.

4 francs.

BERGERAC (Cyrano de). Histoire comique des Etats et Empires de la Lune et du Soleil. Nouvelle édit., revue sur les éditions originales, accompagnée de notes et précédée d'une notice biographique, par P. L. Jacob, bibliophile. 1 vol. in-16, papier vergé collé, relié en percaline.

2 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

5 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

4 francs.

OEUVRES COMIQUES, GALANTES ET LITTÉRAIRES DE CYRANO DE BERGERAC. Nouvelle édit., revue et publiée avec des notes par P. L. Jacob, bibliophile, contenant : les Lettres diverses, les Lettres satiriques, les Lettres amoureuses, les Entretiens pointus, les Poésies, le Ministre d'État flambé, le Pédant joué, comédie, la Mort d'Agrippine, tragédie. 1 fort vol. in-16, papier vergé, collé, relié en percaline.

2 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

5 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

4 francs.

BRANTOME. Vie des Dames galantes. Nouvelle édition, revue d'après les meilleurs textes, avec une préface historique et des annotations, par H. Vigneau. 1 vol. in-16 de plus de 500 pages, papier vergé, collé, relié en percaline.

3 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

5 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

8 francs.

BUSSY-RABUTIN. Histoire amoureuse des Gaules ; suivie de la France galante. Romans satiriques du dix-septième siècle, attribués au comte de Bussy, édition nouvelle avec des notes et une introduction, par A. Poitevin. 2 forts vol. in-16, papier vergé collé, reliés en percaline.

6 francs.

— Le même. 2 forts vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

10 francs.

— Le même. 2 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

CHRONIQUE DE LA PUCELLE, ou Chronique de Cousinot, suivie de la Chronique normande de P. Cochon, de documents inédits relatifs aux règnes de Charles VI et Charles VII, restitués à leurs auteurs et publiés pour la première fois intégralement à partir de l'an 1403, avec notices, notes, d'après les manuscrits et éclaircissements, par M. Vallet de Viriville, professeur adjoint à l'Ecole des Chartes, membre de la Société des antiquaires de France, etc.; suivi d'un index chronologique des principaux faits relatés dans ce recueil (1403-1430), d'une Table alphabétique des matières contenues dans cet ouvrage et des divisions de l'ouvrage et table des chapitres. 1 fort vol. in-16 de plus de 500 pages, papier vergé, collé, relié en percaline.

3 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

CONTES ET NOUVELLES DE LA FONTAINE. Nouvelle édition, revue et corrigée par P. L. Jacob, bibliophile, d'après les manuscrits et les éditions originales, avec toutes les variantes et plusieurs contes inédits, accompagnée de notes et précédée de l'histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine, par Mathieu Marais. 1 fort volume in-16 de près de 600 pages, avec un portrait, papier vergé collé, relié en percaline.

3 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

Quelques exemplaires ont été tirés sur papier jésus de Hollande.

5 francs.

LA VRAIE HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION, composée par Charles Sorel (sieur de Sauvigny). Nouvelle édition, avec Avant-Propos et Notes par Émile Colombey. 1 fort vol. in-16 de 544 pages, fig., papier vergé, collé, relié en percaline.

3 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

DESPORTES (Philippe). Œuvres poétiques. Nouvelle édition, revue et publiée avec des notes et une Introduction par Alfred Michiels 1 fort vol. in-16 de près de 600 pages, figures, papier vergé collé, relié en percaline ou broché.

3 francs.

— Le même ouvrage. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même ouvrage. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

JACOB (P. L.), bibliophile. L'Heptaméron de la reine Marguerite d'Angoulème, reine de Navarre. Nouvelle édition, revue sur le texte des anciens manuscrits, accompagnée de notes historiques et littéraires, et précédée d'une Notice biographique et bibliographique, par P. L. Jacob, bibliophile. 1 fort vol. in-16 de 640 pages, papier vergé collé, relié en percaline.

2 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

5 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

LES AVENTURES BURLESQUES DE DASSOUCY. Nouvelle édition avec Préface et Notes par Émile Colombey. 1 fort vol. in-16 de 500 p., avec un portrait; papier vergé collé, relié en percaline.

1° DASSOUCY EN VOYAGE. — Les deux pages de musique. Le cuistre cagot et l'illustre Savoyard. — Rencontre de Molière. — Dassoucy valet de chambre d'une abbesse. — Un loup-garou. — Comme quoi Dassoucy ne fut pas brûlé à Montpellier. — Il est écorché vif à Marseille.

2° TURIN, ROME ET PARIS. — Un voleur volé. — Dassoucy pris pour un fantôme. — Le rhume de Pierrotin. — Le pâtissier du Parnasse. — Étrange fécondité d'un Auvergnat. — Les cachots du Saint-Office, la Bastille et le Châtelet. — Dassoucy canonisé... par lui-même, etc., etc.

2 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

7 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, dites les *Cent nouvelles du roi Louis XI*. Nouvelle édition revue sur l'édition originale, avec des notes et une introduction par P. L. Jacob, bibliophile. 1 fort vol. in-16 de près de 550 p., papier vergé, collé, relié en percaline.

3 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

5 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

LE CYMBALUM MUNDI, précédé des Nouvelles Récréations et Joyeux Devis de Bonaventure des Periers. Nouvelle édition revue et corrigée sur les éditions originales, avec des notes et une notice par P. L. Jacob, bibliophile. 1 fort vol. in-16 de près de 600 pages, papier vergé, collé, relié en percaline ou broché.

2 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

5 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

5 francs.

MAISTRE PIERRE PATHELIN, suivi du Nouveau Pathelin et du Testament de Pathelin, Farces du quinzième siècle. Nouvelle édition avec des notices et des notes, par P. L. Jacob, bibliophile. 1 vol. petit in-8 ; papier de Hollande. (Tiré à très-petit nombre.)

5 francs.

OEUVRES DE TABARIN, avec les Adventures du capitaine Rodomont, la Farce des bossus et autres pièces tabariniques. Nouvelle édition, préfaces et notes, par Georges d'Harmonville. 1 vol. in-16 de plus de 500 pages. Figures, papier vergé collé, relié en percaline ou broché.

5 francs.

— Le même ouvrage, grand in-18 jésus vélin superfin.

7 francs 50.

— Le même ouvrage, grand in-18 jésus vélin double.

Cette édition de Tabarin est tirée à très-petit nombre.

4 francs.

LES VAUX-DE-VIRE d'Olivier Basselin, poëte normand du quinzième siècle, et de Juan le Houx, poëte virois, suivis d'un choix d'anciens vaux-de-vire et d'anciennes chansons normandes tirés des manuscrits et des imprimés, avec une notice préliminaire et des notes philologiques, par J. Asselin, L. Dubois, Bluquet, Julien Travers et Charles Nodier. Nouvelle édition, revue et publiée par P. L. Jacob, bibliophile. 1 vol. in-16, papier vergé collé, relié en percaline ou broché.

2 francs 50.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin, glacé, satiné.

5 francs.

— Le même. 1 vol. grand in-18 jésus vélin double.

Le commentaire inédit de Charles Nodier ajoute un grand intérêt à cette édition, qui réunit aussi tous les vaux-de-vire composés à l'instar d'Olivier Basselin.

Tous ces ouvrages sont envoyés franco.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.



Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous enverrons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France. On trouve aussi les dessins du *Journal amusant* en rouleaux chez M. Dumas, fabricant de papiers peints, grande rue de Reuilly.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 247. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 22 Septembre.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX. 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

SOUVENIRS DE BADE (3e série), — par Marcelin.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite et fin).



HUIT HEURES : LE CONCERT (*Musique Autrichienne*).

« — La grande musique allemande, monsieur, voilà la vraie musique! Vos compositeurs français touchent à tout et n'aboutissent à rien; nos compositeurs allemands, au contraire, une fois dans un sujet ..

« — Ils n'en sortent plus. »



NEUF HEURES : LA COMÉDIE.

— Et que dites-vous de la pièce, madame?

— C'est toujours cette charmante comédie de société dont l'auteur vous dit : « J'ai-fait ça dans le genre d'Alfred de Musset, mais plus comme il faut. »

SOUVENIRS DE BADE (3e série), — par MARCELIN.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite et fin).



17617

DIX HEURES : LE BAL.

L'antichambre du salon Louis XIV.

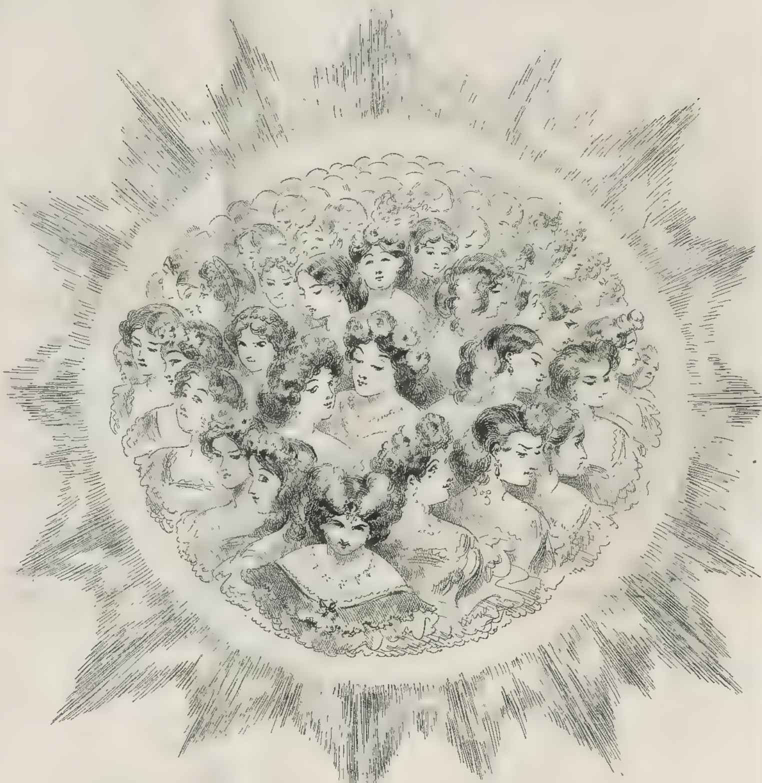
Une livrée éclatante comme le soleil, et un mollet *nec pluribus impar.*



17618

DIX HEURES : AU BAL.

Le même mouchoir que ramasse tous les ans le même secrétaire d'ambassade, pour le rendre à la même charmante mademoiselle Y..... de Z....., qui, pour payer tant de dévouement, l'épouse, un mois plus tard, au même Saint-Thomas d'Aquin.



17619

DIX HEURES : AU BAL.

Un bouquet cueilli dans les serres de Bade.

PARIS VU EN DÉTAIL.

UN FILS DE SARDANAPALE.

Il était dix heures du matin.

Dix heures du matin, c'est l'aurore des gourmands.

Quand la petite aiguille de la pendule s'est arrêtée sur la dixième heure, il y a déjà longtemps que Paris s'est éveillé. Toute une armée de travailleurs s'est mise à l'œuvre. Je ne parle pas de ceux qui ont passé la nuit à pétrir, à cuire et à mettre les liquides en bouteilles. Je passe aussi sous silence ces caravanes de pourvoyeurs, partis des provinces, chargés de tant de richesses gastronomiques. — Dix heures sonnent; le gourmand, qui s'est ouvert l'appétit par un verre de vermout de Turin, frappe sur son ventre et jette là son journal.

— Eh bien, est-ce qu'on ne songe pas à me faire déjeuner ce matin?

Oui, c'est là le glouton vulgaire, descendant des goinfres de la vieille Rome qui faisaient un dieu de leur ventre. C'est d'un autre type plus raffiné et plus nouveau que j'ai à vous parler.

*
* *

Il était donc dix heures du matin.

— Au diable les héritiers! criait une voix dans un appartement dont les fenêtres étaient ouvertes; c'est moi qui ai gagné mon bien, c'est moi qui veux le manger.

La voix annonçait déjà, par son timbre un peu fêlé, que l'homme n'était peut-être pas tout à fait un homme; mais ces horribles paroles venaient confirmer victorieusement cette conjecture. L'égoïste est un type de tous les temps. Juste ciel! l'égoïste qui mange et qui rêve de manger seul est un champignon qui ne peut pousser que sur le fumier des civilisations en état de décadence!

J'avais prêté l'oreille à cette première apostrophe. La manière dont elle avait été lancée me mettait en goût d'entendre celles qui la suivraient.

Voilà pourquoi je me mis aux écoutes à peu près comme le chasseur des pays silvestres se met à l'affût pour guetter le sanglier au passage.

Mais voilà que d'une autre fenêtre, aussi voisine de la mienne, j'entendis une autre voix, et celle-là n'était pas celle que j'avais déjà écoutée. Je compris vite que c'était le petit rentier qui parlait à la petite rentière sa moitié.

— *C'est moi qui ai gagné mon bien, c'est moi qui veux le manger!* — Entends-tu, Victorine, c'est notre voisin, l'agent de change retiré des affaires avec trente mille livres de rente. « *Au diable les héritiers!* » Ah! dame, il sait calculer. La balance de son résumé me semble juste, ma biche. N'ayant sans doute pas d'enfants, du moins de légitimes, il mange son fonds avec son revenu, et il n'est pas si bête que d'enrichir des collatéraux. Ah! ça a toujours été un malin!

Et cet imbécile couronnait sa phrase par un bruyant éclat de rire. Un malin! un homme qui ne songe à vivre que pour soi, qui n'a pas une fibre pour les choses et les hommes du temps, pas un coup d'œil pour les arts, pas un quart d'heure pour les livres, pas une minute pour la main du pauvre; ça, c'est un malin!!!

*
* *

J'écoutai encore.

Le malin parlait. Il appelait son domestique.

SOUVENIRS DE BADE (3e série), — par MARCELIN.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite et fin).



AU BAL : L'INVITATION A LA VALSE.

« .. . L'Angleterre et la France surveillent l'attitude de l'Allemagne vis-à-vis de la Prusse et de l'Autriche..... »

(*L'Opinion nationale.*)

— Joseph! Joseph!

— Voilà, monsieur.

— Je déjeune seul, mais j'entends déjeuner mieux qu'un czar.

Monsieur a été obéi.

Ici le dialogue me paraissait se condenser en monologue, et mon pourceau doré disait toujours à voix haute

— Au fait, pourquoi me gêner? Quand je suis entré dans le monde, je n'avais rien reçu de ma famille. A-t-on le droit d'exiger quelque chose de moi? Je me suis dit, l'autre jour, en riant : « Eh bien, je ne veux pas laisser » même de quoi payer mon enterrement. D'où il suivra » que mes deux grands dadais de neveux feront une drôle » de mine! »

Un bruit de chaise remuée me donnait à penser que mon *jouisseur* venait de se mettre à table; et un cliquetis de couteaux sur les fourchettes, qu'il découpait ou bien qu'on découpait pour lui.

— Quel est le bélître qui a dit : « Un neveu est la moitié d'un fils. » Quelque va-nu-pieds de philosophe! Des neveux! ah! mille bombardes! Si je voulais donner mon argent à quelqu'un, je n'aurais que l'embarras du choix pour que cela ne sortît pas de la famille. N'ai-je pas eu mes fredaines d'amour dans mon jeune temps? Une certaine Léha, si brune et si romantique, avait surtout agi sur mon cœur. L'affaire a eu des suites, mais je me suis retiré brusquement, attendu que j'ai toujours eu une peur salutaire des mois de nourrice. Partager à deux, c'est fort; partager à trois, c'est terrible! Il paraît que c'est une petite fille, et qui, dit-on, est fort jolie. Cela ne m'étonne pas si elle me ressemble; mais la reconnaître, ce serait s'engager à lui donner une dot. Autant filer tout de suite une corde pour me pendre. Joseph! à boire! Tous ces souvenirs me dessèchent le gosier!

Et moi, *in petto*, tout en écoutant :

— Ah! bête brute, il ne te manquait plus que cette infamie! — Un double abandon, et tu as eu le cœur de vivre sans les revoir, et tu as pu t'enrichir, et tu sais digérer sans t'inquiéter d'elles!

Le malin reprenait :

— On assure qu'il y a des sots qui s'embarrassent de ces choses-là. Dans ce cas, il faut prendre la vie au sérieux. Bien obligé, je laisse ce soin à d'autres. Eh! Joseph, je retourne à la bécassine. Excellente, surtout avec du jus rehaussé de citron! Et à boire donc, drôle! Non, pas du chablis, je ne suis pas sûr de la pureté de son origine. Du médoc, mon gaillard, et sois bientôt prêt à m'en verser un autre verre.

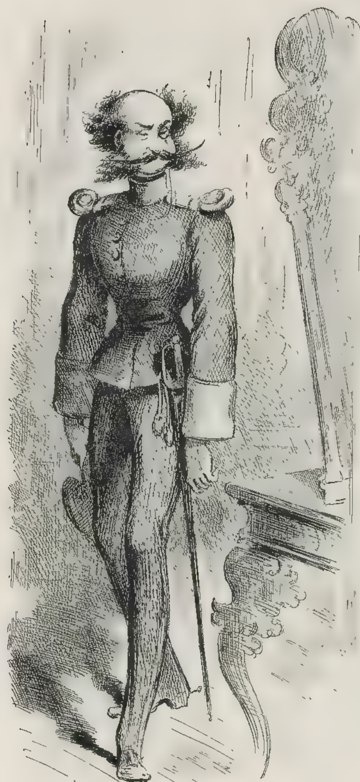
⁂

Après avoir bu, il se tournait vers autre chose.

— Eh! eh! les écrevisses à la bordelaise! Beaucoup de poivre. Bon, cela! Encore un petit coup de médoc. Vraiment j'étouffe de rire quand j'envisage la vie du père de famille qui se tue le corps et l'âme quarante ans de suite pour amasser quelques écus à toute une bande de galopins et de drôlesses qui se moqueront de lui vingt jours après le décès. La famille! ils n'ont que ce mot-là à la bouche. Une belle poussée! Toujours des ennuis, des débours, des lettres, des démarches, des noces, des enterrements, des sorties, des simagrées qui n'en finissent pas! Vive l'existence de garçon! Dame, ce n'est pas sans raison que l'étymologie du mot *célibat* vient, disent-ils, de *cœlum habi-*

SOUVENIRS DE BADE (3e série), — par MARCELIN.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite et fin).



17621

AU BAL.

Un Prussien qui se respecte ne passe jamais devant une glace sans se saluer.



17622

AU BAL.

Il faut bien faire valser la femme du colonel, —

tare, c'est-à-dire *habiter les cieux*. Tout y est couleur de rose; le garçon peut vivre à sa guise; il met en pratique la grande philosophie que Sardanapale avait rédigée en épitaphe sur son tombeau : *Aimer, boire, manger, dormir; tout le reste n'est rien*. Joseph! un peu de tisane de Champagne pour m'émoustiller!

Joseph, plus docile qu'un soldat sous les armes, faisait sauter le bouchon.

— Un dessert le matin, cela rend gai pour la journée entière. Je veux être gaillard. Joseph, quitte ta serviette une minute et va dire au cocher d'atteler. Nous faisons un tour au bois. Irai-je seul? Si Amanda est chez elle, je la prends en passant, et nous rirons. Voilà la vie! Que dire de ceux qui prennent pour eux une part des misères du monde? Un incendie! une mauvaise moisson! les massacres de Syrie! un art qui s'étiole! qu'est-ce que tout ça peut me faire? J'ai à digérer quarante mille francs par an, c'est ma seule profession. Sardanapale l'a dit : Tout le reste n'est rien. Cette crème au chocolat ne vaut pas le diable! Si le chef en recommence une pareille, je le mets à la porte. Une crème manquée! c'est plus grave à mes yeux qu'une grande bataille perdue! Tiens, c'est juste, j'ai gagné mon bien, je veux le dépenser.....

Impossible de tirer de cette tête folle et de ce cœur mauvais un autre refrain; l'égoïsme arrivait toujours chez lui à la quinzième puissance. Je l'entendis se lever de table, le café pris, et dire :

— En voiture! Je vais fumer mes cigares au bois, avec Amanda. Je lui payerai des glaces. Tiens, j'ai gagné mon bien, je veux le manger, moi, et tout seul!

Et quand il fut parti, j'entendis Joseph dire à son tour :

— Va! cochon du troupeau d'Épicure; va, ton médecin m'a confié que tu crèverais d'une apoplexie!

Au fait, mérite-t-il une autre mort?

PH. A.

PHÉNOMÈNES PARISIENS.

LA SOCIÉTÉ DES MITHRIDATES.

Les êtres privilégiés qui ont assez bon pied, bon œil et bon estomac pour avoir traversé les milieux du Paris interlope sans rester bancals; myopes ou affectés d'une gastrite quelconque, peuvent seuls concevoir l'existence de la franc-maçonnerie des Mithridates.

Cette franc-maçonnerie compte trois degrés bien tranchés :

1° Les Nicotins;

2° Les Xipharès;

3° Les Mithridates.

Pour être admis à chacun de ces trois degrés, il faut avoir triomphé de trois séries d'épreuves distinctes devant lesquelles eussent reculé les esclaves de l'antiquité les plus habitués aux poisons préparés par la main des Locuste. Elles eussent fait éclater l'estomac du roi de Pont en personne, bien que cet estomac, au dire des historiens eux-mêmes, eût pu être comparé à une cornue de diamant.

Il ne s'agit pas seulement de posséder un estomac bronzé et diamanté à l'épreuve de la bombe, il faut encore être doué d'une cervelle en caoutchouc vulcanisé, et d'un crâne assez solide pour avoir résisté pendant dix ans à la dent des ânes philistins ou à ces coups de bélier qu'on appelle les *coups du sort*.

Ce n'est pas tout encore : si vous aspirez à l'un de ces trois degrés qui eussent fait reculer d'épouvante les hiérophantes de la vieille Égypte, vous devez laisser passer toute votre existence au crible du plus sévère examen. Il faut prouver que vous ne vous êtes pas laissé séduire par le chant des sirènes de la littérature, et que vous avez bu, sans en être ému le moins du monde, à la coupe des bacchantes de l'art.

SOUVENIRS DE BADE (3e série), — par MARCELIN.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite et fin).



17623

AU BAL.

— pour qu'elle vous permette de faire valser sa fille.



17624

AU BAL. TIMIDE ET CUIRASSIER.

— Mais, monsieur, vous pouvez entrer dans le bal.....
— Il y a drop te monte.... ch' attendrai qu'il n'y ait blus bersonne.

Voici la série des questions auxquelles doit répondre affirmativement le néophyte aspirant au degré de *Nicotin :*

As-tu passé les soirs des cinq plus belles années de ta vie à culotter des pipes et à avaler, sous le nom de bière de Strasbourg, de Bavière, etc., de l'extrait de houblon ou toute autre essence de chicotin fortement saturée de strychnine?...

As-tu concouru à faire la fortune de cinq ou six brasseurs, de huit ou dix taverniers, de façon que ces honnêtes industriels pussent honorablement établir leurs fils et marier leurs filles?...

T'es-tu habitué à marcher sur l'empeigne de tes souliers, à voir tes bottes sourire au pavé par la pluie et la grêle, à te passer de chaussettes par une température d'ours blancs, à loger dans des *turnes* froides en hiver et brûlantes l'été, à l'instar des plombs de Venise?...

As-tu, — sous prétexte que tu étais une des vestales de l'art, un des volontaires de la littérature militante, — entretenu le feu sacré dans les brasseries de l'avenir, en posant les bases d'une esthétique échevelée et sans limites qui eût fait pâlir ce crétin de Winckelmann?...

As-tu soutenu *unguibus et rostro* la théorie de l'incompressibilité de l'examen?...

Dans ce quintuple cas, tu as des chances pour être initié au premier degré et être baptisé *Nicotin.*

Les épreuves exigées de l'aspirant à la qualité de *Xipharès* ne sont pas moins redoutables :

1° (*Section des arts*) : Avoir exécuté cinq ou six tableaux de sainteté, deux ou trois statues qui n'ont été achetées par personne, ou bien encore des symphonies inédites. (*Section littéraire*) : Avoir produit un volume de poésies sous un titre dans ce goût : *Onomatopées de l'âme, Fleurs d'absinthe*, etc., qui soit resté à l'état de *rossignol* dans les magasins de l'éditeur;

2° Avoir renié la tragédiculture et ses éleveurs; — avoir insulté à la statue de la *Prévoyance*, modelée pour la cour de la Caisse d'épargne par notre grand peintre Galimard, qui s'obstine à chercher la ligne en faisant de la sculpture occulte;

3° Avoir habité une cave décorée du nom de *sous-sol*, dans un de ces puits humains *dits* maisons à six étages, l'idéal et l'honneur de l'architecture contemporaine;

4° Avoir rempli pendant un an ou deux les fonctions de critique blond ou apocryphe aux gages d'un seigneur du feuilleton ou d'un journaliste influent;

5° Avoir appartenu au service actif de ces paresseux qu'un homme d'État a appelés la *réserve de la France*, après en avoir été le Cambrone; — ou bien encore, avoir fait de la politique expectante dans un journal qui se plaçait au-dessus des partis et des abonnés.

Si vous avez rempli de gaieté de cœur toutes ces conditions, vous recevrez d'emblée l'accolade du chef de file des *Xipharès*, et vous serez appelé à grossir les rangs de leur sainte cohorte.

Feu Charles Lassailly passa, à tort ou à raison, pour le fondateur de la société des Mithridates, dont il resta grand maître jusqu'à sa mort. Privat d'Anglemont lui succéda jusqu'au moment où la Parque cruelle, jalouse, dit-on, de sa luxuriante chevelure, vint trancher le fil de ses jeunes années.

Il m'est interdit de vous citer le nom de son successeur actuel. Pour peu que vous vous promeniez depuis minuit jusqu'à deux heures depuis la rue Lepelletier jusqu'au Gymnase, vous le reconnaîtrez, autrement que l'Égypte ne reconnaissait son dieu, à son appendice nasal qui se change en ver luisant tous les soirs, et qui dispute à l'aurore, tous les matins, ses couleurs empourprées.

Quant au degré supérieur, au grade de *Mithridate*, il n'est pas donné au commun des martyrs d'y aspirer. C'est ici qu'il faut écrire : « Loin de nous les profanes! » Moi-même je n'oserais relater ici ce qu'on m'a confié sur les épreuves secrètes.... Je ne me permettrai de parler que des épreuves publiques, dont voici la nomenclature :

Avoir fondé un journal au *Café de mon Oncle;*

Être rédacteur en chef *in partibus;*

Avoir joué aux dominos au divan Lepelletier;

(*Voir la suite page* 7.)

SOUVENIRS DE BADE (3e série), — par Marcelin.

COMMENT ON PASSE LA JOURNÉE (suite et fin).



17625

AU BAL : CE QUI PLAIT AUX ARCHIDUCHESSES.

En fait de grande musique allemande, savez-vous ce qui obtient ici le plus de succès? c'est une petite polka de Moos, très-provoquante, intitulée *Les amours du Rossignol.*



17626

AU BAL : LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Pour diriger les quadrilles, tout commé aux bals de la Cour ou de la Reine Blanche : *En place, en place, messieurs les danseurrrrs!*



ONZE HEURES : LE COUVRE-FEU.

- C'est charmant, mais ça commence trop tard.
— Et ça finit trop tôt.



ONZE HEURES ET DEMIE : UNE GLACE AU CAFÉ DE LA CONVERSATION.

Vingt-huit kreutzers : environ un franc. Cinq sous de moins que chez Tortoni! vous verrez qu'on viendra à Bade pour faire des économies.

17627

MINUIT : BIEN LE BONSOIR.

Ravi d'une journée si bien remplie, vous vous couchez en vous disant que rien ne manque plus à votre bonheur — qu'un traversin. (L'usage en est encore inconnu en Allemagne.)

Avoir serré la main de Privat d'Anglemont ;

Avoir eu un article lu par Villemessant;

Avoir vu chez Piton, passé minuit, manger une soupe à l'oignon par Monselet, qui a défié l'appétit des Anglais au tournoi d'Hay-Market;

Avoir bu dans le verre de Guichardet ..

Si vous avez fait ces grandes choses, vous comptez beaucoup de campagnes et beaucoup de blessures...; alors, mais alors seulement :

Dignus es intrare
In sacro corpore.

ANTONIO WATRIPON.

LA COMÉDIE DU MARIAGE.

A propos du mariage, tout est vrai, le bien et le mal.

— N'est-ce donc pas comme toutes les autres choses de la vie?

— Il y a des roses, il y a des épines ; — il y a du miel, il y a de l'absinthe; — il y a des larmes, il y a de la joie

— Beau sujet d'étonnement, en vérité! Trouvez-moi donc un épisode quelconque de notre existence sociale qui ne soit logé à la même enseigne ou à la même étoile.

***

Mais que voulez-vous y faire? Les contemporains arrivent à s'emporter contre le mariage, et je pense très-sérieusement qu'ils ont tort. Nos pères, infiniment plus sages que leurs fils, se contentaient d'en rire, et c'était, dans tous les cas, une preuve d'esprit qu'ils donnaient là.

Depuis 1830, c'est-à-dire depuis que l'école romantique a eu le haut du pavé dans la littérature, on n'a plus envisagé dans les livres et au théâtre le mariage que comme la plus triste servitude. Je sais bien que quelques vaudevillistes de la vieille école ont persisté à rire, à se moquer, à chansonner et à maintenir la théorie de Le Sage, qui était aussi celle de Voltaire. — Voyez, par exemple, *Gil Blas* et *Scarmentado*. — Mais ces pauvres vieux étaient des saints Jean-Baptiste prêchant dans le désert. La prédication saint-simonienne a eu le dessus.

Et l'on a vu des aphorismes, des sentences, des apophthegmes et des pensées dans le genre de ces deux opinions.

GEORGE SAND. — « Elle prit la bague du mariage, premier anneau de la plus lourde chaîne que les hommes aient jamais forgée. » (*Valentine*.)

ALEXANDRE DUMAS FILS. — « La chaîne du mariage est si lourde, qu'on se met deux pour la porter, quelquefois trois. » (*Album*.)

***

Je laisse de côté les trois mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf romans, écrits sur la matière; — les six mille quatre cent dix-neuf comédies, vaudevilles, drames, mélodrames et autres ripopées théâtrales jouées sur l'objet; — les petits vers et les articles de petits journaux ne se comptent pas.

Et cependant, arrivera-t-on à trouver quelque chose de mieux que le mariage?

***

En parcourant un vieux recueil du temps de Marmontel, auteur immoral des *Contes moraux*, j'ai rencontré cette légende connue de tout le monde :

« Une nouvelle mariée paraissait rêveuse le jour de ses noces. Quelqu'un lui demanda le sujet de ses graves réflexions.

— Je cherche, répondit-elle, quel serait celui que j'épouserais si je devenais veuve. »

Citez là cette anecdote du temps de la Du Barry, et vous scandaliserez tous les hommes de cœur; — eh bien, son pendant vient de se produire, il n'y a que quelques jours, dans une famille bourgeoise.

C'était à table, au dessert; — on avait rapproché les mariés, — ce qui ne se fait jamais, vous le savez, — du moins dans le monde où il y a encore des noces, un repas de noces et de vieilles coutumes. — Tout à coup la jeune femme demande à demi-voix au jeune homme pourquoi il est si distrait.

LA JEUNE MARIÉE. — Mon ami, puis-je me permettre de vous demander ce que vos yeux cherchent en ce moment?

LE JEUNE MARIÉ. — Eh! sans doute, — Tenez, je regarde Emma, votre cousine germaine.

LA JEUNE MARIÉE. — Une charmante enfant, n'est-ce pas?

LE JEUNE MARIÉ — Elle vous ressemble, si ce n'est qu'elle a les yeux un peu plus bleus que les vôtres. Si j'avais le malheur de vous perdre, je la demanderais sur-le-champ en mariage.

On a connu le propos et on l'a rapporté.

***

Eh! moralistes, c'est un prêté pour un rendu; — c'est une dette acquittée; — c'est un impôt payé par la sottise ou par la faiblesse de la nature humaine.

Le premier mot, — si cruel dans sa naïveté, — venait de la femme.

Le second, — si féroce dans sa mise en scène, — a pour auteur un mari.

Toutes les choses de l'institution ressemblent à cela ; — on ne se doit rien, allez. — Voilà pourquoi il faut se ranger à la règle de La Fontaine : — Rire et non se morfondre. — Regardez donc le mariage, non comme un drame, mais comme une comédie.

MAXIME PARR.

THÉATRES.

L'idée comique de la nouvelle pièce du Gymnase, le *Voyage de M. Perrichon*, est développée avec autant de goût que d'esprit par MM. Labiche et Édouard Martin. De plus, elle est merveilleusement interprétée par Geoffroy, qui est un Perrichon splendide comme nature. C'est une variété de la famille Joseph Prud'homme, mais l'une des variétés les plus amusantes et les mieux observées.

Deux jeunes gens recherchent en mariage la fille du bourgeois Perrichon. Les voyageurs arrivent tous à Chamouny. Le cheval de Perrichon se débarrasse de son maladroit cavalier, et il irait rouler au fond d'un abîme si M. Armand ne se trouvait à point pour le sauver d'une mort certaine. Ceci fait baisser les actions de son rival Daniel. Il va quitter la place; mais en y regardant de plus près, il s'aperçoit que chaque fois qu'on parle avec éloge de la belle action d'Armand, le bonhomme fait la grimace. Ce service rendu lui pèse. La présence d'Armand lui rappelle sa maladresse, une culbute ridicule, une obligation contractée. Perrichon aimerait mieux avoir été sauvé par un guide à qui il aurait donné cent francs. Tout serait dit, il ne devrait rien à personne. Ainsi est fait le cœur humain. Il prend Armand en grippe. Daniel a découvert l'ingratitude du papa. Pour réussir mieux qu'Armand, il emploie le moyen contraire. Il feint de tomber dans une crevasse de la mer de glace et se fait sauver par le papa de sa belle. Perrichon a sauvé un homme! Il prend en affection l'homme qu'il a tiré de la mort. Il le montre, il le présente à tous! Il ne peut plus se passer de Daniel, c'est son bien, sa chose, sa réclame. Armand en sauvant Perrichon a humilié son amour-propre, Daniel en se faisant sauver par le bonhomme a flatté sa vanité.

En suivant ce système pendant les quatre actes de cette spirituelle comédie, Daniel en est arrivé à capter complétement Perrichon. Armand, quoique aimé de la jeune fille, est perdu. Mais Daniel, railleur, développant ses moyens ténébreux à son rival, est entendu du bourgeois, humilié d'avoir été joué. Au dénoûment, Daniel est battu à plate couture, et Armand épouse sa bien-aimée.

Le théâtre des Variétés a donné un vaudeville frétillant et gai intitulé *Une chasse à Saint-Germain*, de MM. Raymond Deslandes et Moreau. Il s'agit d'un monsieur qui court après toutes les femmes, et qui, par inadvertance, au lieu d'inviter une simple dîneuse à jouer de la fourchette au pavillon Henri IV à Saint-Germain, a bientôt quatre mangeuses sur les bras. Hélas! il est contraint de prendre quatre cabinets et de dévorer tour à tour, dans chacun, des écrevisses sauce bordelaise arrosées de champagne Cliquot.

Le théâtre Déjazet a rouvert ses portes avec *Garat*, si adorablement joué par la reine de l'endroit, mademoiselle Déjazet, qui est bien aussi reine ailleurs, partout où elle se montre. Le grand succès de l'œuvre spirituelle de M. Victorien Sardou, interrompu par la fermeture annuelle de ce théâtre, a repris avec une vigueur nouvelle, et *M. Garat*, qui vient de faire son tour de France avec accompagnement de bravos, se reposera cet hiver à Paris, toujours avec accompagnement de bravos.

ALBERT MONNIER.

NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari*, a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce ; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari*, et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari*. — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM EXPÉDIÉ FRANCO.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FRANCS PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL.	2 ALBUMS.
LES LORETTES.	3 ALBUMS.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR.	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE.	1 ALBUM.
BALIVERNES.	1 ALBUM.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTRÉES.	1 ALBUM.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

CROQUIS DE FIGURES — ANIMAUX ET PAYSAGES,

PAR DUBUISSON.

Nous avons indiqué comme excellents modèles, pour les personnes qui veulent apprendre à faire des croquis, les fantaisies de Bellangé; mais les croquis de Bellangé sont un peu difficiles, et il faut déjà une certaine habileté dans le dessin pour être en état de les bien copier. Les croquis de Dubuisson sont plus faciles, et ils peuvent parfaitement servir de premier degré pour cette sorte d'étude.

Nous les recommandons en conséquence à tous ceux qui veulent faire des croquis; — en fort peu de temps ils peuvent conduire celui qui les copie à copier d'après nature.

Nous les recommandons aussi aux personnes qui dessinent ou qui peignent le paysage; ils leur serviront à animer leurs compositions, car tous les sujets qui figurent dans l'Album que nous annonçons se placeront très-bien et très-facilement dans des dessins ou des tableaux de paysage.

M. Dubuisson, que nous avons fait connaître à nos abonnés par quelques reproductions de ses tableaux insérés dans le *Musée français*, est un des peintres d'animaux les plus aimés du public.

Son cahier de croquis se compose de 20 feuilles, qui contiennent, chacune, quatre — cinq — et six sujets. — Prix du cahier, 10 francs.

Pour nos abonnés, 7 francs seulement, rendu franco sur tous les points de la France.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 248. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 29 Septembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :

3 mois . 5 fr
6 mois 10 »
12 mois . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries [illegible] les messageries Kellermann [illegible] On souscrit aussi chez tous les libraires de France [illegible] de papiers peints, rue Centrale [illegible] — Delizy, Davies [illegible] Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — [illegible] chez MM. les directeurs des postes [illegible] — [illegible], Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

VIVE LA CHASSE! — par BARIC.



Départ!

VIVE LA CHASSE! — par BARIC (suite).



17629

ARRIVÉE CHEZ LE PROPRIÉTAIRE DE LA CHASSE.
Le gibier n'a qu'à bien se tenir!



17630

ON TUE LE VER CHEZ LE GARDE.
Jusque-là tout va bien.



17631

EN CHASSE.
Avancez donc!

17632

La terreur de ceux qui n'ont pas de port d'armes.



17633

Arrêt forcé!

UNE TRÈS-GRANDE CHOSE.

Nous causions.

— Monsieur, me dit-il, savez-vous quelle est la grande préoccupation de Paris, à l'heure où je vous parle?

Il était dix heures du matin; Paris entier se trouvait donc sur pied. On aurait compté cinq cent mille passants dans les rues : tous couraient, tous marchaient, tous se pressaient, tous se hâtaient, tous montaient en voiture ou à cheval, ou descendaient en bateau, ou se faisaient conduire aux embarcadères des divers chemins de fer.

On en apercevait plusieurs milliers sur le pas des portes, aux fenêtres ou bien sur le seuil des boutiques; mais ceux-là n'avaient pas l'air d'être moins préoccupés que les autres.

Mon homme recommença sa question :

— Monsieur, me dit-il, savez-vous quelle est la grande préoccupation de Paris, à l'heure où je vous parle?

J'eus l'air de réfléchir profondément.

— Monsieur, lui répondis-je, toute cette foule est en quête d'une seule chose, l'argent; elle va, vient, court, se heurte, crie, gesticule, arrive, part, s'arrête pour l'argent; c'est pour l'argent que M. Guizot va chez Michel Lévy voir s'il est bien vrai qu'on ne vende pas le troisième volume de ses *Mémoires;* c'est pour l'argent que l'Opéra fait roucouler en français la *Sémiramis* italienne de Rossini; c'est l'argent qu'on appelle, c'est l'argent qu'on porte, qu'on rapporte et qu'on emporte. Ceux qui sont sur le trottoir pensent à l'argent, ceux qui sont à leur fenêtre pensent à l'argent; ils pensent aussi à l'argent, et plus que les autres, les marchands qui se tiennent sur le seuil de leurs boutiques. Il n'y a donc pas le moindre doute : la grande et unique préoccupation de Paris à l'heure où vous me parlez, c'est l'argent.

— Eh bien, vous n'y êtes pas, mon cher monsieur, me répondit mon philosophe. Tenez, dans deux heures d'ici (mettez-en trois, si vous voulez), ces gens qui portent des factures, ces autres qui présentent des billets à ordre, ces autres qui vont chercher le montant de leurs mémoires, ceux qui vont toucher des mandats à la poste, ceux qui vont porter de l'argent, ceux qui en emportent, ceux qui en prêtent, ceux qui en empruntent, ceux qui en perdent, ceux qui en trouvent, ceux qui en jettent par les fenêtres, ceux qui en ramassent à terre ou dans le ruisseau, ceux qui vendent, ceux qui achètent, ceux qui comptent, tous ceux-là auront vu finir leur fugitive préoccupation. Ce n'est donc pas là un souci constant, puisqu'on ne l'a que pendant quelques instants dans le jour. Il doit y avoir une préoccupation plus sérieuse. A quoi pense donc Paris à l'heure où je vous parle?

— S'il est vrai, répondis-je, que Paris ne pense pas exclusivement à l'argent, il faut qu'il pense à la table, car je ne vois autour de nous qu'objets de petite et de grosse gastronomie. Ici c'est l'étal du boucher, là une marchande d'oublies; à deux pas, un restaurateur; voyez la boutique du pâtissier, les femmes élégantes la prennent d'assaut; voyez la boutique du rogomiste, les femmes du peuple et les balayeuses s'y payent une tournée de *fil en quatre*. Et que de marchands ambulants qui, selon le

VIVE LA CHASSE! — par Baric (suite).



— Mais tirez donc! que diable! tirez donc!
— Je croyais que c'étaient des moineaux!

— Vous vous amusez à tirer des alouettes?
— Je croyais que c'était une caille!

Il me semble que Flore est en arrêt.

17534

mot de François Rabelais, *sacrifient tout à la tripe.* (En français d'aujourd'hui, cela voudrait dire tout au ventre.) — *Beau melon, beau melon! — Chasselas de Fontainebleau! — A la barque! à la barque! — Pain d'épice de Reims!* — Que de fruitières, que de charcutiers, que de cafés, que de marchands de comestibles, que de victuailles de toute sorte, sans compter messieurs les confiseurs et les apothicaires qui n'ont pas l'air d'y toucher! A ce spectacle, est-il possible de penser que Paris soit autre chose qu'un immense Gargantua à quinze cent mille têtes? Je vous défie de faire un pas dans nos trois mille rues sans rencontrer un pâté qu'on porte, une volaille qu'on va chercher, un paquet de côtelettes qu'on enveloppe, un massepain qu'on croque, un verre qu'on vide, une tasse qu'on remplit, un jambon qu'on lorgne, un fruit qu'on marchande, une nappe qu'on étend, une enseigne de cabaret qu'on lit, et cela depuis Vincennes jusqu'à Passy, depuis Montrouge jusqu'à Montmartre. Or, en soumettant ce formidable mouvement aux lois de l'analyse, en voyant toutes ces mâchoires qui fonctionnent, tous ces palais qui se délectent, tous ces estomacs qui travaillent, tous ces yeux qui cherchent un beau morceau ou un bon flacon, tous ces cris d'affamés, tous ces refrains de repus, tous ces compliments de digestion, tous ces marchés à la farine, au vin, à la viande, à la volaille, aux légumes, au beurre, aux œufs et au poisson, toute cette grande et mirifique organisation de mangeaille et de boustifaille, le penseur ne peut dire qu'une chose, c'est que Paris n'a pas d'autre préoccupation que la table.

— Ah! par exemple, mon cher monsieur, vous n'y êtes pas. Admettez que le penseur se heurte contre une telle erreur et qu'il la proclame, je serai en droit de dire que le penseur est un âne, et je ne m'en dédirai pas. Paris mange, c'est vrai, mais conformément à l'aphorisme qui brille dans une comédie fameuse de Molière, il mange pour vivre et non point pour manger. Tous les jours nos mœurs deviennent américaines. Nous connaissons le prix du temps, et, pour obéir au précepte de Benjamin Franklin, nous ne gaspillons pas le précieux capital. Avez-vous remarqué que dans la plupart des grands restaurants l'homme qui déjeune ou celui qui dîne ne met pas plus de vingt minutes à son repas? C'est ici comme à New-York. Savez-vous que les commis de magasin, les étudiants, les clercs d'avoués et de notaires, les garçons coiffeurs, les blanchisseuses, les commis des ministères, les soldats, les sergents de ville et les trois quarts de nos cinq cent mille ouvriers ne déjeunent que sur le pouce ou sous le pouce, je ne sais pas au juste? Savez-vous que cinq cent mille autres hommes, femmes et enfants, pauvres hères ou grands ignorants des lois de la gastrosophie, ne mangent le matin que cette effroyable mixtion qu'on appelle le café au lait? Paris manger! quelle souveraine supposition! quelle plaisanterie insoutenable! Et le dîner! voilà un repas hypothétique pour les deux tiers de la population, j'en suis sûr. Je ne descends pas dans les détails de cette statistique pour n'avoir pas l'air d'un Jérémie, mais je sais ce que je dis, allez! Tous vos grands chapelets de victuailles, de bœufs, de moutons, de boudins, tous vos paniers de poisson, toutes vos corbeilles de fruits disparaissent pourtant, mais il ne faut pas voir des montagnes là où il n'y en a pas. Sur quatorze heures dont se compose à présent la journée parisienne, une heure au plus, en moyenne, est prise par les quinze cent mille Parisiens pour l'action du manger et du boire, et encore je m'aventure singulièrement en avançant cette conjecture. Est-ce donc se livrer aux pratiques d'une vie rabelaisienne, cela, je vous le demande? Ce qui demande au plus une heure par jour sur quatorze, peut-il être tenu pour une préoccupation unique ou même principale? Évidemment non. Il y a donc un autre mot à chercher pour avoir la clef de l'énigme. Allons, dites-moi donc enfin quelle est la grande préoccupation de Paris à l'heure où je vous parle?

— Au fait, monsieur, répliquai-je, ce que vous venez de me dire m'éclaire; ce n'est donc ni l'argent ni la table qui est l'objet des ardentes aspirations de Paris : c'est l'amour.

Et après un petit temps de repos, ménagé pour donner un peu de jeu au ressort de la réflexion, je repris :

— Oui, monsieur, les nobles convoitises de Paris sont fort accentuées; Paris me fait l'effet d'un Adam perdu dans le paradis terrestre de la civilisation, et toujours amoureux d'une Ève qu'il a vue en songe. En se levant le matin, on fait sa toilette en songeant à ce songe. Pourquoi y mettre tant de recherche si l'on n'est pas amoureux? Levé, on écrit un billet doux ou bien on en lit; distrait, on court à son piano, et l'on joue un air tendre. Si l'on sort, c'est pour aller sur le sentier de celle qu'on aime, dans le joli bois du Vésinet où elle se promène; si l'on a un travail, il consiste à lui envoyer un bouquet; si l'on a un souci, c'est pour que le mari ou le tuteur ne sache rien; si l'on a une bourse, c'est pour payer la caméristе qui remet les lettres. Et les femmes, à quoi songent-elles autre chose qu'à l'amour? La nouvelle gravure de modes, c'est parure qui fait aimer; le roman nouveau de George Sand ou d'un inconnu, roman d'amour; la romance du jour, vous la connaissez : elle commence et elle finit par : *Je vous aime.* Du plus au moins, dans la forme, c'est le même train de vie chez les duchesses et chez les grisettes. Toute l'industrie de la grande ville ne pivote-t-elle pas là-dessus : habits, chapeaux, gants, fleurs, bijoux, papeterie parfumée, rubans, courses en cabriolet, petits messagers! Que dit chaque jour la *Gazette des tribunaux*, si ce n'est l'histoire de quelque amour malheureux? Il y a quatre cents bals dans le rayon de Paris. Danser, c'est aimer. Il y a cinq cents soirées; qu'y fait-on, si ce n'est des *invites à l'amour?* Il y a vingt théâtres toujours ouverts, où l'on ne joue pas de pièces qui parle d'autre chose que d'amour. J'ai vu d'ailleurs dans une statistique de la préfecture de police qu'il existe à l'heure qu'il est dans Paris environ cent mille prêtresses de Vénus (style Prudhomme).

Ici le philosophe hocha la tête et dit :

— Vous n'y êtes pas encore. Paris a mis la coquetterie et la coquinerie à la place de l'amour; ainsi ce n'est point là le mot cherché.

— Quelle est donc, demandai-je impatienté, la grande préoccupation de Paris à l'heure qu'il est?

— Monsieur, me répondit-il, c'est de savoir si la comète de 1860 aura une queue ou n'en aura pas.

Édouard Champercier.

VIVE LA CHASSE! — par Baric (suite).



A son poste en attendant le lièvre.



AUTRE MANIÈRE D'ATTENDRE LE LIÈVRE.
(*Chasse à la caille coiffée.*)
— Vous dites des bêtises.



IL NE FAUT PAS COURIR DEUX LIÈVRES A LA FOIS.
— Je pense qu'il est touché?
— Ouin! vous ne savez point tirer! c'est pas comme Charlot... il n'rate jamais son coup, lui!



— C'était une lapine! par ainsi je demande qu'on m' paye les petits qu'elle aurait faits, comme de jusse!

VOYAGES AUX BARRIÈRES DE PARIS.

LA BARRIÈRE (1).

Pour rigoler montons,
Montons à la barrière!
(*Vieux refrain.*)

La barrière! — mot fatidique dont le sens échappe à l'habitant de la province. — La barrière! poëme du vin, incarnation de l'orgie, suprême et dernière expression des plaisirs de l'ouvrier, rêvés sous la forme plantureuse d'un litre à *douze!*

La barrière est l'un des revers les plus curieux de la grande médaille du Paris moderne. C'est un pandémonium gigantesque qui se compose de toutes ces maisons qui se sont élevées peu à peu sur le boulevard extérieur, au point de former des villes de premier ordre et qui ont été envahies par la capitale, qui étouffait dans son corset de pierre.

***

Je viens de nommer le boulevard extérieur.

A lui seul, ce boulevard voudrait un historien ou un peintre, — un Balzac ou un Callot.

En le suivant, en effet, vous vous trouvez au milieu d'une population singulière, aux mœurs étranges, aux habitudes bizarres, aux types curieux, tristes ou gais, amusants ou ignobles.

Vous apercevez une foule de personnages aux vêtements picaresques et zébrés de taches omnicolores, aux trognes fleuries par les pampres du dieu, et à la démarche accidentée, qui, poussés par la fièvre de l'ivresse, se ruent incessamment à l'assaut des marchands de vin.

Et tout cela forme un tout qui bruit, grouille, hurle et boit!

***

Ici c'est un Fontanarose en loques qui fait un appel à la bourse des passants, d'une voix altérée, — à la barrière tout le monde a la voix altérée!

Là c'est un doux ivrogne qui s'en va, en décrivant des arabesques, tomber lourdement dans le ruisseau voisin, un ami de vieille date.

De ce côté, un vénérable couple, aussi déguenillé que le Pouilleux de Murillo, mais de plus usé, flétri, édenté et chauve, se livre à un pugilat vif et animé.

La femme glapit, l'homme beugle, et une *galerie* de curieux suit, avec une édifiante sollicitude, les moindres péripéties de la lutte et juge les coups de ce brillant tournoi conjugal.

(1) Quoique l'annexion de la banlieue ait supprimé légalement la barrière, elle existe et existera encore longtemps de fait, et la vraie barrière est toujours au boulevard extérieur.

VIVE LA CHASSE! — par Baric (suite).



17638

Chasseur diligent, quelle ardeur te dévore, etc.



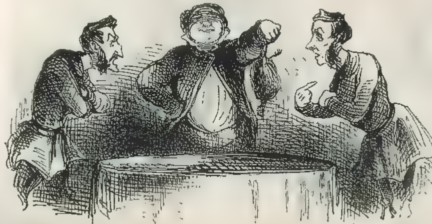
17639

Ils ont eu la générosité de m'en laisser quelques-uns! Décidément, ils font plus de peur que de mal!



17640

(Avec modestie.) C'est tout ce que je rapporte!...
(Le modeste chasseur se garde bien de dire que sur trente et une pièces de son carnier, le garde en a tué trente et demie.)



17641

Et encore la moitié de la trente et unième est-elle disputée par un sien ami qui a tiré en même temps que lui.



17642

Les grains de plomb extraits, il se trouve que tous sont du plomb du garde.



17643

Celui-ci a chassé des champignons! Pourquoi pas? ce gibier a bien son charme!
— Cie.! vous voulez nous empoisonner? ils sont tous mauvais!
— N'ayant tué personne! il veut tuer tout le monde!



17644

Les chasseurs malheureux se rattrapent à la chasse au plat et se vengent sur le gibier en mettant toutes les pièces en pièces.

***

Plus loin :

C'est d'un enterrement la funèbre ordonnance.....

Les amis éplorés, qui suivent le convoi, ne tarderont pas, selon la coutume, à venir prendre le petit verre de la consolation et le *canon* de l'oubli dans ce joli cabaret sur lequel en passant ils jettent à la dérobée des regards pleins de tendres promesses.

Cette caravane joyeuse, en habits de fête, et d'où partent, comme des fusées, de bruyants éclats de rire, c'est une noce modeste qui vient à la barrière manger la gibelotte de l'hyménée, toujours dans un salon de cinq cents couverts!

A la barrière, les *salons* de toutes les guinguettes sont de cinq cents couverts! — Pas un de plus, pas un de moins.

Et quels salons! — six tables et douze bancs, pas de nappes ni de serviettes.

— Nous y avons renoncé, disait ingénument un Vatel du cru, nos consommateurs s'imaginaient trop souvent que les serviettes étaient comprises dans le prix du dîner!

O innocence des premiers âges!

***

Quoi! encore cette chanson mélodieuse! Ce sont deux fils de Mars (vieux style) qui la modulent, bras dessus, bras dessous, accompagnés d'un *civil* qui a perdu l'une de ses bottes et qui s'en informe auprès de tous les marchands de vin qu'il rencontre. Le *civil* paye. Vive le *civil!*

Ces individus débraillés qui vous barrent le chemin et hurlent à pleins poumons une chanson obscène, ce sont des ouvriers qui essayent de perdre dans la débauche le souvenir de leur femme et de leurs enfants — mourant de faim.

Ces cris, ces éclats de rire, c'est une escouade de gamins qui débouche sur le trottoir, escortant une femme ivre-morte, quelque marchande ambulante qui a bu ses pommes à un sou le tas.

QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES DU JOURNAL AMUSANT, — par G. RANDON.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



17645
De tous les pêcheurs qui vivent sur les bords de la mer, quels sont ceux qui ont le moins besoin de travailler?

N° 2.



17646
En vertu de quel droit messieurs les cochers de fiacre peuvent-ils, vis-à-vis du public, agir comme des corsaires?

N° 3.



17647
De quel délit peut-on se voir soupçonné quand on va se promener au bord de l'eau à l'époque où la pêche est prohibée?

La malheureuse décrit des courbes accidentées jusqu'à ce qu'un agent de police la remise au corps de garde.

***

Mais c'est principalement le dimanche et le lundi qu'il faut voir cette population crapuleuse se livrer sans frein à la satisfaction de ses honteux penchants.

Ces jours-là elle se répand en longues files ébriolantes, ayant des embranchements sur tous les comptoirs de marchands de vin.

Elle est omnipotente alors, elle commande en souveraine, la barrière lui appartient.

Aussi ne voit-on de toutes parts que buveurs titubants à la recherche de leur centre de gravité. On n'entend que des cris confus, des imprécations étranges, des refrains bachiques avortés et des appels chaleureux aux appétits les plus grossiers de la sensualité animale.

C'est l'orgie dans tout son éclat, l'orgie renaissante des bacchanales antiques, terrible, désordonnée, rugissante et immonde.

Des miasmes culinaires vous prennent à la gorge, des parfums de gibelotte suspecte excitent votre odorat, l'atmosphère est imprégnée d'odeurs nauséabondes, des aromes alcooliques montent au cerveau, l'air que l'on respire grise et trouble l'esprit.

On se croirait dans l'un des cercles de l'*Enfer* du Dante ou dans quelque pays imaginaire, découvert dans un moment d'hallucination par Edgard Allan Poë et peuplé par Holbein, tant ces visages déformés par des habitudes crapuleuses, tant ces costumes effiloqués et fangeux tranchent sur le monde réel.

On se croirait à mille lieues de Paris, — on est à ses portes.

***

Et voilà pourquoi la barrière est pour le psychologiste une mine précieuse et féconde.

Que de drames, que de comédies on rencontre lorsqu'on pénètre dans les coulisses de ce monde étrange, depuis le bouge où couteaux et fourchettes sont attachés à la table par une petite chaîne en acier, jusqu'aux établissements grandioses : *Ramponneau*, *Richefeu*, où, selon son rang, le consommateur est servi dans de l'étain, du ruolz ou de l'argent massif; depuis ces bals qu'anime la franche gaieté de l'ouvrière, jusqu'aux guinguettes honteuses où la lie de la population interlope se donne rendez-vous; depuis enfin les scènes plaisantes qui se passent dans la rue, jusqu'aux faits-Paris qui s'accomplissent dans l'arrière-boutique d'un cabaret et se dénouent parfois en cour d'assises.

Mais quoi! il faudrait, ainsi que je l'ai dit en commençant, un volume et l'esprit d'observation de Balzac pour arriver à peindre exactement cette société singulière, si repoussante et si pittoresque à la fois.

HIPPOLYTE MAXANCE.

UN VERRE D'EAU.

« Buvez un verre d'eau! »

J'ai entendu soutenir que ce mot, bien compris, valait plus de cent mille francs pour un homme sensé.

On nous fait user nos culottes sur les bancs de l'école pour nous apprendre du latin, du grec, de la géographie, de l'histoire et mille riens pompeux; on pourrait se borner à nous mettre dans la tête ce précepte d'un sage du temps actuel.

« Buvez un verre d'eau! »

***

Au fait, réfléchissons.

Ce qui manque le plus à la race d'Adam, c'est le sang-froid. Que de choses on fait sous l'empire d'un moment de frénésie ou de simple emportement! Une querelle, une tragédie, un mariage, une affaire, un duel, un mauvais dîner! — Ah! si l'on savait boire un verre d'eau!

***

Les byroniens vont se récrier, les fantaisistes seront furieux, les romantiques laisseront tomber le mot de vieil as de pique :

— N'importe!

Je tiens à ma formule :

« Buvez un verre d'eau! »

***

Boire un verre d'eau une ou deux minutes avant toute action, ce serait de l'hydrothérapie et de la philosophie mêlées.

— Monsieur, va-t-on me dire, vous empêchez beaucoup de sottises, mais combien de grandes choses n'empêchez-vous pas!

— Un verre d'eau bu à temps, et le berger Pâris n'enlève pas la blonde Hélène, et il n'y a pas de siége de Troie; — mais aussi, monsieur, on ne connaît dès lors ni l'*Iliade* ni le jeu d'échecs.

— Un verre d'eau bu de cinq cents ans en cinq cents ans, et la chaste Lucrèce ne se poignarde pas, et l'héroïque Caton ne se tue pas; — mais, monsieur, on y perd deux des plus belles statues du jardin des Tuileries.

***

Laissons là les héros et les héroïnes.

Sans recourir à ces grands exemples, que de gens aujourd'hui seraient plus sages s'ils vidaient un verre d'eau avant que d'agir!

L'auteur de *Ce qui plaît aux femmes* n'aurait pas transporté la tragédie sur les planches du Vaudeville.

L'auteur de l'*Africain* n'aurait pas fait jouer le mélodrame sur la scène de Molière.

L'auteur de *Fanny* ne se remettrait pas à faire les romans de Crébillon fils.

***

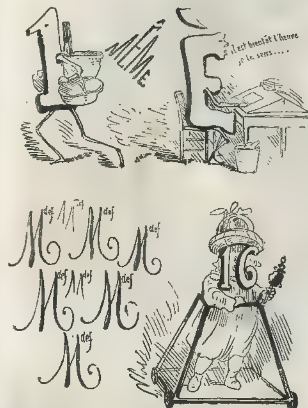
Mais le verre d'eau corrige-t-il réellement les hommes?

J'ai vu un temps où pas un discours n'était prononcé avant d'avoir été mouillé convenablement par le huitième d'une carafe. — Les idées et la langue de l'orateur n'en étaient souvent pas plus fraîches.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

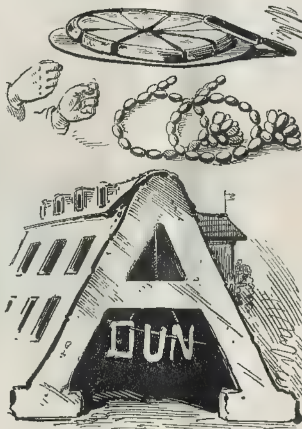
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



17648

N° 5.



17649

N° 6.



17650

Est-ce que l'aphorisme « Buvez un verre d'eau » ne serait pas plus vrai qu'un autre?

Méditez et prenez un verre de chambertin, pour vous aider à juger la question.

Jules du Vernay.

THÉATRES.

Joseph Prudhomme est l'un des rares types créés — au théâtre — par l'époque contemporaine. En ce genre, notre bagage pour la postérité n'est pas lourd. Il y a 1° *Robert Macaire*, 2° *Bilboquet*, son gai diminutif, 3° *Prudhomme*, le chaste professeur d'écriture, élève de Brard et de Saint-Omer. Joseph Prudhomme demeurera pour nos neveux le type du bourgeois sous Louis-Philippe. Cependant, lorsqu'on l'examine à la loupe, on s'aperçoit qu'il est plus proche parent qu'on ne se le figure du *Bourgeois gentilhomme* de Molière. Monsieur Jourdain est l'aïeul du Prudhomme moderne.

Henri Monnier est l'une des personnalités artistiques les mieux accusées de ces temps-ci. Ses rares qualités d'observation l'ont fait dessinateur, écrivain, acteur. Sous ces trois formes, il a photographié le monde des bourgeois et des artistes avec une fidélité scrupuleuse. Cette fidélité méticuleuse et loquace l'empêche d'être compris de tout le monde. Le comprendre, c'est se montrer soi-même observateur intelligent.

Joseph Prudhomme est le type favori de Henri Monnier. Il pourrait nous le montrer comme Charles Philipon l'a fait avec *Robert Macaire* dans toutes sortes de situations : *Marié, père de famille, gendarme, philanthrope, auteur dramatique, directeur d'assurances*, etc. La famille des Prudhomme serait aussi riche en observations que les familles des *Tartuffe* et des *Macaire*.

Aujourd'hui, l'éminent artiste, trois fois maître, s'est contenté de présenter une seule des multiples facettes de son fertile sujet : c'est *Joseph Prudhomme chef de brigands* Voyez-vous l'honnête bourgeois, tout truffé, tout bardé de sentences morales, mêlé malgré lui à des brigands de sac et de corde, et les haranguant vertueusement sur les grands chemins et dans les cavernes des montagnes italiennes?

Henri Monnier n'a pas été au-dessous de lui-même dans l'œuvre nouvelle des Variétés. Il a été Henri Monnier, c'est le plus simple et le plus complet éloge qu'on en puisse faire.

L'Opéra-Comique nous a rendu le *Petit Chaperon rouge* avec Montaubry et madame Faure Lefebvre. Loin de sembler gêné par les mélodies un peu *barytonnantes* de Martin, Montaubry les a prises dans l'essor de sa voix si pure; il les a transformées, rajeunies, et ce tour de force, exécuté avec un rare bonheur, lui a valu une ovation bien méritée.

Le Théâtre-Lyrique est à peine rouvert qu'il commande à l'attention publique Les reprises des *Dragons de Villars*, avec le concours d'une charmante débutante, mademoiselle Roziès; de l'*Enlèvement au sérail* avec Bataille; de *Si j'étais roi!* en sont la preuve. Une autre reprise : *Richard Cœur de lion*, a rendu aux bravos des habitués de ce théâtre Meillet dans *Blondel*. Un débutant, M. Lavessière, chargé du personnage de *Richard* a magnifiquement chanté ce rôle encore empreint du souvenir de Michot. Ce jeune artiste possède une voix des plus remarquables. C'est un ténor d'avenir et de prochain avenir.

Albert Monnier.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



STATUETTE DE JEANNE D'ARC,

RÉDUCTION

DE LA BELLE STATUE EXÉCUTÉE

PAR

LA PRINCESSE MARIE

(Fille de Louis-Philippe).

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 francs, est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 francs.

20 francs bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les Messageries.



Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, au Journal, 20, rue Bergère.

LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MME CAVÉ.

MÉTHODE APPROUVÉE PAR MM. INGRES, DELACROIX, HORACE VERNET ET AUTRES MAITRES

La méthode de madame Cavé est assez répandue aujourd'hui pour qu'il soit inutile d'en faire l'éloge; nous nous bornerons à rappeler qu'à l'aide de ce système ingénieux on peut enseigner le dessin et l'enseigner parfaitement, sans savoir soi-même dessiner.

Prix : 3 fr. à Paris; — par la poste, 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste ou des timbres-poste de 20 c. (non séparés) à M. PHILIPON fils, rue Bergère, n° 20.



LES

MODES PARISIENNES,

JOURNAL

DE LA BONNE COMPAGNIE.

Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons, sont entièrement désintéressés.

Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr.

A ses abonnés d'un an il donne en prime un album comique intitulé : TOILETTES DE NOS GRAND'MÈRES, donnant les costumes très-exacts des modes françaises de 1800 à 1830.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

COSTUMES DE LA COUR DES ROIS DE FRANCE.

Très-bel Album de salon, représentant les plus beaux costumes de la cour française depuis Charles VII jusqu'à Louis XVI. Belles gravures sur acier, d'après les originaux de Compte-Calix, tirage sur beau papier vélin, colorié à l'aquarelle, retouché à la gouache et rehaussé d'or et d'argent. — Prix de l'Album, 8 francs *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

5 FRANCS PAR AN. **LA TOILETTE DE PARIS** **5 FRANCS** PAR AN.

paraît le 1er et le 15 de chaque mois, avec un dessin de modes gravé et colorié.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.
Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. Les patrons imprimés se vendent 15 centimes chacun.
Par abonnement, le prix, compris les patrons imprimés, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er JANVIER et du 1er JUILLET. — Si l'on paye 6 francs 50 centimes, on reçoit le journal pendant quinze mois, du 1er octobre 1860 à fin décembre 1861. — Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, rue Bergère, a Paris.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 249. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 6 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois. . . . . . 5 fr. 6 mois. . . . . . 10 » 12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. Randon.



17651

— Le chameau est généralement bon, attaché, patient, sobre.
— En France nous avons aussi des chameaux, mais ce n'est pas la même chose.



17652

PETIT CONSEIL DE GUERRE.

— Comment faire, si les Druses s'ensauvent toujours du côte où nous ne sommes pas?
— C'est bien simple : nous n'avons qu'à descendre tout bonnement à Jérusalem, comme si ça serait pour faire nos dévotions — en amateurs; — de là, sans en avoir l'air, nous poussons une pointe sur la lisière de l'Arabie, nous remontons alors vivement par derrière le Liban, et paf! nous tombons au milieu de la nuit sur les Druses, que nous pinçons dans leur premier sommeil.



17653

En France, on trouvait le tabac de cantine trop gros, trop dur; en Syrie on trouve le tabac turc trop fin, trop doux, etc., etc., etc.; jamais content!



17654

Lartison Jan Fransoi splda frencé je jeurre de émmé Mellanié poure la vie.

— Ceusse qui liront ces lines trouveront peut-être des fautes d'orthographe, mais on sait bien que sur la corce d'un cèbre et avec une baïonnette ça n'est pas facile.



17655

Pas fameux, pas de goût, du chou tout pur; mais il faut bien se donner un petit chic oriental.



17656

Si j'aurais fini mon temps et que je serais aussi bien cordonnier, je m'établirais dans ce pays-ci; tout le monde y marche sur ses plantes.



17657

Les houzards du premier ne sont pas riches, mais ils ont toujours du fer et du pain au service des amis.

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. RANDON (suite).



17658

— Comment! tu ne bois jamais de vin!! ta parole!... mais alors comment fais-tu donc pour exister?



17659

COURS D'ASTRONOMIE MILITAIRE.

La plus grande est l'étoile de Sirius, le premier sultan de la Syrie, qui lui a donné son nom; quant à celle de droite, les savants ne sont pas d'accord pour savoir si c'est la grande ourse ou la petite ourse, mais à la distance où règne ce météore, la chose n'a pas d'importance.



17660

Tous ces idolâtres, ça me fait pitié! ça s'imagine que ça a de la barbe!



Il est bon qu'on aille de temps en temps montrer à ces sauvages musulmans quelques figures civilisées.



17661

Je crois qu'on ne ferait pas mal de numéroter ses abatis, pour les retrouver demain matin.



17662

CE QUE C'EST QUE LA VIE DE TROUPIER!

Qui m'aurait dit, l'an dernier, quand j'étais chez nous aux vendanges, que je serais aujourd'hui en Syrie à cueillir des coups de soleil!

LA VIE EN PLEIN VENT.

On défonce en ce moment à coups de canon la grande muraille de porcelaine, qui est en briques et en moellons; la Chine va être définitivement ouverte à l'Europe. Sous peu la même mesure sera prise pour le Japon, pays mystérieux, terre d'enchantement, qui faisait dire à H. de Balzac : « Le Japon est un département du ciel perdu sur » la terre. »

A Jedo, ville japonaise de trois millions d'habitants, il y a des journaux comme à Paris et comme à Londres. Qui cela pourrait-il étonner maintenant? La *Gazette du Japon* arrive chez nous par la malle des Indes. Quand le chêne-tulipe, qui fleurit trois fois par an, arrivera-t-il à son tour pour être transplanté dans les parterres du bois de Boulogne?

***

En attendant l'arrivée de cet arbre merveilleux, où en est la vie de notre pâle Occident?

— Lecteur, c'est toujours le chaos.

— On se canonne en Italie,

— On se chamaille en Angleterre,

— On fume en Allemagne,

— On s'ennuie en Russ e,

— On aboie en Suisse,

— On tremble à Constantinople,

— On se dépoétise en Espagne,

— On se vole les uns les autres en Grèce,

— On devient Américain à Paris.

— On cherche à devenir Parisien à Monaco.

Toute l'Europe bâille, s'étonne, regarde en l'air, a l'air d'attendre je ne sais quoi, cherche, écoute et se dit :

— Où est la comète prédite par M. Babinet?

— Quand donnera-t-on au juste le *Tannhauser* de M. Wagner?

— Le nouvel Opéra, qu'on bâtit, sera-t-il autre chose qu'un théâtre à colonnes?

Et à ce sujet un anathème contre les colonnes.

Il y a décidément trop de colonnes grecques dans Paris : colonnes grecques du Louvre! colonnes du palais Mazarin! colonnes de la Madeleine! colonnes de la Bourse! colonnes de la place Vendôme, de la place du Châtelet et de la place de la Bastille. — En voilà bien assez. — Qu'on passe à un autre genre d'édifice. — Pourtant il ne faudrait pas non plus abuser des fontaines excentriques : Paris a assez du diable de la fontaine Saint-Michel.

***

Depuis cinq ou six ans les chroniqueurs ressemblent assez à l'ancien sorcier de Tivoli; — s'il y a une question indiscrète ou mystérieuse à faire, c'est toujours à eux qu'on l'adresse. Par exemple, on se met déjà à leur dire :

— Vous savez que l'été a été un second hiver, mais seulement un hiver avec de la neige fondue. Que sera-ce que la saison qui vient? Un automne un peu doré par le doux soleil de la Saint-Martin, ou bien un troisième hiver qui se prolongera jusqu'en avril?

— Mais comment vivra-t-on à Paris?

Le quadrille des *Lanciers* est usé;

La vogue du dernier roman de George Sand, épuisée;

La dernière comédie d'Alexandre Dumas fils, hors de page;

Le dernier dessin de Decamps, acheté;

Le dernier ballet de la Ferraris, connu de tout le monde;

Le trapèze de Léotard, rebattu.

A PROPOS DE L'EXPÉDITION DE SYRIE, — par G. Randon (suite).



17663

— Quand on pense que chez nous les moutons n'ont pas la queue plus grosse qu'un salsifis !...
— Oui, mais la France a tant d'autres choses pour se rattraper !



17664

NOUVEL AFFUT POUR ARTILLERIE DE MONTAGNE, INVENTÉ PAR M. LOUIS VIGNERON.

Expériences publiques à l'Hippodrome.

Pas de brevet! M. Vigneron abandonne généreusement à la France le bénéfice de son invention.



17665

Si madame voudrait accepter que j'aie celui de la reconduire?



17666

Oui, je comprends, ta religion te défend de boire du vin, mais du schnic, c'est bien différent.



17667

Sauf les avenues, le gazon, le lac, les équipages, le gaz et les crinolines, ça me rappelle tout à fait le bois de Boulogne.



17668

Tous les méchants sont buveurs d'eau,
C'est bien prouvé par le délu...u...ge.



17669

C'est étonnant comme tu me renouvelles ma tante!
excepté qu'elle avait moins de barbe.



17670

Quand on n'est pas le plus fort, on tâche d'être le plus malin; avec les *Druses* faut agir *d'ruse*... retiens celui-là.

— Où trouver du vent? Comment fabriquer de l'imprévu? — Les nouvellistes se creusent la tête.

On avait prétendu que Jules Gérard venait d'être croqué par un lion qu'il avait manqué.

Est-ce un drame? est-ce un conte? On ne sait.

En tout cas, on passe à autre chose.

Le chalet, non, je veux dire le palais que madame Rosine Stoltz se fait bâtir dans le bois du Vésinet a été aussi une nouvelle. — Mais on ne peut parler toujours des caprices d'une chanteuse.

Paris se dit :

— Sur quoi vivrai-je donc cet hiver?

***

Bon gré, mal gré, vous le voyez, il faut revenir à l'historiette qui court dans la rue, au mot d'atelier, au croquis de mœurs et au sac aux épigrammes. Tout cela, je ne l'ignore pas, est fort déconsidéré; mais, à tout prendre, la petite chronique se trouve dans le même embarras que madame de Maintenon quand elle avait à amuser un roi qui n'était plus amusable : « On revenait de force aux » mêmes propos, » écrit quelque part la veuve Scarron. — Et la petite gazette a beau faire, quand elle a interrogé tous les points de la rose des vents, les camps, les cours, les foyers de théâtres, les salons, les journaux, il faut bien qu'elle en revienne à l'anecdote qui court à travers les rues :

C'est juste ce que nous faisons.

***

On fait circuler dans le pays Latin une thèse de carabin assez curieuse : *Un médecin ne doit pas se marier*. — La pensée, qui est débattue, est à peu près celle-ci : — « Le » médecin, pareil au prêtre, compose sa famille de tous » ceux qui souffrent. » — Le *Journal amusant* pense, tout au contraire, que tout docteur doit être marié. C'était d'ailleurs le sentiment de l'illustre D*** qui, n'étant pas heureux en ménage, disait en riant à ses confrères :

— Messieurs, la femme d'un médecin qui est coquette est plus pardonnable qu'une autre : elle répare le mal que fait son mari.

***

Jules M***, habile faiseur d'aquarelles, rencontre un camarade de collége quasi millionnaire.

Après dix minutes de conversation, il lui dit :

— Mon cher Crésus, j'ai besoin d'une bagatelle. Prête-moi cinq cents francs pour huit jours.

THÉATRE DU CIRQUE.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR,

GRANDE FÉERIE EN TROIS ACTES ET VINGT ET UN TABLEAUX

de MM. d'Ennery et Clairville.


M. Williams (Ali-Baba, Barnabé).


M. Lemonnier (roi de Carreau).


Mme Geoffroy (Fanferluche).


M. Lebel (Gros Minet).


17671
M. Boutin (Cocorico).


Mlle Amélie (Émeraudin).


Mme Geoffroy (la Chine).


M. Lebel (Gros Minet).


Mlle Hennequart (ballet).


17672
Mlle Ferus (ballet).

— Je vais faire mieux, je vais te faire gagner le double.
— Comment ça? demande l'artiste.
— Rien de plus simple : laisse là l'aquarelle et fais le portrait; tu gagneras de l'or.
— Fort bien, réplique l'aquarelliste; prête d'abord les cinq cents francs, je suivrai ton conseil plus tard.

***

Mais je m'arrête ici pour vous offrir un bouquet de petites nouvelles qui ont bien leur prix.

A Guernesey, Victor Hugo vit en ouvrier infatigable; — il corrige en ce moment les épreuves de son roman des *Misérables*, qui sera l'événement de la saison. Sur la fin de l'hiver, quand les roses rompront leurs bourgeons verts, il fera paraître deux nouveaux volumes de poésies sous le titre : *Les chants de la rue*.

A Mâcon, Lamartine, autre noble galérien de l'écritoire, prépare un volume de prose, épisode de sa vie, pareil à ce petit roman biographique de *Graziella*, qui a préoccupé toute l'Europe, quand l'Europe appartenait tout entière à la politique.

A Nohant, George Sand revoit le manuscrit de la comédie en cinq actes que l'illustre auteur fera jouer en novembre prochain.

Le pavillon de Nadar, qui est devenu une des sept merveilles de Paris, est visité par les étrangers de distinction tout à la fois comme un salon, comme un atelier et comme un musée.

Le R. P. Dominique Lacordaire (le même que M. J. Barbey d'Aurévilly traité de romancier) revoit, retouche, corrige et refait son discours de réception à l'Académie française, discours dans lequel on cherchera tout et dans lequel on trouvera, par conséquent, tout ce qu'on voudra.

M. Louis Veuillot, qui a jeté au vent sa plume de journaliste, se met aussi à faire son volume pour le commencement de la saison. — Sera-ce un tome d'histoire? Un pamphlet? Un paquet d'impressions de voyage? Ce sera tout cela, dit-on, et même un peu de roman. Le roman, — cette lecture du jour, — est tenu pour la glu du diable; aussi nos dévots s'y laissent-ils prendre plus que les autres.

Édouard Champercier.

LITTÉRATURE MURALE.

L'écriture a-t-elle été inventée avant la parole, ou la parole avant l'écriture? Si vous le savez, amis lecteurs, dites-le-moi, à moi qui ne peux vous le dire, puisque je ne le sais pas. Les opinions sont si partagées à cet endroit, qu'on pourrait affirmer qu'il y en a autant que de savants, — et les savants sont aussi nombreux que les sables de la mer, que les étoiles du ciel et que les brins d'herbe de la terre.

Donc, on ne sait pas si l'écriture a été inventée avant ou après la parole. Si j'osais donner ma petite opinion en face de tant d'opinions et de tant de savants, je dirais que l'écriture et la parole ont été inventées en même temps, comme la langue et les doigts. Mais je n'oserai jamais!

D'ailleurs là n'est pas la question, elle est ailleurs. Ce qui m'a persécuté longtemps, c'était cette pensée assez biscornue en soi, je l'avoue : « Les anciens ont-ils eu comme nous une littérature murale? »

M'ayant demandé cela avec tant d'insistance, j'ai dû finir par me répondre, — et je me suis répondu « Oui. » Si je m'étais répondu « Non, » cela m'aurait contrarié, je n'aurais pu écrire cet article.

On se souvient sans doute de la pierre découverte à Rosette en 1799, par un officier du génie, M. Boussard, dont un plâtre existe à la Bibliothèque impériale. Ce monument, qui a servi de base à M. Champollion pour toutes ses découvertes relatives au déchiffrement des écritures égyptiennes, hiéroglyphiques, hiératiques et démotiques; ce monument m'a servi de base, à moi, pour mes découvertes relatives à la littérature murale des civilisations disparues.

Oui, le nez de Bouginier existait au temps des Pharaons!

Oui, la mysticité du blanc de zinc était pratiquée par les rapins du temps de Périclès!

THÉATRE DU CIRQUE.

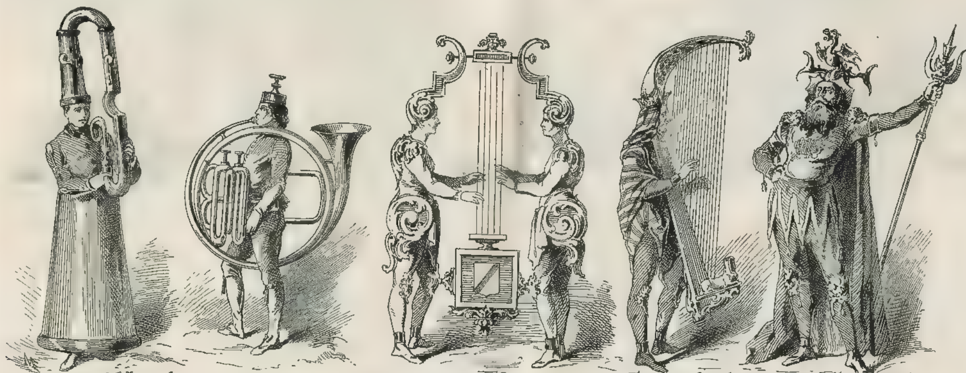
LA POULE AUX ŒUFS D'OR,

GRANDE FÉERIE EN TROIS ACTES ET VINGT ET UN TABLEAUX

de MM. D'ENNERY et CLAIRVILLE (suite).



Mme CERESA (ballet). M. WILLIAMS (l'harmonie). LA GUITARE (l'harmonie). M. LEBEL (l'harmonie). Mlle BELIN (Dazoli). 17673



M. LEMONNIER (l'harmonie). M. COLBRUN (l'harmonie). LA LYRE (l'harmonie). LA HARPE (l'harmonie). M. NOEL (Satan). 1-674

Oui, quelques Durançon étaient accusés d'avoir « le sac » au temps de Zoroastre et de Confucius!

Si vous ne me croyez pas, allez lire ce qu'il y a sur la pierre de Rosette. L'égyptien dans les mots brave l'honnêteté. Allez vous en assurer.

M. Champollion n'a pas osé faire une traduction littérale des inscriptions de la pierre de Rosette. Osez-le, et vous m'en direz des nouvelles.

En attendant, je reste confirmé dans l'idée que j'avais depuis longtemps que les inscriptions murales d'aujourd'hui avaient existé dans l'antiquité la plus reculée, — parce qu'à toutes les époques du monde, l'homme, avant d'être homme, a commencé par être gamin; avant d'être grave, il a commencé par être jovial; avant d'aimer à être respecté, il a commencé par aimer à ne pas respecter les autres; avant de comprendre qu'il ne faut pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'autrui vous fît, il a fait à autrui tout ce qu'autrui ne lui a pas encore fait.

Donc, depuis que le monde est monde et que le bois est charbon, on a dessiné sur les murs des choses invraisemblables, on y a écrit des choses extravagantes, des satires figurées et des biographies défigurées en quelques lignes, — ou plutôt en quelques mots.

La statue de Pasquin est éternelle. On aura beau la renverser tous les cent ans et nettoyer son socle tous les quinze jours, la statue de Pasquin se relèvera toujours d'elle-même sans relâche et sans pitié, — parce que la malice humaine est éternelle, elle aussi.

Abandonnons la littérature murale des anciens, et ne nous occupons que de celle des modernes. Savez-vous que c'est une arme terrible que celle-là, et qu'il n'y a pas de biographie Mirecourt, tirée à des millions d'exemplaires, qui puisse produire le même effet que ce nom fusiné sur les murailles, — accompagné d'un nez ou d'une épithète!... Le livre meurt, le mur reste. Et même, lorsque le pan de mur sur lequel rayonnait l'inscription sanglante est tombé, une main invisible la reproduit plus lisible encore sur un autre pan de mur, de sorte que le petit-fils peut voir et faire voir à ses enfants ce que son grand-père a vu et lui a fait voir à lui-même. Quelle désolante popularité!

Et ce qu'il y a de plus désolant encore, c'est que ce merveilleux et funeste moyen de célébrité, — qui est à la réclame du livre ce que le canon-Astrong est à l'arquebuse, — soit employé en faveur d'inconnus dignes de l'être, et non en faveur de personnages connus et dignes aussi de l'être plus encore! Demandez aux paysans de la Beauce ou du Berry, de la Gascogne ou de l'Angoumois, ce que c'est que Voltaire ou Victor Hugo, Diderot ou Chateaubriand, ils ne le sauront pas et ne pourront vous le dire. Demandez-en autant aux oisifs de Paris, aux ouvriers ou aux rentiers, ils n'en sauront et ne pourront pas vous en dire davantage. Que si, au contraire, vous leur demandez s'ils ont entendu parler de Bouginier, de Durançon, de Salabert, de Bonino, ils s'empresseront de vous répondre :

— Bouginier?... nous ne connaissons que ça! Son nez et son nom sont depuis vingt ans sur le mur du cimetière et sur celui de la maison du maire!... — Durançon? connu! connu! Un homme qui a « le sac », n'est-ce pas? — Salabert? connu! connu! connu! Un homme qui est un peu..... Bonino, n'est-ce pas? Très-bien. — Bonino? tout ce qu'il y a de plus connu, comme les autres! C'est un homme qui est un peu..... Salabert, n'est-ce pas? Parfait!... Nos enfants ont épelé ces noms-là en allant à l'école..... Ils ne jurent que par eux!.....

Un voyageur français qui a gravi l'Himalaya y a trouvé le nez de Bouginier dessiné fraîchement sur la neige. Bouginier en Asie!... Bouginier à sept mille huit cent vingt et un mètres au-dessus du niveau de l'Océan!

Un autre voyageur français qui a gravi le Chimborazo y a lu l'inscription concernant Durançon. Durançon en Amérique! Durançon au Pérou! Durançon à dix-neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer!

Un troisième voyageur, — celui-là est Anglais, — qui a escaladé la Jungfrau et le Fisterahorn, y a lu deux

NAÏVETÉS, — par DAMOURETTE.



17675

M'sieu l' baron! en v'là un qui n'est point fier, l'aut' jour que j'étions sur son perron, qui m'a dit ôte-toi de là, imbécile.....



17676

Pourquoi donc, monsieur Bizet, qui vous pousse des cheveux dans le nez et pas sur la tête?

inscriptions qu'il a transcrites et rapportées à la *Société royale de Londres*. Toutes deux concernaient deux Français : Bonino et Salabert. Salabert et Bonino en Suisse! Bonino et Salabert à treize mille pieds au-dessus du niveau de Voltaire, de Pascal, de Montaigne et de Rabelais!

Je passe, bien entendu, d'autres Bonino et d'autres Salabert dont les noms se trouvent incrustés comme les leurs, qui dans la neige, qui dans le granit, qui dans l'écorce des pins, qui dans le tronc des chênes, qui ailleurs..... On les a lus partout, ces noms étranges! partout : en Hongrie et à Batignolles! au Mexique et à Carpentras! dans les Pyrénées ou dans le faubourg Saint-Martin! sur le Parthénon et sur les Rambuteau! sur les monts Krapacks et à Montmartre! à Stamboul, la ville des roses, et à Rouen, la ville des indiennes! dans les mosquées et dans les caravansérails! sur les pyramides et sur les minarets! partout! partout!! partout!!!

— C'est Biorn, le Scandinave, qui a découvert le premier l'Amérique, — dit quelque part Chateaubriand avec mélancolie, — et personne ne l'a su!

Oui, mais, en revanche, le monde entier connaît le nom de MM. Bouginier, Durançon, Salabert, Bonino — et de quelques autres.

Noble compensation, n'est-ce pas?

ALFRED DELVAU.

TABLETTES D'UN FLANEUR.

Bataille de parapluies. — Les charmes des jardins publics. — Adieu au vieux quartier Latin.

M. Babinet nous l'avait bien dit : le soleil est malade, et le ciel attristé pleure sans se reposer.

La gentille ombrelle aux gaies couleurs, la séduisante marquise languissent renfermées dans leur boîte de carton, — et le gros vilain parapluie vert-chou règne en despote tout le long, le long des trottoirs.

Cet instrument est fort commode, — mais bien gênant.

Il garantit à merveille votre chapeau et crève parfaitement l'œil de votre voisin. Si votre voisin a comme vous un parapluie, la lutte devient égale : c'est vous peut-être qui aurez l'œil crevé.

Les rues de Paris offrent un spectacle véritablement émouvant. La pluie tombe d'en haut, la boue jaillit d'en bas sous les roues des voitures; les parapluies se croisent, se heurtent, se livrent bataille; ils se barrent tous le passage et veulent tous passer; ceux qui sont emmanchés au bout d'un long bras s'élèvent au-dessus de la mêlée, les audacieux baissent la tête et poussent leur pointe en avant, les maladroits restent sur place et reçoivent les coups, les timides se referment pour se faufiler avec plus d'aisance au milieu des combattants.

— Aie! dans l'œil.

— Bon! sur le nez.

— Pardon, madame.

— Pardon, monsieur.

En thèse générale, le parapluie manque de générosité. C'est un butor qui va droit son chemin et passe sur le corps des ennemis qu'il rencontre sans se préoccuper de leur sexe.

Pourtant le parapluie flâneur, le parapluie chevaleresque qui n'hésite pas à se mettre à la disposition d'une jolie tête ayant besoin d'un abri, ce parapluie existe, mais il est exposé à de très-grands dangers.

— Madame, on est très-mal sous cette porte cochère; il pleuvra longtemps et vous n'avez aucune chance de trouver une voiture. Daignez m'accepter : je m'offre à vous sans condition.

— Parapluie, mon ami, attends un peu que je t'examine avec soin. Tu as les dents belles, bon pied, bon œil, un habit d'une coupe élégante; c'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Si je t'autorise à m'accompagner jusqu'à la rue Bréda, aurai-je un cachemire, un simple cachemire français? je ne suis pas exigeante! Tu es marqué de certains signes qui m'inspirent de l'espoir. Allons, en route, parapluie, mon ami.

De tout ceci, je conclus qu'on a tort de railler les gens qui se passent de parapluie et savent se contenter, quand il fait de l'orage, de leur mouchoir bien étendu sur leur chapeau.

***

Nonobstant le déluge, Paris se promène dans ses jardins publics, et cela n'a rien de surprenant. On peut y voir de jolies jambes décolletées, de petits bateaux voguant sur les bassins, y recevoir une averse aussi bien qu'ailleurs, et même des ballons sur le nez.

Ceux qui trouvent ces plaisirs insuffisants ont la ressource d'assister à la partie des joueurs de paume. Ils voient des hommes, vêtus de flanelle et trempés de sueur, courir de çà, de là, allonger de grands coups de raquette et se livrer à une gymnastique à laquelle personne ne comprend rien. C'est un spectacle fort intéressant.

Mais généralement les promeneurs préfèrent se grouper autour des statues auxquelles on fait subir en ce moment une opération dont elles avaient bon besoin.

Clémence Isaure avait un œil complétement poché, Catherine de Médicis ressemblait à une charbonnière, et Jeanne d'Arc était vêtue d'une robe si sale qu'elle aurait dû en rougir de honte.

On les débarbouille toutes avec une brosse de chiendent, et cela leur fait grand bien.

***

Le vieux Paris, battu en brèche, refoulé par les architectes au delà des rives de la Seine, le Paris tortueux, pittoresque — et malsain, vient d'être atteint jusque dans son dernier refuge.

Le boulevard de Sébastopol a culbuté la rue de la Harpe et lui a passé sur le corps.

Salut et prospérité au large boulevard! Adieu et souvenir au pauvre vieux quartier Latin!

Malgré ses imperfections, regrettons-le un peu, ou nous serions coupables d'ingratitude, nous tous qui y avons passé les plus joyeuses années de notre jeunesse. Comme on s'amusait à Bobino! et que les biftecks de Viot l'empoisonneur étaient donc succulents!

Enfin, c'est là que nous avons connu *Mariette* et *Mimi Pinson*.

Adieu, pauvre vieux quartier Latin, tu n'es plus, mais l'*étudiant* s'est couché avant toi dans la tombe. De notre temps, — et ceci ne nous fait pas la barbe blanche, — il portait le béret, la blague en sautoir, il aimait sa maîtresse, il respectait sa pipe et il ne se gênait pas dans la rue. Son aimable désinvolture plaisait à tout le monde. Aujourd'hui, il est guindé, gourmé, policé, prétentieux, habillé à la mode du boulevard; il a l'air d'un Anglais ou d'un gandin. — Et la grisette que nous lui avions laissée si bonne fille, si gaie, si attrayante avec son babil d'oiseau, son petit bonnet et sa robe d'indienne... il l'a gâtée et dépravée avec de l'or et de la soie! Il en a fait une copie grossière et malsaine des petites dames de la rue Blanche. Le bon vieux temps s'en va, Béranger est au Père Lachaise, et bientôt il n'y aura plus un seul grenier où l'on puisse être bien à vingt ans. Il faut à l'étudiant d'à présent une chambre avec plafond, parquet ciré, vitres aux fenêtres, enfin toutes les somptuosités du luxe dans un hôtel confortable.

Pourtant, j'en connais un qui habite un sixième mansardé en haut de la rue Saint-Jacques. Sa mise est négligée, il fume la pipe dans la rue et fait ménage avec une repasseuse : c'est un étudiant de la vieille roche.

Quand un rayon de soleil frappe le toit de sa maison, je le vois sortir d'une cheminée sur laquelle il s'installe, les jambes pendantes, avec une bonne grâce que lui a donnée l'habitude; puis il embouche un cor de chasse et se met à sonner des fanfares si mélancoliques que j'en ai le cœur serré.

Je crois voir le large boulevard qui s'avance, dans la rue des tas de débris, les maisons que j'ai connues, les garnis où j'ai logé qui chancellent et s'affaissent, — et il me semble que la fanfare plaintive de l'étudiant est le dernier soupir du vieux quartier Latin qui rend l'âme.

LOUIS JACQUIER.

THÉATRES.

Il y a deux méthodes pour tirer une pièce d'un roman : l'une consiste à prendre les personnages et certaines scènes tels quels, à montrer aux spectateurs un certain nombre de tableaux déjà connus des lecteurs du roman, à faire des actes avec les chapitres du livre, enfin à ajouter, s'il y a lieu, un dénoûment heureux en guise d'apothéose, et tout est dit.

L'autre méthode consiste à prendre dans un livre l'idée, la marche générale, les caractères principaux, à abandonner certain effet saisissant au sommet des tours Notre-Dame, mais parfaitement déplacé dans un salon Louis XV, et à édifier un drame à nouveau, une construction inspirée par la première, et non une masure bâtie de bric et de broc avec les vieux matériaux du monument qu'on vient d'abattre. Sans aucun doute, cette seconde manière est préférable à la première, c'est elle qui a inspiré Frédéric Soulié faisant de la *Lionne* la *Closerie des genêts;* c'est elle qui a inspiré MM. Théodore Barrière et Henri de Kock, faisant du roman de ce dernier le *Médecin des voleurs*, un drame en cinq actes pour l'Ambigu, la *Maison du pont Notre-Dame*.

Cet ouvrage est basé, à la façon de *Lesurques*, sur la ressemblance frappante de deux personnages, et c'est Lacressonnière, le créateur du fameux *Courrier de Lyon*, qui a remarquablement interprété ce rôle à double face.

Un jeune acteur de l'Odéon, M. Febvre (engagé spécialement pour cette pièce), a fait du personnage de Piccolet la cheville ouvrière de l'intrigue, une création hors ligne, aussi réussie dans l'ensemble que dans le détail. Il est parfois naïf comme un niais de mélodrame, parfois il est rusé comme un procureur. Febvre nous paraît appelé à prendre rang parmi les étoiles parisiennes.

Et puisque le nom de l'Odéon est venu sous notre plume, signalons deux débuts fort intéressants qui préoccupent en ce moment la presse parisienne. L'un a lieu dans la tragédie, l'autre dans la comédie.

Les vieux amateurs classiques disent que mademoiselle Karoly est destinée non pas à remplacer Rachel, mais à la rappeler au souvenir des amis de la tragédie. Nous y consentons volontiers. Pour nous, l'interprétation de la tragédie n'admet pas la médiocrité. L'auteur qui ne s'y montre pas remarquable est ridicule. Mademoiselle Karoly a de l'expression dans la pantomime, et elle jette quelques mots avec un bonheur et une énergie qui sont très-chaleureusement récompensés. Elle sort de l'ordinaire des tragédiennes de carton : c'est déjà quelque chose.

Au dernier concours du Conservatoire, le premier prix de comédie a été partagé entre mademoiselle Ponsin et mademoiselle Régny. Cette dernière vient de débuter d'une façon fort remarquable dans le rôle de Sylvia du *Jeu de l'amour et du hasard*. Son œil est vif et intelligent, sa voix flexible et sonore, sa figure agréable, sa physionomie mobile; le travail aidant, il y a chez elle l'étoffe d'une vraie comédienne. Elle a heureusement détaillé les nuances variées de ce rôle si difficile. Bref, c'est un début de bon augure.

Aux théâtres du boulevard, la *Poule aux œufs d'or* et le *Pied de mouton* font toujours des recettes colossales. Le vent est à la féerie, et il souffle fort, je vous le jure.

ALBERT MONNIER.

Pour l'amusement des soirées, pour occuper les dames et les demoiselles à de petits travaux faciles, nous avons le cahier des *Découpures de patience*. Ces découpures demandent de bons yeux, de bons ciseaux et de l'adresse dans le découpage. Avec les qualités, avec l'outil que nous venons de désigner, et avec le cahier des *Découpures de patience*, une dame peut exécuter des travaux qui paraîtront un tour de force très-extraordinaire.

Tout le monde a vu quelques-uns de ces véritables chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, une de ces sortes de merveilles artistiques faites au bout des ciseaux par une ou deux personnes qui se sont fait en ce genre une réputation européenne. Ce sont des dessins de ce genre que nous donnons à toutes les dames le moyen de faire *facilement* et sans études préalables.

Un papier est, d'un côté, tout noir, — de l'autre côté, il est blanc, et sur ce blanc sont dessinés en noir des arbres, des fleurs, des animaux, etc. — Il s'agit de découper ces dessins, d'enlever tout le blanc; lorsque cela est fait, on se trouve avoir un dessin noir des deux côtés, et il est impossible que la personne qui n'a pas vu le dessin avant le découpage puisse comprendre comment le dessin a été exécuté.

On fait donc sans peine sérieuse, et seulement avec un découpage adroit et patient, des dessins qui semblent avoir exigé bien plus que de l'adresse et de la patience, une grande habileté, de l'art, de la composition, etc.

Ce cahier, qui contient beaucoup de dessins, ne se vend aux abonnés que 4 francs rendu franc de port.

Adresser un bon de 4 francs à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

RÉPONSES AUX QUESTIONS HIÉROGLYPHIQUES

CONTENUES DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. De tous les pêcheurs qui vivent sur les bords de la mer, quels sont ceux qui ont le moins besoin de travailler?

Ce sont ceux qui vivent dans *les anses*.

N° 2. En vertu de quel droit messieurs les cochers de fiacre peuvent-ils, vis-à-vis du public, agir comme des corsaires?

Parce qu'ils sont autorisés à faire *la course*.

N° 3. De quel délit peut-on se voir soupçonné quand on va se promener au bord de l'eau à l'époque où la pêche est prohibée?

On peut être naturellement soupçonné de vouloir prendre *le frai*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Un père même en connaissant leurs défauts, aime ses enfants.

N° 5. Ne parlez point de cordes dans la maison d'un pendu.

N° 6. C'est la destinée d'un grand homme d'être persécuté pendant sa vie.

TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.
N° 6. RÊVERIE.
7. LA SŒUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié,* 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes nues arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs — le Ruisseau — Sortie de bain — Quiétude — l'Echo — Villa bella — Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendues franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de six Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.

N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.

N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.

N° 4. ALPHABET D'ANIMAUX, par G. Randon.

N° 5. ALPHABET DE L'HISTOIRE DE POLICHINELLE, par Hadol et Cordier.

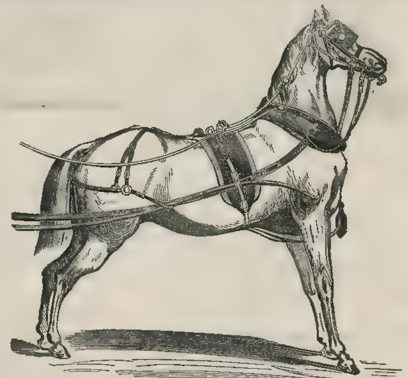
N° 6. ALPHABET DE LA FANTASMAGORIE, par Hadol et A. Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les six Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 8 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 20 fr. — **15** fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français,* a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 250. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 13 Octobre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie**, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES COURSES, — par MARCELIN.



Vous donnez un bouclier pour prix des courses, c'est très-bien; mais donnez au moins la manière de s'en servir. Voici un gentleman qui vient de gagner le magnifique bouclier ci-dessus : qu'en va-t-il faire? Le portera-t-il à sa boutonnière? en fera-t-il une coiffure d'été? en fera-t-il un saladier? ou montera-t-il sa garde avec?

LES COURSES, — par MARCELIN (suite).



LES HABITUÉS. 17678
Sir Edwards T..... et son camelia britannique.



LES HABITUÉS. 17679
Mademoiselle de la Marche et le comte de Chantilly.



LA SURCHARGE. 17680
On appelle ça égaliser les chances.

CAUSERIE.

Derniers jours de la villégiature. — Le Parisien de 1860. — Un mot de Pline. — Un mot de Paul de Kock. — Quinze cents maisons de campagne. — Où poser son nid? — Les parcs. — Les bois. — Une halte au Vésinet. — Métamorphose. — La maison de madame Rosine Stoltz. — Un prince russe. — Une chanteuse. — Un arbre historique. — La terrasse de Saint-Germain en Laye. — Un roi et un fou.

Il n'y a plus à en douter, voici l'automne pour tout de bon.

Le citadin qui réside encore à sa maison des champs commence la promenade du matin une heure plus tard que de coutume. En longeant la lisière du bois, il a vu qu'il n'y aura bientôt plus de feuilles vertes aux arbres. Déjà les chênes, les bouleaux et les saules, qui résistent le mieux aux premiers froids, conservent seuls une partie de leur brillante parure. Encore quelques jours, et leurs rameaux seront entièrement émondés par le souffle du nord.

Le Parisien s'écrie comme M. Halévy dans les *Huguenots* :

— Enfin, voici l'heure du retour!

Il faut se préparer à rentrer en ville, — et il baisse l'oreille.

— Ce mois de septembre a été si bleu, — si doux, — et il y a tant de baies rouges, roses et dorées sur les haies!

***

Faut-il vous dire que la villégiature n'est plus seulement un goût, mais un impérieux besoin?

Sous le règne de Trajan, Pline disait : « Un Romain » aime mieux une maison de campagne qu'une chaise » curule. » — M. Ch. Paul de Kock disait l'autre jour : — « Un Parisien de 1860 a une maison des champs » comme un Parisien de 1800 avait un parapluie. »

***

La grande difficulté n'est déjà plus de se bâtir un abri sous les feuilles. — Dans un temps où le premier venu se flatte de remuer l'or à la pelle, qui n'a pas la bagatelle de vingt mille francs à mettre à cette fantaisie? — Mais où poser ce nid? — Ici, le Parisien, préoccupé, se creuse la tête.

Entre nous, il n'y a pas de plus drôle de pistolet que le citoyen de Paris. Il porte à sa cité l'amour que le limaçon a pour sa coquille, et il est toujours pressé de s'en écarter. Arrangez cela.

— Comment donc faire? se dit-il en mettant sa plume de négociant à son oreille. Je voudrais bien ne pas perdre de vue ma maison, son enseigne, et ma cheminée qui fume, et pourtant le médecin m'ordonne de passer un jour sur trois sous les arbres! Comment donc faire?

C'est pour l'aider à résoudre la question qu'on découpe aujourd'hui toute l'Ile de France en mille tranches, comme on ferait pour un énorme biscuit de Savoie. (Vieux style.)

***

Savez-vous de combien de maisons de campagne les environs de Paris se sont couverts seulement depuis cinq ans? — On en a bâti quinze cents nouvelles. Le chiffre est officiel, et ce n'est qu'un commencement, puisqu'il y a deux millions de Parisiens dans Paris, sans compter les princes russes.

Enghien n'avait que son lac, il y a vingt-cinq ans; il y a quinze ans, c'était une bourgade; c'est aujourd'hui une ville ou à peu près.

La même métamorphose s'opère un peu partout.

On dépèce deux départements pour que le bourgeois de Paris puisse avoir de quoi venir entendre chanter les rossignols, en chapeau de paille, les pieds sur une chaise.

***

Vallons, bois, parcs, plaines, autant de colonies naissantes!

Le Vésinet, comme Enghien, n'est plus reconnaissable.

Hier encore, vous vous le rappelez, ce bois du Vésinet avait une réputation exécrable. Il y a cent ans, on y volait à main armée; il y a dix ans et même moins, on allait s'y couper la gorge en duel; dans tous les temps on s'y promenait en soulevant sous ses pas des nuages de poussière. On y fait trois ou quatre saignées à la Seine, toute voisine, et voilà un lieu plein d'enchantements!

Au bois du Vésinet le Parisien trouve aujourd'hui des

LES COURSES, — par Marcelin (suite).



UN GENTLEMAN.
On attrape bien quelques éclaboussures à courir soi-même, mais cela vous pose auprès des femmes.



LES HABITUÉS.
Presque aussi comme il faut que son jockey.



LES HABITUÉS.
Young America.

lacs, une rivière qui serpente sous des chênes, et trois villages élégants que la truelle bâtit.

Du côté d'un massif de pins, j'ai vu s'élever une habitation féerique : — c'est la future résidence de madame Rosine Stoltz.

En parlant de cette construction, *Figaro* disait que c'était un chalet; — *Figaro* a mal vu; — c'est un château ou un temple corinthien, comme vous voudrez.

Qui aurait cru que l'art grec aurait jamais poussé au milieu des bois du Vésinet?

***

Il s'y trouve un grand nombre de résidences moins splendides, mais toujours élégantes.

Dans un coin, à une ancienne halte de chasse, c'est une chanteuse à roulades dont je n'ai pas retenu le nom.

De cet autre côté, c'est un prince russe qui y mène grande vie.

Aussi, le Parisien qui voit le pays changer comme un décor à l'Opéra sur un coup de sifflet du régisseur, dit-il après une promenade :

— Je viendrai bâtir ma petite maison au Vésinet.

***

J'ai vu par là un bel arbre, un chêne, au pied duquel un homme blanchi par l'âge vient dessiner de temps en temps. — Faut-il nommer Horace Vernet? — Et l'arbre, dit-on, est fameux pour avoir servi vingt minutes d'abri à Molière, qui suivait par là en curieux une chasse de Louis XIV.

Saint-Germain en Laye, qui est à deux pas, comme vous savez, commence à être jaloux du Vésinet, à ce que raconte la chronique. Eh bien, Saint-Germain a bien tort. — Qui empêche les deux forêts et les deux villes de vivre en bonnes voisines?

Si le Vésinet se vante d'avoir le chêne de Molière et d'Horace Vernet, de son côté Saint-Germain a toujours sa terrasse historique, vous savez, cette terrasse fameuse du haut de laquelle Henri IV regardait Paris en riant :

— Quel nid de c....! s'écriait-il.

— Sire, j'aperçois le Louvre! ripostait son fou; — et le roi riait plus fort encore.

Ph. A.

HOROSCOPES POUR RIRE.

J'ai rencontré à la dernière fête de Montmartre un Baruch habillé en nécromant qui essayait de vendre le passé, le présent et l'avenir, — mais sans pouvoir y réussir. Touché de son infortune, je lui ai donné tout l'argent que j'avais sur moi, et, en échange, il m'a donné tous les horoscopes qu'il avait sur lui. Les lecteurs du *Journal amusant* jugeront si j'ai été volé ou si je ne l'ai pas été. C'est pour eux que j'ai fait l'acquisition de toutes ces petites feuilles de papier vert-pomme ou jaune d'œuf que le Baruch de Montmartre avait l'intention de vendre aux crédules tourlourous et aux naïves bonnes d'enfant. Je les leur donne telles que je les ai reçues, — sans y changer un iota.

JANVIER.

Signe du Verseau.

Ceux qui naissent sous ce signe ont toujours l'onglée aux doigts et à l'esprit, ce qui fait qu'ils ne parviennent pas à réussir dans le monde. Du reste, ils aiment à obliger et prêtent volontiers cent sous — à ceux qui leur laissent un objet de vingt francs en gage.

MADAME OU MONSIEUR.

Vous avez tout à craindre de quelqu'un qui cherche à vous tromper et en qui vous avez eu trop de confiance : méfiez-vous! La défiance est la mère de la serrure de sûreté.

FÉVRIER.

Signe des Poissons.

Ceux qui naissent sous ce signe meurent très-jeunes, — le mois de février n'ayant que vingt-huit jours. Ils aiment la chasse et ne vont jamais à l'Odéon.

MONSIEUR OU MADAME.

Vous avez mis votre confiance et votre fortune entre les mains de quelqu'un qui n'en est pas digne : retirez-les-lui au plus vite, — la fortune surtout. Vous avez fait des rêves qui se réaliseront peut-être, si vous êtes bien sage. Seulement, il est inutile que vous comptiez sur l'héritage d'un oncle d'Amérique; il y a encore une Amérique, — mais il n'y a plus d'oncles.

MARS.

Signe du Bélier.

Ceux qui naissent sous ce signe sont courageux et extravagants. S'ils pouvaient prendre la lune avec les dents,

LES COURSES, — par MARCELIN (suite).



LES JOCKEYS.
Run Dick! Run Jack! Away! Away!

ils la prendraient; ne pouvant la prendre, ils se contentent de lui faire des trous. La plupart ne vivent pas vieux, parce qu'ils redoutent la goutte et les catarrhes. C'est, en effet, la seule chose dont ils aient peur, — ainsi que de se brûler les doigts lorsqu'ils mouchent une chandelle.

MADAME OU MONSIEUR.

Je dois vous donner l'avis que, si vous ne mettez pas au plus vite un terme à votre excessive jalousie, il vous surviendra de grands malheurs; votre propriétaire vous donnera congé, et un de vos amis vous donnera un billet de faveur pour aller voir la *Folle du logis*. Bien des personnes ne contractent des défauts qu'après en avoir été accusées injustement. Ne jetez donc pas d'huile sur le feu. Fuyez tous les mauvais conseils, et ne choisissez pas pour lectures des ouvrages d'auteurs incohérents ou annexés, — tels que MM. Champfleury, Ponson du Terrail et Xavier Forneret. Surmontez, en un mot, vos chagrins, et ne faites rejaillir vos peines sur personne; c'est malpropre.

AVRIL.

Signe du Taureau.

Ceux qui naissent sous ce signe aiment les goujons frits et les anguilles à la tartare. Ardents au plaisir, ils ne font pas de vieux os, — laissant cette spécialité aux marchands de chiffons.

MONSIEUR OU MADAME.

La confiance est une belle chose, mais il faut savoir s'en servir. Vous avez mal placé la vôtre : empressez-vous de la retirer et de la replacer ailleurs, — elle et vous, vous vous en trouverez mieux. Je ne vous dis que ça, — parce que je n'en sais pas davantage.

MAI.

Signe des Gémeaux.

Ceux qui naissent sous ce signe aiment les boucles d'oreilles, et quand les petites filles ne veulent pas les leur donner assez vite, ils les leur arrachent — avec un bout de l'oreille. De là des désagréments judiciaires. Du reste, enclins à l'économie et à la propreté.

MADAME OU MONSIEUR.

Vous recevrez une visite qui vous fera plaisir, mais ce ne sera qu'après l'avoir impatiemment attendue. Par suite des machinations d'un homme de loi en qui vous aurez imprudemment placé votre confiance, vous courez le risque d'être privé de votre liberté. Ayez l'œil au grain! ayez l'œil!

JUIN.

Signe de l'Écrevisse.

Ceux qui naissent sous ce signe sont doux, tendres et bons. Ils ont une complexion délicate et se couvrent volontiers de flanelle des pieds à la tête. Amants fidèles, ils sont fréquemment trompés, et à cause de cela ils sont forcés d'avoir recours à la polygamie. Cela les mène un peu loin.

MONSIEUR OU MADAME.

Vous inspirez plus d'amour que vous n'en ressentez, — et cela n'est pas flatteur pour votre cœur, si c'est honorable pour votre mérite. On vous cherche pour vous remettre soixante actions de chemin de fer — au pair — que vous avez oublié d'emporter en déménageant. Du reste, ayez confiance en votre étoile, et vous serez l'un des mortels les plus heureux en amour.

JUILLET.

Signe du Lion.

Ceux qui naissent sous ce signe sont rouges et ils aiment la solitude. Leurs talents de société ne se développent bien que dans le silence et dans le recueillement. Du reste, ils font volontiers banqueroute lorsque l'occasion s'en présente, — et, quand elle ne se présente pas, ils la font naître.

MADAME OU MONSIEUR.

Tout n'est pas rose dans la vie. Le cèdre est vert, les pivoines sont rouges, les potirons sont jaunes et le drapeau de la France est tricolore. Vous vous en apercevrez à vos dépens à mesure que vous avancerez en âge — sans avancer en grade. Méfiez-vous, quelqu'un cherche à vous tromper. Jouez serré, de peur de perdre la partie.

AOUT.

Signe de la Vierge.

Ceux qui naissent sous ce signe joignent la prudence de la couleuvre à l'intrépidité du zouave. Ils ont la tête un peu trop près du bonnet — ou le bonnet un peu trop près de la tête, à votre choix Du reste, serviables, économes, rangés et amoureux des spectacles.

MONSIEUR OU MADAME.

Vous avez toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et cependant vous n'êtes pas heureux en ménage — et encore moins en littérature. On a refusé de jouer votre tragédie, et votre femme ne se refuse pas assez le plaisir de vous jouer des tours. Cette année-ci ne se passera pas sans que vous soyez la victime innocente de quelque grande catastrophe. Du reste, ne vous chagrinez pas d'avance; c'est inutile, — car ce qui est écrit est écrit.

SEPTEMBRE.

Signe de la Balance.

Ceux qui naissent sous ce signe adorent le vin de Bordeaux et les omelettes au rhum. Un peu trop portés sur leur bouche, ils n'ont pas le temps de l'être à l'Académie. Le jeu, le vin, les belles, Bacchus, Vénus et Momus occupent tous leurs loisirs; ils ne songent même pas à dormir.

MADAME OU MONSIEUR.

Vous dansez sur un volcan; prenez garde de faire un faux pas. Une petite brune cherche à vous nuire, mais elle n'y réussira pas si vous vous y prenez bien. Vous entreprendrez un voyage, et vous en reviendrez avec un œil de moins. Du reste, méfiez-vous de tous ceux qui vous entourent; ce ne sont pas des gens aussi sûrs que d'autres.

OCTOBRE.

Signe du Scorpion.

Ceux qui naissent sous ce signe meurent ordinairement dans un âge fort avancé. Ils deviennent facilement riches, — par suite d'héritages.

MONSIEUR OU MADAME.

Votre bonheur tient à un fil; ne le coupez pas.

LES COURSES, — par MARCELIN (suite).



ON LIT DANS LE CONSTITUTIONNEL :

« Un incident qui aurait pu avoir des suites fâcheuses est venu interrompre les courses de dimanche dernier. Un lièvre égaré,... etc., etc.... »

NOVEMBRE.

Signe du Sagittaire.

Ceux qui naissent sous ce signe ont ordinairement le nez moins long que le bras, — mais cela ne les empêche pas d'arriver à la fortune et aux honneurs. Ceux qui ne meurent pas jeunes meurent rentiers.

MADAME OU MONSIEUR.

Faites attention à votre portier! faites attention à votre portier!

DÉCEMBRE.

Signe du Capricorne.

On ne naît pas dans ce mois-là; il fait trop froid.

MONSIEUR OU MADAME.

C'est pour avoir l'honneur de vous remercier.

ALFRED DELVAU.

OLLA-PODRIDA.

Dans le monde des rapins et même parmi les critiques en renom qui s'occupent du mouvement des ateliers, on s'égaye beaucoup de la fantaisie toute récente d'un artiste assez expert à tenir un pinceau, mais ignorant comme une carpe. Le peintre en question vient de faire un tableau de genre, *Christophe Colomb allant à la conquête de l'Amérique*. — Dans ce chef-d'œuvre, le hardi navigateur est représenté fumant un cigare sur le tillac de son navire, trois ans avant la découverte de l'île de Tabago.

Jugez si l'on en glose!

Ce qu'on ne dit pas à la décharge de l'artiste, c'est que de tout temps les peintres ont fait preuve du plus grand mépris pour la vérité historique ou pour les formes acceptées de la tradition.

Qui n'a entendu parler du *Sacrifice d'Abraham* de van Eyck?

Dans ce tableau, le petit Isaac est à genoux, les mains jointes, attendant que le patriarche, son vénérable père, qui le met en joue, à dix pas, avec un fusil, laisse retomber le chien sur la pierre. — Mais, par bonheur, au moment où le coup va partir, un ange sort de la nue, et, pour empêcher le fait, il se met en devoir de *mouiller* la poudre du bassinet, exactement comme Gulliver s'y prend pour inonder Lilliput.

Un autre *Sacrifice d'Abraham* n'est pas moins comique.

Celui-là a pour auteur Melyn, peintre du quartorzième siècle, fils d'un coutelier de Liége. — Plus religieux observateur de la légende biblique, cet autre peintre place dans la main d'Abraham un coutelas, mais sur la lame du glaive il met un M majuscule couronné, avec ces mots pour vanter la fabrique paternelle : *Melyn, coutelier à Liége.*

***

Il y aurait un in-folio à faire avec ces fantaisies d'artiste. — Mais quoi! Raphaël lui-même n'a-t-il pas montré un saint Jean-Baptiste enfant tenant une croix à la main, en regard d'un enfant Jésus qui n'a pas encore un an?

Chez les Espagnols, cette intempérance d'invention est cent fois plus bizarre encore que dans toute autre école.

Dans un portrait peint par F. Chiello, peintre du temps de Philippe II, la vierge Marie est représentée en Judée, sous Hérode, assise sur un sofa de velours d'Utrecht, jouant avec un chat et un perroquet, et prête à se verser du café avec une théière de porcelaine!

***

Un trait pour servir à l'histoire de la domesticité en 1860.

Une sorte de Ruy-Blas qui n'avait pour tout bien que l'excès de son embonpoint se présente, sur la fin de l'été, à l'hôtel d'un de nos nouveaux millionnaires.

— Que voulez-vous? lui demande le concierge.

— Une place de laquais.

— Hum! hum! je ne veux rien dire pour ne point me compromettre; mais je crois bien que vous ne conviendrez pas. Voyez le *factotum* de la maison.

On le conduit devant une manière d'intendant auquel il expose sa demande.

— Impossible, répond le majordome.

— Mais pourquoi?

— Je connais le goût de monsieur ***, il est gros et n'aime que les hommes maigres. Vous êtes trop gras; allez diminuer au moins de moitié, et nous verrons après.

***

On ne fait plus aujourd'hui de vers qu'en province, mais on en fait à propos de tout. Voilà un Bourguignon d'une petite ville du département de l'Yonne qui se livre à ce passe-temps avec une intrépidité digne d'une meilleure cause. L'excellent homme avait soixante-quinze ans. Il s'est mis à faire son testament en faveur de sa femme, mais un testament en vers.

Oh! Marie-Anne, joie et bonheur de ma vie,
Vous êtes ma femme chérie;
Tout ce que donnera le sort à votre époux,
Après sa mort sera pour vous.

Trois mois après il meurt. — On se demande si le testament est valable. — Des collatéraux, amis de la prose, en contestent la validité. — Il y aura procès, et l'avocat du défunt, par respect pour la mémoire de son client, plaidera en alexandrins carrés.

***

On fait grand bruit dans les foyers de théâtre de la résidence que madame Rosine Stoltz se fait construire au milieu du bois du Vésinet, à côté de la petite rivière de Croissy.

Qu'est-ce que cette habitation de la célèbre chanteuse?

Figaro dit que c'est un chalet; — le *Journal amusant* a répliqué que c'était un hôtel en style grec, une sorte de palais.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a une colonnade, des attiques, des portiques, des statues. Vous diriez d'un Parthénon en raccourci.

Autre détail.

La splendide habitation du Vésinet aura une volière qui ne renfermera pas moins de cinq cents chanteurs; — mais les gardes de la forêt ont ordre de tuer tous les merles.

La prima donna n'a jamais voulu entendre siffler.

RENTRÉE AU COLLÉGE, — par Damourette.



Nous étions quatre; nous avons tué six lièvres et après nous avons fait un déjeuner! mon cher!... (Nous avons bu au moins douze bouteilles...)



— Je vais l'envoyer à monsieur votre père.
— Ça m'est égal, c'est lui qui m'a appris à en jouer...

***

Aux extrémités du faubourg Saint-Honoré on trouve quatre ou cinq petites rues qui sont aussi calmes que si elles étaient situées au milieu du Berri ou sur les confins de la basse Bretagne.

On lit sur un mur d'une maison à trois étages, située rue de Monceaux :

« Frappez pour le premier étage; — sonnez pour le second; — sifflez pour le troisième. »

***

Nous sommes en plein automne.

Les feuilles jaunissent, le vent devient aigre; il pleut des almanachs.

Almanachs frivoles, almanachs graves, almanachs roses, almanachs noirs; il y en a pour tous les goûts.

La plus grande nouveauté dans ce genre est un *Almanach chinois*.

Chez les habitants du Céleste-Empire comme chez nous, les ouvrages destinés au peuple sont remplis d'absurdités, et cependant ils sont tous publiés par ordre du gouvernement.

Un voyageur, M. Klaproth, qui donne la description d'un de ces almanachs dans une de nos *Revues*, nous apprend d'abord que le livre porte à la première page cette redoutable défense : « Quiconque falsifiera cet almanach » sera traduit devant une cour de justice et aura la tête » coupée. » Voilà une législation de la presse un peu dure, surtout pour des almanachs.

Quoi qu'il en soit, on voit dans ce livre, entre autres choses, un tableau mystique qui représente le ciel avec indication des jours et mille préceptes curieux.

Je détache quelques-uns de ces aphorismes.

— Ne pas épouser une femme qui a le nez pointu.

— Ne jamais boire avec un homme qui ne sait pas vous regarder en face.

— Tout donner, mais ne jamais prêter d'argent à son meilleur ami; — ne lui en emprunter que si l'on veut le perdre.

— Ne pas rire plus d'une fois par jour devant un enfant.

— Avoir plus d'égards pour son cuisinier que pour son médecin.

— Ne jamais dire à une femme : « Je t'aime, » mais : « Tu me plais. »

— Considérer que l'homme très-pauvre et que l'homme très-riche sont également intéressés à se moquer de toi, l'un parce qu'il veut te prendre, l'autre parce qu'il ne veut rien te donner de ce qu'il a.

***

Très-peu de temps après 1830, un fait singulier s'est passé à Nanterre.

C'était à l'occasion des fêtes de la rosière.

Après une enquête très-sévère sur les mœurs d'une jeune fille que tous les suffrages appelaient au prix, la récompense lui fut accordée; mais au moment de la cérémonie elle demanda à faire une confidence à l'adjoint.

— Je suis un garçon, dit-*elle*.

— Eh bien, s'écria l'officier municipal, cela ne fait rien; au lieu d'être une rosière vous serez un rosier.

Le prix lui fut donné, — et au bout de quinze jours elle reprit son sexe.

On nous raconte aujourd'hui que cette rosière pour rire est un capitaine des zouaves.

***

Un des derniers numéros du *Punch* parle d'un fait assez bizarre.

Tom Selby, pauvre comédien de Glascow, découragé, s'avisa un beau jour de partir sur un petit bâtiment pour la pêche de la baleine.

Dans le but d'abréger les longs ennuis de l'expédition, il récitait aux pêcheurs et aux harponneurs des vers de différents poëtes : Shakspeare, Byron, Burns, Thomas Moore. Quelques pièces de monnaie récompensaient assez ordinairement son zèle.

Les matelots disaient :

— Ah! donnons un penny et un verre de gin à ce pauvre diable qui nous dit de si jolies choses loin de notre pays.

Tom Selby n'était pas une bête.

A force de faire la traversée, et de réciter des vers des grands poëtes, et de recevoir un penny, il est parvenu un jour à prendre un petit intérêt dans une pêche; son pécule ayant grossi, il a acheté un bateau et il a commencé à pêcher pour son propre compte. Il y a gagné de l'or. L'or a fait de lui un personnage.

A cette heure, l'ex-cabotin est un honorable gentleman de Londres, riche comme un lord et ayant sa loge à Drury-Lane.

La moralité de cette histoire est triomphante. Messieurs les acteurs médiocres, voilà une ressource toute trouvée : la pêche à la baleine. C'est pour la bohème française un bras du Sacramento qui roule des paillettes d'or.

Lucien Delinon.

CROQUIS A LA PLUME.

LE PRÊTEUR A LA PETITE SEMAINE.

On a dit à tort que l'usure émigrait et qu'on ne la trouvait plus du tout dans Paris. Je sais que l'œil de lynx de la justice fait bonne garde. Je n'ignore pas que le Gobseck de Balzac est traqué dans nos rues plus qu'un renard vert

ne le serait au Canada. Il faut pourtant se résigner à dire que le monstre a une lignée à peu près impérissable et d'autant plus indestructible qu'elle prend mille déguisements pour s'enrichir avec impunité.

Le prêteur à la petite semaine est le fils aîné de l'usure.

On a fait, l'an dernier, un drame pour mettre en scène le prêteur sur gages; c'était fort émouvant. Le prêteur à la petite semaine pourrait donner lieu à une très-piquante comédie sociale.

La tradition prétend que le prêteur à la petite semaine existe surtout dans le quartier du très-petit commerce en détail et des industries en plein vent. Vous le trouveriez ainsi aux alentours des Halles et des marchés, partout où il y a des échoppes, des éventaires, un baraquement. S'il faut s'en rapporter à ce qu'on raconte, là, un écu de cinq francs rapporte un sou par jour, somme énorme! Un louis rapportant la somme énorme de huit sous par jour produit par an six autres louis.

Quand on a amélioré l'institution du mont-de-piété, on a cru qu'on porterait un grand coup au prêteur à la petite semaine; on s'est royalement trompé. Il y a dans nos murs toute une classe de fruitières, de poissardes et de marchands des quatre saisons qui aiment bien mieux avoir recours à ces prêteurs obscurs qu'à tout autre procédé. Ces pauvres gens ne considèrent point ce qu'il en coûte; ils regardent l'argent comme un instrument de travail qui leur coûte un peu plus cher qu'un autre, et c'est tout. D'ailleurs ils empruntent ainsi cent sous ou vingt francs sans être obligés de fournir un nantissement, ni une croix d'or, ni une bague d'argent, ni des pendants d'oreilles. Dès qu'une poissarde est connue de ceux qui font cette industrie, sa parole suffit, et elle ne manque pas de rendre le samedi l'argent que le Shylock au petit pied leur a prêté le lundi, et c'est à recommencer.

Une chose curieuse, c'est que ces prêteurs à la petite semaine sont quelquefois des gens très-riches. On en a connu qui, sous un nom supposé et dans un accoutrement bizarre, se rendaient deux fois la semaine dans un misérable taudis près des Halles, pour donner audience à leurs clientes et pour régler leurs comptes.

Sous le premier Empire il s'est passé un fait assez curieux :

Colnet, l'auteur de l'*Art de dîner en ville*, était invité à dîner toutes les semaines chez un homme de loisir, qui avait au moins soixante mille livres de rente, somme princière pour le temps. Il fut bien surpris de rencontrer un jour son Crésus seul, à pied, près de Saint-Eustache, portant un mauvais habit, une perruque ronde, tandis qu'il avait ordinairement ses cheveux. Soupçonnant qu'il y avait du mystère dans cette métamorphose, il se contenta de le considérer, et le laissa passer sans rien dire.

— C'est étrange! — ce fut le seul mot qui s'échappa de ses lèvres.

Cependant la première fois qu'il retourna dîner chez lui, il en reçut un accueil encore plus distingué que de coutume.

— Mon cher monsieur, lui dit le richard, voulez-vous me faire le plaisir de passer un instant dans mon cabinet?

— Volontiers, répondit Colnet.

Aussitôt qu'ils eurent pris place sur de magnifiques sofas, le Crésus dit :

— Je me suis aperçu que vous m'avez reconnu l'autre jour?

— Il est vrai.

— Comme je suis sûr de votre discrétion; je vais vous découvrir les raisons qui m'obligent à me déguiser de cette sorte. Depuis trente ans je prête à la petite semaine. Quand vous m'avez rencontré j'allais dans la rue des Boucheries, à un cinquième étage, où je tiens mon bureau. Avec trois mille livres j'ai gagné plus d'un million. C'est tout. — Allons prendre le madère.

Aujourd'hui les gens riches n'exercent plus ainsi par eux-mêmes, mais ils ont des intendants qui font le métier pour eux.

Que de petits mystères dans Paris!

MAXIME PARR.

THÉATRES.

Ravel a fait sa rentrée au Palais-Royal, ce théâtre qui semble fait exprès pour servir d'asile à l'ancienne gaieté française, et accapare la majeure partie des comiques de Paris. A la liste déjà si complète de ses amusants comédiens, il faut ajouter Geoffroi (du Gymnase), qui dans un an viendra apporter son contingent de bonne humeur dans ce gai théâtre où le rire est constamment à l'ordre du jour.

Ravel a opéré sa rentrée dans une jolie comédie très-spirituellement et très-gaiement traitée, comme sait en écrire M. Eug. Labiche. Elle est leste, elle ne recule pas devant les détails un peu hardis, c'est vrai; mais au Palais-Royal ceci est une qualité.

Ravel, dans cette pièce du *Gros mot*, se nomme Gaillardin. Il est le mari d'une femme charmante avec laquelle il est brouillé à mort, parce que madame Gaillardin a eu l'irrévérence de le traiter de « cornichon » dans un moment de jalousie. Gaillardin ne peut pardonner cette injure; il exige que madame Gaillardin la retire et lui en demande pardon, sous peine d'une séparation éternelle. Voilà comment Gaillardin comprend les droits de l'homme. Madame Gaillardin s'entête : voilà comment elle comprend les droits de la femme.

Heureusement, à la suite d'un bal donné par madame, et où monsieur a assisté en qualité de simple invité, les deux époux se rencontrent en déshabillé, le bougeoir à la main. Le moyen d'être grave et sérieux en robe de chambre et en cornette de nuit! Les époux rient.... donc, ils sont désarmés. Et le public fait comme eux : il rit à gorge déployée.

Dans la même soirée on a joué une seconde nouvelle pièce de M. Labiche. La première était faite en collaboration avec M. Dumoustier; dans la deuxième, M. Labiche a pour coadjuteur M. Raymond Deslandes.

Hyacinthe, le héros de la *Famille de l'horloger*, est fabricant de cols sans boutons; il va se marier avec la fille d'un horloger, M. Vertcousu. En revenant du bal, il a sauvé une grosse femme qui voulait se noyer dans le canal. Hélas! il ramène chez lui cette corpulente créature que la jalousie poussait au suicide. Une fois installée dans son logis, elle n'en quitte plus. Elle s'attache à son sauveur comme on attache une casserole à la queue d'un chien. Vertcousu surprend la donzelle chez son futur gendre. Horreur! la femme sauvée est son épouse! Jalousie, fureur, mariage rompu, etc., etc., etc. Enfin, après une série de bamboches amusantes, l'innocence de la Vertcousu est reconnue, et le mariage du fabricant de cols sans boutons revient sur l'eau.

Cette bouffonnerie a parfaitement réussi. Mentions honorables : Hyacinthe, Lhéritier et madame Thierret.

La *Tasse de thé* du Vaudeville est à la fois un proverbe et un vaudeville. Le style et les allures d'Alfred de Musset y côtoient les grosses situations bouffes à la façon du Palais-Royal. Il s'agit d'une leçon conjugale donnée par la baronne au baron. Comme dans le *Caprice* et dans les pièces de l'école Musset, monsieur néglige madame. Madame se venge en rendant monsieur jaloux d'un pauvre diable quelconque, fuyant un créancier et que le hasard a blotti dans son boudoir. Une tasse de thé servie à propos réconcilie monsieur et madame.

Cette comédie de MM. Nuitter et Darnley, — deux pseudonymes, — est fort gentiment tournée. Voilà une *tasse de thé* comme je les aime, bien chaude, bien sucrée, bien savoureuse et de haut goût.

ALBERT MONNIER.

Nous regrettons que notre caractère de journal non timbré ne nous permette point d'annoncer le cours de MMmes Henri Potier et Émerique Fichel; mais il doit nous être permis de dire que nous assisterons avec plaisir à la matinée d'inauguration qui aura lieu dimanche prochain, dans les salons de M. Navarre, 2, rue Fléchier.

NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari*, a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce ; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari*, et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari*. — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM EXPÉDIÉ FRANCO.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FRANCS PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL	2 ALBUMS.
LES LORETTES	3 ALBUMS.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE	1 ID.
BALIVERNES	1 ID.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTRÉES	1 ID.
LES ÉTUDIANTS DE PARIS	2 ALBUMS.
LE BAL CHICARD	1 ALBUM.
LEÇONS ET CONSEILS	1 ID.
LES NUANCES DU SENTIMENT	1 ID.
CLICHY	1 ID.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.



Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous enverrons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France. On trouve aussi les dessins du *Journal amusant* en rouleaux chez M. Dumas, fabricant de papiers peints, grande rue de Reuilly.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 251. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 20 Octobre.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX. 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LE SPORT POUR RIRE, — par Ed. Riou.



L'ENCEINTE DU PESAGE.

On n'aurait jamais supposé dans le monde que la baronne connaissait si bien le petit vicomte, et que la duchesse était si intime avec ce cher petit duc.

LE SPORT POUR RIRE, — par Ed. Riou (suite).


17689
Se préparant à gagner sa petite poule à vingt sous.


17690
Tâchera de ne pas gagner du tout... le fond de la rivière.


UN SPORTMAN ACCOMPLI.
Il n'y a que nous pour ressembler si bien aux domestiques.


17691
Monsieur le baron *** qui fait courir... ses créanciers.

CAUSERIE.

S'il faut en croire le *Siècle*, et après lui le *Journal du Havre*, il vient de se former à Paris une société secrète de vingt jeunes gens du monde, qui se donnent pour mission de rétablir l'usage du sifflet. Cette *Marianne* d'un nouveau genre croit très-formellement que c'est parce qu'on ne siffle plus que le théâtre moderne est en complète décadence. On sait déjà qu'ils prendront un titre qui ne manque pas d'originalité. — « Nous sommes, » disent-ils, la *Société des merles.* »

Ce thème de la réhabilitation du sifflet comme principal outil de la critique, a été souvent agité dans les feuilles littéraires. On a toujours négligé de conclure. « Aux » grands maux les grands remèdes, s'écrient les membres » de la *Société des merles*. Au théâtre, aujourd'hui, tout » tombe en désuétude : au lieu du français maternel, on » parle l'argot du bagne : un coup de sifflet. Au lieu » d'une situation originale, ou neuve, ou imprévue, on » nous donne sans se rebuter jamais, mais en nous fatiguant toujours, le type invariable de la courtisane, qu'on » appelle tour à tour dame aux camélias, fille de marbre, » pêche à quinze sous, lorette, biche, etc., mais qui est » toujours la même et monotone figure, ayant à jouer le » même rôle et à prononcer les mêmes paroles : un coup » de sifflet encore. Au lieu d'entrer dans l'analyse du cœur » humain, caverne assez profonde pour qu'on y trouve du » neuf après Aristophane, Térence, Plaute, Molière et » Balzac, on se met à charpenter, à combiner ce qu'on » appelle des effets, à réduire l'art à une affaire de casse-tête chinois : un coup de sifflet, s'il vous plaît. Mais » surtout, et avant tout, messieurs, un coup de sifflet, et » des plus forts, pour ces hommes qui se mêlent d'écrire, » et qui ignorent notoirement les premiers éléments de » l'art d'écrire; un coup de sifflet très-rude pour ces auteurs sans vergogne qui, oubliant qu'ils sont les maîtres » sur une scène comme un capitaine de vaisseau l'est sur » les planches de son navire, s'avilissent jusqu'à obéir » aux fantaisies d'un comédien illettré, et sacrifient souvent une œuvre féconde à ces caprices d'un histrion; un » coup de sifflet, mais un coup de sifflet pénétrant, » comme la voix de l'aspic, pour ces charpentiers dramatiques qui hébètent la foule et corrompent le public » en n'écrivant que des pièces propres à mettre en relief » la nudité des femmes, la jambe des femmes, le cynisme » attristant de certaines femmes. »

***

— Ouf! direz-vous, mais il y a l'autre côté de la question!

— Ah! oui, je sais, le sifflet n'apprendra pas la grammaire aux jeunes gens à tête grise ou chauve qui l'ignorent; — il ne donnera pas d'invention à ceux qui n'ont que du métier; — il ne fera pas trouver un filon d'esprit à ceux qui n'ont en eux que le plomb vil d'une faconde mêlée d'argent; — « Ça, c'est *toc*; — *Mon Dieur-je!* — *As-tu de* » *la braise?* — *X... a le sac!* — *Je remporte ma veste*, — mots charmants, à ce qu'il paraît, puisqu'ils font rire tous les contemporains. — Non, il ne fera jamais de ces hommes des esprits délicats, et Regnard l'a dit : On ne peut bien écrire la comédie que quand on sait bien parler. Enfin, le sifflet, — ne perdez pas de vue cet argument, — est un châtiment terrible. Ne savez-vous pas qu'il peut assimiler un comédien de talent, un homme de cœur, à un chien qu'on rappelle à l'ordre ou qu'on morigène?

Lecteur, comme je n'ai pas l'honneur de faire partie de la *Société des merles*, je ne prends pas parti pour le rétablissement du sifflet; je ne m'élève pas non plus contre cette restauration. J'attends les faits en spectateur attentif, comme tout le monde.

Seulement en furetant, — *sicut meus est mos*, — j'ai trouvé de jolis vers sur l'origine du sifflet appliqué au théâtre, et je les donne, quoique ce soient des vers de Jean Racine (le polisson.)

Ces jours derniers, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.
— Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer.
— Gens pour Pradon voulurent parier.
— Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire
Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller;
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est, — j'y jouais, j'en suis témoin fidèle, —
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

***

Ce Jean Racine, — un poëte grave et qui avait une si belle perruque, — il piquait comme un pince-sans-rire.

***

Paulo minora... — Pardon, revenons aux biches.

La scène se passe au bal Mabille.

Une biche abandonnée sur une biche préférée. — Cette grande brune qui a une rose rouge dans les cheveux, c'est Flora, monsieur. Si vous voulez lui faire plaisir, ne lui souhaitez pas le bonjour, mais la bonne nuit.

Scholie. — Le mot est leste, et renouvelé de Martial, sans que celle qui l'a dit s'en doute.

Un éditeur intelligent, M. Delahays, a eu l'heureuse pensée de rassembler en corps de volume les œuvres complètes de Privat d'Anglemont; ce sera une nouveauté pour cet hiver. — Tous les amateurs de la littérature amusante, et ils sont nombreux, ne pourront s'empêcher de lui en savoir gré. Privat d'Anglemont s'était fait, comme vous le savez peut-être, l'historien des petits métiers de Paris, et il a trouvé à décrire ainsi bien des types curieux. Soit dit en passant, les premières années du *Journal pour rire* et quelques pages originales de notre ami Nadar ne l'ont pas peu aidé dans sa tâche.

Se révélera-t-il un jour ou l'autre un historien des petits métiers de la province? En attendant que ce Mercier départemental surgisse, j'ai à citer un fait qui démontre combien pourrait être abondante la moisson que ce travailleur aurait à faire. — Il s'agit d'une impression de voyage à travers l'est de la France.

Un artiste, peintre paysagiste, qui voyageait à cheval pour ne pas trop se fatiguer, arrivait, il n'y a pas bien longtemps, en plein Berri, dans un bourg, où il alla droit à la meilleure auberge pour loger. A peine descendu, il demanda un maréchal-ferrant. L'hôte se présenta à lui et lui dit tout naturellement :

— Monsieur, vous pouvez m'employer; je suis maréchal de ma profession.

— Eh bien, reprit l'artiste, monsieur l'aubergiste,

LE SPORT POUR RIRE, — par Ed. Riou (suite).



Pour être remarqué des biches en général, et de la petite chose du Cirque en particulier.



Pour payer son billet de demain et sa voiture d'aujourd'hui.



Pour voir les célébrités.



Pour ne rien voir du tout!



Course plate.



— C'est la course au clocher, n'est-ce pas, mon ami?... c'est égal, ces pauvres bêtes auront bien du mal à arriver là haut.

ferrez donc, je vous prie, ma bête, et dites qu'on me fasse mettre un poulet à la broche.

Cette conversation était à peine finie que deux paysans vinrent demander l'hôte pour rédiger un acte.

— Comment, monsieur l'aubergiste-maréchal, seriez-vous donc aussi notaire de votre métier?

— Pas tout à fait, répondit l'homme, mais peu s'en faut. Il n'y a pas de notaire dans cette petite localité, mais, voyez-vous, monsieur, comme j'ai été clerc d'huissier dans mon jeune temps, je suis habile dans l'art d'écrire les actes sous seing privé, et j'en fabrique pour les gens du pays. Au besoin même je leur sers d'avocat, et je vais à trois lieues d'ici plaider devant le juge de paix du canton.

Un moment après, on accourut appeler ce nouveau Protée pour visiter un malade.

— Ah çà, s'écria l'artiste, comptons et comptons bien. Vous êtes le chef de l'auberge de la *Tête noire*, maréchal-ferrant, notaire pour rire et quasi-avocat. A présent, vous tournez au médecin?

— Rien de plus naturel, monsieur, répondit le Berrichon; je suis herboriste et quelque peu vétérinaire. Cette double spécialité m'a nécessairement conduit sur la route de la pharmacie et accessoirement sur celle de la médecine, que je n'exerce qu'avec la plus grande modération.

Et comme le paysagiste émerveillé ne savait plus que dire, cet homme à tant de têtes poursuivit :

— Tenez, monsieur, tous mes appartements sont de plain-pied. La pièce où nous sommes est, comme vous voyez, percée en trois endroits. Voilà ma pharmacie et mon herboristerie à droite; voilà mon étude à gauche; et dans le fond je me suis ménagé ma cuisine. Sur le derrière sont les chambres pour recevoir ceux qui me font l'honneur de loger chez moi. Ma forge de maréchal est au fond de la cour. Eh bien, avec tout ça, je ne m'enrichis guère. Il faudra que je me trouve quelque autre industrie.

* * *

Un joli trait d'avare :

M. Ch..., petit-fils d'Harpagon, voyageait aux environs de Saint-Germain en Laye, accompagné de son domestique. Le cheval de cet homme ménager fit un faux pas et le jeta dans un fossé. Son domestique voulant le tirer de là, lui dit :

— Monsieur, donnez-moi vite la main.

Ce mot de *donner*, pour lequel M. Ch... a toujours eu une aversion effroyable, le blessa; il répondit avec un air chagrin :

— Coquin, que diable veux-tu que je te donne?

Ici le palefrenier vit la faute qu'il avait commise, et pour s'expliquer d'une manière plus conforme aux mœurs de son maître, il s'empressa d'ajouter :

— Monsieur, voulez-vous que je vous donne la main?

— Très-volontiers, répondit l'Harpagon, toujours disposé à recevoir.

Et il fut ainsi tiré du fossé.

* * *

La scène se passe encore en province, mais cette fois c'est en Picardie.

Un propriétaire des environs d'Abbeville a pour ami et pour voisin de campagne un avocat de la vieille roche, c'est-à-dire très-âpre sur la question des honoraires.

— Prêtez-moi un âne pour aider mon métayer dans ses travaux de jardinage, dit un jour le Cujas au tenancier.

— Volontiers; tenez, voilà le meilleur de mon domaine.

(*Voir la suite page 6.*)

LE SPORT POUR RIRE, — par Ed. Riou (suite).



L'ENTRAINEUR

Maquignon petit-maître
Traînant tout avec lui :
Le jockey à Bicêtre,
Le cheval à Poissy,
Et le maître à Clichy.



17696

Comme quoi l'entraînement peut amener les plus grands écarts.



— Mais, monsieur Prudhomme, nous ne pourrons jamais continuer de ce train-là....

— Madame, il serait d'un mauvais exemple pour notre fils que nous ne profitassions pas de la leçon d'activité que ces animaux nous donnent.



DEVANT LE MONDE.

M. X... parie cinquante louis à son ami M. Z... qui retranche mentalement un zéro, en ayant encore bien peur pour le reste.



— Achille, je te parie vingt louis pour Gouvieux.

— Allons, voyons, Olympe, pas de métaphores; t'as besoin de cent sous, les voilà; j'aime mieux ça!



17697

MESSIEURS DE L'ÉCURIE.

Ça parie comme vous et moi, dix sous au moins.



17698

Du champagne qu'on ne payera pas, — une voiture qu'on payera demain ou plus tard, — des paris pour rire, — de l'amour à bon marché; — voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!!!...



17699

— C'est bien joli les courses, papa, mais on n'y comprend rien.

— Mes enfants, celui qui a gagné est le vainqueur, de même que le premier arrivé est celui qui a distancé les autres. Vous voyez que c'est très-simple et très-amusant; demandez plutôt à votre mère.

LE SPORT POUR RIRE, — par Ed. Riou (suite).



17700
Philosophe au départ.



17701
John nargue ses concurrents.



17702
En jockey émérite, il soulage sa monture.



17703
Il arrive... il est arrivé... vous l'avez vu? c'est étonnant...



SUR LE TRONE DU TURF.
L'Apollon du Belvédère n'était que de la Saint-Jean.

17704
Arrivé le premier, bravo, triomphe sur toute la ligne, vingt-cinq mille francs de gagnés. Il y a bien une petite fluxion de poitrine pour John et le cheval, mais on n'en dit rien.



Vingt louis de gagnés, à la bonne heure. Voilà au moins une course d'amélioration... pour ma poche.



17705
On est jockey, mais on a gagné le dernier Derby de vingt-cinq mille francs. — Hier on avait un maître, aujourd'hui on y a ajouté un groom. — Un domestique de plus, voilà tout.





LE JOCKEY GRAND SEIGNEUR.

— Mais il y a une heure qu'on n'attend que vous pour commencer.
— Groom, répondez que monsieur le baron, mon maître, peut monter à ma place aujourd'hui, j'ai mes nerfs.

— Jack, songez que j'ai vingt-cinq mille francs d'engagés pour vous.
— Une misère, cher vicomte, j'ai parié le double.

Une semaine après, une affaire contentieuse étant survenue, le propriétaire consulta le juriste sur une question de droit assez embarrassante.

L'avocat étudia la difficulté et en donna la solution; mais il demanda ses honoraires à son ami, en lui disant :

— Mon cher voisin, il faut que le prêtre vive de l'autel; science de palais coûte un peu d'argent à qui s'en sert.

Indigné de voir son ami si intéressé, le châtelain lui répondit :

— Mon cher avocat, je consens à satisfaire à votre demande. Je vous dois dix francs pour une consultation, mais vous, vous me devez dix francs pour les vacations de mon âne. Partant, quittes.

Édouard Champercier.

LE JOURNAL DES DENTISTES.

Esculape et Désirabode à la rescousse!...

Une grande lacune vient d'être comblée dans la presse parisienne.

Le *Journal des dentistes* a fait son apparition.

L'*Organe de la science dentaire* a lancé son premier numéro.

Un franc l'exemplaire! c'est pour rien.

Qu'il nous soit permis de montrer les dents à notre nouveau confrère, non pour mordre, mais pour rire.

La première livraison contient :

Une profession de foi à laquelle nous faisons la bouche en cœur, persuadé que le *Journal des dentistes* ne mentira pas à son programme..... comme un arracheur de dents;

Un article pour la bonne bouche, par un chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris;

L'introduction de l'art dentaire dans le royaume de Perse, — ce qui ne manquera pas de faire pousser des cris *persans* aux sujets du schah qui se feront extraire des molaires et autres incisives par les continuateurs du grrrand Bilboquet;

Un mémoire sur la fabrication du platine. — Tout le monde sait que les dentistes ne manquent pas de *platine;*

Un travail sur les soins à apporter à la première dentition, suivi de considérations vertueuses sur la *dent de sagesse*, dite *dent Monthyon;*

Le tout accompagné d'un mémoire sur la destruction des dents..., appelé à faire rage auprès de messieurs les abonnés des deux sexes.

Tout cela peut être fort intéressant pour les honorables praticiens de l'art dentaire, mais pour le commun de leurs martyrs, le *Journal des dentistes* nous paraît destiné à ne leur faire ouvrir la bouche... que pour bâiller.

Et pourtant, avec un gérant qui porte le nom gaudriolant de Piron, on pourrait ne pas faire la petite bouche et trouver quelque chose de plus guilleret.

Il appartient au *Journal amusant* d'infuser à son jeune confrère un tantinet de gaieté, — dût-il ne rire... que du bout des dents.

Et d'abord que le *Journal des dentistes* invite ses rédacteurs à un grand banquet d'inauguration, et nous y invite.

Nous ne dédaignerons pas de manger au même râtelier.

On pourrait même y convier les pédicures; mais ils sont capables de refuser par esprit de *corps*.

Ensuite, pour introduire plus de variété dans la rédaction, nous proposons, sans crainte de la mettre sur les dents,

Une étude de géographie ancienne sur la *Carie;*

Une autre de géographie moderne sur *Sédan* et le département de la *Creuse;*

Un roman-feuilleton qui pourrait être confié à l'auteur des *Gandins*, avec ce titre : *Mal de dents! mal d'amour!*

Alexandre Dumas, le grand *fouilleur* officiel, serait chargé de rechercher dans les ruines d'Herculanum les traces de l'art dentaire chez les peuples de l'ancienne Italie; car l'origine de la science dentaire a dû laisser des traces et peut-être des cure-dents.

Ne lit-on pas dans Martial :

Thaïs habet nigros, niveos Lecania dentes;
Quæ est ratio? emptos hæc habet, illa suos.

Ce que le néo-traducteur d'Horace rendrait nécessairement par :

« Mademoiselle Thaïs a les dents noires; mademoiselle » Lécanie les a blanches comme neige; pourquoi ça? — » Celle-ci a des dents qu'elle a achetées, celle-là a ses » propres dents. » (Sinon ses dents propres.)

D'où il ressort, à n'en pas douter, que l'invention des râteliers est renouvelée des Grecs... et des Romains.

Enfin, un peu de poésie ne messiérait pas dans le *Journal des dentistes*.

En voulez-vous?... en voilà.

HOMMAGE AU DOCTEUR HÉNOQUE.

Honneur et gloire à toi, praticien habile!
Espoir de l'affligé dont tu taris les pleurs!
N'en déplaise aux Midas dont pullule la ville!
On trouve en ton savoir la fin de ses douleurs!
Que ton talent est grand! il n'est pas d'équivoque!
Un succès de cinq ans le rend exempt d'erreurs!
Et pour premier dentiste au loin proclamons Hénoque!

Huit points d'admiration à la clef et le dernier vers faux comme un jeton. Et qu'importe un vers faux, si l'hommage est vrai!

Pauvre acrostiche! toi destiné jadis à chanter indiscrètement *le nom de celle que j'aime*, te voilà réduit à servir de dzing-boum!

Du reste, une chose à constater, c'est que messieurs les dentistes sont les véritables Mécènes de la poésie des rues; ce sont eux qui font le plus travailler les poëtes du coin.

M. Duchesne père, madame Duchesne mère, M. Duchesne fils ont leur chantre spécial : Auguste Massy, de l'Académie... de Montmartre.

Avec quelle adresse il indique le double domicile de maître Duchesne :

Duchesne, habile opérateur,
Qui des dents enlève le tartre,
Nous dit qu'il loge... (Est-ce une erreur?)
A Paris ainsi qu'à Montmartre.
Rien n'est plus vrai. Je vais ici
Expliquer tout; qu'on le retienne :
Quand à Montmartre il est chez lui,
Son épouse est : Vingt-six, Vivienne.

Et comme il célèbre avec enthousiasme la trinité dentaire du père Duchesne :

Bon sang ne pouvait mentir,
Je le dis avec plaisir :
Le fils, la mère
Et le père
Ne font qu'un sur terre!

Tel Hénoque, le praticien habile, tel Duchesne, l'habile opérateur, *qui des dents enlève le tartre*, pour les besoins de la rime, à Montmartre, le dentiste Prévost a son barde en titre. Le faubourg Saint-Germain est infesté de ses alexandrins illustrés de mâchoires. Pas un liquoriste du noble faubourg qui n'ait à sa porte la poésie sous verre du chantre de M. Prévost, et quelle poésie!... Le versificateur inconnu doit être un fruit sec de l'Odéon, repoussé à son premier examen. N'importe, il a le secret du vers tragique, et la tirade suivante ne serait nullement déplacée dans la bouche d'une Phèdre quelconque :

Mal cruel qui reviens pour me persécuter,
C'est encore une dent que tu vas me coûter!
O ciel! il me faut donc, dans ma fleur printanière,
Perdre toutes mes dents, jusques à la dernière!

Que dites-vous de : fleur printanière? N'est-ce pas du dernier joli? et ne sentez-vous pas comme un suave parfum de potage à la julienne qui s'en exhale? — Et quels regrets touchants pour ces dents que le poëte va perdre toutes... toutes... — les mauvaises! — *jusques à la dernière.*

Puisque l'art, contre un mal qu'il devrait empêcher,
N'a que le seul moyen de nous les arracher...

Hein! le vigoureux reproche et le reproche bien mérité! — O Faculté de médecine, tu n'es qu'une arracheuse de dents!

Désirant à tout prix garder ce qui m'en reste,
Et me débarrasser de ma douleur funeste...

Nous n'aimons pas le second vers, il nous *gâte* le premier; c'est du remplissage; — c'est le « Ou qu'un beau désespoir... » après le « Qu'il mourût! »

J'ai couru consulter de prétendus savan's,
Tous m'ont vendu fort cher des moyens excellents;
Il n'est point d'élixir, de drogues corrosives,
Que je n'aie essayés sur mes pauvres gencives!
Mais dans le vain emploi de ces orviétans,
Je n'ai fait qu'enrichir de rusés charlatans,
Et j'en ai retiré le profit salutaire
Qu'une jambe de bois retire d'un cautère.

Ah! ah! charmant! délicieux! Le petit mot pour rire! — Un vrai vers de comédie. — Et quelle plaisanterie fine, quel trait délicat! — On dira peut-être que le dernier mot n'est pas du dernier bon goût!... Baste! un peu de réalisme ne messied pas :

Puisque je souffre tant que je crois en mourir,
Les hommes de science, il faut en convenir,
N'ont jamais enduré la douleur qui m'obsède,
Car ils s'empresseraient d'y trouver un remède!

Voyez-vous les privilégiés, voyez-vous les égoïstes! — C'est l'opinion du poëte, soit! mais il nous semble que les dents d'un dentiste se déchaussent comme celles de tel ou tel, en vertu de l'axiome : Les cordonniers sont les plus mal chaussés. »

Il ne me reste plus qu'un espoir!...

Ah! voyons... Et que Bilboquet nous protége!

On m'a dit
Qu'un dentiste en renom, aussi franc qu'érudit,
Pour mieux justifier le talent qu'il possède,
Veut la guérison seule et non pas le remède,
Car il n'exige rien s'il ne vous guérit pas!...
Essayons-en... Vers lui je dirige mes pas!...
Soyez béni, mon Dieu!

(Exclamation à la d'Ennery.)

... J'ai découvert cet homme

(Prononcez forcément hôme.)

Qui devait me guérir avec son divin baume.
Je m'y suis CONFIÉE.....

Sapristi! confiée féminin! — Et nous qui pensions avoir affaire à un poëte mâle, — nous voilà en présence d'un bas azur. — Pardon, madame ou mademoiselle, pardon!

Et grâce à sa vertu...

La vertu du dentiste ou la vertu du baume?

Allons! bon, voilà aussi que nous faisons des vers.

Après quelques instants mon mal a disparu.
Grâce à monsieur Prévost, à ma grande surprise,
Je bois chaud, je bois froid, et je mange à ma guise;
Il conserve les dents pour ne plus en souffrir,
Et dans un bon état il les sait rétablir.
Allez le voir, rentier, ouvrier, militaire,
Domestique, artisan, que le mal désespère...

Moitié prix pour les militaires et les nourrices sur lieu. — Il n'est pas question des huissiers; qu'ils restent seuls (*bis*) avec leur mal de dents!

Il vous guérira tous, car ses moyens secrets
Ont fait faire à son art de merveilleux progrès.

Diable! les remèdes secrets sont cependant défendus.

Et puis dans votre bouche, exempte de souffrance,
Son art réparateur exerçant sa science,
Saura cacher aux yeux les plus intelligents
Tous les dégâts affreux des arracheurs de dents.

Suivent les imprécations de Camille :

Quant à vous, charlatans, BOURREAUX DE LA SOUFFRANCE,
De votre aspect enfin débarrassez LA FRANCE,
Et sur les animaux allez au fond des bois
Essayer loin de nous vos dangereux exploits!

Traduction en langue vulgaire : — Le poëte, dans sa noble indignation, envoie tous les autres dentistes..... à l'ours.

La poésie une fois adoptée, nous ne voyons pas enfin pourquoi le *Journal des dentistes* ne s'illustrerait pas, à l'instar du *Journal amusant*, de quelques hiéroglyphes mensuels. — Exemples :

— Pourquoi ce gros monsieur, qui est affreusement vilain, a-t-il l'air d'avoir encore ses dents de sept ans?

Parce qu'il a des dents de *laid*.

— Quand les dents font-elles mal aux loups?

Quand les chiens leur mordent le derrière.

Espérons que, à l'occasion de nos conseils, le *Journal des dentistes* ne nous gardera pas une dent, et se contentera d'en rire avec nous, certain qu'il doit être de prendre racine... dans la presse médicale.

Que si, au contraire, l'*Organe de la science dentaire* nous conserve rancune, nous reparlerons de lui..... quand les poules auront des dents.

ALEXANDRE FLAN.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Un journal de New-York vient de commettre une bévue assez réjouissante. Son metteur en pages avait à classer deux *faits divers* bien distincts; par inadvertance il les a réunis dans un même paragraphe, et les abonnés stupéfaits lurent dans leur journal :

« Le révérend James Thompson, recteur de l'église de » Saint-André, a prêché son sermon d'adieu devant ses » ouailles. Il leur a annoncé d'une voix émue que son mé- » decin lui avait ordonné de traverser l'Atlantique pour » aller remettre, sous le beau ciel de France, sa santé » compromise par les rudes labeurs de son ministère. » Après une exhortation des plus chaleureuses, il a » adressé une fervente prière, *puis* il est parti au galop » se dirigeant vers le collége, où de jeunes vauriens lui » ont attaché une vieille casserole à la queue. Muni de » cet appendice, il reprit une course désordonnée jusqu'à » ce qu'un policeman, le croyant enragé, l'abattit d'un » coup de revolver. »

⁂ — Comme il y a peu de véritables honnêtes gens de par le monde! disait quelqu'un devant un philosophe.

Celui-ci répliqua :

— L'honnête homme est une variété de l'espèce humaine.

⁂ Un petit gandin, bien laid, bien prétentieux, était, en compagnie de nigauds de son espèce, chez une petite dame du quart de monde; il endossait son paletot pour se retirer, et s'écria :

— C'est bizarre! c'est étrange! c'est surprenant!

— Qu'est-ce donc?

— Voici la première fois, depuis un an, que je vais coucher chez moi.

La petite dame le regarda par-dessus l'épaule, et lui dit :

— Monsieur perche apparemment!

⁂ CATÉCHISME A L'USAGE DES PENSEURS.

— Qu'est-ce que le grand monde?

— Un mauvais lieu que l'on avoue.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Le théâtre des Italiens est ouvert. A chaque représentation la salle est comble. Décidément ce théâtre reprend ses vieilles allures. Ce succès est dû à M. Calzado, qui n'épargne aucune dépense et sait qu'il faut semer pour recueillir. C'est la *Somnambule* de Bellini qui a servi de prologue à la série des belles fêtes qu'il promet au public parisien.

La reprise d'*Il Trovatore* de Verdi nous a ramené mademoiselle Penco plus charmante que jamais. Graziani a bien chanté. Madame Alboni a reparu dans le rôle qu'elle a créé à Paris. On ne peut lui souhaiter plus de talent, mais on pourrait lui souhaiter moins d'embonpoint.

Pancani est un ténor de mérite qui chante avec beaucoup de goût, et dont le seul tort est d'arriver après Mario et Tamberlick : Mario si suave, Tamberlick si énergique et si puissant!

M. Galoppe d'Onquaire a fait preuve d'un talent très-sérieux, très-réel dans une nouvelle comédie à l'Odéon : les *Vertueux de province*. Il a prouvé avec esprit qu'en fait de perversité les soi-disant *vertueux* de la province pouvaient en revendre aux *vicieux* de Paris. C'est un succès d'estime, genre de succès qui n'a pas l'estime des directeurs, tous jaloux de gagner beaucoup d'argent.

M. Ponsard avait donné au Vaudeville *Ce qui plaît aux femmes*, M. Henri Meilhac vient de donner aux Variétés *Ce qui plaît aux hommes*. C'est une sorte de parodie *à côté* (comme on dit en langage théâtral) de l'œuvre de l'académicien Ponsard.

La donnée de la pièce, sans être neuve, est ingénieuse. *Ce qui plaît aux hommes*, c'est de fuir les femmes qui courent après eux, et de courir après les femmes qui font mine de les fuir. La coquetterie féminine est la glu des cœurs masculins.

Un souffle de bonne comédie parcourt d'un bout à l'autre cette œuvre légère. On y remarque des tendances vers un art nouveau qui ramènera le Vaudeville dans les voies de la vraie comédie. Ces qualités n'existent, il est vrai, qu'à l'état d'ébauche dans la *piécette* de M. Meilhac, mais elles n'en existent pas moins. Dans un avenir prochain, M. Meilhac, M. Victorien Sardou et quelques autres *jeunes nouveaux*, feront leur chemin au théâtre. Ils ont déjà un talent qui s'éloigne du moule banal et conventionnel.

Parmi les jolies personnes qui interprètent agréablement *Ce qui plaît aux hommes*, nous devons citer en première ligne mademoiselle Marie Garnier, une débutante qui d'un seul coup d'œil a fait la conquête de toute la salle.

Sous le pseudonyme de Léon-Louis, un peintre de mérite vient de donner un joli proverbe au théâtre Déjazet. Il a pour titre : *Ou enclume ou marteau*. Il s'agit de savoir lequel vaut le mieux en ménage, d'être enclume ou marteau. Le colonel penche pour le marteau; son sous-officier, devenu garde-chasse, pour l'enclume. Le dénoûment nous apprend qu'il ne faut être ni l'un ni l'autre, et que douceur vaut mieux que violence.

La nouvelle troupe de ce théâtre prend de l'ensemble, et le public a vivement applaudi Lingé (le colonel), Tissier (le garde-chasse), Paër (un amoureux éconduit), et mademoiselle Mayer, qui y a gentiment joué un rôle taillé à la Jenny Vertpré : une madame Pinchon en miniature.

Un spectacle fort curieux a lieu chaque soir dans la salle des Délassements comiques. M. Rhode, à l'aide de tableaux fondants, explique d'une façon piquante ce qu'était le monde avant la création de l'homme. Là ne se bornent pas ses leçons, faites de façon à être comprises de tous, il montre les merveilles du ciel étoilé, puis il finit sa séance par l'exhibition des plus jolis points de vue du monde moderne. Nous ne connaissons pas de spectacle qui réunisse à un aussi haut degré l'utile à l'agréable. On s'instruit en s'amusant.

ALBERT MONNIER.







NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari*, a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce ; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari*, et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari*. — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM EXPÉDIÉ FRANCO.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FRANCS PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL	2 ALBUMS.
LES LORETTES	2 ALBUMS.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE	1 ID.
BALIVERNES	1 ID.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTRÉES	1 ID.
LES ÉTUDIANTS DE PARIS	2 ALBUMS.
LE BAL CHICARD	1 ALBUM.
LEÇONS ET CONSEILS	1 ID.
LES NUANCES DU SENTIMENT	1 ID.
CLICHY	1 ID.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.



Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous enverrons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France. On trouve aussi les dessins du *Journal amusant* en rouleaux chez M. Dumas, fabricant de papiers peints, grande rue de Reuilly

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 252. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 27 Octobre.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère, 20.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX. 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ECOLE FRANÇAISE

(EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS),

par MARCELIN.



L'ÉCOLE FRANÇAISE.

« Il sait aimer comme il sait plaire,
« C'est vous dire qu'il est Français. »
(Vieille chanson.)

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

(EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS),

par MARCELIN (suite).



UN SINGULIER VOISINAGE.

Quelle idée a-t-on eue de placer les Nymphes de Boucher à côté de Philippe de Champaigne en prière!



UN PORTRAIT PAR LARGILLIÈRE.

Ce n'est qu'une perruque, mais tout le grand siècle est là.



L'AMANT DE LA NATURE,

PAR GREUZE.



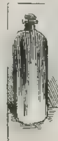
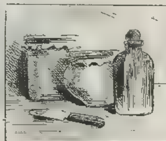
UN CHARDIN.

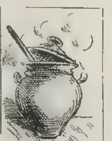
— C'est un hareng?
— Non, c'est un chef d'œuvre.



UN BIEN BON VIEILLARD,

PAR GREUZE.



AUTRES CHARDINS.

« Depuis trop longtemps la Peinture, avec ses nymphes de boudoir, s'était faite la complaisante des vices » de la tyrannie; le premier, monsieur Chardin a osé revendiquer les droits des pots ..... »

(DIDEROT, *salon de* 1760.)

ÇA ET LA.

Tous les richards du jour sont des *pingres*.

Cinq ou six Crésus de rencontre ont cueilli quelques millions sur ce terrain de la Bourse où l'on a déjà semé tant de graine de niais, et où l'on en jettera toujours avec profit. Au spectacle de ces fortunes rapides, on crie au miracle. Ce n'est pas tout : aussitôt qu'un de nos millionnaires de fraîche date achète un alezan brûlé à sa femme ou une brouette à une actrice, on se met à chanter ce vieillard prodigue sur tous les tons.

Un certain soir, mademoiselle Clairon avait fort bien joué le rôle d'Ériphyle. Le marquis de Ximénès, qui la courtisait, voulut lui témoigner le plaisir qu'elle lui avait fait. Le lendemain, au moment de se mettre à table, l'actrice avait reçu un beau pâté de Chartres.

— Portez cela à l'office, dit-elle.

Dans la soirée, le marquis de Ximénès vint faire une visite. — On ne parla que du beau temps, de la pluie et de l'amour. Une semaine entière s'écoula, M. de Ximé-

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

(EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS),

par MARCELIN (suite).

UN PASTEL DE LATOUR.
Portrait du peintre Jeaurat ou de sa femme.

1714

MADAME DE GRAFFIGNY, PAR LATOUR.
— Qu'est-ce que c'était donc, déjà, que cette madame de Graffigny?
— Vous savez bien, cette Péruvienne du Marais.

17715

LE CHEF-D'ŒUVRE DE CHARDIN.
Un fourneau, une bûche, un balai, une fontaine, un pot, une femme, une poêle, une porte..... — D'où vient que, dédaigné jadis, Chardin soit admiré maintenant? Est-ce parce que du temps de Brid'oison on n'aimait que LA FÔ...Ô...Ô...Ô...ÔRME, et qu'aujourd'hui on n'aime que la **pâ...â...â...â...âte?**

1716

L'ENTRÉE D'UN PORT PAR UN TEMPS CALME, PAR JOSEPH VERNET.
Ces paysages à fabriques ne vous rappellent-ils pas cette belle description d'un tableau du Poussin, par Fénelon : « Du » sein de la mer s'élève un arbre magnifique surmonté d'un » obélisque au sommet duquel Diogène,.... etc. »

nès ne reçut pas un remercîment. Enfin il risqua une question, ce fut celle-ci :

— Avez-vous trouvé passable le pâté que j'ai eu le plaisir d'envoyer chez vous il y a tantôt huit jours?

— Ah! mon cher marquis, vous m'y faites songer; on ne l'a pas encore servi.

— Comment! vous ne l'avez pas ouvert?

— Mon Dieu, non.

— Mais savez-vous au moins ce qu'il est devenu?

Clairon sonne, interroge. On se rappelle, on cherche. Le pâté était resté intact dans l'armoire où il était enfermé.

Il contenait une parure de diamants de 25,000 francs.

Dites donc à nos petits millionnaires de faire de ces cadeaux-là de la même façon!

*
* *

F..., un de nos nouveaux enrichis, a la réputation de ne pas « *attacher ses chiens avec des saucisses* ». — Rien ne le blesse plus que ces mots d'un ami : « J'irai dîner chez » toi à la fortune du pot. »

F... a un hôtel à Paris, dans la Chaussée d'Antin.

F... a un pied-à-terre sur les côtes de la Normandie, à Etretat.

F... se fait construire un chalet dans le bois du Vésinet.

— Mais, s'écrient ses amis, pourquoi avoir ainsi trois résidences?

— Pour avoir le droit de se trouver dans l'une quand on va lui demander à dîner dans l'autre.

*
* *

Alfred Busquet, l'auteur du poëme des *Heures*, est allé cet été séjourner quelque temps à Guernesey, chez Victor Hugo. — Un peu avant de quitter le poëte des *Contemplations*, il lui demandait un autographe. — Ils se promenaient en ce moment sur le bord de la mer. — Victor Hugo ramassa un galet qui avait la forme d'un œuf de pigeon, et, de retour à sa résidence, il écrivit à la plume ces mots sur le grès, couleur d'opale :

Exilium est vita.

« VICTOR HUGO. »

Guernesey, juin 1860.

*
* *

Une de nos gloires, le général P..., est tellement passionné pour la discipline militaire, qu'il force à chaque instant son laquais à l'observer.

Ainsi, lorsqu'il descend de sa voiture pour s'arrêter à l'Opéra ou à une visite, il a un marchepied de trois degrés à descendre. Le domestique est alors obligé de dire :

— Général..., — une, — deux, — trois, — halte!

*
* *

Voici un trait qui nous est raconté par un interne du Val-de-Grâce.

Un soldat de la ligne (retour de Solferino) était blessé; on allait lui couper une jambe. Pendant les préparatifs de l'opération, il disait en s'adressant à lui-même :

— Eh! par les cent diables, que va-t-on dire de toi au régiment, quand on saura que tu as lâché pied?

*
* *

P..., qui n'a point de littérature, s'obstine à faire des pièces qu'on siffle quand on les joue.

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

(EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS),

par MARCELIN (suite).



MADAME DE POMPADOUR,

MÈRE DES GRACES ET DE LA CRINOLINE.

PAR BOUCHER.

En août dernier, un matin, un rouleau sous le bras, il se rend chez ***, directeur du théâtre du ***.

— Eh bien, mon cher, lui dit-il après avoir salué, avez-vous déjà vu ce matin beaucoup de ces ennuyeux animaux qu'on nomme auteurs?

— Non, répond l'*impresario*, vous êtes le premier.

***

SUR LE BOULEVARD.

UN HOMME BLASÉ. — Le moyen de mourir sans se tuer?

MÉRY. — C'est de s'asseoir sur un fauteuil de l'Académie française.

***

Il existe en ce moment à Boulogne-sur-Mer un Anglais du nom de Jédédiah Dumphry. — Excentrique comme beaucoup de ses compatriotes, il ne veut point de sonnettes dans son appartement, et pour appeler ses domestiques il a coutume de tirer un coup de pistolet.

— Quand j'habiterai un chalet, que je ferai construire en Suisse, dit sir Jédédiah Dumphry, j'aurai recours à un petit canon dès que je serai à cent pas de ma résidence.

***

On a fait les vers suivants sur une aventure récente qui s'est passée à Ville d'Avray :

Denise avait instruit un rouge perroquet
A dire force injure à son voisin Friquet.
Un jour que l'oiselet, en lui chantant goguette,
De célèbre cornard lui donna l'épithète,
Friquet dit : — « Ah! sans doute il pense dans son âme,
« Denise aux yeux si doux, que vous êtes ma femme! »

***

Dans le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes*, on trouve une fort intéressante relation de voyage.

Entre autres choses, il y est dit qu'il existe chez les Lapons une loi fort singulière. Cette loi, faite dans le but d'encourager la chasse aux ours, donne à quiconque aura tué un de ces animaux le droit de ne pas habiter avec sa femme, — une semaine entière!

Vaudevillistes du Café des Variétés, si vous ne *blaguez* pas, faites donc là-dessus une de ces pièces que vous ne faites pas toujours trop mal!

MAXIME PARR.

QUELQUES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

(EXPOSITION DU BOULEVARD DES ITALIENS),

par MARCELIN (suite).



17718

UN DESSIN DE PRUDHON.
Euterpe, muse de l'an III.



17719

PORTRAIT DE MADEMOISELLE MEYER, PAR PRUDHON.
Quel joli petit ramoneur!



17720

VENUS AU BAIN, PAR PRUDHON.
Un flocon de neige dans un sac à charbon. — Mademoiselle Meyer a, dit-on, posé pour cette Vénus :

« *Eût-on jamais soupçonné tant de charmes*
» *Sous son spencer?* »



17721

UNE ESQUISSE, PAR PRUDHON.
Je suis presque de l'avis de cet imbécile qui disait : « Moi, je n'aime pas les dessins : on » voit trop comment c'est fait. »



17722

LE ZÉPHYR, PAR PRUDHON.
C'est bien le moins qu'il soit coiffé en coup de vent.



17723

PORTRAIT DE M. DE TALLEYRAND.
Ne lui trouvez-vous pas quelque chose de Chopard, dit l'*Aimable*, du *Courrier de Lyon?*



17724

L'HEUREUSE FAMILLE, PAR BOILLY.
Si ces gens-là sont heureux, la coupe de leurs vêtements ne l'est guère.



17725

LA VERTU CHANCELANTE, ou LA VERTU RAFFERMIE, je ne sais plus bien au juste, PAR GREUZE.

NOUVELLES A LA MAIN.

On signait dernièrement un contrat dans une grande famille du faubourg Saint-Germain, et les salons étaient remplis par une foule aristocratique, — venue là en tenue d'étiquette, — les hommes sanglés d'habits noirs et de cravates d'une blancheur immaculée, les femmes habillées en toilette de bal, c'est-à-dire splendidement déshabillées.

Un évêque, ami de la famille et qui est à la fois homme du monde et homme d'esprit, — ce qui ne gâte rien à la qualité de prêtre, — était venu, sur les instances des parents, pour signer au contrat des jeunes époux.

Dès qu'il eut rempli cette formalité, il manifesta aussitôt le désir de se retirer immédiatement.

Comme on insistait pour le faire changer de résolution :

— Non, répondit-il avec un sourire, c'est impossible.

Je ne puis demeurer plus longtemps ici, — ces dames me chassent par les épaules.

***

Ce même évêque remarquait chaque dimanche à la grand'messe de la cathédrale un jeune homme à physionomie expressive, qui observait avec une attention méditative pleine de recueillement les pompes du culte et les cérémonies du saint sacrifice.

Désireux de connaître le nom et la qualité de ce fidèle si fervent, il fit prendre des informations, et apprit, — non sans surprise, — que ce fidèle était un juif, professeur au collége.

A quelque temps de là, en l'honneur du nouvel an, monseigneur recevait à son palais épiscopal, et, selon la coutume observée en province, la visite des professeurs du collége, le proviseur en tête, la bouche ornée de félicitations officielles.

Après avoir courageusement essuyé le feu de ces compliments de commande :

— Messieurs, leur dit le spirituel évêque, je suis flatté de vous voir tous aujourd'hui chez moi, et je profite de cette heureuse occasion pour vous avouer une chose : c'est que le plus catholique d'entre vous est le juif.

***

Sous le règne de Louis-Philippe, après l'ouverture des Chambres, les députés, dans une réception solennelle aux Tuileries, étaient présentés par leur président au roi, qui adressait à chacun d'eux quelques mots affables ou d'à-propos.

Un député, élu pour la première fois et d'une timidité de sensitive, s'effrayait de cette présentation; voir le roi face à face et lui parler comme à une personne naturelle, lui semblait au-dessus de ses forces et le terrifiait d'avance.

Comme il faisait part de son embarras à l'un de ses collègues :

— Mon cher monsieur, lui dit ce député, rien n'est plus simple, aux compliments du roi vous n'aurez qu'à répondre : « Sire, Votre Majesté est bien bonne, » cela suffira.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

Là-dessus notre législateur ravi se met à étudier nuit et jour cette phrase précieuse; il cherche à lui donner les nuances voulues, l'inflexion de voix nécessaire, et, coulé en bronze devant sa glace, il s'essaye à prononcer ces mots cabalistiques avec un air grave et digne.

Enfin, après de nombreuses répétitions, notre homme se croit sûr de lui et bannit toute crainte. Il sait son rôle.

Le fameux jour de la présentation venu, il se rend aux Tuileries un peu agité, mais confiant; il nourrit même l'espoir de produire quelque effet.

Au bout d'une heure de mortelle attente, le roi passe enfin auprès de lui, et, ainsi qu'il s'y attendait, lui adresse quelques paroles flatteuses.

Ému, troublé, le cœur palpitant, le malheureux député cherche sa phrase de salut, mais sa mémoire infidèle ne la lui représente que tronquée, et tout balbutiant il répond, en faisant une interversion malencontreuse :

— Majesté, votre Sire est bien bonne!

***

Dans une institution où l'on suit la méthode d'enseignement de l'abbé Gauthier, M. J..., qui, avec une haute position administrative, possède une grande fortune, ce qui ne l'empêche pas d'être économe à la manière d'Harpagon, assistait à l'examen de son fils, enfant terrible de la plus belle espérance.

— Y a-t-il, lui demande l'un des professeurs, des mots qui sont à la fois substantifs et adjectifs?

— Oui, monsieur, répond l'élève sans hésiter : un homme avare, une femme avare.

— Définissez l'avare? Qu'est-ce que l'avare?

— L'avare, c'est papa!

***

Une jeune femme spirituelle et mordante, — chez le sexe perfide l'un est presque toujours la conséquence de l'autre, — rencontrait souvent dans le monde un fils d'Israël aussi millionnaire que pétri de vanité.

Poussée par je ne sais quel sentiment d'animosité, elle avait choisi ce juif omnipotent pour le plastron de ses railleries barbelées comme une flèche, et elle trouvait adroitement le moyen de mettre les rieurs de son côté.

L'infortuné martyr, fatigué à la fin du rôle ridicule qu'il jouait, résolut certain soir de demander grâce à sa trop cruelle ennemie.

Après maintes circonlocutions :

— Je vous en veux, lui dit-il tout à coup, depuis trop longtemps je sers de point de mire à vos sarcasmes; cela ne peut durer davantage. Voyons, quel motif avez-vous pour me persécuter ainsi?

— C'est mon secret.

— Écoutez, reprit-il, si vous persistez encore à me couvrir d'épigrammes, sur l'honneur, je vous haïrai mortellement.

— En vérité, répondit ironiquement la jeune femme, vous me surprenez d'autant plus que j'ai toujours entendu dire que vous autres vous n'aviez pas de levain.

***

Legouvé, qui, heureusement pour sa mémoire, a fait le poëme du *Mérite des femmes*, était plus versificateur que poëte, et souvent pour expliquer les choses les plus simples il employait des périphrases lourdes et diffuses qui n'exprimaient qu'imparfaitement sa pensée.

La tragédie de *Henri IV* en offre un curieux exemple.

Ayant à rendre dans cette pièce le désir du bon roi qui aurait voulu voir la France à ce degré de prospérité que chaque paysan à l'avenir pût le dimanche mettre la poule au pot, Legouvé perpétra ces quatre vers, déplorablement malheureux :

Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos
L'hôte laborieux des modestes hameaux
Sur sa table moins humble ait par ma bienfaisance
Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance.

Ces vers ampoulés, prétentieux et obscurs, obtinrent un grand succès de... rire, et un plaisant du parterre s'écria que l'auteur avait tourné autour du pot.

***

L'esprit attique et plein de sel de M. Dupin est connu de tout le monde, aussi à la Chambre était-il pour cette raison très-redouté de ses collègues.

Il avait en effet en certaines circonstances de ces mots à l'emporte-pièce, pleins d'à-propos, qui jamais ne manquaient leur but et couvraient parfois la victime de ridicule.

Il en résultait que certains députés, qui avaient eu plus particulièrement à s'en plaindre, cherchaient à leur tour à se venger de lui par des épigrammes plus ou moins incisives à son adresse.

Ces épigrammes portaient principalement sur la tenue simple de M. Dupin, tenue qui défrayait à cette époque, on se le rappelle, la chronique des petits journaux.

Il y était surtout question de ces fameuses chaussures ferrées qui sont devenues célèbres, et qui ont joué un si grand rôle dans les articles et les caricatures du *Charivari*, — très-spirituel à cette époque, mais depuis... —

Bref, c'est au sujet de ces chaussures phénoménales qu'un avocat caustique, M. Berville, composa, dans un moment de verve, le quatrain suivant :

Le rustique Dupin croit qu'il nous désappointe
Par de méchants bons mots qu'il pille volontiers;
Il est toujours en fonds pour risquer une pointe.
Il en a tant sous ses souliers!

HIPPOLYTE MAXANCE.

ÇE QUE DEVIENT LA CÉLÉBRITÉ.

Jadis, il y a trente ans, la célébrité était encore de la gloire. On disait à son ami, en lui offrant un cigare :

— Tenez, voilà le célèbre Machin qui passe dans la rue, en redingote vert-olive.

Et l'ami, par respect, ne fumait le havane qu'après que le grand homme était passé.

Aujourd'hui, on n'est plus célèbre, mais seulement fameux. Quand un grand poëte, un grand orateur, un grand comédien ou un grand chimiste passe sur le boulevard, on se contente de lui rire au nez, ou bien on dit tout haut :

— Ah! c'est ça le fameux Chose? Eh bien, entre nous, je le croyais moins laid.

Et l'on se met à le lorgner de la manière la plus impertinente.

Ne soyez plus si étonné de voir tous nos demi-dieux si chagrins.

On ne leur parle plus de couronnes.

Il n'est plus question de statues en bronze, en marbre, ni même en terre glaise.

On fait leurs statuettes en chocolat ou en sucre d'orge.

Regardez chez les confiseurs, vous verrez M. Feydeau en sucre candi et M. d'Ennery en crème fouettée.

Le dix-neuvième siècle ne respecte plus rien.

Il résulte de ces privautés des confiseurs vis-à-vis de nos grands littérateurs une diminution dans l'enthousiasme, qui fait que la célébrité du jour ne vaut pas deux sous.

Qui est-ce qui consentirait à être célèbre pour être mangé?

Voilà qui est bien agréable d'avoir un beau nom : Lamartine, Victor Hugo, Georges Sand ou Alphonse Karr, et d'être offert en cadeau d'étrennes, à la vanille, entre un cerf-volant et un polichinelle!

Nos contemporains deviennent *les Français croqués par eux-mêmes.*

On ne s'arrêtera pas au chocolat et au sucre; on ira jusqu'au pain d'épice!

Pourquoi pas jusqu'à la pâte ferme?

Voyez-vous l'illustre M. Scribe ayant la tête dans une brioche!

Soleil, éteins-toi!

La gloire d'un homme ne durera bientôt plus que cinq minutes, le temps de manger une bouchée!

JULES DU VERNAY.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Quelques comédiens du Théâtre-Français et de l'Odéon dînaient en compagnie de deux auteurs; c'était à qui se plaindrait le plus parmi les acteurs de la pénurie des auteurs dramatiques remarquables en 1860.

— Que voulez-vous, disait celui-ci, le mercantilisme a tué l'art!

— Les auteurs ont des maisons de campagne, disait celui-là. Leurs droits d'auteur sont élevés, ils gagnent trop. Ils ne referont de l'art que lorsque nous leur achèterons, comme jadis, une pièce en cinq actes cent écus.

— Ah! s'écriait un autre, nos auteurs modernes préfèrent M. Scribe à Molière. C'est à peine s'ils l'ont lu. Ils ne le connaissent que de nom, tandis que nous qui le jouons!....

— Vous avez bien raison, interrompit un des deux auteurs assistants. Cependant j'ai lu ce matin le manuscrit d'un jeune écrivain qui dénote un certain talent. Je vous l'adresserai. Voici ce que c'est, en deux mots, que le sujet de sa pièce taillée à la Molière :

Figurez-vous un honnête homme qui a reçu chez lui un misérable qui, sous des dehors de charité, convoite sa fille, sa femme, sa servante et son bien. Il lui confie sa fortune, sa maison, et le coquin, pour le récompenser, veut le chasser de son propre logis. Il pousse l'audace jusqu'à conduire en personne l'agent de police qui doit arrêter son bienfaiteur.

— Mais c'est ignoble ce que vous nous racontez là, exclama un comédien. C'est impossible au théâtre.

— Et vous prétendez que votre jeune homme connaît Molière? C'est Guilbert de Pixérécourt que vous avez voulu dire.

— Attendez la fin, reprit le narrateur. Le dénoûment est plus sympathique. L'exempt amené par le scélérat, au lieu d'arrêter le brave homme, lui dit :

« Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude;
» Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude. »

A ce vers débité tragiquement, les auditeurs commencèrent à se reconnaître.

— Mais, que diable! c'est le sujet de *Tartufe* que tu nous débites là, cria le second auteur.

— Eh! oui, mes chers amis, reprit le premier homme de lettres. Avouez qu'on a bien raison de dire que la plupart des acteurs ne connaissent que leurs rôles, même dans les pièces qu'ils ont jouées cent fois de suite. Soyez donc indulgents pour les gens qui n'ont pas toujours Molière présent à la mémoire!

⁂ Dans une réunion de gens de lettres, chacun avait lancé sa petite épigramme contre un confrère absent.

Les assistants avaient remarqué que Siraudin, toujours si gai, n'avait rien dit ce soir-là.

— Est-ce que tu n'as pas une réserve de petites méchancetés que tu nous ménages pour la clôture? lui demanda L. T...

— Non! fit Siraudin, tout mon monde est présent.

⁂ J'ai rencontré dans le monde un certain marquis breton, revenu éclopé de l'armée du Pape, et si bien enivré de gentilhommerie qu'il désigne souvent Dieu par cette phrase :

Dieu, le gentilhomme d'en haut!

Et nous sommes en 1860!

⁂ Le fils d'un maréchal de France, perdu de dettes, s'estima très-heureux d'épouser la fille d'un monsieur qui avait fait fortune en prêtant de l'argent à gros intérêts. Il redora son b'ason avec l'or plus ou moins bien acquis du beau-père.

Le mariage accompli, il trouva le papa moins disposé à délier les cordons de sa bourse. Piqué, il lui dit avec aigreur :

— Oubliez-vous qu'en épousant votre fille je me suis fermé l'entrée du monde?

— Et de l'hôpital, ajouta paisiblement le beau-père.

⁂ Une cabotine des Délassements venait d'être abandonnée par le vicomte X..., qui se mariait.

— Ah! s'écriait-elle dans son désespoir amoureux, j'aurai certainement beaucoup d'amants, mais je n'en aimerai aucun autant que ce petit animal de vicomte.

⁂ — Mon Dieu! que je viens donc de m'ennuyer!

— D'où venez-vous?

— D'entendre un sermon de charité. Ma tante, qui me traite de mauvais sujet, veut à toute force me convertir. Une heure de sermon! Je suis exténué!

— Pourquoi l'avez-vous entendu jusqu'au bout?

— J'ai craint de scandaliser ma tante.

— Ma foi! à votre place je me serais converti au premier point.

⁂ Le régent avait promis de placer le jeune Arouet, qui plus tard devait être Voltaire. Un jour, le poëte en herbe attendit le prince au sortir du Conseil, au moment où il était suivi de quatre vieux secrétaires d'État, qui le regardèrent avec moquerie.

— Te voilà, Arouet! dit le régent, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le département des niaiseries.

— Monseigneur, répliqua Arouet, j'aurais trop de rivaux : en voilà quatre, et je ne veux pas prendre la place de ces messieurs.

Luc Bardas.

⁂ L'éditeur Henri Plon vient de faire paraître les deux premiers volumes des *Œuvres complètes de Mme Émile de Girardin*, cette femme d'élite que J. Janin dépeignait ainsi : « C'était une inspirée à ses heures; elle n'était pas » toujours dans l'ode et dans le dithyrambe; elle savait » rire, elle savait pleurer! Qui le croirait? elle a écrit » dans la même année, et pour ainsi dire le même jour, » à la veille de sa mort, *La joie fait peur* et le *Chapeau » d'un horloger!* Tant de larmes, tant de rires, tant de » fines et suprêmes gaietés, tant de sanglots! »

Des six volumes imprimés avec luxe qui doivent renfermer les ouvrages de cet écrivain, dans lequel on retrouve l'esprit de Mme de Sévigné et le talent viril de Mme de Staël, les deux volumes parus en ce moment sont le *Théâtre*, qui jusqu'ici n'avait jamais été réuni, et le tome 1er du *Vicomte de Launay*, œuvre pleine de grâce et de finesse profonde, qui est restée le type du genre.

THÉATRES.

En reprenant au Théâtre-Lyrique le *Val d'Andorre*, donné jadis avec un immense succès à l'Opéra-Comique, le directeur, M. Réty, jouait une rude partie : il avait à lutter contre les souvenirs qu'il évoquait.

Nul n'avait oublié la part que les artistes de l'Opéra-Comique avaient prise à l'éclatant triomphe de la partition d'un maître dont la France est justement fière. Comment recommencer cette bataille gagnée par une armée où l'on ne comptait que des généraux? Comment reconstituer ce faisceau de forces aujourd'hui disséminées ou disparues?

M. Réty a vaincu cette difficulté à l'aide de grands sacrifices. Il a réuni Bataille, Meillet, Monjauze, madame Meillet, mesdemoiselles Zévaco, Roziès et M. Fromant.

Pendant quatre heures, toute une salle, prise du plus légitime enthousiasme, n'a cessé de déchaîner ses tempêtes de bravos. Cette soirée a été une véritable fête, une continuelle ovation.

A quelques pas du Théâtre-Lyrique c'est fête aussi depuis qu'on joue à la Gaîté l'*Escamoteur*, drame en cinq actes de MM. d'Ennery et Brésil. C'est un ouvrage émouvant et sympathique, où Paulin Ménier a eu une création des plus heureuses. Quelle bonne étude de saltimbanque! Ce n'est pas là un Bilboquet fantaisiste, c'est le véritable charlatan de nos places publiques. Et comme il est bien secondé par Alexandre qui personnifie son *pître!* Alexandre est un des enfants gâtés du public de la Gaîté. Madame Lacroix a pris place dans la petite phalange sacrée des reines du boulevard, dont mesdames Guyon et Laurent sont les capitaines. C'est une des vraies tragédiennes du drame moderne.

Avec un *escamoteur* comme Paulin Ménier, la Gaîté a su escamoter un succès d'argent.

Kopp avait quitté les Variétés pour jouir des délices du voyage. Son rêve était de laisser pousser sa barbe et ses moustaches. Il a beaucoup voyagé, il a beaucoup laissé croître sa barbe; mais on se lasse de tout, même d'avoir de la barbe. Kopp s'est décidé à reparaître complétement rasé aux Variétés, l'ancienne scène de ses succès. Bien lui en a pris; le public, qui le regrettait, a répondu à son appel. Il a été accueilli comme l'enfant prodigue revenant au giron paternel. Peut-être apprendrons-nous qu'aux Variétés on a tué quelque veau à son intention.

Kopp a donc fait sa rentrée dans *Un troupier qui suit les bonnes*. Ce Lovelace en pantalon garance a jeté son dévolu sur deux bonnes fort gentilles. L'une sert chez une lorette, maîtresse de son capitaine; l'autre est la gardienne du mioche de la femme légitime du susdit officier. Avec l'une le tourlourou joue la timidité, avec l'autre il affecte les dehors fendants d'un don Juan de caserne. Une troisième maîtresse, Jaguarita la négresse, délaissée par lui, le jette dans la fosse de l'ours au jardin des plantes. Ne pleurez pas, ô ma belle lectrice, les ours des Variétés ne sont pas méchants. L'ours respecte le gras du pioupiou.

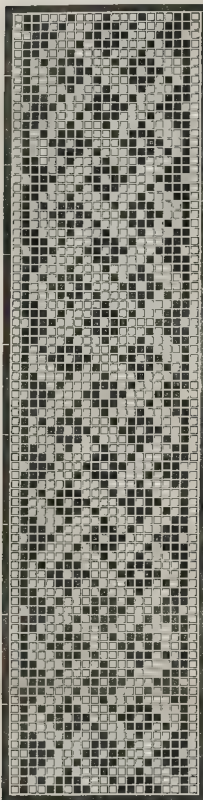
Bientôt nous le retrouvons chez la lorette et chez l'épouse légitime, se déguisant en vieille bonne, laissant une épaulette dans la chambre à coucher, sa tunique dans le buffet, son ceinturon sous un fauteuil, et lui-même s'enfouissant dans un noir charbonnier.

Ce vaudeville amusant et sans prétention de MM. Clairville, Pol Mercier et Morand, a été fort bien accueilli.

Le Cirque des Champs-Élysées a abandonné sa résidence d'été; le voici redevenu Cirque Napoléon et contribuable du boulevard du Temple. Léotard, l'homme incombustible, le clown Edwards, qui se lance peu à peu dans le répertoire de Boswell, Auriol, etc., tout ce qui faisait son succès là-bas est venu se fixer avec lui ici. Donc, continuation de vogue.

Albert Monnier.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.



Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*.

Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de six Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.
N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.
N° 4. ALPHABET D'ANIMAUX, par G. Randon.
N° 5. ALPHABET DE L'HISTOIRE DE POLICHINELLE, par Hadol et Cordier.
N° 6. ALPHABET DE LA FANTASMAGORIE, par Hadol et A. Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les six Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 8 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 253. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 3 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX : 3 mois. . . . . . 5 fr. 6 mois. . . . . . 10 » 12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montague de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

EN PROVINCE, — par Stop.



17726

— Ces dames de la colonie, quels airs ça vous a !
— Mais, Bibiche, je t'assure qu'il y en a de fort bien...
— Taisez-vous, monsieur Moutonnet, des étrangeres!... il ne vous manquerait plus que de leur ôter votre chapeau!



17727

— Ça, c'est le fils a M. Épicemard · il s'est fait sculpteur à Paris, artiste, je ne sais quoi!...
— Quel malheur! ses parents étaient de si braves gens!



17728

— Ils nous ont donné du gaz, et puis des trottoirs, et puis des chemins de fer; à présent voici une exposition!
— Où allons-nous, mon Dieu! où allons-nous!



17729

— Que diable voulez-vous! on a tant de temps à perdre en province!...

EN PROVINCE, — par Stop (suite).



17730
La province possède, comme Paris, un certain nombre de gandins fort bien vêtus, à la mode de l'année prochaine.



17731
Seulement, à défaut de la Maison d'or, ils consomment le veau paternel pendant la semaine, et les haricots de famille le vendredi.

PETITES SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

I.

ENTRE DEUX TASSES DE THÉ.

— Vous avez trente-deux ans? Bel âge pour se marier.

— J'y songe.

— Comment la voulez-vous?

— D'une taille moyenne, plutôt jolie que belle, blonde, une taille de guêpe, et sachant un peu de musique.

— Mais la dot?

— Je n'y ai pas encore pensé.

— J'ai justement ce que vous désirez; — seulement elle est brune.

— Tant pis! Je n'épouse pas.

— Mais elle a 200,000 francs de dot, argent comptant, après la signature du contrat.

— Je la prends les yeux fermés.

II.

AU BAL, DANS UN COIN DU SALON.

— Moi, voyez-vous, je le voudrais grand, un peu mince, la parole vive, de l'esprit; ah! surtout de l'esprit! Je tiendrais aussi particulièrement aux petites moustaches en pointe.

— J'ai justement votre affaire par ici, tenez, là, à droite. Seulement c'est un garçon qui comprend que les barbes font peur au succès et qui se rase.

— Tant pis! J'en prendrai un autre.

— Mais il a dans le fond du Berri, au château de ***, un vieux catarrhe qui lui donnera, sous six mois, un hôtel monté avec une voiture à quatre chevaux.

— Tâchez de me faire danser avec lui.

III.

DANS LE BUREAU D'UNE REVUE.

— A propos, ce grand garçon que vous m'avez recommandé par une lettre si chaude, a-t-il réellement du talent?

— Il est actif, intelligent, probe, assez savant, coloré, toujours prêt à tout faire quand on l'appelle, pensant juste et écrivant bien; mais il n'a pas de talent.

IV.

AU BOIS DE BOULOGNE.

Premier médecin. — Comment, confrère, vous vous promenez la canne à la main devant la cascade? Vous n'avez donc rien à faire?

Second médecin. — Mon Dieu, non, confrère; c'est absolument comme vous, à ce que je vois.

Premier médecin. — Ah! dame, ce diable de Paris est intolérable depuis que la grippe s'est retirée dans une maison de santé.

V.

AU PAYS BRÉDA. — TOILETTE D'UNE PÊCHE DE PREMIÈRE QUALITÉ (*Style Alexandre Dumas fils.*)

La Pêche. — On sonne! Artémise, va donc voir qui c'est.

(*La soubrette revient.*)

Artémise. — Madame, c'est un grand dadais qui dit comme ça qu'il a eu l'honneur de vous rencontrer aux eaux d'Ems, et qu'il voudrait déposer à vos pieds un bouquet de bruyères cueillies dans le bois du Vésinet.

La Pêche. — Comment est-il?

Artémise. — Il est bègue.

La Pêche. — Ce n'est pas ce que je te demande. Comment est-il *ficelé?*

Artémise. — Une assez belle *pelure*, avec chaîne en or.

La Pêche. — Tout le monde en a. Quelque calicot! Congédie-le.

Artémise. — J'oubliais... il a un gros diamant à sa cravate.

La Pêche. — Fais-le entrer au salon. Je vais aller le recevoir.

VI.

SUR LE QUAI CONTI, A LA PORTE DU PALAIS DE L'INSTITUT.

Un Philologue. — Gandin, ça ne veut rien dire.

Un Philosophe. — Mais si fait.

Le Philologue. — Gandin, c'est un mot barbare.

Le Philosophe. — Mais non.

Le Philologue. — Gandin, qu'est-ce que ça signifie donc?

Le Philosophe. — Écoutez. En 1830, on disait gourgandin, gourgandine. En 1860, on dit gandin, gandine. Au fond, c'est le même métal; seulement la pièce de monnaie a diminué son volume de moitié.

Édouard Champercier.

LE PROPAGATEUR-INITIATEUR ET L'ÉTOUFFE-CIGARES.

ÉTUDE PHYSIOLOGIQUE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA RÉCLAME AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Ce n'est pas un article, c'est un livre qu'il faudrait faire sur l'illustre Protin, le rival brillant de l'immortel de Foy.

Quel homme étonnant que ce Protin! — Avec quel art il se donne des éloges dans les journaux à raison de cinquante centimes la ligne, et quelle touchante modestie!

Propagateur-initiateur (deux mots qui ont le double désavantage d'être durs et pas français). Il a mieux compris que *personne la mission délicate qui incombe à la profession matrimoniale.*

A quoi bon le proclamer, ô Protin! toute l'Europe le crie.

Ce qui le distingue, — je suis heureux d'apprendre qu'il est distingué en quelque chose, — *c'est la délicatesse et la discrétion qui président à tous les mariages faits par son intervention à jamais ignorée.*

Où la délicatesse va-t-elle se nicher? Et la discrétion?

Mais si votre intervention est honorable, honnête initiateur, elle n'a pas besoin d'être ignorée.

Les mères de famille, — s'écrie-t-il crescendo, — *sont pleines de confiance en moi, aussi ont-elles considéré ma médiation comme un bienfait du ciel, pour établir honorablement leurs demoiselles, objets de leurs plus tendres soins.*

Assez, Protin, assez, — je sens que les larmes me gagnent et je pleure... de rire, tant je trouve votre boniment réussi. Est-il assez émouvant ce négociateur sensible? Il manie la réclame comme s'il l'avait inventée; il pince la corde du sentiment avec un naturel qui va au cœur en passant par la rate.

M. de Foy n'a jamais poussé l'audace, j'allais écrire l'impudence, aussi loin. C'est la quintessence du genre.

* * *

Allocution.

O mères de famille, quelle joie immense ne devez-vous pas ressentir depuis l'apparition de cet homme prédestiné venu pour vous débarrasser de vos enfants avec délicatesse et discrétion!

Avant lui on ne se mariait presque plus, — le célibat devenait de mode, et la population diminuait de jour en jour.

Les mères suppliantes tendaient leurs mains et celles

EN PROVINCE, — par Stop (suite).



17732
Le *club* s'appelle le cercle, et on y joue un petit polisson de boston à un sou la fiche...



17733
On caracole sur le *turf* de la route départementale.



17734
On dit des mots inconnus à la cuisinière de sa maman.....



17735
Et on se couche à dix heures.

de leurs filles vers tous les jeunes gens qu'elles rencontraient, mais en vain. C'était une désolation générale.

Protin parut, le monde était sauvé!

Depuis cette bienheureuse époque, on s'est marié avec fureur, avec frénésie, avec passion, c'est le mot, et cela grâce à la *médiation* magique du Propagateur.

***

Et vous, jeunes filles, — *objets des plus tendres soins de vos mères,* — que d'actions de grâces n'avez-vous pas à lui rendre!

Voulez-vous faire l'emplette d'un cavalier beau, aimant et fidèle, bref, de l'idéal de vos rêves, accourez toutes, parlez, Protin est à votre discrétion, et il vous montrera un choix varié de maris de toutes les qualités et des dots réellement fabuleuses. Demandez, faites-vous servir, l'Initiateur n'a rien à vous refuser.

***

Il continue son boniment en ces termes : Les mères de famille *ont compris que ce n'est pas toujours dans le parage de leurs relations personnelles que peuvent se rencontrer deux époux destinés par la Providence à faire le bonheur de votre existence!*

Que cela est bien dit! quelle élégance de style! quelle idée ingénieuse! — C'est une phrase digne d'être encadrée avec des vignettes.

Ainsi voilà qui est entendu : on devra à l'avenir s'adresser prudemment à l'initiateur-propagateur Protin pour se marier, et on sera ainsi sûr de l'être.

Avis aux bonshommes qui marchent sur leurs tiges.

***

J'arrive à la dernière ligne, et je frémis, car j'avais des intentions, — je ne le cacherai pas.

Désormais, dit-il insidieusement, *je désire me restreindre à des mariages d'une position de fortune supérieure.*

Ah! Protin, vous me navrez, et d'un seul coup vous escamotez toutes mes espérances.

Comment, il vous faut une fortune *supérieure!* La mienne est supérieure... à celle de mon portier, qui n'a rien... Cela suffirait-il?

Mais j'y pense, avez-vous bien réfléchi, cher propagateur, à cette résolution violente? Il me semble que vous faites une boulette, quoique vous ne soyez point pâtissier.

Je suis logique, et j'imagine que les jeunes filles, *objets des plus tendres*... etc. (voir ci-dessus), qui ont une dot de cinquante ou de cent mille livres, n'ont aucun besoin de votre *intervention à jamais ignorée.* Ne le croyez-vous pas?

Ces jeunes filles, de fortune *supérieure,* — j'admirerai longtemps *supérieure,* — n'ont qu'à choisir entre tous les papillons qui voltigent autour d'elles, attirés par l'éclat de leurs regards et de leurs écus, et la médiation est tout à fait inutile. Alors, que va devenir votre industrie?

Vous regretterez cette cruelle détermination, ô Protin! Et moi qui voulais..., mais il faut y renoncer..., car je suis loin d'avoir une fortune *supérieure.* Ma fortune à moi est malheureusement *inférieure,* trop *inférieure,* hélas! Oublions donc ce rêve, et attendons que le grand prêtre de la profession matrimoniale ait pitié des gens de lettres qui n'ont pour dot que leur plume.

Pourvu que, le cas échéant, il ne leur fasse pas l'épouvantable plaisanterie de les marier tous avec des bas bleus! Ce serait horrible.

Je propose, pour terminer, au propagateur-initiateur cette enseigne, que j'ai mûrie dans le silence des nuits :

Protin, fabricant de mariages. — Prix fixe.
Fait le vieux, le neuf et les raccommodages.
English spoken here.

***

Passons à l'étouffe-cigares. Voilà du moins une invention absurde dont le besoin se faisait généralement sentir.

Un quincaillier de génie en est l'auteur.

C'est dans un monologue légèrement excentrique, que l'on peut lire sur le vitrage des kiosques des boulevards, que ce digne industriel donne la clef de sa découverte.

La scène se passe dans l'intérieur d'un café, qui n'a jamais existé que là, entre un gandin et un garçon. — Je frappe les trois coups

Le gandin. — *Garçon, vous m'offrez un casier numéroté pour y déposer mon cigare jusqu'au prochain entr'acte, merci, j'ai mon étouffe.*

EN PROVINCE, — par Stop (suite).



17736

— Voilà déja deux fois en dix-huit jours que le substitut va voir la femme du président... j'en ferai part à madame Cancanet.



17737

Une future reine de Mabille.



17738

— Ma poule, j'ai bien envie d'acheter un chapeau neuf; voilà trois ans que j'ai celui-ci, il commence à n'être plus de mode.
— Attends à l'année prochaine, le cousin Pancrace ira à Paris, il t'en rapportera un autre.



17739

— Mon cher, votre ville est charmante, mais... où est donc la Bourse?
— Nous n'en avons pas.
— Mais alors comment jouez-vous sur les rentes?
— Nous n'y jouons pas.
— Mais alors... que diable pouvez-vous faire?...

Si l'inventeur veut me conduire dans ce café, je lui offre une demi-tasse, et s'il me montre des consommateurs se servant de ces prétendus casiers, je fais la folie de lui acheter un étouffe.

Mon trabucos — c'est la suite de la conversation — *éteint spontanément, ne perd pas son goût.*

Retenez bien ceci : votre cigare devra être un trabucos, et vous l'éteindrez au moment où il s'y attendra le moins, manière originale de lui conserver son goût, — qu'il n'a pas eu le temps de perdre, tant il a été surpris.

Pouvant fumer — poursuit-il — *dans un temps limité, je consomme, il est vrai, plus de cigares.*

Comment! mais votre étouffe alors est une invention déplorable. Je la croyais économique, et vous avouez qu'elle est dispendieuse.

Je supposais qu'au moyen de cet appareil on aurait pu faire durer un cigare, en le ménageant bien, six mois, un an, et même le léguer à ses enfants comme souvenir.

Mais il me faut renoncer à cet espoir et au plaisir de laisser au fils que je n'ai pas le moindre bout de trabucos. Triste! triste!

Et pourtant l'inventeur, par la bouche du gandin, ajoute après cela : *Ma modeste invention, perfection de votre ingénieux casier* (il y tient), *mon bon, est si commode que je ne saurais désormais m'en passer.*

Le garçon. — *Oh! oh! oh! parfait, m'sieu, parfait.* (Historique).

C'est très-commode, en effet.

Vous vous promenez sur le boulevard en savourant un onctueux trabucos, une marquise de votre connaissance vient à passer, — la dame ne serait pas marquise que ce serait absolument la même chose. — Qu'allez-vous faire de votre cigare?... — Le jeter? — Du tout, vous tirez adroitement votre étouffe, vous l'ouvrez rapidement, vous

UNE OBSERVATION DE BALZAC, — dessin de Carlo Gripp.



On voit souvent une laide araignée attraper de jolis papillons.
(De Balzac.)

y glissez le trabucos, et vous remettez le tout dans votre poche.

Vous serez ridicule, c'est vrai, et on vous prendra pour un cousin d'Harpagon, c'est probable, mais vous pourrez encore aspirer les aromes de votre cigare.

***

Décidément je reviens de mon opinion première, l'étouffe a du bon, et je suis de l'avis du garçon : Parfait, m'sieu, parfait; puis c'est historique, aussi historique, sans doute, parce qu'on parlera dans l'histoire de l'étouffe et de son inventeur.

Mais peut-être s'agit-il du dialogue-réclame, j'en ai peur, et je trouve dans ce cas que c'est plus fort que chez Nicolet.

Malgré cela, j'ai un faible pour l'étouffe, qui sera l'honneur de la quincaillerie française, mais qui va ruiner l'industrie intéressante des ramasseurs de bouts de cigares, et plongera ainsi de nombreuses familles dans la misère. En résumé, ceci est peu de chose eu égard à l'incroyable utilité de la nouvelle découverte, et je demande qu'on offre par souscription un gigantesque trabucos d'honneur à l'intelligent quincaillier, qui aura le droit de le porter à sa boutonnière. Quoique de fer, cet homme ne peut manquer d'y être sensible; d'ailleurs, il entend et pratique admirablement la plaisanterie, car lorsque je suis triste, je relis son amusant dialogue, et soudain j'étouffe... de rire. Il y a de quoi.

Hippolyte Maxance.

CROQUIS A LA PLUME.

LA MARCHANDE DE TABAC.

Jolie, il faut qu'elle le soit. Dans trois ou quatre quartiers élégants de Paris on s'arrange de manière à faire d'elle une enseigne qui tente les yeux. Le fumeur fashionable fait cinquante pas de plus afin d'allumer son cigare à sa veilleuse et son esprit à ses beaux yeux. Ceux qui exploitent un bureau de tabac connaissent bien ce détail de la vie parisienne. Ils disent : « Ayons au comptoir une jolie » tête blonde ou brune; cela facilite la vente. Nos beaux » fils entrent dans la boutique rien que pour voir la jolie » marchande, et ils achètent un cigare afin de pouvoir lui » dire deux mots. »

Le calcul est juste. Une jolie femme fait bien partout, mais particulièrement où papillonne la jeunesse. Mettez un laideron là où l'on aime à rencontrer une figure qui plaise, il y a mévente. Si nos négociants en cigares le pouvaient, ils enverraient chercher les plus belles filles de la Géorgie, et ils n'auraient pas tort.

En général, la marchande de tabac n'est donc qu'une demoiselle de comptoir. On lui donne la table, le logement, six cents francs de haute paye, très-souvent moins. Comment fait-elle pour être si bien mise? A peu de choses près, en effet, vous pourriez la prendre pour la fille cadette d'un millionnaire. Notez qu'il lui faut peu de chose pour être parée : trois robes, au plus, et c'est beaucoup dire. Elle est coiffée en cheveux, puisqu'elle est jeune et jolie. Que faut-il de plus? Une rose, un œillet ou une branche de muguet, selon la saison. Ces fleurs-là, quelque soupirant platonique les lui donne, ou bien elle les achète sur ses épargnes, car, au demeurant, il n'y a pas de quoi la ruiner.

Une remarque à faire, et que tout le monde a faite, c'est que la marchande de tabac est propre comme la Flandre ou comme un sou de la première République. Ajoutez ce charme au trésor de sa jeunesse et à la splendeur de sa beauté, vous ferez d'elle quelque chose de brillant à l'œil comme une vignette anglaise.

Nulle femme n'est plus courtisée que la marchande de tabac. Du matin au soir les madrigaux pleuvent autour d'elle avec les pièces d'or et d'argent à changer. En personne avenante, elle sourit, répond avec finesse, jamais durement, pour dire toujours non. C'est un dragon de vertu qui sait résister aux plus rudes assauts. Je sais qu'il y a des exceptions. Relisez la grammaire : Les exceptions confirment la règle.

Dans les entr'actes de la vente, la marchande de tabac sait n'être pas oisive. Vous la voyez broder, coudre, faire du filet ou lire. Voilà le moment de le faire comprendre : elle est légèrement frottée de littérature. Dans l'échelle des romans modernes, elle va de George Sand à Paul Féval, de la belle prose analytique au roman d'aventure, mais jamais plus bas.

La marchande de tabac vieillit-elle? En conscience, le doute est permis. Je ne sais si elle est toujours la même, mais j'affirme que celle qu'on aperçoit au comptoir paraît toujours jeune, toujours jolie. Cela vient peut être de ce que les maîtres de la maison la remplacent par une nouvelle, comme le bon Dieu le fait pour la lune dernière quand elle a servi un bout de temps.

LES POURQUOI ET LES PARCE QUE, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



17741
Devinez pourquoi un bal masqué ressemble à la forêt des Ardennes.

N° 2.



17742
Pourquoi ces industriels sont-ils généralement ennuyeux et inconsidérés?

N° 3.



17743
De ces deux commissionnaires qui vont tous deux au même endroit, lequel croyez-vous qui doive être le moins fatigué en arrivant?

Jadis c'était une veuve d'officier ou quelque grande fille montée en graine; aujourd'hui, je le répète, c'est une charmante jeune femme. Il arrive parfois qu'au lieu d'une marchande on en trouve deux ou même trois, toutes fort jolies. Dans ce cas-là, je retire ce que j'ai écrit sur la vertu. Prenez que je n'ai rien dit et achetez des régalias.

Jules du Vernay.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Le prince de Z... ayant eu la fantaisie de se faire admettre chez une petite dame du quartier Bréda, lui disait un soir dans son boudoir :

— Est-il vrai que vous ayez aimé ce grand benêt de X...?

— Il monte si bien à cheval!

— Et ce gros nigaud de H...?

— Il a de si belles voitures.

— Et le journaliste V...?

— Il a tant d'esprit!

— Et le comédien D...?

— Il a une si belle jambe!

— A la bonne heure, mais mon ami de collége, Armand B..., il n'a rien de tout cela?

— Ah! prince, il vous aime tant?

⁂ Un vieux bonhomme de ma connaissance a placé de l'argent à fonds perdus dans une de ces sociétés trop peu solides comme il y en a tant. Voici quatre ans que son argent est entre les mains de ces aimables filous, et il n'a pas encore touché un sou.

— Monsieur, dit-il dans une visite qu'il a faite hier au directeur de la banque, qui est bien plus banquiste que banquier, quand me donnerez-vous mon dû?

— Plus tard, plus tard! l'avenir se présente splendide pour nous.

— L'avenir, c'est fort bien; mais quand je place mon argent en viager, c'est avec le désir d'être payé de mon vivant.

⁂ Le financier M... a parfois des mots d'une naïveté adorable. Il disait à un mien camarade, qui me l'a rapporté :

— Je vous jure, cher, que je suis très-modeste dans mes goûts. — Je n'ai pas besoin de ce qui me manque.

⁂ Un comédien parlait de son profond respect pour le public.

— Tu le respectes, lui dit un assistant, mais c'est par prudence. Tout le monde méprise les commères de la Halle promptes aux *engueulements;* cependant qui de nous oserait les provoquer en traversant la Halle?

⁂ J'aime infiniment ce propos d'un misanthrope à propos de la méchanceté humaine :

— Il n'y a que l'inutilité d'un premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second.

⁂ Un falsificateur était traduit devant le tribunal correctionnel de la Seine. On appelle un chimiste pour examiner le vin que l'on croyait falsifié. C'était l'illustre Thénard. Il affirma le délit.

— Mais, monsieur, s'écria le délinquant en pleine audience, que manque-t-il donc à mon vin?

— C'est bien facile à établir.

— Vraiment, je suis curieux de savoir ce qui manque à mon vin? criait le commerçant en se démenant comme un diable dans un bénitier.

— Eh! monsieur, ce qui lui manque, répliqua le chimiste impatienté, c'est l'acide tartrique.

— Je vous remercie bien; j'en mettrai dorénavant, exclama le marchand, heureux d'avoir trouvé une si bonne recette au prix d'une condamnation minime.

Il est probable qu'on mettra beaucoup de cassonnade, beaucoup d'eau et pas mal d'acide tartrique dans le vin de 1860.

⁂ Un paysan avait une plaie au cou; il vient trouver le médecin du chef-lieu, qui lui dit qu'il faut appliquer un emplâtre sur le mal.

Le docteur écrit son ordonnance, et la découpe extérieurement pour indiquer la forme qu'il faudra donner à l'emplâtre.

— Appliquez-vous ça sur le cou, dit-il, et tout ira bien.

Au marché suivant, huit jours s'étaient écoulés, le paysan revient content, joyeux, il est guéri et n'a pas voulu enlever l'emplâtre sans le médecin.

Notre docteur dénoue la cravate, soulève l'emplâtre et voit quoi?

Le papier de son ordonnance collé sur la nuque du villageois. Et la plaie était guérie!

C'est la foi qui sauve!

⁂ On parlait devant un directeur de spectacle de ma connaissance d'un monsieur qui venait de se faire réhabiliter après avoir payé toutes les dettes de sa faillite passée.

— C'est un habile homme, s'écria quelqu'un.

— Pas si habile, répliqua le directeur en question. Je suis plus fort que lui.

— Eh! pourquoi?

— Payer! la belle malice! En affaires, la véritable habileté consiste à ne pas payer ses dettes.

⁂ Pensée d'un arithméticien. — La vie est un calcul : le mariage est une addition, l'héritage une division, l'amour une multiplication, et la mort, elle-même, une soustraction.

⁂ Depuis le succès de *Rédemption*, il devient de mode chez les lorettes de jouer à la Madeleine repentie. L'une d'elles me disait l'autre soir, en roulant ses yeux à la façon de madame Doche jouant le mélodrame :

— Le repentir est un torchon avec lequel on essuie ses fautes.

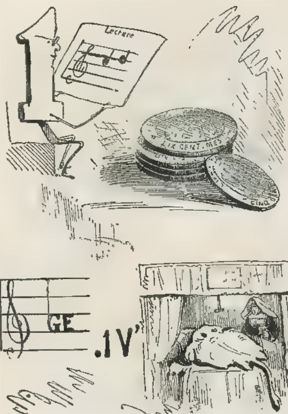
⁂ On demandait à Sarazin, le coiffeur de lettres du quartier du Temple, pourquoi il affectait tant de mépris pour un de ses clients.

— C'est un avare, dit-il.

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

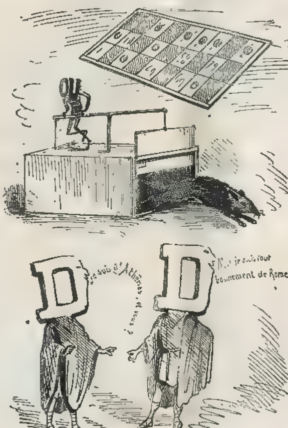
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



17744

N° 5.



17745

N° 6.



17746

— L'avarice n'est pas un crime.

— Pour moi, un avare n'est pas un homme *donneur*. Gare là-dessous!

Luc Bardas.

THÉATRES.

C'est encore à M. Octave Feuillet que le théâtre du Vaudeville doit le succès d'argent de *Rédemption*. Ce *proverbe* était là, imprimé depuis longtemps. Tout le monde le connaissait, car tout le monde lit M. Octave Feuillet, et aucun directeur ne songeait à y trouver un drame. On l'a dédaigné longtemps, et il a fallu le succès de *Dalila* pour qu'on y songeât. *Rédemption* vient de réussir avec éclat, et le grand succès de *Dalila* a son pendant.

Cette *Rédemption* que nous venons d'applaudir des deux mains appartient à l'école humanitaire de *Marion Delorme* et de la *Dame aux Camélias*. La Madeleine nouvelle est une Marguerite bien portante qui rencontre un Armand Duval indulgent. C'est encore l'histoire de la courtisane purifiée par l'amour. Mais comme cette histoire est bien contée, et comme elle fait verser de douces larmes de compassion!

Madeleine est une courtisane que se disputent les libertins de haute lignée : une créature pour qui l'on se ruine, pour qui l'on se tue, et qui s'ennuie de cette horrible existence de fêtes. Elle ne croit ni à Dieu ni à l'amour. Un soir, elle rencontre à l'entrée d'une église, où elle va par désœuvrement, un jeune homme qui l'a suivie et dont la voix l'émeut. Ce jeune homme une fois disparu, elle y pense, il l'occupe, il n'a pas eu l'air de se soucier d'elle. Il faut qu'elle le revoie. Justement, à quelque temps de là, il lui est amené au souper, par un de ses nombreux adorateurs, le comte Jean.

Ce nouveau venu se nomme Maurice : il est cousin du comte, et il hait Madeleine comme Didier haïssait Marion Delorme. A sa vue, Madeleine est troublée. Elle a beau s'exalter, s'exciter, se livrer à mille excentricités, elle ne peut calmer l'agitation de son cœur. Sa voix est saccadée, son geste fébrile. Elle chasse ses amants, même le comte Jean, et elle envoie chercher Maurice, qui était allé paisiblement se coucher.

La froideur, le mépris du jeune homme glacent la pauvre courtisane. Madeleine ne se sentant pas assez pure pour Maurice, et désespérant d'être aimée de lui, avale le contenu d'une fiole de poison. Maurice lui laisse boire la liqueur qu'elle croit mortelle, mais à laquelle il a adroitement substitué un breuvage inoffensif; puis, au moment où l'infortunée s'apprête à mourir, il la relève et lui apprend qu'il l'aime. Madeleine est sauvée, le doute ne trouble plus son âme, elle croit à Dieu, elle trouve la vie belle. L'amour de Maurice l'a lavée de toutes ses fautes : la *rédemption* de cette pauvre âme abandonnée s'est accomplie.

La pièce est admirablement jouée par mademoiselle Fargueil, qui a prêté à *Madeleine* tout le charme, toute la poésie qu'il comporte.

Félix, Brindeau, Sainte-Marie et un débutant, M. Ribes, ont déployé toutes les ressources de leur talent chaudement apprécié.

Si le *Hernani* de Victor Hugo n'est pas au répertoire de la Comédie française, du moins son imitation musicale est toujours dignement applaudie aux Italiens, grâce au concours si remarquable de madame Penco et de Graziani, qui, comme voix, est bien le meilleur baryton que le Théâtre-Italien ait possédé.

Albert Monnier.

Bardou aîné va, dit-on, reparaître sur le théâtre de ses succès (au Vaudeville). Il est question d'une représentation extraordinaire au bénéfice de *Félix*, dans laquelle Bardou jouera le rôle qu'il a si remarquablement créé dans la fameuse pièce de : *Passé minuit. L'on rira*, du reste, avec Bardou aîné, (comme dit la chanson) *Il faut rire, rire, et toujours rire!!!*



NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari,* a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce ; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari,* et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari.* — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM EXPÉDIÉ FRANCO.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FRANCS PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL.	2 ALBUMS.
LES LORETTES.	2 ALBUMS.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR.	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE.	1 ID.
BALIVERNES.	1 ID.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTRÉES.	1 ID.
LES ÉTUDIANTS DE PARIS.	2 ALBUMS.
LE BAL CHICARD.	1 ALBUM.
LEÇONS ET CONSEILS.	1 ID.
LES NUANCES DU SENTIMENT.	1 ID.
CLICHY.	1 ID.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON FILS, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON FILS, 20, RUE BERGÈRE.

ESSAI SUR LA MÉTHODE EUPHLOGIQUE

OU

L'ART DE GUÉRIR SANS OPÉRATION LES TUMEURS EXTERNES A L'AIDE DU PINCEAU,

PAR LE DOCTEUR G. DE GRANDMONT.

Paris, 1 fr.; départements, 1 fr. 50 c. — En vente chez l'auteur, 18, rue Joubert.

Il suffit de parcourir cet opuscule pour apprécier les brillants résultats de cette méthode qu'on peut regarder comme un bienfait, car elle substitue au couteau chirurgical un mode de guérir à peine douloureux, hors de tout danger, qui n'exige ni régime ni repos, et s'applique avec un pinceau trempé de liquides variés selon la nature et la gravité des maladies, qui déterminent la momification et entraînent la chute des tumeurs sans que le malade soit arrêté dans ses habitudes, même dans les affections graves, telles que le cancer. On est réellement intéressé par la lecture de ce travail, qui renferme de nombreux exemples de guérisons de LOUPES, LIPOMES, KYSTES DES PAUPIÈRES, DE LA JOUE, DU COU, DU POIGNET, etc., POLYPES divers, CICATRICES DIFFORMES, FURONCLES au début ou persistants, FRAISES, SIGNES INNÉS ou adventifs de la peau, TUMEURS ÉRECTILES, TUBERCULES, DARTRES REBELLES, COUPEROSE, CANCROÏDES, SQUIRRHES, CANCERS, HYDRARTHROSE, BOURSES SÉREUSES, GOÎTRES, ENGORGEMENTS GLANDULAIRES récents ou anciens, FISSURES et FISTULES, ULCÈRES VARIQUEUX et ATONIQUES, VARICES, TUMEURS BLANCHES, maladie de la MOELLE ÉPINIÈRE, HÉMORRHOÏDES et HYDROCÈLES. Maladies qui sont du ressort de ce mode de traitement, dont on doit désirer la propagation.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 254. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 10 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie; du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU.



17747

A tout seigneur, tout honneur! Commençons aujourd'hui par les infortunes de Léotard Narcisse changé en fleur qui porte son nom. — (Voir les Mémoires.)



17748

Les cartes de visite. — Un amateur.



17749

Restauration de l'Institut, qui en avait en effet bon besoin.



17750

La bonne ville de Paris continue à se laisser percer par tous les bouts.



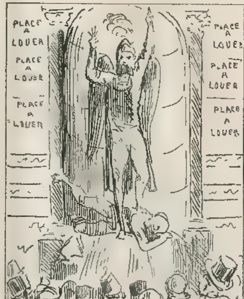
17751

Parti extrême de quelques locataires qui désespèrent de trouver un logement.



17752

— Oui, mon cher, un immense boulevard, des ponts et des..... Rambuteau. ... tel sera Paris dans cinquante ans!



17753

La fontaine Saint-Mangin. — (S'adresser place Saint-Michel.)



17754

Passage Mirès. — Fraîchement décoré, comme son propriétaire.



17755

— Qu'est ce qu'il a donc, ce chien de boucher, à me sauter après? — Parbleu! ce sont tes gigots qui l'attirent!



17756

Proportion gigantesque des champignons en l'an de grâce 1860.



17757

Supplique de Jean Raisin à l'ami Soleil.



17758

Quelques directeurs de théâtres élevant une statue à l'été de 1860.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).


17759
Le Temps changeant sa faux contre un parapluie.


17760
En voilà z'un temps qui nous fait concurrenche! Chi cha continue, le métier ne vaudra plus rien!


17761
Chapeau-gouttière, paletot caoutchouc, bottes à la récureur, le tout à l'épreuve de la pluie et du macadam.


17762
Ni pour le roi de Naples ni pour Garibaldi


17763
Effets divers produits par les eaux de Nauheim qui ont laissé monsieur à sec.. .


17764
.... mais ont remis madame à flot


17765
— Comment! vous venez à Ems, et c'est votre domestique qui prend les eaux! — Parbleu! le bouillon que je bois tous les jours me suffit.

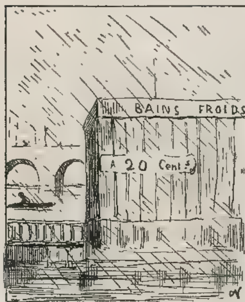

17766
Si c'est les femmes qui font le cavalier seul, à présent, qu'est-ce qui nous restera, à nous autres!


17767
Je suis bien contrarié d'avoir acheté un costume de bain à ma femme.


17768
Alexandre Dumas apportant au *Siècle* les Mémoires de Garibaldi.


17769
Si nous retournions à Paris! — Je ne comprends pas, Célestine, que tu t'obstines à ne pas jouir jusqu'au bout des derniers beaux jours


17770
—Qu'est-ce que c'est que ce gros monsieur qui a l'air si riche! — Un marchand de parapluies qui s'est établi à la fin de l'année dernière.



17771
Quelques entreprises tombent dans l'eau.



17772
Une muselière!... C'est bien plutôt un parapluie qu'il nous faudrait!


17773
Étude consciencieuse pour l'Exposition de 1861.
Ce qu'on appelle bien prendre son temps.


17774
Tenez bien votre parapluie ouvert, mon bourgeois; c'est nécessaire pour voir les paysages cette année.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).



17775

Aux Courses. — Les parapluies sont bien portés.



17776

— Je te trouve bien ridicule avec ton voile. — Si tu te crois joli, toi, avec ta tourte!



17777

Modes pour 1861. — Chapeau rayé, paletot rayé, cheval rayé, etc., etc.



17778

En vacances.



17779

Vois-tu, Pacot, c'est pour pas nous confondre avec le beau sesque qu'on a coupé nos pans.



17780

Le Tir national de Vincennes — Exercices préparatoires



17781

L'arbalète y est admise!



17782

Jusqu'où peut aller la passion du tir.



17783

Exercez-vous, mes agneaux, on vous fera voir ce que c'est au vrai moment.



17784

Chacun son tir!



17785

Amanda qui tire à vue sur moi! — Dame mon cher, le tir est à la mode.



17786

Les volontaires anglais... mâles — Un corps qui devient tous les jours plus solide.



17787

Les riflewomen. — Mylord, je vous mets à la consigne pour huit jours!



17788

Les bébés suivent l'exemple de leurs parents, en devenant de plus en plus *volontaires.*



17789

Avec quoi que nous allons faire not' vin c'te année-ci!



17790

Les vraies courses d'automne.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par NADAR et DARJOU (suite).



1779

Goûtez-moi ce vin ; si on ne dirait pas qu'il est fait avec du vrai vin !



17792

Le divin imprévu. — Que le diable emporte les amis qui chassent trop tôt et envoient le gibier trop tard !



17793

— Vous êtes heureux vous autres pêcheurs, vous pêchez toute l'année. — Qu'est-ce qui vous empêche d'ouvrir la chasse en mai !



17794

— Mais lâchez donc vot' chien, si vous voulez chasser ! — Merci, je n'aurais qu'à tirer dessus !



17795

— C'est bien bon les fusils à longue portée. — Et les balles explosibles, donc !



17796

Inauguration du fusil-parapluie, à l'usage de quelques chasseurs obstinés.



17797

Dormez en paix, noble gibier, tant que les blés seront debout, ce n'est pas moi, Prudhomme, qui troublerai la retraite que vous assurent la nature et le gouvernement !



17798

Comment ! c'est vous qui me faites pendre ! — Mon ami, si j'avais su que tu préférasses être fusillé...



17799

Fameux, la Syrie, pour monter vite en grade ! Un chacun peut y avoir de la corde de pendu dans sa poche.



17800

Y a pas *d'ruses* qui tiennent contre le troupier français.



17801

— C'est-y qu'ils ne mangent que des marrons, qu'on les appelle des Maronites !



17802

Encouragés par l'exemple de M. Léotard, les différents corps d'état rédigent leurs mémoires.



17803

Avalanches de mémoires. (Gare là-dessous !)



17804

Effroi bien légitime de l'éditeur Bourdilliat en voyant l'hippopotame lui porter ses mémoires.



17805

Un monsieur qui a trop de mémoires.



17806

Un monsieur qui n'en a pas assez.

REVUE DU TROISIÈME TRIMESTRE DE 1860, — par Nadar et Darjou (suite).



17807
Plus de sûreté pour personne avec ces photographes partout.



17808
Visite aux amis



17809
Quand aurons-nous chacun notre petit ballon!!



17810
Théâtre du Vaudeville. — Ce qui plaît aux femmes



17811
Le Pied de mouton. — On refuse du monde tous les soirs à la Porte-Saint-Martin.



17812
Salle d'hiver pour faire concurrence à la salle d'été de la Porte-Saint-Martin.



17813
Le Diable, après s'être affiché, affiche ses enfants.



17814
Le directeur des concerts Musard, que les Nénuphars de Scipion empêchaient de dormir, refuse de recevoir les dames seules. Il est plus moral en effet qu'elles soient accompagnées.



17815
Au Concert Musard. — Madame, si vous êtes seule, prenez mon bras.



17816
— Madame, vous ne pouvez pas entrer seule. — Mais, monsieur, j'ai mon chien.



17817
Parions que le beau Léotard aurait préféré une chute de trapèze à celle qu'il a faite devant le tribunal!



17818
Au Casino Cadet. — Toujours d'une gaieté folle.

LE CHEMIN DE LA CROIX.

Si vous cherchez de la politique là dedans, lecteurs, vous allez au-devant d'une déconvenue; — je vous préviens qu'il n'y en aura pas l'ombre.

Il ne s'agit que d'une esquisse de mœurs.

Ce sera là toute ma préface.

***

Le chemin de la croix, — ce mot appliqué au ruban rouge est une figure de rhétorique, une ressemblance avec les stations qu'on fait dans nos églises pendant la semaine sainte, en chantant la prose de Santeul :

— *O crux, ave, spes unica!*

Habituellement un mot n'a qu'un auteur. Celui-là en a deux.

— Il faut faire le chemin de la croix, — c'a été dit simultanément par Léon Gozlan et par Roger de Beauvoir.

***

Un grammairien ferré à glace sur les lois de l'analogie aimerait sans doute mieux qu'on dît : *Le chemin de croix.* Ce serait, en effet, plus conforme au langage du rituel; mais, au point de vue de nos mœurs, la vérité y perdrait. — Les auteurs du mot ont donc agi fort sensément en conservant l'article.

***

Pour rien au monde je ne voudrais qu'on me taxât d'irrévérence à l'endroit de la croix d'honneur. Dieu merci, j'ai fait mes preuves; j'en ai parlé plus de trois cents fois, et toujours en très-bons termes.

Philosophiquement, un esprit animé de quelque indépendance peut ne pas admettre ce privilége, qui prend son origine dans les labeurs d'un ver à soie.

Socialement, un bon Français doit toujours être disposé à reconnaître dans ce lambeau de mercerie le résumé

du drapeau de la patrie, auquel il faut toujours faire la révérence, surtout quand il est bien porté.

***

« Ce bout de soie, disait le premier Corvisart au premier Bonaparte à l'époque de la création, ce n'est encore rien. Demain trois millions d'hommes se feront tuer pour l'avoir, et quand il aura été arrosé par le sang de tant de martyrs, ce sera quelque chose. »

***

Vous savez le très-joli mot du grand Frédéric, qui est devenu un proverbe : *Crachez dans le plat pour en dégoûter les autres.*

Presque tous les hommes du temps ont *craché dans le plat*, à propos du cordon.

Charles Nodier en avait dit quinze ans pis que pendre, et il pleurait de joie en le recevant.

Victor Hugo disait : Cela est excellent en voyage pour se faire respecter des postillons, et il le portait surtout quand il ne voyageait pas.

Dans la *Némésis*, Barthélemy et Méry, essayant de le flétrir très-vertement, vantaient l'honneur de ceux

Qui marchent décorés de leur poitrine nue.

Barthélemy et Méry ont l'un et l'autre le ruban rouge à leur boutonnière.

***

Dans ce pêle-mêle de contradictions, on remarque le mot charmant de méchanceté de M. Thiers :

— Je l'ai donné à tant de monde que je ne veux plus le porter.

Et cet autre mot de M. de Salvandy :

— C'est singulier, tout le monde en dit du mal, et tout le monde me le demande.

***

Assez d'archéologie comme ça. — Revenons à mes moutons, je veux dire à mes cocons.

Mériter la croix de la Légion d'honneur est une belle chose, — l'obtenir quand on la mérite est une plus belle chose encore.

Mais cette croix est justement l'*oiseau rare* des anciens à attraper.

Vous voyez ceux qui y arrivent ; — si vous saviez le nombre de ceux qui n'y parviennent pas !

Tous les héros mythologiques y auraient perdu leur grec.

Hercule...

(La jeune école et M. Leconte de Lisle disent *Hérakles :* va pour *Hérakles.*)

Hérakles a écrasé deux serpents dans son berceau ; il en a assommé sept autres réunis en un seul dans un marais. Hélas ! il y en a plus de cent à étouffer, me dit-on, dans des salons ou dans des antichambres, pour avoir la croix.

Et le noble Jason, qui partait sur un tronc d'arbre avec quelques amis, pour conquérir un mouton en or, il rapportait enfin sa toison divine ; mais combien de chevaliers d'aventure qui s'embarquent sur la mer des huit ministères et de la chancellerie pour venir échouer tristement contre des cœurs de roc !

De là les *stations*.

***

Il pleut beaucoup de croix — chaque jour. — Admettons que toutes soient méritées. — Je ne demande pas mieux. — Mais tous ceux qui devraient être décorés le sont-ils ?

Pour ne parler que de la république des lettres et des arts, combien d'oubliés ou qui se croient en droit de se dire tels !

Il y aurait une longue kyrielle à dresser :

Ce sculpteur, auteur d'un si beau cheval qui ressemble à un bœuf ;

Ce musicien, qui a mis de grands motifs dans les opéras de ses confrères et rien dans les siens ;

Ce peintre, dont la main laborieuse a fait dix lieues sur la toile ;

Ces gens de lettres.... — non, disons tout de suite, tous les gens de lettres, ce sera plus tôt fait.

Tout cela dit : — Pourquoi n'ai-je pas la croix ?

Je devrais introduire un paragraphe particulier pour ce vieux comédien qui répète sans cesse :

— Je suis assez grand artiste et assez grand garde national depuis quarante ans, pour qu'on fasse cesser en ma personne le préjugé qui ne permet pas aux gens de théâtre d'avoir la croix.

— Eh bien, comédiens, gens de lettres, musiciens, peintres, sculpteurs, tous sont sans cesse sur pied, occupés à faire leur chemin de croix.

Que de cartes envoyées ! que de lettres écrites ! que de coups de chapeau donnés ! que de compliments prodigués ! que de bouquets aux femmes ! que de jouets aux enfants ! que de morceaux de sucre aux chiens ! que de pourboires aux domestiques ! que de politesses, je veux dire que de mensonges ! que de nez cassés !

***

Le chapitre des *mais* est l'un des plus curieux.

— Mais Chose l'a bien, et il est écrivain à peu près comme un savetier serait orfèvre !

— Mais Machin l'a bien, et ses statues feraient peur même aux Hottentots !

— Mais Lantimèche l'a bien, et ses toiles ne vont jamais que chez le marchand de bric-à-brac !

— Mais Lustucru l'a bien, et Calino serait un foudre d'éloquence et une fontaine d'esprit à côté de lui !

— Mais.....

— Taisez-vous ! Un proverbe antique, assez beau pour être éternel, dit que le Destin a toujours raison.

***

J'ai été témoin d'assez jolies scènes :

Par exemple, chez le secrétaire d'une Excellence, — il y a longtemps.

Un paysagiste entrait, l'oreille basse.

— Tiens, c'est ce cher Lafari ! Comment cela va-t-il ? Hier, j'ai reçu ici cinq bouteilles de vin de Cahors, un pâté de Strasbourg, des sardines de Nantes. Je soupçonne que cela venait de vous, mon gaillard. L'amitié à l'amitié ! — Mais quelle mine avons-nous donc là ? Visage d'un *mal content*, mon cher. Ah ! je devine. La boutonnière est toujours veuve. Un oubli, rien qu'un oubli ! Que voulez-vous ? il y a des montagnes de demandes. Mais patience. Paris ne s'est pas fait en un jour. Il faut savoir attendre. « Moi et le Temps, nous en valons deux autres, » disait Henri IV. Nous allons voir à vous donner un petit coup d'épaule. Quittez cet air de Brutus, et faites des songes roses.

Et il écrivait sur son carnet (je parle d'il y a longtemps) :

« *Penser à l'affaire de Lafari.* »

***

Chez un millionnaire de fraîche date.

— Antonia prétend que C... ne la demandera en mariage que le jour où il aura la croix. — Ce que ma fille veut, Dieu le veut. — Allons voir si la chose est en bon train, etc., etc.

***

Et puis ce sont les lettres de camarade à camarade :

« Félix, à la rescousse ! J'ai des ennemis qui suent sang » et eau pour faire méconnaître mes droits. Voyons, mets- » toi en quatre, ou je meurs demain, après un accès de » jaunisse. »

***

Les courses se comptent à peine.

Galopez, chevaux ; — ayez des ailes aux talons, facteurs de la poste aux lettres ; — envolez-vous, protecteurs, protectrices, beaux-pères, *copins*, cousins, cousines.

Combien de gens qui courent sur le chemin de la croix !

***

Faites le total, et vous verrez que celui qui va à la conquête du ruban rouge a souvent fait plus de chemin à pied, à cheval, en ballon, en wagon et en navire que l'illustre amiral Anson, qui a fait le tour de la terre.

Édouard Champercier.

L'HIVER PROCHAIN

I.

Transportons-nous par la pensée au vingt et un décembre mil huit cent soixante, une heure cinquante-cinq minutes trente-trois secondes du soir.

L'hiver commence.

Le jour est bas, l'atmosphère brumeuse, un soleil jaune d'œuf troue à grand'peine le brouillard humide.

Voici venir le givre aux dessins fantastiques, qui suspend ses dentelles aux squelettes des arbres.

Voici les gelées blanches, voici les nez rouges.

Ou bien, — comme durant tout l'été dernier, — la pluie pleure.

II.

O surprise ! le brouillard a disparu, la pluie a séché ses larmes ; le soleil inonde la terre de ses plus beaux rayons.

Une tiède brise exhale son souffle embaumé dans l'espace.

Les arbres des boulevards se chargent de feuilles vertes découpant le ciel bleu.

La boue du macadam s'envole en poussière.

Le bonhomme Noël rentre au bûcher la bûche qu'il allait mettre au feu.

Le marronnier du 20 mars fleurit à la Saint-Sylvestre.

III.

Janvier a ramené les étrennes ; les habitants de Paris sont en visite ; la chaleur est intolérable.

Brasseurs, fabricants d'eau de Seltz, glaciers, suffisent à peine à étancher la soif dévorante des Parisiens.

On ne voit que pantalons blancs et vestes de nankin.

Les gandins se promènent l'habit sur le bras.

Les gandines sont en calèche, décolletées et l'éventail à la main.

Les théâtres font relâche pour cause de surélévation de thermomètre.

Les hygromètres-cadrans à quadruple courant d'air s'obstinent au beau fixe.

Le Cirque d'été et le concert Musard rouvrent leurs portes.

Mabille et le Château des Fleurs s'illuminent.

Les cafés-concerts roucoulent à qui mieux mieux dans les Champs-Élysées.

Les hirondelles sont de retour.

L'ordonnance contre les bouledogues et autres contribuables non muselés vient de reparaître.

IV.

Février commence avec trente-six degrés de chaleur.

On lit dans le *Droit :* « La température vraiment excep- » tionnelle qui nous amène la canicule en plein cortége » du bœuf gras a causé déjà plusieurs accidents dus à » l'imprudence des baigneurs. Trois de ces derniers ont » été repêchés dans la journée d'hier : l'un à Asnières de » Bigorre, les deux autres à Bougival en France. Le pre- » mier portait un caleçon, les deux autres ne portaient » rien. »

Les bals de l'Opéra sont transférés au jardin d'acclimatation.

Deligny ne désemplit pas.

On fait la moisson.

L'homme incombustible prend le frais dans sa cage de feu.

V.

Du 1er au 22 mars, la chaleur est plus forte que jamais.

Le lit de la Seine est presque à sec, on y aperçoit une foule de choses tombées dans l'eau :

« Le *Pré Catelan*, — l'*Africain*, — *Prud'homme, chef* » *de brigands*, — *Rigolboche*, — les *Vertueux de province*, » le *Tannhauser*, — la *Coalition*, — *Vasco de Gama*, etc. »

Un loueur de patins se coupe la gorge devant sa glace.

Quatorze marchands de bois se pendent dans celui de Boulogne.

Plusieurs entrepositaires de coke meurent du charbon.

Gustave Aimard s'habille avec une carabine américaine.

Léotard se met en pompier de l'antiquité.

Méry se déboutonne.

VI.

Tel devait être l'hiver, d'après un illustre académicien; mais nous avons tout lieu de croire que celui qui prêtait cette prédiction à M. Babinet badinait.

Voilà tout simplement le quatrième hiver de l'année qui commence.

Atchi!... Dieu vous bénisse!

ALEXANDRE FLAN.

CHOSES EN L'AIR.

Il y a à Paris bon nombre de gens qui cherchent, — sans trouver, — les moyens d'être riches. Je vais leur en indiquer un qui n'a pas encore servi et que l'amour de l'humanité m'oblige à jeter dans la circulation.

Voici ce moyen :

Vous allez à la Monnaie, et vous demandez pour mille francs de pièces de vingt francs récemment frappées. Quand on vous les a données, vous êtes possesseur d'une fortune de cinq mille francs, — parce que, en bonne arithmétique et en bonne histoire de France, Louis IX valant saint Louis.....

Je n'ai pas besoin d'achever, vous avez compris.

P. S. Il est inutile de remercier.

***

Deux terrassiers venaient de creuser un puits et en avaient rejeté toute la terre à quelque distance de là. Mais cette terre, amoncelée dans un coin du jardin, embarrassait le propriétaire, qui voulait qu'on l'en débarrassât.

Les deux terrassiers, embarrassés à leur tour, se demandaient l'un à l'autre ce qu'ils devaient faire.

Leur patron survint sur ces entrefaites, et les entendit se consulter au sujet de cette terre.

— Imbéciles, leur dit-il, faites un trou et mettez-la dedans!

***

Il y a à Montmorency, à deux pas de l'ermitage illustré par Jean-Jacques, un restaurant qui a placé au-dessus de sa porte un buste de Grétry, avec cette inscription :

A Grétry,
Ton génie est partout,
Mais ton cœur est ici;
Les Liégeois n'en ont enlevé
Que la poussière!...

— Comprenez-vous?... Moi, je ne comprends pas.

***

M. T..., maire des environs d'Essonne, est propriétaire de beaucoup d'arpents qu'il utilise du mieux qu'il peut, et auxquels il fait rapporter les fleurs les plus belles et les fruits les plus exquis. Aussi le domaine des Ess... est-il cité à beaucoup de lieues à la ronde, — et même à Paris, comme on va voir.

Il y a trois mois, M. T..., qui avait quelques convives de choix à inviter, fit venir son jardinier et lui demanda pour le lendemain un ou deux melons de son jardin. Le jardinier, étonné et scandalisé, lui répondit qu'il était impossible d'en avoir en ce moment de l'année, que ces cucurbitacés, malgré les soins presque fraternels dont il les entourait, ne pourraient guère être mangeables avant huit ou dix jours.

M. T... fut plus étonné que son jardinier, car il dépense beaucoup d'argent pour son jardin, et il s'imaginait avoir droit, tout comme un autre, à des primeurs. Cependant il ne dit rien, et comme il avait résolu de faire manger du melon à ses convives du lendemain, il se rendit immédiatement à Paris, chez Chevet, dans la montre duquel il avisa deux superbes melons qui lui firent venir l'eau à la bouche.

— Combien? demanda-t-il à Chevet.

— Quarante francs les deux, répondit le marchand.

— Vingt francs pièce! c'est trop cher s'ils ne sont pas bons. Me les garantissez-vous?

— Je ne vous les vendrais pas ce prix-là, en effet, monsieur, si je ne pouvais vous en répondre. Tous les melons que je vends, monsieur, sont de premier choix, et je les garantis, car ils viennent du domaine des Ess..., près d'Essonne.

— J'ai entendu parler de ce domaine, je vous remercie, dit M. T... en prenant congé.

Chevet vendra dorénavant d'autres melons que ceux du domaine des Ess..., je vous en réponds, — à moins que le jardinier qui a remplacé l'infidèle serviteur ne l'imite d'une adroite façon. Il lui sera si facile, en effet, de ne jamais refuser des primeurs à son maître, et, en même temps, d'en approvisionner les marchands de la capitale!

***

Gustave de la M..., qui se marie à l'heure où j'écris ces lignes, n'est pas plus fait pour le mariage qu'il n'était fait pour la bureaucratie : il a trop d'indépendace et de fantaisie dans le caractère.

En 1853, un de ses amis, — qui avait pour ami l'ami d'un ministre, — lui avait procuré un emploi de rédacteur dans un ministère quelconque. On n'exigeait de lui qu'une présence effective de trois ou quatre heures par jour, — à raison de deux mille six cents francs par an. C'était peu comme argent, mais c'était beaucoup comme travail. Gustave de la M... avait, je l'ai dit, des habitudes d'indépendance assez incompatibles avec le métier d'employé. Il venait rarement à son bureau.

Ses chefs commençaient à murmurer. Pour les apaiser et leur faire croire au moins à un semblant de présence de sa part, — ce qui parfois suffit, en effet, — il imagina d'apporter de chez lui une paire de bottes vernies trop étroites, qu'il ne pouvait pas loger dans ses pieds, ou dans lesquelles il ne pouvait pas loger ses pieds, — on ne savait au juste. Cela fait, et les susdites bottes placées en évidence sur une montagne de dossiers, il partait allègrement et ne revenait plus de la journée.

— Où donc est M. de la M...? demandait souvent son chef de bureau.

— Oh! monsieur, il n'est pas loin, car voilà ses bottes, répondaient invariablement et tranquillement ses camarades.

Et le chef de bureau, pendant un certain nombre de fois, s'était contenté de cette réponse, — cousine germaine du « feu Wafflard » jeté aux contrôleurs du Vaudeville par un homme pauvre, mais ingénieux.

A la fin, cependant, les bottes commencèrent à s'user, et, avec elles, la patience du supérieur de Gustave de la M..., qui fut prié, — très-poliment, — de remporter ses bottes chez lui et de ne plus les quitter.

Cela, du moins, lui procura l'occasion de répondre à ses amis qui lui demandaient pourquoi il avait quitté le ministère :

— Oh! à propos de bottes!...

EDW. TALKER.

THÉATRES.

Ne frémissez pas trop en voyant sur l'affiche de l'Odéon la *Vengeance du mari*. Malgré ce titre mélodramatique, la nouvelle pièce de M. Bélot n'est pas si noire qu'elle en a l'air. Elle se contente d'être un drame intime, simple, touchant et d'un style très-naturel.

Après le succès populaire du *Testament de César Girodot*, il y avait quelque danger pour l'un de ses auteurs de se présenter seul devant le public avec un nouvel ouvrage. Il était à craindre qu'il n'eût à subir une de ces réactions de la faveur si communes au théâtre. Il n'en a point été ainsi, et nous en félicitons M. Bélot. Cette nouvelle épreuve le classe définitivement parmi les auteurs qui depuis quelques années ont su se faire une place au soleil.

La *vengeance du mari en question* consiste en ceci : Pendant une longue absence sa femme l'a trompé; une fille adultérine est née. Depuis que la faute a été commise, la malheureuse femme est en proie au désespoir. Voulant empêcher sa fille naturelle de succomber aux piéges d'un Lovelace, la mère s'est compromise jusqu'à aller chez le galant. Un duel a lieu entre l'amoureux et le mari. L'époux est blessé; mais il déclare devant tous que l'enfant de sa femme est sa propre enfant. C'est en réhabilitant sa femme que le mari se venge.

Au Gymnase, le *Capitaine Bitterlin* est un de ces badinages spirituels que M. Edmond About se permet quelquefois en manière de passe-temps. Cela n'a ni grande importance ni grande dimension, mais c'est amusant.

L'idée en a été tirée, par M. de Najac, du roman de M. About intitulé *Trente et quarante*.

Quant au *Tyran en sabots*, de MM. Dumanoir et Lafargue, c'est l'histoire d'un propriétaire infortuné molesté par un Machiavel de village. Le paysan possède un petit clos enclavé dans le parc du gros propriétaire, et il abuse de cette servitude pour faire damner son malheureux voisin. Troublé dans son repos, tyrannisé par ce rustre impitoyable, le riche concède à son vainqueur un pré représentant trente fois la valeur de ce misérable lopin.

MM. Saint-Yves et Choler ont donné aux Folies-Dramatiques une pièce dont le titre prête à la rêverie : *Comme on gâte sa vie*. Au déclin de l'âge, chacun se figure que s'il recommençait sa vie il saurait mieux employer son temps. Le soldat se ferait commerçant, le commerçant se ferait poëte, le poëte s'établirait marchand de chandelles, le marchand de chandelles se lancerait dans la politique et deviendrait ambassadeur, la lorette deviendrait une femme honnête, la femme honnête se ferait lorette, etc. Bref,

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

a dit une femme célèbre, et le profond La Fontaine a écrit :

On rencontre sa destinée
Souvent par le chemin qu'on prend pour l'éviter.

Si le titre du vaudeville nouveau fait rêver, en revanche la représentation fait beaucoup rire. Seulement, les événements de la pièce ne sont pas du tout l'explication du titre. J'offre une récompense honnête à qui me dira pourquoi cet ouvrage a pour enseigne :

Comme on gâte sa vie.

ALBERT MONNIER.

RÉPONSES AUX POURQUOI ET AUX PARCE QUE

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Devinez pourquoi un bal masqué ressemble à la forêt des Ardennes.

C'est parce qu'on y rencontre pas mal de *loups* dévorants.

N° 2. Pourquoi ces industriels sont-ils généralement ennuyeux et inconsidérés?

C'est parce qu'ils ne savent guère parler et agir qu'*à propos de bottes*.

N° 3. De ces deux commissionnaires qui vont tous deux au même endroit, lequel croyez-vous qui doive être le moins fatigué en arrivant?

C'est celui qui court, puisqu'il fait son voyage en *diligence*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Un lit doré ne soulage point un vrai malade.

N° 5. Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

N° 6. Parmi les ennemis des Romains, point ne fut plus dangereux qu'Annibal.

TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES D'ALOPHE.

N° 1. LA PRIÈRE DU MATIN.
2. ROSINE ET TABAREAU.
3. LA VEILLE DU MARIAGE.
4. LA SÉPARATION.
5. LA VOISINE.
N° 6. RÊVERIE.
7. LA SŒUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL.
8. LA GLOIRE ET LE POT-AU-FEU.
9. ASNIÈRES.
10. LE MOIS DE MARIE.

Prix de chaque *tableau photographié,* 6 fr.; — les dix tableaux, 60 fr.; — rendus francs de port, 63 fr.

Pour les abonnés de nos journaux — pour eux seuls — 4 francs chaque *tableau photographique* — 40 fr. les dix — expédiés francs de port, bien emballés et sans pliure, 42 fr.

Toute personne qui nous demanderait moins de dix sujets devra ajouter 2 fr. au prix du sujet ou des sujets qu'elle désire, car l'envoi d'un seul sujet nous coûtera aussi cher que l'envoi de la collection complète.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ÉTUDES D'ARTISTES,

SEPT TABLEAUX PHOTOGRAPHIQUES, — études académiques, figures de femmes nues arrangées en tableaux sous les titres de *Fleurs des champs — le Ruisseau — Sortie de bain — Quiétude — l'Echo — Villa bella — Après le bain.*

Prix de chaque étude, 6 fr.; — les sept, 42 fr.; — rendues franco, 44 fr.

Pour les abonnés de nos journaux, 30 fr. les sept études rendues franco, bien emballées et sans pliure.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant.* Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux.*

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



5 FRANCS PAR AN. **LA TOILETTE DE PARIS** **5 FRANCS** PAR AN.

paraît le 1er et le 15 de chaque mois, avec un dessin de modes gravé et colorié.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.

Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. Les patrons imprimés se vendent 15 centimes chacun.

Par abonnement, le prix, compris les patrons imprimés, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er JANVIER et du 1er JUILLET. — Si l'on paye 6 francs 50 centimes, on reçoit le journal pendant quinze mois, du 1er octobre 1860 à fin décembre 1861. — Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, RUE BERGÈRE, A PARIS.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 255. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 17 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierisch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

HISTOIRE DES VARIATIONS DE L'INFANTERIE, DEPUIS LOUIS XIV JUSQU'A NOS JOURS,

par MARCELIN.



SOUVENIRS ET REGRETS.

— Ma pauvre vieille capote!. . ça me fait tout de même quelque chose de te quitter.

HISTOIRE DES VARIATIONS DE L'INFANTERIE, DEPUIS LOUIS XIV JUSQU'A NOS JOURS,

par Marcelin (suite).



17820

SOUS LOUIS XIV.

Un vainqueur de Rocroy, conquérant de la Flandre, de la Franche-Comté et de l'Alsace, fondateur de l'unité de la monarchie et de la gloire de l'infanterie française..... et qui n'a pas l'air de s'en douter.



17821

SOUS LA RÉGENCE.

Le joli fantassin de trumeau!



17822

SOUS LOUIS XV.

Un costume trop coquet : il donne raison à la chanson allemande du temps du grand Frédéric :

« *Le roi de France paye ses soldats*
» *Avec de la pommade.* »



17823

SOUS LOUIS XVI.

Porte-queue du Roy.



17824

SOUS LA RÉPUBLIQUE.

Les rois s'en vont! mes culottes aussi.



17825

SOUS L'EMPIRE.

Grenadier allaitant son bonnet à poils.

PETITES CATILINAIRES.

LES FICELLES.

(*Le bureau d'un directeur de théâtre.*) — Un homme en habit noir fume un cigare; — une actrice joue avec un King-Charles; — un domestique en livrée ouvre la porte.

LE DOMESTIQUE. — Monsieur Timoléon Grêpin, auteur.

LE DIRECTEUR *à part*. — Ah! quelle scie. (*Haut.*) — Faites entrer.

(Entre un jeune homme long, flexible et chevelu comme un saule pleureur. — Il salue en se courbant jusqu'à terre.)

LE DIRECTEUR. — C'est vous, monsieur, qui êtes monsieur Grêpin?

M. GRÊPIN *d'un ton solennel*. — Oui, monsieur.

LE DIRECTEUR. — Eh bien, monsieur, vous êtes un homme de talent; c'est pourquoi je prendrai la liberté de vous parler franchement. J'ai lu la pièce que vous avez bien voulu m'envoyer : *la Pensée double ou Fleur et femme.* Il y a de charmants détails à profusion. J'y trouve aussi beaucoup de fraîcheur. Aussi je suis désolé d'être dans l'obligation de vous rendre votre manuscrit.

M. GRÊPIN. — Monsieur, je ne comprends pas.

LE DIRECTEUR. — Ah! permettez, vous allez comprendre. Votre comédie est pleine de *ficelles;* — c'est un genre usé jusqu'à la corde.

HISTOIRE DES VARIATIONS DE L'INFANTERIE, DEPUIS LOUIS XIV JUSQU'A NOS JOURS,

par Marcelin (suite).



SOUS LA RESTAURATION.
L'innocence même.



EN 1830.
Un vainqueur des odalisques du dey d'Alger.



DE 1845 A 1860.
La tunique : elle n'aura pas duré longtemps; on aura pourtant parlé d'elle en Afrique, en Crimée, en Italie et en Chine.



LA NOUVELLE TENUE.
Un peu courte, mais toujours française!



JADIS ET AUJOURD'HUI.
— Rien que ça de bibelots, l'ancien! Excusez! nous avons joliment changé tout cela!

M. GRÊPIN. — Pleine de *ficelles!* qu'est-ce que ça signifie, pleine de *ficelles*, monsieur?

LE DIRECTEUR. — Ça signifie *rengaines*.

M. GRÊPIN. — *Rengaines*, qu'est-ce c'est que ça?

LE DIRECTEUR. — Des *rengaines*, ce sont des *turlutaines*.

M. GRÊPIN *de plus en plus étonné.* — *Turlutaines?* je ne sais pas non plus ce que veut dire *turlutaines*.

LE DIRECTEUR *après avoir jeté son cigare.* — En ce cas, monsieur, je vais avoir l'honneur de vous l'apprendre. Au théâtre, on appelle du nom vulgaire de *ficelles* des incidents visiblement préparés dès la première scène et qui grossissent à vue d'œil, sans imprévu; — on dit : « Voilà une pièce qui montre la *ficelle.* » — Quand il s'agit d'une *ficelle* qui revient trop fréquemment, la chose passe à l'état de *rengaine;* — quand la *rengaine* est tombée en discrédit à force d'avoir été répétée, c'est une *turlutaine* ou *balançoire.* — Vous faut-il des exemples? — Le mariage entre un amoureux et une amoureuse qui dans l'origine ne peuvent pas se souffrir : *ficelle.* — L'amoureuse dit à l'amoureux : « Monsieur, vous avez beau faire, je ne tomberai pas dans vos filets; » *rengaine.* — Au dénoûment, l'amoureux s'avance vers le trou du souffleur, et chante sur un air quelconque : — « Dites aussi, messieurs, que vous ne voulez pas de moi ; — dites-le... (*avec intention*), « comme mon Isabelle l'a dit tout à l'heure. » *Turlutaine.* Tenez, voilà une jeune première qui a joué quinze ans ces *machines-là*, et qui en a plein le dos. N'est-ce pas, Florine? (*L'actrice sourit.*) Ainsi, monsieur, plus de *ficelles*, plus du tout. On se marie dans toutes les pièces; c'est trop vieux; on se trompe dans toutes les comédies, c'est

HISTOIRE DES VARIATIONS DE L'INFANTERIE, DEPUIS LOUIS XIV JUSQU'A NOS JOURS,

par Marcelin (suite).



EN MIL SEPT CENT SOIXANTE.

« Ah! permettez, mam'sell', qu'on vous fréquente. »

ressassé; on se bat en duel à tous les actes, c'est à n'y plus tenir. A bas les *ficelles!* Personne n'en veut plus. Remportez *la Pensée double*, et rapportez-moi autre chose.

M. Grêpin reprend son rouleau de papier et s'enfuit rouge comme une cerise.

* * *

Oui, à bas les *ficelles!* c'est bien de le dire au théâtre, où sur deux cent cinquante pièces qu'on joue chaque année, il y en a deux cent quarante-huit qui se ressemblent comme autant de gouttes d'eau; mais le moment n'est-il pas venu aussi de le dire pour le roman? Paris consomme cinq romans par jour, au bas mot. Chiffre terrible, qui nous mène à dix-huit cent vingt-cinq par an, et cela se tire à des millions d'exemplaires, et ces millions d'exemplaires passent dans cent mains diverses, et c'est toujours, toujours, toujours la même *ficelle*.

En réalité, — voyez-le par vous-même, — il n'y a de modifié que le nom de l'héroïne. Hier c'était Fanny, aujourd'hui c'est Emma. La scène se passait à Paris, elle s'agite à Madrid ou à Draguignan, peu importe. Au fond, il s'agit d'un adultère, *ficelle*, ou d'un enlèvement, *rengaine*, ou d'un duel aux flambeaux, *turlutaine*, ou d'un suicide, *balançoire*.

* * *

Dans l'*Enéide*, quand Laocoon voit les Troyens faire entrer dans leurs murs le fameux cheval de Troie, il s'écrie : « O mes concitoyens, quelle folie s'est emparée de » vous! » Et il développe sa pensée. — Nous, nous laissons entrer chez nous, dans nos familles, le roman moderne, ce cheval de papier, qui n'est pas plein d'épées, ni de lances, ni de flèches, mais tout encombré de bêtises, tout chargé de *ficelles*. — Les choses sont arrivées à un tel point qu'une circulaire du ministre de l'intérieur attaque très-positivement le monstre. — En général, nous n'aimons pas les prohibitions qui s'en prennent à la littérature, ni les entraves qui gênent l'allure de la pensée. Mais il faut bien le dire, ces productions bizarres n'ont rien de commun avec les formes littéraires qu'elles avilissent; on ne peut les confondre avec la pensée, qu'elles remplacent par un nombre connu de misérables *ficelles* plus vieilles que celles de Mathusalem.

Exemples :

« Le capitaine Trévaudan connaît ses droits, madame!
» Il sait que le Code protége l'époux outragé. Je tuerai
» votre Arthur sous vos yeux, je vous en préviens. Faites-
» lui savoir mes intentions. S'il tient à sa vie, qu'il ne
» remette plus les pieds chez vous. »

En ce moment la porte s'ouvrit avec fracas; c'était Arthur qui entrait.

(La suite au prochain numéro.)

* * *

Autre *ficelle* :

... Héléna se dit :

« Je sais que je serai couverte de honte si je prends la
» fuite avec lui; d'un autre côté, si je reste, je mourrai
» de douleur cette nuit. Que faire?... »

Une voix, qui sortait de la muraille, lui crie :

— Prends ce billet, et lis!

(La suite au prochain numéro.)

* * *

Autre *ficelle* :

... Barnabé se cognait le front.

« O Victorine, disait-il, dans le temps où tu n'étais

HISTOIRE DES VARIATIONS DE L'INFANTERIE, DEPUIS LOUIS XIV JUSQU'A NOS JOURS,

par Marcelin (suite).



EN MIL HUIT CENT SOIXANTE.

— A vot' service, ma payse!

« que marchande de tabac à Saint-Germain en Laye, tu « m'étais fidèle! Je t'ai épousée, je t'ai mise sur un pied « respectable, je t'ai donné mon nom et une femme de « chambre, et tu fais la coquette avec mes amis, et l'on « plaisante sur moi quand je me présente dans le monde; « j'entends même murmurer le mot de Sganarelle; ô Victorine! est-ce que Beaumarchais a raison lorsqu'il dit « que l'instinct de la femme est de tromper? »

Un homme se présenta et dit :

— Barnabé, votre Victorine est pure comme un lis....

(*La suite au prochain numéro.*)

⁂

N'est-ce donc pas éternellement la même *ficelle* et la même *rengaine*, et une situation anormale et forcée exprimée dans un style plat? Comment voulez-vous qu'une civilisation, si riche qu'elle soit, fournisse près de deux mille romans par an? Comment des écrivains qui prennent à peine le temps de boire, de manger et de dormir, tant ils sont pressés de noircir du papier, pourraient-ils mettre une pensée généreuse et quelque style dans ce monceau de fatras qu'ils griffonnent?

Si vous voulez revenir au roman vraiment digne de ce nom, à *Don Quichotte*, à *Robinson Crusoé*, à *Gil Blas*, à *Lionel de Lincoln*, à l'*Antiquaire*, au *Voyage sentimental* et à *Mauprat*, exigez d'abord que vos romanciers fassent peu, et ensuite proscrivez les *ficelles*.

Édouard Champercier.

BIOGRAPHIE DES CHIENS ILLUSTRES.

Réparons une injustice et comblons une lacune.

Les hommes, qui ne s'oublient jamais, ont créé des Livres d'or pour les plus nobles d'entre eux, des Panthéons pour les plus célèbres, des biographies-Michaud pour les plus connus, et ils n'ont jamais songé à donner une petite place dans leurs niches à ces braves hommes de chiens qui ont accompli tant de grandes choses!

Oui, à l'exception d'Anubis, que les Égyptiens adoraient comme un dieu concurremment avec les oignons; à l'exception de Procyon, le chien de Procris, qui fut transporté au ciel, et que les astronomes de tous les temps ont vénéré; à l'exception enfin de Péritas, le chien favori d'Alexandre le Grand, qui fit bâtir une ville en son honneur : la ville de Périte, on a dédaigné de consacrer des monuments, écrits ou sculptés, aux estimables membres de la race canine. Pourquoi alors ne ferais-je pas la biographie des barbets et des mâtins, des bichons et des bassets, des lévriers et des danois, des braques et des mopses, des chiens de berger et des chiens de dame, comme on a fait la biographie des guerriers et des artistes, des banquiers et des savants, des industriels et des danseurs?... La duchesse d'York avait à Oatlands un cimetière pour ses chiens; cet article servira de cimetière aux chiens des autres.

Tous ne pourront pas tenir dans cet étroit espace, mais du moins j'aurai fait ce que j'aurai pu. Ma conscience ne me reprochera rien.

Une ligne et une larme donc à :

Argus, le vieux chien d'Ulysse, qui reconnut son maître quand personne, — ni Eumée, ni Pénélope, — ne le reconnaissait. Argus, le vieux serviteur que le vieil Homère a chanté, et qui, accomplissant sa destinée, mourut de joie d'avoir revu son maître après quinze ans d'attente,

LES CRIS DE PARIS, — par RANDON.



17833
Voilà ce qui vient de paraître! c'est l'horrible assassinat commis sur la personne d'une princesse russe....., par Alexandre Dumas.



17834
A la barque! à la barque! à la barque! Mangez des huîtres, quat' sous la douzaine!



17835
Vieux chiffons, ferrailles à vendre! Avez-vous des peaux de lapin?

en murmurant sans doute — en grec — le *Nunc dimittis* du vieux Siméon;

Méra, la chienne d'Erigone, qui conduisit sa maîtresse, en la tirant par sa robe, jusqu'au puits où son père Icarius avait été précipité par ses assassins;

Phylos, le chien d'Alcibiade, le même à qui ce Grec illustre fit couper la queue pour distraire les Athéniens, et qui, malgré cela, ne craignit pas de partager son sort lorsque ce vaillant homme eut été assassiné par les ordres de Pharnabase;

Delta, le chien de Sévérinos, qui sauva la vie à son maître en étranglant une louve furieuse dans un bois de Diane, près d'Herculanum;

Cromion, le chien du temple de Vénus, qui poursuivit avec tant d'acharnement un voleur de statues d'or;

Parkès, le chien de Plutarque, qui aimait tant l'huile d'olive et qui inventait des moyens si spirituels pour s'en procurer;

Mélampithe, le barbet d'un négociant de Corinthe, qui, pour rejoindre son maître qui l'avait oublié, se jeta à la mer et fit à la nage le trajet d'Athènes à l'île de Salamine, c'est-à-dire cinquante stades;

Issa, la chienne de Martial, chantée par lui parce qu'elle lui était plus fidèle que sa maîtresse;

Myrthin, le chien d'Albine, — jeune Romaine mariée à un vieux Romain qu'elle n'aimait pas, — et à propos duquel un poëte du temps fit un distique qu'on a traduit ainsi :

« Rude aux voleurs, doux à l'amant,
Je reçus plus d'une caresse;
Ainsi, j'ai su diversement
Servir mon maître et ma maîtresse. »

Sans-Peur, le chien de Dieudonné de Gozon, qui aida son maître à vaincre le monstre qui ravageait l'île de Rhodes;

Vaillant, le lévrier d'Aubry de Montdidier, qui combattit contre l'archer Macaire, meurtrier de son maître;

César, le chien du baron de Kollikoffer, un des ambassadeurs suisses auprès de Henri III, lequel César fit cent lieues en vingt-quatre heures pour rejoindre son maître;

Dragon, le chien du poëte anglais Dryden, qui sauva la vie à son maître en terrassant des voleurs qui le voulaient assassiner;

Carpillon, le barbet du sonneur de Notre-Dame, qui aida la justice à retrouver son maître, dont le voisin du fameux barbier Galipaud, de la rue des Marmousets, allait faire un excellent pâté de veau;

Capucin, le chien de Sandolet, vieux chevalier de Saint-Louis, qui allait quêter la nourriture de son maître;

Liline, Titi et Mimi, les trois petits chiens du roi Henri III, qui l'avertirent des mauvaises intentions de Jacques Clément, sans que ce prince en voulût tenir compte;

Quêteur, le chien de Dutrichard, — célèbre parasite du temps de Louis XIV, — qui rendait à son maître les mêmes services que Capucin au sien;

Raton, le chien de Ninon de Lenclos, qui tirait sa maîtresse par sa robe chaque fois qu'elle voulait boire ou manger d'une chose qui pouvait être préjudiciable à sa beauté;

Pluton, le vieux compagnon du révérend père Gambu, qui jouait aux dominos aussi savamment que son maître;

Zelmire, la chienne de la czarine Catherine, pour laquelle cette princesse fit composer une épitaphe par un ambassadeur français, le comte de Ségur;

Commissaire, le caniche de Duménil, — peintre sous Louis XIII, — qui volait des poulardes pour procurer à souper à son maître;

Ouillette, la chienne du chirurgien de village Ouillon, qui, lorsque son maître, ivrogne, s'oubliait à dormir dans les champs, allait porter elle-même les consultations aux malades;

Popette-et-Lizon, la petite chienne de la princesse de Matignon, qui mérita d'être chantée en vers par Ducerceau;

Canichon, le chien d'un fraudeur de dentelles des environs de Valenciennes, qui fit gagner cent mille écus à son maître, et qui fut tué par des douaniers dans l'exercice de ses fonctions;

Turlurette, la petite chienne du sage et pauvre Charron, qui servait de domestique à son maître et allait faire ses commissions;

Bobie, la chienne d'un chevalier de Malte, qui remplissait auprès de son maître les mêmes fonctions que Turlurette auprès du sien, et qui portait le falot devant lui toutes les fois qu'il sortait dans les rues de Paris la nuit;

Duc, le chien et l'ami de Jean-Jacques Rousseau à l'ermitage de Montmorency, qui rapportait au logis tous les objets perdus par son maître;

Gueule-Noire, le caniche de Crébillon le Tragique, qui allait chercher les provisions de son maître, et qui un jour, hélas! s'oublia au point de les manger en route;

Pompée, le chien de Guillaume le Taciturne, qui sauva deux fois la vie à son maître, et qui, à cause de cela, partagea avec Son Altesse les honneurs d'un mausolée à Delft;

Barbichon, le chien du cuisinier de la marquise de Sénonchaux, qui faisait le marché à la place de son maître, et qui ne pouvait pas souffrir le poisson depuis le jour où il avait rapporté dans une serviette un paquet d'anguilles vivantes;

Marquis, le chien du poëte Pope;

Suéning, le chien d'Osten, roi de Suède, qui fut fait gouverneur de la Norvége par son maître et en reçut les hommages;

Thisbé, la chienne de Marie-Antoinette;

Furet, le chien du comédien Duval;

Rosette, la chienne de l'antiquaire Vaillant;

Fido, le chien de Lamartine;

Castagno, le chien de Toussenel;

Brisquette, la petite chienne du bûcheron Brisquet, dont Charles Nodier a raconté l'émouvante histoire, et à qui son maître fit faire cette épitaphe picarde :

« Ci-gît le chien de Brisquet, qui n'allit
Qu'une fois au bois, et que le loup mangit. »

Ponto, enfin, Ponto, le chien noir de Victor Hugo :

«... Et pendant que je dis : Tout est leurre, imposture,
Mensonge, iniquité, mal de splendeur vêtu,
Mon chien Ponto me suit. Le chien c'est la vertu
Qui, ne pouvant se faire homme, s'est faite bête,
Et Ponto me regarde avec son œil honnête... »

Plus discret que la biographie-Michaud, qui ne craint pas de raconter les vilaines actions des hommes célèbres, je ne veux pas parler ici des chiens lâches, perfides, cruels et infidèles : par exemple, des chiens d'Actéon, qui le dévorèrent pour faire plaisir à Diane, trop susceptible; — des chiens du Capitole, qui s'endormirent et laissèrent aux oies tout l'honneur de la fameuse nuit que vous savez; — des petits chiens des *Plaideurs*, qui gâtèrent la robe de Perrin-Dandin; — de la levrette d'Édouard III, qui abandonna son maître, à peine mort, pour aller gambader auprès de son successeur, imitant du reste en cela la maîtresse de ce prince; — des chiens français qui, en 1513, lorsque la bataille de Navarre eut été perdue par le duc de la Trémouille, passèrent du côté des Suisses

victorieux; — de Badine, la chienne de la duchesse de Roquelaure, qui n'aimait pas les poëtes et qui les mordait parce qu'ils étaient mal mis; — enfin, des chiens dressés par les Espagnols à la recherche des Péruviens, et, entre autres, de Beresillo, dogue d'une stature et d'une cruauté énormes, qui fit à lui seul plus de besogne que tous les brigands de la Castille, et à qui l'on assigna des grades militaires, une haute paye et une ration double.

Ces fâcheuses exceptions sont rares dans l'histoire des chiens, et elles ne déshonorent pas toute une race, Dieu merci! Le chien est né honnête homme : la civilisation seule a pu quelquefois en faire un scélérat.

J'ai dit :

« Du haut du ciel, ta demeure dernière,
Mon vieux barbet, tu dois être content! »

ALFRED DELVAU.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Il est certains noms de pays qui sont réputés comiques et ridicules à Paris. Veut-on parler d'une mauvaise troupe de comédiens, on la fait venir de Brives-la-Gaillarde ou de Carpentras; quelqu'un crie-t-il avant qu'on l'écorche, c'est comme les anguilles de Melun; oubliant tous les grands hommes que la Champagne nous a donnés, on s'écrie : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un *Champenois*, ça fait cent bêtes. » Il est vrai que pour consoler le beau sexe de ces départements victimés, Henri Meilhac a proclamé que ce proverbe n'était pas applicable aux *Champenoises*.

Revenir de Pontoise, être comme *en revenant de Pontoise*, c'est avoir l'air ridicule ou arriver mal à propos.

Cette locution se trouvait placée dans un rôle d'Arnal et l'offusquait beaucoup.

— Pourquoi donc, s'écriait-il en apostrophant l'auteur, est-il si ridicule de revenir de Pontoise? on y va bien.

⁂ Un certain abbé de Beauvais, prêchant devant Louis XV, avait tonné contre les vieillards vicieux qui *conservent des feux impurs au milieu des glaces de l'âge*.

Après le sermon, le roi dit en souriant au maréchal de Richelieu :

— Duc, il me semble que le prédicateur a jeté des pierres dans votre jardin?

— En effet, sire, répondit le vieux maréchal, et elles ont été lancées si fortement qu'elles sont retombées jusque dans votre parc de Versailles!

⁂ DANS UNE BRASSERIE DE LETTRES. — Champfleury a écrit dans *Mariette :*

« La maladie du doute est la mue de l'intelligence. »

— C'est donc pour ça que Champfleury ne doute de rien!

⁂ On reprochait à un gourmet sa gourmandise. Il répondit :

— Cuisine, c'est médecine. Et en fait de traitement, la médecine préventive est la meilleure.

Il avait bien raison, ma foi; moi aussi je suis de l'avis de Montaigne, qui disait :

« La vue des gens bien portants communique la santé et fait qu'on se porte bien. »

⁂ La paix n'a jamais manqué d'écrivains l'appelant et la fêtant à genoux; les écrivains de la guerre sont plus rares. Parmi eux il faut citer M. Paul de Molènes, à la fois soldat et littérateur, qui manie lestement la plume et le sabre. Jugez-en par cette citation :

« Tant qu'un peuple aime la guerre, il est au-dessus de la matière : il comprend le dogme divin du sacrifice. »

⁂ J'ai lu la pensée suivante sur l'album d'une femme de lettres; elle était signée du nom d'un autre bas d'azur :

« La délicatesse est un caleçon de bain sans lequel un homme du monde ne se baigne jamais dans les vagues du sentiment. »

⁂ On demandait à un élève d'Eugène Delacroix pourquoi son maître aimait tant la couleur rouge dans ses tableaux.

Il répondit avec assez d'à-propos :

— Le rouge est aux couleurs ce que la trompette est aux instruments : c'est la fanfare de l'œil.

⁂ Lisez ce proverbe chinois, qui prouve que les Chinois ne sont pas si bêtes que bien des gens se le figurent :

— Regarde le front d'un homme pour savoir ce qu'il deviendra; regarde sa bouche à l'état de repos pour savoir ce qu'il est devenu.

LUC BARDAS.

Guy Livingstone ou *A outrance*, ce roman qui a en quelque sorte causé une révolution littéraire en Angleterre, vient de paraître chez H. Plon, traduit avec talent par Ch. Bernard-Derosne.

Le second titre exprime bien le caractère des personnages : ils aiment et haïssent « *à outrance*, » en anglais : « *Thorough*. » Damnés de haute et forte race, ils sont d'avance la proie désignée de Satan; mais jamais ils ne recevront les coups de pied et les soufflets par lesquels sans doute les démons de rang inférieur châtient la populace des pécheurs vulgaires.

THÉATRES.

C'était une véritable solennité l'autre soir, à la Comédie française. Tout ce que Paris compte de célébrités, non-seulement dans les arts et dans les lettres, mais aussi dans le monde officiel de la politique, avait ses représentants les plus considérables.

On représentait une œuvre nouvelle de M. Camille Doucet, l'un des employés supérieurs du ministère d'État, en même temps que l'un de nos écrivains distingués. A la curiosité légitime qu'excitait l'apparition de son ouvrage, se joignaient l'intérêt et la sympathie pour le caractère de l'homme qui, dans de hautes et difficiles fonctions, a su se faire aimer et estimer de tous.

N'était-ce point là déjà une sorte de reconnaissance des principes avancés par l'auteur dans sa comédie nouvelle, une adoption anticipée de son idée principale? Et cette *Considération*, dont M. Camille Doucet allait revendiquer les justes droits, indiquer les austères devoirs et proclamer l'impérieuse nécessité, n'en était-il pas lui-même une preuve vivante?

L'idée mère de la *Considération* répond à un des sentiments les plus nobles et les plus respectés de la société actuelle. En ces temps où les appétits de l'argent ont pris des proportions blâmables, il est bon qu'un poëte, qu'un honnête homme, fasse entendre sa voix pour exalter le devoir.

Dubreuil, un heureux spéculateur, va marier son fils à la fille d'un magistrat qui est la probité même. Dubreuil, avant de venir à Paris, a fait de mauvaises affaires à Besançon. Un concordat est intervenu entre ses créanciers et lui. Ses dividendes ont été loyalement payés; il ne doit donc plus rien aux yeux de la loi. Il n'en est pas de même aux yeux de l'honneur.

Le fils de Dubreuil fait ce que son père aurait dû faire. Il prend l'argent de sa dot, paye les créanciers de son père, et la *considération* revient luire sur son front comme une auréole de probité.

Le succès a été vif, complet. Décidé dès la fin du premier acte, il n'a fait que s'accroître jusqu'au dénoûment.

Cette comédie a été admirablement jouée par Geoffroy, Regnier, Delaunay, Montrose, Bressant, mesdames Favart, Guyon et Figeac.

Aux Italiens, Mario et Ronconi ont fait leur rentrée dans l'adorable *Il barbiere* de Rossini. Madame Alboni, électrisée par le contact de ses deux camarades, s'est surpassée. Tonnerre d'applaudissements, triples rappels, l'enthousiasme a été des plus chaleureux. Il faut aller au Théâtre-Italien pour voir les dames applaudir comme des hommes et se transformer en claqueurs élégants.

Le *Guide de l'étranger dans Paris* est une pièce gaie, facile, et qui va d'un train d'enfer. L'administration des Variétés a prêté à cet ouvrage de MM. Grangé et Lambert-Thiboust les plus jolis minois de sa troupe, et elle l'a orné de costumes de bal charmants.

C'est l'amusante Alponsine qui se fait le *guide* moral de deux Bourguignons lancés au milieu des écueils du monde parisien. Elle les arrache aux enivrements du lansquenet, du champagne et des danses *rigolbochiennes*.

Le théâtre Déjazet a donné une opérette : *As-tu déjeuné, Jacquot?* Sur un thème plaisant, M. de Billemont a brodé une ravissante musique. Il y a beaucoup de science harmonique dans ce petit ouvrage musical, qui a plus de mérite qu'il n'est gros. Nous avons la plus grande foi en l'avenir du musicien de Billemont.

ALBERT MONNIER.

NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari*, a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce ; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari*, et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari*. — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM EXPÉDIÉ FRANCO.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FRANCS PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL.	2 ALBUMS.
LES LORETTES.	2 ALBUMS.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR.	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE.	1 ID.
BALIVERNES.	1 ID.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTRÉES.	1 ID.
LES ÉTUDIANTS DE PARIS.	2 ALBUMS.
LE BAL CHICARD.	1 ALBUM.
LEÇONS ET CONSEILS.	1 ID.
LES NUANCES DU SENTIMENT.	1 ID.
CLICHY.	1 ID.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

CROQUIS DE FIGURES — ANIMAUX ET PAYSAGES,

PAR DUBUISSON.

Nous avons indiqué comme excellents modèles, pour les personnes qui veulent apprendre à faire des croquis, les fantaisies de Bellangé; mais les croquis de Bellangé sont un peu difficiles, et il faut déjà une certaine habileté dans le dessin pour être en état de les bien copier. Les croquis de Dubuisson sont plus faciles, et ils peuvent parfaitement servir de premier degré pour cette sorte d'étude.

Nous les recommandons en conséquence à tous ceux qui veulent faire des croquis; — en fort peu de temps ils peuvent conduire celui qui les copie à copier d'après nature.

Nous les recommandons aussi aux personnes qui dessinent ou qui peignent le paysage; ils leur serviront à animer leurs compositions, car tous les sujets qui figurent dans l'Album que nous annonçons se placeront très-bien et très-facilement dans des dessins ou des tableaux de paysage.

M. Dubuisson, que nous avons fait connaître à nos abonnés par quelques reproductions de ses tableaux insérés dans le *Musée français*, est un des peintres d'animaux les plus aimés du public.

Son cahier de croquis se compose de 20 feuilles, qui contiennent, chacune, quatre — cinq — et six sujets. — Prix du cahier, 10 francs.

Pour nos abonnés, 7 francs seulement, rendu franco sur tous les points de la France.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 256. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 24 Novembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LA 300me REPRÉSENTATION D'*ORPHÉE AUX ENFERS*, — par MARCELIN.

« Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,
» Et sans danger la mère y conduira sa fille. »
(MONSIEUR COMTE.)

« Hum! hum!..... Hum! hum!..... Hum! hum!... .
(LÉONCE.)



On y chante faux, mais on y danse juste.

17836

LA 300me REPRÉSENTATION D'*ORPHÉE AUX ENFERS*, — par MARCELIN (suite).



PAPA PITER EN MOUCHE.
« *Puer, abige muscas* », dirait Janin.



LE PASTEUR ARISTÉE.
Il rappelle un peu mademoiselle Juliette Beau dans *Daphnis et Chloé*.

CAUSERIE.

Vous savez que l'impôt du tabac vient d'être augmenté par un décret. Je n'ai rien à dire de cette mesure. Je n'en veux qu'à quelques chiffres. Suivant l'exposé des motifs publié par le ministre, l'impôt rapportait en 1860 la bagatelle de cent soixante-dix-huit millions, — une paille!

En 1861, à ce qu'on suppose, il rapportera deux cent dix millions, au bas mot, y compris, bien entendu, le tabac en carotte.

M. Léon Plée, du *Siècle*, s'écrie : « C'est le plus bel impôt du monde! » Quant à moi, je le répète, je ne le caractérise pas, même par l'adjectif le plus anodin, d'abord parce que je ne veux pas me brouiller avec la régie, ensuite parce que je n'entends plus rien du tout au mécanisme du budget, et que j'en suis fort aise.

— C'est le plus bel impôt du monde! écrit M. Léon Plée dans le *Siècle*. Eh bien, tant mieux. Mais, de plus, ces beaux chiffres prouvent que le tabac devient de jour en jour davantage la passion dominante du peuple français.

Les vieillards prisent.

Les hommes fument, les femmes encouragent à fumer.

Les marins chiquent.

Messieurs les collégiens (je suis l'auteur d'un de ces drôles) cherchent à fumer, à priser et à chiquer tout ensemble.

Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pensée! comme a dit à peu près M. Victor Hugo dans *Hernani*.

⁂

Toute nation a sa prédilection accentuée.

Pourquoi la France n'aurait-elle pas son dada tout comme les autres?

Le chocolat fait les délices de la voluptueuse Espagne.

Le café apaise les fumées du vin chez les Allemands, où il faut qu'on boive tout le jour.

Le thé du Japon ou de la Chine délaye l'humeur épaisse des Hollandais. C'est au point qu'un de nos amis nous écrit d'Harlem : « Une tasse de thé, une tulipe, un tableau, » un hareng, une tonne d'or, mais une tasse de thé avant » tout, voilà la Batavie. »

Les liqueurs suspendent la mélancolie des Anglais, le porto et le rhum de la Jamaïque particulièrement.

La limonade tempère l'ardeur des Italiens. Joignez-y les glaces, Garibaldi et le pape Pie IX en sont également friands.

La bière réjouit le cœur des Suédois.

L'eau-de-vie passe pour être l'élément des Polonais. Au fait, c'est par eux qu'a été inventée l'eau de Dantzig.

Le sorbet à la neige est la passion du Turc d'Europe et d'Asie.

L'hydromel est le nectar traditionnel des Moscovites, qui tiennent à n'être pas des Russes modernes.

A Taïti, les gandins de l'endroit et les lionnes du pays mâchent sans cesse des cannes à sucre.

En Chine, on boit, on mange et l'on hume l'opium.

Dans l'Inde, les castes nobles et les bayadères ont toujours entre les dents des feuilles de bétel.

En France, on fume.

⁂

On ne s'est pas servi du tabac dès le lendemain même du jour où un aventurier espagnol a découvert l'île de Tabago. Ne faisons pas d'histoire et sautons à pieds joints jusqu'au dix-septième siècle.

Sous Louis XIV, l'usage du tabac était tenu pour une bizarrerie voisine de l'infirmité. Le grand monologue de Sganarelle dans *Don Juan* en fait foi. Cet usage du tabac, le parlement de Paris l'avait même interdit par une sentence.

Ces illustres magistrats avaient plus de perruques à trois marteaux sur la tête que d'idées vives dedans.

Il est certain qu'ils étaient à cent lieues de prévoir combien serait grand l'avenir du tabac en France.

LA 300me REPRÉSENTATION D'*ORPHÉE AUX ENFERS*, — par MARCELIN (suite).



Un filet de voix aux pommes. — LA DIVA TAUTINETTINI. — Un point d'orgue.

Jean Bart parut à la cour et fuma à l'aide de cette pipe fameuse qu'il allumait avec un briquet au-dessus d'un baril plein de poudre, et, en dépit de l'édit prohibitif de messieurs du Parlement, tout le monde voulut fumer.

***

Sous la régence, la pipe fut un peu délaissée; on préférait l'amour à la fumée, la cassolette de parfums à la blague naissante.

Rappelez-vous la tabatière de Voltaire confisquée.

Sous Louis XV, le tabac en poudre était plus particulièrement en vogue. Comme le roi prisait dans une boîte d'or, toute sa cour avait le nez imitateur.

C'est de ce temps que date une branche importante du commerce de Paris : les tabatières, qu'on appelait *tabaquières*.

Je devrais consacrer une longue parenthèse aux dessous desdites boîtes. Ce dix-huitième siècle licencieux, athée et sybarite, mettait tout à profit pour satisfaire ses goûts. Les peintres avaient commencé par peindre sur les tabatières d'ivoire de petits Amours assez chastes; mais bientôt les *dessous* suivirent la mode littéraire du temps, la mode de l'abbé Grécourt, de Crébillon fils et de Voisenon.

C'est encore de ce temps que date le mot philosophique de ce Voltaire que j'ai déjà nommé tout à l'heure : « Le » tabac a-t-il été fait pour le nez ou bien le nez pour le » tabac? »

Vers la même époque, toutes les rues chantaient le *Diable à quatre* de Sedaine; — *Je n'aimais pas le tabac beaucoup, mais mon mari me défend cela*, etc.

Hélas! c'est aussi de cet âge que dépend cette horrible cavatine d'un nez misanthrope : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, — cantate inepte, vraie poésie de perroquet, qui a traversé les siècles comme toutes les chansons bêtes, comme : *Mon ami Pierrot*, comme *Malbrough est mort*, comme les traverseront le *Sire de Framboisy* et les *Bottes de Bastien*.

***

Louis XVI, serrurier par goût, roi si adroit de ses mains et si spartiate dans ses mœurs, Louis XVI réprouva la boîte d'or et la tabatière licencieuse; mais, comme il aimait à priser, il s'était tourné à lui-même un petit meuble charmant, taillé dans la corne d'un cerf de Rambouillet. Dès ce moment on ne voulut plus avoir que des boîtes tournées dans l'ivoire, dans l'écaille, dans l'ébène, dans le merisier ou dans le bois des Iles. Vint Turgot, le grand économiste. Il renchérit encore sur le roi son maître, en lançant dans la circulation de petites boîtes en écorce qu'on appela des *turgotines*. — Nos modernes *queues de rat* n'en sont qu'un souvenir ou qu'une contrefaçon, comme vous voudrez.

***

Passons sur l'orage révolutionnaire. — Je ne veux pourtant pas omettre de signaler un priseur aristocrate, mais de belle humeur, qui, se trouvant emprisonné à la Conciergerie avant le 9 thermidor, chantait à tue-tête ces deux vers si courageux et si étranges :

> Quand ils m'auront guillotiné,
> Je n'aurai plus besoin de *né*.

Sous la république, le tabac était libre. *Le plus bel impôt du monde* fut créé par décret des consuls.

La pipe apparaît à l'aurore du premier empire. Vous avez lu, je suppose, dans la traduction de Gérard de Nerval une cantate d'un poëte populaire de l'Allemagne : la *Pipe du soldat*. — Cette pipe, devenue française, se multiplia chez nous à des millions d'exemplaires. — Voilà le premier dérivé sérieux de ce que M. Léon Plée nomme dans le *Siècle* : « Le plus bel impôt du monde. »

Napoléon ne fumait pas, il prisait, et, comme Horace Vernet l'a fait voir, en plongeant la main droite dans la poche gauche de son gousset. Pour la première fois, la mode laissa seul celui qui était sur le trône. On la vit faire fête aux maréchaux, qui tous fumaient comme des Suisses et comme des tuyaux de poêle.

***

Après le double séjour de nos *bons amis les ennemis* dans les murs de Paris, l'usage du tabac à fumer était devenu une sorte de frénésie. Cependant Louis XVIII ne fumait pas. A l'exemple de Louis XV, de Louis XVI et de Napoléon, le roi prisait, mais sans tabatière, et il ne

LA 300me REPRÉSENTATION D'*ORPHÉE AUX ENFERS*, — par MARCELIN (suite).



17840

LES COULOIRS SONT SI ÉTROITS !

Si vous vous y rencontrez avec une dame, vous n'avez qu'un moyen pour traverser : c'est de descendre un étage, de sortir par le passage Choiseul, de prendre à gauche la rue Neuve Saint-Augustin, et de rentrer par la rue Monsigny.



17841

ET LE FOYER EST SI PETIT !

Impossible d'entrer quand il y a quelqu'un.



17842

UNE LOGE DU REZ-DE-CHAUSSÉE.

— Il te lorgne encore : ça mord. Prends ton air de vierge, et ne regarde pas de son côté.



17843

L'OPINION DE CE MONSIEUR.

— Ah ! les drôles de petites musiciennes ! des voix impossibles, mais j'aime ça : ça me rappelle nos fins de souper et la voix de Minette à cinq heures du matin.

mettait pas la main dans la poche gauche de son gousset. Comment prisait-il ? Je n'ai pas à répondre, car il y a des choses qu'on ne peut pas et qu'on ne veut pas dire. Mais tout le grand monde et tout le monde se mettait à priser, en se servant, il est vrai, de tabatières d'or, d'argent ou d'écaille.

***

La prise du Trocadéro par le duc d'Angoulême a eu pour résultat principal d'importer en France la cigarette des Espagnols.

***

A l'avénement de Charles X, la pipe, le cigare et la cigarette étaient déjà en pleine faveur. Quant au roi, il ne fumait pas et ne prisait que du sucre.

Les mœurs françaises étaient envahies. Toutes les classes de la société fumaient. Le moyen de trouver le tabac de mauvais ton quand on voyait les généraux et les avocats fumer ?

***

Après 1830, avec 1830, avec Louis-Philippe, le tabac sut se vulgariser dans des proportions extravagantes. Si

(*Voir la suite page* 6.)

LA 300me REPRÉSENTATION D'*ORPHÉE AUX ENFERS*, — par MARCELIN (suite).



17844

Pourquoi mademoiselle l'Amour a-t-elle quitté les bottines pour les pantoufles? Les pantoufles sont assez : *Saut du lit*, mais les bottines à bouffettes étaient bien plus : *Venez-y-voir*.



17845

L'âme d'un roi de Béoti.... i....
[illegible]
[illegible]
« ... [illegible]... »



17846

L'Opinion Publique est comme la police : elle a les bras longs.



17847

MUSIQUE DES JAMBES.

Les jambes de Vénus : l'ut dièse des Bouffes-Parisiens.



17848

MUSIQUE DES JAMBES.

Les jambes de Jupiter : ténor de force.



17849

MUSIQUE DES JAMBES.

Les jambes de l'Amour : deux rondes.



17850

MUSIQUE DES JAMBES.

Les jambes du chœur : un tas de doubles croches.



17851

MUSIQUE DES JAMBES.

Les jambes de Pluton : ténor de grâce.

le roi ne fumait pas, tous les jeunes princes, sans exception, fumaient. Pipe, cigare et cigarette, le château, la ville, les arts, l'armée, tout fumait, et les femmes mêmes paraissaient devoir fumer.

Toutefois, comme le vent était aux novateurs, on vit tout à coup paraître le créateur de l'*anti-tabac*. Il arrivait en même temps que le saint-simonisme, l'abbé Châtel, Charles Fourier, le romantisme et l'*ortograf* de M. Marle. Un certain M. Duchâtelier avait imaginé de créer l'*anti-tabac*, substance qu'on exploiterait et qu'on fumerait en dehors de l'action de la régie. Cela consistait en fleurs sèches hachées : rose, réséda, tulipe, sainfoin et aubépine. On en mettait dans les pipes, on en mettait dans du papel de Cadix, et l'on fumait; c'était parfumé, mais détestable.

Un procès de la régie aidant, on renonça vite à l'*anti-tabac*.

Triomphe des vrais cigares! Georges Sand fuma publiquement; — aujourd'hui deux mille femmes françaises fument. (Je ne compte pas les paysannes bretonnes et normandes.)

Et voilà comment le tabac rapporte aujourd'hui cent soixante dix-huit millions au fisc. Dans un an, je le répète, ce sera deux cents millions.

Et Nicolas Flamel n'avait pas tort quand il disait :
— C'est surtout dans la fumée qu'il y a de l'or!

ÉDOUARD CHAMPERCIER.

LA VIE EN PROVINCE.

PENDANT LES VACANCES.

I.

(Le cabinet de M. Goffinet.)

M. GOFFINET, MADAME GOFFINET.

M. GOFFINET *une lettre à la main*. — Voici ce que j'écris à mon ami Francbourdon :

MON CHER FRANCBOURDON,

Madame Goffinet et moi nous venons te rappeler la promesse que tu nous fis l'an dernier.

Comme tu le vois, la présente a pour but de te *rafraîchir* la mémoire; mais je souhaite que tu l'aies moins *altérée* que le gosier, car j'ai dans ma cave une certaine piquette avec laquelle je veux te faire faire connaissance. C'est un peu vinaigré, ça gratte en passant, mais c'est plein d'idées agréables : c'est ce que j'appelle un *fier* vin! et j'espère, quand tu l'auras *goûté*, que tu n'en seras pas *dégoûté*.

Nous t'attendons, toi, ta femme, ta progéniture, ton chat, ton chien et tout le tremblement. Si vous n'arrivez pas au plus vite, je vous retire à tous mon estime, et je déclare que vous n'êtes que des *faux* bourdon.

Ton ami pour la vie,
CÉSAR GOFFINET.

MADAME GOFFINET *avec un haussement d'épaules improbateur*. — Une jolie lettre! Pourquoi écrire aux Franbourdon toutes ces bêtises?

M. GOFFINET *piqué*. — Chacun a son style; le mien est folâtre, je l'avoue, mais il ne déplaît pas aux gens d'esprit.

MADAME GOFFINET. — Je vous conseille de vous vanter. Par votre faute, nous allons avoir sur les bras toute la famille des Francbourdon.

M. GOFFINET. — N'est-ce pas pour qu'ils viennent que nous les invitons à venir?

MADAME GOFFINET. — Croyez-vous qu'il soit facile de loger et de nourrir tout ce monde, — dans une ville où il y a si peu de ressources? — Ce n'est pas pour vous que sera la peine, je suppose; ce n'est pas vous qui ferez les lits et qui irez au marché? — Et quoi acheter?... — Les volailles sont hors de prix! Et le beurre, monsieur, savez-vous ce qu'il vaut?... le savez-vous?...

M. GOFFINET. — Enfin, madame, vous n'ignorez pas que *je dois* inviter les Francbourdon.

MADAME GOFFINET. — Invitez-les, mais en d'autres termes. Qui vous oblige à être si pressant? Faites une autre lettre.

M. GOFFINET *indigné*. — Faire une autre lettre? Mais elle est très-bien, ma lettre, elle est très-bien.

MADAME GOFFINET. — Alors, envoyez-la, monsieur. Mais je vous préviens que si les Francbourdon viennent s'installer ici pendant un mois, moi je n'y resterai point. Je ne veux pas assister au pillage de ma maison.

M. GOFFINET *hors de lui, déchirant sa lettre*. — Eh bien, la voilà ma lettre! mais je n en ferai pas d'autre, et si les Francbourdon se fâchent, s'ils me nuisent auprès de mon chef de bureau, qui est leur ami, s'ils me font perdre ma place..., tant pis! ça m'est égal.

MADAME GOFFINET *froidement*. — Je vais leur écrire.

(Elle s'assied devant le bureau de son mari et écrit.)

MADAME,

Monsieur Goffinet et moi nous venons vous rappeler la promesse que vous nous fîtes l'an dernier.

La dyssenterie ravage notre petite ville. Les personnes les plus saines et les plus robustes ne sont point à l'abri de ce terrible fléau; notre quartier est particulièrement maltraité, et l'on peut dire, sans exagération, que nos voisins meurent comme des mouches. Quant à nous, jusqu'alors nous n'avons eu que la colique; mais de nos fenêtres nous voyons passer sans cesse de funèbres convois qui se rendent au cimetière. C'est un spectacle bien lugubre.

Néanmoins, monsieur Goffinet et moi nous espérons que vous allez vous empresser de faire vos malles et d'accourir chez nous avec votre mari et vos enfants.

Nous vous attendons avec une très-vive impatience.

Veuillez agréer, etc.

CLÉOPATRE GOFFINET.

II.

(Un salon élégant.)

MATHILDE, ÉDOUARD.

ÉDOUARD *lisant des noms qu'il vient d'inscrire sur son carnet*. — Madame Bourgeois, madame Quesnel, mademoiselle Royer, madame Langlet, madame Forest. — Est-ce tout?

MATHILDE. — C'est tout pour moi; mais il te reste à faire la liste de tes amis.

ÉDOUARD. — Ce sera vite fini : — Quesnel et Girardin. — Je m'arrête là.

MATHILDE *négligemment*. — Tu n'invites pas ce jeune avocat qui est venu l'année dernière?... Comment donc le nommes-tu?

ÉDOUARD. — Ah! oui, Gustave... Ma foi, non. Si je l'invitais, il me faudrait augmenter de quatre ou cinq personnes le nombre de nos invités, — et je t'avouerai que ma caisse a besoin de ménagements.

MATHILDE. — Mon Dieu! mon ami, si tu le veux, nous ne recevrons personne.

ÉDOUARD. — Est-ce sérieusement que tu dis cela?

MATHILDE. — Très-sérieusement. Je suis fatiguée, un peu malade; je te jure que je ne tiens nullement à avoir *du monde* cette année.

ÉDOUARD. — Alors, c'est convenu : tu te reposes et nous faisons des économies.

MATHILDE. — Cependant on ne peut se dispenser d'écrire à Jenny.

ÉDOUARD. — Jenny est de la famille, et son séjour ici ne nous entraînera à aucune dépense. Je lui écrirai dès aujourd'hui.

(Le lendemain.)

MATHILDE *à Édouard*. — As-tu remarqué, l'année dernière, comme ce jeune avocat... M. Gustave... était aimable et assidu auprès de Jenny?

ÉDOUARD. — Ma foi, non.

MATHILDE. — Tu es aveugle, tu ne vois jamais rien.

(Le surlendemain.)

MATHILDE *à Édouard*. — Est-il d'une bonne famille ce M. Gustave? A-t-il quelque chose?

ÉDOUARD. — Lui?... dix mille livres de rente et une position superbe.

MATHILDE. — Mais alors sais-tu qu'il ferait un mari très-convenable pour Jenny.

(Trois jours après.)

MATHILDE *à Édouard*. — Pourquoi donc ne veux-tu pas écrire à M. Gustave? Tu as bien tort : il aime Jenny, et, tu l'as dit toi-même, ce serait un excellent parti.

ÉDOUARD. — Crois-tu qu'il aime Jenny?

MATHILDE. — J'en suis sûre. Il ne s'est point déclaré l'année dernière, mais cette année je saurai bien l'y contraindre.

ÉDOUARD. — Puisque tu y tiens absolument...

III.

(A la campagne. — Chez des artistes.)

JULIEN, HERMINIE.

(*Julien lit une lettre qu'il vient de recevoir, et indique par sa pantomime une joie excessive.*)

HERMINIE. — Me répondras-tu, Julien? Que te dit cette lettre? De qui est-elle?

JULIEN. — Parbleu! voilà un bonheur sur lequel je ne comptais pas; un bonheur imprévu, comme une tuile qui me tombe sur la tête. Vivat! j'aime les surprises.

HERMINIE. — Explique-toi donc.

JULIEN. — Laurent, mon meilleur, mon plus ancien camarade... tu sais?... Laurent.... celui qui est parti depuis deux ans pour daguerréotyper les Chinois.

HERMINIE. — Je ne le connais pas. Après?

JULIEN. — Il arrive ce soir; il vient passer un mois chez nous. Je t'invite à partager ma joie.

HERMINIE *avec effroi*. — Mais, malheureux! nous n'avons qu'une chambre. — Où le loger?

JULIEN. — Une chambre et un atelier. On lui dressera un lit de camp dans l'atelier.

HERMINIE. — Mais nous n'avons qu'un lit!

JULIEN. — Un lit... ça fait deux lits, — quand il y a plusieurs matelas.

HERMINIE. — Je veux bien, mais tu ne songes pas que l'atelier n'est séparé de notre chambre que par une simple cloison : tout ce qui se passera chez nous il l'entendra.

JULIEN. — Diable! voilà une difficulté sérieuse. — Où allons-nous fourrer Laurent?

HERMINIE. — Je n'en sais rien, moi.

JULIEN. — A part la chambre et l'atelier, nous ne pouvons disposer de rien dans cette maison.

HERMINIE. — Si fait, nous avons droit à la cave et au grenier.

JULIEN. — Il y a des greniers qui sont fort bien. Le connais-tu notre grenier?

HERMINIE. — Mais non.

JULIEN. — Voyons-le.

(*Le grenier est barré dans sa profondeur par une multitude de ficelles sur lesquelles sèche une lessive; à droite il y a un tas de fagots, à gauche s'alignent plusieurs rangées de bûches; au fond une lucarne et un coin de mur dégarni.*)

JULIEN. — Voilà parfaitement notre affaire. Il y a de la place pour Laurent.

HERMINIE. — Tu oseras loger ton ami dans un grenier?

JULIEN. — Du tout, dans un palais! Suis mon explication : Je fais trois tas du tas de fagots; je place le premier tas à droite de la lucarne, le second tas à gauche, le troisième tas en avant, et je ménage au milieu une ouverture qui servira de porte. J'obtiens une chambre très-convenable, et je la meuble d'un lit de sangle, d'une pipe, d'une boîte d'allumettes et d'un paquet de tabac. — As-tu compris?

HERMINIE *ouvrant la lucarne*. — M. Laurent aura une belle vue.

LOUIS JACQUIER.

PROPOS PICARESQUES.

Si le hasard conduit vos pas dans les hauteurs de Montmartre, arrêtez-vous au-dessus de la butte, à l'angle de la rue du Poirier, vous y trouverez un marchand de vins avec une enseigne accompagnée d'un tableau des plus pittoresques. Sur l'enseigne on lit :

AU ROUGOUGNIOUX.

Le tableau a la prétention de représenter l'entrevue de deux personnages historiques : César et Arioviste. Au

bas est une légende explicative, destinée à venir en aide à l'intelligence du public. Voici cette légende :

ARIOVISTE *trinquant avec César.* — A ta perte, Romain!

CÉSAR. — Gaulois, la victoire est certaine!... Une distribution de ce bon rougougnioux a été faite ce matin à toute mon armée.

Il paraît que dans la rencontre qui suivit cette entrevue les Romains furent complétement battus par les Gaulois. Le rougougnioux offert par Arioviste à César était tout simplement un piége. On suppose que les généraux et les soldats romains s'étaient trop longtemps abandonnés aux fallacieuses douceurs du rougougnioux, qui ne contribua pas peu à les faire battre en retraite. Les Gaulois n'eurent qu'à les poursuivre dans les champs et dans les vignes, où le cri de la nature appelait leurs ennemis.

Cependant nous devons avouer, pour rendre hommage à la vérité historique, que nous avons vainement recherché cette circonstance dans les *Commentaires de César*. Ils n'en font pas mention.

Le marchand de vins, qui est Auvergnat de cœur et de naissance, prétend que *rougougnioux* est un mot grec.

***

J'attendais l'omnibus, l'autre jour, rue Richelieu, près de la statue de Molière, quand je remarquai un paysan et une paysanne qui se lavaient bravement à l'eau de la fontaine. On eût juré voir Pierrot et Mathurine, deux types délicieux que le grand homme avait étudiés sur le vif pour les transporter sur la scène. Il prenait volontiers son bien où il le trouvait, c'est-à-dire dans la nature.

Quand elle eut fini sa toilette, la paysanne, relevant la tête, se mit à contempler avec curiosité la statue de Molière.

— Regarde donc, not' homme, dit-elle à son compère, ce biau mossieu qu'est assis dans un fauteuil... Qui qu'ça pourrait ben être?

— Ma foi, not' femme, répond naïvement le paysan, il a une calotte sur la tête comme le curé de cheux nous... *Ça doit z'être le curé de la paroisse qu'on aura enterré là...*

***

Un commis voyageur en vins se présente dernièrement chez un sculpteur de Dijon pour lui faire ses offres de service. L'artiste l'invite à déjeuner, lui parle de ses souvenirs de jeunesse, de ses récits d'atelier et des amis qu'il avait connus autrefois à Paris. Il lui demande des nouvelles de Foyatier...

— Foyatier?... attendez donc, dit le commis, il me semble que je connais ça...

— Vous n'êtes pas sans avoir vu le *Spartacus?* reprend l'artiste, espérant le mettre au courant.

— *Spartacus!*... Oh! bien non, répond avec aplomb le commis voyageur, je ne fais pas d'affaires avec cette maison-là!

ANTONIO WATRIPON.

UN REVENANT.

Hier, je vois entrer chez moi et se jeter dans mes bras Huerta, le grand, le célèbre guitariste, mort depuis je ne sais combien d'années, — mort à Nice, — et pleuré par toute la presse parisienne, qui le connaissait, l'admirait et l'aimait, — car Huerta était un vrai cœur d'artiste, un de ces bons cœurs toujours gais, toujours épanouis, et qui s'offrent sur la main.

Huerta, grâce à Dieu! n'est pas mort; les journaux se sont trompés, c'est le frère d'Huerta qui mourut à Nice en 18...

Huerta est à Paris, il va bientôt donner un concert; mais la salle, quelle qu'elle soit, sera trop petite. Méfiez-vous-en et prenez vos billets d'avance.

Si vous avez entendu Huerta, vous voudrez l'entendre de nouveau.

Si vous ne l'avez pas entendu, il faut l'entendre, sans cela vous ne saurez jamais ce qu'un homme de génie peut tirer de cette espèce de chaudron qu'on nomme une guitare.

Voici une lettre que lui a écrite Rossini; elle en dit plus et elle dit mieux que nous ne saurions dire.

« MON CHER MONSIEUR HUERTA,

» Après le plaisir que j'ai éprouvé hier soir en vous entendant, laissez-moi vous exprimer toute ma surprise en retrouvant votre talent tel que je l'ai laissé : jeune, élégant. Le temps n'existe pas pour lui.

» Recevez ces quelques lignes comme témoignage de ma vérace admiration.

» Votre dévoué,

» ROSSINI. »

Paris, 22 septembre 1840.

A monsieur Huerta, célèbre artiste.

Pour copie conforme,

CH. PHILIPON.

THÉATRES.

En attendant le récit des grandes batailles, causons des escarmouches. Dans notre prochain bulletin, nous aurons à parler de la réapparition de Dumas père sur la scène de l'Ambigu avec la *Dame de Monsoreau*, de la réapparition de Dumas fils sur la scène du Gymnase avec une autre *dame* : la *Dame aux camélias*. Les *dames* portent bonheur dans cette famille. Les *Massacres de Syrie* de M. Victor Séjour et de son mystérieux collaborateur auront vu le jour de la rampe au Cirque, et il est probable que les armes françaises remporteront une victoire aussi complète dans la Syrie de M. Hostein que dans celle d'Abd-ul-Medjid.

Puisque nous sommes au boulevard du Temple, restons-y.

Et d'abord constatons le grand succès de rentrée obtenu par madame Viardot, reprenant l'*Orphée* de Gluck. (La postérité est priée de ne pas confondre celui-ci avec l'*Orphée* d'Offenbach, qui n'en est pas plus désagréable pour cela. Il trotte au pas redoublé vers sa trois-centième représentation.)

L'*Orphée* de Gluck nous amène naturellement à : *J'ai perdu mon Eurydice*, vaudeville de MM. Marc-Michel et Choler, joué au Palais-Royal.

L'*Eurydice* en question a été perdue par un Anglais parlant le baragouin inventé au théâtre à l'usage des fils d'Albion. C'est une grisette qui l'a lâché pour devenir l'amante du gérant, visible chaque soir dans un café du boulevard du Temple. Madame Montluisant, qu'il a suivie, ressemble trait pour trait à la volage. Voilà pourquoi Werybett la pourchasse jusque dans les bras de son mari! Mais madame Montluisant est vertueuse, et Werybett sera réduit à dépenser son amour et ses bank-notes avec toutes les *biches* dont il sera le *serf*.

Afin de laisser madame Déjazet se reposer des lauriers conquis cent et une fois avec *Garat*, son fils, le directeur du gentil théâtre qui porte son nom a inauguré un spectacle tout neuf : *As-tu déjeuné, Jacquot?* charmante opérette de M. de Billemont; *Trottmann le touriste* de MM. Bernard-Lopez et Ch. Narrey, et la *Gaieté de l'escamoteur*, parodie. (Ne pas confondre avec l'*escamoteur* de la Gaîté, dit l'affiche.)

Trottmann a été inspiré 1° par un album très-amusant qui montre les malheurs d'un touriste, et 2° par une ancienne comédie de Duval : *Une journée à Versailles*. Il s'agit d'un passant fourré par hasard dans toutes sortes d'aventures. Il en devient la victime sans voir goutte dans cette ténébreuse et cocasse affaire. Détails amusants et spirituels, grand succès pour l'acteur Dupuis, un véritable comédien qui ne serait déplacé sur aucun théâtre de genre.

La parodie de l'*Escamoteur* n'est pas une parodie proprement dite, mais elle est si drôle et Paul Legrand s'y montre si ébouriffant, que je ris encore aux éclats en m'efforçant, mais en vain, d'en faire l'analyse.

A l'occasion du bénéfice de M. Calvin, aux Folies-Dramatiques, trois nouveautés ont poussé leur premier vagissement. Qu'elles soient les bienvenues, car toutes trois sont nées viables au bruit des bravos.

Sous le pseudonyme d'Édouard Morin s'est caché quelqu'un de notre connaissance qui a fait la *Connaissance de Joséphine*, une petite comédie très-avouable, où l'on exhibe les mésaventures d'un monsieur qui n'a de goût que pour les femmes mariées.

Le *Voyage à Vienne* de M. de Courcy père nous montre un mari qui veut rejoindre sa femme à Vienne, et qui, au lieu d'aller à Vienne en Autriche, va à Vienne en Dauphiné. De là quiproquos à jet continu.

Trois femmes pour un zouave est un vaudeville fort attachant et très-bien mené de MM. Dallard et Bedeau.

Nous avons liquidé les petites affaires, à bientôt le tour des grandes.

ALBERT MONNIER.

AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT

PRIME POUR L'ANNÉE 1861.

Tout abonné nouveau à une année du *Journal amusant*, tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour un an et enverra 21 fr. au lieu de 17, recevra, FRANC DE PORT, un volume broché du *Petit Journal pour rire*. Ce volume, très-grand in-4°, est composé de 416 pages toutes remplies de dessins — 52 pages du volume sont coloriées à l'anglaise.

Ces volumes se sont toujours vendus et continuent à se vendre 7 fr. brochés et francs de port. C'est une collection qui sera très-prochainement épuisée, et dont le prix augmentera nécessairement.

On sait que l'ancienne *Caricature politique*, payée 200 fr. par les abonnés, vaut aujourd'hui 600 fr. — Les collections complètes du *Journal amusant* valent déjà plus de deux fois ce qu'elles ont coûté aux souscripteurs. — Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de six Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par BELIN.
N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par CORDIER.
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par CORDIER.
N° 4. ALPHABET D'ANIMAUX, par G. RANDON.
N° 5. ALPHABET MILITAIRE, par RANDON.
N° 6. LE PETIT MONDE (LES ENFANTS), par A. GRÉVIN.
N° 7. PETIT CARNAVAL MYTHOLOGIQUE, par A. GRÉVIN.
N° 8. LA FANTASMAGORIE, par HADOL et A. CORDIER.
N° 9. RÉCRÉATIONS DES PETITES FILLES, par HADOL et A. CORDIER.
N° 10. HISTOIRE DE POLICHINELLE, par HADOL et CORDIER.

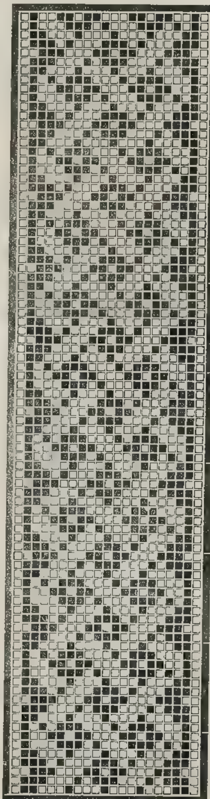
PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les dix Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 20 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.



Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*.

Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

5 FRANCS PAR AN. # LA TOILETTE DE PARIS **5 FRANCS** PAR AN.

paraît le 1er et le 15 de chaque mois, avec un dessin de modes gravé et colorié.

TOUS LES TROIS MOIS UN PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Le premier numéro a paru en janvier 1858.
Chaque numéro se vend séparément 15 centimes à Paris, et 20 centimes par la poste. Les patrons imprimés se vendent 15 centimes chacun.
Par abonnement, le prix, compris les patrons imprimés, est de 5 francs par an.

On ne souscrit pas pour moins d'une année; les souscriptions partent toutes du 1er JANVIER et du 1er JUILLET. — Si l'on paye 6 francs, on reçoit le journal pendant quatorze mois, du 1er novembre 1860 à fin décembre 1861. — Adresser un bon de poste au directeur de *la Toilette de Paris*, 20, RUE BERGÈRE, A PARIS.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 257. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 1er Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE MONDE DES THÉATRES, — par Eustache Lorsay.

ADMINISTRATION. — PERSONNEL.



17852

Je suis au bout de mon rouleau..; si je sollicitais un privilége de théâtre ? Au ministère !



7853

LES BAILLEURS DE FONDS.

A 30 pour 100 d'intérêts. — Pour avoir ses grandes entrées auprès des actrices — Afin que l'on cite son nom dans les journaux, dût-on dire du mal de lui.



17854

L'HOMME D'AFFAIRES DE LA DIRECTION.

Cravate blanche, lunettes d'or. Signe particulier : l'air honnête.



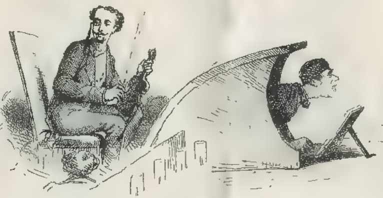
17855

DIRECTEUR DE LA SCÈNE, OU METTEUR EN SCÈNE.

Généralement auteur en réforme.

RÉGISSEUR.

Pour être un bon régisseur,
Tir li faut (*bis*),
Ne pas avoir trop de cœur.



17856

CHEF D'ORCHESTRE.

De nos jours ils sont jeunes et jolis, et font concurrence aux jeunes premiers auprès de ces dames des avant-scènes.

LE SOUFFLEUR.

Ayez des acteurs médiocres, le public les souffrira; mais eux ne toléreront pas un mauvais souffleur. Un théâtre sans souffleur, point de salut.



17857

CHEF DE CLAQUE ET CLAQUEURS.

Ces messieurs ont pour mission de former le goût du public, en lui révélant ce qui mérite les éloges. Leur chef est une puissance devant laquelle tout le monde théâtral s'humilie.



17858

Le peintre décorateur.



17859

Le dessinateur de costumes. — Le costumier. — Le cordonnier.



17860

LA CONCIERGE DU THÉATRE.

Elle a vu bien des directions se succéder. Elle seule est inamovible.

LE MONDE DES THÉATRES, — par Eustache Lorsay (suite).

DIRECTION.



17861

— Tu as de l'esprit, comme directeur tu feras de l'art; lui, il est bête, il fera de l'argent.



17862

LE DIRECTEUR. — Combien avons-nous ce soir ?

LE CONTROLEUR. — On a refusé du monde, nous avons *monté* sur les théâtres voisins.

LE DIRECTEUR. — Ça va bien, ça va bien.



17863

LE CONTROLEUR. — Monsieur, c'est nous qui sommes *les plus bas*.

LE DIRECTEUR. — Ça va mal, ça va mal.



17864

UN DES BAILLEURS DE FONDS.

En voilà un théâtre qui me coûte cher !



17865

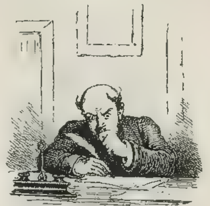
Directeur maudissant le soleil qui l'expose à faire un *trou à la lune*.



EN ÉTÉ. 17866

Vous avez une bien belle salle ce soir !

LE DIRECTEUR. — Je le sais bien, c'est moi qui l'ai *faite*.



17867

LE DIRECTEUR CALCULANT LES FRAIS DE SA PIECE NOUVELLE.

Dix pour cent sur la recette par soirée, pour mon premier rôle; idem, pour ma forte jeune première; idem, pour madame X...; huit pour mon premier danseur; dix pour les auteurs, plus deux pour le chef de collaboration, sans compter sa prime de six mille francs. Ajoutez à cela le onzieme de la recette pour les pauvres, qu'est-ce qu'il me restera?

— L'hôpital.



17868

Six mille francs quarante-cinq centimes de recette.



17869

Quinze cents francs soixante-quinze centimes.



17870

Cinq cent treize francs treize centimes.



17871

Apres faillite, changement de directeur. Bailleurs de fonds non remboursés, mais consignés.

LA VIE EN PLEIN VENT.

Il neige des biographies.

Il ne manque pas d'esprits délicats, quoi qu'on en dise. Ceux-là se plaignent avec amertume de voir la biographie tenir décidément le haut du pavé dans la littérature contemporaine.

— Hier, disent-ils, nous avions un quarteron de grands historiens. Donnez-vous la peine de jeter un coup d'œil autour de vous; nous n'avons plus que des biographes.

Et, en effet, parmi les biographes de profession, il ne faut pas seulement comprendre M. de Loménie, l'auteur des *Biographies d'un homme sans nom*, ni M. Q. Vapereau, l'auteur du *Dictionnaire des contemporains*, ni l'abbé Barbier, auteur des *Biographies du clergé*, ni feu M. Eugène Jacquot dit de Mirecourt, à qui le métier n'a pas réussi, ni M. Hippolyte Castille, ni tant d'autres Plutarques du pavé et de la belle étoile qui obscurcissent en ce moment Paris de leur présence. Hélas! la biographie est partout, et les grands seigneurs de l'écritoire la pratiquent tout comme le pauvre Grimaud qui est « crotté du talon à l'échine ».

Une rapide nomenclature, — pour voir.

Tenez, M. de Lamartine a déjà publié dans sa brochure mensuelle onze biographies;

M. Thiers a fait paraître une seconde édition de sa biographie de *Law;*

M. Guizot a écrit la biographie de Cromwell et celle de Washington; il a publié aussi les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps;* ce ne sont que des biographies;

M. Villemain a esquissé la biographie de M. Narbonne-Pelet, lequel a été un moment le conseiller de Napoléon Ier;

Qu'est-ce, je vous prie, que M. Victor Cousin à l'heure qu'il est, sinon le biographe intrépide des beaux messieurs et surtout des belles dames de la Fronde?

Tous ceux qui ont pondu des *Mémoires*, biographes;

Tous ceux qui font de la petite gazette au jour le jour, biographes;

Biographes au premier chef et avant tous les autres, messieurs les correspondants, avec ou sans faux nez, de l'*Indépendance belge*, du *Nord*, de la *Gazette d'Augsbourg* et du requin d'*Honolulu*.

Et les dix mille faiseurs de brochures qui font couler des flots d'encre chez l'éditeur Dentu, biographes! biographes!! biographes!!!

* * *

M. le vicomte de Cormenin, — autrefois Timon, — a tracé le portrait et par supplément la biographie des principaux orateurs de la tribune;

M. O. Pinard, magistrat, journaliste, a dessiné de

LE MONDE DES THÉATRES, — par EUSTACHE LORSAY (suite).

ENGAGEMENTS.



17872

LE DIRECTEUR. — Si vous demeurez chez vos parents, vous n'êtes point l'affaire de mon théâtre, allez trouver M. Montigny.



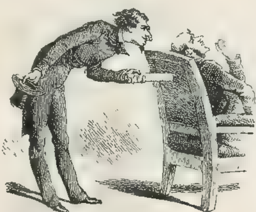
N° 3

— Combien me demandez-vous pour jouer les Mélingue?
L'ACTEUR *blessé*. — Monsieur, je ne joue pas les *Mélingue*, je joue les *Godival*.



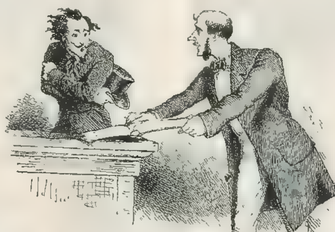
17874

Des toilettes superfines. Bonne pour le service : elle jouera les ingénues.



17875

Accueil fait à un jeune auteur.



17876

S'il a obtenu lecture?
LE DIRECTEUR. — Votre pièce est très jolie, mais voyez mon livre de réception, mon année est prise.
L'AUTEUR. — Par les gros.
LE DIRECTEUR. — Allez chez mes confrères.
L'AUTEUR. — J'y suis allé, monsieur, ils m'ont tous dit la même chose.



17877

Si le jeune auteur a la chance d'être reçu, il sera joué en pleine chaleur et par toutes les doublures.
LE JEUNE HOMME. — Mais c'est la troupe de carton que vous m'offrez là!
LE DIRECTEUR. — Dame! les fameux sont réservés pour les pièces de MM. X..., Y... et Z...

---

face et de profil les orateurs du palais, et accessoirement jeté un rapide coup d'œil sur leur vie;

Dans la *Question romaine*, M. Edmond About a composé la biographie du cardinal Antonelli;

Quarante-trois écrivains ont fait paraître la *Vie de Pie IX*;

George Sand a inauguré le roman-biographie, en publiant dans la *Revue des Deux-Mondes* une esquisse de la vie d'un poëte : *Elle et lui;*

Tous les portraits à la plume signés du nom de M. Sainte-Beuve ne sont en réalité que des biographies.

Vous rappelez-vous la biographie-affiche qu'un sieur Vante placardait, il n'y a pas bien longtemps encore, sur les murs de Paris?

Soulouque a quatre biographes, comme Jules César.

Biographie des biographies, tout n'est plus que biographie!

Celui qui a donné le branle aux lettres contemporaines en matière de biographie, vous l'avez nommé, ce n'est autre qu'Alexandre Dumas père, le biographe de Garibaldi. En 1853, l'auteur de la *Tour de Nesle* commençait dans la *Presse* le cours de ces *Mémoires* qui ont suggéré au docteur L. Véron l'idée d'une concurrence; mais l'auteur de *Monte-Cristo*, armé de la baguette de Curtius, passant en revue toutes les figures du jour, mille lettres s'abattaient à chaque instant sur son bureau. Il fallait voir toutes ces célébrités burlesques se plaindre d'une atteinte grave portée à leur majesté par l'irrévérencieux écrivain.

On distingue, entre autres, madame Ganneau, la veuve du Mapah, — un dieu mort il y a dix ans, — s'écrier que l'annaliste mettait à la charge du défunt « des faits et » des paroles propres à déshonorer vingt existences ».

On a remarqué M. Félix Pyat écrire deux fois qu'il n'avait pas été le disciple de ce dieu ni d'aucun autre, — ce qui a fait dire à la même veuve : « Saint Pierre renie » son maître avant que le coq ait chanté trois fois. »

On a vu encore un artiste, le peintre Paul Huet, envoyer une épître où se trouvent ces mots :

« Mon *ancien* ami, tu as mis dans tes *Mémoires* qu'é» tant à Trouville avec toi, en 1830, j'ai été sur le point » de m'étrangler avec une arête de sole; c'est là une » grossière erreur; c'était une arête de bard qui obstruait » mon gosier. »

* * *

Pas de biographie des hommes du jour qui ne soit frappée plus ou moins d'un coup de grattoir.

Mais à propos de ces *Mémoires* de M. Alexandre Dumas, qui en ont déjà fait naître tant d'autres et qui vont bientôt se continuer, signalons un petit bénéfice du métier des biographes.

En présence de toutes les missives qu'il recevait, l'auteur des *Trois Mousquetaires* savait garder la posture d'un homme d'esprit. C'est ainsi qu'on l'a entendu dire :

— Voilà bien de la *copie* qui me tombe du ciel. On conservera ces lettres et l'on en fera un volume à part, émaillé des noms les plus curieux.

M. Alexandre Dumas agissait un peu comme Voltaire, qui, sous forme de correspondance, vendait à ses libraires les confidences de ses amis.

* * *

Jamais un homme délicat n'aura tant redouté d'écrire une lettre. *Scripta manent*. Les paroles s'envolent, les écrits restent. Ce n'était autrefois qu'un proverbe anodin dont on faisait son profit, surtout quand on avait à redouter les procès d'intérêt ou d'affaires. A présent ce même adage est une sorte d'épée de Damoclès que les biographes suspendent sur la tête du premier venu. Un livre paraît : Les *Mémoires d'un bourgeois de Paris* ou les *Mémoires de Rigolboche*. On a imprimé le livre avec luxe, sur papier glacé, gaufré et satiné. C'est un régal qu'on peut se donner le soir, en se couchant, pour aider le sommeil à venir. Au bout de dix pages, coupées par le couteau d'ivoire, on ne peut se défendre de tressauter sur son lit absolument comme un clown du Cirque au moment solennel du saut du tremplin : on vient d'apercevoir dix lignes qu'on a écrites, il y a vingt ans, à l'auteur, et

LE MONDE DES THÉATRES, — par Eustache Lorsay (suite).

AUTEURS.


17878
Courbettes du directeur chez l'auteur influent.


17879
Il a les directeurs à ses pieds.


17880
— Je ne vous livre ma pièce qu'à la condition que vous engagerez Mélingue, Laferrière, Mme Laurent, Mlle Page, Espinosa, un chanteur.
LE DIRECTEUR. — Demandez-moi ma tête, et que ça finisse !


17881
Jeune, il a apporté ses idées à un fameux qui les a endossées.
Vieux, il retape à son tour celles des autres.


17882
L'auteur qui n'a d'idées qu'à six heures du matin.


17883
Celui qui n'en a qu'à midi.


17884
Celui-là n'a d'idées que la nuit, en collaboration avec un ou plusieurs verres d'absinthe.


17885
Ce quatrième n'en a pas du tout, c'est le plus prisé. Il fait les courses pour les offres de service de la raison sociale W..., X..., Y..., Z....


17886
J'avais un collaborateur, un jeune, le directeur nous a adjoint un gros qui prenait moitié; mais comme il n'avait pas le temps de travailler, il nous a imposé un quatrième, un autre gros auquel il fallait un quart; mon collaborateur n'ayant pas voulu partager le dernier quart, je n'ai rien touché du tout. Enfin les deux gros ayant déclaré que l'on ne pouvait signer quatre, j'ai dû abandonner mon nom !


17887
— Quand ton drame passe-t-il?...
— Le directeur m'a dit au mois d'octobre.
— Il m'a fait la même promesse pour le mien.
— Moi aussi.
— Moi de même.
En chœur ! Ah ! le filou !


17888
— Le croiras-tu, mon cher, même au théâtre Lazary, il y a accaparement : un certain M. Charles... .


17889
— Quand je serai arrivé, comme je leur ferai payer ça !
— Allons donc, tu feras comme les vieux, tu fricasseras les idées des jeunes dans ta vieille casserole.

---

qu'on croyait brûlées ou jetées dans la hotte aux chiffons. Point du tout. Pas une patte de mouche ne meurt pour messieurs les biographes Les écrits restent.

Tel, que je pourrais nommer, a vu pour cette raison son nom imprimé tout vif dans les *Mémoires de Mogador*. Il en a eu la jaunisse.

Un autre, qui était sur le point de conclure un brillant mariage, a vu s'écouler tout à coup ce château de cartes, parce que son beau-père avait rencontré dans un journal de nouvelles à la main un lambeau d'*ours* que des confrères venaient d'imprimer. — Les écrits restent.

Celui-là nous disait :

— Depuis le jour où l'on a ainsi fait paraître ma prose malgré moi, je me fais à moi-même l'effet d'un de ces maigres chiens à la queue desquels les polissons de la rue auraient attaché une vieille casserole.

***

Assez sur la biographie; — tirons-en d'un autre tonneau.

Rossini écrit en latin comme s'il était de la Sorbonne.

Le comte de Faz, gentilhomme hongrois, qui s'intéresse au développement de la musique de son pays, s'adressait, il y a quelque temps, à l'auteur de *Guillaume Tell*, en priant l'illustre maëstro d'écrire pour la Hongrie un opéra, un ballet ou au moins une œuvre de musique religieuse. Rossini a répondu dans une épître en langue latine qui, par malheur, n'est arrivée chez nous qu'à l'état de traduction. On y trouve les passages suivants :

« Jeune homme à peine mûr, j'ai commencé à composer, et plus tôt qu'on ne s'y attendait j'ai déposé ma plume. Ainsi vont les choses de ce monde. Qui commence de bonne heure doit, d'après les lois de la nature, finir de bonne heure. D'ailleurs, j'ai pris en considération les temps actuels, où des prodiges, pour ne pas dire des horreurs, pèsent sur l'art et obscurcissent le but des études les plus sérieuses. »

Ces horreurs qui pèsent sur l'art, — ce sont les réalistes; — ce sont aussi un peu, sans doute, les prolongements de la biographie.

***

Que faire cet hiver? Nos romans amusent peu. Le théâtre est indigent. On a perdu depuis longtemps l'art de causer; il paraît que l'art de danser est de même en train de disparaître. Que faire donc? On ne peut lire toujours d'insipides biographies; eh bien, voilà qu'on se remet à faire tourner les tables. M. Delamarre, direc-

LES POURQUOI ET LES PARCE QUE, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



17890

Pourquoi messieurs les commis de l'octroi peuvent-ils marcher de pair avec don Juan, Lovelace, Leotard, etc.

N° 2.



17891

Quelle est la consigne du factionnaire de la halle au blé?

N° 3.



17892

Savez-vous, chère Aglaé, quelles sont les meilleures cuisinières?

teur de la *Patrie*, remet en vigueur cette mode d'il y a dix ans. Ainsi les *esprits frappeurs* refleurissent de plus belle.

Chez F. D... on voit une table de chêne qui vient des bois du Vésinet, lesquels bois sont maintenant une colonie en plein développement. Or, dans cette table réside un démon qui a de l'esprit comme cent diables.

Un de ces derniers soirs, N... la magnétise et l'interpelle :

— Qui es-tu?

— Un de tes ancêtres.

— Comment t'appelles-tu?

— Gaspard.

— Quand vivais-tu?

— Sous Charlemagne.

— Quel métier exerçais-tu?

— Celui de boulanger.

— Est-tu dans le paradis?

— Non.

— Dans l'enfer?

— Non

— Dans le purgatoire alors?

— Oui

— Qu'y fais-tu?

— J'y attends les biographes.

*
* *

Les érudits n'ignorent point que les *tables parlantes* ne sont pas une nouveauté. Il y a deux mille ans qu'on constatait leur existence à Rome. Tertullien dit dans ses lettres : *Mensæ divinare consueverunt*. En bon français : « Les tables ont pris l'habitude de prédire l'avenir. » Il y a quarante ans, l'évêque d'Auxerre publiait un mandement pour prohiber cet exercice de faire tourner et parler des tables. Mais enfin, Paris s'en préoccupe de nouveau et y trouve du plaisir. Il faut bien les admettre.

Je reviens à la table des bois du Vésinet.

Dernièrement, un homme de finance s'approche d'elle. (Il y avait vingt personnes présentes.) Au bout d'un quart d'heure d'exercice, le Turcaret s'écrie :

— Table, qui es-tu?

— Un pur esprit.

— Et moi qui te parle?

— Un parfait imbécile.

La séance a été levée sur-le-champ.

Mais je borne au récit de ce trait la biographie de la table.

Maxime Parr.

BIGARRURES.

L'obélisque, on le sait, a été élevé au milieu de la place de la Concorde par l'ingénieur Lebas, dont le nom se lit en lettres d'or sur le piédestal.

Mais ce qu'on ignore aujourd'hui, c'est qu'outre son talent, M. Lebas a fait preuve en cette circonstance d'un grand courage, car pendant toute la durée de l'ascension du monolithe enlevé par de puissantes machines, il demeura au-dessous de cette pyramide gigantesque qui l'aurait infailliblement broyé si ses calculs n'avaient pas été justes.

Je ne sais s'il y a beaucoup d'ingénieurs qui voudraient braver cette épée de Damoclès d'un nouveau genre, mais j'en doute.

Ce préambule terminé, passons à l'anecdote.

Naturellement l'obélisque devint aussitôt à la mode, et les provinciaux surtout en raffolèrent.

L'un d'eux, proche parent de Calino, et qui visitait les curiosités de la capitale sous la conduite d'un sien ami parisien qui lui servait de cicerone, tomba, en apercevant cette immense aiguille de granit, dans une extase qui ne dura pas moins d'une heure, au grand désespoir de son compagnon.

— Par qui l'obélisque a-t-il été élevé? demande à la fin le naïf provincial en sortant de sa léthargique admiration.

— Par Lebas, répond l'ami.

— Tu dis?

— Je dis par Lebas... Est-ce clair?

— J'entends bien... Parle bas... Est-ce qu'il y a du danger à faire cette question?

— Du tout... Pourquoi?

— Mais parce que tu me recommandes de parler bas.

— O triple Tourangeau que tu es! réplique l'ami en riant de la méprise, n'as-tu donc pas compris que je voulais te dire simplement : Par Lebas, par Lebas, l'ingénieur.

— Ah! très-bien, parle bas l'ingénieur..., murmura le Calino départemental sans comprendre davantage. Je crois saisir, je saisis.., et si tu veux nous allons continuer notre promenade, je ne me sens pas bien...

Notre homme, après avoir regagné ses lares, a dû plus d'une fois chercher le sens des paroles mystérieuses prononcées par son ami au pied de l'obélisque, et je suis sûr qu'il cherche encore.

*
* *

Une jeune veuve sur le retour, qui dépassait déjà le commencement de cette seconde jeunesse dont parle avec tant de séduction M. Flourens, se montrait d'autant plus coquette qu'elle était au moment d'arriver au dernier chapitre de l'art de plaire si bien chanté par Ovide.

Elle employait tous les moyens possibles pour conserver une apparence de jeunesse, de fraîcheur et de beauté, et dissimuler son âge ainsi que les rides naissantes de son front.

Du reste, elle avait encore une figure enfantine qui, avec l'aide plus ou moins dissimulée des artifices du parfumeur, justifiait jusqu'à un certain point ses prétentions.

Elle allait dans le monde, — il est inutile de le dire, — mais les femmes de sa connaissance qu'elle y rencontrait, n'ignorant pas le faible très-fort de leur toute charmante amie, ne manquaient pas à l'occasion de le lui faire sentir, et les griffes félines de ces dames sortant de dessous leurs petits ongles roses, égratignaient en conscience l'épiderme de sa vanité.

Par malheur, elle prêtait aux attaques par un côté : — elle avait un défaut, — un grand défaut de cinq pieds environ, représenté par un fils de dix-sept ans qu'elle était forcée, à son vif regret, d'emmener avec elle.

Un jour, dans un salon, comme elle était en train d'exécuter son manége habituel en affectant de prendre la tournure et les manières d'une jeune fille, une femme connue

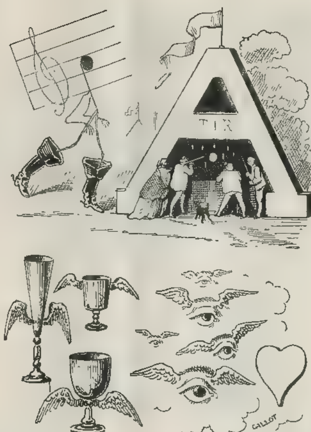
HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

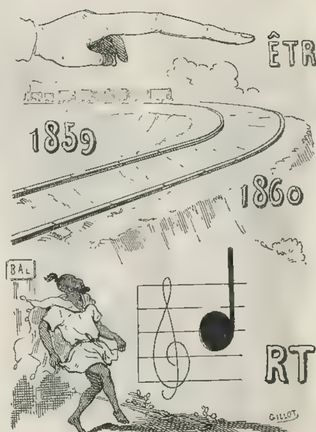
N° 4.



N° 5.



N° 6.



par le mordant de son esprit, s'adressant à la coquette veuve :

— En vérité, chère madame, lui dit-elle, il faut que vous ayez retrouvé la fontaine de Jouvence, car chaque fois que j'ai le plaisir de vous voir, je vous retrouve et plus jeune et plus fraîche encore qu'auparavant.

La dame complimentée rougit de satisfaction.

— Voyons, là, entre nous, chère belle, donnez-nous au juste le chiffre de vos printemps : je suis curieuse de le savoir.

— En fait d'âge, répond notre héroïne en minaudant, je suis du sentiment de Balzac : On n'a que celui que l'on paraît, et je n'ai pas plus de..... Ici elle baisse la voix et murmure un chiffre qui excite un sourire général.

— Et vous, monsieur? dit tout à coup l'amie impitoyable en se retournant vers le fils qui écoutait distraitement, quel âge avez-vous?

— Oh! moi, madame, fit le jeune homme en souriant, j'ai deux ans de moins que ma mère!

***

Il y a des noms prédestinés, et qui semblent exercer une influence fatale sur ceux qui les portent.

Si l'on faisait des recherches dans cette voie, on arriverait certainement à des découvertes curieuses et intéressantes.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater ce que j'avance, et je vais citer quelques exemples à l'appui :

C'est ainsi que vous pourrez lire, comme je l'ai lu moi-même, écrits en immenses lettres majuscules sur le mur d'une maison de la route de Paris à Vincennes, ces trois mots si bien accouplés : Liasse, *agent d'affaires.*

Que vous dirais-je?.. Est-il possible de trouver un nom qui soit un meilleur qualificatif de la profession qu'exerce le susdit Liasse, et je suis certain que ce nom si original et si plein d'à-propos n'a pas peu contribué à lui faire embrasser la carrière qu'il a suivie.

J'en sais un autre, dans la même catégorie, qui est affecté d'une appellation plus caractéristique encore : il s'appelle Rapine.

Je n'invente pas; Rapine existe, et il est visible tous les jours dans son cabinet.

Liasse et Rapine, ne voilà-t-il pas deux noms admirables pour des agents d'affaires?

Le nom de Rapine me remet en mémoire un quatrain satirique fait contre un certain Rapinat qui, en 1797, avait été envoyé en Suisse par le pouvoir exécutif en qualité de commissaire général.

Ce Rapinat, par une de ces bizarreries du hasard souvent invraisemblables, avait pour auxiliaires deux agents qui s'appelaient l'un Grugeon, l'autre Forfait.

Mais ce qu'il y a de plus piquant dans l'histoire, c'est que ces trois personnages, si grotesquement affublés de noms impossibles, semblèrent prendre à tâche dès leurs premiers actes de les justifier.

Rapinat, en effet, armé de pleins pouvoirs et poussé par les sentiments d'une cupidité basse et vile, surchargea le pays d'impôts et commit des exactions de toute espèce qui excitaient l'indignation publique.

Mais sans s'émouvoir des plaintes et des malédictions, nouveau Gessler, il les étouffa sous une tyrannie écrasante.

Il ne se rencontra pas un autre Guillaume Tell, mais un citoyen de Genève, victime lui-même du dictateur, remplaça la flèche célèbre par un quatrain plein de sel et qui naturellement eut un très-grand succès.

Ecce :

Un bon Suisse que l'on ruine,
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de Rapine,
Ou Rapine de Rapinat!

La Suisse était vengée!

***

On parlait du désagrément insupportable des enfants qui crient avec une continuité assourdissante, et tout le monde sur ce point était unanime.

— Eh bien, moi je les aime, dit quelqu'un tout à coup.

— Bah! s'écria-t-on aussitôt, et pourquoi?

— Mais parce qu'on les emporte.

***

Piron, l'esprit fait homme, et qui par ses reparties fines et incisives tenait souvent tête à Voltaire avec succès, avait pris Marmontel, qu'il accusait justement de faire des vers pitoyables, pour le but de ses épigrammes les plus acérées

Lorsque la *Poétique* de cet auteur parut, Piron s'écria malicieusement :

— Ce pauvre Marmontel est comme Moïse : il montre à tout le monde la terre promise où il n'entrera pas lui-même.

***

Dupont de Nemours a fait un livre sur le langage des bêtes, langage qu'il se vantait de comprendre, et il ne perdait aucune occasion de développer ses théories pour convaincre les incrédules, qui étaient nombreux.

Un jour qu'il pérorait dans un salon sur son éternel système, M. de Talleyrand entra, et l'apercevant :

— Décidément, dit-il, les bêtes parlent.

Hippolyte Maxance.

PETIT DICTIONNAIRE DE L'AMOUR ET DU HASARD.

Age. Le seul secret que les femmes sachent bien garder, — quand il s'agit d'elles-mêmes et non des autres.

***

Agnès. Une jeune fille qui n'a jamais existé. Agnès Sorel, à la bonne heure, — comme antithèse.

***

Aigle. Le *rara avis.* Le sexe faible préfère les pigeons, — aux petits pois.

***

Ah! Une interjection pleine de nuances très-difficiles à exprimer — avec la plume.

***

Aigre-doux. Le ton généralement employé par les femmes dans leurs relations.

***

Ail. Excellente chose dans le gigot. Un peu moins agréable dans la conversation.

* * *

Ailes. Une galanterie que les poëtes de tous les temps ont faite aux femmes, en les prenant pour des anges — ou pour des papillons.

* * *

Aînesse (*droit d'*). Un droit que les femmes vendraient volontiers à leurs cadettes, comme Esaü, pour un plat de lentilles, — et même pour rien.

* * *

Algèbre. Le cœur de la femme.

* * *

Aliéné. Synonyme d'amoureux.

* * *

Allégorie. Celle que le beau sexe préfère est connue sous le nom de *Danaé*.

* * *

Aller et venir. Ce que faisait la *Musette* de Henri Murger, — et ce que font volontiers d'autres musettes.

* * *

Alliage. Il y en a beaucoup dans le cœur humain. Il n'y en a pas du tout dans le cœur féminin — qui est d'un métal particulier.

* * *

Allusion. Figure de rhétorique qu'emploient avec grand succès les femmes les plus illettrées.

* * *

Alouette. Adorable petite bête que tous les poëtes ont chantée, — et que tous les gourmets ont mangée.

ALFRED DELVAU.

Il pleut des brochures. Que dis-je? il tombe des averses de brochures. Assez de publication, ô mon Dieu! assez de publication comme ça! Arrêtez! arrêtez! le public n'est pas coupable. Mais prières, supplications, rien n'y fait, et voilà M. Bobœuf qui, sans crier : *Gare!* nous jette à la tête son *Gare à nos vaisseaux!*

Qu'est-ce donc que *Gare à nos vaisseaux?... Gare à nos vaisseaux!* est un écrit bizarre, invraisemblable, inouï, impossible; quelque chose qui crie, qui tempête, qui casse les vitres, dans un langage rude, inculte, brutal, discordant mais vif, mais alerte, mais pétillant, mais flamboyant, un style qui jette feu et flammes, et qui a l'air souvent de narguer la syntaxe.

La politique n'étant pas étrangère à la chose, nous ne pouvons en dire davantage. Ajoutons seulement que les questions les plus ardues et les plus délicates sont tranchées carrément et sans hésitation par M. Bobœuf. Ce n'est pas lui qui est embarrassé. La gravité du sujet est tempérée çà et là par des pages de haute plaisanterie, placées là pour jeter un peu de gaieté sur le fond du tableau. C'est la partie amusante de l'œuvre, mais sous cette forme badine et légère se cachent, nous aimons à le croire, des pensées très-sérieuses.

Quant à M. Bobœuf, c'est un écrivain nouvellement arrivé dans le camp des *brochuriers*, comme on dit aujourd'hui. Inconnu hier, son nom est aujourd'hui dans plus de cent journaux de Paris ou de la province. Voltaire disait, en parlant du public, qu'il fallait non pas frapper juste mais frapper fort. Nous présumons que M. Bobœuf a frappé fort, puisque son opuscule se vend, se lit, et qu'il lui a déjà attiré des attaques extra-parlementaires.

Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans tout cela, c'est que M. Bobœuf a une conviction, aujourd'hui que les convictions sont si rares sur la place; c'est qu'il croit à ses idées, aujourd'hui que l'on ne croit plus qu'aux truffes et au champagne. — Prenez-le à midi, le soir, le matin, à jeun ou après dîner, dans la rue, chez lui, au café, vous le trouverez toujours prêt, n'importe quand et n'importe où, à soutenir par la parole ce que sa plume a écrit. Ah! ce n'est pas lui que l'on peut accuser de mettre son drapeau dans sa poche!

Pourvu, ô mon Dieu! que les tendances britannicides de *Gare à nos vaisseaux!* n'empêchent pas les riflemen de venir à Paris!

TIMOLÉON BRULARD.

THÉATRES.

La *Dame de Montsoreau* de M. Alexandre Dumas a été l'un des grands succès de librairie de cet amusant et facile conteur. Tous les directeurs de théâtres de drame se disputèrent le droit de mettre en scène la *Dame de Montsoreau*. Il y eut procès entre le Cirque et la Gaîté, débats entre l'Ambigu et la Porte-Saint-Martin. C'est l'Ambigu qui l'a emporté. Auguste Maquet, le collaborateur anonyme de Dumas dans le roman, a mis une condition à la représentation du nouveau drame : il s'est réservé le droit d'y retoucher à sa fantaisie. — En a-t-il assez usé?

M. Alexandre Dumas en avait fait dix-huit tableaux, qui étaient aussi longs que dix-huit actes. M. Maquet les a remaniés et réduits à dix, ce qui est déjà assez corsé, puisque la représentation commencée à sept heures un quart n'a fini qu'après une heure du matin.

Le voilà donc ce fameux drame que les directeurs s'arrachaient avec fureur! Quelle situation énorme révèle-t-il donc? Quel intérêt puissant le fait vivre? Quelle combinaison extraordinaire montre-t-il aux amateurs émoustillés par le tapage fait autour de son berceau?

Rien du tout. C'est un drame comme tous les drames vulgaires, avec sa victime innocente, malheureuse et persécutée, son traître farouche, son jeune premier blafard comme un clair de lune, et son premier rôle qui délivre par-ci, protége par-là, se déguise, se dévoue, tue douze personnes à la queue leu-leu, et fait tout ce qui concerne son état de *Deus ex machina*.

Toutes les tueries de *Bussy* et de *Chicot*, qui passent dans un roman, perdent de leur intérêt en se montrant au théâtre. Le ridicule forcé de semblables combinaisons apparaît à la rampe. Cet appel constant à la force brutale est trop facile. Quand un personnage gêne M. Dumas, Chicot le tue.

Comme vérité, M. Dumas a donné à l'histoire croc en jambe sur croc en jambe. L'histoire nous apprend que Bussy d'Amboise, soupçonné par le seigneur de Montsoreau d'être l'amant de sa femme, a été assassiné par celui-ci au château de Constancières, où il l'avait attiré en 1579. Que l'on confonde en une seule année les faits qui se sont produits en quatre ans, comme le siége de la Charité (1577), le combat de Quélus et de Maugiron (1578), la Ligue (1576), cela est déjà fort; mais, qu'en contradiction avec l'histoire, en désaccord avec un roman dont on tire la pièce, on aille marier Bussy avec la veuve de Montsoreau, qui, au contraire, est l'assassin, on a le droit de s'en étonner.

La pièce est montée d'ailleurs avec beaucoup de soin et de richesse, et elle est bien jouée par Mélingue, Lacressonnière, Brésil et Castellano.

Cette nouvelle œuvre prouve une fois de plus que M. Alexandre Dumas, jadis à la tête du mouvement artistique de 1830, n'est plus dans le courant d'idées qui entraîne les générations nouvelles vers un art plus élevé.

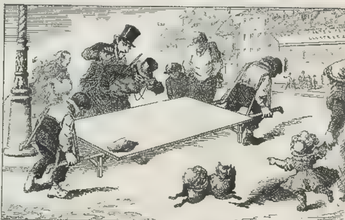
Nous avons derrière nous une jeunesse lettrée, intelligente, qui demande aux faits leur raison d'être. Que signifie la turbulence des événements que vous entassez, s'il ne se dégage de ce Pélion et de cet Ossa une idée, rien qu'une idée, qui signifie quelque chose?

Votre montagne n'accouche même pas d'une souris,

Et qu'en sort-il souvent?
Du vent!

ALBERT MONNIER.





AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT

PRIME POUR L'ANNÉE 1861.

Tout abonné nouveau à une année du *Journal amusant*, tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour un an et enverra 21 fr. au lieu de 17, recevra, FRANC DE PORT, un volume broché du *Petit Journal pour rire*. Ce volume, très-grand in-4°, est composé de 416 pages toutes remplies de dessins — 52 pages du volume sont coloriées à l'anglaise.

Ces volumes se sont toujours vendus et continuent à se vendre 7 fr. brochés et francs de port. C'est une collection qui sera très-prochainement épuisée, et dont le prix augmentera nécessairement.

On sait que l'ancienne *Caricature politique*, payée 200 fr. par les abonnés, vaut aujourd'hui 600 fr. — Les collections complètes du *Journal amusant* valent déjà plus de deux fois ce qu'elles ont coûté aux souscripteurs. — Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



LES ROBERT MACAIRE

ALBUM DE CENT DESSINS

COMPOSÉS PAR DAUMIER, SUR LES LÉGENDES DE CH. PHILIPON.

PRIX : 15 FR. RENDU FRANCO.

Pour les abonnés du *Journal amusant*, 11 fr. SEULEMENT, rendu *franco* par la poste

Adresser un bon de poste ou un bon à vue sur Paris, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.





LES

MODES PARISIENNES,

JOURNAL

DE LA BONNE COMPAGNIE.

Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons, sont entièrement désintéressés.

Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr.

A ses abonnés d'un an il donne en prime un album intitulé : GLOIRES DE L'OPÉRA, costumes choisis dans les plus beaux ballets de l'Opera. Cet Album, dessiné par Alophe, est colorié, broché et couvert en papier glacé et or.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

ESSAI SUR LA MÉTHODE EUPHLOGIQUE

OU

L'ART DE GUÉRIR SANS OPÉRATION LES TUMEURS EXTERNES A L'AIDE DU PINCEAU,

PAR LE DOCTEUR G. DE GRANDMONT.

Paris, 1 fr.; départements, 1 fr. 50 c. — En vente chez l'auteur, 18, rue Joubert.

Il suffit de parcourir cet opuscule pour apprécier les brillants résultats de cette méthode qu'on peut regarder comme un bienfait, car elle substitue au couteau chirurgical un mode de guérir à peine douloureux, hors de tout danger, qui n'exige ni régime ni repos, et s'applique avec un pinceau trempé de liquides variés selon la nature et la gravité des maladies, qui déterminent la momification et entraînent la chute des tumeurs sans que le malade soit arrêté dans ses habitudes, même dans les affections graves, telles que le cancer. On est réellement intéressé par la lecture de ce travail, qui renferme de nombreux exemples de guérisons de LOUPES, LIPOMES, KYSTES DES PAUPIÈRES, DE LA JOUE, DU COU, DU POIGNET, etc., POLYPES divers, CICATRICES DIFFORMES, FURONCLES au début ou persistants, FRAISES, SIGNES INNÉS ou adventifs de la peau, TUMEURS ÉRECTILES, TUBERCULES, DARTRES REBELLES, COUPEROSE. CANCROÏDES, SQUIRRHES, CANCERS, HYDRARTHROSE, BOURSES SÉREUSES, GOITRES, ENGORGEMENTS GLANDULAIRES récents ou anciens, FISSURES et FISTULES, ULCÈRES VARIQUEUX et ATONIQUES, VARICES, TUMEURS BLANCHES, maladie de la MOELLE ÉPINIÈRE, HÉMORRHOÏDES et HYDROCÈLES. Maladies qui sont du ressort de ce mode de traitement, dont on doit désirer la propagation.

ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de six Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par BELIN.
N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par CORDIER.
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par CORDIER.
N° 4. ALPHABET D'ANIMAUX, par G. RANDON.
N° 5. ALPHABET MILITAIRE, par RANDON.
N° 6. LE PETIT MONDE (LES ENFANTS), par A. GRÉVIN.
N° 7. PETIT CARNAVAL MYTHOLOGIQUE, par A. GRÉVIN.
N° 8. LA FANTASMAGORIE, par HADOL et A. CORDIER.
N° 9. RÉCRÉATIONS DES PETITES FILLES, par HADOL et A. CORDIER.
N° 10. HISTOIRE DE POLICHINELLE, par HADOL et CORDIER.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les dix Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 15 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 258. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 8 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE GUITARISTE HUERTA.



LA GUITARE ENCHANTEE 17896

Quelque instrument que vous demandiez, Huerta le fait sortir de sa guitare : clairon, violon, flûte, tambour, castagnettes, trombone, ophicléide, grosse caisse, harpe, canon, tout! jusqu'à la voix de la Malibran chantant la romance du Saule! Carajo! Si cette guitare-là est enchantée, ceux qui l'écoutent le sont encore bien plus!

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. Randon.



17897

UN SOUVENIR DE L'EXPOSITION D'AGRICULTURE.

— La première figure de connaissance que je rencontre ici!



17898

— Des pelures et des binettes comme ça, ça vous entortille! on ne sait pas si l'on a affaire à un mâle ou à une fumelle.



17899

— Comme les goûts changent! Autrefois j'adorais les Chinois, aujourd'hui je ne peux pas les *sentir*!



17900

— Ya tchi-tch'in, tseu t'chouan phou tsao, Tsouan. S.... Chinois! que le bon Dieu les bénisse! rien que de les entendre parler, ça me donne envie d'éternuer, je crois même que j'en ai un rhume de cerveau!



17901

— Décidément la cuisine chinoise ne me réussit pas... aussi quelle idée de me faire manger des chenilles fricassées à l'huile *d'hérisson!*

PETITE MONNAIE DE L'HISTOIRE.

En 1836, c'est-à-dire deux ans avant de mourir, Potier s'était retiré du théâtre; — il ne voulait plus remonter sur les planches, et passait tout son temps à sa terre de Grosbois.

Cependant le directeur du Théâtre-Français de Berlin sollicitait l'excellent comique de venir donner des représentations devant la cour.

— Hélas! mon ami, répondit le vieil acteur, je ne suis plus d'âge à jouer pour le roi de Prusse.

***

On parle beaucoup aujourd'hui des grosses sommes que les directeurs de théâtre donnent à ceux des artistes qui ont ou du talent ou de la réputation.

Il y a vingt-cinq ans, on payait infiniment plus cher encore deux femmes célèbres, deux cantatrices qui charmaient l'Europe.

Dans l'hiver de 1834, madame Pasta était engagée au théâtre de la Scala de Milan. Chose à peine croyable, le nombre des représentations qu'elle devait donner de cinq jours en cinq jours était fixé à vingt, et elle ne recevait pas moins de quarante mille francs par soirée.

Total : Huit cent mille francs.

Je dirai à ce sujet au public le mot de Talma dans *Manlius* : — « Qu'en dis-tu? »

A Londres, madame Malibran avait souscrit un engagement de cent cinquante mille francs pour dix représentations.

N'était-il donc pas vrai que toute syllabe qu'elles chantaient était une perle qui tombait de leur bouche, ainsi que cela arrivait aux filleules des fées?

***

Il y a trente-sept ans à peu près, le chef de la famille Rothschild s'étant cassé une jambe, on appela au plus vite le baron Dupuytren, qui était le meilleur chirurgien du temps. — Aussitôt que l'opération fut terminée, on remit à l'opérateur une petite cassette. — Dans cette boîte, il se trouvait cent mille francs en billets de banque.

***

Vers les premières années du règne de Louis-Philippe, après une inondation désastreuse de la Loire, M. Jules Janin avait imaginé d'organiser un concert au bénéfice des indigents de Saint-Étienne, qui avaient particulièrement souffert des suites de ce fléau.

On se rappelle peut-être que Paganini, qui aimait l'or et qui nageait dans l'or, avait refusé le bienfait de quelques coups d'archet donnés gratis. Aussitôt le feuilletoniste avait de sa plume ardente marqué au front le joueur de violon afin de le punir de son avarice.

C'était encore très-bien, c'était encore une bonne œuvre.

Dans le zèle qui l'animait, l'auteur de *Barnave* s'adressait à tout le monde. Il allait quêtant tour à tour le riche et le pauvre; mais c'était au pauvre qu'il s'adressait de préférence, afin d'être plus certain d'obtenir.

Parmi les *paniers percés* qui trouvaient encore moyen de donner, M. de Chateaubriand s'était présenté à la pensée de M. Jules Janin.

Le spirituel journaliste avait écrit à l'auteur des *Martyrs* la lettre que voici :

« Vous reste-t-il encore cinq francs pour une charité?

» Jules Janin. »

A cette lettre, dont personne ne contestera l'originalité

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. Randon (suite).



17902

— On lit dans la *Gazette de Pekin* :
« L'invincible artillerie chinoise a obtenu — comme tou-
» jours — contre les barbares étrangers le succès le plus
» éclatant. »



Le meilleur feu qu'aient jamais fait les canons de bois chinois — ou Chinois de bois — du Peï-ho.



17904

— Les Chinois ne sont pas forts pour l'invention, c'est connu; mais pour copier, à eux le pompon! Voilà juste, à une virgule près, l'enseigne du magasin de thés de la rue Vivienne.



17905

— Escusez, c'est le camarade qu'il avait parié que votre queue c'était du postiche.



17906

— Avec cette fichue robe, moi qui croyais suivre une princesse chinoise!!!... Tu vas me l' payer, Aglaé!

et le laconisme, que répondait M. de Chateaubriand? L'occasion était trop bonne pour qu'il la laissât échapper.

Il écrivait courrier par courrier :

« Il ne me restait plus que cinq francs; mais j'ai em- » prunté quinze francs à mon portier, et je vous envoie le » tout pour que vos malheureux inondés me recomman- » dent dans leurs prières, et que vous me ménagiez dans » vos feuilletons.

» Chateaubriand. »

***

Il y a vingt ans, l'Académie des sciences avait mis à son ordre du jour la discussion sur les pluies de crapauds.

Deux des membres de la docte assemblée, MM. F. Arago et d'Alton, s'occupaient de donner des explications scientifiques de ce phénomène : — Le frai de l'horrible batracien pompé par le soleil et retombant en ondée animée.

Rien de plus curieux que les dépositions de divers savants :

le baron Thénard. — En 1833, un soir, en me promenant dans les environs de Jouy-en-Josas, je suis surpris par un orage; j'ouvre mon parapluie, qui, au lieu de me garantir de l'eau, m'empêche de recevoir des nuées de crapauds sur la tête.

m. zichel. — En 1808, étant officier de chasseurs, je vis pleuvoir sur ma troupe une quantité innombrable de petits crapauds.

m. gayet. — Dans le même temps, étant de garde avec cent cinquante hommes, je reçois un déluge de ces animaux, et j'empêche mes hommes de les mettre dans la marmite.

m. duparque. — En août 1804, un jour, rencontrant le curé d'un village des environs d'Amiens, j'entre avec lui au presbytère. Les cours et les chambres étaient pleines de crapauds.

Et à la même époque, dans une *Revue de l'année*, jouée au théâtre des Variétés, Odry disait :

— Bientôt l'Académie des sciences nous apprendra qu'il est tombé une pluie de ces autres crapauds à quatre pattes, sans queue, qu'on nomme des collégiens.

***

Tout le commencement de notre dix-neuvième siècle jusqu'à 1836 semblait appartenir aux boiteux. Pas un genre de gloire n'était enlevé à ceux qui marchaient comme Vulcain.

La tragédie que préférait Napoléon était *Hector*, de Luce de Lancival. Une assez bonne comédie, fort aimée de Louis XVIII, était l'*Avocat*, de M. Roger.

Eh bien, MM. Roger et Luce de Lancival, ces deux représentants de l'art dramatique, étaient boiteux.

Lord Byron fut reconnu pour le premier poëte de l'époque; Walter Scott, le premier romancier. Ils étaient boiteux l'un et l'autre.

En France, pendant que la politique tournait toutes les têtes, les partis se dessinèrent et chacun se choisit un chef. Les libéraux modérés et constitutionnels se rallièrent sous le drapeau de Benjamin Constant; il était boiteux. Enfin les hommes positifs, les doctrinaires, dédaignant les théories et jetant les doctrines au rebut, se rangèrent sous le patronage du premier talent financier du temps : le baron Louis. Il était boiteux.

Depuis la révolution de juillet, l'opposition avait reconnu pour chef le général La Fayette. S'il n'était pas boiteux de naissance, il ne pouvait pourtant marcher sans le secours d'une canne. Le roi Louis-Philippe se faisait représenter à Londres par M. le prince de Talleyrand, pied-bot reconnu. En même temps, le parti royaliste appelait à son aide l'illustre Chateaubriand. A peine eut-il écrit une brochure et conspiré de la longueur du doigt, qu'il se sentit pris de douleurs rhumatismales, et il marchait en boitant, ainsi qu'il convenait à une haute personnalité du siècle où nous vivons.

***

Ampère, le mathématicien, si connu pour ses distractions, jouait aux échecs.

Un de ses amis entre dans le salon, et lui demande comment il se porte.

Ampère, tout à son jeu, ne répond pas un mot.

Deux heures après, la partie finie, il se retourne et dit :

— Pas mal, et toi?

***

Extrait d'un article *de la Tribune*, après la première représentation de *Lucrèce Borgia* :

« Voltaire avait dit ce que Victor Hugo sait si bien comprendre : *Au théâtre, il vaut mieux frapper fort que de frapper juste.* (Armand Marrast.)

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. Randon (suite).



— Basta! mes hommes ne comprennent pas le chinois, et je ne veux pas avoir l'air de m'entendre avec les fournisseurs; ci pour ça?... yes, bono! naïn, macache!



IMPRESSIONS DE VOYAGES DU SERGENT CHABRAISON.

« En Chine, je y et rémarquer que les Hovergnias du péyis il tranpet lor qeux » dedent lor siaux se quil ma parrut inconpattibles aux pouain devu de la pro- » pretée et même de la sevilizassion. »

* * *

Un maçon disait avoir une couleuvre dans le ventre.

M. Jules Cloquet, alors chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, l'interroge, reconnaît sa manie, et sent bien que pour le guérir il faut avant tout le flatter.

— Oui, dit-il, je la sens, je la vois! La voici. Elle remonte dans l'œsophage.

Et le malade de s'écrier avec enthousiasme :

— J'en étais sûr! Il y a longtemps que je l'ai avalée en buvant de l'eau d'une mare; elle était petite alors, mais depuis elle s'est développée, elle a grandi, elle a grossi, et si l'on n'y met bon ordre, elle finira par me dévorer; oui, par me dévorer tout entier. J'en étais sûr, répétait le maçon; je le disais partout, et partout on me riait au nez.

— Or ça, dit le médecin, il faut opérer.

Pieds, poings liés, et les yeux couverts d'un bandeau, le malade, plein d'aise, est couché sur le lit de douleur. Une incision longue mais superficielle est faite à la région de l'estomac. Des linges, des compresses, des bandages rougis par le sang sont appliqués. La tête d'une couleuvre dont on s'était précautionné est passée avec adresse entre les bandes et la plaie.

— Nous la tenons enfin! s'écrie l'adroit chirurgien. La voici!

En même temps, le patient arrache son bandeau; il veut voir le reptile qu'il a nourri dans son sein. Mais quelques heures après, une sombre mélancolie s'empare de lui. On appelle M. Jules Cloquet.

— Monsieur, lui dit-il avec anxiété, si elle avait fait des petits?

— Impossible, c'est un mâle!

Maxime Parr.

PROPOS PICARESQUES.

Nous dînions vers la fin des vacances, avec un ami, dans une petite ville de Normandie, à l'hôtel de la *Goutte d'or*. C'était un vendredi, à table d'hôte; il n'y avait pas moyen de trouver un seul plat de viande. Nous remarquions, non sans intérêt, un professeur de rhétorique à lunettes d'or et à profil scolastique, que cette rigoureuse observance du maigre mettait hors de lui.

— Qu'avez-vous donc à nous servir à dîner?... demanda-t-il au garçon en faisant la grosse voix.

— Monsieur, répond le garçon, nous avons des z'haricots et des z'harengs.

— Depuis quand dit-on des z'haricots et des z'harengs? .. reprend doctoralement le professeur, heureux de pouvoir exercer son pédantisme.

— Je n' pourrais pas vous dire, répond humblement le garçon, y n'ia que six semaines q' je suis dans la maison.

* * *

On avait logé provisoirement dans la vaste maison de Richefeu, à l'ancienne barrière Montparnasse, les prisonniers de l'armée pontificale, anglais et irlandais, échappés à la dernière guerre. Ils attendaient là leur départ pour Dieppe, où ils ont dû s'embarquer.

Deux vieux politiqueurs appréciaient, chacun à sa manière, la portée philosophique de cette généreuse hospitalité.

— Ma foi, disait l'un, ces gens-là sont des mercenaires, et je trouve qu'on fait beaucoup pour eux.

— Ce n'est pas mon avis, disait l'autre, et à la place du gouvernement je voudrais les faire manger tous chez Vachette ou même à la Maison d'or.

— Tenez, père Machin, moins je vous comprends, et plus vous m'étonnez.

— Vous allez comprendre : Si on les faisait manger chez Vachette ou même à la Maison d'or, cela se redirait à l'étranger. Tous les soldats de toutes les armées de l'Europe se répéteraient la chose; et quand on irait pour se battre, ils voudraient tous être faits prisonniers. De cette façon-là la France serait toujours victorieuse, et on serait obligé de supprimer la guerre...

— Vous avez, ma foi, raison, dit l'autre interlocuteur ébahi à force d'être convaincu; et je vois bien, père Machin, que vous serez toujours un homme fort en politique!

Antonio Watripon

PETIT DICTIONNAIRE DE L'AMOUR ET DU HASARD.

Alpha. C'est la première lettre de l'alphabet. Les femmes nous prennent souvent pour la seconde.

* * *

Amabilité. Ce qui sauve les femmes, — quand cela ne les perd pas.

* * *

Amant. La préface du mari. Être l'amant d'une jolie femme, quelle horreur — charmante!

* * *

Amateur. Il y a des amoureux amateurs comme il y a des clercs amateurs, des peintres amateurs, des poëtes amateurs, — c'est-à-dire des gens qui ne seront jamais bons peintres, bons écrivains, bons notaires, etc.

* * *

Ambiguïté. Il y en a souvent dans la conduite des hommes — et plus souvent encore dans celle des femmes. Plus une femme a de beaux yeux, plus sa conduite peut loucher.

* * *

Ambition. L'hôtel des invalides des amoureux. La Trappe de tous les Rancé hors d'âge et d'haleine.

* * *

Ambre. Le frère du musc, le cousin du patchouli, — et l'ami des biches de Bréda-street.

* * *

Ambroisie. Les dieux en mangeaient; nous en buvons. Je ne sais pas de quelles assiettes ils se servaient, mais je doute qu'elles fussent aussi précieuses que nos coupes, — qui sont deux lèvres rouges, fraîches et pures.

* * *

Ame. Indispensable aux soufflets et aux violons.

* * *

Amer. Voici ce que dit Térence : *Amaræ sunt mulieres*.

* * *

Amitié. Le faux nez que les jeunes femmes mettent à leur visage en face d'un indifférent qui voudrait leur devenir trop cher. Fiche de consolation qu'une vieille femme donne à son vieil amant, — comme le chasseur qui, faute de grives, tue des merles.

Dans tous les cas, — soit pour hommes, pour femmes ou pour réalistes, — l'amitié est le mariage de deux âmes, et, comme tous les mariages, elle est sujette à divorce.

C'est l'opinion de Voltaire — et la mienne.

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. Randon (suite).



17909

— Sans rancune, camarade! entre troupiers, plus on se tape dur, plus on s'estime.



17910

— O charmante mandarine, si vous saviez tout ce que peut contenir d'amour le cœur d'un caporal français... médaillé de Crimée et d'Italie!!



17911

— En v'là un *fourbi* qui fait des manieres!
— Laisse-le donc! je vais en cueillir une simple tranche, faut pas être indiscret.



17912

— Que diable peut-il y avoir sur cet écriteau?... c'est peut-être un Chinois à vendre.
— Ça m'a l'air d'un gaillard plutôt à vendre qu'à *louer*.



17913

— Tas de chipies!... comme j'aime bien mieux les Chinoises de l'Hippodrome!... en v'là, au moins, des femmes qui font honneur à leur sexe!



17914

— Ma tante est comme ça : il s'agirait de me tirer des griffes du diable, qu'elle ne m'enverrait pas un monaco, tandis que si je lui dis que c'est pour racheter les petits Chinois qu'on jette à l'eau....
— C'est une idée! en avant les petits Chinois!



7915

— Si l'on n'était pas bien certain d'être en Chine, on se croirait en plein boulevard des Italiens.



17916

— Ça se permet de nouer sa moustache derrière la tête!... Est-ce que par basard ce Chinois aurait l'intention de me vexer?...

* * *

Ami. Un mot banal, — une chose exquise. On cite, comme modèles d'amis parfaits et à toute épreuve, Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Thésée et Pirithoüs, Damon et Pythias, Bruyéis et Palaprat, de Rovray et Fiorentino, Deleutre et Paul d'Ivoi. Après? Il paraît qu'il n'y a pas d'après.

* * *

Amie. Ce que les femmes appellent leurs amies sont d'autres femmes plus laides, plus pauvres et plus inepte

qu'elles, chargées de faire repoussoir à leur esprit, à leur fortune et à leur beauté.

⁂

Amour. On en parle beaucoup, — mais on ne le connaît guère. Chamfort et Napoléon se sont exprimés un peu vertement sur le compte de l'amour. Sapho a dit que c'était l'union de deux âmes. Les journalistes disent que c'est un billet de spectacle, les coiffeurs disent que c'est un billet de bal, les banquiers disent....

Sapho, Napoléon, Chamfort, les journalistes, les coiffeurs et les banquiers ont raison.

C'est tout cela, à part ou ensemble, selon les goûts, l'homme — et la femme.

⁂

Amourettes. La monnaie de l'amour. Les jeunes gens la dépensent facilement. Quant aux vieillards, — même les plus millionnaires, — leurs moyens ne le leur permettent plus.

⁂

Amoureux. On est bossu toute sa vie; on n'est amoureux que jusqu'à trente ans.

⁂

Amour-propre. Les trois quarts d'une femme.

⁂

Amphibie. Il y a deux sortes d'animaux amphibies : celle que la nature a faite pour exister dans un double élément, comme le phoque; — et celle qu'une révolution a façonnée pour vivre dans un double milieu politique, comme l'homme.

Cette plaisanterie est du grave Cuvier.

⁂

Amusement. Les enfants en trouvent un à empaler les mouches, les femmes à crucifier les hommes.

⁂

Ange. L'être le plus immatériel. On s'obstine à donner ce nom aux femmes qu'on aime. Cela se chante aussi :

O mon ange, ô ma Lucie!...

⁂

Animal. Avez-vous lu cette traduction, par Voltaire, de l'*Ane d'or* de Machiavel? C'est un cochon qui parle ainsi à l'homme :

Animaux à deux pieds, sans vêtements, sans armes,
Point d'ongles, un mauvais cuir, ni plume, ni toison,
Vous pleurez en naissant, et vous avez raison :
Vous prévoyez vos maux, ils méritent vos larmes.
Les perroquets et vous ont le droit de parler.
La nature vous fit des mains industrieuses;
Mais vous fit-elle, hélas! des âmes vertueuses?
Et quel homme en ce point pourrait nous égaler?
L'homme est plus vil que nous, plus méchant, plus sauvage;
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage,
Vous tremblez de mourir et vous vous égorgez.
Jamais de porc à porc on ne vit d'injustices,
Notre bauge est pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon Dieu me préserve à jamais
De redevenir homme et d'avoir tous tes vices!

ALFRED DELVAU.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Un jeune beau rencontre une lorette dans un théâtre de drames. Elle est en grand deuil.

— Tiens! Finette au spectacle? s'écrie-t-il. Cependant vous avez perdu votre mère jeudi dernier?

— Certainement, aussi ne vais-je voir que des pièces tristes.

— Afin d'être encore plus en deuil, vous feriez bien de n'assister qu'aux pièces ennuyeuses... Le répertoire de M. Ponsard, par exemple. C'est pour le coup qu'on ne dirait pas que vous allez au spectacle pour vous amuser.

⁂ Oh! oh! messieurs les gourmands, écoutez un peu cette citation de J. J. Rousseau :

« La gourmandise est le vice des hommes sans étoffe. »

⁂ Savez-vous que Siraudin, le vaudevilliste, s'est établi confiseur non loin de Boissier et de Marquis? Il va leur faire une rude concurrence.

— Quelle singulière idée! un vaudevilliste confiseur!

— Justement. Comme vaudevilliste, il avait déjà étudié la question de confiserie.

— Avec ses couplets genre devise?

— Non, avec ses *petits fours*.

⁂ Qu'est-ce que le bagou?

— Un masque qui ressemble à l'esprit.

⁂ On allait jouer l'*Étoile du Nord*. Meyerbeer rencontre un journaliste et lui recommande vivement sa partition. Le critique lui demande s'il est content du libretto de M. Scribe.

— O cher ami, répond le maestro, tombez sur Scribe si vous voulez, il est plus fort que moi.

Touchante modestie!

⁂ (*La scène se passe dans la boutique d'un épicier-liquoriste du quartier Mouffetard*.) Les comptoirs sont assaillis par un escadron de chiffonniers fumant, jurant, beuglant et dégustant à qui mieux mieux le trois-six, les chinois, les prunes à l'eau-de-vie, et généralement tous les produits qui vivent en bons amis avec l'alcool.

Tout à coup, madame l'épicière descend à la cave retrouver monsieur son mari, occupé à baptiser un petit bordeaux qui n'en devient pas plus catholique pour cela.

L'ÉPICIÈRE. — Ah! mon pauvre homme, je suis perdue!

L'ÉPICIER. — Qué que t'as, voyons, qué que t'as?

L'ÉPICIÈRE. — Je suis peut-être l'auteur d'un homicide par imprudence.

L'ÉPICIER. — Un *ivrognicide*, tout au plus... Mais comment que t'as fait?

L'ÉPICIÈRE. — A force de passer d'un bocal à un flacon, j'ai commis une erreur. Un soulard me demande de l'*eau d'af*, et v'là-t-y pas que je lui ai versé de l'eau seconde destinée à nettoyer des chenets de cuivre.

L'ÉPICIER. — Pristi!... et il l'a avalée?

L'ÉPICIÈRE. — Hermétiquement.

L'ÉPICIER. — Fichtre de fichtre!

La journée s'écoule sans événements, et les deux débitants demeurent mornes et inquiets. Ils flairent une visite en police correctionnelle.

La nuit se passe, point la moindre apparence de commissaire de police.

Au petit jour, la boutique se rouvre selon l'usage, et le premier consommateur qui y pénètre, c'est le buveur d'eau seconde de la veille.

L'épicière pâlit et prépare une excuse; l'ivrogne, au visage abruti, glisse humblement ses deux sous sur le comptoir, et dit en passant avec convoitise sa langue sur ses lèvres :

— Mame la bourgeoise, faites-moi bonne mesure, et surtout donnez-moi de la même qu'hier, je n'en ai jamais bu d'aussi bonne de ma vie!

⁂ Louis XVIII aimait les belles-lettres et les cultivait avec amour. C'est sous son règne que la littérature romantique fit son entrée dans le monde. Que de clameurs elle éveilla! Le *Constitutionnel*, si libéral en politique, devint l'adversaire le plus véhément de la nouvelle bannière littéraire. C'est de ses bureaux que partit la fameuse supplique au roi contre les *romantiques*, à laquelle Louis XVIII fit cette sage réponse :

— Messieurs, quand il s'agit de théâtre, je n'ai, comme tout le monde, que ma place au parterre.

⁂ En relisant une collection des journaux publiés après la révolution de février 1848, j'ai lu la proclamation suivante, présentée par un petit journal satirique :

DÉCRET.

Au nom du peuple français :

ARTICLE 1er.

Il n'y a plus rien.

ARTICLE 2.

Tout le monde est chargé de l'exécution du présent décret.

(*Fait sur les barricades*.)

⁂ Comment faut-il s'y prendre, disait Gœthe, pour se connaître soi-même?

— Il faut bien agir, se répondait-il à lui-même. Fais ton devoir, tu sauras ce que tu vaux et ce que tu renfermes.

Il disait aussi :

— Ne nous fions pas trop à la littérature et aux œuvres écrites; la littérature n'est qu'un mince et misérable débris de ce qui a été fait et pensé; c'est le fragment des fragments.

En effet, c'est là le secret d'un maître.

⁂ J'entendais hier, dans un foyer d'artistes, un acteur du boulevard qui plaignait les comédiens de l'oubli dans lequel ils tombent dès qu'ils ne sont plus au théâtre, et il se lamentait en enviant le sort du peintre, de l'écrivain, du général, et en se comparant à eux, lui, le héros ampoulé de M. d'Ennery.

— Cher monsieur, lui dis-je, votre nom placardé à tous les coins de rues et sur les colonnettes des places publiques, est plus connu du commun des martyrs que celui du général qui a gagné la bataille de *Zurich*, que celui du peintre qui a composé le *Radeau de la Méduse*, que celui de l'écrivain qui a écrit le *Neveu de Rameau*. Le peuple sait encore les noms des Frénoy, des Tautin, des Marty, des Adèle Dupuis, qu'il n'a cependant jamais vus jouer. Vous dites que rien ne reste de vous? Il en reste le meilleur : le bruit, l'éclat, la vanité satisfaite, le *frou-frou*.

⁂ Il est encore certaines petites rues des faubourgs de Paris où il est imprudent de passer après le coucher du soleil. Les naturels de l'endroit, peu soucieux d'aller jusqu'aux plombs pour vider leurs eaux ménagères, aiment mieux lancer par leurs fenêtres ce qui les gêne chez eux, et ils ne prennent même pas la précaution de crier : Gare là-dessous!

L'autre nuit, une patrouille de garde nationale reçut en plein le contenu d'un vase que je me permets de qualifier de *nocturne*, puisqu'il faisait noire nuit. La répartition s'en fit avec une remarquable égalité.

Le caporal, honnête citoyen, philosophe s'il en fut jamais, se boucha le nez et dit placidement :

— Ils ont bien fait de jeter ceci, car ça commençait à se gâter!

⁂ A présent que Siraudin est confiseur, patenté, futur juge au tribunal de commerce, et négociant rangé, archi-rangé, je lui conseille de déchirer le feuillet de certain album, où il a écrit la poésie ci-dessous, aussi légère que bachique; sinon il perdra l'estime de ses confrères les boutiquiers de son quartier, et ne sera jamais pris pour un confiseur sérieux.

Je demande que mes écrits
Soient imprimés sur *papier gris*,
Je veux que du *papier qui boive*
Reçoive
Mon dernier refrain,
Et je signe ces mots sur du *papier raisin* :
PAUL SIRAUDIN.

LUC BARDAS.

A PROPOS DE HUERTA.

Dans l'avant-dernier numéro du *Journal amusant*, nous avons reproduit une lettre charmante adressée par Rossini *au célèbre artiste* Huerta, mais nos compositeurs l'ont datée de 1840. — C'est 1860 qu'il faut lire, il y a quelques semaines seulement qu'elle a été écrite.

Nous saisissons cette occasion pour mettre sous les yeux de nos lecteurs des vers improvisés par madame E. de Girardin, après un concert qu'elle entendit à Grenade, et dans lequel le talent — on pourrait dire le génie — de Huerta l'avait impressionnée, comme il impressionne tous les artistes, tous les amis de la musique et de la poésie.

Heureux pays d'Andalousie,
Garde ta joie et ta fierté;
Ta noble part si bien choisie
Vaut mieux qu'argent et liberté!
L'avez-vous entendu, ce troubadour d'Espagne,
Qu'un art mélodieux aux combats accompagne?
Sur sa guitare il chante et soupire à la fois;
Ses doigts ont un accent, ses cordes une voix.
Son chant est un poëme harmonieux sans rime;
Tout ce qu'on éprouve, ce qu'on rêve, il l'exprime.
Les cœurs à ses accords se sentent rajeunir,

La beauté qui l'écoute, heureuse en souvenir,
S'émeut, sourit et pleure, et croit entendre
Ce qu'on lui dit jamais de plus doux, de plus tendre.
Sa guitare en vibrant vous parle tour à tour
Le langage d'esprit, le langage d'amour.
Chacun y reconnaît l'instrument qui l'inspire.
Pour le compositeur c'est un orchestre entier,
C'est le tambour léger pour le Basque en délire,
C'est le clairon pour le guerrier,
Pour le poëte, c'est la lyre!

Madame É. de Girardin.

L'histoire intime et romanesque du théâtre en France, l'histoire de toutes ces belles folies amoureuses qui ont eu aussi leurs jours de larmes, tel est le sujet du nouveau livre d'Arsène Houssaye, *Princesses de Comédie et déesses d'Opéra*, qui vient de paraître chez l'éditeur H. Plon. Ce livre renferme plus de cinquante portraits pris sur le vif et peints avec un grand charme par l'auteur, qui a vu la comédie dans les coulisses, et qui conte avec son esprit original les aventures de toutes ces belles comédiennes.

THÉATRES.

Depuis l'apparition du célèbre ballet de la *Sylphide*, il n'y a jamais eu d'autre sujet de ballet que celui-là à l'Opéra. Ce n'est pas le *Papillon* qu'on vient de donner qui fera montre d'originalité. Il s'agit d'une paysanne changée en papillon et poursuivie par un prince amoureux jusqu'à ce qu'il lui brûle les ailes à une bougie. Cet incendie partiel a le don de ramener Farfalla aux conditions normales de la vie humaine. Comme elle est fille d'émir, rien ne l'empêche de s'unir au prince Djalma.

Ce livret n'offre pas le comble de l'intérêt, mais il a fourni de bons prétextes chorégraphiques à mademoiselle Taglioni. Qui était plus capable qu'elle de mettre en relief mademoiselle Emma Livry, la jeune artiste qui a su si bien profiter de ses conseils et qui nous paraît destinée à recueillir un jour sa riche succession artistique?

M. Offenbach a écrit pour le *Papillon* une musique légère (cela devait être.) Il y a fait preuve d'un remarquable talent dans l'art de manier ce complexe instrument qu'on nomme l'orchestre. La musique de ce ballet est une riche mine à exploiter pour les compositeurs de quadrilles, valses et polkas.

La *Dame aux camélias* était une pièce passablement usée au Vaudeville. En la reprenant, le Gymnase en a fait une nouveauté. Lafontaine et madame Rose-Chéri ont mis beaucoup de passion et de talent dans les rôles d'Armand et de Marguerite.

La *Dame aux camélias*, avec toutes les hardiesses qu'on lui a si souvent reprochées, est le drame le plus moral et le plus vertueux. De pareils spectacles dégoûtent du vice bien mieux que des sermons. Nous n'en connaissons pas de mieux faits pour inspirer l'horreur de la vie fiévreuse de la courtisane et des joies décevantes du monde inavoué. L'homme qui après avoir vu la *Dame aux camélias* n'apprécierait pas les plaisirs paisibles de la famille et les calmes bonheurs d'une vie honnête, serait un être assez mal organisé. La lorette qui n'a pas un peu frissonné à l'aspect de Marguerite Gautier mourante, ne peut être qu'une drôlesse, nous ne dirons pas sans cœur, mais sans intelligence.

Il y a une idée de comédie dans les *Mitaines de l'ami Poulet*, œuvre de MM. Cormon et Michel Carré, représentée au Vaudeville.

L'ami Poulet est un des êtres les plus malheureux qui existent; cœur fier, esprit juste et indépendant, il aime la liberté et la franchise, et il se voit condamné à l'esclavage et au mensonge. Il prend, comme disent les auteurs, *des mitaines* avec tous les gens qu'il a intérêt à ménager. Heureusement, l'ami Poulet finit par avoir honte de sa servitude volontaire; il se relève, il se transforme. Ce moyen lui réussit à merveille, il obtient alors tout ce qu'il n'avait pu conquérir avec sa bonté servile.

Les auteurs ont retourné le vieux proverbe. En pareil cas *Mieux vaut violence que douceur.*

Le Palais-Royal a donné deux ravissantes petites comédies : 1° le *Serment d'Horace* d'Henry Murger, et tout à fait digne de cette plume élégante et spirituelle; 2° le *Passé de Nichette* de Lambert-Thiboust, qui promet un pendant à la *Corde sensible*, d'amusante mémoire.

Albert Monnier.

Les *cartes de visite amusantes* se sont vendues à plus de deux cent mille exemplaires, et tout annonce que, pour le jour de l'an prochain, elles se vendront plus encore, car elles ont plu à tout le monde, et voici qu'on en demande de Londres et de Saint-Pétersbourg. L'idée qu'on a eue de les employer à marquer la place des convives dans les repas d'amis, n'est pas pour peu de chose dans le succès de cette petite publication, car elle lui a donné une sorte d'utilité. Nos abonnés se souviennent qu'il leur est fait une remise exceptionnelle sur le prix. On vend le paquet de cent cartes toutes différentes, 5 francs. Nos abonnés le reçoivent *franc de port*, sur quelque point de la France que ce soit, moyennant 3 francs.

L'administration des bals masqués de l'Opéra a l'honneur d'inviter MM. les locataires des loges pour la saison, à bien vouloir retirer leurs coupons avant le 5 décembre, autrement on en disposerait.

RÉPONSES AUX POURQUOI ET AUX PARCE QUE

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pourquoi messieurs les commis de l'octroi peuvent-ils marcher de pair avec don Juan, Lovelace, Léotard, etc.

C'est parce qu'ils s'entendent journellement faire des *déclarations*.

N° 2. Quelle est la consigne du factionnaire de la halle au blé?

Sa consigne est de *veiller au grain*.

N° 3. Savez-vous, chère Aglaé, quelles sont les meilleures cuisinières?

Les meilleures cuisinières sont celles qui soignent le mieux leurs *liaisons*.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. Tel rit vendredi, pleurera dimanche.
N° 5. La beauté attire vers elle et les yeux et les cœurs.
N° 6. L'on doit être en raillant mordant sans grossièreté.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonnée peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'elle désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté. — Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1861 est un Album colorié, intitulé les *Danseuses de l'Opéra*; cet Album est composé de jolies lithographies d'Alophe; ce sont les costumes des principales danseuses de l'Opéra dans les ballets les plus célèbres.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes* : un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco*, il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée.

La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1861 tout entière.

Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.





CARTES DE VISITE AMUSANTES

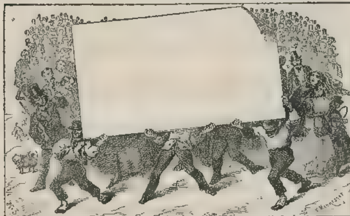
Servant aussi, dans les repas de famille et d'amis, à marquer à table la place des convives.

Ces cartes, qui ont obtenu un immense succès, sont dessinées par MM. Maurisset et Grévin; elles sont coloriées à l'anglaise, c'est-à-dire imprimées en deux teintes. Dans une partie du dessin, l'artiste a réservé une place restée blanche qui sert à inscrire son nom si l'on veut faire du dessin une carte de visite, — le nom du convive si l'on emploie ces cartes à marquer les places à table.

Comme les cent cartes sont variées de sujets, on trouve toujours le moyen de faire allusion au goût, aux habitudes, à la profession de son invité; c'est un amusement pour les convives.

Les cent cartes variées se vendent 5 fr. — Pour les abonnés du journal, 3 fr. seulement, soit à Paris, soit franc de port pour les départements.

Adresser un bon de poste de 3 fr. à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.





LE ROI DES ALBUMS

GRAND MAGASIN D'IMAGES

PAR T. CASTELLAN.

DESSINS ET GRAVURES PAR TOUS LES ARTISTES DE PARIS.

Album très-grand in-4°, contenant des myriades de dessins reliés par un texte fort intéressant pour les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. — Prix broché, 10 fr.; cartonné, 12 fr.; pour nos abonnés seulement, 7 fr. rendu franc de port l'album broché; 9 fr. rendu franco, cartonné.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

PINCEZ-MOI A LA CAMPAGNE!!

ALBUM COMIQUE DE CHAM.

Cham prend un Parisien, M. de Croquoison, l'envoie passer quelques jours à la campagne, dans le château de madame la marquise de la Coquardière, et lui fait goûter tous les plaisirs de la villégiature. M. de Croquoison est chargé des commissions de madame la comtesse, il emporte des crinolines pour madame, des ballons pour les enfants, des cartons à chapeaux, etc., etc. — Il manque le train express, arrive par le train omnibus, débarque à la nuit, se bat contre le chien de garde, couche sur un canapé, ne dort pas, etc., etc. Puis il faut qu'il joue dans une comédie de salon : il fait venir un costume qui lui va fort mal, mais qui lui coûte fort cher; puis la comédie ne se joue pas, etc., etc., etc. Tout cela est dessiné avec la verve originale et surtout baroque de Cham, tout cela est d'une très-spirituelle, très-amusante bêtise, et forme un des plus piquants albums qu'ait produits le caricaturiste parisien. Prix de l'Album broché, 8 fr.; — rendu *franco*, 10 fr.

POUR NOS ABONNÉS SEULEMENT, rendu *franco*, 7 fr.; au bureau, 6 fr.

Adresser un bon de poste de 7 fr. à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 259. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 15 Décembre.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, *Rue Bergère, 20.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX
3 mois ...... 5 fr.
6 mois ...... 10 »
12 mois ...... 17 »

PRIX
3 mois ...... 5 fr.
6 mois ...... 10 »
12 mois ...... 17 »

DESSIN DE MARCELIN.



PHYSIONOMIE DE LA MAISON SIRAUDIN, RUE DE LA PAIX, AUX HEURES DE LA VENTE.

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. Randon.



17918

—C'est une drôle de chose tout de même que le métier de troupier! Des montagnes de la Kabylie nous sommes descendus au Maroc; du Maroc nous avons poussé une pointe dans la mer Noire; de Sébastopol nous avons filé en Chine; nous ferons un petit tour en Cochinchine, histoire de nous promener un peu..... Nous n'avons pas le temps de nous ennuyer, ni de nous asseoir!



17919

— Entre nous, je sais bien que je ne suis pas un Adonis; mais ce qui me console, c'est qu'il y a encore des binettes à qui ça leur est défendu de piger avec moi.



17920

— Ma petite biche..., si j'osais avoir celui de vous offrir mon bras et la moitié de mon robinson....



17921

— Pour causer avec les Chinois, ça va tout seul; s'ils ne veulent pas comprendre, on tape dessus; mais avec les Chinoises vaut mieux employer les petits moyens.



17922

— Comment! les Chinois mangent du chien! ils n'en ont pourtant guère dans le ventre!

AVIS IMPORTANT.

Le chiffre des abonnés à nos cinq journaux dont la souscription échoit le 31 décembre est de plus de dix mille; — ces inscriptions arrivant toutes dans les derniers jours de l'année rendent notre travail excessif et nous exposent à des erreurs que nous avons tout intérêt à éviter. Pour décider les souscripteurs à renouveler leur abonnement ou à prendre un abonnement nouveau avant le 25 décembre, nous promettons de leur envoyer dans le courant de janvier un très-grand dessin (de 86 centimètres sur 60) de M. Marcelin, représentant une revue de l'année 1860.

Nous invitons ceux de nos abonnés qui désirent profiter des concessions de prix que nous faisons aux souscripteurs du *Journal amusant* pour nos Albums et nos autres publications, à ne pas attendre les derniers jours du mois pour nous adresser leurs demandes, il nous serait très-difficile de nous en occuper.

NOUVELLES A LA MAIN.

Calino est sorti de sa maison de campagne du Vésinet pour passer l'hiver à Paris.

— Eh bien, Calino, qu'est-ce qui vous préoccupe?

— Ne m'en parlez pas, c'est une créance de mille écus que j'ai sur ce gredin de Merlier. Impossible de me faire payer.

— Comment donc ça?

— Voilà six mois, Merlier avait un mal d'yeux; il me disait : « Allons, un peu de patience; laissez-moi le temps d'y voir clair. » Trois mois après, il perd un œil et ne veut plus me payer que la moitié de la créance.

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. RANDON (suite).



17923

— Oui, je comprends que ton plat de chenilles c'est pour manger, mais le cœur ne m'en dit pas ce matin.



17924

— Chers oiseaux, soyez bénis! vous me rappelez la *Patrie*.... journal du soir



17925

— Nous autres aussi, nous nous ratissons la boule mais nous ne nous faisons pas de queue, ça embête le diable, qui ne sait par où nous prendre.



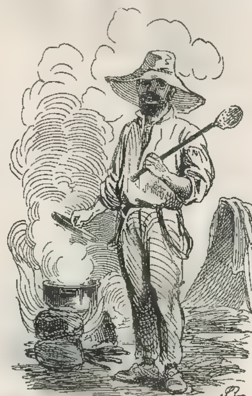
17926

LE FRANÇAIS.

— Dieux de dieux! s'il est permis d'être laid, ces s... Chinois s'en payent des tranches d'une épaisseur.!!

LE CHINOIS.

軍 泥 方 堠 寬 葬 韷 墇 刊 聢 霆



17927

— Drôle de vie tout de même!... qui m'eût dit en cinquante-neuf, au camp de Châlons, qu'en soixante j'écumerais la pot-bouille sous les murs de Pékin!

— Eh bien, Calino, je vous conseille de prendre cette moitié-là.

— Pourquoi donc?

— Parce que, dans trois mois, votre créancier peut perdre son autre œil, et alors il ne vous payera plus du tout.

* * *

Mademoiselle de la M..., déjà nubile, a eu pour père un homme très-opiniâtre et très-avare. L'Harpagon ne voulait pas marier sa fille, pour n'avoir pas à donner de dot.

Il est mort assez rapidement, sur la fin de juillet.

Une gouvernante est accourue auprès de la jeune fille.

— Ah! mademoiselle, lui a-t-elle dit, c'est sans doute une chose triste que ce décès, mais l'événement vous amènera un mari.

— Je ne crois pas, a répondu mademoiselle de la M...

— Comment! vous ne croyez pas, mademoiselle? Et pourquoi?

— Parce que les mariages sont écrits au ciel, à ce qu'on dit. Or, mon père qui vient d'y monter, se rappellera qu'il ne voulait point m'établir, et il déchirera la page où mon mariage est écrit.

* * *

Dans le faubourg Saint-Germain (je ne donne pas d'autre adresse, de peur de faire une réclame), il y a une tireuse de cartes qui a une riche clientèle d'hommes.

— Savez-vous comment elle arrive à gagner beaucoup d'argent?

Tout simplement en disant à quiconque va la consulter:

— Monsieur, vous avez l'as de pique; — l'as de pique m'annonce que tant que vous conserverez un cheveu noir, vous aurez une bonne fortune en amour.

* * *

CE QUI SE PASSE TOUS LES JOURS A PARIS.

Dans un petit salon bleu, en tête-à-tête.

LA PETITE DAME. — Comment! monsieur, encore une scène de jalousie!

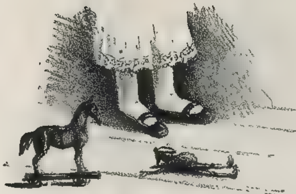
L'AMANT QUI PLEURE. — Eh! Lucile, comment ne pas me plaindre quand je vous vois causer avec Jules et le regarder avec une préférence marquée!

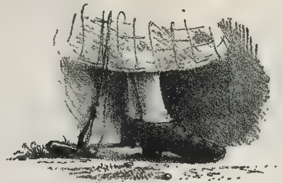
LA PETITE DAME. — Je n'ai pas de préférence. Apprenez, monsieur, que je me conduis avec les autres absolument comme avec vous.

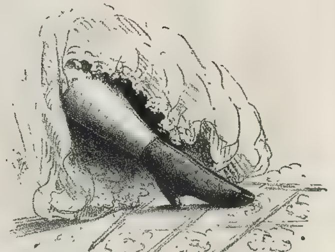
* * *

— Eh! parbleu, disait F..., très-bon biberon, puisque l'hippopotame vient de faire ses *Mémoires*, pourquoi ne

PORTRAITS EN PIEDS, — par MICH. NOEL.

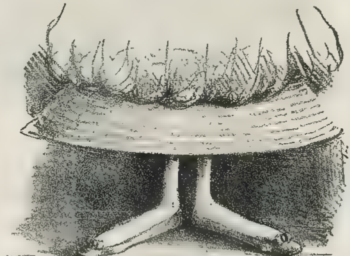

Bébé cocos.

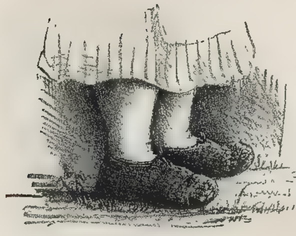

Souliers à l'épreuve de la corde et du cerceau.


Un pied qu'on ne veut pas montrer, mais qu'on laisse voir sans trop de déplaisir.


Pieds d'Andalouse.


Pieds de biche. Exposition gratuite des bagatelles de la porte.


Pieds d'une dame anglaise professeur de langues.


Pieds de nourrice bonne laitière.


Pieds d'une bergère aux plus beaux jours de fête.


Les mêmes aux champs.

ferais-je pas les miens? Il me faudra, pour en venir à bout, moins de vingt lignes.

Et il écrivit :

MÉMOIRES D'UN BUVEUR.

PRODROMES. — J'ai bu toute ma vie, et je n'ai jamais bu sans sujet.

Chapitre Ier. — Une heure après ma naissance, je me mis à boire sans retenue le lait de ma nourrice. Cela venait de ce qu'on ne me donnait pas autre chose.

Chapitre II. — A sept ans et demi, je buvais en cachette le jus des cerises à l'eau-de-vie, que je chipais à l'office. Cela venait d'un mot que j'avais entendu dire à mon grand'père : « C'était la liqueur favorite de Jean Bart. »

Chapitre III. — A quinze ans, le morceau de littérature qui me plaisait le plus était l'ode d'Anacréon qui commence par ces mots : « Tout boit. »

Chapitre IV. — A vingt ans, je commençais à boire parce que je trouvais le vin bon.

Chapitre V. — A vingt-cinq ans, je buvais parce que je voulais oublier Alice, qui s'était moquée de moi.

Chapitre VI. — A trente ans, je buvais pour avoir occasion de fredonner la *Marseillaise.*

Chapitre VII. — A quarante ans, je buvais pour ne pas trop m'attacher à Victorine, qui était la femme de mon meilleur ami.

Chapitre VIII. — A cinquante ans, je buvais parce que c'était une habitude.

Chapitre IX. — A soixante ans, je buvais parce que c'était une nécessité.

Chapitre X et dernier. — A soixante-quinze ans, que je prévois devoir être mon dernier terme, je demanderai, comme coup de l'étrier, à vider une dernière tasse de tisane de Bourgogne.

***

CE QUI ARRIVE TOUS LES JOURS.

Je déchire une feuille d'album pour y trouver ce quatrain, qui est de l'histoire :

Félix est mort, sa veuve se lamente;
On court adoucir sa douleur.
— Que je vous plains, madame! — Ah! monsieur, quel malheur!
Je perds vingt mille francs de rente!

***

M. Dupin aîné, toujours très-vert, ne cesse pas d'avoir la conversation piquante de son jeune temps.

Tout récemment il causait art oratoire et littérature avec un des collaborateurs du *Journal amusant*, et il disait :

— Il y a des moments où l'orateur qui sait son métier doit faire *hom, hom, hom*, pour laisser à son auditoire le temps de se moucher.

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES DES MAINS, — par E. Morel.

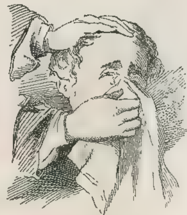

17937 Du grand-père.

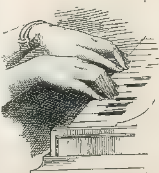


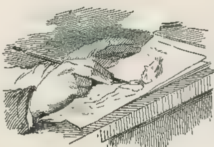
17938 De la grand'mère.


17939 De l'enfant.

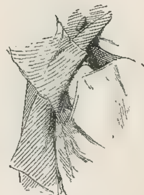

17940 Du père.

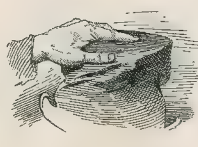

17941 De la mère.

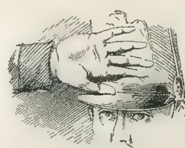

17942 De la jeune fille.

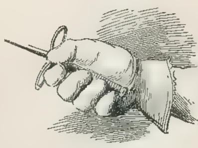

17943 Du collégien.


17944 Du gamin.


17945 Du flâneur.

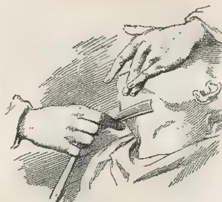

17946 Du farceur.

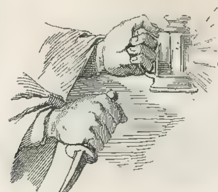

17947 Du troupier.


17948 Du maître d'armes.


17949 Du matelot.

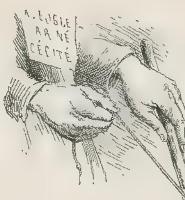

17950 Du teinturier.


17951 Du barbier.


17952 Du traître de mélodrame.


17953 De l'autorité.


17954 Du voleur.


17955 De l'aveugle.


17956 De l'acrobate.

***

Ce même M. Dupin aîné est un des hommes du jour auxquels on a le plus prêté de bons mots.

Prêter des mots aux gens d'esprit, ç'aura été une des manies du dix-neuvième siècle.

Quelle fabrique incessante de reparties, de saillies, d'épigrammes, de traits, de *concetti*, de coq-à-l'âne et de calembours! Notez que rien de tout cela n'aurait passé sans un bon patronage. Il faut un pavillon connu pour couvrir toute marchandise. C'est ainsi qu'on a imaginé un certain nombre de parrains.

M. de Talleyrand, pour les mots politiques;

M. Dupin aîné, pour les mots parlementaires;

M. F. Arago, pour les mots scientifiques;

M. Méry, pour les mots littéraires;

Mademoiselle Mars d'abord, et ensuite mademoiselle Augustine Brohan, pour les mots de théâtre.

A la place de ce brillant état-major de l'esprit, lisez : *Le premier venu*, et vous serez dans la vérité.

***

Le premier venu n'a souvent pas le mérite d'avoir innové; — il ne fait que servir d'écho aux derniers murmures du temps qui passe.

Cet immense ramas de nouvelles à la main, de broutilles, de petites lignes, de quatrains, de tronçons d'esprit, tout cela, si vous creusez bien, vous le trouverez dans les recueils du dix-huitième siècle; — ce dix-huitième siècle l'avait pris au dix-septième ou à la renais-

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES DES MAINS, — par E. Morel (suite).


Du pauvre.


17958
Du médecin.


17959
De monseigneur.

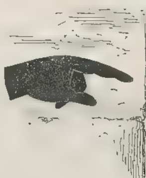

17960
Du temoin.

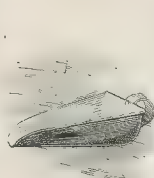

Du gandin.


17962
Du cocher à l'heure.


17963
Sans façon.


17964
De l'avare.


17965
L'indicative.


17966
Autre espèce.

sance; la renaissance l'avait traduit de l'antique; les anciens l'avaient rencontré dans les légendes orales de l'Orient. Creusez bien, creusez toujours, qui sait? vous le rencontrerez peut-être dans le jardin de l'Éden, — au milieu des conversations qu'Adam et Ève avaient sous l'arbre de la science du bien et du mal, après avoir mangé la pomme.

***

(ENTRE PARISIENNES DE LA DÉCADENCE.)

LA DAME NOIRE. — Quel diable d'amant vous avez pris là, ma chère! Il n'est pas plus beau qu'Ésope.

LA DAME ROSE *avec un soupir*. — Que voulez-vous? Je l'ai pris bâti comme cela exprès pour m'habituer à la laideur de mon mari.

***

O..., gros garçon fleuri, gras, coloré, plein de gaieté, moitié peintre de genre, moitié homme de lettres, demandait une pension à un ministre qu'il rencontrait dans le monde. — Il se fondait sur sa gêne, voisine du dénûment.

— Mais, monsieur, lui dit le ministre en souriant, comment croire à votre détresse? vous avez le teint frais d'une jeune fille et le teint fleuri.

— Excellence, répliqua O..., ce visage et ce teint de rose ne m'appartiennent pas...; je les dois.

Maxime Parr.

OLLA-PODRIDA.

UNE BICHE SENTIMENTALE. — Arthur!

UN GANDIN BLASÉ. — Chère amie, qu'y a-t-il?

LA BICHE. — C'est décidé, vous me quittez pour aller à Londres?

LE GANDIN. — Impossible de différer ce voyage.

LA BICHE. (*Elle a la larme à l'œil.*) — Arthur, vous allez m'oublier?

LE GANDIN. — Eh non, chère belle, j'ai mis ton nom sur mon calepin.

***

Poëtes du jour, qui dites avoir tant d'audace dans l'esprit, vous demandez sans cesse un sujet de comédie. Eh bien, tenez, en voilà un, et des meilleurs. — Le traiterez-vous? — Non, sans doute, et pour beaucoup de raisons? — Ce sujet-là, renouvelé non pas des Grecs, auxquels nous prenons tout, en les *blaguant*, mais des Hindous; ce sujet, dis-je, un peu croustilleux, un peu licencieux, je ne dis pas non, — ce sujet avait tenté un moment l'esprit de Fabre d'Églantine, un Scribe d'autrefois; mais la politique a empêché le projet d'arriver à sa réalisation. — Il y a tant de pierres sur le chemin d'un homme!

Assez de préambule; — venons à l'affaire.

Un maltôtier, devenu millionnaire, meurt d'indigestion après un festin; — il a été étranglé par un os de faisan doré; — on a beau lui servir tour à tour du thé et un médecin, — rien n'y fait : l'homme meurt et s'en va tout droit aux enfers, demeure de ses pareils.

Il n'y avait pas huit jours qu'il y était qu'il vit ouvrir la porte avec fracas; — c'était Florestan, son ami intime, qui entrait.

FLORESTAN. — Comment! te voilà, toi, le riche Trois-Étoiles! Eh! pourquoi es-tu aux enfers?

LE MALTOTIER. — Je vais te dire. Tu connais Karl, mon fils unique?

FLORESTAN. — Si je le connais! je crois bien que oui, par exemple.

LE MALTOTIER. — Eh bien, comme j'ai voulu le voir riche et qu'en vivant honnêtement on gagne peu à la fois, j'ai volé d'un coup trois millions; c'est pour cela que tu me vois ici. (*Après une pause.*) Et toi, Florestan, pourquoi y es-tu?

FLORESTAN. — Ah! moi, c'est autre chose; j'y suis parce que c'est moi qui suis l'auteur de ce fils Karl dont tu as parlé.

Encore une fois la chose est leste, mais je maintiens *mordicus* qu'il n'y a rien de plus moral, — ni de plus comique.

***

Dans un petit salon du faubourg Saint-Honoré, au moment où l'on verse le thé :

X... — notre ami *** est un homme de talent, et, de plus, il est modeste.

T... — Modeste! quelle duperie d'être modeste et de dire : « Je ne fais rien de bon. » Il y a toujours à côté de vous quelqu'un pour vous prendre au mot.

***

La scène se passe sur le boulevard, — un jour qu'il fait soleil.

UN JOURNALISTE. — Ah çà, cher ami, pourquoi donc me quitter si vite? Voilà une heure que je vous dis des cancans, des quolibets, des mots, des choses intéressantes; je mouds pour vous le grain du scandale. Ne me trouvez-vous donc pas bon meunier?

L'HOMME DU MONDE. — Meunier! meunier! j'entends bien tourner la meule du moulin, mais je ne vois pas la farine.

***

Cela se passait, il y a quelque temps, sur le boulevard des Italiens, près du passage de l'Opéra.

Un décrotteur, grand flandrin dévoré par la rouille de la paresse, montrait ses haillons et ses pieds nus qui faisaient contraste avec le luxe qui l'entourait : — la toilette des femmes, les chaussures vernies des promeneurs et les calèches des millionnaires.

— Tenez, s'écriait-il, en voilà qui ont des équipages, et moi je n'ai pas de bottes!

Au même instant une voix se faisait entendre dans les environs; — c'était un cul-de-jatte qui répliquait :

— Comment! tu n'as pas de bottes et tu te plains! Mais, regarde donc! moi je n'ai pas de jambes!

***

En octobre dernier, après les vendanges faites, un aveugle et son compère étaient attablés au cabaret de la *Tête-Noire*, à Suresnes.

Tout à coup il entre une femme, jurant, tempêtant, menaçant de tout casser.

L'AVEUGLE. — Quelle est cette femme?

LE COMPÈRE. — Mon ami, c'est la tienne. Est-ce que tu ne l'as pas reconnue?

L'AVEUGLE. — Ma foi, non. C'est la première fois que j'ai à me réjouir de n'y pas voir.

***

Dans le bas Berri, une paysanne a entrepris tout récemment de faire une neuvaine à saint Greluchon pour

demander que son mari malade revînt à la santé.

Quatre jours après, le pauvre paysan étant mort, la femme s'écria :

— Voyez donc comme notre saint est bon! Il accorde bien plus qu'on ne lui demande!

JULES DU VERNAY.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Après s'être tout à fait retiré du théâtre et des affaires, Brunet s'en alla vivre à Fontainebleau.

Par une belle soirée d'automne, un auteur qui lui avait dû quelques succès, avisa le bonhomme, âgé alors de quatre-vingt-six ans, assis dans une des allées du parc et marmottant entre ses lèvres.

— Eh! que faites-vous ici, mon brave Brunet? dit-il en l'abordant.

— Moi? répondit le vieux comédien en regardant son interlocuteur de cet air simple qu'on lui connaît, *je repasse mes rôles!*

Il allait mourir, et il se rattachait encore au temps où il était le Brunet des Variétés. Nous sommes ainsi faits, acteurs du monde ou comédiens du théâtre : quand la toile s'est baissée sur nous et que la retraite nous a pris, nous vivons dans le passé, *nous repassons nos rôles.*

⁂ Mon camarade Abel est joueur comme les cartes. Chaque année il s'en va dans les villes d'Allemagne risquer les bribes d'un assez bel héritage en partie dissipé. Le mois dernier il revint tout triste et nous dit :

— J'ai perdu ma femme.

— Tu l'as perdue, dîmes-nous... à quel jeu?

LUC BARDAS.

THÉATRES.

MM. Michel Carré et Jules Barbier ont su se faire une réputation méritée dans les théâtres lyriques. Leur muse est une délicate ouvrière en dentelle, qui se complaît à orner de ses fines broderies un tissu si frêle, si léger, que l'aile d'un papillon semblerait lourde à côté. Une paire de sabots mignons leur servit jadis de point de départ pour offrir un libretto à M. Ernest Boulanger, et pour donner une leçon à une coquette; un éventail leur suffit aujourd'hui pour corriger une coquette et pour faire applaudir M. Boulanger. Il y a, en effet, plus d'un point de ressemblance entre les *Sabots de la marquise* et l'*Éventail*, espèce de proverbe lyrique représenté l'autre soir.

Nous sommes en pleine fantaisie dans le monde enchanté qu'Alfred de Musset a peuplé de ses rêves adorables. La coquette Rosalinde, aimée du poëte Fabrice, s'amuse — nouvelle Marianne — à faire chasser à coups de bâton ce soupirant sincère, mais ennuyeux, qui abuse de la sérénade. Fabrice demande conseil au capitaine Annibal, un buveur, un bravache qui lui prêche la vengeance.

« Laisse-moi faire, lui dit-il, je veux que ton infante » m'adore avant une heure; puis, la chose obtenue, tu te » rendras chez elle, et tu lui diras que tu ne l'aimes plus » et que je ne l'aime guère. »

Cette petite comédie une fois improvisée, on devine ce qui arrive : En jouant avec le feu, le capitaine finit par se brûler les doigts : il devient sincèrement épris de Rosalinde, qui, en vertu de la loi des contraires, finit par s'affoler de ce mauvais sujet.

Marta, qu'on vient de reprendre aux Italiens, est un opéra qui attire l'attention par son originalité. C'est une partition qui ne ressemble à nulle autre par son rhythme étrange, moitié ballet, moitié opéra. Il y a des airs qui vous surprennent. Il semble que ce n'est pas le gosier qui devrait émettre des sons, mais que ce sont des jambes qui devraient être en mouvement. L'explication est facile.

M. de Saint-Georges avait fait un ballet, intitulé *Lady Henriette*. M. de Flotow en avait composé la musique. Le succès fut grand, et M. de Flotow exporta sa partition, qu'il transforma en opéra.

Cette étrangeté ne déplaît pas au public, surtout quand l'exécution de cette musique est confiée à Mario, Graziani, mesdames Alboni et Battu.

Le travail des revues de fin d'année est en pleine activité dans les théâtres. Les Variétés, qui en ce genre ont toujours les honneurs de la guerre, donneront *Oh! là, là, que c'est bête!* ouvrage en une foule de tableaux de leurs fournisseurs habituels : MM. Coignard et Clairville. Je gage qu'ils sauront bien faire mentir leur titre.

Le Palais-Royal se retire de la lice. Il ne donnera pas de revue cette année.

Le théâtre des Délassements rouvrira, dans son ancienne salle, le 20 de ce mois, avec une grande revue de MM. Alexandre Flan et Blum.

Aux Folies-Dramatiques, la revue est de M. Henri Thierry, l'heureux auteur des *Canotiers* et de *Viv' la joie et les pommes de terre!*

Au théâtre Déjazet, la revue annoncée sous le titre de l'*Année du doigt dans l'œil*, est de MM. Charles Potier et Dunan-Mousseux.

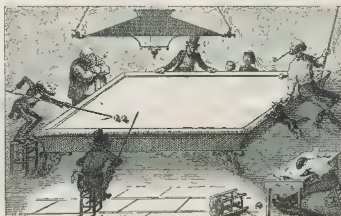
ALBERT MONNIER











LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonnée peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'elle désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté. — Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1861 est un Album colorié, intitulé les *Danseuses de l'Opéra*; cet Album est composé de jolies lithographies d'Alophe; ce sont les costumes des principales danseuses de l'Opéra dans les ballets les plus célèbres.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes :* un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco*, il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée.

La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1861 tout entière.

Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. Philipon fils, rue Bergère, 20.

NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari*, a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari*, et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari*. — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM EXPÉDIÉ FRANCO.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FR. PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL	2 ALBUMS.
LES LORETTES	2 ID.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE	1 ID.
BALIVERNES	1 ID.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTRÉES	1 ID.
LES ÉTUDIANTS DE PARIS	2 ALBUMS.
LE BAL CHICARD	1 ALBUM.
LEÇONS ET CONSEILS	1 ID.
LES NUANCES DU SENTIMENT	1 ID.
CLICHY	1 ID.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de six Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.
N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.
N° 4. ALPHABET D'ANIMAUX, par G. Randon.
N° 5. ALPHABET MILITAIRE, par Randon.
N° 6. LE PETIT MONDE (LES ENFANTS), par A. Grévin.
N° 7. PETIT CARNAVAL MYTHOLOGIQUE, par A. Grévin.
N° 8. LA FANTASMAGORIE, par Hadol et A. Cordier.
N° 9. RÉCRÉATIONS DES PETITES FILLES, par Hadol et A. Cordier.
N° 10. HISTOIRE DE POLICHINELLE, par Hadol et Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les dix Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 15 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT

PRIME POUR L'ANNÉE 1861.

Tout abonné nouveau à une année du *Journal amusant*, tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour un an et enverra 21 fr. au lieu de 17, recevra, franc de port, un volume broché du *Petit Journal pour rire*. Ce volume, très-grand in-4°, est composé de 416 pages toutes remplies de dessins — 52 pages du volume sont coloriées à l'anglaise.

Ces volumes se sont toujours vendus et continuent à se vendre 7 fr. brochés et francs de port. C'est une collection qui sera très-prochainement épuisée, et dont le prix augmentera nécessairement.

On sait que l'ancienne *Caricature politique*, payée 200 fr. par les abonnés, vaut aujourd'hui 600 fr. — Les collections complètes du *Journal amusant* valent déjà plus de deux fois ce qu'elles ont coûté aux souscripteurs. — Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 260. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 22 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. Randon.



17967

— C'est vexant tout de même, major, d'avoir fait quatre mille cinq cents lieues pour trouver un collègue qui mangerait sa soupe sur votre tête.....
— Tambour, primo d'abord, vous me ferez quatre jours de garde du camp pour vous apprendre à vous mêler des affaires de l'État; ségondo, je vous dirai comme Napoléon prémier : Il y en a des plus longs que moi, c'est possible, mais des plus grands..... macache!



17968

SUITE DES IMPRESSIONS DE VOYAGE DU SERGENT CHABRAISON.

Jé hègalmant rémarquer que dépuy la rivèt des Frensais les Chinois sont dévenut chòve et que ilz ons prix toux la geônisse si tellmant que notre prézanse leurz a fait pheurs.



17969

— Ce qui me plaît le plus dans la cuisine chinoise, c'est que les cuisiniers n'ont pas de cheveux.



17970

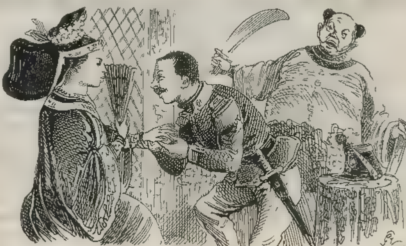
— Chinois, ton poulet subit sa destinée : il est écrit que celui qui becquète sera becqueté.

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. Randon (suite).



17971

— Ces pauvres Chinois! ils ont beau avoir le nez camus, on les a joliment mouchés tout de même!



17972

— Nous les négligeons un peu, ces petites menottes... à ma prochaine visite, faudra que j'apporte mes ciseaux et ma lime à ongles



17973

— Avec la meilleure volonté du monde, je ne vois guère où je pourrai fourrer la Chine.



17974

— J'ai voulu voir les petits pieds d'une Chinoise... imaginez-vous quelque chose dans ce genre-là, mais bien plus laid. . j'ai tiré ma révérence et je cours encore!



17975

— Ça chauffe!! vous allez voir que ces malheureuses vont se crêper le chignon à qui m'aura!



17976

— Oui, je comprends bien que tu me dis que la paix est signée, mais c'est une raison de plus pour que j'ouvre l'œil... passe au large!

AVIS IMPORTANT.

Le chiffre des abonnés à nos cinq journaux dont la souscription échoit le 31 décembre est de plus de dix mille; — ces inscriptions arrivant toutes dans les derniers jours de l'année rendent notre travail excessif et nous exposent à des erreurs que nous avons tout intérêt à éviter. Pour décider les souscripteurs à renouveler leur abonnement ou à prendre un abonnement nouveau avant le 25 décembre, nous promettons de leur envoyer dans le courant de janvier un très-grand dessin (de 86 centimètres sur 60) de M. Marcelin, représentant une revue de l'année 1860.

Nous invitons ceux de nos abonnés qui désirent profiter des concessions de prix que nous faisons aux souscripteurs du *Journal amusant* pour nos Albums et nos autres publications, à ne pas attendre les derniers jours du mois pour nous adresser leurs demandes, il nous serait très-difficile de nous en occuper.

A PARTIR DU 6 JANVIER 1861

le *MUSÉE FRANÇAIS* sera modifié : au lieu d'un numéro de 4 feuillets par mois, chaque numéro du *JOURNAL AMUSANT* contiendra un feuillet du Musée. — Ce feuillet, plié en deux, formera une livraison composée d'une biographie et d'un portrait photographié d'après nature par un des premiers photographes de Paris, et reproduit avec la plus grande exactitude possible. Le nom du photographe, toujours indiqué au bas de la gravure, sera la garantie d'une ressemblance que la photographie ne manque jamais.

Nous donnerons donc à nos abonnés 52 feuillets dans l'année, équivalant à 13 numéros du Musée actuel. — Les 52 livraisons formeront un très-beau volume biographique, dans un fort joli format de bibliothèque, orné de portraits infiniment plus ressemblants qu'on ne les a jamais donnés dans quelque biographie que ce soit.

Nous engageons vivement nos abonnés à conserver les numéros de ce *MUSÉE BIOGRAPHIQUE*; il formera bien vite une collection curieuse et intéressante.

C'est la persuasion que nous créons un ouvrage dont la valeur augmentera tous les jours, qui nous décide à élever très-haut, par cette modification du *MUSÉE FRANÇAIS*, la somme de nos dépenses et de notre travail.

CH. PH.

A BATONS ROMPUS.

Fernand Er... est Parisien et bossu, mais, par un étrange caprice de la nature, il n'est bossu que par devant.

Cet été, il était allé faire un petit tour au Havre.

Un naturel de l'endroit, voulant faire le joli cœur, lui demanda pourquoi il portait son paquet par devant?

— Monsieur, répondit l'enfant de Paris, on ne peut pas prendre trop de précautions quand on se trouve au milieu des Normands.

* *

Paul B... est un jeune élégiaque aux longs cheveux, qui descend de la lignée de 1830 : c'est dire qu'il met de la couleur et des emportements byroniens dans tous ses vers.

Il y a quelques jours, il récitait des strophes dans une famille de petits bourgeois, rue d'Anjou.

— Cela, disait-il, a pour titre : *Nuit d'amour*, et reprenant, d'une voix inspirée :

C'était en juin; — sous un ciel argenté,
Paris riait, — et j'étais transporté.....

A ce dernier mot, le maître de la maison l'interrompit tout à coup en s'écriant :

— Vous étiez transporté de juin, monsieur! En voilà assez! Je ne veux pas qu'on lise de vers séditieux chez moi.

* *

On frappe à la porte d'un jeune peintre.

— Entrez, dit l'artiste.

C'étaient trois hommes, dont un qui avait le museau d'un renard, et les deux autres l'air de deux aigrefins.

NOS TROUPIERS EN CHINE, — par G. RANDON (suite).



17977



17978



17979

FRAGMENTS DE CARICATURES CHINOISES, TROUVÉS A TIEN-TSIN.



17980

— Autrefois Sébastopol était au bout de l'Europe, Pékin aux antipodes; maintenant nous avons changé tout cela : de la Crimée à la Chine, il n'y a que l'Italie à traverser.



17981

— Aussi bien je ne suis pas fâché de nous en retourner; tant vous nous faites rire, que nous aurions fini par nous trouver désarmés.



17982

LA CHINE OUVERTE.

Ce n'est pas plus malin que ça!



17983

LA PROCLAMATION DE LA PAIX.

— Pourvu qu'on ne nous fasse pas revenir pour quelque point oublié sur un i!



17984

V'LA LES CHINOIS RÉGLÉS!

A qui le tour pendant que c'est chaud?

— Monsieur, dit celui qui paraissait être de la race vulpine, je suis huissier impérial, patenté et immatriculé. Vos créanciers m'ont fait porteur d'un petit jugement qui vous condamne à laisser saisir votre mobilier.

— Saisissez, monsieur.

Et il continua une aquarelle en fredonnant une romance à la mode.

Tout à coup il les vit mettre un scellé sur un meuble de laque qu'il affectionnait beaucoup.

— Qu'est-ce que vous faites donc là? reprit-il. Est-ce que vous vous emparez aussi de mon secrétaire?

— Eh! sans doute, monsieur, répondit le renard avec cette parfaite courtoisie qui caractérise toute sa race. La loi, veuillez bien le remarquer, n'excepte de la saisie que les meubles de première nécessité. Or.....

— Or, suivant vous, drôles, fulmina l'artiste, mon secrétaire ne serait pas un meuble de première nécessité! Et où mettrai-je mon argent?

* * *

La Bruyère, homme de génie et homme d'esprit tout ensemble, avait-il donc entrevu, il y a près de deux siècles, le Paris de 1860? On le croirait en lisant cette boutade sur le mariage tel que commençaient à le comprendre messieurs les petits-maîtres de son temps.

« Il était délicat autrefois de se marier; c'était un long » établissement, une affaire sérieuse, et qui méritait qu'on » y pensât. L'on était pendant toute sa vie le mari de sa » femme, bonne ou mauvaise. Même table, même de- » meure, même lit. L'on n'en était point quitte pour une » pension. Avec des enfants et un ménage complet, l'on » n'avait pas les apparences et les délices du célibat. »

Combien de contemporains pourraient prendre ce qu'a dit l'illustre observateur pour une épigramme *ad hominem!*

* * *

Je connais un Parisien dont voici le programme :

Il se lève, fait deux tours dans son cabinet, achève de s'habiller, et dit à sa femme :

— Tiens! je n'y pensais pas! J'ai un déjeuner de camarades de collége pour ce matin. C'est sacré, n'est-ce pas?

Quelquefois c'est un déjeuner d'affaires, ou d'arbitrage, ou de cérémonie.

Sur le milieu de la journée arrive un message à la femme.

« Eulalie, qu'on ne m'attende pas pour dîner; les » Massepin m'enlèvent et me conduisent à leur petite

CROQUADES, — par Ladreys et Belin.



17985
Si t'étais t'un homme!... vois-tu!!...

17986
Dire que j'ai vu ça si crapaud!...

« maison de Bougival, d'où nous reviendrons tous demain « matin. »

La forme seule du billet varie.

— Le dîner a lieu à Paris, au Palais-Royal ou sur les boulevards, ou chez des intimes.

Le soir on va au cercle ou à l'Opéra (c'est une corvée! s'écrie-t-il), — et l'on ne revoit l'épouse que le lendemain matin, longtemps après le lever de l'aurore.

Tout cela se reproduit deux cents fois par an, pour le moins.

Un beau jour, la femme, fatiguée de cet abandon... — Mais l'histoire ne me regarde pas.

***

UNE JOURNÉE DE VAUDEVILLISTE.

Voici un monorime composé sur un vaudevilliste du jour, qui ne décolère jamais. — Cet impromptu a été écrit sur une des tables de marbre du café des Variétés.

Il se lève furieusement,
S'habille tumultueusement,
Sur l'asphalte fougueusement
S'avance en anathématisant,
Au café s'assied en pestant,
Déjeune orageusement
D'un bifteck toujours très saignant,
Lit les journaux en s'emportant,
Injurie un voisin crûment,
S'en va travailler vertement,
Revient dîner en maugréant,
Court au théâtre en *rognonnant*,
Écoute en lorgnant et bâillant,
Vient se coucher en tempêtant,
S'endort comme un lion rugissant,
Dit qu'il se brûle ainsi le sang.
Le lendemain, au jour naissant,
Se corrige en recommençant.

***

UN CRITIQUE. — Pourquoi ne faites-vous que des nouvelles d'un demi-volume?

LE ROMANCIER. — Je les ferais encore plus courtes si j'en avais le temps.

***

(DANS LE COIN D'UN SALON.)

UN PESSIMISTE. — Ce grand garçon-là! il est rude, il est cassant, il est tout d'une pièce!

UN AUDITEUR. — Qu'importe, si la pièce est bonne!

***

La scène se passe dans une petite ville de province, siége d'un tribunal de première instance.

Un avocat du pays, qui était presque aussi noir que sa toge, fit faire son portrait par un pauvre peintre ambulant et resta quinze jours sans le retirer.

L'artiste l'alla trouver et lui dit :

— Monsieur l'avocat, si vous ne retirez pas votre portrait, je le céderai à l'auberge de la *Tête Noire*, qui en fera une enseigne.

***

La famille de Jocrisse est éternelle.

M. Ch... a pris à son service un domestique, Picard d'origine comme le Petit-Jean des *Plaideurs*, et non moins naïf

Un jour il demanda à son maître la permission d'aller chez le perruquier du coin se faire couper les cheveux.

— Tu iras tantôt, lui dit M. Ch...; j'ai besoin de toi dans ce moment-ci.

Dans la soirée, le Picard vint lui dire à demi-voix, mais pourtant assez haut pour être entendu des personnes qui étaient là :

— Puis-je maintenant, monsieur, m'aller faire couper ce que vous savez?

***

Dans cette ville de Naples que Garibaldi vient de conquérir, un bouffon avait un livre où il écrivait toutes les bourdes que faisaient les personnages de son temps.

— Ne suis-je point dans ce livre? lui dit le roi d'alors, l'un des aïeux de François II.

— Voyons, dit le bouffon.

Et il lut :

« Sottise du roi qui a envoyé en Allemagne un aigrefin « avec douze mille florins d'or pour lui acheter des che- « vaux. »

— Mais, dit le roi, si l'aigrefin revient avec des chevaux ou s'il me rapporte mon or, qu'en diras-tu?

— Alors, sire, je vous effacerai de mon livre et je mettrai l'aigrefin à votre place.

Édouard Champercier.

CROQUIS.

CE QUE C'EST QU'UN BUREAU DE JOURNAL.

Tous les jours, cette portion intéressante du public français qui a contracté l'habitude de s'abonner aux

AU CAFÉ, — par DAMOURETTE.



17987
Deux jolis porte-cigares.



17988
Une demi-tasse pour trois.

feuilles parisiennes, s'arrête émerveillée à la vue d'un écriteau ainsi conçu :

Bureaux du journal. — Cabinet du rédacteur en chef.

LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI.

Or, comme depuis le commencement du monde on n'a jamais été friand que du fruit défendu, tous les bourgeois de Paris qui ont été à même de lire l'écriteau en question répètent cent fois par an :

— Un de mes rêves, ce serait d'entrer, ne fût-ce que dix minutes, dans un bureau de journal. Par malheur une inscription terrible barre le passage aux profanes. Que de scènes curieuses à voir dans un bureau de journal!

Excellents bourgeois de Paris, qui se défendent d'aimer l'idéal, et qui ont plus de fantaisie dans leurs petits doigts que toute l'Allemagne n'en a dans sa caboche!

***

Il faut d'abord déraciner un vieux préjugé.

C'est qu'il n'y a pas de bureau de journal dans l'acception littéraire du mot.

A côté du titre de toute feuille publique, en regard du prix d'abonnement et du tarif des annonces, on voit, je le sais, ces mots antiques et solennels :

Aux bureaux du journal, rue de ....

Ces mots-là sont un leurre, une attrape, une *scie d'atelier*, une mystification, quelque chose comme le génie de M. d'Ennery.

C'est à cause de cette formule trompeuse que la province et deux ou trois quartiers de Paris croient encore au bureau de journal, comme tous les pigeonneaux de famille qui viennent d'être reçus bacheliers ès lettres croient aux coulisses de l'Opéra.

Dans la pensée de quiconque nourrit cette vénérable croyance, tout bureau de journal est un lieu où les gloires contemporaines rayonnent du matin au soir. Il y a toujours des bols de punch qui flambent afin de raviver l'esprit des rédacteurs. Il y a des conversations où l'esprit étincelle comme des fusées à la Congrève les soirs de feu d'artifice. Il y a des divans mystérieux, où l'on fait asseoir les actrices quand elles viennent remercier à cause du dernier feuilleton. Il y a aussi des panoplies d'armes pour faire face aux nombreux duels de chaque saison. Il y a surtout des écrivains qui ressemblent à des ogres.

Qui est-ce qui a jamais vu un bureau de journal *troussé* dans ce goût-là?

***

Je reviens aux ogres.

Pour certains imbéciles, le bureau de journal est un antre de brigands, un repaire de scélérats, une île de la Tortue, où les flibustiers de la plume vivent déguisés en bêtes féroces. La vie y est une orgie sans fin. On y mange les réputations, on y détrousse les aristocraties de territoire, d'argent ou de gloire; on y mène sans cesse une existence de Polichinelle

Je ne pourrais vous dire tout ce qu'on y fait, à moins de forcer mon papier lui-même à rougir.

Autant de mots, autant de fables saugrenues.

Celui qui écrit ces lignes a pu parcourir presque tous les bureaux de journaux qui fleurissent sur le pavé de Paris. Je n'en ai pas vu un seul qui, de près ou de loin, ressemblât, pour le quart de la centième partie, à l'idée qu'on s'en forme.

Dans la réalité, j'avais presque envie de dire dans le réalisme des choses, un bureau de journal se compose presque ordinairement de trois ou quatre pièces. Ces pièces sont toujours mal tapissées et mal tenues, surtout dans la grande presse, qui est la plus riche.

Règle générale et qui ne souffre pas d'exception, — plus un journal gagne d'argent, moins il est meublé.

Dans la première pièce se tient un garçon de bureau. Quand le journal est posé sur un bon pied, le garçon est divisé en deux exemplaires : un pour le service de l'intérieur, l'autre pour faire les courses.

Le garçon du journal est un personnage. Il espère qu'il remplacera un jour ou l'autre le rédacteur en chef, et cela est arrivé plus d'une fois. Je pourrais citer..., mais... La gravité de cette espérance le rend morose. Il n'a l'air de travailler que pour l'amour de Dieu. Quand il ne coupe pas de bandes, il fait une lampe. En été, il mange des cerises, en automne, des raisins, en hiver, des marrons.

Quand il veut dormir, il prend le numéro du jour de son propre journal.

Voilà toute sa philosophie, toute sa politique et toute sa littérature.

***

Dans la pièce d'après sont des grillages; derrière ces grillages, des employés, calmes en apparence, mais souvent plus agacés que les léopards du jardin des plantes. J'ai nommé le caissier et le sous-caissier. Que l'abonnement ne vienne pas, ils ne seront pas éloignés de rugir et de ronger même leurs barreaux de fer. Je pourrais dire comme un héros de Virgile : — *Quæque ipse miser ima vidi.* — Je l'ai vu caissier et sous-caissier. Ces deux tigres ont souvent une haine traditionnelle pour l'écrivain. Très-volontiers ils appellent l'homme de lettres *fainéant.* — « Vous n'êtes pas entre quatre grilles, vous, monsieur, » disait un caissier du *Courrier français* à F. C. Châtelain, « par conséquent vous ne travaillez pas. »

CROQUADES, — par LADREYS et BELIN.



17989

— Non, m'man, demande z-y . : c'est le p'tit Prosper qui y a donné un grand coup de pied en pointe, de but en blanc!...



17990

— Tiens! v'là ta tante!
— Oui!... mais nous sommes brouillés! ..

Après ces caissiers et leurs cages, on voit la pièce à l'écriteau, la salle destinée à la rédaction : *Le public n'entre pas ici*. — Il faut voir comme la légende est vraie. On n'y voit jamais que du public!

***

Si l'on en excepte deux ou trois essais de salons, cette pièce est ce qu'il y a de plus négligé au monde. Les rédacteurs s'inquiètent bien de luxe!... C'est un pied-à-terre et rien de plus. En général, la chambre est ornée de vieilles chaises, d'un poêle ou d'une cheminée à la prussienne, et d'une grande écritoire en porcelaine qui est toujours aussi à sec que le Mançanarez pendant l'été. Quelquefois on a collé quelques gravures au mur avec des pains à cacheter. Il y a aussi une table, souvent boiteuse, et parfois recouverte d'un tapis vert. Les seules armes à feu qu'on y voit sont des allumettes chimiques pour allumer les cigares. Ce qu'il y a de plus rare, c'est un rédacteur. — Il y existe, en revanche, un glorieux cénacle de rats.

Au *Constitutionnel*, les rats suivent le journal de déménagements en déménagements. Ces rats historiques ont connu les *ermites* MM. de Jouy et Antoine Jay.

Dans beaucoup d'endroits, quand on demande : — Messieurs les rédacteurs, s'il vous plaît? — on vous montre un petit homme gris-pommelé qui tient d'une main un cigare et de l'autre une paire de ciseaux.

***

Cependant le luxe, qui est un conquérant aussi invincible que « l'inexorable Attila », n'a pas épargné le journal même, ce corps de garde de la pensée. — Çà et là, quelques bureaux sont décorés à la manière des boudoirs de lorettes. — J'en pourrais citer deux ou trois qui ont une pendule de bronze, des candélabres, des tapis et un sofa. — Le garçon de bureau porte un uniforme vert et une casquette de jockey. — On aperçoit des bagues aux doigts du caissier. — Ces journaux-là flottent entre la feuille théâtrale et le journal de modes. — Y voir un rédacteur serait plus difficile que de rencontrer un merle blanc au jardin des plantes, où un professeur en titre en nourrit une demi-douzaine. — Là, le journal est souvent personnifié par un seul homme qui est propriétaire, — rédacteur, — caissier — et garçon de bureau.

Parmi les *papiers* qui ont du luxe, il faut encore citer les *Revues* et le journal illustré, ce journal par excellence des pères de famille.

Au *Journal amusant*, notre ami Ch. Philipon se tient au fond d'un cabinet qui ne montre pas moins de bronzes, d'aquarelles, d'objets d'art et de brimborions élégants que l'oratoire d'une dame châtelaine.

***

On a beaucoup parlé de la bizarrerie de Jean-Paul Marat, qui avait établi les bureaux de son journal l'*Ami du peuple* dans les catacombes de Paris. — Sous Louis-Philippe, un petit journal d'épigrammes, intitulé l'*Ours*, était logé au cinquième étage, rue Grenétat. — On jetait les mauvais articles et les mécontents par les fenêtres.

Le *Journal des Débats* a une entrée sinistre comme le cinquième acte du plus noir des mélodrames de la Gaîté.

Le *Pays, journal de l'Empire*, est logé dans les anciens appartements d'une tireuse de cartes.

Le *Siècle* a tout l'ameublement d'un bon bourgeois du Marais.

La *Gazette de France*, cette respectable douairière de la presse parisienne, perche au troisième d'une maison noire et bruyante de la rue Coq-Héron, dans trois petites chambres qui n'ont rien de féodal. Où sont les neiges d'antan? Qu'est devenu le temps où les belles marquises en vertugadin venaient prendre un abonnement dans ses bureaux, en sortant des chaises à porteurs peintes par Vanloo et traînées par quatre valets en livrée?

Le bureau le plus immuable, et par conséquent le plus ancien des journaux de Paris, est le bureau des *Petites-Affiches*.

JULES DU VERNAY.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** C'était au bal de l'Opéra. Un jeune gandin tout frais émoulu sorti du collége, aperçoit une jolie débardeuse qui riait. Afin de se donner un petit air de lion en belle humeur, il s'écrie :

— Qnel mirifique sourire! Palsembleu! ma mie, je donnerais cent louis de ta ravissante petite gueu..!

— Et moi, riposta la ballerine la hanche cambrée et le poing levé, j'en donnerais cent cinquante pour casser la tienne!

*** Dans les pays vignobles, on appelle *vin de lune* le vin qui est fait avec du raisin chipé la nuit.

Le maître d'école demandait à un mioche connu pour le fils d'un de ces maraudeurs nocturnes :

— Mon petiot, ton père a-t-il fait beaucoup de vin?

— Oh! que non, répondit l'enfant terrible, il n'y a pas eu beaucoup de lune cette année!

*** S'il faut en croire les révélations de ses contemporains, Ninon de Lenclos faisait matin et soir une singulière prière :

— Mon Dieu! disait-elle, faites que je sois un honnête homme... toujours, une honnête femme... quelquefois.

*** Mon portier est un adorateur fervent de la *dive* bouteille, ce qui ne l'empêche pas d'affecter certaines manières aristocratiques et dédaigneuses à l'endroit de *ses* locataires qui le blâment sur son péché mignon.

Lorsqu'il fait éclater la plus haute expression de son mépris envers quelqu'un, il s'écrie :

— Je le méprise comme un verre d'eau!

*** On félicitait un de nos millionnaires de fraîche date de son affabilité envers ses vieux amis demeurés gens de lettres.

— Ne me félicitez pas, dit-il, car la première préoccupation d'un homme qui a fait promptement une grande fortune, c'est de se la faire pardonner.

Luc Bardas.

Les personnes curieuses de savoir quel rôle joue le malin esprit dans tous ces faits surnaturels qui ont attiré l'attention, sous les noms d'hypnotisme, magnétisme, mesmérisme, tables parlantes, tournantes ou esprits frappeurs, n'ont qu'à ouvrir le livre de M. des Mousseaux, la *Magie au dix-neuvième siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges.* (H. Plon, éditeur.) Mais nous engageons les gens craintifs à ne pas y toucher, car l'auteur nous montre le diable un peu partout, accompagné d'une légion de satellites à donner le frisson. C'est à croire qu'on ne saurait plus respirer sans humer une demi-douzaine de diablotins.

THÉATRES.

M. Louis Bouilhet est l'un des nouveaux venus de la littérature théâtrale, et jusqu'à présent la vie lui a été facile. Deux ouvrages sortis de sa plume et joués à l'Odéon lui ont valu, en très-peu de temps, argent, réputation et décoration. Sans être des chefs-d'œuvre, *Madame de Montarcy* et *Hélène Peyron* sont des œuvres remarquables. N'en déplaise à l'auteur, l'*Oncle Million*, qui vient compléter la triade de pièces représentées, est de beaucoup inférieure à ses sœurs aînées.

Sa comédie, comme action dramatique, est vide et décousue. Jusqu'à présent, M. Louis Bouilhet a plutôt été considéré en poëte lyrique qu'en poëte dramatique. Cependant, cette fois-ci, il a été moins sévère pour lui-même que dans ses œuvres précédentes. L'inégalité de son diapason poétique, tantôt montant aux nues, tantôt se traînant à terre; l'impropriété, souvent choquante, du mot amené pour les besoins de la rime, ont fait tache dans une pièce où le sentiment de la poésie se fait parfois sentir avec autant de bonheur que de talent.

La scène se passe de nos jours dans une petite ville de province. Léon Rousset, fils d'un marchand, est sur le point d'épouser Alice Dufernay, qu'il aime. Les deux familles exigent seulement qu'en se mariant Léon renonce à écrire. Léon promet tout ce qu'on veut, mais il publie néanmoins une pièce de vers dans un journal de la localité. On envoie le poëte se promener à tous les diables. Madame Dufernay tourne ses vues vers un rival, maître Gaudrier, notaire cravaté de blanc, ganté de chocolat, et porteur de lunettes qui adoucissent la vivacité de son regard; de plus, son échine est flexible; enfin, c'est un homme grave et posé.

L'amorce qui attire le notaire sérieux dans la maison Dufernay, c'est qu'il y a un certain oncle à million dont Alice est l'héritière.

Le bonhomme tente une épreuve à l'instar des oncles de comédie. Il fait entendre que malgré ses soixante ans il songe à se marier. Après cette confidence, Gaudrier se sent violemment malade, il part pour les eaux. La place redevenue libre, l'oncle Million n'a pas grand'peine à rafistoler le mariage disloqué de Léon et d'Alice. Ne pèse-t-il pas de tout le poids de ses sacs d'écus?

Cette donnée a fréquemment servi à faire des vaudevilles en un acte de 1800 à 1840; aujourd'hui on n'ose plus s'en servir en flonflons. Ce qui n'est pas bon, on le chante, a dit Figaro. Ce qui n'est pas neuf en prose, on le refait en vers, a répondu M. L. Bouilhet.

Quand finit la pièce, les choses sont remises juste en l'état où elles étaient au commencement. Pourquoi cinq actes pour en arriver à une conclusion qui n'est pas une leçon?

Qu'est-ce que l'*Oncle Million?* Un thème qui a servi au poëte rouennais à broder des vers; mais l'action dramatique, c'est-à-dire l'intérêt et la passion, sont mis tout à fait en dehors de la question.

Cependant, nous devons le proclamer, la pièce a réussi sans opposition; elle a même été assez bruyamment acclamée. Que M. L. Bouilhet, dont nous aimons le talent, ne s'y trompe pas; encore un succès dans ce genre-là, et il descendrait d'un degré dans l'estime de ses pairs.

Cette comédie est montée avec soin, et son interprétation ne laisse rien à désirer. Citons en première ligne Tisserant (l'oncle au million), Febvre (le notaire), Kime (Rousset) et madame Ramelly (madame Dufernay).

Espérons que, grâce à l'*Oncle Million*, l'Odéon réalisera la monnaie de sa pièce.

Albert Monnier.

La maison Aubert, qui pendant pres de trente ans a publié un nombre incroyable d'albums, de livres, de collections de tout genre, avait dans les dernières années de son existence édité, sous le titre de *Roi des albums*, un livre-album qu'elle avait fait tirer à sept ou huit mille exemplaires. Toute l'édition s'est vendue, et cet album était redemandé chaque jour. Nous venons de le faire imprimer de nouveau, et nous nous empressons de l'annoncer à nos souscripteurs. Ce sera pour le jour de l'an un de ces présents que les mères de famille préfèrent à tous les autres pour leurs enfants, car c'est un livre écrit et dessiné avec beaucoup de goût. — C'est surtout un livre et un album exécutés avec la connaissance de ce qui plaît aux enfants et de ce qu'on peut mettre sous leurs yeux sans aucune espece de danger.

Le *Roi des albums* est, nous le répétons, le cadeau le plus agréable et le plus prudent qu'on puisse offrir aux adolescents. Pour nos abonnés, le prix en est réduit à 7 fr. broché et 9 fr. cartonné, rendu franc de port.

Tout le monde se souvient de cette curieuse Galerie des Robert Macaire, cette satire de notre époque, composée par Philipon et dessinée par Daumier dans le temps de sa plus grande verve. Cette collection, qui s'est vendue très-cher en grand format, devenue tout à fait introuvable aujourd'hui dans le commerce, cette collection, disons-nous, existe encore en un Album de cent dessins dont les pierres commencent à s'épuiser et ne fourniront bientôt plus d'exemplaires. Nous invitons les amateurs à se la procurer sans retard. Elle se vend 15 francs; mais les abonnés des *Modes parisiennes* et ceux du *Journal amusant* ont droit à la recevoir *franco* en France, moyennant 14 francs adressés par un bon de poste ou un billet à vue sur Paris au directeur du journal, rue Bergere, 20.



NOUVELLES PRIMES

OFFERTES AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Notre ami M. L. Huart, directeur du journal *le Charivari*, a trouvé dans le fond des magasins de ce journal un certain nombre de collections des meilleurs dessins de Gavarni, Daumier, et autres artistes. — Ces collections de fort belles épreuves, mises de côté par l'une des administrations qui ont précédé celle de M. L. Huart, avaient été complétement oubliées. La découverte qu'on en fait aujourd'hui est une véritable bonne fortune pour les amateurs, car depuis longtemps la presque totalité de ces dessins n'existe plus dans le commerce; le peu qu'on trouve encore se compose d'épreuves obtenues après de grands tirages, et par conséquent très-inférieures aux premières épreuves.

Grâce à nos bonnes et amicales relations avec le *Charivari*, et particulièrement avec M. L. Huart, nous avons le plaisir d'annoncer aux souscripteurs du *Journal amusant* qu'une réserve exceptionnelle est faite pour eux et pour les abonnés du *Charivari*. — Ces Albums, dont le prix n'a jamais été moindre de 12 et 15 fr., — seront envoyés francs de port à nos abonnés moyennant

7 FRANCS PAR ALBUM EXPÉDIÉ FRANCO.

On peut en acheter un seul ou plusieurs.

ILS SERONT DÉLIVRÉS AU BUREAU POUR 6 FR. PIÈCE.

POUR LES PERSONNES NON ABONNÉES, LE PRIX RESTE FIXÉ A 15 FRANCS.

LISTE DES ALBUMS DE GAVARNI — anciennes épreuves brochées.

LE CARNAVAL	2 ALBUMS.
LES LORETTES	2 ID.
ÉLOQUENCE DE LA CHAIR	1 ALBUM.
IMPRESSIONS DE MÉNAGE	1 ID.
BALIVERNES	1 ID.
LE PARFAIT CRÉANCIER ET LES AFFICHES ILLUSTRÉES	1 ID
LES ÉTUDIANTS DE PARIS	2 ALBUMS.
LE BAL CHICARD	1 ALBUM.
LEÇONS ET CONSEILS	1 ID
LES NUANCES DU SENTIMENT	1 ID.
CLICHY	1 ID.

Pour recevoir ces Albums francs de port, il faut adresser à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère, un bon de poste ou un billet à vue sur Paris pour le montant des Albums qu'on désire.

ALPHABETS AMUSANTS

EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée, elle ne se compose jusqu'à ce jour que de six Alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.
N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.
N° 4. ALPHABET D'ANIMAUX, par G. Randon.
N° 5. ALPHABET MILITAIRE, par Randon.
N° 6. LE PETIT MONDE (LES ENFANTS), par A. Grévin.
N° 7. PETIT CARNAVAL MYTHOLOGIQUE, par A. Grévin.
N° 8. LA FANTASMAGORIE, par Hadol et A. Cordier.
N° 9. RÉCRÉATIONS DES PETITES FILLES, par Hadol et A. Cordier.
N° 10. HISTOIRE DE POLICHINELLE, par Hadol et Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS :

2 FRANCS CHACUN, EXPÉDIÉ FRANCO.

Ceux de nos abonnés qui prendront les dix Alphabets les recevront *franco* contre l'envoi d'un bon de poste de 15 francs.

Adresser les lettres et les mandats à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.

AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT

PRIME POUR L'ANNÉE 1861.

Tout abonné nouveau à une année du *Journal amusant*, tout abonné actuel qui renouvellera son abonnement pour un an et enverra 21 fr. au lieu de 17, recevra, franc de port, un volume broché du *Petit Journal pour rire*. Ce volume, très-grand in-4°, est composé de 416 pages toutes remplies de dessins — 52 pages du volume sont coloriées à l'anglaise.

Ces volumes se sont toujours vendus et continuent à se vendre 7 fr. brochés et francs de port. C'est une collection qui sera très-prochainement épuisée, et dont le prix augmentera nécessairement.

On sait que l'ancienne *Caricature politique*, payée 200 fr. par les abonnés, vaut aujourd'hui 600 fr. — Les collections complètes du *Journal amusant* valent déjà plus de deux fois ce qu'elles ont coûté aux souscripteurs. — Adresser un bon de poste à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 261. — 1860. Prix du numéro : 45 centimes 29 Décembre.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER. selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — À Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — À Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — À Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR **d'AUBERT et Cie,** RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. RANDON.



17991

— Ça vous viendra assez... moi qui vous parle, quand j'avais votre âge, je ne pouvais pas seulement regarder une femme sans rougir.



17992

— Puisque tu as eu la croix à ton école, pourquoi ne la portes-tu pas?
— J'aime mieux rien que le ruban, ça fait que le monde croit que c'est l'*autre*.



17993

— Les hommes!! avec une crinoline et du plâtre sur la figure, on les fait tourner comme des polichinelles.
— C'est moi qui m'en amuserais, si j'avais le temps!



17994

— Dix sous pour lui ramener son cabot! et il appelle ça une récompense honnête!... vieux filou!
— Deux absinthes et quat' sous d' tabac!

UN NOËL BERRICHON.

Sur l'air : *Les fanatiques que je crains*, etc.

PAROLES DU CRU,

MISES EN LUMIÈRE PAR BARIC.



17995

JEANNETTE.

Boutons notre habit le plus biau,
Que j'ons quand il est fête;
Pour adorer l'enfant nouviau,
Ça serait malhonnête,
Si j'allions en saligo
Visiter noute maître.



17996

J'ai de biaux souliers tout fins neus,
Que m'a laissés mon pèze;
Tu me croiras si tu veux,
Je le tiens de ma meze,
Si je ne fais de mon mieux,
Je ne saurais mieux faize.



17997

Je prends les rubans, sans chagrin
Que noute d[illegible]oiselle
Me ba[illegible], en temps [illegible] matin,
Pa[illegible] j'avons [illegible] zele;
Il n'est que de me boute en train
Je mets tout par ecuelle.



17998

GUILLAUME.

Tatigué! l'ar est bien cuisant!
Pour s'anjancer si brave!
Pour moi, je demeuze au dedans,
Ou descends a la cave!
Quand on veut m'emm'ner de c' temps,
Ça me fiche une entrave!



17999

JEANNETTE.

Tu fais le délicat et blond!
Du temps tu crains l'injuze!
La nuit, déjà, couché le long
De c'te vieille masuze,
Sou comme noute couchon
Craignais-tu la froiduze?

LE MONDE TEL QU'IL EST.

P... de S... V... dit sans cesse à ses amis :

— Pour Dieu, je vous en prie, ne me faites pas connaître de gens pauvres!

***

A Paris, la première chose qu'on regarde chez un homme, c'est son habit; la seconde, sa chaussure; la troisième, son chapeau; la quatrième, son langage et ses manières

Ce n'est que quand l'homme est parti qu'on s'avise de se dire *in petto* :

— A-t-il du mérite?

***

Chez les bourgeois d'à présent, négociants, banquiers

UN NOËL BERRICHON.

Sur l'air : *Les fanatiques que je crains*, etc.

PAROLES DU CRU,

MISES EN LUMIÈRE PAR BARIC (suite).



18000

GUILLAUME.

Aga! Jeannette! t'as raison!
Tu parles comme un prête!
Noute curé, dans un sermon,
N'en dit pas tant! peut-être?
Tu l'i ferais sa leçon!
Tu serais bien son maître!



18001

Il veut surtout, quoi qu'il en soit,
Que l'on fasse l'offrande;
Puisque cela si fort l'y plaît,
Faisons ce qu'il commande :
Pour moi, j'offre, sans regret,
Ce que j'ai de frelande!



18002

Madame Louise, en chemin,
Pour toute l'assemblée,
Apport'ra saucisse et boudin,
Et vin blanc de l'année;
Et pis, j'irons, sans chagrin,
Honorer l'accouchée.

---

et hauts fonctionnaires, un homme qui sollicite est jugé et refusé tout bas d'avance s'il n'a pas une montre avec une chaîne en or.

***

La société française change-t-elle à son avantage?

— Jugez-en :

Sous Louis XIV, voulait-on s'informer d'un homme, on demandait : — Est-il bien en cour?

Sous la régence : — Est-il bon vivant?

Sous Louis XV : — Est-il bien avec les femmes?

Sous Louis XVI : — A-t-il du mérite?

Sous la république : — Sait-il parler au peuple?

Sous l'empire : — Quel grade a-t-il!

Sous la restauration : — A-t-il un oncle archevêque?

Sous Louis-Philippe : — Est-il électeur?

UN NOËL BERRICHON.

Sur l'air : *Les fanatiques que je crains*, etc.

PAROLES DU CRU,

MISES EN LUMIÈRE PAR BARIC (suite).



Quand je serons arrivés là,
Je ferons la prièze;
Chacun de nous haranguera
Et l'enfant et sa mèze.
Pour nous, en cet état-là,
Ils sont prêts à tout faire.

Sous la seconde république : — A-t-il le pied dans un journal?

Aujourd'hui : — A-t-il le *sac?*

***

En France, en 1860, toute la vie sociale de la femme pivote sur le mot *amuser*.

Ce verbe devient pour elle le chapeau de Fortunatus, qui prenait toutes les formes.

D'un jour à vingt ans, la petite fille, devenue jeune fille, dit : — *J'amuse.*

De vingt ans à trente ans, elle dit : — *Je m'amuse.*

De trente ans à soixante ans, elle dit — *Je veux être amusée.*

A Paris, regardez les femmes lorsqu'elles entrent dans les cafés ou dans les autres établissements publics, le premier journal qu'elles demandent est le *Journal amusant*.

***

J'ai trouvé une analogie dont je me suis amusé à faire une trilogie.

Dans la société française de notre dix-neuvième siècle, trois éléments essentiels se ressemblent en tous points comme trois gouttes d'eau :

1° L'enfant,

2° La femme,

3° Le peuple.

Tous trois, aux yeux de la loi, sont en état de minorité, — tous trois, par conséquent, sont susceptibles d'émancipation.

Tous trois sont également mobiles, passionnés pour leur jouet du jour, qu'ils cassent le lendemain et qu'ils remplacent par un autre le surlendemain.

Tous trois sont, au même degré, épris du merveilleux, et curieux au point de tout braver pour voir comment agissent, parlent et vivent les Polichinelles qu'on leur montre.

Tous trois aiment les spectacles, les fêtes, les soldats, le bruit, la fainéantise, la parure et le fruit défendu.

Tous trois croient sans objection tous les contes bleus et toutes les belles paroles qu'on leur débite.

Tous trois sont enclins à s'emporter, à se révolter, et, au moment de la répression, à pleurer en invoquant leur faiblesse.

Tous trois s'imaginent que vingt ans et vingt francs ne finissent jamais.

Tous trois chantent en fausset.

Tous trois ont l'oreille toujours ouverte à la voix du serpent qui veut les séduire.

Tous trois aiment à aller tout nus.

Tous trois ont une horreur pareille des choses graves et des personnages sérieux.

Tous trois aiment à danser.

Tous trois veulent toujours un maître.

Je m'arrête là. — On pourrait poursuivre cette analogie comme de Paris à Pantin; ce serait une étude philosophique, et dès lors elle ne serait lue d'aucun des trois.

EN CARNAVAL, — par Damourette.



Une bosse de Polichinelle. 18004



18005

— O Théophile ! qué qu' t'as fait d'Auguse ?
— Pourquoi ?
— C'est lui qu'a l'argent.

* * *

Un observateur a dit :

— Les maris sont maîtres en Allemagne, — compagnons en France, — geôliers en Italie, — tyrans en Espagne, — despotes en Angleterre, — associés en Amérique.

Un sage réplique :

— Ils ont commencé par être fiers partout, et ils ne s'en sont pas bien trouvés.

* * *

J'ai entendu un maëstro exprimer un soir son sentiment en plein salon sur la manière dont on traite aujourd'hui la musique en Europe.

— En fait de chant, disait-il, l'Espagnol pleure,

— L'Italien se plaint,

— L'Allemand beugle,

— L'Anglais *rossignole*,

— Le Flamand hurle,

— Le Russe crie,

— Le Français chante.

— Oui, répliqua une voix, mais il chante presque toujours mal.

* * *

Les économistes de 1860 et 1861, gens habitués à remuer les chiffres, font mentir le proverbe : — *Ce sont les cordonniers qui sont le plus mal chaussés.* — A force de faire des additions et surtout des soustractions, ils arrivent à se constituer de véritables économies, qui les mettent à même de gémir magnifiquement sur les misères contemporaines.

* * *

ENTRE UN PHILOSOPHE ET MOI.

MOI. — Faut-il battre les enfants?

LE PHILOSOPHE. — Non.

MOI. — S'ils sont en faute, faut-il ne pas les battre?

LE PHILOSOPHE. — Non.

MOI. — Que faut-il donc faire alors?

LE PHILOSOPHE. — Il faut faire semblant de les battre, et les traiter dans le discours comme si on les avait battus.

* * *

MOI. — Et les femmes, faut-il donc les battre?

LE PHILOSOPHE. — Sans doute, quand elles le demandent.

* * *

N'en déplaise à ceux qui me parlent sans cesse de progrès, je persiste à penser que l'homme ne change pas. Développer ce thème nous mènerait loin. J'aime mieux me rabattre sur un type du jour : *Le dandy de 1860 qui obéit à une femme.* Savez-vous que cette figure est vieille comme le monde? Cicéron la dessina en deux mots dans ses *Paradoxes*.

Lisez :

« Puis-je regarder comme un homme libre celui qui » vit sous le joug d'une femme? à qui elle commande et » défend au gré de son caprice? qui n'ose ni contredire » ni refuser? Elle demande : — il faut donner! — Elle » appelle : — qu'il vienne! — Elle le chasse, — qu'il » disparaisse! — Elle menace : — qu'il tremble! Oui, » voilà un esclave, et le dernier des esclaves! son nom et » sa naissance n'y font rien. Dans une grande maison, il » se trouve des esclaves qui se trouvent plus importants, » mais ce sont toujours des esclaves. »

— N'est-ce pas là le portrait de ce beau L..., si pointilleux quand il se trouve parmi les hommes?

B..., qui avait trente mille francs de rente en entrant dans la vie, les a follement dépensés avec deux femmes hautaines. Aujourd'hui que, ruiné, il ne peut plus leur donner de diamants ni de soupers, il leur obéit encore en écrivant leurs lettres et en faisant leurs commissions.

* * *

F... X..., dont la richesse a poussé en une nuit comme un champignon sur le fumier de l'agio, n'entend plus être l'esclave de ses millions. Il va vivre avec insouciance à la manière d'un prince ou d'un bourgeois, car c'est tout un au dix-neuvième siècle.

— Eh bien, c'est d'un homme d'esprit.

— Il liquide.

— C'est d'un homme prudent.

— Il vend son splendide hôtel.

— C'est d'un homme d'ordre.

— Il se défait de sa bibliothèque : vingt mille volumes rares.

— C'est d'un homme qui connaît le prix du temps.

— Il congédie la blonde P..., sa maîtresse.

— C'est d'un sage.

— Il s'écarte des écornifleurs qui le flattaient pour vivre à ses dépens.

— C'est d'un politique.

— Il quitte la boue de Paris pour le paysage de la province.

— C'est d'un homme qui comprend les lois de l'hygiène.

LES BEAUTÉS DE CONVENTION, — par G. Randon.


18006
Une jolie jambe... et un joli pied.


18007
Un joli soldat.


18008
Un bel enfant.

— Il veut voyager, voir l'Asie, l'Amérique, l'Afrique, les grands fleuves, les forêts vierges, les grandes montagnes, les hommes de toutes les couleurs, les troupeaux d'antilopes, le ciel toujours bleu, les orages, les océans de glace, le désert, les ruines de vingt peuples endormis, et il reviendra ensuite s'asseoir à sa stalle d'Opéra.

— C'est d'un demi-dieu.

***

M. Théophile D..., qui est mort il y a deux ans, étant conseiller à la Cour impériale de Bourges, m'avait envoyé le quatrain suivant, pour un journal littéraire que je faisais dans ce temps-là :

Dans un livre qui n'est pas neuf,
J'ai lu que les deux plus beaux jours de la vie
Sont le jour où l'on se marie
Et le jour où l'on devient veuf.

Un indifférent, et, si vous voulez, un sceptique me dit :

— Eh bien, non, ce n'est pas vrai, cela. Le jour où l'on se marie, on a beau faire, amoureux ou non, on a la tête tournée par les questions d'habits, de messe, de parenté, de repas, de bal, de fugue ou d'adieux à son monde d'hier. — Le jour où l'on devient veuf, si peu qu'on regrette sa femme, on la pleure, ne fût-ce que pour obéir aux convenances : on a les questions si complexes d'une tutelle à organiser, de lettres de faire part à envoyer, d'un enterrement à faire, et de ses habitudes intimes à changer. Ainsi, ce n'est pas non plus un beau jour.

***

Un de mes amis :

— Je me marierais demain, me disait-il, si l'on n'épousait que sa femme; — mais je crois bien que dans notre société, beau-père, belle-mère, sœurs, frères, cousins et parents de toute sorte, on épouse plus de vingt personnes d'un coup, et c'est là ce qui m'épouvante.

— Pas mal dit, et c'est neuf; et c'est aussi vrai que neuf.

***

— Pourquoi ne voulez-vous pas que votre fils soit notaire?

— Parce qu'il est joueur.

***

— Pourquoi ne voulez-vous pas que votre fille chante au piano?

— Parce qu'elle est coquette.

***

Un mot d'une femme du monde :

— Moi, je vais à Notre-Dame quand le R. P. Lacordaire prêche, absolument comme je vais à l'Opéra quand il y a un bon ténor.

***

Donnez aujourd'hui à une femme du monde à lire un autre livre qu'un roman, elle croira que vous voulez vous moquer d'elle, ou bien elle jettera le volume au feu.

***

Je dînais un jour, au Marais, chez d'excellents bourgeois. Au dessert, on se mit à prononcer le mot de littérateur.

— A propos, me dit le maître de la maison d'un ton aimable, vous connaissez M. Victor Hugo. Est-ce un homme *amusant* en société?

***

Un mot d'Alexandre Dumas père :

— Il n'y a que deux romanciers qui plaisent à la France actuelle : Paul de Kock et moi.

Et c'est presque vrai.

***

Un mot d'une vieille femme :

— J'aurais trop aimé la vie si j'y eusse rencontré un seul homme parfait.

***

Un mot d'Edouard C... :

— Les bohèmes sont les bâtards de Sparte et de Sybaris.

Ph. A.

THÉATRES.

A l'Opéra, on vénère le passé; à l'Opéra-Comique, on admire le présent; au Théâtre-Lyrique, on cultive l'avenir; c'est la pépinière des talents.

Le Théâtre-Lyrique a pour mission spéciale de révéler des œuvres et des artistes, et, comme l'Odéon, c'est sa plus grande gloire.

Certes, M. Aimé Maillard n'est pas un commençant. A-t-il même jamais été un commençant selon la portée ordinaire du mot, lui qui a débuté dans la carrière théâtrale lyrique par *Gastibelza*, une partition des plus remarquables, et que chaque an fait mieux apprécier de tous?

Tel sera bientôt le sort des *Dragons de Villars*, joué, il y a quelques années, au Théâtre-Lyrique. Dans le commencement la pièce parut agréable; on retourna entendre l'œuvre du jeune maëstro, et quand on l'eut entendue deux fois on voulut l'entendre quatre. Aujourd'hui, cet ouvrage est placé au premier rang dans les répertoires de province, et je ne sache pas beaucoup de pianos intelligents qui se dispensent de l'avoir sur leur pupitre.

Dans les *Pêcheurs de Catane*, comme dans *Gastibelza*, comme dans les *Dragons de Villars*, la musique de M. Maillard est constamment forte d'expression, colorée, chaude, remplie d'éclat et de mouvement. La mélodie y abonde, l'orchestration en est pleine et sonore

C'est donc un nouveau succès à inscrire au compte de M. Maillard et du Théâtre-Lyrique. Dès les premières mesures du chœur d'introduction, la cause du musicien était gagnée; bien avant les dernières mesures du chœur final, celle de la direction l'était aussi.

L'idée de la pièce rappelle *Graziella*, la *Muette de Portici*, la *Juive*, etc.; on ne lui reprochera pas de ne ressembler à rien.

Nella va prononcer des vœux dans un couvent. Avant de renoncer au monde, les novices doivent subir pendant trois jours ses séductions, ses tendresses, ses prières, qui disent : « Enfant, reste avec moi pour voir ce que je ferai de ta vie! »

Nella aime un beau ténébreux. Cet inconnu n'est autre que le fiancé de celle de ses amies qu'elle prend pour confidente, c'est le nouveau Léopold de cette nouvelle Eudoxie.

Encouragée par Carmen, Nella sent bientôt chanceler sa vocation religieuse; elle reprend ses habits, ses chants d'autrefois, et les pêcheurs de Catane se félicitent d'avoir reconquis celle qui portait bonheur à leurs pêches, Nella, la joie, l'amour et la fortune du pays.

Bientôt nous assistons à la lutte de deux amours qui convoitent la jeune fille. L'un, celui de Cecco, sincère, jaloux, sauvage; l'autre, celui de Fernand, menteur, faux et charmant. Naturellement, c'est l'homme sans cœur qui est préféré; mais, hélas! le voile se déchire : Nella apprend que son Fernand est le Fernand d'une autre. Alors elle reprend le chemin du monastère, et meurt sur le seuil même de la retraite qu'elle avait quittée au moment où Fernand et Carmen (fille du vice-roi) vont le franchir en costume de mariés.

Ça n'est pas bien gai, mais tout le monde ne tient pas

HIÉROGLYPHES MENSUELS DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.



à rire. Il y a même tant de gens qui jaugent le plaisir qu'ils ont éprouvé au nombre de mouchoirs qu'ils ont mouillés. Albert Monnier.

Nous regrettons que le genre et la spécialité de notre journal ne nous permettent pas de parler longuement des merveilles de l'industrie parisienne que nous avons rencontrées dans notre visite aux magasins de Tahan. Comme tout le monde, nous savions que Tahan fabrique les plus jolis petits meubles de cabinet et de boudoir; nous avions, en passant, admiré à l'étalage de ses deux maisons, au coin de la rue de la Paix et de la rue Richelieu, ces délicieuses petites fantaisies, ces boîtes ornées d'incrustations d'or ou d'argent, ces écrans en bois sculpté avec une finesse incroyable, ces nécessaires de dames qui se peuvent offrir à des reines, ces petites tables, ces guéridons délicieux enrichis de peintures; nous avions, disons-nous, vu et admiré tout cela, mais nous n'avions encore qu'une très-faible idée de ce que fait et peut faire Tahan; car Tahan n'est pas seulement un homme d'un goût élevé, c'est un artiste universel : il met de l'art dans tous ses produits, et il appelle à son aide, il emploie, il marie tous les arts : la peinture, la sculpture, l'ornement; il fait l'incrustation sur écaille comme Boule lui-même, la ciselure comme Benvenuto; il unit le marbre de Florence à la soie, au velours; il a des coffrets que vous croiriez vieux de trois cents ans, si ce n'étaient leur fraîcheur, leur éclat éblouissant. — Tous les bronziers offrent des coupes charmantes : chez Tahan seul vous trouverez ces coupes montées sur des socles qui leur conviennent, sur des socles variés suivant le style du bronze. C'est chez lui qu'il faut aller chercher des cadres sculptés pour des miniatures, des consoles ouvragées pour supporter les poteries chinoises, des porte-cartes, en un mot, tous ces petits objets qui ornent les bureaux, les cheminées, les guéridons, les tables de dames. Chez Tahan on trouve tout ce qu'on peut rencontrer ailleurs; mais ce qui manque ailleurs, c'est ce cachet que donne l'excellent choix du chef de maison, d'abord pour son personnel d'ouvriers, ensuite pour les matières à employer, pour l'assortiment, l'arrangement des matières premières, puis pour la forme de l'article en fabrication, et enfin pour le fini de cet objet.

Les autres sont des marchands, Tahan est un fabricant, dans la haute et intelligente acception de ce nom.

Nous ne pensons pas qu'ayant à acheter un objet d'étrennes pour une personne de goût, pour une personne du monde, il soit raisonnable de faire cette acquisition ailleurs que chez Tahan, — ou tout au moins avant d'avoir visité les magasins de Tahan, et comparé.

La Librairie Nouvelle vient de publier un ouvrage intitulé *Silhouettes de Paysans*, que nous croyons appelé à un grand succès de vogue. L'auteur de cet ouvrage, M. Jacob de la Cottière, est un écrivain de fine souche littéraire. Les *Silhouettes* sont des portraits à la plume, croqués sur le vif, et trahissent par leur verve gauloise, par le piquant de l'observation et des détails, une étude très-approfondie des mœurs de la province

Bals masqués de l'Opéra. Samedi prochain, troisième bal; Strauss et son orchestre. Mêmes conditions d'abonnement que pour le premier bal. Les portes ouvriront à minuit.

AMUSEMENT DES SOIRÉES.

SILHOUETTES FACILES

PAR DARJOU,

ALBUM

COMPOSÉ DE 20 GRANDES LITHOGRAPHIES

donnant le modèle des silhouettes qu'on peut projeter sur la muraille par l'arrangement des mains et des doigts.

Les indications sont très-claires, la seule difficulté qu'on peut rencontrer c'est le placement de la bougie, qui change complétement les effets selon qu'on la place bien ou mal; mais avec un peu d'attention, et après quelques essais, l'on arrive à la placer convenablement.

Les *Silhouettes faciles* sont pour les enfants une occupation fort amusante.

Le cahier se vend 10 fr. — Nous l'adresserons franc de port pour 7 fr. à tout abonné qui renouvellera son abonnement pour un an. Il aura, dans ce cas, à nous envoyer un bon de poste de 17 fr. pour l'abonnement, 7 fr. pour l'Album; en tout 24 fr.

Nota. — Les petits croquis placés aux côtés de cette annonce ne peuvent donner qu'une idée imparfaite de l'Album. Dans l'Album, les personnages sont en pied, et les mains sont assez grandes pour qu'on se rende parfaitement compte de l'arrangement qu'il faut faire.

LE ROI DES ALBUMS

GRAND MAGASIN D'IMAGES

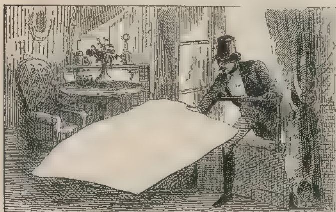
PAR T. CASTELLAN.

DESSINS ET GRAVURES PAR TOUS LES ARTISTES DE PARIS.

Album très-grand in-4°, contenant des myriades de dessins reliés par un texte fort intéressant pour les jeunes lecteurs auxquels il est destiné. — Prix broché, 10 fr.; cartonné, 12 fr.; pour nos abonnés seulement, 7 fr. rendu franc de port l'album broché; 9 fr. rendu franco, cartonné.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.





CARTES DE VISITE AMUSANTES

Servant aussi, dans les repas de famille et d'amis, à marquer à table la place des convives.

Ces cartes, qui ont obtenu un immense succès, sont dessinées par MM. Maurisset et Grévin; elles sont coloriées à l'anglaise, c'est-à-dire imprimées en deux teintes. Dans une partie du dessin, l'artiste a réservé une place restée blanche qui sert à inscrire son nom si l'on veut faire du dessin une carte de visite, — le nom du convive si l'on emploie ces cartes à marquer les places à table.

Comme les cent cartes sont variées de sujets, on trouve toujours le moyen de faire allusion au goût, aux habitudes, à la profession de son invité; c'est un amusement pour les convives.

Les cent cartes variées se vendent 5 fr. — Pour les abonnés du journal, 3 fr. seulement, soit à Paris, soit franc de port pour les départements.

Adresser un bon de poste de 3 fr. à M. Philipon fils, 20, rue Bergère.





Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

